

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



D  
0  
0  
0  
6  
2  
0  
5  
1  
3  
2





THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES







French Plays.  
Tandwells  
Vol 1.



## - Table of Contents -

1. MM. MELESVILLE ET CH. DUVEYRIER. MICHEL PERRIN,  
comédie-vaudeville en deux actes.
2. MM. SCRIBE ET VARNER. LA PENSIONNAIRE MARIEE,  
comédie-vaudeville en un acte, imitée d'un  
roman de Mme de FLAHAUT.
3. MM. BAYARD ET E. VANDERBURCH. LE GAMIN DE PARIS,  
comédie-vaudeville en deux actes.
4. MM. THEAULON ET CLAIRVILLE. LA JOURNEE AUX  
EVENTAILS, comédie en deux actes, mêlée de  
chant.
5. M. ROSTER. LA FEMME DE MON MARI, comédie en  
deux actes mêlée de couplets.
6. MM. LAURENCIN, MARC-MICHEL ET E. LABICHE.  
BOCQUET PERE ET FILS, OU LE CHEMIN LE PLUS  
LONG, comédie-vaudeville en deux actes.
7. MM. ANCELOT ET JULES CORDIER. LE MARI DE MA  
FILLE, comédie-vaudeville en un acte.
8. MM. ANCELOT ET PAUL DUPORT. QUITTE OU DOUBLE,  
comédie en deux actes, mêlée de couplets.
9. MM. COGNIARD FRERES ET MICHEL DELAPORTE.  
L'ARGENT, LA CLOIRE, ET LES FEMMES,  
vaudeville a spectacle, en quatre actes,  
et cinq tableaux.
10. Mme ANCELOT. MARGUERITE, comédie en trois  
actes, mêlée de couplets.
11. MM. XAVIER, DUVERT ET LAUZANNE. LE MENDIANT,  
vaudeville en deux actes.
12. M. J. ARAGO. MON AMI CLEOBUL, comédie-vaudeville  
en un acte.



13. M. N. FOURNIER. UN ROMAN INTIME OU LES LETTRES DU MARI, comédie en un acte et en prose.
14. M. SCRIBE. CICILY OU LE LION AMOUREUX, comédie-vaudeville en deux actes.
15. MM. COGNIARD FRERES ET MICHEL DELAPORTE, JOB L'AFFICHEUR, vaudeville en deux actes.
16. MM. AUGUSTE LEFRANC ET MARVILLE. SI NOS FEMMES SAVAIENT, comédie-vaudeville en un acte.
17. MM. CHABOT DE BOUIN ET CORMON. L'HOSPITALITE, vaudeville en un acte.
18. Mme Ancelot. LE PERE MARCEL, comédie mêlée de chant, en deux actes.
19. MM. FELICIEN MALLEFILLE ET ROGER DE BEAUVOIR, LE NEVEU DU MERCIER, comédie en trois actes, mêlée de chant.
20. MM. MELESVILLE ET DUVEYRIER. LE NOVICE, comédie-vaudeville en un acte.
21. M. ROSIER. MANCHE A MANCHE, comédie en un acte, mêlée de chant.
22. M. DE FORGES. LE TYRAN DE CAFE, comédie-vaudeville en un acte.
23. MM. F. DE COURCY ET CH. MURET. UNE VOCATION, comédie en deux actes, mêlée de couplets.
24. MM. N. FOURNIER ET DE COMBEROUSSE. VAN-BRUCK, RENTIER, comédie-vaudeville en deux actes.
25. MM. VARNER ET DUVERT. LA SOEUR DE JOCRISSE, comédie en un acte, mêlée de couplets.
26. MM. LEON ET REGNAULT. UN MARI DU BON TEMPS, comédie en un acte, mêlée de chant.



1834-41.

VAUDEVILLES (cont.)

- Table of Contents -

27. MM. MARC-MICHEL ET ALBERT MAURIN. MON AMI  
PIERROT, comédie-vaudeville en un acte.
28. M. ROSIER. LANGELI, comédie en un acte, mêlée  
de couplets.
29. MM. N. FOURNIER ET LOUIS DE BURGOS. CALISTE  
ou LE GEOLIER, comédie-vaudeville en un  
acte.
30. MM. VARIN ET LAURENCIN. L'AVEUGLE ET SON  
BATON, vaudeville en un acte.
31. M. AUGUSTE ARNOULD. LE DERIVATIF, comédie  
en un acte, mêlée de couplets.
32. MM. DUPEUTY ET BERNARD LOPEZ. LES CHEVAU-  
LEGERS DE LA REINE, comédie en trois  
actes, mêlée de chant.

-----







## MICHEL PERRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CH. DUVEYRIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,  
le 19 février 1834.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MICHEL PERRIN, ancien curé.....	M. BOUFFÉ.
FOUCHÉ, ministre.....	M. MONVAL.
DÉSAUNAI, chef de division.....	M. KLEIN.
JULES DE CRUSSAC.....	M. DAVENNE.
BERNARD.....	M. PAUL.
THÉRÈSE, nièce de Michel Perrin.....	M <sup>lle</sup> HABENECK.
CHEFS DE BUREAU.	
COMMIS.	
HUISSIERS.	
GENDARMES.	

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin; au deuxième acte, au ministère de la police.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté, et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

## SCÈNE I.

BERNARD, seul \*.

(Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.)

J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame!

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.—Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

AIR du vaudeville du Baiser au Porteur.

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,  
Toujours près d' lui, dans un jour de combat!  
C'était mon drapeau, mon idole...

Et, quoiqu' ça n' soit plus mon état,  
Dès qu'on l' menac', je suis encor soldat!  
Car, en prenant mon congé de réforme,  
J' n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,  
Au droit qu' j'avais quand j' portais l'uniforme, } bis.  
D' donner mes jours pour conserver les siens. }

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (Après un silence.) C'est que c'était bien lui; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant: « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (Autre silence.) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions? je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai; mais s'il avait de mauvais desseins



contre la république ou contre mon général... Minute! n'y a pas d'amitié qui tienne! ... Ah! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil!

## SCÈNE II.

BERNARD; THÉRÈSE, un pot au lait à la main et un pain sous le bras.

THÉRÈSE, qui a entendu les derniers mots.

Eh bien! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, se retournant.

C'est vous, ma petite Thérèse?

THÉRÈSE, gaîment.

AIR : Papa et maman.

Oui, chaque matin,

Au marché voisin

Je vais encore

Avant l'aurore :

Lorsque l'on n'a pas

D' servante ici-bas,

Il ne faut pas

R'gretter ses pas.

BERNARD, montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court

Dès le point du jour :

(Montrant le pain et le lait.)

V'là son déjeuner que j'apprête.

Je me dépêchais ;

Car je me disais :

Ne tardons pas trop,

Et rentrons bientôt...

(Lui souriant.)

Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,

Mon amour soudain

M'éveille encore,

Avant l'aurore ;

Et me dit tout bas :

Viens, ne tarde pas,

Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, soupirant.

Vous veniez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, gaîment.

J'allais me mettre à l'ouvrage. (Otant son bonnet et retroussant ses manches.) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans cette petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, soupirant.

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à votre mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, posant le pain et le lait.

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, avec embarras.

Oh! sur rien... Une affaire de menagerie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, le regardant.

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, le menaçant.

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR de la Fiancée du Poitou.

Car vous avez rougi,

Et j'en étais bien aise :

Je m' disais, n' vous déplaise :

Dès qu'il s'ra mon mari...

Il n' pourra pas, je gage,

Me tromper en ménage...

Sans qu' je l' sache, avant lui!

BERNARD, riant.

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, à part.

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (Haut.) Moi? du tout...

THÉRÈSE, vivement.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi mon mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?...

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère. Quoiqu'il ne fût pas riche!... un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire!... il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!...

(Elle essuie une larme.)

BERNARD, vivement.

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitants... il en était adoré. Et d'ailleurs il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale: c'étaient les repré-



sentants, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

De suspects?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!... et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage?... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, soupirant.

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Égypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collège, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre; ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, riant.

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (le regardant en dessous.) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, embarrassé.

Comment?

THÉRÈSE, de même.

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites épingles, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, vivement.

Et pourquoi donc, manzelle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier.

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps! (A part, en regardant une pièce de monnaie.) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (avec un soupir.) et elle me coûte cher!

### SCÈNE III.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, en dehors.

MICHEL PERRIN, dans la rue.

Thérèse!... Thérèse!

THÉRÈSE, à Bernard.

C'est lui! (Allant à la fenêtre.) Où êtes-vous donc, mon oncle?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien! montez donc!...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, à part.

Je crois bien!... (Enveloppant sa pièce dans du papier.) Adieu, notre dîner... (Jetant le papier par la fenêtre.) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, à part.

Heureusement que le déjeuner est payé. (A Bernard.) Ah! ça, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici... vous ne savez comment suffire!... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chut! le voici.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, entrant par le fond.

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire!... comme je lui ai dit: « Citoyen cocher, mon cher ami... la « plus belle fille ne peut donner que... » (Donnant une poignée de main à Bernard.) Bonjour, mes enfants! bonjour, Bernard.

BERNARD.

Salut, citoyen Perrin.

\* Thérèse, Perrin, Bernard.



MICHEL PERRIN, embrassant Thérèse.

Et toi, ma petite Thérèse!... (La regardant avec attendrissement.) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (A Bernard.) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

AIR de Teniers

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,  
Plus je crois revoir dans ses traits,  
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie...  
Oui, c'est elle que j'adorais!

(La regardant avec émotion.)

Dans ses yeux sa bonté respire...  
C'est son regard pour me charmer,  
C'est sa bouche pour me sourire...

THÉRÈSE, tendrement.

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, à part.

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, toujours attendri.

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur!... et dire que je suis arrivé trop tard!

THÉRÈSE, avec tendresse.

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, se remettant.

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires!... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance...

(Il regarde Bernard de loin.)

THÉRÈSE, à part.

Cher oncle!

PERRIN, allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre, et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos nocces... une demi-douzaine de couverts d'argent... Ne dis rien!... J'ai déjà vu l'orfèvre!... c'est la première chose que j'achèterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, à part.

Qui est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça!...

PERRIN, haut.

Ah! ça! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner?

BERNARD.

Moi?... Oh! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, près de la cheminée.

Certainement, monsieur Bernard! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah! si vous avez compté... c'est différent.

(Il passe à la droite du théâtre.)

PERRIN, se frottant les mains.

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, vivement.

Vous avez donc réussi?

THÉRÈSE, venant auprès de son oncle.

Comment, mon oncle?

PERRIN, d'un air triomphant.

Ah! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse, qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place!...

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul?... Ça ne marche pas si vite, mes enfants!... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly!

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, regardant Thérèse.

C'est-il heureux!

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh! non, tu ne sais pas! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti.

THÉRÈSE.

Parti!...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brignonnet... un tapageur!... Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir? Mais le troisième n'était pas parti, lui!

BERNARD.

Ah!

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres!... j'avais son adresse : faubourg du Roule, n° 87. Et jugez de mon bonheur!... c'était son jour d'audience!

THÉRÈSE.

Enfin!

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait...

\* Bernard, Perrin, Thérèse.



tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience... c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde!

BERNARD, souriant.

Oh! il n'y avait pas de danger!...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n° 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille!... »

BERNARD.

Comment?

PERRIN.

Ah! ah! je dis : ce n'est pas encore là!... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (Riant.) Juste! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite!

THÉRÈSE.

Là!... voyez donc!... s'éténuer ainsi!...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé!... (à Thérèse.) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!... Et si tu avais vu quel ménage uni!... des enfants charmants!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien! le grand mal!... (L'imitant.) Vous les faisiez danser? un curé! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible?... Ah! dam! je n'étais pas toujours à gronder, à sermonner!... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

Air de Paris et le Village.

D'un malade, dès le matin,  
Quand je soulageais la souffrance!  
Quand je pouvais obliger un voisin,  
Tendre la main à l'indigence!...  
Dans un ménage quand la paix  
Par mes soins était ramenée...  
En bon curé, moi je croyais  
Avoir bien rempli ma journée!

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah! bien oui!... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus!... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (Souriant.) Mais gageons,

mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, le menaçant du doigt, en riant.

Hum!...

PERRIN.

Du tout... (Bas, à Bernard.) C'est que c'est la vérité! (Haut.) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui?

PERRIN.

Vraiment, ma bonne Thérèse, tu es sans pitié! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (À Thérèse.) Et ta crème qui s'en va!...

THÉRÈSE, courant à la cheminée.

Voilà, voilà, mon oncle!...

BERNARD, à part.

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé. (Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.)

PERRIN, s'asseyant à un bout de la table.

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, troublé.

Un jeune homme en cadettes?

PERRIN.

Qui est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadettes?... Du tout, c'est ton maître menuisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, le tirant de sa poche.

Ah! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, assis.

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (Designant celle où sont ses papiers.—À lui-même.) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlements, des revues! encore une pour demain, au Carrousel; cinq régiments!...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil! Ah! ah! cela donne à penser aux mécontents...

(Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.)



BERNARD, secouant la tête.

Hum ! il y en a encore, des mécontents !! Eh ! tenez, j'ai un ami... (A part.) Au fait, si je le consultais sans avoir l'air.

PERRIN, mangeant une croûte.

Eh bien ! tu as un ami ?...

BERNARD, s'asseyant à l'autre bout de la table.

Qui est si fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole !

PERRIN, à Thérèse. \*

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne ? (A Bernard.) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste !... (poussant un soupir.) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir !

PERRIN, soupirant aussi.

(Il coupe des tartines.)

Ah ! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe !... il allait être haché ; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit !

AIR : Époux imprudent.

Près de lui soudain il s'élance,  
Il le relève, il le défend...

A son courage il dut son existence.

PERRIN, attendant.

Digne jeune homme !

BERNARD, vivement.

Ah ! pour lui sûrement

Chacun de nous en aurait fait autant !

De pareils traits ne doivent pas vous surprendre...

Entre ennemis nobles et généreux,

Lorsque l'on parl' la même langue tous deux,

Il est si facile de s'entendre.

PERRIN, enchanté.

C'est très bien !... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc ; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris !

PERRIN.

Eh bien !

BERNARD, s'échauffant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y vient faire ?

PERRIN, froidement.

Eh bien ! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, s'animant.

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, souriant.

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui ?... Pst ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça ! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton

\* Bernard, Perrin

camarade ? sur de simples soupçons... le dénoncer ? faire le métier le plus vil, le plus lâche : celui d'espion !

BERNARD, repoussant cette idée.

Ah !

PERRIN, sérieusement.

Qu'il y prenne garde, Bernard ! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache ! Le secret d'un ami est pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal ; il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (Changeant de ton.) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose ?... pour faire sa soumission, pour prendre du service ? il est peut-être de l'armée de réserve !

BERNARD, avec joie.

Vous croyez ?

PERRIN.

Laissons faire le premier consul, mes enfants ! il n'est pas maladroit, voyez-vous ; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, posant la casserole sur la table.

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, gaiement.

Thérèse a raison ! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons !... (A Thérèse.) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.) Une odeur excellente, ce café !... Chère enfant ! c'est que maintenant c'est toute ma joie !... (Regardant Thérèse.) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte !... sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (La regardant avec surprise.) Eh bien ! Thérèse, où est-elle donc, ta croix ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Ma croix !...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommorder.

BERNARD, naïvement.

Bah ! vous l'aviez encore hier soir... (Thérèse lui marche sur le pied.) Oh !...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est ?

BERNARD.

Rien... rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin, cette croix ?...

BERNARD, sans voir les signes de Thérèse.

Mon Dieu ! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états !... Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...



PERRIN, frappé.

Ah!... j'entends!...

(Il se lève lentement et jette sa serviette sur sa chaise.)

THÉRÈSE.

Eh bien ! mon oncle... qu'avez-vous donc ?

PERRIN, ému.

Rien!... rien... je n'ai plus faim.

THÉRÈSE, se levant.

Comment... vous qui tout-à-l'heure...

PERRIN, de même.

Oui, je croyais... on s'imagine, comme ça... que le grand air... l'exercice... et puis, pas du tout... c'était une fausse faim.

THÉRÈSE, allant à lui.

Ah ! mon oncle, je vais croire que mon café...

PERRIN, plus ému.

Ton café, chère enfant!... il est comme toi... ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait au monde ! (L'embrassant sur le front et d'une voix émue.) Et moi qui ne m'apercevais pas!... Pauvre petite!... un ange!... qui se sacrifie... (Essuyant une larme.) Ah! ça ne peut pas durer comme ça...

(Il rentre dans sa chambre qui est à gauche.)

SCÈNE V.

BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, après un silence.

Là!... vous avez fait de belle besogne!

BERNARD, interdit.

Est-ce que je pouvais deviner?... Est-il susceptible!

(Il se lève, et place la table auprès de la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Il y avait une heure que je vous marchais sur le pied... mais vous ne comprenez rien. Il sait maintenant que ma croix est en gage, et il est capable de se laisser mourir de faim...

BERNARD.

Allons, mamzelle, ne pleurez pas; il faut absolument la ravoir, cette croix.

THÉRÈSE.

Et comment ?

BERNARD, tâtant ses poches.

Je m'adresserais bien au bourgeois; mais je suis déjà en avance d'une quinzaine.

THÉRÈSE.

Attendez!... j'ai un mémoire chez une belle dame... qui me renvoie toujours; ces gens riches, ça ne paie jamais! Mais aujourd'hui, je la prierai tant...

BERNARD.

Je vas vous accompagner...

THÉRÈSE.

Non; restez près de mon oncle...

BERNARD, voulant prendre son bras.

Pourquoi donc?... nous reviendrons plus vite.

(La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.)

THÉRÈSE.

Ah!... un étranger...

BERNARD, à part.

C'est mon diable de jeune homme! Je ne pouvais pas l'échapper.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; JULES, habillé à la mode du temps.

JULES\*.

Eh! le voila, ce cher Bernard! Parbleu! j'arrive à temps... tu ne m'attendais pas!

BERNARD, embarrassé.

Non, vraiment... Je suis enchanté...

JULES.

J'ai passé chez ton maître menuisier, qui m'a dit que tu ne bougeais plus d'ici. (Regardant Thérèse.) Je n'en suis pas étonné.

THÉRÈSE, à Bernard, bas.

C'est un de vos amis ?

BERNARD, de même.

Oui... Une connaissance de l'armée. (Haut.) J'allais sortir...

JULES.

J'en suis fâché; car il faut que je te parle.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, que je ne vous gêne pas, messieurs... causez tout à votre aise... je me sauve.

BERNARD.

Comment! Mais permettez...

Aia de la Valse du duc de Reichstadt.

Il faut accompagner sa femme.

THÉRÈSE.

Restez donc tous les deux,  
Dès que l'amitié vous réclame,  
Restez donc, je le veux.

(A mi-voix.)

D'avance faites vos études,  
Puisqu'on doit nous unir...  
Prenez les bonnes habitudes

(En riant.)

Et tâchez d'obéir.

ENSEMBLE.

BERNARD et JULES.

Puisque l'amitié { me } réclame,  
                              { vous }

Demeurons tous les deux ;

Il faut obéir à sa femme :

Je me rends { à ses vœux.  
Rendez-vous }

THÉRÈSE.

Puisque l'amitié vous réclame,

Restez donc tous les deux :

Il faut obéir à sa femme ;

Restez donc, je le veux.

(Elle sourit à Bernard, fait une petite révérence à Jules, et sort par le fond.)

\*Thérèse, Bernard, Jules.



## SCÈNE VII.

BERNARD, JULES.

JULES, regardant sortir Thérèse.

Très jolie, ma foi ! je t'en fais mon compliment. (Voyant son air contraint.) Ah ! ça, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déjà oublié...

BERNARD, vivement.

Que je vous dois la vie ? Non vraiment ; et plutôt au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang ! vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parceque je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang ; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, froidement.

Aucun.

BERNARD, étonné.

Comment ! vous avez donc renoncé ?...

JULES, de même.

Absolument.

BERNARD, avec joie.

Est-il possible ?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile ! des déchirements intérieurs ! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France ! Fi donc ! c'était une folie !... j'ai changé de projet.

BERNARD, lui serrant la main.

Ah ! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Maintenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les offrir pour vous.

JULES, lui tendant la main.

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger ?

JULES.

Non !... (Se reprenant.) Mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune ?

BERNARD, montrant sa main.

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, souriant.

Non, mais un peu d'humeur... un passe-droit...

JULES, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites ?

BERNARD.

Comment ?

JULES, baissant la voix.

Chut !... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, à part.

L'oncle avait raison... l'armée de réserve. (Haut.) Une expédition pour le bien de la France ?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, se grattant l'oreille.

Diable !... Un grade ?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, étourdi.

Cinquante louis ! Dieu ! une fortune ! Ce pauvre oncle ! Thérèse ! je pourrais les secourir, me marier à mon retour ! (Haut.) C'est dit, je suis prêt.

JULES, lui donnant un papier.

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, gaiement, et allant à la table pour signer.

De tout mon cœur ! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (Regardant le papier.) Tiens ! quels drôles de noms ! Il n'y a donc pas d'anciens camarades ? (Lisant.) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, le regardant.

Vous ? Laissez donc ! vous ne vous appelez pas Jean Durand ! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, avec impatience.

Qu'importe ?

BERNARD, jetant le papier sur la table et allant à lui.

Ah ! un moment ! des noms supposés !

AIR : Les Russes m'ont rendu visite.

On n'y met point tant de mystère

Lorsque l'on va droit son chemin.

Cette entreprise à l'honneur est contraire ;

Oui, maintenant j'en suis certain :

Je veux savoir quel est votre dessein...

Parlez, monsieur, tout ici vous accuse !...

A vos projets comment peut-on

Prêter son bras... quand on refuse

De leur prêter le secours de son nom ?

JULES.

Quelle idée !

BERNARD.

Non, monsieur ; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien ! puisqu'il le faut absolument... Silence ! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, sortant de sa chambre ; il a l'air rêveur.

PERRIN, à lui-même.

Oh ! ça ne peut pas durer comme ça ! (Il aper-



goit les deux jeunes gens.) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD \*.

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, l'interrompant.

Jean Durand.

PERRIN, préoccupé.

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à dîner. (A part, se reprenant.) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée.

PERRIN, passant à droite, et s'asseyant près de la table.

Bien!... bien!... causez, mes enfants; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, bas à Jules.

Impossible, devant lui. (Montrant la porte de la cuisine.) Mais j'ai là mon atelier.

JULES, bas.

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, l'entraînant.

Et moi, que je ne sache tout... Venez! venez!

(Ils disparaissent.)

## SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, assis, à lui-même.

Oh! bien décidément, ça ne peut pas durer comme ça... Pauvre petite!... Et moi, qui ne m'aperçois de rien... je me promène, je dors, je mange!... (avec un soupir.) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire!... c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolants!... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même!... (Il se lève, et marche avec agitation.) Ah! Michel! Michel! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (D'un ton résolu.) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Par malheur, je ne sais rien faire;  
(Montrant la cuisine.)

Souvent j'ai voulu m'essayer  
Avec Bernard... j'en désespère!  
Je suis très mauvais menuisier!...  
J'ai beau me retrousser la manche,  
Et me démenier comme un fou...

(Faisant le signe de scier.)

Je prends mon genou pour la planche.

(Faisant le signe de clouer.)

Et je prends mon doigt pour le clou.

\* Jules Bernard, Perrin.

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures... (Il aperçoit le journal sur la table.) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (il s'assied, et prend le journal.) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (Parcourant le journal.) Hum! « On desire trouver « un homme instruit et probe... » Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille « francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (Lisant toujours.) « Armée de « réserve... » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (Regardant toujours le journal.) « Le ministre de la police générale rappelle l'arrêté des consuls du 7 ventôse... » Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là! « Signé FOUCHÉ. » (Avec joie.) Fouché! est-ce que ce serait Joseph Fouché... mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (S'arrêtant.) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas, on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit, bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (Se levant.) Si j'y allais? Non; s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai : ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (Courant à la table.) C'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion! (S'asseyant, et prenant la plume.) Mon pauvre Joseph! la main me tremble rien que d'y penser... (Écrivant.) « Citoyen ministre... » (A lui-même.) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (Écrivant.) « Citoyen ministre! » (On frappe au fond.) Entrez!

## SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, à la table; FOUCHÉ, en redingote bleue, très simple, du matin.

FOUCHÉ, au fond.

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, écrivant.

« J'ai l'honneur de te demander... » Je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain; mais entre camarades... (écrivant.) « de te « demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, à part.

Le plus sûr est de m'informer. (A Perrin.) Le citoyen Michel Perrin?



PERRIN, levant le nez.

C'est ici... (Voulant le faire asseoir.) Donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, le regardant, à part.

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... Il n'est pas changé.

PERRIN, la plume en l'air.

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, cherchant.

Un de mes amis?

FOUCHÉ, à part.

Il ne me reconnaît pas!

PERRIN, à part.

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie... (Haut.) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, vivement.

Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!... Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!... et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, souriant.

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!... comment saurait-il jamais que je suis ici?... Pauvre homme!... il ne peut pas?...

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!... On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!... ah!... un si bon faisant! (Souriant.) Mais ce nom de Michel... Il vous a donc parlé de moi?...

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, ému.

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?...

FOUCHÉ, vivement.

Les livres, les pensums du père VIFF...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, s'animant.

Toujours partage égal!...

PERRIN, de même.

Oh! non... il avait déjà de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thèmes.

FOUCHÉ, vivement.

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, souriant.

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!... Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, retrouvant ses souvenirs.

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum*!

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion.

PERRIN, fermant les poings.

Comme un tigre! et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, le regardant avec intérêt, et montrant le sourcil.

Là!... là!...

PERRIN, s'animant.

Mais j'étends mon gaillard!... pas du tout... je ne voyais pas un grand...

FOUCHÉ, vivement.

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, s'oubliant.

C'est alors que je te crie: « Prends garde à toi, « Michel! »

PERRIN, interdit, et le regardant.

Comment! tu m'as crié: Vous m'avez... tu... toi?

FOUCHÉ, lui ouvrant ses bras.

Eh!... allons donc!... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou!...

PERRIN, dans ses bras.

Joseph!... mon bon Joseph!... (d'une voix émue.) il serait possible!... Oh! oui, c'est toi... c'est bien toi!... car tu as les larmes aux yeux!

FOUCHÉ, attendant.

Michel!...

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Ah! que ça fait de bien!... Je ne t'aurais pas reconnu!... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal!...

Aria de Colalto.

Oui, je retrouve tous ses traits

Que j'ai chéris dès mon enfance!...

Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais, Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence. (Le regardant.)

Non, je le vois... et cet air attendri

Doit m'enlever toute crainte sinistre!...



FOUCHÉ, parlant.  
Comment ?...

PERRIN, achevant l'air.  
On craint toujours dans les yeux d'un ministre  
De ne plus voir le regard d'un ami !...

FOUCHÉ.  
Quelle folie !... tu avais peur de moi ?...

PERRIN.  
Écoute donc !... dans ta position, entouré  
des heureux que tu fais... des gens les plus dis-  
tingués.

FOUCHÉ, souriant.  
Hum ! mon ami... c'est bien mêlé !

PERRIN.  
Un beau ministère !... car je ne suis pas au  
courant de tout cela... mais tu as un beau mi-  
nistère !...

FOUCHÉ.  
Le plus important, du moins !...

PERRIN.  
Et tu t'en acquittes bien ?

FOUCHÉ, souriant.  
Pas trop mal...

PERRIN.  
Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es  
adoré ?...

FOUCHÉ, secouant la tête.  
Oh ! l'adoration !... ce n'est pas précisément  
là ce qu'un ministre inspire !... On est injuste  
dans le monde ! on veut de l'ordre, du calme,  
et l'on ne tient pas compte des difficultés... (Re-  
gardant sa montre.) Mais, pardon, voici l'heure  
du conseil... il faut que je te quitte. Ah ça ! Mi-  
chel, tu viendras me voir ?... le matin... nous  
causerons...

PERRIN, étourdi.  
Comment ! comment ! tu vas déjà me quitter ?

FOUCHÉ.  
Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, le retenant.  
Eh bien ! qu'ils t'attendent ; ils te voient tous  
les jours, tandis que moi, je ne t'ai pas encore  
dit un mot. Tu vois, je t'écrivais. Assieds-toi,  
je t'en prie, (il le fait asseoir auprès de la table.)  
sans cela je ne serais pas à mon aise \*. (A part.)  
Dire que je tiens là le ministre !... sous ma  
main ! (Haut.) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui  
ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que  
je fus nommé à une petite cure de Normandie.

FOUCHÉ.  
Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres  
secourus, l'école rétablie.

PERRIN, émerveillé.  
Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, souriant.  
Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je  
te laisserais le plaisir de me tout conter. (Re-

\* Fouché, assis ; Perrin.

gardant sa montre.) Mais je n'ai que dix minutes à  
te donner.

PERRIN.  
Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi  
qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.  
La cure fut supprimée...

PERRIN.  
Oui... la terreur !... Quel temps ! Ah ! si tu  
avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas  
toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, l'interrompant.  
Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, tremblant.  
C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce  
que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.  
Voilà déjà deux minutes de passées !

PERRIN, se troublant davantage et perdant la tête.  
Ah ! mon Dieu ! je n'en ai plus que huit... Suis-  
je malheureux !... j'ai une foule de choses... et  
n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des  
gens...

FOUCHÉ.  
Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, tout-à-fait troublé.  
Non, je n'aurais jamais le temps... (il s'assied  
devant Fouché, et se croise les bras.) et décidément  
j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, se levant et allant à lui.  
Ah ! ça, es-tu fou ? Voyons... tu es venu te  
réfugier à Paris ?

PERRIN.  
Ah !... Voilà que tu me remets sur la voie...  
(Balbutiant.) Oui... près de ma sœur... que je n'ai  
plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un  
ange, mon ami !... Elle allait se marier à un  
brave garçon... menuisier de son état... excel-  
lent ouvrier... si tu avais même besoin de  
quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'a-  
dresser... (Geste d'impatience de Fouché.) Tu as rai-  
son... ce n'est pas de cela qu'il est question !...  
c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... par-  
ce que ces pauvres enfants... devaient se marier...  
et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-  
à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, avec impatience.  
Enfin, enfin !...

PERRIN, vivement et avec volubilité.  
Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont  
plus rien, ni moi non plus ; et que si tu ne trou-  
ves pas le moyen de me donner une petite place  
dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint  
me vouer.

FOUCHÉ, riant.  
Eh bien ! tu ne pouvais pas commencer par là ?

PERRIN.  
Si tu crois que c'est facile... (s'essuyant le front.)  
j'en sue à grosses gouttes.



FOUCHÉ.

Te placer... dans mes bureaux ?

PERRIN.

Ou ailleurs. La moindre des choses... je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, voulant sortir.

J'y penserai.

PERRIN, l'arrêtant.

Non, Joseph, ce n'est pas ça ; il ne faut pas dire : j'y penserai ! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.

Eh bien ! va voir Désaunais.

PERRIN.

Désaunais ?

FOUCHÉ, prêt à partir.

Un de mes chefs de division.

PERRIN.

C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, écoutant du côté de la cuisine.

Chut !... nous ne sommes pas seuls !...

PERRIN, étonné

Comment ?

FOUCHÉ.

On a parlé près de nous !

PERRIN.

A-t-il l'oreille fine !... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.

Oui, mais moi !... l'habitude... (Voyant entrer Bernard et Jules.) Qu'est-ce que je te disais ?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; BERNARD, JULES, sortant ensemble du cabinet à droite\*.

BERNARD, vivement et à voix basse.

Jamais ! jamais !... la vie d'un homme !... de mon ancien général !...

JULES, le retenant en voyant les autres personnages.

Tais-toi !...

PERRIN, à Fouché.

C'est juste, j'avais oublié !... Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (cherchant le nom) le citoyen... le citoyen...

JULES, avec aplomb, et se présentant devant Fouché.

Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, à lui-même.

Jean Durand...

(Il l'observe attentivement.)

JULES.

Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.) Qu'est-ce qu'il a donc celui-là ?

\* Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, lui faisant signe d'avancer.

Vous vous appelez Jean Durand ?

JULES.

Oui, citoyen.

FOUCHÉ, à mi-voix.

Ça n'est pas vrai.

JULES, élevant la voix.

Comment, citoyen...

FOUCHÉ.

Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac.

BERNARD, à part.

Ciel !...

FOUCHÉ, continuant.

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écervelé, un fou, un esprit turbulent !... Depuis quand êtes-vous à Paris ?

JULES, avec impatience.

Depuis six mois.

FOUCHÉ.

Depuis six jours !... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance : vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi, vous ne sortez que déguisé...

JULES, avec hauteur.

Monsieur...

FOUCHÉ, de même.

J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.

Fouché !... (Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.) Ah !

BERNARD, bas à Jules.

Je vous jure que j'ignorais...

JULES, à part et d'un air de résignation.

Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir !

PERRIN, qui est au fond, près de la cheminée.

(A part.) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle ?

FOUCHÉ, à Jules.

Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, fièrement.

Eh bien ! prenez ma tête !...

FOUCHÉ, froidement, et haussant les épaules.

Que voulez-vous que j'en fasse ? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur ; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, à part.

Je respire. (Bas à Jules.) Ainsi vous voilà obligé de renoncer.

JULES, bas.

Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...



BERNARD, avec force.

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut!

ENSEMBLE.

AIR : Confiant et sincère (du LORNON).

JULES.

Ce délai, je l'espère,  
Servira mon dessein...  
Vigilance et mystère,  
Attendons à demain.

BERNARD et PERRIN.

Quel est donc ce mystère ?  
Qu'attend-il pour demain ?  
Vigilance et mystère...  
Quel est donc son dessein ?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère ?  
Qu'attend-il pour demain ?  
Vigilance et mystère,  
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté JULES.

BERNARD, à part.

O ciel!... comment le détourner...

FOUCHÉ, remarquant son trouble.

Qu'avez vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant... quand on voit un  
ministre pour la première fois... mais où est  
donc Thérèse, que je te la présente.

(Il va à la chambre à droite.)

FOUCHÉ, à Bernard.

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi ?

BERNARD, ému.

Oh! mon Dieu... j'ignorais son véritable  
nom...

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez-le... quoiqu'il y ait plus de  
légèreté et de fanfaronades...

PERRIN, revenant.

Je ne sais ce qu'elle est devenue!... (A Bernard.)  
Cherchez donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (à part.) Tâchons de le rejoindre...  
et pour lui-même, de le faire renouer...

(Il sort.)

PERRIN, revenant à Fouché.

Ah! ça... nous disons donc pour cette place...

BERNARD, reparaissant au fond, et indiquant Fouché à  
quelqu'un.

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, avec impatience.

Encore quelqu'un!

\* Bernard, Fouché, Perrin.

## SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAIS.

DÉSAUNAIS, accourant.

Ah! je ne m'étais pas trompé, citoyen minis-  
tre!... j'avais les renseignements les plus posi-  
tifs... et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, désolé.

Allons!... s'il donne son audience ici, je suis  
perdu!...

FOUCHÉ.

Qu'y a-t-il?

DÉSAUNAIS, essoufflé.

Le premier consul vous a fait demander... il  
a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, voulant sortir.

Ah! diable!...

PERRIN, à part.

Il va m'échapper, et ma place aussi!... (Haut.)  
Joseph... un moment, mon ami! tu m'avais  
parlé d'un monsieur Dumaillet?...

FOUCHÉ, distrait.

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, préoccupé.

C'est juste. (A Désaunais, et changeant d'idée.)  
Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, pendant qu'il lui parle à demi-voix et pre-  
nant une prise de tabac.

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la  
main!...

DÉSAUNAIS, répondant à Fouché.

J'ai les renseignements les plus positifs. Il est  
malade à Lyon.

FOUCHÉ, vivement.

Du tout! il est ici, à Paris!...

DÉSAUNAIS, abasourdi.

Pas possible!...

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le  
rencontriez dans l'escalier!...

DÉSAUNAIS, confondu.

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu  
encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, brusquement.

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient  
tous pour un écu!... Ne vous en rapportez qu'à  
vous... et encore!... Voilà pourtant à quoi vous  
m'exposez, avec vos renseignements positifs!...  
Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-  
camp d'Henriot.

PERRIN, désolé.

Joseph, il n'est pas question d'Henriot!...

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (A Désaunais.) Dufour, Laigne-  
lot, le colonel Sarlovèze...











de lui, se jetant sur une chaise près de la table.) Ouf ! quel coup du ciel ! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'aveillir!...

BERNARD, à Thérèse qui entre.

Vous voilà enfin, mam'zelle !

THÉRÈSE, accourant en larmes, et bas à Bernard \*.

Qu'allons-nous faire?... j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, lui montrant Perrin.

Chut !

PERRIN.

C'est toi, Thérèse!... viens donc, chère petite. (Les regardant d'un air riant.) Eh ! bien, mes enfants... il me semble que voilà l'heure du dîner...

(Il se lève.)

THÉRÈSE, bas à Bernard.

Ah ! mon Dieu !

BERNARD, bas.

Comment lui apprendre ?

PERRIN.

Hein ? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin ?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas?... Ça me regarde, mes enfants!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite ! Je l'ai bien gagné, j'espère !

(Il passe au milieu.)

BERNARD et THÉRÈSE.

Comment \*\*?...

PERRIN, les embrassant.

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse... plus de soucis, plus de misère!... nous voilà riches, heureux... j'ai une place !

BERNARD.

Une place ?

THÉRÈSE, avec joie.

Vous, mon oncle?...

PERRIN.

Une place superbe!...

THÉRÈSE.

Et laquelle ?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour ! six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé ! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour!...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt...

\* Perrin, Bernard, Thérèse.

\*\* Bernard, Perrin, Thérèse.

Non, tout est pour vous, mes enfants, pour vous que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (Gaiment.) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD et THÉRÈSE.

Allons dîner !

PERRIN, gaiment.

Air du galop de Gustave.

Plus de retard !

Pour le départ,

Qu'ici chacun de nous s'apprête.

Prenez mon bras,

Suivez mes pas!...

Ah ! quel plaisir!... quel repas!...

(A Thérèse.)

De tes bonnets

Mets le plus frais.

THÉRÈSE, devant le miroir.

(En mettant un bonnet.)

Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,

Et dépêchons ;

Au Cadran bleu nous dinons!...

BERNARD, à part.

Au Cadran bleu ?

C'est là, grand Dieu !

Que le complot s'assemble !

Non, non, jamais

Je ne voudrais

Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, arrangeant sa toilette, et regardant son oncle.

Quel jour heureux !

Ah ! dans ses yeux

Comme le plaisir brille !

PERRIN, se frottant les mains.

Moment charmant !

C'est là, vraiment,

Un dîner de famille.

BERNARD, à Perrin.

Pourquoi le Cadran bleu?...

On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu...

C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, insistant.

Mais cependant...

THÉRÈSE, mettant son petit schall.

Allons !

PERRIN.

Eh ! que t'importe !

THÉRÈSE.

Obedissons !

BERNARD.

Mais c'est bien cher !



PERRIN.

Point de raisons,  
Puisque c'est moi qui vous régale !  
(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard  
Pour le départ,  
Dieu soit loué ! la voilà prête !  
Prenez mon bras,  
Suivez mes pas.  
Ah ! quel moment... quel repas !  
Oui, pour mon cœur  
C'est un bonheur !  
C'est vraiment comme un jour de fête :  
Car le plaisir  
Vient me saisir,  
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard  
Pour le départ ;  
Enfin, grace au ciel, je suis prête.

Prenez mon bras,

Suivons ses pas.

Ah ! quel moment !... quel repas !

Où, pour mon cœur

C'est un bonheur.

C'est vraiment comme un jour de fête :

Car le plaisir

Vient me saisir,

Et je me sens tressaillir.

BERNARD, à part et désolé.

Aucun retard

Pour le départ.

Ah ! juste ciel !... la voilà prête !

Que faire, hélas !

Suivre leurs pas !

Ah ! quel tourment !... quel repas !...

Jour de malheur !

Où, pour mon cœur

C'est un supplice qui s'apprête !

Comment les fuir ?

C'est trop souffrir,

Je sens mon cœur en frémir !

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant.)

(La toile tombe.)

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désaunais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonniers, bibliothèque, gravures. Porte de fond; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

### SCÈNE I.

DÉSAUNAIS, assis à son bureau; plusieurs CHEF DE BUREAU et COMMIS qui reçoivent de lui des instructions; UN GENDARME, UN HUISSIER.

CHOEUR.

AIR : Le plaisir nous invite.

Quand l'heure nous appelle,  
Au travail nous courons ;  
Et chacun avec zèle

Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAIS, leur distribuant le travail.

Qui dirait, quand j'y pense,  
Que, par mille canaux,  
Le bonheur de la France  
Sorte de mes bureaux ?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,  
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAIS, leur donnant des papiers.

(A un chef.) Renvoyé au personnel. — (A un gendarme.) A l'état-major. — (A un autre chef.) Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignements les plus positifs ! Allez !

UN HUISSIER, lui remettant un papier.

De la part du ministre.

DÉSAUNAIS.

Bien. (Il fait signe à ses commis.) Allez donc, messieurs, allez. (Ils sortent.) Quel enfer !... pas un moment à soi... (Regardant la lettre envoyée par le ministre.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (La parcourant.) Hum ! hum ! « Bernard, soldat d'Armée, au premier consul de la république un... » et indivisible. » (Regardant en marge.) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah ! ah ! (Lisant.) « Mon général, vos jours sont menacés... » (A lui-même.) Toujours la même chanson. (Lisant.) « Je connais les coupables... » mais on me tuerait plutôt que de m'arracher leurs noms. » (A lui-même.) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (Lisant.) « Que je vous voie... » que je puisse vous parler en secret... » (A lui-même.) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être ! Il y a donc quelque chose !... quelque machination !...

(Il se lève.)

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !

Mon esprit s'y perd, j'en conviens,  
C'est très fâcheux, au moins pour la police,







DÉSAUNAIS, s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.

Ah!... mettez-vous donc là... et contez-moi ça..

PERRIN, qui s'est assis.

J'ai été diner au Cadran bleu.

DÉSAUNAIS.

Eh! bien?

PERRIN, d'un air de satisfaction.

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAIS.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule...

AIR : Plus qu'un millionnaire (de L'ARTISTE).

Superbe point d'optique!  
Là, s'offrent aux regards  
Commerce, arts, politique,  
Jeunes gens et vieillards...  
Oui, tout Paris y passe,  
Et c'est, sur mon honneur,  
Une excellente place...  
Pour un observateur.

DÉSAUNAIS, à part.

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit : quand on est placé, il faut faire ses affaires... et passer par-dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAIS.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable!...

DÉSAUNAIS.

Cependant... il ne manque pas de mécontents!...

PERRIN.

Oh! oui... ça! il n'en manque pas!... on peut s'en flatter!...

DÉSAUNAIS.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens... parceque la jeunesse...

(Faisant signe qu'elle est gaie et légère.)

DÉSAUNAIS, comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.

C'est juste!... les jeunes gens! d'aujourd'hui... eh bien!... votre voisin?...

PERRIN.

Ah! dam, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (En confidence.) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAIS, étonné.

Un garde-du-corps!... il vous a confié tout de suite...?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAIS, riant.

Bah!... vous avez été lui dire...

PERRIN, sérieusement.

Pourquoi pas?

DÉSAUNAIS, riant toujours.

Au fait... c'est vrai!... (A part.) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!... ah!... ah!... ah!... ah!...

PERRIN, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAIS, riant encore.

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur sa parole... vous avez un air...

PERRIN, naïvement.

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là... ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAIS.

Il n'y a pas de mal!... ah ça!... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?...

PERRIN.

Ah!... un bavard!...

DÉSAUNAIS.

Vous savez son nom?...

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAIS.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAIS, à part.

Maladroit!

PERRIN.

Mais, nous devons faire une partie de dominos...

DÉSAUNAIS, se rapprochant

Ah!... à la bonne heure...

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment-là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain. »

DÉSAUNAIS, intrigué.

Pour demain!... quoi?

PERRIN.

Apparemment... un autre diner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet, et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAIS.

Et vous?...



PERRIN.

Moi?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment?... vous êtes parti?...

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher?...

DÉSAUNAIS, se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.

(A part.) L'imbécile!... il ne fera jamais rien!... un autre se serait faulxé!... (Haut à Perrin.) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire?

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez!... (A part.) Aime-t-il les histoires!... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, à part, et se remettant à son bureau.  
J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud!... une buse!... belle acquisition, ma foi!...

PERRIN.

Eh bien! citoyen Désannais... qu'est-ce que je vais faire?

DÉSAUNAIS, lui tournant le dos.

Oh! ce que vous voudrez... Allez vous promener!...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Eh! morbleu... laissez-moi... vous voyez que je suis accablé!...

PERRIN.

Pardon... pardon... c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (Changeant de ton.) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, haussant les épaules.

Allez à la revue!... (A part.) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Non... non!...

PERRIN, le saluant.

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, à part.

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, à part.

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

ATR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Toujours courir!... voilà, je jure,  
Mon seul soin et mon seul emploi!  
Dans tout cela c'est ma chaussure  
Qui fatigue bien plus que moi!...  
S'il survient plus d'ouvrage à faire,  
Je vois que, pour l'expédier,  
Au lieu de prendre un secrétaire,  
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désannais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, frappant sur son bureau.

Ah! morbleu...

PERRIN.

Je sors... je sors!

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

## SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, puis UN HUISSIER.

DÉSAUNAIS, seul.

Il n'a pas les premiers éléments!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (Il écrit en parlant.) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (Écrivant.) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (S'interrompant.) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... C'est pour demain, et... (réfléchissant.) il ne s'avise pas... (A lui-même et vivement.) Pour demain!... c'est-à-dire... pour aujourd'hui!... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi?... où?... comment?... par qui?...

L'HUISSIER, lui apportant un papier.

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse!... (Regardant à la marge.) Rien!... il y avait à Arcole quatre cent trente-cinq Bernard... Que le ciel le confonde!

L'HUISSIER, annonçant.

Le ministre!

## SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS; FOUCHÉ, entrant par le fond.

DÉSAUNAIS, se levant avec empressement.

Ah! citoyen ministre!...

FOUCHÉ, se promenant avec agitation.

Diable d'homme! Ah!... nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, de même.

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (L'imitant.) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, ironiquement.

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma foi, ci-  
« toyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est  
« le premier service que je vous ai rendu?... Et,  
« après tout, la police ne sait que ce qu'on lui  
« dit. »







Et nos commis, morbleu !  
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, à leurs commis.

Ça vous regarde, et songez bien,  
Messieurs, que de cette demeure  
Je vous chasse dans un quart d'heure,  
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, remontant.

Pour nous quel déshonneur !  
Etc., etc., etc.

(Désaunais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir; ils restent dans la pièce d'entrée.)

## SCÈNE VII.

DÉSAUNAI; COMMIS, au fond; HUISSIERS, puis  
PERRIN.

DÉSAUNAI, se jetant dans son fauteuil.

J'en ferai une maladie !... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré !... le plus petit indice... Avec mon habitade !... Et ce malheureux qui a entendu ; *C'est pour demain...* et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable ! si je le tenais !... s'il osait se représenter !...

PERRIN, au fond et repoussé par les huissiers.

Le citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAI, brusquement, et sans regarder.

Je n'y suis pas.

PERRIN, aux huissiers.

Comment ! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, le repoussant.

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah ! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (Donnant un papier à l'huissier.) Portez - lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAI, lisant sur le papier.

Michel Perrin... Ah ! parbleu ! il arrive à propos.

PERRIN, à l'huissier qui le retient toujours.

Qu'est-ce que je vous disais ?

DÉSAUNAI, à lui-même.

Je m'en vais le traiter... (Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.) Que vois-je !... ces noms. (Lisant.) Le. ogneux, Landri, Jean Durand !... (Il se leve, et se promène avec agitation, en regardant toujours le papier.) Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris ! c'est leur chef, sans doute... Et cette liste ?... C'est clair, c'est la liste des conjurés !... comment diable a-t-il fait ?... Oui !... mais la belle avance ! Des noms supposés !... par une adresse... pas un point de réunion ! (Regardant toujours la liste.) Étienne Longjumeau, Chapotel... Chapotel ?... Eh ! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls !... Ça doit être cela. En l'in-

terrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres !... Oui, oui, c'est cela... nous les tenons ! (A l'huissier.) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (A lui-même.) Quel homme ! avec son air simple... et quelle découverte ! quand je ne savais plus où donner de la tête !

(Perrin entre ; les employés se retirent ; les portes se referment.)

PERRIN.

Pardon, je vous dérange peut-être ?

DÉSAUNAI, avec admiration.

Me déranger !... (lui serrant la main.) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique !

PERRIN, étonné.

Quoi donc ?

DÉSAUNAI.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître !

PERRIN.

Bah !... qu'est-ce que j'ai donc fait ?

DÉSAUNAI.

Et il le demande !... vous avez sauvé la France !

PERRIN.

Moi !... j'ai sauvé... (A part.) Si j'y comprends un mot...

DÉSAUNAI.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose ?

PERRIN, avec empressement.

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAI.

Eh, bien ; je vous avais deviné !... Un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud !... un rustre... un homme incapable !... moi, au contraire, je me suis dit... voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déjà préparé un rapport particulier sur vous !... tenez. (Il lit ce qu'il avait commencé.) « Je propose « au ministre de remercier le citoyen Michel Per- « rin... (écrivant.) de ses services... et de lui accor- « der une gratification de douze cents francs !... »

PERRIN, vivement.

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAI.

Pourquoi donc ?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait !...

DÉSAUNAI.

Rien fait !...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons ! mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (Changeant de ton.) Voyons un peu... je venais vous dire...

\* Désaunais, Perrin.



DÉSAUNAIS.

Du nouveau?... encore!... attendez... je suis à vous!... quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé!... (A part.) Quel homme précieux!... et quelle bêtise j'allais faire!...

(Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.)

PERRIN, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire!... (Allant vers la fenêtre.) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non... elle m'attend sur le quai...

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, écrivant et sonnant en même temps.

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel... lui dire que l'on sait tout... (A lui-même.) Je ne sais rien, mais c'est égal... (Écrivant.) Qu'on lui promette sa grâce... s'il nomme ses complices. (Donnant le papier à l'huissier qui est entré.) Bureau de M. Verat!... allez vite, et que l'on me tienne au courant!... (Revenant à Perrin.) Eh! bien, mon cher Perrin?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher? il ne faut rien négliger!... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole...

DÉSAUNAIS, faisant un mouvement.

Bernard! soldat d'Arcole!... Vous vous en occupez?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, à part.

Est-il étonnant! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déjà à la piste... (Haut.) Eh bien! mon cher, ce Bernard?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi!

PERRIN, d'un ton affectueux.

Vous êtes bien bon. Vous savez donc...?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Certainement. (Baissant la voix.) Il a écrit au premier consul!

PERRIN, joignant les mains.

Allons donc!... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire?

DÉSAUNAIS.

Bah! des histoires... des choses de l'autre monde!

PERRIN.

Ah! mon Dieu! voilà ce que je craignais. (A part.) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa

tête... (Haut.) Eh bien! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui!...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu?...

PERRIN.

J'en ai peur! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée; je ne voulais pas perdre de temps: j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse?

PERRIN.

Parbleu!... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, émerveillé.

Il sait tout!

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché; et... (Écoute par la fenêtre, qui est restée ouverte.) Hein!... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglotant! (Lui parlant par la fenêtre.) Eh bien? qu'est-ce que tu as donc, ma bonne? (Écoute sa réponse.) Hein? Comment?... Tu viens de le voir passer?... Bernard?...

DÉSAUNAIS, vivement.

Bernard?

PERRIN, à sa nièce.

(Écoute.) Hein?... hein? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas!... Attends, je vais aller te rejoindre...

(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, l'arrêtant.

Eh! non, faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous?... une jeune fille!

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait?... dans un pareil moment!... (A l'huissier.) Giraud...

(Il lui fait signe de faire monter Thérèse.)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (A sa nièce, par la fenêtre.) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (Quittant la fenêtre.) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu!

DÉSAUNAIS, le calmant.

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (A part.) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état!... Ah! le ministre a un tact pour choisir son monde!...

~~~~~

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; THÉRÈSE, conduite par l'huissier.

PERRIN, allant au-devant d'elle.

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.



THÉRÈSE, timidement\*.

Ah ! mon oncle, où suis-je donc ?...

PERRIN, avec aplomb.

Cesont nos bureaux, ma bonne ; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien ! ce Bernard, vous venez de le voir ?...

THÉRÈSE, émue.

Oh ! mon Dieu ! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, vivement.

Et tu ne l'as pas arrêté ?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites ?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi !

DÉSAUNAIS, à part.

Tudieu ! comme il y va !

THÉRÈSE.

J'étais si troublée !... Je l'ai appelé... il s'est retourné ; ah ! il était pâle !... la figure renversée...

PERRIN, regardant Désaunais.

Voyez-vous !...

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui ; il m'a fait comme ça, avec la main... (geste de résolution et d'adieu.) et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel !...

PERRIN, à Thérèse.

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu... ?

DÉSAUNAIS, frappé.

Au Cadran bleu !... Il y était ?...

PERRIN.

Certainement !...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé ?

PERRIN, à Thérèse.

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli !...

DÉSAUNAIS, vivement.

A la revue, d'aujourd'hui ?... Ils devaient s'y trouver ?...

PERRIN.

Pardi ! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par-là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé !...

PERRIN, vivement.

Comment ! je vous ai dit : j'ai envie d'aller à la revue.

\* Désaunais, Perrin, Thérèse.

DÉSAUNAIS.

Oui ; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah ! dam... s'il faut tout vous dire !...

DÉSAUNAIS.

Non, non ; c'est juste !... c'est moi qui aurais dû deviner... (A part.) Cet homme-là a une rapidité de conception !... il faut le saisir au vol !...

PERRIN, agité.

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire ?

DÉSAUNAIS, se promenant avec agitation et de côté.

Je n'en sais rien !...

THÉRÈSE, bas à son oncle, en pleurant.

Comme c'est agréable !... au moment de nous marier ! Ah ! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, à lui-même.

Eh ! non, c'est qu'il est fou !

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, revenant à Désaunais, et à mi-voix.

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée !

DÉSAUNAIS, avec impatience.

A qui le dites-vous ?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, qui entend le dernier mot.

Comment, mon oncle !...

PERRIN, revenant à elle.

Rien, rien, ma bonne, calme-toi. (A part.) J'en perdrai la tête ! (Haut.) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (Revenant à Désaunais.) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu ! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement.

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver sous le second guichet... du côté de la rue de l'Échelle... N'est-ce pas Thérèse ?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, attentif.

Le second guichet ?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme ?

PERRIN.

Oh ! c'est facile... (Cherchant à se rappeler.) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, soupirant.

Jolie figure...

PERRIN.

AIR : Lise épous le beau Gernauce.

Un jeune homme...



THÉRÈSE.

l'air aimable,

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable !

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, se récriant.

Dieux !

C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, montrant sa main.

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAI, qui a écrit à mesure.

L'amour, ainsi qu'à la police

N'en demand'nt pas plus que ça.

(A part.) Un signalement complet... c'est admirable... (Haut.) Maintenant j'en réponds.

PERRIN, à Thérèse.

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond !... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, accourant avec un papier, et bas à Désaunais.

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps : il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAI.

Trois !

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Ils étaient en uniforme ; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAI, regardant le papier.

Et ce Crussac en est !... Victoire !

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Oui, mais les autres ont échappé !

DÉSAUNAI, à lui-même.

Ah diable !... C'est égal... par ceux-ci, nous pourrions peut-être... avec un peu d'adresse...

(Au chef de bureau.) Qu'on les amène. (Le rappelant.) Ah ! cet ordre... le nommé Bernard... (bas.)

Quatre gendarmes à cheval... Vite !

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, de l'autre côté, à Thérèse.

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe tous les jours ! Il y a mis une obligation...

UN HUISSIER, entrant par la porte à droite.

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAI.

J'y cours... (A lui-même et préparant ses papiers.) Grace au ciel ! j'ai déjà plus qu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera content de moi.

PERRIN, à Thérèse.

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquillement.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAI, prend son portefeuille et va partir.

(Se ravisant.) Ah ! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort, pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (Ses regards tombent sur Perrin, qui s'en va avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.) Eh ! parbleu ! je vais chercher bien loin... (Il rappelle Perrin.) Citoyen Perrin !

PERRIN, s'arrêtant.

Plait-il ?

DÉSAUNAI, bas.

Ne sortez pas : j'ai besoin de vous.

PERRIN, quittant le bras de Thérèse.

Comment ?

DÉSAUNAI.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin ! c'est tout ce que je demandais.

THÉRÈSE, près de la porte.

Vous ne venez pas, mon oncle ?

PERRIN.

Impossible, ma bonne : il paraît que nous sommes dans le coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAI, faisant signe à l'huissier.

Sans doute !...

THÉRÈSE, sortant avec l'huissier.

Ah mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

PERRIN, avec empressement, à Désaunais.

De quoi s'agit-il ?

DÉSAUNAI, en confidence.

Il y en a trois d'arrêtés !

PERRIN, étonné.

Trois d'arrêtés ?

DÉSAUNAI.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, effrayé.

Ah ! mon Dieu !... ils voulaient...

DÉSAUNAI.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi ?...

DÉSAUNAI.

Vous savez ce que vous avez à faire ?

PERRIN, hésitant.

Mais...



DÉSAUNAI, à mi-voix.

Ne les effrayez pas... promettez-leur... leur grace... (Avec un sourire équivoque.) comme nous faisons toujours.

PERRIN, avec bonté.

Vous avez raison... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAI.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, voulant le retenir.

Mais expliquez-moi...

L'HUISSIER, rentrant par la droite.

Citoyen Désaunais?...

DÉSAUNAI, à Perrin.

Ah! c'est vrai! Le ministre m'attend... Adieu! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministre; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait parler à Désaunais.)

PERRIN, seul.

Une conspiration!... des gens arrêtés!... Qu'est-ce que je peux faire...? Ah! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions!... (Voyant la porte du fond s'ouvrir.) Chut! ce sont eux.

## SCÈNE X.

MICHEL PERRIN; JULES, deux autres JEUNES GENS en uniforme, tous trois conduits par LES HUISSIERS et LES GENDARMES.

L'HUISSIER, aux jeunes gens.

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se referment.)

JULES, à ses amis.

Quelle fatalité!...

PREMIER JEUNE HOMME, bas.

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Il y avait des traîtres!...

JULES, apercevant Perrin.

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui!...

JULES, bas.

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, de même.

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, bas.

Et maintenant!... Nous étions vendus!... Le misérable!... (Serrant la main de ses amis.) C'est fait de nous!... mais notre mort sera vengée... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... Pas un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, à part.

Je crois que c'est le moment.. (Allant à eux,

et avec bonté.) Eh bien! mes pauvres enfants, qu'est-ce que nous avons fait là?... (Reconnaissant Jules.) Que vois-je?... Comment le citoyen Jean Durand...!

JULES, avec ironie.

Cela vous étonne?...

PERRIN, joignant les mains.

Ah! mes amis!... mes amis!... où allons-nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, avec mépris.

Oh! la vôtre est bien meilleure!... Vous ne faites pas d'imprudence, vous!... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, noblement.

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, ironiquement.

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, de même.

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?... quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, avec impatience.

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre âme... vous me direz tout...

JULES, à ses amis.

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, se mettant entre eux et leur prenant les mains\*.

Allons, mes enfants, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (Sévérement.) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (Avec émotion.) Un coupable!... hé! mes enfants... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne!

JULES, regardant ses amis.

Quel langage!...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire!... que cet

\* Jules, Perrin, les deux jeunes gens.



homme... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfants!... un crime est toujours un crime! (S'animant.) Vous voulez le renverser!... et qui mettez-vous à sa place?... Vous?... Eh! mes pauvres amis!... avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France!... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat!... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Eh! monsieur...

PERRIN, s'animant de plus en plus.

A vous-mêmes! aux dangers auxquels vous vous exposez... (Mouvement de fierté de Jules.) Eh bien! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort!... (Avec ame.) Mais vous avez une famille... des parents... une sœur... peut-être une mère?...

JULES, frappé, et avec un soupir.

Ma mère!... ah!...

PERRIN, vivement, et saisissant son bras.

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes!... Eh bien! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée?... la condamnerez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras?... la condamnerez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur?... (Mouvement.) Non, non... n'est-ce pas?... Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus!... (Tout en larmes, et les serrant dans ses bras.) Embrassez-moi, mes enfants... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, très étonné.

Quels discours!...

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas!...

JULES, lentement à Perrin.

Enfin, monsieur! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, à son camarade.

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Et un jugement!

PERRIN, cherchant.

La conclusion...?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?...

PERRIN.

Mais rien, je pense... qu'à vous en aller... bien tranquillement.

JULES.

Où ça?...

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, à ses amis.

Chut!... (Haut.) Quoi! monsieur...

PERRIN.

Ce sont les intentions du ministre; je ne fais que suivre ses ordres... je suis content de vous... je suis sûr de vos sentiments... vous pouvez vous retirer.

JULES, hésitant, et regardant autour de lui.

Nous retirer...? et par où?

PERRIN, souriant.

Mais, dam... par la porte!... je ne vous propose certainement pas de sortir par...

(Il montre la fenêtre.)

JULES, désignant la porte du fond.

Mais... cette foule?... ces huissiers?...

PERRIN, à lui-même.

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!... heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue.

(Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.)

TOUS TROIS, étonnés.

Que vois-je?...

PERRIN.

Tenez, mes enfants... personne ne vous verra.

JULES, à ses amis.

Ce n'est pas possible... il y a des gens apostés pour nous saisir... mais que risquons-nous? (A part.) Nous pourrions peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, les faisant passer, et leur serrant la main.

Adieu, mes enfants, adieu, mes bons amis! (A Jules qui est resté le dernier.) Et vous, jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, le regardant avec émotion.

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, lui serrant la main.

C'est bien!... c'est bien!... je vous comprends.

TOUS, à mi-voix.

AIR: Vite, à cheval.

Fuyons } sans bruit,  
Fuyez }

Et que rien ne nous trahisse;  
Que le sort vous soit propice;

Fuyons } sans bruit,  
Fuyez }

L'espérance } nous } conduit.  
                  } vous }

JULES, hésitant.

C'est un beau trait,  
Je dois lui rendre justice;  
C'est un beau trait...

(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)

S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons } sans bruit,  
Fuyez }

Et que rien ne nous trahisse,  
Que le sort vous soit propice!







FOUCHÉ, vivement.

Vous en étiez complice ?

BERNARD.

Moi !

THÉRÈSE.

Par exemple !

PERRIN, se levant.

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, avec impatience.

Eh ! morbleu !

( On le fait rasseoir. )

BERNARD, avec indignation.

Moi, leur complice !

FOUCHÉ, froidement.

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, respirant à peine.

Ah ! mon Dieu !

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran-Bleu.

BERNARD.

C'est vrai ; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul !... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... Je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés... vous pouvez les nommer?... indiquer leur retraite ?

BERNARD, vivement.

Moi !

Ah ! d'Aristippe.

Y pensez-vous?... que je me déshonore !  
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore !  
Songez-y donc... ce sont les ennemis  
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD.

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres ;  
Un ennemi... j' puis l' combattre... le défier...  
Mais le livrer !... adressez-vous à d'autres !  
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ et DÉSAUNAIS.

Comment ?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, retombant.

Il est perdu !

PERRIN, s'approchant.

Ah ! ça, est-ce qu'il est fou?... ( A Thérèse. )  
Laisse donc, ça ne se passera ainsi ! Joseph...

DÉSAUNAIS, bas à Fouché.

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites-les venir.

DÉSAUNAIS, s'inclinant.

Tout de suite. ( Bas à Perrin. ) Faites venir vos trois hommes ?...

PERRIN.

Quels hommes ?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous !...

PERRIN.

Ah !... soyez tranquille, j'en ai été fort content... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils ?...

PERRIN, tranquillement.

Eh ! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis !... que voulez-vous dire ?...

PERRIN, montrant la petite porte.

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci ?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, atterré.

Miséricorde !... nous ne tenons plus rien !... nous sommes ruinés ! perdus !...

FOUCHÉ, vivement.

Comment ?

DÉSAUNAIS, montrant Perrin.

Il les a laissés échapper !... Quand je disais que c'était un misérable, un traître !...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers !... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grâce ?...

DÉSAUNAIS, hors de lui.

Eh !... Monsieur, ça se promet toujours... ( Furieux. ) Malheureux !... vous avez perdu la France !...

PERRIN, avec colère.

J'ai perdu la France, à présent !... tantôt, je l'avais sauvée !... Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer le France avec mon petit doigt !...

FOUCHÉ, vivement.

Allons, allons !... il ne s'agit pas de se désespérer ! il faut donner des ordres, il faut courir. ( Allant vers le fond. ) Holà quelqu'un...

( Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix. )

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant ?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue !... où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue !...

BERNARD, très agité ; il regarde par la fenêtre.

En effet... l'heure approche !... ( On entend une musique éloignée. ) La garde des consuls est déjà rassemblée... Ce mouvement... cette musique...



Et ce Crussac qui est libre!... O mon Dieu! (A ceux qui l'entourent.) Courez vite!...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, hors de lui, à Fouché.

Je n'y tiens plus!... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé!...

TOUS.

Grand Dieu!

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (Aux gendarmes.) Vite! votre piquet à cheval!... (A Désaunais.) Courez... prévenez Lannes, Duroc... ses aides-de-camp... (Aux huissiers.) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture!...

DÉSAUNAIS, à haute voix.

La voiture du ministre!

(Fouché signe quelques ordres; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, au milieu d'eux.

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : La voix de la patrie.

Du sort qui le menace  
Comment le préserver!  
De leur aveugle audace  
Qui pourra le sauver?

BERNARD, très ému.

Des armes!... qu'on m'en donne!  
Et Bernard aujourd'hui...  
Sans accuser personne,  
Pourra mourir pour lui!...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,  
Etc., etc.

FOUCHÉ, se levant et voulant partir.

Allons, messieurs!...

BERNARD, à la fenêtre.

Attendez! (On s'arrête en silence.) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (On entend dans l'éloignement les cris : *Vive le premier consul!*) (Se retournant à Fouché.) Il sort des Tuileries!...

FOUCHÉ.

O ciel!...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, avec effroi.

Il n'est plus temps!...

FOUCHÉ, tombant sur un siège.

C'en est fait!... (Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, d'une voix tremblante.

Sans doute... un de mes gens qui vient m'ap-prendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN HUISSIER, paraissant à la petite porte.

L'HUISSIER, à Désaunais.

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, s'avançant.

Pour moi!...

DÉSAUNAIS, la saisissant.

Un moment!... il était d'intelligence avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ, vivement.

Donnez!... donnez!... (Regardant la signature.) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, triomphant, à ceux qui l'entourent.

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, lisant\*.

« Monsieur, quoique je fusse en votre pou-  
« voir, notre projet était immanquable... la vie  
« du premier consul était entre nos mains...  
« Tous les efforts de la police n'auraient pu le  
« garantir. Le procédé noble et loyal du minis-  
« tre, dont vous vous êtes montré un si digne  
« interprète, sa confiance, sa générosité, ont  
« dû changer notre résolution... Nous renon-  
« çons à notre dessein, et mes amis et moi  
« nous quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé!...

BERNARD, avec élan

Mon pauvre général!

FOUCHÉ, achevant de lire.

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir  
« suivre une pareille carrière... Mais si le minis-  
« tre n'employait que des hommes comme vous,  
« son pouvoir serait immense, et la police bien  
« plus facile. »

PERRIN, cherchant à comprendre.

Qu'est-ce qu'il veut dire?... Une pareille car-  
rière!...

FOUCHÉ, à Perrin.

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, avec enthousiasme.

Quel homme prodigieux!... je l'avais bien jugé!...

PERRIN, le regardant avec ironie.

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (La prenant et regardant.) Si fait! c'est bien pour moi. (Lisant l'adresse.) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

\* Désaunais, Fouché Perrin, Thérèse, Bernard.



THÉRÈSE.

De la police secrète ?

BERNARD, vivement.

Quoi ! monsieur Perrin... c'est là votre titre ?...  
c'est là votre place ?

DÉSAUNAIS.

Eh ! mais, sans doute.

PERRIN, un peu inquiet.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... Voilà  
que tu m'effraies aussi, toi !

BERNARD, vivement.

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, trem-  
blant d'émotion.

Grand Dieu !... comment, j'étais !... moi !...  
ah !...

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé  
sur une chaise.)

THÉRÈSE, s'empressant auprès de lui.

Mon oncle !...

BERNARD.

Monsieur Perrin !...

FOUCHÉ, à Désaunais.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous ne m'avez  
donc pas compris ?... Qu'est-ce qu'il faisait  
ici ?...

DÉSAUNAIS, interdit.

Mais dam ! il faisait comme les autres... il fai-  
sait des rapports.

FOUCHÉ, avec un geste de colère.

Hum !... sottise espèce !... (Courant à Perrin.)  
Mon ami, mon bon Michel... pardonne ! je n'ai  
jamais pensé... Mais la précipitation... J'étais si  
occupé... et puis tu voulais être employé sur-le-  
champ... tu étais décidé à tout faire !...

PERRIN, relevant sa tête et noblement.

Oui, sans doute, j'aurais tout fait !... j'aurais  
frotté vos appartements... monté du bois... tout  
ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un hon-  
nête homme peut faire, pour gagner du pain,  
sans rougir... je l'aurais fait ! Mais me déshono-  
rer ! flétrir quarante ans d'une vie irrépro-  
chable !

FOUCHÉ, voulant prendre sa main.

Mon ami !

PERRIN, se levant et le repoussant.

Votre ami !

AIR du vaudeville des Amazones.

Moi, votre ami !... non, je ne veux plus l'être !

Et pour jamais je brise tous nos nœuds...

Je ne dois plus vous parler, vous connaître ;

Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,

Ne me rappelle un jour aussi honteux.

(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa  
poche.)

Dieux ! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite.

Cet or, monsieur, dont je suis indigné...

Reprenez-le... reprenez-le bien vite ;

Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !

(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)

Tenez, tenez, reprenez-le bien vite ;

Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !

Non, monsieur, je ne l'ai pas gagné ! (bis.)

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Michel ! c'est une funeste méprise !... Mais je  
puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, avec force, et voulant s'éloigner.

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je !... je ne veux plus rien de  
vous.

FOUCHÉ, après un silence, lui prenant la main et l'a-  
menant sur le devant du théâtre.

(Lentement.) Quoi ?... pas même cette petite  
cure de Normandie, que tu regrettes si fort ?

PERRIN.

Comment ?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce  
Joseph, que tu accuses, que tu maudis !... son-  
geait cependant au seul bonheur qui te con-  
viennent. (Tirant un papier de sa poche.) Voici ce  
que Portalis, le ministre des cultes, vient de  
m'envoyer.

PERRIN, y jetant les yeux et s'attendrissant.

Ma nomination !... mon petit village... je re-  
verrais... Ah ! Joseph ! il ne fallait pas moins  
que cela... (Se jetant dans ses bras, et d'une voix  
entre coupée.) Je te pardonne ! mais tu m'as fait  
bien du mal.

BERNARD, avec joie.

Oh ! que je suis content !

THÉRÈSE, de même.

Et moi ! mon pauvre oncle ! mon pauvre  
oncle !

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Oui, oui !... mais que je parte tout de suite...  
je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Oh ! tu ne peux pas t'en aller comme cela !...  
il faut que je te présente au premier consul,  
qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, souriant malgré lui.

Me présenter, moi ? Comment ! je verrais le  
grand homme !... Eh bien j'y consens... ça me  
fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je  
l'ai vu !*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir  
me faire évêque... Non, non, ça ne me convient  
pas.

FOUCHÉ, souriant.

Non ; mais une pension... (mouvement de Per-  
rin, qui veut refuser.) pas pour toi, mais pour tes  
pauvres ?

PERRIN.

Ah ! ça, c'est différent ! car ce qu'il me faut,  
à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité,  
mes bons paroissiens, mes petits enfants...  
(montrant Thérèse et Bernard.) ces deux-là, que  
j'emmène avec moi.



THÉRÈSE.

Oui, mon oncle!

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, tendant la main à Fouché.

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché.) Tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : Vive l'empereur! (du CZAR).

Gloire à ses talents,  
Ses nobles accents,  
Sa prudence,  
Conjurent soudain  
Ici le plus lâche dessein.  
Du chef immortel

Qu'enfin le ciel

Donne à la France,

Il sauve à-la-fois

Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, au public.

AIR : A soixante ans.

Je vais revoir ma modeste retraite;  
Mais je voudrais, en partant de Paris,  
Être bien sûr, cela seul m'inquiète,

De n'y laisser que des amis;

Oui, mes enfants, soyez tous mes amis!

Si, par malheur, en ces lieux, ma présence

A pu déplaire... imposez-vous la loi

De l'oublier!... pour les autres, je croi,

J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,

Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,  
On a bien droit d'en obtenir pour soi.

FIN DE MICHEL PERRIN.





LA

# PENSIONNAIRE MARIÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Imitée d'un roman de M<sup>me</sup> de FLAHAUT,

Par MM. Scribe et Varner,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 3 novembre 1835

| PERSONNAGES.                                        | ACTEURS.      | PERSONNAGES.                        | ACTEURS.                         |
|-----------------------------------------------------|---------------|-------------------------------------|----------------------------------|
| M. de BOISMORIN, riche propriétaire.                | MM. FERVILLE. | ADELE, femme de M. de Boismorin.    | M <sup>me</sup> ALLAN-DESPRÉAUX. |
| ANATOLE, son pupille.                               | PAUL.         | MARIE, nièce du curé.               | M <sup>lle</sup> HABENECK.       |
| TRICOT, maître d'école. Villageois et Villageoises. | NUMA.         | Jeunes Pensionnaires amies d'Adèle. |                                  |

*La scène se passe dans la terre de M. de Boismorin, en Normandie, aux environs du Havre.*

Le théâtre représente un grand salon ouvert par le fond, et donnant sur une partie du parc.— Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, un petit guéridon, de l'autre côté, une table avec une corbeille vide, un encrier et des plumes.

## SCENE I.

ANATOLE, TRICOT.

Ils entrent par le fond, à gauche.

TRICOT. Ainsi, monsieur, vous venez de débarquer ?

ANATOLE. Ce matin même, au Havre, et j'arrive de New-Yorck.

TRICOT. C'est étonnant qu'on revienne de New-Yorck !.. je ne peux pas me faire à cette idée-là, moi, magister de ce village qui ne suis jamais allé plus loin que Bolbec... vous devez être bien fatigué ?

ANATOLE. Du tout... je suis venu à pied, en me promenant, jusqu'au château de M. de Boismorin... est-il levé ?.. peut-il me recevoir ?

TRICOT. Il n'est pas encore arrivé de Paris.

ANATOLE. Comment ?.. mais il venait

toujours passer six mois dans ce beau domaine.

TRICOT. Oui, monsieur, l'année dernière encore, avec des messieurs, des dames de Paris et une pension de demoiselles... étaient-elles gentilles !.. une surtout que je vois encore courir dans le parc... mais cette année monsieur le capitaine est en retard... on ne sait pas pourquoi. Au surplus, il est peut-être en route ; on l'attend d'un moment à l'autre.

ANATOLE, posant son chapeau et ses gants sur le guéridon. En ce cas, je l'attendrai... Je ne partirai pas sans avoir revu mon bienfaiteur, mon second père.

TRICOT. Vous lui avez donc des obligations ?

ANATOLE, avec chaleur. Je lui dois mon éducation... ma seule fortune ! c'est lui qui a pris soin de mon enfance... qui plus



tard m'a soutenu de ses conseils, de sa bourse... je lui dois tout ce que je suis.

**TRICOT.** Moi, je lui dois ma place de régisseur... il paraît qu'il donne à tout le monde. J'étais déjà instituteur primaire de la commune, M. Tricot, écrivain public... mais la littérature est aujourd'hui si mal payée ! aussi, M. de Boismorin m'a chargé de l'administration de ce domaine ; et grâce à mes deux emplois, en demandant quelque chose à la grammaire, et le reste à l'arithmétique, je finis par y trouver mon compte.

**ANATOLE.** C'est à merveille ; et je vous prierai aussitôt son arrivée...

**TRICOT,** *sans l'écouter, remontant vers le fond, et regardant dans le parc, à droite.*  
Ah ! mon Dieu !

**ANATOLE.** Qu'avez-vous donc ?

**TRICOT,** *de même et regardant à droite.*  
Rien !

**ANATOLE.** Je vous prierai de me prévenir... mais vous ne m'écoutez pas...

**TRICOT.** C'est égal... parlez toujours.

**ANATOLE,** *se fâchant.* M. Tricot !

**TRICOT.** Pardon... j'avais cru apercevoir au bout de cette allée... quelqu'un...

**ANATOLE.** Que vous attendez...

**TRICOT,** *regardant toujours.* Que j'attends toujours... et qui ne vient jamais... que le matin... au château... chercher de la crème... pour le déjeuner de monsieur le curé...

*Ils descendent le théâtre.*

**ANATOLE.** Son vicaire ?

**TRICOT.** Non, sa nièce, qui depuis quel-que temps est venue habiter avec lui.

**ANATOLE.** Est-ce que par hasard M. Tricot en voudrait aux biens du clergé ?

**TRICOT.** Non, monsieur... je vous prie de croire que je n'ai aucune vue coupable ou illégitime... je ne suis pas assez riche pour ça ! mais mamzelle Marie qui est près de son oncle... un oncle respectable... est tellement sévère que je n'ai jamais osé lui parler verbalement de mon amour... avec ça que j'ai peu de facilité pour la parole...

**ANATOLE.** Je ne m'en aperçois guère !

**TRICOT.** Oui, avec vous... qui ne m'imposez pas ; mais dès qu'il y a là quelqu'un, et qu'il faut parler... je commence par me taire.

*Air du Pot de fleurs.*

Mais si malgré moi retardées,

Les paroles me font défaut,

Ce n'est point le manque d'idées :

C'est qu'au contraire, j'en ai trop...

Et leur foule, quand j'en accouche  
Pour s'échapper à l'envi se pressant,  
Fait sur ma lèvre un tel encombrement  
Que cela me ferme la bouche.

C'est ce qui m'a empêché d'être du conseil municipal, où il faut essentiellement être orateur ; mais la plume à la main, je prends ma revanche... j'ai de l'éloquence, j'écris toujours quatre pages, quelquefois plus ; jamais moins... parce que l'écriture, c'est mon état... c'est ma partie... et toutes les semaines... je taille ma plume... je règle mon papier et je lance à mademoiselle Marie une épître amoureuse...

**ANATOLE.** Qu'elle accepte...

**TRICOT.** Sans jamais me répondre, ce qui me désespère, et m'empêche d'envoyer à son oncle, le curé, une page d'écriture, que j'ai depuis quinze jours dans mon portefeuille, avec des traits de ma main... pour lui demander celle de sa nièce...

*Il regarde dans la coulisse.*

**ANATOLE.** Je ne veux point troubler votre tête-à-tête... et vais tâcher de me loger dans le village.

**TRICOT.** Du tout... le château est assez grand, et je ne souffrirai pas qu'un ami de monsieur le capitaine.

**ANATOLE.** En son absence... ce serait trop indiscret...

**TRICOT.** Eh bien, chez moi ?

**ANATOLE.** A la bonne heure.

**TRICOT,** *lui indiquant sa maison de la main, vers le fond à gauche en dehors.* Au bout de ce petit chemin, la maison du régisseur, maison badigeonnée à neuf, et en caractères noirs sur fond rouge, *Tricot* professeur de belles lettres... Je vais vous y rejoindre...

Anatole prend ses gants et son chapeau

*Air du ballet de Cendrillon.*

Dans ce séjour modeste et printannier,  
Changeant souvent d'emplois et de symbole,  
L'instituteur le matin fait l'école,  
Et puis le soir il se fait jardinier.  
Tenant tantôt mon Horace à la main,  
Tantôt l'arrosoir... je me pique  
De cultiver les fleurs de mon jardin  
Comme les fleurs de rhétorique.

**ENSEMBLE.**

Dans ce séjour modeste et printannier,  
Changeant souvent, etc.

(Anatole sort par la gauche.)



## SCENE II.

MARIE, *entrant par le fond à droite,*  
TRICOT, *au fond à gauche.*

TRICOT, *à part, regardant Marie.* La voilà ! comme je tremble, et comme le cœur me bat ! c'est bien la peine d'être savant pour être aussi bête que les autres !

MARIE, *à part.* C'est le jeune magister qui me fait la cour, et qui me remet toujours des lettres...

TRICOT, *à part.* Tant pis ! je vais lui décocher un compliment. (*Haut.*) Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

MARIE, *lui faisant une révérence.* Bonjour, M. Tricot.

TRICOT. Vous avez l'air bien joyeux ?

MARIE. C'est vrai que je ne me sens pas d'aise.

TRICOT, *timidement.* Et peut-on vous demander pourquoi ?

MARIE. Certainement, c'est pas un secret... vous savez que, maintenant je suis à la charge de mon oncle le curé, qui ne peut pas me donner de dot...

TRICOT. Je le sais... et même ça me fait déjà assez de peine.

MARIE. Pourquoi donc ?

TRICOT, *hésitant.* Oh ! pour vous...

MARIE. Vous êtes bien bon... Or donc ce matin, mon oncle m'a dit : « Réjouis-toi ma nièce... je reçois une lettre de Paris, une lettre de M. de Boismorin qui m'envoie deux sacs d'écus pour les pauvres de la commune... et de plus il te donne au château une place superbe... tu seras à la tête de la laiterie. — Comment ça se fait-il, que je lui ai répondu. — Tu le sauras bientôt... trouve-toi seulement au château sur les midi, au moment de l'arrivée de M. de Boismorin. »

TRICOT. Il arrive aujourd'hui ?.. tant mieux, il y a quelqu'un qui l'attend.

MARIE. Mais quelle bonté à lui, qui me connaît à peine, d'avoir pensé à moi de si loin... à Paris !

TRICOT. C'est un ancien marin, qui a encore bonne mémoire pour son âge... il n'oublie personne ! il ne se couche jamais sans avoir fait un peu de bien dans sa journée et voilà quatre-vingts ans qu'il va comme ça...

*Air de Lantara.*

Il peut sans regrets, sans envie,  
Vers le passé souvent faire un retour ;  
Il a bien employé sa vie  
Et sa vieillesse est le soir d'un beau jour.

Si près de lui, quelqu'un souffre ou soupire,  
Son cœur discret, prompt à le soulager,  
Fait des heureux, sans jamais en rien dire ;  
Et des ingrats, sans se décourager !

MARIE. Des ingrats, je n'en serai pas !.. comme je vais le remercier... car enfin une place de quatre cents francs... c'est une dot.

TRICOT. Je crois bien ! et ça irait joliment avec...

MARIE. Avec quoi ?

TRICOT. Avec des idées que j'ai...

MARIE. Et lesquelles ?.. (*À part.*) Il ne parlera pas !

TRICOT, *avec embarras et lui montrant une lettre.* Des idées... que j'ai glissées sur ce papier...

MARIE, *à part.* Allons, encore une !.. il a la rage d'écrire... et moi qui justement ne sais pas lire...

TRICOT, *présentant toujours sa lettre.* Et si vous vouliez seulement accepter...

MARIE, *à part.* Dieu que c'est ennuyeux ! (*Haut.*) Non monsieur !

TRICOT. De grâce ! daignez la lire.

MARIE. C'est impossible...

TRICOT. Quoi ! vous me refusez !

MARIE. J'y suis forcée.

TRICOT, *à part.* Il n'y a rien à faire avec une vertu comme celle-là. (*Haut.*) Et les autres cependant... les autres billets, vous les avez reçus...

MARIE. C'est vrai... mais je ne les ai pas ouverts.

TRICOT. Que dites-vous ?

MARIE. La preuve, c'est que les v'là... tenez, regardez plutôt...

Elle les lui présente.

TRICOT, *les prenant.* En effet... ils y sont tous !.. et le cachet est intact !.. ô influence du village et d'une éducation champêtre... voilà bien les vertus du presbytère !..

MARIE. Et vous êtes bien heureux que je n'aie pas montré toutes ces lettres-là à mon oncle... qui vous aurait appris à parler...

On entend en dehors le cœur du chalet, et la musique continue pendant le dialogue suivant.

TRICOT. Mon dieu ! que signifie ce bruit ?

MARIE. Ce sont les villageois qui courent au-devant d'une voiture de voyage... serait-ce déjà monsieur le capitaine ?

TRICOT, *se démenant.* Et moi qui ne suis pas là, pour représenter l'instruction publique... et la harangue... je n'ai pas une seule idée.

MARIE. Qu'est-ce que ça fait ?



**AIR :** *Un homme pour faire un tableau.*

Quand mon oncle me lit l'journal,  
J'vois maint orateur qu'on admire,  
Qui posséd' l'art original  
De parler une heur' sans rien dire;  
Ils font des phras's, à tout bout de d'champ...  
Cela donne aux pensés qui suivent,  
L'temps d'arriver... et bien souvent  
L'discours finit sans qu'ell's arrivent.

(La musique recommence.)

**TRICOT.** Vous avez raison... je serai comme cela... (*Il veut encore causer avec Marie ; Marie lui dit :*) Allez ! allez donc. . Tricot, (*A la cantonnade,*) me voilà !.. me voilà !..

Il sort par le fond à droite.

### SCÈNE III.

**MARIE, seule.** Est-il impatientant celui-là ?.. parce qu'enfin on a son amour-propre comme une autre, et on n'aime pas à avouer... qu'on ne sait rien... et puis lui qui prend ça pour de la vertu... c'est toujours désagréable de le déromper... enfin me v'là laitière au château... il en est régisseur... on se rencontre...

**AIR :** *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Par état, forcés tous les jours  
D'nous trouver tous deux en présence,  
P'r'êtr' qu'il n'écrira pas toujours,  
Qu'il s'lass'ra d'brûler en silence.  
Son amour craint d'être importun ;  
Mais pour peu qu'il se fasse entendre,  
Il est sûr de trouver quelqu'un  
Qui n'demande qu'à le comprendre.

Regardant par le fond à droite.

Ah mon Dieu ! la belle calèche ! c'est celle de notre bon vieux maître... s'il a son accès de goutte comme l'autre année, il ne pourra pas descendre... Ah ! voilà une jeune demoiselle qui s'élance... elle a été bien vite à terre... elle aide monsieur à sortir de voiture... elle lui donne le bras... l s'appuie sur elle... comme elle marche lentement et avec précaution... c'est drôle ! je ne savais pas que notre maître eût des enfans... et à l'air dont elle le regarde... aux soins qu'elle prend de lui... c'est sa fille... ou plutôt sa petite-fille... c'est sûr !.. les voilà à la porte du salon... où attendent tous les fermiers et le régisseur... il embrasse la petite demoiselle sur le front... et lui fait signe d'aller jouer dans le parc... elle ne se le fait pas dire deux fois... la

voilà qui s'élance dans l'allée... Dieu comme elle court... (*S'éloignant.*) gare... gare... elle n'a pas la goutte celle-là !

### SCÈNE IV.

**ADÈLE, MARIE.**

**ADÈLE, entrant en courant et en sautant.** Ah ! le beau parc !.. les belles allées... il n'y en avait pas une comme celle-là... à la pension... (*Apérçant Marie et poussant un cri.*) Marie !... la petite laitière...

Elle va à elle.

**MARIE.** Mademoiselle Adèle... qui, l'année dernière...

**ADÈLE.** Est venue ici aux vacances ! es-tu installée ?.. as-tu du bon lait... sais-tu faire des fromages à la crème... jet'apprendrai...

**MARIE.** Comment ! vous savez déjà que j'ai une place ?..

**ADÈLE.** C'est moi qui te l'ai fait avoir.

**MARIE.** Est-il possible !

**ADÈLE.** Tu es donc contente ?

**MARIE.** Je crois bien !

**ADÈLE.** Alors et moi aussi ! embrasse-moi ! (*Elle l'embrasse.*) tu ne te rappelles donc pas que l'autre année quand je suis venue ici, avec madame Dubreuil, ma maîtresse de pension, une vieille amie à M. de Boismorin, j'étais bien triste, bien malheureuse... je pleurais toute la journée... il est vrai que je ris et que je pleure aisément... dans ce moment encore mais aujourd'hui c'est de joie, c'est de bonheur, parce que vois-tu bien... où en étais-je ?.. et qu'est ce que je te disais ?.. ah !.. ah je me rappelais notre promenade ici... un soir dans le parc... parce que moi pauvre orpheline, tu m'avais prise en amitié, tu me contais tes peines... et tu me disais en soupirant « Ah ! mademoiselle qu'il y'a dans le monde, des gens » qui ont du bonheur ! si j'étais jamais dans » ce beau château, à la tête de la laiterie...

**AIR :** *du Vaudeville de la Somnambule.*

• Ah, si le ciel comblait mon espérance,  
• Si j'obtenais jamais un tel emploi,  
• Tu le disais : » oui la reine de France  
• Ne serait pas plus heureuse que moi...  
Et j'ai voulu, bonne magicienne,  
Par ma baguette, à tous dictant ma loi,  
Te rendre heureuse ici comme une reine...

(Lui prenant les mains avec bonté.)

Afin de l'être encore plus que toi.

J'ai demandé en ton nom cette place,  
dès que j'ai été mariée



MARIE, vivement. Vous êtes mariée?..

ADÈLE. Depuis deux mois!

MARIE. Vous n'êtes plus demoiselle?..

ADÈLE. Du tout... du tout... je vais te raconter tout cela... car c'est bien l'événement le plus singulier et le plus extraordinaire... c'est-à-dire le plus simple du monde... et c'est justement pour ça...

MARIE. Dites donc vite.

ADÈLE. Tu sais déjà que j'étais sans parents, que j'étais restée bien jeune, confiée aux soins d'un beau-père...

MARIE. Dont on ne disait pas grand bien ici... un joueur, un mauvais sujet, un malhonnête homme qui avait mangé toute votre fortune.

ADÈLE. Je l'ignore... tout ce que je sais, c'est qu'il était méchant avec moi, qu'il me maltraitait, et que j'étais bien malheureuse... nous habitions alors une petite maison dans une rue de Rouen... et dans mon quatrième étage où je travaillais, et où je pleurais toute la journée, personne ne s'intéressait à moi, qu'un jeune étudiant qui demeurait sur le même palier... chaque fois qu'il me rencontrait, il me saluait sans me parler... mais avec un regard qui voulait dire : pauvre fille!.. je compris que j'avais là un ami... un protecteur... je comptais sur lui... et quand j'avais du chagrin, ce qui m'arrivait tous les jours, je pensais à lui... il y avait aussi un homme riche et laid, que mon beau-père m'amenait depuis quelque temps, et qui nous menait promener dans une belle voiture... celui-là était plus prévenant, plus aimable pour moi... cependant il me déplaisait... c'était injuste; car c'était le protecteur de mon beau-père... il devait même nous mener le lendemain à une terre qu'il possédait... lorsque la veille, le jeune étudiant entre chez moi... il était pâle et il tremblait... mademoiselle, me dit-il, on veut vous perdre, — Moi! et comment? — vous ignorez les dangers qui vous menacent... — lesquels? — vous ne pourriez les comprendre et je n'oserais vous les dire... mais vous êtes perdue, si vous ne me permettez de vous défendre... avez-vous confiance en moi? — Je le regardai, et je lui dis : oui. — Il me serra la main et partit. — J'ignore ce qui arriva; mais le lendemain, je vis entrer un homme en noir, un magistrat... Il demanda à parler à mon beau-père qui était furieux... j'entendis des cris... des menaces, et puis l'homme en noir qui avait une figure calme et respectable, me conduisit dans une pension de demoiselles, et me confia à la maîtresse en lui disant : Veillez sur elle!.. Quelques heures après,

se présente devant moi mon jeune protecteur. — Vous serez dans cette maison à l'abri du danger, me dit-il... moi je pars, et vous me reverrez quand j'aurai fait fortune... adieu... adieu... je voudrais... et n'ose vous embrasser. — Et moi je vous le demande, lui criai-je, en me jettant dans ses bras... alors et les yeux mouillés de larmes, il s'élança vers la porte... il disparut et depuis je ne l'ai plus revu!

MARIE. Pauvre jeune homme!.. il m'intéressait tant, j'ai cru que c'était lui que vous aviez épousé...

ADÈLE. Non pas.

MARIE. Quel dommage!.. j'avais déjà arrangé ça et ça aurait été bien mieux...

ADÈLE. Pourquoi donc?

MARIE. Pourquoi?... c'te question...

ADÈLE. Oui, pourquoi?

MARIE. Dam!.. je n'en sais rien... c'est une idée... enfin mamzelle, continuez? vous voilà dans cette pension... chez madame Dubreuil...

ADÈLE. Qui m'avait prise en amitié!.. tout le monde m'aimait; aussi je travaillais avec un courage! Lorsqu'arriva la distribution des prix... ah! quel beau jour! toutes les autorités de la ville, les magistrats, les premières familles, tout le monde était là... et ces fanfares de triomphe, et ces couronnes et ces parents qui embrassaient leurs enfants! ils étaient si heureux... si occupés... que nul ne faisait attention à moi. Alors et pour la première fois je m'aperçus dans cette foule que j'étais seule au monde et je me pris à pleurer?... un vieux monsieur qui était bien vieux... mais qui avait l'air de la bonté même s'approcha de moi et me regardant avec une surprise mêlée d'intérêt, me demanda pourquoi je pleurais ainsi à chaudes larmes, Hélas! monsieur, lui répondis-je, c'est que j'ai trois couronnes et que personne ne m'embrasse... je n'ai ni père ni mère pour se réjouir de ma joie... Eh bien, mon enfant me dit-il, me voilà! je viens la partager avec vous; et il se mit à causer avec tant de charme et d'abandon, qu'au bout d'un instant nous nous connaissions depuis un siècle, nous étions des amis intimes... tout le monde partait, chaque mère emmenait sa fille avec elle en vacances... et moi j'allais rester seule à la pension; mais le vieux monsieur qui semblait lire dans ma pensée s'approcha de madame Dubreuil et lui dit : » Mon ancienne et respectable amie, » voici ma fille qui vous prie en grâce de » venir avec elle passer les vacances dans » mon château de Boismorin. »

MARIE. C'était notre maître?



**ADÈLE.** Ne l'avais-tu pas déjà reconnu à sa bonté?... oui, c'était lui. Je n'espérais jamais pouvoir lui prouver ma reconnaissance... mais cet hiver il a été malade, bien malade... j'ai demandé à Mad. Dubreuil à quitter la pension, à me rendre à Paris près de lui.

**MARIE.** Pour lui donner vos soins?..

**ADÈLE.** Et je me rappelle encore sa convalescence... j'ai été bien inquiet me dit-il, car je ne croyais pas en revenir et pour des raisons que je t'expliquerai plus tard... je ne peux rien laisser par testament. — Ah! monsieur, lui dis-je, quelle idée avez-vous là?... Alors il me prit la main et me dit en souriant : Adèle, veux-tu m'épouser?... moi! répondis-je en sautant de joie... il serait possible... je resterais là auprès de vous... je ne vous quitterais plus... je serais votre femme...

**MARIE, vivement.** Comment vous avez accepté?

**ADÈLE.** De grand cœur...

**MARIE.** C'est là votre mari?..

**ADÈLE.** Certainement!

**MARIE.** Ah! mon Dieu!

**ADÈLE.** Qu'as-tu donc avec ton air de me plaindre?..

**MARIE, embarrassée.** Mais dam!.. quel âge avez-vous?

**ADÈLE.** Dix-huit ans.

**MARIE.** Et l'on dit que M. le capitaine en a soixante et dix-neuf.

**ADÈLE.** Mieux que cela!.. quatre-vingts bien sonnés depuis un mois! mais je te jure que cela n'y fait rien.

**MARIE.** Tant mieux, mademoiselle.

**ADÈLE.**

*Air Vaud. du baiser au porteur.*

Jamais triste, jamais morose,  
Souriant même au sein de la douleur,  
Il est aimable et joyeux quand il cause,  
Et son esprit rajeuni par son cœur,  
A du printemps la grâce et la fraîcheur...  
C'est par erreur ou par mégarde...  
Qu'on lui donne quatre-vingt ans;  
S'il les a, quand je le regarde,  
Ils n'y sont plus... quand je l'entends.

**MARIE.** Mais l'autre... le jeune étudiant.

**ADÈLE.** Eh bien?

**MARIE.** Eh bien, vous l'avez donc oublié?..

**ADÈLE.** Moi! me prends-tu donc pour une ingrate?... oh! non! dans ma nouvelle fortune ma première pensée a été pour lui. il reviendra... car il me l'a promis... il reviendra près de nous et quel plaisir de lui

dire à mon tour : tenez, tenez, mon ami, soyez riche, car je le suis... soyez heureux car vous êtes la cause de mon bonheur... je me représente sa surprise et surtout son contentement... c'est là ma seule idée... le rêve de mes jours et souvent même de mes nuits... moi! l'oublier!.. ah! bien oui! est-ce que j'oublie mes amis?... est-ce que je n'ai pas pensé à toi?

**MARIE.** Si vraiment!..

**ADÈLE.** Et ce n'est rien encore!.. je te marierai aussi... je veux que tout le monde se marie... je te chercherai un prétendu.

**MARIE, vivement.** Je l'ai déjà.

**ADÈLE.** Un prétendu qui t'aime?

**MARIE.** A ce que je crois.

**ADÈLE.** Il ne te l'a pas dit?

**MARIE.** Il ne parle jamais... il écrit... et à moi qui ne sais pas lire, il me remet toujours des lettres.

**ADÈLE, gaiement.** Nous les lirons ensemble... nous ferons les réponses.

**MARIE.** Quoi! vous auriez la bonté?... oh! je ne me permettrais pas...

**ADÈLE.** Laisse-donc! cela m'amusera... — Ah! c'est mon mari.

Elle va au-devant de lui.

~~~~~

## SCÈNE V.

**MARIE, ADÈLE, courant au-devant de M. de Boismorin à qui elle donne le bras, M. DE BOISMORIN, TRICOT, Villageois Villageois\*.**

**CHOEUR.**

*Air : Berce berce, bonne grand' mère.*

Quel plaisir quel charme suprême,  
De revoir cet endroit chéri!  
Il est près de celle qu'il aime  
Et le bonheur l'a rajeuni.

**M. DE BOISMORIN.**

En parcourant cette allée, où l'ombrage,  
Est aussi vert qu'aux jours de mon printemps,  
D'un demi-siècle oubliant le passage  
J'ai retrouvé mes jambes de trente ans.

**ENSEMBLE.**

**M. DE BOISMORIN.**

Quel plaisir, quel charme suprême  
De revoir cet endroit chéri!  
De s'y trouver auprès de qu'on aime  
Par le bonheur je me sens rajeuni.

\* Tricot, M. de Boismorin, Adèle, Marie.



ADÈLE, TRICOT, MARIE, et le CHOEUR.

Quel plaisir, quel charme suprême  
De revoir cet endroit chéri,  
Il est près de celle qu'il aime,  
Et le bonheur l'a rajeuni.

TRICOT, à M. de Boismorin. N'êtes-vous pas bien fatigué du voyage ?

DE BOISMORIN. Du tout... je me suis délassé en revoyant mes amis, mes enfans et puis ces beaux arbres que j'aime tant!.. ces arbres mes contemporains...

TRICOT. C'est vrai : ils sont de votre âge...

DE BOISMORIN, souriant. Oui... mais ils se portent mieux que moi... et grâce au ciel ils me survivront. Adèle, tu les respecteras, n'est-il pas vrai!.. et quand je ne serai plus là pour défendre mes vieux amis... tu empêcheras qu'on ne les a batte!..

ADÈLE. Ah! monsieur...

DE BOISMORIN. Il est de jeunes propriétaires qui bouleversent tout, qui ont la manie de tout couper... ils ont tort... car il y a au monde deux choses bien précieuses qu'on ne peut avoir ni pour or ni pour argent... c'est l'amitié et les vieux arbres... tous deux ne viennent qu'avec le temps...

ADÈLE. Et vous avez tous les deux... car ici tout le monde vous aime et vous bénit... et voici encore une jeune fille qui vient vous remercier... la petite Marie.

Elle lui présente Marie.

DE BOISMORIN. Ta protégée, la nièce du curé?.. Bonjour mon enfant, ton oncle est un brave homme, qui demande toujours pour ses paroissiens... c'est très bien!.. il y en a tant d'autres qui demandent pour eux-mêmes... désormais, ma chère Adèle, ces soins-là te regardent... tu as de meilleures jambes que moi, tu courras chez les pauvres... les malheureux... ils y gagneront tous et ces braves gens seront bientôt comme moi, ils seront ravis de mon mariage!.. et vous, maître Tricot, êtes-vous content de vos petits écoliers ?

TRICOT. Très content, ils se portent bien, ils mangent bien...

Air : *Le luth galant.*

Certainement ça leur porte profit :

Car leur visage en lune s'arrondit.

D'un vaillant estomac dotés par la nature,

Vous les voyez manger autant que le jour dure;

Mais sitôt qu'ils agitent

De mordre à la lecture,

Ils n'ont plus d'appétit.

DE BOISMORIN. C'est qu'ils n'ont pas assez d'encouragement... je leur en don-

nerai davantage... il faut que tous les jeunes paysans sachent lire!..

ADÈLE, regardant Marie. Et les jeunes filles aussi.

MARIE. C'est quelquefois si utile!..

DE BOISMORIN. Sans doute. (*À Adèle.*) Eh bien! charge-toi de fonder une école d'enseignement mutuel pour les jeunes filles... nous mettrons Marie à la tête.

MARIE, à part. Il choisit bien!

DE BOISMORIN. Et puis comme il ne faut pas que tous les momens soient consacrés aux occupations sérieuses, je vous annonce que ce soir pour notre arrivée nous aurons un bal.

ADÈLE, avec joie. Un bal, est-il possible! (*À M. de Boismorin.*) oh! non... non... il ne faut pas... vous n'aimez pas le bruit... cela vous ferait mal...

DE BOISMORIN. Non... car cela te fera plaisir... tu aimes tant la danse... et puis c'est un bal champêtre... au milieu du jardin... loin de mon appartement...

Marie va causer avec les jeunes filles. Triéot va la rejoindre, puis ils reviennent ensemble sur le devant du théâtre.

ADÈLE. C'est égal... cela vous réveillera...

DE BOISMORIN. Tant mieux : je penserai à toi... je penserai que tu t'amuses... et puis à mon âge on dort peu et l'on a raison...

ADÈLE. Pourquoi donc ?

DE BOISMORIN, souriant. Parce que bientôt on aura tout le temps de dormir.

ADÈLE, pleurant. Ah! monsieur...

DE BOISMORIN. Allons... allons... enfant que tu es... je ne t'ai pas dit cela pour t'affliger... mais pour t'y accoutumer...

ADÈLE. Jamais... et je ne veux plus entendre parler de danses ni de divertissement... d'ailleurs un jour d'arrivée... rien n'est arrangé, rien n'est prêt...

DE BOISMORIN. J'ai tout commandé.

ADÈLE. Je n'ai seulement pas de robe de bal pour l'été.

DE BOISMORIN. Elle est dans ta chambre...

ADÈLE. Est-il possible!.. de quelle couleur ?

DE BOISMORIN. Tu la verras, et quant aux invitations, je n'en ai envoyé qu'une... à madame Dubreuil, ton ancienne maîtresse.

ADÈLE. O ciel!

DE BOISMORIN. Et nous aurons pour danseuses toute la pension.

ADÈLE, sautant de joie. Mes anciennes amies... elles vont venir, je vais les recevoir... elles seront témoins de mon bon-



heur... Oh ! que vous êtes aimable... que vous êtes un bon mari... Oui, oui, je crois maintenant que cela ne vous fatiguera pas ; nous danserons si doucement, et nous vous aimerons tant !

DE BOISMORIN. Je le savais bien... Mais qu'as-tu donc ?

ADÈLE. Je voudrais bien voir ma robe nouvelle, ma robe de ce soir

DE BOISMORIN. Vas-y.

ADÈLE. Tout de suite. (*A Marie.*) Et toi, à ta laiterie ; occupe-toi de tes fromages à la crème, il nous en faudra pour ce soir.

MARIE. Soyez tranquille.

Tricot passe à la gauche de Marie\*.

Air nouveau de M. Hormille.

dèle. Vous disiez vrai, mademoiselle,  
Comme il est complaisant et doux ;  
Des bons maris c'est le modèle...  
Et déjà j' l'aime comme vous.

TRICOT, d Marie.

Il est marié, c'est dommage.

MARIE.

Qu'import' ?

TRICOT.

C'est juste, et c'est heureux ;

Il n'en coût' pas plus à son âge  
D'en épouser une que deux.

ENSEMBLE.

DE BOISMORIN.

A lui plaire je mets mon zèle,  
Je veux, de son bonheur jaloux,  
Être des maris le modèle,  
Pour moi c'est un devoir bien doux.

ADÈLE.

A me plaire il met tout son zèle,  
Comme il est complaisant et doux !  
Des bons maris c'est le modèle...  
Mon sort fera bien des jaloux.

TRICOT, MARIE et le CHOEUR.

Oui, des maîtres c'est le modèle,  
Comme il est complaisant et doux ;  
Il sait récompenser le zèle,  
Et dans ces lieux nous l'aimons tous.

(Adèle sort par la droite ; Marie et les paysans par le fond. M. de Boismorin s'assied à droite auprès du guéridon ; Tricot est resté auprès de lui.)

## SCÈNE VI.

M. DE BOISMORIN, TRICOT.

DE BOISMORIN, assis. Toi, Tricot, occupe-toi de l'orchestre.

\* M. de Boismorin, Adèle, Marie, Tricot.

TRICOT. Oui, monsieur... mais je ne vous ai pas dit qu'il y avait chez moi un étranger qui vous connaît, et qui attendait votre arrivée.

DE BOISMORIN. Un étranger... que me veut-il ?

TRICOT. Je l'ignore... mais voilà son nom qu'il m'a donné.

Il lui remet une carte.

DE BOISMORIN. O ciel ! arrivé de ce matin ! l'enfant prodigue est de retour ! lui que j'ai élevé, lui qui depuis dix-huit mois nous a quittés !.. qu'il vienne... qu'il vienne !

TRICOT, montrant Anatole qui entre. Eh parbleu ! le voici dans cette allée

## SCÈNE VII.

M. DE BOISMORIN, ANATOLE.

ANATOLE, se jetant dans les bras de M. de Boismorin. Mon bienfaiteur !

DE BOISMORIN, le tenant serré contre lui. Mon ami !.. (*A Tricot.*) Laisse-nous. (*Tricot sort. — A Anatole.*) Me quitter pendant si long-temps, ce n'était pas bien... tu t'exposais à ne plus me retrouver.

ANATOLE. Grace au ciel ! je vous revois et toujours le même.

DE BOISMORIN. Pourquoi depuis dix-huit mois, ne pas me donner de tes nouvelles ? pourquoi surtout partir aussi brusquement... s'embarquer sans me rien dire ?

ANATOLE. Que voulez-vous ? mon entreprise était si folle, si extravagante, que je n'osais vous la confier, qu'après avoir réussi... et plus tard, j'ai été si triste et si malade.

DE BOISMORIN. Je devine tout alors.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Il est des soins que chaque âge réclame ;  
Oui, le chagrin que l'on cache au dehors,  
A dix-huit ans vient des peines de l'âme,  
A soixante ans, vient de celles du corps...  
Et commençant par là ses ordonnances,  
Un bon docteur devrait presque toujours,  
Dire aux vieillards : Contez-moi vos souffrances.  
Aux jeunes gens : Contez-moi vos amours.

Ainsi conte-moi les tiennes.

ANATOLE. Ah ! vous avez raison... une femme que j'adorais, que je voulais épouser... mais elle était sans biens, et moi aussi... j'ai voulu alors m'enrichir en peu de temps.

DE BOISMORIN. Comme tout le monde ! c'est la manie du siècle ; on fait fortune en



un jour, et on la perd de même.

« Le temps respecte peu ce qu'on a fait sans lui. »

Voilà pourquoi tu as abandonné la carrière du barreau à laquelle je te destinais.

ANATOLE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Et ton père qui m'avait dit en mourant : « Mon vieil ami, je te lègue mon fils... fais-en un honnête homme... et un avocat. » Il ne se doutait pas que tu embrasserais un état où tu n'entends rien... que tu te lancerais dans le commerce.

ANATOLE. Source féconde de richesses, on me le disait du moins. Au Havre, où je me suis embarqué, j'avais à peu près employé en achats de marchandises les dix mille francs que vous m'aviez si généreusement avancés ; j'espérais réaliser des bénéfices ; mais tous les gens à qui j'ai eu affaire, à commencer par mes associés, m'ont trompé ; je n'ai pu rencontrer là-bas un seul honnête homme... je reviens à vous le chagrin dans l'âme, en proie aux doutes les plus affreux... car je ne sais pas dans ce moment si je n'aurai pas plutôt fait de me brûler la cervelle.

DE BOISMORIN. Mauvaise pensée ! pensée à la mode ! De mon temps on vivait ; c'est absurde, si tu veux ; mais j'ai été élevé dans ces idées-là, et tu vois que j'y tiens. Fais comme moi, mon garçon : prends la vie en patience ; aide-toi, comme on dit, et le ciel t'aidera. Tu ne peux épouser celle que tu aimes ?

ANATOLE. C'est impossible.

DE BOISMORIN. Parce que tu n'as pas de fortune ? Eh bien ! ne suis-je pas là ? Travaille, et quoi que tu entreprennes, je répondrai pour toi, je te cautionnerai.

ANATOLE. Non, non. Déjà vous avez trop fait pour moi.

DE BOISMORIN. C'est le devoir d'un vieillard d'aider les jeunes gens ; je ferai pour toi ce que l'on a fait pour moi ; oui vraiment : autrefois dans ma jeunesse, simple capitaine de navire marchand, je dus toute ma fortune à l'amitié et à la protection d'un vieillard, lord Sydmouth, un marin à qui j'avais sauvé la vie ! Il était vieux, célibataire, et, comme quelques Anglais, d'humeur assez bizarre. Tourmenté par d'avidés collatéraux, il sentait mieux que personne la nécessité du mariage, et voulant assurer mon bonheur de toutes les manières, il me laissa tous ses biens, à la condition expresse que je me marierais ; si je mourais sans être marié, toute cette immense fortune devait revenir à ses parents.

ANATOLE, écoutant avec intérêt. En vérité !

*La Pensionnaire mariée.*

DE BOISMORIN. J'avais alors trente ans. Je me suis dit : je puis attendre et choisir ; mais par malheur je tombai amoureux, amoureux fou, comme toi, comme tous les jeunes gens... de plus amoureux d'une honnête femme.

ANATOLE. Il fallait l'épouser.

DE BOISMORIN. Elle était mariée, et son mari était mon ami ! Aussi, fidèle à l'honneur et à l'amitié, je l'aimai sans crime, mais tourmenté, mais malheureux ; et quand je la perdus, quand elle mourut, mon cœur était tellement usé d'émotions, qu'il me semblait ne pouvoir plus aimer personne. Je restai garçon de peur d'être plus malheureux encore. D'ailleurs que m'importait à qui mes richesses retourneraient après moi ; je ne m'en inquiétais guères, lorsque le ciel offrit à moi une pauvre enfant, une orpheline, qui m'inspira une affection soudaine et irrésistible ; et sais-tu pourquoi ? — Non pas seulement parce qu'elle était bonne, douce et aimable, mais parce qu'elle ressemblait beaucoup à celle que j'avais tant aimée. C'était elle à dix-huit ans ! De plus elle était bien malheureuse, et je tremblais pour son avenir. Si j'avais pu après moi lui laisser toute ma fortune, je l'aurais fait ; mais je n'en avais pas le droit ! Je lui ai proposé alors... (*avec hésitation*) de l'épouser, ce qu'elle a bien voulu accepter.

ANATOLE. Quoi ! réellement, depuis mon départ vous êtes marié ?

DE BOISMORIN. Oui, mon garçon. J'ai voulu te l'annoncer tout doucement pour ne pas te sembler trop ridicule tout à coup.

ANATOLE. Vous, monsieur ? le meilleur des hommes !

DE BOISMORIN. Et je t'ai expliqué les motifs de ma conduite parce que je tiens à l'estime de mes amis.

ANATOLE. Ils diront tous : vous avez bien fait ; vous avez donné un appui, une compagne à votre vieillesse.

DE BOISMORIN. Tu ne peux t'imaginer quel ange de douceur et de bonté, de quelles prévenances je suis entouré.

*Air de Cotalto.*

Contre l'ennui, la tristesse des ans,  
Sa douce gaité me protège ;  
N'as-tu pas vu quelquefois dans nos champs  
La verdure qui brille au milieu de la neige ?  
Sur moi son effet est pareil ;  
Son front serein amène l'allégresse,  
Et son aspect réjouit ma vieillesse,  
Comme en hiver un rayon de soleil.

(Lui montrant la porte à droite.)

Et tiens, la voici, je vais te présenter à elle.



## SCÈNE VIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN,  
ANATOLE.

Adèle tient sous son bras un album, et des lettres à la main.

ANATOLE, *la regardant pendant que monsieur de Boismorin va au-devant d'elle. O ciel! c'est là sa femme!*

ADÈLE, *à M. de Boismorin.* Voici vos lettres et vos journaux.

DE BOISMORIN, *lui prenant la main.* C'est bien! Mais nous avons ici un ami qui désire te voir.

ADÈLE, *apercevant Anatole et courant à lui en poussant un cri de joie.* Quel bonheur! c'est lui!

DE BOISMORIN. Eh! qui donc?

ADÈLE. Celui dont vous a parlé madame Dubreuil, ce jeune homme que je connaissais à peine, qui a réclamé pour moi le secours des magistrats, et que depuis ce jour je n'avais plus revu.

DE BOISMORIN, *passant auprès d'Anatole.* Toi! Anatole! toi mon fils! j'aurais dû te reconnaître à ce trait-là. — Allons, ton père sera content de moi; j'aurai rempli au moins la moitié de ses intentions: si j'en ai pas fait un avocat, j'en ai fait un honnête homme.

ANATOLE, *cherchant à se remettre de son trouble.* Oui, oui! c'est à vous que je le dois, et je le serai toujours.

ADÈLE. J'en suis bien certaine; mais depuis si long-temps, qu'étiez-vous devenu et d'où venez-vous?

DE BOISMORIN. De New-York, où des revers, des malheurs, des projets contrariés... Nous parlerons de cela; nous avons le temps de nous occuper de lui et de ses affaires, car il reste avec nous.

ANATOLE. Non, monsieur, cela m'est impossible; des raisons de la plus haute importance me forcent à me rendre sur-le-champ à Paris.

ADÈLE. Eh bien! par exemple, ce serait joli! je ne le souffrirai pas, je ne le veux pas (*Regardant de Boismorin*); nous ne le voulons pas, n'est-il pas vrai? (*À Anatole*) Nous avons ce soir un bal qui sera charmant si vous restez! Je compte sur vous pour danser; il danse, n'est-ce pas?

DE BOISMORIN. Très bien!

ADÈLE. Vous le voyez! ainsi c'est convenu, vous ne partez pas.

ANATOLE, *d'un air sec.* Je suis désolé, madame, lorsqu'ici tout vous obéit, d'être le seul à vous refuser; mais je vous ai dit qu'une affaire indispensable...

ADÈLE. Et laquelle

ANATOLE, *avec embarras.* Je ne puis le dire.

DE BOISMORIN. Même à moi?

ANATOLE, *de même.* Non, monsieur.

DE BOISMORIN. Alors, je devine; viens ici. (*L'amenant au bord du théâtre et à mi-voix:*) Il n'y a d'indispensable à ton âge que les affaires d'amour. — En est-ce une?

ANATOLE. Peut-être bien.

DE BOISMORIN. La personne dont tu me parlais est donc à Paris?

ANATOLE, *vivement.* Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Elle y habite.

ANATOLE, *de même.* Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. C'est différent, je n'insiste plus. (*Haut à Adèle:*) Il faut qu'il parte, mon enfant.

ADÈLE. Et vous aussi, qui êtes contre moi!

DE BOISMORIN. Mais qu'il ne parte que demain, je lui demande ce sacrifice qu'il ne nous refusera pas.

ADÈLE. Un sacrifice! C'est donc pour vous? car pour moi je serais bien fâchée d'en exiger.

ANATOLE. J'ai tort sans doute.

ADÈLE. Un très grand tort: c'est d'avoir été à New-York; car avant vous étiez bien plus aimable.

ANATOLE. Peut-être alors me voyiez-vous avec des yeux plus favorables.

ADÈLE. C'est possible! je ne me connaissais alors ni en prévenances ni en galanterie.

Regardant de M. de Boismorin.

Air: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Ce que j'ai vu me rend plus difficile.

ANATOLE, *montrant M. de Boismorin.*

Je n'entends pas l'égaliser.

ADÈLE, *avec ironie.*

Dieu merci!

Car pour le faire il faudrait être habile,

Et plus que vous...

DE BOISMORIN.

Adèle!

ADÈLE.

Oser ainsi

Vous attaquer...

DE BOISMORIN.

Quoi! pour ton vieux mari,

Toi déclarer la guerre à la jeunesse!

Je te sais gré, ma femme, d'un tel soin.

Vas, tu fais bien; vas, soutiens la vieillesse,

(S'appuyant sur son bras.)

Car elle en a besoin.

ANATOLE, *à Adèle, d'un ton piqué.* Je vais alors, et pour plaire à madame me hâter de vieillir.



ADÈLE. Je vous le conseille, surtout si cela doit vous donner de la complaisance, de la bonté, de l'indulgence.

DE BOISMORIN. Eh ! mais toi qui parles d'indulgence, il me semble que tu n'en as guère pour tes amis.

ANATOLE, avec aigreur. Aussi madame s'inquiète fort peu de les conserver.

ADÈLE, avec colère. Moi ! c'est bien plutôt vous.

DE BOISMORIN, les séparant. Allons, tous deux à présent ! en vérité, mes chers enfants, la jeunesse est bien extravagante ! pour la première fois que vous vous revoyez, vous voilà en guerre ouverte, et je suis obligé, moi, d'intervenir. (*Mouvement d'Adèle.*) Je prononce donc, par l'autorité que me donnent l'âge et la raison, que demain il partira pour Paris ; si ça lui convient ; mais qu'il reviendra au plus vite.

ANATOLE. Je ne le puis.

DE BOISMORIN. Et moi je l'exige. En attendant que je t'aie trouvé quelque emploi où tu puisses faire fortune, je te garderai près de moi, tu seras mon secrétaire. (*Mouvement d'Anatole.*) Que tu y consentes ou non, c'est jugé, je le veux. (*Lui tendant la main.*) Je t'en prie, et j'espère qu'imitant mon exemple, tout le monde ici fera désormais bonne mine à notre hôte.

ADÈLE. Moi je n'ai pas besoin de secrétaire.

DE BOISMORIN. Non sans doute ; mais pour ton dessin, par exemple, tu peux avoir besoin de leçons, ou du moins de conseils ; Anatole t'en donnera. Il a des talents, il peint très joliment, il corrigera tes ouvrages.

Air *Ah ! Colin, je me fâcherais.*

Pour commencer, montre-nous là  
Cette esquisse d'après nature.

ADÈLE.

De mon crayon il ne verra  
Aucun ouvrage, je le jure.

DE BOISMORIN.

Et moi, je puis te l'assurer,  
Lui montrer tes dessins, ma chère,  
Vaudrait mieux que de lui montrer  
Un mauvais caractère.

ADÈLE, interdite et se mettant à pleurer. Moi ! un mauvais caractère ! Vous croyez qu'il le pense ?

DE BOISMORIN, froidement. Il y en a qui à sa place auraient cette idée-là.

ADÈLE. Vous le pensez vous-même ; c'est la première fois que vous me grondez, et c'est lui qui en est la cause ; c'est bien mal ! mais c'est égal, me voilà prête

à vous obéir ; je ferai tout ce que vous voudrez ; je lui montrerai mes dessins, je ne serai plus en colère, pourvu que vous me pardonniez et lui aussi.

DE BOISMORIN, à Anatole. Tu l'entends, elle redevient bonne.

ANATOLE. Moi ! je serais désolé de contraindre madame et de la gêner en rien.

ADÈLE. La ! vous voyez qu'il m'en veut encore, et que c'est lui qui a de la rancune.

DE BOISMORIN, s'approchant d'Anatole et lui parlant à demi-voix. Elle a raison ; c'est toi à ton tour qui as un mauvais caractère, et tu la traites avec trop de sévérité ; car enfin c'est l'enfant de la maison ; elle fait ici ce qu'elle veut, et elle n'a pas l'habitude d'être contrariée.

ANATOLE, froidement. Cela ne m'arrivera plus.

DE BOISMORIN. D'autant que dans son insistance à te faire rester, dans sa colère même, il y avait pour toi quelque chose d'aimable, de bienveillant, et la manière dont tu viens de lui répondre...

ANATOLE, de même. J'ai tort, monsieur.

DE BOISMORIN. A la bonne heure ! (*Allant près d'Adèle.*) Il reconnaît qu'il a tort. — Puisque nous devons vivre ensemble, mes enfants, tâchons de vivre en bonne intelligence ; et pour cela, que chacun y mette du sien ; c'est là le grand secret des ménages. — Je m'en vais lire mon courrier. (*A Adèle.*) Toi, dessine. (*A Anatole.*) Toi, monsieur le professeur, donne la leçon, et qu'à mon retour la paix soit signée.

Adèle lui donne son chapeau. Il sort par la droite.

~~~~~

## SCENE IX.

ANATOLE, debout à gauche du théâtre.

ADÈLE, tirant le guéridon qu'elle place un peu sur le devant. — Elle prend son album s'assied et s'occupe à dessiner.

ANATOLE, à part et la regardant. Quand je pense que c'est là sa femme ! j'ai peine à modérer mon dépit et ma colère ; elle est à lui ! et sans m'adresser un mot de regrets ou de consolation, elle m'a accueilli sans trouble et le sourire sur les lèvres.

ADÈLE, assise et dessinant toujours. Eh bien ! monsieur, il me semble que, pour me donner leçon, il faut au moins regarder ce que je fais.

ANATOLE, s'élançant et regardant par-dessus son épaule. C'est très bien.

ADÈLE. J'en doute ; mais vous n'osez pas dire que c'est mal ; convenez-en franchement.



ANATOLE. Non, mademoiselle.

ADÈLE, *souriant*. Mademoiselle !... dites donc, madame.

ANATOLE. C'est juste. (*Après un moment de silence.*) Y a-t-il long-temps que vous êtes mariée ?

ADÈLE. Deux mois.

ANATOLE. Et c'est ici, dans ce château ?

ADÈLE. Non c'est à Paris. (*Levant la tête.*) Je vous ferai observer, monsieur, qu'il ne s'agit pas de mon mariage, mais de mon dessin.

ANATOLE, *le regardant*. J'y trouve des progrès très grands.

ADÈLE. Vous dites cela d'un air fâché

ANATOLE. Nullement... Je le suis seulement de ne m'être pas trouvé à Paris au moment de votre mariage.

ADÈLE, *dessinant toujours*. Je vous aurais invité.

ANATOLE, *avec colère*. Moi !

ADÈLE. Certainement... c'était très beau.

ANATOLE. Et très gai.

ADÈLE. Oui monsieur... une noce charmante ! des toilettes magnifiques ! Lamienne surtout... Un voile d'Angleterre qui faisait l'admiration de toutes les dames ! — En sortant de l'Eglise, vous ne savez pas ce qui nous attendait ?

ANATOLE, *avec ironie*. Non vraiment.

ADÈLE. M. de Boismorin avait donné ses ordres... Oh ! le beau déjeuner ! et que j'ai regretté alors mes amies de pension ! Si elles avaient été là, Dieu sait comme elles s'en seraient donné... Moi pas, je n'avais pas faim, j'étais trop contente.

ANATOLE, *avec émotion*. Et après ?

ADÈLE. Après ? Il y a eu un bal superbe ! Car M. de Boismorin, qui ne danse pas, n'empêche pas les autres de danser ; au contraire, il veut que l'on s'amuse... et je n'ai pas manqué une contredanse. (*Gaiement.*) De tout le bal je suis restée la dernière ! et enfin...

ANATOLE, *avec colère*. Enfin...

ADÈLE. Il était bien tard, M. de Boismorin m'a serré affectueusement la main ; a sonné une femme de chambre, est rentré chez lui (*Gaiement.*) et je me suis trouvée toute seule dans un bel appartement doré... où j'ai dormi tout d'un trait... rêvant à mon bonheur... à vous, monsieur.

Elle se lève.

ANATOLE, *avec joie*. O Ciel !

ADÈLE. Et surtout, à votre surprise, quand vous me reverriez riche et heureuse... je me faisais de ce moment une idée charmante... et votre retour a tout glacé... je ne vous reconnais plus.

ANATOLE. Ah ! pardon, mille fois... j'é-

tais un insense, un malheureux... qui n'était pas digne de votre amitié... que voulez-vous ?.. il est des sentiments dont on ne peut se rendre compte... on se fâche souvent contre soi-même, ou contre les autres, sans savoir pourquoi.

ADÈLE. Vous êtes boudoir !

ANATOLE. Et le difficile après est de s'expliquer, et de revenir... on n'ose pas.

ADÈLE. Je conçois cela... vous serez donc de meilleure humeur à votre prochaine leçon ?

ANATOLE. Ah ! toujours, désormais...

ADÈLE. A la bonne heure... vous corrigerez mes dessins, vous me montrerez la peinture ; puisque M. de Boismorin prétend que vous savez peindre... Sont-ce des tableaux de genre ?

ANATOLE. Non ; de simples miniatures que je garde pour moi. (*Pendant qu'Anatole parle, Adèle remet le guéridon à sa place.*) Dans les voyages, ou dans l'absence, c'est une ressource, une consolation de pouvoir retracer des traits qui nous sont chers, et que nous ne voyons plus... cela nous rend présents les amis que nous regrettons.

ADÈLE. Ah ! je crois que cela vous inquiétait fort peu, et que, dans l'absence, vous ne pensiez guère à vos amis.

Anatole lui présente un portrait qu'il tire de son sein.

ADÈLE, *poussant un cri*. Ah ! qu'est-ce que je vois là ?.. cette jeune fille... oh ! non, non, monsieur.

Air : un jeune Grec.

Ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes traits, Non... c'est trop bien pour que je le soupçonne.

ANATOLE.

C'est vous, hélas, comme je vous voyais, Quand vous étiez et bienveillante, et bonne...

Oui, ce portrait était frappant,

Oui, c'étaient là tous vos traits, il me semble...

Lorsque sur moi, jadis si tendrement

Vous arrêtiez vos yeux.

ADÈLE, *regardant Anatole avec expression*.

Et maintenant

Trouvez-vous encor qu'il ressemble ?

ANATOLE. Ah ! plus que jamais vous voilà ! je vous ai retrouvée.

ADÈLE. Mais j'ai toujours été la même... c'est vous seul qui aviez changé.

ANATOLE. C'est vous, plutôt...

ADÈLE. Eh bien, oui ; tout à l'heure... pour quelques instans, parce que j'avais de l'humeur, du dépit de ce que vous partiez... mais vous ne partez plus... ou vous reviendrez bien vite... dites-le-moi, et je croirai que vous êtes toujours mon ami.

ANATOLE, *avec passion*. Jusqu'à la mort !



ADÈLE. Et vous avez raison... car pendant votre absence, que de fois j'ai pensé à vous... seulement je ne savais pas peindre... voilà tout, sans cela...

ANATOLE, avec tendresse et s'élançant vers elle. Adèle!!

ADÈLE. Qu'avez-vous?..

ANATOLE, s'arrêtant. Moi! rien... (Se reprenant.) Ce portrait vous a donc fait plaisir

ADÈLE, le regardant toujours. Beau-coup... et je ne sais comment vous en remercier...

ANATOLE. J'en sais un moyen... donnez-le-moi?

ADÈLE. A quoi bon?... il est à vous!.. il vous appartient...

ANATOLE. Oui, mais si je le reçois de vous, si vous me le donnez... il me sera bien plus précieux encore, il me rendra bien heureux.

ADÈLE. Tenez donc!.. le voilà.

ANATOLE, avec joie. Ah!.. (Le mettant sur son cœur.) Il restera là.. et écoutez-moi maintenant, je veux que vous me regardiez comme indigne de le porter, je veux que vous le repreniez à l'instant, si je manquais jamais à l'amitié que je vous ai jurée. à vous, Adèle... à vous... (s'arrêtant.) et à monsieur de Boismorin.

ADÈLE. Est-ce que c'est possible!.. il est si bon pour vous et pour moi... nous sommes ses deux enfans, et maintenant que vous voilà il sera plus heureux; nous serons deux à l'aimer!.. Vous me seconderez dans les soins que je lui rends... nous lui ferons la lecture...

ANATOLE. Et dans ses promenades, c'est moi qui lui donnerai le bras.

ADÈLE. Oui... l'autre! et ne croyez pas que ce soit ennuyeux... il est si gai et si aimable... et puis il n'est pas exigeant... il ne veut pas qu'on soit toujours là près de lui... nous aurons tout le temps d'étudier, de dessiner, de faire de la musique et de courir dans le parc...

ANATOLE, avec joie. Avec vous!

ADÈLE. Toujours avec moi!.. et puis toutes les semaines il y aura un bal champêtre...

ANATOLE. Je serai votre cavalier...

ADÈLE. J'y compte bien... dès ce soir!

ANATOLE. Ah! quelle douce existence! quel bonheur de passer ses jours dans ce château...

ADÈLE. Vous êtes donc content?..

ANATOLE. Je ne désire plus rien!.. puis-que vous m'avez rendu votre confiance, votre amitié.

ADÈLE, souriant. Moi! du tout... c'est-ce

que vous l'aviez jamais perdue?

ANATOLE. Ah! que vous êtes bonne.

Il lui prend les mains et ils restent ainsi jusqu'au moment où M. de Boismorin leur parle.

## SCÈNE X.

Les Mêmes, M. DE BOISMORIN\*.

DE BOISMORIN, qui a entendu les derniers mots. N'est-ce pas? je te le disais bien; j'étais sûr que vous finiriez par vous entendre

ADÈLE. Oh! certainement! c'était moi qui avais tort.

ANATOLE. C'était moi!

ADÈLE. Du tout!

ANATOLE. Je vous dis que si...

DE BOISMORIN. Allons, n'allez-vous pas vous disputer encore?

ADÈLE. Oh! non! nous sommes trop bons amis pour cela.

DE BOISMORIN. Eh bien, puisque tu es son amie, tu vas te réjouir avec moi du bonheur qui lui arrive.

ADÈLE. Un bonheur!.. ah! que je suis contente! car à coup sûr il le mérite bien! et cette fois du moins la fortune sera juste. Parlez vite.

DE BOISMORIN. Je ne le peux pas si tu m'interromps toujours.

ADÈLE. Moi... je ne dis rien... j'écoute!.. mais allez donc...

DE BOISMORIN, à Anatole. Je te disais bien ce matin, qu'il ne fallait désespérer ni de soi, ni de la providence... (A Adèle.) car, dans son extravagance, monsieur ne parlait rien moins que de se tuer.

ADÈLE. Eh bien, par exemple, je voudrais bien voir cela! vous aviez des idées pareilles?

ANATOLE. Ce matin!.. (La regardant tendrement.) pas maintenant!..

ADÈLE, de même. A la bonne heure!

DE BOISMORIN. Et c'est agir sagement, car dans les lettres arrivées et que je viens de lire, il y en avait une d'un de mes amis, un riche fabricant qui demeure à Mulhouse.

ADÈLE. Mulhouse.

DE BOISMORIN. En Alsace... c'est un peu loin de la Normandie où nous sommes

ANATOLE. Eh bien, monsieur?..

DE BOISMORIN. Eh bien, ce brave manufacturier a fait une grande fortune, grâce à son activité; mais il se fait vieux, il n'a pas d'enfans sur qui il puisse se reposer des soins continuels que demande une exploitation aussi considérable... et il m'écrit que

\* Adèle, M. de Boismorin, Anatole.







lui, mon bienfaiteur! oh! que devenir!... il faudrait mourir de honte et de remords... Oui... oui, courons... Au moment où il veut entrer par la porte à gauche, il rencontre Marie qui en sort.

## SCÈNE XII.

ANATOLE, MARIE, portant des fleurs à la main et dans son tablier.

MARIE, l'arrêtant. Eh bien! où allez-vous donc ainsi?

ANATOLE. Parler à madame...

MARIE. Vous ne pourrez pas.

ANATOLE, à haute voix. Et pourquoi donc?

MARIE, lui faisant signe de se taire. Silence!.. notre vieux maître était un peu las... et après avoir donné des ordres pour que vous partiez demain au point du jour, il s'est assoupi dans son grand fauteuil... madame est restée auprès de lui, dans son boudoir... dont elle a fait défendre la porte.

ANATOLE, avec impatience. Et s'il dort long-temps?

MARIE. Dam! à la manière dont il est parti... peut-être quelques heures....

Elle prend la corbeille qui est sur la table.

ANATOLE, à part. Demain, m'éloigner et au point du jour!.. (Haut.) et Adèle?

MARIE. Je ne sais pas ce qu'elle a... mais il faut qu'elle souffre; car elle m'a dit qu'elle ne pourrait pas paraître au bal.

ANATOLE. Est-il possible?

MARIE. Un bal pour lequel j'arrange les corbeilles du salon... et elle n'y sera pas! elle restera toute la soirée dans sa chambre.

ANATOLE. Toute la soirée!

MARIE. Sans recevoir personne.

ANATOLE. Personne au monde?

MARIE. Excepté son mari... et puis moi, qui puis entrer à toute heure... elle a tant de bontés pour moi.

Elle a pris la corbeille qui est sur la table à gauche, y met les fleurs, et va s'asseoir à droite près du guéridon... elle dispose ses bouquets, et tourne le dos à Anatole.

ANATOLE, s'arrêtant, et à part. Ah! si j'osais! Non, non, l'exposer, la compromettre auprès de cette petite fille... mais comment faire... elle ne sortira plus d'aujourd'hui... et moi qui pars demain, au point du jour...

MARIE\*, qui pendant ce temps s'occupe à arranger ses fleurs dans sa corbeille. Qu'est-ce que vous dites donc là tout seul?

ANATOLE. Je pensais à l'affection que ta maîtresse a pour toi...

MARIE, arrangeant toujours les fleurs

\* Marie, Anatole.

dans la corbeille. On ne peut pas s'imaginer combien elle est bonne!.. vous ne le croiriez jamais... au point qu'elle m'a proposé d'être comme elle dit, mon secrétaire.

ANATOLE. Ton secrétaire?... es-tu folle?

MARIE. Du tout... ce n'est pas moi, c'est M. Tricot, mon amoureux qui s'obstine toujours à m'écrire à moi qui ne sais pas lire... vous jugez comme c'est ennuyeux, et combien j'ai été heureuse quand madame m'a dit: apporte-moi tous les billets qu'il t'écrira... je les lirai... et j'y répondrai... c'est drôle, n'est-ce pas?..

ANATOLE. Oui, certainement (s'asseyant vivement près de la table à gauche, et écrivant pendant que Marie, qui lui tourne le dos, arrange des fleurs dans la corbeille à droite.) Ma foi! l'occasion est trop belle...

MARIE, toujours à la corbeille.

Air: Quand on ne dort pas de la nuit.

Grâce à mon secrétaire, ainsi  
Comme tant d'autr's j'aurai d'la science!  
Et p'têt' plus tard, mon mari,  
Contr' les billets-doux garanti,  
N's'ra pas fâché d' mon ignorance...  
Maint' fill' s'est mis' dans l'embaras  
Pour avoir signé son paraphe...  
Moi, j'suis sûre, en n'écrivant pas  
De n'pas fair' (bis) de faut' d'ortographe.

ANATOLE, qui pendant ce temps a achevé d'écrire sa lettre, se lève et s'approche de Marie, qui lui tourne le dos, et qui arrange toujours des fleurs dans la corbeille. Crois-tu que ton amoureux t'adresse bientôt un billet-doux?

MARIE. Je l'ai refusé ce matin, et j'ai peur qu'il n'ose plus...

ANATOLE. Tu te trompes!..

MARIE. Comment!..

ANATOLE\*. Tout à l'heure dans le parc, M. Tricot s'est approché de moi d'un air mystérieux et m'a dit: « Je suis obligé de » partir tout de suite... daignez remettre ce » petit mot à mademoiselle Marie, c'est très » important! »

MARIE, quittant ses fleurs et se levant. Bah!

ANATOLE, lui présentant le billet. Le voilà.

MARIE. Qu'est-ce que ce peut être?..

ANATOLE. Je l'ignore.

MARIE. Que c'est impatientant qu'il ait la rage d'écrire comme s'il n'aurait pas pu dire tout de suite... voyons, monsieur, que signifient ces petites barres toutes noires?..

ANATOLE. Demande à ta maîtresse... je ne veux pas aller sur ses brisées... et puis, si c'est un secret!..

\* Anatole, Marie.



MARIE. C'est juste!.. je vais porter ça à madame...

ANATOLE. Tu devrais déjà être partie... vas-y donc.

MARIE. J'y cours \*\*. (*Regardant par la porte à gauche, et revenant près d'Anatole.*) C'est encore mieux... la voici qui vient...

ANATOLE. Remets-lui ce billet!

MARIE. Elle est avec son mari.

ANATOLE, vivement. Ne le lui remets pas!

MARIE. Pourquoi donc? Ah! ce n'est pas monsieur qui me gêne... ni elle non plus, vous allez voir.

Anatole voudrait la retenir, mais M. de Boismorin entre en ce moment, appuyé sur le bras de sa femme, et Marie s'élance au-devant d'eux.

### SCÈNE XIII.

ANATOLE, MARIE, M. DE BOISMORIN, ADELE.

MARIE, à M. de Boismorin. Vous voilà donc réveillé, monsieur?

DE BOISMORIN. Oui, cet instant de sommeil m'a fait du bien... et Adèle voulait, malgré ça, rester près de moi... Il a fallu presque se fâcher pour la forcer à prendre un peu l'air.

MARIE. Vous avez bien fait... car j'ai justement quelque chose à montrer à madame.

ADELE. Quoi donc?..

MARIE. Une lettre de M. Tricot, mon prétendu.

DE BOISMORIN. Mon régisseur?

MARIE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Un fort brave homme! (*à Adèle.*) Voyons, chère amie...

ANATOLE, cherchant à détourner l'attention de M. de Boismorin. Monsieur, je voulais vous demander sur Mulhouse quelques renseignements...

DE BOISMORIN. Je suis à toi!.. laissez-moi lire d'abord la lettre de M. Tricot; tout le monde peut l'entendre, c'est un homme moral par état et par inclination...

Il donne la lettre à Adèle.

ADELE, lisant. « Ce soir, pendant le bal, il faut que je vous voie seule un instant, » ou je suis capable de tout oublier. »

DE BOISMORIN. Il a écrit cela?

ADELE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Demander un rendez-vous secret à cette petite!

MARIE. Un tête-à-tête à moi seule!.. quelle horreur!

DE BOISMORIN. J'en suis fâché pour Tricot; et je ne le reconnais pas là! chercher à égarer une jeune fille sans expérience...

\*\* Anatole, Marie,

l'entraîner dans une démarche dont elle aurait à se repentir, c'est mal, c'est très mal; n'est-ce pas, Anatole?

ANATOLE, embarrassé. Peut-être qu'il n'a pas senti lui-même... qu'il ne voulait pas... que son intention...

DE BOISMORIN. Nous allons le savoir... car le voici.

ANATOLE, à part. C'est fait de moi.

### SCÈNE XIV.

ANATOLE, MARIE, TRICOT, DE BOISMORIN, ADELE.

DE BOISMORIN. Approchez, approchez, maître Tricot.

TRICOT. On a besoin de moi, monsieur?

DE BOISMORIN. Oui, il s'agit d'une petite explication.

TRICOT. Si ça peut vous être agréable.

ANATOLE, à part. Ah! que je voudrais être loin d'ici.

MARIE, s'avançant près de Tricot. Fi!.. c'est affreux! c'est indigne!

TRICOT, étonné. Heim?

DE BOISMORIN, d'un ton sévère. Je ne vous connaissais pas encore, monsieur...

MARIE. Ni moi non plus!

TRICOT, à M. de Boismorin. Je croyais pourtant que depuis trois ans!..

DE BOISMORIN. Vous devriez rougir...

TRICOT. Et de quoi?

ADELE. De votre correspondance...

TRICOT. Quelle correspondance?

ANATOLE. Avec Marie.

TRICOT. Elle me l'a rendue sans la lire.

DE BOISMORIN. Elle a bien fait... c'est une honnête fille!..

TRICOT. Précisément ce que j'ai dit en reprenant le paquet.

ADELE. Mais aujourd'hui vous lui avez écrit encore!..

TRICOT. C'est vrai.

ANATOLE, à part, avec joie. Quel bonheur! il en convient!

DE BOISMORIN. Et cette lettre est indigne de vous, honnête Tricot.

TRICOT. Comment le savez-vous?

ADELE. Parce que nous l'avons lue!

TRICOT. Vous l'avez lue?

MARIE, sèchement. Sans doute!

TRICOT. C'est bien étonnant!

BOISMORIN. Pourquoi?

TRICOT. C'est qu'elle est encore là dans ma poche... je l'apportais à M<sup>lle</sup> Marie.

MARIE. Voilà qui est fort!.. moi qui l'ai déjà regue... et la preuve... tenez, tenez, monsieur.. reconnaissez-vous votre écriture?



TRICOT, regardant avec indignation. Ça !  
il n'y a pas un jambage de ma composition !

MARIE. Par exemple !

**TRICOT.** C'est une anglaise efflanquée, et moi, j'ai une bâtarde, une pure bâtarde... je m'en rapporte à monsieur le capitaine... qu'il dise si c'est là le style de mes pleins et de mes déliés !..

**BOISMORIN**, *cherchant à lire*. Attendez donc... autant que je peux distinguer... (*A Marie.*) Mais enfin ce billet... qui te l'a remis ?

MARIE, montrant Anatole. Monsieur, ici présent.

TRICOT, *avec indignation.* Lui.

MARIE. Pour votre compte, à vous.

TRICOT. Et de quoi se mêle-il ?

ADÈLE, d'Anatole. C'est vrai ! parlez, monsieur, répondez à l'instant.

DE BOISMORIN. Calme-toi, calme-toi...  
(à Marie.) Marie, laisses-nous, ainsi que  
vous, monsieur Tricot.

TRICOT. Oui, monsieur (*Montrant Anatole*) et lui aussi, qui décoche des billets-doux à mademoiselle Marie... si je l'y rat-trappe !.. moi qui l'ai reçu ce matin... qui lui ai fait la conversation à son arrivée... c'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

Marie sort, Tricot la suit et veut encore lui parler ; elle le repousse et sort par la droite, tandis que Tricot s'en va par le fond.

SCENE XV.

ANATOLE, DE BOISMIRION, ADÈLE.

DE BOISMORIN. Je n'ai pas voulu que cette explication eût lieu devant eux... et pour cause... car il ne m'avait pas fallu beaucoup de peine pour reconnaître cette écriture... Elle est de vous, Anatole.

ADÈLE, avec indignation. De lui... il écrit à Marie... il en est amoureux !..

ANATOLE, *vivement*. Moi!.. vous pourriez supposer, vous pourriez croire... ce n'est pas vrai, je vous l'atteste!.. et jamais de la vie...

ADÈLE. A la bonne heure... aussi, je me disais : c'est impossible... mais alors, monsieur, pour qui était cette lettre? C'est ce que nous voulons savoir... Ce n'est pas pour cette demoiselle que vous aimez... que vous voulez épouser... elle est à Paris et à coup sûr vos lettres... si vous lui en écrivez... car moi je n'en sais rien, cela ne me regarde pas et cela m'est fort indifférent mais enfin vos lettres, vous n'iriez pas les remettre à Marie...

DE BOISMORIN, froidement. C'est assez clair!.

ADÈLE. *toujours avec la même chaleur,*  
N'est-ce pas?... c'est évident!.. alors si ce  
n'est pas pour cette petite Marie... c'est  
donc pour quelqu'un des environs... quel-  
qu'un du pays... quelqu'un d'ici...

DE BOISMORIN, *les regardant tous deux.*  
 Quelqu'un d'ici... tu crois?

ANATOLE, *à part avec effroi. O ciel!*  
(*Haut et dans le plus grand trouble.*) Arrê-  
tez!.. ne m'accablez pas de votre colère  
ou plutôt de vos railleries... car vous devi-  
nez sans peine à mon trouble et à mon  
embarras, combien il m'en coûte d'a-  
vouer un pareil choix.. eh bien! oui,  
monsieur, cette petite Marie..

**ADÈLE.** Marie !

**ANATOLE, dans le plus grand trouble.** Un caprice...une plaisanterie...une idée qu'un instant avait fait naître et à laquelle j'ai déjà renoncé... car j'ignorais que votre régisseur... d'ailleurs dès demain... dès ce soir... je m'éloigne... vous le savez...

ADÈLE. Il est donc vrai!.. il en convient!

ANATOLE, *hésitant*. Oui, madame, bien malgré moi !

ADÈLE, *a M. de Boismorin.* Et vous n'êtes pas en colère? vous n'êtes pas furieux contre lui... vous ne le traitez pas comme il le mérite!..

**DE BOISMORIN.** Tu t'en acquittes si bien, que je te laisse faire...

**ADÈLE.** Vous qui disiez ce matin que c'était un honnête homme! un cœur si bon, si honnête... si vertueux...oui, monsieur... mon mari le disait, mais maintenant, c'est bien différent! il vous connaît, il voit bien que vous aimez tout le monde... ce qui est affreux... ce qui annonce le plus mauvais caractère; aussi il ne vous aime plus... il vous a retiré son estime et son affection... moi j'ai fait comme lui, et pour commencer je retracte tout ce que je vous ai dit ce matin.

DE BOISMORIN. Et que lui as-tu dit ?

ANATOLE. (*A part.*) O ciel!

ADÈLE. Tout ce que j'avais éprouvé de chagrin en son absence, combien j'avais pensé à lui... combien j'étais heureuse de le voir... et c'était vrai... je vous le jure... mais cela ne l'est plus... car je désire au contraire qu'il s'en aille, qu'il s'éloigne...

ANATOLE. Vous serez satisfaite!..

ADÈLE. Et vous ferez bien... mais auparavant, rappelez-vous que ce que vous m'avez demandé... je ne vous le donne plus...

DE BOISMORIN. Quoi donc ?

ADÈLE. Un portrait que pendant so



voyage... il avait fait d'idée et de souvenir, un portrait de moi...

**DE BOISMORIN.** Un portrait!

**ANATOLE,** *roulant faire taire Adèle.* Je vous en supplie...

**ADÈLE.** Il m'a prié de le lui laisser comme un gage d'amitié... moi j'ai dit : bien volontiers, parce que je l'en croyais digne !... mais maintenant... et après sa conduite envers nous, je lui en veux tellement, que jamais je n'ai éprouvé rien de pareil... car enfin, mon ami vous êtes là... près de moi et cependant je souffre... je suis malheureuse... et j'ai beau faire... je ne puis retenir mes larmes...

Elle se jette dans les bras de M. de Boismorin.

**ANATOLE.** Le ciel m'est témoin que j'aurais fait tout au monde pour vous en épargner une seule... mais ici l'on ne me croirait plus... en perdant votre estime, j'ai tout perdu et maintenant je ne prendrai plus conseil que de mon désespoir !

~~~~~

## SCÈNE XVI.

M. DE BOISMORIN, ADÈLE.

**DE BOISMORIN,** *la tenant toujours dans ses bras.* Allons... allons, mon enfant... re-mets-toi !

**ADÈLE,** *essuyant ses yeux.* Depuis qu'il n'est plus là... cela va mieux... et je vous demande pardon d'avoir été si peu maîtresse... de mon indignation.

**DE BOISMORIN.** C'était si naturel.

**ADÈLE.** N'est-ce pas ?

**DE BOISMORIN.** Certainement !

**ADÈLE.** Conçoit-on... une audace semblable ? aimer quelqu'un à Paris, et faire ici la cour à votre jardinière ; devenir le rival de M. Tricot... et tout cela dans votre château, sous vos yeux !... voilà ce qui m'a fâchée...

**DE BOISMORIN,** *froidement.* Il y avait de quoi ; mais que serait-ce donc, si tu savais la vérité toute entière.

**ADÈLE.** O ciel ! qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

**DE BOISMORIN,** *froidement.* Des choses qui vont bien plus encore exciter ta colère, il nous a trompés ; il n'aime personne à Paris.

**ADÈLE,** *avec satisfaction.* Vraiment ?

**DE BOISMORIN,** *de même.* Il n'a pas eu un instant d'amour pour la petite Marie...

**ADÈLE,** *de même.* Est-il possible !

**DE BOISMORIN,** *de même.* C'est bien pire encore... c'est toi qu'il aime.

**ADÈLE,** *avec joie.* Moi ! qu'est-ce que vous me dites là ?

**DE BOISMORIN.** Et je ne te vois contre lui ni fâchée ni indignée... Son crime ce-

pendant est bien plus grand encore... car celle qu'il aime est la femme de son bienfaiteur... c'est le trésor, la consolation, le dernier bonheur d'un vieillard qui perdrait tout en perdant sa tendresse... Et il a voulu la lui enlever... la lui disputer du moins... Est-ce là de la reconnaissance ?

**ADÈLE.** Oh ! monsieur...

**DE BOISMORIN.** Il s'est adressé à une jeune fille simple et candide qui, dans l'ignorance de son cœur ne pouvait se défendre contre des sentiments qu'elle ne soupçonnait même pas... Est-ce là de l'honneur, de la probité ?

**ADÈLE.** Oh ! non... non !... il n'est pas coupable !... il avait pour vous tant de vénération et de reconnaissance... Il me parlait comme à sa sœur, moi à mon frère... et si nous nous entendions tous deux, c'était pour vous aimer et vous respecter...

**M. DE BOISMORIN.** Je n'ai donc pas perdu toute ton amitié ?

**ADÈLE,** *vivement.* Jamais ! jamais ! Est-il rien au monde que je puisse vous préférer !... Je suis auprès de vous si heureuse et si tranquille... c'est un plaisir, un bonheur que rien ne vient altérer ! mon cœur et ma raison se trouvent d'accord... je suis en paix avec moi-même... car il me semble que vous aimer c'est aimer la vertu !... Auprès de lui, au contraire, c'est un trouble, un malaise que je ne puis exprimer... Tout m'agite et m'irrite ; mécontente de moi et des autres, je souffre... et loin d'oser me plaindre... je sens là, dans ma conscience, une voix qui me dit : tais-toi... tais-toi !... ce n'est pas bien... Voilà ce que j'éprouve, monsieur, voilà ce dont il est cause, et vous pourriez croire, après cela, que je l'aime mieux que vous.

**DE BOISMORIN,** *secouant la tête.* Non, pas mieux, mais plus !... Ecoute-moi, mon enfant ; car je te regarde comme ma fille, ma fille bien-aimée ! Que n'en ai-je une de ton âge, parée de tes attraits, de ta candeur, j'éclairerais son inexpérience, je lui dirais que dans les premières démarches d'une jeune femme, tout est grave, tout est important... car souvent d'une imprudence dépend le bonheur de sa vie entière. Oui, ma fille, aux yeux du monde... bien plus, aux yeux même de ce jeune homme qui t'aime, il faut que tu apparaises toujours pure et irréprochable... Dans ton intérêt, dans ton bonheur... dans le sien !... oui... oui, écoute-moi bien... cet ami qui est là près de toi n'y sera pas toujours ; son absence te rendra bientôt et ta liberté et le droit de disposer de toi-même... Mais alors, et quel que soit le choix que tu fasses, c'est



ta conduite passée qui répondra de ton avenir... Il n'y a pas d'amour durable sans beaucoup d'estime... et celui qui t'aurait aidée à tromper ton vieux mari, craindrait d'être trompé à son tour.

ADÈLE. Ah ! monsieur.

DE BOISMORIN. C'est pour toi que je te dis cela !... moi, je touche au port... ma carrière est finie... la tienne va commencer... tu as de longues années à espérer... Qu'elles s'écoulent sans remords et sans regrets ! que rien n'attriste une existence qui promet d'être si belle, et pour cela, mon enfant, suis mes conseils.

ADÈLE. Oh ! toujours, monsieur... Parlez, que faut-il faire ?

DE BOISMORIN. Anatole va partir !

ADÈLE. Demain ?

DE BOISMORIN. Ce soir ! Tu vas le voir tout-à-l'heure pour la dernière fois, et, dans ce dernier adieu, calme et indifférente, ne lui laisse rien soupçonner de ce que tu éprouves.

ADÈLE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Tâche de maîtriser ton émotion... de commander à ta physionomie... à tes regards.

ADÈLE, sanglottant. Oui... oui... je vous le promets

DE BOISMORIN. Ah ! tu pleures... tu le regrettes.

ADÈLE. Non... non... mais cette idée de départ... de séparation éternelle peut-être.

DE BOISMORIN, avec fermeté. Eh bien ! s'il était vrai... s'il fallait choisir !

ADÈLE, poussant un cri et se jetant dans ses bras. Ah !... je resterais avec vous !... n'êtes-vous pas mon père ?

DE BOISMORIN. Oui, mon enfant, oui, je reçois tes chagrins et tes larmes... ne crains pas de me les confier... Et moi aussi, quoique glacé par l'âge, je me rappelle des souffrances et des tourmens pareils... Il est des sacrifices bien cruels que la vertu nous impose... mais dont elle nous dédommage !... Courage, ma fille, courage !... ne te laisses pas abattre aux chagrins : car la vie en est faite, et il faut combattre... il faut se vaincre soi-même... Vous surtout ! vous pauvres femmes ; à qui il n'est pas permis de laisser éclater vos douleurs... vous devez les réprimer... les renfermer en vous-même... et quand la souffrance déchire votre cœur... il faut aux yeux de tous que le sourire brille sur vos lèvres... l'honneur le veut ainsi.

ADÈLE, vivement. Et je lui obéirai... ne craignez rien... je ne pleure plus, monsieur, et quoi qu'il arrive vous serez content de moi.

## SCÈNE XVII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN, TRICOT.

TRICOT. Pour cette fois, c'est trop fort, il n'y a plus de doutes.

DE BOISMORIN. Qu'est-ce donc ?

TRICOT. M. Anatole en veut décidément à mademoiselle Marie... elle en est folle...

ADÈLE, s'arrêtant. Comment ?

Sur un geste de M. de Boismorin elle s'arrête.

TRICOT. C'est à ne rien comprendre aux femmes !... un homme qui ne sait pas tenir sa plume... qui n'a pas même d'écriture décidée... car qu'est-ce que c'est qu'une anglaise en pattes de mouches... Eh bien, elle l'aime malgré cela... elle l'écoute !

DE BOISMORIN. Qu'en sais-tu ?... les as-tu entendus ?..

TRICOT. Non !... mais mieux que ça... je les ai vus de loin dans le parc derrière un bouquet d'arbres... qui était là comme un pâté au milieu de la page... je veux dire de la plaine... si bien qu'ils ne pouvaient m'apercevoir... je l'ai vu qui courait à elle... qui l'arrêtait... il était hors de lui... en délire, la tête perdue, il la suppliait d'accepter une lettre...

ADÈLE, avec émotion. Encore !..

DE BOISMORIN, à voix basse et lui faisant signe de se modérer. Adèle ! .

ADÈLE, s'efforçant de sourire. Une lettre... Ah ! c'est singulier !... c'est unique !

TRICOT. Pas du tout... c'est la seconde fois d'aujourd'hui... et quoique mademoiselle Marie se soit défendue d'abord avec assez de résolution... quand elle l'a vu qui se jetait à genoux... qui lui serrait les mains, en lui disant : *Dans deux heures, pas avant !*... Qu'est-ce que cela veut dire ?.. je l'ignore ; mais elle a accepté la lettre, la perfide... elle l'a prise... et moi qui sentais mon cœur défaillir, qui ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes... j'ai encore eu la force de lui arracher cette lettre... cette preuve que je vous apporte.

DE BOISMORIN, regardant l'adresse. Cette lettre... elle est pour moi.

TRICOT. Pour vous !

DE BOISMORIN. Tu ne sais donc pas lire ?

TRICOT. Par exemple !..

DE BOISMORIN. Va me chercher Anatole

TRICOT. Mais, monsieur, vous êtes sûr..

DE BOISMORIN. Va me le chercher.

Tricot sort.

## SCÈNE XVIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

DE BOISMORIN, s'approchant d'Adèle, qui est assise auprès du guéridon. Tu as de



meilleurs yeux que les miens... (*Lui présentant la lettre.*) Et d'ailleurs, je n'ai pas de secret pour toi... tiens, lis-moi cela.

ADÈLE, *toujours assise.* Oui, monsieur... je vais tâcher... (*Lisant.*) « Malgré les apparences qui m'accusent, je ne suis point un ingrat... je ne suis pas coupable; j'ai mais Adèle avant qu'elle ne fût la femme de mon bienfaiteur... et jamais un seul mot n'a trahi l'amour que j'ai pour elle » C'est bien vrai.

DE BOISMORIN. Continue...

ADÈLE. « Mais, vous ne me croirez pas... » vous m'avez retiré votre confiance et votre estime, je ne puis vivre ainsi! je ne puis supporter l'idée de votre mépris et quand vous recevrez cette lettre, j'aurai délivré la terre d'un malheureux... mais non pas d'un ingrat! (*Elle se lève.*) Adieu, mon bienfaiteur, adieu mon second père, ma dernière pensée sera pour vous et pour une autre personne que je n'ose nommer. » Ah! monsieur! il est mort! (*Apercevant Anatole et poussant un cri d'effroi.*) Ah!

Elle se remet proprement et affecte de sourire.

## SCÈNE XIX.

TRICOT, MARIE, ANATOLE, ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

TRICOT. Monsieur le capitaine, vos ordres sont exécutés!

MARIE, *passant à la droite d'Adèle.* Madame, voici toutes ces demoiselles, vos amies de pension, qui viennent d'arriver en carriole.

ADÈLE. C'est bien.

ANATOLE, *à M. de Boismorin.* On m'a dit, monsieur, que vous me demandiez...

DE BOISMORIN, *assis à la table.* Oui sans doute!.. tu nous avais annoncé que tu partirais ce soir...

ANATOLE. Je pars à l'instant même...

DE BOISMORIN, *repassant entre Anatole et Adèle.* Raison de plus pour te voir!.. avant d'aller à ce bal où l'on nous attend, nous voulions ma femme et moi te faire nos adieux... (*Regardant Adèle.*) n'est-ce pas?..

ADÈLE. Certainement...

DE BOISMORIN. Rien ne porte bonheur comme le dernier adieu d'un ami!

ANATOLE. Un ami... m'en reste-t-il un seul?

DE BOISMORIN. Mieux que ça!.. ici d'abord je t'en connais deux. (*Regardant Adèle.*) n'est-il pas vrai?..

ADÈLE, *avec calme.* Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Qui, malgré l'éloignement et l'absence, s'intéresseront toujours à ta fortune... à ton bonheur... et quant à la lettre que tu m'as adressée...

ANATOLE. O ciel! serais-je trahi...

Il regarde Marie.

MARIE. Ce n'est pas moi... c'est lui.

DE BOISMORIN. Non... non!.. je l'ai reçue deux heures trop tôt... ce qui vaut beaucoup mieux que deux heures trop tard... et dorénavant, mon cher Tricot, vous pouvez vous rassurer... Anatole m'annonce dans cette lettre qu'il s'éloigne de nous...

TRICOT. Dieu! soit loué...

MARIE. Pourquoi donc?..

Adèle par un signe lui impose silence.

DE BOISMORIN. Cette lettre qui du reste est très bien nous a réconciliés... et puisque vous tenez encore à mon estime... je vous la rends!

TRICOT, *avec noblesse.* La mienne aussi!

DE BOISMORIN, *à Anatole qui veut lui prendre la main.* Quoiqu'il y ait encore là un certain passage que je blâme... (*avec sévérité.*) que je blâme très fort! et qui peut-être ne méritait pas de réponse... j'en ai fait une cependant... je l'ai faite en un seul mot!... elle est là... au bas de cette page... et j'espère qu'après l'avoir lue... vous aurez assez de force, assez de courage pour changer d'idée... (*On entend en dehors un prélude de contredanse, et l'on voit paraître au fond, les jeunes pensionnaires invitées pour le bal.*) C'est le bal qui commence... viens, ma femme, viens... donne-moi ton bras! (*avec bonté.*) Adieu, Anatole!

ADÈLE, *donnant le bras à monsieur de Boismorin et passant près d'Anatole.* Adieu, monsieur!

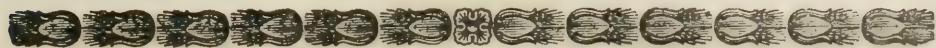
MARIE, *prenant le bras de Tricot qui vient de le lui offrir, et s'en allant en regardant Anatole.* Pauvre jeune homme!..

BOISMORIN, *de loin et prêt à sortir, lui faisant un dernier adieu de la main.* Adieu!.. adieu!.. mon ami!..

ANATOLE, *resté seul en scène, suit encore quelque temps des yeux monsieur de Boismorin et Adèle, puis il redescend le théâtre dans la plus grande agitation.* Non! quoi qu'il puisse dire... ma résolution est prise... je ne puis vivre sans elle et je me tuerai!.. (*Jettant les yeux sur la lettre.*) Que vois-je!.. ce mot de sa main... Attendez!

Il se jette à genoux, en jettant un dernier regard sur M. de Boismorin et Adèle, qui s'éloignent. — Pendant ce temps l'air de danse qu'on entend au dehors devient plus vif et plus animé. — La toile tombe.



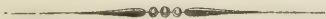


# LE GAMIN DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et E. Vanderburch,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 30 JANVIER 1836.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GÉNÉRAL MORIN.....	M. FERVILLE.
AMÉDÉE, son fils.....	M. RHOZEYIL.
M <sup>me</sup> DE MORIN, belle-sœur du général.....	M <sup>me</sup> UZANNAZ.
M <sup>me</sup> MEUNIER, grand-mère..	M <sup>me</sup> JULIENNE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOSEPH, { ses petits enfans. }	M. BOUFFÉ.
ÉLISA, { }	M <sup>lle</sup> E. SAUVAGE.
M. BIZOT, vieil employé....	M. KLEIN.
HILAIRE, valet de chambre du général.....	M. BORDIER.
DEUX DOMESTIQUES.	

*La scène se passe à Paris, au premier acte chez M<sup>me</sup> Meunier, au deuxième acte dans l'hôtel du  
général Morin.*

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. Porte d'entrée, au fond à l'extrême gauche; au-  
près se trouve la porte d'un cabinet. Une commode près du mur à droite.

### SCENE PREMIERE.

AMÉDÉE, M<sup>me</sup> MEUNIER, ÉLISA.

{ Au lever du rideau, M<sup>me</sup> Meunier est assise, tricotant sans voir son ouvrage, le regard fixe et le sourire sur les lèvres. Amédée, assis à sa droite, fait son portrait au crayon. Elisa, assise à une table, à gauche, s'occupe à copier de la musique. }

AMÉDÉE. Voilà un nez dont je ne suis pas content, il faut le refaire...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mon nez!.. mais vous

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes. sont indiqués au bas des pages.

n'en finirez donc pas, monsieur Amédée?., voilà trois heures que vous le tenez...

ÉLISA. Allons, grand'mère, un peu de courage!.. ça avance...

AMÉDÉE. Encore deux ou trois séances...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Deux ou trois... si vous croyez que c'est amusant d'être toujours le nez en l'air et la bouche entr'ouverte, à vous regarder sans rien dire... en riant!.. ah!.. si ce n'était pas à cause de mes petits-enfans!...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ils veul'nt avoir mon portrait bien fidèle,  
Pour qu'il soit là quand je ne serai plus:  
Mais chaque jour, j'ai quelqu' ride no  
Un peu trop tard, les pinceaux sont



Vlà ben d'sanné's que le tems me fait trêve,  
Un beau matin, il pourrait se fâcher..  
Si vous voulez que le tableau s'achève,  
Pauvres enfans, il faut vous dépêcher.

ÉLISA. Grand'mère... et votre sourire...

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est juste...

(Elle se remet à sourire en regardant Amédée.)

ÉLISA. Voyez-vous, grand'mère, il faut profiter du voisinage de M. Amédée, qui est venu demeurer dans notre maison.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Le fait est que c'est heureux...

AMÉDÉE, regardant Elisa. Oh! oui...  
bien heureux!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est un si bon jeune homme, monsieur Amédée... un si aimable voisin...

AMÉDÉE, *saluant*. Madame.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Et si rangé... il n'est jamais chez lui!.. toujours dehors à travailler... on ne le voit presque plus de la journée...

ÉLISA. C'est vrai...

AMÉDÉE, d'un air suppliant à Elisa. Ah !  
Haut.) Que voulez-vous... j'ai mon atelier... je travaille en ce moment aux décors de l'Ambigu...

M<sup>me</sup> MEUNIER.. Ah ! quelle différence, avec mon petit-fils Joseph !.. tâchez donc, monsieur Amédée, vous qui êtes de si bon conseil... de le tarabuster un peu... il me sole, voyez-vous, cet enfant-là !.. un paresseux... un flâneur... enfin comme dit M. Bizot... un vrai gamin...

AMÉDÉE. Oh ! M. Bizot... le grand sec...

ÉLISA. Il ne faut pas l'écouter, grand'mère... il en veut à Joseph... qui lui fait toujours des niches.

AMÉDÉE, *riant*. Ah!.. ah!.. ah!..

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mon Dieu!.. vous riez!.. mais à son âge, il devrait travailler... et pas du tout... il n'aime qu'à jouer, à courir les rues... toujours battant ou battu... j'ai peur qu'il ne se trouve dans une bagarre... dans une émeute, quoi!.. (*S'attendrissant.*) Il arrivera quelque malheur... c'est pénible. voyez-vous... quand on est d'une famille...

ÉLISA. Grand'mère !... et votre sou-

M<sup>me</sup> MEUNIER, *souriant*. C'est juste!...

AMÉDÉE. D'ailleurs... c'est un enfant...  
joueur... léger... mais le cœur est bon...  
le caractère excellent... il m'amuse... et  
savez-vous qu'il a de l'intelligence...

ÉLISA. Certainement... c'est ce que le  
 prote de son imprimerie nous disait : « Jo-  
 seph serait bien vite le premier de nos ou-  
 vriers... s'il voulait se mettre au travail. »

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais il ne veut pas....  
et pourtant, il a un si bon exemple sous  
les yeux... sa sœur... mon Elisa... qui  
n'est jamais à rien faire... toujours à cou-  
dre... à broder...

AMÉDÉE, *se levant*. C'est un ange !.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Dam !... c'est bien élevé, c'est sage... une conduite exemplaire, ça fait l'admiration du quartier.

(Elisa, qui est devenue rêveuse, laisse tomber une feuille de musique qu'elle tenait à la main.)

AMÉDÉE, *allant vivement auprès d'Elisa.*  
Mademoiselle... *(Il ramasse la feuille de  
musique, et la rendant à Elisa, lui dit tout  
bas.)* Oh !.. je t'en prie...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Au lieu que Joseph...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BIZOT.

(Amédée va reprendre sa place, et s'occupe du portrait.)

M. BIZOT, *entrant*. Joseph est un polisson...

M<sup>me</sup> MEUNIER \*. Ah! monsieur Bizot...

M. BIZOT. Bonjour, mes chers voisins... car je ne vois ici que des voisins... comment vous portez-vous?... ça ne va pas plus mal... et moi aussi... vous êtes bien bons, je vous remercie...

AMÉDÉE. Ah ça !... qu'est-ce qui lui parle ?

M<sup>me</sup> MEUNIER. Vous n'allez pas à votre bureau du mont-de-piété aujourd'hui.

M. BIZOT. Ce n'est pas mon jour.  
on ne vend pas... (*regardant Amédée.*) Ah!  
ah! ce portrait. (*Il va auprès d'Amédée, et  
regarde le portrait.*) Ah! il est fort bien

AIR *De sommeiller encor, ma chère.*

On vous voit, je crois, trop en face,  
 Vos yeux me semblent trop ouverts...  
 Votre bouche fait la grimace,  
 Le nez est un peu de travers.  
 On vous allonge trop la mine,  
 On vous a fait le teint trop blanc...  
 Mais à cela près, ma voisine,  
 C'est un portrait fort ressemblant.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Eh bien ! je suis jolie, comme ça... je vous remercie.

AMÉDÉE, *se levant*. Dites donc ; moi aussi, monsieur le connaisseur.

M. BIZOT. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur ait le tems de vous dessiner... il est si peu dans la maison... on dirait que ce n'est pour lui qu'un pied-à-terre.

AMÉDÉE, *passant auprès d'Elisa.* Moi !..  
quelle idée !

ÉLISA. Ce n'est pas moi qui lui fais dire.

\* Amédée. Mme Meunier, Bizot, Elisa.



M<sup>me</sup> MEUNIER \*. C'est vrai qu'il s'absente une partie du jour.

M. BIZOT. Et toute la nuit...

ÉLISA. Monsieur Amédée !

AMÉDÉE. Laissez donc, il ne sait ce qu'il dit.

M. BIZOT. Comment, je ne sais ce que je dis... je n'invente rien... je n'ai jamais inventé. .

AMÉDÉE. Pas même la poudre...

M. BIZOT. C'est M<sup>me</sup> Fromageot, notre portière, qui, en faisant ma chambre ce matin, m'a dit que tous les soirs, vers minuit, vous sortiez pour ne rentrer que le lend....

AMÉDÉE. Oui... quelquefois... c'est possible.... pour les décors de l'Ambigu.... parce qu'aux lumières on voit mieux l'effet. (*A part.*) Maudit bavard...

ÉLISA, à part. Il se trouble...

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est drôle!..

M. BIZOT. Après ça... vous concevez que je n'y tiens pas... cela regarde vos amis!.. ceux qui vous reçoivent.

ÉLISA à part. Le vilain homme...

M. BIZOT. Si je viens... c'est pour parler d'une chose plus intéressante pour M<sup>me</sup> Meunier.

AMÉDÉE, s'efforçant de rire et de prendre de l'aplomb. C'est peut-être encore quelque plainte contre ce pauvre Joseph?..

M. BIZOT. Non.... pas tout-à-fait... quoique le motif ne manque pas... et tout tout-à-l'heure encore...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Il est à son atelier...

M. BIZOT. Lui!.. le garnement...

ÉLISA. Eh! mon Dieu!.. qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon?..

M. BIZOT, passant entre M<sup>me</sup> Meunier et Elisa. Ce qu'il a fait?.. j'en ai vraiment honte... et j'en boîte encore... Imaginez-vous que je me promène assez volontiers le long du canal Saint-Martin... quand il fait beau... Je regarde l'eau qui coule, les bateaux qui vont et viennent... les écluses qui se vident, qui s'emplissent... ça m'occupe... ça m'échauffe... très-bien... tout-à-l'heure.... ah! bah!... il n'y a pas vingt minutes... je vois des jeunes ouvriers... des enfants qui jouent au bouillon... je ne m'arrête pas sérieusement à ces puérilités... mais pas du tout, au moment où j'y pense le moins... paf!... il m'arrive dans la jambe... juste au-dessus de la cheville, un énorme gros sou... aplati sur les bords... je suis sûr que j'en ai la marque... et une voix goguenarde

m'a dit : *gare les quilles!.... Je laisse échapper une prise de tabac que j'allais prendre, et je pousse un cri de douleur... ah!... lorsqu'en me retournant avec indignation, qu'est-ce que je vois? Joseph!.. votre fils Joseph, qui joue au lieu d'aller chez son imprimeur, et qui se met à rire en me reconnaissant... je me fâche... je m'avance... mais aussitôt une nuée de polissons m'entoure en riant comme lui... et me reconduit jusqu'au boulevard en me bousculant et en criant : sur tous les tons. Oh! c'te tête!.. (Amédée rit. A M<sup>me</sup> Meunier.) Vous voyez bien, madame Meunier, que c'est un mauvais sujet et qu'il finira mal.*

M<sup>me</sup> MEUNIER. Ah!.. j'en ai peur...

AMÉDÉE. Pour un sou qu'il vous a jeté dans les jambes...

ÉLISA. Un grand mal qu'il vous a fait...

M. BIZOT. Comment!.. un grand mal... (*A Elisa.*) Tenez, ne nous brouillons pas... chère demoiselle Elisa.... c'est votre frère... vous le défendez... je n'ai rien à dire... ça ne m'empêche pas de vous rendre justice à vous... et d'estimer votre famille. La preuve, c'est que je viens de parler de vous à la bonne maman... un grand secret...

ÉLISA. De moi...

AMÉDÉE. En ce cas, je me retire...

(On entend Joseph en dehors.)

M<sup>me</sup> MEUNIER. Qu'est-ce que j'entends là?...

M. BIZOT. Parbleu ça ne se demande pas!...

### SCENE III.

#### LES MÊMES, JOSEPH.

(Il arrive en courant... en blouse, sans casquette et tout mouillé.)

JOSEPH, grelottant. On... on... gon... on... hon... une blouse, grand'mère... une blouse... avec le dessous... je grelotte...

ÉLISA. Ah!.. mon Dieu...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Comme le voilà fait...

M. BIZOT. Hein?... quel état...

JOSEPH, allant à M. Bizot. Papa Bizot, voulez-vous battre la semelle... hon, hon, hon...

AMÉDÉE. Où diable a-t-il passé?...

ÉLISA. Mais tu vas attraper un rhume...

\* M. Bizot, M<sup>me</sup> Meunier, Elisa, Amédée.

\*\* M<sup>me</sup> Meunier, M. Bizot, Elisa, Amédée.







## SCÈNE V.

ELISA, AMÉDÉE.

ELISA. Sortez, monsieur, sortez.

AMÉDÉE. Oh! non, ne crains rien... ils sont partis...

ELISA. Ah! vous me faites trembler...

AMÉDÉE. Rassure-toi... mais je veux te gronder... tu n'as pas confiance en moi... ce n'est pas bien...

ELISA. Mais aussi, convenez que j'ai raison, cette existence mystérieuse...

AMÉDÉE. Eh! non, je t'assure... ce sont mes travaux.

ELISA. Autrefois, vous n'étiez pas ainsi. Vous restiez chez vous... et vous ne cherchiez pas de prétexte pour nous quitter... vous m'aimiez alors...

AMÉDÉE. Oh! maintenant plus que jamais...

ELISA. Songez-y donc... je ne suis qu'une pauvre fille... et si vous me trompiez... moi qui vous aime... qui ai confiance...

AMÉDÉE. Oh! tu as raison... je t'aimerais toujours... et quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais cette grâce... cette bonté...

(Il lui baise la main.)

JOSEPH, *rentrant et voyant Amédée baiser la main de sa sœur*. Excusez du peu!... Ah! c'est comme ça que ça se joue!

ELISA. Ciel! mon frère!

AMÉDÉE. Adieu, Joseph.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

ELISA, JOSEPH.

JOSEPH. Il t'a baisé la main... comme un grand monsieur... voulez-vous permettre?... que c'est bête... une main... quand il y a une figure.

ELISA. Enfin, te voilà séché... tu n'as pas froid...

JOSEPH. Ah! bien oui... j'étouffe! dis donc, j'ai l'air faraud comme ça.

ELISA. La toilette te va... tout comme à un autre.

JOSEPH. Et même mieux... tu vois bien, si j'avais un habit bleu comme M. Amédée, mon Dieu! on me prendrait pour un monsieur tout comme lui... avec seulement cinquante-cinq, soixante francs, j'aurai l'air notaire, quand je voudrai; et le dimanche quand j'ai ma redingote marron que maman m'a fait retourner et mon

gilet fond bleu que tu m'as fait faire avec un restant de ta robe, je ne suis pas mal tout de même, et je ne serai pas fier comme M. Amédée...

ELISA. Comment, il l'a été pour toi...

JOSEPH. Je crois bien... l'autre jour que je portais les épreuves d'un roman à M. Paul de Kock, que je lisais en route, je manque d'être écrasé par un cheval superbe... Oh! eh!... je recule, et qu'est-ce que je vois dans un beau tilbury...? M. Amédée qui menait, et qui me détache un coup de fouet sans me reconnaître... Monsieur Amédée!... que je lui crie... Ah! bien oui... il part comme l'éclair... sans seulement me regarder... C'est un faquin, vois-tu.

ELISA. M. Amédée... quelle apparence qu'il ait un tilbury!...

JOSEPH. Dam! à moins qu'il ne soit le cocher... Mais il y avait un domestique, un groom, vois-tu, que je reconnaîtrais entre mille.

ELISA. Tu es fou... mais enfin, me diras-tu ce qui t'est arrivé ce matin... comment es-tu tombé dans le canal?...

JOSEPH. Oh! c'est une aventure bien drôle, mais je ne veux la raconter qu'à toi seule... tu es gentille, tu ne me grondes pas, je t'aime, toi, ma sœur... toi, ma Lisa... qui as grand soin de notre grand'mère... pauvre vieille femme!... elle gronde bien par-ci, par-là, c'est de son âge... et puis, elle est si bonne... quand elle pleure... quand elle a du chagrin à cause de moi... des riens... des bêtises... eh bien! ça me fait venir de grosses larmes... Grand'mère, vois-tu... oh! grand'mère... je l'aime... et quand je l'embrasse... je la mangerais, quoi!... je me jetterais au feu pour vous...

ELISA. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit...

JOSEPH. Ah! oui, revenons à l'eau... Il faut donc te dire que les rencontres et les camarades, voilà ce qui m'entraîne toujours... les boulevards ou le canal... c'est ma perte. S'il n'y avait ni canal, ni boulevards, je ne flânerais jamais... tu comprends ça... on joue, je passe... ça vous tente... un quart d'heure est bien vite pincé!... on dit au chef d'atelier qu'on a attendu pour les épreuves... j'ai gagné onze sous mercredi; dis donc... c'est pas mal. (*A part.*) Il est vrai que j'en avais perdu dix-huit à l'imprimerie.

ELISA. Très-bien... très-bien... tu t'éloignes du canal...

JOSEPH. C'est juste... m'y voilà... pour lors, je trouve là un tas d'amis... Maigret, le fils du tourneur; Benoît, le fils du



sculpteur, menuisier en fauteuils... sept, huit, et Gambin ; oh ! Gambin... on parle de flâneur .. en voilà un fameux numéro , pas un pouce d'ouvrage.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Il commence' par fair' le dimanche ,  
Il n'travail' jamais le lundi ;  
Si l'mardi quelqu' parti' s'emmanche ,  
Ça dure jusqu'au mercredi ,  
Car c'est tous les jours fêt' pour lui.  
C'est le jeudi qu'il se promène ,  
Il fait ses farc's le vendredi ;  
Et quand il n'ribott' pas l'samedi ,  
Il dit qu'il a perdu sa s'maine.

Pour lors, qu'est-ce que je vois?... dix-huit sous sur le bouchon... je dis... j'en suis... avec ça que j'ai des doubles décimes qui sont soignés... un pour piquer, un pour abattre... est-ce que je ne te les ai pas montrés ?

ELISA. Mais le canal... le canal

JOSEPH. J'y rentre... je tire mes pards de ma poche, comme ça... (*Il tire son mouchoir de sa blouse et fait tomber une toupie avec sa corde.*) Tiens ! c'est ma dormeuse... autre jeu ça... c'est sur le boulevard... à côté du *Gybnase*, il y en a qui sont très-forts !... (*Tout en continuant son récit, il corde sa toupie, la prend dans le creux de sa main, etc., jeu de l'acteur.*) J'abats le bouchon du premier coup... ils étaient vexés... ils marronnaient... on relève de trois sous... il y avait du monde à nous regarder... des bonnes, des enfans... est-ce que je sais?... au moment où j'allais jouer mon second... voilà un grand cri !... qu'est-ce que c'est que cela?... figure-toi, une imbécille de bonne qui causait avec je ne sais qu'est-ce, sans s'occuper de son marmot, et le moutard était tombé dans le canal ; un pauvre petit mioche de quatre ans et demi. Ils étaient tous à crier : Ah ! mon Dieu !... au secours !... au secours !... un enfant qui se noie... Je n'en fais ni une, ni deux, v'lan... je me jette à l'eau... je repêche le gamin, au moment où il allait disparaître sous un bateau de tuiles... c'est encore heureux, n'est-ce pas... un petit moment plus tard, bonsoir... (*Il fait aller sa toupie et la prend dans la main.*) Ma jobarde de bonne s'était trouvée mal pendant ce tems-là... j'avais beau lui dire... maistenez donc, la Picarde... ce n'était peut-être pas une Picarde... c'est égal... voilà, votre enfant... faites-y attention une autre fois... Parole d'honneur... c'est indigne, les parens sont si imprudens... on devrait traduire des filles comme ça à la correctionnelle... Si jamais j'ai des enfans, je les promènerai moi-même. Il y avait foule... on m'entourait... on me serrait

les mains... on m'aurait embrassé sans la peur d'être mouillé... j'en étais tout honneux... avec ça que j'étais trempé comme tu as vu... Je me suis sauvé... et je suis rentré tout courant à la maison... voilà mon histoire du canal... n'est-ce pas qu'elle est drôle ?...

(Il fait aller sa toupie.)

ELISA. Bon Joseph... si gentil... si modeste... et on l'accuse toujours.

JOSEPH. Qui donc... mais qui donc... M. Amédée, peut-être ?...

ELISA. Non... il te rends justice... et tiens... je t'en prie ; pas de rancune pour lui... aime-le par amitié pour moi... n'en dis pas de mal devant grand'mère surtout... ça m'a fait du chagrin.

JOSEPH. Eh bien, non... je te le promets...

ELISA. J'ai déjà tant de peine à le défendre contre M. Bizot.

JOSEPH. M. Bizot... je m'en moque... c'est un vieux sarcophage... un être de l'ancien régime... couvert de préjugés.

ELISA. Ecoute donc ? ce matin, ce gros sou qu'il a reçu...

JOSEPH. Pourquoi qu'il vient se mettre dans notre bouchon ? D'ailleurs, il n'a rien à dire... je l'ai prévenu... j'ai dit : *Garde les quilles*...

(Et en disant cela, il lance une seconde fois sa toupie qu'il a cordée, et il attrape M. Bizot, qui entre en ce moment avec M<sup>me</sup> Meunier.)

~~~~~

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MEUNIER, M. BIZOT.

M. BIZOT, en entrant. Ainsi c'est... (*Recevant la toupie et sautant en l'air.*) Allons, bon... Ah ! mon Dieu...

JOSEPH. Monsieur Bizot...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Qu'est-ce que tu as fait là ?

JOSEPH, sans l'écouter, prend son tricot, s'assied sur son fauteuil et se met à tricoter. Laissez-moi, laissez-moi... je vais... c n'est rien, grand'mère...

M. BIZOT, s'asseyant près de la table. Non... achève-moi.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

JOSEPH. Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir?... tenez, monsieur Bizot, j'ai la main malheureuse avec vous... ne venez plus sur mon chemin, je vous casserai quelque chose, c'est sûr...

M. BIZOT. Aussi, je m'en vais... je rentre chez moi. Madame Meunier, je reviendrai chercher la réponse tout-à-l'heure... Adieu, petite... Diable ! je suis meurtri...

JOSEPH. Avec de l'eau fraîche et du sel.



M. BIZOT, *passant devant Joseph; et en s'en allant...* Hein !... révolutionnaire, va !...

(Il sort.)

JOSEPH, *qui s'est retenu de rire, éclate.* Ah ! ah ! ah ! ah !...

## SCÈNE VIII.

ELISA, M<sup>me</sup> MEUNIER, JOSEPH.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Et il rit encore... il rit !... mauvais sujet... qui me fait du chagrin... qui me rend malheureuse... qui me fera mourir...

JOSEPH. Ah !... si la grand'mère pleure, je n'en suis plus...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Allez-vous-en... allez à votre atelier, mauvais sujet...

JOSEPH. Non, grand'mère, non... je ne m'en irai pas comme ça... par exemple... nous quitter brouillés !... j'en serais malade toute la journée...

ELISA. Allons, grand'mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Non, non !... qu'il s'en aille... je ne veux plus voir... un drôle... un paresseux... un fainéant.

JOSEPH. Allez, grand'mère... grondez bien... abîmez-moi... aplatissez-moi... voulez-vous me battre un peu... si ça vous soulage, ne vous gênez pas... (*A part.*) Elle me tape quelquefois... comme ça pour rire... elle ne me fait jamais mal...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Vous le mériteriez bien... un brise-tout... toujours déchiré... que sa sœur s'arrache les yeux pour lui faire des reprises...

ELISA. Je ne m'en plains pas, grand'mère.

JOSEPH. Bonne Lisa !...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Et ta casquette, malheureux, où est ta casquette ?

JOSEPH. Ma casquette... tiens, c'est vrai !... elle est restée dans le canal, grand'mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Une casquette de cinquante-cinq sous... Tiens, va-t'en... tu mourras sur l'échafaud !...

(Elle va s'asseoir sur son fauteuil.)

JOSEPH. Pour avoir perdu ma casquette... (*A part.*) Nous en sommes déjà là... ça va être fait tout de suite.

ELISA, *assise sur la chaise auprès de madame Meunier.* Elle était bien vieille sa casquette.

JOSEPH. Et puis demandez-moi, grand'mère, s'il y a du bon sens de se mettre dans des états comme ça... pour une méchante casquette âgée de dix-huit mois !...

pardi, j'en manque bien de casquettes... voulez-vous que je vous en fasse vingt-quatre, et tout de suite ?... Nous autres, à l'imprimerie, nous n'avons pas besoin de chapelier... (*Il va à la table, prend une grande feuille de papier, et fait un bonnet.*) Voulez-vous un colback, un chapeau à la Napoléon... un bonnet d'évêque. Vous n'avez qu'à parler... par brevet d'invention...

(Il se coiffe du bonnet qu'il vient de faire, monte sur une chaise, et prenant une attitude, il chante.)

Voilà, voilà, le chapelier français.

Voilà, voilà...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Le moyen de se fâcher avec un monstre comme ça.

JOSEPH. Elle a ri.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as été faire dans le canal ?.. voyons ! qu'est-ce que tu as été faire dans le canal ?..

ELISA. Oh ! pour ça, grand'mère, ne le grondez pas... c'est à son éloge... il a sauvé un enfant qui se noyait...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Vrai !... à la bonne heure, tu as sauvé quelqu'un... c'est bien, je ne dis pas... mais pourquoi qu'il abîme ses effets ?..

JOSEPH. Dam !.. je ne sais pas me jeter à l'eau sans me mouiller. Allons, la paix, bonne grand'mère... (*Il va auprès d'elle et la caresse.*) Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air, ni moi non plus, un mauvais sujet, un scélérat comme vous dites... mais un bon enfant, qui vous aime bien...

(Il l'entoure de ses bras.)

ELISA, *d part.* Calin !..

M<sup>me</sup> MEUNIER. Je sais... je sais... mais alors il ne faut pas me faire de la peine... il faut travailler... il faut être un homme...

JOSEPH, *se laissant glisser à genoux auprès d'elle.* Oui, oui, c'est vrai... et je ne suis qu'un gamin... mais, soyez tranquille, ça viendra quelque jour... encore un an de bouchon, et ce sera fini... au travail... ferme !... j'enfoncerai les autres à l'atelier... je serai maître, contre-maître... et qui sait !.. notre patron, voyez-vous, grand-mère, il est venu à Paris, en veste et en sabots... le sac sûr le dos... il n'avait pas plus... il avait moins que moi... et maintenant il a une imprimerie... des ouvriers... et des rentes... mille écus à manger par jour... dans la vaisselle plate encore ; et à la dernière exposition des industries, la croix qu'on lui a donnée... la croix d'honneur ! Dam ! pourquoi que je ne serais pas comme ça un jour ?... Dieu ! se-



rais-je content pour vous, grand'mère ! il ne vous manquerait rien... votr'café tous tous les matins... avec une bonne douillette, bien ouatée, bien chaude... une citadine pour faire les courses... et une loge à l'Ambigu le dimanche... Comme je vous dorloterais... comme je vous mijoterais... (*L'embrassant.*) Bonne grand'mère... va !..

ÉLISA. Est-ce que vous lui tenez rancune ?

JOSEPH. Et une dot... à cette bonne Lisa !.. une dot énorme !..

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est d'un bon garçon, ce que tu dis là... vous ferez votre chemin... Oh ! oui, je prie tous les jours le bon Dieu pour qu'il vous bénisse... voyez-vous, mes enfans, nous ne sommes pas riches... votre père ne vous a rien laissé... un soldat, c'est tout simple... mais un brave, un honnête homme qu'on estimait... Faut être comme lui... Pauvre Etienne... je l'ai perdu... ça sera ma consolation... et du moins, quand je vous quitterai, je me dirai : Ils sont pauvres, mais honnêtes comme leur père.

ÉLISA, à part. Ah ! mon Dieu !..

M<sup>me</sup> MEUNIER, pleurant. Mon pauvre fils !

JOSEPH. Allons !... allons ! grand'mère !... v'là que vous pleurez... vous vous ferez mal... rencognez-moi donc ça. (*Il lui prend son mouchoir et lui essuie les yeux.*) Tenez, voilà que vous faites pleurer Lisa...

ÉLISA, vivement. Moi... mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc là ?..

JOSEPH. Riez, maman Meunier... riez vite, allons, une petite risette, que je m'en aille content...

M<sup>me</sup> MEUNIER, en riant. Pars, voyons... va à ton atelier... (*Il l'embrasse, elle se lève.*) Mais ne va donc plus au canal Saint-Martin, malheureux !..

JOSEPH. Dam !... il y a quelquefois des bonheurs... comme aujourd'hui.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Et surtout, ne joue pas au bouchon... entends-tu ?

JOSEPH, revenant. Oh ! ça... je ne promets pas, maman Meunier, j'ai le goût... c'est venu au monde avec moi... et je vous dirais non...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Joueur...

JOSEPH. Dam !... ça ne coûte rien à personne... il n'y a pas de frais à ce jeu-là... ne craignez rien, le tapis est là... pour tout le monde... Ce n'est pas comme au billard... douze sous par heure... et quinze sous le soir... à cause des quinquets... au lieu que le bouchon...

\* Elisa, Joseph, M<sup>me</sup> Meunier.

AIR nouveau. (Musique de M. Hormille.)

Je suis gamin, faut qu'jeuness' se passe.  
Les gamins sont de bons enfans ;  
Avec le tems tout s'efface,  
J'serai moins jeun' quand j'aurai trente ans.  
Flâner est dans mes habitudes,  
Je ne suis pas fort sur le latin ;  
J'ai complété mes études  
Le long du bou'l'vart Saint-Martin.  
A croix pile j'ai du génie,  
Aux quilles je suis un luron ;  
J'suis l'César de la toupie,  
Et l'Alexandre du bouchon.  
Je suis gamin, etc.

(Il sort en courant et en sautant.)

## SCENE IX.

ELISA, M<sup>me</sup> MEUNIER.

ÉLISA. Quel bon cœur !..

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais, je vous demande un peu ce qu'il a contre M. Bizot, ce bon voisin qui nous aime tant ?

ELISA. Lui !... pas Joseph, du moins...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Ah ! tu vas aussi crier après lui... n'est-ce pas ?... quand il s'occupe de toi... quand il vient de m'annoncer une affaire magnifique qui te regarde...

ELISA. Moi, maman Meunier...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Un mariage...

ELISA. Que voulez-vous dire ?..

M<sup>me</sup> MEUNIER. Je veux dire... que ce matin... le gros mercier qui demeure au coin... tu sais...

ELISA. M. Durand...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Oui !... il fait signe à M. Bizot qu'il voulait lui parler. — Vous connaissez mademoiselle Elisa Meunier, qu'il lui a dit ? — Oui, a répondu le voisin. — Elle n'est pas riche ? — Elle n'a rien. — Mais bien élevée ? — Parfaitement. — Elle a passé trois ans à la pension de Saint-Denis comme fille d'un légionnaire ; et puis, a continué ce bon M. Bizot, un ange, un trésor pour celui qui l'épousera. — Eh ! bien, a repris M. Durand, ce sera moi...

ELISA. Ô ciel !..

M<sup>me</sup> MEUNIER. « C'est une bonne ou-  
« vrière... une fille de ménage... qui ne  
« sort pas... qui aime bien sa grand-  
« mère... c'est bon signe... je suis veuf,  
« riche... sans enfans... et si elle veut de  
« moi, je l'épouse... sa famille sera la  
« mienne. — Eh bien, qu'est-ce que tu as  
« donc ?

ELISA. Rien, maman Meunier, rien.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Alors, M. Bizot est vite



accouru me dire ça... pour me faire plaisir, ma fille, et à toi aussi... je lui ai dit que nous consentions...

ELISA. Et vous avez eu tort...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Hein?

ELISA. Pardon... je veux dire... vous n'avez pas eu raison... car, bien certainement, je ne veux pas épouser M. Durand, je ne l'épouserai pas...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Elisa?... qu'est-ce que ça veut dire? un parti superbe!... ma fille... penses-y donc, tu n'as pas de fortune, toi... c'est cent fois mieux que tu ne pouvais espérer...

ELISA. C'est possible... mais... mais je ne l'aime pas...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Tu l'aimeras... on aime toujours son mari quand c'est un homme établi... honnête, surtout... songe donc qu'il peut aider ton frère, et puis... on peut le dire... ça ne fait pas mourir... je ne serai pas toujours là... il te faut un soutien... ne pleure pas, enfant!...

ELISA, dans les bras de M<sup>me</sup> Meunier. Ah!... grand'-mère... je ne l'aimerai jamais.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Jamais, ma fille!... jamais!... tu aimes donc quelqu'un?

(Elisa se cache la tête dans ses mains.)

AIR du *Partage de la richesse*.

Quelqu'un, que je connais sans doute...

Un amour que tu m'avoueras.

Qu'est-ce donc que ton cœur redoute?

ÉLISA.

Mère, ne m'interrogez pas!

M<sup>me</sup> MEUNIER,

Pourquoi donc? parle, sois sincère...

Et surtout ne vas pas mentir:

Cacher un secret à sa mère,

C'est être bien près d'en rougir.

ELISA. Je ne puis pas... je ne dois...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Comment!... celui que tu aimes, tu n'oses pas le nommer? tu baisses les yeux... est-ce que par hasard... oui, ce doit être ça... M. Amédée...

ELISA. Oh! je n'ai pas dit...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Je le devine... ses assiduités chez nous... un inconnu... dont l'existence est fort équivoque.

ELISA. Oh!... vous ne disiez pas cela... ce matin encore.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Non! et j'avais tort... M. Bizot m'en a fait l'observation... on jase dans le quartier... ses visites sont remarquées... et il faut que ça finisse aujourd'hui même... ou qu'il s'explique... allons!... pas de chagrin surtout, ma fille...

ÉLISA. Ne croyez pas M. Bizot... car il en veut à Joseph.

## SCENE X.

LES MÊMES, M. BIZOT.

M. BIZOT, entrant. Là?... il est arrêté...

ELISA. O ciel!

M<sup>me</sup> MEUNIER. Arrêté... qui donc?

M. BIZOT\*. Eh! parbleu, Joseph... votre garnement.

ELISA. Mon frère!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Joseph!... Ah! monsieur Bizot!...

M. BIZOT, la soutenant. Voyons! voyons!... calmez-vous... ce ne sera rien, je l'espère... mais enfin, je l'avais prédit... avec une conduite comme celle-là...

ELISA. Expliquez - vous, monsieur... mon pauvre frère... où est-il?

M. BIZOT. Dam!... il est pris!

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais où est-il?..

M. BIZOT. Ils l'emmenent... les soldats qui l'ont arrêté...

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est le coup de grâce...

ELISA. Mais parlez donc! (*A part.*) Vilain homme!

M. BIZOT. Un petit tour à la salle Saint-Martin... il n'y aurait pas de mal... s'il n'y a rien de grave.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais enfin la raison... pourquoi l'ont-ils arrêté?

ELISA. Oui... pourquoi?

M. BIZOT. Dam!... je ne sais pas trop... si je dois vous dire...

M<sup>me</sup> MEUNIER et ELISA. Mais oui! .. mais oui!...

M. BIZOT. Eh bien! je revenais de chez monsieur Durand... à qui j'ai dit votre réponse...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Oh!... j'ai à vous parler... après?...

M. BIZOT. Lorsqu'au coin de la rue du Faubourg... je vois du monde... beaucoup de monde... et deux jeunes gens que la garde emmenait... c'est-à-dire... deux jeunes gens... il y en avait un vieux...

ELISA. Après?...

M. BIZOT. Eh bien!... dans ces deux malheureux... jugez de ma surprise... surprise, c'est-à-dire!... enfin, c'est égal... je reconnais votre Joseph...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Ah! mon Dieu!...

ELISA. Vous l'avez vu?...

M. BIZOT. Comme je vous vois... je demande à une dame qui était là... pourquoi on arrête ce petit brun.

ELISA. Eh bien?...

M. BIZOT. Elle n'en savait rien... je m'a-

\* Elisa, M. Bizot, M<sup>me</sup> Meunier.



dresse alors à l'épicier qui était sur le seuil de sa porte... et il me répond : dam!... faut-il!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Vous me faites mourir à petit feu...

M. BIZOT. Il me répond qu'il s'agit d'une pièce d'étoffe... qui a été volée au magasin en face...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Volée!...

ELISA. Mon frère!... oh! c'est impossible...

M. BIZOT. On me l'a dit...

ELISA. Oh! je cours... moi... je réclamerai... je dirai... un vol!... mon frère... ça ne se peut pas...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Un voleur!... Joseph... j'en mourrai.

(Elle tombe sur une chaise auprès de la table.)

~~~~~

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant sur les derniers mots.* Hein!... qu'est-ce que c'est?

ELISA. C'est lui!...

M. BIZOT. Joseph!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Voyez-vous!... ils l'ont relâché...

JOSEPH. Eh! oui, me v'là... ne pleurez donc pas comme ça... c'est bête...

M<sup>me</sup> MEUNIER. N'est-ce pas, Joseph... mon enfant... que ce n'est pas vrai... que tu n'as pas volé...

ELISA. Non... non.

JOSEPH, *stupéfait.* Volé!... vous avez pu croire... on a pu dire... moi... me soupçonner... d'un vol... d'un vol... c'est affreux!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Calme-toi...

JOSEPH, *hors de lui.* Mais qui donc... le scélérat!

ELISA. Eh!... M. Bizot, donc...

M. BIZOT, *reculant.* Oh!... j'ai dit...

JOSEPH, *veut aller à lui; M<sup>me</sup> Meunier et Elisa le retiennent.* Monsieur Bizot!... c'est lui!... toujours lui!... m'accuser... venir dire à grand'mère que je suis... que j'ai volé... vous voulez donc que je vous tue... Vous voulez donc... vieux coquin... non, laissez-moi!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Joseph... je vous ordonne...

ELISA, *le tirant par sa blouse.* Mon frère!...

JOSEPH. Allez-vous-en... tenez, allez-vous-en... car je ne sais pas ce que je vous ferais... sans le respect que j'ai pour votre âge...

M. BIZOT. Oui... il y paraît!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais enfin... tu étais arrêté... et il a pu croire...

JOSEPH. Arrêté... arrêté...

ELISA. C'est pour quelque espièglerie!

JOSEPH. Moins que ça, encore moins... vous n'avez qu'à demander à votre M. Médée...

ELISA. Amédée!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Il est là dedans?

M. BIZOT, *bas.* Lui aussi... hein?...

JOSEPH. Oh!... il passait... (*Bas à Elisa.*)

Un fameux secret que j'ai appris, va!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Enfin, dis-nous donc... \*

JOSEPH. Voilà ce que c'est... grand'mère... Je sortais de mon imprimerie, où c'que j'avais pris ces épreuves, et je les portais à M. Paul de Kock... qui les attend depuis trois jours... quand je me trouve au milieu d'un houra... Bref, je vois des municipaux... des agens de police... on court... on crie... les chiens aboyaient... j'ai cru que c'était une émeute... comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je ramasse quelque chose...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Tu as toujours des idées.

JOSEPH. Ce n'était pas une idée, grand'mère... c'était une pierre... écoutez donc... on peut avoir besoin pour se défendre... ça s'est vu!... Bref, voilà une pierre qui casse un réverbère... ce n'était pas la mienne... parole d'honneur. Un municipal qui était devant moi se retourne... il prétend que c'est moi qui viens de casser un réverbère... (*Variant sa voix.*) Municipal... vous vous trompez, que je lui dis. — C'est toi, gamin... qu'il me répond. — Municipal... je vous jure que c'est une erreur profonde. — Tais-toi, insolent... galopin... ces gens-là ont des expressions... défaut d'usage. — Municipal... je porte les épreuves à M. Paul de Kock... je suis pressé. — Je m'importe peu que tu sois pressé... toi et ton monsieur Paul de Kock... c'est toi... je t'ai vu. — Quelle bêtise!... il me tournait le dos... comme si un municipal avait des yeux derrière la tête. — Municipal... v'là encore ma pierre! — Ah!... vois-tu! — Bref... il veut m'empoigner... Moi qui vois sa couleur, je lui passe la jambe... un crochet... et v'là... en deux temps, le voilà par terre à se reposer de ses fatigues. Pendant qu'on rit, je veux me sauver... mais qu'est-ce que je trouve derrière moi!... trois sergens de ville, qui me prennent au collet.

ELISA. Ah! mon Dieu!...

JOSEPH. Trois; plus que ça de monnaie pour passer mon hiver... et comme je n'ai que deux jambes, je ne pouvais pas les as-

\* M. Bizot, Elisa, Joseph, M<sup>me</sup> Meunier



soir sur la même banquette... il n'y avait pas moyen, cette fois... je suis pris et emmené... avec l'autre.... un grand, qui avait volé.

M. BIZOT. C'est donc ça...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il dit?...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais enfin... enfin?...

JOSEPH, regardant *Elisa* et appuyant. Enfin... il s'est trouvé là... un monsieur... un jeune homme décoré... qui a dit un mot tout bas au commissaire.

ELISA, à part. Un jeune homme.

JOSEPH, vivement. Le commissaire... vous savez, ce gros, qui louche d'un œil... et qui a l'autre demoin. Il est laid... mais c'est un brave homme...

AIR : *Vaudeville du Premier Prix*

Sans lui, ma foi! j'avais mon compte,  
Et bon gré, mal gré, c'est certain.  
J'allais, j'en serais mort de honte,  
Coucher à la salle Saint-Martin.  
Ça m'appelle, malgré ma colère,  
Qu'j'ai fait l'plongeon. J'en ris d'un bon cœur,  
Daus l'canal Saint-Martin... grand'mère,  
C'est un saint qui m'porte malheur.

ELISA. Ainsi c'est le commissaire?.

JOSEPH. Il a vu que je n'étais pas fautif et il m'a fait mettre dehors... voilà pour-quoi je ne suis pas dedans.

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est tout!...

JOSEPH. Dam! oui... excepté qu'il m'ont déchiré ma blouse.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Encore!... c'est là seconde d'aujourd'hui...

JOSEPH. Ah! bah... c'est devant... ça ne se voit pas...

ELISA. Quand on en est quitte pour cela...

M. BIZOT. Alors... c'est l'autre...

JOSEPH. Hein?... vous dites?...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Taisez-vous! flâneur... se faire arrêter... nous faire une peur pareille.

JOSEPH. C'est pour de rire...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Pour le coup... c'est trop fort... et c'est fini... je ne vous le pardonnerai pas... mauvais sujet... Venez, monsieur Bizot... j'ai bien des choses à vous dire... mais pas devant ce garnement...

M. BIZOT. Je ne demande pas mieux...

JOSEPH. Mais, grand'mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Non, jamais...

JOSEPH, suçant M. Bizot, et imitant l'air d'un chien. Hou, hou, hou!...

M. BIZOT, effrayé. Ah!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Qu'est-ce que c'est? (*A Joseph*.) Jamais!...

(Elle sort avec M. Bizot par la droite.)

## SCENE XII.

JOSEPH, ELISA.

JOSEPH. Oh!... jamais... et dire que

sans ce vieux hibou... elle n'aurait rien su... rien...

ELISA. Enfin, nous sommes seuls... me diras-tu ce que signifient ton air mystérieux... tes demi-mots... tes regards.

JOSEPH. Ah! oui... M. Médée.

ELISA. Silence!... eh bien?

JOSEPH. Je n'ai pas voulu dire devant grand'mère... parce que tu m'as prié...

ELISA. Bien!... bien!... explique-toi...

JOSEPH. Bref!... ton monsieur Médée... (*à demi-voix*) c'est un mouchard!

ELISA, poussant un cri. Ah!...

(Elle s'appuie à une chaise.)

JOSEPH. Je le crois.

ELISA, se contraignant. Non... non!... ne dis pas... lui!...

JOSEPH. Oh! mon Dieu!... comme tu te révolutionnes pour un mot, parce qu'il vient ici, il ne faut pas, vois-tu... ces gens-là on leur dit: Va-t'en, et ils filent...

ELISA. Mais sur quels indices... qui t'a dit?

JOSEPH. Voilà!... quand j'ai été pris et conduit chez le commissaire... toujours le gros qui a un œil dépareillé, un monsieur s'est glissé auprès de lui tout doucement... comme pour n'être pas vu de moi...

ELISA. C'était lui!...

JOSEPH. Médée, avec un habit noir et un ruban à sa boutonnière...

ELISA. Non, non, je ne puis croire Amédée!...

JOSEPH. Hein?... tu dis?...

ELISA. Je dis que tu es fou... tu te trompes... ce n'était pas lui?...

JOSEPH. Oh!... pour ce qui est de lui... je suis bien sûr... que je n' me trompe pas... et puisqu'il faut te le dire, je n'en suis pas surpris... parce qu'il me promet toujours des billet d'Ambigu où il fait les décors, soi-disant... et je ne vois rien venir. Lui, M. Médée, un élève de M. Cicérl... un simple barbouilleur... avec un tilbury et une croix!... ah! ouiche!... Il ne ressemble pas plus à un rapin que moi à un évêque...

ELISA, à part. Oh! mon Dieu!

JOSEPH, qui s'est assis sur le fauteuil de la grand'mère. Il ne faut rien dire à grand'mère... Ah!... bien... si elle savait qu'elle a reçu chez elle un... ah!... elle qui tient tant à l'honneur... ça la suffoquerait... pauvre bonne femme...

ELISA. Tu as raison... je lui parlerai moi-même.

JOSEPH. Dam!... si tu veux... je lui donnerai son compte.

ELISA. Non, non... Ah! le voilà, laisse-nous.



## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE\*. Enfin!.. je suis libre.. Elisa!.. Ah!... c'est toi, Joseph....

JOSEPH Comme vous voyez, monsieur Médée (*Elisa à Elisa.*) Dis donc, le ruban n'y est plus...

ÉLISA, *bas.* Va-t'en!...

AMÉDÉE. Est-ce que tu as congé à ton imprimerie aujourd'hui, mon garçon?...

JOSEPH. Non!... au contraire... en vous remerciant tout de même du service...

AMÉDÉE. Hein!... je ne sais ce que tu veux dire...

JOSEPH. Comment... vous n'étiez pas?..

AMÉDÉE. J'étais à mes décorations...

JOSEPH, *passant auprès de lui.* Ah! oui, c'est juste... à l'Ambigu... (*Bas à Elisa.*) Il nie... c'est ça... (*Haut.*) De belles décorations, je suis sûr... Vous devriez bien nous en montrer une... seulement une... en rouge...

AMÉDÉE, *à part.* Il m'a vu!...

ÉLISA. Mais, va-t'en donc, Joseph... on attend après tes épreuves...

JOSEPH Ah oui... J'y vais!... (*Bas.*) Il a l'air capon (*Haut.*) Seulement une...

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA. Monsieur Amédée...

AMÉDÉE. Elisa... quel trouble!... quels regards.... Qu'avez-vous?

ÉLISA. Ce que j'ai?... Ne le devinez-vous pas? Ah! monsieur Amédée, si vous m'aviez trompée..... ce serait affreux, voyez-vous?...

AMÉDÉE. Allons.... quelles idées vous avez encore... laissons cela.... de grâce....

ÉLISA. Non!..., non!..., non!... il faut vous expliquer... Vous n'êtes pas ce que vous nous disiez.... un pauvre artiste....

AMÉDÉE. Si fait...

ÉLISA. Non... ce n'est pas vrai... vous m'avez trompée.... vous me trompez encore... Ce tilbury dans lequel mon frère vous a rencontré.... annonce une fortune que vous nous cachez...

AMÉDÉE. Comment, Joseph m'a rencontré?... Où donc?

ÉLISA. Ah!.. vous voyez bien... Et cette croix que vous portiez tout-à-l'heure.... et

\* Joseph Elisa, Amédée.

ce crédit que vous avez eu de le faire mettre en liberté.

AMÉDÉE, *embarrassé.* Puisque vous le savez, je ne le nierai pas... Votre frère était arrêté pour une faute légère... moins que rien... Je passais.... et à ma demande, à ma prière, on l'a mis en liberté sur-le-champ. Je n'ai pas même eu besoin de me nommer.

ÉLISA. De vous nommer!... Avoue-moi donc enfin que tu m'as trompée... Dis... je te pardonnerai... Mais, dis-le-moi.

AMÉDÉE. Eh bien! oui... puisqu'aussi bien il n'y a plus moyen de te le cacher... oui, je t'ai trompée!...

ÉLISA. Ah! mon Dieu!

AMÉDÉE. Parce que je t'aimais.... parce je voulais ton amour!... Mais, si sage, si timide.... tout ce qui pouvait séduire une autre n'aurait fait que t'éloigner de moi... Je suis devenu un artiste sans crédit, sans fortune, sans famille... J'ai échangé mon appartement contre une mansarde...

ÉLISA. Monsieur!... monsieur.... Mais qu'êtes-vous donc?

AMÉDÉE. Ton ami... ton amant... Je t'aime..... tu le sais bien..... je n'aime que toi... et tes larmes.. je voudrais les racheter au prix de ma vie en tière...

ÉLISA. Eh bien! alors, venez trouver ma grand'mère... dites-lui que vous m'aimez... Elle sait que je vous aime... et si vous ne m'avez pas trompée... demandez-lui ma main... Tenez vos promesses... toutes vos promesses!... Venez!...

AMÉDÉE. Elisa!... calmez-vous... écoutez-moi...

ÉLISA. Vous refusez... Vous ne vouliez donc que me séduire... me perdre...

AMÉDÉE. Je ne suis pas libre non plus... J'ai un père dont la sévérité...

ÉLISA. Une famille!... et vous disiez...

AMÉDÉE. Grâce!...

ÉLISA. Ah! malheureuse!...

(Elle tombe assise et pleure.)

AMÉDÉE. Oui, une famille qui pourrait exiger pour moi un sort plus brillant peut-être... Mais, plus tard... (*Mouvement d'Elisa.*) Rassure-toi... tout ce qui doit te rendre la confiance, le bonheur... c'est mon amour, qui jamais n'a été plus tendre!... Et qu'as-tu besoin de sermens nouveaux... d'engagemens plus sacrés que ceux que ton amour a sanctifiés pour moi?... Ne peux-tu m'aimer tel que tu me connais... tel que je suis... en secret, toujours... Laisse-moi t'assurer un sort digne de toi... te faire partager une fortune...



ELISA, *se levant vivement*. Ah ! monsieur...

(Elle passe à gauche.)  
AMÉDÉE. Pardon !... ne repousse pas mes vœux... tu es ma femme ; et...

~~~~~

## SCENE XV.

LES MÊMES, M. BIZOT, puis JOSEPH.

M. BIZOT, *à la cantonnade*. Oui, je m'en charge... je m'en...

(Il aperçoit Amédée et s'arrête.) \*

AMÉDÉE, *changeant de ton*. Ainsi, mademoiselle, quand M<sup>me</sup> Meunier voudra...

ÉLISA, *bas*. Et cacher mes larmes...

M. BIZOT. C'est lui... tant mieux ?.. Ah ! monsieur Amédée, je suis bien aise de vous voir...

AMÉDÉE. Monsieur... certainement... Je venais prendre un rendez-vous pour finir le portrait de M<sup>me</sup> Meunier...

M. BIZOT. Ah ! oui... mais en attendant, elle m'a prié d'avoir avec vous un quart-d'heure d'entretien...

AMÉDÉE. Avec moi, monsieur !... (*À part.*) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?..

ÉLISA. Avec M. Amédée... En ce cas je vais...

M. BIZOT. Non, restez !... Si monsieur veut me permettre de l'accompagner jusqu'au boulevard...

AMÉDÉE. Comment donc !... avec plaisir !... (*À part.*) Que le diable l'emporte...

M. BIZOT, *bas à Elisa*. Vous avez tort... c'était un bon parti... monsieur Durand...

AMÉDÉE, *à M. Bizot*. Je suis à vos ordres.

M. BIZOT. En ce cas, suivez-moi.

(Il remonte la scène.)

AMÉDÉE, *se rapprochant d'Elisa*. A bientôt.

[Au moment où M. Bizot est près de la porte et va l'ouvrir, Joseph rentre, et l'ouvrant brusquement, il heurte vivement M. Bizot, qui va tomber sur le mur.)

JOSEPH, *entrant et criant*. Ah ! enfin, je sais... je sais...

M. BIZOT. Eh bien ! eh bien !...

AIR : *Venez, mon père.*

C'est encor lui, j'en mourrai, c'est certain.

ÉLISA.

O ciel ! mon frère !

M. BIZOT.

Il en veut à ma vie !

JOSEPH.

Est-ce ma faute ?... là ! j'ai prié, Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

M. BIZOT, *à Amédée*.

Venez, monsieur...

AMÉDÉE.

Je vous suis... au revoir

JOSEPH.

C'est encor lui.

M. BIZOT.

Je prends courage.

Je donnerai congé ce soir.

Et dès demain je déménage.

ENSEMBLE. \*

AMÉDÉE.

Pauvre Elisa, son malheur est certain,

Mon abandon peut lui coûter la vie ;

Que faire, ô ciel ! par cette perfidie

Mon fol amour a rompu son destin.

JOSEPH.

Je vous cass'rai quelque chose, c'est certain.

C'est comm' ce matin, la toupie ;

Est-ce ma faute là, je vous en prie ;

Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

ÉLISA.

Oui, c'en est fait, j'en mourrai de chagrin.

Sa trahison doit m'arracher la vie.

Pouvais-je croire à tant de perfidie...

Lorsqu'il parlait ici de notre hymen ?

M. BIZOT.

Je suis rompu, j'en mourrai, c'est certain.

Le drôle, il en veut à ma vie ;

Est-ce ma faute, je vous prie,

S'il est toujours aussi sur mon chemin ?

(*Amédée et M. Bizot sortent.*)

~~~~~

## SCENE XVI.

JOSEPH, ÉLISA.

ÉLISA, *à part*. Que va-t-il lui dire ?... si c'était...

JOSEPH. Eh bien !... je le connais.

ÉLISA. Qui donc ?

JOSEPH. M. Médée...

ÉLISA. Ah ! tu sais...

JOSEPH. Tout... son nom, son père, son numéro... Je me trompais, ce n'est pas un...

ÉLISA. Et qui t'a appris ?

JOSEPH. Ah ! voilà... ça sert d'être gamin quelquefois... Je portais donc mes épreuves... ces gneuses d'épreuves ont-elles du guignon !... elles n'arriveront pas aujourd'hui.

ÉLISA. Parle donc.

JOSEPH. Tout-à-coup, au détour du boulevard, dans la rue Basse, j'aperçois un tilbury... juste celui de l'autre jour, avec un joli cheval... J'aime ça, les chevaux... et puis le petit groom, avec un galon doré à son chapeau et un collet vert à son habit... une livrée... pas génée !...

ÉLISA. C'était à M. Amédée...

JOSEPH. Attends donc... Je le reconnais tout de suite... il avait l'air d'attendre son maître... Il était descendu, le groom... un mioche... Bon ! que je me dis : je vais

\* Joseph, M. Bizot, Amédée, Eliza.

\* Amédée, M. Bizot, Eliza.



te repincer au demi-cercle, toi !... Pour lors, je m'approche très-poliment... C'est vous qui êtes le bourgeois... je lui dis... pour le flatter... Juste, il s'y laisse prendre... Je le fais causer de sa bête, et de lui... Il laisse échapper le nom de son maître ; et de carotte en carotte, j'apprends que M. Médée est un beau jeune homme, très-riche... fils d'un vieux général ou amiral... criblé de décorations et de blessures, avec beaucoup de gloire et un grand nombre de rhumatismes... Enfin, un pair de France, ma chère...

ÉLISA. Un pair de France...

JOSEPH, *gaîment*. Rien que ça... M. Médée a une tante !.. une folle, qui ne lui refuse rien... Il est très-dépensier... il donne dans les plaisirs jusqu'au cou... Les parties... les dîners !.. Farceur fini, quoi !.. Et en ce moment il file un mariage au treizième arrondissement...

ÉLISA. Que veux-tu dire ?

JOSEPH, *riant*. Dam !... ce qu'il m'a dit, le petit... M. Médée est amoureux d'une jeunesse, qu'il trompe comme tant d'autres... parce que... (*Elisa chancelle.*) Eh bien !... Quoi donc ?... Qu'est-ce que tu as ?...

(Il la soutient dans ses bras.)

ÉLISA. Ah ! j'étouffe... je n'y vois plus... mon frère...

JOSEPH. Lisa !.. ma sœur !.. Eh bien !..

ÉLISA, *fondant en larmes*. Déshonorée ! perdue !..

JOSEPH. Que dis-tu ?..

ÉLISA, *se jetant à son cou*. Moi !.. moi !.. partons !.. emmène-moi !.. Qu'ils ne sachent pas... qu'ils ne voient pas... (*Revenant à elle.*) Joseph !.. Ah ! malheureuse... j'ai dit...

JOSEPH, *pâle et immobile*. Toi, perdue... ma sœur !... C'est donc toi... Ah ! oui... j'aurais dû... je... Mais, ma sœur... comment penser ?...

ÉLISA. Joseph !.. oh !.. ne dis jamais... Il m'a trompée... il m'avait promis... juré...

JOSEPH, *lui mettant la main sur la bouche*. Oh !.. tais-toi... tais-toi... que grand-mère ne sache pas... Pauvre femme, ça la tuerait...

ÉLISA. Non, non, c'est moi.

JOSEPH, *apercevant M<sup>me</sup> Meunier*. La voilà !...

## SCENE XVII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MEUNIER, M. BIZOT.

M<sup>me</sup> MEUNIER, *sortant de la droite, et allant vers le fond.* Allons donc, monsieur Bizot... je vous attendais de ma fenêtre...

JOSEPH, *s'efforçant de paraître gai*. Ah ! ah !... monsieur Bizot... (*Bas à Elisa.*) Ris donc, voyons... tâche de rire... n'étouffe pas comme ça...

(Il pleure.)

M. BIZOT, *entrant*. Me voilà ! me voilà...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Eh bien ?

M. BIZOT. Il ne viendra plus...

ÉLISA, *vivement*. Qui donc ?..

JOSEPH, *lui serrant fortement la main*. Ah !...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Tu vois... parce qu'on lui a dit de s'expliquer.

M. BIZOT. J'en étais sûr...

JOSEPH, *gaîment*. Vous dites, grand'mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Je dis, drôle, paresseux que s'il n'y avait que vous pour veiller sur l'honneur de la famille, comme vous l'aviez promis à votre père, quand il vous recommandait Elisa...

M. BIZOT. Un beau protecteur...

JOSEPH, *s'attendrissant peu à peu*. C'est vrai, grand'mère... vous avez raison... Oui, je me rappelle mon pauvre père... il allait mourir... Vous nous aviez amenés tous les deux... près de son lit... Elisa et moi... deux pauvres enfans... En nous regardant il pleurait... et nous aussi... et vous aussi... grand'mère... et puis il me dit... Oh ! ça me revient comme si c'était hier... il me dit : « Joseph... tu aimes bien ta sœur, n'est-ce pas ?.. et plus tard, quand tu seras » un homme, ce sera à toi, mon enfant, » de veiller sur elle... de la protéger... de la défendre... Pour tout bien... je te » laisse le nom d'un brave homme et son » honneur, qui sera le tien !.. gardez-les » bien tous deux ! » Et il nous embrassa... et il mourut en nous bénissant... Et moi, je n'ai rien fait pour mériter ça... j'ai été un fainéant, un flâneur, un gamin qu'il faut battre, qu'il faut chasser... Elisa, ma pauvre sœur... vous ne me pardonnerez pas, vous ferez bien...

ÉLISA, *lui serrant la main*. A toi !.. oh ! mon Dieu !..

M<sup>me</sup> MEUNIER, *essuyant ses larmes*. Eh

\* Bizot, M<sup>me</sup> Meunier, Joseph, Élisa.



bien ! quoi !.. tu vas nous faire pleurer, à présent...

M. BIZOT, *de même*. C'est vrai !... il fait tout ce qu'il veut...

M<sup>me</sup> MEUNIER, *à Elisa*. Ça te suffoque ! Allons, il est parti, ce M. Amédée... Tu l'oublieras...

AIR de *Renaud de Montauban*.

Il est parti, cet inconnu,  
Pour l'honneur de notre famille.

ÉLISA, *d'une voix éteinte*.

Il n'est plus tems.

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu ?

M<sup>me</sup> MEUNIER.

Allons, tu l'oublieras, ma fille.

Toi, Joseph, tu n'es qu'un enfant.

JOSEPH.

Un enfant ! qui moi ? non, grand'mère,  
Oh ! non... je sens à ma colère,  
Que je suis un homme à présent.

ÉLISA Je me meurs...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Ma fille !

M. BIZOT. Eh bien ! elle se trouve mal...

(Elisa est tombée sur une chaise. M<sup>me</sup> Meunier et M. Bizot sont occupés d'elle.)

JOSEPH, *seul, sur le devant de la scène, à droite*. Elisa !.. ma sœur... secourez-la... Un homme !.. oui, je veux être un homme !.. il faut que je sois un homme.. Adieu !..

(Il sort rapidement par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

théâtre représente un salon chez le général Morin. Entrée par le fond. Portes latérales. La porte à la droite de l'acteur est celle du général ; à gauche une seconde entrée. Sur le devant du même côté, un canapé ; de l'autre côté une table.

### SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, le général et M<sup>me</sup> de Morin entrent par la porte du fond.)

M<sup>me</sup> DE MORIN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Et moi, je vous dis que non...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Et moi, je vous dis que si...

LE GÉNÉRAL. Vous êtes une folle...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Et vous un bourru...

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant sur le canapé*. Parce que je vous dis vos vérités...

M<sup>me</sup> DE MORIN, *s'asseyant auprès de la table*. Parce que vous aimez à me contrarier... c'est votre plaisir.

LE GÉNÉRAL. J'y tiens... je n'en ai pas d'autres... ça... et ma goutte... voilà ce qui me reste...

M<sup>me</sup> DE MORIN. C'est trop de moitié...

LE GÉNÉRAL. Voulez-vous de ma goutte ?... je vous la cède... et de tout mon cœur...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Merci, mon cher beau-frère... Mais, quoi que vous en disiez... je vais écrire à mon médecin de venir le voir.

LE GÉNÉRAL. Pour un rhume !... ça n'a pas le sens commun...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Cela peut être grave... (Elle écrit.)

LE GÉNÉRAL. Laissez-moi donc tranquille !... Au reste... écrivez... Vous aimez à déranger les gens pour rien... Et quand mon pauvre frère vivait, c'était la même chose... pas un instant de repos...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Avec cela qu'il était si complaisant... comme vous...

LE GÉNÉRAL. Ah ! parbleu ! madame.

AIR de *Turenne*.

Vous le tourmentiez ce bon frère,  
C'était le meilleur des époux.  
Lorsqu'une paix involontaire,  
Nous renvoya chacun chez nous,  
Nous revînmes bien malgré nous.  
Fou que j'étais, dans mon veuvage,  
Je regrettais la guerre... et je le vois,  
Mon frère, plus heureux que moi,  
La retrouvait dans son ménage !

M<sup>me</sup> DE MORIN, *riant*. Toujours aimable !...

HILAIRE, *qui est entré depuis un moment*. Général ?...

LE GÉNÉRAL. Après ?...

HILAIRE. Je viens prendre vos ordres pour le déjeuner.... si vous déjeunez à l'hôtel...



LE GÉNÉRAL. Imbécille!... est-ce que je peux sortir?... est-ce que je sors?... est-ce que la goutte ne m'a pas cloué ici?... je ne vais pas même à la chambre...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Vous en êtes fâché?

LE GÉNÉRAL. Je ne dis pas... c'est si amusant...

HILAIRE. Qu'est-ce que monsieur le général prendra ce matin?...

LE GÉNÉRAL. Eh! parbleu!... du chocolat!... voilà mon ordinaire depuis six semaines... Je me prive de tout... et l'on parle des progrès de la médecine; je leur en fais mon compliment!... l'homœopathie est une belle découverte!... depuis qu'elle s'en mêle, je ne dors plus... A propos, Hilaire... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage que j'ai entendu hier soir... au moment de me coucher?...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Ah!... j'en ai eu un mal de tête affreux!...

HILAIRE. Non Dieu!... madame, je ne sais que vous dire... nous n'y comprenons rien... C'est un petit jeune homme... une espèce d'ouvrier en blouse... Il voulait absolument entrer... il était fort ému... fort agité... il demandait à voir M. Morin...

LE GÉNÉRAL. Moi?...

HILAIRE. On lui a dit que vous reposiez... il n'en a tenu compte... Il voulait entrer de vive force... c'était un diable... En se colletant avec le concierge, il a cassé deux ou trois carreaux... et sans une patronille qui est venue à passer et qui l'a fait fuir... je ne sais pas comment cela aurait fini...

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Ah! il a cassé des carreaux?...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Il faut le faire arrêter...

LE GÉNÉRAL. Non!... il faut les faire remettre...

## SCENE II.

LES MÊMES, AMÉDÉE. \*

AMÉDÉE. Bonjour, mon père... comment avez-vous dormi?...

LE GÉNÉRAL. Mal!... et toi, t'es-tu couché?...

AMÉDÉE. Mon père!...

M<sup>me</sup> DE MORIN, *se levant*. Amédée, tu ne m'embrasses pas?

AMÉDÉE. Ma tante ici... déjà...  
(Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> DE MORIN. Levée sitôt... cela t'étonne... et moi aussi... Octave est souffrant... J'envoie chez le médecin... tu

\* M<sup>me</sup> de Morin, Amédée, le général.

passeras chez moi ce matin... j'ai à te parler de la grande affaire... tu sais?...

AMÉDÉE. Ma tante.

LE GÉNÉRAL. Ah! oui, le projet... vieille noblesse.

(M<sup>me</sup> de Morin passe auprès du général.)

AIR de la Robe et les Bottes.

Terminez donc ce brillant mariage.

M<sup>me</sup> DE MORIN.

Eh! oui vraiment.

LE GÉNÉRAL.

C'est difficile au moins.

M<sup>me</sup> DE MORIN.

Mais pourquoi donc?

LE GÉNÉRAL.

La famille, je gage,

A de l'orgueil?

M<sup>me</sup> DE MORIN.

Fiez-vous à mes soins.

C'est moi qui mènerai l'affaire.

LE GÉNÉRAL, *avec ironie*.

Vous ma sœur?

M<sup>me</sup> DE MORIN.

Il faut en ce cas

De la douceur, et j'en répons, mon frère,  
Si vous ne vous en mêlez pas.

LE GÉNÉRAL. Hein?

M<sup>me</sup> DE MORIN. Adieu... je rentre chez moi... j'envoie ma lettre. (*A Amédée.*) Et je t'attends. (*En passant près du général.*) Hon! bourru.

(Elle sort par la porte à gauche.)

## SCENE III.

AMÉDÉE, LE GÉNÉRAL, *assis sur son canapé*, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL. L'aimable compagnie pour un goutteux!...

HILAIRE. Monsieur Amédée déjeunerait-il?

AMÉDÉE. Non, merci... à moins que mon père...

LE GÉNÉRAL. Oh! je ne te retiens pas... du chocolat... c'est assez maussade. (*Hilaire sort.*) Il te faut le Café Anglais, des amis, ou du moins des convives pour parler de chevaux et de femmes... C'est tout simple... c'est de votre âge, et je ne m'en plains pas... si ce n'étaient les habitudes d'oisiveté où cela te jette...

AMÉDÉE. Mais je m'occupe, mon père, autant que ma position et ma fortune l'exigent.

LE GÉNÉRAL. Oui, à rien faire... Parce que tu as de la fortune, tu te crois dispensé d'être bon à quelque chose... L'Opéra... les Italiens... après cela, les bals... le bois de Boulogne... et puis, c'est tout. (*Amédée prend une chaise et s'assoit à la droite de son père.*) Je ne te parle pas de



ton grade... C'est gentil, c'est brillant... au Carrousel; mais ce n'est pas là que tu attraperas ma goutte et mes rhumatismes.

AMÉDÉE. C'est la seule chose que je ne vous envie pas.

LE GÉNÉRAL. Tu fais bien, mon garçon... et je ne te souhaite pas le reste... Il y a des momens, vois-tu, où je donneais tout ce que j'y ai gagné pour le quart e ce que j'y ai perdu... Je regrette Napoléon, et je n'ai pas tort... il m'aurait it tuer sur un champ de bataille, lui... cela valait mieux que de venir mourir en étail sur un canapé... Mais laissons cela; j'ai l'air de gronder... parce que je souffre en diable... Que veux-tu!... nous autres momies de l'empire, comme vous dites, nous vivons du passé; nous en sommes aux regrets... cela ne t'arrivera pas à toi... c'est une consolation...

AMÉDÉE. Vous êtes sévère, général...

LE GÉNÉRAL. C'est de l'enfantillage... touche-moi la main... Et décidément, te maries-tu?...

AMÉDÉE. Ma tante y tient beaucoup...

LE GÉNÉRAL. Ta tante est une folle, capricieuse, insupportable... mais il faut la respecter... d'ailleurs elle t'aime... ce mariage en est une preuve... c'est un fort beau parti... de la noblesse, des titres...

AMÉDÉE, l'observant. Oh! vous n'y tenez pas...

LE GÉNÉRAL, vivement. Si fait!... Je suis fier comme les autres... voyez-vous! plus fier qu'eux, peut-être... et je veux m'allier à quelqu'un qui en vaille la peine.

AMÉDÉE. Mais, mon père, je suis bien jeune encore... et puis, s'il faut vous le dire, j'ai des idées...

LE GÉNÉRAL. Des idées, toi!... c'est curieux...

AMÉDÉE. Je ne crois pas au bonheur en ménage...

LE GÉNÉRAL. Parce que le moindre devoir vous pèse... parce que l'état de mari ressemble à une occupation... mais ce mariage me plaît... et s'il peut se faire, il se fera... je ne m'en mêle pas; je ne veux pas me commettre avec ces grands seigneurs d'autrefois... ça vous regarde... ta tante et toi.

AMÉDÉE. Puisque vous l'exigez, mon père...

LE GÉNÉRAL. J'exige que tu te ranges avant que je m'en aille... Quand tu tiendras à une grande famille, tu changeras d'avis, de connaissances; elles ne sont pas toutes bonnes, je le sais...

AMÉDÉE. Comment! que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL. Rien... Je répète des sottises, sans doute... A la dernière soirée du maréchal, tout en m'ennuyant à la bouillotte, j'entendais votre nom autour de moi... c'était, je pense, de vos amis intimes... de la jeunesse dorée. «Amédée, disait l'un d'eux qui venait de perdre en un tour de table son traitement d'une année, Amédée est toujours bon enfant; mais il nous néglige, il ne joue plus, il ne boit plus, il donne dans le sentiment... Quelle grande dame? reprit l'autre... Eh! non, mon cher, une grisette... c'est son genre!»

AMÉDÉE. Et quel est l'insolent?... vous aviez pu croire...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?... J'en ai ri comme eux... je t'aimais mieux quand tu me faisais de la musique, le soir, pour m'endormir... ou quand tu me peignais des petits tableaux de bataille, comme ce pauvre *Lejeune*... Mais il n'est pas défendu d'avoir vingt-trois ans... (*Lui prenant amicalement la main.*) Tu es un honnête garçon... tu n'es pas homme à te fourvoyer. (*S'emportant.*) S'il en était autrement, malheur!... (*Avec calme.*) Je suis tranquille... il faut dire une bonne fois adieu aux amours de magasin; et puis il me faut une bru et des petits-enfants, pour gronder un peu... (*s'attendrissant*) pour avoir des caresses, là... sous ma main.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des Grâces.*

C'est une triste compagnie,  
Que la goutte, et je voudrais mieux.  
Des marmots, une bru jolie,  
Des caresses, des cris joyeux.  
Tache d'égayer ma retraite,  
Car, à mes côtés désormais,  
Il faut que le plaisir s'arrête,  
Je ne puis plus courir après.

(Il se lève.)

AMÉDÉE, très-affectueusement. Ah! mon père!...

LE GÉNÉRAL, le conduisant jusqu'à la porte. C'est bien! c'est bien!... va trouver la baronne... elle te décidera tout-à-fait... finissez-en... Je vais prendre mon chocolat...

HILAIRE. Général, faut-il servir?

LE GÉNÉRAL. Dépêchez-vous, j'attends  
(Il entre à droite.)

~~~~~

## SCENE IV.

AMÉDÉE, seul.

Oui, voyons ma tante... Ma position n'est plus tenable; du courage... ne réfléchissons pas... Aussi bien, quand on a un



violent chagrin ou un remords dans le cœur, il faut prendre tout de suite une bonne résolution... Pauvre Elisa! (*A Hilaire qui porte le chocolat.*) M<sup>me</sup> la baronne est chez elle?

HILAIRE. Oui, monsieur. (*Amédée sort par la gauche, Hilaire va pour entrer chez le général. On entend du bruit au dehors.*) Eh! mais, qu'est-ce que j'entends encore là?

(Les portes du fond s'ouvrent.)

## SCÈNE V.

HILAIRE, puis DEUX DOMESTIQUES; ensuite JOSEPH, et enfin LE GÉNÉRAL.

(Joseph est en redingote et en casquette élégante.)

PREMIER DOMESTIQUE. Monsieur Hilaire, c'est encore ce tapageur d'hier soir.

HILAIRE, posant le chocolat sur la table. Jetez-le à la porte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE, retenant Joseph a la porte. Je vous dis que vous n'entrerez pas!

PREMIER DOMESTIQUE, allant à lui. Certainement non.

JOSEPH, se débattant. Et je vous dis que j'entrerai... Valets! gringalets! paltoquets!...

HILAIRE. Faites-le arrêter.

JOSEPH, entrant. M'arrêter!... laissez donc... je sors d'en prendre.

HILAIRE, allant à lui. Voyons, sortez! et sur-le-champ.

JOSEPH. Ah! mon ancien, tu n'es pas encore de calibre à ça, toi... (*Hilaire veut le saisir, il lui donne un croc en jambe.*) Passe la jambe! (*Hilaire tombe assis.*) Descendu, laquais!...

LES DEUX DOMESTIQUES, éclatant de rire. Ah!... ah!... ah!...

HILAIRE, assis et stupéfait. Eh bien!... eh bien!...

PREMIER DOMESTIQUE, voulant saisir Joseph. Comment, ce manant-là se permet...

JOSEPH. Halte-là! ou nous allons dire bis.

LE GÉNÉRAL, paraissant à sa porte. u'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?...

HILAIRE, se relevant. Vous voyez le tapageur d'hier, général.

JOSEPH. Général... (*Il ôte vivement son chapeau.*) Oh!...

LE GÉNÉRAL. Comment, drôle!... c'est toi qui viens livrer bataille chez moi?

JOSEPH, d'une voix tremblante. Pardon, monsieur le général... mais quand on vient

demander justice, on ne se laisse pas mettre à la porte.

HILAIRE. On lui a dit...

LE GÉNÉRAL, aux domestiques. Silence. (*A Joseph.*) Justice de qui?.. à qui?...

JOSEPH. C'est à M. Amédée Morin...

HILAIRE. Mais, ce n'est pas...

JOSEPH, du même ton que le général. Silence!.. monsieur le général vous a dit. (*Au général.*) C'est votre fils...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! mon fils?.. (*Aux domestiques.*) Laissez-nous.

HILAIRE. Le chocolat...

LE GÉNÉRAL. C'est bien; je vais le prendre.

JOSEPH, à part. Ça me fait un singulier effet... je ne m'attendais pas...

(Les domestiques sortent.)

## SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL, observant Joseph. Eh bien que veux-tu à mon fils?.. Parle.

JOSEPH, roulant sa casquette. Ce n'est pas vous que je cherchais; c'est M. Amédée.

LE GÉNÉRAL. Que diable!... je suis son père!

JOSEPH. Je ne dis pas, mon général, et j'en suis bien fâché.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire? explique-toi.

JOSEPH. Ah! mon Dieu! mon général, je ne sais comment... Je croyais pouvoir... et je n'ose pas. Je voudrais voir Amédée... (*Se reprenant.*) M. Amédée.

LE GÉNÉRAL, avec impatience. Ah! tu m'importunes à la fin...

AIR: Un homme pour faire un tableau.

Allons, voyons, rassure-toi.

JOSEPH.

Général, vous ét's trop aimable.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, avance auprès de moi.

JOSEPH.

Au fait il a l'air d'un bon diable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien!

JOSEPH.

Pour moi, c'est trop d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Mais tu recules, il me semble.

JOSEPH.

Certain'ment vous n'me faites pas peur, Mais c'est singulier comm' je tremble.

LE GÉNÉRAL. Parle. ou va-t'en.

JOSEPH. C'est juste: je suis franc, et je vas tout vous dire... vous conter...



**LE GÉNÉRAL.** A la bonne heure!.. Approche et dépêche-toi.

(Il s'assied et s'occupe de son chocolat.)

**JOSEPH.** Voici ce que c'est, mon général... Je vis chez nous, avec ma grand-mère qui est une bonne femme... et ma sœur, un ange... Nous sommes de braves gens... c'est-à-dire moi... hier encore, un enfant... mais aujourd'hui...

**LE GÉNÉRAL.** Oui, hier, tu as cassé mes carreaux, et aujourd'hui tu me débites un tas de sornettes...

**JOSEPH.** Pour ce qui est des carreaux, c'est l'affaire du vitrier.

**LE GÉNÉRAL.** Mais voyons... Quels rapports as-tu avec mon fils?... te doit-il de l'argent?

**JOSEPH.** Eh! si ce n'était que ça... Votre fils, voyez-vous... oh! c'est indigne... il vient loger à côté de nous... comme un pauvre jeune homme, un ouvrier, un artiste sans ouvrage, quoi!... avec un habit râpé, un air honnête... (*Le général laisse son chocolat.*) Et puis, entre voisins, on se dit un mot en passant... comme ça... bonsoir... de rien à rien... il n'y a que la main... Et sous prétexte de faire le portrait de ma grand-mère, pauvre bonne femme... comment se douter?... et moi donc... je l'aimais, M. Amédée... comme un frère... il me tutoyait... (*Le général se retourne et le suit avec intérêt.*) Et puis, ma sœur, si bonne, si sage!... Ah! votre fils, votre fils, c'est un faux ami... c'est un... c'est un...

(Il suffoque.)

**LE GÉNÉRAL, se levant.** Allons, assieds-toi... continue... du courage donc... Il a du cœur, cet enfant.

**JOSEPH.** Oui, du cœur... c'est ce qui m'étouffe... j'en mourrai, et ma grand-mère... ah! mon général!

**LE GÉNÉRAL.** Continue, mon garçon... Je tremble de deviner...

**JOSEPH, avec énergie.** Votre fils, c'est un traître, un lâche... (*Mouvement du général.*) Oui, oui, un lâche! il nous trompait tous... Hier, sur quelques soupçons, quand on lui a dit: « Eh bien! parle... demande sa main... épouse-la, tiens ta promesse... » il a répondu: *non*... et il est parti... et ma pauvre sœur m'a sauté au cou en pleurant... et elle m'a dit: « Déshonorée... perdue! » Voilà, mon général...

**LE GÉNÉRAL, croisant les bras et le regardant.** Oui, j'attendais cela... déshonorée... perdue!... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

**JOSEPH.** Mais vous n'avez donc pas entendu?... déshonorée!..

**LE GÉNÉRAL, se promenant.** Eh! parbleu! voilà le fruit de l'oisiveté, de la paresse! Séduire une pauvre fille... des roueries du bon tems... une régence au petit pied. Qu'il vienne!... oh! je le traiterai... Il partira... il quittera Paris... il le faut...

**JOSEPH.** Et ma sœur, monsieur... que voulez-vous qu'elle devienne?

**LE GÉNÉRAL.** Ta sœur... ta sœur... c'est malheureux sans doute, mon garçon... Je conçois ton chagrin; mais au bout du compte, pourquoi ta sœur s'est-elle laissée séduire?..

(Il va s'asseoir.)

**JOSEPH.** Pourquoi?... Ah! vous aviez l'air d'un brave homme, vous m'aviez écouté avec tant de bonté!... je vous aimais déjà... mais vous êtes dur, insensible; je ne vous aime plus... Pourquoi?... parce que votre fils a menti... lâchement menti; parce qu'il n'a pas dit: Je suis M. Amédée, fils d'un général, d'un pair de France, d'un comte, est-ce que je sais?... parce qu'il n'a pas dit: je suis noble, riche, puissant... On voit la distance alors, on se méfie... mais un ouvrier, un artiste qui vous aime, qui vous épousera... Il l'a juré... il avait l'air malheureux... Parbleu!... nous l'aimions tous... ma sœur aussi! et si elle a failli, c'est qu'un ange aurait failli comme elle... Dam! il cachait son nom... son rang... et jusqu'à cette croix... cette croix d'honneur qu'il porte... oh! il a bien fait... il n'y avait pas de cœur dessous!

**LE GÉNÉRAL, vivement.** Malheureux!... (*Se contraignant.*) Mais oui... un déguisement, une trahison... une lâcheté...

**JOSEPH.** Et vous son père... un brave général de l'empereur... vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez?..

**LE GÉNÉRAL.** Parbleu!... tu me ferais plaisir de me l'apprendre.

**JOSEPH.** C'est bien difficile.

**LE GÉNÉRAL.** Je voudrais te voir à ma place.

**JOSEPH.** Tiens! et moi aussi...

**LE GÉNÉRAL.** Qu'est-ce que tu ferais?..

**JOSEPH.** Oh! si vous ne devinez pas... ce n'est pas la peine... Mais si fait!... A votre place, moi, voyez-vous, je ferais venir mon fils; je lui dirais: « Monsieur le » comte, vous êtes un gueux, un misérable, » vous avez trompé de braves gens... une » pauvre jeune fille... vous vous êtes fait » passer pour ce que vous n'étiez pas, pour » un artisan, un ouvrier... Eh bien! vous



isan, monsieur, vous travaillerez  
pour vivre.»

LE GÉNÉRAL. Eh bien !

JOSEPH. Et vous épouserez la pauvre  
jeune fille que vous avez trompée.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Comme tu y  
as !...

JOSEPH.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Je n'vous demand' pas votr' richesse,  
On s'pass' de fortune et d'grandeur ;  
Je m'moqu' que ma sœur soit comtesse,  
Mais j'veux qu'on lui rende l'honneur ;  
Son unique' bien est son honneur !  
Victime d'une ruse infâme,  
J'veux qu'elle épous' tout d'suit' son séducteur,  
Elle ne s'ra pas la femme d'un grand seigneur,  
Mais ell' doit être une honnêt' femme !

LE GÉNÉRAL. Bien ! bien !... mais épou-  
ser... (*A part.*) C'est qu'il y a du bon dans  
ce gaillard-là... de l'âme, de la franchise,  
du désintéressement !

(Il se lève.)

JOSEPH. Eh ! pourquoi pas épouser ?...

LE GÉNÉRAL, *avec bonté*. Eh ! mon pau-  
vre ami, tu ne sais pas que c'est précisé-  
ment la chose impossible...

JOSEPH. Impossible !... mais alors, où  
est-il donc ? car ce n'est pas vous que je  
cherchais... c'était lui !... Impossible !...  
vous n'êtes pas un honnête homme.

LE GÉNÉRAL. Eh ! va te promener... tu  
lasses ma patience... Il n'y a pas moyen  
de s'entendre avec ce drôle-là.

(Il se rassied.)

JOSEPH, *avec une fureur croissante*. Im-  
possible !... je veux qu'il me dise ce mot-  
là lui-même... Alors... alors... il me tuera  
ou je le tuerais... oui, je le tuerais... je ne  
sais pas comment... c'est égal ; les épées,  
les pistolets... ça ne me connaît pas ; mais  
entre hommes, il doit y avoir des moyens.  
Oui, oui, il y en a, monsieur le général,  
n'est-ce pas ?... il y en a ?

LE GÉNÉRAL. Allons donc ! es-tu fou ?...  
c'est à moi qu'il demande...

~~~~~

## SCENE VII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE MORIN\*.

M<sup>me</sup> DE MORIN, *entrant*. J'attendrai  
Amédée ici.

JOSEPH, *tressaillant*. Amédée !

(Il veut courir vers la porte.)

LE GÉNÉRAL, *le retenant*. Reste !

M<sup>me</sup> DE MORIN. Qu'est-ce ? à qui en a-t-il  
donc, ce garçon ?... Eh bien ! général, ce  
n'était rien, disiez-vous. Je sais enfin la

vérité ; la malheureuse bonne m'a tout  
avoué... Savez-vous ce qui est arrivé à  
Octave ? hier, en jouant sur les bords du  
canal... il y est tombé.

JOSEPH, *écoutant*. Hein !

LE GÉNÉRAL. O ciel !

M<sup>me</sup> DE MORIN. Et sans un... je ne sais  
qui .. un ouvrier... qui s'est trouvé là....

(Mouvement de Joseph.)

LE GÉNÉRAL. Cela vous apprendra à  
confier votre enfant à une jeune fille, la  
première venue... Mais, tenez, vous arri-  
vez fort à propos, et puisque vous aimez  
tant votre neveu, venez entendre son éloge.

JOSEPH, *à part*. Oh ! la tante... je sais.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Tant mieux ! car j'ai pour  
lui une bonne nouvelle à vous donner.

LE GÉNÉRAL. Une bonne nouvelle...  
Eh ! que m'importe ?... (*Il se lève\**.) Savez-  
vous ce qu'il a fait votre élève ? car c'est  
votre élève, madame la baronne... Vous  
me l'avez gâté, et je devrais m'en pren-  
dre à vous de ses sottises. Il se déguise, il  
court les ruelles, il porte le désordre dans  
les familles...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Bah ! vraiment !

LE GÉNÉRAL. Demandez à ce garçon. .  
Une jeune fille trompée...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Amédée ! vrai !... une  
séduction... Voilà donc ce qu'il me ca-  
chait... une amourette ! (*Riant légèrement.*)  
Ah ! ah ! ah ! ah !

JOSEPH. De quoi rit-elle donc, cette  
baronne-là ?

LE GÉNÉRAL. Taisez-vous ; vous voyez  
bien que cet enfant-là vous écoute.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Bien ! bien !... et qu'est-  
ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il demande ?..

LE GÉNÉRAL. Il demande une répara-  
tion... un mariage... ah !

M<sup>me</sup> DE MORIN. Un mariage... Amédée,  
votre fils... avec... J'y suis... une jeune  
fille, bien timide et assez ingénue pour  
éconter... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! un ma-  
riage !...

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main*. Tai-  
sez-vous donc !... Son frère...

JOSEPH. Ah ça ! madame, est-ce de mo-  
que vous riez ?... Est-ce de ma sœur que  
vous parlez ainsi ?

M<sup>me</sup> DE MORIN. Qu'est-ce qu'il a ce  
petit bonhomme ?

JOSEPH. Ah ! c'est que je me moque des  
grands airs.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Insolent !

JOSEPH. Elle a dit ?

\* Le général, Joseph, M<sup>me</sup> de Morin.

\* Joseph, le général, M<sup>me</sup> de Morin.



**LE GÉNÉRAL.** (*A Joseph.*) Paix donc ! paix donc !... (*A Mme de Morin.*) Ne faites pas attention.

**Mme DE MORIN.** Et vous ne le faites pas jeter à la porte ?

**JOSEPH.** Je ne suis pas chez vous... je suis chez M. le général, qui est un brave homme, lui... au lieu que vous et votre neveu... votre neveu et vous...

**LE GÉNÉRAL.** Allons, tais-toi aussi.

**Mme DE MORIN,** *s'efforçant de sourire.* Et vous écoutez cela, vous... et vous avez la patience...

**JOSEPH.** Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas, madame?... Un jeune homme de bonne maison s'amuse, c'est son état... il n'a que ça à faire. Et c'est le repos, l'honneur d'une pauvre famille qui sert à ses plaisirs ! c'est drôle tout-à-fait... (*Riant et pleurant.*) Oh ! oui, c'est bien drôle ; parce qu'il n'y a pas de loi qui condamne aux assises ceux qui nous enlèvent le repos de toute notre vie, qui font mourir une pauvre vieille mère de chagrin, qui assassinent dans sa maison une famille entière... On rit de ça, on dit : C'est bien fait !... tant pis !... et ceux-là, on ne les punit pas, on leur donne de bonnes places, des honneurs... Oh ! vous avez raison de rire, madame... c'est bien drôle !

**LE GÉNÉRAL.** Ce petit diable-là... il m'attendrit.

**Mme DE MORIN.** A la bonne heure ! mais ce n'est pas une raison pour qu'il pénètre ici... pour qu'il m'insulte... Sa sœur ! est-ce votre faute ? est-ce la mienne ?... Nous n'y pouvons que faire...

**JOSEPH.** Je voudrais bien vous voir aujourd'hui... Si j'avais dit ça hier, plutôt de me jeter dans le canal...

**Mme DE MORIN.** Qu'est-ce qu'il dit ?

**LE GÉNÉRAL.** Dans le canal !

**JOSEPH.**

**AIR : J'en guette un petit de mon âge.**

Oui, c'était l'prix d'linjur' que vous me faites,  
Oui, c'était moi... je n'voulais pas me trahir,  
Vous m'y forcez, tout' baronn' que vous êtes,  
J'en suis content, ça vous l'a peut-être rougir.  
Vous n'riez pas, vous n'auriez pas tant de joie,  
Si j'avais dit hier, près du canal :  
Eh bien ! tant pis, ça m'est égal,  
Ce n'est qu'un baron qui se noie...

**Mme DE MORIN,** *allant à lui.* Il se pourrait !... C'est toi... c'est vous\* ?...

**LE GÉNÉRAL.** C'est bien fait... ça vous apprendra...

**Mme DE MORIN.** Lui, qui a sauvé mon fils !... Mon ami, si j'avais su... vous êtes un brave garçon, je ne dis pas... et ma reconnaissance... Je m'occuperai de vous,

\* Joseph, Mme de Morin, le général.

de votre sœur... Nous réparerons cela... n'est-ce pas, général ?

**LE GÉNÉRAL.** Certainement. Allons, va, mon garçon... va, compte sur nous, en tends-tu ?

**JOSEPH.** Mais tout de suite, général.

**Mme DE MORIN,** *allant à lui, et lui glissant une bourse dans la main.* Tiens, mon enfant, tiens... pour toi, pour ta sœur... en attendant... et si elle se conduit bien, si elle ne voit plus mon neveu, nous doublerons, nous triplerons...

**JOSEPH.** Quoi donc, madame la baronne?... de l'argent pour moi !... pour ma sœur ! de l'or... (*Jetant la bourse.*) Merci ! voilà le cas que j'en fais de votre or... je le méprise comme... comme...

**LE GÉNÉRAL.** De l'or ! (*Se frappant le cœur.*) Vous n'avez donc rien là ?

**Mme DE MORIN.** Dam ! il me semble...

**LE GÉNÉRAL,** *repassant auprès de Joseph\*.* Allons, c'est juste ! elle s'est trompée ; il faut mieux que ça... La baronne ira voir ta sœur, entends-tu ?

**JOSEPH.** Ah ! madame !...

**Mme DE MORIN.** Oui, oui, j'irai la voir.

**LE GÉNÉRAL.** De ma part.

**JOSEPH.** Dites donc, général, si vous pouviez venir vous-même.

**LE GÉNÉRAL.** Je ne demanderais pas mieux, et tout de suite encore... mais je ne peux pas sortir, monter, descendre... voilà une jambe qui refuse le service.

**JOSEPH.** Comment !... Et si vous pouviez sortir ?

**LE GÉNÉRAL.** J'irais avec toi, mon garçon... je verrais ta sœur... et si c'est une brave fille, si elle te vaut...

**JOSEPH.** Oh ! mieux, cent fois mieux.. Eh bien ?

**LE GÉNÉRAL.** Eh bien ! je ne dis pas il y a un moyen peut-être. (*A part.*) Cepté le mariage.

**Mme DE MORIN,** *à demi-voix au général.*

Eh non ! j'irai moi-même... je saurai..

(Pendant qu'ils parlent, Joseph paraît frappé d'une idée subite. Il se frappe la tête, sourit et sort e courant.)

## SCÈNE VIII.

**LE GÉNÉRAL, Mme DE MORIN.**

**Mme DE MORIN.** Eh bien ! ce garçon-l est fou !...

**LE GÉNÉRAL.** Où va-t-il maintenant, sans me laisser son nom, sa demeure ?

**Mme DE MORIN.** Ils sont fiers, ces petites gens... refuser des bienfaits, de l'or !

\* Joseph, le général, Mme de Morin.



**LE GÉNÉRAL.** Et c'est bien à lui... Vous croyez que tout est fini quand vous avez dit : voilà de l'or ! Eh morbleu ! madame, l'or ne paie pas tout ; c'est la façon de donner qui fait le bienfait... et quand on a de l'ame comme ce garçon-là... En vérité, cet enfant m'a tout bouleversé. Avez-vous vu ce sang-froid, ce courage ?...

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Je n'ai vu qu'un ouvrier fort mal appris, je vous assure.

**LE GÉNÉRAL.** Qui vous a donné une bonne leçon, et vous la méritiez.

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** C'est cela, prenez son parti... Je suis étonnée que vous ne donniez pas sa sœur pour femme à votre fils, pendant que vous êtes dans un de vos accès... de... *populasserie* !

**LE GÉNÉRAL.** Eh ! vous saviez bien que c ne le ferais pas, que je n'irais pas me punir des fautes de votre neveu !

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** C'est heureux...

**LE GÉNÉRAL.** Vous me croyez donc aussi travailant que vous ! Mais, voyez-vous, mon fils ne vaut pas ce garçon-là...

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Laissez-moi donc tranquille !

**LE GÉNÉRAL.** Non, non, il ne le vaut pas.

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** A votre avis... parce que pour vous, le peuple...

**LE GÉNÉRAL.** Eh ! le peuple, le peuple !.. qu'est-ce que je suis donc ?.. d'où suis-je donc sorti ?.. et votre mari ?..

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Général...

**LE GÉNÉRAL.** Eh ! oui... votre mari... nous étions, comme celui-là, des enfans de Paris, non pas des imprimeurs, mais deux fils de charron, mais comme celui-là aussi, nous avions du cœur... nous voulions faire notre chemin... et nous serions peut-être restés en route... sans l'empereur !.. qui s'est trouvé là... qui nous a emportés dans son tourbillon... La chance était tout... celui-là était tué, l'autre devenait duc, maréchal... que sais-je ?.. c'est comme ça que votre mari a été fait baron et moi comte de l'empire... voilà notre noblesse, madame... nobles nouveaux !.. ce qui ne nous empêche pas quelquefois d'être fiers comme les anciens... dont nous nous moquons... et d'oublier comme eux que nous sommes sortis... du peuple, voyez-vous ?.. eh ! mon Dieu ! moi le premier... Quand je me vois avec mon grand cordon... mes ordres et mon habit brodé, assis à la chambre, à côté de quelques vieux noms, et que l'on donne du *monsieur le comte* à ma vanité... je me surprends quelquefois à être aussi ridicule que vous... lorsque vous ajoutez un *de* à votre nom de Morin...

et que vous allez vous pavaner dans le salon de quelque famille princière ou dans un cercle de la cour... vous, la fille du bonhomme Vacherot... un marchand de laine d'Arpajon, qui ne vous avait, ma foi, pas créée et mise au monde pour être une duchesse...

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Général !... général... rappelez-vous que mon mari...

**LE GÉNÉRAL.** Votre mari... était du peuple...

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Ce n'est pas vrai !..

*AIR de Téniers.*

Oui, du peuple, comme moi-même.

**M<sup>me</sup> DE MORIN.**

Ce n'est pas vrai !

**LE GÉNÉRAL.**

Si fait vraiment,

Il était soldat.

**M<sup>me</sup> DE MORIN.**

Quel blasphème !

Mon mari !

**LE GÉNÉRAL.**

Soldat simplement.

C'est notre gloire la plus belle !  
Quel cœur d'orgueil ne battrait pas,  
Quand, arrivé si haut, on se rappelle  
Qu'on était parti de si bas.

**LE GÉNÉRAL.** Et mon fils pour l'avoir oublié ?..

**M<sup>me</sup> DE MORIN.** Votre fils !.. c'est un noble jeune homme !..

**LE GÉNÉRAL,** *s'asseyant à droite.* C'est un misérable... et si je l'avais au bout de ma canne !..

(Il brandit sa canne.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉDÉE puis HILAIRE.

**AMÉDÉE,** *entrant vivement par la porte à gauche.* Ma tante, dites-vous ?..

**LE GÉNÉRAL.** Le voici !..

**M<sup>me</sup> DE MORIN,** *se jetant au-devant d'AMÉDÉE.* Amédée ! sortez !..\*

**AMÉDÉE.** Eh ! pourquoi ?

**LE GÉNÉRAL.** Restez, monsieur... approchez.

(Il jette sa canne.)

**M<sup>me</sup> DE MORIN,** *à mi-voix.* Surtout ne l'irritez pas...

(Elle passe à la droite du général.\*\*)

**AMÉDÉE.** Qu'est-ce donc, mon père ?.. cet air agité...

**LE GÉNÉRAL.** Vous vous êtes déshonoré, monsieur...

\* Le général, M<sup>me</sup> de Morin, Amédée.

\*\* M<sup>me</sup> de Morin, le général, Amédée.



AMÉDÉE. Général...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes introduit depuis quelque tems dans une famille pauvre, mais honnête... à ce que je puis croire...

AMÉDÉE. Général... vous savez...

LE GÉNÉRAL. Point de feinte... point de phrase!.. répondez...

AMÉDÉE. Il est vrai...

LE GÉNÉRAL. Vous y avez porté le désordre... l'opprobre... en abusant une jeune fille sans défiance.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Folie de jeune homme.

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Une jeune fille que vous avez trompée pour la perdre.

AMÉDÉE. Vous savez tout, mon père... oui, j'ai maïs cette jeune fille vers laquelle mon cœur m'a emporté malgré moi... et cette faute que je voudrais payer de mon sang...

M<sup>me</sup> DE MORIN, lui faisant signe de la tête. Bien! bien!..

LE GÉNÉRAL. Cette faute!.. c'est un crime, monsieur... Eh! je sais ce que l'âge permet... ce que la passion excuse... mais, quand c'est une trahison... une lâcheté...

AMÉDÉE. Général... je suis coupable sans doute... mais le ciel m'est témoin que vingt fois, honteux, désespéré... j'aurais voulu me jeter à vos pieds... vous avouer notre amour... vous demander votre aveu... mais j'ai craint votre colère...

LE GÉNÉRAL. Et vous avez bien fait!.. le nom que vous portez vous impose des devoirs...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Assurément... il ne peut...

LE GÉNÉRAL, brusquement à M<sup>me</sup> de Morin. Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Des devoirs qu'il fallait vous rappeler plutôt!.. l'honneur de cette fille... de son frère... de sa bonne vieille mère, dont elle se le soutien sans doute... Qu'était-ce donc pour un dandy? pour un fashionable?... il fallait tuer ce tems que vous perdez... et c'est sans doute en sortant d'une rgie que cette belle idée vous est venue!

AMÉDÉE. Il me semble que ma conduite?..

LE GÉNÉRAL. Votre conduite est celle d'un imposteur... d'un infâme...

AMÉDÉE. Monsieur!..

M<sup>me</sup> DE MORIN. Monsieur le comte... songez ..

LE GÉNÉRAL, à M<sup>me</sup> de Morin. Je ne vous parle pas... (*A Amédée.*) Oui... infâme!.. Comment vous êtes-vous présenté

dans cette maison? Avez-vous dit à ces bonnes gens : « Je suis un homme à la » mode, l'héritier d'une grande famille... » perdant mon tems dans l'oisiveté ou pis » que cela... parce que mon père a eu l'a- » vantage de se faire cribler de blessures » pour me laisser un nom, un rang, une » fortune? » On vous eût fermé la porte... mais non... mais non... vous avez eu recours au mensonge... vous vous êtes donné pour artiste... pauvre comme elle... vous avez promis d'épouser...

AMÉDÉE. Oh! grâce, mon père!..

LE GÉNÉRAL. Pour l'abandonner un jour...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Parce qu'il a caché son nom!..

LE GÉNÉRAL. Oui, son nom... son rang... et jusqu'à ce ruban que vous avez obtenu pour lui... pour le mettre à la mode... on vous l'a donné à cause de moi... pour me flatter, me cajoler peut-être... (*A Amédée.*) et vous, vos titres?... rien, comme tant d'autres...

(Mouvement d'Amédée.)

AIR : *J'aime Agnès.*

Pour quel talent, pour quel mérite,  
Vous a-t-on accordé cela?  
Avec cette croix est-on quitte,  
Quand on l'obtient?... Tout ne finit pas là!  
Non, non, tout ne finit pas là!  
Le cœur sur lequel on l'attache,  
A des devoirs qu'il lui faut respecter,  
Monsieur!.. Et celui qui la cache  
N'est pas digne de la porter.

(*Il lui arrache le ruban noué à sa boutonnière.*)

AMÉDÉE, hors de lui. Monsieur...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Grand Dieu! que faites-vous?..

LE GÉNÉRAL, avec noblesse. Eh bien! monsieur?..

AMÉDÉE. Monsieur... vous êtes mon général... vous êtes mon père... je dois baisser la tête... mais je me vengerai.

(*Il sort précipitamment par la gauche.*)

M<sup>me</sup> DE MORIN. Vous êtes un cheval de bataille...

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas, madame, laissez-moi...

(*Il se jette dans un fauteuil à droite.*)

M<sup>me</sup> DE MORIN. Mais vous pardonnerez à votre fils...

LE GÉNÉRAL. Jamais, si vous vous en mêlez.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Je me charge de cette jeune fille... je vais m'en occuper... savoir de votre fils. . je ne le quitte pas...

(*Elle sort comme Amédée.*)

LE GÉNÉRAL, se levant et traversant le théâtre. Allez-vous-en au diable et lui



aussi ! et toutes les grisettes de Paris... ils me feront remonter la goutte... ils me tueraient !... (*Il se jette sur son canapé. Hilaire se jette au fond.*) Qu'est-ce ?

HILAIRE. Fardon ! je venais... Monsieur ne déjeune pas ?..

LE GÉNÉRAL. Non !.. emportez cela... et laissez-moi... je ne veux voir personne... personne, entendez-vous ?

(Hilaire sort par la chambre du général.)

## SCENE X.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH, puis ELISA.

JOSEPH, *entr'ouvrant la porte du fond.* Général !..

LE GÉNÉRAL, *se retournant.* Hein ? encore ! qu'est-ce que tu me veux ?

JOSEPH. Ce n'est pas moi, général... c'est ma sœur.

LE GÉNÉRAL. Ta sœur...

JOSEPH. Chut !.. vous vouliez la connaître... je ne demande pas mieux... et comme votre goutte vous retiendrait encore long-tems peut-être... il paraît que c'est très-génant... alors, j'ai dit : c'est elle qui viendra... chaud ! chaud ! et je l'ai amenée... et puis la grand'mère, voyez-vous, nous ne voulons pas qu'elle se doute de rien.

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! ta sœur ! ta sœur !..

JOSEPH. Je vais la faire entrer. (*Il va pour sortir et revient.*) Dites donc, elle ne sait pas qu'elle est chez vous au moins... elle n'aurait jamais voulu... je lui ai parlé d'ouvrage... de musique à copier.

LE GÉNÉRAL. Ah ! c'est son état...

JOSEPH. Causez-lui de ça... mais n'ayez pas l'air de savoir...

LE GÉNÉRAL. Bien ! bien ! mon ami... (*Joseph va au fond.*) Bon petit homme, j'aurais été fâché de ne pas le revoir.

JOSEPH, *dans le fond.* Entre, Lisa... as-tu essuyé tes pieds ?.. N'aie pas peur, salue M. le général... (*à mi-voix*) c'est un général... un vieux...

LE GÉNÉRAL. Approchez, mademoiselle, approchez ! (*A part.*) Un enfant !..

ÉLISA. Monsieur... (*A Joseph.*) Mais tu m'avais dit que c'était une dame...

JOSEPH. Oh ! une dame... ou un général... qu'est-ce que ça fait ?

LE GÉNÉRAL. Oui, j'ai voulu vous voir, causer avec vous... asseyez-vous...

ÉLISA. Monsieur...

LE GÉNÉRAL. Asseyez-vous donc !..

JOSEPH. Assieds-toi... et ne tremble pas. (*A mi-voix.*) Il a l'air brutal... mais c'est un bon homme... tu sais, les vieux troupiers... c'est toujours comme ça... tu en as vu au Cirque.

(Elisa s'assoit auprès du général.)

LE GÉNÉRAL, *d'un ton brusque.* Mademoiselle... c'est donc vous ?..

(Elisa se relève.)

JOSEPH, *à mi-voix, au général.* Ah ça ! dites donc... ne brusquez pas ma sœur comme ça, vous... c'est qu'elle n'y est pas habituée... avec votre grosse figure... votre grosse voix... quelqu'un qui ne vous connaît pas... moi, je vous connais, c'est différent.

LE GÉNÉRAL, *doucement.* Tais-toi !. (*A Elisa.*) Allons, mon enfant, asseyez-vous, je vous en prie... (*avec bonté*) je vous en prie...

(Il regarde Joseph qui lui fait signe que c'est bien.)

JOSEPH, *derrière le fauteuil d'Elisa.* A la bonne heure, c'est gentil.

LE GÉNÉRAL. Mademoiselle, rassurez-vous... j'ai à me plaindre, mais pas de vous... vous m'avez l'air honnête !..

ÉLISA. Monsieur, mon frère m'a dit que c'était pour...

JOSEPH. Tais-toi donc !.. laisse-le parler, bon homme...

LE GÉNÉRAL. Vous ne me connaissez pas... je suis le général Morin... le père de M. Amédée...

ÉLISA. Monsieur... monsieur...

(Voulant se retirer.)

JOSEPH. Comme c'est adroit !..

LE GÉNÉRAL, *la retenant.* Restez !.. je ne vous accuse pas... je ne me fâche pas...

ÉLISA. Ah ! Joseph ! tu m'as trompée...

JOSEPH. C'est pour ton bien, ma fille... n'est-ce pas, général... Allons, ne pleure donc pas comme ça !.. tu vas me faire pleurer aussi.

LE GÉNÉRAL. Allons, éloigne-toi.... laisse-nous...

ÉLISA. Mon frère...

JOSEPH. Sois tranquille... je suis là... (*Il va au fond et s'assied sur un bras de fauteuil.*)

LE GÉNÉRAL. Oui, je suis son père... il vous a trompée, n'est-ce pas ?

ÉLISA. Ah ! monsieur... si vous saviez quelle perfidie... je l'aimais tant ! je le croyais de si bonne foi !..

AIR d'Henri IV.

Il se disait notre égal, notre ami ;  
Et tous les jours de le voir, de l'entendre  
J'étais contente, et ma grand'mère aussi,  
C'était pour elle un fils, et le fils le plus tendre.



De moi, toujours il semblait s'occuper,  
Et je croyais à son amour extrême...  
J'ignorais que l'on pût tromper  
Celle à qui l'on dit : je vous aime !...

LE GÉNÉRAL. Mais votre mère...

ÉLISA. Ce n'est que d'hier qu'elle a eu des soupçons, et s'il faut jamais qu'elle sache la vérité... Oh ! non, monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis malheureuse... (Joseph tient son mouchoir, et s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL. Voyons, voyons... mon enfant, du courage... (*A part, s'essuyant les yeux.*) Allons, allons. (*Haut, l'observant.*) Vous ignoriez donc tout-à-fait qu'il était noble, riche... et...

ÉLISA. Oh ! oui, monsieur... ce n'était qu'un peintre de décors, travaillant pour un théâtre...

JOSEPH, s'approchant vivement. Puisqu'il me promettait des billets et que...

LE GÉNÉRAL, vivement. Je t'ai dit...

JOSEPH. Oui, mon général !... (*Il retourne s'asseoir en disant à Élisabeth.*) Après !... après !...

ÉLISA. Il venait toujours assez tard... à l'avéillée... après son travail, disait-il... quand ma grand'mère était endormie... et que j'étais seule à copier de la musique... il m'en faisait copier même... pour lui ou ses amis... je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL. Il vous payait votre travail... bien cher...

ÉLISA. Il le voulait toujours... mais moi je n'ai jamais rien reçu... (*Le général se rapproche d'elle.*) Oh ! mon Dieu !... j'ai bien fait !...

LE GÉNÉRAL. Il devait vous épouser... il disait...

ÉLISA. Oui, monsieur le général... mais toujours des retards... je lui en faisais des reproches... mais il avait toutes sortes de raisons... et moi je le croyais toujours. « Mon père est très-dur, très-sévère, » disait-il !...

LE GÉNÉRAL. Ah !... il disait cela...

ÉLISA. « Il ne me laissera me marier que lorsque j'aurai mon état fait... mais ce sera bientôt !... tu seras ma femme ! » Et puis il était triste... il ne travaillait plus... il voulait mourir... et moi, pauvre fille... ma confiance était sans bornes comme mon amour. (*Se laissant aller à genoux.*) Oh ! pardon, monsieur le général...

JOSEPH, se rapprochant. Ma sœur...

ÉLISA. Je ne l'aime plus... je veux le fuir... ne jamais le voir... ce n'est que d'hier seulement que j'ai appris mon malheur... c'est de savoir qu'il m'a trompée... c'est de voir ma pauvre mère mourir de cha-

grin... oh ! oui... je le déteste autant que je l'ai aimé... et je voudrais être morte...

LE GÉNÉRAL, très-ému. Soyez tranquille... je l'ai chassé de ma présence... il n'est plus rien pour moi...

ÉLISA, se relevant. O ciel !... chassé par son père... et pour moi !... à cause de moi... Oh ! non, monsieur... que je sois la seule à plaindre, ne chassez pas votre fils... je vous en conjure à genoux... il serait si malheureux... c'est votre fils... votre enfant... oh ! de grâce... pardonnez-lui, monsieur... pardonnez-lui...

(Joseph vient auprès du canapé, et se place à la gauche du général.)

LE GÉNÉRAL, ému et à part. Et elle dit qu'elle ne l'aime plus !...

JOSEPH, s'essuyant les yeux. Il a bien fait, le général.

ÉLISA, avec plus de chaleur. Un père ne plus revoir son fils... est-ce que c'est possible ? mais, non, vous souffririez trop... et votre vieillesse serait trop malheureuse...

LE GÉNÉRAL, réprimant son émotion. Oui, seul... toujours seul... mais vous... (*après réflexion.*) vous savez lire ?...

ÉLISA, étonnée. Oui, monsieur...

JOSEPH. Cette bêtise ?... ma sœur qui a été élevée à Saint-Denis, à la Légion-d'Honneur... une éducation superbe...

LE GÉNÉRAL. Ah !... votre père, un militaire ?...

ÉLISA. Oui, monsieur...

LE GÉNÉRAL. Et son nom ?

JOSEPH. Meunier.

LE GÉNÉRAL. Meunier... je connais ce nom-là... oui... un sergent.

JOSEPH. Passé lieutenant à Eylau... rien que ça.

LE GÉNÉRAL. Une connaissance de Wagram... un brave homme... c'est moi qui l'ai fait décorer.

JOSEPH. A Wagram !... c'était lui.

LE GÉNÉRAL, avec hésitation. Et... il est... est...

ÉLISA. Mort.

LE GÉNÉRAL. Mort !... encore un !

JOSEPH. Il est mort capitaine aux Invulnérables.

LE GÉNÉRAL. Ah !...

JOSEPH, s'emportant. S'il vivait... nous ne serions pas là... on ne nous insulterait pas...

ÉLISA et le général se lèvent. Mon père...

LE GÉNÉRAL. Allons, voyons... qui est-ce qui vous insulte ?... qui est-ce qui vous dit ?



## SCENE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE MORIN.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Ah!... mon frère, je vous retrouve...

JOSEPH \*. Ah!... celle qui n'est pas bonne...

M<sup>me</sup> DE MORIN, sans voir Élisabeth qui est cachée par le général. C'est encore toi, petit... j'ai une bonne nouvelle à te donner.. et à vous, général. cette jeune fille, vous savez... Ah! je suis enchantée de faire quelque chose pour eux... je ne puis pas la prendre parce que vous concevez... chez moi...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire?

M<sup>me</sup> DE MORIN. Eh bien, oui... je la place fille de confiance chez ma sœur...

LE GÉNÉRAL. Oui... femme de chambre...

JOSEPH. Plait-il?...

ÉLISABETH. Moi!...

M<sup>me</sup> DE MORIN, l'apercevant. Ah! c'est elle... bien... très-bien!... cinq cents francs... et j'ajouterai...

JOSEPH. Femme de chambre...

ÉLISABETH. Jamais!...

JOSEPH. Merci, madame... mais voyez-vous, ma sœur est ouvrière... elle n'est pas faite pour être domestique... nous ne mangeons pas de ce pain-là... notre père ne nous a pas élevés à ça... faut avoir un cœur fait exprès, et si cela vous convient...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Mais quelle fierté!... je n'y comprends rien. Ils refusent de l'argent... ils refusent des places...

JOSEPH. Ça dépend de l'idée...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Vous êtes un sot...

ÉLISABETH. Madame...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Que deviendrez-vous?

LE GÉNÉRAL. Cela ne vous regarde pas... et pour réparer vos sottises... je lui offre une place aussi, moi... une place qu'elle ne refusera pas, près de moi... à mon hôtel, à la campagne, pour les soins, la lecture... elle ne me quittera plus... ce sont les enfants d'un brave homme... des orphelins... je m'en charge... s'ils y consentent...

ÉLISABETH. Ah! monsieur le général...

JOSEPH. Et grand'mère aussi, n'est-ce pas?...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Mais, mon frère.. les convenances... au moment d'un mariage pour mon neveu.

LE GÉNÉRAL. Eh! allez vous promener avec votre neveu... je ne le verrai plus... je ne veux plus entendre parler de lui!... (*Montrant Élisabeth en larmes.*) Voyez... mais voyez donc...

ÉLISABETH, apercevant Amédée qui entre. Ah!... c'est lui!...

JOSEPH. Amédée!

(Il s'élance vers lui. M<sup>me</sup> de Morin le retient.)

LE GÉNÉRAL. Eh!... veux-tu bien... enragé...

## SCENE XII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE \*. Votre main, mon père!... votre main!... ne me repoussez pas... car pour être digne de vous... (*Apercevant Élisabeth.*) Ciel! Élisabeth! Ah! mon père... je suis encore plus coupable à vos yeux que je ne croyais...

LE GÉNÉRAL, sévèrement. Que venez-vous faire ici, monsieur?...

AMÉDÉE. Je viens vous dire que tout est fini entre moi et ce monde dont vous me reprochez les plaisirs et les folies... je ne serai plus un homme inutile... j'ai un affront à effacer.

M<sup>me</sup> DE MORIN. Comment!...

AMÉDÉE. J'ai vu le ministre de la guerre, à votre nom il m'a accordé ce que je lui demandais... l'honneur de prendre du service... et je vous le jure, mon père... si je ne suis pas tué... je reviendrai du moins digne de vous... et d'elle... d'elle que j'aime plus que jamais...

ÉLISABETH. Et il part!

JOSEPH. Ah! mais dites donc... avant ça....

M<sup>me</sup> DE MORIN. Eh!... nous ne permettrons pas...

LE GÉNÉRAL. Je permets, moi!... allez, monsieur, distinguez-vous, je le désire, je l'espère... ce que vous faites-là est déjà bien... vous avez du cœur... de la résolution... mais content (*Lui tendant son ruban.*) Prenez, reprenez cela...

AMÉDÉE, lui baisant la main qu'il lui tend. Ah! merci, général, merci.

AIR : *J'aime Agnès.* (Le même.)

Je le reprends, mais comme un gage,  
Pour l'avenir... qui commence aujourd'hui!  
Vous m'avez rendu mon courage,  
Et vous me reverrez ici,  
Digne de vous et digne d'elle aussi

\* Élisabeth, le général, M<sup>me</sup> de Morin, Joseph

\* Élisabeth, le général, Amédée, M<sup>me</sup> de Morin, Joseph.



Par cette croix j'effacerai, j'espère,  
L'affront que j'ai pu mériter;  
Je veux que vous disiez, mon père,  
Il est digne de la porter!

ÉLISA, étouffant de larmes et d'une voix suppliante. Ah! monsieur, vous resterez donc seul...

AMÉDÉE. Élisà!...

LE GÉNÉRAL. Seul!... non... puisque tu me restes... ma fille... mon enfant...

ÉLISA. Ah!... ce n'est pas la même chose...

LE GÉNÉRAL, à Amédée avec émotion. Et quand vous aurez un état... un nom à vous... quand vous serez digne d'elle... de la fille d'un brave officier, eh bien! vous reviendrez, vous me demanderez la main de ma fille... et je verrai si je puis vous l'accorder...

AMÉDÉE, d'une voix éteinte. Oui, mon père!...

JOSEPH, attendri. Bien... bien... bien!...

ÉLISA, se soutenant à peine. Ah! mon Dieu!...

M<sup>me</sup> DE MORIN. A la bonne heure... mais vous n'irez pas jusque-là...

LE GÉNÉRAL, se montant peu à peu. Et qui m'en empêcherait?..

M<sup>me</sup> DE MORIN. Assez de folie!... quant au mariage...

LE GÉNÉRAL. Je le ferai si je veux...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Vous ne le ferez pas...

LE GÉNÉRAL. Mais si... si... si...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Mais non... non, non!...

LE GÉNÉRAL. Vous m'en défiez...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Certainement...

LE GÉNÉRAL, hors de lui à Amédée. Eh! bien... tiens... prends-la tout de suite... ne fût-ce que pour la faire enrager...

(Il fait passer Amédée auprès d'Elisa.)

AMÉDÉE. Mon père... se peut-il?...

ÉLISA. Amédée!... ah! monsieur...

JOSEPH, sautant de joie. Très-bien... très-bien... très-bien...

M<sup>me</sup> DE MORIN. L'accès va loin, général!...

LE GÉNÉRAL. Vous marierez votre baron comme vous voudrez... je marie mon fils comme je l'entends!... (A Élisà et à Amédée qui lui pressent les mains.) Merci!... merci... il faut être homme d'honneur avant tout!...

JOSEPH, s'essuyant les yeux. Brave général, va! Vive la vieille garde! et ma pauvre grand'mère... ah! que je suis content!.. (Il fond en larmes.) J'ai envie de rire et je ne peux pas...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! toi qui danses là-bas... drôle que tu es... c'est pourtant toi qui as fait tout cela... qu'est-ce que tu veux être?..

JOSEPH. Moi, mon général... je veux continuer mon état, faire mon chemin, comme mon patron... qui est riche... décoré... député, marié... enfin, tout!... ça viendra... dain!... faut le tems...

(Musique jusqu'à la fin.)

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure... mais pendant que je suis en train, je veux faire quelque chose pour toi... Qu'est-ce que tu voudrais?.. voyons...

JOSEPH. Je voudrais quelque chose qui me ferait bien plaisir; mais vous ne voudrez peut-être pas?

LE GÉNÉRAL. Voyons, qu'est-ce que c'est?... parle.

JOSEPH. Tenez, mon général, je voudrais vous embrasser...

LE GÉNÉRAL, lui tendant les bras. Eh! viens, mon garçon.

(Joseph s'y précipite. Le rideau tombe.)

FIN.

*Note essentielle aux directeurs de province.*

Joseph devant paraître très-jeune, ce rôle peut, au besoin, être distribué à l'acteur qui joue les jeux des premiers, ou même à l'emploi des Déjazet.







# LA JOURNÉE AUX ÉVENTAILS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. THÉAULON ET CLAIRVILLE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1<sup>er</sup> juillet 1840.

## DISTRIBUTION :

LE ROI.....	M. DERVAL.	☞ JAVOTTE, filleule de Rampon-	
LE MARQUIS DE COSSÉ.....	M. GERMAIN.	neau.....	M <sup>lle</sup> CLARISSE.
LE VICOMTE DE LANSAC.....	M. L'HÉRITIER.	LE MARQUIS DE CHATENAY...	M. GABRIEL.
RAMPONNEAU.....	M. BARTHÉLEMY.	LE MARQUIS DE MEULAN.....	M. FAUGÈRE.
LA MARQUISE DE POMPADOUR.	M <sup>me</sup> GRASSOT.	LE MARQUIS DE CHOISI.....	M. MEUNIER.
LA DUCHESSE DE GRAMMONT,		LE DUC DE MAILLÉ.....	M. MASSON.
jeune veuve.....	M <sup>lle</sup> FANNY.	☞ DANSEURS, DAMES DE LA COUR.	

Le premier acte à Paris; le deuxième à Versailles.

## ACTE I.

La guinguette de Ramponneau. A gauche, un pavillon dont la fenêtre s'ouvre en face du public, et la porte sur le théâtre du côté opposé; un berceau avec une table et des chaises.

### SCÈNE I.

JAVOTTE, RAMPONNEAU.

RAMPONNEAU, à la table du berceau, il appelle.  
Javotte ! eh bien ? tout est-il prêt là-dedans ?  
JAVOTTE, sortant du pavillon.

Oui, mon parrain, le beau monsieur et la belle dame peuvent arriver quand ils voudront.

RAMPONNEAU.

Le beau monsieur... la belle dame... qui a pu te dire... ce n'est pas moi... ma discrétion bien connue...

JAVOTTE.

Tiens, je l'ai deviné... au beau linge que vous m'avez fait mettre sur la table... et à votre belle porcelaine de Sèvres qui ne sort que pour les gens huppés. Si c'étaient des bourgeois de Paris, vous m'eussiez dit : Javotte, du linge n° 2 et de la faïence au petit pavillon... mais la porcelaine et le linge damassé c'est pour les gens de cour, comme ceux qui sont venus hier au belvédère... et qui ont dîné jusqu'à sept heures de ce matin... Il faut avoir un fier appétit pour dîner aussi long-temps que ça... c'est comme l'autre jour ce petit monsieur et cette grosse dame.

RAMPONNEAU.

Javotte, silence ! petite jacasse ! si cela dure, je te renverrai dans ton village... car ton bavardage et ta curiosité finiraient par me faire mettre à la Bastille... et pourtant ma discrétion bien connue.

JAVOTTE.

Dame, mon parrain... on voit ce qu'on voit.

RAMPONNEAU.

Vous ne devez rien voir, Mademoiselle; les

☞ gens qui viennent à la guinguette de Ramponneau n'aiment pas à être vus... et surtout à être entendus.

JAVOTTE.

Oh ! je n'entends jamais rien... si, pourtant ; l'autre jour, j'entendais le petit monsieur qui disait à la grosse dame... ne craignez rien... votre mari me croit avec le roi à Rambouillet, et...

RAMPONNEAU.

Silence, encore une fois ! ou, si vous continuez, je vous expédie par le coche... à vos parents.

JAVOTTE.

C'est bon, mon parrain ! c'est bon ! je ne verrai plus rien, et je n'entendrai plus rien... C'est-il moi qui servirai dans le pavillon.

RAMPONNEAU.

Non, je servirai moi-même.

JAVOTTE.

C'est dommage, parce que voyez-vous, mon parrain...

RAMPONNEAU, levant la main.

Javotte, veux-tu bien t'en aller !

JAVOTTE.

Me voilà partie, mon parrain, me voilà partie !  
(Elle sort par la droite, deuxième plan.)

### SCÈNE II.

RAMPONNEAU.

Il faudra que je me débarrasse de cette petite bavarde... elle me ferait du tort... et ce serait dommage... car ma fortune est en bon



Ara de Piéville et Taconnet.

Toute la cour, toute la ville  
 Me paie un tribut chaque jour,  
 Et chacun accourt à la file  
 Voulant m'enrichir à son tour ;  
 Oui, je reçois et la ville et la cour.  
 Ma cuisine, mon vin attire  
 Les nobles et les roturiers ;  
 Dans les petits et dans les hauts quartiers,  
 Les maris seuls ont le droit de maudire  
 Mes cabinets particuliers.

(On entend le Vicomte dans la coulisse de droite.)

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois donc venir  
 par là ? ma plus mauvaise pratique... l'homme  
 le plus indiscret du royaume... ce vicomte de  
 Lansac... que l'on a surnommé *la Gazette du*  
*roi*... Je frémis, toutes les fois qu'il vient ici...  
 car il ne cherche partout que des aventures  
 scandaleuses pour amuser Sa Majesté... On m'a-  
 vait dit qu'il allait faire un superbe mariage... et  
 je m'en croyais débarrassé.

## SCÈNE III.

LE VICOMTE, entrant par la droite ; RAMPON-  
 NEAU, qui remonte et disparaît un instant.

LE VICOMTE.

Ara de la Camargo.

Les plaisirs des cours  
 Sont rares et courts ;  
 Ils sont, en ces lieux,  
 Et longs et nombreux.  
 Car, près du tonneau  
 Du gros Ramponneau,  
 On a, pour refrain,  
 Grisette et bon vin.  
 Les goguettes,  
 Des guinguettes,  
 Soudain rendent francs  
 Tous les courtisans,  
 Quelle chance  
 Pour la France,  
 Si le roi venait  
 Boire au cabaret.

(Ramponneau rentre.)

Les plaisirs des cours, etc.

RAMPONNEAU.

Que servira-t-on à M. le vicomte de Lansac ?

LE VICOMTE.

Du café bien noir et bien fort, pour me met-  
 tre en verve de gaieté... j'en ai besoin ce matin.

RAMPONNEAU.

Si M. le vicomte veut passer dans les salons ?

LE VICOMTE.

Les salons ! est-ce que je n'en vois pas assez à  
 Versailles, à Rambouillet, à Paris, partout où  
 mes fonctions de *Gazette du roi* me forcent à  
 suivre Sa Majesté... je viens à la guinguette pour  
 avoir de la verdure et des histoires réjouissantes...  
 tu vas me raconter toutes celles que tu  
 sais... je viens ici garnir mes tablettes pour amu-  
 ser le roi à son retour... Voyons... que s'est-il  
 passé de nouveau depuis que je suis venu ?  
 combien de maris trompés ? combien de jeunes  
 filles séduites ? et songe qu'il me faut le nom, les

prénoms, l'âge, la profession... la chronique  
 scandaleuse n'est amusante à la cour que comme  
 cela... dicte... je t'écoute.

RAMPONNEAU.

Monsieur le vicomte veut plaisanter... ma  
 discrétion bien connue...

LE VICOMTE.

Gros pervers... discret, avec le métier que tu  
 fais... fais-moi servir sur l'heure... et par ta jo-  
 lie filleule.

RAMPONNEAU.

Mais... monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Hâte-toi donc, maraud ! il faut que je sois à  
 Versailles pour l'arrivée du roi... si sa gazette  
 lui manquait, Sa Majesté serait toute la journée  
 d'une humeur... royale.

RAMPONNEAU, à part.

Si cela est ainsi faisons-le servir prompte-  
 ment nous en serons débarrassés plus vite.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

LE VICOMTE, s'asseyant.

Voici une journée qui s'annonce bien... j'ar-  
 rive ce matin de Rambouillet à Versailles, et je  
 cours offrir mes hommages à la dame de mes  
 pensées, à l'aimable veuve du duc de Gram-  
 mont... comme j'allais entrer chez elle, le mi-  
 nistre, son oncle et le mien, en sortait... « Vous  
 voilà, vicomte, me dit-il ; j'attends votre retour  
 avec la plus vive impatience... mais forcé d'aller  
 au-devant du roi jusqu'à Saint-Cyr... j'ai tracé  
 dans cet écrit tout ce que j'avais à vous dire...  
 prenez cette lettre et rendez-vous sur l'heure à  
 Paris, à la guinguette de Ramponneau, là seule-  
 ment, vous ouvrirez le message et il vous dira ce  
 que j'attends de vous. » Il avait à peine achevé  
 que j'étais déjà sur la route de Paris... et pen-  
 dant une heure de voyage, j'ai été cent fois  
 tenté de rompre ce cachet... mais j'ai su résis-  
 ter à la tentation... enfin, me voilà chez Ram-  
 ponneau... et je puis prendre connaissance de  
 ce mystérieux billet. (Il ouvre et lit.) « Mon cher  
 neveu, vous êtes décidément un fort mauvais  
 sujet... » (Il s'interrompt.) Si c'est pour cela qu'il  
 me fait courir la poste jusqu'ici ! il pouvait aussi  
 bien me dire cela à Versailles. (Il lit.) « Et je ne  
 vois que le mariage qui puisse mettre fin à toutes  
 vos folies... » A la bonne heure... « J'ai donc bien  
 réfléchi à votre position, et je vous marierai à  
 ma nièce, votre cousine... » Oh ! divin ! « En  
 payant les 50,000 écus que vous devez... » Par-  
 fait !... « Si vous consentez à me donner une  
 preuve d'un dévouement sans bornes... » Que  
 diable veut-il de moi ? ceci devient intéressant.  
 (Il lit.) « Lisez et comprenez-moi... » La recom-  
 mandation est délicieuse. (Il lit.) « Cette nuit,  
 dans un bal travesti qui a eu lieu chez la duchesse  
 de Noailles, et dans lequel nos grandes dames de  
 la cour ont toutes paru déguisées en piquantes  
 grisettes... le marquis de Cossé et une très puis-  
 sante dame ont fait la partie assez équivoque de  
 profiter de leur déguisement populaire pour  
 aller passer une journée en tête-à-tête à la guin-



guette de Ramponneau. J'ai à me venger de la dame qui est ma mortelle ennemie... » Ah! voilà! je disais aussi... « L'occasion est trop belle pour la laisser échapper... il faut donc mon cher vicomte réunir sur l'heure... »

SCÈNE V.

JAVOTTE, avec un plateau sur lequel est une tasse, et une cafetière d'argent à la main, qu'elle pose sur la table du berceau; LE VICOMTE.

JAVOTTE, arrivant en courant.

Voilà, Monsieur, voilà; pardon si je vous ai fait attendre... mais le café n'était pas chaud... et puis je me suis arrêtée là-bas pour écouter une dispute entre deux amoureux qui déjeunent en plein air... sous un berceau bien touffu... c'était drôle, leur querelle.

LE VICOMTE, lisant.

« Soyez prudent surtout... car la femme que » vous allez surprendre ainsi, c'est la marquise » de Pompadour! La favorite! mon cher oncle a donc perdu la tête! il veut donc faire de moi un second Latude!

JAVOTTE.

Monsieur Lansac, votre café va refroidir.

(Elle sort et emporte la cafetière.)

LE VICOMTE, à lui-même.

Je ne sais où j'en suis. Lutter contre la Pompadour! si nous échouons, nous sommes perdus... car la royale favorite n'a jamais su pardonner. Ah! mon oncle avait bien besoin de songer à moi pour une pareille entreprise. (Il s'assied.) D'un autre côté, si nous réussissons, je suis vengé de ce Cossé, dont les prétentions à la main de ma cousine... et puis, 50,000 écus de dettes à refaire... Allons, je me risque... je me dévoue. (Il se lève.) L'essentiel est de frapper fort et juste... un bon scandale public, (Javotte entre.) bien franc, bien décidé, et la marquise n'en reviendra pas.

JAVOTTE, qui prend le café.

Décidément, il n'est plus chaud du tout.

LE VICOMTE.

Eh bien! que fais-tu donc là?

JAVOTTE.

Dame! à présent, ça n'est plus bon pour un homme comme vous... et moi, j'adore le café... Je vais vous en chercher de tout chaud.

LE VICOMTE.

Non, ce n'est pas nécessaire. Javotte, Javotte!..

JAVOTTE, arrivant à lui avec le plateau.

Monsieur le Vicomte...

LE VICOMTE.

Dis-moi, Javotte, n'a-t-on pas fait retenir, chez ton oncle, un pavillon secret pour aujourd'hui?

JAVOTTE.

Ah! oui, les personnes qui ont commandé ce diner de prince... un faisant... des crèmes à la glace, et beaucoup de mystère.

LE VICOMTE.

Du mystère?..

JAVOTTE.

C'est sur la carte... Non, Monsieur, non, elles ne sont pas encore venues. (Elle sort.)

LE VICOMTE, à part, regardant à droite.

Nul doute, c'est le pavillon de Cossé... Allons réunir promptement la bande joyeuse qui doit me seconder.

Ain: Il me faudra quitter l'empire.

La Pompadour, de son trône éphémère,

En ce jour, ici, tombera,

Ou sous son pouvoir arbitraire,

Mon cher oncle succombera...

Ce fut toujours comme cela!

Oh! Pompadour, favorite adorable,

Comme mon oncle te connaît,

Un vieux proverbe a dicté ton arrêt:

Il vaut bien mieux tuer le diable,

Que si le diable nous tuait.

(A Javotte, qui rentre.) Au revoir, petite, au revoir!  
(Il sort.)

SCÈNE VI.

JAVOTTE.

M. le Vicomte n'est pas aimable comme de coutume, lui qui ne s'en va jamais sans me dire: Tiens, petite, voilà pour toi... et, alors, il m'embrasse, et il n'est pas le seul... Chez mon parrain, c'est tout ce qu'on donne à la fille. C'est bien quelque chose... mais ce n'est pas avec ça que je me ferai une dot, pour épouser mon amoureux.

SCÈNE VII.

RAMPONNEAU, JAVOTTE, quatre MUSICIENS.

CHOEUR.

Ain des Diners à 32 sous.

Le plaisir ici nous appelle;

C'est à nous de le précéder.

Aux danseurs montrant notre zèle,

Allons vite nous accorder.

RAMPONNEAU.

Bravo! mes amis, à la besogne, et jouez-nous les contredanses les plus nouvelles... il faut que le bal soit brillant ce soir. Que diable, ce n'est point assez de recevoir chez moi de grands seigneurs, il faut aussi satisfaire mes habitués.

CHOEUR.

Le plaisir ici nous appelle, etc.

RAMPONNEAU, regardant à gauche.

Ah! voici les personnes de ce pavillon qui descendent de voiture. Javotte, dis au chef de faire servir, et retourne à l'office.

JAVOTTE.

Oui, mon parrain... c'est que je voulais savoir...

RAMPONNEAU.

Javotte, si vous ne vous corrigez pas de cette curiosité...

JAVOTTE.

Je me sauve, parrain, je me sauve.

(Elle sort en courant.)



## SCÈNE VIII.

RAMPONNEAU, ensuite COSSÉ, LA  
MARQUISE DE POMPADOUR.

RAMPONNEAU.

Tout me dit que ce sont des gens de la plus  
haute volée... et alors... Que vois-je!.. une  
grisette!..

(Cossé est modestement vêtu, la Marquise est en  
grisette.)

COSSÉ et LA MARQUISE, entrant.

Air: La riche nature. (Vivace.)

Gentilles grisettes,  
Qui rêvez la cour,  
Les honneurs, les fêtes  
De la Pompadour,  
Moi, j'ambitionne,  
Quelquefois aussi,  
Le plaisir qui donne  
Rendez-vous ici.

LA MARQUISE.

Ce champêtre asile  
Invite au plaisir;  
Là, toute la ville  
Vient se divertir,  
Et, quelque jour même,  
Narguant le bon ton,  
Pour ce lieu qu'on aime,  
On verra, dit-on,  
La cour elle-même  
Quitter Trianon.

COSSÉ et LA MARQUISE.

Gentilles grisettes, etc.\*

COSSÉ, à Ramponneau.

Vous êtes monsieur Ramponneau?

RAMPONNEAU.

Oui, monsieur le... monsieur... Pardon, quel  
titre donnerai-je à votre seigneurie?

COSSÉ.

Aucun, si cela vous est égal.

RAMPONNEAU.

Aucun? (A part.) C'est, pour le moins, un  
prince.

(Pendant ces quelques lignes, M<sup>me</sup> de Pompadour  
examine le jardin.)

COSSÉ.

Monsieur Ramponneau, on a dû retenir pour  
moi...

RAMPONNEAU.

Oui, Monsieur, ce pavillon...

COSSÉ.

Est-il prêt à nous recevoir?

RAMPONNEAU.

Le couvert est mis depuis long-temps et d'une  
manière digne de vous. (A part.) Quelque jeune  
fille nouvellement séduite... pauvre petite! mais  
ça ne me regarde pas, et ma discrétion bien  
connue... je vais vous faire servir sur-le-champ.  
(Il sort par la droite.)

## SCÈNE IX.

COSSÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, avec élan.

Nous voilà donc enfin à la célèbre guinguette  
de Ramponneau.

\* La Marquise, Cossé, Ramponneau.

Air: Sur la place majestueuse. (Majestueusement.)

De cet endroit champêtre,  
Souvent on me parla,  
J'ai voulu le connaître,  
Enfin nous y voilà!  
Ah! quelle différence;  
Ici, plus d'opulence,  
Plus de pompeux discours,  
Plus de brillans atours;  
Oui, ce lieu populaire,  
Est bien fait pour me plaire,  
Quel joyeux, quel magique tableau!  
Tout m'y surprend, tout est nouveau,  
Sous ces bosquets, j'éprouve  
Un charme inattendu,  
Chaque arbre qui s'y trouve,  
Semble porter un fruit défendu.  
Chaque arbre qui s'y trouve,  
Porte un fruit défendu.

COSSÉ.

C'est là-bas, sous cette verte tonnelle, que,  
sans doute, Vadé vient chercher ses inspirations,  
et puiser l'eau de son Permesse... dans la tonne  
de Ramponneau... sous ce berceau fleuri, il me  
semble voir Sainte-Foix écrivant sa mordante  
description du vieux et du nouveau Paris, et  
proposant un duel à tous ceux qui ont le mal-  
heur de le regarder d'un œil trop curieux.

LA MARQUISE, remontant.

Ah! Cossé! Cossé! une escarpolette!.. là-bas,  
si j'osais...

COSSÉ, riant.

N'en faites rien, Marquise!.. c'est sans doute  
celle d'où tomba si malheureusement, l'an der-  
nier, la jeune et belle comtesse d'Egmont... qui,  
comme vous, en costume de grisette!..

LA MARQUISE.

Pauvre femme! quelle chute!

COSSÉ.

Parlez-vous de celle de l'escarpolette?

LA MARQUISE.

Oui, méchant homme!.. oui!.. et réflexion  
faite, je ne veux pas m'exposer à pareil danger,  
nous avons trop ri à la cour de la mésaventure  
de cette pauvre comtesse... mais je n'en veux  
pas moins goûter de tous les plaisirs que l'on  
trouve ici!.. je suis heureuse, aujourd'hui!

COSSÉ,

La joie qui brille dans vos yeux me fait pres-  
que oublier les craintes que j'éprouve...

LA MARQUISE.

Des craintes, Cossé?

COSSÉ.

Pour vous... pour vous seule, Marquise! qui  
êtes l'objet de tant d'envie!

LA MARQUISE, riant.

Oh! je suis sûre que bien des duchesses m'en-  
viраient ce moment de liberté... mais rassurez-  
vous, mes précautions ont été bien prises... Le  
roi est à Rambouillet, et je suis rentrée du bal  
avec une migraine affreuse qui me tiendra jus-  
qu'à demain dans mon appartement... sans la  
migraine, on n'aurait pas un instant de repos à  
la cour... Qui vous débarrasse d'une visite maus-  
sade? d'un solliciteur importun? d'un poète  
ennuyeux? la migraine... toujours la migraine...



COSSÉ.

Oui, elle fait fuir jusqu'aux maris.

LA MARQUISE, riant.

Elle fait même fuir les rois!..

COSSÉ.

Oh! délicieux, mais ne craignez-vous pas l'indiscrétion de vos gens?..

LA MARQUISE.

Tous mes gens me sont fidèles, car ils sont tous bien payés: d'ailleurs, ma vieille Agathe est seule aujourd'hui dans la confidence.

COSSÉ.

Cettenuit, au bal, tous les yeux ennemis étaient tournés vers vous.

LA MARQUISE.

Et dans le jardin, pendant le souper, sous les charmilles, on semblait épier notre conversation; nous avons heureusement trompé toutes les conjectures... en sortant du bal... chacun de notre côté, et nous réunissant dans le quartier le plus isolé de Versailles.

COSSÉ.

On y avait fait venir une modeste voiture de place.

LA MARQUISE, gaiement.

Une horrible voiture! qui m'a secouée... Cossé, que le peuple est heureux! il se sent vivre, au moins... pour lui, les champs, les gazons, les promenades, la poussière, la pluie, et ces guinguettes joyeuses où chaque objet nouveau attire notre attention et nous étonne; n'êtes-vous pas comme moi?.. mais répondez... répondez donc!.. votre froideur m'impatiente.

COSSÉ.

Ma foi, chère Marquise, je vous avoue que je suis encore effrayé de notre imprudence, et je vous répéterai ce que disait... je ne sais plus quel doge à Versailles... ce qui m'étonne le plus, ici, c'est de m'y voir!..

LA MARQUISE, riant.

En effet... pour un homme que l'on a surnommé le sage de la cour, la démarche est un peu hasardée!..

COSSÉ, avec grace,

En vous y voyant... Marquise... le censeur le plus sévère accepterait mon excuse.

LA MARQUISE.

D'autant plus, Monsieur, que c'est à votre sagesse même... que vous devez cet instant de folie.

COSSÉ.

Que voulez-vous dire?..

LA MARQUISE.

J'ai résisté aux brillants hommages de tous nos marquis... étourdis et dissipés... et j'ai voulu avoir la gloire d'amener à la guinguette le seul homme qui ait osé blâmer, presque hautement, la noble protection que m'accorde le Roi de France.

COSSÉ.

Quoi! Marquise... on vous aurait dit...

LA MARQUISE.

Vous êtes avec moi, à la guinguette... Ne suis-je pas assez vengée du sage et du censeur? Pour moi, Cossé, vous risquez la Bastille!..

COSSÉ, avec transport.

Ah! j'y passerais volontiers mes jours... si ce pouvait être avec vous.

LA MARQUISE, avec étourderie et déclamant.

Une bastille et son cœur!.. Cossé, le mot est connu, mais enfin, il est bien rajeuni et je l'accepte. (Elle lui tend la main.) Cependant, je vous croyais épris de la jeune et jolie veuve du duc de Grammont.

COSSÉ.

Il est vrai que je lui ai rendu quelques soins, mais, dès que vous avez paru à la cour, tous les cœurs ont volé vers vous.

AIN: Je sais attacher des rubans.

Idole et reine tour-à-tour,  
Sur un autel et sur un trône,  
Par la puissance et par l'amour,  
Vous portez deux fois la couronne.  
A vos désirs comme à vos lois,

(Ici, Ramponneau, suivi de deux marmitons qui portent des plats, traverse le théâtre et monte dans le pavillon.)

Jamais d'obstacles ni d'entraves,  
Et courtisans, princes ou rois,  
Nous ne sommes que vos esclaves.

## SCÈNE X.

RAMPONNEAU, COSSÉ, LA MARQUISE.

RAMPONNEAU.

Le dîner de Monsieur est servi; et si Monsieur le permet, c'est moi qui ferai le service de la table... ma discrétion bien connue...

COSSÉ.

Venez, ma toute belle!

LA MARQUISE.

M. Ramponneau, j'ai vu beaucoup de pauvres à la porte de votre maison.

RAMPONNEAU.

C'est qu'il y a beaucoup de riches dedans... C'est une enseigne comme une autre.

LA MARQUISE.

Faites-leur servir aujourd'hui un dîner digne de votre renommée.

COSSÉ.

Et au dessert, vous leur distribuerez le reste de cet argent.

RAMPONNEAU.

Ah! Monsieur! comme ils vont prier le ciel pour... Malheureusement, ils ne sauront pas votre nom.

COSSÉ, gaiement,

Dites-leur de bénir la jolie grisette de Versailles... Le ciel saura bien ce que cela veut dire.

(Ils entrent dans le pavillon; Cossé ouvre la croisée qui donne sur la scène, et l'on voit une table richement servie. Ramponneau est entré avec eux dans le pavillon.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, dans le pavillon; LE VICOMTE, LE MARQUIS DE CHATENAY, LE MARQUIS DE MEULAN, LE MARQUIS DE CHOISI, au fond.

CHOEUR.

LES MARQUIS.

Observons-nous,



Silence;  
 Adresse et prudence!  
 Observons-nous,  
 Nous sommes au rendez-vous!  
 COSSÉ, dans le pavillon.  
 Avec l'amour,  
 Le plaisir, l'indépendance,  
 En ce séjour,  
 Peut-on regretter la cour?..

REPRISE.  
 Observons-nous, etc.

RAMPONNEAU.  
 Voici le cordon de la sonnette; je serai toujours aux aguets.

(Il sort du pavillon et en referme la porte. Cossé met le verrou, puis il vient à la fenêtre et dit à Ramponneau :)

COSSÉ.  
 C'est à vous seul que j'ouvrirai.

LE VICOMTE, bas.  
 C'est Cossé!

CHATENAY, bas.  
 C'est parbleu bien Cossé!

LE VICOMTE.  
 Ramponneau, tu vas nous faire servir le vin de Champagne que je t'ai commandé.

MEULAN.  
 Et frappé, gros Ramponneau!  
 (Il lui frappe sur le ventre.)  
 CHOISI.

(Même jeu.)  
 Et frappé!..

RAMPONNEAU.  
 Vous êtes servis dans le petit belvédère du boulevard.

LE VICOMTE.  
 J'ai changé d'avis : c'est ici que nous voulons boire.

CHATENAY.  
 A Paris, nous n'aimons que les lambris de verdure.

MEULAN.  
 A Versailles, c'est différent... sers-nous sous ce berceau.

RAMPONNEAU.  
 Ce berceau est retenu par des marchands de la rue Saint-Denis.

CHATENAY.  
 Tu leur donneras le belvédère.

RAMPONNEAU.  
 Mais, M. le Marquis, ma discrétion bien connue...

MEULAN.  
 Qu'a de commun ta discrétion? Dépêche-toi, nous sommes là jusqu'à demain.  
 (Ils se placent sous le berceau.)

RAMPONNEAU, à part.  
 Peut-être ne connaissent-ils pas ce jeune seigneur... D'ailleurs, selon leur usage, ils seront bientôt gris, et ils ne verront plus rien. Allons donner le signal du bal. (Haut.) Je suis à vous dans l'instant, Messieurs. (Il sort.)

## SCÈNE XII.

LE VICOMTE, LES MARQUIS.

LE VICOMTE.  
 Oui, c'est bien Cossé!.. Il ne nous reste plus qu'à savoir avec quelle dame il se trouve.

CHATENAY.  
 Le garçon que j'ai fait jaser, m'a dit que c'est une grisette.

MEULAN.  
 Probablement une grisette du bal de M<sup>me</sup> de Noailles.

CHOISI.  
 Oui; mais qui est-elle?

LE VICOMTE.  
 Nous le saurons. Ce pavillon n'a pas d'autre porte... Nous pourrions aisément confondre le sage de la cour.

CHATENAY.  
 C'est parfait.

MEULAN.  
 Je n'aime pas ce Cossé!  
 CHOISI.

Ni moi!  
 CHATENAY.  
 Ni moi! C'est un homme auquel on n'a rien à reprocher!

MEULAN.  
 Et alors... c'est humiliant pour nous.

LE VICOMTE.  
 A qui l'on peut reprocher tant de choses.  
 LA MARQUISE.

Si nos bons amis de Versailles pouvaient se douter que nous sommes ici.

LE VICOMTE, bas.  
 Silence, Messieurs! la dame a parlé!  
 (Ils s'approchent doucement pour l'écouter. Le garçon apporte les verres et le champagne.)

TOUS, bas.  
 Écoutons!  
 (En ce moment, le tambourin de la guinguette se fait entendre tout près. — Contredanse.)

LE VICOMTE.  
 Il n'y a pas moyen d'entendre.  
 CHOISI.

Maudit bal!  
 UNE VOIX, dans la coulisse.  
 En place pour la contredanse!

MEULAN.  
 Eh! c'est la Camargo!.. la chanson à la mode.  
 CHATENAY.

Oui, on la chante à la ville et à la cour.  
 MEULAN.

Je le crois bien!.. elle est assez morale pour cela.

(Les danseurs traversent le théâtre de gauche à droite, en chantant.)

TOUS.  
 Air de la Camargo.

C'est la camargo,  
 Qui du conjungo,  
 Eut toujours grand' peur,  
 Et de qui le cœur  
 Sait si bien changer.

Si bien voltiger  
 Qu'enfin tout Paris  
 L'a pris et repris.

(La contredanse continue.)



LA MARQUISE.

De ma chaîne  
Souveraine,  
Le poids est si grand  
Et si fatigant !  
Qu'en cachette  
Je projette  
De venir danser  
Pour me délasser.  
LES MARQUIS.  
C'est la camargo, etc.

(Ils boivent.)

LA MARQUISE.

Vous ne sauriez croire, mon cher Cossé, combien cet orchestre champêtre me cause de plaisir, je n'y tiens plus, Marquis, allons danser !..

COSSÉ.

Danser... en plein jour... y pensez-vous ?

LA MARQUISE, riant.

Je vous l'ai dit... je ne suis venue ici que pour cela.

COSSÉ.

Danser... mais avec qui ?

LA MARQUISE.

Mais avec vous, monsieur le sage des sages.

COSSÉ.

Avec moi, qui n'ai dansé de la vie ?

LA MARQUISE.

Voilà justement le plaisir ! venez, l'épaisseur du feuillage rend les bosquets assez sombres, glissons-nous dans la foule.

COSSÉ.

Je ne puis me prêter à une pareille imprudence.

LA MARQUISE.

Mon ami, ne me refusez pas ce plaisir ! je ne saurais résister à la tentation !.. je me cacherai si bien avec cet éventail, que personne ne verra ma figure.

COSSÉ.

Mais cet éventail de cour peut lui-même vous faire reconnaître.

LA MARQUISE.

Mon ami, c'est un parti pris ! je veux aller danser.

COSSÉ.

Vous le voulez ? je n'ai plus rien à répondre.

(Ils se lèvent.)

UNE VOIX, en dehors.

En avant deux !

REPRISE DU CHOEUR.

C'est la camargo, etc.

COSSÉ, à la Marquise.

Venez... suivez-moi !

(La porte s'ouvre.)

LA MARQUISE.

Je me promets un plaisir...

COSSÉ.

Puissiez-vous ne pas vous repentir. (En disant ces mots, il a ouvert la porte du pavillon et il en sort ; apercevant les marquis.) Ciel ! (Vivement en se retournant, à M<sup>me</sup> de Pompadour.) Ne sortez pas !

(Il ferme la porte du pavillon.)

M<sup>me</sup> DE POMPADOUR.

Grand Dieu !

(Elle referme les fenêtres du pavillon.)

## SCÈNE XIII.

LE VICOMTE, COSSÉ, LES MARQUIS, MEULAN, LE VICOMTE, CHATENAY.

LE VICOMTE.

Par la sambleu ! Marquis, si je m'attendais à rencontrer quelqu'un à la guinguette un peu suspecte de Ramponneau, ce n'est pas vous.

MEULAN.

Vous ! le mentor de l'Oeil-de-Bœuf !

CHATENAY.

Vous qui eussiez effacé les sept sages de la Grèce.

COSSÉ.

Le sage peut être sage partout, Messieurs ; et l'observateur moraliste peut bien venir chercher à la guinguette les figures qui lui manquent à la cour.

MEULAN.

C'est possible... mais afin d'être tout entier à ses observations, le moraliste y vient seul.

COSSÉ.

Et qui vous a dit que j'étais là avec quelqu'un ?

LE VICOMTE.

D'abord, nous avons entendu une voix de femme, et puis vous avez dit en sortant : Ne sortez pas.

COSSÉ.

Moi !..

CHATENAY.

Vous l'avez dit !

TOUS.

Vous l'avez dit !

COSSÉ.

Alors, Messieurs, il ne me reste plus qu'à passer condamnation... le sage peut avoir ses faiblesses... comme les autres hommes, et l'amour, d'ailleurs, ne peut être un grand crime dans un siècle où il est la première occupation de tous... et sous le règne d'un prince qui, en tout point, a voulu ressembler au roi Henri... de glorieuse et galante mémoire !

LE VICOMTE.

Oui ; mais peut-être Louis-le-Bien-Aimé aimerait assez à garder le gâteau pour lui seul... et ne dirait pas comme Henri-le-Grand, quand il trouva Bellegarde caché sous le lit de sa belle : Il faut que tout le monde vive.

COSSÉ.

Notre bien-aimé monarque ne se trouvera jamais, je le suppose, dans une situation pareille ! de nos jours, il y a beaucoup de galanterie... mais plus de ces passions auxquelles les hommes sacrifiaient leur honneur, leur rang et leur fortune.

MEULAN.

Sans doute, nous ne sommes pas au temps des Amadis... mais il peut encore se trouver des chevaliers... ou plutôt des marquis si bien épris qu'une royale favorite ne dédaigne pas de descendre jusqu'à eux... surtout s'il y avait l'éducation d'un sage à faire.

COSSÉ.

Que voulez-vous dire ?

LE VICOMTE, à part.

Il se trouble !..

MEULAN.

Oh ! rassurez-vous, Marquis, ceci n'est point



une allusion... nous savons que vous êtes ici en bonne fortune... avec une petite grisette du quartier Saint-Louis.

TOUS.

On nous l'a dit!..

COSSÉ.

Et l'on vous a dit la vérité.

LE VICOMTE.

Alors, il n'y aura aucune indiscretion de notre part à vous demander la faveur de voir cette beauté roturière qui a soumis, subjugué le sage Cossé... une grisette! cela ne tire pas à conséquence.

TOUS.

Oui, oui, nous voulons la voir.

COSSÉ.

Désespéré, Messieurs, de ne pouvoir satisfaire votre maligne curiosité... mais cette jeune fille tient à une famille honorable, et je lui dois autant et plus d'égards que si elle était née au premier rang.

LE VICOMTE.

Vous avez raison, Marquis, il ne faut pas être indiscret... c'est la première loi de la galanterie... mais nous pouvons voir cette belle... sans que votre honneur soit compromis... nous allons rester là jusqu'au moment de votre sortie... et comme ce pavillon n'a que cette issue...

COSSÉ, à part.

Il y a ici de la vengeance de cour. (Haut.) J'espère bien, Messieurs, que vous n'exécuterez point un pareil projet.

LE VICOMTE.

Et qui nous en empêchera? la guinguette de Ramponneau n'appartient-elle pas à tout le monde?

COSSÉ.

Oui, mais vous réfléchirez que c'est manquer à tous les égards que l'on se doit entre gens de qualité.

CHATENAY.

Nous avons beaucoup d'égard pour vous, cher Marquis... mais une petite grisette du quartier Saint-Louis ne mérite pas...

COSSÉ.

Elle mérite tous vos respects, Messieurs, car elle est avec moi.

LE VICOMTE et LES MARQUIS, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

MEULAN.

Cher Marquis, la raison que vous me donnez là, est délicate.

LE VICOMTE.

Nous professons pour vous la plus haute estime, mais nous verrons cette grisette, dussions-nous rester là jusqu'à l'an prochain.

COSSÉ.

Vicomte, c'est une horrible trahison, savez-vous? (Il remonte. Le Vicomte passe à gauche.)\*

CHATENAY.

Pour nous autres gens de cour, mon cher, il n'y a pas d'autre plaisir.

LE VICOMTE.

Et comme ceci ne blesse en rien l'honneur de votre blason, je vous le répète, nous verrons cette jeune fille.

\* Le Vicomte, Cossé, le Marquis.

COSSÉ.

Eh bien! non, non, Messieurs, vous ne la verrez pas! et ma persévérance égalera la vôtre... mais plus tard, Lansac, nous compterons ensemble.

LE VICOMTE.

En effet, nous avons certain compte de cour à régler!

COSSÉ.

Je vois avec peine que votre haine pour moi se montre si déloyalement dans cette circonstance.

LE VICOMTE.

Marquis, je prends ma vengeance partout où je la trouve.

COSSÉ.

Vous me rendrez raison d'un pareil outrage.

MEULAN, à part, riant.

Bon... voilà qui s'échauffe.

LE VICOMTE.

Dès que nous aurons vu votre belle, je suis à vous.

COSSÉ.

Il y a de la lâcheté, dans ce que vous dites.

LE VICOMTE.

Marquis!

CHATENAY, mettant le holà.\*

Messieurs!.. (A Cossé.) En attendant que le fer termine ce débat, je vous parie 3,000 pistoles d'or que nous verrons la femme qui est dans ce pavillon.

MEULAN.

Je suis du pari.

LES AUTRES.

Et moi aussi.

LE VICOMTE.

Non, Messieurs, ça ne regarde que moi. J'ai justement besoin de 3,000 pistoles.\*\*

COSSÉ.

30,000 livres!.. eh! bien, je tiens le pari.

(Il rentre dans le pavillon.)

LE VICOMTE.

Et moi votre argent.

AIR: Comme il m'aimait.

Nous la verrons

Nous la verrons,

Cette grisette

Si coquette.

TOUS.

Nous la verrons

Nous la verrons,

Cette déesse aux courts jupons.

MEULAN.

Puisque, par cette seule porte,

Tôt ou tard il faut qu'elle sorte.

TOUS.

Nous la verrons

Nous la verrons. bis.

LA MARQUISE.

Cossé, j'ai tout entendu!.. je suis perdue!

LE VICOMTE.

Remettons-nous à table!

CHATENAY.

C'est le cas ou jamais de faire une partie d'échecs.

\* Le Vicomte, Chatenay, Cossé, les Marquis.

\*\* Chatenay, le Vicomte, Cossé, les Marquis.



LE VICOMTE.

Bonne idée, Marquis... (Appelant.) Garçon !  
(On l'apporte.)

LA MARQUISE.

Je n'en saurais douter, c'est un tour infâme  
de mes ennemis ; fatale imprudence !

COSSÉ.

Du moins, nous ne leur céderons pas la vic-  
toire sans nous défendre.

LA MARQUISE.

Eh ! comment sortir, quand ils sont là, près  
de cette porte, et que le plus affreux scandale  
nous attend !

COSSÉ.

Oui, le péril est grand ! et j'ignore par quel  
moyen... que dis-je ? oh ! ce serait d'une har-  
diessie ! oui, pourquoi pas ? avec de l'or...

LA MARQUISE.

Comment ?

COSSÉ.

Les momens sont précieux, laissez-moi faire.  
(Il sonne.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RAMPONNEAU.

RAMPONNEAU.\*

Voilà ! voilà ! Ah ! ah ! ces messieurs sont en-  
core là !

MEULAN.

Et nous passerons ici la nuit.

LE VICOMTE.

Ah ! Ramponneau, à minuit, tu nous feras  
servir un festin royal... c'est M. le marquis de  
Cossé qui paiera.

MEULAN.

A la santé de Cossé.

(Ils trinquent et boivent.)

RAMPONNEAU.

Voilà la discrétion de ma maison bien com-  
promise.

CHATENAY.

Vicomte, si tu n'y prends garde, je vais  
faire échec au roi !

LE VICOMTE.

Ce ne serait pas généreux, Marquis ! (Dési-  
gnant le pavillon.) Ce pauvre roi, deux échecs  
en un jour.

TOUS, à Lansac.

Bravo ! vicomte. (Cossé sonne.)

RAMPONNEAU, à la porte du pavillon.

Voilà ! voilà ! (Il entre.)

COSSÉ.

A moi, M. Ramponneau.

RAMPONNEAU.

Monsieur demande le dessert ?

COSSÉ.

Écoutez-moi, ceci est un mur mitoyen, n'est-  
ce pas ?

RAMPONNEAU.

Il sépare ma guinguette du Jardin des Roses,  
autre établissement dans mon genre, mais qui  
ne prospère pas... tout le monde n'a pas mon  
talent.

\* La Marquise, Cossé, Ramponneau, le Vicomte, Meulan, Cha-  
tenay.

COSSÉ.

30,000 livres pour vous, Ramponneau, si en  
moins d'une demi-heure vous faites percer une  
issue dans ce mur.

MEULAN.

Chatenay, prends garde à ton fou !..

LE VICOMTE.

Messieurs, on ne conseille pas.

RAMPONNEAU.

Monsieur me fait l'honneur de me dire...

COSSÉ.

Qu'il faut sauver l'honneur de Mademoiselle  
à tout prix, et que, si vous y parvenez en fai-  
sant ouvrir ce mur, il y a 30,000 livres pour  
vous, c'est le vicomte de Lansac qui les paiera.

LANSAC.

Que dira Sa Majesté quand elle verra dans  
sa gazette officielle ?..

CHATENAY, jouant.

Tiens, voilà ce qu'elle dira : échec à la  
Reine !

LES MARQUIS.

Délicieux.

COSSÉ, qui a parlé bas à Ramponneau.

Vous comprenez ?

RAMPONNEAU.

Parfaitement... ces Messieurs sont postés là  
pour voir sortir Madame ou Mademoiselle... et  
vous voulez la faire passer à travers cette mu-  
raille.

LES MARQUIS, appelant.

Ramponneau ! Ramponneau !

RAMPONNEAU, du pavillon.

Voilà ! voilà !

COSSÉ, l'arrêtant.

Un mot encore, afin que ces Messieurs n'en-  
tendent rien... la danse dans ce pavillon et beau-  
coup de tambourins.

RAMPONNEAU.

Je comprends toujours.

(Il sort par le pavillon.)

MEULAN, donnant à Ramponneau des bouteilles  
vides.

Allons donc, Ramponneau ; nous manquons  
de munitions de siège.

RAMPONNEAU.

Encore du champagne ?

CHATENAY.

Toujours du champagne !

RAMPONNEAU.

Vous allez être servis !.. et de main de maître.  
(Sur l'avant-scène.) 30,000 livres ! une muraille  
percée ! quel honneur ça va me faire !

LES MARQUIS.

Allons donc, Ramponneau !

RAMPONNEAU.

Je suis à vous, Messeigneurs !

SCÈNE XV.

LE VICOMTE ET LES MARQUIS, en dehors,  
COSSÉ ET LA MARQUISE, dans le pavillon.

LA MARQUISE.

Réussira-t-il ?

COSSÉ.

Oui, oui, j'en ai l'espoir... l'or qui fait tomber



es grilles et les verrous doit faire aussi tomber les pierres.

LA MARQUISE.

Oh ! Cossé, si nous réussissons, Ramponneau sera premier ministre.

COSSÉ.

J'aurais sacrifié toute ma fortune pour vous tirer d'un aussi mauvais pas... mais vous délivrer avec l'argent même de vos ennemis, me paraît un tour incroyable.

LE MARQUIS, se levant.

Echec et mat !

LE VICOMTE.

C'est juste ! je n'ai pas la tête au jeu !

### SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JAVOTTE, avec deux bouteilles.

JAVOTTE.

Voilà du vin, Messieurs.

MEULAN.

Oh ! le joli garçon de guinguette.

(Il l'embrasse.)

JAVOTTE.

Allons, encore un baiser !.. c'est le dixième aujourd'hui.

CHATENAY.

Si nous faisons jaser cette petite...

JAVOTTE.

Jaser... je ne demande pas mieux !..

LE VICOMTE, à Javotte.

Dis donc... as-tu vu le Monsieur et la dame qui sont dans le pavillon ?..

JAVOTTE.

Oui je les ai vus !.. mon parrain m'avait renvoyée... mais je me suis cachée dans une touffe de rosiers.

MEULAN.

Parbleu ! tu étais là comme chez toi.

(Il l'embrasse.)

JAVOTTE.

Et de onze... alors j'ai vu passer la Dame et le Monsieur... la Dame est joliment jolie, allez.

CHATENAY.

Et le Monsieur ?..

JAVOTTE.

Le Monsieur ! pour qui me prenez-vous ? je ne l'ai pas regardé.

LE VICOMTE.

La Dame est-elle blonde ou brune ?..

JAVOTTE.

Je ne sais pas... mais le Monsieur est blond.

CHATENAY.

La Dame n'a-t-elle pas un petit signe sur la joue ?..

JAVOTTE.

Je ne sais pas... mais le Monsieur a une petite fossette à la joue quand il rit.

MEULAN.

La Dame a les yeux noirs ?..

JAVOTTE.

Je ne sais pas... mais le Monsieur...

LE VICOMTE.

Eh ! le diable l'emporte avec le Monsieur...

CHOEUR.

AIR : C'est la Retraite.

Sous ces bosquets,

Si beaux, si frais,

Le plaisir du bal,

N'a pas son égal !

Le tambourin,

Joint au crin crin.

Ici, forme un accord divin.

(Pendant ce chœur, les danseurs en échantant et dansant, traversent le théâtre de droite et de gauche. La musique continue à l'orchestre pendant ce qui va suivre.)

MEULAN, qui est remonté ainsi que le Marquis.

Oh ! les jolies grisettes !..

COSSÉ.

Le bal qui s'établit près de nous, me prouve que Ramponneau a réussi dans la négociation.

LE VICOMTE.

Marquis, ne perdons pas ce pavillon de vue... ce bal est peut-être une ruse de guerre.

(On entend des coups sourds dans la coulisse du côté du Pavillon.)

COSSÉ.

Écoutez... écoutez !.. on vient à notre secours.

LA MARQUISE.

Oh ! petit Vicomte, comme je me vengerai de la peur que vous m'avez faite.

REPRISE DU CHOEUR.

Sous ses bosquets, etc.

(Les Marquis sortent un instant par le fond, la musique de l'orchestre continue pianissimo.)

COSSÉ, à voix basse. \*

Vicomte, au nom de l'honneur, ne soyez pas inexorable pour une pauvre femme.

LE VICOMTE.

Marquis, vous avez peur.

COSSÉ.

Oui, j'ai peur pour vous qui manquez à toutes les lois de la chevalerie... Pour la dernière fois, il est temps de revenir encore sur notre pari.

LE VICOMTE.

Je le double, si vous voulez.

COSSÉ.

Vous mériteriez que j'y consentisse.

LE VICOMTE.

Je vous parie 60,000 livres que je verrai cette femme.

COSSÉ.

Pour la dernière fois, Vicomte, vous ne la verrez pas.

LE VICOMTE.

Si vous êtes si sûr de votre fait, pourquoi venir près de moi ?

(Les Marquis rentrent et restent dans le fond.)

COSSÉ.

Pour sauver l'honneur d'un gentilhomme ; mais je vois que je suis arrivé trop tard.

(Ici, l'on voit Ramponneau entrer par la gauche dans le petit pavillon, et faire sortir la Marquise qui disparaît par la gauche.)

LE VICOMTE.

Marquis !

COSSÉ.

Demain, vous me trouverez à l'entrée du bois de Verrières.

LE VICOMTE.

Voici mes seconds... Prendrez-vous votre belle pour le vôtre ?

\* Cossé, le Vicomte.



COSSÉ.

Peut-être... A demain!

LE MARQUIS, riant aux éclats.

A demain! \*

LE VICOMTE.

Mes amis, l'assurance du Marquis n'est pas naturelle.

MEULAN.

Oui, il espère peut-être nous échapper à la faveur du tumulte du bal.

CHATENAY.

Mais nous sommes aussi rusés, ou plutôt aussi marquis que lui... et nous la verrons.

TOUS.

Nous la verrons?..

REPRISE EN CHOEUR.

Nous la verrons, etc.

RAMPONNEAU, à la fenêtre du pavillon.

Non, Messieurs, vous ne la verrez pas!

SCÈNE XVII.

RAMPONNEAU, LE VICOMTE, MEULAN, CHATENAY.

TOUS.

Ramponneau!

LE VICOMTE.

Par où diable y es-tu donc entré?

CHATENAY.

Tu es donc sorcier?

LE VICOMTE.

Réponds... gros sornois; par où es-tu entré là-dedans?

RAMPONNEAU.

Eh! parbleu! par le chemin qui a servi à faire sortir ceux que vous attendez.

\* Le Vicomte, Meulan, Chatenay.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon royal, au château de Versailles.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, LE VICOMTE.

LA DUCHESSE, agitant un éventail pareil à celui de la Marquise.

Ce que vous me racontez là, Vicomte, est-il bien croyable?

LE VICOMTE.

Foi de gentilhomme, belle cousine. Ce n'est pas à la première dame d'honneur de notre gracieuse Reine que je voudrais donner une fausse nouvelle.

LA DUCHESSE, riant.

Les gazettes sont sujettes à caution.

LE VICOMTE.

Je vous ai pourtant bien dit la vérité... Le marquis de Cossé vient d'ajouter à tous ses titres celui de perce-muraille.

LA DUCHESSE, riant.

Et vous n'avez pu voir la femme qui était

LES MARQUIS.

Qu'entends-je?

LE VICOMTE.

Se pourrait-il?

RAMPONNEAU.

Les oiseaux sont dénichés!

MEULAN, qui est entré dans le pavillon.

Marquis, nous sommes volés!

LE VICOMTE.

Partie! partie! ce scélérat de Ramponneau, il ne nous en a pas avertis.

RAMPONNEAU.

Messieurs, ma discrétion bien connue... et puis 30,000 livres...

LE VICOMTE, le faisant pirouetter.

Bourreau!.. et c'est moi qui les paierai!

LES MARQUIS, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ce pauvre Vicomte!..

MEULAN, du pavillon.

Ah! Lansac... l'éventail de la dame qu'elle a oublié sur la table!

LES MARQUIS.

Un éventail!..

LE VICOMTE, prenant l'éventail.

Un éventail de cour?.. Tout n'est pas encore perdu!..

LES MARQUIS.

Que veux-tu dire?

LE VICOMTE.

A moi la revanche!

CHOEUR GÉNÉRAL des danseurs qui rentrent en dansant.

Sous ces bosquets, etc.

avec lui? j'en suis ravie... car votre indiscretion était grande.

LE VICOMTE.

Ne faut-il pas que le Roi s'amuse, et quelle jolie aventure à lui conter ce matin. Bref, nous attendions la sortie de la dame à la porte du petit pavillon; mais grâce à Cossé et à 30,000 livres qu'il a données, c'est-à-dire que je suis forcé de donner à ce scélérat de Ramponneau...

LA DUCHESSE.

Eh bien!..

LE VICOMTE.

La dame qui était avec le sage de la cour s'est évaporée, comme une sylphide, à travers un mur de deux pieds d'épaisseur... quoiqu'horriblement contrarié de l'aventure, j'en ai ri de bon cœur... c'est une idée à la Richelieu.

LA DUCHESSE.

Cossé n'en eut jamais d'autres. C'est un hom-



me aussi distingué par son esprit que par la noblesse de son cœur.

LE VICOMTE.

Je vous remercie de me l'apprendre.

LA DUCHESSE.

Vous savez que je fais profession d'une grande impartialité, c'est une vertu si rare à la cour.

LE VICOMTE, riant.

Oui, vous rendez justice à tout le monde, excepté à moi.

LA DUCHESSE, avec ironie et mépris.

Vous vous trompez, Vicomte, c'est à vous que je rends plus de justice.

LE VICOMTE.

Alors, pourquoi retarder sans cesse notre mariage?

LA DUCHESSE.

Pour jouir plus long-temps des douceurs de ma liberté... D'ailleurs, deux années de deuil ne sont pas, ce me semble, un trop long hommage rendu à la mémoire de feu M. de Grammont.

LE VICOMTE.

Je respecte une cause si légitime; cependant, belle parente...

LA DUCHESSE.

Et personne ne soupçonne quelle pouvait être la femme qui était avec M. le marquis de Cossé.

LE VICOMTE.

Encore Cossé, ma cousine!

LA DUCHESSE, gaiement.

Que voulez-vous? c'est le propre des héros de faire toujours parler d'eux, et d'occuper toutes les pensées.

Ain du Piège.

Des femmes connaissez le cœur :  
Elles donnent la préférence  
A ceux qui mettent leur honneur  
A prendre, ici-bas, leur défense.  
C'est surtout un moyen, je crois,  
Bien peu fait pour toucher notre âme,  
Que nous raconter les exploits  
Inspirés par une autre femme.

LE VICOMTE, à part.

Je retiendrai la leçon.

LA DUCHESSE, saluant.

Vicomte...

LE VICOMTE.

Eh quoi!... vous me quittez déjà?

LA DUCHESSE.

Vous m'avez dit que le Ministre était souffrant et ne pouvait sortir. J'ai demandé à la Reine la permission d'aller passer quelques instans auprès de lui. (Le saluant froidement.) Nous nous reverrons au jeu du Roi. (Elle sort.)

## SCÈNE II.

LE VICOMTE, s'asseyant.

La chère cousine en tiendrait-elle pour le Marquis? oh non! car elle est libre... et tout le monde sait à Versailles qu'elle a refusé la main de Cossé... le ministre, mon oncle, que je viens de voir, m'a renouvelé sa promesse... la Duchesse sera ma femme, dès que nous aurons

triomphé... et quant à mes dettes, j'ai déjà là un bon de 30,000 livres sur son trésorier... après le coup d'épée que Cossé m'a donné ce matin, je ne puis lui faire attendre l'argent qu'il m'a gagné hier chez Ramponneau... heureusement l'éventail de la Marquise est en notre pouvoir, et cette preuve irrécusable nous assure la victoire. (Musique.) Mais qu'est-ce donc?... ah! c'est le Roi qui revient de sa promenade. Je lui ai fait remettre ce matin le récit en vers et circonstancié de l'aventure... sans lui nommer les masques... il doit être d'une humeur charmante aujourd'hui; mais demain peut-être...

UN HUISSIER, annonçant du dehors

Le Roi, messieurs...

## SCÈNE III.

LE VICOMTE, LE ROI, MAILLÉ,  
COURTISANS.

CHŒUR.

Ain de la Dena del Lago.

Loin du tumulte des batailles,  
Louis, le père des guerriers,  
Sous les ombrages de Versailles,  
Se repose sur ses lauriers.

LE ROI.

La matinée est belle, mais elle promet une chaude journée; nous n'aurons pas de chasse aujourd'hui, Messieurs... mais ce soir grand jeu dans le salon des fleurs... le plus éloigné des appartemens de la Reine qui est légèrement indisposée. Duc de Maillé, vous me devez une revanche... apportez beaucoup d'or, car vous m'en avez gagné beaucoup l'autre soir.

PREMIER COURTISAN.

Sire, je n'ai pas joué contre Votre Majesté.

LE ROI.

Non, mais vous jouiez contre la Marquise... et je suis toujours de moitié dans son jeu.

LE VICOMTE, à part.

Il pourrait bien dire qu'il y est pour le tout.

LE ROI.

A ce soir donc, Messieurs. Vicomte, demeurez. (Reprise du chœur par l'orchestre seulement. Sortie.)

## SCÈNE IV.

LE ROI, LE VICOMTE.

LE ROI

Ma foi, mon cher Lansac, je vous fais compliment. Votre gazette a complètement dissipé l'accès de mélancolie qui m'avait fait quitter Versailles pour Rambouillet... et m'a brusquement ramené de Rambouillet à Versailles.

LE VICOMTE.

Sire, je dois m'applaudir de mon heureuse idée.

LE ROI.

Mais cela n'est-il pas exagéré. Cette strophe... (Il lit l'écrit de Lansac, qu'il tient à la main.)

Jadis, nos chevaliers au milieu des batailles,  
Se frayaient un passage à travers l'ennemi,  
Nos modernes héros, d'un courage affermi,  
Passent à travers les murailles!



Et celle-ci :

Le noble chevalier a sauvé sa compagne  
Et sans être aperçue elle rentre au bercail ;  
Mais elle a par malheur laissé son éventail  
Près d'un verre à vin de Champagne.

Il paraît que c'était un dîner fin !

LE VICOMTE.

Très fin, Sire ! un vrai festin de roi.

LE ROI.

Lansac, votre gazette est fort divertissante,  
mais il y manque une chose.

LE VICOMTE.

Quoi donc, Sire ?

LE ROI.

Mais... les noms des héros de l'aventure.

LE VICOMTE.

Ah ! Sire, vous daignerez me dispenser... d'abord, on n'a pas vu la dame... quant au chevalier...

LE ROI.

Oh ! pour le chevalier... ce ne peut être que ce libertin de Lauzun.

LE VICOMTE.

Sire, ce n'est pas lui, et Votre Majesté ne devinerait jamais !.. Le héros de la guinguette de Ramponneau, c'est M. de Cossé.

LE ROI.

Cossé ! Cossé ! l'homme le plus froid, le plus sage de l'Oeil-de-Bœuf... je lui croyais un penchant très prononcé pour votre jeune et belle cousine.

LE VICOMTE.

Oui, Sire, et le sage Cossé aspirait à sa main... mais des raisons de famille ont empêché ce mariage... et sans doute pour se consoler...

LE ROI, s'asseyant à gauche.

Cossé à la guinguette de Ramponneau ! (Riant.) Si je ne tenais pas la nouvelle de ma gazette officielle... Lansac... je n'y croirais pas ! peut-être même vous a-t-on fait un faux rapport !

LE VICOMTE.

Sire, tout ce que vous a dit ce matin votre gazette officielle et officieuse, est l'exacte vérité. Votre Majesté n'en doutera pas, quand elle saura que je suis le héros mystifié de l'aventure.

LE ROI.

Vous !.. vraiment ?.. et qui vous a dit que cette grisette fût une dame de la cour ?

LE VICOMTE.

Cet éventail accusateur...

(Il le montre.)

LE ROI, le prenant.

Ah ! oui, l'éventail trouvé, près d'un verre à vin de Champagne... voyons... voyons... eh mais ! c'est un de ces éventails que j'ai donnés aux dames présentées le jour de la Saint-Louis.

LE VICOMTE.

Et que le marquis de Pezay, votre poète favori, a surnommé mousquetaires, à cause de leur couleur et de leur uniformité...

LE ROI.

Fort bien... mais tous ces éventails étant pareils, notre incertitude est toujours la même.

LE VICOMTE.

Oui ; seulement, nous sommes fixés sur un point important... l'héroïne est une dame présentée.

LE ROI.

C'est juste !.. mais vous, n'avez-vous pas quelque soupçon ? voyons, parlez.

LE VICOMTE.

Non, Sire, et le fait est si grave en lui-même... la réputation de la dame est si cruellement menacée, que j'ai pensé que Votre Majesté, après avoir ri de l'aventure... car on commence toujours par rire de ces choses-là... j'ai pensé, dis-je, que Votre Majesté ordonnerait qu'un profond silence...

LE ROI, riant et se levant \*.

Non, vraiment ; ceci est trop divertissant, pour que je ne cherche pas à approfondir ce mystère... je veux absolument connaître la dame de ma cour qui va (peut-être en tout bien, tout honneur) dîner à la guinguette de Ramponneau.

LE VICOMTE.

A son tour, Votre Majesté aurait-elle déjà quelque soupçon ?

LE ROI.

Non, je ne veux même pas en avoir... mais ce soir, à mon jeu, je veux frapper un coup inattendu... je me promets un vrai plaisir de cette soirée... mais j'entends cette chère Marquise, et je vais lui raconter...

LE VICOMTE, à part.

Voilà qui va devenir sérieux !.. (Haut.) Sire, permettez-moi de me retirer.

LE ROI, un peu préoccupé.

Non, restez ! il faut encore que je vous parle... nous allons passer dans mon cabinet... et réflexion faite, je ne parlerai pas de ceci à la Marquise avant l'épreuve... elle pourrait croire que je l'ai soupçonnée.

LE VICOMTE.

Sire, vous l'avez placée trop haut. (A part.) Payons d'enfonterie !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant par la droite sans voir le Roi.

Quelle maladresse ! quelle imprudence ! (A part.) Ciel ! le Roi et le Vicomte, avec lui !

LE VICOMTE, à part.

Elle est visiblement émue.

LA MARQUISE.

Quoi ! Sire, vous ici ! ah ! si je l'avais su... je croyais encore Votre Majesté dans le parc.

LE ROI.

La chaleur m'en a chassé, je rentre à l'instant.

LA MARQUISE.

En effet... le soleil paraît avoir une ardeur... une force...

LE ROI, regardant le Vicomte.

Oui, je crois qu'un éventail ne serait pas un meuble inutile aujourd'hui.

LA MARQUISE, à part.

Un éventail ! saurait-il déjà ?

LE VICOMTE, à part.

Elle se trouble !

LE ROI, riant.

Marquis, foi de chevalier français, je plain-

\* Le Vicomte, le Roi.



drais la dame qui n'en aurait pas aujourd'hui.

LA MARQUISE, à part.

Plus de doute ! il me soupçonne.

LE VICOMTE, à part.

Elle n'ose lever les yeux... à merveille !

LE ROI.

Venez, Lansac ! chère Marquise, nous vous préparons le Vicomte et moi, la plus piquante surprise... oh ! vous allez bien rire, vous qui aimez tant le scandale de cour.

LA MARQUISE.

Sire, veuillez m'expliquer.

LE ROI, riant.

Oh ! vous saurez cela plus tard, et je suis sûr que vous rirez avec nous. (A la Marquise.) Dans un instant, je reviens... car j'ai besoin de chasser de mon esprit toutes les tristes pensées que j'ai rapportées de Rambouillet.

LA MARQUISE.

Sire, j'ai moi-même grand besoin d'être égayée... retenue depuis votre départ dans mon appartement par une migraine affreuse... oh ! j'ai tant souffert... le docteur vous le dira.

LE ROI, avec intérêt.

Il me l'a déjà dit.

LE VICOMTE, à part.

Il est payé pour cela.

LA MARQUISE, à part.

Cher docteur !

LE ROI.

Venez, Lansac ! venez, je veux rire encore.

(Le Roi sort par le fond en riant avec le Vicomte, qui observe malignement la Marquise.)

## SCÈNE VI.

LA MARQUISE, seule.

Je n'en puis douter... cet éventail que j'ai oublié dans le pavillon est en ce moment entre les mains du Roi ; cet infâme Lansac ! quelle maligne joie éclatait dans ses yeux ! c'est son oncle qui le fait agir, j'en suis sûre... et tous ces d'Argenson attendent impatiemment ma disgrâce... mais je la leur ferai payer cher.

Air d'Yelva.

Unissez contre moi vos ligue,

Mais votre triomphe est douteux,

Je connais vos sourdes intrigues

Et vos projets ambitieux.

Oui, ce doux espoir me console,

Je ne crains pas de m'abuser,

Vous pourrez renverser l'idole,

Mais en tombant je puis vous écraser.

## SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, LA MARQUISE.

(Toute cette scène doit être jouée avec une politesse de cour très affectueuse.)

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond à droite, à elle-même.

Le ministre, mon oncle, m'a retenue bien long-temps, et la Reine... (Apercevant la marquise.) Ah ! la marquise de Pompadour.

LA MARQUISE, la saluant.

Madame...

LA DUCHESSE, de même.

Madame...

LA MARQUISE, de même.

Ah ! veuillez dissiper mes craintes, on vient de me dire que le ministre était gravement indisposé.

LA DUCHESSE.

Rassurez-vous donc, Madame, son état n'a rien d'alarmant.

LA MARQUISE.

Ah ! tant mieux ! ce cher ministre, on le disait au plus bas.

LA DUCHESSE.

On le disait, mais il s'est bien relevé.

LA MARQUISE.

Je crois pourtant...

LA DUCHESSE.

Pardon, M<sup>me</sup> la Marquise...

LA MARQUISE.

Je connais trop le prix de vos instans, M<sup>me</sup> la Duchesse, pour vouloir vous retenir... ne sais-je pas que l'on vous désire partout.

LA DUCHESSE, à part.

C'est un reproche. (Haut.) Vous savez aussi que je ne vais nulle part... mon devoir me retient toujours près de la Reine.

LA MARQUISE.

En effet, vous n'étiez point l'autre nuit au bal de M<sup>me</sup> de Noailles.

LA DUCHESSE.

Vous y étiez, vous, Madame... je le sais, et l'on m'a dit que le bavolet et le tablier de grisette vous allait à ravir... mais conçoit-on l'idée de M<sup>me</sup> de Noailles ? donner un bal de cette espèce, au mois de septembre, et par la chaleur qu'il fait. (Elle s'évente.)

LA MARQUISE, à part.

Elle aussi !... (Haut.) Ce bal, j'en conviens, devait paraître étrange à certaines dames de la cour, il en est dont la prudence est quelquefois si ridicule...

LA DUCHESSE.

Oh ! sans doute... aussi, ont-elles supposé à M<sup>me</sup> de Noailles des intentions.

LA MARQUISE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, Madame. Le Roi était triste... M<sup>me</sup> la duchesse de Noailles a pensé que l'image d'un bal populaire, d'un bal de guinguette, disons le mot... pourrait le distraire de ses royales pensées... voilà toute l'intention de M<sup>me</sup> de Noailles... lui en supposer d'autres, ce serait méconnaître sa haute vertu.

LA DUCHESSE.

La vertu est méconnue par tant de gens aujourd'hui !

LA MARQUISE.

Oh ! madame la Duchesse... tout le monde connaît la vôtre !... et je ne suis pas la dernière à vous rendre justice... mais vous avez beaucoup d'envieux... et l'on prétend que M. le marquis de Cossé vous a rendu des soins si empressés... et si constans...

LA DUCHESSE, piquée.

Oui... mais personne n'ignore que M. le marquis de Cossé a renoncé à ses prétentions à ma



main, depuis le refus que lui en a fait mon oncle, le duc d'Argenson...

LA MARQUISE.

Oui, votre oncle l'a refusé, Madame, mais vous ?

LA DUCHESSE, s'animant.

Moi, Madame... je savais que M. le marquis de Cossé vous offrirait ses hommages... je ne suis pas Reine, et cependant je ne voudrais pas d'un cœur partagé.

LA MARQUISE.

Partagé, M<sup>me</sup> la Duchesse, partagé!..

Air de l'Ille lûre.

Si vous étiez moins honorable,  
On vous prendrait à ce travers,  
Pour ce gai renard de la fable,  
Qui trouve les raisins trop verts. (BIS.)  
Car bien des duchesses, je gage,  
Malgré leurs cœurs si grands, si fiers,  
Secrètement dans mon partage  
Ont tout fait pour avoir un tiers.

LA DUCHESSE.

Pardon, si je vous quitte, M<sup>me</sup> la Marquise... mais la Reine m'attend... et puis il fait une chaleur si horrible dans ce salon. (Elle s'évente.)

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Air de la Juive.

J'étouffe de dépit,  
Quelle nouvelle injure!  
Elle sait l'aventure.  
Le vicomte a tout dit!  
Ah! ma perte est certaine;  
Cachons-lui bien ma peine...  
Il serait trop affreux  
De rougir à ses yeux!

LA DUCHESSE.

La crainte et le dépit  
Colorent sa figure,  
Quelle est cette aventure  
On ne m'en a rien dit.  
Ah! laissons à sa haine  
Cette femme hautaine;  
Pour elle il est affreux  
De rougir à mes yeux!

(La Duchesse entre chez la Reine, à gauche.)

## SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, seule.

Avec quelle insolence elle fait étalage de son éventail! c'est me dire que j'ai perdu le mien, et que cet éventail, remis entre les mains du Roi, va servir à ma ruine. Oh! tous ces d'Argenson, comme je les hais! et je tomberais devant eux, et je leur céderais lâchement la victoire! non, non, tout espoir n'est pas encore perdu... le Roi me chérit plus que jamais... il m'écoute... il me croit... et je puis encore...

## SCÈNE IX.

LE MARQUIS DE COSSÉ, entrant par le fond;  
LA MARQUISE.

LA MARQUISE, courant à lui.

Eh bien! Marquis?

COSSÉ.

Ramponneau n'a rien trouvé... mais le Vicomte et ses amis sont entrés dans le pavillon, et sans doute l'éventail est en leur pouvoir.

LA MARQUISE.

Plus de doute, mon cher Cossé... ma disgrâce est certaine... un cloître m'attend.

COSSÉ.

Et moi, j'attends la Bastille; il est fâcheux de succomber après avoir si vaillamment combattu.

LA MARQUISE.

Ne vous reste-t-il donc aucun moyen de conjurer l'orage, et suis-je condamnée à me voir humiliée... que dis-je?... chassée par ce petit vicomte de Lansac, que je hais tant!.. et puis M<sup>me</sup> de Grammont que je viens de voir... et qui semblait, comme pour me narguer, faire parade de son éventail!..

COSSÉ.

Que dites-vous?..

LA MARQUISE.

Oh! c'est un supplice affreux.

COSSÉ.

Vous avez vu la jeune duchesse?

LA MARQUISE.

Elle vient d'entrer chez la Reine, à laquelle sans doute elle va malignement raconter l'embarras de ma position... oh! Cossé, s'il est un coup affreux pour une femme, c'est d'être humiliée par une femme, et de ne pouvoir se venger.

COSSÉ.

Peut-être avez-vous mal interprété les paroles de la Duchesse?

LA MARQUISE.

Vous la défendez!

COSSÉ.

Moi, moi, la défendre! vous ignorez donc qu'elle va épouser cet infâme vicomte de Lansac, son parent.

LA MARQUISE.

Sa main est sans doute le prix de ma défaite... il la reçoit peut-être en échange de l'éventail qu'il a trouvé... et cette femme, si vaine de sa vertu... cette femme... ah!.. quelle idée!.. oui!.. Cossé, vous avez rendu des soins à la Duchesse, et la Duchesse vous préfère le Vicomte!

COSSÉ.

Un Lansac!..

LA MARQUISE.

Elle vous l'a préféré, puisqu'elle l'épouse; Cossé, si vous voulez, je suis sauvée et vous aussi... oui, oui, c'est une inspiration du ciel... la duchesse doit encore vous aimer... son éventail est absolument pareil au mien, et alors...

COSSÉ.

Y pensez-vous?.. Marquise, mais l'honneur me défend...

LA MARQUISE.

Silence! voici le Roi.



## SCÈNE X.

COSSÉ, LE ROI, entrant par le fond, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ah! Sire, venez-vous joindre à moi pour obtenir de la bouche même de M. le marquis de Cossé le récit de l'aventure toute chevaleresque qui lui est arrivée hier, à Paris; il paraît que cette histoire est le sujet de toutes les conversations à la cour, et moi seule encore en ignore les détails..

LE ROI.

Ah! M. de Cossé ne vous a pas raconté la facilité avec laquelle il perce les murailles, pour dérober à tous les yeux une belle inconnue... Amadis des Gaules n'eût pas mieux fait.

COSSÉ.

J'étais sûr que Votre Majesté serait la première instruite à son réveil de cette action qu'elle ne blâme pas, j'en suis certain, car il fallait sauver l'honneur d'une dame.

LE ROI.

Oui, j'approuve fort cette extravagante idée, mais elle eût été complète si le chevalier n'eût pas perdu ses éperons dans la mêlée.

COSSÉ.

Que voulez-vous dire, Sire?

LE ROI.

Que le sage Cossé n'eût pas dû laisser tomber au pouvoir de ses ennemis la seule preuve qui pouvait rendre son inspiration inutile...

ENSEMBLE.

COSSÉ, à part.  
Plus de doute!

LA MARQUISE, à part.  
Nous y voilà!

COSSÉ.

Sire, que peut prouver cet éventail?... qu'une noble dame de votre cour, pour se distraire d'un instant d'ennui, a voulu descendre de l'Olympe sur la terre... Je ne cherche point à le nier... une grande et noble dame m'a prié de la conduire en secret à la célèbre guinguette de Ramponneau; le hasard, je le suppose du moins, a fait trouver là un essaim d'étourdis, qui, interprétant malignement cette démarche frivole peut-être, mais fort innocente en elle-même, voulurent connaître malgré moi la dame que j'accompagnais, je me suis piqué au jeu, et personne ne l'a vue, Sire; par malheur cette dame a oublié son éventail, et sur cette preuve qui ne prouve rien, je le répète, on espère, on veut découvrir quelle était la personne qui s'était confiée à ma loyauté, à ma discrétion, et si l'on y parvient, cette femme, dont j'atteste ici l'innocence, sera déshonorée, perdue sans retour!... Sire, sous le règne et sous les beaux jours de votre illustre aïeul, une femme n'eût pas couru un si grand péril à la cour de France, et Louis XIV eût ordonné à ses courtisans de respecter un mystère qui devait ou protéger la vertu d'une dame, ou couvrir un instant de faiblesse.

LA MARQUISE, à part.

Bien parlé, Cossé!

LE ROI.

M. de Cossé, ce plaidoyer en faveur de votre dame inconnue, est fort pathétique et fort tou-

chant... mais mon aïeul lui-même, dans sa galanterie toute chevaleresque, eût voulu savoir la vérité... nommez à votre Roi, à moi seul, la dame dont vous défendez si bien la vertu, et je vous donne ma parole royale, que son éventail lui sera rendu sur l'heure, et que nul autre que vous et moi, ne connaîtra le nom de votre mystérieuse compagne.

COSSÉ.

Sire, je connais la magnanimité de Votre Majesté, mais ce nom, j'ai juré de ne le révéler à personne.

LE ROI.

Pas même à moi, Monsieur?

COSSÉ.

A vous surtout, Sire! car l'estime du Roi de France pour une femme d'honneur... est le premier bien, le premier bonheur.

LE ROI.

Et vous, ma chère Marquise, que pensez-vous de tout ceci?..

LA MARQUISE.

Sire, cette dame fut peut-être plus imprudente que coupable.

LE ROI.

S'il en était ainsi, pourquoi Cossé se tairait-il? et pourquoi la femme elle-même, sachant que son éventail est en mon pouvoir, ne viendrait-elle pas implorer ma clémence, si elle est coupable, ou ma justice si on calomnie ses intentions.

LA MARQUISE, à part.

Tout ceci n'est qu'un piège royal.

LE ROI.

Cet éventail, je veux moi-même le rendre à celle qui l'a perdu... et pour la connaître, j'ai ordonné quetoutes les nobles dames, qui ont reçu de moi de pareils présents, aient à paraître ce soir à mon cercle... et malheur! oh! malheur à celle qui s'y montrera sans cet éventail. Mais je veux à l'instant même, confondre vos ennemis qui n'ont pas craint de vouloir faire naître un doute injurieux... sur votre fidélité... Marquise, le vicomte de Lansac va venir, et je désire que vous lui montriez ici, en ma présence, à l'instant même, l'éventail que vous avez reçu de moi.

LA MARQUISE, à part.

Je suis perdue. (Haut.) Sire, je reconnais à ce désir toute l'adresse de mes ennemis, toute la faiblesse de votre caractère; si je n'écoutais que ma fierté, je refuserais de me rendre à vos vœux; mais je me dois à moi-même... je dois à votre royale amitié une prompte justification... cet éventail est dans mon boudoir... je cours le chercher, Sire. (A part et en sortant.) Que faire? que devenir?.. (Sortie à droite.)

## SCÈNE XI.

COSSÉ, LE ROI, puis LE VICOMTE.

LE ROI, avec joie, à lui-même.

J'étais sûr que ce n'était pas elle! et la haine du premier ministre ne laisse échapper aucune occasion de se montrer; je ferai cesser une pareille persécution.

COSSÉ, à part.

Un miracle seul peut nous sauver.



LE VICOMTE, entrant du fond à droite.  
Sire, le nonce du pape arrive à l'instant même à Versailles... son éminence sollicite une prompte audience de congé.

LE ROI, riant.

Ah ! oui, je l'avais oublié ; sa visite m'était annoncée, mais je ne suis pas dans l'esprit de Rome en ce moment... je ne veux pourtant pas me brouiller avec le Pape... je me rends près de son envoyé, je suis content de vous, M. de Cossé.

LE VICOMTE.

Il n'est pas exigeant.

(Le Roi sort par le fond.)

## SCÈNE XII.

COSSÉ, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

M. le Marquis, voici le prix de notre gageure. N'oubliez pas que vous me devez deux revanches. Je suis en train de gagner la partie d'honneur.

COSSÉ.

Peut-être, M. le Vicomte.

(Le Vicomte sort par le fond en riant.)

## SCÈNE XIII.

COSSÉ, seul.

Oui, j'ai compris la Marquise... ce moyen seul peut la sauver... n'hésitons pas... mais l'honneur me prescrit un entier sacrifice.

## SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, COSSÉ.

COSSÉ, s'avançant.

Que vois-je ?.. M<sup>me</sup> la duchesse de Grammont.

LA DUCHESSE, entrant par la gauche.

Oui, M. le Marquis ; je viens d'apprendre votre haut-fait d'armes chez M. Ramponneau !

COSSÉ.

Ah ! l'on vous a dit déjà ?

LA DUCHESSE.

La Reine m'a raconté que vous étiez mêlé à je ne sais quelle aventure galante.

COSSÉ.

Et c'est tout ce qu'elle vous a dit ?

LA DUCHESSE.

Elle a ajouté que vous avez fait des prodiges pour sauver l'honneur de votre dame... et j'ai reconnu là votre galanterie accoutumée.

COSSÉ.

Ainsi la Reine ne sait pas, ne soupçonne pas le nom de la dame que j'accompagnais.

LA DUCHESSE.

Je le suppose.

COSSÉ.

Ah ! Madame, combien je m'estime heureux de vous rencontrer, pour vous prévenir contre le plus horrible bruit que la calomnie ait jamais songé à faire courir.

LA DUCHESSE.

Vous m'effrayez, Marquis, que voulez-vous dire ?

COSSÉ.

Pardonnez, M<sup>me</sup> la Duchesse, si je vous rappelle le passé... Vous savez que j'osai aspirer à votre main, et que, dans cet espoir, je vous rendis à Versailles des soins qui furent connus de toute la cour.

LA DUCHESSE.

Je m'en souviens... eh bien ?

COSSÉ.

Je vous aimais avec ardeur, Madame, et mon bonheur le plus doux, ma gloire la plus belle, était d'obtenir le nom de votre époux... mais cette espérance ne se réalisa pas.

LA DUCHESSE, se couvrant la figure de son éventail.

Marquis, de grâce, ne me rappelez point...

COSSÉ.

Les jours de mon bonheur ! ils ont passé comme un songe, et cependant je ne suis encore heureux que par leur souvenir.

LA DUCHESSE.

Oui, en faisant parler de vos amours avec une autre.

COSSÉ.

Mes amours, vous ne les croyez pas... vous savez très bien que je ne puis aimer... que je ne puis adorer que vous.

LA DUCHESSE.

Marquis, permettez que je me retire... ce langage... (Fausse sortie.)

COSSÉ, la retenant.

Oh ! daignez m'entendre... car il y va de mon honneur et du vôtre.

LA DUCHESSE.

Du mien ?

COSSÉ.

Hier, une grande dame qui est parvenue à rester inconnue.

LA DUCHESSE.

Oh ! je connais cette aventure, et je m'étonne qu'une femme qui se respecte...

COSSÉ.

Oui... mais ce que vous ne savez pas, et ce que j'ose à peine vous dire, c'est que la calomnie a osé tourner ses armes contre la vertu la plus pure, contre une femme que j'ai juré d'aimer et de respecter toute ma vie.

LA DUCHESSE.

Vous venez de dire que vous ne vouliez aimer que moi.

COSSÉ.

Aussi, est-ce vous, Madame, dont on n'a pas craint de prononcer le nom.

LA DUCHESSE.

Moi, moi, grand Dieu ! je me meurs !.. (Elle se laisse aller sur un canapé à gauche. Son éventail lui échappe des mains sur le canapé ; Cossé s'en empare.)

COSSÉ.

Ciel ! Adélaïde, Adélaïde ! revenez à vous.

LA DUCHESSE.

M. de Cossé, c'est à vous à déclarer publiquement la vérité... et j'exige de votre honneur...

COSSÉ.

Je ne puis nommer la dame que j'accompagnais... mais je saurai si bien proclamer votre innocence... oui, la calomnie se taira devant vos vertus... et s'il peut exister un doute, un seul doute, malgré les affronts que j'ai reçus de vo-



tre oncle et du Vicomte votre cousin, pour la seconde fois, le marquis de Cossé vous demande votre main.

LA MARQUISE, qui paraît à la porte de droite.\*  
Qu'entens-je?..

LA DUCHESSE.

Eh! ne voyez-vous pas, Monsieur, que si je vous épouse à présent, cela ne fera que confirmer les soupçons! Moi, moi, une héroïne de guinguette... oh! c'est pour en mourir!

(Elle pleure.)

LA MARQUISE, à part.

Où veut en venir Cossé?

COSSÉ.

Ah! croyez que mon amour... que mon respect...

LA DUCHESSE.

Laissez-moi, laissez-moi!

COSSÉ.

Je veux rester à vos pieds, jusqu'au moment où vous m'aurez accordé votre main.

LA MARQUISE, à part.

Parlerait-il sérieusement?

LA DUCHESSE.

Cossé, si vous m'aimez sincèrement, et si vous pouvez me prouver...

COSSÉ.

Je vous jure, Madame..,

LA MARQUISE, piquée.

Oui, un serment de cour.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez perdue!

(Elle s'enfuit par la gauche.)

## SCÈNE XV.

COSSÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Fort bien, M. le Marquis, fort bien; et je suis arrivée à propos.

COSSÉ.

Oui, bien à propos! Marquise, voici votre éventail! sauvez votre honneur, sauvez votre pouvoir! confondez vos ennemis... mais ne comptez plus sur moi... à cette heure, j'appartiens corps et âme à la duchesse de Grammont.

(Il sort par le fond à gauche.)

## SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, seule.

Cossé, il s'éloigne, il me fuit, lui si noble, si délicat... lui dont le dévouement si tendre. Ah! ils se ressemblent tous! Le Roi vient!.. ne songeons plus qu'à confondre mes ennemis... A présent, je ne les crains plus.

## SCÈNE XVII.

LE VICOMTE, LE ROI, LA MARQUISE,  
QUELQUES SEIGNEURS.

LE ROI.

Marquise, déjà l'on se réunit au salon de jeu... n'allez-vous pas y paraître?

\* La Duchesse, Cossé, la Marquise.

LE VICOMTE, à part.

Voici le moment de notre triomphe!

LA MARQUISE.

Je n'ai garde d'y manquer, Sire, cette soirée sera trop belle pour moi. (Elle s'évente.)

LE VICOMTE.

Que vois-je?

LE ROI.

Ah! ah! (A part.) Ce n'était pas elle!

LA MARQUISE.

Je vois, à votre surprise, Sire, quels progrès les d'Argenson avaient fait dans votre esprit... Vous me soupçonniez, moi! oh! cela n'était ni bien loyal, ni bien royal... mais je suis si bonne que je pourrai bien vous pardonner... (Passant devant Lansac et s'éventant.) Monsieur le Vicomte, ne trouvez-vous pas qu'il fait une chaleur horrible, aujourd'hui? il doit faire bien bon dans votre terre du Languedoc.

(La Marquise sort par le fond à gauche; un seigneur lui donne la main.)

## SCÈNE XVIII.

LE ROI, LE VICOMTE.

LE ROI.

Eh bien! M. le Vicomte.

LE VICOMTE, confondu.

Sire, j'étais sûr que les soupçons de Votre Majesté... d'abord moi, pour mon compte, je n'ai jamais douté de l'innocence de M<sup>me</sup> la Marquise.

LE ROI.

Mais, alors, à qui peut être cet éventail?

## SCÈNE XIX.

LE VICOMTE, LE ROI, COSSÉ.

COSSÉ, entrant par la droite.

Sire, je viens vous apprendre.

LE VICOMTE, à part.

Il perd la tête!

LE ROI.

Ah! vous vous êtes enfin décidé...

COSSÉ.

Oui, Sire; mais Votre Majesté me permettra-t-elle d'y mettre deux conditions...

LE ROI.

Deux conditions... je les accepte. La première?

COSSÉ.

C'est que ce secret ne sera connu que de Votre Majesté.

LE ROI, fait éloigner le Vicomte.

Lansac, (A Cossé.) La seconde, M. de Cossé?

COSSÉ.

C'est que le Roi daignera parler en ma faveur au premier Ministre, et obtenir son consentement à mon mariage avec sa nièce.

LE ROI.

Le consentement du Ministre... vous pouvez y compter... mais celui de la Duchesse...

COSSÉ.

Lisez, Sire. (Il donne une lettre au Roi.)



LE ROI.

Ah! c'est de la jeune Duchesse de Grammont. (Lisant.) «Mon cher Marquis, renvoyez-moi l'éventail que j'ai oublié dans ma fuite précipitée... cet entretien a décidé de mon sort... ma main est à vous... obtenez le consentement de mon oncle... Adélaïde d'Argenson, veuve de Grammont.» Comment, c'était la jeune Duchesse... et son oncle qui voulait me faire croire... ah! je rirai bien.

COSSÉ.

Sire, votre promesse...

LE ROI.

C'est juste! mais alors... cet éventail... voici la Duchesse... je veux le lui rendre moi-même.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, entrant par la gauche sans les voir.

Cossé ne m'a pas répondu... et dans mon embarras. (Les voyant.) Ciel! le Roi!

LE ROI.

Approchez, Duchesse, ne craignez rien, le Roi est le confident intime de Cossé... c'est moi qu'il a chargé de vous rendre cet éventail. (Il le lui donne.) Et de demander votre consentement définitif au mariage qu'il sollicite depuis si longtemps!

LA DUCHESSE.

Sire, mon consentement dépend de celui de mon oncle!

LE ROI.

Votre oncle, aimable Duchesse, a bien des torts à me faire oublier aujourd'hui.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LES DAMES; elles entrent en se servant de leurs éventails d'une manière affectée; en les voyant, la Duchesse surprise agite le sien.

LES DAMES, s'éventant.

Air de la Dame du Lac.

Quelle fête charmante,  
Dans ses moindres détails;  
La chaleur est accablante,  
C'est la journée aux éventails!

LA MARQUISE.

Sire, jalouse de vous plaire,  
En confondant un froid censeur,  
Chaque dame a son mousquetaire,  
Qui vient défendre son honneur.

LES DAMES.

Quelle fête charmante, etc.

LE VICOMTE, à part.

Chacun à le sien, je ne sais si l'on me trompe ou si l'on trompe le roi, mais à coup sûr, il y a quelqu'un de trompé.

LE ROI.

Vicomte, je vous charge officiellement d'obtenir du ministre votre oncle, la main de la jeune Duchesse pour M. de Cossé.

LE VICOMTE.

Sire, maintenant, je ferai tous mes efforts pour remplir le royal désir de Votre Majesté.

LA MARQUISE, à part, montrant son éventail.

Voici mon sceptre, je règne encore!..

LE VICOMTE, à part.

30,000 livres et un coup d'épée pour tout cela, c'est un peu cher!

CHOEUR FINAL.

Quelle fête charmante, etc.

FIN.







LA

# FEMME DE MON MARI,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

**M. ROSIER,**

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 2 AOUT 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BIDOS, } professeurs. . . .	M. PROSPER GOTHY.	UN HUISSIER de ministère. .	M. ÉDOUARD.
LEGRAND, } . . . .	M. DUSSERT.	UN GARÇON d'hôtel-garni. . .	M.
ERNEST, ami de Legrand. . . .	M. LIONEL.	ESTELLE, femme de Legrand.	M <sup>me</sup> BRESSANT.
SAINT-CLAIR, chef de division		MARIA, cantatrice. . . . .	M <sup>lle</sup> ESTHER.
à l'instruction publique. . . .	M. VILLARS.	UNE FILLE d'hôtel garni. . . .	M <sup>lle</sup>

*La scène est à Paris.*

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle commune d'hôtel garni. Chambres numérotées ; porte au fond.

### SCENE PREMIERE.

ESTELLE, BIDOS, tous deux en habit de voyage.

BIDOS.

Enfin, nous voici !

Il donne son manteau à un garçon.

ESTELLE.

Dieu ! que Paris est loin, lorsqu'on a deux cents lieues à faire pour y arriver !

BIDOS.

Quant à moi, je vous assure, cousine, que ce tête-à-tête de cinq jours dans le coupé de la diligence ne m'a pas semblé durer plus de cinq heures.

ESTELLE.

Cela se conçoit, quand on dort comme une marmotte.

BIDOS.

Ah ! vous me calomniez... Mais dites-moi, cousine, est-ce heureux que je sois passé à Toulouse juste au moment où votre famille s'opposait à ce que vous allassiez joindre votre mari à Paris, sous prétexte qu'une femme seule en voyage...

ESTELLE.

Oui, est exposée à ne pas rester seule tout le long du chemin.

BIDOS.

J'arrive à Toulouse, je tombe des nues, de Per-

pignan... « Quoi ! c'est vous, Bidos ! me dit ma bonne tante. — Eh ! mais oui ! — Oh ! quel plaisir lorsque depuis quinze ans on ne s'est pas revu, on ne s'est pas écrit !... »

ESTELLE.

Oui, c'est vrai.

BIDOS.

Je dis à vos parents que je vais à Paris solliciter de l'avancement, que c'est une excellente occasion pour vous de faire le voyage ; vous êtes enchantée, nous partons.

ESTELLE, soucieuse.

Oui, sans doute, il me tardait d'arriver, et maintenant que me voici dans le même hôtel que mon mari, quand je suis sur le point de l'embrasser, cela me fait une peur...

BIDOS, à part.

Elle a peur d'embrasser son mari... Bon !

ESTELLE.

Car enfin, il ne m'attend pas... il avait même répondu à mes deux lettres, en me défendant de quitter Toulouse... il sera choqué de ma jalousie.

BIDOS, stupéfait.

Ah ! vous êtes...

ESTELLE.

Oui, un peu. Il y a deux mois qu'il m'a laissée pour venir à Paris solliciter une plus belle place, celle précisément que vous venez solliciter vous-même... je n'ai pas voulu vous le dire d'abord...



inspecteur de l'académie de Montpellier... Il dit qu'il faut travailler pour ses enfans.

BIDOS.

Vous avez des enfans ?

ESTELLE, *riant*.

Après huit mois de mariage!... mais mon mari dit que nous en aurons...

BIDOS.

Je m'en rapporte à lui. Et vous venez appuyer sa demande ?

ESTELLE.

Oh ! ce n'est pas mon intention... un mari inspecteur, ce ne serait pas commode... Non, je veux qu'il reste professeur de quatrième à Toulouse, et je viens le chercher pour le ramener en province. D'ailleurs, Édouard ne peut pas se présenter au ministère... il sollicite par l'entremise d'un ami... il a un congé comme malade, et non comme solliciteur, et si le ministre le savait à Paris, il le destituerait.

Elle sonne à gauche.

BIDOS.

Absolument comme moi... je viens solliciter en fraude, et par l'entremise d'un premier commis.

## SCENE II.

LA FILLE, ESTELLE, BIDOS.

LA FILLE, *entrant*.

On a sonné ?

ESTELLE.

Monsieur Legrand, de Toulouse, est dans cet hôtel, n'est-ce pas ?

LA FILLE.

Oui, madame; voici sa chambre...

Elle montre la droite.

ESTELLE.

A cette heure, il dort encore sans doute ?

LA FILLE.

Il s'est couché si tard !

ESTELLE.

Ah !

LA FILLE.

A une heure du matin...

ESTELLE, à Bidos.

C'est que la veille peut-être il s'était couché de bonne heure.

LA FILLE.

A deux heures du matin, madame.

ESTELLE, à part.

Le mauvais sujet ! (*Haut à la Fille, en indiquant la gauche.*) Dites-moi, cette chambre est-elle vacante ?

LA FILLE.

Oui, madame.

ESTELLE.

Faites-y porter mes effets.

La Fille sort.

## SCENE III.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE.

A deux heures du matin !

BIDOS, *perfidement*.

C'est une heure bien immorale.

ESTELLE.

Je vais tâcher de reposer un peu, et puis nous réglerons nos comptes.

Elle menace la chambre de Legrand. Un Garçon porte les effets d'Estelle dans la chambre à gauche.

BIDOS.

Moi, chère cousine, je vais penser à notre charmant voyage, et cela ne donne pas envie de dormir...

ESTELLE, *souriant*.

Oui, surtout quand on s'est complètement satisfait à cet égard.

BIDOS.

Et puis le café me fait du bien le matin ; je vais en prendre.

ESTELLE.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Le repos m'est bien nécessaire,

Je suis fatiguée... à revoir.

Quant à mon mari, je l'espère,

Il rentrera dans le devoir.

BIDOS, *galamment*.

Sa conduite sera meilleure ;

Vous êtes là, donc plus d'écart ;

Il doit se coucher de bonne heure

Et ne se lever que fort tard !

ENSEMBLE.

BIDOS.

Le repos vous est nécessaire

Je vous laisse donc, à revoir...

Si j'étais votre époux, ma chère,

Comme je ferais mon devoir !...

ESTELLE.

Le repos m'est bien nécessaire, etc.

Elle rentre dans la chambre à gauche.

## SCENE IV.

BIDOS, UN GARÇON, qui sort de la chambre d'Estelle, où il a porté des effets.

BIDOS.

Garçon, du café, dans ma chambre, numéro dix, dans le couloir !

LE GARÇON.

Bien !

BIDOS.

Oui, bien chaud ! s'il ne me brûle pas, je le renvoie.

LE GARÇON.

Monsieur sera brûlé.

Il sort par le fond.

BIDOS, *seul, gagnant la droite*.

La cousine a beau dire que j'ai dormi tout le



temps... j'ai bien dormi, c'est vrai; mais dans les auberges... et quand nous montions les côtes, et même dans la voiture, quand elle s'endormait avant moi, avec quel charme je la contemplais! C'est qu'elle est jolie!... enfin nous verrons... je vais prendre du café en attendant.

SCENE V.

ERNEST, BIDOS.

LE GARÇON, passant au fond, extérieurement, de gauche à droite, une tasse de café à la main.

Vous êtes servi!

ERNEST, passant près du Garçon, de droite à gauche, le heurte; un peu de café se répand et lui tombe sur la main.

Maladroit, qui répand son café!... il m'a brûlé la main, l'imbécile!

Le Garçon a disparu, à droite.

BIDOS, poliment.

Pardon, monsieur, ne le grondez pas... je l'ai demandé comme ça.

ERNEST.

Vous l'avez demandé pour me brûler...

BIDOS.

Pardon; Voltaire ne le prenait pas autrement.

Il sort du côté du Garçon.

SCENE VI.

ERNEST, LE GARÇON.

ERNEST, seul, s'essuyant.

Voltaire!... la belle autorité, pour répandre du café brûlant sur ma main!

LE GARÇON, rentrant et courant à Ernest, dont il essuie la manche avec sa serviette.

Mille pardons, monsieur!...

ERNEST.

Allons!... il va me couvrir de duvet maintenant.

LE GARÇON.

Oh! que je suis donc fâché...

ERNEST.

M. Legrand est-il ici?

LE GARÇON.

Oui, monsieur... Je ne vous voyais pas en entrant.

ERNEST.

Y a-t-il long-temps qu'il est arrivé?

LE GARÇON.

Il est dans l'hôtel depuis deux mois... et puis, nous avons la bêtise ici de remplir les tasses.

ERNEST.

Est-il levé?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

ERNEST.

Où est sa chambre?

LE GARÇON.

La voici.

\* Le Garçon, Ernest.

ERNEST, passant à droite.

C'est bien... (Il rappelle.) Sa femme est-elle à Paris avec lui?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, depuis deux mois.

ERNEST, s'éloignant de la porte.

Ah! diantre! j'ai eu tort... les femmes nouvellement mariées aiment à dormir le matin... j'attendrai leur réveil.

LE GARÇON.

M. Legrand est seul.

ERNEST.

Madame est donc levée?

LE GARÇON.

Madame ne vient jamais ici la nuit.

ERNEST, frappant très-fort.

Tiens, c'est drôle!... Et le jour?

LE GARÇON.

Très-souvent!

Il va sortir.

ERNEST.

C'est bien!

LE GARÇON, revenant.

Monsieur ne ferait peut-être pas mal de tremper son pouce dans l'encre.

ERNEST.

Veux-tu bien... (Le Garçon sort par le fond à droite.) C'est singulier... ensemble le jour, séparés la nuit... c'est le monde renversé!

Il frappe de nouveau.

LEGRAND, de l'intérieur.

Qui est là?

ERNEST, à part.

C'est lui!... (Haut.) Ernest!

SCENE VII.

ERNEST, LEGRAND, en robe de chambre.

LEGRAND.

Eh! bonjour, cher ami!

ERNEST.

Tu es aimable... depuis deux mois à Paris, et je ne le sais que depuis vingt-quatre heures.

LEGRAND.

On n'a pas su me dire ton adresse à ton ancien logement... je ne l'ai découverte qu'hier.

ERNEST.

Mais tout Paris la sait... je suis directeur du Socrate, journal de mœurs pour les adultes.

LEGRAND.

Ah! c'est toi!

ERNEST.

Admirable spéculation... vingt mille francs par an, et rien à faire... aussi, je m'en donne, bals, concerts, chevaux, plaisirs de toute espèce...

LEGRAND, bâillant.

Ah!... tu es donc directeur d'un journal de mœurs?

ERNEST.

Pour les adultes... ça ne me regarde pas... et les femmes... oh! les femmes!... c'est-à-dire,



## LA FEMME DE MON MARI.

une femme... je te conterai ça... Mais à propos, parle-moi de la tienne, de ta légitime, la Toulouse-lousaine, pour qui tu renonças à Paris et à ta place de professeur agrégé de sixième au collège Charlemagne... Est-elle jolie?

LEGRAND, *bâillant*.

Oh! charmante!... Tu la verras, si jamais tu viens en province.

ERNEST.

J'espère bien que tu me présenteras à elle aujourd'hui même.

LEGRAND.

Je ne l'ai pas amenée.

ERNEST.

Eh!...

LEGRAND.

Elle n'est pas ici.

ERNEST.

La nuit... je le sais... le garçon me l'a dit... mais le jour...

LEGRAND, *riant*.

Ah! oui... j'entends... je vais te conter ça... c'est drôle!

ERNEST.

Voyons!... qu'est-ce que ça signifie?

LEGRAND.

Tu sauras, mon ami, quand tu seras marié, qu'il y a dans le mariage un moment critique; c'est la transition des émotions passionnées à des sentimens moins impétueux; c'est le passage du style sublime au style tempéré... c'est après six mois qu'a lieu le phénomène.

ERNEST.

Après six mois?

LEGRAND.

Oui, trois mois pour Paris, six mois pour les départemens.

ERNEST.

Eh bien!

LEGRAND.

Eh bien! quand arrive cette phase du mariage... involontairement... le souvenir exhume dans le passé l'image d'une femme qu'on a aimée avant de se marier...

ERNEST.

Oui, ce que nous appelons une ancienne...

LEGRAND.

Oui... une ancienne... jeune encore.

ERNEST.

Tiens, parbleu! dans ce genre on n'exhume pas les antiquités.

LEGRAND.

On la voit au bal... brillante et parée, attirant tous les regards, captivant tous les hommages, et n'étant heureuse que du vôtre... Je te demande un peu si, tandis que vous êtes plongé dans cette contemplation rétrospective, votre femme vous apparaît dans un négligé maladroit, et coiffée de travers!... Moi, je me rappelle que le jour fatal où je pensais à l'ancienne, j'avais près de moi ma femme enrhumée du cerveau... ayant le nez rouge, et éternuant dix fois par minute.

ERNEST, *riant*.

Ah! ah! ah!

LEGRAND.

Ajoute à cela une sorte de fatalité qui fit tomber, ce même jour, entre mes mains, un journal qui annonçait le prochain retour en France et à Paris, après un séjour de deux ans en Russie, de la cantatrice Maria.

ERNEST.

C'est le nom de l'ancienne?

LEGRAND.

Oui... Un joli nom, n'est-ce pas?

ERNEST.

Charmant...

LEGRAND.

Et en rentrant chez moi, le soir, je trouve ma femme plus enrhumée encore que le matin... elle avait même un commencement de fluxion à la joue gauche.

ERNEST, *riant*.

Ah! ah! ah!

LEGRAND.

Sous un prétexte d'ambition, je pars le lendemain pour Paris; j'arrive il y a deux mois, et ma chaise entre à l'hôtel des Postes en même temps que celle de Maria...

ERNEST.

Oh! c'est particulier!

LEGRAND.

Il y avait là un conseiller de l'université... elle se précipite dans mes bras, sans me donner le temps de me reconnaître... elle m'appelle des noms les plus tendres... mon ami, mon chéri, mon mari... Je saisis le dernier, et me tournant vers le conseiller: « Monsieur, lui dis-je avec une présence d'esprit assez rare dans un membre de l'université, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme. »

ERNEST.

Très-bien!

LEGRAND.

Oh! c'est que vois-tu, dans les administrations publiques, il faut avoir des mœurs... et pas de maîtresses... on peut bien se permettre d'avoir des maîtresses et pas de mœurs, mais il faut cacher les unes et feindre les autres.

ERNEST.

Ah! bah!

LEGRAND.

Le conseiller me fait compliment, et il ajoute que madame n'a qu'à solliciter elle-même la place que je désire pour que je sois sûr de l'obtenir... je lui recommande le secret sur mon séjour à Paris; il nous laisse, et voilà ma cantatrice dans le ravissement... dans les extases; elle prend le titre de ma femme, elle me suit partout, tant que le jour dure, et ne me quitte que la nuit, comme un huissier un débiteur.

ERNEST.

C'est plaisant...

LEGRAND.

Elle a déjà fait des démarches pour l'obtention



de la place d'inspecteur de l'académie de Montpellier que je sollicite.

ERNEST.

Sait-elle que tu es marié ?

LEGRAND.

Eh ! non, Dieu m'en préserve !

ERNEST.

Et si elle l'apprenait ?

LEGRAND.

Elle serait capable de me poignarder... elle est d'origine italienne.

ERNEST.

Ah ! diantre !

LEGRAND.

Aussi tu vois le plus embarrassé des humains... j'ai même des remords, n'ayant pas de profits, car elle me résiste toujours ; elle veut que je l'épouse... c'est la sagesse en personne, quoiqu'elle soit cantatrice ; de sorte, mon ami, que j'ensuis arrivé à désirer que quelque bon garçon me l'enlève.

ERNEST.

Je m'en chargerais bien, moi ; mais mon cœur est pris.

LEGRAND.

C'est elle qui a voulu que j'eusse des moustaches... enfin, elle me domine, elle m'impose... et moi, tu me connais, je suis si faible que je la laisse m'obséder, projeter, solliciter... Nous attendons ce matin une lettre d'audience qu'elle a demandée à ton ami, le secrétaire général.

ERNEST.

Je te servirai près de lui... c'est mon intime.

LEGRAND.

Oh ! je ne tiens pas à la place... je ne suis pas venu pour ça... Du reste, ne dis pas au secrétaire général que je suis à Paris ; je n'ai pas de congé pour cela ; je n'en ai que pour être malade... pour être chez moi avec ma femme, à Toulouse, près du Capitole.

ERNEST.

Sois tranquille... et maintenant, écoute à ton tour ce qui m'arrive.

LEGRAND.

Voyons si je puis te servir de mon côté.

ERNEST.

C'est possible... je suis amoureux... une passion romanesque.

LEGRAND.

Vraiment ?

ERNEST.

Oh ! mais amoureux... à enlever la femme que j'aime, et à lui offrir ensuite ma main.

LEGRAND.

Eh bien ! mon ami, si tu l'épouses, ne suis pas mon exemple, et quand viendra l'époque critique, reste toujours près de ta femme, fût-elle encore plus enrhumée du cerveau que la mienne.

ERNEST.

Je tâcherai.

LEGRAND.

Est-ce une jeune personne riche ? la fille d'un banquier... d'un pair de France?...

ERNEST.

Je ne sais pas ce qu'elle est.

LEGRAND.

De cette façon... elle peut être mieux que ça.

ERNEST.

Je l'ai rencontrée plusieurs fois au spectacle, dans les concerts ; je lui ai parlé, je me suis déclaré... elle n'a jamais voulu me dire qui elle est.

LEGRAND.

Et si elle était mariée ?

ERNEST.

Je ne pense pas ; j'en serais désolé.

Air de *Julie*. (Immoralités.)

LEGRAND.

Est-ce une assez aimable femme ?

ERNEST.

Oh ! oui, charmante tout des mieux.

LEGRAND.

Et ses yeux ?

ERNEST.

Tout remplis de flamme.

LEGRAND.

Et son teint ?

ERNEST.

Des plus chaleureux.

LEGRAND.

Son âme paraît-elle neuve ?

ERNEST.

Pas trop.

LEGRAND.

Son air ?

ERNEST.

Est satisfait.

LEGRAND.

Un air de bonheur ?

ERNEST.

Tout-à-fait

LEGRAND.

Alors, mon cher, c'est une veuve.

LE GARÇON, entrant, à Legrand.

Madame fait demander si monsieur est visible.

LEGRAND.

Oui, oui... (*Le Garçon sort. A Ernest.*) Tu vas voir ma cantatrice.

ERNEST.

Ah !... ah !...

LEGRAND.

Souviens-toi surtout qu'elle est ma femme... elle passe pour telle dans l'hôtel.

ERNEST.

C'est bien !

On entend chanter Maria.

LEGRAND, remontant au fond.

Je l'entends !... elle chante toujours... je cours à sa rencontre...

ERNEST.

Va ! va, je suis curieux...



## SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIA.

LEGRAND, *allant au fond et prenant Maria par la main au moment où elle paraît\**.

Bonjour, Diva... Mon ami, j'ai l'honneur de te présenter...

ERNEST.

Ciel !...

MARIA.

Ah !...

LEGRAND.

Quoi ?

MARIA, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LEGRAND.

Qu'y a-t-il donc ?

MARIA, *à Ernest.*

Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas de billet à m'offrir ?

LEGRAND.

Qu'est-ce que c'est ?... des billets de spectacle ?

ERNEST.

Pardon, madame... si j'avais su... si vous m'aviez dit...

MARIA.

C'est juste... vous ne pouviez pas deviner... Du reste, pour que désormais vous ne péchiez plus par ignorance... (*Elle prend la main de Legrand et le présente à Ernest.*) Monsieur, je vous présente mon mari... (*à part.*) futur !...

ERNEST, *après avoir échangé avec Legrand un regard d'intelligence.*

Oh !... c'est bien différent !... mes poursuites, mes importunités cessent dès ce moment, sans préjudice d'ailleurs d'un amour dont rien ne saurait triompher.

LEGRAND, *à part.*

C'était elle !... (*Haut.*) Ah ça ! mais sais-tu que tu lui fais une déclaration devant moi ?

ERNEST.

Ah ! pardon !...

MARIA.

Mon ami, la lettre d'audience est-elle arrivée ?

LEGRAND.

Non, mon ange... (*Bas à Ernest.*) Fais-lui donc des yeux...

MARIA, *allant à droite.*

C'est inconcevable !... ces ministres et leurs commis sont d'un laisser-aller... ils ne répondent pas... (*Elle sonne, un Garçon paraît.*) Il n'est pas venu de lettre pour M<sup>me</sup> Legrand ?

LE GARÇON.

Non, madame

MARIA.

S'il en vient une, montez-la sur-le-champ... (*Le Garçon sort.*) Mon ami, je passe dans le salon ; je vais écrire un mot aux bureaux pour

\* Ernest, Legrand, Maria.

savoir si le garçon du ministère n'aurait pas oublié cette lettre.

LEGRAND.

Va, mon ange...

MARIA, *à Legrand.*

C'est que nous avons un concurrent, un homme de Perpignan, protégé par un premier commis... (*A Ernest.*) Sans rancune, monsieur ; (*Ernest passe à la gauche de Legrand*) et puisque vous êtes l'ami de mon mari, je vous offre de l'amitié tant que vous voudrez.

Elle sort par la droite.

## SCENE IX.

LEGRAND, ERNEST.

ERNEST.

C'est donc là ta cantatrice ?

LEGRAND.

Nous sommes donc rivaux ?... Mais je te cède la place... j'ai le frisson quand je songe qu'elle me tuerait, à la lettre, si elle savait que je suis marié !... Du reste, une femme ravissante !... une voix de sirène !... un charme, des cordes, un timbre qui va à l'âme !... Si tu peux m'en débarrasser...

ERNEST.

Je ne pense qu'à ça... c'est précisément la femme qu'il me faut... je veux faire fortune dans l'industrie. Je ne peux pas toujours m'occuper des adultes.

LEGRAND.

Oui, tu veux exploiter les hommes faits.

ERNEST.

J'ai besoin d'une femme qui sache solliciter sans manquer à la vertu.

LEGRAND.

Sa vertu ? je te la garantis...

ERNEST.

Malheureusement elle t'aime...

LEGRAND.

Ah ! bah !... les femmes... ça change du matin au soir.

ERNEST.

Celle-ci t'adore depuis six ans.

LEGRAND.

Raison de plus... ça ne peut pas durer longtemps comme ça ; c'est un miracle.

ERNEST, *après avoir regardé autour de lui.*

Eh bien, es-tu homme à favoriser mon projet de l'enlever ?... J'ai une petite villa à trois lieues de Paris.

LEGRAND.

C'est charmant... Vois-tu, Maria est de ces femmes qui ne se laissent toucher que par des extrêmes... un bon enfant... tout ce qu'il y a de plus obéissant... comme moi, ou bien un fou, un écrivain, un ravisseur comme toi... les femmes n'aiment pas les caractères juste-milieu... elle est capable de t'arracher les yeux les premiers jours, et de te les manger par la suite.



ERNEST.

J'en accepte l'augure...

LEGRAND.

Commence dès ce moment ton entrée en campagne... Elle est dans le salon... viens lui faire ta cour, tandis que j'irai m'habiller.

ENSEMBLE.

AIR de Wallace. (Les Immoralités.)

Allons, vite en campagne

En l'avenir j'ai foi,

Et bientôt <sup>ma</sup> <sub>ta</sub> compagne

Aura subi <sup>ta</sup> <sub>ma</sub> loi.

Ils entrent dans la chambre à droite. En même temps Bidos paraît à la porte du fond, une tasse de café à la main.

## SCENE X.

BIDOS, seul.

Oh! le café de Paris est excellent... quand on aime la chicorée... ça éveille... ce n'est pas que j'en aie besoin, Dieu merci... à deux pas d'une femme charmante... Le malheur, c'est que le mari est aussi à deux pas... ce diable d'homme, mon concurrent pour les deux choses auxquelles je tiens le plus. S'il obtient la place... quelle mystification pour moi de lui avoir amené sa femme!.. Je suis piqué... d'abord il me faut quelque chose. ( Regardant vers la porte de la chambre d'Estelle qui s'ouvre en ce moment. ) Je crois que j'aimerais encore mieux ceci que le reste.

## SCENE XI.

BIDOS, ESTELLE.

ESTELLE.

Ah! vous voilà, mon cousin?

BIDOS, galant.

Vous avez bien peu reposé.

ESTELLE.

Je n'ai pas pu... j'ai fait ma toilette... je suis si impatiente de savoir... vous le dirai-je?... mais vous allez me trouver bien ridicule, bien peu raisonnable... Savez-vous pourquoi j'ai mis cette robe que mon mari n'a pas encore vue?

BIDOS.

Pour lui plaire... pour lui paraître encore plus jolie.

ESTELLE.

Du tout, du tout... Les maris sont si ignorans en fait d'étoffes!... Non, une idée m'était venue, c'était de suivre mon mari incognito, de savoir où il va, quelles sont ses habitudes, ses passe-temps, depuis deux mois qu'il est ici... Mais à peine ma toilette a-t-elle été achevée, que j'ai repoussé cette idée comme extravagante... et puis, j'aurais peur de découvrir quelque chose.

BIDOS.

Ça pourrait bien être... c'est si mauvais sujet un mari.

ESTELLE.

Oh! mon Édouard m'aime!... il m'est fidèle... Si je vous montrais les lettres qu'il m'écrivait.

BIDOS.

Hé! hé!... il ne voulait pas vous laisser venir à Paris.

ESTELLE.

Oui, mais que de regrets d'être loin de moi!... Ce bon Édouard!.. il rêve de sa femme, peut-être.

LEGRAND, dans sa chambre.

Adieu, mon cher.

ESTELLE.

J'entends sa voix!... oh! comme le cœur me bat!

Elle gagne la gauche, et Bidos la droite en remontant.

## SCENE XII.

ESTELLE, BIDOS, ERNEST, MARIA, LEGRAND, habillé, moins l'habit. Il se tient sur la porte de sa chambre, en arrangeant le châle de Maria.

MARIA, paraissant.

Oh! j'espère beaucoup de ma visite au ministère.

ESTELLE.

Une femme!

Elle abaisse son voile.

AIR : Vaudeville de la Haine d'une femme. (Trois Épiciers.)

BIDOS, bas à Estelle.

La femme de l'autre, je pense.

MARIA, à Legrand.

Ton habit, tu vas t'enrhumer.

ERNEST.

Dieu! quelle aimable prévoyance!

MARIA.

C'est mon devoir, je dois l'aimer.

ERNEST, bas à Maria.

Ah! que j'envie un intérêt si tendre!

MARIA.

Oui, pour lui seul, je dois avoir des yeux.

ESTELLE, à part, tombant sur un siège.

Juste ciel! que viens-je d'entendre!

MARIA, à Ernest.

A moi vous ne pouvez prétendre.

ENSEMBLE.

ESTELLE et BIDOS.

Ah! c'est affreux,

Car tous les deux

L'un de l'autre sont amoureux;

Ah! c'est honteux!

Voir sous <sup>ses</sup> <sub>mes</sub> yeux

Le triste sort qui l'attend <sup>l'attend</sup> <sub>m'attend</sub> en ces lieux!

MARIA, ERNEST et LEGRAND.

C'est malheureux,

Allons tous deux,

Allez

Et puis <sup>revenons</sup> <sub>revenez</sub> en ces lieux.

Tout est au mieux;

Car deux beaux yeux

Dans les bureaux ont des succès nombreux.



MARIA, à Legrand.

Achève de t'habiller... je vais voir si la lettre d'audience est enfin arrivée... et dans le cas contraire, je donnerai celle-ci au garçon et recommanderai qu'on la porte sur-le-champ au ministère... Tu seras prêt à mon retour, n'est-ce pas, mon ami ?

LEGRAND.

Oui, mon trésor !

MARIA, à Ernest.

Voulez-vous prendre ma main, monsieur ?

ERNEST, bas à Maria.

Je voudrais la garder toujours, belle dame.

Reprise de l'ensemble. Maria et Legrand se font des mines avant de s'éloigner. Legrand lui envoie des baisers et rentre au moment où elle sort avec Ernest.

### SCÈNE XIII.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE, debout, à Bidos.

Une femme!... une femme dont il est aimé!

BIDOS.

Calmez-vous.

ESTELLE.

C'est qu'elle l'a dit!

BIDOS.

J'avoue que ça m'en a bien l'air.

ESTELLE.

Je vais entrer dans sa chambre; je n'y peux plus tenir; il faut que je sache tout... que je fasse une scène.

BIDOS.

Du bruit!... de l'éclat!... du scandale!... c'est le moyen de ne rien éclaircir!... Voyant leur liaison connue, ils prendront leurs précautions... ils se verront secrètement; votre mari vous fera un conte, et vous ne saurez rien... Tâchons plutôt de savoir à quels termes ils en sont, et, pour cela, point de colère, point d'emportement.

ESTELLE.

Oh! le traître!... Je suis malade, j'ai la fièvre.

BIDOS, la caressant de la voix et du regard.

Pauvre femme! si jeune, si jolie!... Quand je vous dis que tous les maris sans exception sont des monstres!... Ah! quelle différence si j'avais eu le bonheur de vous épouser!

ESTELLE.

Cette femme va revenir; je lui demanderai...

BIDOS.

Vous allez tout gâter; vous n'avez pas assez de sang-froid pour cela... Je m'en charge; comptez sur mon zèle, je la ferai causer... je saurai tout.

ESTELLE.

Cousin, ne me cachez rien, au moins.

BIDOS.

Soyez tranquille. (*A part.*) J'en mettrai plutôt de mon invention.

ESTELLE.

Oh! non.... je ne puis croire.... mes yeux me trompent, mes oreilles m'ont abusée. Lui, lui,

Édouard, si tendre, si empressé, si amoureux de moi!.. Mais, s'il m'a trahie, s'il m'a oubliée, je jure...

BIDOS.

Oui, oui, nous arrangerons ça... Rentrez, rentrez... la voici.

Elle rentre.

### SCÈNE XIV.

BIDOS, MARIA, LE GARÇON.

MARIA.

Garçon!

BIDOS, s'avançant et saluant.

Madame...

MARIA, lui faisant la révérence, et puis parlant au Garçon.

Deux tasses de chocolat dans le salon.

BIDOS, même jeu.

Pardon...

MARIA, même jeu.

Nous le prendrons tandis que vous ferez la chambre de M. Legrand.

BIDOS, de même.

Je voudrais bien...

MARIA, de même.

Surtout, n'oubliez pas la lettre.

LE GARÇON, sortant.

Bien, madame.

BIDOS, s'avançant et saluant.

Mille excuses, madame.

MARIA, faisant la révérence.

Monsieur...

BIDOS.

C'est peut-être une indiscrétion... Mais il me semble que je reconnais madame... du moins, la ressemblance est si frappante....

MARIA, rapidement.

Je suis la femme de M. Legrand, professeur de quatrième à Toulouse... Je sollicite, pour mon mari, une place d'inspecteur d'Académie; j'ai demandé une audience au secrétaire général du ministère, j'attends sa lettre... voilà ce que je suis... Me reconnaissez-vous ?

Le Garçon entre chez Legrand, portant deux tasses.

BIDOS.

Non, madame, mais...

MARIA, saluant et se retirant.

Alors, pardon, monsieur.

BIDOS, s'inclinant.

Pardon, madame.

Elle entre chez Legrand.

### SCÈNE XV.

BIDOS, puis ESTELLE.

BIDOS.

Voilà une femme étonnante! elle n'aime pas à causer.

ESTELLE, paraissant.

Eh bien! vous l'avez vue, vous lui avez parlé?



Oui.

BIDOS.

Que dit-elle ?

ESTELLE.

Une chose incroyable. Elle se dit la femme de votre mari.

ESTELLE.

Est-il possible !

BIDOS.

C'est sans doute une manière de parler empruntée aux militaires, qui appellent ainsi leurs maîtresses : votre mari a trop de bon sens pour s'exposer à l'inconvénient d'avoir deux...

ESTELLE.

Je vais me trouver mal.

BIDOS.

Pas encore, je vous en prie; rien n'est désespéré.

ESTELLE, gémissant.

Oh! oh!...

BIDOS.

Cette dame attend une lettre d'audience, pour aller solliciter, en faveur de votre mari, la place que je venais demander moi-même.

ESTELLE.

Quelle horreur! quelle indignité!... Eh bien! cousin, avais-je tort d'être jalouse, de soupçonner mon mari? Oh! il ne sait pas de quoi je suis capable!... Et cette femme! cette femme!... J'en deviendra folle... mais avant... j'irai... ou plutôt, non, je suivrai vos conseils, je surveillerai toutes les démarches de mon mari, et si, en effet, cet étrange mystère n'a pas une explication qui me rende le repos... oh! alors...

BIDOS.

Alors?...

ESTELLE.

J'en mourrai!...

BIDOS.

Y songez-vous!...

ESTELLE.

Avant tout, enfin, je veux que vous ayez la place que cette femme va solliciter pour mon mari.

BIDOS.

Vous voulez ?

ESTELLE.

Oui, oui... Je verrai moi-même le secrétaire-général; je lui parlerai en votre faveur... je lui dirai que Legrand pense mal... que vous, au contraire, vous pensez bien.

BIDOS.

D'autant mieux que je ne pense pas du tout en politique.

ESTELLE.

Et nous verrons, nous verrons.

BIDOS.

Oh! cousine, je ne voudrais pas! Que dirait plus tard mon cousin? je passerais pour un intrigant.

ESTELLE.

Du tout, je m'en charge; et puis, je ne veux plus que mon mari me quitte... je l'aime... je veux qu'on le destitue. Quand vous aurez la place, quand il n'aura plus de prétexte pour rester à Paris, nous verrons ce qu'il fera.

BIDOS.

Vous exigez que je consente...

ESTELLE.

Je le veux!... je suis jalouse, je suis furieuse; je veux me venger.

BIDOS.

Disposez de moi... Mais, j'y songe! comment faire? cette femme verra le secrétaire-général ce matin, et vous ne pourrez, vous, avoir une audience que demain au plus tôt, en la demandant aujourd'hui.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu! quel malheur! si mon mari allait obtenir la place!

BIDOS.

Comment faire?

ESTELLE.

Tenez, pour en finir, je cours le trouver; je vais éclater, puis le suivre comme son ombre; il n'y a que ce parti.

Elle passe \*.

## SCENE XVI.

LES MEMES, UN GARDE MUNICIPAL \*\*.

LE GARDE.

M<sup>me</sup> Legrand?

ESTELLE.

C'est moi.

LE GARDE.

Une lettre du ministère.

ESTELLE.

Donnez!

Le Garde lui donne la lettre et sort.

BIDOS.

Elle n'est pas pour vous!

ESTELLE, décachetant.

Elle est à mon adresse.

BIDOS.

Cette dame porte le nom de votre mari... c'est quelque petite cousine; c'est bien dangereux, les petites cousines.

ESTELLE, lisant.

« Cabinet du secrétaire général du ministère » de l'instruction publique. Monsieur le secrétaire général aura l'honneur de recevoir ma dame Legrand le jeudi 3 février, dix heures du matin. »

BIDOS, tirant sa montre.

C'est aujourd'hui... Dix heures moins un quart.

ESTELLE.

Demandez une voiture.

\* Bidos, Estelle.

\*\* Bidos, le Garde, Estelle.



BIDOS, *sonnant.*

Garçon!... (A part) Sa tête se monte... ça marche

## SCENE XVII.

BIDOS, LE GARÇON, ESTELLE.

LE GARÇON.

On a appelé.

BIDOS.

Un fiacre, à l'instant.

ESTELLE.

Un cabriolet.

LE GARÇON.

Un fiacre pour monsieur; un cabriolet pour madame?

ESTELLE.

Non... un cabriolet seulement.

LE GARÇON, *sortant.*

Bien!

BIDOS, *au Garçon.*

Vous me donnerez mon manteau.

ESTELLE.

Voyons!... vos papiers, vos lettres de recommandations, votre demande apostillée...

BIDOS, *donnant des papiers.*

Voici, voici... une lettre d'un vieux pair de France.

ESTELLE.

Bon!

BIDOS.

Un certificat de haute moralité, signé par un magistrat, à la sollicitation de sa maîtresse.

ESTELLE.

Donnez, donnez.

BIDOS.

Puis, ma demande apostillée par un député qui ne dit jamais rien... mais qui pense tout ce qu'il dit.

LE GARÇON, *rentrant une lettre à la main et un registre de l'autre.*

Le cabriolet est là\*\*.

ESTELLE.

Partons pour le ministère.

LE GARÇON, *à la table de gauche.*

Pardon!... Monsieur voudrait-il me dire son nom... pour que je l'inscrive sur le registre?

BIDOS.

Bidos.

LE GARÇON.

Et madame?

ESTELLE.

Moi... je...

BIDOS.

C'est ma femme.

LE GARÇON.

Merci.

Estelle et Bidos sortent.

\* Le Garçon, Bidos, Estelle.

\*\* Bidos, le Garçon, Estelle.

## SCENE XVIII.

LE GARÇON, puis MARIA, LEGRAND.

LE GARÇON, *inscrivant.*

Monsieur Bidos et sa femme, de Perpignan.

LEGRAND.

Garçon! garçon!

LE GARÇON.

Monsieur...

MARIA, *voyant la lettre que tient le Garçon.*

Ah! la lettre?

LE GARÇON\*.

Oui, madame... celle que vous m'aviez donnée pour envoyer au ministère, et que vous m'aviez dit de garder cinq minutes, et de vous rendre, si celle que vous attendiez du ministère arrivait avant ce temps.

MARIA.

Eh bien?

LE GARÇON.

Eh bien, madame! vous avez reçu la lettre du ministère... et voici....

MARIA.

Comment! j'ai reçu...

LE GARÇON.

Un garde municipal l'a apportée.

MARIA.

Qu'est-ce que vous dites?

LE GARÇON.

Il m'a dit qu'il l'avait remise ici à une dame.

MARIA.

Je ne l'ai pas reçue.

LE GARÇON.

A moins qu'il ne l'ait donnée à M<sup>me</sup> Bidos pour vous la remettre.

MARIA.

M<sup>me</sup> Bidos!

LE GARÇON.

Qui est arrivée avec son mari.

MARIA, *à Legrand.*

Bidos!... mais c'est le nom de ton compétiteur.

LEGRAND.

Je ne sais pas.

MARIA.

J'en suis sûre; on me l'a dit hier dans les bureaux.

LEGRAND.

Qu'est-ce que ça signifie?

MARIA.

Cela signifie que nous sommes joués; que ce M. Bidos est le monsieur qui m'a tant saluée tout-à-l'heure, qui voulait adroitement me faire parler; il a su que j'allais solliciter pour son concurrent... sa femme est quelque intrigante... ils se seront emparés de ma lettre pour la détourner, pour gagner un jour sur nous et emporter la place.

LE GARÇON.

En effet, M<sup>me</sup> Bidos a dit à son mari... Partons pour le ministère.

\* Le Garçon, Maria, Legrand.



MARIA.

Garçon, faites avancer ma voiture.

LE GARÇON, *sortant*.

Bien, madame.

MARIA.

Oh ! rassure-toi, nous arriverons en même temps qu'eux... je n'ai pas de lettre, je forcerai la porte ; je n'ai pas peur des huissiers, moi... je veux que tu sois inspecteur, tu le seras, je te le promets, ne te chagrine pas.

LEGRAND, *très-flegmatique*.

Mais je ne me chagrine pas du tout.

MARIA.

J'y tiens!... je te l'ai dit, c'est mon goût ; je veux être la femme d'un inspecteur... sois tranquille.

LEGRAND.

Je suis parfaitement tranquille.

MARIA.

Inspecteur aujourd'hui, nous nous marions demain.

LEGRAND.

Mais, mon Dieu, je n'ai pas d'ambition.

MARIA.

Oui, je sais... tu n'aimes que moi... que t'importent les honneurs, les places?... ce que tu veux, c'est moi, ta Maria, l'amie de ton enfance, celle

que Dieu t'a destinée, celle à qui tu as promis ta foi, et qui t'a engagée la sienne... oui, la sienne à jamais, car je t'aime... je t'aime!... tu es le seul homme que j'aie jamais aimé ; je n'ai pas éparpillé mon cœur, moi, comme les autres, il a été tout entier à toi, de loin comme de près... aussi, j'ai le droit d'être exigeante... Je veux toute ta tendresse, tout ton amour, sans partage... Dieu ! partager!... oh ! non, tu ne me donneras pas de rivale ; tu me connais, tu aurais beau fuir, je te tuerais !

LEGRAND, *alarmé*.

Chère amie!... quel bonheur!...

LE GARÇON, *rentrant*\*.

Votre voiture vous attend.

LEGRAND, *à part*.

Bon Ernest... quel ami!... s'il me l'enlève...

MARIA.

Allons au ministère.

LEGRAND.

Allons au ministère.

Ils sortent.

LE GARÇON.

Tout le monde aujourd'hui marche au ministère!

\* Le Garçon, Maria, Legrand.

## ACTE DEUXIÈME.

Antichambre de ministère. À gauche, premier plan, porte du cabinet du secrétaire général ; sur le second plan, cheminée avec pendule. À droite, premier plan, une grande fenêtre avec un large et long rideau d'étoffe commune ; porte d'entrée au fond. Chaises, fauteuils, grand canapé.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### ERNEST, UN HUISSIER.

Ernest entre d'un air dédaigné, l'Huissier court après lui.

L'HUISSIER.

Monsieur!... monsieur!... où allez-vous?... qui demandez-vous ?

ERNEST, *fat*.

Le secrétaire général... monsieur Saint-Clair ?

L'HUISSIER.

Il n'est pas encore venu... d'ailleurs, monsieur, avez-vous votre lettre d'audience ?

ERNEST.

Est-ce que j'en ai besoin?... je ne viens jamais, moi, pour lui parler d'affaires... Vous voyez bien que j'ai mes entrées gratuites et à vie... c'est-à-dire tout le temps qu'il sera en place, ce qui de nos jours n'est pas la même chose.

L'HUISSIER, *prudent*.

Monsieur, je ne m'occupe pas de politique.

ERNEST.

Ni moi non plus.

Il s'assied.

L'HUISSIER, *étonné*.

Monsieur, je vous ai dit...

ERNEST.

Et moi, je vous réponds que je suis l'intime

ami de M. Saint-Clair... je viens le prier à dîner... c'est la centième fois que ça m'arrive ; vous devriez me reconnaître, je suis assez remarquable pour ça... un homme qui ne sollicite pas... et qui invite à dîner, qui donne des bals, qui prodigue le champagne...

L'HUISSIER.

Monsieur Ernest de Monval ?

ERNEST.

Directeur du journal de mœurs pour les adultes.

L'HUISSIER.

C'est juste... pardon, je ne vous remettais pas... nous voyons ici tant de figures... M. le secrétaire général n'est pas encore levé sans doute.

ERNEST.

C'est bien, je l'attendrai.

L'Huissier s'incline et sort.

### SCÈNE II.

#### ERNEST, puis SAINT-CLAIR.

ERNEST.

Ce diable de Saint-Clair!... je ne sais pas quel train de vie il mène... Il doit veiller fort tard, puisqu'il dort toute la journée.



*Air du Baiser au porteur.*

Il s'est déjà permis mainte incartade.  
Ce n'est pas bien dans un poste moral.  
S'il n'était pas mon ancien camarade,  
Je le ferais tanser dans mon journal,  
Car son exemple est d'un effet fatal.  
Tous ces messieurs d'instruction publique  
Sont, à mes yeux, de grands théoriciens ;  
Mais quand pour eux arrive la pratique,  
On en voit peu qui soient bons praticiens.

SAINT-CLAIR, *paraissant et à la contonnade.*  
C'est bien... c'est bien.

ERNEST.

Le voici !

SAINT-CLAIR, *lui tendant la main.*

Bonjour, cher... quel bon vent t'amène ?

ERNEST.

Je viens te parler d'affaires d'abord... te demander de l'avancement pour un de mes amis, Legrand, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vu.

SAINT-CLAIR.

Où as-tu ta lettre d'audience ?

ERNEST.

Tiens!... tu fais comme ton huissier, toi !

SAINT-CLAIR.

Je ne parle jamais d'affaires avec les hommes qu'au café de Paris ou au bal de l'Opéra.

ERNEST.

Mais il me semble qu'il vaudrait mieux parler affaires ici, et ne songer qu'au plaisir hors du ministère.

SAINT-CLAIR.

Du tout... mauvais système... Si, au ministère, je ne m'occupais pas de mes plaisirs, je serais écrasé par l'ennui des affaires.

Il rit.

ERNEST.

Puisqu'il en est ainsi, viens dîner avec moi au café de Paris... pour affaires.

SAINT-CLAIR.

Allons nous occuper du menu dans mon cabinet. ( *Il sonne. A l'Huissier.* ) Je m'enferme avec monsieur pour une affaire très-importante.

ERNEST, *à part.*

Et moi qui ai dit à l'huissier que c'était un dîner!... après ça il est très-important de dîner.

SAINT-CLAIR.

Vous renverrez à demain tous ceux qui ont des audiences pour aujourd'hui... je ne veux recevoir personne.

ERNEST, *à demi-voix.*

J'en excepte !

SAINT-CLAIR.

Non...

ERNEST, *bas.*

Une dame...

SAINT-CLAIR, *bas.*

Ah!...

ERNEST, *bas.*

Madame Legrand...

SAINT-CLAIR, *bas.*

Jolie ?

ERNEST, *bas.*

Ravissante !

SAINT-CLAIR, *à l'Huissier.*

Vous ne laisserez entrer que M<sup>me</sup> Legrand... quand monsieur sera sorti.

ERNEST.

L'aristocratie des jolies femmes est la seule qui n'ait pas perdu ses droits.

*Air de Victorine. (Femme au salon.)*

Des grands abus lorsqu'ils ont fait le siège,  
Les hommes n'ont, hélas ! rien respecté,  
Il n'ont laissé debout qu'un privilège,  
Et c'est, mon cher, celui de la beauté.

SAINT-CLAIR.

Sais-tu pourquoi ? la raison en est claire.  
De la beauté qui charme et qui séduit  
La femme est bien seule propriétaire ;  
Mais c'est à nous que revient l'usufruit.

*Ils entrent dans le cabinet.*

### SCENE III.

L'HUISSIER, *se promenant ; puis ESTELLE et BIDOS ; celui-ci porte son manteau.*

ESTELLE, *montrant l'huissier à Bedos.*

Est-ce que c'est le ministre ?

BIDOS.

Non, c'est le bedeau de la paroisse... l'huissier...

ESTELLE, *présentant sa lettre d'audience.*

Monsieur...

L'HUISSIER, *à Estelle.*

C'est bien !

ESTELLE.

Où faut-il que j'entre ?

L'HUISSIER, *designant le cabinet.*

Veuillez attendre... monsieur le secrétaire général est avec quelqu'un. ( *A Bidos.* ) Votre lettre, monsieur ?

BIDOS.

J'accompagne madame...

L'HUISSIER.

Bien, monsieur...

*Il se retire.*

BIDOS.

Voilà un homme qui n'est pas huissier depuis long-temps... il est poli.

### SCENE IV.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE, *quittant son châle.*

Oh ! j'étouffe!...

BIDOS, *l'aidant.*

Allons, calmez-vous, cousine!... vous êtes dans un état d'irritation...

ESTELLE, *très-animée.*

Que je me calme!... vous ne me connaissez pas... Je suis bonne, douce, timide... quand je n'ai pas à me plaindre... mais, quand on me



blesse... quand on m'outrage, voyez-vous... Je suis capable de tout.

BIDOS, à part.

Allons... ça va de mieux en mieux... je deviens bel homme.

ESTELLE.

C'est que... vous les avez entendus... ils se tutoient...

BIDOS.

C'est la parenté... et entre parens...

ESTELLE.

Ils se disent des douceurs...

BIDOS.

Entre parens...

ESTELLE.

Ils ont des tête-à-tête...

BIDOS.

Entre parens... ça n'est pas immoral.

ESTELLE.

Je vous dis que c'est une intrigue... et cependant...

AIR de M. Masset. (Femme au salon.)

Regardez, sans être coquette,  
Je n'ai pas de trop vilains yeux ;  
Ma taille n'est pas trop mal faite  
Et mon air trop disgracieux.  
Dites-le-moi, soyez sincère ;  
Si mon mari l'eût bien voulu,  
N'était-ce pas le nécessaire...  
Et même un peu de superflu ?

BIDOS.

( Parlé. ) Du superflu et du superfin.

On entend sonner.

## SCENE V.

LES MÊMES, ERNEST, puis L'HUISSIER.

ERNEST, sortant du cabinet, se retourne et dit.

C'est convenu... dans une heure... au café de Paris... ( En passant il lorgne Estelle et dit : ) Si cette dame pénètre jusqu'à lui... j'ai bien peur de l'attendre deux heures.

Il sort, Saint-Clair sonne de son cabinet.

L'HUISSIER, entrant par le fond, à Estelle.

Madame, vous pouvez entrer.

Il indique le cabinet; Estelle y entre, l'huissier se retire.

## SCENE VI.

BIDOS, seul.

Je ris de bon cœur quand je songe à la mine que va faire la maîtresse de mon cousin Legrand... car c'est sa maîtresse... lorsqu'elle apprendra que la place est donnée... ( il rit ) ah ! ah ! ah !

Un bruit se fait entendre dans le vestibule de l'huissier. Legrand et Maria paraissent au fond, ainsi que l'huissier.

## SCENE VII.

MARIA, LEGRAND, L'HUISSIER, qu'on voit dans le vestibule; BIDOS en scène.

MARIA.

Monsieur !... monsieur !... c'est une indignité !

BIDOS.

C'est elle !... Ah ! mon Dieu !... elle est furieuse !... ça m'a l'air d'une maîtresse femme !... Elle crie... Si elle allait me reconnaître... Jetons-nous dans ce fauteuil, et feignons de dormir.

Il se jette dans un fauteuil, met un mouchoir sur sa bouche, enfonce son chapeau et s'engouffre dans son manteau.

L'HUISSIER.

Je vous répète, madame, que j'ai des ordres formels à cet égard... M. le secrétaire général ne recevra plus personne... D'ailleurs, dans ce moment il est avec quelqu'un...

MARIA.

Que m'importe ?

L'HUISSIER.

Dans aucun cas, du reste, vous ne pouvez être admise sans lettre d'audience.

MARIA.

Mais, je vous dis, monsieur, pour la troisième fois, qu'on me l'a volée... Il faut à toute force que je parle à M. Saint-Clair; nous ne sommes pas ici dans un ministère turc, je présume.

L'HUISSIER, prudent.

Ture !... madame, je ne m'occupe jamais de politique !

MARIA.

Ni moi non plus.

L'HUISSIER.

Ecoutez !... tout ce que je puis faire, c'est de demander à M. Saint-Clair s'il veut vous recevoir quand la personne qui est avec lui sera sortie.

Il sort.

## SCENE VIII.

BIDOS, enfoncé dans le fauteuil; LEGRAND et MARIA.

MARIA, animée.

A-t-on idée d'une semblable mystification ?... une intrigante détourne ma lettre d'audience pour me gagner de vitesse; et me voici de plus, obligée de faire antichambre à la porte d'un petit secrétaire général.

LEGRAND.

Toi, qui chez les souverains du Nord entrais sans te faire annoncer... toi, que la sainte alliance recevait toujours à bras ouverts !

BIDOS, à part.

Est-ce que c'est une princesse ?

MARIA.

C'est indigne...



LEGRAND.

Calme-toi, chère amie ; tu fais un bruit...

MARIA.

Je ne veux pas me calmer... je veux faire du bruit... je suis dans mon droit !

LEGRAND.

Ton droit, je ne dis pas. (*Designant Bidos qui fait semblant de dormir.*) Mais voici un solliciteur arrivé avant nous ; il dort... si tu l'éveilles, il réclamera... et il te faudra attendre encore.MARIA, *baissant le ton.*

Oui, c'est vrai, je n'avais pas vu ; mais, je ne puis maîtriser mon impatience ; je m'en vais dans les bureaux m'informer, prendre des renseignements sur la concurrence... Quel dommage que tu ne sois pas professeur à Saint-Petersbourg !... Tu aurais déjà ta commission d'inspecteur général des études, si on en fait en Russie... Du reste, ne t'inquiète pas.

Elle sort.

AIR : *Je garderai Madelinette.*

LEGRAND.

Ma chère, rien ne me tracasse,  
Je prends tout ça tranquillement,  
Et je suis content de ma place...  
Peu de gens en disent autant.

MARIA.

C'est un passe-droit effroyable.  
Si l'on ne veut pas te porter,  
Je m'en vais faire un bruit de diable.LEGRAND, *à part.*

Elle n'a pour ça qu'à chanter.

ENSEMBLE.

LEGRAND.

Ma chère, rien ne me tracasse, etc.

MARIA.

Mon cher, que rien ne te tracasse,  
Et prends tout ça tranquillement.  
Il me faut pour toi cette place,  
Et je l'aurai certainement.

Elle sort.

## SCENE IX.

BIDOS, LEGRAND.

BIDOS, *à part.*

Voyons un peu... La cousine est là pour longtemps, et l'autre ne reviendra pas de sitôt... Quand on est dans les bureaux... Le cousin ne me connaît pas... si je le faisais causer... pour savoir...

Il bâille en étendant les bras.

LEGRAND, *qui s'est arrêté devant la cheminée, et le dos tourné au feu ; à part.*

Allons, voilà l'autre qui s'éveille... Si je le priais de céder son tour à une dame ?

BIDOS, *allant à la cheminée.*

Il fait froid aujourd'hui.

LEGRAND *le salue et en est salué.*

Oui... le temps n'est pas chaud.

BIDOS.

Il est humide...

LEGRAND.

Oui... il n'est pas sec, ce temps-là...

BIDOS.

C'est la pluie...

LEGRAND.

Oui... c'est qu'il pleut...

BIDOS.

C'est désagréable d'attendre...

LEGRAND.

Oui, c'est ennuyeux... surtout pour une femme. J'ai la mienne qui est dans les bureaux... il nous est arrivé... on lui a volé sa lettre d'audience... Seriez-vous assez bon, monsieur, pour lui céder votre tour... un instant ?

BIDOS.

Je n'ai point à voir le secrétaire général, monsieur... j'attends la personne qui est avec lui.

LEGRAND.

Ah ! tant mieux... ma femme alors...

BIDOS, *à part.*Sa femme ! (*Haut.*) Ah !... cette dame, qui se plaignait à l'huissier.

LEGRAND.

Vous avez entendu...

BIDOS.

Je vous en fais mon compliment, monsieur... c'est une fort belle personne.

LEGRAND, *modeste.*

Ah !... monsieur !

BIDOS.

Pleine de force, d'énergie...

LEGRAND, *à part.*Que trop ! (*Haut.*) Oui, je l'avoue, elle ne manque pas d'énergie ; elle a l'organe...

BIDOS.

On est heureux, lorsqu'on sollicite, d'avoir une recommandation comme celle-là...

LEGRAND.

Oui, ça fait toujours du bien à un mari !

BIDOS, *à part.*Un mari !... (*Haut.*) Oui, on devient souvent ce qu'on n'aurait pas été sans ça.

LEGRAND.

On s'élève...

BIDOS.

C'est très-agréable.

LEGRAND.

Monsieur est peut-être aussi heureux que moi, et c'est un auxiliaire comme le mien qui sollicite en sa faveur?... une femme?...

BIDOS.

Oui, monsieur !

LEGRAND.

Une amie...

BIDOS.

Oui, une amie... une amie intime?...

LEGRAND, *à part.*C'est sa maîtresse. (*Haut.*) Pensez-vous, monsieur, que votre dame en ait encore pour longtemps ?



BIDOS, à part.

Si je pouvais le faire partir avec sa... (*Haut.*)  
Oui, monsieur.

LEGRAND.

Et nous qui n'avons presque rien pris ce matin !

BIDOS.

Oh !... vous auriez bien le temps d'aller dîner.

LEGRAND, se promenant.

Merci, monsieur... Puisque c'est comme ça...  
ma femme va venir... je lui dirai...

BIDOS, à part.

Elle va venir. (*Quittant la cheminée.*) Remet-  
tons-nous à faire l'endormi.

Il se remet dans le fauteuil et ferme les yeux.

LEGRAND, à part.

Il est encore bien heureux, lui, de pouvoir  
dormir au ministère... le temps ne lui dure pas...

BIDOS, parlant le mouchoir sur la bouche.

Ce temps sombre assoupit.

Il fait l'endormi.

LEGRAND.

Oui, ce temps sombre engage au sommeil...  
(*A part.*) Ce monsieur doit avoir passé une mau-  
vaise nuit. (*Désignant le cabinet.*) Et cette dame ?  
je voudrais bien savoir comment elle est... car je  
connais ces messieurs des ministères...

Air de l'Anonyme. (*L'Apprenti.*)

De peu d'attraits si la dame embellie  
A dépassé l'âge de quarante ans,  
De là bientôt elle sera sortie,  
Et, j'en suis sûr, j'attendrai peu de temps.  
Si ses attraits sont de ceux qu'on admire,  
Et si le cœur s'émeut en la voyant,  
J'irai dîner, et je pourrai bien lire  
Le *Moniteur*, même avec supplément.

Voyons un peu !

Il s'approche de la porte, qui est restée entr'ouverte.

BIDOS, le regardant du coin de l'œil.

Que va-t-il faire ?

LEGRAND, regardant dans le cabinet.

Je ne la vois que par derrière, dans la glace...

BIDOS, à part.

Il regarde dans le cabinet... ah !... mon Dieu !

LEGRAND, à part.

Le secrétaire lui sourit... et l'autre, l'amant  
qui dort... ils sont tous comme ça... ces amans...

BIDOS, à part.

Je ne sais pas si je dois avoir peur... mais ce  
que je sais bien, c'est que j'ai une envie de  
rire !...

LEGRAND, à part.

Je crois qu'elle va se tourner...

BIDOS, étouffant son rire.

Ah ! ah ! ah !

LEGRAND, se relevant.

Il s'éveille !... c'est drôle, cette dame... Il se  
rendort... (*Il regarde dans le cabinet.*) Un port de  
tête absolument... je la verrais de profil... si ce  
n'était son chapeau...

BIDOS, étouffant son rire.

Ah ! ah ! ah !

LEGRAND, se relevant et regardant Bidos.

Ce monsieur est bien enrhumé ! (*Il regarde.*)  
Le secrétaire lui désigne la muraille du doigt...  
il lui montre le tableau des amours de Louis XIV.  
Le Louis XIV est à la mode aujourd'hui... Enfin,  
elle se tourne de ce côté... je vais la voir...

BIDOS, à part.

Levons-nous, pour le détourner de là.

LEGRAND, à part.

Ciel ! (*Entendant Bidos qui fait du bruit, il se  
détourne.*) Ce n'est pas possible... ma... oh !  
non... j'ai mal vu... ce n'est pas ma...

BIDOS, pour le détourner.

C'est une bien belle ville que Paris.

LEGRAND, agité.

Superbe ville...

BIDOS.

Tous les plaisirs s'y trouvent réunis.

LEGRAND.

Tous !... et quelle liberté... Ne me parlez pas de  
la province... si on a une affaire de cœur... tout  
le monde le sait, et vous critique... tandis que  
dans la capitale...

BIDOS.

C'est charmant.

LEGRAND.

Monsieur est de Paris ?

BIDOS.

Non, monsieur !... et monsieur ?

LEGRAND.

Non, monsieur.

BIDOS.

Ah !...

LEGRAND.

Il me semble que j'ai rencontré monsieur quel-  
que part...

BIDOS.

C'est bien possible... c'est là qu'on se rencontre  
ordinairement.

LEGRAND.

Au théâtre... avec une dame... jeune et jolie...  
les yeux...

BIDOS.

Oui...

LEGRAND.

Avec un chapeau de...

BIDOS.

Oui...

LEGRAND.

Brune...

BIDOS.

Blonde...

LEGRAND.

De Toulouse...

BIDOS.

De Tarascon...

LEGRAND, s'oubliant.

Ce n'est pas ça...

BIDOS.

Je vous demande pardon, monsieur.



LEGRAND, à part.

La porte du cabinet s'ouvre... si c'est elle!...  
et Maria qui peut venir...

BIDOS, très-embarrassé, à part.

Il est bien difficile de se tirer de là...

LEGRAND, sans être vu de Bidos.

Derrière ce rideau... je verrai sans être vu!

Il se cache.

BIDOS, le croyant là.

Monsieur, si vous voulez un dîner délicat...  
je connais un restaurant qui... Où diable est-il  
passé? il est sorti... tant mieux!

## SCENE X.

LEGRAND, caché; ESTELLE, reconduite jus-  
qu'au milieu de l'antichambre par SAINT-  
CLAIR, BIDOS.

ESTELLE.

Je vous le répète, monsieur le secrétaire général,  
mon protégé a tous les droits à votre bien-  
veillance.

LEGRAND, à part.

C'est elle!... est-ce qu'elle est venue solliciter  
pour moi?

ESTELLE.

Son concurrent, au contraire, mérite plutôt  
votre disgrâce que vos faveurs.

SAINT-CLAIR.

Je verrai, madame.

ESTELLE.

Il n'y a qu'une voix à Toulouse sur son compte...  
M. Legrand est fort négligent, fort inexact.

LEGRAND, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit?

ESTELLE.

Et puis, il pense fort mal... c'est un anarchiste;  
il mettra le feu dans le pays.

LEGRAND, à part.

Si je sais où j'en suis...

ESTELLE.

Il a quitté sa femme, il a quitté son poste... il  
est à Paris, il est d'une société secrète.

LEGRAND, à part.

Je tombe de mon haut.

ESTELLE.

Ainsi, monsieur...

SAINT-CLAIR.

Du reste, madame, allez dans les bureaux; de-  
mandez une note exacte des titres de votre pro-  
tégé, et veuillez me l'apporter.

Air du Bal du grand monde.

Heureux de vous être agréable,  
Vous plaire est mon vœu le plus doux.

ESTELLE.

Monsieur, vous êtes trop aimable.  
Dans peu d'instans je suis à vous.  
L'emploi qu'à tout prix je réclame,  
J'y tiens; c'est mon vœu favori.

SAINT-CLAIR.

A tout prix?... vous l'aurez, madame,  
A part, près du rideau derrière lequel est caché Le-  
grand.

Ça peut coûter cher au mari.

Legrand fait un mouvement.

ENSEMBLE.

ESTELLE.

Oui, vous voulez m'être agréable  
Et combler mon vœu le plus doux;  
Monsieur, vous êtes bien aimable,  
Dans peu d'instans je suis à vous.

BIDOS.

Ce secrétaire est agréable,  
A ma belle il fait les yeux doux;  
Mais, mon cher, cette femme aimable  
Elle est pour moi, non pas pour vous.

SAINT-CLAIR.

Heureux de vous être agréable,  
Vous plaire est mon vœu le plus doux.  
Vraiment vous êtes agréable,  
Et je ne reste que pour vous.

LEGRAND, à part.

Ce secrétaire abominable  
A ma femme fait les yeux doux,  
Je prévois un sort effroyable,  
Et je sens fléchir mes genoux.

Estelle sort par le fond avec Bidos, et Saint-Clair  
entre dans son cabinet.

## SCENE XI.

LEGRAND, seul, ne pouvant marcher.

Je ne peux pas marcher... (Il s'assied.) Ma  
femme à Paris!... à Paris, sans ma permission!...  
Ah! c'est qu'elle ne pouvait pas me la demander  
pour ce qu'elle vient y faire, me dénoncer, me  
calomnier!... Dire que je suis capable de mettre  
le feu au département... elle est folle!... Et cet  
homme qui l'accompagne, qui est son amant, qui  
me l'a dit... Oh! j'en perdrai la tête. Et puis,  
quittez vos femmes! éloignez-vous d'elles après la  
lune de miel, pour vous distraire avec une an-  
cienne!... Ah! si j'avais su! si j'avais prévu! il  
valait cent fois mieux m'exposer à l'ennui que  
d'encourir une catastrophe... mais ma femme va  
revenir... Je saurai... ou plutôt si j'allais la join-  
dre... oui, oui, profitons du moment où Maria  
n'est pas là.

Il va pour sortir, Maria entre au même instant.

## SCENE XII.

MARIA, LEGRAND, puis SAINT-CLAIR.

MARIA, à Legrand.

Eh bien! cette personne n'est pas encore par-  
tie?..

LEGRAND, agité.

Si; mais pardon, ma chère amie, je te quitte...  
une affaire... nous nous retrouverons demain. (A  
part.) Je changerai d'hôtel aujourd'hui.



MARIA.

Non, reste... attends-moi, je vais entrer.

LEGRAND.

Oui, au fait... entre, je t'attends. (*A part.*) Je me sauverai.

Saint-Clair parait.

MARIA.

Ah! monsieur le secrétaire général, je puis enfin vous voir, c'est heureux!

SAINT-CLAIR, *galant.*

C'est plus heureux pour moi, madame.

MARIA.

Une intrigante, une concurrente a dérobé ma lettre d'audience, et on me fait faire antichambre depuis deux heures... c'est inouï; on est plus galant chez les Russes.

SAINT-CLAIR.

Pardon! qui êtes-vous, madame?

MARIA.

M<sup>me</sup> Legrand.

SAINT-CLAIR.

Ah! mon ami Ernest m'a parlé en faveur de votre mari, mais la dame qui me quitte m'en a dit un mal affreux... Il paraît qu'il a des opinions très-avancées, très-exagérées; en un mot; c'est un brouillon politique.

MARIA.

Un brouillon!.. lui?... l'éloge de mon mari serait suspect dans ma bouche, mais (*désignant Legrand*) monsieur, mon compatriote, qui le connaît, pourra vous dire... (*Bas à Legrand.*) Parle donc un peu, il ne te connaît pas.

LEGRAND.

Personne mieux que moi, monsieur, ne connaît les opinions de M. Legrand; elles ne sont pas avancées, au contraire, je vous en donne ma parole d'honneur.

MARIA, *à Saint-Clair.*

Vous voyez, monsieur, que la place que je sollicite pour lui...

SAINT-CLAIR, *à part.*

Elle est jolie aussi! (*Haut.*) Pardon, madame; j'entre chez le ministre. Faites une pétition, je la présenterai.

Il entre chez le ministre.

### SCENE XIII.

LEGRAND, MARIA, ERNEST.

ERNEST, *en entrant, va vers le cabinet.*

J'étais sûr qu'il me ferait attendre... Oh! quand il donne audience aux dames...

MARIA.

Ah! monsieur Ernest, c'est Dieu qui vous envoie.

LEGRAND.

Oui, c'est le bon Dieu!

MARIA.

M. Saint-Clair est chez le ministre. Attendez-le pour lui parler; il faut que tout se décide ce soir même.

LEGRAND, *à Ernest, significativement.*

Oui, il faut que tout se décide, il faut enlever...

MARIA.

La place!

LEGRAND, *même jeu.*

Oui, la place, je t'en prie. Mets-toi à lamienne; je compte sur toi.

ERNEST, *significativement.*

C'est bien! Soyez assurés de mon zèle, de mon dévouement. (*Il donne une poignée de main à Legrand; à Maria, en lui baisant la main.*) Madame...

MARIA.

Je vous laisse; je vais faire ma pétition; vous l'appuierez; nous l'emporterons sur cette intrigante. Oh! Dieu! les intrigans! je ne peux pas les souffrir... je bouleverse tout si je n'ai pas la place.

Elle sort par le foud.

### SCENE XIV.

ERNEST, LEGRAND.

ERNEST.

Ah! mon Dieu, mon ami, quel air effaré!... Qu'as-tu donc?

LEGRAND.

Ah! mon ami, tu vois le plus malheureux des hommes.

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est?

LEGRAND.

Tu sais, ma femme que j'avais laissée au Capitole?

ERNEST.

On t'écrit qu'elle est malade?

LEGRAND.

Plût à Dieu! car rien n'est moral comme une maladie... il n'y a pas d'exemple d'une femme infidèle durant une fluxion de poitrine.

ERNEST.

C'est juste.

LEGRAND, *soupirant.*

Ma femme, mon ami, se porte à ravir, et c'est à Paris qu'elle jouit de cette effroyable santé.

ERNEST.

Elle est à Paris?

LEGRAND.

Sans ma permission. Je l'ai rencontrée ici, avec un monsieur... elle a dit un mal affreux de moi à M. Saint-Clair... elle lui a dit que je suis un anarchiste, un homme capable d'incendier le Midi.

ERNEST.

Est-il possible?

LEGRAND.

Oui, mon ami; ma femme, qui était si timide à Toulouse, qui avait peur des adjoints du maire, elle est au ministère avec un amant, un monsieur



qui a un catarrhe; elle marche bravement au milieu des épées des huissiers; elle entre dans les cabinets; elle parcourt les bureaux..... c'est effrayant.

ERNEST.

Raison de plus, mon ami, pour que je te débarrasse au plus vite de Maria.

LEGRAND.

Oh! si tu fais cela, je serai reconnaissant! Si tu me débarrasses de cet ange, je souhaite qu'un jour un autre te rende le même service.

ERNEST.

Tu oublies que je l'aime, que je veux l'épouser...

LEGRAND.

C'est vrai, je ne sais plus ce que je dis... j'ai des élancemens dans la tête.

ERNEST.

Je ne sais encore comment m'y prendre pour l'enlever; mais j'ai là-bas mon coupé devant la porte, et en trois heures je puis être à ma maisonnette de Saint-Germain. (*Il rêve.*) Dis donc, si par exemple, tu sortais d'ici avec elle, et que, la nuit venue, je la fisse saisir par deux gaillards à mes ordres, les deux porteurs de mon journal de mœurs pour les adultes?

LEGRAND.

Je les aiderai bien... mais, mon ami, songe aux cris d'une femme qui chante le grand opéra; elle a dans la voix des notes aiguës qui réveilleraient tout le monde, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes.

ERNEST.

Tu as raison.

LEGRAND.

Il me vient une idée.

ERNEST.

Bon!

LEGRAND.

C'est-à-dire, un fragment d'idée; car, chez moi, les idées ne viennent jamais que par morceaux, surtout quand je suis agité, et dans ce moment-ci, tu vois...

ERNEST.

Voyons toujours ton morceau.

LEGRAND.

Ah! mon Dieu! il m'échappe! je n'ai plus rien du tout.

ERNEST.

Eh bien! si tu as souvent des idées comme ça...

## SCENE XV.

LEGRAND, puis ESTELLE, BIDOS, engouffré dans son manteau; puis MARIA, SAINT-CLAIR.

ESTELLE, paraissant avec Bidos, qui va s'asseoir à gauche, la tête cachée dans son manteau. Voici ma note.

LEGRAND, à part.

Ma femme!... je vais enfin savoir...

MARIA, paraissant.

Voici ma pétition.

LEGRAND, qui allait vers sa femme, se cache derrière le rideau, et à part.

Maria!... me voilà entre deux feux.

BIDOS, à part.

Que va-t-il se passer?

SAINT-CLAIR, ne voyant d'abord qu'Estelle.

Ah! madame, je suis enchanté...

ESTELLE.

Monsieur...

SAINT-CLAIR, apercevant Maria.

Ah! madame, je suis heureux...

ERNEST, bas à Legrand, qui avance la tête.

Cache-toi donc!

MARIA.

Moi aussi, monsieur...

SAINT-CLAIR, à part.

J'aurais mieux aimé leur parler séparément.

ESTELLE, remettant sa note.

Monsieur se souvient-il de ce qu'il m'a dit?

MARIA, remettant sa pétition.

Monsieur n'a pas oublié ce qu'il m'a promis?

LEGRAND, à part.

Je suis sur des charbons.

ESTELLE, à Maria avec dépit.

Pardon, madame.

MARIA, de même.

Pardon, madame...

SAINT-CLAIR, les calmant.

Oh! mesdames...

MARIA.

Madame est sans doute la personne délicate qui a dérobé ce matin ma lettre d'audience?

ESTELLE.

Madame est sans doute la personne timide et réservée...

LEGRAND, à part.

Je dois être plus rouge que mon cache-nez.

SAINT-CLAIR.

Mesdames, je vous en prie, j'aimerais mieux vous entendre exposer les droits de vos protégés que d'être témoin d'une discussion.

ESTELLE.

Vous avez raison.

MARIA.

C'est juste!

LEGRAND, à part.

J'ai bien chaud!

ESTELLE.

Mon protégé est un homme de talent, un helléniste distingué.

BIDOS, à part.

C'est vrai.

MARIA.

Le mien est docteur ès lettres et ès sciences.

ESTELLE.

M. Bidos est un homme exact, rangé, un homme sans passion, qui a des mœurs...

MARIA.

Eh! mon Dieu! qui est-ce qui n'en a pas?



SAINT-CLAIR.

Rentrons dans la question, s'il vous plaît, mesdames.

M. Bidos...

ESTELLE.

M. Legrand...

MARIA.

A de l'esprit.

ESTELLE.

A de l'esprit.

MARIA.

SAINT-CLAIR, à droite et à gauche.

Droits égaux, mesdames.

ESTELLE.

Il est bon.

MARIA.

Il est bon.

ESTELLE.

Juste.

MARIA.

Juste.

SAINT-CLAIR.

Droits égaux.

ESTELLE.

Poli.

MARIA.

Poli.

ESTELLE.

Distingué.

MARIA.

Distingué.

ESTELLE, dédaigneuse.

Oh!

MARIA, de même.

Oh!

SAINT-CLAIR.

La balance ne penche pas plus d'un côté que de l'autre, et je dis toujours : Droits égaux.

ESTELLE.

Dévoué.

MARIA.

Dévoué.

ESTELLE.

Au gouvernement.

MARIA.

Au gouvernement.

ESTELLE.

M. Legrand est un anarchiste.

MARIA.

M. Bidos un terroriste.

SAINT-CLAIR.

Droits égaux!

ESTELLE.

Mais c'est impossible! Et d'abord, je me permettrai de demander à madame à quel titre elle sollicite en faveur de M. Legrand?

MARIA.

A quel titre?... Je suis sa femme!

ESTELLE.

Mensonge! c'est moi qui la suis.

LEGRAND, à part.

Ceci devient un champ de bataille.

SAINT-CLAIR.

Pardon, mesdames, j'ai sans doute mal entendu. (A Estelle.) Vous dites...

ESTELLE.

Que M. Legrand est mon mari.

MARIA.

Je dis qu'il est le mien.

ESTELLE.

Je l'affirme.

MARIA.

Je l'affirme.

SAINT-CLAIR.

Ah çà! voyons, comment l'entendez-vous?

MARIA.

Comme cela doit s'entendre.

ESTELLE.

C'est assez clair.

SAINT-CLAIR.

Clair!... Si nous étions en Turquie, oui, mais en France... (A Estelle.) Persistez-vous, madame?

ESTELLE.

Je persiste.

MARIA.

Je persiste.

SAINT-CLAIR.

Mais alors M. Legrand a commis un crime, et il y va peut-être pour lui de la réclusion perpétuelle.

MARIA.

Ciel!

ESTELLE.

Ciel!

MARIA, à part.

Enfermé pour toujours!... oh! il est bien coupable! mais je ne puis pas...

ESTELLE, à part.

Je le déteste, je l'abhorre!... mais le priver de sa liberté, le déshonorer...

SAINT-CLAIR.

Eh bien?

MARIA et ESTELLE.

Je ne suis pas sa femme!

SAINT-CLAIR.

En voici bien d'une autre! il n'est pas marié à présent!

MARIA.

Du reste, tout s'éclaircira; je saurai... Où est-il donc? où est-il?

LEGRAND.

Ah! je vais me trouver mal!

Il se sauve par le fond.

ERNEST, à part.

Aïe, aïe!



MARIA.

Le voilà ! (*Elle va le prendre.*) Venez, venez, monsieur.

ESTELLE.

Oui, oui... Avancez.

Saint-Clair passe près de Bidos, et Maria place Legrand entre elle et Estelle.

LEGRAND, tremblant.

De grâce, épargnez-moi.

MARIA.

Perfide !

ESTELLE.

Infidèle !

MARIA, à Legrand.

Quelle est la femme ici qui a des droits sur vous ? répondez, répondez !

LEGRAND.

Eh bien ! eh bien ! advienne que pourra. (*Désignant Estelle.*) La voici !

MARIA.

Ciel !

ENSEMBLE.

AIR nouveau de *M. Margeot*. (3<sup>me</sup> acte de l'Amour.)

Ah ! c'est indigne, c'est infâme,  
C'est une affreuse trahison !  
Se jouer ainsi de sa femme,  
C'est de quoi perdre la raison.

LEGRAND, à Maria.

Oh ! pardon, pardon ! je suis bien coupable ; mais il n'y a jamais eu entre nous que des rapports avoués par l'honneur... et...

MARIA, à part.

Cachons mon dépit ; je n'ai que ce parti à prendre. (*Haut.*) Vous pardonner ? vous avez peut-être la vanité de croire que c'est difficile ; détrompez-vous.

ERNEST, à part.

Oh ! très-bien !

MARIA.

Une perte comme celle-là se répare, et je con-

nais des hommes distingués qui ne dédaigneraient pas... M. Ernest de Monval, par exemple !

ERNEST.

Oh ! madame, je serais le plus heureux des hommes.

MARIA.

Vous l'entendez, monsieur ; il ne tient qu'à moi.

ERNEST.

Eh bien ?

MARIA.

Eh bien, oui, plus tard, je vous promets...

LEGRAND, à Bidos.

Quant à vous, monsieur...

BIDOS.

Je suis votre serviteur et votre cousin.

ESTELLE.

Il n'est ni très-beau ni très-spirituel ; mais un jour de plus....

LEGRAND.

Allons, allons, que tout soit oublié ! Je vous expliquerai plus tard à toutes deux... et nous ferons la paix.

SAINT-CLAIR.

Ah çà, messieurs ! que signifie... ?

LEGRAND.

Cela signifie que je suis M. Legrand, et que voici ma femme.

ERNEST, à Saint-Clair.

Mon ami, je te présente la mienne.

BIDOS, à Saint-Clair.

Il n'y a rien pour nous.

Saint-Clair déchire les pétitions.

ENSEMBLE.

AIR : Chœur final du 1<sup>er</sup> acte des *Maquignons*.

Au bonheur qui nous appelle  
Livrons-nous vous avec transport,  
Livrez-vous  
Maintenant plus de querelle ;  
Car tout le monde est d'accord.

FIN.





ACTE II, SCÈNE V.

# BOCQUET PÈRE ET FILS,

OU

## LE CHEMIN LE PLUS LONG,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

par MM. Laurencin, Marc-Michel et E. Labiche,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 17 AOUT 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE BOCQUET. . . . .	M. PAUL.	PIERRE, garçon de l'hôtel. . .	M. MAURAZAIN.
BERTHELOT. . . . .	M. NUMA.	VIRGINIE BERTHELOT. . . .	M <sup>me</sup> JULIENNE.
M. COLOMBIN. . . . .	M. LANDROL.	JULIE, fille de M. Colombin. .	M <sup>lle</sup> A. FIGEAC.

*La scène se passe à Nérès, département de l'Allier.*

### ACTE PREMIER.

Une salle commune dans un hôtel garni. Porte au fond ouvrant sur un perron qui domine les jardins de l'hôtel. A gauche, deux portes latérales ; sur la première sont les numéros 13, 14, 15 ; la seconde, qui conduit aux salons, n'est pas numérotée. A droite, au premier plan, une porte marquée des numéros 11 et 12. Au deuxième plan, une fenêtre ; à gauche, un guéridon sur lequel sont des journaux, des brochures ; à droite, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

#### SCENE PREMIERE.

**PIERRE, GUSTAVE, entrant par le fond.**

**PIERRE, à la cantonade.**

Portez tout cela dans la chambre de monsieur, au numéro 17... ( *A Gustave.* ) Si monsieur veut prendre la peine d'attendre ici... dans cette salle, pendant qu'on prépare son appartement ?...

**GUSTAVE.**

C'est fort bien... mais je ne vois personne... je comptais trouver à Nérès une affluence... et l'on m'avait surtout cité votre hôtel.

**PIERRE.**

C'est le premier de la ville, monsieur... tout ce qu'il y a de distingué parmi les malades qui viennent aux eaux de Nérès descend ici. Nous



avons en ce moment tout ce qu'il y a de mieux en fait de gouttes, de palpitations, de gastrites et de rhumatismes.

GUSTAVE.

Mais voilà une société tout-à-fait agréable... et l'on doit s'amuser beaucoup en pareille compagnie.

PIERRE.

Certainement, monsieur!... Dans ce moment, par exemple, les baigneurs prennent leur douche... ils boiront ensuite des verres d'eau en attendant le déjeuner... Si monsieur le désire, je vais...

GUSTAVE.

Non, non, merci... je n'ai pas soif...

PIERRE.

Monsieur voudrait peut-être consulter d'abord le médecin... je vais avertir le docteur Le-grand...

GUSTAVE.

C'est inutile... (*A part.*) Il paraît qu'à Nérès il n'est pas permis de se bien porter.

PIERRE, montrant la table.

Alors, monsieur a les journaux, les brochures de Paris...

GUSTAVE, vivement.

Non... non... mais dites-moi...

PIERRE.

Pierre, monsieur...

GUSTAVE.

Parmi vos malades n'avez-vous pas un M. Colombin?...

PIERRE.

Qui?... la grosse gastrite?

GUSTAVE.

M. Colombin, négociant de Clermont.

PIERRE.

Eh bien! oui... c'est ça... la gastrite Colombin... elle est ici avec sa fille, une jeune personne très-bien...

GUSTAVE.

Ah! elle est jolie?... (*A part.*) Les renseignements de mon père sont exacts... (*Haut.*) M. Colombin est-il à l'hôtel?

PIERRE.

Il prend sa douche... il va rentrer par ici... voici sa chambre... le numéro 12.

GUSTAVE.

J'attendrai.

Il s'assied près du guéridon.

PIERRE.

Voilà.

GUSTAVE.

Hein?... serait-ce lui?

PIERRE.

Non, c'est la palpitation du numéro 13... M<sup>lle</sup> Virginie, une palpitation de cœur chronique... M<sup>lle</sup> Virginie dit que ça remonte à trois ans... mais il y en a plus que ça... je gagerais pour dix fois plus que ça. (*On sonne.*) Voilà...

\* Gustave, Pierre.

voilà... si monsieur a besoin de quelque chose, il n'a qu'à sonner... (*A part.*) Figure pâle... je gagerais pour une hypertrophie de foie.

Il entre chez M<sup>lle</sup> Virginie.

## SCENE II.

GUSTAVE, se levant.

La future est jolie... c'est déjà quelque chose... et pour peu qu'elle soit aimable, spirituelle... eh bien, ma foi, puisque mon père y tient absolument, je me marierai... (*Soupirant.*) Ah!... ce ne sera pas sans quelque regret... Quitter si brusquement, si prématurément, cette aimable vie de garçon! me séparer de ces bons amis du café Montesquieu... Maurevel, Montigny! Ah! s'ils apprenaient que je vais me marier... Berthelot, surtout... cet original de Berthelot, que le veuvage a rejeté dans le célibat, dont il est l'apôtre le plus fanatique! Au reste, nous verrons... tout n'est pas désespéré... il peut survenir quelque obstacle... Un mariage arrangé par correspondance entre mon père, banquier de Bordeaux, et M. Colombin, notable commerçant de Clermont... deux amis intimes de vingt-cinq ans, qui ne se sont jamais vus, et qui ont traité cette affaire entre un compte courant et un règlement!... Demande faite par la maison Bocquet père et fils, acceptée par la maison Colombin... rendez-vous pris à Nérès pour l'entrevue des jeunes gens... pour la livraison du futur... on m'emballa, on m'expédia par le roulage très-peu accéléré de Laffitte et Caillard, et j'arrive franc d'avarie à destination... à Nérès, séjour des malades et des hypocondres... séjour créé pour les maris, comme dirait ce fou de Berthelot... Eh! ma foi! il a raison... dans ma position, les eaux minérales ne sont point à dédaigner.

AIR : de Mme Favart.

Dans plus d'un cas leur salutaire usage

Est prescrit par la faculté.

Venir ici, pour entrer en ménage

Est fort prudent, en vérité,

Dans ce lieu, si je me marie

Je puis du moins, heureux destin!

Aujourd'hui faire une folie

Et prendre une douche demain.

Je suis bon fils, excellent fils... j'y mettrai toute la bonne volonté possible, mais je doute pour-tant que ces projets paternels réussissent... et ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que j'aurai passé un mois aux eaux, au milieu des bals et des plaisirs champêtres... c'est un but comme un autre.

## SCENE III.

GUSTAVE, COLOMBIN.

COLOMBIN, enveloppé dans une pelisse ouatée, entre par le fond en criant.

Pierre! Pierre!



GUSTAVE, à part.

Voici un des plus gros malades du lieu.

COLOMBIN, criant.

Mon verre d'eau de la grande source!...

PIERRE, criant du dehors.

Oui, monsieur Colombin.

GUSTAVE, à part.

Colombin!... mon beau-père! quel excellent portrait de famille! (*Il s'approche de Colombin, qui le regarde, le salue et se dirige vers sa chambre.*) Pardon, monsieur... c'est à M. Colombin...

COLOMBIN.

Antoine Colombin de Clermont... (*Appelant.*) Pierre!... (*A Gustave.*) Et puis-je savoir, monsieur à qui!...

GUSTAVE.

Gustave Bocquet..

COLOMBIN, vivement.

Fils de la maison Bocquet père et fils de Bordeaux?

GUSTAVE.

Moi-même...

COLOMBIN.

Bah!... j'en étais sûr... j'avais deviné!... Vous avez fait un bon voyage?... je suis ravi... je suis enchanté de vous voir... nous vous attendions... (*se reprenant*) c'est-à-dire je vous attendais... (*A lui-même.*) Beau garçon! charmant cavalier! (*A Gustave.*) Et ce cher Bocquet père et fils où est-il?... je vais donc enfin avoir l'honneur de faire sa connaissance... je l'aime comme un frère... et je ne l'ai jamais vu... voilà vingt ans que j'en meurs d'envie!... Il est ici?

GUSTAVE.

Non!... des affaires importantes l'ont retenu à Bordeaux...

COLOMBIN, fâché.

Oh!...

GUSTAVE.

Il m'a chargé de vous présenter ses excuses.

COLOMBIN.

Je devrais les refuser...

GUSTAVE.

Et de vous annoncer son arrivée d'ici à quelques jours.

COLOMBIN.

Allons! je les accepte!...

GUSTAVE.

Il désire vivement de son côté vous exprimer tout l'attachement qu'il vous porte... toute l'es-time!...

COLOMBIN.

Ah! il a daigné m'en donner une preuve bien sensible en me demandant pour son fils la main de M<sup>lle</sup> Julie Colombin... Vous ne l'avez pas encore vue?

GUSTAVE.

Je n'ai pas eu ce bonheur...

COLOMBIN, avec intention.

Vous la verrez!

GUSTAVE.

Le portrait que l'on m'a fait de ses attraits... de son mérite...

COLOMBIN, d'un air malin.

Il n'est pas flatté... il ne peut pas être flatté... vous verrez!... elle est là... dans sa chambre... Quand je lui dirai que vous êtes ici... elle va trembler!...

GUSTAVE.

Comment!

COLOMBIN, riant.

Oui... je ne vous cacherai pas qu'elle a peur de vous...

GUSTAVE.

Peur de moi?

COLOMBIN.

Enfantillage... c'est si jeune... elle sort de pension... avec des idées... quand je dis de pension... je pourrais presque dire du couvent, car il y avait là trois ou quatre anciennes augustines, ursulines, visitandines... je ne sais déjà plus... qui avaient mis la maison sur un pied... enfin c'est tout au plus si l'on voulait bien m'admettre au parloir, moi, le père de ma fille.

GUSTAVE.

Par exemple!

COLOMBIN.

Oui... sous prétexte que j'étais un homme... Enfin elles avaient achevé de tourner sa jeune tête déjà assez exaltée... Mais vous serez là pour reformer son éducation. (*Riant.*) Hé! hé! hé!... touchez là... Bocquet fils!... vous ne vous fâchez pas, si je ne dis pas monsieur Bocquet fils? aux termes où nous en sommes...

GUSTAVE.

Comment donc?

COLOMBIN.

C'est moi qui ai eu l'idée de l'entrevue aux eaux... là on se voit familièrement... on fait la cour, on se plaît, on s'épouse, et ça n'a pas l'air... et puis, nous avons dans l'hôtel une société charmante... et entre autres une demoiselle d'un âge raisonnable... qui est arrivée de Nancy il y a quelques jours... mais il paraît qu'elle a habité Bordeaux aussi; vous la connaissez peut-être... M<sup>lle</sup> Virginie...

GUSTAVE.

Oh!... Bordeaux est très-grand!...

COLOMBIN.

C'est vrai... Bordeaux est très-grand, on le dit... C'est une demoiselle très-estimable... et je suis enchanté de voir sa liaison avec ma fille... Je vous présenterai à ces dames avant le déjeuner... vous causerez avec elles... ça leur fera plaisir... Un jeune homme qui a fait son droit, ça doit avoir une conversation... Je vous demande pardon de vous quitter si tôt... après ma douche, faut que je me couche une heure.

GUSTAVE.

Faites; je serais désolé de déranger votre tement.



COLOMBIN.

Et mon verre d'eau qui n'arrive pas!... ce garçon-là est insupportable!... Pierre! j'en ai encore trois à prendre avant le repas... Pierre! (*A Gustave.*) Peut-on vous offrir un verre?

GUSTAVE.

A moi?... Dieu merci je me porte à merveille.

COLOMBIN.

N'importe... ça ne peut pas faire de mal... au contraire... Pierre!...

## SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, *entrant par le fond.*

Eh! mon Dieu! le voilà Pierre... il ne peut pas être partout... (*Lui offrant son verre d'eau.*) Voici votre septième.

COLOMBIN.

Non, ça fait cinq.

PIERRE.

Sept!

COLOMBIN.

Tu crois?

PIERRE.

J'ai noté...

COLOMBIN.

Eh bien! dans le doute, j'aime mieux en prendre deux de plus.

PIERRE, *à part.*

En v'là un buveur d'eau chaude!

COLOMBIN.

Va-t'en, et rapporte deux verres... deux.

PIERRE.

Pour vous! à la fois!

COLOMBIN.

Fais ce qu'on te dit.

PIERRE, *sortant.*

Il va se noyer... c'est sûr.

COLOMBIN.

Nous allons porter une santé à cette chère... cette digne et respectable maison Bocquet père et fils.

GUSTAVE, *à part, effrayé.*

Avec de l'eau de Nérès!

COLOMBIN.

Plaît-il?... ah! vous ne pouvez pas refuser, jeune homme.

GUSTAVE.

Mais mon père se porte fort bien.

COLOMBIN.

Raison de plus... nous boirons au maintien de sa précieuse santé. (*Pierre entre avec deux verres.*) Ah! le voici...

GUSTAVE, *à part.*

Impossible d'échapper à l'eau chaude.

COLOMBIN.

Tenez... prenez.

Il lui donne un verre.

PIERRE\*.

Ah! c'est pour monsieur.

\* Gustave, Colombin, Pierre.

COLOMBIN.

Eh bien! oui, là... c'est pour monsieur!... Ce garçon-là se mêle de tout... il me fera tomber malade à force de m'impatisser... Va-t'en! et dans un quart d'heure apporte-moi mon sixième...

PIERRE.

Votre huitième.

COLOMBIN.

Mon sixième...

PIERRE.

C'est bon!... pardi!... c'est bon!...

Il sort.

COLOMBIN.

Va-t'en! (*A Gustave, d'un ton pénétré.*) Monsieur... à la santé de l'honorable maison Bocquet père et fils de Bordeaux... dont la vieille amitié est mon plus beau... mon plus doux titre de gloire... (*Il choque son verre à celui de Gustave.*) N'ayez pas peur... c'est excellent.

GUSTAVE, *goûte et fait la grimace.*

Brr!...

COLOMBIN.

Courage! il ne faut pas goûter... ça se boit comme ça... tenez...

GUSTAVE, *prenant son parti.*

Allons!...

Il boit d'un trait.

COLOMBIN.

Très-bien! bravo! n'est-ce pas que c'est bon?

GUSTAVE.

Délicieux. (*A part.*) Exécration.

COLOMBIN.

Vous vous y ferez... moi, j'en absorbe huit tous les matins à jeun... deux de plus que M<sup>lle</sup> Virginie... une forte buveuse... elle n'a jamais pu aller que jusqu'à six; et encore... ce jour-là... elle a été malade... c'est-à-dire indisposée. (*Il lui prend la main.*) A bientôt, Bocquet fils... je vais me coucher.

GUSTAVE.

Je ne vous dirai pas bonne nuit... mais reposez bien!

COLOMBIN, *à lui-même.*

Il est charmant! il a bu presque aussi bien que moi. (*A Gustave.*) Il en faudra prendre encore un verre avant déjeuner.

Il entre dans la chambre à droite.

## SCENE V.

GUSTAVE, *seul.*

Pour cela, non... ma complaisance ne va pas jusque là... Mais puisque je dois bientôt voir ma future... hâtons-nous de faire un peu de toilette pour la présentation... j'ai promis à mon père de jouer au sérieux mon rôle de prétendu... et la présentation est l'exposition de la comédie du mariage. (*On sonne.*) C'est M. Colombin... est-ce qu'il a encore soif?



SCENE VI.

GUSTAVE, PIERRE, BERTHELOT.

PIERRE, *entrant.*

On y va, on y va. (*Il se dirige vers la chambre de Colombin. On sonne à gauche.*) Voilà! voilà!

Il va vers la chambre de Mlle Virginie.

BERTHELOT, *entrant.*

Garçon!... une chambre.

PIERRE \*.

Tout de suite.

Il entre chez Mlle Virginie.

GUSTAVE, *apercevant Berthelot.*

Eh! mais...

BERTHELOT.

Gustave!

GUSTAVE.

Berthelot!

BERTHELOT.

Par quel hasard ici?

GUSTAVE.

Et toi?

BERTHELOT.

Oh! moi... je me promène.

GUSTAVE.

Pour ta santé!

BERTHELOT.

Pour mon plaisir... ce qui vaut mieux... Et peut-on connaître les motifs qui t'ont fait désertier subitement... sans dire adieu à tes amis... le café Montesquieu... et nos allées de Tourny... pour venir t'enterrer, ou plutôt te noyer dans les sources minérales de ce village?...

GUSTAVE.

Moi... mon ami... c'est. (*A part.*) Cachons-lui que je vais me marier, il se moquerait de moi.

BERTHELOT, *le regardant.*

Du mystère?... c'est indiscret, mon cher... cela dit tout...

GUSTAVE.

Comment?

BERTHELOT.

Parbleu!... tu es ici pour une femme... ai-je deviné?

GUSTAVE.

Quoi! tu penses?...

BERTHELOT.

Une maîtresse... ah! mauvais sujet!

GUSTAVE.

Eh bien! quand cela serait... je suis garçon... et puis... c'est bien à toi...

BERTHELOT.

Moi, monsieur, je suis veuf... ce qui est un état plus libre encore... Un garçon est exposé à se marier... tandis qu'un veuf... jamais!...

GUSTAVE.

Voilà encore tes préventions contre le mariage...

BERTHELOT.

Mon cher, je n'ai qu'un mot à te dire : *Experto*

\* Berthelot, Gustave.

*crede Roberto*, ce qui se traduit par : Si j'ai des préventions, j'ai le droit d'en avoir!

GUSTAVE.

Et puis... entre nous... es-tu réellement veuf?

BERTHELOT.

Plait-il?

GUSTAVE.

C'est que quelques-uns de tes amis assurent...

BERTHELOT.

Ah! parbleu! si tu écoutes ces étourdis-là...

GUSTAVE.

Oui. Eh bien! ces étourdis, qui ont dansé à tes noces en 1822, prétendent qu'ils ne t'ont jamais vu porter le deuil de ta femme.

BERTHELOT, *à part.*

Ah! diable! (*Haut.*) Qu'est-ce que ça prouve?

AIR : *Amis voici la joyeuse semaine.*

Après avoir dans l'enfer du ménage  
Traîné dix ans le boulet conjugal,  
Prendre le deuil le jour de son veuvage,  
C'est un mensonge hypocrite, immoral.  
Oui, cet usage, est menteur, je le blâme.  
Il est permis, chacun en conviendra,  
Lorsqu'on a pris le deuil avec la femme  
De le quitter quand la femme s'en va.  
Le deuil finit quand la femme s'en va.

Et la mienne surtout!... Ah! si tu l'avais connue!... une belle blonde... et riche... une fortune six fois plus considérable que la mienne!... Trente mille livres de rente... et vertueuse!

GUSTAVE.

Eh bien! mais...

BERTHELOT.

Mais une de ces vertus intolérantes et intolérables... armées de griffes et de dents... d'ongles surtout!... qui transforment le domicile conjugal en un tribunal d'inquisition permanent... c'étaient des jalousies sauvages... des palpitations fantastiques... des caprices... des exigences... Enfin, moi, si gai, si jovial, pour qui le rire et le plaisir sont une seconde nature... je dépérissais, je tournais à l'hébétément, à l'imbécillité.

GUSTAVE.

Bah!

BERTHELOT.

Oui, mon cher, je tournais à l'imbécillité... C'est au point que j'étais parfois assailli par des idées très-noires... je n'osais presque plus traverser les ponts... ni m'arrêter devant une boutique d'armurier.

GUSTAVE.

Allons donc!

BERTHELOT.

Allons donc?... ah! tu ne sais pas ce que c'est...

GUSTAVE.

Cependant tu vécus.

BERTHELOT.

Je l'avoue... je vécus... mal, par exemple!... mais un jour révolté, exaspéré, poussé à bout, je suppliai M<sup>me</sup> Berthelot de reprendre ses trente



mille livres de rente et de me rendre ma liberté, ma tranquillité, ma chère indépendance... Elle eut la générosité d'accepter... ce fut le plus beau jour de ma vie... M<sup>me</sup> Berthelot quitta Bordeaux... et depuis j'ai appris que Dieu l'avait rappelée à lui... je ne lui en veux pas.

GUSTAVE.

Ce pauvre Berthelot!

BERTHELOT.

Tu comprends maintenant que le mot seul de mariage me cause des impressions désagréables... Ainsi, mon ami, je t'en prie... ne me parle plus désormais de M<sup>me</sup> Berthelot... ces conversations évoquent des souvenirs, et les souvenirs me donnent des accès de peur... Quand on me fait penser à elle... il me semble que je ne suis plus aussi complètement veuf... cela m'attriste... Causons d'autre chose... quelque chose de plus gai... de ta maîtresse, si tu veux...

GUSTAVE.

Plus tard nous aurons le temps... Il faut que je te quitte pour passer un habit... retoucher ma cravate.

BERTHELOT.

Très-bien! je comprends... elle va venir... tu l'attends.

GUSTAVE.

Moi! (*Riant.*) Ah! ah!... quelle idée... tu seras donc toujours jeune?

BERTHELOT.

Jusqu'à cent ans si je peux... et plus!

PIERRE, sortant de chez Virginie.

Oui, mam'selle Virginie, oui!

GUSTAVE, à part.

Hein?... l'amie de la famille... je ne veux pas qu'elle me voie dans ce négligé. (*Haut.*) Adieu; puisque tu loges ici, nous nous reverrons. (*Regardant à droite.*) La voici... à tantôt.

BERTHELOT, riant, à Gustave.

Est-ce que ce serait...?

Gustave sort par le fond.

## SCENE VII.

VIRGINIE, BERTHELOT, PIERRE.

VIRGINIE, à Pierre.

Garçon, n'oubliez pas de me faire inscrire pour le bain... vous viendrez me dire mon heure.

BERTHELOT, à part, avec effroi.

Oh!

PIERRE, entrant chez Colombin.

Suffit! suffit!

BERTHELOT.

Ma femme!

VIRGINIE, l'apercevant.

Que vois-je?

BERTHELOT, à lui-même.

M<sup>me</sup> Berthelot sous le nom de M<sup>lle</sup> Virginie!

VIRGINIE, à part.

Ah! mes palpitations!

BERTHELOT, à part.

Allons, allons, il n'est pas possible que Gustave...

VIRGINIE, s'approchant avec colère.

Monsieur...

BERTHELOT, se retournant.

Mada... (*se reprenant*) mademoiselle.

VIRGINIE.

Qu'êtes-vous venu faire ici?

BERTHELOT, froidement.

Je ne vous demande pas ce que vous y faites.

VIRGINIE.

Mais je devine...

BERTHELOT.

Moi, je ne prends même pas la peine de supposer.

VIRGINIE.

Vous m'avez suivie.

BERTHELOT.

Nullement. Je vous croyais toujours chez votre sœur à Nancy. N'est-ce pas chez elle que vous vous étiez retirée après notre séparation?

VIRGINIE.

Vous le savez bien... Et vous avez sans doute cru que j'y passerais ma vie à vous pleurer.

BERTHELOT.

Moi!

VIRGINIE.

Mais non, monsieur, non... et j'ai pensé qu'après dix ans...

BERTHELOT.

Huit ans, s'il vous plaît.

VIRGINIE.

Dix ans, monsieur.

BERTHELOT.

Dix! quoi! déjà dix ans que nous sommes séparés! comme le temps passe!...

VIRGINIE, avec ironie.

Quand on est heureux, n'est-ce pas? (*Berthelot la salue.*) Enfin, j'ai pensé qu'il m'était bien permis de m'arracher un peu à ma retraite... Mais à peine en suis-je sortie, que monsieur s'attache à mes pas, me suit...

BERTHELOT.

Vous suivre, moi!... vous me connaissez donc bien peu!

VIRGINIE.

Que trop pour mon malheur, homme abominable.

BERTHELOT.

Alors vous vous flattez.

VIRGINIE.

Homme horrible!

BERTHELOT, riant.

Ah! ah!

VIRGINIE, à part.

Quelle rencontre! j'en mourrai.

BERTHELOT, à part.

Je crois que je ferai bien de prendre les eaux pour me remettre.

VIRGINIE, s'approchant, et avec colère.

Monsieur!



BERTHELOT.

Mada... (*se reprenant*) mademoiselle.

VIRGINIE.

J'espère que vous allez quitter Nérès.

BERTHELOT.

Moi? du tout, j'arrive.

VIRGINIE.

Mais j'étais ici avant vous.

BERTHELOT.

Qu'importe? vous avez le droit de partir la première.

VIRGINIE.

Vous céder la place? jamais.

BERTHELOT.

Ni moi.

VIRGINIE.

Nous allons donc rester sous le même toit?

BERTHELOT.

Bah! quand le toit est très-grand!

VIRGINIE.

Mes insomnies vont me reprendre.

BERTHELOT.

Moi, je dormirai fort bien.

VIRGINIE.

Nous mangerons à la même table!

BERTHELOT.

Je n'en perdrai pas une bouchée.

VIRGINIE.

Il est capable de me faire coudoyer dans le salon par une de ses maîtresses.

BERTHELOT.

J'ai déjà, peut-être, serré la main à un de vos adorateurs.

VIRGINIE.

Monsieur, apprenez que je suis...

BERTHELOT.

Demoiselle? Mais cela n'empêche pas d'être adorée, au contraire.

VIRGINIE.

Me soupçonner! le voilà donc le but de votre voyage! Vous avez été conduit ici par les serpens de la jalousie.

BERTHELOT.

Erreur! par les chevaux de la diligence tout simplement.

VIRGINIE.

Vous n'avez d'autre bonheur que celui de me persécuter.

BERTHELOT.

Le seul que je comprenne, c'est celui de vous laisser en repos.

VIRGINIE, *d'un ton câlin*.

Une fois dans votre vie faites quelque chose pour me plaire. (*Il la regarde.*) Allez-vous-en.

BERTHELOT.

N'y comptez pas. Si j'avais su vous trouver ici, j'aurais choisi sans doute un autre but pour un voyage d'agrément... Mais le hasard m'amène à Nérès; vous y êtes, c'est un malheur pour nous deux... Prenons notre parti en braves, cela peut s'arranger: vous resterez M<sup>lle</sup> Virginie; moi, je resterai veuf... personne ne saura que vous êtes

ma femme, je me ferai moi-même un vrai plaisir de l'oublier, et l'on ignorera notre séparation amiable: voilà tout ce que je peux faire pour vous. Quant à m'en aller, ne l'espérez pas, je reste.

Il s'assied à droite.

VIRGINIE.

Mais, monsieur, je ne veux pas vous voir.

BERTHELOT.

Vous fermerez les yeux.

VIRGINIE.

Ni vous entendre.

BERTHELOT.

Vous boucherez vos oreilles.

VIRGINIE.

Quel supplice! Vous voulez donc ma mort!

BERTHELOT.

Moi? à quoi bon? un veuf n'a la mort de personne à souhaiter.

VIRGINIE.

Allez, monsieur, vous êtes un homme horrible!

BERTHELOT.

Encore? vous aviez plus d'imagination que ça autrefois.

VIRGINIE.

Comment?

BERTHELOT.

Vous vous répétez...

Il se lève.

PIERRE, *sortant de chez Colombin* \*.

Vous direz ce que vous voudrez, monsieur, ça fait huit.

COLOMBIN, *en dedans*.

Six.

PIERRE.

Huit. Je vous ai piqué.

VIRGINIE, *à part*.

Quelqu'un! (*A Berthelot d'un ton tout aimable.*) Oh! monsieur, vous êtes mille fois trop aimable (*Bas.*) Ce n'est pas vrai.

BERTHELOT.

Hein? (*Voyant le Garçon.*) Ah! c'est juste!... (*Haut.*) On ne peut l'être trop avec vous, mademoiselle. (*Bas.*) Je mens.

PIERRE, *à part*.

Tiens, tiens! le nouveau venu qui fait la cour à la palpitation de cœur! Ah! mais non! le docteur le défend. (*Haut, et passant au milieu.*) Mademoiselle Virginie, je vas vous faire inscrire pour votre bain.

VIRGINIE.

Dépêchez-vous.

PIERRE.

Et vous, monsieur, si vous voulez me suivre, je vais vous conduire à votre chambre.

BERTHELOT.

A quel étage?

PIERRE.

Au second. (*A part.*) Il voudrait bien être logé dans le voisinage de la palpitation. Mais non, le docteur le...

Il va vers le fond.

\* Virginie, Berthelot, Pierre.



BERTHELOT, *se rapprochant de Virginie et saluant.*

Mademoiselle...

VIRGINIE.

Monsieur.

BERTHELOT.

Enchanté d'avoir eu le plaisir de faire votre connaissance. (*Bas.*) Je mens toujours. (*Haut.*) Vous me permettrez de vous rendre quelquefois mes hommages?

VIRGINIE.

Monsieur... (*Bas.*) Je vous déteste.

BERTHELOT, *bas.*

C'est de la sympathie... Je ne mens plus!

Il prend machinalement la porte de Virginie.

PIERRE, *courant à lui.*

Pas ici, monsieur! ça c'est la chambre de mademoiselle.

BERTHELOT, *s'éloignant rapidement.*

Ah! diable! (*A Virginie.*) Pardon... si j'avais su...

VIRGINIE.

Monsieur! (*A part.*) Impertinent!

PIERRE.

Il en tient!... Mais non, le docteur le défend!

Il sort avec Berthelot, par le fond.

## SCENE VIII.

VIRGINIE, *seule.*

C'est pour en mourir, mes palpitations vont m'étouffer. Et le docteur qui me répète sans cesse :

AIR : *du Piège.*

Pour vous guérir, évitez avec soin  
Toute émotion trop nuisible;  
Mais le calme dont j'ai besoin  
Me fuit partout, c'est bien terrible!  
Le sort, fatal à mon repos,  
En paix ne veut pas que je vive;  
Ici j'attends le terme de mes maux...  
Et c'est mon mari qui m'arrive!..

Ah! le monstre! ah! l'indigne! s'il pouvait m'annéantir il le ferait, et moi aussi. Voilà les hommes! Mariez-vous donc!... Ah! Dieu! heureusement que je suis demoiselle! c'est-à-dire... eh bien! oui, puisqu'il est veuf, je le suis aux yeux de tous, je le suis... je ne veux pas que l'on soupçonne que j'ai eu la sottise de m'unir à ce faquin-là.

Elle s'assoit à gauche.

## SCENE IX.

VIRGINIE, COLOMBIN, JULIE.

COLOMBIN, *sortant de sa chambre avec Julie.*

Oui, oui, je comprends, je comprends très-bien. Tu ne le connais pas et tu le détestes.

JULIE.

Mais non, mon père... je ne déteste pas plus votre protégé que tout autre prétendu... mais...

VIRGINIE.

Hein? un prétendu?

COLOMBIN, *la saluant.*

Mademoiselle...

JULIE.

Oui, ma bonne amie... mon père veut me marier...

VIRGINIE.

Pauvre enfant!

JULIE.

Et je vous demande pourquoi?

COLOMBIN.

Pourquoi? eh parbleu!...

JULIE.

On se marie pour la fortune, et nous sommes riches... ou par inclination, je n'aime pas M. Bocquet... alors, je ne vois pas...

COLOMBIN.

Tu ne vois pas, tu ne vois pas... il y a d'autres raisons que tu ignores.

JULIE.

Lesquelles?

COLOMBIN.

Lesquelles? mais parce que... on se marie pour... (*A part.*) En vérité, cette petite vous fait des questions...

JULIE.

Comment?

COLOMBIN.

Demande à ton amie.

VIRGINIE, *baissant les yeux.*

Moi, monsieur?

COLOMBIN.

Ah! pardon, mademoiselle. (*A Julie.*) Enfin, on se marie pour obéir à ses parents, là... puisque tu me forces à te parler sur le ton de l'autorité... Et comme Bocquet fils va venir...

JULIE.

Mais...

COLOMBIN.

Va mettre ton tablier rouge.

JULIE.

Mais, mon père, vous refusez de m'écouter... vous voulez donc me sacrifier?

COLOMBIN.

Je veux te marier... va mettre ton tablier...

JULIE.

Me marier!... Ah! si vous saviez!..

COLOMBIN.

Hein!... si je sais ce que c'est... (*Riant.*) Ah! ah!... (*A Virginie.*) Elle me demande... (*Virginie baisse les yeux.*) Pardon...

JULIE.

Mon père!

COLOMBIN.

Encore!... (*Avec dignité.*) Ma fille, puisque vous me forcez derechef à vous parler sur le ton de l'autorité paternelle... allez mettre votre tablier rouge.

JULIE, *allant à Virginie, bas.*

Ah! mademoiselle, si vous ne venez pas à mon aide...

VIRGINIE, *bas.*

Chut! je vais lui parler.

Julie sort à droite.



SCENE X.

VIRGINIE, COLOMBIN.

VIRGINIE, *se levant.*

Eh quoi! monsieur Colomin, est-il vrai? vous voulez déjà donner un mari à Julie? Un mari! oh! ciel! (*Colomin ne répond pas.*) Certainement, je n'ai pas le droit de m'immiscer dans cette affaire de famille...

COLOMBIN, *pour ne pas lui répondre, feint de regarder dans l'appartement de sa fille, à part.*

Alors, pourquoi s'immisce-t-elle?

VIRGINIE.

Mais ma profonde amitié pour Julie...

COLOMBIN, *se retournant vers elle et s'efforçant de changer la conversation.*

Mademoiselle, vous excuserez mon impolitesse, si je ne me suis pas informé, en vous voyant, de l'état de votre chère santé.

VIRGINIE, *saluant.*

Monsieur... (*vivement*) car enfin, cette pauvre enfant...

COLOMBIN.

Peut-on, sans indiscretion, percer les mystères de l'alcôve, et vous demander si vous avez passé une bonne nuit?

VIRGINIE.

Horrible! mon cher monsieur; mais il ne s'agit pas de moi...

COLOMBIN.

Tant pis! tant pis!

VIRGINIE.

Vous avez été bon mari... mais il en est tant qui...

COLOMBIN.

Voulez-vous que je vous dise?... vous ne buvez pas assez.

VIRGINIE.

Moi?

COLOMBIN.

Et puis, voulez-vous que je vous dise encore? vous prenez votre bain trop tard... l'avez-vous pris?

VIRGINIE.

Pas encore... mais... (*A part, avec impatience.*) Serait-il sourd?... ou bien se moquerait-il de moi?

COLOMBIN, *à part.*

Pourquoi s'immisce-t-elle dans mes affaires de famille?

SCENE XI.

VIRGINIE, JULIE, COLOMBIN.

JULIE, *montrant son tablier rouge.*

Tenez, mon père, êtes-vous content?

COLOMBIN, *avec émotion.*

Très-bien!... ta mère, cette pauvre Euphémie, avait un tablier rouge la première fois que je la vis.

Il essuie une larme.

JULIE.

J'ai été bien obéissante; en récompense, je vous en prie, écoutez-moi.

COLOMBIN.

Tant que tu voudras... voyons.

JULIE, *bas à Virginie.*

Avez-vous parlé?

VIRGINIE, *assise à gauche.*

Il ne veut rien entendre.

COLOMBIN.

Eh bien?

JULIE, *d'un ton câlin.*

Écoutez-moi, ne vous fâchez pas, et causons raisonnablement... Je ne suis plus une enfant, j'ai dix-sept ans, et voilà deux mois que je suis sortie de pension...

COLOMBIN.

C'est convenu.

JULIE.

Eh bien! à la pension j'ai acquis de l'expérience; je sais que l'apparence est souvent trompeuse... M. Bocquet vous semble un jeune homme accompli; mais qui sait? les hommes sont si habiles à se contrefaire!

COLOMBIN.

Bocquet fils n'est point contrefait.

JULIE.

Ils se présentent à nous sous les dehors les plus séduisants; ils se montrent doux, aimables, empressés, mais une fois mariés...

VIRGINIE.

Oh! oui, une fois mariés...

JULIE.

Ils deviennent méchants.

VIRGINIE.

Bourrus.

JULIE.

Despotes.

COLOMBIN.

Bocquet fils n'est point un despote.

JULIE.

Sans doute à présent... mais après...

COLOMBIN.

Eh bien! nous verrons ça quand tu seras mariée.

VIRGINIE, *à part.*

Les maris et les pères!... on devrait les supprimer tous.

JULIE.

Ah! vous ne voulez pas m'entendre.

COLOMBIN.

Va toujours, je ne perds pas un mot.

JULIE, *s'appuyant sur le bras de son père.*

Si vous voulez me faire bien plaisir, me rendre bien heureuse, renvoyez poliment M. Bocquet; laissez-moi près de vous; votre santé exige des soins, je vous soignerais.

COLOMBIN.

Eh bien! oui, tu me soigneras quand tu seras mariée.



JULIE.

Toujours à vos côtés... votre Julie vous aimera, vous chérira.

COLOMBIN.

Eh bien ! oui, tu me chériras quand tu seras mariée.

VIRGINIE, à part.

Le gros entêté !

JULIE.

Aimer son père, voilà le bonheur !... tandis que l'amour... si vous aviez entendu M<sup>me</sup> Sainte-Apolline, notre sous-maitresse...

AIR : des Visitandines.

Tous les hommes sont des trompeurs,  
Craignez leurs discours, disait-elle :  
Pour échapper aux séducteurs,  
Restez sous l'aile paternelle.  
Car l'amour ne dure qu'un jour...  
C'est un feu follet, un nuage.

COLOMBIN.

Il n'est pas question d'amour...  
Je te parle de mariage.

VIRGINIE.

Ce qui est fort différent... (*Soupirant.*) Ah ! vous avez bien raison.

COLOMBIN, à part.

Pourquoi diable s'immisce-t-elle toujours ?

PIERRE.

Monsieur, M. Bocquet demande s'il peut se présenter devant vous.

COLOMBIN.

Mais sans doute, sans doute. (*A sa fille.*) Tu vois, des formes, de l'éducation !

JULIE.

Vous êtes inflexible !

VIRGINIE, à part, se levant.

Comme Agamemnon sacrifiant Iphigénie...  
Pauvre enfant ! Mais je suis là !... (*Bas.*) Je vous sauverai... chut !

## SCENE XII.

VIRGINIE, JULIE, GUSTAVE, COLOMBIN.

COLOMBIN, allant au-devant de lui.

Venez donc, mon cher, venez donc, que je vous présente à ces dames ! (*Le présentant.*) M. Bocquet, fils de la maison Bocquet père et fils de Bordeaux. (*Bas à Gustave.*) Ma fille est la plus jeune et la plus svelte.

GUSTAVE, saluant Julie.

Mademoiselle... (*A part.*) Elle est charmante. (*Saluant Virginie.*) Madame...

VIRGINIE, sèchement.

Je suis demoiselle, monsieur.

GUSTAVE.

Ah ! pardon !

COLOMBIN, la lui présentant.

Mademoiselle Virginie, l'amie dont je vous ai parlé tantôt... Mais entre nous, point de façon, touchez là, Bocquet fils.

GUSTAVE.

Vous voyez que j'agis comme à la campagne... me présenter à dix heures chez les dames, au risque d'être importun peut-être... de troubler un projet de promenade, ou de lecture !

JULIE.

Non, monsieur, nous ne lisons pas.

VIRGINIE.

Nous parlions.

COLOMBIN.

De vous... justement... c'est drôle... hein ?... Quand on parle du... (*Se reprenant.*) Sans comparaison...

GUSTAVE, souriant.

Ainsi, vous daigniez vous occuper de moi... Il est vrai que le titre sous lequel j'ose me présenter dans votre famille a fait de moi un personnage presque important ; un prétendu !... Savez-vous, monsieur, qu'il n'est pas de rôle plus difficile à remplir ?

COLOMBIN.

J'ai passé par là.

GUSTAVE.

Et surtout celui d'un futur qui se présente pour la première fois !... Si les difficultés de sa position le rendent craintif, embarrassé, on le prendra peut-être pour un homme sans manières, sans usage... s'il s'efforce de paraître aimable, empressé... on l'accusera de jouer un rôle et de cacher sous des dehors affectés des défauts que le mari ne se donnera pas la peine de contraindre...

JULIE, à Virginie.

On dirait qu'il a deviné.

COLOMBIN.

Hein ? comme il s'exprime !... il a fait son droit à Paris !

GUSTAVE.

Ne sont-ce pas là, monsieur, les deux écueils qui menacent un prétendu ?... ou plutôt, c'est à une femme que je dois demander... (*A Virginie.*) Qu'en pensez-vous, madame ?

VIRGINIE, piquée.

Mademoiselle... monsieur...

GUSTAVE.

Ah ! pardon... Quand il sera jugé, quand on le connaîtra bien... il demandera humblement s'il doit rester... s'il doit s'éloigner pour toujours...

COLOMBIN.

Vous éloigner... y pensez-vous ?

GUSTAVE, regardant Julie.

Je sens déjà que je ne pourrais le faire sans regrets.

VIRGINIE, à part.

Ce jeune homme est dangereux.

JULIE, à part.

Il est plus raisonnable que je ne pensais.

GUSTAVE.

AIR : d'Aristippe.

Je ne suis point à vos yeux, je l'espère,  
Un époux réproché par l'hymen,  
Qui, secondé par les ordres d'un père,



Vient s'emparer ici de votre main;  
Ce qu'il me faut, c'est mieux que votre main;  
Surprendre un cœur, sans que l'amour le donne,  
C'est un larcin dont l'honneur doit rougir.  
Pour être heureux, l'amour ordonne  
De mériter ce qu'on veut obtenir.

JULIE, embarrassée.

Monsieur...

COLOMBIN.

Tranquillisez-vous, Bocquet fils... Julie n'a pas d'autres volontés que les miennes... et moi, je veux...

GUSTAVE, souriant.

Ah! cela ne suffirait pas.

COLOMBIN.

Plait-il?

GUSTAVE.

Mademoiselle doit avoir sa volonté, et vous la vôtre.

COLOMBIN.

Ah!... ah ça! mais, dans tout ça, que deviennent les pères?

GUSTAVE.

Quelle que soit la décision de leurs enfans, ils l'approuvent et la confirment.

COLOMBIN.

Ah!... (A part.) Il n'a donc pas fait son droit à Paris?

JULIE, bas à Virginie.

Mais ce n'est pas trop mal!

VIRGINIE, de même.

Perfidie, ma chère.

COLOMBIN, à part.

Enfin!... il paraît que ça se fait ainsi aujourd'hui. (Haut.) Mademoiselle Virginie, n'est-ce pas l'heure de votre pain? si mon bras...

JULIE, bas\*.

Ne me quittez pas.

VIRGINIE.

Trop bon mille fois... le garçon doit m'avertir.

COLOMBIN, désappointé.

Ah!

GUSTAVE, à part.

La jeune personne redoute le tête-à-tête... il serait maladroit de rester.

COLOMBIN.

Mademoiselle Virginie, je vais prendre mon septième à la source... si mon bras...

JULIE, bas.

Refusez.

VIRGINIE.

Permettez-moi de refuser... je suis fatiguée... j'ai si mal dormi cette nuit!

COLOMBIN.

Ah!

GUSTAVE, à part.

C'est assez clair. (Haut.) Je serai votre compagnon, si vous le voulez bien... je ne connais pas encore la ville et je me fais un plaisir...

COLOMBIN.

A la bonne heure. (A part.) J'aurais mieux

\* Julie, Virginie, Colombier, Gustave,

aimé... enfin c'est égal... ils ont le temps de se revoir\*...

GUSTAVE, saluant Julie.

Mademoiselle... (A Virginie.) Madame...

VIRGINIE, très-sèchement.

Demoiselle, monsieur... demoiselle!

GUSTAVE.

Ah! pardon!...

COLOMBIN.

Allons, Bocquet fils... nous trinquerons de nouveau.

GUSTAVE.

C'est cela. (A part.) Prends garde!

COLOMBIN.

AIR: Un bon luron, John le dragon. (Brasseur.)

Suivez-moi: pour vous contenter,

En cicérone habile,

Moi, je veux vous faire goûter

Les plaisirs de la ville.

GUSTAVE, à part.

De son caprice j'ai grand'peur:

Ce père de famille

Mesure à ma soif de buveur

Mon amour pour sa fille.

ENSEMBLE.

COLOMBIN.

Suivez-moi: pour vous contenter,

En cicérone, etc.

GUSTAVE.

Je vais tout voir, tout visiter;

Ce cicérone habile

Ici va me faire goûter

Les plaisirs de la ville.

VIRGINIE, JULIE.

Suivez-le: pour vous contenter,

En cicérone habile,

Mon père vous fera

Monsieur va vous faire } goûter

Les plaisirs de la ville.

### SCENE XIII.

VIRGINIE, JULIE.

JULIE.

Eh bien! ma bonne amie, qu'en dites-vous?... j'avoue que je m'étais fait de lui une toute autre idée... il paraît du moins d'une franchise...

VIRGINIE.

Ma petite! ce jeune homme est un grand comédien... méfiez-vous de lui.

JULIE.

Vous croyez? mais n'a-t-il pas dit que je devais agir d'après ma volonté? il pense absolument comme nous.

VIRGINIE.

Excepté qu'il veut vous épouser.

JULIE.

Ah!... si j'y consens...

VIRGINIE.

Comédiet!... ils disent tous cela... et si l'on ne consent pas... ils vous épousent par force.

JULIE.

Il mentait donc?

\* Julie, Virginie, Gustave, Colombin.



**VIRGINIE**, *regarde autour d'elle, puis la conduit à la table de droite près de laquelle elles s'assistent toutes deux.*

Ma chère petite... règle générale... un homme à marier n'ouvre la bouche que pour mentir... basez-vous là-dessus.

**JULIE.**

Est-il possible? moi qui trouvais déjà le mariage moins effrayant!.. car enfin, il me laissait le temps d'étudier mon prétendu, de le connaître... et le droit de le refuser...

**VIRGINIE.**

Jeune imprudente! c'est un piège couvert de fleurs... comme tous les pièges.

**JULIE.**

Oh! mon Dieu! mais c'est horrible! Voyez donc! moi qui étais prévenue de leurs ruses, de leurs mensonges... eh bien! j'étais prête à faire une exception en faveur de M. Gustave... je croyais presque à sa sincérité, à sa bonne foi...

**VIRGINIE.**

Gardez-vous-en bien.

**JULIE.**

Les hommes n'aiment donc jamais sincèrement?

**VIRGINIE.**

Jamais!... jamais!... jamais!

**JULIE.**

Mais quel avantage trouvent-ils à nous tromper ainsi?

**VIRGINIE.**

Quel avantage? celui de nous tourmenter... Vous ne savez donc pas, pauvre petite, que l'homme est né pour tourmenter la femme, comme le loup pour dévorer l'agneau, comme le vautour pour déchirer la colombe? C'est dans sa nature, dans son sang, dans son instinct... Le monde entier n'est rempli que des tristes victimes de ces affreux tyrans... ça fait frémir... et pleurer...

**JULIE.**

C'est bien vrai! j'en ai eu moi-même, presque sous les yeux, un exemple terrible... Hortense, une de mes bonnes amies de pension, dont je vous ai parlé déjà...

**VIRGINIE.**

On l'avait mariée?

**JULIE.**

Hélas oui!... et au bout de six mois de ménage, elle a été obligée de quitter son mari... de se réfugier chez ses parents, en attendant que les tribunaux prononcent sa séparation.

**VIRGINIE**, *se levant.*

Ah! s'il fallait citer des exemples! Tenez! moi qui vous parle, moi-même...

**JULIE.**

Comment! vous?

**VIRGINIE**, *se reprenant.*

Non. Je... je veux dire une de mes amies de pension... Aussi... pauvre femme!

## SCENE XIV.

**BERTHELOT, VIRGINIE, JULIE.**

**BERTHELOT**, *paraît à la porte du second plan à gauche.*

Ah!...

*Il s'arrête.*

**VIRGINIE.**

En a-t-elle souffert, grand Dieu! de la part d'un despote, d'un indigne!

**BERTHELOT**, *à part.*

Des adjectifs dans la bouche de ma femme! il s'agit de moi.

**VIRGINIE.**

Il avait fait le gentil, l'hypocrite, pour captiver son amour et obtenir sa main... Il l'obtint, ma petite...

**JULIE.**

Son amour?

**VIRGINIE.**

Non, sa main.

**BERTHELOT**, *à part.*

Ne confondons pas.

**VIRGINIE.**

La lune de miel dura...

*Elle cherche.*

**BERTHELOT**, *à part.*

Ce que durent deux quartiers de lune.

**VIRGINIE.**

Qu'il vous suffise de savoir que chaque jour ramenait des querelles, des scènes atroces.

**BERTHELOT**, *à part.*

C'est historique... j'y étais.

**VIRGINIE.**

Inutile de dire que tous les torts étaient du côté du mari.

**BERTHELOT**, *à part.*

C'est faux.

**VIRGINIE.**

Un homme dissipé, ingrat, égoïste...

**BERTHELOT**, *à part.*

Ça sera long!

**VIRGINIE.**

Un viveur, comme ils l'appelaient, fantasque, méchant comme peste, taquin, bourru, maussade; prodigue pour lui, avare pour sa femme; jaloux...

**BERTHELOT**, *à part.*

Jamais!

**VIRGINIE.**

Enfin tous les défauts.

**BERTHELOT**, *à part.*

Ça résume.

**JULIE.**

Mais la femme n'avait-elle pas aussi quelques imperfections?

**VIRGINIE.**

Aucune. C'était un ange...

**BERTHELOT**, *à part.*

Ah!

**VIRGINIE.**

Un modèle de douceur, de bonté, de patience...

**BERTHELOT**, *à part.*

L'incognito est bien gardé.



VIRGINIE.

Mais ses vertus, au lieu de désarmer son bourreau, ne faisaient qu'irriter sa rage monstrueuse. Enfin, après six ans de supplices...

BERTHELOT, à part.

Six siècles !

VIRGINIE.

La victime se traîna un soir hors du domicile conjugal.

JULIE.

Elle mourut de misère sur le seuil de la porte.

VIRGINIE.

Non. Elle monta en chaise de poste, et courut au fond de la province pour fuir la rencontre et le souvenir de son persécuteur.

BERTHELOT, à part.

C'est un vrai conte de Barbe-Bleue.

VIRGINIE.

Et aujourd'hui, sa santé altérée!... Ah! ma pauvre enfant, j'ai bien souffert!...

BERTHELOT, à part.

Aïe!

JULIE.

Vous?

VIRGINIE, se reprenant.

Non. Mon amie de pension. Je puis dire que j'ai souffert de ses souffrances... je l'aimais comme une sœur... une sœur jumelle.

JULIE.

Que les hommes sont méchants!

VIRGINIE.

Mais ce n'est pas tout, ma pauvre Julie; j'ai connu d'autres femmes trompées, trahies, abandonnées... d'autres encore maltraitées, battues, immolées.

BERTHELOT, à part.

Et mangées!

JULIE.

Par leurs maris?

VIRGINIE.

Par leurs maris.

JULIE.

Ah! cela fait mal d'entendre ces choses-là!

BERTHELOT, à part.

C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

VIRGINIE.

Oui, cela fait mal... mais c'est utile.

BERTHELOT, même jeu.

De qui donc fait-elle l'éducation ainsi?

VIRGINIE.

Et maintenant, ma chère Julie, épousez, épousez donc votre Gustave Bocquet\*.

BERTHELOT, à part.

Gustave!... Ah! c'était donc là le mystère!

JULIE, bas à Virginie.

Mais mon père!...

VIRGINIE.

Ah! oui, Agamemnon.

BERTHELOT, à part.

Il s'appelle Agamemnon!

\* Virginie, Julie, Berthelot, au fond.

JULIE.

Je dépends de lui... et je le sens, s'il commandait, je n'aurais peut-être pas le courage...

VIRGINIE.

Ne vous en occupez pas, je lui ferai entendre raison.

JULIE.

Oh! alors, je promets tout ce que vous voudrez.

VIRGINIE.

A la bonne heure!

BERTHELOT, à part.

Une conspiration contre Gustave! heureusement, je suis là.

VIRGINIE.

Ainsi c'est convenu. Vous repousserez tous vos prétendus, et nous détesterons tous les hommes.

JULIE.

Tous? excepté mon père, pourtant.

VIRGINIE.

Cela va sans dire.

JULIE.

Et le vieux Joseph, qui m'a vue naître, qui m'a bercée toute petite sur ses genoux.

VIRGINIE.

Soit.

JULIE.

Ah! Et puis encore M. Quentin, mon professeur de piano.

VIRGINIE.

Quel âge?

JULIE.

Cinquante-cinq ans.

VIRGINIE.

Oh! alors...

BERTHELOT, à part.

Le cœur est bon.

JULIE.

Et vous, quelles exceptions faites-vous?

VIRGINIE.

Moi?

BERTHELOT, qui allait sortir.

Ah! voyons les exceptions de ma femme.

VIRGINIE, d'un ton résolu.

Aucune!

BERTHELOT, à part.

Bravo!

JULIE.

Quoi! pas une seule?

VIRGINIE, avec énergie.

Je hais tous les hommes, et ils n'ont que ce qu'ils méritent!

BERTHELOT, à part.

J'ai mon affaire. Écoutez donc aux portes!... Allons prévenir Gustave.

Il s'éloigne avec précaution par le fond.

## SCENE XV.

VIRGINIE, JULIE.

JULIE.

Ah! je me sens plus tranquille! Et maintenant il faudrait congédier M. Gustave.



VIRGINIE.

Laissez-moi faire, je me charge du compliment.

JULIE.

Dites-lui ça avec des ménagemens, ne le fâchez pas, et surtout que mon père ignore...

VIRGINIE.

Ne vous inquiétez de rien... je les entends.

JULIE.

Je me fie à vous, ma bonne amie... vous êtes mon ange tutélaire.

VIRGINIE, à part.

Ah ! si j'avais eu un ange comme moi quand Berthelot me faisait la cour !

On entend la cloche du déjeuner.

## SCENE XVI.

COLOMBIN, GUSTAVE, VIRGINIE, JULIE.

COLOMBIN, entrant.

Voici les premiers coups de cloche pour rallier les buveurs et les promeneurs ; on va déjeuner, et, grâce à Dieu, je suis en règle, j'ai pris mon septième. Attendez-moi ici, Bocquet fils, je vais changer de tenue ; car nous déjeunons à table d'hôte. (*A Virginie.*) Serez-vous des nôtres, mademoiselle ?

VIRGINIE.

Pardon. Vous savez que je ne déjeune jamais.

COLOMBIN.

C'est vrai, je l'avais oublié. Alors, il faut boire.

VIRGINIE, bas à Gustave.

J'ai à vous parler.

GUSTAVE, étonné.

Plaît-il ?

COLOMBIN.

Allons, Julie, va te préparer.

JULIE.

Oui, mon père.

COLOMBIN, à Gustave.

AIR : *Comptez sur nous, sur notre zèle.*

Ne vous impatientez pas.

à Julie.

Dépêche-toi, ma chère,  
Car nous allons tous, de ce pas,  
Nous préparer pour le repas.

GUSTAVE.

D'ici je ne sortirai pas ;  
Allez vite, beau-père ;  
Car nous allons tous, de ce pas,  
Faire le meilleur des repas.

VIRGINIE.

Ma belle enfant, ne tremblez pas.  
Comptez sur moi, ma chère ;  
Le futur, sans bruit, sans éclats,  
Saura qu'il a perdu ses pas.

JULIE.

Malgré moi, j'ai grand-peur, hélas !  
Parlez-lui sans colère.  
Qu'il parte, sans bruit, sans éclats,  
Et surtout ne le fâchez pas.

## SCENE XVII.

GUSTAVE, VIRGINIE.

GUSTAVE.

Mademoiselle, me voici à vos ordres.

VIRGINIE, avec une politesse froide.

Monsieur, je me suis chargée auprès de vous d'une mission difficile, délicate... mais l'amitié m'a fait un devoir de l'accepter... et je vais la remplir.

GUSTAVE.

Je vous écoute.

VIRGINIE.

Tranchons le mot, monsieur. Vous êtes venu à Nérès pour épouser M<sup>lle</sup> Colomin... mais je dois vous dire que vous perdez votre temps.

GUSTAVE.

Comment ?

VIRGINIE.

Que M<sup>lle</sup> Colomin ne vous aime pas.

GUSTAVE.

Son indifférence est toute naturelle... et je n'y vois rien qui doive m'offenser... Je n'ai jamais eu la prétention d'inspirer dès la première vue un sentiment... que mes soins... ma persévérance...

VIRGINIE.

L'importunité ne changera rien à son aversion...

GUSTAVE.

De l'aversion !...

VIRGINIE.

Le mot est dur peut-être, mais quand on ne veut pas deviner...

GUSTAVE.

Pardonnez ma surprise... mais une aversion si subite... quand on me connaît à peine...

VIRGINIE.

Les premières impressions sont difficiles à détruire.

GUSTAVE.

Mais pourtant, mademoiselle, quelle que soit la douleur que me cause un pareil arrêt... je ne veux pas désespérer encore... et si j'osais vous prier...

VIRGINIE.

De quoi, monsieur ?

GUSTAVE.

De plaider ma cause auprès de M<sup>lle</sup> Colomin ?

VIRGINIE.

Moi ?

GUSTAVE.

Vous êtes son amie... et protégé par vous...

VIRGINIE, à part.

Il s'adresse bien (*Haut.*) Impossible, monsieur, et c'est justement parce que j'aime Julie, que je l'aime sincèrement, que je dois veiller sur son bonheur... sur son avenir... et je veux à mon tour vous adresser une prière.

GUSTAVE.

Parlez.



VIRGINIE.

Reprenez la route de Bordeaux... soyez assez discret pour ne point faire part à M. Colombin de ma démarche auprès de vous... et assez délicat pour ne pas exposer Julie à la colère de son père en la forçant à refuser votre main.

GUSTAVE.

C'est donc un congé?

VIRGINIE.

Définitif. (*Lui faisant une grave et profonde révérence.*) Monsieur, je me suis acquittée de ma commission... j'ai l'honneur de vous saluer... votre très-humble et très-obéissante... (*A part, à la porte de sa chambre.*) Voilà comme on devrait recevoir tous les prétendus.

Elle entre chez elle.

### SCENE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Eh bien! faites donc quatre-vingt-dix lieues pour venir chercher un aveu aussi flatteur!... Je suis haï à première vue... et l'on me donne mon congé... conçoit-on une antipathie pareille!... (*Avec un peu de dépit.*) Je suis sans doute sacrifié à quelque soupirant du crû... quelque languoureux campagnard que le père repousse, et que soutient cette ridicule demoiselle. Au reste, que m'importe?... je ne ferai certainement pas à M<sup>lle</sup> Colombin l'honneur de me désespérer. (*S'arrêtant, et regardant l'appartement de Julie.*) C'est pourtant dommage... il y a quelque chose en elle... je crois que je l'aurais aimée... Ah! je me souviendrai des mariages arrangés par correspondance... c'est une leçon!...

COLOMBIN, dans la coulisse.

Bocquet fils! ne vous impatientez pas... je suis à vous.

GUSTAVE.

Ah! parbleu! ça m'est bien égal, à présent... je déteste ce gros négociant... si j'avais prévu ce qui m'arrive, du diable s'il m'aurait fait boire son eau chaude.

Il va vers la sonnette.

### SCÈNE XIX.

GUSTAVE, BERTHELOT.

BERTHELOT, entrant.

Ah! Gustave... où diable étais-tu donc?... je te cherche depuis une heure pour... (*il regarde autour de lui*) pour te donner un avis.

GUSTAVE.

Merci... mais plus tard... Dis-moi, Berthelot... as-tu quelque affaire qui te retienne à Nérès?

BERTHELOT.

Pour le moment, une affaire très-importante... le déjeuner.

GUSTAVE.

Si ce n'est que cela, tu déjeuneras en voiture... je pars à l'instant même...

BERTHELOT.

Comment!... tu pars...

GUSTAVE.

Oui, pour Paris... et si tu es mon ami, tu m'accompagneras...

BERTHELOT.

Ah ça! voyons, expliquons-nous... Tu arrives ce matin à neuf heures... et à onze tu remontes en voiture... ça n'est pas clair... il y a quelque chose...

GUSTAVE.

Eh bien! oui... quelque chose... que je ne puis te dire.

BERTHELOT.

Pourquoi donc? et... le grand mal quand tu m'avouerais que tu es venu à Nérès pour te marier...

GUSTAVE.

Qui a pu t'apprendre?...

BERTHELOT.

Pour épouser mademoiselle... Agamemnon!

GUSTAVE.

Agamemnon!

BERTHELOT.

Agamemnon ou une autre... enfin une jeune personne pas mal, robe blanche... tablier rouge...

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle Colombin.

BERTHELOT.

Colombin soit.

GUSTAVE.

C'est mon père qui a désiré ce mariage... la jeune personne est jolie...

BERTHELOT.

Et tu l'aurais épousée volontiers, si elle ne t'avait pas fait congédier par une dame, (*se reprenant*) une demoiselle assez majeure, de ses amies, M<sup>lle</sup> Virginie...

GUSTAVE.

Tu la connais?

BERTHELOT.

Beaucoup... (*se reprenant vivement*) c'est-à-dire un peu... une folle que j'ai rencontrée quelquefois... c'est bien elle qui t'a signifié ton congé?

GUSTAVE.

Ici, tout-à-l'heure...

BERTHELOT.

C'est elle qui s'oppose à ton mariage... elle a tourné la tête à ta prétendue... elle lui a fait prononcer je ne sais quel vœu, quel serment absurde, comme elle, de rester fille toute sa vie...

GUSTAVE.

Est-il possible?

BERTHELOT.

J'étais là... j'ai tout entendu.

GUSTAVE.

Par exemple! mais qu'ai-je donc fait à cette demoiselle Virginie?...

BERTHELOT.

Elle hait tous les hommes...



GUSTAVE.

Et pourquoi?

BERTHELOT.

Ah! ça... je me le demande.

GUSTAVE, avec joie.

Ainsi c'était un complot, et ce n'est pas parce que je déplaïs...

BERTHELOT.

Du tout... et la preuve... (*A part.*) Ah!... ma femme s'oppose à ce mariage... eh bien! moi, je veux...

GUSTAVE.

Eh bien! la preuve?

BERTHELOT.

Ah! oui... la preuve... c'est que tu épouseras M<sup>lle</sup> Ag...

GUSTAVE.

Colombin...

BERTHELOT.

Colombin si tu veux... Laisse-moi agir... je ne sais pas encore ce que je ferai... le déjeuner m'inspirera...

GUSTAVE.

Je n'en reviens pas... c'est toi qui veux me protéger... servir mon mariage... toi, le plus rude adversaire du nœud conjugal!

BERTHELOT.

Raison de plus pour marier mes amis.

GUSTAVE, étonné.

Ah!

BERTHELOT.

Et puis le plaisir de lutter contre ton adversaire (*à part*) et de faire enrager ma femme... (*Haut.*) Je suis ici pour m'amuser.

GUSTAVE.

Oui... mais M<sup>lle</sup> Virginie a fait un appel à ma délicatesse... je dois feindre de renoncer à ma future, pour lui épargner les reproches et le courroux de son père.

BERTHELOT.

Bien... c'est beau, c'est noble, c'est généreux! mais tu oublies qu'on te trompait; et d'ailleurs, toi aussi tu as un père.

GUSTAVE.

C'est vrai.

BERTHELOT.

Il l'avait oublié... ô nature... fils ingrat!... ton père aussi veut ce mariage... tu ne peux donc pas y renoncer.

GUSTAVE.

Mais j'ai promis de partir.

BERTHELOT.

Ton père s'y oppose... tu as reçu une lettre de lui.

GUSTAVE.

Mais non.

BERTHELOT.

Tu aurais pu la recevoir... Il arrive... aujourd'hui; tu es obligé de l'attendre... (*Frappé.*) Oh! oh! quelle idée!

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est?

COLOMBIN, en dehors, appelant.

Julie!... Julie!... viens-tu?

GUSTAVE.

C'est le beau-père qui vient me prendre pour déjeuner.

BERTHELOT.

Ah! diable... eh bien! vas-y... moi, je vais réfléchir... j'ai mon plan...

GUSTAVE\*.

Que veux-tu faire?

BERTHELOT.

Tu le sauras plus tard... bientôt... Surtout, sois galant, aimable, empressé à table auprès de la petite; ne mange pas trop... ne parle pas de moi, et quand tu me verras, quoi que je dise ou que je fasse, ne t'étonne de rien... et dis comme moi. (*A part.*) Ah! Virginie, tu m'offres l'occasion de te contrarier, de te taquiner, de te vexer... c'est le premier bonheur que je te devrai, ô Virginie!

GUSTAVE.

Les voici...

BERTHELOT.

Je m'esquive... A bientôt.

Il sort vivement par le fond. On entend sonner la cloche.

## SCENE XX.

GUSTAVE, COLOMBIN, puis PIERRE.

COLOMBIN, entrant.

Allons, Julie, allons... dépêche-toi, mon enfant. (*Cherchant.*) Bocquet fils... ah!... vous voici... pardon, mon cher ami, nous vous faisons attendre. (*Retournant à la porte.*) Eh bien! Julie... mais viens donc... je ne conçois pas... voici dix fois que je l'appelle.

GUSTAVE.

C'est peut-être ma présence...

COLOMBIN.

Par exemple! je voudrais bien voir qu'elle se permit, quand je lui ordonne...

PIERRE, accourant.

Monsieur Colombin!... monsieur Colombin!... monsieur Colomb... (*L'apercevant.*) Ah\*\*!

COLOMBIN.

Qu'est-ce que c'est?

PIERRE.

Un monsieur, monsieur Colombin, qui vous demande.

COLOMBIN.

Moi!

PIERRE.

Oui, monsieur Colombin... (*A Gustave.*) Et vous aussi.

GUSTAVE.

Moi aussi?

COLOMBIN.

Lui aussi?

PIERRE.

Oui, monsieur Colombin... un monsieur qui

\* Berthelot, Gustave.

\*\* Gustave, Pierre, Colombin.



arrive de... de... allons, voilà que je ne sais plus...  
Enfin, il voulait me suivre, je lui ai dit que vous  
alliez descendre pour déjeuner; il vous attend  
tous les deux avec impatience.

COLOMBIN, à *Gustave*.

Tous les deux avec impatience... devinez-  
vous? je ne devine pas du tout.

GUSTAVE.

Ni moi.

Il remonte la scène avec Pierre.

COLOMBIN.

Et Julie qui ne vient pas... (*Allant appeler.*)  
Julie! (*La voyant.*) Ah! enfin, arrivez donc, ma-  
demoiselle.

## SCENE XXI.

LES MÊMES, JULIE.

COLOMBIN, à *Julie*.

Air: du quadrille de l'Ambassadeur.

Un nouveau convive

Ici nous arrive:

Suis-nous à l'instant,

Vite, il nous attend.

Qui donc?

JULIE.

COLOMBIN.

Vraiment! je l'ignore.

PIERRE, à *Gustave* qu'il amène près de la fenêtre\*.

Je soupçonne quelque complot.

*Lui montrant quelqu'un par la fenêtre.*

Là... voyez-vous?

GUSTAVE.

Pas encore...

PIERRE.

Ce monsieur...

GUSTAVE, étonné, à part.

Quoi... Berthelot!

COLOMBIN, à *Julie*.

Par appétit, par bienséance,

Hâtons-nous, car on nous l'a dit...

L'ami brûle d'impatience,

Et le déjeuner refroidit.

*Gustave donne la main à Julie.*

ENSEMBLE.

Un nouveau convive

Ici nous arrive:

Partons à l'instant,

Puisqu'il nous attend.

*Ils sortent par le fond.*

\* Colombin, Julie, Gustave, Pierre.

## ACTE DEUXIEME.

Même décoration.

### SCENE PREMIERE.

GUSTAVE, BERTHELOT, *entrant par le fond.*

GUSTAVE.

Ah çà! m'expliqueras-tu la comédie que tu  
viens de jouer?

BERTHELOT.

Comment! tu ne comprends pas?

GUSTAVE.

Non, et c'est pour cela même que je t'ai fait  
quitter la table... Y as-tu bien songé? te faire  
passer pour mon père aux yeux de M. Colom-  
bin!

BERTHELOT.

Eh bien! est-ce que je ne peux pas figurer un  
père tout comme un autre?

GUSTAVE.

Mais dans quel but?

BERTHELOT.

Que tu es jeune!... tu ne comprends pas qu'il  
y a mille occasions dans lesquelles un père peut  
servir... d'ailleurs, pour moi-même je me trouve  
mieux assis dans la famille... j'ai plus d'autorité  
aux yeux de la jeune fille.

GUSTAVE.

Te faire passer pour un autre!

BERTHELOT.

Une ruse dont ton père ne peut se fâcher; ce

qu'il désire, c'est que tu épouses M<sup>lle</sup> Julie: or,  
une folie s'oppose à la réalisation de tous ses  
vœux; nous combattons cette folie par une autre  
folie, voilà tout. D'ailleurs, il ne viendra pas  
tout exprès de là-bas pour me démentir.

GUSTAVE.

Non, sans doute... mais à quoi cela me mè-  
nera-t-il?... Majeune prétendue paraît bien dé-  
cidée à tenir sa promesse; et moi, s'il faut te le  
dire, je commence à avoir peur, oui, peur de l'ai-  
mer... cette résistance, ces obstacles... et puis elle  
est si jolie!

BERTHELOT.

C'est vrai, elle est charmante.

GUSTAVE.

Et quand je pense que c'est cette demoiselle Vir-  
ginie... je vous demande un peu de quoi elle se  
mêle? c'est sans doute par envie, par jalousie...  
elle voudrait la voir rester vieille fille comme  
elle.

BERTHELOT, s'oubliant.

Comme elle!... Ah! ah! ah! (*Mouvement de  
Gustave. Il se reprend.*) Oui, tu as raison; mais  
ne t'occupe pas de M<sup>lle</sup> Virginie, je m'en charge:  
comment? peu t'importe. Voilà le déjeuner fini,  
et tu ne m'as encore donné aucun renseignement.  
— Ton père est banquier?



GUSTAVE.

Oui, correspondant de M. Colombin.

BERTHELOT.

Veuf?

GUSTAVE.

Depuis dix ans.

BERTHELOT.

Je te donne en dot?

GUSTAVE.

Deux cent mille francs.

BERTHELOT.

C'est bon, j'en sais assez; le bonhomme Colombin ne paraît pas fort, et je saurai lui prouver mon identité.

GUSTAVE.

Chut! le voici avec sa fille.

Il va vers le fond au devant d'eux.

## SCENE II.

JULIE, GUSTAVE, BERTHELOT, COLOMBIN.

Gustave salue Julie, qui va s'asseoir et travailler auprès du guéridon à gauche.

COLOMBIN.

Enfin, je vous retrouve, mon cher correspondant; vous avez quitté la table trop tôt; diable, comme vous mangez vite!

BERTHELOT.

Oui, c'est une habitude... dans les affaires...

COLOMBIN.

On voit bien que vous n'avez pas de gastrite... Moi, le docteur m'a dit: « Surtout mâchez bien, monsieur Colombin, mâchez bien. » Alors, moi, je mâche... bien.

BERTHELOT.

Et vous avez raison, rien ne vous presse; ainsi mâchez... bien.

GUSTAVE, à Julie, à demi-voix.

Est-ce en effet de votre part, mademoiselle, que votre amie...?

JULIE, de même.

Oui, monsieur.

GUSTAVE, de même.

Et puis-je savoir, mademoiselle...?

JULIE, de même.

Je ne veux pas me marier.

COLOMBIN, à Berthelot, en lui serrant la main.

Ce cher Bocquet père! savez-vous que c'est fort bien à vous de nous avoir fait cette surprise? il y a long-temps que je brûlais de vous connaître, ainsi que votre fils, qui est un charmant garçon; il me plaît beaucoup.

GUSTAVE, regardant Julie.

Je souhaiterais que tout le monde fût de votre avis, monsieur.

COLOMBIN.

Ah! pourtant il faut que je vous gronde; vous mangez trop de crudités, jeune homme; je vous ai observé à table, vous mangez trop de crudités.

BERTHELOT.

C'est ce que je lui dis toujours: Gustave, tu manges trop de... (*Bas à Gustave.*) Tu manges trop pour un amoureux, tu dévores. (*Haut.*) Tu manges trop de crudités. (*À Colombin.*) Je vous prie de ne pas lui ménager les conseils.

COLOMBIN.

Laissez-moi faire, allez, quand il sera mon genre...

JULIE, à part.

Jamais!

GUSTAVE, à Julie.

Vous le voyez, mademoiselle, tout le monde, autour de vous, désire cette union.

COLOMBIN, à Berthelot.

D'abord, dans notre position, nous n'aurons pas de discussion pour le contrat.

BERTHELOT.

Ah! mon Dieu, non; d'abord, je lui donne deux cent mille francs.

Ils remontent tous deux la scène, et causent ensemble.

GUSTAVE, à Julie.

Comment ai-je pu vous devenir odieux en si peu de temps?

JULIE.

Mais ce n'est pas vous, monsieur, je vous connais à peine... c'est le mariage.

GUSTAVE.

Le connaissez-vous davantage?

JULIE.

Certainement, monsieur, je le connais; d'abord, à la pension nous nous en occupons beaucoup... et puis, j'ai réfléchi profondément.

GUSTAVE.

Me permettez-vous, mademoiselle, de plaider la cause de ce pauvre mariage?

JULIE.

Oh! c'est inutile, monsieur, j'ai là-dessus des idées arrêtées.

GUSTAVE, à part, s'éloignant.

Au diable les petites filles avec leurs sottes idées de pension!... Allons, il faut absolument changer de batteries.

Il réfléchit.

COLOMBIN, à Berthelot.

Ah! je savais bien que j'avais encore quelque chose à vous demander.

GUSTAVE, trouvant une idée.

Ah! oui... c'est cela!

COLOMBIN, à Gustave.

Hein! comment?

GUSTAVE.

Rien, rien, monsieur; je parlais à mademoiselle.

COLOMBIN.

Ah! bien, bien. (*À Berthelot.*) Dites-moi, avez-vous encaissé mes petites broches?

BERTHELOT, étonné.

Vos petites broches?

COLOMBIN.

Mes petites broches, vous savez bien?



BERTHELOT, *feignant de comprendre.*

Oui, vos petites brochures. (A Gustave.) Les petites brochures?

GUSTAVE, *bas.*

Encaissées.

BERTHELOT, *vivement à Colombin.*

Encaissées. (Avec aplomb.) Vos petites brochures sont toutes encaissées.

COLOMBIN.

Très-bien! Et que dites-vous de ma grande entreprise dont je vous ai parlé dans ma lettre du 16?

BERTHELOT.

Dans votre lettre... (A Gustave, *bas.*) Viens donc ici.

COLOMBIN.

Du 16 courant.

BERTHELOT.

Du 16 courant... votre honorable du 16... j'entends bien... (A Gustave.) Soutiens-moi. (Haut.) Je la trouve magnifique; c'est-à-dire que c'est... (A Gustave.) Qu'est-ce que c'est?

COLOMBIN.

Eh bien!

BERTHELOT.

Que c'est une grande, grande... une très-grande idée.

COLOMBIN.

N'est-ce pas?... Croyez-vous que l'Angleterre puisse nous faire concurrence maintenant?

BERTHELOT, *avec dédain.*

L'Angleterre! (Il va jusqu'au fond et revient.) L'Angleterre!... allons donc!... qu'est-ce que vous voulez que l'Angleterre...? ah! ah! parbleu! nous nous moquons bien de l'Angleterre... (A Gustave.) Ah çà! de quoi parle-t-il?

GUSTAVE.

Je ne sais pas.

COLOMBIN.

Eh bien! voyons franchement, que pensez-vous?

BERTHELOT, *avec aplomb.*

Je pense... Voulez-vous que je vous le dise franchement... eh bien! je pense, mon cher monsieur Agamem... (étonnement de Colombin; se reprenant) non, mon cher monsieur Colombin, je pense que vous venez de la couler... l'Angleterre. Honneur à vous, monsieur Colombin, vous avez coupé les griffes au lion britannique.

COLOMBIN, *le tirant mystérieusement à lui.*

Depuis ma lettre du 16, j'ai trouvé un moyen d'utiliser les rognures.

BERTHELOT.

Ah! bah! vous avez bien fait.

COLOMBIN.

Chut! vous comprenez...

BERTHELOT.

Parbleu! si je... (Bas à Gustave.) Viens donc ici...

COLOMBIN.

Voilà ce que personne n'avait pu exécuter avant moi.

BERTHELOT.

En vérité?... Eh bien! moi, monsieur, je m'étais toujours douté qu'on tirerait un jour parti de ces... (A part.) Comment appelle-t-il ça?

GUSTAVE, *lui soufflant.*

Rognures.

BERTHELOT.

De ces rognures-là... parce qu'enfin en industrie...

COLOMBIN.

Tout a son utilité.

BERTHELOT.

C'est ça, et rien, là... mais rien...

COLOMBIN.

Ne doit être perdu.

BERTHELOT.

C'est ce que j'allais dire. (A part.) C'est un plaisir de se noyer avec cet homme-là, il vous repêche à chaque instant.

### SCENE III.

LES MEMES, M<sup>lle</sup> VIRGINIE.

VIRGINIE, *paraissant au fond en costume de baigneuse, et voulant se retirer dans sa chambre.*

Ah!

COLOMBIN, *allant à elle.*

Eh bien! est-ce que nous vous faisons peur? venez donc, mademoiselle.

BERTHELOT.

Diable! ma femme! attention, et du sang-froid. COLOMBIN, *bas à Virginie, insistant pour l'amener.*

Eh si! je vais vous présenter à mon correspondant de Bordeaux.

VIRGINIE, *à Colombin, à demi-voix.*

Oh! non, plus tard, je suis dans un négligé, je sors du bain.

COLOMBIN.

Venez donc, c'est un homme sans façon. (Il lui prend la main et l'amène devant Berthelot.) Je vous présente notre meilleure amie, M<sup>lle</sup> Virginie \*.

BERTHELOT, *saluant.*

Je suis flatté, mademoiselle.

VIRGINIE.

Monsieur... (A part.) Ciel! Berthelot!

BERTHELOT, *bas à Virginie.*

Taisez-vous, ou je dis que vous n'êtes pas mademoiselle. (Haut, avec politesse.) Je suis enchanté.

VIRGINIE, *saluant.*

C'est moi, monsieur. (Bas.) Monstre!

COLOMBIN.

Là, vous voyez bien. (A Berthelot.) Croiriez-vous que mademoiselle refusait de vous voir parce qu'elle est en négligé?

BERTHELOT.

Ah! bah! Comment, mademoiselle, des façons pour moi!

VIRGINIE, *bas.*

Est-ce que je savais que c'était vous?

\* Julie, Colombin, Virginie, Berthelot, Gustave.



BERTHELOT.

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ah! de ces façons, sur mon âme,  
Ici vous me voyez confus.  
Le plus souvent chez une femme  
Tous ces apprêts sont superflus.  
Quand grâce, esprit, doux caractère  
Brillent en elle... est-il besoin  
D'autres parures? non.

*Bas à Virginie.*

Ma chère,

De vous parler ayez grand soin.

COLOMBIN.

Que c'est galant! (*A Virginie.*) Vous ne vous  
douteriez jamais que c'est un papa qui vous parle?

VIRGINIE.

Comment? (*A part.*) Je n'ai jamais eu...BERTHELOT, *à part.*

Allons, bon! voilà que ça se complique. (*Haut.*)  
Oui, mademoiselle, le ciel a daigné m'accorder  
un fils, un fils unique.

COLOMBIN.

Que voici. Un beau garçon, n'est-ce pas?

VIRGINIE, *regardant Gustave.*

Quoi! monsieur... (*Gustave la salue. Bas à Ber-  
thelot.*) Vous ne m'aviez jamais dit que vous aviez  
ce fils-là.

BERTHELOT, *bas.*

Vous ne me l'avez jamais demandé.

COLOMBIN, *à part.*

Il faudrait pourtant les laisser ensemble un  
peu. (*Haut.*) Julie, il y a quelques jours que je  
ne suis allé à la fontaine des Roches...

JULIE, *vivement.*

Je vais vous y accompagner, mon père.

COLOMBIN.

Non, non, c'est inutile aujourd'hui, reste. Tu  
feras voir ton album, tes aquarelles à M. Gus-  
tave, pendant que Mlle Virginie ira faire sa toi-  
lette.

JULIE.

Mon père...

COLOMBIN.

Ma fille, faites ce que je vous dis. Allez cher-  
cher votre album\*. (*Julie sort.*) Bocquet père  
va m'accompagner.

BERTHELOT.

Moi! Est-ce loin?

COLOMBIN.

Non. Une promenade.

GUSTAVE, *bas.*

Reste, j'ai à te parler.

BERTHELOT, *à Colombine.*

C'est que ma goutte...

COLOMBIN.

Vous avez la goutte?

BERTHELOT.

Oui, dans ce pied.

COLOMBIN.

Il faut prendre de l'exercice. Allons, allons,  
venez, et à notre retour nous ferons une partie  
de tric-trac.

\* Virginie, Colombine, Gustave.

GUSTAVE, *bas à Berthelot.*

Alors reviens vite, j'ai besoin de toi.

BERTHELOT, *bas.*

Me laissera-t-il partir?

GUSTAVE, *bas.*

J'ai trouvé mon plan... il faut que je t'instruise.

Julie sort de sa chambre, avec son album, et vient se  
placer près du gueridon, à gauche.

COLOMBIN.

Ah! bien, mon enfant. (*A Gustave.*) Vous ju-  
gerez de son talent. (*A Berthelot.*) Venez-vous?

BERTHELOT.

Je suis à vos ordres. Aurons-nous le plaisir de  
retrouver ces dames au salon?

COLOMBIN.

Certainement; ces dames y viennent tous les  
jours\*.

BERTHELOT, *à Virginie.*

C'est une raison qui nous fera abrégier notre  
promenade. (*Bas à Virginie.*) Ne faites donc pas  
la moue, ça vous vieillit.

VIRGINIE, *bas\*\*.*

Tournez la tête, malhonnête.

COLOMBIN, *à Virginie.*

N'est-ce pas qu'il est bien?

VIRGINIE, *furieuse.*

Charmant.

COLOMBIN, *à Berthelot.*

Elle vous trouve charmant. Venez, venez.

BERTHELOT, *à part.*

C'est la première fois.

GUSTAVE, *bas à Berthelot.*

Ne sois pas long-temps.

COLOMBIN, *à Berthelot.*AIR de Mlle Louisa Puget. (*Mire dans mes yeux tes yeux.*)

Eloignons-nous, mon ami;

Laissons-les ensemble

*Souriant avec intention.*

Du hasard qui les rassemble

Profiter ici.

*A Gustave.*

Montre-z vous galant, affable.

*A Julie.*

Et toi, calme ta frayeur,

Ton futur paraît aimable.

JULIE.

C'est pour ça que j'en ai peur.

ENSEMBLE.

COLOMBIN ET BERTHELOT.

Eloignons-nous, mon ami;

Laissons-les ensemble

Du hasard qui les rassemble

Profiter ici.

VIRGINIE.

Ah! craignez, ma chère, ici,

De rester ensemble.

Pour elle vraiment je tremble.

Défiez-vous de lui.

JULIE.

Que faire s'il faut ici

Demeurer ensemble?

Ah! plus que jamais je tremble,

Et j'ai peur de lui.

*Colombine et Berthelot sortent.*

\* Julie, Virginie, Berthelot, Colombine, Gustave.

\*\* Julie, Virginie, Colombine, Berthelot, Gustave.



SCENE IV.

JULIE, assise à gauche, GUSTAVE.

GUSTAVE, à part.

Nous voilà seuls ! commençons l'attaque ; une âme vive, impressionnable... ce moyen doit réussir. J'aurai choisi le chemin le plus long... mais qu'importe, s'il me conduit plus sûrement au but ? (*Haut, à Julie, qui feuillète l'album.*) Mademoiselle ! (*Elle fait un mouvement d'effroi.*) De grâce, mademoiselle, veuillez m'écouter : un mot, un seul mot encore, c'est le dernier, et j'ose espérer qu'à près m'avoir entendu...

JULIE, à elle-même.

Mon Dieu, que les prétendus sont obstinés ! (*Haut.*) Mais, monsieur, puisque je vous ai déjà dit que toutes vos raisons, toutes vos prières, toutes vos paroles ne me feraient pas changer de résolution...

GUSTAVE, à part.

C'est ce qu'il faudra voir. (*Haut.*) Aussi n'est-ce pas mon intention.

JULIE.

Comment ?

GUSTAVE, feignant le mystère et regardant autour de lui.

Non, mademoiselle... et je vous supplie de me pardonner cet aveu, mais quand vous connaîtrez la vérité... Tout-à-l'heure, ici, devant votre père et le mien, qui pouvaient nous entendre, je vous ai dit que je vous aimais... eh bien ! je vous trompais, mademoiselle.

JULIE, se levant.

Comment ! monsieur, vous ne m'aimez pas ?

GUSTAVE, lui faisant signe de baisser la voix.

Oh ! plus bas, plus bas, je vous en supplie ; si l'on nous entendait je serais perdu.

JULIE, se rapprochant

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Sans doute, vous êtes digne d'être aimée, adorée, mademoiselle, et si je vous avais connue plus tôt, si une autre que vous ne régnait déjà sur ce cœur désespéré...

JULIE.

Une autre ? mais alors, monsieur, pourquoi demander ma main ?... il fallait avouer à votre père...

GUSTAVE.

Hélas ! celle que j'aime n'est riche que de ses seules vertus, et mon père...

JULIE.

Veut une autre fortune, je comprends... Mais en le suppliant ?... il vous aime, il est bon...

GUSTAVE.

Lui ?... oh ! vous ne connaissez pas son impitoyable sévérité ! (*A part.*) Diable ! il faut poser ça. (*Haut.*) Vous ne savez pas quel homme c'est que mon père... il est dur, inflexible, impérieux.

JULIE.

Qui se serait jamais douté... en le voyant...

GUSTAVE, continuant.

Despote, absolu, tyrannique... Mais je m'arrête, mademoiselle, et vous approuverez ma réserve... il est mon père. (*A part.*) Pauvre Berthelot ! comme je l'arrange !

JULIE.

Mais c'est épouvantable, un père comme celui-là !...

GUSTAVE.

Il menaçait de me déshériter si je persistais dans ce qu'il nomme un amour insensé... je résistai ; que me fait la fortune, à moi ?

JULIE, à part.

Il a du bon ! Si M<sup>lle</sup> Virginie l'entendait...

GUSTAVE, avec dédain.

La fortune !... Ah ! je renoncerais à tous les trésors du monde pour un regard de celle que j'ai choisie.

JULIE, avec émotion.

Il serait possible !

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle, car tel est l'effet d'un véritable amour... Le jour, la nuit, son image est sans cesse présente à ma pensée et à mon cœur... je la vois, je l'entends... Enfin, que vous dirai-je ?... je me jetai aux genoux de mon père, je lui fis un tableau des larmes de cette jeune fille, que mon cruel abandon allait réduire au désespoir, et je jurai qu'on m'arracherait la vie plutôt que de me séparer...

JULIE, entraînée.

Ah ! c'est bien, ça ! c'est très-bien !

GUSTAVE.

Mais alors, il voulut me maudire.

JULIE.

Ah ! c'est affreux !

GUSTAVE.

Je tombai anéanti sous le coup de cette menace...

JULIE.

Pauvre jeune homme !

GUSTAVE.

Et je cédai, ou plutôt je feignis de céder pour apaiser son courroux... car, toi, qui connais le fond de mon cœur, tu sais bien que je ne serai jamais à une autre, ô ma Julie !

JULIE.

Comment, Julie !

GUSTAVE.

Oui, c'est son nom, le nom de celle que j'aime. Je croyais vous l'avoir dit... C'est le vôtre aussi. Julie !

JULIE.

Cette ressemblance...

GUSTAVE.

Vous lui ressemblez aussi, mademoiselle, je le sais, par toutes les qualités de l'âme ; mais le bonheur rayonne sur votre front, tandis qu'elle, ce sont des larmes, des angoisses...

JULIE.

Pauvre jeune fille ! Voilà donc l'amour !



GUSTAVE.

L'amour vous effraie ?

JULIE.

Je n'y avais jamais cru jusqu'à ce jour.

GUSTAVE.

Oh ! pouvez-vous ne pas croire à la magie d'un regard qui se tourne lentement vers le vôtre ? (*il la regarde*) pouvez-vous ne pas croire au tremblement d'une voix émue qui commence à pénétrer dans votre âme, au doux tressaillement d'une main qui s'empare doucement de la vôtre ?...

Il lui prend la main.

JULIE, à part, retirant sa main.

Je ne sais ce que j'éprouve... Est-ce que nous nous serions trompées à la pension ? (*Haut.*) Vous n'espérez donc jamais fléchir votre père ?

GUSTAVE.

Je ne sais... il réitère ses ordres, il me presse ; cependant il est un moyen auquel j'avais pensé : mais voudrez-vous y consentir ?

JULIE.

Lequel ?

GUSTAVE, avec mystère.

Eh bien ! il faudrait feindre tous deux un amour...

JULIE.

Monsieur...

GUSTAVE.

Oh ! ce n'est qu'une ruse pour gagner du temps.

JULIE.

Au fait, du moment que ce n'est pas pour m'épouser...

GUSTAVE, avec véhémence.

Vous épouser ! moi ! plutôt cent fois la mort !

JULIE, à part, un peu piquée.

C'est égal, il aurait pu dire ça autrement.

GUSTAVE.

RÉCITATIF ET AIR : *Musique de M. Hormille.*

D'un père injuste et rigoureux  
Pour tromper les soupçons sévères,  
Il faudra de deux amoureux  
Prendre le ton et les manières.

JULIE.

Hélas ! je ne pourrai jamais,  
Car j'ignore comment on aime.

GUSTAVE.

Rien n'est plus facile, je vais  
Vous en instruire à l'instant même.  
Écoutez mes instructions,  
Et retenez bien mes leçons.

JULIE.

Je retiendrai bien vos leçons.

GUSTAVE.

PREMIER COUPLET.

Près de sa fiancée  
Oublier l'univers,  
Lire dans sa pensée  
Ses caprices divers ;  
Prendre toute sa peine,  
Partager son bonheur,  
Respirer son haleine,  
Sentir battre son cœur.

Voilà comment on aime !

Félicité suprême !

Il n'est dans le ciel même

Rien

Qui vaille un tel bien.

*Il veut lui prendre la main.*

JULIE, tremblante.

Monsieur !

GUSTAVE.

Soyez sans crainte !

C'est une feinte !

Car entre nous, hélas !

L'amour n'est pas.

ENSEMBLE.

Soyez, etc. Je suis, etc.

GUSTAVE.

DEUXIÈME COUPLET.

Toujours avec ivresse

Mon regard vous suivra :

Au mien avec tendresse

Le vôtre répondra.

Votre âme confiante

M'approuvera soudain,

Lorsque ma main tremblante

Pressera votre main.

Voilà, etc.

JULIE, voulant retirer sa main.

Monsieur, je ne dois pas...

GUSTAVE.

Soyez sans crainte, etc.

ENSEMBLE.

Soyez, etc. Soyons, etc.

JULIE.

Je ne pourrai jamais me prêter à toutes ces complaisances-là... des serremens de main, des regards, des soupirs... Cherchez autre chose... On doit pouvoir se faire la cour à beaucoup moins.

GUSTAVE.

Non. Je vous jure que c'est en conscience... sur l'honneur, je ne peux rabattre un seul soupir... devant mon père surtout, il m'accuserait de vouloir faire rompre le mariage... et alors il me chasserait de sa présence... il me donnerait sa malédiction... sa malédiction... vous savez...

JULIE, effrayée.

Oh ! jamais... Eh bien ! monsieur... je ferai ce que vous voudrez... je soupirerai... je regarderai... je vous laisserai prendre ma main... mais vous êtes bien malheureux d'avoir un père comme celui-là.

GUSTAVE, à part.

Elle est ravissante ! (*Haut.*) De cette façon nous gagnerons du temps et nous trouverons bien un moyen de faire manquer le mariage.

JULIE.

C'est ça.

On entend Berthelot au dehors à gauche.

GUSTAVE, à part.

Berthelot ! il ne pouvait arriver plus à propos... pourvu qu'il me comprenne. (*Il pousse un cri.*) Ciel !



JULIE.

Quoi donc ?

GUSTAVE.

Mon père ! il a tout entendu...

JULIE.

Peut-être que non... du calme...

GUSTAVE.

Je suis perdu... Je lis la colère sur son visage. (On entend rire Berthelot; à part.) Et l'autre qui rit maintenant !

JULIE, qui est remontée pour regarder à gauche.

Mais non... voyez.

GUSTAVE.

Oh ! c'est un rire nerveux... je le connais... Partez... il va se passer quelque chose de terrible... je ne veux pas vous rendre témoin de cette scène... partez, partez.

JULIE.

Oh ! mon Dieu !

Elle entre dans le couloir à gauche.

## SCENE V.

JULIE, cachée; GUSTAVE, BERTHELOT.

GUSTAVE, allant à Berthelot.

Viens donc que je te dise... (Voyant Julie entrer ouvrir la porte.) Oh !... elle écoute. (À Berthelot.) Ne ris donc pas.

BERTHELOT.

Hein !

GUSTAVE, bas.

Mets-toi en colère.

BERTHELOT.

Moi !... pourquoi ?

GUSTAVE, bas.

Crie toujours... je te le dirai après... appelle-moi... fils indigne ! malheureux !... tu as tout entendu... allons donc !

BERTHELOT.

Mais pourquoi ?

GUSTAVE.

Il s'agit de mon bonheur.

BERTHELOT.

Je le veux bien. (Se montant un peu.) J'ai tout entendu... j'ai tout entendu. (Bas.) Quoi ?

JULIE, à part.

Il est perdu !

GUSTAVE, bas.

Ah ! malheureux !

BERTHELOT, tranquillement.

Ah ! drôle... ah ! malheureux !

GUSTAVE, bas.

Plus fort, on nous écoute.

BERTHELOT.

Hein ! (Mouvement de Gustave.) Ah ! malheureux !... ah ! drôle !

GUSTAVE, bas.

Allons donc ! fils indigne.

BERTHELOT.

Ah ! fils indigne ! (À part.) Je ne sais pas ce qu'il a fait ; mais c'est égal.

GUSTAVE.

Rien ne peut donc vous fléchir ?

BERTHELOT.

Laissez-moi.

GUSTAVE, bas.

Déshérite-moi.

BERTHELOT, bas.

Avec plaisir. (Très-haut.) Je vous déshériterai... je vous...

GUSTAVE.

Plus haut donc !

BERTHELOT, répétant machinalement.

Plus haut donc. (Mouvement de Gustave. Se reprenant et élevant la voix.) Je vous déshériterai... je vous... Tu ne me connais donc pas ? je te briserai comme... (Il cherche autour de lui.) Comme... (Pierre entre par le fond avec un verre de Madère sur une assiette et se dirige vers la deuxième porte à gauche. Berthelot lui arrache des mains le verre et l'assiette.) Ah !... comme cette porcelaine.

Il casse l'assiette et boit tranquillement le Madère.

JULIE qui écoutait, refermant la porte avec effroi. Ciel !

GUSTAVE, effrayé.

Oh ! assez, tu vas trop loin.

PIERRE.

Mais qu'est-ce que vous faites donc, monsieur ?

BERTHELOT, lui tendant le verre, bas.

Va-t'en !

PIERRE.

Mais c'était pour le n° 22, le verre de Madère.

BERTHELOT, le poussant dehors.

Portes-en un autre, et va ! (À lui-même.) J'avais besoin de ça.

GUSTAVE.

Renvoie-moi... je t'expliquerai tout.

BERTHELOT.

Montez chez vous, monsieur, et là vous m'apprendrez... (se reprenant) je vous apprendrai ce que j'ai résolu.

GUSTAVE, bas, à la porte.

Viens, j'ai besoin de te parler.

COLOMBIN, en dehors.

Bocquet père !

BERTHELOT, s'arrêtant.

Impossible... voilà Colomin qui m'appelle au salon, où il préparait un tric-trac.

GUSTAVE.

Eh bien ! perds la partie, et reviens vite.

Berthelot sort par la porte du salon. Gustave s'arrête au fond et voyant Julie ouvrir doucement la porte qui la cachait, il se retire.

## SCENE VI.

JULIE, puis VIRGINIE.

JULIE, qui est entrée avec précaution et en regardant avec crainte.

Ils sont partis... quelle horrible scène !... pauvre jeune homme ! comme il aime cette femme ! comme il souffre pour elle !... je ne croyais pas qu'un



homme fût capable d'aimer ainsi... On ne peut pas dire que ce soit une passion jouée à plaisir... j'étais là, j'ai tout entendu... Oh ! c'est bien affreux... je suis toute bouleversée... ce que j'ai vu... ce qu'il m'a dit de l'amour... Mais que va-t-il devenir maintenant, le malheureux ?

VIRGINIE, *entrant, habillée comme au premier acte.*

Quel bruit dans cet hôtel ! C'est vous, ma chère amie ! J'étais à ma toilette lorsque j'ai entendu... Qu'est-il donc arrivé ?

JULIE, *à voix basse.*

C'est M. Bocquet père, un homme affreux... je ne sais pas comment mon père peut le trouver charmant.

VIRGINIE, *s'oubliant.*

Lui, c'est... (Se reprenant.) Il ne me revient pas du tout.

JULIE.

Il vient de menacer son fils, là, tout-à-l'heure... il parlait de le déshériter, de le maudire, je crois...

VIRGINIE.

Pourquoi ?

JULIE.

Parce qu'il ne veut pas m'épouser ; il aime une autre Julie, qui est malheureuse.

VIRGINIE.

Quel conte me faites-vous là ?

JULIE.

Oh ! ce n'est pas un conte, il l'aime sincèrement, véritablement.

VIRGINIE.

Il le dit ? alors ce n'est pas vrai !

JULIE, *s'animant.*

Et moi, mademoiselle, je vous assure que M. Gustave est un jeune homme plein de qualités, capable de dévouement, de fidélité... Ah ! si vous aviez entendu ses paroles, il vous eût été impossible de nier l'amour.

VIRGINIE.

Jamais ! jamais !

JULIE, *avec exaltation.*

Pouvez-vous ne pas croire à la magie d'un regard qui se tourne lentement vers le vôtre ?...

VIRGINIE.

Moi !

JULIE, *continuant.*

Pouvez-vous ne pas croire au doux frémissement d'une main, au tremblement d'une voix émue qui commence à pénétrer dans votre âme ?

VIRGINIE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?... Mais on vous a tourné la tête.

JULIE.

Il vous aurait convertie vous-même.

VIRGINIE.

Il a osé vous faire une déclaration.

JULIE.

Une déclaration !... il y pensait bien, le pauvre jeune homme, avec tous ses chagrins !... Si vous

aviez vu la colère de son père... J'ai cru qu'il allait le tuer... Il a tout brisé... tenez, voyez...

Elle lui montre les débris de l'assiette.

VIRGINIE, *à part.*

Absolument comme dans son ménage.

JULIE.

Ils sont sortis tous deux... Je suis d'une inquiétude... Si mon père était là... je l'enverrais... (Elle va vers la gauche et s'arrête.) Ah !...

VIRGINIE.

Qu'est-ce ?

JULIE.

Mon Dieu !... c'est lui... M. Bocquet le père... il vient ici, sans doute... oh ! je ne veux pas lui parler... il me fait peur... venez.

VIRGINIE.

Non... laissez-nous... je ne le crains pas, moi.

JULIE.

Vraiment !... ah ! vous êtes bien heureuse !

Berthelot paraît par la porte du salon ; Julie se retire chez elle en faisant des signes à Virginie.

## SCENE VII.

BERTHELOT, VIRGINIE.

BERTHELOT, *entrant, à part.*

Diable de tric-trac ! j'ai cru que je ne pourrais jamais m'en retirer... Gustave doit m'attendre pour me communiquer...

VIRGINIE, *s'approchant de lui.*

Quoi donc, monsieur ?

BERTHELOT.

Ah !... vous étiez là ?... madame... pardon...

Il salue et veut s'éloigner.

VIRGINIE, *le retenant.*

Pardon aussi, monsieur... mais j'ai quelques questions à vous faire... Jusqu'ici je vous ai laissé agir... tromper M. Colombin... je n'ai rien dit.

BERTHELOT.

Ce n'est pas faute d'envie... mais au premier mot...

VIRGINIE.

Monsieur !... mais enfin, puis-je savoir du moins ce que signifie votre conduite, et pourquoi vous avez pris ce nom de Bocquet ?

BERTHELOT.

Bocquet père... c'est le nom d'une terre... une nouvelle acquisition.

VIRGINIE, *vivement.*

Ce n'est pas vrai. (Berthelot salue.) Non, monsieur... le véritable M. Bocquet existe ; il est depuis vingt ans correspondant de M. Colombin.

BERTHELOT.

Bah !... vous savez ?...

VIRGINIE.

Oui. Et voulez-vous que je vous dise aussi pourquoi vous avez usurpé ce nom respectable ?

BERTHELOT.

Voyons, pourquoi ?

VIRGINIE.

C'est pour vous introduire sous son patronage



dans la famille Colombin, et marier votre...  
Gustave à M<sup>lle</sup> Julie.

BERTHELOT, *riant*.

Eh bien ?

VIRGINIE.

Oui, riez ! mais tout ne marche pas au gré de vos désirs. Pourquoi vouliez-vous déshériter votre fils ?

BERTHELOT, *à part*.

Ça, je ne serais pas fâché de le savoir.

VIRGINIE.

Parce qu'il refusait de s'associer à vos odieuses menées.

BERTHELOT.

Ah ! ah ! après ?

VIRGINIE.

Parce qu'il aime une autre femme.

BERTHELOT.

Hein ?

VIRGINIE.

Parce qu'il a déclaré à Julie qu'il n'en aimerait jamais d'autre.

BERTHELOT.

Ah bah ! Gustave a dit... (*A part.*) Quelle idée !...

VIRGINIE.

Faites donc l'étonné... vous l'avez entendu, et alors...

BERTHELOT, *faisant signe de maudire*.

Bien, bien. (*A part.*) Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est elle qui me met au courant.

VIRGINIE.

Mais ne croyez pas que je vous laisse abuser ainsi de la confiance d'une famille que j'aime... Votre Gustave n'épousera pas Julie.

BERTHELOT.

Gustave est un fils respectueux et soumis... il suffit que son père...

VIRGINIE.

Son père !... et vous osez... devant moi !... mais non, non... ne réussirez pas... Ah !... j'ai une tête aussi... et quand je devrais... oui, quand je devrais parler... dire à tout le monde...

BERTHELOT.

Que vous êtes ma femme ?... alors je vous reprends... j'en ai malheureusement le droit.

VIRGINIE.

Vous n'en userez pas.

BERTHELOT.

Je n'en userai pas ? (*A part.*) C'est qu'elle a, ma foi, raison. (*Haut.*) Si fait, et je vous force à me suivre... à rentrer sous le toit conjugal.

VIRGINIE.

Je vous en défie !... essayez... je casse... je déchire... je brise tout.

BERTHELOT.

Je vous en défie aussi... Je n'ai rien racheté, madame, depuis cette fameuse scène où... où nous fîmes tant de morceaux... vous savez ?... peu de jours avant votre départ ? Plus d'une fois, je me suis arrêté devant ces brillantes bouti-

ques qui étalent aux regards mille gracieuses fantaisies en cristal, en porcelaine, en albâtre.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames*.

Derrière une glace polie

Quand ces objets tentaient mes yeux,

Souvent il me prenait envie

De remonter mon ménage boiteux ;

Mais d'une dépense futile

Je savais vaincre le désir...

Je me disais : C'est bien fragile...

Et ma femme peut revenir.

*Virginie remonte vers le fond et revient vivement.*

## SCENE VIII.

LES MÊMES, PIERRE.

VIRGINIE, *à Berthelot*.

On vient, monsieur.

PIERRE, *à la cantonade*.

Oui, mademoiselle... tout de suite il vous attend. (*Il entre.*) Tiens ! encore ! (*S'avançant\**.) Hum !... monsieur... (*Berthelot se retourne.*) Pardon, monsieur... si je vous dérange, mais je venais vous dire de la part de M. Colombin qu'il vous attend dans la salle du concert.

BERTHELOT.

Ah ! c'est vrai... j'oubliais cette fameuse pianiste dont on parlait à déjeuner... j'y vais.

PIERRE, *à Virginie*.

J'ai déjà prévenu M<sup>lle</sup> Julie... et j'allais chez vous, mademoiselle... M. Colombin vous prie tous de venir bien vite, parce qu'il vous garde de bonnes places.

VIRGINIE.

C'est bien... mais puisque Julie doit venir, je l'attendrai.

*S'asseyant à droite\*\*.*

BERTHELOT, *vivement, bas*.

Pour lui monter la tête encore... du tout, vous ne resterez pas.

VIRGINIE, *bas*.

Mais si !

BERTHELOT, *bas*.

Mais non !

VIRGINIE, *se levant*.

Alors je vais la rejoindre.

BERTHELOT, *la suivant*.

J'y vais avec vous.

VIRGINIE, *s'arrêtant*.

Monsieur...

PIERRE.

Les voilà qui chuchotent encore.

BERTHELOT, *d'un ton aimable*.

Allons, mademoiselle, songez que M. Colombin nous attend... prenez mon bras.

VIRGINIE.

C'est inutile, monsieur, j'irai bien seule.

\* Berthelot, Pierre, Virginie.

\*\* Pierre, Berthelot, Virginie.



**BERTHELOT**, d'un air aimable.

Je vous en prie. (*Bas.*) Acceptez, ou je fais une scène devant ce garçon.

**VIRGINIE**, prenant vivement le bras.

Puisque vous l'exigez...

AIR :

**BERTHELOT** et **VIRGINIE**.

On ne vit jamais, je parie,  
Moins d'accord et moins d'harmonie;  
Pour un concert improvisé  
Peut-on être mieux disposé?

**PIERRE**.

Entre eux déjà, je le parie,  
Règnent l'accord et l'harmonie;  
Pour un concert improvisé  
Peut-on être moins disposé?

*Berthelot et Virginie sortent par le fond.*

## SCENE XI.

**PIERRE**, puis **GUSTAVE**.

**PIERRE**.

Les voilà partis en se disant des douceurs;  
**M<sup>lle</sup> Virginie** est-elle rouge!... ah! si le docteur la voyait!... et puis elle dira après cela que les eaux de Nérès ne valent rien pour les palpitations.

**GUSTAVE**, entrant en regardant autour de lui.

Où diable est ce Berthelot?

**PIERRE**.

**M. Berthelot?**.. le voilà qui se rend au concert avec la palpitation.

**GUSTAVE**.

Hein?

**PIERRE**.

**M<sup>lle</sup> Virginie**, la palpitation n° 13.

**GUSTAVE**.

Au concert?... Et **M. Colombin**... **M<sup>lle</sup> Julie**?

**PIERRE**.

**M. Colombin** y est déjà; **M<sup>lle</sup> Julie** doit les rejoindre.

**GUSTAVE**.

Très-bien... attends un peu... (*Il va à la table et écrit.*) Ce mot à Berthelot pour lui apprendre ce qui lui reste à faire. (*A Pierre.*) Tu es discret?

**PIERRE**.

Comme un sourd-muet.

**GUSTAVE**.

Tiens porte cette lettre à **M. Berthelot**.

**PIERRE**, d'un air malin.

Ah! oui... **M. Bocquet** père?

**GUSTAVE**.

Chut!... (*Le rappelant.*) Ah! j'oubliais... Pierre!

**PIERRE**.

Monsieur...

**GUSTAVE**, lui montrant une cravate noire qu'il roule autour de sa main.

Attache-moi ceci!

**PIERRE**.

Qu'est-ce que c'est?

**GUSTAVE**.

C'est... va toujours... une foulure que je me suis faite.

**PIERRE**, montrant la lettre et faisant le geste d'écrire.

Ah! là, tout-à-l'heure...

**GUSTAVE**.

Non... avant... va donc!

**PIERRE**.

Et justement à la main droite; comme ce sera gênant!

**GUSTAVE**, à part.

J'ai mes raisons pour cela.

**PIERRE**.

Enfin... par bonheur... ça ne vous empêche pas d'écrire.

**GUSTAVE**.

Chut! veux-tu te taire?... ne t'avise pas de dire... Bien... pars maintenant... et sois prudent.

**PIERRE**.

Ah! soyez tranquille... des billets, des lettres à glisser en catimini... nous connaissons ça.

*Il sort.*

## SCENE X.

**GUSTAVE**, seul.

Elle va venir... Je ne sais... mais au moment de faire cette nouvelle tentative... mes craintes redoublent... Pourrai-je vaincre toutes ses préventions? je suis déjà parvenu à l'intéresser à l'amour... Elle n'y croyait pas ce matin... j'ai jeté dans son cœur un premier germe... Aura-t-il été fécondé par le silence et la réflexion?... Est-il temps de parler? il le faudrait peut-être...

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

A la tromper, en vérité,  
Malgré moi j'éprouve un scrupule;  
Mais hélas! son âme incrédule  
S'oppose à ma sincérité.  
Je veux l'aimer et par la ruse  
A son amour si je parviens,  
Son bonheur sera mon excuse...  
Trompons-la donc! c'est pour son bien!

La voici!

## SCENE XI.

**GUSTAVE**; **JULIE** sort de chez elle, elle se dirige vers le fond.

**GUSTAVE**.

Ah! mademoiselle, venez, je vous en prie... j'ai tant de choses à vous apprendre! Hélas! je ne m'étais pas trompé, mon père nous écoutait, il sait tout, et dans sa colère, il a juré que si je persistais à ne pas vouloir vous épouser, ce serait lui...

**JULIE**, effrayée.

Lui! jamais... oh! jamais! Mon Dieu, que faire donc?



GUSTAVE.

Je ne sais. Ah! nous sommes bien à plaindre...  
Moi, surtout.

JULIE.

Pas plus que moi, au moins. Vous, vous êtes aimé... (*révante*) vous dites que cela rend si heureux... tandis que moi...

GUSTAVE.

Vous oubliez que je ne puis me rapprocher de celle que j'aime. Un ordre de mon père me retient ici.

JULIE, *vivement*.

Mais, monsieur, on écrit.

GUSTAVE.

Le puis-je? C'était mon intention... mais le sort qui me poursuit m'enlève jusqu'à cette dernière consolation.

JULIE.

Comment?

GUSTAVE, *tristement*.

Je croyais que vous aviez remarqué que j'étais blessé à la main.

JULIE, *vivement*.

Blessé! Oh! mon Dieu, c'est peut-être grave?

GUSTAVE, *vivement*.

Presque rien... Oh! merci! une foulure, l'affaire de quelques jours.

JULIE.

Mon Dieu! comment cela vous est-il arrivé?

GUSTAVE.

Tout-à-l'heure, mon père m'avait enfermé dans ma chambre; alors, me voyant à jamais séparé de Julie, ne prenant conseil que de mon désespoir, et voulant à tout prix voler près d'elle pour la consoler, alors j'ai tenté de fuir... la fenêtre...

JULIE.

O ciel! vous pouviez vous tuer.

GUSTAVE, *froidement*.

Je le sais.

JULIE.

Et vous n'avez pas tremblé?

GUSTAVE.

Je tremblais de ne pas revoir Julie.

JULIE, *enthousiasmée*.

Oh! que cette Julie doit être fière d'être aimée ainsi!... et la noble passion que celle qui inspire un pareil dévouement!

GUSTAVE.

Et cependant cette noble passion que vous admirez ainsi, vous refusez de lui ouvrir votre cœur.

JULIE.

Monsieur, ainsi vous allez partir?

GUSTAVE.

Il le faut.

JULIE.

Partir! Et moi, que vais-je devenir toute seule?

GUSTAVE.

Est-ce que mon départ vous afflige?

JULIE.

Vos conseils me sont si nécessaires pour résister à cet odieux mariage!

GUSTAVE.

Si je pouvais seulement écrire à Julie, si une main généreuse et secourable voulait... (*il la regarde, Julie baisse la tête sans répondre*) si vous, mademoiselle...

JULIE.

Moi, monsieur, écrire une pareille lettre!

GUSTAVE.

C'est un si grand service!

JULIE.

Oh! impossible!

GUSTAVE.

Vous voyez bien qu'il faut que je parte.

JULIE.

Mais je ne sais pas écrire ces lettres-là, moi.

GUSTAVE.

Vous tiendrez seulement la plume, je dicterai.

JULIE.

Vous resterez?

GUSTAVE.

Vous écrirez?

JULIE.

Puisqu'il le faut.

GUSTAVE, *préparant ce qu'il faut pour écrire*.

Tenez, tout de suite, on pourrait nous surprendre, mettez-vous là.

JULIE *s'assoit*.

Croyez bien, monsieur, que c'est pour cette pauvre jeune fille... (*A part.*) Je suis curieuse de savoir comment il écrit... (*Haut.*) Je suis prête.

GUSTAVE, *dictant*.

« Ma chère Julie... »

JULIE, *à part, écrivant*.

Ce nom, c'est singulier...

GUSTAVE, *dictant*.

« Dans notre malheur, le ciel nous envoie un ange de bonté. Imagine-toi l'alliance de toutes les vertus, de toutes les nobles qualités, et tu n'auras qu'un portrait imparfait de la jeune fille... »

JULIE.

De qui parlez-vous donc?

GUSTAVE.

Quelle autre que vous, Julie?

JULIE.

Oh! c'est une trahison!...

GUSTAVE.

De vous rendre justice?

JULIE.

Si je l'avais su!...

GUSTAVE.

Puisque c'est écrit.

JULIE.

Allons, continuons, mais plus de ces choses-là.

GUSTAVE, *dictant*.

« Qu'un portrait imparfait de celle qui veut bien me servir d'interprète. »

JULIE.

Je vous ferai remarquer que vous ne parlez encore que de moi.

GUSTAVE.

Oh! je n'en dirai jamais assez!



JULIE.

Je ne sais si cela fera bien plaisir à...

GUSTAVE.

A Julie? je puis vous assurer qu'elle ne s'en fâchera pas.

JULIE, à part.

Il me semble pourtant qu'à sa place...

GUSTAVE, dictant.

« Ne crains plus rien, la personne que mon père veut me faire épouser me déteste. »

JULIE, jetant la plume.

Oh ! par exemple, je n'écrirai jamais cela.

GUSTAVE.

C'est pour la rassurer.

JULIE.

Non, monsieur, je vous ai déjà cédé deux fois, mais pour celle-ci... D'abord ce n'est pas vrai.

GUSTAVE.

Il faut donc changer le passage?

JULIE.

Certainement.

GUSTAVE.

Voyons. Que pourrions-nous mettre? un équivalent moins fort...

JULIE.

Oh ! oui, moins fort !

GUSTAVE.

Ah ! j'y suis. (*Dictant.*) « La personne que mon père veut me faire épouser n'a pour moi aucune espèce de penchant. » Écrivez-vous?

JULIE.

Vous croyez qu'il faut mettre cela?

Elle prend la plume et n'écrit pas.

GUSTAVE.

Eh bien ?

JULIE.

C'est que je trouve... ce n'est pas encore bien bon : « Aucune espèce de penchant. »

GUSTAVE.

Vous croyez?... Alors il faut chercher un autre équivalent.

JULIE.

Oui, un autre équivalent moins fort.

GUSTAVE, à part.

C'est un ange. (*Haut, cherchant.*) La personne que mon père...

JULIE, vivement.

Oh ! je l'ai trouvé !

Elle écrit.

GUSTAVE, lisant par-dessus son épaule.

« La personne que mon père veut me faire épouser m'accueille bien. » (*A part.*) Elle appelle ça un équivalent. (*Haut.*) Ah ! Julie !

JULIE.

Attendez donc ; comme cela, ça n'a pas de sens.

GUSTAVE.

Oh ! si, arrêtez-vous là un moment.

Il lui prend la main.

JULIE, retirant lentement sa main.

Vous ne me laissez pas finir.

GUSTAVE.

J'éprouve tant de bonheur à rester sur cette phrase... il me semble qu'en la complétant vous allez détruire un beau rêve.

JULIE, écrivant.

Voyez !

GUSTAVE, lisant.

« J'ai trouvé en elle une amie sûre. » Il serait vrai ! Vous m'aimez donc un peu ? (*Avec feu.*) Ah ! c'en est trop !... Julie, ma Julie ! je t'aime !

JULIE, étonnée.

Comment, monsieur !

GUSTAVE, se ravisant, à part.

J'ai été trop loin. (*Haut.*) Eh bien ! vous n'écrivez pas ? « Je t'aime plus que la vie. »

JULIE, à part.

Il dictait ! je me suis trompée ! (*Soupirant.*) Ah ! cette Julie est bien heureuse ! (*Haut.*) Comment disiez-vous ? je t'aime...

GUSTAVE.

Ah ! répétez, Julie !

JULIE, à part.

Comme il me regarde ! (*Haut.*) Je t'aime plus que la vie ; n'est-ce pas cela ?

GUSTAVE.

Vous ne donnez pas à ce mot toute l'expression... un mot que le cœur nous envoie à chaque instant sur les lèvres peut-il se dire froidement ? Tenez, pour mieux vous identifier avec la situation, figurez-vous que l'autre Julie n'existe pas, que mon amour pour elle est une ruse inventée afin de me rapprocher de vous...

JULIE, à part, avec agitation.

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE, à part.

Elle ne se fâche pas... je suis sauvé ! (*Haut.*) Cette supposition est-elle si invraisemblable ? et serais-je indigne de pardon si j'avais employé ce stratagème ?

JULIE, se levant émue.

Monsieur...

GUSTAVE, tombant à ses genoux, et lui prenant la main qu'elle lui abandonne.

Vous refusiez de m'entendre !

## SCENE XII.

LES MÊMES, BERTHELOT\*.

BERTHELOT, entrant précipitamment par la gauche, à demi-voix en regardant à gauche avec inquiétude.

Ah ! Gustave !

JULIE, retirant sa main.

Ciel !

Elle cache la lettre.

GUSTAVE, courant à lui.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que tu veux ? laisse-nous, cela marche.

\* Berthelot, Gustave, Julie.



BERTHELOT.

Oui, fort mal!... je viens de voir mada... mademoiselle Virginie s'approcher avec mystère de M. Colombin, lui parler bas, et...

GUSTAVE, qui ne l'écoute pas, avec impatience.

Et... et que m'importe?... encore une fois, laisse-nous!

Il frappe du pied.

JULIE, étonnée.

Grand Dieu! (*A Gustave.*) Que faites-vous?

GUSTAVE, étourdi.

Eh! c'est vrai, il arrive juste au moment...

BERTHELOT, insistant.

Mais, écoute du moins.

GUSTAVE.

Tantôt... Va-t'en!

BERTHELOT.

Mais...

GUSTAVE, furieux.

Au diable!

Il le pousse vers le fond.

JULIE.

Perd-il la raison? (*Elle court à Berthelot.*) Monsieur, de grâce \*...

BERTHELOT.

Platt-il?

JULIE.

De l'indulgence pour votre fils.

BERTHELOT.

Pour mon... (*Se souvenant.*) Ah! oui, au fait, c'est vrai! (*Se redressant.*) Gustave, sais-tu bien que je pourrais...

Il fait le geste de mander. Julie pousse un cri d'effroi.

GUSTAVE.

Eh! il s'agit bien de cela maintenant, mon cher ami!

JULIE.

Son cher ami!

GUSTAVE, à part.

Ah! diable!

JULIE, le regardant.

Votre ami!

Julie les regarde, ils restent tous deux interdits et confus.

BERTHELOT, à Julie, voulant s'excuser.

Mademoi...

JULIE, l'arrêtant.

Ah! assez, c'est inutile, monsieur, dispensez-vous... (*Avec ressentiment.*) Une telle ruse... (*A Gustave.*) Ah! monsieur, moi qui croyais...

Elle se dirige vers son appartement.

BERTHELOT, à Gustave, qui va à lui d'un air consterné.

C'est bien fait... cela t'apprendra à oublier le respect...

GUSTAVE, allant à Julie, qui va sortir.

Chère Julie!

JULIE.

Ah! laissez-moi, tant de fausseté... Ah! c'est affreux, c'est indigne!

GUSTAVE.

Daignez au moins m'écouter.

\* Berthelot, Gustave, Julie.

JULIE, faisant un pas pour sortir.

Non, monsieur.

GUSTAVE.

Cependant, après m'avoir entendu, vous me pardonnerez peut être.

JULIE, descendant la scène.

Vous pardonner, quand vous m'avez trompée! quand tout ce que vous me disiez ici était faux!

GUSTAVE.

Tout!... oh! ne le pensez pas!... je vous jure sur l'honneur...

JULIE.

Cependant, monsieur...

GUSTAVE.

Air de Romagnesi.

Oui, j'en conviens, je vous trompais

Quand je parlais à votre âme sensible

D'une blessure, et d'un père inflexible,

*Julie le regarde sévèrement.*

D'une autre femme que j'aimais,

Julie, alors, je vous trompais.

*Elle fait un mouvement de joie.*

Mais, quand je peignais la tendresse

L'ameur brûlant qui m'attache à vos pas,

Quand je jurais de vous aimer sans cesse,

Non, non, je ne vous trompais pas,

Alors je ne vous trompais pas.

JULIE, souriant.

Bien vrai?

GUSTAVE.

Demandez plutôt à Berthelot.

BERTHELOT.

Oh! ça...

JULIE.

Berthelot!

GUSTAVE, le lui montrant.

Mon ami Berthelot.

Berthelot salue Julie.

JULIE.

Ah! oui, votre ami!... n'importe, monsieur, c'est fort mal.

GUSTAVE.

Pouvais-je faire autrement? (*Virginie paraît à gauche.*) Mon père ordonnait ce mariage; il faut bien obéir à son père.

JULIE.

C'est vrai!

### SCENE XIII.

LES MEMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, entrant par le fond.

C'est très-vrai\*.

BERTHELOT, à part.

Ma femme!... la bombe va éclater!

VIRGINIE.

Ainsi, ma chère Julie, vous allez prier monsieur (*elle montre Gustave*) de renoncer à ses vœux sur vous, et de vouloir bien aller (*mouvement de Julie*) où il voudra.

\* Berthelot, Virginie, Gustave, Julie.



JULIE.

Mademoiselle...

VIRGINIE, *d'un ton solennel.*

C'est la volonté de votre père.

TOUS.

Que signifie?...  
VIRGINIE, *d'un air triomphant.*

Cela signifie que M. Colombin vient d'apprendre qu'on s'était joué de lui.

JULIE.

Ciel!

BERTHELOT, *furieux.*

Vous lui avez dit...

VIRGINIE, *effrayée, vivement.*

Pas moi! ce n'est pas moi, je n'ai rien dit... je le jure sur votre tête, monsieur.

BERTHELOT, *à part.*

Sur ma tête... nous sommes trahis!

VIRGINIE.

Par la poste aux lettres, oui... qui vient d'en apporter une à M. Bocquet fils, une lettre écrite de Bordeaux... (*appuyant*) de Bordeaux.... notez bien, par M. Bocquet père.

GUSTAVE.

Et M. Colombin a cette lettre?

COLOMBIN, *en dehors, avec colère.*

Julie! Julie!

JULIE, *à Gustave.*

Écoutez, c'est lui!... c'est mon père!... venez, venez.

Elle court au fond avec Gustave, ils disparaissent un instant.

BERTHELOT, *à Virginie, avec colère.*

C'est vous qui avez fait donner cette lettre à M. Colombin?

VIRGINIE.

Quelle pénétration!

COLOMBIN, *en dehors.*

C'est inutile, tout-à-fait inutile!... je n'écoute rien!

BERTHELOT, *qui était remonté.*

Là, vous entendez?... Mais vous allez m'aider à réparer...

VIRGINIE.

Moi!... pour qui me prenez-vous?

BERTHELOT.

Je le veux!

VIRGINIE, *riant.*

Ah! ah! ah!

BERTHELOT.

Je vous l'ordonne, madame!

VIRGINIE.

Ah! ah! la bonne plaisanterie!

BERTHELOT.

Madame...

VIRGINIE.

Non, non, non, cent fois non!

BERTHELOT, *à lui-même.*

Et voilà la femme qui m'a juré obéissance devant le maire du chef-lieu de la Gironde!

## SCENE XIV.

LES MEMES, COLOMBIN\*.

COLOMBIN.

Laissez-moi.

JULIE.

Mon père!

COLOMBIN.

Encore!... je ne comprends rien à cette petite fille-là!

VIRGINIE, *à Colombin, bas.*

C'est ça, tenez ferme!

COLOMBIN.

Soyez tranquille.

JULIE.

Plus d'espoir!

GUSTAVE, *à Berthelot, qui réfléchit.*

C'est toi avec ta maudite ruse... tu m'as perdu!

BERTHELOT.

Peut-être.

GUSTAVE.

Comment?

BERTHELOT.

Chut! (*Il s'approche de Colombin\*\*.*) Monsieur, je viens joindre mes prières à celles de ces jeunes gens.COLOMBIN, *avec dignité.*

Monsieur, je ne vous connais pas... je ne sais qui vous...

BERTHELOT.

Ah! monsieur Colombin, vous qui m'avez gagné au tric-trac, qui m'avez serré la main, pouvez-vous dire?

COLOMBIN.

Je croyais la serrer à la maison Bocquet père et fils, monsieur, et pas à vous.

VIRGINIE.

C'est clair!

BERTHELOT, *bas à Virginie.*Taisez-vous donc! (*Haut.*) J'avoue qu'au premier abord ma conduite peut vous sembler un peu légère; mais est-ce un motif pour vous de punir Gustave?

COLOMBIN.

C'est votre complice.

BERTHELOT.

Eh bien! non, non, monsieur, non... et puisqu'il a la générosité de se taire, je parlerai... D'ailleurs il est temps d'éclaircir un mystère que tout le monde ignore.

VIRGINIE, *à part.*Ah! mon Dieu! est-ce qu'il voudrait?... (*Bas à Berthelot.*) Monsieur...

BERTHELOT.

Je n'ai plus de raisons, mademoiselle, pour cacher la vérité à cet honnête monsieur Colombin. (*À Colombin.*) Oui, monsieur, j'ai agi malgré Gus-

\* Berthelot, Gustave, Virginie, Colombin, Julie.

\*\* Gustave, Virginie, Berthelot, Colombin, Julie.



tave; mon ami m'opposait les refus les plus énergiques.

COLOMBIN.

Vraiment?

BERTHELOT.

Demandez-lui; mais lorsque je lui ai dit: Je n'ai que ce moyen de me rapprocher d'une femme que j'adore...

COLOMBIN.

Hein!

Il regarde Virginie.

VIRGINIE, à part, avec joie.

Il ne s'agit pas de moi.

BERTHELOT.

De lui parler, d'être sans cesse près d'elle; si tu me refuses, je me... (A Colombin.) Je me serais brûlé la cervelle, monsieur Colombin.

COLOMBIN.

Ah! (A Virginie.) Voilà de la passion.

BERTHELOT.

Gustave a eu pitié de moi... lui ferez-vous un crime de son humanité?... ô vous le meilleur des hommes!

COLOMBIN, attendri.

Non, non... (D'un air fin.) Mais cette femme, cette femme, où est-elle?... qui est-elle?

VIRGINIE, furieuse.

Oui, nommez-la.

BERTHELOT.

Il est inutile de feindre plus long-temps, mademoiselle, on a déjà surpris le secret de nos cœurs.

VIRGINIE.

Monsieur!

TOUS.

Mlle Virginie!

COLOMBIN, se frottant les mains d'un air triomphant.

Eh bien! je m'en doutais... Vous ne le croiriez pas, j'avais deviné qu'ils s'aimaient.

BERTHELOT, d'un ton goguenard.

Vous aviez vu ça!

JULIE, à Virginie.

Quoi! vous aimiez monsieur?

VIRGINIE.

Moi!

JULIE.

Et vous me le cachiez!

VIRGINIE.

Encore une fois...

BERTHELOT, vivement.

Pourquoi vous en défendre? Touchant et der-

nier combat de la pudeur contre l'amour! (Bas.) Si vous bronchez, je parle. (Haut.) Oui, mes amis, j'offre ma main à Mlle Virginie, qui l'accepte\*.

GUSTAVE, bas à Berthelot.

Vraiment, tu consentirais?... et cela pour moi!

BERTHELOT, lui serrant la main.

Quand il s'agit d'obliger un ami...

GUSTAVE, à part.

C'est égal, je n'y comprends rien.

COLOMBIN, à Berthelot, qui lui parle.

Oui, oui, je lui pardonne. (A Gustave.) Bocquet fils, voilà ma fille... je vous la fiance\*\*.

JULIE, vivement.

Merci, mon père.

COLOMBIN, souriant.

Ah! ah! merci!.. Tu n'as donc plus peur?

BERTHELOT.

Et vous, ma chère Virginie?

Il lui prend la main.

VIRGINIE, bas à Berthelot.

Je vous abhorre!

BERTHELOT, bas.

Charmante! (Haut.) Vous le voyez!... mariage d'inclination.

GUSTAVE.

Chère Julie, nous ne nous quitterons jamais

BERTHELOT.

Commenous. (Bas à Virginie.) Où passez-vous l'hiver?

VIRGINIE, sèchement.

A Paris.

BERTHELOT, bas.

Et moi, à Londres... l'année prochaine ce sera votre tour... apprenez l'anglais.

CHOEUR.

Air : Un bon luron, John le dragon.

En vain du pouvoir de l'amour  
Nous voulons nous défendre,  
Pourquoi lutter? il faut un jour  
Lui céder et se rendre.

JULIE au public.

Quand le bonheur  
Calme ma peur,  
Messieurs, je vous implore;  
Point de courroux,  
Car devant vous  
Hélas, je tremble encore.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

En vain du pouvoir de l'amour, etc.

\* Virginie, Berthelot, Gustave, Colombin, Julie.

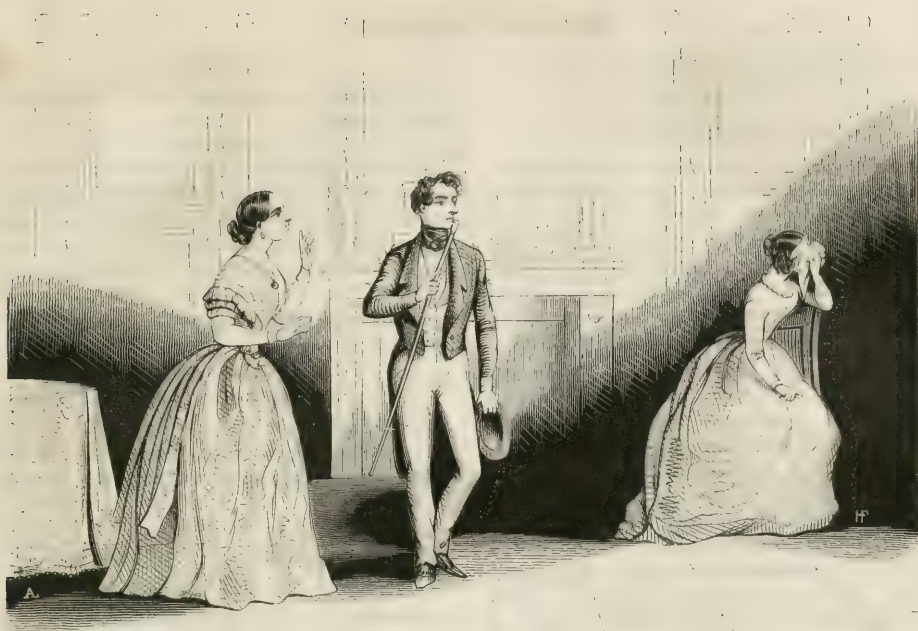
\*\* Virginie, Berthelot, Gustave, Julie, Colombin.

FIN.









SCÈNE XI.

# LE MARI DE MA FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

par MM. Ancelot et Jules Cordier,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 25 AOUT 1840.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

THÉVENOT, propriétaire riche. M. FONTENAY.

LEBIDOIS, son gendre. . . . . M. RAVEL.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, fille de Thévenot. M<sup>me</sup> LEMARTELEUR.

JENNY MALLARD, jeune orpheline. M<sup>me</sup> DOCHE.

THERÈSE, servante de Thévenot. M<sup>me</sup> RAVEL.

*La scène se passe à Paris, chez Thévenot.*

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier indiqué occupe la gauche du spectateur.

Le théâtre représente un salon dans la maison de M. Thévenot. Au fond deux portes, et au milieu une cheminée avec du feu. L'une de ces portes mène au dehors, l'autre conduit dans l'appartement de Thévenot. A droite du spectateur, au premier plan, une porte; au deuxième plan, du même côté, une fenêtre. A gauche, une porte.

## SCÈNE PREMIÈRE.

**THERÈSE**, seule, entrant en scène par la porte latérale du premier plan à droite, et parlant à Jenny hors de vue.

Oui, mam'selle Jenny, oui; dès que M. Thévenot sera sorti de son appartement, je vous avertirai; travaillez ou chantez tranquille. (*A elle-même.*) Brave jeune demoiselle! comme c'est doux, timide et affectueux! comme ça vient la, tous les matins, attendre que monsieur sorte de son cabinet, pour être la première à lui souhaiter le bonjour! C'est-il, ça, des attentions!... mais faut être juste; monsieur mérite bien qu'on

l'aime et qu'on l'estime. Un homme spirituel, sensible, veuf... encore dans l'âge, et qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur d'une pauvre orpheline... Je dis, moi, que des pareils caractères, ce n'est pas commun par le temps qu'il fait.

*AIR de Partie et renanche.*

J'sais qu'malgré ça la médiance  
Sur monsieur cherche à s'exercer,  
Et que de mam'zelle la présence  
Souvent ici donne à penser,  
Aux méchans ça donne à penser.  
Mais qu'on le blâme, ou qu'on le fronde,  
Un homme est toujours homm' de bien,  
Quand il est mal jugé par tout le monde,  
Et qu'ses domestiqu's le jugent bien.



## SCENE II.

THÉRÈSE, THÉVENOT.

THÉVENOT, *entrant par la porte du fond à gauche de la cheminée. Sa toilette est élégante et de bon goût. A lui-même.*

Il y a des jours où mon tailleur n'a pas le sens commun... Je suis sûr que cet habit-là me fait des plis partout. (*Il aperçoit Thérèse.*) C'est toi, Thérèse? est-ce que mon habit ne me gêne pas un peu? regarde donc.

THÉRÈSE.

Oh! non, monsieur, au contraire.

THÉVENOT, *souriant.*

Alors, c'est moi qui gêne mon habit.

THÉRÈSE.

Du tout, monsieur, du tout, votre habit et vous, vous êtes fait l'un pour l'autre... comme qui dirait deux jeunes amoureux.

THÉVENOT, *de même.*

Oui, deux amoureux qui se disputent... Ah! est-ce que Jenny n'est pas encore descendue?

THÉRÈSE.

Pardon, monsieur, elle est là, dans ce cabinet que vous avez fait arranger, et où vous savez qu'elle vient quelquefois faire de la musique ou de la broderie en attendant que vous soyez visible. Une fille n'aurait pas plus de respect et de prévenances pour son père.

THÉVENOT.

Allons, c'est bon, c'est bien... laisse là tous ces titres de fille et de père, qui d'ailleurs me rappellent toujours...

THÉRÈSE.

Oui, qui vous rappellent le malheureux mariage de mam'selle Louise, votre fille, avec ce M. Lebidois de Bordeaux... un vieux surnois de jeune homme qui ne se donnait que vingt-cinq ans et qui en avait plus de dix avec.

THÉVENOT.

Si ce n'était que ses trente-six ou trente-huit ans... pardié, il y a des hommes encore plus âgés que lui et qui peuvent plaire à des femmes tout aussi jeunes que ma fille... mais c'est son caractère! Un monsieur qui, même avant son mariage, se permettait de me faire des observations sur mes dépenses, me prêchait l'ordre, l'économie, la sagesse... que sais-je? un égoïste, un sot, un avare... avare de l'argent que je possède, bien entendu... enfin, tout ce qu'il y a de plus gendre dans les gendres.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur, si vous n'aviez pas été si bon, si faible, ce mariage-là ne se serait jamais fait.

THÉVENOT.

Mais je m'y suis opposé tant que j'ai pu... Rappelle-toi donc!... Louise s'est mariée malgré moi.

THÉRÈSE.

Malgré vous... avec votre consentement.

THÉVENOT.

Sans doute! je ne pouvais pas toujours résister à ses larmes.

THÉRÈSE.

Pleurer pour avoir un pareil mari! Mlle Louise, si gentille! si aimable!... Ah! je me disais à part moi, dans ce temps-là, il y a là-dessous quelque chose qu'on ne sait pas! (*A part.*) Et je l'ai su depuis, ce qu'il y avait!

THÉVENOT.

Toujours est-il qu'elle l'a épousé et qu'elle est partie avec lui.

THÉRÈSE.

Aussi, qu'est-il arrivé, quelques mois après son départ?... c'est que vous, un beau jour où vous vous ennuyiez d'être triste et seul, vous avez fait venir Mlle Jenny, qui, à cette heure, est tout pour vous.

THÉVENOT.

Oh! oui! tu as raison!... tout pour moi!

AIR: *Muse des bois.*

M'occuper d'elle est ma plus douce tâche;  
La contenter est mon plus grand plaisir:  
Quand on vieillit, oh! comme l'on s'attache  
Aux amitiés qu'on peut encor saisir!  
On craint toujours que ce soient les dernières,  
Et l'on se dit, en soignant son trésor:  
Je peux du temps braver les lois loises sévères,  
Puisque quelqu'un veut bien m'aimer encor!

THÉRÈSE.

Oh! quant à ça, vous pouvez compter qu'elle vous aime.

THÉVENOT, *vivement.*

Elle te l'a dit?

THÉRÈSE.

Certainement! tout-à-l'heure encore, en jouant de son piano!... (*On entend les sons d'un piano.*) Tenez... l'entendez-vous?

THÉVENOT, *écoutant.*

Chut!... ah! si je ne craignais pas de la contrarier...

THÉRÈSE.

Allez donc!... elle chante... elle ne peut pas être contrariée... Je ne chante jamais que quand je suis contente, moi!

Thévenot ouvre la porte du cabinet où est Jenny, et il entre avec précaution.

## SCENE III.

THÉRÈSE, puis LEBIDOIS.

THÉRÈSE, *seule, un instant.*

Quel brave homme, mon Dieu! quel brave homme!... En voilà un qui mérite d'être heureux!

LEBIDOIS, *ouvrant la porte à droite de la cheminée, et s'arrêtant au fond; à lui-même.*

C'est bien ici!... je reconnais parfaitement les êtres. (*Designant Thérèse.*) En voilà même un... être... qui n'est pas changé!... Toujours vieux! (*Il s'avance.*) Dame Thérèse...



THÉRÈSE, se retournant.

Monsieur Lebidois!... le gendre de monsieur!..

LEBIDOIS.

Moi-même, si vous voulez bien le permettre! Arrivé de Bordeaux hier au soir par la messagerie Lafitte et Caillard, et transporté ici, ce matin, par la commodité d'un omnibus.

THÉRÈSE.

Ah bien! Dieu merci!... Monsieur va être joyeusement content de la surprise!

LEBIDOIS.

Je me plais à le croire!... Et comment se porte-t-il, ce papa de ma chère épouse?

THÉRÈSE.

Très-bien, jusqu'à présent!... il ne sait pas encore que vous êtes à Paris.

LEBIDOIS.

Pardonnez-moi, aimable gouvernante!... il n'y a pas une heure, il a été prévenu de notre arrivée par une lettre.

THÉRÈSE.

Une lettre?...

LEBIDOIS.

Oui, dans laquelle sa fille lui demande si nous pouvons nous présenter chez lui.

THÉRÈSE.

Monsieur n'a rien reçu du tout.

LEBIDOIS.

Attendez!... si j'avais oublié de la remettre au commissionnaire? (*Il fouille dans sa poche.*) Tout juste!... la voici!... vous la donnerez vous-même au beau-père.

THÉRÈSE.

Il n'y a pas besoin de lettre pour le prévenir, puisque vous voilà.

LEBIDOIS.

Ça le prévient deux fois!... il n'y a pas de mal! (*A part.*) C'est adroit d'avoir fait semblant d'oublier la lettre de mon épouse!... Comme cela je peux observer sans qu'on m'ait attendu. (*Haut.*) Ah ça! respectable gouvernante, nous disons donc que tout va bien ici?... qu'il ne s'y passe rien... d'extraordinaire?

THÉRÈSE.

Dam', en fait d'extraordinaire, je ne vois que vous.

LEBIDOIS.

A merveille! De façon que le cher papa vit toujours bien tranquillement?... Pas de grands diners?... pas de bals, n'est-ce pas?... C'est si fatigant!... et si coûteux!... Il faut qu'il se ménage!... Recommandez-lui cela... de votre part... Et de se coucher de bonne heure!... de se lever... Eh mais! est-ce qu'il serait encore en contact avec son oreiller?... il est au moins... (*Il fait le geste de tirer sa montre.*) Ah! mon Dieu!... j'oublie que j'ai cassé ma montre en descendant de la diligence... l'émotion, en songeant que j'allais revoir le beau-père... il devrait m'en tenir compte! (*Il regarde à la cheminée.*) Eh! eh!... en voilà une superbe! (*Il la décroche et la regarde.*) La

mienne était d'argent... celle-ci est en or! et a répétition!

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Avec ce bijoux précieux,  
Garant d'un avenir prospère,  
J'aurais sans cesse sous les yeux  
Le souvenir de mon beau-père:  
Grâce au talent de l'horloger,  
Cette montre, au devoir fidèle,  
Ne doit jamais se déranger...  
Et je voudrais qu'il fit comme elle!

THÉRÈSE.

Permettez! permettez!... c'est la montre de monsieur... du moins c'est une nouvelle montre qu'il vient de s'acheter.

LEBIDOIS.

Une nouvelle montre?... il vient de l'acheter? et il en a une autre?... J'ai deviné!

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous avez deviné?

LEBIDOIS.

Je vous dis que j'ai deviné!... Qu'est-ce qu'il ferait d'une seconde montre?... ah! si c'était une montre de femme... je ne dis pas! parce que... mais non!... Allons, c'est bien! c'est très-bien à lui d'avoir pensé à moi!

THÉRÈSE.

Hein?

LEBIDOIS, remplaçant la montre.

Je me trouverai là tout à point pour recevoir son cadeau... ça évitera les frais de port.

THÉRÈSE, à part.

Prends garde de le perdre!

LEBIDOIS.

C'est un bon père que le papa Thévenot!... Il aime bien sa fille... et par conséquent il doit m'aimer, moi que sa fille a épousé par amour.

THÉRÈSE.

En voilà de drôles d'idées!

LEBIDOIS.

Je trouve que les parens ont parfaitement raison de ne pas attendre leur mort pour faire des heureux.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous parlez de mort?... Elle est bien loin, j'espère, de cette maison-ci!... Un homme de quarante-cinq ans!

LEBIDOIS.

Je lui en soupçonne quarante-six.

THÉRÈSE.

Pas encore!... et il est très-bien portant, et fort gai, quoiqu'il soit veuf.

LEBIDOIS.

Parce qu'il est veuf!... cependant... (*A part*) De l'adresse! (*Haut.*) Dites-moi, dame Thérèse, est-il bien... complètement veuf?

THÉRÈSE.

Platt-il?

LEBIDOIS.

Je me suis laissé dire à Bordeaux par un de mes amis qui visite tous les ans la capitale des beaux-arts et des beaux-pères, je me suis laissé



dire, dis-je, que le papa Thévenot se donne l'agrément d'une... d'une demoiselle de compagnie... ou quelque autre analogue.

THÉRÈSE.

Analogue ?...

LEBIDOIS.

Ce n'est pas que je le blâme !... au contraire !... je trouve cela très-drôle... et très-moral... du moment que la vertu... et la fortune paternelles ne sont point compromises...

THÉRÈSE.

Est-ce que, par hasard, vous auriez l'infâmie de croire... ?

LEBIDOIS.

Je n'ai l'infâmie de rien du tout, dame Thérèse !... puisque je vous répète que je comprends ça... que je trouve cela très-drôle !

THÉRÈSE.

Comment ? parce que M<sup>lle</sup> Jenny, une brave et bonne demoiselle, viendra, de temps en temps, causer une heure ou deux avec monsieur ?

LEBIDOIS.

A quelle heure... cette heure... ou deux ?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

LEBIDOIS.

Oh ! mon Dieu ! pas grand'chose !... Histoire de savoir si c'est le soir ou le matin ?... Voilà !

THÉRÈSE.

Fi !... c'est une horreur !... une pauvre jeune personne, dont le père est mort, qui a porté le deuil plus de quinze mois, et, pendant tout ce temps-là, n'a presque pas bougé d'avec sa tante...

LEBIDOIS.

Ah !... il y a une tante ?

THÉRÈSE.

Certainement.

LEBIDOIS.

Une vraie tante ?

THÉRÈSE.

Comment ?

LEBIDOIS.

Ah ! c'est que je me suis laissé dire à Bordeaux, par mon ami, qui visite tous les ans la capitale des beaux-arts et des beaux-pères, qu'on voyait quelquefois à Paris des individus qui n'avaient ni famille ni mobilier, et à qui l'on fournissait tout en même temps.

THÉRÈSE.

Par exemple !

LEBIDOIS.

Mon ami prétend qu'on loue ici des tantes et des fauteuils... à prix fixe.

THÉRÈSE.

Quelle abomination !... Apprenez, monsieur, que c'est une respectable dame âgée qui habite avec sa nièce le petit appartement de là-haut, au second.

LEBIDOIS.

L'étage ci-dessus ?... très-bien ! (*A part, en remontant la scène*) Au fait, c'est possible ! mon

ami de Bordeaux est passablement amateur de cancan. (*On entend toucher du piano dans le cabinet.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Ça ?...

LEBIDOIS.

Oui.

THÉRÈSE, à part.

Avec ses idées, s'il se doutait... ? (*Haut.*) C'est un ami de monsieur qui s'amuse à jouer des airs.

LEBIDOIS.

Et à chanter !... Il a une voix de femme bien agréable cet ami-là.

THÉRÈSE.

Oh ! quand on sait la musique...

LEBIDOIS.

C'est juste !

AIR : Une valse légère. (Doche.)

*A part.*

Je ne suis pas musicien, mais gendre,

Et sur ce point je veux être éclairci :

Je vais monter là haut, pour mieux comprendre,

Les drôles d'airs que l'on me chante ici.

*Haut.*

De vos discours, je goûte le mérite,

Mais le piano, je ne puis le sentir,

Lorsque je l'entends, ça m'irrite,

Et je me vois obligé de sortir.

ENSEMBLE.

LEBIDOIS.

Je ne suis pas musicien, mais gendre, etc.

THÉRÈSE.

Ah ! quel malheur d'avoir un pareil gendre !

D'étonnement j'en ai le cœur saisi :

Il est capable, à c'que je peux comprendre,

De vouloir tout bouleverser ici.

*Lebidois sort par le fond, la porte à droite de la cheminée.*

THÉRÈSE, le suivant des yeux.

Eh bien ! où est-ce qu'il va... ? Je crois, Dieu me pardonne, qu'il monte au lieu de descendre ?

#### SCENE IV.

JENNY, THEVENOT, THÉRÈSE.

THEVENOT, à Jenny.

Cette romance est charmante.

JENNY.

C'est pour vous que je l'ai chantée.

THEVENOT.

Avec un talent, une perfection... !

JENNY.

Oh ! si vous me flattez, je chanterai très-mal une autre fois.

THEVENOT.

Je vous en défie.

THÉRÈSE, descendant la scène et les apercevant.

Ah ! monsieur, c'est vous ?... Voilà bien autre chose !... vous ne savez pas ? votre gendre qui est ici !...

THEVENOT, stupéfait.

M. Lebidois ? le mari de ma fille ?



THÉRÈSE.

En propre original; et il vient d'apporter lui-même la lettre qui vous annonce son arrivée.

Elle lui remet la lettre; puis va causer avec Jenny pendant l'absence de Thévenot.

JENNY.

Mon Dieu, mon ami, comme vous paraissez inquiet, mécontent!... cette nouvelle...

THÉVENOT.

Me trouble un peu, j'en conviens: j'étais si loin de m'attendre!... (*A part.*) Encore, si c'était ma fille? deux femmes entre elles peuvent s'expliquer, s'entendre. (*A lui-même, après avoir ouvert la lettre.*) Une lettre de Louise! (*Avec joie.*) Ah! elle m'écrira donc? (*A Jenny.*) Vous permettez? (*Lisant à l'écart et se parlant à lui-même.*) Comment?... mais... elle est arrivée!... Une faillite, dit-elle, qui la force à faire ce voyage... un de ses correspondants de Paris qui lui emporte quelques milliers d'écus... Un M. Sommerville!... Sommerville?... je ne connais pas! Enfin, n'importe!... Puis elle me demande pardon... elle me prie de la recevoir? (*Avec émotion.*) Et pourquoi ne te recevrais-je pas, malheureuse enfant? ai-je jamais refusé?... (*A Thérèse.*) Envoie Joseph tout de suite, rue Saint-Honoré, hôtel des messageries, et qu'il dise à ma fille que je l'attends... qu'elle vienne!... Va, Thérèse.

Thérèse sort par le fond.

JENNY.

Votre fille est à Paris?... oh! que j'auraide plaisir à la voir!

THÉVENOT.

Elle aussi... je l'espère du moins... car, malgré ses torts envers moi, elle est bonne... et si les idées de la province... surtout les idées de son mari n'ont pas exercé leur influence... C'est que vous ne pouvez pas vous figurer quel est cet homme-là!... Rien que de penser que je vais le voir, tout mon sang se bouleverse, et si je ne me tenais à quatre, je crois que je le...

JENNY.

Oh!...

THÉVENOT.

Vous le verrez, vous l'entendrez!... Il m'interrogera sur mes goûts, sur mes habitudes... sur vous-même, peut-être?... oui, sur vous-même, Jenny!... Il poussera l'esprit d'inquisition et d'impertinence jusqu'à me demander depuis quelle époque je vous connais... à quel titre vous venez ici... qui vous êtes?... Mais je lui promets bien!...

JENNY.

Qui je suis?... Eh bien! pourquoi ne lui diriez-vous pas que je suis une pauvre orpheline bien à plaindre sans vous?... Élevée dans l'espérance d'une fortune indépendante, tout-à-coup j'appris la mort presque subite de mon père... qui sans doute fut causée par le chagrin de sa ruine.

THÉVENOT.

Sa probité, son affection pour ses enfans m'étaient connues; comment ne me serais-je pas in-

téressé à vous... à votre frère?... il ne pouvait rien pour vous, lui! simple sous-lieutenant, retenu dans une garnison lointaine au moment où la mort vous enlevait votre père...

JENNY.

Que serais-je devenue?... oh! je veux que votre gendre connaisse toutes vos bontés!

THÉVENOT.

Chère Jenny!

JENNY.

Si vous saviez comme je vous aime!

THÉVENOT.

Vous m'aimez?

JENNY.

Oh! beaucoup! beaucoup!

THÉVENOT.

Et vous m'aimeriez assez pour me... pour m'aimer toujours?

JENNY, souriant.

Pourquoi changer ses habitudes quand elles sont bonnes?

THÉVENOT.

Jenny, que votre âme est noble!... comment ne pas tout faire pour que votre vie soit heureuse?... A propos, et de l'argent... je gage que vous n'en avez plus?

JENNY.

Si fait!

THÉVENOT.

Bien peu!... (*Lui remettant un billet de banque.*) Tenez, voici cinq cents francs.

JENNY.

Comment!... encore à nous?... ô mon ami!

AIR: Vaudeville de Prévile et Tacconet.

Que de bontés pour mon frère et pour moi!

Comment jamais pouvoir les reconnaître?

*Thévenot fait un mouvement.*

Ce sentiment vous déplaît, je le voi,

Vous semblez me blâmer de le laisser paraître?

Je vous croyais plus généreux...

A notre cœur n'imposez pas silence!...

Doit-on, lorsqu'on fait des heureux,

Leur ôter la reconnaissance?

THÉVENOT.

De la reconnaissance!... mais vous ne m'en devez pas, je vous l'ai déjà dit... cette nouvelle somme vous appartient, et, comme les précédentes, c'est un à-compte que j'ai arraché à l'un des nombreux débiteurs de votre père.

JENNY.

Que vous nommez?

THÉVENOT.

Vous ne le connaissez pas; c'est un monsieur... ma foi, son nom... Ah! un monsieur Sommerville... oui, Sommerville... un banquier.

JENNY.

Que vous êtes bon de prendre tant de soins!... grâce à vous, je suis maintenant hors d'inquiétude, car après dix-huit mois d'absence, mon frère est arrivé aujourd'hui.

THÉVENOT.

Je le sais.



JENNY.

Il rapporte d'Alger un peu de gloire et une bonne envie d'y ajouter un peu de plaisirs...

THÉVENOT.

Je veux le fêter aussi, moi, ce cher Gustave, et lui donner un souvenir de la joie que me cause son retour. (*Il va décrocher la montre à la cheminée.*) Voyez ceci, que j'ai acheté... avec votre argent, bien entendu... une petite créance, dont je ne vous avais point parlé et que je destinais à cette eplette.

## SCENE V.

JENNY, THÉVENOT, LEBIDOIS.

Lebidois arrive doucement au fond et s'y arrête.

LEBIDOIS, à part, au fond.

Elle n'est pas là-haut... oh! c'est elle sans doute?... Sapristi!... une bien jolie femme!

JENNY, à Thévenot, qui lui remet la montre.

Quelle belle montre!

LEBIDOIS, à part, au fond.

Il lui donne sa montre!... c'est-à-dire ma montre!

JENNY.

Et c'était pour mon frère...

THÉVENOT.

Oui.

LEBIDOIS, à part, au fond.

Ah! le frère aussi!

JENNY.

Mais c'est trop beau pour un sous-lieutenant.

LEBIDOIS, à part, au fond.

Sous-lieutenant!... Diab!e!

JENNY.

Allons, je vais vite lui envoyer ce précieux cadeau rue de la Pépinière, où il est en ce moment.

LEBIDOIS, à part, au fond.

Rue de la Pépinière!... je ne l'oublierai pas.

JENNY.

En voilà des biens en un jour... une montre et un billet de cinq cents francs!

LEBIDOIS, à part, au fond.

Et cinq cents francs!... Je suis dépouillé!

Il s'avance vivement.

THÉVENOT.

Ah! c'est vous, monsieur!... vous étiez là?

LEBIDOIS, troublé.

Avec le plus grand plaisir... certainement... enchanté...

THÉVENOT, à part.

Il m'espionnait.

JENNY.

Je vous laisse, mon ami.

LEBIDOIS, à part.

Elle le laisse... Son ami!

THÉVENOT, à Jenny.

Monsieur est le mari de ma fille.

JENNY.

Ah!

LEBIDOIS.

Votre très-humble, madame... à l'avantage...

JENNY, à part.

Pourquoi donc me regarde-t-il ainsi?

Elle sort par le fond, reconduite par Thévenot.

## SCENE VI.

LEBIDOIS, THÉVENOT.

THÉVENOT, à lui-même.

Maintenant à nous deux!

LEBIDOIS, à Thévenot.

Parfait, beau-père! parfait!... une taille, des épaules, une montre, des billets de banque...

THÉVENOT, à part.

Diab!e!... il m'a vu lui donner...

LEBIDOIS.

Riche personne!... créature magnifique... une robe du matin d'une élégance... combien ça peut-il coûter à peu près une robe comme ça?... cent francs?

THÉVENOT.

Je l'ignore, monsieur.

LEBIDOIS, riant.

Vous l'ignorez?... farceur de beau-père!

Il fait le geste de frapper sur le ventre de Thévenot.

THÉVENOT, reculant.

Ne me touchez pas, je vous prie.

LEBIDOIS.

Je n'ai pas touché, je ne touche rien... pas même cinq cents livres, comme cette jeune et intéressante étrangère.

THÉVENOT.

C'est que, monsieur, cette jeune et intéressante étrangère, comme vous dites, a peut-être plus de droits que vous à mon affection et à ma fortune.

LEBIDOIS, souriant.

D'autres droits... possible; mais plus de droits, non, oh! non.

THÉVENOT.

Vous croyez?

LEBIDOIS.

Avant tout, vous aimez votre fille, votre fille unique... c'est elle qui a des droits... et comme elle m'a épousé par amour... car c'était un amour...

THÉVENOT.

Aveugle!

LEBIDOIS.

Pourquoi donc ça?

THÉVENOT.

Mais les droits de Jenny... il serait trop long de vous les expliquer... d'ailleurs, je ne veux pas vous les expliquer.

LEBIDOIS.

Suffit! suffit!... je comprends.

THÉVENOT.

Non, monsieur, vous ne pouvez pas comprendre.

LEBIDOIS.

Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

THÉVENOT.

Sachez seulement que je regarde comme un devoir d'assurer le sort de Jenny.



LEBIDOIS, à part.

Il me dit cela tranquillement!... (*Haut.*) Mais...

THÉVENOT, le regardant fixement.

Eh bien! mais?...

LEBIDOIS.

Écoutez donc!... on épouse une fille unique... on fait ses arrangements...

THÉVENOT, le regardant.

Hein?

LEBIDOIS.

C'est-à-dire, on a des idées... (*Thévenot le regarde.*) Non... on n'a pas d'idées... mais on se dit: J'ai un beau-père qui est un bonnête homme, oui, le plus honnête homme du monde... et qui ne voudrait pas faire le plus léger tort à ses enfants et à ses petits-enfants... les intérêts d'un fils issu de son propre sang.

THÉVENOT, avec étonnement.

Vous avez un fils?

LEBIDOIS.

Oui, oui... c'est mon intention d'en avoir un... dans trois ou quatre ans... et je l'appellerai Théophraste... une idée que j'ai!...

THÉVENOT, entre ses dents.

Imbécile!...

LEBIDOIS, qui l'a entendu.

Théophraste?... Je vous assure qu'il sera très-spirituel, au contraire... un enfant qui promet... et vous qui aimez tant votre fille.

THÉVENOT.

Ma fille?... oui, j'avais compté sur elle pour charmer les derniers jours de ma vie.

LEBIDOIS.

Est-ce que nous ne les charmons par les derniers jours de votre vie?... (*Thévenot lève les épaules.*) Dam', voyons, est-ce ma faute?... mes affaires m'appellent à Bordeaux... et les affaires avant tout!... Je ne laisse jamais prendre aux autres ce qui m'appartient, moi!... Je crois que je ferais plutôt tout le contraire!... Forcé de partir, j'emmène ma femme... elle doit me suivre, elle qui m'a épousé par amour... Mais qui pouvait se douter qu'un homme si sage... si...

THÉVENOT, impatienté.

Finirez-vous?...

LEBIDOIS.

Une affaire m'appelle à Paris... J'arrive avec ma femme...

THÉVENOT.

Eh bien?...

LEBIDOIS.

Eh bien! j'allais l'amener ici... mais je ne savais pas au juste... et, dans l'état des choses, ma femme ne doit peut-être pas...

THÉVENOT.

Ne pas venir?... lorsqu'on est allé la chercher de ma part?... Et, tenez, monsieur, la voici!...

LEBIDOIS, à part.

Si l'autre arrive, ça va faire un joli ménage!...

## SCENE VII.

LEBIDOIS, M<sup>me</sup> LEBIDOIS, THÉVENOT.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, allant vers Thévenot.

Mon père!...

Elle s'arrête en voyant l'expression du visage de Thévenot.

THÉVENOT, à part.

Malgré ses torts, comme je l'embrasserais, si son sot époux n'était pas là!...

LEBIDOIS, bas à sa femme.

Tu aurais mieux fait de rester à l'hôtel.

THÉVENOT.

Il y a long-temps que je t'attendais, Louise.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Pardon, mon père, si je ne me suis pas présentée chez vous plus tôt... je vous savais irrité contre moi... vos lettres étaient si rares et si froides!...

THÉVENOT.

Comme les tiennes, ma fille.

LEBIDOIS, à part.

Et dix-huit sous de port!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Je craignais qu'en arrivant comme cela chez vous sans vous prévenir... Allez, mon père, il a bien fallu que j'eusse peu de confiance dans mon mari, et que je tremblasse qu'il ne fit quelques gaucheries...

LEBIDOIS.

Hein?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Dans nos affaires!... et que cette faillite m'inquiétât sérieusement, pour avoir osé venir à Paris.

Elle soupire.

THÉVENOT.

Que veux-tu dire?... Cette faillite menacerait-elle réellement ta fortune?... Tu as l'air abattu, souffrant...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Je crois bien!... Depuis que je suis là, vous ne m'avez seulement pas encore...

THÉVENOT, l'embrassant.

Chère enfant!...

LEBIDOIS.

C'est comme moi, beau-père... Je remarque que vous ne m'avez pas encore offert le moindre rafraîchissement.

THÉVENOT, à sa fille.

Que tu m'as causé de chagrins!... mais oublions cela!... et dis-moi, ce banquier?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Nous perdons très-peu de chose avec lui, et, en tout cas, il nous resterait encore huit mille livres de rentes.

THÉVENOT.

Ah! tant mieux!

LEBIDOIS, à part.

Et quinze que nous aurons un jour du beau-père... (*Haut.*) Total vingt-trois!

THÉVENOT.

Vous dites?...



LEBIDOIS.

Je dis vingt-trois!... c'est une addition que je fais.

THÉVENOT, à part.

Je comprends!... Il est permis d'être gendre... mais pas tant que ça!... (*Haut.*) Dis-moi, Louise, et tes malles, où sont-elles donc?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Encore à l'hôtel!... avant de vous avoir vu, je n'osais...

THÉVENOT.

Quel enfantillage!... (*A Lebidois.*) Voyons, monsieur, faites donc apporter ici tout de suite les malles de votre femme.

LEBIDOIS, bas à sa femme.

Tu ferais mieux de t'en revenir.

THÉVENOT.

Ah!... et en même temps, dites à Thérèse de préparer la plus belle chambre pour ma fille.

LEBIDOIS.

Pour votre fille?... eh bien! et moi?... où comptez-vous donc me loger?... (*Avec intention, en allant vers le cabinet du premier plan à droite.*) Là peut-être?...

THÉVENOT.

C'est un cabinet qui n'est pas du tout habitable.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, souriant.

Je le sais mieux que personne.

AIR: Vaudeville du Jour des noces.

Je me souviens qu'aux jours de mon enfance,  
Ce cabinet me servait de prison.

THÉVENOT, vivement à Lebidois, qui faisait quelques pas vers le cabinet.

D'y pénétrer je vous fais la défense.

LEBIDOIS.

Père barbare, oui, vous avez raison!  
Je ne veux pas, que jamais on me loge  
Dans un endroit où ma femme à gémir:  
Ce cabinet ne fait pas votre éloge...

A part.

Et je ferais peut-être comme lui!

THÉVENOT, à part.

Il faut avoir une patience!... (*Haut.*) Mais allez donc, monsieur, allez chercher vos effets.

LEBIDOIS.

On y va chercher mes effets!... que diable... on y va!... Pourtant je ne suis pas fait pour être mon domestique, entendez-vous, beau-père?... je ne suis pas mon domestique!... Enfin, c'est égal... pour une fois!... (*A part.*) J'ai bien envie d'aller en même temps chercher des nouvelles de ma montre. (*Haut.*) A tout-à-l'heure, cher beau-père!... à tout-à-l'heure!...

THÉVENOT.

Mais allez donc, monsieur, allez donc!

## SCENE VIII.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, THÉVENOT.

THÉVENOT.

Enfin, il a consenti à nous laisser!... ce n'est

pas malheureux!... Il y a si long-temps, ma chère fille, que nous ne nous sommes trouvés ensemble!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Hélas! oui, bien long-temps!... mon mariage et mon départ vous ont condamné à vivre seul.

THÉVENOT.

Seul?... non!... pas précisément!... j'ai d'abord mes domestiques, Thérèse et son mari... puis avec eux, de temps, en temps une personne... on te l'a dit peut-être? (*A part.*) Comment va-t-elle prendre cela?... (*Haut.*) Je ne t'ai jamais parlé de cette circonstance... mais tu trouveras quelque changement dans mes habitudes.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ici?... chez vous?...

THÉVENOT.

Oui... (*Apercevant Jenny, et à part.*) Allons, voilà mon changement qui arrive lui-même sans me laisser le temps de l'annoncer.

## SCENE IX.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY, THÉVENOT.

JENNY.

Je dérange sans doute une conversation bien intéressante; mais monsieur est trop poli pour s'en plaindre, et madame est trop bonne pour ne pas me le pardonner.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, l'examinant.

Eh mais, cette voix... ces traits... C'est toi, Jenny!

JENNY, la regardant.

Comment?... ah! mon Dieu! attends donc!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, à Thénnot.

Mon père, c'est une amie de pension.

AIR: du Pré aux clercs.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY.

Quel moment enchanteur!

Je retrouve une sœur:

La presser sur mon cœur,

N'est-ce pas un bonheur?

D'un heureux souvenir,

Que le temps faisait fuir,

Le présent, l'avenir

Vont pour nous s'embellir.

ENSEMBLE.

THÉVENOT.

Quel moment enchanteur!

Elle trouve une sœur:

La presser sur son cœur

Est pour elle un bonheur!

D'un heureux souvenir,

Que le temps faisait fuir,

Le présent, l'avenir

Vont pour nous s'embellir.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, à Jenny.

Mais combien y a-t-il donc de temps que nous nous sommes quittées?... Te rappelles-tu?

JENNY.

Il y aura quatre ans aux vacances.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, souriant.

Ah!... tu parles encore de vacances, toi?...



JENNY.

C'était notre seul bon temps.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Laisse donc!... Et nos révoltes pendant les classes?... Quels cris! quel tapage!

JENNY.

Quelle joie!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et après, quel pain sec!

JENNY.

Te souviens-tu de Mathilde?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et Eudoxie?...

JENNY.

Qui avait toujours les mains rouges, même en été!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Quel dommage!... une blonde!

JENNY.

Mais, à propos, tu n'es presque pas changée, toi, sais-tu?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Toi, si fait!... tu es encore embellie.

JENNY.

Et toi, donc?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Moi, non!... je suis mariée.

JENNY.

Folle!

THÉVENOT, qui pendant ce temps s'était adossé à la cheminée au fond.

Ah çà! on m'oublie, moi?... Il est vrai que je n'étais pas en classe avec vous.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Excusez-nous, mon père!... quand on retrouve quelqu'un qu'on a connu en pension...

THÉVENOT.

Oui, oui, c'est tout simple!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Vous n'êtes pas fâché?...

THÉVENOT.

Enchanté, au contraire, mon enfant!... car, puisque vous vous connaissez, vous vous aimez... (A lui-même.) Et maintenant je suis tranquille.

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Après une aussi longue absence,

On aime à causer en secret:

D'un témoin souvent la présence

Glace le cœur le plus discret.

Causez donc à loisir ensemble;

De vos beaux jours souvenez-vous!

JENNY.

L'heureux instant qui nous rassemble

Vient de nous les rappeler tous.

ENSEMBLE.

Après une aussi longue absence, etc.

Thévenot sort par la porte à gauche de la cheminée.

## SCENE X.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY.M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ah çà! mais, d'abord, conte-moi donc?... comment as-tu pu savoir que j'étais ici?...

JENNY.

Par Thérèse, qui est montée me le dire au moment où je finissais de m'habiller pour sortir.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Tiens!... tu connais donc Thérèse?

JENNY.

Si je la connais!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et mon père?...

JENNY.

Beaucoup.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

C'est charmant.

JENNY.

Mais assieds-toi... nous causerons mieux.

Elle offre un siège à M<sup>me</sup> Lebidois.M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oh! pardon!... c'était à moi de te prévenir.

JENNY.

Entre amies!... cette chère Aglaé!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Aglaé?... ah! c'est juste!... tu ne me connais que sous ce nom-là... nous étions trois Louise à la pension, et pour ne pas confondre, on en avait débaptisé deux... J'étais une des martyres.

JENNY.

Si tu t'approchais du feu?... Tu as peut-être froid?... ou bien, si tu as besoin de quelque chose, vois-tu, ne te gêne pas... fais comme chez... (Elle se reprend en riant.) Tiens!... moi qui oublie que tu y es chez toi!... ah! c'est que je m'attendais si peu à retrouver ici mon ancienne compagne!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Moi aussi!...

JENNY.

Oh! moi, c'est tout naturel!... Ah! je n'ai pas mis un coussin sous tes pieds!... attends!...

Elle se lève; M<sup>me</sup> Lebidois, qui, depuis un instant, la regarde avec surprise, se lève aussi. Jenny est entrée dans le cabinet.M<sup>me</sup> LEBIDOIS, la suivant.

Où va-t-elle?... (Examinant l'intérieur du cabinet dont Jenny laisse la porte entr'ouverte.) Un métier à broder!... un piano!... Et mon père qui tout-à-l'heure défendait à mon mari...

JENNY, sortant du cabinet avec un coussin en tapisserie.

C'est mon ouvrage!... Regarde!... n'est-ce pas que c'est assez gentil?... (Étonnée du changement qu'elle remarque sur la figure de M<sup>me</sup> Lebidois.) Qu'a-t-elle donc?... quel changement!...

Elle a placé le coussin près du fauteuil.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, à part.

C'est bien extraordinaire!... (Haut.) Jenny, tu n'es pas mariée?

JENNY.

Non!... pourquoi?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

C'est que tu aurais pu être la femme d'un de



nos parens ou d'un ami de mon père, et cette circonstance expliquerait... Mais non, ce n'est pas cela... Il est l'ami de ta mère... et sans doute elle est ici avec toi?...

JENNY.

Ma mère?... oh! il y a bien des années qu'elle est morte... je suis orpheline.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Mais... mon père connaissait le tien?

JENNY.

Oui.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Depuis... très-long-temps?

JENNY.

Je ne sais pas... Je ne l'avais jamais vu venir à la maison.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ah!...

JENNY.

Après la mort de mon père, mort soudaine dont on ne m'a pas voulu dire les détails, car j'étais allée, par son ordre, passer quelques jours chez ma tante, et c'est là que j'appris que j'étais orpheline sans fortune, peu de temps après, dis-je, je pensais à chercher dans mon travail un moyen de vivre, quand M. Thévenot arriva; il parla d'obligations qu'il avait contractées envers mon père, de services rendus qui lui faisaient un devoir de veiller sur mon frère et sur moi... il se montra pour tous deux l'ami le meilleur et le plus dévoué, et se chargea d'arranger nos affaires... Voilà, ma bonne amie, comment je suis devenue presque ta sœur.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Chère Jenny!

JENNY.

Et, en cette qualité, je veux savoir tout ce qui te regarde; comment s'est fait ton mariage...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, *soupirant*.

Ah!...

JENNY.

Pourquoi tu as choisi M. Lebidois?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, *soupirant*.

Ah!...

JENNY, *souriant*.

Et pourquoi tu soupire en ce moment, et lèves les yeux au ciel comme une victime?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oui, victime de ma folie!... voilà tout!... Écoute : Caroline et Nathalie, l'une plus laide, l'autre plus pauvre, et toutes deux plus jeunes que moi, allaient se marier; moi... j'avais...

JENNY.

Qu'est-ce que tu avais... que tu n'oses pas dire?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

J'avais rencontré dans un bal... dans deux bals même... un jeune officier charmant.

JENNY.

Là!... voyez-vous ça!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Il n'avait vu que moi... n'avait parlé... qu'à moi... et m'avait dit...

JENNY.

Qu'il voulait t'épouser, j'en suis sûre.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Il disait que nous nous convenions parfaitement; et que son père, dès qu'il lui aurait parlé, viendrait me demander au mien. Le lendemain, je vis ces demoiselles, et, sans m'expliquer, je leur annonçai que, moi aussi, j'allais me marier... Eh bien! ma chère, je n'entendis plus parler de M. Gustave.

JENNY, *étonnée*.

Il s'appelait Gustave?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

C'est ainsi que je l'avais entendu nommer... et je n'osai pas demander son autre nom... Je l'aurais su... mais il ne revint plus dans cette maison où j'allais souvent, ne parut jamais chez mon père... et Caroline se moquait de moi, disait que j'avais menti, que personne ne me demandait... Alors, pour lui faire voir qu'on voulait de moi, j'acceptai M. Lebidois, qui se présenta, et je forçai mon père à consentir à ce mariage. D'ailleurs, que m'importait, puisque ce n'était pas M. Gustave?... Je préférerai même M. Lebidois, parce que je me disais :

AIR d'*Yelva*.

En voyant à quelle alliance  
L'abandon, hélas! me livra,  
Peut-être de son inconstance  
L'infidèle un jour rougira!  
Et pour qu'il vit de sa conduite horrible  
Que, loin de lui, rien ne me consolait,  
J'aurais voulu, si c'eût été possible,  
Que mon mari fût encore plus laid.

JENNY.

Oh! que tu as été enfant, mon Dieu!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Après cela, il m'aime... il est bon... au fond!... et je fais tout ce que je peux pour l'aimer.

JENNY.

Que je voudrais te voir heureuse, toi, quand je dois tout mon bonheur à ton père!... Ce matin encore, quelqu'un qui me devait une petite somme me l'a remboursée, grâce à lui.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ah!...

JENNY.

Oui, un banquier qui avait fait de mauvaises affaires.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ils ne font donc plus autre chose?...

JENNY.

C'est un monsieur Sommerville.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS *étonnée*.

Sommerville?... et il t'a payée?

JENNY.

Cinq cents francs que ton père m'a remis.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Mais c'est impossible.



JENNY.

Je t'assure.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Je dois le savoir, mon mari est créancier de la faillite.

JENNY.

Lui aussi?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et on ne paiera rien.

JENNY.

Rien, dis-tu?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Rien avant un an... si on paie.

JENNY.

Mais... monsieur Thévenot m'a donc trompée?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oh, non!

JENNY.

Et tout cet argent que j'ai reçu de lui depuis dix-huit mois?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

T'appartenait sans doute.

JENNY.

Comme celui-là peut-être?... Oh, je ne sais plus que croire?... serais-je pauvre?... ne vivrais-je que de ses bienfaits?...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

En tout cas, un ami de ta famille aurait le droit d'être généreux.

JENNY.

Sans mon consentement?... oh! non... Je suis jeune, j'ai du courage!... je peux travailler!... Que faut-il donc penser, mon Dieu?...

Elle s'assied.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Allons, Jenny, calme-toi!...

## SCENE XI.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, LEBIDOIS, JENNY.

LEBIDOIS, à lui-même, au fond.

Mon épouse avec cette femme!... quelle horreur!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, se retournant.

Quelle horreur!... que voulez-vous dire?

LEBIDOIS.

Est-ce que j'ai dit quelle horreur?... ah! oui... quelle horreur... de temps!... voyez comme je suis fait... une pluie... un froid...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

D'où venez-vous donc?

LEBIDOIS.

Je viens de la rue de la Pépinière.

JENNY, se levant vivement.

Comment!... serait-ce de la caserne?

LEBIDOIS.

Possible!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et qu'alliez-vous chercher là?

JENNY.

Ce n'est pas mon frère sans doute?

LEBIDOIS.

Qui sait?

JENNY.

Mais... est-ce que vous le connaissez, monsieur?

LEBIDOIS.

Il n'est pas défendu de faire connaissance.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Pourquoi cet air mystérieux?... Que pouviez-vous avoir à dire à son frère?

LEBIDOIS.

Des choses fort intéressantes pour lui peut-être?... et je me sais bon gré de ma démarche, car c'est un jeune homme bien distingué... un militaire rempli d'honneur... et qui a un fameux poignet... il était loin de soupçonner...

JENNY, avec anxiété.

Quoi donc, monsieur?

LEBIDOIS.

Mais sa ruine complète, le dénuement absolu où son père l'a laissé.

JENNY.

Sa ruine!... en êtes-vous sûr, vous?

LEBIDOIS.

Parfaitement sûr!... j'ai eu des renseignements positifs!... Quand votre père s'est tué...

JENNY.

Il s'est tué?...

LEBIDOIS.

Ah! c'est juste!... on vous a laissé ignorer... Il n'avait plus le moindre sou.

JENNY.

Il serait donc vrai?

LEBIDOIS, à sa femme.

Alors, j'ai félicité cet intéressant militaire sur l'avantage qu'il a de posséder une sœur assez heureuse pour avoir conquis l'amitié d'un homme... respectable...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oh!

LEBIDOIS.

Là-dessus, il m'a pris à la cravate, et il manifestait l'intention de m'étrangler; mais je ne m'en fâche pas!... au contraire!... je l'en estime d'autant plus.

JENNY, à elle-même.

Oh! c'est affreux!

LEBIDOIS.

De vouloir étrangler les gens?... vous avez raison, ça ne se fait pas dans un pays civilisé... Après ça, vous me direz: Il arrive d'Afrique.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Avez-vous bientôt fini?

LEBIDOIS.

C'est précisément ce que je disais à notre gracieux militaire pendant qu'il serrait ma cravate; enfin, il a bien voulu me lâcher en m'annonçant qu'il viendrait aujourd'hui même enlever sa sœur de cette maison... malheureusement son service l'enchaîne là-bas en ce moment.



JENNY.

Malheureuse !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, *à part.*

Pauvre Jenny !... Mais non, il est impossible que mon père...

LEBIDOIS.

Quant à vous, madame Lebidois, préparez-vous à suivre votre époux.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Vous suivre?...

LEBIDOIS.

Oui, nous partirons ce soir.

## SCENE XII.

LEBIDOIS, M<sup>me</sup> LEBIDOIS, THÉVENOT, JENNY.

THÉVENOT, *entrant par la porte à gauche de la cheminée, et entendant les derniers mots.*

Vous partirez ce soir ?

LEBIDOIS.

Oui, cher beau-père; j'emmène mon épouse.

THÉVENOT.

L'emmener ! et pourquoi ?

LEBIDOIS.

J'ai mes motifs.

THÉVENOT.

Des motifs ?

LEBIDOIS.

Ma vertu souffre!...

JENNY, *à Thévenot.*

Monsieur, il faut que je vous parle... à l'instant !

THÉVENOT.

Comment!... des larmes!... Serait-ce vous, monsieur, qui...

LEBIDOIS.

Pardon, beau-père, pardon; je me retire avec mon épouse... Venez, madame Lebidois, venez.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Mon père, soyez convaincu...

THÉVENOT.

Oui, mon enfant, oui, je te comprends... et je crois que, dans tout cela, le coupable, s'il y en a un, est ton mari... Mais, dans ce moment, laisse-moi, laisse-moi, je te reverrai.

LEBIDOIS.

Peut-être, beau-père, peut-être !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, *à part.*

Oh ! non, cela ne se peut pas, il faut que je sache tout.

LEBIDOIS, *bas à sa femme en sortant.*

Elle partira, et nous reviendrons plus tard.

Ils sortent par la porte du fond, à droite de la cheminée.

## SCENE XIII.

THÉVENOT, JENNY.

THÉVENOT.

Qu'y-a-t-il donc, Jenny?... que s'est-il passé ? Au nom du ciel, expliquez-vous !

JENNY.

Monsieur, jusqu'à cette heure, j'ai eu en vous la plus entière confiance; tout ce que vous m'avez dit, je l'ai cru... tout l'argent que vous m'avez apporté, je l'ai reçu... il était à moi, puisqu'il appartenait à mon père, disiez-vous?... eh bien! cet argent, que je remerciais la Providence de m'en voyer par vos mains, à qui appartenait-il ?

THÉVENOT, *trouble.*

Comment ?

JENNY.

Je n'y avais aucun droit, aucun!... pas plus sans doute que sur les cinq cents francs de ce M. de Sommerville.

THÉVENOT.

Oh ! je proteste...

JENNY.

Arrêtez, monsieur... vous oubliez que votre gendre est créancier de cette faillite.

THÉVENOT, *à part.*

Oh ! maudit gendre !

JENNY.

C'était donc vrai?... et toutes les sommes que vous m'avez données...

THÉVENOT.

Non, Jenny, non, pas toutes.

JENNY.

Si, monsieur, toutes!... et moi, j'ai vécu de vos bienfaits!... Ah ! je tremble de jeter un regard en arrière... de penser aux soupçons odieux qui sans doute me poursuivent.

AIR : *Un matelot.*

La pauvreté n'a rien qui soit infâme,

Sans déshonneur on peut-être indigent ;

Mais on ne peut, lorsqu'on est femme ,

Des mains d'un homme accepter de l'argent !

Que m'importait la misère soufferte ?

N'avais-je pas pour moi le seul vrai bien ?

Mais cet argent a consommé ma perte;

L'honneur ôté, je n'ai plus rien !

THÉVENOT.

Jenny, Jenny, qui oserait vous accuser ?

JENNY.

Et qui oserait me défendre?... quels titres avais-je à tant de générosité, moi, pauvre orpheline que vous ne connaissiez pas?... moi, envers qui vous n'aviez aucun devoir à remplir, aucun tort à réparer ?

THÉVENOT.

Qu'en savez-vous ?

JENNY.

Qu'entends-je?... qui suis-je donc?... Qui êtes-vous vous-même?... Pourquoi une étrangère recevrait-elle le bien de vos enfants?... Oh ! parlez donc, monsieur, parlez, je vous en conjure!... vous, que j'aimais tant, j'ai besoin de vous estimer toujours.

THÉVENOT.

Eh bien ! oui, il faut parler!... Jenny, si j'avais causé tous vos malheurs?... s'il était vrai que sans moi votre père vivrait encore?...



JENNY.

Grand Dieu !

THÉVENOT.

AIR : *Soldat français, etc.*

Quand le malheur, qui vint vous accabler,  
 À mes regards vous offrit sans ressource,  
 Des pleurs que j'avais fait couler  
 N'avais-je pas droit de tarir la source ?  
 Mais c'était peu de soulager  
 Vos chagrins et votre misère ;  
 Oui, je devais avec vous partager ;  
 Comment, hélas ! jamais dédommager  
 L'enfant qu'on a privé d'un père ?

JENNY.

Oh ! mais... je ne comprends pas !

THÉVENOT.

Écoutez-moi !... Votre père était commerçant ;  
 je ne le connaissais pas... je ne l'ai jamais vu...  
 pourtant des relations d'affaires existaient entre  
 nos deux maisons. Contraint de faire un voyage  
 en Angleterre, je donne ma procuration à un  
 homme d'une probité rigide... mais impitoyable...  
 De malheureuses spéculations mettent le désordre  
 dans la maison de M. Mallard : je me trouvais  
 son créancier pour une somme assez forte... on  
 le poursuit... il demande du temps... on refuse...  
 L'idée de sa ruine, la perspective d'une faillite  
 inévitable lui jettent le désespoir au cœur... Il ne  
 peut pas survivre à ce qu'il regarde comme son  
 déshonneur, et...

JENNY, avec désespoir.

Il se tue !...

THÉVENOT.

Peu de jours après cette horrible catastrophe,  
 je reviens ! j'apprends que c'est en mon nom  
 qu'on a consommé la ruine d'un honnête com-  
 merçant ; que c'est en mon nom qu'on a poussé  
 un père de famille au suicide !... Il n'était plus  
 en mon pouvoir de rien empêcher... je ne pouvais  
 que réparer !... Jenny, vous savez tout mainte-  
 nant... Repousserez-vous maintenant mon expia-  
 tion, et maudirez-vous encore mes bienfaits ?

JENNY.

Oh ! vous êtes le meilleur et le plus noble des  
 hommes ! ce que je ressens là, pour vous, je ne  
 puis l'exprimer.

THÉVENOT.

Vous me pardonnez votre malheur ?

JENNY.

Toute ma vie sera consacrée à vous bénir.

THÉVENOT.

Et vous accepterez ?

JENNY.

Rien... que votre amitié !... et c'est pour en être  
 digne que je refuse tout le reste !... Ah ! m'éloi-  
 gner de cette maison, où j'avais contracté la douce  
 habitude de vous voir chaque jour, où je trouvais  
 la bonté qui console, l'esprit qui éclaire, la raison  
 qui conseille et dirige, ce sera un bien cruel sa-  
 crifice... mais il le faut !

THÉVENOT.

Jamais, Jenny !

JENNY.

Mon devoir est tracé, monsieur !... vous avez  
 cru faire le vôtre en me trompant, en me com-  
 blant de bienfaits dont j'ignorais la source... et  
 peut-être les fâcheuses impressions qu'ils ont fait  
 naître rejailliront-elles sur toute ma vie ?... Je ne  
 vous accuse pas... je vous respecte et vous ché-  
 ris... mais je ne dois plus rien attendre désor-  
 mais que de mon travail et de mon courage.

THÉVENOT.

Jenny... je ne souffrirai pas...

JENNY, lui tendant la main.

AIR : *de l'Angélus.*

Adieu !... Je vais fuir ce séjour :  
 Croyez à ma reconnaissance !  
 Pourtant de vous revoir un jour  
 Je veux emporter l'espérance ;  
 Seule elle adoucit ma souffrance !  
 Mais plus d'argent, plus de bienfaits !  
 Au sort que le ciel me destine  
 Sans murmurer je me soumets ;  
 Ce n'est qu'un ami désormais  
 Qui visitera l'orpheline.

*Elle sort par le fond.*

## SCENE XIV.

THÉVENOT, puis THÉRÈSE.

THÉVENOT, très-agitée.

Maudit Lebidois !... car c'est lui certainement,  
 c'est lui qui est venu apporter le trouble et le  
 chagrin dans ma maison !... Je devine trop quels  
 affreux soupçons il a exprimés !... quelles idées  
 il a jetées dans l'esprit de cette malheureuse en-  
 fant !

THÉRÈSE, entrant par la porte du fond, à gauche  
 de la cheminée.

Monsieur...

THÉVENOT.

Eh bien ! qu'est-ce encore ?... Que me veut-  
 on ?...

THÉRÈSE.

C'est votre notaire qui vous demande : je l'ai  
 fait entrer dans votre cabinet.

THÉVENOT.

Mon notaire ?... Pardieu, il vient à propos !...  
 Ah ! monsieur mon gendre, je ne suis pas maître  
 de disposer à ma fantaisie de ce qui m'appar-  
 tient, de ce que j'ai gagné par mon travail ?...  
 Ah ! votre beau-père est une proie que vous cou-  
 vez sans cesse du regard ! je déjouerai vos cal-  
 culs !... je dérangerai vos additions ! et je vous  
 apprendrai...

THÉRÈSE.

On vient aussi d'apporter les malles de M. Le-  
 bidois : où faut-il les mettre ?

THÉVENOT.

Qu'il aille au diable avec ses malles !

THÉRÈSE.

Ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

Thévenot sort vivement par la porte du fond, à gauche de  
 la cheminée.



## SCENE XV.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Quelle colère! (*Apercevant M<sup>me</sup> Lebidois, qui entre par la porte latérale de gauche.*) Tiens!... vous étiez là?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oui!... j'ai laissé sortir mon mari, et, cachée dans cette chambre, j'ai entendu toute la conversation de mon père et de Jenny... Ah! Thérèse, que mon père est noble et bon!

THÉRÈSE.

Lui? c'est la perle des hommes... et ceux qui le tourmentent...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ma bonne Thérèse!

THÉRÈSE.

Ce n'est pas pour vous que je dis ça!... mais votre sapajou de mari... car il ressemble à un sapajou... seulement il est plus laid... et s'il y avait une justice...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ecoute, et réponds-moi franchement!... Cette jeune personne qui demeure dans la maison...

THÉRÈSE.

M<sup>lle</sup> Jenny?M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oui!... mon père l'aime... beaucoup?

THÉRÈSE.

Certainement!... mais qui est-ce qui ne l'aimerait pas?... c'est si aimable, si gentil!... Ça a tant de raison, tant de grâce, un si bon caractère!...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Il l'aime... comme il aimait... son enfant?

THÉRÈSE.

Oh! oh!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Réponds-moi donc!

THÉRÈSE.

Dam', si j'osais dire tout ce que je pense?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Je t'en prie!

THÉRÈSE.

Entre nous... je crois qu'il l'aime... pas plus... mais autrement... quoiqu'il n'en dise rien.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et elle?... c'est sans doute l'affection d'une fille pour son père qu'elle éprouve auprès de lui?

THÉRÈSE, hochant la tête.

Hein! hein!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Achève, je t'en conjure!

THÉRÈSE.

Écoutez donc!... Il m'a semblé quelquefois que ça pourrait bien être autre chose.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Tu crois, Thérèse?...

THÉRÈSE.

Que voulez-vous?... il est encore jeune et très-bien, M. Thévenot!... Et puis, il est si bon!... il sait si bien se plier aux goûts, aux idées de la jeunesse!... Elle ne se doute peut-être pas elle-même de ce qui se passe dans son petit cœur... ni lui non plus!... mais moi, je suis là, je regarde, j'observe... et il m'est avis...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Merci, Thérèse, merci!

THÉRÈSE.

Après ça... je peux me tromper... Il ne faudrait pas, voyez-vous...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Non, non!... tu ne te trompes pas.

THÉRÈSE.

Du reste, il paraît qu'elle va quitter la maison?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Peut-être.

THÉRÈSE.

Voilà son frère revenu d'Afrique, et...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ah! mon Dieu!... tu m'y fais songer! les propos tenus par M. Lebidois... Ce jeune homme l'a menacé... il lui en veut sans doute?

THÉRÈSE.

Il y a de quoi!... et ce n'est pas d'aujourd'hui!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Comment?

THÉRÈSE.

Ah! ma pauvre chère enfant, si vous ne vous étiez pas tant pressée de vous marier... si vous m'aviez confié... Il est si gentil garçon!... il vous aimait tant!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Qui cela?

THÉRÈSE.

Pardine!... lui!... le frère de M<sup>lle</sup> Jenny... M. Gustave Mallard!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Gustave!... est-ce possible?... quoi!... ce serait...

THÉRÈSE.

Eh bien, oui! ce jeune officier qui vous avait vue dans deux bals... il y a plus de deux ans de ça!... il avait été forcé de partir tout de suite pour une garnison... et six mois après, quand il revint, vous étiez à Bordeaux avec votre sapajou de mari!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oh! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Il vint voir M. Thévenot, son bienfaiteur... alors, il me conta ses chagrins... dont je n'ai jamais rien dit à personne... et il alla en Alger avec son régiment... Jugez s'il doit aimer M. Lebidois!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Ah! s'il lui reste dans le cœur quelque bon sentiment pour moi...



THÉRÈSE.

Je crois ben qu'il lui en reste!... ce n'est pas les Bédouines qui ont pu... D'abord il me l'a dit en partant: Je l'aimerais toujours.

Elle remonte la scène pour sortir.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Qu'il m'oublie, au contraire!... mais qu'il oublie aussi les paroles de M. Lebidois!... qu'il respecte l'homme dont je porte le nom.

THÉRÈSE, regardant à la fenêtre.

Ah! voilà M. Thévenot qui reconduit son notaire!... ils causent ensemble sous la porte cochère.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, à elle-même.

Un duel?... c'est qu'il en est capable!... Vite, vite! une lettre à M. Gustave... (*Haut.*) Thérèse, il faut que j'écrive tout de suite.

THÉRÈSE.

Eh bien! entrez dans le cabinet de monsieur.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et quelqu'un pour porter ma lettre?

THÉRÈSE.

Joseph est là.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Bien! bien!... merci, Thérèse, merci!

Elle sort vivement par la porte du fond, à gauche de la cheminée.

## SCENE XVI.

THÉRÈSE, LEBIDOIS.

THÉRÈSE, seule.

M. Gustave et elle... quel joli couple ça aurait fait!... au lieu de ce vilain Gascon...

LEBIDOIS, à la cantonade au fond.

Je vous répète que je veux mes malles... que diable! elles sont à moi peut-être, mes malles!

THÉRÈSE.

Qui est-ce qui vous dit le contraire?

LEBIDOIS.

Celui-là serait fort mal avisé. Mais il faut qu'on les reporte tout de suite à l'hôtel.

THÉRÈSE.

C'est tout juste ce qu'a dit M. Thévenot quand elles sont venues.

LEBIDOIS.

Ah! c'est d'un bon père!

THÉRÈSE.

Vous voyez bien que vous n'avez pas besoin de crier pour les ravoir, vos malles.

LEBIDOIS.

Oh! dame Thérèse, je ne m'alarme pas, c'est un mouvement de colère qui passera; il me rendra justice plus tard.

THÉRÈSE.

Il vous la rend déjà.

LEBIDOIS.

Pourrait-il toujours fermer son cœur à l'homme que sa fille a épousé par amour?

THÉRÈSE, à part.

Il y tient!

LEBIDOIS.

Des motifs pressans me forcent à retourner à

Bordeaux. (*A part.*) Ce petit diable d'officier a un poignet d'enfer. (*Haut.*) Mais je reviendrai avec mon épouse, nous ne quitterons plus le papa Thévenot... je ferai sa partie de domino ou de loto, et il goûtera près de nous, de nous seuls, un bonheur patriarcal... oh!

THÉRÈSE.

En attendant, vous pouvez lui faire vos adieux, car le voilà qui rentre.

Thérèse sort à l'entrée de Thévenot.

## SCENE XVII.

LEBIDOIS, THÉVENOT.

THÉVENOT, entrant par le fond, à droite de la cheminée.

C'est encore vous; monsieur!

LEBIDOIS.

Oh! cher beau-père... encore!... c'est un mot de reproche.

THÉVENOT.

Remerciez-moi de ne pas vous en adresser d'autres.

LEBIDOIS.

Qu'ai-je donc fait de si criminel?

THÉVENOT.

A tout autre que vous, monsieur le mari de ma fille, je tâcherais de faire sentir l'indignité d'une pareille conduite; à tout autre que vous je dirais que vous seriez le plus abominable des gendres si vous n'étiez le plus sot des hommes... mais vous ne me comprendriez pas.

LEBIDOIS.

Vous ne gazez pourtant pas beaucoup.

THÉVENOT.

Du reste, en voilà assez!... Vous m'avez annoncé votre départ, et je ne vous retiens pas.

LEBIDOIS.

Ainsi, père dénaturé, vous verrez partir sans regret l'homme que l'amour de votre fille a choisi?

THÉVENOT.

Avec plaisir, monsieur; et, je vous en prie, partez vite, car votre présence m'est tellement insupportable, que je préférerais quitter cette maison...

## SCENE XVIII.

LEBIDOIS, THÉVENOT, M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY, par le fond.M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Arrêtez, mon père!

THÉVENOT.

Que vois-je?... avec Jenny!

LEBIDOIS, à part.

Ma femme la ramène!

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oui, mon père, avec Jenny, qui ne voulait pas me suivre, et que j'ai contrainte à descendre. Je sais tout; j'étais là, cachée dans cette chambre, quand vous lui avez révélé...



THÉVENOT.

Vous m'écoutez ?

LEBIDOIS, à part.

C'est ce qu'il y a de mieux pour entendre.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, timidement.

Oh ! ce n'est pas tout, mon père ; il y a peu d'instans, j'étais dans votre cabinet, et mes regards sont tombés sur un projet de testament...

LEBIDOIS, à part.

Un testament !

THÉVENOT.

Eh bien !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Pardonnez-moi, mon père !

THÉVENOT, fâché.

Ah !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Il est encore inachevé... le souvenir de votre fille vous a retenu sans doute ?

THÉVENOT.

Peut-être ?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oh ! oui !

LEBIDOIS, à part.

Le Bédouin de beau-père nous dépouillait !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et ce monument de colère contre vos enfans, vous ne le laisserez pas subsister, mon père, vous l'anéantirez, vous devez l'anéantir !

THÉVENOT, colère.

Louise !

LEBIDOIS, à part.

Mon épouse est une héroïne ! mon épouse est une Jeanne d'Arc !... Ah ! c'est-à-dire, non !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Si vous avez des torts involontaires à réparer envers Jenny, ce n'est point un testament, c'est un autre acte qu'il faut dicter aujourd'hui même.

LEBIDOIS.

Hein ?

THÉVENOT.

Un autre acte ?

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Oui ; un contrat de mariage !

LEBIDOIS.

Oh !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

J'ai interrogé le cœur de Jenny ; je sais ce qu'éprouve le vôtre, et je vais gagner une belle-mère en conservant une amie.

LEBIDOIS, à part.

C'est atroce !

THÉVENOT.

Quoi !... il serait possible ?... Jenny consentirait ?...

JENNY.

A continuer de vous aimer... à me faire un devoir de ce qui était mon bonheur !

THÉVENOT, passant entre M<sup>me</sup> Lebidois et Jenny.

Quelle joie !

LEBIDOIS, à part.

Oh ! mon pauvre petit Théophraste ! te voilà ruiné !

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Vous n'en voulez plus à votre fille ?... vous ne regrettez plus ce testament ?

THÉVENOT.

Ma chère Louise !...

M<sup>me</sup> LEBIDOIS.

Et vous pardonnez aussi à mon mari ?... car, sans les chagrins qu'il vous a causés, sans les injustes soupçons qu'il a fait peser sur Jenny, jamais peut-être je n'aurais su ce que vous éprouviez tous deux en silence.

LEBIDOIS, à part.

J'ai fait là une belle opération !

THÉVENOT.

Tu as raison, ma fille, plus de rancune !... c'est ton mari qui a fait mon bonheur.

JENNY.

Sans le savoir.

LEBIDOIS, à part.

Et sans le vouloir.

## SCENE XIX.

LEBIDOIS, THÉRÈSE, M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY, THÉVENOT.

THÉRÈSE, entrant par le fond à droite de la cheminée.

M. Gustave demande s'il peut entrer ?

JENNY.

Mon frère !

LEBIDOIS.

L'officier !... diable ! qu'il n'entre pas !

THÉRÈSE.

Oh ! vous n'avez rien à craindre, tout est oublié ! (*Bas à M<sup>me</sup> Lebidois.*) Il a reçu votre lettre ! il est si heureux de vous revoir !

JENNY, passant entre Thévenot et M<sup>me</sup> Lebidois.

Allons le trouver ! (*A M<sup>me</sup> Lebidois.*) Viens, que je lui présente ma belle-fille.

M<sup>me</sup> LEBIDOIS, à part.

Oh ! comme mon cœur bat !

JENNY.

Plus de séparation !... désormais nous serons tous unis et heureux.

LEBIDOIS, à part.

Je ne le suis pas, moi !

THÉRÈSE, qui l'a écouté, avec intention.

Vous le serez !

ENSEMBLE.

AIR : *Inésille, qu'elle est gentille.* (Domino noir.)THÉVENOT, M<sup>me</sup> LEBIDOIS, JENNY, THÉRÈSE.

Plus de colère !

Ce jour prospère

Va, je l'espère,

Combl<sup>nos</sup>er vos vœux.

LEBIDOIS, à part.

Quelle colère !

Mon cher beau père

Vient de me faire

Un tort affreux !

JENNY, au public

AIR d'Aristippe.

Pauvre orpheline, et qu'on disait gentille,  
Par les soupçons j'ai vu mon nom flétrir :  
Mais en un jour je trouve une famille,  
Une fortune, un honorable abri,  
Et tout cela vient avec un mari !  
Peut-être ici quelque âme généreuse  
Pense à notre âge, et, prompt à s'alarmer,  
Craint qu'avec lui je ne sois pas heureuse ?  
Venez nous voir pour vous en informer.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.





ACTE 1<sup>er</sup>, SCÈNE XIII.

# **QUITTE OU DOUBLE,** **COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,** **par MM. Ancelot et Paul Duport,**

**MISE EN SCÈNE DE M. VIZENTINI.**

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,  
 LE 19 SEPTEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS DE BLANDAS. . . . .	M. ÉMILE TAIGNY.	UN SERGENT. . . . .	M. CAMIADE.
VERNOUILLET, fermier général. . . . .	M. LEPEINTRE JEUNE.	M <sup>lle</sup> HERMINIE DE TOURVEL. . . . .	M <sup>me</sup> GUILLEMIN.
POLIVEAU, frère de lait du Marquis. . . . .	M. RAVEL.	ALINE DE POMMEREUIL, sa cousine. . . . .	M <sup>me</sup> TAIGNY.
		UN DOMESTIQUE, INVITÉS, RECORS.	

*La scène se passe en 1768, au premier acte, dans la maison de campagne de Vernouillet, à Meudon ; au deuxième acte, deux ans après, chez mademoiselle Herminie de Tourvel, à Lille.*

NOTA. Les personnages sont places en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier indique occupe la gauche du spectateur.

## **ACTE PREMIER.**

Le théâtre représente un jardin. A gauche du spectateur, un pavillon qui est censé tenir au château ; on n'en voit que la fenêtre qui donne sur la salle et s'ouvre en dehors. A droite, un bosquet, Au fond, allées latérales.

### **SCÈNE PREMIÈRE.**

Au lever du rideau, Poliveau est en scène, appuyé sur son râtelier ; il tient à la main un bouquet de violettes.

**POLIVEAU, seul.**

Allons, v'là ma besogne en bon train : mes fleurs sont arrosées, mes plates-bandes sont pro-

pres que c'est une bénédiction... mes allées ratis-  
 tissées à faire plaisir!... Ce que c'est que de  
 nous, pourtant!... moi, frère de lait d'un mar-  
 quis, jardinier chez un traitant, un fermier gé-  
 néral, un gripe-sou!... ah! ce n'était pas là ce  
 que j'aurais voulu!... Il me semblait que j'étais  
 né pour autre chose, et qu'un mousquet m'au-



rait paru moins lourd qu'un râteau... mais il faut bien se résigner à avoir pour maître un monsieur Vernouillet... Vernouillet!... quel nom!...

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Intendant chez un grand seigneur,  
J' l'ai vu n'ayant ni sou ni maille;  
C' n'était alors qu'un p'tit voleur,  
Maint'nant c'est en grand qu'il travaille!  
J' sais comment monsieur Vernouillet  
Chaqu' jour augment' son opulence :  
Que d' mauvais herb's on arrach'rait  
Si, comm' son jardin, il pouvait  
Fair' ratisser sa conscience!

Mais je ne m'en chargerais pas!... la besogne serait trop rude!... Ah ça! v'là l' bouquet que j'ai préparé pour M<sup>lle</sup> Aline de Pommereuil... Quelle charmante petite espiègle! comme c'est vif, alerte et gai!... (*Il regarde vers le fond.*) Eh bien!... eh bien!... c'est elle que j'aperçois... elle court... elle court... ah! Dieu me pardonne, elle court sur mes plates-bandes!... (*Il appelle.*) Mamselle Aline!... mamselle Aline!... Prenez donc garde!...

## SCENE II.

POLIVEAU, ALINE.

ALINE, qui entre en courant.

A quoi?

POLIVEAU.

A mes plates-bandes... Vous marchez dessus.

ALINE.

Qu'est-ce que ça fait?

POLIVEAU.

Ça fait... ça fait du dégât.

ALINE.

Ah! c'est vrai, mon bon Poliveau, et j'ai tort!... moi détruire vos fleurs quand vous m'en faites de si jolis bouquets toutes les fois que je viens ici!

POLIVEAU, lui présentant son bouquet de violettes.

Et encore ce matin, mamselle!... Je n'ai pas oublié que vous adorez la violette.

ALINE, le prenant et le respirant.

Oh! merci!... Un parfum!... (*L'attachant à sa ceinture.*) Raison de plus pour que je regrette d'avoir tout-à-l'heure... mais, voyez-vous, c'était plus fort que moi!... le plaisir, la joie...

POLIVEAU.

Il vous est donc arrivé un grand bonheur?

ALINE.

Le plus grand de tous!... Je ne suis plus au couvent.

POLIVEAU.

Ah bah!...

ALINE.

De ce matin!... Et voilà pourquoi, en arrivant ici, j'avais besoin de courir, de sauter, pour me bien prouver que je suis libre!... libre!... quelle idée! quel mot!... et penser que ce n'est

plus seulement pour quelques heures, pour une journée... mais pour toute la vie... oh! vous n'imaginez pas ce qu'on éprouve, vous!... vous n'êtes jamais sorti d'un couvent d'ursulines.

POLIVEAU.

Je n'y suis même jamais entré... (*A part.*) Malheureusement! (*Haut*) Ah ça! votre cousine, M<sup>lle</sup> Herminie de Tourvel, s'est donc laissé toucher par vos prières?

ALINE.

Elle?... une vieille fille?... non, non!... ça n'a pas de sensibilité!

POLIVEAU.

Quelquefois!... ça dépend!...

ALINE.

N'était-ce pas de la barbarie?... elle, ma seule parente, au lieu de me garder à Lille, dans sa maison, quand je suis devenue orpheline, m'envoyer à Paris dans ce maudit couvent où je serais morte d'ennui si la femme de votre maître, cette chère Isaure, n'était venue me chercher de temps en temps, pour m'amener ici dans sa campagne de Meudon!... elle a si bon cœur!...

POLIVEAU.

Dam!... la femme d'un fermier général!... il faut qu'elle en ait pour deux dans le ménage.

ALINE.

Malheureusement, le soin de sa santé l'avait obligée de partir il y a deux mois pour les eaux d'Aix.

POLIVEAU.

Ça, c'est vrai... toujours malade... les chagrins...

ALINE.

Des chagrins!... et lesquels?

POLIVEAU.

Ma foi! quand il n'y aurait que celui de s'appeler M<sup>me</sup> Vernouillet, pour une femme qui avait de la naissance, qui en était fière... un nom comme ça... (*A part.*) Encore c'est ce qu'il y avait de plus beau dans le mari.

ALINE.

Eh bien! si c'est la tristesse qui l'a fait partir, je n'en ai pas eu moins à rester; ne sortant plus du couvent, sans espoir de visites et de distraction, je n'y tenais plus... je me dis : Il faut à tout prix que je m'affranchisse de mes tyrans.

POLIVEAU.

Des tyrans embéguinés.

ALINE.

Et pour ça, il n'y a qu'un moyen, c'est d'être pour elles encore plus insupportable qu'elles ne le sont pour moi, et de les forcer à me renvoyer elles-mêmes; ce qui fut bientôt fait!

AIR de *Marianne*.

Prenant les clefs de la tourière,  
Des sœurs divulguant les secrets,  
Souvent, quand sonnait la prière,  
J'avais caché les chapelets;  
Les friandises  
Les plus exquises



Disparaissaient sous mes terribles mains :

Dieu ! quel pillage !

Quel gaspillage !

Adieu, sirops, macarons, massépains !

En paradis, on peut m'en croire,

Elles iront, grâce à mes soins,

Car mon séjour leur vaut au moins

Cent ans de purgatoire.

Aussi elles ne m'appelaient plus que le petit démon, le mauvais sujet : voilà comment j'en suis venue à mon honneur.

POLIVEAU, *riant*.

Il est joli, l'honneur ! c'est donc ça qu'elles s'informaient si souvent du retour de M<sup>me</sup> Vernouillet ? et à peine est-elle arrivée d'hier au soir, crac, voilà qu'on vous expédie ici ce matin.

ALINE.

C'est la première fois que j'ai obéi de bon cœur, car ma cousine ne pourra se dispenser de me reprendre, de me garder près d'elle à Lille, dans cette ville, la plus amusante, dit-on, de tout le royaume, qui est constamment le passage de toute la noblesse, depuis qu'on a la guerre en Flandre... et alors...

Alors ?...

POLIVEAU.

ALINE

Air : *Vaudeville du Piège*.

Parmi ces officiers brillants

Que la guerre amène dans Lille,

Je puis trouver...

POLIVEAU.

Un mari ? je comprends !

Mais ils n'ont qu'à passer dans la ville.

ALINE.

Raison de plus... on nous dit qu'ici bas

Où l'homme est en pèlerinage,

Le bonheur est passager !... en ce cas,

Il faut le saisir au passage.

POLIVEAU.

C'est juste... Diable !... diable !... on apprend à raisonner au couvent... mais, M<sup>lle</sup> Aline, vous êtes bien pressée... à peine quinze ans, et déjà des idées de mariage... Regardez donc votre cousine, qui n'est pas encore mariée à plus de quarante ans.

ALINE.

Dont bien elle enrage... Elle était prude dans sa jeunesse ; tous les partis qui se présentèrent, elle les rejeta avec dédain... ma foi, l'âge est arrivé, et les partis...

POLIVEAU.

Sont partis.

LE MARQUIS, *de loin à la cantonade*.

C'est bon, j'attendrai dans le jardin.

ALINE.

Qui vient là ? ce n'est pas votre maître ?

POLIVEAU.

M. Vernouillet ?... non, au contraire, c'est un tout jeune homme, bien avenant, bien aimable.

ALINE, *avec intérêt*.

Ah !

POLIVEAU.

Je ne dis pas ça parce qu'il est mon frère de lait, et que je me jetterais au feu pour lui ; mais vrai, toutes les qualités... du cœur, de l'esprit... un beau nom... marquis de Blandas... M. Vernouillet a commencé par être l'intendant de son père... aussi, pauvre jeune homme, son héritage ne se compose guère que de sa bonne mine...

ALINE.

Mais comment se fait-il que je ne l'aie jamais rencontré ici ?

POLIVEAU.

Parce qu'il n'y était jamais venu avant le départ de ma maîtresse... Il arrive de sa province.

ALINE.

Oh ! je suis curieuse de le connaître.

POLIVEAU.

Justement... le voici...

### SCENE III.

POLIVEAU, LE MARQUIS, ALINE.

LE MARQUIS, *sans voir Aline, qui se tient un peu à l'écart près du bosquet*.

Ah ! Poliveau... je te cherchais.

POLIVEAU.

Moi, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Sans doute.

ALINE, *à part*.

Le fait est qu'il est gentil !

LE MARQUIS.

Impossible de trouver Vernouillet.

POLIVEAU.

Ah ! oui !... dans ses préparatifs pour fêter le retour de madame...

LE MARQUIS.

Qu'on dit fort jolie, et avec qui je serai charmé de faire connaissance... Mais en attendant, j'étais bien aise de causer avec toi.

POLIVEAU.

Vous êtes bien bon, monsieur Gaston, et surtout pas fier.

LE MARQUIS.

Dans mon intérêt, car tu me fais connaître ce Paris nouveau pour moi, et où tu es depuis quatre ans chez Vernouillet... la maison d'un fermier général, le rendez-vous du luxe et des gens à la mode.

POLIVEAU.

C'est sûr que j'avais belle à m'y déniaiser...

LE MARQUIS.

Et, heureusement, ce que tu gagnais en esprit, tu ne l'as pas perdu en bon cœur. Aussi j'aime à me souvenir que nous sommes frères...

POLIVEAU.

Et à le dire devant tout le monde, sans craindre les rieurs, comme dernièrement cet autre marquis...



LE MARQUIS.

Ah! M. de Bièvre...

POLIVEAU.

Qui vous disait en me regardant : « Ah! c'est votre frère de lait?... eh bien! tout le laid lui est resté. »

ALINE, *éclatant de rire.*

Ah! ah!... ça, c'est bien vrai... ah! ah!

POLIVEAU.

Merci.

LE MARQUIS.

Que vois-je?... une si jolie personne!... et tu ne me prévenais pas... Serait-ce à madame Vernouillet que j'ai l'honneur...?

ALINE.

Madame, moi?... Hélas! non, monsieur! je ne suis encore que demoiselle, tout simplement.

LE MARQUIS.

Et fort heureusement pour nous, puisque ça nous laisse encore de l'espoir.

ALINE.

Monsieur!

POLIVEAU, *bas au Marquis.**Air de Julie ou le pot de fleurs.*

Tenez, voyez! se trouble-t-elle!

Tout comme auprès d'un amoureux!

LE MARQUIS, *à Aline.*

Pourquoi rougir ainsi, mademoiselle,

Et nous dérober vos beaux yeux?

Si devant ceux que charme tant de grâce

Vous persistez à les baisser,

Il vous faudra désormais renoncer

À regarder personne en face.

ALINE, *à part.*

Dieu, qu'il a d'esprit! (*Haut.*) En vérité, monsieur, je ne sais comment vous répondre... au couvent, on ne nous enseignait pas... mais j'ai de la bonne volonté; ainsi ne vous découragez point... continuez seulement à m'adresser des galanteries, et ça finira par ne plus m'embarrasser du tout.

LE MARQUIS.

Vraiment!

POLIVEAU, *bas au Marquis.*

Est-elle naïve!...

LE MARQUIS.

Adorable...

ALINE.

En attendant, je vais savoir si M<sup>me</sup> Vernouillet est visible... et, alors, je lui annoncerai votre visite... je lui dirai qu'un marquis très-aimable, d'une jolie tournure...

LE MARQUIS, *avec un geste de modestie.*

Mademoiselle...

ALINE, *se reprenant.*

Ah! c'est vrai!... je ne devais peut-être pas dire devant vous... mais, c'est égal, n'y faites pas attention. Une autre fois je garderai ces obser-

vations-là pour moi seule. (*Lui faisant une belle révérence.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Permettez, de grâce...

Il lui donne la main, la reconduit jusqu'à l'allée qui est derrière le pavillon, et la salue; nouvelle révérence d'Aline. Elle sort.

## SCENE IV.

LE MARQUIS, POLIVEAU.

LE MARQUIS.

Voilà bien la petite espiègle la plus piquante que j'aie jamais vue.

POLIVEAU.

Et monsieur le marquis doit juger en connaisseur... Avec une mine comme la sienne, on a dû être à même de faire des comparaisons.

LE MARQUIS.

Moins que tu ne crois... J'ai commencé tard. La ruine de mon père l'avait forcé à se confiner dans notre vieux manoir ruiné comme nous... Enfin, lorsqu'il y a un an je restai seul et maître de mes actions, je voulus compter avec moi-même, le compte ne fut pas long... mon héritage se bornait à une cinquantaine de mille livres.

POLIVEAU.

Ce que votre famille avait eu de rentes.

LE MARQUIS.

Je me dis alors :

*Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans une somme aussi bornée

On a de quoi végéter cinquante ans,

Ou vivre, et bien vivre, une année...

Mon choix fut fait en peu de temps.

Vivre d'abord... la fortune infidèle

Est femme, et lui montrer, ma foi,

Que je ne m'occupe pas d'elle,

C'est la forcer à s'occuper de moi;

Si je ne m'occupe pas d'elle,

Je la contrains à s'occuper de moi.

Je me mis donc à courir la Gascogne, la Provence, distribuant partout sur mon passage œillades, billets doux, fêtes et coups d'épée, rencontrant plus de plaisir que d'amour, et plus de volages que de cruelles.

POLIVEAU.

Les cruelles sont très-rares; n'en trouve pas qui veut.

LE MARQUIS.

J'en ai trouvé une pourtant.

POLIVEAU.

Ah bah!

LE MARQUIS.

Et où la vertu va-t-elle se nicher?... c'était aux eaux... aux eaux d'Aix.

POLIVEAU.

Tiens... juste où était M<sup>me</sup> Vernouillet.



LE MARQUIS.

La femme de ton maître ! je n'ai pas entendu prononcer son nom.

POLIVEAU.

Ah ! dam ! c'est qu'elle ne se souciait peut-être pas d'en faire parade... madame Vernouillet !... ça n'est pas beau !

LE MARQUIS.

Et puis, je n'avais qu'une seule pensée, la brillante conquête à laquelle j'aspirais... Jolie, spirituelle, langoureuse, et malgré cela coquette, ah !... coquette, comme les femmes qui veulent se dédommager d'être sages... Bref, sa résistance m'avait si fort piqué au jeu, que j'employai tout un grand mois à la séduire.

POLIVEAU.

Et elle fut séduite ?

LE MARQUIS.

Je t'en fais juge... j'avais arraché un rendez-vous.

POLIVEAU.

Très-bien !

LE MARQUIS.

Et quand je m'y présentai, plus personne.

POLIVEAU.

Ah diable ! très-mal.

LE MARQUIS.

Elle était partie deux heures auparavant.

POLIVEAU.

Elle aura eu peur de ne plus pouvoir se débattre.

LE MARQUIS.

Et, comme François I<sup>er</sup>, je pouvais m'écrier : Tout est perdu, hors l'honneur... J'aurais bien couru après.

POLIVEAU.

Après son honneur !

LE MARQUIS.

Mais comment savoir où elle était allée ? d'autant plus qu'une découverte vint ajouter à mon embarras. Elle se faisait appeler la duchesse de Cergy.

POLIVEAU.

Des duchesses !... rien que ça !

LE MARQUIS.

Et je sus que celle à qui appartenait ce titre était une douairière vieille et laide. Ce n'était donc pas ma fugitive.

POLIVEAU.

Je disais aussi : une duchesse qui se sauve... allons, allons... elles passent pour plus braves que ça.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, un obstacle décisif : ma situation financière... le papillon avait fourni sa belle mais courte existence ; le moyen de voltiger encore au soleil quand ses ailes n'étaient plus dorées ? Je renonçai donc à poursuivre mon inconnue, et laissant en chemin l'amour, le sentiment, toutes les belles illusions, je me rendis à Paris pour y faire ma fortune.

POLIVEAU.

C'est ce qu'on a de mieux à y faire.

LE MARQUIS.

Et justement, une occasion admirable... un régiment que je puis avoir !

POLIVEAU, avec élan.

Un régiment, monsieur Gaston !

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A vous !... quel bonheur ! quelle ivresse !

Un régiment... ce que déjà

Pour vous je désirais sans cesse,

Car je m'en disais : Il m'en rôlerait,

Lui que jadis, et dès l'enfance,

Avec tant d'ardeur j'avais servi,

N' me r'fus'ra pas, en récompense,

D'aller me faire tuer pour lui.

LE MARQUIS.

Brave garçon !

POLIVEAU.

Au diable le râteau, la bêche et le Vernouillet ! Quand nous mettons-nous en campagne ?... Quel sera notre uniforme ?

LE MARQUIS.

Doucement !... comme tu y vas !... Rien de conclu encore !... le régiment est disponible... voilà tout !... Un colonel qui est dans de mauvaises affaires, obligé de vendre tout de suite... j'ai fait des offres... cent mille livres.

POLIVEAU.

Cent mille livres !

LE MARQUIS.

Comptant... ça ne serait pas cher.

POLIVEAU.

Et de quoi payer ?... Encore si vous n'aviez pas mangé vos cinquante mille...

LE MARQUIS.

Eh donc !... je serais en déficit de moitié. (*Souriant.*) Et je ne fais rien à demi.

POLIVEAU.

Mais...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Mais tout va dépendre d'un projet qui m'amène ici... et j'espère...

VERNOUILLET, en dehors.

Vite !... avant que ma femme sorte de chez elle.

POLIVEAU.

Voilà mon maître.

LE MARQUIS.

Vernouillet... laisse-moi lui parler... et rends-moi un service.

POLIVEAU.

Dix, vingt, trente, jamais assez.

LE MARQUIS.

Va-t'en à l'autre bout de Meudon... cette belle maison de campagne qui est au premier commis des bureaux de la guerre.

POLIVEAU.

Je connais ça...

LE MARQUIS.

Il doit me faire annoncer si ma dernière offre a été acceptée.



POLIVEAU.

Les cent mille livres?... Soyez tranquille... dans un instant je vous apporte la réponse.

~~~~~

## SCENE V.

LE MARQUIS, VERNOUILLET.

VERNOUILLET, *de l'intérieur du pavillon.*

Rangez ces tableaux, ces porcelaines... que ma femme en entrant dans le pavillon trouve toutes les surprises que je lui ai ménagées. (*Il ouvre derrière le pavillon une porte dont on voit l'extrémité quand elle s'ouvre; après l'avoir refermée, il paraît en scène.*) Ah! c'est notre jeune marquis... comment! ici... au jardin...

LE MARQUIS.

Oui... je n'ai pas de vocation pour les anti-chambres... et puisque vous me faites attendre...

VERNOUILLET.

Dam!... c'est parce que...

LE MARQUIS.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Allons, n'en faites pas mystère,  
Vous souvenant d'avoir jadis  
Plus d'une fois attendu chez mon père,  
Vous vous rattrapez sur le fils.

VERNOUILLET.

Non pas, non pas, mais ma femme m'accable,  
Par son retour, de mille soins pressans;  
Vous concevez! pour lui plaire, être aimable?

LE MARQUIS, *le regardant.*

Ça doit vous prendre bien du temps,  
Ça doit, au fait, vous prendre bien du temps!

VERNOUILLET.

Mais me voilà tout à vous. De quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

D'une affaire que je viens vous proposer.

VERNOUILLET.

Une affaire!... dans votre situation...

LE MARQUIS.

Vous voulez dire, ma pauvreté, que vous connaissez mieux que personne, et pour cause... car elle date de l'époque où vous étiez intendant chez nous. Notre fortune baissait rapidement tandis que la vôtre s'élevait dans la même proportion, et un beau jour il s'est trouvé que nous n'avions plus rien, et que vous étiez riche.

VERNOUILLET.

Il est vrai; le hasard m'avait favorisé... mais enfin, l'affaire en question? Comptez sur tout mon intérêt, toute mon amitié.

LE MARQUIS, *avec une nuance de dédain.*

Oh! l'amitié!... Tenons-nous-en à l'intérêt... comme il y a cent pour cent à gagner.

VERNOUILLET.

Cent pour cent!

LE MARQUIS.

Il me semble que c'est un intérêt fort honnête.

VERNOUILLET.

Ça me va... ça me va très-bien... expliquez-vous.

LE MARQUIS.

C'est bien simple... et voici qui va suffire pour vous mettre au courant de tout.

Il lui présente un papier.

VERNOUILLET, *le prenant.*

Voyons, voyons!... donnez vite.

~~~~~

## SCENE VI.

LES MÊMES, ALINE.

ALINE, *ouvrant la fenêtre du pavillon.*

Ce pavillon est d'un sombre!... Ah! le jeune marquis encore là... tiens, avec M. Vernouillet! Que peuvent-ils avoir à se dire!...

VERNOUILLET, *après avoir lu.*

Ah çà! ce papier est un billet...

LE MARQUIS.

A ordre.

VERNOUILLET.

De deux cent mille livres...

LE MARQUIS.

Justement.

VERNOUILLET.

Signé de vous.

LE MARQUIS.

Avec paraphe.

VERNOUILLET.

Que voulez-vous que j'en fasse?

LE MARQUIS.

Écoutez-moi.

ALINE, *à part.*

Oh! bien volontiers!

LE MARQUIS.

Vous savez que pour s'établir dans le monde, l'essentiel est d'y paraître établi, d'avoir un bon point de départ, de débiter avec avantage. Aussi, n'est-ce point en marquis solliciteur, non, c'est en colonel victorieux que je veux me montrer d'abord; c'est par les champs de bataille que je veux arriver à la cour.

ALINE, *à part.*

Fier et brave!... Il a donc tout!...

LE MARQUIS.

Je n'ai pas d'argent.

ALINE, *à part.*

Ah oui! il n'y a que ça qui lui manque!

LE MARQUIS.

Il ne me faut que cent mille livres: j'ai compté sur vous pour me les prêter, et dans un an je m'engage, par ce billet en bonne forme, à vous rendre le double.

VERNOUILLET.

Le double, c'est beaucoup.

ALINE, *à part.*

C'est moitié trop.

VERNOUILLET.

Et ce n'est pas assez.

ALINE, *à part.*

Par exemple!



LE MARQUIS.

Plait-il?

VERNOUILLET.

Pour répondre d'une pareille somme, quel nantissement me donnerez-vous?

LE MARQUIS.

Comment! vous prêtez sur gage!

VERNOUILLET.

Il serait plus sûr de ne pas prêter du tout... mais quand on est obligé... Voyons, en fait de garantie, qu'avez-vous à m'offrir?

LE MARQUIS.

Ce que je possède de plus précieux.

ALINE, à part.

Ah! quoi donc?

LE MARQUIS.

Ma personne.

ALINE, à part.

Tiens! c'est drôle!

VERNOUILLET.

Votre personne?

LE MARQUIS.

En propre personne.

VERNOUILLET.

Je suis curieux de savoir quelle garantie ça présente.

ALINE, à part.

Moi aussi, je suis curieuse.

LE MARQUIS.

Rien de plus simple, et puisque les circonstances me forcent de faire violence à ma modestie, et de me souvenir que le domaine de mes aïeux, le marquisat de Blandas, est sur les bords de la Garonne, eh bien! pour aborder franchement la question, regardez-moi. Que dites-vous de cet air, de cette tournure? n'ai-je pas la jambe fine, la taille bien prise, les dents belles, les yeux à fleur de tête? j'en appelle à toutes les jeunes héritières, est-ce que ça ne vaut pas bien deux cent mille livres, surtout quand je pourrai y joindre un brillant uniforme? et que sait-on? quelques souvenirs de gloire, doutez-vous que je ne finisse par trouver une jolie main, accompagnée d'une jolie dot, pour faire honneur à ma signature?

ALINE, à part.

Au fait!

VERNOUILLET.

C'est-à-dire que vous offrez à un fermier général hypothèque sur votre physique.

LE MARQUIS.

Ça vous va-t-il?

ALINE, à part.

Dieu! si j'étais fermier général, moi!

VERNOUILLET.

Je conviens, monsieur le marquis, que nous voyons tous les jours des mariages qui justifient votre calcul, et aussi n'hésiterais-je pas, sans une petite difficulté.

LE MARQUIS.

Laquelle?

VERNOUILLET.

Vous voulez commencer par vous faire colonel?

LE MARQUIS.

Sans doute.

VERNOUILLET.

Et si ça vous empêche de finir par être mari?

Aia de l'Ecu de six francs.

Vous n'avez que votre personne  
Pour tout capital clair et net;  
La spéculation n'est bonne  
Que s'il reste intact et complet,  
Pour votre conjugal projet;  
Or la guerre a tant de caprices!  
Un boulet de canon brutal  
Peut entamer le capital  
Et glacer les spéculatrices.

ALINE, à part.

O ciel!

LE MARQUIS.

Est-ce là ce qui vous arrête?... qui ne risquerien n'a rien.

VERNOUILLET.

Oui; mais qui risque tout a encore moins.

ALINE, à part.

Fi! l'avare!...

LE MARQUIS.

Vous qui me promettiez tant d'empressement à me rendre service!

VERNOUILLET.

Si je l'avais pu sans hasarder si gros jeu... mais cent mille livres... Charité bien ordonnée commence par soi-même.

LE MARQUIS.

Et finit où elle commence. N'en parlons plus, et puisque vous me refusez...

VERNOUILLET.

Au contraire, je vous offre...

ALINE, à part, avec joie.

Ah!...

VERNOUILLET.

A dîner avec ma femme.

ALINE, à part.

Rien que ça.

VERNOUILLET.

Vous passerez la journée ici, vous ajouterez au charme et à la gaieté de notre petite fête; et si vous ne m'avez pas pour créancier, vous m'aurez du moins pour ami.

LE MARQUIS, avec dédain.

Pour ami!... Vous me faites bien de l'honneur, monsieur... (appuyant avec une nuance d'ironie)  
Vernouillet... je regrette de n'en pouvoir profiter.

VERNOUILLET.

Si fait, il le faut.

ALINE, à part.

Eh oui!

Elle quitte la fenêtre et disparaît.

LE MARQUIS.

On m'attend.

VERNOUILLET.

Venez, du moins, que je vous présente à ma femme; elle réussira peut-être mieux que moi à vous retenir.



LE MARQUIS.

Impossible, vous dis-je... il faut que je parte.

VERNOUILLET, se retournant et voyant Aline.

Eh mais ! M<sup>lle</sup> Aline !...

ALINE, qui est arrivée en scène.

Me voici.

VERNOUILLET.

Que faisiez-vous là ?

ALINE, hésitant.

Moi... je... j'avais... j'étais venue m'assurer si les tableaux sont placés dans un jour favorable.

VERNOUILLET, au Marquis.

Oh ! c'est que vous ne connaissez pas ce pavillon, le boudoir mystérieux, l'asyle favori de mon Isaure.

LE MARQUIS, comme frappé de ce nom.

Isaure !

VERNOUILLET.

Je l'ai fait décorer à neuf en son absence, garnir de tableaux...

ALINE.

Assez médiocres...

VERNOUILLET.

Mais des cadres superbes, éblouissants de dorure. Regardez-moi un peu ce coup d'œil !

LE MARQUIS, ironiquement, après s'être approché de la fenêtre.

Il fait honneur à votre goût.

VERNOUILLET.

Oh ! du goût, je me pique d'en avoir... on reconnaît aisément quand je me suis mêlé de quelque chose... Par exemple, ces porcelaines, hein ? comme c'est choisi !... ces chinois, ces magots ?

LE MARQUIS, regardant.

Oui, on vous reconnaît tout de suite. (Avec une vive émotion.) Ah ! mon Dieu ! ce portrait !...

VERNOUILLET.

En costume de bergère avec des rubans roses et des moutons blancs. N'est-ce pas, vous le trouvez joli ?

LE MARQUIS, agité.

Oui, oui. (A part.) C'est mon inconnue !

VERNOUILLET.

C'est ma femme !

LE MARQUIS, à part.

Sa femme !

ALINE.

Cette bonne Isaure !

LE MARQUIS, à part.

Isaure ! oui, c'est bien son nom... celui-là, elle ne l'avait pas changé.

VERNOUILLET.

Je suis fâché de ne vous la montrer qu'en peinture ; mais puisque vous êtes si pressé...

LE MARQUIS, à part.

Maladroit ! si j'avais su !

VERNOUILLET.

Je ne vous retiens plus. Permettez-moi seulement de vous reconduire jusqu'à la grille.

LE MARQUIS, à part.

Au diable ! (Haut.) Ce cher Vernouillet ! toujours des attentions, et avec un à-propos... Ah !

décidément, pas moyen de vous résister... serviteur aux affaires... la première de toutes c'est de rester auprès d'une personne dont la présence a tant de charmes.

VERNOUILLET, avec une modestie affectée.

Ah ! marquis !...

ALINE, à part.

C'est peut-être pour moi qu'il dit cela.

LE MARQUIS.

Une personne si aimable...

VERNOUILLET, de même, en saluant.

Ah !

ALINE, à part, prenant l'éloge pour elle.

Juste !

LE MARQUIS.

Si spirituelle...

VERNOUILLET, de même, saluant toujours.

Ah !

ALINE, à part.

C'est bien ça.

LE MARQUIS.

Enfin une personne que j'aime du fond du cœur.

ALINE, à part.

Il m'aime !

VERNOUILLET.

Vous me faites bien de l'honneur.

ALINE, à part.

Et dire qu'il a suffi de ma vue pour le faire rester !

## SCENE VII.

POLIVEAU, LE MARQUIS, VERNOUILLET, ALINE.

POLIVEAU, au Marquis.

Monsieur Gaston, le secrétaire du premier commis vous fait dire que le régiment est à vous ; on accepte vos cent mille livres.

LE MARQUIS.

Ça tombe bien : on accepte d'un côté, on refuse de l'autre... il y a compensation.

POLIVEAU, étonné.

Comment ! on vous refuse !

ALINE, à part.

Ça ne serait pas moi toujours !

LE MARQUIS.

Demande plutôt à ton maître.

VERNOUILLET.

A propos, moi qui ne songeais pas à vous rendre votre billet de deux cent mille livres.

POLIVEAU.

Deux cent mille livres !... le double !... ce n'est pas possible.

LE MARQUIS, passant à Poliveau le billet que Vernouillet lui rend.

Si fait, mon garçon... regarde plutôt.

POLIVEAU.

C'est pourtant vrai !



LE MARQUIS.

Ce que c'est que le crédit ! une belle invention. Voilà un papier officiel, et revêtu de son timbre, qui ce matin valait un petit écu ; j'y ai mis ma signature, et à présent il ne vaut plus rien du tout.

ALINE, à part.

Est-il heureux de pouvoir rire de son malheur ! moi, j'aurais plutôt envie d'en pleurer.

VERNOUILLET, qui regarde au fond à droite.

On ouvre chez ma femme !

AIR : *Va, mon garçon, il faudra te distraire.* (Fille de l'Avare, acte 1<sup>er</sup>, scène x.)

Elle est visible ; allons, marquis, de grâce...

LE MARQUIS, à part.

Quel doux espoir ! (*Haut.*) A l'instant me voilà !

POLIVEAU, lui tendant son billet.

Et ce billet...

LE MARQUIS.

Que veux-tu que j'en fasse ?

Déchire vite... il n'est bon qu'à cela.

ALINE, à part.

J'ai cette dot qu'il cherche... et par décence

N'ose l'offrir : quel tourment, ici-bas

De ne pouvoir dire ce que l'on pense !

On dit si bien ce qu'on ne pense pas !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

De me poursuivre enfin le sort se lasse.

Revoir Isaure ! ô bonheur ! elle est là.

A ma conquête allons avec audace,

L'amour du mois me favorisera.

ALINE, à part.

Qu'il serait doux de lui dire à voix basse :

Un sort meilleur à vous s'offre déjà ;

Depuis long-temps vous courez sur la trace

D'une héritière ? arrêtez... me voilà.

POLIVEAU.

Pauvre marquis, tant d'esprit et de grâce,

Un nom illustre, à quoi sert tout cela ?

L'argent fait tout, sans lui tout est disgrâce ;

Tout est succès aussitôt qu'on en a.

VERNOUILLET.

Allons, allons, marquis, entrez de grâce ;

Avec plaisir chez moi l'on recevra

Le rejeton d'une si noble race.

(*A part.*)

Pour mon argent quel honneur ce sera !

*Le Marquis, Vernouillet et Aline sortent derrière le pavillon.*

## SCENE VIII.

POLIVEAU.

Comment ! c'est à mon maître que M. Gaston empruntait ! et le grigou de fermier général, au lieu de rendre au fils une petite part de ce qu'il a pris au père, il refuse ! il a le cœur de refuser ! Ça ne m'étonne pas, au reste ; tous ces parvenus de la finance, à chaque spéculation heureuse ils prennent un défaut de plus ; c'est effrayant quand ils deviennent millionnaires... Et je ne pourrai

pas trouver un moyen de tromper celui-là... ça serait pourtant pain béni !... Voyons donc ! cherchons un peu.

## SCENE IX.

POLIVEAU, VERNOUILLET.

VERNOUILLET, à la cantonade.

Je suis à vous !... un ordre qui me reste à donner.

POLIVEAU, rêvant.

Si je... non, ce n'est pas encore ça.

VERNOUILLET.

Ah ! Poliveau !

POLIVEAU.

Monsieur...

VERNOUILLET.

J'oubliais de te rappeler... Ce bouquet de roses qu'avant son départ ma femme avait l'habitude de trouver tous les matins sur sa toilette ?

POLIVEAU.

Je l'ai porté il y a une heure.

VERNOUILLET.

Avec la faveur bleue que tu nouais autour ?

POLIVEAU.

Tout comme je l'arrangeais autrefois.

VERNOUILLET.

Très-bien... une galanterie dont elle croit que je me donne la peine, et ça augmente son amour pour moi... ruse de guerre, il faut ça, c'est le talent d'un mari qui tient à ne pas être trompé, et j'y tiens !

POLIVEAU, à part.

Il y tient ! lui qui mériterait... (*Comme frappé d'une idée.*) Ah ça !... ah ça !... mais... mais...

VERNOUILLET.

Aussi, puis-je répondre de ma femme ; ce qui m'a permis de la laisser sans danger aller seule aux eaux d'Aix.

POLIVEAU, à part.

Aux eaux d'Aix !... et justement, M. le marquis... comme ça se trouve !...

VERNOUILLET.

Je parierais bien qu'elle n'y avait de pensée que pour moi.

POLIVEAU, à part.

M'y voilà ! (*Haut, d'un ton de confiance solennelle.*) Eh bien ! monsieur, vous perdriez.

VERNOUILLET.

Comment, je perdrais ! que veux-tu dire ?

POLIVEAU.

Ce que ma conscience me défend de vous taire plus long-temps. (*A part.*) C'est ça... un bon mensonge !

VERNOUILLET.

Comment ? comment ?... aurais-tu découvert qu'Isaure, que M<sup>me</sup> Vernouillet...

POLIVEAU.

Oh ! quant à elle, toujours sage, monsieur ; et elle n'en a que plus de mérite, depuis qu'elle est poursuivie par un séducteur...



VERNOUILLET, *l'interrompant.*

Un séducteur!... quel est-il ?

POLIVEAU.

Ah! dam...

*Air de Turenne.*

Jeune, hardi, bien fait, irrésistible !

VERNOUILLET.

Irrésistible?... Et tu disais pourtant

Qu'à ce séducteur si terrible

Ma femme avait résisté.

POLIVEAU.

Certainement.

De sa vertu j'réponds jusqu'à présent

Dans le passé, toujours intacte et pure,

J'en mettrais ma main au feu.

VERNOUILLET.

Bon !

Mais dans l'avenir ?

POLIVEAU.

Ah! ça ? non !

J' suis trop sensible à la brûlure.

Suffit qu'un bon averti en vaut deux... c'est à vous maintenant de prendre vos précautions.

VERNOUILLET.

Et je n'y manquerai pas... dès que tu vas m'avoir dit le nom du téméraire...

POLIVEAU.

Son nom, monsieur ?

VERNOUILLET.

Sans doute, pour que je sache qui c'est...

POLIVEAU.

Ce n'est pas de moi que vous le saurez, monsieur... J'ai beau vous être dévoué, je ne peux pas malgré ça dénoncer le fils d'un ancien maître, un frère de lait...

VERNOUILLET.

Hein?...

POLIVEAU.

Non, je ne le dénoncerai pas.

VERNOUILLET.

Quoi!... ce serait le marquis?

POLIVEAU.

Ah! bah!... vous l'avez deviné... là, tout d'un coup!... quelle pénétration vous avez, monsieur !

VERNOUILLET.

Tu vois maintenant que tu ne peux plus rien me cacher.

POLIVEAU.

C'est vrai... il n'y a pas moyen; un pauvre jardinier à côté d'un homme comme vous... je ne suis pas de force.

VERNOUILLET.

Explique-moi donc ce qui a pu faire naître tes soupçons.

POLIVEAU.

Mes soupçons?... voilà, monsieur... c'est que tout-à-l'heure, il est venu à moi en me disant : « Poliveau, j'adore M<sup>me</sup> Vernouillet, il faut que tu m'aides à la séduire... » Alors, j'ai soupçonné...

VERNOUILLET.

C'est juste... Ah!... le traître... Mais enfin, où l'a-t-il connue?

POLIVEAU.

Ah!... par exemple, ne me demandez pas ça, monsieur... je l'ai déjà bien assez trahi, sans aller vous apprendre encore qu'ils ont passé l'été ensemble.

VERNOUILLET.

Aux eaux d'Aix... en effet... j'y pense...

POLIVEAU.

Encore!... décidément, monsieur, rien ne vous échappe...

VERNOUILLET.

Plus de doute... c'est là qu'il sera devenu amoureux d'elle.

POLIVEAU.

Comme vous devinez!... comme c'est ça!... (*A part.*) Qu'est-ce que je risque? il n'y a pas un mot de vrai ?

VERNOUILLET, *qui a réfléchi.*

Allons, allons; il faut qu'ils ne se revoient plus.

POLIVEAU.

Une bonne idée, monsieur... oh! que c'est adroit!... (*A part.*) Juste où je veux l'amener.

VERNOUILLET.

Mais par quel moyen ?

POLIVEAU.

Ah! oui, le moyen, c'est difficile... (*A part.*) Nous l'y ferons bien venir.

VERNOUILLET.

Rien de plus aisé que de faire un éclat, de fermer ma porte au galant... mais ce serait me donner un ridicule.

POLIVEAU, *d'un air innocent.*

Et ce n'est pas la peine.

VERNOUILLET.

Règle générale : un homme d'esprit doit toujours ignorer quand on fait la cour à sa femme.

POLIVEAU.

J'ai même ouï dire que c'est pour ça que les Français sont le peuple le plus spirituel...

VERNOUILLET.

D'ailleurs, pourrais-je empêcher le fat de retrouver Isaure dans le monde, aux bals, aux spectacles... Non, non... il faudrait un moyen de l'éloigner de Paris.

POLIVEAU, *à part.*

Nous y voilà.

VERNOUILLET.

Mais lequel?... j'ai beau y rêver... avec ça qu'il a de l'esprit...

POLIVEAU.

Pardinet!... et tenez tout-à-l'heure encore... une ruse infernale... ce régiment!... cette réponse qu'il m'envoyait chercher... l'emprunt qu'il voulait vous faire sur ce billet de deux cent mille livres...

VERNOUILLET.

Eh bien!...

POLIVEAU.

Eh bien!... j'ai idée que tout ça... une frime... pour vous faire accroire qu'il est pressé de par-



tir, qu'il en meurt d'envie, et vous ôter toute défiance de ses visites chez vous.

VERNOUILLET.

Est-il possible?

POLIVEAU.

Pardine... vous l'auriez peut-être joliment attrapé si vous aviez consenti à sa demande... obligé de rejoindre l'armée, de renoncer à son objet...

VERNOUILLET.

A ma femme... Tiens... tiens... mais attends... attends... une idée qui m'arrive...

POLIVEAU, à part.

Eh! allons donc!

VERNOUILLET.

Ah! c'est qu'on ne me trompe pas aisément.

POLIVEAU.

Je crois bien... (A part.) J'en sue! je suis en nage.

VERNOUILLET, se donnant une tape sur le front.

Mon plan est là... J'achète pour lui le régiment en question... je le paie en me garantissant avec le billet qu'il m'avait offert, et que tu as dans les mains, et comme j'ai pour voisin et ami le premier commis des bureaux de la guerre, je lui fais expédier son brevet dès aujourd'hui, avec ordre de rejoindre sur-le-champ l'armée.

POLIVEAU, à part.

Quand je lui soufflerais... (Haut.) Ah! monsieur!... monsieur! vous avez trouvé tout ça à vous seul.

VERNOUILLET, faisant jabot.

Oui, mon garçon.

POLIVEAU.

Dieu!... qu'on est heureux d'avoir de l'esprit!... moi ça ne me serait jamais venu à l'idée... Allons, monsieur, votre plan est trop beau pour ne pas être exécuté tout de suite, et si vous voulez que je vous accompagne...

VERNOUILLET.

Sans doute... allons... Un instant, cependant, n'allons pas si vite... Je fais une réflexion...

POLIVEAU.

Laquelle?

VERNOUILLET.

Tu crois que le marquis n'a imaginé cette histoire de régiment que pour favoriser son amour... mais si c'était tout le contraire?

POLIVEAU, à part.

Aye! aye!...

VERNOUILLET.

Si cette confidence d'une prétendue passion n'avait pour but que de m'engager à lui acheter le régiment?

POLIVEAU.

Monsieur, vous me croiriez capable...

VERNOUILLET.

Oh! non!... pas toi... tu es trop innocent; mais lui!... comme tu le disais tout-à-l'heure, il est rusé!... et avant de hasarder cent mille livres, je veux m'assurer que c'est nécessaire,

épier dans ses gestes, dans ses regards les moindres indices d'un amour véritable.

POLIVEAU, à part.

Tout est perdu... lui qui en aime une autre!

SCENE X.

ALINE, VERNOUILLET, POLIVEAU.

ALINE, rencontrant Vernouillet qui va sortir, et le ramenant.

Ah! monsieur Vernouillet, que je suis aise de vous retrouver!... J'ai quelque chose à vous dire.

VERNOUILLET.

Pardon... mais...

ALINE, le retenant.

Vous êtes bien pressé... pourquoi ça...

VERNOUILLET.

La nécessité de... de rejoindre le marquis... de lui faire les honneurs de chez moi...

ALINE.

N'est-ce que ça?... soyez tranquille... il ne s'apercevra guère de votre absence. Isaure et lui ne s'ennuient pas ensemble, je vous assure.

VERNOUILLET.

Comment?

ALINE.

Oh!... c'est que vous ne savez pas... ils n'étaient pas du tout étrangers l'un pour l'autre... ils s'étaient déjà vus... beaucoup... mais beaucoup...

VERNOUILLET.

Ah! ah!...

POLIVEAU, à part.

Tiens!

ALINE.

Et le plaisir de renouer connaissance... Vrai, si vous étiez là, vous seriez content de lui!... (D'un ton confidentiel.) Entre nous, on dirait qu'il a envie de la mettre dans ses intérêts pour obtenir quelque chose d'elle.

VERNOUILLET.

Vous vous êtes aperçue de ça?

ALINE.

Très-bien... et ça m'a même donné des idées.

VERNOUILLET.

Des idées?... (Bas avec un soupir comique.)

Ah! Poliveau!

POLIVEAU, parodiant son soupir.

Ah! monsieur!... (A part, montrant Aline.) Me sert-elle bien sans s'en douter!

VERNOUILLET, à lui-même.

Courons empêcher le tête-à-tête.

Il veut encore sortir.

ALINE, le retenant de nouveau.

Eh bien!... restez donc... ce que je viens de dire doit vous ôter toute inquiétude.

POLIVEAU, à part.

Oui, joliment!...



ALINE.

Écoutez-moi!... au langage, au maintien du marquis, j'ai cru deviner qu'il avait des vues, des intentions.

VERNOUILLET, d'un ton de dénégation.

Mademoiselle...

ALINE.

Eh bien!... où serait le mal?... est-ce qu'il n'est pas libre, ce jeune homme?... (*Appuyant avec lenteur, et baissant les yeux, de manière à indiquer au public qu'elle veut parler d'elle.*) Et à coup sur, quelle que soit la personne à laquelle il désire plaire, il faudrait qu'elle fût bien difficile pour qu'il ne réussit pas.

VERNOUILLET, à part.

Merci!

POLIVEAU, à part.

Elle est rassurante, la petite.

ALINE, tirant Vernouillet à part, d'un ton mystérieux.

Dites donc, est-ce qu'il ne vous a pas confié ses vues, et le nom de la personne qu'il aime?

VERNOUILLET, à part.

Par exemple! il n'aurait plus manqué que ça. (*Haut.*) Non, non, mademoiselle...

ALINE.

Ah! c'est singulier... Enfin, n'importe... si ça vient plus tard, vous me le redirez, n'est-ce pas?

VERNOUILLET.

Comptez là-dessus. (*Bas à Poliveau.*) Il n'y a pas un instant à perdre, va m'attendre à la grille.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Je cours interrompre à l'instant  
Leur entretien, et sors ensuite  
Pour acheter ce régiment!

POLIVEAU, à Vernouillet qui sort.

Ça suffit, monsieur, allez vite.

(*À part.*)

Victoire, tout m'a réussi,  
Il est dup' de mes rus's de guerre;  
Mais il faut convenir aussi  
(*Regardant Aline.*)

Que j'avais un joli compère,  
J'avais un bien joli compère.

(*Il sort.*)

## SCENE XI.

ALINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, M. Vernouillet? il ne fait pas même attention à ce que je lui dis... et pourtant ça en vaut bien la peine. Oh! oui... quand je me rappelle... le marquis... tout-à-l'heure... il avait un air si langoureux, si tendre... je n'ai pas l'expérience de l'amour, malheureusement!... mais on doit avoir cet air-là quand on aime... et qui aime-t-il ici?... Ça ne peut pas être Isaure, elle est mariée. Or, il n'y avait là que

nous deux. (*Vivement.*) Si c'était moi! pourquoi non?... On dit que les grandes passions viennent toujours à première vue... Eh bien! il m'a vue ce matin pour la première fois, la condition s'y trouve, qu'il se déclare donc alors!

AIR : Malheur à toi. (Adhémar.)

Oui, c'est à lui d'exprimer sans détour

Les sentiments que ma vue a fait naître :

J'ignore encore, et désire connaître,

Et mon cœur bat au seul nom de l'amour.

Ah! qu'il se dépêche!

Quel motif l'empêche

De parler ici?

Je voudrais l'entendre;

Mais il faut attendre

Pour parler aussi.

Eh! mais, je l'aperçois là-bas!... Il sort de la maison avec M. Vernouillet... il le quitte... il vient seul de ce côté... C'est clair... il m'aura vue... Ah! voilà la peur qui me gagne... Cachons-nous là en attendant.

Elle entre dans le bosquet à droite du public.

## SCENE XII.

LE MARQUIS, ALINE, cachée.

LE MARQUIS, à lui-même et bas.

Chère Isaure!... quel danger!... j'étais à ses genoux quand il est entré!... j'ai feint de ramasser son éventail... et elle... quelle présence d'esprit! « Pardon, M. le marquis, si je vous quitte pour passer dans ma chère retraite, dans mon pavillon... » Son pavillon!... celui-là... sans doute une manière adroite de m'indiquer un rendez-vous.

ALINE, dans le bosquet.

Eh bien!... il reste là sans rien dire... je me serai cachée trop vite... il n'a pas vu où.

La persienne du pavillon se ferme.

LE MARQUIS, à part.

C'est elle!... Allons... les momens sont précieux. (*Haut, tourné du côté du pavillon.*) J'accours ici près de vous... je sais que vous m'entendez.

ALINE, à part.

Je respire... il sait où je suis.

LE MARQUIS.

Dois-je croire que je ne vous suis pas indifférent, comme vos yeux semblaient aujourd'hui me l'apprendre?

ALINE, à part.

Quoi! mes yeux?... Ah! c'est bien d'eux-mêmes... je ne leur faisais pas dire.

LE MARQUIS.

Si j'ai bien compris leur langage, si mon amour a su vous toucher, cet aveu que vous ne me feriez pas en face, qu'un gage muet y supplée, gage de tendresse qui m'autorise à pénétrer jusqu'à vous.



ALINE, à part.

Quel gage lui faut-il donc?... qu'il le dise au moins... moi qui n'ai pas l'habitude...

LE MARQUIS.

Le léger obstacle qui nous sépare, je n'ose le franchir, retenu par la crainte de vous offenser... Eh bien! qu'un signe me rassure et m'enhardisse... ce bouquet que j'ai vu tantôt à votre ceinture...

ALINE, regardant son bouquet de violettes.

Plus de doute! celui-là!...

LE MARQUIS.

Qu'il vous échappe, qu'il tombe devant moi, et devienne la promesse de mon bonheur.

ALINE, à part.

Son bonheur... Oh! s'il ne faut que ça pour le faire...

LE MARQUIS.

Par pitié, par grâce, n'hésitez plus.

ALINE, à part.

Est-il impatient!

LE MARQUIS.

Pas de réponse! (A part.) Allons, les grands moyens!... ça m'a réussi quelquefois. (Haut.) Vous vous taisez?... vous me condamnez à un éternel malheur?... Eh bien! que ferais-je maintenant d'une vie que vous refusez d'embellir?... Non! non!... croyez-le bien... je ne survivrai pas aux espérances qui m'enivraient!... si vous restez sourde à mes prières, adieu pour jamais... tout est fini!

ALINE, à part.

Ah! mon Dieu!... en effet... j'ai entendu dire que des amans s'étaient tués pour moins que ça.

LE MARQUIS.

Rien ne peut donc vous fléchir... c'est ma mort que vous voulez?

ALINE, à part.

Sa mort!... j'aurais à me la reprocher... pour un bouquet!

LE MARQUIS.

Eh bien! vous serez satisfaite... et mon épée...

Il fait le geste de la tirer.

ALINE.

Ciel!

Elle jette son bouquet de violettes, tandis qu'un bouquet de roses passe à travers la persienne du pavillon qui s'entr'ouvre.

LE MARQUIS, avec transport, voyant paraître le bouquet de roses.

Ah!... ça réussit toujours!... qui m'arrêterait maintenant?

Il s'élance et disparaît; le bouquet de roses tombe au pied du pavillon.

ALINE, seule, dans le bosquet.

Il va venir là... oh! je voudrais me sauver... et je n'ai plus de force... Eh bien! il ne vient pas... qu'est-ce qu'il attend?... je ne peux pourtant pas en faire davantage.

SCÈNE XIII.

POLIVEAU, VERNOUILLET, ALINE, dans le bosquet.

VERNOUILLET.

Oui, Poliveau, cherche le marquis... dis-lui que tu m'as remis son billet, et que dans deux heures il recevra son brevet de colonel.

POLIVEAU.

J'y cours, monsieur.

ALINE, à part.

On se parle!... du monde!... (Elle sort du bosquet.) Ah! Poliveau!... et M. Vernouillet... Je ne m'étonne plus... c'est vous qui l'aurez fait fuir.

VERNOUILLET.

Fuir!... qui donc?

ALINE.

Le marquis...

POLIVEAU.

Il était là?

ALINE.

Sans doute... et ce que vous ignoriez tout-à-l'heure, moi je viens de l'apprendre; je sais qu'il aime!

VERNOUILLET.

Ciel! il aurait eu l'indiscrétion...

ALINE.

Dites plutôt qu'il y a mis une délicatesse... j'étais cachée là (montrant le bosquet) pendant qu'il me déclarait son amour.

VERNOUILLET.

Son amour, à vous!

ALINE.

Certainement.

POLIVEAU.

Qu'est-ce que ça signifie?

ALINE.

Il était si tendre, si timide!... Enfin, croiriez-vous que pour gage de son bonheur il ne demandait qu'un bouquet?

POLIVEAU.

Je n'y suis plus du tout.

VERNOUILLET.

Quel bouquet?

ALINE.

Dam! le mien... et tenez, le voilà encore. (Elle le montre au pied du bosquet.) Ah!... il l'a laissé!

VERNOUILLET, à Poliveau.

Est-il possible?... c'est la petite qu'il aime!... Ah ça! imbécile, qu'est-ce que tu me contais donc?

POLIVEAU.

Dam!... monsieur, j'ai mal entendu.

VERNOUILLET.

Une méprise qui me coûte cent mille livres.

POLIVEAU.

C'est encore moins désagréable pour vous que d'être...



VERNOUILLET, *l'interrompant.*

C'est juste!

ALINE.

Ce que je me demande, par exemple, c'est pourquoi le marquis s'est en allé, lui qui disait : « Que votre bouquet m'autorise, en tombant, à franchir l'obstacle qui nous sépare. »

POLIVEAU.

Ah! il disait cela?

ALINE.

Comme je vous le répète... et puis plus personne, disparu!

VERNOUILLET, *riant.*

C'est drôle, c'est très-drôle! (*En se détournant il voit le bouquet de roses tombé au pied du pavillon.*) Hein?... qu'est-ce que je vois donc là... contre le pavillon?

ALINE, *étonnée.*

Encore un bouquet!

VERNOUILLET, *le ramassant.*

De roses!... une faveur bleue!... celui de ma femme!

ALINE.

D'Isaure...

POLIVEAU.

Ah! mon Dieu!

VERNOUILLET.

Ma femme!... je devine tout!

POLIVEAU, *à part.*

Mon mensonge était une vérité.

VERNOUILLET, *voulant s'élancer en fureur.*

Ah! je cours...

ALINE, *l'arrêtant.*

Qu'est-ce que vous prend?

VERNOUILLET, *se débattant.*

Laissez-moi...

ALINE.

Mais qu'y a-t-il donc?

VERNOUILLET, *hors de lui.*

Il y a... il y a... et j'ai donné cent mille livres pour ça...

Il s'élance vers le pavillon.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon; porte au fond. A droite du spectateur, une fenêtre. A gauche, une porte. A droite au deuxième plan, une autre porte. Une table de chaque côté; sur l'une d'elles tout ce qu'il faut pour écrire.

### SCENE PREMIERE.

VERNOUILLET, ALINE DE POMMEREUIL,  
HERMINIE DE TOURVEL.

Au lever du rideau, Herminie de Tourvel est assise près d'une table à droite du spectateur; Vernouillet est assis près d'une autre table à gauche; Aline tient une raquette et joue au volant au milieu de la scène.

VERNOUILLET, *tenant à la main une lettre qu'il vient d'écrire.*

Mademoiselle Aline de Pommereuil veut-elle ou ne veut-elle pas écouter ce que j'écris à monseigneur l'abbé Terray?

ALINE.

Mais j'écoute, monsieur, j'écoute.

VERNOUILLET.

En jouant au volant?

ALINE.

Cela ne m'empêche pas d'entendre, et je vais vous le prouver: « Monseigneur, j'ai reçu mon brevet de baron, et j'ai l'honneur de vous en remercier. Pour prix du secours que j'ai prêté à vos opérations financières, comme fermier-général, vous m'aviez promis ce titre, à la condition de conclure avec une demoiselle de qualité un mariage qui me permit de substituer le nom d'une de ses terres à mon vilain nom de Vernouillet. Depuis plus d'un an que je suis veuf, j'avais beaucoup cherché et n'avais rien

» trouvé; mais enfin j'ai pensé à mademoiselle » Aline de Pommereuil, qui avait habité chez moi » à Paris il y a deux ans; je suis venu la rejoindre à Lille, près de son honorée cousine mademoiselle Herminie de Tourvel, et j'ai fait mes propositions. » N'est-ce pas là ce que vous écrivez à M. le contrôleur général des finances?

VERNOUILLET.

A peu près... et j'ajoute: « Cette charmante » jeune fille a consenti à m'accorder sa main, » et notre mariage se conclut aujourd'hui 13 » mai 1770. Mademoiselle Aline de Pommereuil, » remplie de sagesse et de raison, malgré une » apparente frivolité, a compris qu'un homme » veuf, d'un certain âge, mais bien conservé et » fort agréable encore, était cent fois préférable » à un jeune étourneau de la cour. »

ALINE, *faisant sauter le papier avec sa raquette.*

Allons donc! ça n'a pas le sens commun ce que vous écrivez là!

VERNOUILLET.

Comment?

HERMINIE.

Aline!

ALINE.

Certainement ça n'a pas le sens commun!... et si vous tenez à faire savoir mes motifs à M. l'abbé Terray, je vais vous dicter ce qu'il faut écrire,



moi! « Mademoiselle Aline de Pommereuil, de-  
» puis deux ans qu'elle habite auprès de sa noble  
» cousine, s'ennuie comme une morte... »

HERMINIE.

Qu'est-ce que vous dites là ?

ALINE.

La vérité, ma cousine, et je n'ai pas fini...  
écoutez : « Mademoiselle Herminie de Tourvel  
» sèvre sa pauvre cousine de tous les plaisirs;  
» elle la laisse seule à la maison pendant qu'elle  
» va dans les bals, dans les fêtes, dans les spec-  
» tacles. »

HERMINIE.

Est-ce la place d'une jeune personne ?

ALINE, continuant.

« Alors, voyant qu'elle était encore plus es-  
» clave qu'au couvent, et qu'il lui fallait absolu-  
» ment un mari pour connaître à son tour les  
» joies du monde, Aline de Pommereuil a pris  
» le premier qui s'est offert. Dans son ennui, elle  
» aurait accepté un magot; il est donc tout sim-  
» ple qu'elle n'ait pas refusé M. Vernouillet. »

VERNOUILLET, se levant.

Oh! ma jolie fiancée!

HERMINIE, se levant.

Mais c'est affreux, mademoiselle!

ALINE.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Oui, vraiment vous avez raison,  
C'est affreux, à l'âge où vous êtes,  
De me laisser à la maison,  
Quand vous courez toutes les fêtes!  
Dans ces salons où le plaisir  
Chaque jour vous dit de vous rendre,  
Vous allez pour vous souvenir....  
J'y voudrais aller pour apprendre.

HERMINIE.

Vous êtes bien curieuse!

ALINE.

Après ça, je vous pardonne parce que je con-  
naissais vos motifs.

HERMINIE.

Mes motifs, mademoiselle, sont les conve-  
nances.

ALINE, souriant.

Oui; et l'envie que vous avez de vous marier.

HERMINIE.

Moi!

ALINE.

Vous-même!... vous avez cette envie là depuis  
l'âge de quinze ans, et il y en a trente que ça  
dure.

HERMINIE.

Mademoiselle...

ALINE, riant.

Quand il y a garnison ici, est-ce que vous ne  
croyez pas toujours que les officiers sont amou-  
reux de vous?... qu'ils ne vont dans les fêtes et  
dans les bals que pour vous voir?

VERNOUILLET, à part.

Malicieuse enfant!

HERMINIE.

Ah! je me fâcherai, Aline.

ALINE.

Pourquoi, puisque je ne vous en veux pas?...  
Je comprends qu'une jeune fille de dix-sept ans  
à vos côtés pouvait nuire à vos espérances; eh  
bien, vous ne l'aurez plus... Sans rancune, ma  
cousine, et embrassez-moi.

HERMINIE.

Vous êtes une folle.

ALINE.

Qui dit la vérité en riant : cela vaut mieux que  
de se taire et de boudier.

HERMINIE.

Qu'il ne soit plus question de toutes ces extra-  
vagances! Songez, Aline, que votre mariage avec  
M. Vernouillet, maintenant baron Desgrignons,  
aura lieu aujourd'hui à midi, dans la chapelle de  
mon hôtel, et qu'il faut vous préparer.

VERNOUILLET.

L'abbé Anselme est prévenu; il m'a bien pro-  
mis d'être exact. Toutes mes invitations pour la  
cérémonie ont été faites; la ville entière y sera.

ALINE.

Et nous danserons ce soir, n'est-ce pas?

VERNOUILLET.

Certainement, nous danserons!... c'est-à-dire,  
vous danserez.

ALINE, riant.

Oh! je ne vous force pas!

HERMINIE.

Voici le moment, monsieur le baron, de vous  
remettre ce portefeuille; il contient trois cent  
mille livres en bons billets de caisse. Ce sont les  
produits des revenus d'Aline accumulés depuis  
dix ans.

VERNOUILLET.

Je prends le portefeuille, mais c'est pour le  
remettre à sa légitime propriétaire. Ma chère  
Aline, disposez de cette somme ainsi que vous  
l'entendrez, elle vous appartient.

HERMINIE.

Ah! c'est bien, monsieur le baron.

ALINE, prenant le portefeuille.

Je pourrai dépenser tout cet argent-là?

VERNOUILLET.

Il est à vous.

ALINE.

C'est très-amusant de se marier.

## SCENE II.

### LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, un des régimens qui depuis deux ans  
font la guerre en Flandre vient d'arriver dans  
Lille.

VERNOUILLET.

Ah! ah!

HERMINIE.

Eh bien?



## LE DOMESTIQUE.

Un maréchal des logis se présente avec un billet de logement pour son colonel et pour lui.

HERMINIE.

Comme c'est désagréable le jour d'une noce !

VERNOUILLET.

Est-ce que, par votre position, vous n'êtes pas exempté de logemens militaires ?

HERMINIE.

J'aurais pu l'être, mais je ne l'ai pas voulu.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Dans ce pays riche propriétaire,  
Si le hasard m'y donna de grands biens,  
Je dois subir les charges que la guerre  
Vient imposer à mes concitoyens :  
Aux défenseurs de notre belle France  
J'offre avec joie un généreux abri.

ALINE, à part.

Je le crois bien !... c'est encore une chance  
D'accrocher un mari.

## LE DOMESTIQUE.

Dois-je faire entrer ?

HERMINIE.

Il le faut bien. Dites à ce maréchal des logis de venir.

VERNOUILLET, à lui-même.

Un colonel !... oh ! si c'était !... mais non !...  
un mariage et une vengeance le même jour, ce  
serait trop de bonheur.

## SCENE III.

VERNOUILLET, ALINE, POLIVEAU,  
HERMINIE.

POLIVEAU.

C'est à mademoiselle de Tourvel que j'ai l'honneur de parler ?

HERMINIE.

Oui, mon ami, approchez.

POLIVEAU.

Si vous voulez bien prendre lecture de ce billet...

ALINE, l'examinant.

Mais il me semble, malgré ses moustaches...

POLIVEAU, se retournant.

Eh ! je ne me trompe pas, c'est mademoiselle Aline de Pommereuil !... et mon ancien maître !

ALINE.

Comment, Poliveau, c'est vous !... Et votre colonel ?...

POLIVEAU.

M. le marquis de Blandas, mon frère de lait.

VERNOUILLET.

Il est ici ?

POLIVEAU.

Arrivé tout-à-l'heure.

VERNOUILLET, à part.

Je le tiens donc enfin !

ALINE.

Et par quel hasard ?

POLIVEAU.

Mon Dieu, c'est la chose la plus simple : après deux ans de guerre, une trêve est signée ; notre régiment a reçu l'ordre de rentrer en France ; on ne peut loger chez une noble demoiselle que les gens les plus distingués de l'armée, et naturellement nous sommes échus en partage à madame, mon colonel et moi !... voilà !... Sera-t-il aise de vous revoir !

VERNOUILLET.

Pas plus que moi, je t'en réponds.

HERMINIE.

Le marquis de Blandas est donc de vos amis ?

POLIVEAU.

Comment donc ?... un ami intime !... C'est à monsieur que mon colonel doit son régiment.

VERNOUILLET.

Oui, il me le doit !... c'est parfaitement juste.

POLIVEAU.

Et par suite, toute la gloire qu'il vient d'acquérir pendant la campagne !... Nous étions toujours les premiers au feu.

VERNOUILLET.

L'imprudent ne songeait donc pas à ses créanciers ?

POLIVEAU.

Est-ce qu'il avait le temps ?... Mon colonel a pris une redoute, lui vingtième.

VERNOUILLET.

C'est très-indélicat !

POLIVEAU.

Aussi, que d'éloges il a reçus !... Oh ! il ira loin, mon frère de lait !

VERNOUILLET, à part.

Si je ne l'arrête pas en route.

ALINE.

Vous nous raconterez tout cela, n'est-ce pas, Poliveau ?... C'est si beau un guerrier victorieux !

POLIVEAU.

Quand il rapporte tous ses membres.

HERMINIE.

Comment !... est-ce que le colonel...

POLIVEAU.

Oh ! non, mademoiselle, non... il est au complet.

HERMINIE.

Ah ! vous m'aviez fait peur.

POLIVEAU, à part.

Il paraît qu'elle n'aime pas les ébréchés.

HERMINIE.

Venez, mon ami, suivez-moi, je vais vous montrer l'appartement que je destine à M. le marquis de Blandas.

POLIVEAU.

A vos ordres, madame.

ENSEMBLE.

AIR : *Vous disiez vrai, mademoiselle.* (Pensionnaire mariée.)

HERMINIE.

Pour les soutiens de notre France



On peut compter sur tous mes soins ;  
Je consacre mon opulence  
A prévenir tous leurs besoins.

VERNOUILLET.

A ces soutiens de notre France  
Tandis qu'elle donne ses soins,  
Moi, je prépare ma vengeance,  
Elle aura de nombreux témoins.

POLIVEAU.

Pour les soutiens de notre France  
On peut compter sur tous ses soins ;  
Ils sont sûrs de sa complaisance,  
Surtout quand ils n'ont rien de moins.

ALINE.

Pour les soutiens de notre France  
On peut compter sur tous ses soins ;  
Elle applique son opulence  
A prévenir tous leurs besoins.

HERMINIE , à Aline.

Allez vous préparer, ma chère,  
Songez que tout est convenu,  
Et que, dans une telle affaire,  
On regrette le temps perdu.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

#### SCENE IV.

VERNOUILLET, *seul*.

Ah ! le voilà revenu en France !... et c'est dans cette ville... que dis-je ? dans cette maison qu'il tombe, juste au moment où je m'y trouve !... le hasard ne pouvait pas mieux me servir. Pardieu, monsieur le marquis, nous allons voir !... Vous m'empruntez cent mille livres, et Dieu sait ce que vous me donnez en échange, car je n'ai pas été dupe des balivernes que m'a contées ma défunte... elle m'a voulu prouver que... mais des preuves comme ça... Non, non, je connais parfaitement mon affaire, et voilà l'instant de me venger de M. le marquis de Blandas... Je ne pouvais pas le faire arrêter en Flandre, mais ici, c'est différent !... Le terme est expiré, je me suis mis en règle, il faudra qu'il me paie, ou sinon... en prison, monsieur le vainqueur !... Mon tour est venu, et bientôt nous serons quittes.

#### SCENE V.

LE MARQUIS DE BLANDAS,  
VERNOUILLET.

LE MARQUIS, à la cantonade.

Merci, mon ami, merci... Eh ! l'on ne m'avait pas trompé, c'est bien lui !... Bonjour donc, mon cher créancier !

VERNOUILLET.

Bravo, monsieur le marquis ! je vois avec plaisir que vous avez de la mémoire.

LE MARQUIS.

Puis-je oublier le service que vous m'avez rendu ?... et si généreusement !... Ce cher Vernouillet !

VERNOUILLET.

Je me nomme aujourd'hui le baron Desgri-  
gnons.

LE MARQUIS.

Bah ! vraiment ?... Eh bien, j'en suis charmé pour vous, c'est un nom plus chrétien... Et comment se porte votre aimable femme ?

VERNOUILLET.

Parfaitement !... elle est morte depuis quinze mois.

LE MARQUIS.

Morte !... est-ce possible ?

VERNOUILLET.

Elle avait toujours été d'une santé faible, et ma foi, une fluxion de poitrine, à la suite d'un bal...

LE MARQUIS.

Oh ! mon ami, je partage sincèrement votre affliction.

VERNOUILLET, à part.

Oui, il aime beaucoup à partager avec moi.

LE MARQUIS.

Cette perte a dû vous causer un tel chagrin..

VERNOUILLET.

Certainement... le chagrin... Après ça, vous me direz : au milieu du tourbillon des affaires, on n'a guère le temps...

LE MARQUIS.

Ah !

VERNOUILLET.

On est mari, soit !... mais d'abord on est financier.

LE MARQUIS.

C'est juste.

VERNOUILLET.

Il faut sans cesse faire des calculs, et le chagrin ça distrait.

LE MARQUIS.

On pourrait se tromper dans une soustraction !

VERNOUILLET.

Et c'est très-dangereux !... A propos, cela me conduit naturellement à vous parler de certaine petite affaire.

LE MARQUIS.

Ah ! ma dette de cent mille livres !

VERNOUILLET.

Deux cents, si vous voulez bien le permettre... J'ai votre billet.

LE MARQUIS.

Oui, oui, vous avez raison... d'ailleurs, cent ou deux cents, c'est pour moi absolument la même chose.

VERNOUILLET.

Ah ! très-bien !... c'est-à-dire que vous avez pris vos mesures pour vous acquitter ?

LE MARQUIS, *souriant*.

Mes mesures ! mes mesures !

VERNOUILLET.

Moi, j'ai pris les miennes, voyez-vous ?... Le terme fixé par vous-même est expiré ; j'ai jugement exécutoire, et il faut me payer, monsieur le marquis.



LE MARQUIS.

C'est pardieu bien mon intention !... Mais vous savez ce que je vous ai dit il y a deux ans : pour vous payer, il faut que je me marie.

VERNOUILLET.

Eh bien, vous avez eu le temps... en Flandre.

LE MARQUIS.

Oh ! en pays conquis, on aime, on aime beaucoup... mais on n'épouse guère.

VERNOUILLET.

Ainsi, vous êtes encore garçon ?

LE MARQUIS.

Hélas ! oui !... et jusqu'à ce qu'une riche héritière... Du reste, ça ne peut pas tarder.

VERNOUILLET.

Sans doute, sans doute... et du moment que vous êtes tout disposé...

LE MARQUIS.

Mon Dieu, il ne me manque que la femme.

VERNOUILLET.

Qu'à cela ne tienne.

LE MARQUIS.

Comment ?

VERNOUILLET.

Envoyer en prison un brillant colonel, couvert de lauriers, ça me serait si pénible !

LE MARQUIS.

Et à moi donc !

VERNOUILLET.

Grâce à Dieu, nous n'en viendrons pas là.

LE MARQUIS, à part.

Que diable veut-il dire ?

## SCENE VI.

POLIVEAU, LE MARQUIS, VERNOUILLET, HERMINIE.

POLIVEAU.

Bien des remerciemens, mademoiselle, pour mon colonel et pour moi ; nous serons à merveille... Eh mais, le voici lui-même.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Mademoiselle...

VERNOUILLET.

J'ai l'honneur de vous présenter monsieur le marquis de Blandas.

HERMINIE, à part.

Il est joli garçon. (*Haut.*) Je suis charmée que le hasard m'ait donné un hôte comme monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est à moi de le remercier, mademoiselle.

VERNOUILLET, souriant.

Oh ! le hasard ! le hasard a bon dos.

HERMINIE.

Comment ?

VERNOUILLET.

Le hasard n'est pour rien dans tout cela.

LE MARQUIS.

Bah !

VERNOUILLET.

Monsieur le marquis n'avait garde de choisir un autre gîte que cette maison.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

VERNOUILLET.

Il n'est plus temps de faire le mystérieux, mon jeune ami.

HERMINIE.

Expliquez-vous.

VERNOUILLET.

Ces amoureux ont des ruses !

HERMINIE.

Une ruse d'amoureux ?

LE MARQUIS, à part.

Est-ce qu'il est devenu fou ?

VERNOUILLET.

Oui, mademoiselle, monsieur le marquis a un amour dans le cœur.

LE MARQUIS.

Hein ?

POLIVEAU, à part.

Ah ! bah ! encore ?

VERNOUILLET.

Il y a deux ans, avant de partir pour l'armée, mon jeune ami avait aperçu une femme charmante dont les grâces et la beauté avaient fait sur lui une vive impression.

LE MARQUIS, à part.

Où veut-il en venir ?

VERNOUILLET.

Il emporta son image au milieu des combats, et, vainqueur aujourd'hui, paré de sa gloire, il a voulu loger dans la maison qu'elle habite.

HERMINIE.

Plait-il ?

POLIVEAU, à part.

Ce serait M<sup>lle</sup> Aline !

LE MARQUIS.

Mais, monsieur...

VERNOUILLET.

Oui, mademoiselle ; amant discret et timide, non moins qu'intrépide guerrier, il hésitait à offrir l'hommage de son cœur... mais moi, son confident, j'abrége d'inutiles formalités, et je viens pour lui vous demander... votre main.

HERMINIE.

Ma main ?

LE MARQUIS, abasourdi.

Ah ! mon Dieu !

POLIVEAU, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

HERMINIE.

Qu'entends-je ! ce serait moi !

VERNOUILLET.

Eh oui, mademoiselle, c'est vous.

LE MARQUIS.

Monsieur !... monsieur !...

VERNOUILLET.

Ah ! vous voudriez en vain m'imposer silence ! Vous êtes trop timoré aussi pour un colonel, et il est temps que mademoiselle sache tout.

HERMINIE.

J'avouerai que ma surprise...



LE MARQUIS.

N'est pas plus grande que la mienne.

VERNOUILLET.

Vous ne vous attendiez pas à cela, hein ? mais soyez tranquille, M<sup>lle</sup> Herminie de Tourvel ne se formalisera pas de mon empressement et du vôtre ! N'est-il pas vrai ?

HERMINIE.

Certainement, l'offre de M. le marquis est trop honorable... et cet amour que j'ignorais... les officiers qui me courtisent sont si nombreux, que dans la foule je n'avais pas remarqué... Mais aussi pourquoi vous taire ?

AIR : *Un petit coin.*

Il faut parler ! (*bis.*)

Ce qu'on souhaite, on le demande :

Il faut parler ! (*bis.*)

Que gagne-t-on à reculer ?

Il se peut qu'une femme attende,

Mais, monsieur, pour qu'on vous entende,

Il faut parler ! (*bis.*)

LE MARQUIS.

Permettez donc...

VERNOUILLET, *l'interrompant.*

Eh bien, oui, mademoiselle vous permet d'espérer !

HERMINIE.

Sans doute.

*Même air.*

Il faut parler ! (*bis.*)

LE MARQUIS.

Mais c'est la faveur que j'implore !...

HERMINIE.

Il faut parler ! (*bis.*)

Notre aspect vous fait-il trembler ?

Au cœur de celle qu'on adore

Si l'on veut voir l'amour éclore,

Il faut parler ! (*bis.*)

LE MARQUIS.

Encore une fois, je ne demande pas mieux, et...

VERNOUILLET, *à demi-voix.*

Ce mariage ou la prison !

LE MARQUIS.

Oh ! je suffoque !

Il s'appuie sur un fauteuil.

VERNOUILLET, *bas.*

A mon tour, monsieur le marquis !

HERMINIE.

Eh mais... M. le marquis semble mal à son aise !

POLIVEAU, *à part.*

Il y a de quoi.

VERNOUILLET.

L'émotion... l'amour... la joie... et puis la faim peut-être !... il a fait une longue route, et...

HERMINIE.

Je vais faire servir à déjeuner tout de suite. Remettez-vous, monsieur le marquis, et croyez que cette passion mystérieuse, cette constance discrète... Ah ! c'est beau ! c'est beau !... voilà comme étaient jadis nos paladins !

POLIVEAU, *à part.*

Ils avaient un drôle de goût, les paladins !

SCENE VII.

POLIVEAU, LE MARQUIS.

POLIVEAU.

Dites donc, mon colonel, qu'est-ce que tout cela signifie ?

LE MARQUIS, *arpentant le théâtre.*

Cela signifie, mon cher Poliveau, que M. Vernouillet prend sa revanche, et que c'est mon tour d'être mystifié.

POLIVEAU.

Ça n'est pas vrai, hein, que vous avez une passion pour cette vieille folle ?

LE MARQUIS.

Es-tu plus fou qu'elle, toi qui m'adresses une pareille question ?

POLIVEAU.

Dam ! le Vernouillet avait un tel aplomb !

LE MARQUIS.

Ne comprends-tu pas qu'il se venge ? que je lui dois deux cent mille livres ? qu'il a mon billet ? que pour m'acquitter je lui ai parlé d'épouser une héritière, et qu'il me place entre celle-ci et une prison ?

POLIVEAU.

Et qu'allez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Ma foi... (*Un domestique apporte une table servie.*) D'abord, je vais déjeuner !... Voilà une table tout-à-fait engageante.

POLIVEAU, *examinant la table.*

Fichtre ! la bourgeoise fait bien les choses.

LE MARQUIS, *assis à table.*

Le champagne porte conseil !... Allons, imitez-moi !...

Il mange.

POLIVEAU, *prenant une croûte de pâté.*

Je n'ai pas le courage.

LE MARQUIS.

Mange donc, imbécile.

POLIVEAU, *mangeant debout.*

Oh ! non !... vrai ! je sens là... votre accident... ça m'étouffe.

LE MARQUIS, *riant.*

Mon accident... et la croûte de pâté !... Bois pour que tout cela passe.

Il lui donne un verre de champagne.

POLIVEAU, *après avoir bu.*

Mais aussi, ça n'a pas le sens commun ! Vous aviez bien besoin de plaire à sa défunte, il y a deux ans !

LE MARQUIS.

Oh ! elle y a mis de la bonne volonté ! Charmante petite femme !

POLIVEAU, *mangeant.*

Ah ! oui, je vous conseille de regretter cette coquette-là ! elle vous met dans une jolie situation



aujourd'hui... c'est ce qui rend le Vernouille implacable.

LE MARQUIS, *buvant*.

M'en vouloir pour si peu de chose!... Que ces financiers sont ridicules!... A leur santé!

Il verse à Poliveau.

POLIVEAU, *après avoir bu*.

C'est qu'il n'y a pas à dire, il faut payer ou épouser la vieille.

LE MARQUIS, *buvant*.

Douce alternative!

POLIVEAU.

Sinon, il vous campe en prison sans pitié... Et ce n'est pas là que vous trouverez deux cent mille livres.

LE MARQUIS, *riant*.

J'en ai peur.

POLIVEAU, *mangeant*.

Alors, votre avenir est perdu! plus de combats, plus de gloire, plus d'espérances!

LE MARQUIS, *buvant*.

C'est pardieu vrai!

POLIVEAU, *après un moment de réflexion*.

Après ça, la cuisine est bonne ici! il y aurait moyen de vivre avec cette femme-là.

LE MARQUIS, *lui versant à boire*.

Gourmand!... manger n'est pas vivre.

POLIVEAU.

Ça n'y nuit pas! (*Il boit*.) Le vin de la future est vieux.

LE MARQUIS, *buvant*.

Et la future est comme son vin.

POLIVEAU.

Ah! bah! avec un peu de résignation...

LE MARQUIS.

Veux-tu bien te taire!... j'aimerais mieux... Eh mais oui, j'ai cette ressource-là.

POLIVEAU, *vivement*.

Quelle ressource?

LE MARQUIS, *débouchant une seconde bouteille*.

Pardieu! de me faire sauter la cervelle! Tiens, ça partirait comme ce bouchon!

POLIVEAU.

Ah oui, c'est juste, je n'y pensais pas!... Avez-vous perdu l'esprit?

LE MARQUIS, *après avoir bu*.

Au fait, se tuer, c'est bête! (*Il verse à boire à Poliveau*.) Il vaut mieux fuir.

POLIVEAU.

Fuir?

LE MARQUIS.

Devant un pareil ennemi, la fuite est permise.

POLIVEAU, *buvant*.

Cet ennemi-là a pourtant du bon.

LE MARQUIS, *buvant*.

Malotru! il se damnerait pour un verre de vin.

POLIVEAU.

Notre premier père nous a bien damnés pour une pomme.

LE MARQUIS.

Écoute-moi. Nous allons retourner en Flandre. Va seller nos chevaux en secret.

POLIVEAU.

A la bonne heure!... Mais j'en reviens toujours là... Pourquoi diable avez-vous plu à sa femme il y a deux ans?

LE MARQUIS.

Pourquoi ne suis-je pas laid comme toi?

POLIVEAU.

Merci!

LE MARQUIS.

Allons, va, fais diligence, et tais-toi surtout.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait*.

Je suis, hélas! pris dans une embuscade,  
Et tu fais plus que de sauver mes jours,  
Si tu parviens, mon pauvre camarade,  
A m'en tirer, en me prêtant secours :  
C'est à toi seul qu'aujourd'hui j'ai recours !  
Comme un guerrier, l'orgueil de la patrie,  
Qui par ces mots naguère s'illustra,  
Sous les mousquets, ton colonel te crie :  
« Auvergne, à moi!... les ennemis sont là! »

POLIVEAU.

Sous les mousquets quand mon colonel crie :

« Auvergne, à moi!... » Je réponds : Me voilà!

## SCENE VIII.

LES MÊMES, ALINE.

ALINE, à Poliveau, à la porte du fond.

C'est vous, Poliveau! Qu'est-ce que je viens d'apprendre? est-il vrai que...

POLIVEAU.

Pardon, mademoiselle... je suis pressé, et je n'ai rien à vous dire. Voilà mon colonel qui pourra répondre à vos questions.

Il sort.

## SCENE IX.

ALINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à table et buvant.

Décidément, je crois que c'est le meilleur parti.

ALINE, à elle-même.

Il faut que je sache si c'est vrai.

Elle s'avance. Un domestique entre et enlève la table.

LE MARQUIS, *l'apercevant et se levant*.

Que vois-je?... mademoiselle Aline de Pomereuil?...

ALINE.

Ah! monsieur le marquis me reconnaît?

LE MARQUIS.

Quand on vous a vue, peut-on vous oublier?

ALINE.

Écoutez donc!... c'est long, deux ans.

LE MARQUIS.

Je ne vous savais pas dans cette maison.

ALINE.

Je suis chez ma cousine M<sup>lle</sup> Herminie de Tourvel.



LE MARQUIS.

Ah !

ALINE.

Et l'on assure que vous allez devenir mon cousin.

LE MARQUIS.

Quoi!... l'on vous a déjà parlé?

ALINE.

Oui, sans doute!... ça m'a un peu étonnée d'abord... mais ça m'a fait plaisir.

LE MARQUIS.

Bien obligé!

ALINE.

Tiens!... est-ce que ça vous fâche d'épouser ma cousine ?

LE MARQUIS.

Mais, mademoiselle, avez-vous pu croire ce mariage possible ?

ALINE.

Qui donc s'y opposerait?... ma cousine est majeure.

LE MARQUIS.

Je m'en suis bien aperçu.

ALINE.

Elle est très-riche.

LE MARQUIS.

Qu'importe la fortune quand il s'agit du bonheur ?

ALINE.

Et vous croyez que ma cousine ne ferait pas le vôtre ?

LE MARQUIS.

Songez donc à son âge.

ALINE.

Qu'est-ce que ça fait, l'âge ?

LE MARQUIS.

Ce que ça fait ?

ALINE.

Oui!... on se marie pour être libre, pour porter des diamans, pour aller dans les bals, dans les fêtes, dans les spectacles.

LE MARQUIS.

Vous croyez que c'est pour cela seulement qu'on se marie ?

ALINE.

Est-ce qu'il y a autre chose ?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'avez jamais soupçonné que le mariage a d'autres joies ?

ALINE.

Dam! je ne dis pas... Il y a deux ans, il m'était venu des idées...

LE MARQUIS.

Il y a deux ans?...

ALINE.

Oui... mais ça a passé bien vite... J'ai vu que je me trompais!...

LE MARQUIS.

Non, mademoiselle, vous ne vous trompiez pas, et un jour vous apprendrez qu'on se marie pour partager avec un être bien-aimé les plaisirs

et les chagrins!... pour faire une seule vie de deux existences !

ALINE.

Ah !...

LE MARQUIS.

Et quand l'âge a d'avance séparé ce qu'on s'obstine à réunir?... quand tout diffère, les goûts, les sentimens, les impressions, qu'arrive-t-il ?

ALINE.

Je ne sais pas.

LE MARQUIS.

Je vais vous le dire.

ALINE.

Vous m'obligerez.

LE MARQUIS.

Au lieu de ce bonheur intime de deux âmes qui se cherchent et se comprennent, de cette douce communauté de pensées et de desirs, on ne s'entend sur rien.

ALINE.

Oui-dà ?

LE MARQUIS.

D'une part, exigences et tyrannie!... de l'autre, abnégation ou révolte !

ALINE.

Ah! mon Dieu!...

LE MARQUIS.

Ce qui devait être un bonheur devient un insupportable devoir : on se querelle, on s'évite, on se déteste !

ALINE.

Vraiment ?

LE MARQUIS.

Et cette vie, si douce à porter quand l'amour et la sympathie l'embellissent, n'est plus qu'une suite de tourmens et de malheurs.

ALINE.

Oh! mais c'est effrayant !

LE MARQUIS.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne peux pas épouser votre cousine ?

ALINE.

Je commence!... mais dites-moi!... quand c'est une jeune fille qui épouse un vieux ?

LE MARQUIS.

C'est pire encore peut-être.

ALINE.

Pire?...

LE MARQUIS.

Tandis que lorsqu'une heureuse conformité d'âge établit entre deux époux une sympathique union de goûts et d'émotions...

ALINE.

Ah! oui!... alors?...

LE MARQUIS.

Le mariage est un bonheur de tous les instans.

ALINE.

Quand l'un a envie d'aller au bal, l'autre ne désire pas rester à la maison ?



LE MARQUIS.

On multiplie les plaisirs en les partageant.

ALINE.

On se cherche, et l'on est heureux de se trouver ?

LE MARQUIS.

On lit dans les yeux de ce qu'on aime toute la joie qu'on donne.

ALINE.

Et l'on en prend sa part ?

LE MARQUIS.

Siles chagrins surviennent, un regard tendre...

ALINE.

Une parole consolante...

LE MARQUIS.

Et les chagrins sont oubliés.

*Air : Départ du petit Savoyard. (Bérat.)*

Unis par les mêmes vœux,  
 Deux époux qu'amour rassemble,  
 En les savourant ensemble,  
 Doubtent les momens heureux !  
 Pour eux le jour qui se lève  
 Vaut le jour qui s'est enfui ;  
 Il passe comme un doux rêve,  
 Laisant la joie après lui !...  
 A leurs côtés l'amour veille,  
 Et les conduit par la main,  
 Des souvenirs de la veille  
 A l'espoir du lendemain !

ALINE.

Ah ! de ces liens heureux  
 Que j'aime la douce image !  
 On n'a qu'un même langage,  
 On n'a qu'une vie à deux !  
 Dans une seule pensée  
 Se cache un double bonheur !...  
 Et la phrase commencée  
 S'achève dans l'autre cœur !

ENSEMBLE.

A leurs côtés l'amour veille, etc.

ALINE.

Oh !... c'est une vie délicieuse !

LE MARQUIS.

Quelque jour, ce sera la vôtre.

ALINE.

La mienne ?... pas le moins du monde.

LE MARQUIS.

Comment ?

ALINE.

Eh bien ! oui !... les exigences, la tyrannie, les querelles... enfin tout ce que vous avez dit... voilà mon avenir.

LE MARQUIS.

Et pourquoi cela ?

ALINE.

Parce que je me marie.

LE MARQUIS.

Vous vous mariez ?

ALINE.

Dans une heure !... vous ne le saviez pas ?

LE MARQUIS.

Non sans doute !... Et avec qui donc vous mariez-vous ?

ALINE.

Avec un vieux.

LE MARQUIS.

Ah ! mon Dieu !... M. Vernouillet, peut-être ?

ALINE.

Lui-même !... Ainsi vous voyez bien...

LE MARQUIS.

Et comment avez-vous pu accepter ?

ALINE.

Je m'ennuyais tant !

LE MARQUIS.

Pauvre jeune fille !

ALINE.

Voyez pourtant ce que c'est qu'une mauvaise éducation ! Au couvent, on ne nous enseigne rien de ce qu'il faudrait savoir, et je ne me doutais pas...

LE MARQUIS.

Mais à présent ?...

ALINE.

A présent ?... j'ai peur !

LE MARQUIS.

Ce mariage-là ne peut pas se faire.

ALINE.

Le moyen de l'empêcher ?

LE MARQUIS.

Je ne sais !... mais il me semble... Si vous refusez ?...

ALINE.

Quand j'ai consenti ? quand tout est prêt pour la cérémonie ?... Et puis, je ne suis pas majeure, moi !... On me renverrait au couvent !... Non, non, c'est impossible !

LE MARQUIS.

Mais c'est affreux !

## SCENE X.

ALINE, LE MARQUIS, POLIVEAU.

POLIVEAU.

Mon colonel, nos chevaux sont sellés, vous pouvez partir.

ALINE.

Quoi !... vous vous en allez ?

LE MARQUIS.

Non !... je ne pars plus.

POLIVEAU.

Bah !... vous vous résignez à la vieille ?

LE MARQUIS.

Jamais !

POLIVEAU.

Vous vous décidez pour la prison ?

ALINE.

La prison ?...

POLIVEAU.

Eh oui, mademoiselle !... Une malheureuse



dette de deux cent mille livres... et pas de grâce à espérer... parce que mon colonel, il y a deux ans...

LE MARQUIS.

Poliveau !

POLIVEAU.

C'est juste !... motus !... Toujours est-il que si vous ne profitez pas du moment pour fuir, vous êtes pincé... J'ai vu entrer dans la maison des figures...

ALINE.

Oh ! partez, monsieur ! partez !...

LE MARQUIS.

Que je parte ?... que je vous laisse ici exposée à devenir la femme d'un Vernouillet ?

POLIVEAU, étonné.

Bah !...

ALINE.

Mais puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement ?

LE MARQUIS.

Eh bien, je serai près de vous, du moins !... je respirerai l'air que vous respirez.

ALINE.

Dans une prison ?

LE MARQUIS.

J'y serai moins malheureux que sur une terre étrangère.

AIR d'Yelva.

Moi, loin de vous exiler ma souffrance !...  
Non !... de ces lieux rien ne peut me bannir !  
Captif ici, j'ai du moins l'espérance  
De réveiller parfois un souvenir !

ALINE.

Oui, des périls que vous avez à craindre  
La seule image a fait battre mon cœur !...

LE MARQUIS.

Qu'ai-je entendu ?... vous daignerez me plaindre ?...  
Ah ! que d'heureux envieraient mon malheur !  
Oui, s'il est vrai que vous daigniez me plaindre,  
Combien d'heureux envieront mon malheur !

POLIVEAU, à part.

Comment ?... encore celle-là ?... Décidément le Vernouillet est prédestiné.

LE MARQUIS.

Maintenant que je vous ai revue... partir est impossible !

ALINE.

Pauvre jeune homme !

POLIVEAU.

Allons, bon !... Il n'est plus temps.

## SCENE XI.

ALINE, HERMINIE, VERNOUILLET, LE MARQUIS, POLIVEAU.

VERNOUILLET.

Eh bien ! mon cher marquis, réjouissez-vous ! j'ai réussi.

LE MARQUIS.

A quoi donc, monsieur ?

VERNOUILLET.

A faire votre bonheur !... Mademoiselle est décidée !... elle accepte votre cœur et votre main.

POLIVEAU, à part.

Elle n'est pas dégoûtée, la vieille.

LE MARQUIS.

Mademoiselle est mille fois trop bonne.

VERNOUILLET.

Oh ! ça n'a pas été sans peine !... mais j'ai plaidé votre cause avec une éloquence...

LE MARQUIS.

Dont je vous sais un gré infini.

HERMINIE.

Je l'avouerai, cette déclaration si brusque... ce mariage pour ainsi dire improvisé... m'inspiraient quelque effroi... moi qui ai toujours reculé devant de pareils liens !... moi qui refusais, presque toutes les semaines des prétendants.

ALINE, à part.

Il devrait être défendu à une vieille fille de mentir comme ça !

HERMINIE.

J'ai cédé enfin !... Votre passion discrète... votre constance... puis, les renseignements si avantageux que m'a donnés M. le baron...

POLIVEAU, à part.

C'est peut-être sa défunte qui les lui a fournis...

Il va prendre la droite de l'acteur.

HERMINIE.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Quand d'un amour aussi constant  
Votre cœur s'est montré capable,  
Je sens que je serais coupable  
En prolongeant votre tourment ;  
Je veux qu'il cesse promptement !  
Le bonheur où votre âme aspire  
Va bientôt combler tous vos vœux,  
Car, sensible à vos doux aveux,  
En rougissant je viens vous dire :  
Amant discret, soyez heureux !  
Voilà ma main !... soyez heureux !  
Épousez-moi !... soyez heureux !

POLIVEAU, à part.

C'est facile à dire !

LE MARQUIS, s'inclinant.

Je suis profondément touché.

VERNOUILLET.

Et ce n'est pas tout !... Je viens, moi, d'envoyer un de mes gens dire à l'abbé Anselme de se trouver ici dans la chapelle une demi-heure plus tôt, parce qu'il aura l'honneur de marier le marquis de Blandas avant moi. Je vous cède le pas, mon jeune ami.

LE MARQUIS.

Trop aimable, en vérité !

VERNOUILLET.

Le fait est qu'on ne trouve pas beaucoup d'amis comme moi ! Voyez donc ce que vous me



devez!... Et dans quel moment?... quand le sergent est là avec ses recors!... quand il n'y aurait qu'un coup de sonnette à donner pour vous envoyer entre quatre murailles!

ALINE, à part.

Oh!...

LE MARQUIS, vivement.

Vous dites... un coup de sonnette?

VERNOUILLET.

Eh! vraiment, oui! (*Le marquis commence à s'acheminer, et passe devant Vernouillet.*) Au lieu de cela, vous allez prendre la main que madame vous présente.

ALINE, bas à Poliveau.

Oh!... il y va!

POLIVEAU, bas.

Ma foi, il a raison!

HERMINIE, tendant sa main au marquis, arrivè près d'elle.

Voilà!

LE MARQUIS, passant devant elle et saluant profondément.

Pardon, mademoiselle!

HERMINIE, étonnée.

Que faites-vous?

LE MARQUIS, très-calme.

Je sonne.

ALINE.

Ah!

POLIVEAU.

Oh!

VERNOUILLET.

Mais...

## SCENE XII.

LES MÊMES, UN SERGENT.

LE MARQUIS.

Qu'on me mène en prison.

LE SERGENT, se tenant au fond.

Vous, monsieur?

LE MARQUIS.

Je suis le marquis de Blandais.

LE SERGENT.

Ah! très-bien!... à vos ordres, monsieur le marquis.

HERMINIE.

Que veut dire cela?

LE MARQUIS.

Cela veut dire, mademoiselle, que je suis pénétré de reconnaissance pour vos bontés; mais que cet amour dont vous a parlé monsieur le baron n'a jamais existé que dans son esprit; que tantôt j'ai vainement essayé de vous dissuader... on ne m'a pas laissé placer une parole... et que je ne puis vous offrir mon cœur... car il ne m'appartient plus.

ALINE, à part.

Que de noblesse!

HERMINIE.

Quelle indignité!

LE MARQUIS.

Veillez donc me pardonner une méprise dont je ne suis point coupable.

HERMINIE.

C'est une horreur! (*A Vernouillet.*) Qu'est-ce que vous êtes venu me conter, vous?

VERNOUILLET.

Dam, je croyais être sûr...

HERMINIE.

Taisez-vous! vous êtes un gros...

VERNOUILLET.

Un gros... quoi?...

HERMINIE.

Un gros... mal avisé!

LE MARQUIS.

Je serais désolé de vous affliger, mademoiselle.

HERMINIE.

M'affliger?... m'affliger?... Je vous trouve plaisant d'imaginer que je m'afflige d'une pareille chose!

ALINE, à part.

Le fait est que depuis trente ans elle doit en avoir l'habitude.

HERMINIE.

En vérité, les jeunes gens sont incroyables aujourd'hui!... Voilà de beaux soupirans pour qu'on les regrette!... Vous verrez que des femmes de ma sorte s'affligeront pour ces petits étourneaux qui ne soulèveraient pas la queue de nos vertugadins!

LE MARQUIS.

Croyez que mon respect...

HERMINIE.

Du respect!... du respect!... Ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche!... Ah! silence! allez en prison, petit malheureux!

LE MARQUIS.

J'y vais, mademoiselle; je ne demande à monsieur que le temps de prendre mon manteau. Poliveau m'apportera le reste de mon bagage.

LE SERGENT.

Je vous accompagne jusqu'à votre chambre, monsieur le marquis; désormais nous sommes inséparables.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien bon!

LE SERGENT.

Mes gens vous attendent en bas avec une voiture.

LE MARQUIS.

On n'est pas plus prévenant.

VERNOUILLET.

Ainsi, au lieu de vous acquitter...

LE MARQUIS, à demi-voix.

C'était trop cher.

POLIVEAU, à lui-même.

Où trouver à présent deux cent mille livres pour le tirer de là?



ALINE, *comme frappée d'une idée subite; à elle-même.*

Deux cent mille livres!... ah! (*A demi-voix.*) Poliveau... attendez-moi ici.

LE MARQUIS, *qui est allé prendre son chapeau sur un fauteuil au fond.*

Mesdames, monsieur, je vous présente mes humbles salutations : je souhaite aux personnes que je laisse ici tout le bonheur auquel il faut que je renonce. (*Au sergent.*) Marchons!

Le Marquis et le Sergent sortent.

VERNOUILLET.

Bon voyage, mon jeune ami! (*A lui-même.*) Si je ne suis pas payé, je serai vengé du moins.

HERMINIE.

On devrait camper entre quatre murs tous les petits freluquets...

ALINE, *riant.*

Qui ne veulent pas vous épouser?... les prisons seraient trop petites.

HERMINIE.

Qu'est-ce à dire?...

VERNOUILLET.

Allons, allons, ne songeons plus à ce mariage manqué, et occupons-nous du mien!... L'heure approche... ma jolie fiancée, votre toilette vous réclame.

ALINE.

Oui, oui, j'y cours.

Elle entre vivement dans sa chambre, en faisant un signe à Poliveau.

VERNOUILLET, *à Herminie.*

Allons recevoir les témoins.

HERMINIE, *sortant avec Vernouillet.*

Votre marquis est un impertinent!

### SCENE XIII.

POLIVEAU, *seul.*

Que je l'attende?... que veut-elle me dire?...

### SCENE XIV.

ALINE, POLIVEAU.

ALINE, *sortant mystérieusement de la chambre.* Poliveau?...

POLIVEAU.

Mademoiselle?

ALINE.

N'est-ce pas deux cent mille livres qu'il faut au marquis pour l'empêcher d'aller en prison?

POLIVEAU.

Tout autant!

ALINE.

Il y a plus que cela dans ce portefeuille : prenez, et courez délivrer votre colonel.

POLIVEAU.

Qu'est-ce que vous dites?

ALINE.

Cet argent est à moi, j'en peux disposer comme il me plaira... qu'il rende la liberté à ce pauvre jeune homme.

POLIVEAU.

Par exemple!... mon colonel me tuerait!... souffrir que vous vous compromettiez pour lui?...

ALINE.

En refusant de fuir tout-à-l'heure, ne s'est-il pas compromis pour moi?

POLIVEAU.

C'est égal!... accepter de l'argent d'une femme... de la femme de M. Vernouillet?... Ah! tout autre chose, je ne dis pas... (*A part.*) D'autant qu'il en a l'habitude. (*Haut.*) Mais des billets de caisse?... non, non, mademoiselle, jamais!...

ALINE.

Vous voulez donc qu'il languisse en prison?... qu'il soit malheureux?... que je sois malheureuse aussi?... Vous ne l'aimez donc pas?

POLIVEAU.

Je ne l'aime pas!... mon frère de lait?... moi qui me jetterais dans le feu... Oh! attendez!...

ALINE.

Qu'est-ce?...

POLIVEAU.

Vrai, mademoiselle, bien vrai, vous sentez-vous-là capable d'une grande résolution pour le sauver?

ALINE.

Je crois que je serais capable de tout.

POLIVEAU.

Je n'en demande pas davantage! (*Il va regarder par la fenêtre.*) Oui, ils ne sont pas encore partis, et peut-être...

ALINE.

Parlez!

POLIVEAU.

Je n'ai pas le temps!... Mais où pourrai-je vous retrouver?

ALINE.

Là! dans ma chambre!

POLIVEAU.

A-t-elle une autre issue que cette porte?

ALINE.

Oui, dans le corridor

POLIVEAU.

Allez m'y attendre... On vient!... et voilà mon colonel qui descend dans la cour avec ces faces de réprouvés... Par là, je serai plus tôt près d'eux.

Il enjambe la fenêtre.

ALINE.

Mais ce portefeuille?

POLIVEAU.

Gardez-le, et attendez-moi dans votre chambre.

Il saute.



ALINE.

Je n'y comprends rien... on approche... sauvons-nous !

Elle entre vite dans sa chambre pendant que la porte du fond s'ouvre.

## SCENE XV.

HERMINIE, VERNOUILLET, INVITÉS pour le mariage, HOMMES et FEMMES.

CHOEUR DES INVITÉS.

AIR : *La belle nuit, la belle fête.*

De votre hymen voici la fête !  
Quel avenir (*bis*) pour vous s'apprête !  
La beauté comble vos desirs,  
Amis (*bis*), soyons tout aux plaisirs !

VERNOUILLET.

Mille remerciemens de votre exactitude ; l'abbé Anselme est dans la chapelle, et ma charmante fiancée termine sa toilette : dans peu d'instans la cérémonie aura lieu.

UN INVITÉ.

Ce qu'on vient de nous apprendre est-il vrai ?  
Quoi ! vous avez fait emprisonner le jeune colonel ?

VERNOUILLET.

Parfaitement.

UNE FEMME.

Un si joli garçon ! c'est affreux !

HERMINIE.

Affreux !... non, mesdames, il a bien fait... et quand vous connaîtrez la conduite de ce petit drôle...

TOUS.

Quoi donc ? quoi donc ?

HERMINIE.

M. le baron vient de me l'apprendre... écoutez !

VERNOUILLET.

Mais, mademoiselle...

HERMINIE.

Laissez-moi ; je veux vous justifier... Sachez donc qu'il y a deux ans, un des amis intimes de M. le baron, honnête et riche financier, mari d'une très-jolie femme, prête cent mille livres à ce gringalet de marquis pour qu'il achète un régiment... et au moment même où son argent venait d'être donné, il découvre que son emprunteur est avec sa femme... en tête-à-tête !

TOUT LE MONDE.

Ah ! ah !

HERMINIE.

C'était tout juste ce qu'il avait voulu éviter en prêtant la somme.

L'INVITÉ.

C'est très-drôle !

VERNOUILLET.

Vous trouvez ?

HERMINIE.

Le mari court vite pour surprendre le coupable... ah ! bien oui ! sauté par la fenêtre, plus personne !... et alors, on veut démontrer au mari qu'il est dans son tort... Pas de preuves ! obligé de se taire et de dévorer la pilule... qui lui coûtait cent mille livres.

TOUT LE MONDE.

O l'imbécile !

VERNOUILLET, *vivement*.

Oui ? mais j'ai pris ma revanche.

TOUT LE MONDE.

Comment ! vous ?

VERNOUILLET.

Pardon, pardon ! c'est que je m'identifie avec mon ami.

TOUT LE MONDE.

Ah ! ah ! ah !

VERNOUILLET.

Mais c'est assez nous occuper de ce freluquet. (*A Herminie.*) Votre cousine doit être prête, mademoiselle ?

HERMINIE.

Je vais la chercher.

Elle entre dans la chambre d'Aline.

VERNOUILLET, *à lui-même*.

Cette fois-ci du moins je serai tranquille ; notre petit marquis est en lieu de sûreté... et pour longtemps.

HERMINIE, *dans la coulisse*.

Ah ! quelle horreur !

Elle rentre effarée.

VERNOUILLET.

Qu'y a-t-il ?

HERMINIE.

Il y a, il y a... une pareille audace... Je suffoque ! je m'évanouis !

Elle se jette sur un fauteuil, on se presse autour d'elle.

VERNOUILLET.

Ah ! mon Dieu ! je vais voir !

Il se précipite vers la chambre ; Poliveau paraît.

## SCENE XVI.

LES MÊMES, POLIVEAU.

VERNOUILLET, *reculant*.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POLIVEAU.

C'est moi, monsieur le baron.

VERNOUILLET.

Vous !

Étonnement général.



POLIVEAU, à *Herminie*.

Il ne faut pas vous trouver mal pour un baiser, mademoiselle; pardon, excuse, je me croyais encore en Flandre.

HERMINIE, *se levant*.

Manant!

VERNOUILLET.

Vous, dans cette chambre?... Et ma fiancée?

POLIVEAU.

Vous allez la voir, patience!... Et permettez, en attendant, que je termine avec vous une petite affaire au nom de mon colonel.

VERNOUILLET.

Quelle affaire?

POLIVEAU.

Voilà le billet de deux cent mille livres qu'il avait souscrit en votre faveur.

VERNOUILLET.

Ce billet entre vos mains!

POLIVEAU.

Il est payé.

VERNOUILLET.

Payé!

POLIVEAU.

Complètement!... et mon colonel est libre.

TOUT LE MONDE.

Oh! oh!

VERNOUILLET.

Où est l'argent?

POLIVEAU.

Aux mains du sergent votre gracieux mandataire... et ce billet étant désormais inutile, je le déchire.

VERNOUILLET.

Je ne comprends pas.

POLIVEAU.

Ça va venir!

SCENE XVII.

HERMINIE, ALINE, LE MARQUIS, VERNOUILLET, POLIVEAU, LE SERGENT et DEUX RECURS au fond; INVITÉS.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*.

Monsieur le marquis et madame la marquise de Blandas.

VERNOUILLET.

Hein?

TOUT LE MONDE.

Ah! ah!

VERNOUILLET, *voyant Aline*.

Ma fiancée!

LE MARQUIS.

Non pas!... ma femme!

POLIVEAU.

Comprenez-vous à cette heure?

VERNOUILLET.

Que signifie...

LE MARQUIS.

Cela signifie que l'abbé Anselme, mandé par vous-même pour marier M. le marquis de Blandas, a été exact, et qu'il vient de remplir sa mission.

VERNOUILLET.

Mais ce n'était pas avec...

LE MARQUIS, *souriant*.

Ah! vous ne lui aviez pas dit le nom de la future.

HERMINIE.

Ce mariage est nul.

ALINE.

Qu'est-ce qui y manque?

LE MARQUIS, *montrant le sergent, etc.*

Ce ne sont pas les témoins: ces messieurs nous en ont servi.

VERNOUILLET.

Je le ferai casser... et le mien seul...

POLIVEAU, *à demi-voix*.

Alors j'ai dans l'idée qu'il ne manquera rien au vôtre.

VERNOUILLET.

Ah!... mais cet argent?

ALINE.

Était à moi... je pouvais en faire ce que je voudrais... j'ai payé les dettes de mon mari.

HERMINIE.

Comment avez-vous osé, mademoiselle?...

VERNOUILLET.

Mais c'est affreux!

ALINE.

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Calmez, calmez votre colère!

Quels sont vos droits pour m'accuser?

Si le Marquis a su me plaire,

Fallait-il donc le refuser?

*Elle passe entre le Marquis et Vernouillet.*

Non!... quand je dus vous épouser,

Je n'acceptais le mariage

Que pour échapper à l'ennui!...

Il me semble, à son doux langage,

Que j'en suis plus sûre avec lui.

HERMINIE, *à part*.

M'avoir préféré... Petit drôle!

VERNOUILLET.

Cet homme est mon mauvais génie.

LE MARQUIS.

L'abbé Anselme vous attend dans la chapelle, prêt à vous marier à votre tour... et puisque



mademoiselle était si bien disposée en ma faveur...

VERNOUILLET.

Oui, pour que vous m'enleviez encore celle-là, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS, *solemnellement*.

Oh ! cette fois, je pourrais vous répondre...

POLIVEAU.

Et je suis la caution de mon colonel.

HERMINIE.

Impertinens !

VERNOUILLET.

Laissez-moi tranquille !... je reste veuf !

HERMINIE.

Est-ce que vous croyez qu'on voudrait de vous ?

LE MARQUIS.

Mais vous êtes payé... et ça me coûte cent mille livres, à mon tour.

VERNOUILLET.

Moi qui pensais qu'en fait de mystifications nous étions quittes !

POLIVEAU, *à demi-voix*.

Vous avez joué à quitte ou double.

*Au Public.*

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

LE MARQUIS.

Le public donne son argent  
Lorsqu'un titre nouveau l'invite ;  
L'auteur promet d'être amusant,  
Heureux quand chacun d'eux est quitte.

ALINE.

Si vos braves comblent nos vœux  
Et chassent la peur qui nous trouble,  
Songez-y bien, nous sommes deux,  
Il faut donc que la part soit double.

CHOEUR.

AIR du chœur final du Démon de la nuit.

Chez nous plus de querelle,  
Le plaisir nous appelle ;  
A leur bonheur (*bis.*)  
Souscrivons de grand cœur.

FIN.

S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène, à M. LUDOVIC, régisseur.





ACTE IV, SCÈNE V.

# L'ARGENT, LA GLOIRE, ET LES FEMMES,

VAUDEVILLE A SPECTACLE, EN QUATRE ACTES, ET CINQ TABLEAUX,

par MM. Cogniard frères et Michel Delaporte,

Musique arrangée par M. ADOLPHE, ballet de M. RENAUY, décors de MM. DEVOIR et POURCHET.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 22 SEPTEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
HERMANN, vieux savant . . . . .	M. DORLANGES.	DEUXIÈME VOLEUR. . . . .	} M. DESQUELS.
RODOLPHE, jeune étudiant alle- mand. . . . .	M. A. VILLOT.	UN ABBÉ. . . . .	
DIGDIG, son domestique. . . . .	M. PALAISEAU.	TROISIÈME VOLEUR. . . . .	} M. JULES.
LE DOCTEUR TRAK. . . . .	M. CH. POTIER.	UN MERVEILLEUX. . . . .	
STELLA, fille d'Hermann. . . . .	Mlle P. AMANT.	UN OFFICIER. . . . .	M. JULES.
KRETTLY, crèmière, sœur de lait de Stella. . . . .	Mlle LISE.	PREMIER SOLDAT. . . . .	M. ALPHONSE.
LE MARQUIS. . . . .	M. ANATOLE.	DEUXIÈME SOLDAT. . . . .	M. LEFORT.
FLORINE, danseuse de l'Opéra. . . . .	Mlle AMÉLIE.	DON CÉSAR D'OLIVARES, vieil hidalgo ( 55 ans ). . . . .	M. HEUZEY.
UNE FEMME de chambre. . . . .	Mlle JULIA.	CATALINA, sa sœur ( 50 ans ). . . . .	Mme CHALBOS.
DEUX GARÇONS DE CAFÉ. . . . .	M. ÉMILE.	INÈS, camériste. . . . .	Mlle LOUISE R.
	M. HENRI.	FRITZ, domestique d'Hermann. . . . .	M. MAYER.
PREMIER JOUEUR. . . . .	M. DOIT.	ZUGG, <i>idem</i> . . . . .	M. ÉMILE.
DEUXIÈME JOUEUR. . . . .	M. LEFORT.	UN AUTRE DOMESTIQUE. . . . .	M. HENRI.
PREMIER VOLEUR. . . . .	M. ALPHONSE.	PROMENEURS, SOLDATS, MASCARADES, PAYSANS, PAYSANNES.	

Au premier acte, la scène est à Nuremberg, petit village aux environs de Munich. L'action se passe en 1718.

## ACTE PREMIER.

Une salle basse vitrée au fond et laissant voir un joli jardin ; çà et là des instrumens d'astronomie, de chimie, et des éta-  
gères chargées de livres. A gauche, table et chaises. A droite, grand fauteuil gothique.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**LE DOCTEUR TRAK, STELLA, HERMANN.**

Le docteur Trak est assis à gauche, plongé dans la lecture  
d'un gros livre. A droite, Hermann, assis dans un grand

fauteuil, considère Stella, qui est sur un petit tabouret,  
un coude appuyé sur les genoux de son père.

**HERMANN.**

Comment ! Stella, encore boudeuse ! et c'est



lorsque le moment des fiançailles approche, ce moment tant désiré des jeunes filles, que ta figure prend cette expression d'inquiétude et de tristesse! Aurais-tu des secrets pour moi, mon enfant? Rodolphe ne serait-il plus celui que ton cœur me demandait pour époux?

STELLA.

Rodolphe! je l'aime, tu le sais bien. Il y a long-temps, bon père, que je t'ai pris pour le confident de mes pensées. Rodolphe n'était-il pas ton fils adoptif? mes années d'enfance se sont écoulées entre toi et lui... lui qui m'aimait, qui me le disait si bien et si souvent!... toi qui semblais voir cette tendresse avec joie; si bien que lorsque j'ai compris que j'avais aussi de l'amour, je suis venue vers toi, je t'ai dit : « Père, j'aime Rodolphe; je n'aurai pas d'autre mari que lui. » Tu ne m'as pas répondu, mais tu m'as embrassée au front en souriant... Et vois-tu, je sais bien ce que cela veut dire lorsque tu m'embrasses sur le front.

HERMANN, *souriant avec tendresse.*

Qu'est-ce que cela voulait dire alors?

STELLA.

Cela signifiait : Ma petite Stella, j'accomplirai ton désir.

HERMANN.

Enfant gâté!... est-ce que je puis jamais rien te refuser? est-ce que tu n'es pas la seule maîtresse ici? Tout cela ne m'explique pas la cause de ton humeur.

STELLA, *se levant et rangeant le tabouret sur lequel elle était assise.*

Tu veux donc tout savoir?

HERMANN.

Tout.

STELLA, *appuyée sur le dos du fauteuil de son père.*

Écoute donc. Je t'ai dit tout-à-l'heure que j'aimais Rodolphe, n'est-ce pas? eh bien! je me suis trompée, je crois que je le déteste!

HERMANN.

Ah! mon Dieu! de la haine!

STELLA.

Oui, depuis ce matin.

HERMANN.

Si ce n'est que depuis ce matin...

STELLA.

Que je le déteste, oui... mais voilà plus de dix jours que j'ai le cœur gros à cause de lui.

HERMANN.

Conte-moi donc cela. Aurais-tu des reproches sérieux à lui adresser?

STELLA.

Très-sérieux! Depuis dix jours Rodolphe n'est plus le même; lui, autrefois d'un caractère si égal, si gai, il est devenu, sans motif, bizarre et capricieux. Quand je lui parle de notre prochain mariage, il me regarde d'abord avec tendresse en serrant mes mains dans les siennes... puis tout-à-coup sa figure se rembrunit : « Si j'allais ne pas te rendre heureuse, Stella, me dit-il, je serais un monstre! » Ne pas me rendre heureuse!... Pour-

quoi me dire de ces choses-là? et pourquoi sa tristesse augmente-t-elle à mesure que le moment approche?

HERMANN, *se levant.*

Pourquoi, mon enfant? parce qu'il comprend toute l'importance d'un pareil engagement. Tu vois les choses autrement qu'elles ne sont. Quand on aime, on s'alarme si facilement!

STELLA.

Quand on aime, on a intérêt à tout observer. Mais, tenez, dans cet instant même, que fait-il? où est-il un jour comme celui-ci? vous ne le savez pas! eh bien, père, il s'occupe à pêcher! voilà trois mortelles heures qu'il est parti pour la pêche avec Digidig.

HERMANN, *riant.*

Et voilà trois mortelles heures que tu le détestes! Allons, allons, je ne vois rien de très-grave dans cela. Rassure-toi, Stella; Rodolphe m'est connu; c'est le fils d'un vieil ami. Depuis son enfance, j'ai suivi ses études, observé ses penchans... sa tête est exaltée, c'est vrai, mais son cœur est bon, généreux. Ce que je veux avant tout, pour toi, mon enfant, c'est un époux sans ambition, qui, loin de courir après de folles chimères, sache se contenter d'une existence paisible. C'est là qu'est le bonheur réel, vois-tu! Si je l'avais voulu, j'aurais pu m'entourer de tous les prestiges de la richesse!... car, tu le sais, ma fortune peut balancer celle de bien des princes. Mais j'estime l'argent ce qu'il vaut, peu de chose! Certes, sa valeur est belle quand on l'emploie à secourir le malheureux qui souffre; mais quand il vient en aide aux passions des hommes, combien il est méprisable! J'ai caché cette fortune à Rodolphe, Stella, parce qu'elle pouvait le corrompre en élevant en lui des idées d'ambition.

STELLA.

Et puis tu voulais que je fusse aimée pour moi seule et non pour ma richesse. Oh! tu jas bien fait de n'en rien dire.

HERMANN.

Plus tard, il jouira de tous ces biens, et alors, j'en réponds, il ne pourra en faire qu'un noble et digne usage. N'est-il pas vrai, docteur Trak?

TRAK.

C'est vrai.

Il reprend sa lecture.

HERMANN.

Jusques là, Stella, pas un mot à ce sujet.

STELLA.

Je serai muette, comme ton ami le docteur Trak. Regarde-le donc ce brave docteur! si l'on ne dirait pas la statue du Silence! jamais il ne répond que par un mot : quand il daigne en laisser tomber deux, c'est une faveur insigne, un extra! encore n'est-ce qu'avec toi qu'il prend cette licence!

HERMANN.

Savoir se taire n'est pas la vertu de tout le monde, mon enfant.



STELLA.

Se taire quelquefois... un petit moment...  
bien !... mais toujours !...

HERMANN.

Ce régime-là ne t'irait pas ?

STELLA.

Ne pas parler ! ça m'étoufferait ! oh ! tout de suite.

HERMANN.

Tu vois pourtant que le docteur ne s'en porte pas plus mal. Au surplus, ai-je besoin qu'il parle ? ne sais-je pas que j'ai en lui un ami sûr, dévoué, et prêt à le prouver dans l'occasion ?

TRAK.

Oui.

STELLA, *allant lui prendre la main, avec effusion.*

Oh ! je n'en doute pas, je connais son attachement pour vous, sa tendresse pour moi, et lorsque je le plaisante, je suis certaine qu'il ne me garde pas rancune.

TRAK, *avec bienveillance.*

Non.

Ritournelle de l'air suivant.

STELLA.

Pour le coup, le voilà !

HERMANN.

Qui donc ?

TRAK, *souriant.*

Rodolphe.

Il se remet à lire.

STELLA, *sautant de joie, réprimant tout-à-coup sa gaieté et prenant l'air grave.*

N'oublions pas que je suis très en colère !

## SCENE II.

TRAK, STELLA, DIGDIG, *portant des instruments de pêche*, RODOLPHE, HERMANN.

Air de *Fortunatus* (3<sup>me</sup> acte des *Trois Dimanches*).

ENSEMBLE.

RODOLPHE et DIGDIG.

Sans regretter les plaisirs bien doux

Que nous procure la pêche,

Avec ivresse je me dépêche

D'accourir auprès de vous.

STELLA et HERMANN.

Sans regretter les plaisirs bien doux

Que lui procure la pêche,

C'est étonnant comme il se dépêche

D'accourir auprès de vous !

STELLA.

De retour en ces lieux,

Monsieur, déjà,

Quoi ! vous voilà !

C'est vraiment bien heureux !

RODOLPHE, *étonné de l'accent froid de Stella.*

De retour en ces lieux,

Oui, me voilà,

Chère Stella !

Combien je suis heureux !

STELLA, *avec ironie.*

Pêcher un jour de mariage !

RODOLPHE.

Je me repens du fond du cœur...

De ce gros péché dont j'enrage ;

Stella, pardonnez au pêcheur !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Sans regretter les plaisirs bien doux, etc., etc.

*Hermann va s'asseoir à droite, et lit un gazette.*

STELLA.

Vous pardonner !... non, monsieur... car voilà deux heures que je me monte la tête pour être furieuse contre vous.

RODOLPHE, *avec passion.*

Stella, ne me dites pas de ces choses-là !... Je suis allé flâner sur la rivière, c'est vrai ! le moment était mal choisi, c'est encore vrai !... mais c'était une vengeance que j'exerçais !

STELLA.

Une vengeance ?

RODOLPHE.

Oui, j'avais rêvé anguilles toute la nuit ; ce poisson détestable m'avait torturé pendant mon sommeil, et j'étais exaspéré ! Figurez-vous que, dans mon rêve, nous étions au jour de la bénédiction nuptiale ; vous avec une couronne blanche sur la tête, moi avec un triple jabot... quand tout-à-coup, au milieu de la cérémonie, un régiment d'anguilles s'élançait sur nous, et nous entortillait avec tous les gens de la noce... j'avais beau les repousser et les cribler de coups de pied, les malheureuses !... je t'en souhaitais !... elles nous étouffaient sans pitié, et nous représentions la deuxième édition du groupe de Laocoon. On aurait un cauchemar à moins ! Aussi, en ouvrant les yeux, mes premiers mots ont été : Mort aux anguilles ! J'ai saisi mes hameçons, Digdig un filet, et je me suis dirigé vers le fleuve. J'espérais vous rapporter une matelote de mes ennemis ; mais pas moyen... ces lâches aquatiques qui m'avaient harcelé toute la nuit fuyaient épouvantés à mon approche ; je n'en ai pas aperçu la queue d'une !

DIGDIG, *qui range les lignes, etc.*

Si bien que nous ne rapportons que trois goujons et une huître \*.

Il les montre.

STELLA, *souriant.*

Tout cela !

RODOLPHE.

C'est tout ce que nous avons pu prendre ; l'huître est encore jeune, mais les goujons sont très-beaux.

HERMANN, *riant.*

Allons, allons, il n'y a pas moyen de lui en vouloir après une chasse pareille !

DIGDIG, *à Rodolphe.*

Voyez-vous, monsieur, je vous le disais bien qu'on se moquerait de nous !

STELLA, *à Rodolphe.*

Une autre fois, monsieur, tâchez que votre vengeance dure moins long-temps. Toi, Digdig, tu aurais dû ramener ton maître.

\* Trak, Digdig, Rodolphe, Stella, Hermann.



DIGDIG.

Je l'ai voulu, mam'selle, mais M. Rodolphe ne m'entendait pas. Il faisait des conversations avec la rivière... Il lui en disait ! il lui en disait !... Par malheur, je n'étais pas au courant de la conversation.

STELLA.

Et que disiez-vous donc, monsieur, en regardant couler l'eau ?

RODOLPHE.

Ce qu'on peut dire, Stella, à de l'eau qui coule. « O rivière, lui disais-je, que tu es heureuse !... rien ne peut arrêter ta course vagabonde, ô rivière ! tu vas toujours ton petit bonhomme de chemin, toi ! tu changes à ton gré de ciel et de pays ; tu traverses les campagnes, les grandes villes ! tantôt calme et limpide ; tantôt essuyant des orages, débordant de ton lit, renversant les obstacles... jusqu'à ce qu'enfin tes eaux se mêlent avec fierté aux flots de l'océan !... Ah ! que tu es heureuse, ô rivière !... que tu es heureuse !... »

TRAK, qui a écouté cette tirade, à part.

Folie !

Il se remet à lire.

STELLA.

Très-bien !... Ainsi, monsieur, c'est dans le changement que vous voyez le bonheur de cette eau qui roule sans cesse vers de nouveaux pays !

RODOLPHE, avec embarras.

Je ne dis pas ça ; ne croyez pas... cette conversation était le résultat d'une nuit sans sommeil, d'une nuit semée de cauchemars et d'anguilles.

STELLA, à part.

Oh ! il faut absolument qu'il s'explique... il me cache quelque chose !... (À son père.) Eh bien ! que dis-tu du désordre de ses idées ?

Elle parle bas à Hermann.

RODOLPHE, apercevant Trak.

Tiens, le docteur Trak... (Allant à lui.) Je ne vous avais pas vu... bonjour, docteur.

TRAK, sans détourner la tête.

Bonjour.

RODOLPHE.

Mais vous êtes bien bon ! comme vous voyez, pas trop mal, et vous ?...

TRAK.

Bien.

RODOLPHE.

Tant mieux !

DIGDIG, à Rodolphe.

Le docteur a une langue qui durera longtemps ; car il ne la sort pas souvent du fourreau.

HERMANN.

Rodolphe, tu vas me suivre dans mon cabinet avec Stella !... J'ai à te faire part des articles du contrat.

RODOLPHE, hésitant.

Le contrat ?... ah ! oui, les articles de notre contrat de mariage.

STELLA, bas à Hermann.

Vois... comme il paraît troublé.

HERMANN, à Stella.

Je saurai bien si tes craintes sont fondées. (Haut.) Mon cher Trak, voulez-vous nous accompagner ?... nous pouvons avoir besoin de vos lumières.

TRAK, se levant.

Volontiers.

DIGDIG.

Quant à moi, mam'selle Stella, je vais voir si tout est prêt pour fêter dignement vos fiançailles.

STELLA.

En attendant les tiennes et celle de Krettly... n'est-ce pas ?

DIGDIG.

Comment, mam'selle, vous savez ?...

STELLA.

Krettly, n'est-elle pas ma sœur de lait ?... à ce titre, elle peut compter sur moi... sur une dot...

DIGDIG.

Une dot !... ah ! mam'selle !

HERMANN.

Stella, nous t'attendons.

STELLA.

Je vous suis, mon père. Eh bien ! Rodolphe, vous ne m'offrez pas votre main ?

RODOLPHE, sortant de sa rêverie.

Moi, Stella... ah ! pardonnez.

Il lui donne la main d'un air distrait. Stella le considère avec peine.

ENSEMBLE.

AIR : Final du 1<sup>er</sup> acte de Bruno le fleur.

STELLA.

Je vais donc bientôt me trouver en ménage,  
Sans avoir appris les secrets de son cœur !  
Malgré moi, le doute ici met un nuage  
Sur ce jour que doit réclamer le bonheur.

DIGDIG.

Comme ils sont heureux d'entrer en ménage !  
Ah ! comme à leur place ici battrait mon cœur !  
Les préparatifs d'un prochain mariage  
Seraient pour Digdig le comble du bonheur.

HERMANN.

Allons, mes enfants, en entrant en ménage,  
Vous comblez le vœu le plus cher à mon cœur,  
Les préparatifs d'un prochain mariage  
Pour des amoureux sont déjà du bonheur.

RODOLPHE, à part.

Je vais donc bientôt me trouver en ménage,  
Étouffer ainsi les rêves de mon cœur !  
Moi, subir sitôt la loi du mariage !  
Suis-je bien certain de trouver le bonheur ?

Rodolphe sort avec Stella, Hermann, et Trak.

## SCENE III.

DIGDIG, seul.

Une dot ! je pourrais donc posséder tout de suite cette Krettly qui m'a sauté aux yeux et au cœur !... en v'là une qui m'a sauté au cœur !... je

\* Trak et Hermann dans le fond, Rodolphe, Stella, Digdig sur le devant.

\*\* Rodolphe, Stella, Digdig, Trak, Hermann.



l'aime si follement cette grosse fille ! que j'en ai des distractions inouïes. « Digdig, qu'on m'a dit hier au soir, va porter de l'herbe aux lapins et de la pâtée à Médor. » Qu'est-ce que je fais?... je donne l'herbe à Médor, et des os de poulet aux lapins. Ajoutez à ça que je soupçonne que mon appétit diminue... Je fais encore très-bien mes quatre repas ; mais dans les intervalles je ne prends plus rien... moi, qu'étais toujours à grugeotter des friandises, des miches de pain... C'est fort triste ! Et, bien plus fort ! je crois que mon intellectuel déménage !... je tourne au maniaque, comme mon maître, mon pauvre maître !... en voilà un qui devient inquiétant ! je crois qu'il a ce que les apothicaires appellent un coup de maillet !... C'est la passion qui le bouleverse aussi !... Ce gueux d'amour ! comme ça vous retourne un homme !... O Krettly !... trésor de femme, va !... Mais je ne me trompe pas... je l'entends ! (*Il va voir au fond.*) Oui, c'est bien elle !... avec ses grosses petites mains, sa grosse petite taille !

## SCENE IV.

## DIGDIG, KRETTY.

Krettly arrive avec un grand vase de lait sur l'épaule et un panier de fromage à la crème à la main. Elle s'en débarrasse à son entrée.

KRETTY.

*Fragment de l'air de Valence.* (De A. Elwart.)

Gaîté, folie  
Sont avec moi !  
Voilà ma vie,  
Voilà ma loi !  
Fille jolie,  
Dans tes beaux jours  
Chante, ma mie,  
Chante toujours !  
Quoique jeune et riieuse,  
Dans mon humeur joyeuse,  
J'ai l'âme vertueuse  
Et l'esprit très-bien fait !  
Jamais je ne me fâche ;  
Mais il faut qu'on le sache,  
Je porte un nom sans tache  
Et blanc comme mon lait !

ENSEMBLE.

KRETTY.

Gaîté, folie, etc.

DIGDIG.

Gaîté, folie,  
Quand je la voi,  
Voilà ma vie,  
Voilà ma loi !  
O mon amie,  
O mes amours !  
Fille jolie,  
Chante toujours.

DIGDIG.

Ah ! Krettly, grosse riieuse que vous êtes !... voulez-vous pas roucouler comme ça, que vous me mettez en train... et que je vais vous ravir un énorme baiser !

KRETTY.

Vous ?...

DIGDIG, voulant l'embrasser.

A preuve.

KRETTY, lui donnant un soufflet.

Enlevé !

DIGDIG, se tâtant la joue.

Oh !... allons, bon ! v'là déjà les taloches qui commencent... est-elle vertueuse ! est-elle vertueuse !... Krettly, vous avez une vertu et une poigne trop solides !... au milieu de vingt-cinq mille giffles, je reconnaitrais votre calotte... tant j'y suis si tellement habitué... vous êtes forte à ce jeu-là !

KRETTY.

Pourquoi avez-vous toujours la manie de vouloir me prendre des baisers ?... queq' jour, il vous en cuira !

DIGDIG.

Queq' jour... mais nous y sommes... mais ça me cuit délicieusement... je vous supplie d'en être convaincue.

KRETTY.

C'est bien fait.

DIGDIG.

Oui... Eh ben ! vous ne saurez pas une jolie nouvelle que j'avais à vous apprendre... et qui vous concerne.

KRETTY, d'un ton câlin.

Une nouvelle ?... ah ! qu'est-ce que c'est, mon p'tit Digdig ?... conte-moi ça ! qu'est-ce que c'est ?

DIGDIG.

Voyez-vous la cajoleuse !... Non, non, non, je me tairai. Sans votre gros soufflet, je vous aurions dit que mam'selle Stella se chargeait de nous unir, de nous doter... mais vous ne le saurez pas... v'là c' que vous y gagnez, avec votre soufflet.

KRETTY, sautant de joie.

Une dot !... une dot pour moi !... cette bonne mam'selle Stella !

DIGDIG.

Hein ?... qu'est-ce qui vous a dit ça ?... vous le savez donc ?

KRETTY, lui donnant des petites tapes sur la joue.

Ce bon petit Digdig !... Tiens, je suis fâchée d'avoir frappé si fort !

DIGDIG.

Ben vrai ?

KRETTY.

C'est qu'il a une frimousse toute drôlette, ce bon petit Digdig !

DIGDIG, ne se sentant pas d'aise.

Vous trouvez ma frimousse toute drôlette, Krettly... et vous me tapotez le menton... oh ! oh ! oh !... Krettly, prenez-y garde, v'là que j'vas encore m'attirer une taloche.

KRETTY.

Et qu'est-ce qui vous la donnera ?



DIGDIG.

Dame, vous, si je me permets de vous embrasser en récidive.

KRETTLY.

Essayez toujours... risquez-vous.

DIGDIG.

Oui... alors, tant pis... je m'expose! (*Il l'embrasse et s'apprête à recevoir un soufflet en fermant les yeux et en faisant la grimace.*) Rien reçu!... ô bonheur! j'ai donné et j'ai rien reçu! Ah! Krettly, vous venez de me procurer un moment doublement agréable!

KRETTLY.

Vous disiez donc que mam'selle Stella...?

DIGDIG.

Oui, elle a parlé d'une dot pour nous faire entrer en ménage... Dites donc, Krettly, nous voyons-nous en ménage, avec une dot?... si nous pouvions n'avoir plus rien à faire... qu'à bien manger et à bien dormir?

KRETTLY.

Vous pensez déjà à dormir et à manger?... Eh bien! c'est gentil!

DIGDIG.

C'est pas gentil de faire cinq repas par jour, avec de bons morceaux?... Oh! si je suis riche, j'y vas t'y manger du veau!... j'adore le veau!

KRETTLY.

Et vous vous imaginez qu'avec moi vous passerez votre temps à rien faire?... à vous chauffer les mollets pendant l'hiver, et à boire de la limonade fraîche pendant l'été?

DIGDIG.

C'est si bon de se chauffer les mollets, et de boire de la limonade!

KRETTLY.

Oh! oh! nous n'y sommes pas! faudra avoir du cœur à l'ouvrage, j'vous en préviens.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Fi, monsieur de votre paresse!

Ça vous rendrait beaucoup trop gras.

Chez nous, j'entends, femme et maîtresse,

J'entends, monsieur, vous fair' marcher au pas!

Les premiers jours, si vous faites merveille,

Ne croyez pas rester en si beau ch'min,

Car je prétends qu'on fass' le lendemain,

Tout ce qu'on aurait fait la veille,

Faut qu' le lend'main soit comm' la veille.

DIGDIG.

Soyez tranquille, Krettly... on sera bon à queq' chose, et ça, tous les jours... oh! oui, vous pouvez compter qu'on sera bon à queq' chose... Ah! saperlotte!

Il lui prend la taille.

KRETTLY.

C'est ce qu'on verra! En attendant, je vas porter à c'te bonne mam'selle Stella un échantillon de mes crèmes.

Elle prend son panier.

DIGDIG, regardant dans le panier.

Voyons? oh! en v'là une qu'est dans un cœur en osier... Dieu! qu'al a bonne mine!... ça fait

venir la crème à la bouche... et qu'al doit sentir bon!

Il flaire le petit panier.

KRETTLY, le lui poussant sous le nez.

Sentez plutôt.

DIGDIG, riant, le nez plein de crème.

Ah! la farceuse!... ah! en v'là une bonne farce!

KRETTLY, riant.

Adieu, gourmand!... ah! ah! ah!

Elle sort. Musique de sortie.

## SCENE V.

DIGDIG, puis RODOLPHE.

DIGDIG.

Oh! la malicieuse!... je dois être gentil avec mon nez à la crème... (*Passant sa langue sur ses lèvres.*) Tiens, j'peux y goûter... oh! mais j'y goûte... elle est très-bonne, très-bonne! (*Musique d'entrée.*) Saperlotte! j'entends mon maître. (*Il s'essuie la figure avec son mouchoir.*) Quel malheur de perdre tout ça!

RODOLPHE, entre sans voir Digdig, et se parlant à lui-même.

Ainsi donc ce soir... entre sept et huit... j'aurais dit adieu à tous mes rêves!... bon voyage à mes illusions!... Mes châteaux en Espagne s'écrouleront comme des châteaux de cartes sous le simple souffle d'un oui conjugal!... Il me semble que je viens de vieillir de vingt-cinq ans! J'avais vingt-quatre ans hier... aujourd'hui, j'en ai quarante-neuf... je dois avoir des cheveux gris!... oui, je sens mes cheveux qui grisonnent!

DIGDIG.

Le voilà qui recommence à se parler tout seul à lui-même. (*Haut.*) Hé ben! monsieur Rodolphe?

RODOLPHE.

Hé bien! Digdig?

DIGDIG.

Vous v'nez de régler les articles de votre petit contrat... vous v'là au comble de tous vos vœux.

RODOLPHE.

Je suis arrivé au comble... c'est vrai, Digdig... mais ce n'est pas au comble de ce que tu crois! Me marier!... quel effet cela te produit-il à toi, Digdig?... Car tu as une grosse intelligence, toi!... tu n'es pas tout-à-fait aussi épais qu'on veut bien le dire.

DIGDIG.

Vous êtes si bon pour moi, que vous me voyez peut-être avec des yeux indulgens.

RODOLPHE.

Non, Digdig, non... parfois tu n'es pas absolument stupide... Tu trouves donc...?

DIGDIG.

Dam, monsieur, je trouve que si vous n'êtes pas content... vous êtes diantrement difficile!



RODOLPHE.

Tu viens de trouver le mot, Digidig... je suis diantrement difficile!... tu as mis le doigt dessus.

DIGDIG.

Vous aimez pourtant mam'selle Stella?

RODOLPHE, avec exaltation.

Si je l'aime!... si je l'aime Stella!

DIGDIG.

Ne vous enlevez pas, monsieur... Pour lors, dès que vous allez l'épouser avec une fortune pas mal grassouillette... et que vous allez vivre auprès d'elle, parfaitement tranquille!...

RODOLPHE.

Tranquille!... oui, hélas!... tu viens encore de trouver le mot!... vivre tranquille... sans tourmens, sans soucis...

AIR: *Je sais attacher des rubans.*

Je pourrai chasser dans mes champs,

J'aurai des récoltes fertiles,

J'aurai des marmousets charmans,

J'aurai des serviteurs dociles,

J'aurai ce calme douxereux

Dont chacun ici bas raffole;

Bref, je serai complètement heureux...

Et voilà ce qui me désole!

Oui, vivre en paix, vivre toujours heureux,

Oui, voilà ce qui me désole!

DIGDIG.

Comprends pas, monsieur Rodolphe... vous convenez que vous allez être très-heureux... et ça vous désole?... Comprends pas.

RODOLPHE.

Digidig, je vais descendre à l'échelon de ton intelligence, pour te faire saisir ma pensée... Digidig, veux-tu consentir à être pierrot pendant un instant?

DIGDIG, reculant.

Pierrot?... comment l'entendez-vous?

RODOLPHE.

Oui, moineau, friquet, serin... ou n'importe quoi. Tiens, supposons que tu es un moineau... un gros moineau... que tu aimes le ciel, l'air, les champs!

DIGDIG.

Où voulez-vous en venir, monsieur?

RODOLPHE.

On t'empoigne, Digidig... on te met dans une petite jolie cage, en te disant: « Tu auras du chènevis, du millet, du biscuit, du sucre, des confitures pour le restant de tes jours... » Toi, Digidig, toi moineau, cette façon de vivre te chatouillerait-elle?

DIGDIG.

Si ça m'irait, monsieur?... C'est-à-dire que moi, moineau, j'ôterais mon chapeau à celui qui me tiendrait ce langage, et je lui dirais: « Ah! monsieur, que de reconnaissance!... Croyez bien que de mon côté... » Si ça m'irait!... mais je pourrais manger toute la journée, et je serais à l'abri des chasseurs qui vous envoient du plomb... et des gamins qui vous jettent des pierres et vous

attachent par la patte... Oui, oui, oui, que ça m'irait!

A ce moment Trak paraît au fond, et écoute silencieusement tout ce que dit Rodolphe; cela sans être vu. Musique d'entrée.

RODOLPHE.

Pauvre sot!... eh bien! moi, je dirais à qui me parlerait ainsi: « Au diable le sucre et les biscuits dans une prison!... j'aime mieux braver en liberté les chasseurs, les gamins et les pierres! Pour apprécier l'abondance, je veux avoir faim, avoir soif!... Pour goûter les douceurs du calme et de la retraite... je veux être errant, poursuivi, battu!... Pour aimer le soleil, il me faut des orages!... Enfin, j'ai besoin d'événemens, d'émotions... des émotions en masse... j'en veux! il m'en faut! »

DIGDIG.

Mais bien boire, bien manger, bien dormir... c'est donc pas des émotions, monsieur?

RODOLPHE.

C'est de l'oivivété, Digidig!... Lorsque, comme moi, l'on se sent jeune, ardent, passionné, vois-tu?... qu'on ne connaît de ce monde, qui est si grand, qu'un petit coin de l'Allemagne, et qu'on se voit condamné à végéter dans ce petit coin resserré, inconnu... oh! alors l'âme se révolte: pour vivre il faut de l'air!... du mouvement!... mais je n'ai rien vu encore, moi!... je n'ai été le héros d'aucune action qu'on puisse citer. Ma pensée s'élance au-delà de ces montagnes, elle franchit les espaces; elle fait mille lieues à la minute. Tantôt je me vois riche au milieu d'une belle capitale... je roule en équipage à travers une foule brillante que j'écrase de mon luxe... j'ai de l'or!... l'or ce maître du monde... je le verse à pleines mains!... Tiens, en veux-tu de l'or? en voilà. La passion des richesses, ah! oui, je la comprends! Tantôt, Digidig, je me crois en Orient dans un sérail, et au lieu de la modeste et unique femme que nos lois nous accordent... j'en ai cent!... deux cents bayadères qui me dansent des pas de châles avec des costumes vaporeux, au milieu des parfums et des fleurs! oh! des femmes, des femmes!

DIGDIG.

Il ne vous en faut plus que deux cents!... mазette!

RODOLPHE, arpentant la scène.

Une autre fois ma pensée me transporte au milieu des camps, à travers des batailles... j'éclipse la renommée de Charles XII... je me bats comme un lion, j'enlève des étendards... je disperse mes ennemis, je les terrasse... je savoure enfin la passion de la gloire!... Oh! l'argent!... les femmes! la gloire!... que de passions à satisfaire!... et, au lieu de tout cela, voir ma jeunesse s'étioler sous le triste ciel d'une misérable petite ville d'Allemagne! me sentir asphyxié entre les murs de cette étroite maisonnette, où je vivrai, dis-tu, sans tracas, sans inquiétudes! où j'aurai



de beaux fruits, de l'ombrage, où je pêcherai à la ligne, où je serai enfin parfaitement heureux!... voilà mon bonheur, Digdig... voilà le plus grand des malheurs!

A ce moment, Trak rentre chez Hermann, toujours sans être vu.

DIGDIG.

Nom d'un petit bonhomme! monsieur, comme vous y allez!

RODOLPHE.

Ah! c'est que tu ne peux comprendre tout ce qui se passe là, toi!... tu n'as pas de cœur, toi!... pas de cerveau, pas de sang dans les veines!\*

DIGDIG.

Pas de cœur, pas de cerveau!... mais, si monsieur, j'ai de tout ça; je sens mon cœur qui bat très-fort quand je vois Krettly... je suis souvent enrhumé du cerveau, et j'ai saigné au nez hier; ce qui prouve que j'ai aussi du sang dans les veines.

RODOLPHE.

Je m'abstiendrai de prolonger ce dialogue incompatible avec ta pauvre organisation. C'est égal, Digdig, grâce aux idées qui me pourchassent, je suis bien à plaindre.

DIGDIG.

Ah! monsieur, je partage vos douleurs. (*À part, et riant en dessous.*) Tâche que je vas te plaindre!

RODOLPHE, à lui-même.

Penser que je puis rendre Stella malheureuse!... ma Stella que j'aime tant... et ne pouvoir chasser ces maudites passions!

DIGDIG.

Chut! monsieur, voilà votre future... pourvu qu'elle ne vous ait pas entendu, surtout au chapitre des deux cents femmes!

RODOLPHE.

Silence! laisse-moi avec elle.

DIGDIG.

Tâchez de rentrer dans votre assiette, mon cher maître.

RODOLPHE.

Je tâcherai, Digdig.

Digdig sort.

## SCENE VI.

RODOLPHE, STELLA.

RODOLPHE, à part.

Je me sens mal à l'aise... Ah! cachons-lui bien ce qui se passe dans mon intérieur.

STELLA, avec douceur.

Rodolphe, j'avais besoin de vous voir, de vous parler.

RODOLPHE, avec embarras.

Regardez-moi, Stella... parlez-moi, vous en avez le droit plus que jamais; dans quelques

\* Rodolphe, Digdig.

heures, nous serons liés pour toujours l'un à l'autre; une fois ce contrat signé, il n'y aura plus à s'en dédire, au moins.

STELLA.

Est-ce qu'un engagement aussi solennel vous fait peur?

RODOLPHE.

Peur!... oh! non... (*À part.*) Elle ne croit pas deviner aussi juste!

STELLA, avec fermeté.

Rodolphe, il se passe en vous quelque chose d'étrange. (*Rodolphe veut parler.*) Oh! ne le niez pas, depuis plusieurs jours vous êtes devenu froid, réservé avec nous; et dans ce moment même, ces questions que je vous adresse vous gênent, vous fatiguent, et vous cherchez en vain à maîtriser votre embarras.

RODOLPHE.

Eh bien! oui, Stella, oui, c'est vrai, je ne dois plus rien vous cacher... oui, je ne suis plus le même!... oui, je suis dominé par une puissance diabolique qui m'obsède et me suffoque sans relâche... j'ai dans la tête un gâchis d'idées où je ne puis plus me reconnaître!... et ce qui excite cette fièvre continue, car j'ai la fièvre avec ses frissons et tous ses accompagnements... ce qui excite ce bouleversement de mon être, ô Stella... vous l'avez deviné... j'ai peur!... oui, j'ai peur de ne pas vous rendre heureuse!... heureuse comme vous mériteriez de l'être!... je doute de moi, je me trouve imparfait, bizarre... O Stella! ne pas vous rendre heureuse!... vous!... oh!... mais, je serais un misérable!... (*Changeant de ton.*) Savez-vous que je serais un grand gueux si je ne vous rendais pas la plus heureuse des femmes?

STELLA, avec joie.

Hé quoi! ce serait le seul motif de votre tristesse?

RODOLPHE.

Le seul... le seul... le seul... je vous le jure sur la tête... sur la tête de qui voulez-vous que je le jure?

STELLA.

Non, pas de serments!... votre main, Rodolphe. (*Rodolphe la lui donne.*) J'avais tort de douter de votre amour... ne craignez plus rien pour mon bonheur... Dès que vous m'aimez, mon ami, l'avenir se montre à moi riant et pur.

RODOLPHE.

L'avenir!... ce mot est immense, Stella... l'avenir!

STELLA.

Que peut-il avoir d'effrayant pour nous?... nos jours ne doivent-ils pas s'écouler ici dans la plus parfaite tranquillité?

RODOLPHE.

Oh! je suis tranquille là-dessus!

STELLA.

Ce qui trouble la vie des autres ne saurait nous atteindre! nous sommes à l'abri des coups du sort!... pas d'orages à redouter.



RODOLPHE.

Oh ! pour ça, pas le plus petit accident à craindre.

STELLA.

Quelle douce existence !... Dès le matin, nous voyez-vous d'ici, embarrassés du choix de nos plaisirs?... tantôt nous monterons à cheval, nous ferons des courses lointaines, nous irons à la ferme, où la bonne Krettly nous aura préparé une collation champêtre.

RODOLPHE.

Ce sera bien champêtre !

STELLA.

Ou bien, comme vous aimez la pêche, nous détacherons la barque, nous nous laisserons aller au courant de l'eau, vous jetterez vos filets et vos amorces sous les grands saules qui bordent la rivière, et là, fraîchement étendus dans notre gondole...

RODOLPHE, avec un feint abandon.

Nous chanterons des barcaroles pour attirer le poisson.

STELLA.

Et nous reviendrons fièrement au logis avec le produit de notre pêche.

RODOLPHE.

Et nous nous serons excessivement amusés !

STELLA.

Quand viendra le jour, nous ferons de la musique.

RODOLPHE.

Nous chanterons des duos.

STELLA.

Ou bien vous me ferez valser.

RODOLPHE.

Il y a encore ça.

STELLA.

Et le lendemain, même bonheur, mêmes plaisirs, toujours la même chose !

RODOLPHE.

Toujours la même chose. (*A part.*) Quelle volupté !

STELLA, avec pudeur.

Ce n'est pas tout... jusqu'à présent, j'ai dû vous refuser les promenades du soir ; mais dès que je serai votre femme, monsieur... elles seront sans danger pour moi.

RODOLPHE.

Vraiment ? (*A part.*) Ah ! mais, ça devient plus intéressant !

STELLA.

Qu'il sera doux, par une belle soirée d'automne, de nous échapper tous deux !...

RODOLPHE, avec une joie réelle.

Ah ! oui... rien que nous deux... le soir... (*A part.*) A la bonne heure !

STELLA.

Je prendrai votre bras... comme cela.

RODOLPHE, pressant le bras que Stella lui a donné.

Oh ! oui... appuyez-vous, appuyez-vous bien. (*A part.*) Je ne songeais pas à tout ça.

STELLA.

AIR : *Pardonne-moi* (d'Amédée de Beauplan).

Ah ! quel plaisir !

Quel avenir !

Quand on est deux,

Oui, rien que deux,

Qu'on est heureux !

Quoi de plus doux

Qu'un rendez-vous

Pour deux époux !

De la nuit sombre

Recherchant l'ombre,

Au loin nous dirigeons nos pas.

RODOLPHE.

Gentil ménage,

Sous le feuillage,

D'amour nous parlons tout bas.

STELLA.

Et si quelque bruit,

Troublant cette nuit,

Me jette la peur dans l'âme...

RODOLPHE, la serrant dans ses bras.

Pour calmer ta frayeur,

Je te presse sur mon cœur !

STELLA.

Mais que faites-vous ?

RODOLPHE.

Cet instant si doux !

Qu'il vienne, je le réclame !

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Soyons en même temps

Et des époux et des amans.

STELLA.

Soyons en même temps

Et des époux et des amans.

RODOLPHE, avec joie, parlant.

Oh ! j'étais fou ! de rêver des chimères !... j'étais aveuglé !

DEUXIÈME COUPLET.

Pardonne-moi !

C'est près de toi

Que le bonheur

Brille à mes yeux, brille à mon cœur.

STELLA.

Ah ! je renais !

Chez moi la paix

Rentre à jamais !

RODOLPHE.

Ah ! pour te plaire

Je veux tout faire !

STELLA.

Et moi, ne rien vous refuser !

RODOLPHE.

Douce espérance,

Hé bien ! commence,

Donne-moi.

STELLA.

Quoi donc ?

RODOLPHE.

Un baiser !

Stella prend une contenance embarrassée.

Stella refuse ?

STELLA.

Je suis confuse.

RODOLPHE.

Tu ne réponds rien,

Si tu m'aimes bien,



Accorde un gage aussi tendre.

Ah ! vois mon désespoir !

STELLA.

Je connais mon devoir ;

Rodolphe... un baiser,

Je dois le refuser,

Vous, monsieur, vous devez le prendre.

*Rodolphe l'embrasse.*

ENSEMBLE.

Soyons en même temps  
Et des époux et des amans.

RODOLPHE, avec exaltation.

Oui, Stella, nous serons des époux modèles, des amans pleins d'amour... oui, ma place est ici près de vous... A quoi bon de courir le monde pour chercher le bonheur, quand je le trouve tout fait dans ces lieux ?

STELLA.

Ainsi donc, plus de tristes préoccupations !... plus de craintes exagérées !

RODOLPHE.

Plus rien que de l'amour !... de l'amour à pleines mains !... O Stella ! maintenant je bénis ce jour qui va nous fiancer l'un à l'autre !... ce jour qui va nous réunir à jamais !

## SCENE VII.

RODOLPHE, HERMANN, STELLA.

HERMANN, arrivant sur les dernières paroles de

*Rodolphe.*

Ce jour n'est pas encore arrivé, Rodolphe.

RODOLPHE.

Que voulez-vous dire ?

HERMANN.

Non, Rodolphe, non, Stella, vous ne pouvez être fiancés ce soir.

STELLA.

Mon père !

RODOLPHE.

Et pourquoi ?

HERMANN.

Parce que Rodolphe partira ce soir.

STELLA.

Partir !... lui ?

RODOLPHE.

C'est impossible !

HERMANN.

Stella, j'ai découvert le secret de Rodolphe... je sais les causes de sa mélancolie ; je connais les rêves de son imagination exaltée.

RODOLPHE, interdit.

Comment, père Hermann ?

HERMANN.

Oui, je sais tout : je croyais que l'étude, que mes sages conseils avaient éteint dans ton âme la fougue des passions ; j'espérais te faire ici une douce existence ; pour toi, le bonheur était si facile !... mais ta pensée s'est élancée trop loin, Rodolphe... tu as besoin de respirer un air plus vif ; tu as besoin de courir le monde, enfin, pour

apprécier la félicité qui t'attend dans ces lieux... c'est pourquoi j'ai résolu ton départ ; les ordres sont déjà donnés ; Digidig, qui t'accompagnera, a dû tout préparer pour ton voyage.

STELLA.

Partir ! lui !... Vous n'avez donc pas pensé à moi, mon père ?

HERMANN.

Je n'ai pensé qu'à toi, mon enfant ; aujourd'hui Rodolphe ne pourrait te rendre heureuse.

RODOLPHE.

Mais ces rêves dont vous parlez... un mot de Stella vient de les dissiper tout-à-l'heure.

HERMANN.

Et qui m'assure que demain ces mêmes désirs ne reviendront pas plus vifs et plus impérieux ? Ce matin encore, ne tremblais-tu pas toi-même pour le bonheur de ma fille ?... Obéis donc, je le veux !... à cette condition seule tu peux espérer la main de Stella.

RODOLPHE.

J'obéirai, père Hermann, j'obéirai !... je serai bien malheureux de quitter Stella... oh ! oui, oh ! oui... mais pour la mériter un jour je partirai !

STELLA.

Il y consent !... Ah ! ma tête se perd !

HERMANN.

Stella, du courage, de la raison ; plus tard tu m'approuveras. Allons, Rodolphe, il faut te préparer... viens, viens !

RODOLPHE.

Je vous suis.

*Air des Myosotis.*

STELLA.

Malheur ! malheur sur moi !

Je tremble, je frissonne ;

Rodolphe, il m'a abandonnée

Lorsque j'avais sa foi !

*A son père.*

Vous déchirez mon cœur ;

Voyez ma douleur cruelle !

RODOLPHE.

Hermann, pitié pour elle !

HERMANN.

Je ne veux que son bonheur !

ENSEMBLE.

STELLA.

Malheur ! malheur sur moi, etc.

RODOLPHE.

Malheur ! malheur sur moi !

Comme elle je frissonne.

Hélas ! je l'ai abandonnée

Lorsque j'avais sa foi !

HERMANN.

Vite, obéissez-moi,

Je le veux, je l'ordonne ;

Rodolphe l'a abandonnée,

Pour revenir vers toi !

## SCENE VIII.

STELLA, puis KRETTY.

STELLA.

Il s'éloignerait ainsi !... je ne le verrai plus !... oh ! cela est au-dessus de mes forces !



KRETTLY, *entrant en pleurant.*

Mon pauvre Digdig!... Ah! mam'zelle Stella, si vous saviez!... ils partent! ils partent! ils nous quittent!

STELLA, *assise à gauche dans le fauteuil de Trak.*  
Je sais tout, Krettly.

KRETTLY.

Que M. Rodolphe s'en aille courir les champs, si c'est sa folie... je ne m'y oppose pas; mais ce pauvre Digdig, il n'a rien fait pour ça, lui! et c'est au moment où j'allais entrer en sa possession!

STELLA.

Suis-je donc moins à plaindre que toi, Krettly? un jour encore, et j'étais la femme de Rodolphe!... Ah! c'est affreux!

KRETTLY.

Et dire que la chaise de poste est déjà prête... que les chevaux piétinent!... C'est Digdig qui doit conduire... Eh! tenez, le voilà, l'infortuné!... Voyez donc comme ils me l'ont affistolé!

## SCENE IX.

STELLA, KRETTLY, DIGDIG, *en postillon.*

DIGDIG, *d'un air piteux, pleurant à moitié.*  
Ma Krettly!

KRETTLY, *de même.*

Mon Digdig!

DIGDIG, *de même.*

Je pars!... Me seras-tu fidèle?

KRETTLY.

Et toi?

DIGDIG.

Je tâcherai!

KRETTLY.

Soigne-toi bien, ne mange pas trop. Perdre un si joli homme!... ah! ça m'étouffe!

DIGDIG.

Et moi donc, Seigneur!... j'ai le cœur gros comme ça!... et je sens un ruisseau de larmes dans le coin de mon œil; ça va partir comme une écluse!... Krettly, v'là que ça part... Ah! ah! ah!

Il éclate en énormes sanglots.

KRETTLY.

Ah! mon Dieu! v'là tout le monde \*!

\* *Au fond : Krettly, Digdig, Trak. Sur le devant : Stella, Rodolphe, Hermann.*

AIR : *Attention, entre eux s'ouvre la lutte. (De Flotow, Comte de Charolais.)*

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Il faut partir vers un lointain rivage,  
Il faut quitter tant de grâce et d'appas!  
Mais quelque soit la longueur du voyage,  
Stella! Stella!... je ne t'oublierai pas!

STELLA.

Il va partir vers un lointain rivage,  
Loin de ces lieux il va porter ses pas!  
Pourrai-je bien supporter ce voyage?  
Non, je le sens, je ne le pourrai pas.

HERMANN, *à part.*

Il doit partir vers un lointain rivage,  
Loin de ces lieux il doit porter ses pas;  
Je suis certain qu'après ce long voyage  
En ce séjour il verra mille appas!

DIGDIG et KRETTLY.

Il faut partir vers un lointain rivage,  
Loin de ces lieux, je vais porter mes pas;  
il va porter ses pas;

Quitter Krettly! triste et maudit voyage!  
Digdig!  
Ah! ce départ vient me casser les bras!

*Hermann semble donner quelques instructions à Rodolphe; il lui remet une bourse, des lettres, etc., etc. Krettly et Digdig se désolent au fond. Sur le devant, à gauche, Stella et Trak qui considèrent la jeune fille.*

STELLA, *regardant Rodolphe qui essuie une larme.*  
A sa douleur comment être insensible?  
L'âme brisée il se met en chemin!  
M'en séparer, oh! non, c'est impossible!  
Je dois, je veux partager son destin!

*La musique continue en trémolo.*

(*A part.*) Oui, j'y suis décidée!... Krettly, ne pleure plus, nous ne les perdrons pas!... Mais à qui me confier, mon Dieu?... qui me conseillera?

TRAK, *qui a écouté, et s'approche de Stella.*

Moi!

STELLA.

Vous?

TRAK, *mettant le doigt sur la bouche.*

Silence! \*

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il faut partir, etc.

Rodolphe s'éloigne après avoir baisé la main de Stella et serré la main d'Hermann et de Trak. Digdig pleure en embrassant Krettly, qui regarde Stella d'un air stupéfait. Trak fait des signes d'intelligence à Stella, qui semble lui témoigner, par ses regards, toute sa reconnaissance.

\* Trak, Stella, Hermann, Rodolphe; au fond : Krettly, Digdig, un Valet portant la valise de Rodolphe.



## ACTE DEUXIEME.

## L'Argent.

Le jardin du Palais-Royal tel qu'il était en 1718. A gauche, un riche restaurant. Au rez-de-chaussée, au premier, maison de jeu ; de l'autre côté, tables, chaises et bosquets.

## SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, consommateurs, promeneurs, marquis, marquises, merveilleux du jour, etc.

**DIGDIG**, seul à une table à gauche près du restaurant, entre une bouteille de champagne et une bouteille de bordeaux, et buvant alternativement de l'une et de l'autre. A une table à droite sur le devant, **RODOLPHE**, **FLORINE**, **UN ABBÉ**, **UN MERVEILLEUX**, **LE MARQUIS**.

Rodolphe, éblouissant de toilette, tient encore sa serviette; il est très-échauffé par les fumées du vin. Digdig porte un costume de jockey du temps; son embonpoint s'est accru depuis le premier acte.

CHOEUR.

AIR : *Du Lac des Fées.*

Ah ! la joyeuse vie !  
Soyons tous au plaisir !  
L'heureux temps de folie  
Ne devrait pas finir !  
Ne songeons qu'à l'orgie,  
Et narguons l'avenir !

**RODOLPHE**, lançant sa serviette au nez du Garçon qui lui apporte la carte.

Garçon ! encore du champagne !

Le Garçon s'éloigne.

**DIGDIG**, tenant une bouteille et un verre de champagne.

Toujours du champagne !

Il se verse et boit.

**RODOLPHE**.

Ma foi, vivent les vins de France ! vive le Palais-Royal ! vive Paris, ce pays de Cocagne !

**DIGDIG**.

Oui, vive la Cocagne ! vive Paris ! vive tout !

**RODOLPHE**, se levant, tous l'imitent\*.

Séjour délicieux, où l'on trouve des maîtresses fidèles...

Il baise la main de Florine.

**FLORINE**.

Ce cher Rodolphe ! (*A part.*) Quelle naïveté !

**RODOLPHE**, continuant sa phrase et s'adressant au Marquis.

Et des amis aimables, des amis véritables. (*Il serre la main du Marquis.*) N'est-ce pas, marquis ?

\* Digdig à sa table, l'Abbé, Rodolphe, Florine, le Marquis, le Merveilleux.

**LE MARQUIS**.

Je suis votre ami, chevalier ; entre nous c'est à la vie, à la mort !

**RODOLPHE**, donnant la main à l'Abbé et aux autres.

Je suis fier d'une amitié aussi pure !

**LE MARQUIS**, bas à Florine.

L'Allemand y voit double.

**FLORINE**.

Le champagne a ses illusions.

**LE MARQUIS**.

Quel dîner enchanteur ! ah ! chevalier Rodolphe, vous faites bien les choses.

**RODOLPHE**.

Ma foi, vive la cuisine française !

Le Garçon apporte le champagne sur la table à droite.

**DIGDIG**.

Et à bas la cuisine allemande, avec sa vieille choucroute !

**RODOLPHE**.

Et les liquides donc !... Ah ! marquis, mes amis, j'en suis encore tout ému ! je vous vois très-nombreux ! je vois deux Florines !... Oui, délirante bayadère de l'Opéra, je suis deux fois possesseur de vos charmes ! (*faisant l'aimable*) si je vous vois double, je vais être forcé de vous aimer comme quatre.

**TOUS**, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est très-joli !

**FLORINE**.

Je sais que vous avez de l'esprit, chevalier.

**LE MARQUIS**.

Il en est pétri. (*A part, aux autres.*) Quel oison !

**RODOLPHE**.

Vous me flattez... Marquis, mes amis, l'air pétilant nous réclame ; reprenons nos places.

**L'ABBÉ**.

Il a raison, ce cher Rodolphe !

**FLORINE**.

Il a toujours raison !

**LE MARQUIS**.

D'honneur, oui, c'est un modèle à suivre pour le bon goût, l'élégance, l'esprit...

**RODOLPHE**.

Ah ! assez, vous me confusionnez, marquis... palsembleu ! vous me confusionnez. (*Florine et les amis de Rodolphe vont s'asseoir à la table en*



ricanant; à *Digdig*.) Hein! comme ils m'aiment!... et Florine, comme elle me chérit!

**DIGDIG.**

Le fait est, monsieur, que nous avons mis la main sur une bande d'amis bien gentils, et quant à votre conquête, oh! la belle créature! toute en satin! et le soir, quand elle danse toutes sortes de danses avec des costumes très-clairvoyans... Oh! monsieur, la belle créature!... nous pouvons nous flatter de mener une existence dorée sur tranches!

**LE MARQUIS, qui a versé le champagne.**

Eh bien, chevalier Rodolphe?

**RODOLPHE.**

Je suis à vous, mes bons... je reprends place ici, tout près de ma sylphide!

Ils boivent.

**DIGDIG, à gauche sur le devant, et se versant toujours à boire.**

Gueuse de capitale, va!... m'en fais-tu avaler de toutes les couleurs!... c'est que je m'arrondis parfaitement, moi, ici j'engraisse à vue d'œil... gueuse de capitale, va...

Il boit.

**LE MARQUIS.**

A la santé de Rodolphe!

**TOUTS.**

A la santé de Rodolphe!

**DIGDIG, choquant un verre de vin rouge contre un verre de champagne.**

A la santé de Digdig! à ma chère santé!

**RODOLPHE, buvant.**

A la vôtre, marquis, mes amis!

**CHOEUR.**

*Air de Lucie.*

Ah! que la vie

Est jolie!

Et combien elle a de prix!

Quand riieuse

Et joyeuse,

Elle s'écoule à Paris!

**LE MARQUIS.**

Les moralistes sévères

Ignorent un sort si doux!

Amis, noyons dans nos verres } *bis.*

La sagesse de ces fous!

**REPRISE ENSEMBLE.**

Ah! que la vie

Est jolie, etc.

**RODOLPHE, riant après avoir bu de nouveau.**

Ah çà! ah çà!... il fait un drôle de petit brouillard dans le jardin!... Florine me paraît sortir d'un nuage, comme dans le dernier ballet de l'Opéra.

**FLORINE.**

J'espère que vous viendrez me voir danser ce soir?

**RODOLPHE.**

Si j'irai, ma nymphe!... ne soupçons-nous pas ensemble?

**FLORINE et LE MARQUIS.**

C'est convenu.

**DIGDIG.**

Qu'est-ce que j'ai donc dans les jointures? j'ai les charnières toutes mollasses. (*Il plie comiquement.*) Et puis, pourquoi donc qu'ils dansent comme ça là-bas? se trémoussent-ils!... C'est une valse! ils tournent!... Tiens, v'là les marronniers qui se mêlent de la partie... et les maisons aussi... Va te promener... tout tourne. Ah! les scélérats!

Il s'assied en riant.

## SCENE II.

**DIGDIG à sa table; KRETTLY en marchande de gâteaux; STELLA en costume de vieilleuse; RODOLPHE et LES AUTRES PERSONNAGES à leur table dans le même ordre.**

*Air des Échos du Marais.*

**KRETTLY.**

Avançons en silence!...

**STELLA.**

Avançons... ah! d'avance

Je sens battre mon cœur;

Et malgré moi j'ai peur!

C'est lui, le voilà!

**KRETTLY.**

Digdig, il est là!

**STELLA.**

Vois, Krettly, cette femme...

**KRETTLY.**

Monstre d'homme!... oh! l'infâme!

Je vais l'invectiver!

**STELLA, l'arrêtant.**

Il faut le préserver,

Le sauver,

Je veux le sauver!

**KRETTLY, parlant.**

Mam'selle, mam'selle! on nous observe... vite à nos rôles!

*Reprenant l'air.*

**STELLA, à la table de Rodolphe.**

Ach!tez mes chansons.

**KRETTLY, à Digdig.**

Mes gâteaux sont très-bons.

**STELLA.**

Faut-il des couplets?

**KRETTLY.**

Des biscuits, des croquets?

**ENSEMBLE.**

Que demandez-vous?

J'en ai pour tous les goûts,

Je puis contenter tous les goûts.

**LE MARQUIS.**

Oh! voyez donc, messieurs, les jolies petits minois!

**KRETTLY, bas Stella.**

Dans l'état où ils sont, y a pas de danger qu'ils nous reconnaissent.

**DIGDIG.**

Hoé! la marchande!



KRETTY, *allant vers lui et à part.*

A-t-il déjà engraisé, le gros gourmand !

LE MARQUIS, *à Stella.*

Que dé bites-tu là, ma mignonne ?

STELLA.

Des chansons, monsieur le marquis.

DIGDIG, *mangeant des gâteaux.*

J'aime mieux des gauffres, c'est plus nourrissant.

KRETTY, *à part.*

Quel goulu ! son ventre est déjà un vrai ballon !

Elle va offrir des gâteaux aux promeneurs et disparaît un moment.

RODOLPHE, *regardant Stella.*

Vendre des chansons, pauvre enfant, c'est une piteuse marchandise !... chanteuse des rues, triste métier !

STELLA.

Triste ? mais non, toujours chanter !... cette existence-là en vaut bien une autre !... et parfois je suis heureuse et fière d'être chanteuse des rues ! Pour distraire le riche, si je lui fais payer mes couplets, je chante gratis pour le pauvre, qui, près de moi, oublie un moment ses fatigues et sa misère : pour le militaire, j'ai des airs de combats, des chants de victoire... pour la jeune fille qui soupire, j'ai de tendres romances... pour l'exilé qui souffre loin de son pays, je fredonne un chant national... je chante enfin pour le pauvre et le riche, l'homme du peuple et le grand seigneur, les jeunes et les vieux, les sages et les fous !... J'ai des chansons pour tout le monde.

RODOLPHE, *qui se dandine sur sa chaise.*

Alors tu dois en avoir aussi pour moi, ma belle ?

STELLA.

Je ne sais pas, mon beau monsieur ; mais j'en ai encore pour l'amant qui oublie, en un jour, les sermons qu'il a faits.

RODOLPHE, *se retournant vivement.*

Hein ?

FLORINE.

Qu'avez-vous donc, chevalier ?

RODOLPHE, *s'efforçant de rire.*

Rien, rien.

LE MARQUIS.

Dis donc, la vieilleuse... est-ce que c'est là tout ce que tu as à nous raconter ?

STELLA, *gaîment.*

Voulez-vous que je vous chante quelque chose ?

RODOLPHE.

Volontiers, chante ; mais que ce soit gai, amusant... Si tu ne nous amuses pas, tu n'auras rien.

LE MARQUIS.

On te permet la gaudriole.

DIGDIG.

Oui, oui, la gaudriole ! ça me va !

STELLA, *regardant Florine avec ironie.*

Oh ! devant madame je n'oserais jamais ; je craindrais d'alarmer sa pudeur !

LE MARQUIS, *riant, à part.*

La pudeur de Florine ! parfait !... Elle est originale la petite vieilleuse !

RODOLPHE, *à Stella.*

Mon Dieu ! chante ce que tu voudras.

STELLA, *jouant la ritournelle.*

Je vais faire de mon mieux pour vous intéresser.

AIR : *du Réve de Marie.* (Loïsa Puget.)

Bien loin de la grande ville

Pierre vivait,

Joyeux, riche et tranquille,

Car on l'aimait !

Méprisant son village,

Pour de faux plaisirs qu'il rêvait,

Il se mit en voyage,

Pourtant une voix lui disait :

Là bas mon pauvre Pierre,

Tout est trompeur !

Le bruit et l'éclat sur la terre,

Est-ce du bonheur !

Là bas, crois-moi, mon pauvre Pierre,

A la grand' ville tout est trompeur !

Le bruit, l'éclat, sur cette terre,

Ne donnent pas le vrai bonheur.

RODOLPHE, *passant la main sur son front comme un homme qui se dégrise un peu.*

C'est singulier ! cette chanson...

LE MARQUIS.

C'est bien sentimental, n'est-ce pas ? et peu amusant. Assez, petite, assez comme ça !

RODOLPHE.

Non, non ; continue, continue.

DIGDIG.

Où diable est donc la marchande de gauffres ?

Il disparaît en la cherchant.

STELLA.

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt par ses largesses

Pierre à Paris

Trouva tendres maîtresses,

Nombreux amis.

Mais perdant ses richesses,

Il vit, quand la chance tourna,

S'enfuir amis, maîtresses,

Alors chacun l'abandonna !

Ici, mon pauvre Pierre,

Tout est trompeur.

Le bruit et l'éclat sur la terre,

Est-ce du bonheur !

A la grand' ville, mon pauvre Pierre,

Oui, tout est faux, tout est trompeur !

Crois-moi, retourne à ta chaumière,

C'est là qu'on trouve le vrai bonheur.

Kretty rentre suivie de Digdig. La musique continue jusqu'à la sortie de Stella.

RODOLPHE, *que l'émotion a gagné de plus en plus, se lève.*

Quel rapprochement ! malgré moi je me sens tout ému.

STELLA, *bas à Kretty.*

Viens, Kretty, viens.

Elle s'éloigne vivement ; Kretty veut la suivre, Digdig la retient par sa robe \*.

\* Stella, Kretty, Digdig.



DIGDIG.

Un instant, la marchande, il me faut encore du nanan.

KRETTY.

Vous avez assez mangé. Lâchez donc !

DIGDIG.

Je veux du nanan !

KRETTY.

Mais lâchez donc mon jupon !

DIGDIG.

Encore un gauffre.

KRETTY.

Une gauffre ? tenez.

Elle donne un soufflet à Digdig pour lui faire lâcher prise, et va joindre Stella.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* STELLA et KRETTY.

DIGDIG.

Oh ! quel soufflet ! cette main ne m'est pas inconnue !

RODOLPHE.

Cette voix !... oui, c'est ainsi qu'elle chantait !

DIGDIG.

C'est comme ça qu'elle tapait.

RODOLPHE, *se levant et cherchant Stella*.

Eh bien ! où est-elle ? Digdig, où est-elle ?

DIGDIG, *se tâtant la joue*.

Qui ça ? la marchande de croquignoles ?

RODOLPHE.

Non, la chanteuse.

DIGDIG.

Évaporées, monsieur.

RODOLPHE.

Et n'as-tu pas trouvé quelque ressemblance... ?

DIGDIG.

Je crois bien, j'ai trouvé une ressemblance frappante !

RODOLPHE.

Avec qui ?

DIGDIG.

Avec un soufflet de mes connaissances.

RODOLPHE.

Imbécile !

LE MARQUIS, *se levant et allant vers Rodolphe*.

Eh bien ! Rodolphe, cher ami, qu'avez-vous donc ?

RODOLPHE, *reprenant sa gaieté*.

Ce que j'ai, marquis, mon ami ? mais rien absolument rien.

FLORINE, *se levant aussi*.

La petite chanteuse paraît avoir fait impression sur vous.

RODOLPHE.

Oh ! par exemple !

DIGDIG, *à part*.

C'est l'autre qui a fait impression sur ma joue !

\* Digdig, le Marquis, Florine, Rodolphe, l'Abbé, le Merveilleux.

RODOLPHE, *à part*.

J'étais fou de supposer... (*Haut*.) Si j'ai des yeux, ma Terpsichore, vous savez bien que c'est pour vous seule !

FLORINE.

A la bonne heure ; car je suis jalouse, je vous en prévienne.

LE MARQUIS.

Qui pourrait douter du cœur de notre cher Rodolphe ? a-t-il jamais refusé un service à un ami ?

L'ABBÉ.

Jamais !

LE MARQUIS.

Sa bourse n'a-t-elle pas toujours été la nôtre ?

FLORINE.

Oh ! pour cela, généreux comme un fermier général !

RODOLPHE.

Oh ! marquis, mes amis, je voudrais être toujours en mesure de vous satisfaire sur ce point.

LE MARQUIS, *lui donnant la main*.

Voilà qui est parlé ! et puisque tu es si heureux lorsque tu rends service... chevalier, fais ton bonheur : prête-moi cinquante louis ?

DIGDIG, *à part*.

Il emprunte toujours, le marquis !

RODOLPHE.

Marquis, je serais enchanté de vous en offrir deux cents.

LE MARQUIS.

Comment ?

RODOLPHE.

Mais pour le moment ma bourse est à sec.

LE MARQUIS.

Ton homme d'affaires n'est-il pas là ?

RODOLPHE.

Je n'ai jamais eu d'hommes d'affaires. Je suis venu à Paris avec douze cents louis... il y a quinze jours de cela : j'ai eu le bonheur de faire votre connaissance, marquis, mes amis... et, ma foi, s'il me reste vingt pièces d'or, c'est tout le bout du monde.

LE MARQUIS, *bas à Florine*.

Et nous qui le prenions pour un millionnaire !

FLORINE, *à part*.

Quelle école ! (*Haut*.) Ce pauvre ami, qui n'a plus le sou !

RODOLPHE.

Qu'importe que l'argent me manque ! ne me restera-t-il pas l'amour de ma belle Florine et l'amitié de ce cher marquis ?

LE MARQUIS, *ricanant*.

Sans doute, sans doute.

FLORINE.

Ah ! j'oubliais... j'ai affaire chez moi avant de me rendre au théâtre.

RODOLPHE, *avec empressement*.

Je vais vous accompagner.

FLORINE, *avec froideur*.

Non, non, Rodolphe, cela pourrait faire jaser.



RODOLPHE, *étonné.*

Faire jaser?

FLORINE.

Marquis, vous me prêtez votre bras.

RODOLPHE, *déconcerté.*

Alors j'irai donc vous prendre ce soir après le spectacle?

FLORINE.

Non, merci, ne venez pas... Décidément je ne souperai pas aujourd'hui.

RODOLPHE.

Je ne vous comprends pas, ma chère... ce ton... cette froideur...

AIR: *du Piège.*

Quoi! Florine, un tel changement!

FLORINE.

Je veux, monsieur, devenir vertueuse.

LE MARQUIS, *à l'Abbé.*

Ce Rodolphe est-il bon enfant!

Croire à l'amour d'une danseuse!

RODOLPHE.

Tant de dédain... qui me l'expliquera?

Moi qui l'aimais... quelle bêtise!...

Je suis joué...

LE MARQUIS

Cher ami, l'Opéra

Est le pays des changements à vue,

C'est le pays des changements à vue.

DIGDIG, *à part.*

Mon maître est refait!

LE MARQUIS, *d'un ton moqueur.*

Au revoir, chevalier.

FLORINE.

Bonjour, Rodolphe. Soyez économe, mon ami... ne dépensez pas follement les vingt louis qui vous restent. Venez-vous, marquis?

LE MARQUIS.

Je suis à vous, mon astre.

Le Marquis a tiré son mouchoir, une lettre est tombée de sa poche, Digdig s'en est aperçu.

DIGDIG, *à part.*

Son astre!... (*Ramassant la lettre.*) C'est tombé de sa poche; mais plus souvent que je lui ferai l'honnêteté de la lui rendre!

Tous, *à Rodolphe, d'un air de sarcasme.*

Adieu, chevalier!

CHOEUR.

AIR: *Adieu, beau Portugais.* (Mère Godichon.)

Chevalier, bonsoir!

Sensible et bon jeune homme,

Nous avons l'espoir

De bientôt te revoir.

Sois sage, rangé, deviens économe;

Tels sont les avis

De tes bons amis.

Florine, le Marquis l'Abbé et les autres s'éloignent en riant.

\* Digdig, le Marquis, Rodolphe, Florine, l'Abbé, le Merveilleux,

#### SCENE IV.

TRAK, *à une table du fond, à droite, lisant un journal qui cache d'abord sa figure, DIGDIG, RODOLPHE.*

RODOLPHE.

Eh bien! Digdig?

DIGDIG.

Eh bien! monsieur?

RODOLPHE.

Qu'en dis-tu?

DIGDIG.

Et vous?

RODOLPHE.

Moi qui croyais à leur amitié, à leur attachement! pauvre sot... ils ne m'aimaient...

DIGDIG.

Que pour votre argent.

RODOLPHE.

Et à présent ils me dédaignent, ils me repoussent.

DIGDIG.

C'est tout simple... l'argent est absent.

RODOLPHE.

As-tu remarqué comme cette Florine m'a tiré sa révérence?

DIGDIG.

Fort bien; même qu'elle s'en est allée en riant sous cape avec le marquis... A propos du marquis, v'là un papier qu'est tombé de sa poche.

RODOLPHE, *le prenant.*

Une lettre?... l'écriture de Florine!... Florine écrivant au marquis! oh! oh!... (*Il lit.*) « Cher » marquis, tu peux venir ce soir. » (*S'interrompant.*) Cher marquis!... tu peux venir!... tu!... comprends-tu, Digdig?... tu?...

DIGDIG.

Tu?... je saisis, monsieur!

RODOLPHE.

Ce dernier tu là... me tue! (*Continuant.*) « Je » me suis débarrassée de mon nigaud d'Allemand! » (*S'arrêtant.*) Son nigaud d'Allemand!

DIGDIG.

C'est vous, monsieur.

RODOLPHE.

Tu pouvais te dispenser d'ajouter cela. (*Froissant la lettre.*) Oh! je n'en lirai pas davantage! j'étais leur dupe!... Infamie de lettre... (*Il la met dans sa poche.*) Eh bien! faites donc des dépenses pour une femme?... Mettez-vous en frais pour chacune de ses fantaisies... payez, payez... et vous serez considéré, dit-on... Sottise!... Vous croyez qu'en échange de vos sacrifices, on vous donnera gros de ça d'amour... stupidité!... Plus vous serez grand, généreux... aux petits soins auprès de ces donzelles... plus on vous trompera! plus on vous détestera. On me l'avait dit, je n'y croyais pas... Et ce marquis fort laid qui est mon rival aimé... ce marquis râpé... vil flatteur!... (*L'imitant.*) « Ce cher Rodolphe!... d'honneur on n'a pas meilleure façon. » Ça voulait dire:



J'ai grand besoin d'argent. (*Même jeu.*) « Il est impossible d'avoir plus d'esprit que toi, chevalier. » Traduction : Prête-moi cent louis. Et moi, bonasse des bonasses!... je financais pour la danseuse, je financais pour le marquis.

DIGDIG.

Vous financaiez pour tout le monde.

RODOLPHE.

Veux-tu que je te dise une chose, Digdig?

DIGDIG.

Vous en avez le droit, monsieur; voyons voir!

RODOLPHE.

Eh bien! je suis enchanté, je suis ravi d'être ruiné! et quand nous n'aurons plus le sou, je serai au comble de la joie!

Ici Trak baisse le journal qui cachait sa figure et écoute.

DIGDIG.

Je n'y suis plus, monsieur.

RODOLPHE.

Désirer beaucoup d'or, vois-tu?... c'est désirer de faux amis, de fausses maîtresses! c'est désirer la satiété, la désillusion!... c'est attirer autour de soi des fournisseurs qui vous dévalisent, des héritiers qui trouvent que vous vivez trop longtemps, des médecins qui prolongent vos maladies, des apothicaires... Ah! pour ceux-là, ça passe toute permission! Digdig, Digdig!... le père Hermann en me donnant une aussi grosse somme au départ et en me recommandant d'en user largement... le père Hermann avait peut-être une idée?

DIGDIG.

Vous croyez? (*Trak se lève et sort sans mot dire. Musique.*) C'est égal, monsieur, quand nous n'aurons plus le sou, il sera dur de renoncer à la vie de chanoine que nous avons menée jusqu'à ce jour. Adieu les dîners fins, le champagne, et toutes les autres chatteries!

RODOLPHE.

Digdig, je me suis aperçu avec peine que tu faisais un dieu de ton ventre... je trouve cela bien plat.

DIGDIG, se frappant sur le ventre.

Mais pas si plat que vous croyez! j'en conviens, c'est là le centre de mes affections... et quand les écus auront démenagé...

RODOLPHE.

Eh bien! nous vivrons alors modestement, sans faste, sans... Et pourtant je voudrais pour quelques heures encore être farci de ce vil métal... seulement pour narguer cette Florine et ses dignes amis... Oh! oui, je voudrais pouvoir les écraser de mon luxe... par malheur, il ne me reste que vingt-cinq louis.

DIGDIG.

Pauvre somme!

On entend sonner l'argent dans la maison de jeu.

RODOLPHE, frappé d'une idée.

Digdig, si je tentais la fortune!...

\* Rodolphe, Digdig.

DIGDIG.

Que voulez-vous dire?

RODOLPHE.

C'est le ciel qui m'inspire!... Mon garçon, il y a un très-vieux proverbe qui dit: Heureux au jeu, malheureux en femme. Je suis malheureux en femme, je dois être heureux au jeu... ou le proverbe n'est qu'un vil imposteur... Au-dessus de ce traiteur il y a un tripot... j'y cours... Il me semble que la chance me pousse par les épaules.

DIGDIG.

Mais si vous perdez vos derniers jaunets?

RODOLPHE.

Si je perds?... il nous reste une ressource!

DIGDIG.

Laquelle?

RODOLPHE.

Nous nous faisons soldats.

DIGDIG.

Merci!

RODOLPHE.

Nous irons moissonner des lauriers!

DIGDIG.

Les lauriers, je les vénère... mais pas à cet assaisonnement-là.

RODOLPHE, élevant sa bourse en l'air.

Allons, fortune, tu peux centupler cette somme! tu en as le droit, ma déesse... fortune... fortune... ouvre-moi ton coffre fort, chère amie!

ENSEMBLE.

Air de M. Adolphe.

RODOLPHE.

Allons, fortune, ma belle!  
Rodolphe se fie à toi,  
Ne te montre pas cruelle,  
Fais quelque chose pour moi.

DIGDIG.

Allons, fortune, ma belle!  
Puisque l'on se fie à toi,  
Ne te montre pas cruelle,  
Fais quelque chose pour moi!

*La musique continue jusqu'au morceau suivant, avec lequel elle s'enchaîne. Rodolphe entre dans la maison de jeu, et reparait bientôt au balcon qui est au-dessus du restaurateur.*

DIGDIG.

Malgré moi je ressens un frisson entre cuir et chair. Exposer notre boursicot!... quelle imprudence!... et puis pour ressource... aller à la guerre... autre imprudence bien plus grave. (*Regardant la maison de jeu.*) Mais je le vois, oui, c'est lui!

Rodolphe paraît au balcon.

RODOLPHE.

Air des deux Pigeons. (Acte III.)

Je vais d'un coup, de tout ce qui me reste!  
Vingt louis!

DIGDIG.

O ciel! si nous n'avions plus rien!...

RODOLPHE, reparaissant.

Gagné!



DIGDIG.

Le sort peut devenir funeste,  
Arrêtez-vous !

RODOLPHE.

Non, cela va trop bien !

**VOIX, à l'intérieur, parlant.**

**Quarante louis !**

DIGDIG, parlant.

**Je n'ai plus de sang dans les veines !**

*Suite de l'air.*

RODOLPHE.

J'ai gagné !...

DIGDIG.

Quelle chance !

RODOLPHE.

Allons, je recommence,

RODOLPHE et DIGDIG.

Je

|| recommence.

**RODOLPHE, parlant à l'intérieur.**

**Je tiens tout le jeu.**

**UNE VOIX, parlant.**

**Le jeu est fait.**

*Suite de l'air.*

DIGDIG.

Hélas ! l'appât de l'or le grise !

RODOLPHE, reparaissant.

La fortune me favorise ;

J'ai deux cents louis !

DIGDIG.

Pas de bêtise !

Restez-en là, pas de bêtise...

Ne jouez plus,

Ou nous sommes perdus !

RODOLPHE.

Poltron, tais-toi.

DIGDIG.

Mais...

RODOLPHE.

Quitte ou double !

DIGDIG.

Bonté du ciel, ma peur redouble !

RODOLPHE.

Gagné toujours !...

DIGDIG.

Ah ! plus d'effroi !

(*Parlant.*) Gagné ! gagné ! quel bonheur ! nous  
v'là riches !

ENSEMBLE.

Vit-on jamais bonheur semblable ?

L'or pleut dans <sup>ma</sup> poche et <sup>m'</sup>accable !

RODOLPHE, à l'intérieur.

Recommençons !

DIGDIG, effrayé.

Comment ! nous recommençons !

**RODOLPHE, parlant à l'intérieur.**

**Toute cette masse d'or, allons... tout ou rien !**

DIGDIG, parlant.

Il est fou !... du faite de la fortune, il va nous  
faire dégringoler sur la paille... Je ne tiens plus  
sur mes mollets... Ce que c'est que le jeu !... oh !  
c'est horrible !... c'est horrible...

RODOLPHE, de l'intérieur.

**Gagné !... gagné !...**

DIGDIG.

**Gagné !... encore !... ce que c'est que le jeu !...  
oh ! c'est ravissant !... c'est ravissant !... nous  
sommes donc millionnaires !**

Rodolphe reparait en bas : il tient son chapeau à demi  
rempli de pièces d'or ; il est accompagné de deux joueurs  
gagnant et de deux joueurs perdant, qui s'éloignent  
d'un air piteux, en semblant menacer Rodolphe.

*Reprise de l'ensemble de l'air.*

DIGDIG et RODOLPHE.

Vit-on jamais bonheur semblable !

De son doux poids l'or nous accable ! etc.

RODOLPHE.

**Six cents louis !... cousu d'or !... dans les  
mains !... dans les poches !... dans mon cha-  
peau !... partout !**

DIGDIG.

**C'est-y possible !... nous revoilà opulents ! nous  
allons donc recontinuer à manger de bonnes cho-  
ses !... Qué bonheur !**

RODOLPHE, riant.

**Vive Dieu ! comme je les ai menés, les pauvres  
gens !... ah ! ah !**

DIGDIG, regardant au fond.

**Monsieur... monsieur... je ne me trompe pas ;  
eh oui !... c'est votre danseuse qui se rend au théâ-  
tre !... Son marquis l'accompagne.**

RODOLPHE.

**Vraiment ?... Oh ! l'or est un aimant qui les  
attire, Digdig ; n'ayons pas l'air de les voir.**

DIGDIG.

**Ça va, monsieur, j' vas pas avoir l'air...**

## SCENE V.

**DIGDIG, RODOLPHE, FLORINE, LE MAR-  
QUIS, UNE FEMME DE CHAMBRE, portant un  
carton.**

RODOLPHE, élevant la voix.

**Tu m'as entendu, Digdig ?**

Ici on voit fermer le café.

DIGDIG.

**Parfaitement, monsieur, parfaitement.**

**LE MARQUIS, à part, encore au fond.**

**Rodolphe encore ici ?**

FLORINE, de même.

**Évitons sa rencontre.**

Fausse sortie.

RODOLPHE, avec emphase.

**Je veux un équipage flamboyant, qui efface ce-  
lui du prince de Soubise ; je veux des laquais et  
des chevaux gris-pommelés... je veux un coureur  
brodé en argent sur toutes les coutures.**

FLORINE, au Marquis.

**Que dit-il ?**

LE MARQUIS.

**Il est fou !**

RODOLPHE, du même ton.

**Il me faut un hôtel, une petite maison... ne**



ménage rien. Tiens! voilà de l'or!... en voilà encore! en voilà toujours!

DIGDIG, mettant l'or dans ses poches.

Donnez, monsieur, donnez toujours!

FLORINE, au Marquis.

Nous nous sommes trompés... qu'avons-nous fait?

Le jour baisse peu à peu.

LE MARQUIS, bas.

Je vais tout réparer. (*Ils descendent la scène. Haut.*) Eh! mais c'est ce cher ami!

FLORINE.

Rodolphe! vous encore ici!

RODOLPHE, patelinant.

Tiens! c'est le marquis, ce bon marquis, cet excellent marquis!... et la jolie Florine!... vous étiez là, et je ne vous voyais pas... Ah! palsambleu! mes amours, où donc avais-je les yeux?

LE MARQUIS.

Je vais te dire... tu nous tournais le dos.

DIGDIG.

Et comme on n'a pas de z'yeux dans le dos...

FLORINE.

Nous avons pris le Palais-Royal, espérant vous y rencontrer en allant au théâtre.

RODOLPHE.

Vraiment! c'était pour moi? que de prévenances!

LE MARQUIS, bas à Florine.

Ça prend. (*Haut.*) Que veux-tu? Florine ne peut se passer de toi, chevalier; elle a cru t'avoir quitté tantôt un peu froidement, et elle en était toute chagrine.

RODOLPHE, avec affectation.

Voyez-vous?... oh! la bonne âme!

FLORINE.

C'est vrai... un moment de jalousie à propos de cette petite chanteuse... Mais j'avais tort, n'est-ce pas, Rodolphe, j'avais tort?

Elle lui tend la main.

DIGDIG, à part.

Tu me fais mal, ma bonne, tu me fais mal!

RODOLPHE, baisant la main de Florine, à part.

Comme je mords peu à la chose! (*Haut.*) Cette pauvre chatte, qui se tourmentait pour si peu! et moi qui m'imaginais...

FLORINE.

Quoi donc?

RODOLPHE.

Que cela venait du mauvais état de mes finances.

FLORINE.

Ah! par exemple!

LE MARQUIS se redressant.

Oh! oh! chevalier... pour qui nous prends-tu donc?

RODOLPHE.

Pour qui je vous prends, mes bons?... mais pour ce que vous êtes... vous, délicieuse Florine, pour une coquette pleine de séductions, capable d'aimer, oh! mais d'aimer passionnément, pourvu cependant que le tendre objet de vos pensées pos-

sède, non pas un cœur élevé, non pas de nobles sentiments, mais un coffre-fort bien garni.

FLORINE.

Insolent!

RODOLPHE.

Vous seriez parfaite, chère amie, si dans ce joli corps la nature avait songé à mettre une âme.

DIGDIG, à part.

Attrape!

LE MARQUIS, se posant entre Rodolphe et Florine.

Ah ça, Rodolphe! que signifie?...

RODOLPHE.

Toi, marquis, mon ami, tes titres de noblesse te donnent certainement le droit d'être un beau, un merveilleux, d'avoir l'air impertinent, de passer ta vie dans de folles orgies, et de faire des dettes, ou plutôt de faire des dupes!

LE MARQUIS, avec colère.

Sais-tu bien, chevalier...

RODOLPHE, chiffonnant la lettre qu'a ramassée

Digdig.

Mais prendre à la fois l'argent et les maîtresses de tes amis, ça passe un peu les bornes. Cette lettre était bien à toi, n'est-ce pas? Le nigaud d'Allemand l'a trouvée et il te la rend, marquis!...

Rodolphe froisse la lettre, qu'il jette au visage du Marquis.

LE MARQUIS.

C'en est trop! Chevalier, tu me feras raison!

RODOLPHE.

Volontiers!

ENSEMBLE.

*Chœur des Dîners à trente-deux sous.*

LE MARQUIS.

Ah! je veux de tant d'insolence

À l'instant même avoir vengeance.

Attaquer ainsi mon honneur!

Jeune imprudent, crains ma fureur...

RODOLPHE.

Je voudrais de ton insolence

À l'instant même avoir vengeance.

Oui, j'attaque ici ton honneur,

Et je me ris de ta fureur

DIGDIG.

Il voudrait de son insolence

À l'instant même avoir vengeance.

Mon maître attaque son honneur,

Et se moque de sa fureur.

FLORINE.

C'en est trop! ce ton d'insolence

À l'instant demande vengeance!

Attaquer ici mon honneur!

Vraiment j'étonne de fureur.

*Florine sort avec le Marquis, qu'elle entraîne pour en pécher une rixe entre lui et Rodolphe.*

## SCENE VI.

DIGDIG, RODOLPHE, VOLEURS. *La nuit est tout-à-fait venue.*

DIGDIG.

Oh! quand il reviendra, celui-là, il fera chaud! Voilà les flibustiers en déroute!



RODOLPHE.

Dieu soit loué ! j'en suis débarrassé.

DIGDIG.

Vous lui avez joliment dit son fait, à ce marquis de Carabas.

A ce moment, plusieurs filous paraissent au fond.

RODOLPHE.

Être trompé, être volé par de semblables chevaliers d'industrie... vois-tu, Digdig, je préfère les voleurs de grand chemin.

DIGDIG, regardant à droite et à gauche.

Ma foi, monsieur, je crois que vous y avez la main.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire ?

DIGDIG.

Ah ! ah ! mon... mon Dieu, monsieur, voyez donc là-bas.

RODOLPHE.

En effet, ces gens-là me paraissent être de bien mauvaise compagnie.

DIGDIG.

Nous avons trop fait sonner notre or... c'est fait de nous !

RODOLPHE.

Maladroit que je suis d'avoir oublié mon épée dans ce tripot !

CHOEURS.

Air de *Fra Diavolo*.

LES VOLEURS.

De leur richesse  
Emparons-nous !  
Avec adresse  
Faisons nos coups !  
Notre richesse  
Les tente tous ;  
Avec adresse  
Éclipsions-nous !

DIGDIG et RODOLPHE.

*La musique continue ; Rodolphe et Digdig veulent s'éloigner, un voleur leur barre le passage.*

UN VOLEUR.

Halte-là !

Il présente le bout d'un pistolet.

DEUXIÈME VOLEUR.

On ne passe pas !

DIGDIG, d'une voix polie.

Messieurs, nous désirons rentrer.

DEUXIÈME VOLEUR.

Il est trop tard... vois plutôt à ma montre.

Il lui enlève sa montre.

DIGDIG.

C'est-à-dire la mienne. (*A part.*) Gueusard\* !

\* Premier Voleur, Digdig, Rodolphe, deuxième Voleur, troisième Voleur au fond en sentinelle. — Quand le deuxième Voleur crie : *A moi ! Mange-tout !*... un autre voleur saisit Rodolphe par le bras droit, puis un autre le bâillonne et le garrotte. Pendant ce jeu de scène, le deuxième Voleur le tient sans cesse en respect avec son pistolet. Un voleur encore s'est posté en sentinelle à la porte du restaurant, afin de couper toute retraite à Rodolphe et à Digdig.

RODOLPHE, au deuxième Voleur, qui fouille dans sa poche.

Dites donc, cher ami, dites donc, vous oubliez vos mains dans mes poches. Vous croyez que vous allez me dévaliser aussi tranquillement que ça ?... vous avez tort, brigand !

Il le repousse,

DEUXIÈME VOLEUR.

Monsieur a de l'humeur... A moi, Mange-tout !

RODOLPHE.

Tas de filous ! ô rage !

On le bâillonne et on lui enlève son habit.

DIGDIG, aux Voleurs, qui le fouillent.

Messieurs, je vous en prie, volez-moi tout ce que j'ai, mais ne me faites pas de mal, je suis douillet.

PREMIER VOLEUR, à Digdig.

Crions pas !

DIGDIG, d'une voix éteinte.

Jamais, monsieur... plutôt la mort que de vous déplaire... Avez-vous tout, monsieur ? avez-vous tout ? N'oubliez rien, je vous en supplie.

PREMIER VOLEUR.

Ton habit, maintenant !

DIGDIG.

Trop heureux de vous l'offrir ; il y a un bouton de moins, mais il est dans la poche de côté ; du reste, le drap est excellent !

TROISIÈME VOLEUR, aux autres.

On vient, filons !

L'orchestre joue en sourdine la reprise du chœur précédent ; les voleurs s'éloignent avec précaution.

## SCENE VII.

DIGDIG, RODOLPHE, garrotté.

DIGDIG, s'assurant que les voleurs sont partis.

Au voleur ! au voleur !... Mon pauvre maître, attendez que je vous dégarrotte, que je vous débâillonne.

RODOLPHE.

Les misérables !... Eh bien ! nous voilà gentils !

DIGDIG.

Nous voilà comme des petits Saint-Jean... (*Criant.*) Au voleur !

RODOLPHE.

Et c'est encore à l'argent que nous devons cette nouvelle mésaventure !

DIGDIG.

Que devenir maintenant ?

Ici Trak, Stella et Krettly paraissent au fond.

RODOLPHE.

Que devenir?... ne te l'ai-je pas dit déjà ?... quand on n'a plus de ressources, eh bien ! on se fait soldat !

STELLA, au fond, tristement.

Soldat !



TRAK, *bas à Stella.*

Patience !

DIGDIG.

Soldat!... Qu'est-ce que ça rapporte, monsieur ?

RODOLPHE, *avec enthousiasme.*

Qu'est-ce que ça rapporte?... de la gloire, Digdig, de la gloire! les lauriers du moins ne se volent pas comme les écus.

ENSEMBLE.

Air de *Fra Diavolo.*

RODOLPHE.

Allons, amis, chercher la gloire!  
Courons tous deux dans les combats.  
Que les succès, que la victoire  
Partout, partout suivent nos pas.

DIGDIG.

Ainsi que vous j'aime la gloire;  
Mais je n'aime pas les combats.

Que d'autres cherchent la victoire,  
Les lauriers ne me tentent pas.

STELLA et KRETTY.

Hélas ! il va chercher la gloire,  
Il fuit la paix pour les combats.  
Ce n'est pas moi, c'est la victoire  
Qui doit encor guider ses pas.

DIGDIG à Rodolphe.

Monsieur, réfléchissez...

RODOLPHE.

L'avenir se déroule !

Au combat !... au combat !...

DIGDIG.

Si nous allions périr !

STELLA.

Mon Dieu ! s'il était tué !

KRETTY.

J'en ai la chair de poule !

RODOLPHE.

Allons, Digdig, il faut partir !

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, amis, chercher la gloire, etc.

## ACTE TROISIEME.

### La Gloire.

Le théâtre représente l'intérieur d'un camp. La scène se passe en Norwège, sous le règne de Charles VII, qui a campé son armée sous les murs de Frédérickthal.

#### SCENE PREMIERE.

#### PREMIER SOLDAT, DEUXIÈME SOLDAT, SOLDATS, DIGDIG.

A gauche, au premier plan, des soldats jouent aux dés sur un tambour, d'autres boivent. Du même côté, au deuxième plan, se trouve la tente du capitaine Rodolphe. Un peu plus loin, à droite, Digdig soigne la marmite ; il est encore engraisé.

AIR : *Pêcheurs, marins, qu'on se donne la main* (Méduse).

Allons, amis, profitons des instans,  
Et pour mieux nous distraire,  
Buvons tous à plein verre !

Allons, amis, profitons des instans,  
Car pour les gens de guerre,  
Les destins sont changeans.

DIGDIG, à part.

Fi de la carrière des armes !

Moi, si j'estime le laurier,

A mes yeux s'il a quelques charmes,

C'est quand j' m'en sers comme cuisinier.

PREMIER SOLDAT, *jouant.*

Ma foi, vive le jeu !...

*Il jette les dés.*

Dix ! c'est bien, ah !... j'ai bonne espérance !

DEUXIÈME SOLDAT.

A moi... douze !...

PREMIER SOLDAT.

Corbleu !

J'ai perdu !... c'est pour toi qu'est la chance.

REPRISE EN CHOEUR.

Allons, amis, profitons des instans, etc.

DIGDIG, *goûtant son bouillon.*

Quel bouillon ! quel crâne bouillon ! et quels yeux !... je mire dans ses yeux mes yeux.

Il boit.

UN SOLDAT, *examinant Digdig avec impatience.*

Ah ça ! mais, il va mettre la marmite à sec, ce farceur-là ! (Il lui donne un coup de pied au derrière.) Ohé ! fricoteur !

DIGDIG, *tout bouleversé.*

Que c'est bête !... vous m'avez fait avaler de travers... Vous y'la ben avancé !

LE SOLDAT.

Gourmand ! c'est la sixième fois que tu goûtes la soupe !

DIGDIG.

Mais si je ne la goûtais pas souvent, très-souvent, comment que je verrais si elle est potable ? c'est dans son intérêt, à c'te soupe !

PREMIER SOLDAT, *avec colère, à celui qui joue contre lui.*

C'en est trop !

DEUXIÈME SOLDAT.

Eh bien ! quoi ?



PREMIER SOLDAT.

Tu triches!

DEUXIÈME SOLDAT.

Tu mens!

PREMIER SOLDAT, *lui jetant les dés au visage.*

Tiens!

DEUXIÈME SOLDAT, *tirant son sabre.*

Mille millions de diable! (*Quelques soldats s'interposent.*) En garde!

CHOEUR.

*Air des Chevaux légers. (Pré aux Clercs.)*

Tous deux, calmez votre colère!

Hé! quoi, vous battre!... y pensez-vous?

Ne peut-on terminer l'affaire

Sans pour ça qu'on en vienne aux coups?

LES DEUX CHAMPIONS.

Pour l'affront qu'il vient de me faire

Qu'un combat décide entre nous!

Il faut du sang pour cette affaire,

Lui seul peut calmer mon courroux.

## SCENE II.

PREMIER SOLDAT, RODOLPHE, *en capitaine, sortant de la tente à gauche*; DEUXIÈME SOLDAT, DIGDIG.

LES SOLDATS.

*Parlé. Le capitaine!*

*Suite de l'air.*

RODOLPHE.

Comment! ici l'on se querelle!

PREMIER SOLDAT.

Il m'a provoqué, croyez-moi.

DEUXIÈME SOLDAT.

Non, le premier tort vient de toi.

RODOLPHE.

Conservez cette ardeur si belle

Pour combattre les ennemis;

Un soldat à l'honneur fidèle

Garde son sang pour son pays.

Allons, soldats, soyez amis. (*bis.*)

TOUS.

Allons, soyez amis!

*Les deux champions se donnent la main.*

CHOEUR.

*Reprise.*

Plus de haine, plus de colère,

Que l'accord règne parmi nous!

Que l'ennemi pendant la guerre

Soit seul à tomber sous nos coups!

*Roulement. Les soldats s'éloignent.*

## SCENE III.

RODOLPHE, DIGDIG.

RODOLPHE, *marchant à grands pas.*

Ah! je ne puis commander à mon impatience! ces ordres que j'attends... rien encore... depuis hier, pas la moindre escarmouche, pas le moi-

dre engagement avec l'ennemi! Charles XII se repose; je ne sais pas à quoi il pense, Charles XIII... quant à moi, je bous, je ne tiens pas en place!

*Il se remet à marcher.*

DIGDIG, *le regardant et goûtant encore son bouillon.*

Faites-vous donc du mal!... faites-vous donc du mal!... Mais vous ne pouvez donc plus vivre que de plaies et de bosses?

RODOLPHE.

Digdig, vautre-toi dans ta cuisine, soigne ta potbouille, être épais et substantiel que tu es... et fais-moi grâce de tes réflexions indigestes.

DIGDIG.

Oui, monsieur, oui... je me vautrerai dans ma cuisine, et avec honneur encore!... je trouve qu'il y a au moins autant de mérite à nourrir le soldat qu'à le faire escoufler; et je le nourris, moi, le soldat... je soigne sa petite estomac, moi, au soldat.

*Il finit de boire son bouillon.*

RODOLPHE.

Mais tu ne te soignes pas trop mal non plus.

DIGDIG.

Je m'arrondis, c'est vrai; c'est pas comme vous qui ne vous nourrissez que de gloire... triste fumée, qui ne vaut pas celle de ma marmite, et pour laquelle on avale souvent de très-mauvais bouillons.

RODOLPHE.

Trembleur!... Sais-tu bien que j'ai honte d'avoir à mon service un capon de ton espèce?

DIGDIG.

Monsieur, chacun a son opinion en politique; vous voudriez me voir battre contre les Danois... mais ils ne m'ont rien fait, ces braves gens... Pourquoi les tuerais-je comme des chiens, les Danois? pourquoi les massacrerai-je?

RODOLPHE.

Avec des idées comme ça, tu végéteras sans cesse dans l'obscurité.

DIGDIG.

Possible! mais je végéterai long-temps, tandis que vous...

RODOLPHE.

Eh bien! moi, si j'avais pensé comme toi, serais-je aujourd'hui capitaine?

DIGDIG.

Ça, je ne dis pas... de simple officier de fortune que vous étiez, passer en deux mois capitaine, c'est gentil!

RODOLPHE, *avec fierté.*

Et recevoir mon grade de la main du grand Charles XII, et sur le champ de bataille, à travers les feux, couvert de sang et de poudre!

DIGDIG.

Oui, et après avoir failli vingt fois être fircassé!... Enfin, ça vous amuse!

RODOLPHE, *avec enthousiasme.*

Les balles, les boulets... ah! quand je suis au



milieu de cette grêle turbulente, je me sens bien, je me sens vivre !... et puis il me semble que de là-bas, de Nuremberg, Stella a les yeux sur moi. Comme il est intrépide ! doit-elle se dire ; quel gaillard je vais avoir là pour mari ! Oh ! oui, Stella, oh ! oui, je veux être digne de toi ; je veux me faire tuer s'il le faut, ou te rapporter un nom illustre !

DIGDIG.

Monsieur, tâchez de lui rapporter un mari au complet, c'est ce qui la flatte le plus, c'est là le principal !

RODOLPHE, avec pitié.

C'est là le principal, animal ! Voyons, brisons sur ce chapitre... ta poltronnerie me fait mal à l'estomac.

DIGDIG.

Voulez-vous un bouillon ?

RODOLPHE.

Non ; donne-moi plutôt des nouvelles de nos blessés : comment va le major ?

DIGDIG.

Mais, à l'avenir, il n'ira plus que sur une jambe, vu qu'on lui a coupé l'autre ce matin.

RODOLPHE.

Ah ! brave major ! comme il s'est comporté !... quel honneur pour lui !

DIGDIG.

Il a l'honneur d'avoir une jambe de bois !

RODOLPHE.

Et mon intrépide lieutenant !... sa blessure ?...

DIGDIG.

Votre intrépide lieutenant ?... le chirurgien a découvert qu'il avait laissé un œil sur le champ de bataille... et malgré toutes ses recherches...

RODOLPHE.

Borgne !... digne jeune homme !... comme il s'est distingué aux yeux de toute l'armée !...

DIGDIG.

Il aurait dû penser aux siens.

RODOLPHE.

Et les cinquante braves que j'ai envoyés ce matin en éclaireurs... sont-ils de retour ?

DIGDIG.

Ils sont revenus au nombre... d'un !

RODOLPHE.

Et les autres ?

DIGDIG.

Ils sont tombés dans une embuscade de Danois... et là... y'lan !

Il retourne à son pot au feu.

RODOLPHE.

Morts glorieusement !

DIGDIG.

Glorieusement, je ne dis pas... mais ils ne mangeront plus de mes bons potages.

RODOLPHE, avec colère.

Digdig, tais-toi !... avec ton potage, tais-toi ! il est impossible d'avoir des idées plus positives, plus nutritives que cet être-là. Ça n'a pas plus de poésie qu'un légume !... gros inepte, va !

UN SOLDAT, entrant.

Capitaine, un message de Charles XII.

RODOLPHE, vivement.

Ah ! c'est ce que j'attends !... vite qu'il vienne !

LE SOLDAT.

C'est un page du roi... le voici.

Il se retire.

#### SCENE IV.

KRETTLY, en trompette, STELLA, en costume de page, RODOLPHE, DIGDIG.

STELLA, s'avançant avec aplomb, une dépêche à la main.

Pour le capitaine Rodolphe.

RODOLPHE, prenant la dépêche sans regarder le Page.

C'est moi, donnez, donnez... ( Il décachette et lit. ) « Dans un quart d'heure j'assiège Frede-richtall ; l'ennemi pouvant attaquer le flanc droit de l'armée, vous vous porterez vers le petit pont, et vous vous ferez tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder le passage. CHARLES XII. » Enfin !...

DIGDIG, quittant sa marmite.

C'est assez indiscret ce qu'il vous écrit là, M. Charles XII ; faites-vous tuer jusqu'au dernier... Allez... et il dit que c'est le flanc qu'on va nous attaquer ?... Comme je me tiens toujours à la queue du régiment, tant qu'on n'attaquera pas nos derrières, je suis tranquille.

RODOLPHE, au page, le regardant.

On obéira... Vous pouvez retourner vers Charles XII, et lui dire que ses volontés... que... ses vol... Ah ! mon Dieu !... que vois-je ?

STELLA, sans s'inquiéter du trouble de Rodolphe.

Je ne retourne pas au quartier général, capitaine, je dois attendre ici de nouveaux ordres.

RODOLPHE, reculant de surprise.

Ces traits... ces traits !...

STELLA, avec calme.

Qu'avez-vous donc, capitaine ?

RODOLPHE, à part.

Suis-je bien éveillé ?... ( A Digdig. ) Digdig, Digdig !... vois donc ?

DIGDIG.

Quoi, monsieur ?...

RODOLPHE.

Ce jeune homme !...

DIGDIG.

Il n'est pas mal, il est coquet.

RODOLPHE.

Tu ne trouves pas qu'il ressemble...

DIGDIG.

Attendez donc... en effet... j'ai vu cette petite frimousse-là quelque part.

RODOLPHE, à lui-même.

Mais ici... sous ces habits... page de Charles XII... dans un camp... c'est impossible !... je rêve !...



STELLA, *bas à Krettly, qui s'est rapprochée d'elle.*

Comme il me considère!... je me trouble malgré moi...

KRETTLY, *bas.*

Faites bonne contenance, mam'selle! Tenez, regardez-moi. (*Elle se donne un air guerrier et tousse en faisant la grosse voix.*) Hum! hum!...

DIGDIG, *à Rodolphe.*

Le trompette a l'air très-casseur...

RODOLPHE, *examinant Stella.*

Ce ne peut être qu'une illusion... et pourtant... ce sont ses yeux, sa taille, tout!...

STELLA, *d'un air un peu piqué.*

Corbleu! capitaine, vous me faites passer à une inspection...

KRETTLY, *à part, riant.*

Elle a dit corbleu... bravo! (*Haut, se donnant un organe de troupière.*) C'est vrai... sacrebleu!... vous nous dévisagez là d'une façon assez péremptoire...

Digdid s'éloigne un peu, comme terrifié par le ton cavalier du trompette.

RODOLPHE, *à Stella.*

Excusez-moi, mon jeune ami... vous me voyez stupéfait... ébahi... pétrifié... d'une ressemblance...

STELLA.

Je ne vous comprends pas, capitaine... ou plutôt, attendez, je crois deviner... oui, oui... c'est cela... Vous êtes Allemand, m'a-t-on dit?

RODOLPHE.

Tout ce qu'il y a de plus allemand... Pourquoi?

STELLA.

Nous y voilà! Sans doute vous connaissez la petite ville de Nuremberg?

RODOLPHE.

J'y suis né.

STELLA.

Mon étonnement cesse alors; c'est là que vous l'aurez vue.

RODOLPHE.

Qui donc?

STELLA.

Hé parbleu! ma cousine germaine, la fille de mon oncle Hermann... la jeune Stella, à laquelle je ressemble d'une manière incroyable... à ce qu'on assure... après ça on se ressemble de plus loin, je suis son cousin germain.

RODOLPHE.

Cousin germain de Stella?...

STELLA.

Vous la connaissez?

RODOLPHE.

Si je la connais!

DIGDIG, *se rapprochant.*

Si nous la connaissons!... mais oui, un peu!

RODOLPHE.

Stella est ma fiancée!

STELLA, *jouant l'étonnement.*

Votre fiancée... ma cousine!

DIGDIG.

Mais oui, et de plus sœur de lait de Krettly, une grosse fille... folle de moi.

KRETTLY, *à part.*

Le fat!...

RODOLPHE.

Quelle rencontre!... Mais en effet, j'ai beaucoup entendu parler d'un petit cousin.

STELLA.

Très-mauvais sujet... c'est moi!

RODOLPHE.

Qui faisait ses études à Leipsik?

STELLA.

Précisément; à Leipsik, où l'on me bourrait de grec et de latin, nourriture fort maussade, que je ne pouvais pas digérer. Aussi, un beau matin, j'ai franchi les murs de ma prison, et j'ai pris mon vol à travers les champs en criant : Vive la liberté!

RODOLPHE.

Une escapade?... un coup de tête?...

KRETTLY, *à part.*

En voilà une d'histoire!...

RODOLPHE.

Au lieu de finir vos études, vous avez pris la carrière des armes?

STELLA.

Que voulez-vous?... l'amour de la guerre!... et puis quelque chose me dit que dans ce nouvel état... je ne dois pas être un homme ordinaire.

KRETTLY, *à part.*

Pour ça, c'est vrai.

RODOLPHE.

Ah! les commencements sont rudes... surtout lorsqu'on est comme vous petit et délicat.

STELLA.

Capitaine, la vie des camps me rendra robuste, et la gloire me grandira!

DIGDIG, *à part.*

Il est drôle, le petit page!

RODOLPHE.

J'aime cet enthousiasme!... touchez là, mon cher... comment vous appelle-t-on?

STELLA.

Stephen.

RODOLPHE.

Touchez là, mon cher Stephen; votre ardeur m'enchanté... Vous serez mon frère d'armes!

STELLA.

Volontiers!

RODOLPHE.

Nous marcherons ensemble sous la mitraille de l'ennemi.

STELLA, *à part.*

Diable, je n'y pensais pas à la mitraille.

RODOLPHE.

Nous nous précipiterons tous les deux devant des dangers!... et voilà qui va nous en fournir l'occasion.

Il montre la dépêche.

KRETTLY, *à part.*

En voilà un d'enragé!

STELLA.

Vous exposer, capitaine!... vous ne pensez donc



pas à ma cousine, à celle qui vous aime? Si vous étiez frappé à mort?

DIGDIG.

Voilà ce que je répète tous les jours à monsieur... Si vous êtes tué? que je me tue de lui dire...

RODOLPHE, à Stella.

Si je suis tué, eh bien! vous irez dire à Stella que je suis mort digne d'elle, mort en héros, en lui donnant ma dernière pensée... et elle m'accordera peut-être un tendre souvenir...

AIR : *De tous les maux qu'ici bas l'on endure.*  
(Fille de l'air.)

Vous lui direz qu'à la gloire fidèle,  
Je fus toujours soldat de bon aloi ;  
Vous lui direz que je réclame d'elle  
Une prière... une larme pour moi...  
Vous lui direz enfin, si je succombe,  
Ami, n'oubliez pas cela,  
Vous lui direz que tout près de la tombe  
J'ai murmuré le doux nom de Stella.  
Dites-lui bien que tout près de la tombe,  
Mon dernier vœu fut encor pour Stella.

STELLA, bas à Krettly.  
C'est bien ce qu'il dit là.

Elle reste pensive.

RODOLPHE.

Qu'avez-vous donc, cher Stephen? vous semblez tout ému. Pour vous distraire, venez, mon ami, que je vous montre les dispositions de mon camp, la tenue de mes braves Suédois. Toi, Digdig, prépare un flacon de rhum, de rac! tout ce que tu trouveras de plus piquant, afin que je puisse trinquer et boire avec mon cher Stephen... (il lui secoue la main) avec mon jeune compagnon d'armes.

STELLA, à part.

Boire du rhum!... oh! non, par exemple!

KRETTY, bas à Stella.

Quand vous en boiriez un petit peu?...

STELLA, haut.

Je n'ai pas soif.

RODOLPHE.

On boit ça sans soif; ça emporte le gosier, ça rafraîchit. Oh! je me charge de vous soigner.

ENSEMBLE.

AIR des deux Pigeons.

Vive le bruit des camps, ami, vive la guerre!  
Le hasard des combats a pour nous mille attraits;  
Pour charmer notre oreille, est-il donc sur la terre  
De plus joyeux concert que celui des boulets?

Rodolphe sort par la gauche avec Stella.

## SCENE V.

KRETTY, DIGDIG, se remettant à sa cuisine.

KRETTY, à part.

Eh bien! il l'emmène! Pourvu qu'elle tienne bon! Moi, y a pas de danger qu'on me reconnaisse:

je me suis fabriqué une tête de grognard. Faisons causer Digdig. (Elle le regarde; il goûte encore le bouillon.) Ce qui me rassure, c'est qu'il a soin de lui.

DIGDIG, goûtant son bouillon.

Y's fait... y s'est fait... y gagne beaucoup!

KRETTY, à part.

Ma parole, je le trouve encore engraisé!... (Haut à Digdig.) Eh bien! m'cam'rade, votr' capitaine a donc rencontré là une connaissance de sa bonne amie?

DIGDIG, allant à lui.

Mais oui.

KRETTY.

Et vous, marmiton agréable, en avez-vous une, de bonne amie?

DIGDIG.

C'te question!... Si j'en ai une, de bonne amie?

KRETTY.

Sans doute.

DIGDIG.

J'en ai trente-trois, des bonn'amies.

KRETTY, reculant.

Trente-trois!... (A part.) Ah! le gueux! (Haut.) Oh! vous vous flattez, que je pense, avec une panse comme celle-ci...

Elle lui donne une tape sur le ventre.

DIGDIG.

Aïe! Trompette, ne jouons pas avec ceci, que diable!... ça se ménager, ceci!

KRETTY.

Pourquoi que vous faites l'homme à femme?

DIGDIG.

Je le fais parce que je le suis. Est-ce que je peux les empêcher de me câliner ces femmes?

KRETTY.

Mais, gros serpent, vous n'avez donc fait aucun serment solide et capital à l'une d'elles en particulier?

DIGDIG.

Oh! que si!... oh! que si!... mais des sermens comme ça, trompette, il n'y a que les nique-douilles qui les tiennent.

KRETTY, l'arrêtant par le bras gauche.

Comme ça, vous vous faites gloire de tromper une jeunesse, une charmante colombe qui roucoule pour vous. Savez-vous bien que vous êtes un homme sans foi ni loi?... un gros faux!... un vrai maroufle!...

A chaque injure, elle lui marche sur les pieds, en le faisant reculer d'un pas.

DIGDIG.

Dites donc! dites donc!...

KRETTY.

Un cuisire! un chénapan!...

DIGDIG.

Trompette, savez-vous que vous êtes très-mal embouché? de quel droit, dites donc... de quel droit?...

KRETTY, marchant encore sur Digdig.

Je suis le champion, le défenseur du beau sexe

\* Digdig, Krettly.



en général... et je vous tiens pour un drôle à son égard, en particulier, si vous n'êtes pas content...

DIGDIG, faisant le crâne.

Eh bien! non, je ne suis pas content!

KRETTY.

Voilà qui vous satisfera.

Elle lui donne un soufflet.

DIGDIG, se tâtant la joue.

Je crois que c'est un soufflet.

KRETTY.

AIR du ménage du Garçon.

L'ami, mets ça dans ta marmite.

DIGDIG.

Mais vous êtes donc enragé!

KRETTY.

J'ai voulu punir ta conduite,  
Au nom du beau sexe outragé;  
Je venge le sexe outragé!

DIGDIG.

Trompette, une pareille injure  
Aura des suites...

Réprimant tout-à-coup sa colère en voyant Krettly porter la main à son sabre.

Car je crois

Que je vais avoir la figure  
Enflée au moins pendant un mois;  
Oui, bien sûr j'aurai la figure  
Enflée au moins pendant un mois.

KRETTY.

Ça se passera avec un cataplasme... Nous disions donc... avant ce soufflet...

DIGDIG, à part.

Un cataplasme! je ne peux pourtant pas avaler ça aussi tranquillement. (*Haut et jouant l'homme furieux.*) Trompette, un dernier mot à ce sujet. C'est y pour plaisanter que vous m'avez allongé cette torgnole?

KRETTY.

C'est pour tout de bon.

DIGDIG.

Pour tout de bon?

KRETTY.

Oui, marmiton.

DIGDIG.

A la bonne heure! car je ne plaisante jamais avec ces choses-là... je ne souffrirais pas de pareilles plaisanteries. Une autre fois, seulement, tapez pas si fort, car votre soufflet m'a rappelé certains soufflets d'Allemagne... Enfin que tout soit oublié. Trompette, vous ne m'en voulez plus?

KRETTY.

De quoi? de vous avoir...

Elle fait le geste du soufflet.

DIGDIG.

Oubliez ça, je vous en prie, oubliez ça. (*À part.*) Faut le calmer. (*Haut.*) Trompette, pour ramener tout-à-fait la bonne harmonie, je vais chercher le rac de mon maître, vous me faites l'effet de ne pas cracher sur le rac.

Il lui porte une botte que Krettly lui rend.

DIGDIG, se tâtant le ventre.

Farceur!

## ENSEMBLE.

AIR: *Beau soldat, la France t'appelle* (Mère Godichon).

Non, plus de dispute frivole!  
Je pardonne un moment de vivacité.  
Pardonnez J'vous en veux pas, sur ma parole!  
Et j' veux boire à l'instant à votre santé.

Ils se donnent la main. Digdig entre dans la tente de Rodolphe.

## SCENE VI.

KRETTY, STELLA.

STELLA, entre vivement.

Ah! Krettly! enfin je te retrouve!

KRETTY.

Qu'avez-vous donc, mam'selle?

STELLA.

Ne sais-tu pas ce qui se passe? on se prépare au combat; l'ennemi vient de se montrer de l'autre côté du petit pont, et il faut lui disputer le passage.

KRETTY.

J'espère bien que nous n'allons rien lui disputer du tout. Sauvons-nous, mam'selle, sauvons-nous.

STELLA.

Mais comment? il y a des sentinelles de tous les côtés, il n'est pas facile de sortir du camp.

KRETTY.

Tenez, franchement, m'est avis que nous avons fait une fameuse folie. Quand ce petit page est tombé de cheval et s'est blessé à la jambe, vous avez voulu à toute force prendre ses habits et vous charger de son message...

STELLA.

Il y avait si long-temps que je ne l'avais vu, Krettly! et en pensant à ce combat, aux nouveaux dangers qui vont le menacer, en pensant que peut-être je ne devais plus le revoir... oh! je n'ai pas balancé!... Si tu savais, Krettly, comme tous ses soldats l'aiment et l'estiment, comme on le cite avec respect, comme on vante son courage!

Air: *Ce soir, chaque fleur sera prête.*

Cette bravoure qu'il honore  
Le fait briller au premier rang!  
Et cependant je la déplore!  
Trop souvent il m'offre son sang.  
Peut-être bientôt, triste augure!  
Le fer ennemi l'atteindra...  
Du moins, pour panser sa blessure  
Je serai là!

KRETTY.

C'est égal, mamzelle, quand ce bon docteur Trak aura connaissance de ce coup de tête, Dieu sait ce qu'il dira. Et votre père, s'il venait à apprendre ça, lui qui vous a fait promettre au départ de ne jamais quitter le docteur, de ne rien entreprendre sans sa permission!...

STELLA.

Eh bien! quand tu me diras tout cela?...



KRETTY.

Ça ne vous avancera pas à grand'chose, c'est vrai! le principal, c'est de filer d'ici.

STELLA.

Le quitter dans un pareil moment! le pourrais-je?

KRETTY.

Voulez-vous t'y pas l'accompagner au milieu des coups de fusil?

Bruit au dehors.

STELLA.

On vient! Ce sont des soldats!

KRETTY.

De la prudence, mam'selle... continuons nos rôles... du courage! soyons hommes!...

## SCENE VII.

KRETTY, STELLA, RODOLPHE, DIGDIG.

Digdig sort de la tente avec un flacon et des verres qu'il distribue pendant le chœur.

CHOEUR.

*Air de Pilati.*

Allons, il faut partir,  
Le combat va s'ouvrir.  
Amis, sachons vaincre ou mourir!  
Courage! avançons tous!  
L'ennemi vient à nous;  
Qu'il tombe sous nos coups!

RODOLPHE, à Stella, lui présentant un verre plein.

A nos futurs succès,  
Ainsi qu'à nos hauts faits,  
Buons, buons, mon camarade,  
Buons!

STELLA, qui a bu, à part.

Dieu! quel brasier

M'emporte le gosier!

Oh! bien sûr, j'en serai malade!

*On entend le canon au lointain.*

RODOLPHE.

Mais, silence! écoutons.

C'est le bruit des canons.

DIGDIG, à part.

Voilà la peur qui me galope.

STELLA, à Kretty, bas.

Le canon!... malgré moi,

Kretty, je meurs d'effroi!

KRETTY, tremblante.

Et moi, j' vas tomber en syncope.

RODOLPHE.

Soldats... vous jurez donc de vous faire tuer tous... plutôt que de reculer devant l'ennemi?

TOUS, prêtant serment.

Nous le jurons!

RODOLPHE.

Bien... je vous donnerai l'exemple en marchant au premier rang!

STELLA, bas à Rodolphe.

Soyez prudent, capitaine; car si vous succombez...

RODOLPHE.

Si je succombe, mon jeune ami, vous serez là pour me venger!

STELLA.

Vous venger! (*Rodolphe va exciter ses soldats.*) Oh! non!... mais mon devoir est d'être là pour le sauver plutôt... pour calmer son ardeur s'il s'expose... et s'il tombe, pour le soigner, pour le secourir!

Canon, tambour au lointain.

KRETTY, à part.

Elle devient folle! (*Haut.*) Que dites-vous là, mam'selle?

RODOLPHE, avec un transport guerrier.

En avant!..

TOUS, de même.

En avant!

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, il faut partir, etc., etc.

*Stella partage l'élan général; elle chante le chœur avec les autres, et sort entraînée par Rodolphe. Kretty se cache dans un coin. Quant à Digdig, il fait mine de vouloir suivre les soldats; mais il rebrousse bientôt chemin et vient tout doucement se réfugier à gauche près de la tente de Rodolphe.*

## SCENE VIII.

DIGDIG, KRETTY; puis LE DOCTEUR TRAK.

KRETTY, à elle-même.

C'est Dieu possible!... elle part... elle va se jeter dans la bagarre! c'est un démon que cette petite femme-là. Un instant; je veux, je dois courir après elle. (*Elle va pour sortir, un coup de canon l'arrête.*) Ouf!... je reste clouée sur place!

Nouveaux coups de canon; on bat la charge au loin.

DIGDIG, à gauche.

V'là le tintamare qui commence!... ce gros bruit d'armes à feu... me produit un bouleversement que je ne saurais transcrire... ça me barbouille! (*Apercevant Kretty.*) Tiens, le petit trompette qu'est encore là!

KRETTY, à droite.

Je ne me trompe pas... c'est Digdig qui tremble là-bas... A la bonne heure... il est prudent lui! n'y a pas de danger qu'il s'expose.

Les coups de canon se succèdent toujours.

DIGDIG, regardant Kretty.

Est-ce qu'il n'aimerait pas non plus l'organe du canon, le petit trompette?... Moi, j'ai heureusement deux moyens excellents pour amortir ce vilain bruit.

Il fouille dans ses poches. Musique pour l'entrée de Trak.

KRETTY.

Ah! ma foi, j'ai trop peur! je vas tout dire à Digdig... près de lui je tremblrai moins. (*Le Docteur paraît.*) Ma foi, oui, faisons-nous connaître.

*Il s'avance avec résolution vers Digdig; quand Trak la retient tout à l'apaiser le bras.*

\* Digdig, Kretty, Stella, Rodolphe, Soldats.



TRAK\*.

Arrête!...

KRETTY.

Le docteur!

TRAK, inquiet.

Stella?

KRETTY.

Hélas! docteur...

TRAK.

Quoi?

KRETTY.

Elle s'est laissée entraîner... elle est partie.

TRAK.

Où?

KRETTY.

Sur le champ de bataille... au plus fort de la mêlée...

TRAK, avec émotion.

Imprudente!...

KRETTY.

Tenez, docteur, de ce côté\*\*... Ah! courez, courez... avertissez tout le monde s'il le faut... moi, de mon côté, je vais...

TRAK, mettant un doigt sur sa bouche.

Silence!

KRETTY.

C'est bien, on se taira. Ah! pourvu qu'il arrive à temps, c'est égal...

TRAK, s'éloignant.

Silence!

Il sort vivement.

KRETTY.

Je suis plus tranquille.

DIGDIG, se fourrant du coton dans les oreilles.

Premier moyen.

KRETTY, regardant Digdig.

Qu'est-ce qu'il fait donc là?... Dieu me pardonne! il se fourre du coton dans les oreilles!

DIGDIG.

Comme ça, ça va déjà mieux; à présent, deuxième moyen.

Il boit à même le flacon de rhum.

KRETTY, s'approchant de lui.

Qu'est-ce que vous faites donc-là... cam'rade?

DIGDIG.

Hein!... j'entends pas... parlez plus haut...

KRETTY, criant.

On vous demande c' que vous faites?

DIGDIG, criant aussi.

Je me donne du courage... en voulez-vous?

Coup de canon.

KRETTY.

Merci, j'aime pas le courage en bouteille... c'est trop fort.

DIGDIG, voyant trembler Kretty.

Dites donc, trompette, est-ce que vous seriez poltron, par hasard?

KRETTY, de même.

Et vous?

\* Digdig, Trak, Kretty.

\* Digdig, Kretty, Trak.

DIGDIG.

Et vous?

KRETTY.

Moi, j'avoue que la fusillade...

DIGDIG.

C'est bête, n'est-ce pas?

KRETTY.

Ma foi, oui!

On entend une vive fusillade; Digdig et Kretty font un mouvement.

DIGDIG.

Aie!...

KRETTY.

Ouf!...

Ils se sont pressés l'un contre l'autre, et dos à dos.

DIGDIG.

Êtes-vous blessé?

KRETTY, se tâtant.

Je ne crois pas.

DIGDIG.

En êtes-vous bien sûr?

KRETTY.

Oui... oui... je n'ai rien... et si j'osais...

DIGDIG.

Vous iriez vous battre!...

KRETTY.

Non, j'irais regarder ce qui se passe.

DIGDIG.

Allez, trompette, allez; vous me ferez part de vos observations.

KRETTY, allant au fond.

Vous ne m'accompagnez pas?

DIGDIG.

Non; en temps de guerre je suis myope!... je n'y vois pas plus loin que mon nez... (A part.) J'aime mieux rester là.

Musique en agitato.

KRETTY, grimant sur un tonneau.

Attendez... d'ici, je peux voir... oui... Dieu!... se battent-ils... se battent-ils... ah! les gail-lards!

DIGDIG, avec morgue.

Nous nous battons bien... ah! tant mieux!... sommes-nous vainqueurs, trompette?

KRETTY.

Ils défendent la tête du pont... l'ennemi est repoussé.

DIGDIG, fièrement.

Repoussé!

KRETTY.

Culbuté!

DIGDIG, d'un ton de triomphateur.

Culbuté!... nous n'en faisons jamais d'autres!... l'ennemi étant en fuite, si nous allions le tailler en pièces... le massacrer... Qu'en dis-tu, trompette, partons! (On entend une détonation effroyable; Digdig recule épouvanté.) Qu'est-ce que c'est que ça?

KRETTY, descendant du tonneau avec épouvante.

Oh! malheur!... malheur!... le pont était



miné... tous nos soldats viennent de sauter en l'air.

Elle revient sur le devant.

DIGDIG.

Ah! mon pauvre maître!

KRETTLY, à part.

Et Stella, Stella?

## SCENE IX.

LES MÊMES, RODOLPHE; puis LE DOCTEUR TRAK, SOLDATS.

Rodolphe a un bras en écharpe, un bandeau sur le front, un linge enveloppe une de ses jambes. Il entre vivement, tenant son épée nue de la main droite. Ses soldats semblent l'entraîner.

RODOLPHE, à ceux qui l'entourent; il tombe assis sur un petit monticule, à gauche près de sa tente.

Laissez-moi... laissez-moi!

DIGDIG, avec un vrai chagrin.

Mon pauvre maître!.... comme vous v'là écharpé!

RODOLPHE.

Que m'importe?... Mais Stephen, que j'avais entraîné au combat... que j'ai vu tomber près de moi... où est-il? je veux le revoir!... je veux le sauver, ou le venger... Où est-il Stephen?

TRAK \*\*, paraissant tout-à-coup.

Mort!

\* Rodolphe, Digdig, Soldats, Krettly.

\*\* Rodolphe, Digdig, Trak, Krettly.

RODOLPHE.

Mort!...

Il retombe accablé.

KRETTLY, au docteur.

Que dites-vous, grand Dieu!

TRAK, bas et souriant, à Krettly.

Sauvée!...

KRETTLY, bas.

Mais elle est tombée?

TRAK, bas.

De peur!

KRETTLY, à part.

Ah! je respire!

UN SOLDAT, arrivant précipitamment, une dépêche à la main.

Une dépêche du général \*.

RODOLPHE, lisant.

« Battez en retraite, la bataille est perdue... » le grand Charles XII vient d'être tué sous les » murs de Friederichthal. » (Avec accablement.) Charles XII!... Ainsi donc, jeunesse, renommée! la mort ne respecte rien!... et l'on court au-devant d'elle dans les combats... on sacrifie des milliers d'hommes!... on dévaste des campagnes... on ravage... on brûle des villes... et tout cela pour un vain mot...

TRAK, avec pitié.

La gloire!

Il disparaît, entraînant Krettly.

DIGDIG.

Merci! je sors d'en prendre!

Consternation générale. — Tableau.

\* Rodolphe, Digdig, les Soldats, Trak, Krettly.

## ACTE QUATRIEME.

### Les Femmes.

La scène est à Venise. Le théâtre représente la Piazzetta à Venise. Au fond, le canal. Vue de Venise au lointain. A droite et à gauche maisons à balcon et à jalousies.

## SCENE PREMIERE.

STELLA, KRETTLY, MASQUES.

Au lever du rideau, le théâtre est rempli de masques qui se promènent et s'interprennent. Après le chœur, Stella et Krettly, costumées et masquées, arrivent au fond, en gondole.

CHOEUR.

Air : Du Marin. (Méduse.)

Du bacchanal

C'est le signal! bis.

Jour sans égal!

Courons au bal! bis.

Que de folies

Et que d'orgies!

Crions! crions : Vive le carnaval!

Les Masques sortent à droite et à gauche : la gondole qui porte Stella et Krettly arrive en cet instant; les deux jeunes filles en descendent vivement.

STELLA.

Enfin! grâce à cette gondole, ils ont perdu nos traces!

KRETTLY.

Ça n'a pas été sans peine... je suis sûre qu'ils nous cherchent encore sur la place Saint-Marc.

STELLA.

Il me semble d'ici voir Rodolphe, au milieu de



la mascarade, coudoyant tout le monde, jurant après la foule, aux prises avec un Pierrot, ou se chamaillant avec Polichinelle.

KRETTY.

Vous lui avez si tellement tourné la tête, à ce pauvre jeune homme... il en tient furieusement pour vous !

STELLA.

Oui, et c'est bien mal à lui, Krettly !

KRETTY.

Bien mal, de n'avoir pu vous entrevoir sans vous aimer?... Inspirer une passion aussi vive, et cela sans montrer son visage, sans ôter son masque !... Vous devez t'être joliment fierte d'une pareille conquête !

STELLA.

Fière ? mais j'en suis indignée, au contraire !... car il ne se doute pas que c'est moi. Oh ! je n'aurais jamais pensé cela de lui ! A Venise depuis un mois, et à peine remis des fatigues de la guerre, le voilà jeté dans des intrigues amoureuses ! le voilà déjà dominé par une autre folie, celle de plaire à toutes les femmes !

KRETTY.

Celle-là, du moins, n'est pas si dangereuse que la dernière.

STELLA.

Et tu veux que je sois fière parce qu'à ma seule vue Rodolphe s'est épris d'une belle passion ?... Mais pour lui, Krettly, ne suis-je pas une étrangère ? Pour faire la cour à Stella la Vénitienne, n'oublie-t-il pas Stella qui l'attend en Allemagne, et qui comptait sur sa tendresse ?

KRETTY.

Oh ! pour ça, mam'selle, je prendrais sa défense, car il faut être juste... depuis le premier jour du carnaval, l'avez-vous pas assez intrigué, agacé de toutes les manières ? Foi de Krettly, vous vous êtes conduite avec lui comme une franche coquette.

STELLA.

Mais c'était dans son intérêt, pour l'empêcher de s'égarer.

KRETTY.

Pas moins, que vous vous êtes laissé faire la cour, que vous avez accepté ses bouquets, que vous lui avez abandonné une main qu'il pressait sur son cœur !

STELLA.

Toujours dans son intérêt, Krettly.

KRETTY.

Ah ! dam ! mam'selle, un homme est un homme, écoutez donc !

STELLA.

Tu m'impatientes ! Eh ! mon Dieu ! s'il n'adorait que moi, l'ingrat, je pourrais peut-être lui pardonner... mais n'est-il pas devenu fou aussi de cette Espagnole qui demeure là, en face de nous ?

KRETTY, riant.

Oh ! pour celle-là, vous pouvez être ben tranquille ?

STELLA.

Saurais-tu enfin ?...

KRETTY.

Tout ce que nous voulions savoir. L'Espagnole en question s'appelle la senora Catalina... c'est une toute jeune demoiselle de quarante-cinq à cinquante-trois ans.

STELLA, riant.

Vraiment !

KRETTY.

C'est son logeur qui me l'a dit. Venue à Venise pour les fêtes du carnaval, elle est accompagnée de son frère, le farouche don César d'Olivarès, vieil hidalgo ruiné, qui s'est fait son cavalier, son défenseur, et a juré sur sa bonne lame de Tolède de lui trouver un époux. Grâce au carnaval, elle ne s'est encore montrée ici que masquée, et sous le travestissement le plus galant.

STELLA.

Et Rodolphe, avec sa fougue ordinaire, s'est laissé prendre aux apparences... Oh ! je me vengerai !

KRETTY.

Ça me va ; vengeons-nous, mam'selle. Moi, je veux donner du fil à retordre à ce gros scélérat de Digdig, qui se permet aussi de faire le papillon auprès des soubrettes.

STELLA.

Sais-tu bien que l'air de Venise a encore augmenté son embonpoint ? je crois qu'il abuse du macaroni, ton Digdig !

KRETTY.

Ne m'en parlez pas. Feu Gargantua, auprès de lui, n'était qu'un convalescent ; si ça continue, ça n' sera pas un homme, ça sera une boule que j'aurai pour mari... Mais minute, dans not' ménage, faudra qu'il maigrisse... je vous réponds qu'il maigrira.

STELLA.

Retourne auprès du docteur ; il m'a promis de me seconder dans mes projets. Cette épreuve est la dernière, Krettly, et si j'allais ne pas guérir Rodolphe de sa folie...

KRETTY.

Vous le guérirez, mam'selle... c'est déjà à moitié fait. Mais attendez donc... (elle va au fond.) je ne me trompe pas, c'est lui-même... oui, il poursuit la senora Catalina.

STELLA.

Rodolphe ! laisse-moi seule... cours prévenir le docteur... qu'il soit prêt pour son nouveau rôle. Va, va !

Elle remet son masque.

KRETTY.

Je vous laisse. (En s'en allant.) Dieu ! ça va-t-il nous divertir !

Elle entre dans la maison à droite.



## SCENE II.

CATALINA, RODOLPHE, STELLA.

Rodolphe paraît poursuivant Catalina masquée.

AIR : *Final du 3<sup>e</sup> acte des Trois Dimanches.*

RODOLPHE, à Catalina.

Arrêtez,  
Ma toute belle ;  
Vous fuyez,  
Femme cruelle,  
Un amant aussi fidèle.  
Beau masque arrêtez !

STELLA, allant à lui et le tirant par le bras.

C'est affreux !  
Sous mes yeux,  
Quoi ! trahir ma flamme !

RODOLPHE, à part, au milieu.

Me voilà, sur mon âme,  
Pris entre deux feux !

CATALINA, tirant Rodolphe.

Sois à moi !

STELLA, même jeu, de l'autre côté.  
J'ai ta foi !

RODOLPHE, bas à Stella.

C'est toi que j'adore.  
*Bas à Catalina.*

Si l'amour me dévore,  
C'est pour toi !

Se retournant vers Stella.

Pour toi !

ENSEMBLE.

STELLA et CATALINA.

En ce jour,  
Dieu me pardonne,  
Pour une autre il m'abandonne.  
Ah ! que de peine on se donne  
Pour fixer l'amour !

RODOLPHE.

En ce jour  
Je m'abandonne  
Au plaisir qui m'environne,  
Et je suis, Dieu me pardonne,  
Un héros d'amour !

CATALINA, tirant Rodolphe de nouveau.

Pas de trait,  
S'il vous plaît ;  
Quand elle est jalouse,  
Songez-y, l'Andalouse  
Se sert du stylet !

STELLA, même jeu.

Ah ! jamais ! au soupçon  
Si tu donnais prise,  
Souviens-toi qu'à Venise !  
On meurt du poison !

RODOLPHE, parlé.

Le fer ! le poison ! rien n'y manque... merci !

Reprise ensemble.

CATALINA et STELLA.

Ton amour  
Qui m'abandonne,  
C'est la mort qui t'environne !  
Ah ! tremble pour ta personne,  
Oui, tremble en ce jour !

RODOLPHE.

A l'amour  
Je m'abandonne !  
Bien que la mort m'environne,  
Car je suis, Dieu me pardonne,  
Un héros d'amour !

RODOLPHE, courant de l'une à l'autre.

Voyons, ma jolie Vénitienne !... ma brillante Andalouse !

CATALINA.

Je ne veux pas de rivale !

STELLA, de même.

Je ne veux pas de rivale !

RODOLPHE.

Mais écoutez-moi donc !

A ce moment, Trak sort de la maison de Stella, et don César de l'autre maison en face. Trak est masqué et porte un costume tout noir, avec un large poignard à sa ceinture. Don César, qui n'est pas masqué, a de grandes moustaches retroussées et une longue rapière.

CATALINA, apercevant don César.

Ciel ! mon frère !

Elle s'enfuit précipitamment par la gauche.

STELLA, jouant la frayeur.

Grand Dieu ! mon tuteur !...

RODOLPHE.

Un frère !... un tuteur !... (*Les considérant.*) Ah !  
les vilaines figures !...

Stella rentre vivement dans la maison à droite.

## SCENE III.

DON CÉSAR, RODOLPHE, LE DOCTEUR TRAC.

DON CÉSAR.

Jeune homme ?

RODOLPHE.

Senor.

LE DOCTEUR, de l'autre côté.

Un mot !

RODOLPHE, au Docteur.

A vos ordres !

DON CÉSAR, pesant chaque mot.

Savez-vous que vous êtes bien...

LE DOCTEUR.

Imprudent !

DON CÉSAR.

Le jeu que vous jouez...

RODOLPHE.

Eh bien ?

DON CÉSAR.

Est pour nous...

LE DOCTEUR.

Dangereux !

DON CÉSAR.

A Venise comme en Espagne, prenez garde !  
toute séduction demande...

LE DOCTEUR.

Vengeance !

Don César et Trak doivent tenir chacun un bras de Rodolphe, et le quitter en même temps à ce mot : *Vengeance !*



RODOLPHE, *qui a regardé alternativement don César et le Docteur.*

Messeigneurs, vous m'obligeriez en vous expliquant chacun à votre tour... car je suis entre vous deux comme ces magots de la Chine qui balancent incessamment leur tête.

LE DOCTEUR.

Volontiers.

Il se promène dans le fond et fait de grands pas.

DON CÉSAR, *le tirant à soi.*

La senora Catalina est ma sœur...

RODOLPHE.

Je m'en doutais. Quand vous êtes arrivé, elle s'est écriée : Ciel ! mon frère !... Et il n'y a guère qu'une sœur...

DON CÉSAR, *l'interrompant.*

C'est moi qui suis chargé de défendre l'honneur du beau nom d'Olivarès.

Il met la main sur son épée.

RODOLPHE.

Vous en êtes bien capable !

DON CÉSAR.

Lorsqu'un homme bien né fait la cour à la senora, s'il a le malheur de la compromettre... il faut qu'il épouse ma sœur, ou sinon...

RODOLPHE.

Sinon ?

DON CÉSAR.

Nous nous battons, et je le tue !

RODOLPHE.

Et jusqu'à ce jour ?

DON CÉSAR.

J'en ai tué vingt-trois !

RODOLPHE.

Peste !

DON CÉSAR, *avec un geste de menace.*

Tenez-vous pour averti...

Il se promène à son tour comme l'a fait Trak.

RODOLPHE, *le saluant.*

Vous êtes bien bon. (Au Docteur.) A vous, homme noir. (Trak s'est avancé.) Sans doute le même motif vous amène ? vous me savez épris des charmes de votre délirante pupille ?

LE DOCTEUR.

Oui.

RODOLPHE.

Et vous espérez arrêter mes poursuites ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

RODOLPHE.

Est-ce aussi par le duel que vous prétendez m'effrayer ?

LE DOCTEUR.

Non.

RODOLPHE.

Votre recette consiste donc dans un moyen...

LE DOCTEUR, *mettant la main sur son poignard.*  
Violent !

RODOLPHE.

A merveille !... (Don César s'est rapproché ; de sorte que Rodolphe se trouve encore une fois en-

tre eux.) Au moins, messeigneurs, vous ne me prenez pas en traitres. Je vous sais un gré infini de vos excellentes dispositions à mon égard.

DON CÉSAR, *sous le nez de Rodolphe.*

Adieu !

LE DOCTEUR, *même jeu.*

Bonjour !

RODOLPHE, *tournant vivement la tête et de l'un et de l'autre côté.*

Bonsoir !

Air : *J'entends sonner minuit.* (Ouragan.)

DON CÉSAR.

Songe, beau séducteur,  
Que sur le point d'honneur  
Don César a du cœur ;  
Crois-moi, crains un malheur,  
Si tu séduis ma sœur !

RODOLPHE, *à part.*

Ils ne me font pas peur !

Et je ris de bon cœur  
Du frère et du tuteur ;  
Je séduirai d'honneur  
La pupille et la sœur !

DON CÉSAR.

Quelqu'un veille sur toi.

TRAK.

Moi !

DON CÉSAR.

Gare aux moments d'oubli !

TRAK.

Oui !

DON CÉSAR.

Je rendrai tes amours...

TRAK.

Courts !

DON CÉSAR.

N'attends pas de pardon.

TRAK.

Non.

DON CÉSAR.

Le soir de mon logis...

TRAK.

Fuis !

DON CÉSAR.

Quand mon œil te verra...

TRAK.

Là !

DON CÉSAR.

Je dégaîne à l'instant !

TRAK.

V'lan !

DON CÉSAR.

Et pour toi, triste sort !

TRAK.

Mort !

*Reprise ensemble.*

Songe, beau séducteur,  
Que sur le point d'honneur, etc.

RODOLPHE.

Ils ne me font pas peur !

Et je ris de bon cœur, etc.

Trak rentre dans la maison à droite, et don César dans celle à gauche. Arrivés sur le seuil de la porte, ils font de nouveau un geste menaçant à Rodolphe, don César en mettant la main sur sa rapière et Trak sur



## SCÈNE IV.

RODOLPHE, puis DIGDIG.

RODOLPHE.

Bravo ! parlez-moi de ça !... des obstacles !... des tuteurs !... des frères !... vive Venise, la ville des amours ! le pays aux galantes aventures !... Me voilà donc ballotté entre deux intrigues !... une Vénitienne, une Andalouse !... Le stylet, le poison, à la bonne heure !... Oh ! les lionnes, les louves !... Ce n'est pas en Allemagne qu'on aime de cette force-là ! Parlez-moi des passions frénétiques, brûlantes, échevelées, comme celles-ci ! deux femmes qui veulent me tuer à la première infidélité ! Voilà, voilà ce qui s'appelle être véritablement aimé !...

L'orchestre joue l'air de l'entrée de Figaro.

DIGDIG, arrive en costume de Figaro, avec une guitare sur le dos ; il est énormément engraissé, comparativement même au troisième acte. Ah ! enfin, monsieur, je vous retrouve !

RODOLPHE.

Mais arrive donc, gros lambin !

DIGDIG.

Presti, monsieur ! on voit bien que vous ne jouissez pas de mon embonpoint... Enfin, les avez-vous retrouvées ?

RODOLPHE, avec passion.

Toutes les deux, Digdig, l'Espagnole et la Vénitienne !

DIGDIG.

Et la camériste, monsieur ? elle me plaît beaucoup, cette camériste.

RODOLPHE.

Comment, gros drôle ?...

DIGDIG.

Ah ! bah ! tant pire !... j'avoue sans fard que j'en suis coiffé !... Je ne sais pas quel nez elle a, à cause de son masque... mais elle a un bas de jambe et des trous dans le coude !... Il n'y a qu'en Italie, monsieur, où l'on trouve de ces bas de jambes et de ces petits trous dans le coude !

RODOLPHE.

N'est-ce pas que c'est un pays enchanteur ?... n'est-ce pas que la vie aventureuse que nous menons est pleine d'agitation et de charmes ?... O Venise ! Venise !...

DIGDIG.

J'avoue que je la préfère à la vie des camps... pourtant cette existence amoureuse a bien aussi quelques inconvénients !...

RODOLPHE.

Des inconvénients ? Tu as dit : Des inconvénients !... Et lesquels, butor ?

DIGDIG.

Écoutez donc ; c'est toujours sur moi que ça tombe ! Passer des nuits sous des balcons à attraper des bons rhumes de cerveau, braver la bastonnade des maris ridicules...

RODOLPHE.

Tu te plains toujours !

DIGDIG.

Il n'y avait peut-être pas de quoi, l'autre soir ? vous me faites sauter dans la cour de votre Vénitienne, et crac ! je me foudre la jambe dans un affreux piège à loups qu'on avait tendu là tout exprès... car on riait dans la maison !... on s'en donnait !...

RODOLPHE.

Ne t'en ai-je pas débarrassé tout de suite de ton piège à loups ?

DIGDIG.

J'en ai pas moins eu la cheville endommagée !... Et hier sur le canal, où nous filions en gondole, vous en apercevez une qui portait votre Andalouse. « Holà ! Digdig, que vous me criez, saute dedans, porte-lui ce billet. » Je m'élançai mon pied glisse sur le bord de la gondole de l'Andalouse, et flonc ! je fais le plus superbe plongeon !

RODOLPHE.

Le grand mal !... ne t'ai-je pas repêché à l'instant même ?... Et d'ailleurs, est-ce que tu peux aller au fond, gros ballon ?

DIGDIG.

Merci ! je n'en ai pas moins bu deux seaux d'eau environ.

RODOLPHE.

Poule mouillée !... Mais en échange de ces misérables désagrémens, n'as-tu pas de doux profits, polisson ? cette gentille soubrette qui est folle de toi ?

DIGDIG, avec fatuité, et reprenant un visage riant.

Vous croyez, monsieur ? Elle ne manque pas de goût, cette soubrette. (Il chante.) Ah ! bravo, Figaro !... bravo !... bravissimo !... Tra, la, la, la !...

RODOLPHE.

Allons, allons, gros Lovelace, mets-toi sous ce balcon, accorde ta guitare, et accompagne-moi.

DIGDIG.

Vous voulez chanter ?

RODOLPHE.

Oui. Tout-à-l'heure je poursuivais Catalina, lorsque tout-à-coup la Vénitienne m'a surpris avec elle, ce qui l'a rendue furieuse... Il s'agit d'implorer mon pardon sur une gamme touchante et plaintive.

DIGDIG.

Il vous faut quelque chose de plaintif ? attendez.

Il fait vibrer comiquement les cordes de sa guitare.

RODOLPHE.

Aïe !... Tâche de donner à ton chaudron des accords moins agaçans. Attention !... en place !... je commence !...

Digdig va se placer sous le balcon à droite. Rodolphe est au milieu de la scène.

Air des *Armes de Richcazu*, 1<sup>er</sup> acte.

Sois moins cruelle,  
Objet charmant ;  
Pitié, ma belle, (bis)



Pour un amant !  
O déliante créature,  
Fais tomber un masque odieux.  
Je me figure ta figure ;  
A mes yeux, fais briller tes yeux !  
Sois généreuse, ô mon idole !  
Parais, sans te faire prier ;  
Viens avec moi sur ma gondole ;  
L'amour sera le gondolier.

REPRISE.

Sois moins cruelle, etc.

(*Parlant.*) O bonheur ! je ne me trompe pas ! la jalousie s'agite, le rideau se soulève !... (*Le docteur Trak paraît à la fenêtre, jette une pièce de monnaie à Rodolphe et se retire. Regardant la pièce.*) Deux sous !... quelle humiliation !...

DIGDIG, prenant la pièce avec mépris.

Deux sous ?... (*Avec résolution.*) Ma foi, c'est toujours ça. (*Il met la pièce dans poche.*) Et pour moi, dites donc ? on ne m'a rien jeté à moi !... (*La jalousie se soulève de nouveau. Krettly paraît au balcon et jette une potée d'eau sur la tête de Digdig.*) Aïe ! aïe ! fichtre ! Monsieur, c'est du liquide !...

RODOLPHE.

C'est un tour du tuteur sans doute... de ce grand farfadet tout noir ; et il croit me faire taire. Oh ! non, oh ! non ! malgré lui elle entendra ma romance... mon organe arrivera jusqu'à elle. Continuons, Digdig.

DIGDIG.

Volontiers ; mais je ne reste pas de ce côté \*... je pourrais recevoir de vilaines choses sur la tête ; par ici je serai plus en sûreté.

Il va se mettre sous le balcon de Catalina.

RODOLPHE, au milieu.

Allons !

Digdig accompagne toujours la romance.

Premier motif de l'air.

Sois moins cruelle....  
Affreux tuteur !  
J'aurai ma belle....  
Je m'moque de toi !...  
J'aurai ma belle... (*bis.*)  
Je m'moqu' de toi,  
Vieil Iroquoï !

Rodolphe contemple la fenêtre de Stella. Digdig joue avec beaucoup d'action la ritournelle de l'air.

DON CÉSAR, sortant de chez lui avec un gros bâton.

C'est pour ma sœur, sans doute, que vient ce râcleur de guitare... (*Il donne à Digdig un coup de pied au derrière et un coup de gourdin sur le dos.*) Tiens !

Il rentre aussitôt.

DIGDIG, qui n'a rien vu.

Ouf ! ouf ! qu'est-ce que ça ?... (*il se retourne*) personne !

RODOLPHE.

Qu'as-tu donc encore, criard éternel ?

DIGDIG.

Ce que j'ai ?... là bas, je reçois un affreux liquide sur la tête... par ici, des coups de pied très-

\* Digdig, Rodolphe,

solides sur le... et avec accompagnement d'échallas... J'en ai assez, monsieur, je renonce aux sérénades, (*Avec le ton d'un artiste humilié.*) Je brise ma lyre !... vous pouvez chercher un orchestre ailleurs, je m'en vas !

RODOLPHE.

Eh quoi ! Digdig, tu abandonnerais la partie pour quelques malheureux coups de bâton ?

DIGDIG.

J'en ai plein le dos !

RODOLPHE.

Lorsque ta séduisante soubrette va venir !... (*Ici l'orchestre joue l'air suivant.*) Tiens, écoute ! les masques arrivent sur cette place : nos belles vont s'y rendre aussi, et, à la faveur de la foule, et de l'obscurité, nous pourrions les aborder, leur parler...

Aia : L'orchestre commence. (*De Flotow, Comte de Charolais.*)

La fête commence,  
On court à la danse,  
C'est le signal (*bis.*)  
Du bal !

## SCENE V.

DIGDIG, RODOLPHE, MASQUES ; puis successivement STELLA, LE DOCTEUR TRAK, CATALINA, DON CÉSAR, KRETTLY.

Les acteurs dans cette scène paraissent et disparaissent tour à tour.

CHOEUR DE MASQUES.

Reprise de l'air précédent.

La fête commence,  
On court à la danse,  
C'est le signal  
Du bal !

Quelques Masques traversent le théâtre. La musique continue.

CATALINA, entrant, au bras de don César ; à part.  
Je ne le vois pas. (*Haut.*) Allons plus loin, mon frère.

DON CÉSAR.

Je ne vous quitte pas, senora.

CATALINA, à part.

C'est ce que nous allons voir.

Ils s'éloignent par le fond à droite. Stella et Trak sortent de la maison à droite.

STELLA, masquée, au bras du Docteur.

Où, cher docteur, ce soir, je l'espère, Rodolphe sera délivré de sa nouvelle chimère.

LE DOCTEUR.

Espérons !

Rodolphe paraît au fond avec Digdig, au milieu d'un groupe de Masques qui traversent le théâtre.

STELLA, bas au Docteur.

C'est lui !

RODOLPHE, à Digdig.

C'est... Tâche de me débarrasser du tuteur.



DIGDIG, en homme sûr de son adresse.

J'en fais mon affaire.

Rodolphe prend Stella par la main ; elle quitte le bras de Trak. Digdig fourre le sien à la place de celui de Stella, et sort en faisant des singeries avec Trak, qui feint de ne s'apercevoir de rien.

RODOLPHE\*.

Maintenant, à nous deux, mon beau masque !

STELLA.

Que me veux-tu ?

RODOLPHE.

Ce que je veux !... te parler de la passion qui me dévore !

STELLA.

Prends garde, ton Andalouse pourrait nous entendre.

RODOLPHE.

Eh bien ! quand elle m'entendrait ?

STELLA.

Elle est vindicative, ton Andalouse, très-vindicative... pour son âge !

RODOLPHE, étonné.

Pour son âge !...

STELLA, riant.

Oh ! il y a trente ans, ce devait être une femme terrible, un vrai démon !

RODOLPHE.

Il y a trente ans !... trente... ah ça ! mais... elle est donc ridée cette Espagnole ?

STELLA.

Tu peux t'en assurer en la priant d'ôter son masque.

RODOLPHE.

Que m'importe après tout, puisque c'est vers toi que mon cœur bondit ?

STELLA.

Es-tu bien sûr de m'aimer ?

RODOLPHE.

T'aimer, non, c'est un mot trop froid !... je t'adore !... je t'idolâtre ! ta vue me brûle ! me calcine !... près de toi, je suis calciné !

STELLA.

Près de moi peut-être penses-tu à d'autres amours ?

RODOLPHE.

Quelle supposition !

STELLA, le prenant par le bras.

Oh ! c'est que je veux être aimée seule, je te l'ai dit ; il me faut toute ta tendresse, toutes tes pensées... il faut qu'il n'y ait pas un battement de ton cœur qui ne m'appartienne... entends-tu bien ?

RODOLPHE.

Ardente Vénitienne, ne suis-je pas à toi corps et âme ?

STELLA, sur un autre ton.

Vous ne me trompez pas, Rodolphe ?

RODOLPHE, à part.

Elle sait mon nom !

\* Stella, Rodolphe.

STELLA, avec âme.

Aucune autre femme n'a de place dans votre souvenir ?

RODOLPHE, un peu troublé.

Aucune...

STELLA.

Air du Départ du Savoyard. (Bérat.)

Répondez-moi sans détour,

Faut-il vous croire fidèle ?

Qui me dit qu'une autre belle

N'a pas droit à votre amour ?

RODOLPHE, vivement, parlé.

Je vous jure...

STELLA, continuant.

Point de serment, de blasphème !

A quelque autre, ainsi qu'à moi,

N'avez-vous pas dit : « Je t'aime ! »

En lui donnant votre foi ?

Parlez... si votre âme est pure !

Consultez bien votre cœur ;

Lui prenant la main.

Mais, songez-y, le parjure

Tôt ou tard porte malheur !

RODOLPHE, à part.

Stella !... Stella !

STELLA, à part.

Sa main tremble ! (Haut.) Eh bien ?

RODOLPHE, avec passion.

Eh bien ! oui, j'en aime une autre !... oh ! ne sois pas courroucée ; est-ce ma faute à moi, si mon cœur n'a pas assez d'un seul amour ?... Si je t'aime, vois-tu, c'est que tout en toi me la rappelle, cette autre ; comme elle tu as de ces accents qui me traversent l'âme... en te voyant, je crois la voir ; en t'aimant, je crois l'aimer ! (Stella fait un mouvement, Rodolphe lui saisit la main.) Oh ! ne me repousse pas ! ne cherche pas à fuir ! te perdre à jamais, vois-tu... ne plus te revoir, c'est impossible !... ce soir, le carnaval expire, et avec lui, la liberté dont tu jouissais... oh ! dis-moi, comment te verrai-je désormais ?... il me faut un rendez-vous !

Musique. Entrée de Trak.

STELLA, avec pudeur.

Un rendez-vous ?

RODOLPHE.

Où je me tue sous tes fenêtres !

STELLA, effrayée.

Eh bien ! vous l'aurez.

RODOLPHE, impatient.

Quand ?

STELLA, mystérieusement.

Ce soir.

RODOLPHE.

Oh ! bonheur !... en quel lieu ?... où, où, où ?

STELLA.

A l'heure de l'angelus... un bouquet tombé de ce balcon vous indiquera le lieu où nous pourrions nous réunir.

Trak s'avance et se place entre Stella et Rodolphe\*.

\* Stella, Trak, Rodolphe.



RODOLPHE.

Ah! tu me plonges dans l'ivresse, et je jure par ce baiser... (Il prend la main de Stella; mais au moment où il s'incline pour l'embrasser, le Docteur met la sienne entre la main de la jeune fille et la bouche de Rodolphe, de façon que c'est la main de Trak que Rodolphe embrasse.) Pouah! qu'est-ce que c'est que ça? (Trak donne froidement le bras à Stella et s'éloigne avec elle; après quelques pas, et dès que Rodolphe s'est retourné, Stella et le Docteur rentrent vivement chez eux.) Le tuteur!... le tuteur qui l'emmène!... oh! je veux la suivre!

CATALINA, arrivant tout-à-coup par la gauche, remontant la scène et se plaçant en face de Rodolphe, qui va sortir par la droite.

Un instant, monstre\*!

RODOLPHE.

L'Andalouse!... (A part.) Par Dieu! il faut que jésache à quoi m'en tenir sur son extrait de naissance.

CATALINA.

Tu ne m'attendais pas, à ce qu'il paraît?

RODOLPHE.

Au contraire, Andalouse, mon cœur vous demandait à cor et à cris, et s'il faut vous dire pourquoi, c'est qu'on vous a calomniée, Andalouse! c'est qu'on m'a fait des cancans sur vous, Andalouse!

CATALINA.

Que vous a-t-on dit? parlez.

RODOLPHE.

Eh bien! on assure, Andalouse....

CATALINA.

Quoi?

RODOLPHE.

On assure que vous louchiez.

CATALINA, indignée.

C'est faux! c'est un mensonge!

RODOLPHE, avec une tendresse comique.

Écoutez, Catalina; je ne tiens pas à ce que vous soyez de la plus tendre jeunesse... je ne tiens pas à ce que vous soyez belle comme Vénus sortant des eaux... (plus tendrement) mais je tiens, c'est peut-être une faiblesse, je tiens à ce que vous ne louchiez pas.

CATALINA, minaudant.

Oh! sous ce point de vue, tu peux m'aimer, entends-tu?

RODOLPHE.

Alors, puisqu'il en est ainsi, faisons tomber ce petit masque qui cache ces charmantes prunelles.

CATALINA, avec un voluptueux abandon.

Tu le veux?

Don César paraît et épie Rodolphe.

RODOLPHE.

Je le veux!

CATALINA, ôtant son masque.

Sois donc satisfait!

Mouvement de surprise de Rodolphe.

\* Catalina, Rodolphe,

RODOLPHE, à lui-même.

Soixante-douze ans!... Sauve qui peut!

Il s'enfuit par la droite.

CATALINA, courant après lui.

Eh bien! eh bien!... où va-t-il? que lui prend-il?

DON CÉSAR, qui a d'abord poursuivi Rodolphe, se retournant brusquement vers Catalina.

Ma sœur!...

CATALINA, avec dépit.

Don César, c'est vous qui l'aurez fait fuir... il m'échappe, et vous en êtes cause!

DON CÉSAR.

Senora!

CATALINA.

Vous êtes un maladroit!

DON CÉSAR.

Senora!

Catalina et don César parlent ensemble: ils commencent doucement et s'animent vers le milieu de la tirade.

CATALINA.

Oui, c'est votre faute!... je le tenais, et vous l'avez effarouché; vous n'en faites jamais d'autres!... Où le retrouver maintenant?... Vous me ferez mourir de chagrin... Vous aviez bien besoin de venir là!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle maladresse!

DON CÉSAR.

Mais, ma sœur, il me semble que vous me parlez sur un ton!... J'arrive, est-ce que je puis deviner que je vais troubler un tête-à-tête?... que diable! on ne fait pas l'amour dans la rue!... vous êtes folle! vous perdez la tête... Ah! allez vous promener avec vos amoureux!

Ils rentrent chez eux ense disputant: Krettly arrive, poursuivie par Digdig, au milieu de quelques Masques qui traversent le théâtre. Musique.

DIGDIG.

Suspends ton vol, soubrette, ou tu vas me rendre poussif!

KRETTY, à Digdig, en prenant une petite voix\*.

Je te connais!... je te connais!

DIGDIG.

Tu connais Figaro?... eh bien! Figaro brûle de te connaître.

KRETTY, retenant bien son masque.

Jamais!

DIGDIG.

Jamais!... oh! je saurai bien te séduire!... écoute! je t'offre un petit souper... rupin!

KRETTY, à part.

Toujours sur sa bouche!

DIGDIG.

Nous mangerons du melon, des figues, des crevettes et du macaroni en masse... je te ferai boire du vin de Syracuse; nous nous donnerons une petite pointe!... Ça te va, ma gaillarde?

KRETTY.

Par exemple!

\* Krettly, Digdig.



DIGDIG.

Mais pour Dieu! montre-moi ton nez... tu dois avoir un délicieux petit bout de nez!

KRETTY.

Monsieur Figaro, vous êtes un gros séducteur; je sais que vous avez fait des farces à l'étranger.

DIGDIG, étonné.

Bah! où ça?

KRETTY.

En France, en Allemagne, en Norvège.

DIGDIG.

Est-il possible!... Ah! mais tu piques horriblement ma curiosité, et je veux plus que jamais voir le bout de ton petit nez.

Il tourne autour d'elle en cherchant à lui ôter son masque.

KRETTY, se défendant.

Ne touchez pas à mon masque, Figaro, n'y touchez pas!

DIGDIG, qui, après avoir tourné, a repris sa même place.

J'y toucherai, soubrette, j'y toucherai.

KRETTY, lui allongeant un soufflet.

C'est moi qui te toucherai... tiens!

Elle se sauve. Toute la mascarade rentre en scène.

DIGDIG, interdit.

Un soufflet!... et toujours le même! le même soufflet qui voyage avec moi!

RODOLPHE, revenant vivement.

Digdig! Digdig! l'as-tu vue?

DIGDIG.

Non, monsieur, non, je n'ai rien vu; j'ai reçu, voilà tout!

RODOLPHE.

Qu'importe, après tout, puisqu'elle m'a promis que ce soir... Ah! Digdig, je suis au comble de mes vœux! de la joie, de la folie!... (*Aux Masques.*) Holà! vous autres, finissons gaiement le carnaval... dansons, chantons!

Reprise du chœur d'ouverture.

Du bacchanal  
C'est le signal! bis.  
Jour sans égal,  
Vive le bal! bis.  
Que de de folies,  
Et que d'orgies!

Crions, crions: Vive le carnaval!

*Ballet. La nuit commence pendant les dernières mesures du ballet, et doit être close à la fin de l'angélus. Dans le cas où l'on supprimerait le ballet, la nuit commencerait à cette réplique: « J'ai reçu... voilà tout! » afin d'être complète au moment exigé. A la fin du ballet, tintement de la cloche sonnant l'angélus. C'est le carnaval qui finit. Tous les masques s'inclinent religieusement, quelques-uns s'agenouillent.*

CHOEUR.

AIR: Ave Maria. (Loïsa Puget.)

C'est de l'angélus  
La cloche qui tinte!  
A cette heure sainte  
Vite un oreumus!

*Pendant la reprise en sourdine à l'orchestre, tous les masques s'éloignent en silence; au loin les fenêtres des maisons s'éclairent.*

## SCENE VI.

RODOLPHE, DIGDIG.

RODOLPHE.

Ils nous laissent le champ libre... quand sonnera l'angélus, m'a-t-elle dit!... Digdig, vois si personne ne peut nous surprendre.

DIGDIG.

Monsieur, la nuit devient très-noire, et à moins d'être chat...

RODOLPHE, prêtant l'oreille.

Je ne me trompe pas, les sons d'une harpe arrivent jusqu'à mon oreille... écoutons!

On entend Stella qui chante au dedans.

AIR du deuxième acte.

Ici, mon pauvre Pierre,

Tout est trompeur!

L'amour, et sa flamme légère,

Est-ce du bonheur?

A la grand' ville, mon pauvre Pierre,

Oui, tout est faux, tout est trompeur!

Crois-moi, retourne à ta chaumière,

C'est la qu'on trouve le vrai bonheur!

RODOLPHE, ayant écouté avec une attention qui laisse voir son trouble.

Cet air, je le connais... ces paroles, je les ai entendues déjà, en France... mais le bouquet... ô ciel! oui, j'aperçois quelqu'un derrière la jalousie.

Le bouquet tombe à ses pieds.

DIGDIG, ramassant le bouquet.

Un bouquet de Ne m'oubliez pas!

RODOLPHE.

Et au milieu un billet, un billet, Digdig, qui va me fixer le lieu du rendez-vous. (*L'ouvrant.*) Voyons! où faut-il que je l'attende?... (*Il lit.*) A Nuremberg!

DIGDIG.

A Nuremberg!

Musique: au fond une gondole traverse le canal, emportant Stella, Trak et Kretty; mais sans être aperçue de Rodolphe et de Digdig.

RODOLPHE, stupéfait.

Nuremberg!... est-ce une mystification?... ou plutôt, ces accents, cette voix, cette tournure, cette romance... Digdig, ma tête s'égare...

DIGDIG.

Prenez-y garde, monsieur.

RODOLPHE.

Digdig, mes idées se perdent...

DIGDIG.

Prenez garde, monsieur, c'est comme ça qu'on devient fou!

RODOLPHE.

Digdig, il faut que je la voie, il faut que je pénètre jusqu'à elle, que je franchisse ce balcon... prête-moi ton dos, que je grimpe dessus.

DIGDIG.

Non, merci! j'aime mieux vous aller chercher une échelle; j'en ai aperçu une là-bas qu'a servi



pour les illuminations, et si vous voulez m'aider....

RODOLPHE.

Si je le veux !... viens, Digdig, viens !

Il le pousse dehors en le housculant.

## SCENE VII.

CATALINA, INÈS, puis RODOLPHE et DIGDIG.

CATALINA, sortant vivement de chez elle en larmoyant.

Je n'y tiens plus ! son image me poursuit partout !... Oui, je veux voir ma rivale ce soir même, je veux qu'elle sache ce que je souffre... Elle ne veut peut-être pas l'épouser, elle ?... moi, c'est un mari que je demande, c'est un mari qu'il me faut !... Oh ! oui, elle ne sera pas impitoyable, elle me cédera mon amant... si elle ne veut pas... (toujours en larmoyant) eh bien ! je lui arracherai les yeux !

Elle va frapper à la porte de Stella, Inès paraît \*.

INÈS.

Que demandez-vous ?

CATALINA.

Il faut que je parle à la signora qui habite cette maison.

INÈS.

Impossible, signora.

CATALINA.

Il le faut, te dis-je !

INÈS.

La signora vient de partir à l'instant même avec sa suite... elle quitte Venise ce soir.

CATALINA.

Tu me trompes. Tiens ! voici de l'or pour dire la vérité.

Elle lui donne une bourse.

INÈS.

Si la signora veut entrer, elle verra par elle-même.

CATALINA.

Oui, oui, je veux m'assurer... entrons !

Elle entre précédée d'Inès.

RODOLPHE \*\*, tirant Digdig, qui porte une échelle avec lui.

Mais arrive donc, arrive donc ! Allons, dresse cette échelle !

DIGDIG, dressant l'échelle contre le balcon à droite.

Voilà, monsieur, voilà !

RODOLPHE.

Ah ! tu me refuses la porte, vieille ganache de tuteur ! eh bien ! j'entrerai par la fenêtre... En route !

Il grimpe à l'échelle.

\* Catalina, Inès.

\*\* Rodolphe, Digdig.

DIGDIG, en bas, lentement.

C'est drôle ! je n'aime pas ces escalades... la nuit et dans une maison habitée.

RODOLPHE, à califourchon sur le balcon.

Digdig, j'y suis... la fenêtre s'ouvre !

CATALINA, paraissant au balcon.

Je veux tout visiter... Ciel !

RODOLPHE.

Que vois-je ?

CATALINA.

C'est lui !

RODOLPHE, se jetant en arrière.

La vieille Andalouse !

INÈS, de l'intérieur.

C'est un voleur ! (Elle sort vivement sur la place en criant.) Au voleur ! au voleur !

DIGDIG, voulant la faire taire.

Veux-tu bien te taire, petite bête de fille !

Il veut lui fermer la bouche.

INÈS, se débattant.

Au voleur ! à l'assassin !

## SCENE VIII.

LES MÊMES, DON CÉSAR, PEUPLE, GARDES.

DON CÉSAR, paraissant et apercevant Rodolphe et Catalina.

Que vois-je ?... ma sœur et son séducteur ! (Il tire sa rapière.) Vengeance !

Il s'avance vers Digdig en brandissant son épée.

DIGDIG, se sauvant devant lui.

A la garde ! à la garde !

A la vue des Gardes, Catalina rentre en fermant la fenêtre. Entrée du Peuple et des Gardes avec des flambeaux : jour au théâtre.

CHOEUR.

AIR : *Anathème* ! (De la Juive.)

Vite, allons qu'on l'arrête !

Profitant de la fête,

Ce doit être un fripon

Qui pendant la nuit sombre

Escaladait dans l'ombre.

En prison ! en prison !

Pendant ce chœur, on fait descendre Rodolphe.

UN HOMME DU PEUPLE, aux gardes.

Arrêtez-le ! c'est un voleur ! (montrant Digdig) et voilà son complice !

On veut s'emparer de Rodolphe.

DON CÉSAR, s'interposant.

Un instant ! c'est un voleur ou un galant... je veux l'interroger. (A part.) Je tiens un mari pour ma sœur. (A Rodolphe. Catalina paraît à la porte

\* Don César, Digdig, Rodolphe, Inès, l'Homme du peuple.

\*\* Digdig un peu au fond, don César et Rodolphe sur le devant, Catalina et Inès près de la maison à droite.



*et écoute.)* Jeune homme, je viens de vous surprendre en criminelle conversation avec ma sœur, dans une maison particulière...

RODOLPHE.

Eh bien ! après ?

DON CÉSAR.

Eh bien ! jeune homme, vous épouserez ma sœur.

RODOLPHE.

Jamais !

DON CÉSAR.

Vous l'épouserez, ou vous direz pourquoi.

RODOLPHE.

J'aime infiniment mieux vous dire pourquoi : c'est parce qu'elle est vieille et laide.

CATALINA.

Je m'évanouis.

Elle tombe défaillante dans les bras d'Inès, qui l'emmène.

DON CÉSAR.

Songez-y, je puis vous faire condamner à l'amende et à la prison...

RODOLPHE.

J'aime mieux la prison, les galères, le gibet, le knout...

DIGDIG.

Mais, monsieur...

DON CÉSAR, à la foule.

Ce n'est pas un galant, c'est un voleur. Qu'on l'arrête !

TOUS.

En prison ! en prison !

RODOLPHE\*.

Je n'irai pas, je veux m'expliquer ; je n'irai pas ; le premier qui m'approche, (*prenant Digdig*) je lui jette mon domestique à la tête.

CHOEUR FINAL.

*Même air que le précédent.*

Vite, allons, qu'on l'arrête !

Profitant de la fête,

Ce doit être un fripon

Qui pendant la nuit sombre

Escaladait dans l'ombre.

En prison ! en prison !

*Pendant le chœur, Rodolphe se débat au milieu des Gardes. Le rideau baisse après les trois premiers vers du chœur.*

\* Rodolphe, Gardes, Digdig, Gardes, don César.

## Cinquième Tableau.

Le théâtre représente une place de la petite ville de Nuremberg. A droite, entrée de la demeure d'Hermann. A gauche, au premier plan, une petite église.

### SCENE PREMIERE.

FRITZ, HERMANN, ZUGG, UN AUTRE DOMESTIQUE ; puis LE DOCTEUR TRAK.

HERMANN, sortant de chez lui avec ses domestiques.

Vous m'avez entendu... faites ce que je vous dis, et promptement surtout !... Toi, Zugg, chez le pasteur. (*A un autre.*) Toi, chez nos amis, nos parents. (*A Fritz.*) Quant à vous, Fritz... vous allez me suivre... j'ai d'autres ordres à vous donner.

FRITZ.

Est-ce bien possible, monsieur Hermann ?... Comment ! M<sup>lle</sup> Stella se marie aujourd'hui, et ça, pendant l'absence de M. Rodolphe ?

HERMANN.

Rien de plus vrai, Fritz.

FRITZ.

Pardonnez-moi mes questions, monsieur Hermann : je suis depuis peu à vot' service, et j'ai pas eu l'honneur de connaître M. Rodolphe... mais dans la ville on disait comme ça que c'était une union qu'avait été autrefois arrêtée dans votre esprit.

HERMANN.

Eh bien ?

FRITZ.

Pour lors, tout le monde s'étonne de voir chez vous des apprêts de mariage pour un autre.

HERMANN.

Je n'ai de compte à rendre à personne : si je marie Stella en l'absence de Rodolphe... c'est que cela me convient. Souvenez-vous, Fritz, que je n'aime pas les domestiques qui se mêlent des affaires de leurs maîtres.

FRITZ.

Je ne fais que répéter ce qu'on dit, monsieur.

HERMANN.

C'est assez... exécutez mes ordres... Ah ! j'oubliais... le docteur n'est pas encore de retour ?

Musique d'entrée du Docteur.

FRITZ.

Le voici\*.

HERMANN, vivement et allant au-devant de Trak.

Eh bien ! devons-nous nous hâter ?

LE DOCTEUR.

Oui.

\* Fritz, Hermann, Trak, Zugg et l'autre Domestique au fond.



HERMANN, avec joie.

Enfin!... (Aux Domestiques.) Partez, vous autres... Allez! allez!... Et vous, Fritz, suivez-nous.

Hermann rentre en parlant à Trak à voix basse. Fritz les suit. Les deux autres Domestiques sortent par le fond, à gauche.

## SCENE II.

RODOLPHE, DIGDIG.

Ils sont pâles, et descendent en se soutenant avec peine le monticule qui est au fond. Ils portent les habits qu'ils avaient au départ; mais ces habits sont dans le plus triste état, et couverts de poussière. Rodolphe tient un bâton à la main. Digdig, aussi, a un bâton sur l'épaule, avec un petit paquet fait dans un mouchoir. Il a perdu l'embonpoint qu'il avait acquis pendant les actes précédents. (Musique d'entrée de la Méduse, scène IV, acte IV.) Pendant cette musique, scène de pantomime dans laquelle ils expriment leur joie de revoir le berceau de leur enfance. Ensuite ils s'avancent vers le portail de l'église et retirent leur chapeau avec respect. Puis ils se tournent vers la demeure du père Hermann, qu'ils saluent aussi en essuyant une larme de bonheur. Ici la musique cesse.

RODOLPHE.

Enfin!... nous y voici!

DIGDIG.

Nous y voilà!

RODOLPHE.

Le presbytère... la place de l'église!...

DIGDIG.

Et là-bas, le cabaret où l'on mange de si bonne choucroute!

RODOLPHE.

Et là, là... la maison du père Hermann... Digdig... la demeure de Stella! (Chancelant.) Allons, va te promener... plus de jambes... je m'affaise!... soutiens-moi, Digdig!... soutiens-moi!

DIGDIG, appuyant ses mains sur ses genoux en courbant son dos, afin que Rodolphe puisse s'étendre dessus.

Laissez-vous aller... c'est l'émotion... la joie... le bonheur... je sais ce que c'est... laissez-vous aller.

RODOLPHE, qui s'est étendu à l'aise sur le dos de Digdig.

Oui, Digdig, oui, je m'abandonne à toi, soutiens-moi bien.

DIGDIG.

Ah!... vous v'là calé, monsieur.

RODOLPHE.

Ah! quel effet!... après six mois d'absence!... car il y a six mois, Digdig... (Comptant sur ses doigts.) Compte bien... comptes-tu?

DIGDIG, avec effort.

Je compte, monsieur.

RODOLPHE.

Nous sommes partis en avril... mai... juin... juillet... août... septembre... ah! quel effet!

\*Toute cette pantomime doit s'exécuter très-lentement.

DIGDIG, qui a beaucoup de peine à soutenir Rodolphe.

A propos d'effet, si c'en était un de votre bonté, monsieur... quand ça ira mieux... vous me le direz.

RODOLPHE, tranquillement.

Pouquoi, Digdig?

DIGDIG.

Ça ne paraît pas, mais vous êtes encore lourd.

RODOLPHE, se relevant.

Lourd!... lourd!... ah! non, je me sens léger, au contraire!

DIGDIG.

Hélas!... c'est comme moi... depuis nos trois semaines de prison, à Venise!... trois grandes semaines de pain sec, avec de l'eau pas filtrée!... (Se tapant le ventre.) Comme ça vous réduit un homme!... Ajoutez à ça, un voyage très-long... moitié à pied... et le reste sur nos jambes.

RODOLPHE, considérant la maison d'Hermann.

Ah! tout est oublié pour moi, Digdig!... tout-à-l'heure j'étais éreinté... à présent je danserais une tyrolienne!... j'avais soif, je n'ai plus soif.

DIGDIG.

Moi, j'avais faim... j'ai toujours faim!

RODOLPHE, avec enthousiasme.

Stella!... Stella!... dire qu'elle est là... à dix, douze ou quinze pas de moi!

DIGDIG.

Et Krettly... oùs qu'al est?... quoi qu'al fait?... c'te chère grosse fille?

RODOLPHE.

Quels cris de joie en nous apercevant!... C'est lui! le voilà... Rodolphe! Stella!... père Hermann!

DIGDIG.

C'est toi! c'est moi! ce sont nous!

AIR : Argentine, ma belle (Argentine, 1<sup>er</sup> acte).

RODOLPHE.

Quelle scène touchante!

On rit, on pleure, on chante,

Ma Stella!

DIGDIG.

Ma Krettly!

RODOLPHE.

Mon chéri!

DIGDIG.

Mon bibi!

RODOLPHE.

Que je t'embrasse encore,

Mon trésor!

DIGDIG.

Mon p'tit chat!

ENSEMBLE.

Près de ceux qu'on adore,

Ah! comme le cœur bat!

Ah! ah! ah! ah!

Ah! quel beau jour!

Quel doux retour!

Plus de voyage!

\* Digdig, Rodolphe.



L'amour vous engage...  
Fidèles époux,  
A rester chez vous.

DIGDIG.

Monsieur... tant pire!... je vas sonner à la porte.

RODOLPHE, l'arrêtant du geste.

Attends, attends que je me prépare... Ah! quel effet!... Allons!... va!

DIGDIG, courant à la porte.

Quelle surprise nous allons causer!

Au moment où Digdig se dirige vers la porte, Fritz sort de la maison et se heurte avec lui.

### SCENE III.

RODOLPHE, FRITZ, DIGDIG.

DIGDIG.

Ouf!

FRITZ, se tâtant l'épaule.

Butor!

DIGDIG.

Animal!

FRITZ.

Imbécile!

DIGDIG, le regardant.

Tiens!... je ne reconnais pas cette figure-là!

RODOLPHE, arrêtant Fritz qui veut s'éloigner.

Dis-moi, l'ami?...

FRITZ, voulant sortir.

Pardon, j'ai affaire...

DIGDIG, l'arrêtant.

Rien qu'un mot.

FRITZ, même jeu.

Je suis pressé.

RODOLPHE, l'arrêtant.

Pressé... pressé!... tu fais bien de l'embarras.

FRITZ, même jeu.

Quand je vous dis que je n'ai pas le temps de causer.

DIGDIG, l'arrêtant.

Pourquoi ça?

FRITZ.

Parce que M. Hermann, mon maître, marie sa fille aujourd'hui, et je suis chargé de tant de choses...

RODOLPHE, vivement et l'interrompant.

Grand Dieu!... est-il possible?... le père Hermann...

DIGDIG.

Marie...

RODOLPHE.

Sa fille...

DIGDIG.

Aujourd'hui!

FRITZ.

Mieux que ça, il y a deux noces au lieu d'une.

DIGDIG.

Deux noces!

\* Rodolphe, Digdig.

RODOLPHE, à lui-même.

Celle de Stella!

FRITZ.

Et celle de Krettly, sa sœur de lait.

DIGDIG.

Celle de Krettly!... Krettly aussi!...

FRITZ.

Sont-ils drôles!... Eh bien! oui, mam'selle Stella et Krettly!... Qu'est-ce que ça leur fait?... Et moi qui flâne là... Adieu, bonsoir... je cours où j'ai affaire.

Il sort.

RODOLPHE, accablé.

Stella mariée!

DIGDIG, de même.

Krettly mariée!

RODOLPHE, avec force.

Oh! c'est à en devenir fou!

DIGDIG, piteusement.

C'est à en devenir bête!

RODOLPHE.

Profiter de notre éloignement!

DIGDIG.

Oublier tous les sermens!

RODOLPHE.

La traîtresse!

DIGDIG.

La drôlesse!

RODOLPHE.

Non, ça n'est pas supportable!... (D'une voix résolue.) Digdig!

DIGDIG, de même.

Monsieur!

RODOLPHE.

Est-tu un homme?

DIGDIG.

Je suis un homme!

RODOLPHE.

La rivière n'est qu'à deux pas...

DIGDIG.

Je vous comprends.

RODOLPHE.

Viens!

DIGDIG, avec fermeté.

Allons!... (S'arrêtant tout-à-coup.) Pourquoi faire?

RODOLPHE.

Pourquoi faire? pour y noyer notre affront... pour y désespérer les deux infidèles!

DIGDIG.

Et si ça allait ne pas les désespérer, monsieur?

RODOLPHE.

Au fait, tu as raison... Avant d'en venir là, il faut les voir une dernière fois pour les maudire, pour les accabler de gros mots... car leur conduite est... leur conduite est...

DIGDIG.

Indigne!

RODOLPHE.

Mieux que ça.

DIGDIG.

Horrible!



RODOLPHE.

Plus fort que ça.

DIGDIG, *faisant une grimace épouvantable.*  
Dégoûtante !

RODOLPHE.

A la bonne heure !

DIGDIG.

Une idée, monsieur. Si mam'selle Stella avait eu connaissance de nos escapades?... si cette Vénitienne qui vous a donné rendez-vous à Nuremberg n'était qu'une cancanière?...

RODOLPHE.

Non, Digdig, non... Tu auras beau dire, je ne puis croire à la perfidie de Stella... c'est impossible

L'air du chœur suivant en sourdine.

DIGDIG.

Impossible, monsieur ! Tenez, voyez là-bas... ces gens très-bien mis avec des bouquets et des gants blancs à leurs boutonnieres... ils se dirigent de ce côté... ce ne peut être que des gens de la noce.

RODOLPHE\*.

Tu crois ? Eh bien ! qu'ils viennent ! je veux leur flanquer à tous ma malédiction !... Je veux traiter Stella comme une infâme qu'elle est !... je veux invectiver le père Hermann, ce vieux sans-cœur, ce vieux sans entrailles !... Qu'ils viennent ! je suis monté ! je vais m'amuser à mettre le désordre dans cette affreuse cérémonie, et si l'on me pousse à bout, je rosse tous les gens de la noce!...

DIGDIG.

Contenez-vous, mon cher maître, pour Dieu, contenez-vous !

RODOLPHE.

C'est bien, je me calme... je suis calme... Tiens, vois, je souris.

Il fait une horrible grimace.

#### SCENE IV.

DIGDIG, RODOLPHE, GENS DE LA NOCE, puis  
HERMANN, LE DOCTEUR, STELLA et  
KRETTLY.

CHOEUR.

AIR : *Final de Bruno le fleur.*

Mes amis, c'est l'usage,  
Quand l'hymen les engage, *bis.*  
Formons en chœur  
Des vœux pour leur bonheur.

DIGDIG, *regardant dans la maison.*  
J'aperçois M. Hermann !

RODOLPHE, *fortement.*

Le père Hermann !... Oh ! laisse-moi l'écraser d'imprécations !

DIGDIG.

Ne vous enlevez pas, monsieur, ne vous enlevez pas !

\* Digdig, Rodolphe.

HERMANN, *vivement aux invités\*.*

Vous voilà, mes bons amis !... bien, très-bien !... Mais je ne vois pas le marié !

RODOLPHE, *s'approchant de lui avec une rage concentrée.*

Vous demandez le marié !

DIGDIG, *le contenant.*

Ne vous enlevez pas, monsieur, ne vous enlevez pas !

HERMANN, *d'un ton de reproche amical.*

Comment, Rodolphe, tu n'es pas encore prêt !

RODOLPHE, *d'un air hébété.*

Hein ?

HERMANN.

Toi non plus, Digdig... pas encore habillé !

DIGDIG.

Plait-il ?

HERMANN.

Mais à quoi pensez-vous donc, mes amis ?

RODOLPHE, *stupéfait.*

A quoi ?

DIGDIG, *de même.*

A quoi ?

HERMANN.

Et cela lorsque vos fiancées sont toutes prêtes

DIGDIG et RODOLPHE, *se regardant.*

Nos fiancées !

HERMANN.

Sans doute. Stella et Krettly ont achevé leur toilette.

RODOLPHE, *le tirant à lui.*

Un mot, père Hermann, un mot !... Fait-il jour ou fait-il nuit ? suis-je plongé dans le sommeil ou dans la réalité ? est-ce à une ombre, à un diable, ou à un beau-père que j'ai l'avantage de parler ?... Ah ! faites cesser cette fantasmagorie !

HERMANN.

Rien de plus facile, mon cher Rodolphe... Je savais votre retour... je vous attendais.

RODOLPHE.

Vous m'attendiez !

DIGDIG.

Il m'attendait !

RODOLPHE.

Père Hermann, si c'est une plaisanterie, elle est bien amère pour un homme de votre âge !

HERMANN, *souriant.*

Regarde !... Voici Stella ! peut-être parviendra-t-elle à te convaincre !

Musique d'entrée. Stella et Krettly paraissent en costume de mariées, suivies du docteur Trak.

RODOLPHE.

Stella !... c'est elle !...

DIGDIG.

C'est ma Krettly !...

STELLA, *tendant la main à Rodolphe.*  
Rodolphe !...

\* Digdig, Rodolphe, Hermann.



## SCENE V.

LE DOCTEUR, KRETTY, DIGDIG, RODOLPHE, STELLA, HERMANN.

RODOLPHE, *avec l'ivresse du bonheur.*

Stella, ma Stella ! est-ce bien possible ? cette noce serait la nôtre ?

DIGDIG, *de même.*

Ma Kretty !... ce bouquet virginal serait ma propriété ?

RODOLPHE.

Non, ce n'est point un rêve... elle est là, près de moi, après une aussi longue séparation !...

STELLA.

Une aussi longue séparation, dites-vous ? mais je ne vous ai jamais quitté, mon ami.

RODOLPHE.

Comment ?

KRETTY, *à Digdig.*

Ni moi, toi.

STELLA.

Ni toi, moi ? bah ?

Digdig et Rodolphe se regardant ébahis.

STELLA, *à Rodolphe.*

Rien de plus vrai.

ATR : *J'entends sonner minuit (de l'Ouragan).*

En tous lieux, tous pays,  
Partageant vos ennuis,  
Nous vous avons suivis ;  
Car un amour bien tendre  
Peut tout faire entreprendre.  
Du sort craignant les coups,  
Oui, je veillais sur vous.  
Sous un ciel en courroux  
Qui trop souvent se voile,  
Stella... fut votre étoile.

RODOLPHE, *parlant.*

Il se pourrait !... Oh ! alors, tout s'explique !

*Suite de l'air :*

La chanteuse, à Paris ?

STELLA.

Moi !

DIGDIG.

La marchande de biscuits ?

KRETTY.

Moi !

STELLA.

Et ce page du roi...

RODOLPHE.

Toi !

KRETTY.

Ce trompett' plein d'effroi...

DIGDIG.

Toi !

RODOLPHE.

L'Italienne au stylet ?

STELLA.

Moi !

DIGDIG.

La soubrette au soufflet ?

KRETTY.

Moi !

RODOLPHE, *regardant le Docteur.*

Ce tuteur furibond ?

TRAK.

Moi !

DIGDIG.

Et dans tout ça... l'dindon ?...

KRETTY.

Toi !

*Elle lui donne un soufflet en signe d'intelligence ; Digdig en rit de bon cœur.*

ENSEMBLE.

STELLA et KRETTY.

En tous lieux, tous pays,  
Partageant vos ennuis,  
Nous vous avons suivis.  
Maintenant, mes amis,  
Pour nous tous d'ennuis !

HERMANN et LES INVITÉS.

En tous lieux, tous pays,  
Partageant vos ennuis,  
Elles vous ont suivis.  
Maintenant, mes amis,  
Plus d'ennuis, plus de soucis !

RODOLPHE et DIGDIG.

En tous lieux, tous pays,  
Partageant nos ennuis,  
Elles nous ont suivis.  
De retour au pays,  
Ah ! pour nous plus d'ennuis !

FIN.









ACTE III, SCÈNE VII.

# MARGUERITE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÉLÉE DE COUPLETS,

par Madame Ancelot,

MISE EN SCÈNE DE M. VIZENTINI.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,  
LE 3 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ALBERT DE SAINT-MÉRY. . . . .	M. LATERRIÈRE.	UN DOMESTIQUE. . . . .	M. CAMIADÉ.
BONNARD, négociant, oncle de Marguerite. . . . .	M. FERVILLE.	LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY, tante d'Albert. . . . .	Mlle BROHAN.
JULES DE BEAUSÉJOUR, ami d'Albert. . . . .	M. FÉLIX.	MARGUERITE DE SENNEVILLE, comtesse de Saint-Méry. . . . .	Mme DOCHÉ.
FORSTER, riche Américain. . . . .	M. BALLARD.	AMÉLIE BEAUVAL, son amie. . . . .	Mme JOUBERT.

*L'action se passe au château du comte Albert de Saint-Méry.*

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier indiqué occupe la gauche du spectateur.

## A MADAME CHARLES REYBAUD.

C'est un double plaisir pour moi de mettre votre nom à ce nouvel ouvrage ; car ce nom rappelle en même temps à mon cœur un cher souvenir qui le touche, et à mon esprit un talent brillant qui le charme.

Je voudrais pouvoir donner à mes comédies cette variété piquante, cette simplicité naïve, cette couleur locale et saisissante qui font de chacun de vos récits un drame plein d'intérêt et de vérité ; je serais plus assurée de mon succès, et ce n'est jamais sans une grande frayeur que j'offre une nouvelle comédie au public, quelque indulgence qu'il m'ait montrée et quelques soins que je mette à travailler consciencieusement mes ouvrages. J'attache d'autant plus d'importance à les voir réussir qu'ils sont l'expression de ma pensée intime, et que, même dans des sujets frivoles, j'aime à me montrer fidèle à mes convictions sérieuses.

Mon désir de placer MARGUERITE sous vos auspices lui a porté bonheur ; et je suis bien contente de pouvoir ajouter au plaisir du succès celui de vous offrir un témoignage de mon tendre dévouement.

VIRGINIE ANCELOT.

Paris, ce 3 octobre 1840.



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant. A gauche du spectateur, sur le devant, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire, et une bougie près de finir qui brûle encore. Porte au fond; portes latérales; une fenêtre à droite du public.

## SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, endormie, ALBERT.

Au lever du rideau, Marguerite est endormie dans une causeuse à côté de la table; devant elle est une lettre ouverte qu'elle vient d'écrire.

Albert entre par la porte du fond: il jette sur une chaise son manteau mouillé et son chapeau.

ALBERT, à lui-même sans voir Marguerite.

Quel temps!... Que les nuits sont longues quand on souffre!... Je reviens malgré moi après une absence de trois jours... J'arrive de Paris à cheval; la fatigue me donnera peut-être enfin quelques heures de ce sommeil dont j'ai tant besoin... il calmerait l'agitation qui me tue!... (Il s'est dirigé vers la porte de droite et tourne ainsi le dos à Marguerite.) La chambre de Marguerite... de ma femme!... elle est là... tranquille!... elle dort sans regrets et sans inquiétude... elle... (Il se retourne pour se diriger vers la porte de gauche qui est supposée conduire à sa chambre à lui, et il aperçoit Marguerite.) Ciel! Marguerite ici! à cette heure!... Elle ne s'est donc pas couchée?... Elle a veillé, là, seule!... (Il regarde sur la table.) Elle a écrit... et le sommeil l'a surprise!... Quelle inquiétude a-t-elle donc?

MARGUERITE, dormant.

Albert!

ALBERT.

Mon nom!

MARGUERITE, dormant.

Amélie, ma chère Amélie!

ALBERT.

Amélie? son amie d'enfance!... (Il prend le papier écrit qui est sur la table.) C'est à elle qu'elle a écrit avant de s'endormir. Si je lisais? non! respectons ses secrets!... Mais ses secrets, sa pensée, son bonheur, tout ne doit-il pas m'appartenir? n'est-elle pas ma femme? j'ai droit... Non, je n'ai aucun droit!... Je veux savoir si elle ne me hait pas... si elle aurait pu m'aimer!... (Lisant.) « Ma chère Amélie... » (S'arrêtant.) Que vais-je lire? (Il se décide à continuer.) « Je n'ai » pu t'écrire encore que peu de mots depuis mon » mariage: c'est à peine si je me rends compte » à moi-même de ce qui m'est arrivé. Tu sais, » Amélie, que je fus toujours malheureux. Mon » père, absent avant ma naissance, ne revint dans » notre pays que pour y trouver la mort. » (Parlant.) Hélas!... (Lisant.) « Ma mère ne lui

» survécut que peu de temps, et me confia en » mourant à la supérieure du couvent où je fus » élevée avec toi. Je ne voyais d'autre avenir que » de m'y faire religieuse, quand une amie de la » supérieure, la chanoinesse de Saint-Méry, vint » me demander en mariage pour son neveu, le » comte Albert de Saint-Méry. Je l'avais vu, » Amélie, et toi qui le connais, qui l'as rencontré dans le monde, depuis deux ans que tu es » mariée, tu sais si je n'ai pas dû regarder comme » une faveur inespérée du ciel d'être choisie pour » la compagne du comte Albert » (Parlant.) Chère Marguerite!... (Continuant de lire.) « Ses » regards, ses paroles, et mille soins pleins de » tendresse, m'apprenaient combien j'étais aimée: » il avait désiré vivre dans la solitude de son » château de Saint-Méry, et en sortant de l'église nous montâmes en voiture. A quatre » heures nous étions ici, à vingt lieues de Paris. » Mais à peine arrivé, Albert ne fut plus le » même... Inquiet, triste et indifférent, il semble » même éviter d'être avec moi. Peut-être ai-je » fait, dans mon ignorance, quelque chose qui » lui aura déplu. Si tu étais près de moi, Amélie, tu pourrais sans doute m'apprendre ce qu'il » faudrait faire pour regagner le cœur d'Albert, » que je tremble d'avoir perdu!... Ton amie, Marguerite de Senneville, comtesse de Saint-Méry. » (Il baise le papier, le rejette sur la table, et tombe à genoux devant Marguerite.) Ah! elle m'aime!... son amour eût payé tout le mien!... elle aussi!... Pauvre Marguerite!...

MARGUERITE, s'éveillant.

C'est sa voix qui m'appelle!... c'est lui!... là... près de moi!... (Elle passe la main sur ses yeux.) Est-ce que je rêve encore? Albert!...

ALBERT, se relevant.

Marguerite!

MARGUERITE, s'asseyant, de couchée à demi qu'elle était.

C'est lui! comme dans mon sommeil! je retrouve sur sa figure cette expression si tendre que je ne voyais plus que dans mes rêves!... Oh! quel bonheur!

ALBERT, s'asseyant près d'elle sur la causeuse.

Quoi! mon image se retraçait à votre pensée!

MARGUERITE.

Là, tout-à-l'heure, je me croyais à ce jour où dès le matin on me para de ma belle toilette de mariée, de ces perles, de ces bijoux précieux qui



m'auraient éblouie... (*souriant*) si j'avais pu voir autre chose que celui qui m'avait tout donné.

ALBERT.

Marguerite !...

MARGUERITE.

Oui, je me voyais en songe à cet instant où l'on nous unissait à jamais, pour le bonheur comme pour l'adversité, et je me disais : Pourtant il semble parfois souffrir, et ne me donne pas ma part de ses peines... ce qui les lui rendrait plus légères !

Albert fait un mouvement, prend la main de Marguerite, la baise, puis la repousse et prend un air froid et contraint.

ALBERT, à part, se levant.

Ah ! cachons mon secret !

MARGUERITE, se levant aussi.

Lui qui m'a fait partager sa fortune et son rang, il me refuse ce qui m'appartient, sa confiance et son affection !... Oh ! laissez-moi vous interroger, Albert !... Qu'avez-vous ? parlez !... parlez, je vous en supplie !

ALBERT, se contraignant et très-froid.

Marguerite, ce que vous dites me prouve la bonté de votre cœur que je connaissais déjà, et toute votre amitié, qu'il m'est doux de connaître ! Mais vous vous trompez ! il ne faut point laisser entrer dans votre esprit des craintes chimériques qui troubleraient votre repos.

MARGUERITE, tristement.

Alors c'est moi qui vous ai déçu, Albert !... vous ne me croyez pas digne de votre amitié.

ALBERT.

Mais vous vous trompez encore, Marguerite ! chassez ces idées... occupez vos loisirs. Vous avez des amies, rapprochez-les de vous !... M<sup>me</sup> Beauval.

Au ton froid d'Albert, Marguerite avait reculé, et à mesure qu'il parlait s'était éloignée de lui en l'écoutant avec étonnement : elle se rapproche au nom de M<sup>me</sup> Beauval.

MARGUERITE.

Amélie ?

ALBERT.

Je l'ai vue hier... elle viendra.

MARGUERITE, avec joie.

Quel bonheur !

ALBERT.

D'autres personnes encore vont arriver aujourd'hui.

MARGUERITE, tristement.

Vous avez engagé du monde ?

ALBERT, souriant.

Déjà ma tante s'ennuyait de notre solitude.

MARGUERITE.

Depuis six jours seulement qu'elle est ici !... Il est vrai qu'elle n'a personne à aimer !... Mais je préférerais être seule, moi !... je pouvais penser à vous en liberté, et j'espérais toujours qu'il viendrait un moment, comme aujourd'hui, où j'oserais vous parler, où vous m'adresseriez quelques

mots d'amitié, où j'apprendrais pourquoi vous ne m'en adressiez plus !...

ALBERT, d'un ton de reproche amical.

Enfant ! moi, je veux que vous soyez heureuse, que des plaisirs nouveaux vous entourent. Savez-vous, Marguerite, que j'ai choisi pour vous hier à Paris de jolies parures ?

MARGUERITE.

Moi qui ne songeais plus à ma toilette !... Mais je m'en occuperai pour tâcher de vous paraître jolie !... Oh ! je ne dois pas l'être aujourd'hui !... j'ai veillé là toute cette nuit.

ALBERT.

Oh ! pourquoi cela ?

MARGUERITE.

Vous étiez parti sans rien me dire. Je ne savais ni où vous étiez, ni quand je vous reverrais... mais hier soir j'ai vu votre valet de chambre, mieux instruit que moi, hélas ! allumer du feu et veiller pour vous attendre : alors je suis restée ici dans ce salon que vous traversez pour rentrer chez vous... je voulais être la première à vous voir, et vous dire : Bonsoir, Albert !... J'ai essayé de lire, d'écrire à Amélie, puis le sommeil est venu !... bien tard !... car il y avait bien des heures que j'attendais... et j'avais fini par pleurer.

ALBERT, avec amour.

Chère Marguerite !

MARGUERITE.

Albert !

Il a fait un mouvement pour s'approcher d'elle ; elle se jette dans ses bras.

ALBERT, la repoussant et se contraignant.

Je dois vous gronder d'exposer ainsi votre santé. Soyez raisonnable !... Vous êtes pâle... fatiguée !... Allez prendre du repos.

MARGUERITE, qui a encore reculé, avec étonnement.

Vous voulez que je m'éloigne ?

ALBERT.

Je l'exige... pour vous, qui avez besoin de vous reposer un peu avant qu'il vienne du monde.

MARGUERITE.

Vous l'ordonnez ?

ALBERT.

Je vous en prie.

MARGUERITE.

Eh bien, je me retire, je ne veux rien que ce qui vous convient, Albert.

Elle se dirige vers sa chambre à droite du spectateur, et, arrivée près de la porte, elle s'arrête.

ALBERT.

J'entends déjà quelqu'un.

MARGUERITE, à part.

Je suis sûre qu'il m'en veut encore un peu... oh ! il finira par me pardonner, quoi ?... je n'en sais rien, mais il ne peut avoir tort, lui ! (*Avec gentillesse.*) A revoir, Albert, à bientôt ! je vais me reposer et me parer... pour vous.

Elle sort.



ALBERT.

Qu'elle est charmante !

JULES DE BEAUSÉJOUR, *dans la coulisse.*

Bien... annoncez-moi.

ALBERT.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Jules de Beauséjour.

ALBERT.

Je m'étais trompé, je ne connais personne de ce nom ; mais faites entrer.

Le domestique sort en emportant la bougie qu'il a éteinte.

## SCENE II.

ALBERT, JULES DE BEAUSÉJOUR.

BEAUSÉJOUR.

C'est moi!... Vous ne m'attendiez pas, Albert ?

ALBERT, *surpris.*

Quoi!... c'est Bourri...

BEAUSÉJOUR, *riant.*

Chon... Vous allez dire Bourichon... Arrêtez, mon ami, et ne prononcez plus ce nom désormais impossible.

ALBERT.

Comment ?

BEAUSÉJOUR.

Regardez-moi, et dites si l'on peut porter l'horrible nom de cadet Bourichon, avec une tournure comme celle-là ?

ALBERT, *riant.*

Mais ce nom...

BEAUSÉJOUR.

Était celui de mon père, c'est vrai!... et voilà le seul tort qu'il ait jamais eu, le cher homme, le plus honnête des hommes, le plus excellent des pères!... il m'a laissé près d'un million... amassé... le dirai-je?... oui, puisque vous le savez, Albert... amassé à vendre des bonnets de coton! Faut-il qu'on en porte de ces bonnets-là!... et c'est heureux, car je suis riche, je suis élégant, je suis à la mode, je m'appelle Jules de Beauséjour.

ALBERT, *riant.*

Ah !

BEAUSÉJOUR.

Et je viens vous voir, vous, un ami de collège ! je me souviens du passé, et je vous sais gré de m'avoir aimé jadis sans vous soucier de ce que votre père était riche et comte, pendant que le mien était pauvre et bonnetier ; sans vous embarrasser de ce que vous vous nommiez Albert de Saint-Méry, et moi cadet Bourichon.

ALBERT.

Je n'ai pas oublié non plus notre amitié d'enfance.

BEAUSÉJOUR.

Moi, de cadet, je suis devenu fils unique, et mon père a emporté avec lui dans la tombe le

nom de Bourichon : personne ne le porte plus, souvenez-vous-en bien, Albert... il n'y a plus de cadet, plus de Bourichon, plus de marchand de bonnets de coton... mais il y a Jules de Beauséjour, du nom de sa belle terre de Beauséjour en Picardie, ayant quarante mille livres de rentes, un superbe château à trente lieues de Paris, un délicieux logement dans la chaussée d'Antin, des habits qui devancent la mode d'une année, une loge aux Italiens, des chevaux pursang, des amours dans la finance, et si vous le voulez, un ami dans la noblesse. *(Il tend la main à Albert, qui la serre cordialement.)* Qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

ALBERT, *souriant.*

Je pense que la bonne gaieté de...

BEAUSÉJOUR.

Jules de Beauséjour... Allons, dites le mot tout de suite pour vous y accoutumer.

ALBERT.

Jules de Beauséjour sera d'une grande ressource pour son ami... à présent comme autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Vous êtes donc toujours mélancolique?... Ah ! vous êtes marié, vous !

ALBERT.

Oui, sans doute

BEAUSÉJOUR.

C'est cela!... moi, je suis encore garçon, c'est plus commode et plus gai.

ALBERT.

Vraiment ?

BEAUSÉJOUR.

Air d'*Aristippe.*

Ne faut-il pas que, dans le mariage,

Entre époux, lies pour jamais,

Peines, plaisirs, tout se partage ?

Sur ce beau texte on a fait cent couplets :

Cela peut être un fort grand bonheur!... mais

Chaines de fleurs n'en sont pas moins des chaines,

Et dans ce monde, où flottent nos desirs,

J'ai pour moi seul bien assez de mes peines :

Je n'ai pas trop de mes plaisirs.

ALBERT.

Mais comment avez-vous su que j'étais ici?... comment y êtes-vous venu ?

BEAUSÉJOUR.

Vous ne m'avez donc pas reconnu avant-hier au *Sieple-Chase*?... la course au clocher.

ALBERT.

Je ne vous ai pas vu.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois bien!... Mais vous auriez pu m'entendre.

ALBERT.

Il m'a semblé, en effet, que mon nom était sorti tout-à-coup d'un fossé.

BEAUSÉJOUR.

C'était moi.

ALBERT.

Bah !



BEAUSÉJOUR.

Je vais vous conter tout cela : d'abord, quand je me suis vu riche, j'ai dit, il faut que je m'amuse.

ALBERT.

C'est assez bien vu.

BEAUSÉJOUR.

Que je voie le monde élégant, et pour commencer, j'ai pris le nom de ma terre... j'ai même eu un moment l'idée de prendre le titre de baron.

ALBERT.

Sans avoir le droit de le porter ?

BEAUSÉJOUR.

A présent ça se fait !... quand on est riche, il faut bien se donner quelques douceurs.

ALBERT, riant.

Ah !

BEAUSÉJOUR.

J'ai pris aussi les grandes manières ; je fais courir, j'ai un attelage du plus grand prix, et année prochaine à Longchamp, j'irai à quatre chevaux, avec une voiture étonnante ; il faudra voir cela.

ALBERT.

Je n'y manquerai pas.

BEAUSÉJOUR.

J'ai un cheval anglais qui me jette par terre régulièrement une fois par semaine, mais je commence à m'y habituer... Je le montais avant-hier, et je vous ai reconnu au moment où il tombait avec moi dans le fossé qu'il devait sauter... nous nous serions tués si le fond n'eût été liquide... une bête magnifique ! je ne m'en serais pas consolé... Je suis encore tout moulu ; mais quand on est riche, il faut bien...

ALBERT, riant.

Se donner quelques douceurs, n'est-ce pas ?

BEAUSÉJOUR.

Que voulez-vous, mon ami ? je désirais voir ce qu'on appelle la bonne compagnie, je n'avais point de famille, point d'appui, je n'étais rien, je ne tenais à rien... alors j'ai fait quelques folies et quelques sottises.... cela m'a bien placé dans le monde.

ALBERT.

Vous croyez ?

BEAUSÉJOUR.

C'est le moyen le plus court et le plus sûr.

AIR : *Vauclerville de l'Apothicaire.*

Tant de gens se sont illustrés !  
Comment voulez-vous que l'on perço ?  
Les grands chemins sont encombrés :  
Je prends la route de traverse.  
Mais on a beau donner l'essor  
A la plus folle extravagance,  
Sur cette route on est encor  
Écrasé par la concurrence.

ALBERT.

Et comment pouvez-vous attacher de l'importance à plaire à un monde où l'on réussit de cette manière ?

BEAUSÉJOUR.

J'aime mieux rire avec les fous que m'attrister tout seul de leur folie ; j'aime mieux chercher à plaire aux femmes que de faire de la morale, et m'amuser des fêtes et des plaisirs que de tonner contre le luxe... Ceux qui de notre temps prennent la vie au sérieux, qui s'irritent de l'injustice, qui se mettent en colère du bonheur des fripons, et se désolent du malheur des honnêtes gens, finissent par se brûler la cervelle ou par mourir du spleen... et je n'ai pas envie de faire comme eux.

ALBERT, souriant.

En cela du moins vous n'avez pas tort.

BEAUSÉJOUR.

Et vous avez raison, vous, Albert, quoique vous ayez choisi un bonheur bien différent !... La retraite... une femme jeune, belle, charmante, que vous aimez, qui vous aime, que vous avez épousée il y a un mois... Ainsi, parlez-moi de vous, de votre mariage.

ALBERT, avec quelque embarras.

Puisque vous connaissez...

BEAUSÉJOUR.

Je connais... votre cœur d'abord !... il a besoin d'affection, et je ne sais personne qui soit plus fait que vous pour en inspirer.

ALBERT.

Vous riez.

BEAUSÉJOUR.

Je ne ris pas, Albert ; je respecte votre caractère grave, votre sévérité pour vous-même, l'austérité de vos principes... car vous avez des principes sévères... trop peut-être... mais il y a des gens qui n'en ont pas assez, cela fait compensation... J'ai du respect pour tout ce qui est noble et beau, et ce n'est pas ma faute si je rencontre peu de choses que je puisse respecter. Parlez-moi donc sans crainte de tout ce qui vous intéresse : je peux vous comprendre, soyez-en sûr.

ALBERT, triste et embarrassé.

Merci, mon ami, mais je n'ai rien à dire... (*Beauséjour fait un mouvement*) que vous ne sachiez... puis... On vient, je crois ?

Il va vers le fond.

BEAUSÉJOUR, à part sur le devant.

Il a certainement quelque chose, mais n'insistons pas, je le saurai plus tard. (*A Albert qui revient.*) Il faut que je vous dise une des raisons qui m'amènent, car ce n'est pas la seule... J'ai reçu une invitation de M<sup>me</sup> la chanoinesse de Saint-Méry, votre tante.

ALBERT.

Vous la connaissez ?

BEAUSÉJOUR.

Grâce à mon nom de Beauséjour, à mes folies, à ma réputation d'homme à la mode et de lion.

ALBERT, souriant.

Elle aime tant les curiosités !



BEAUSÉJOUR.

Oh ! je lui ai des obligations.

ALBERT.

Son bon cœur fait excuser ses...

BEAUSÉJOUR.

Extravagances !... je dis le mot, moi qui ne suis pas son neveu ; elle m'a présenté dans plus d'un noble salon.

ALBERT.

Oui, elle a la manie des présentations.

BEAUSÉJOUR.

Trois personnes comme la chanoinesse de Saint-Méry, et tout Paris ne ferait plus qu'une seule société !... elle connaît tout le monde ; elle a tout vu, depuis les Pyramides d'Égypte jusqu'aux Catacombes de Paris ; depuis les plus grands hommes jusqu'aux plus petites marionnettes : elle ferait cent lieues pour apercevoir le nez d'un personnage célèbre ou quelque monument grotesque. On ne peut entrer dans son appartement, tant il est encombré d'oiseaux, de singes empaillés, de figures chinoises, que sais-je ?... elle a des *album* impitoyables, des curiosités assomantes, et des autographes de quatorze mille célébrités de sa connaissance.

ALBERT.

Il faut au moins lui rendre une justice ! Jeune encore, faite pour plaire, libre de ses actions, sa conduite fut irréprochable : elle ne prêta jamais à la plus légère médisance.

BEAUSÉJOUR, *riant*.

Bah !... Il n'y a pas plus de place pour l'amour au milieu de ses idées bizarres, que pour un mari au milieu de ses magots... Mais là voici, je crois ?

## SCENE III.

LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY,  
BEAUSÉJOUR, ALBERT.

La Chanoinesse tient deux oiseaux empaillés sur une branche, un paquet de fleurs étrangères, un petit carton à dessin, et un petit bateau à vapeur : en parlant, elle dépose le tout sur la table.

LA CHANOINESSE.

J'apprends en rentrant que vous êtes arrivé, monsieur de Beauséjour : soyez le bien venu, vous qui êtes le premier à égayer notre solitude.

BEAUSÉJOUR.

Déjà sortie ce matin, madame ?

LA CHANOINESSE, *passant au milieu entre Albert et Beauséjour*.

Dès quatre heures !... Le vieil amiral d'Alincourt m'a donné ces oiseaux pour ma collection... Ah ! vous êtes de retour, Albert ?

ALBERT.

Sans doute, ma chère tante.

LA CHANOINESSE, *sans l'écouter ni le regarder*.

C'est heureux !... J'apporte des choses très-rare... d'abord des fleurs chinoises cueillies dans les serres de l'amiral... puis le petit modèle d'un

bateau à vapeur pour naviguer dans l'air... c'est une nouvelle invention... quarante lieues à l'heure !... parlez-moi de cela !... On pourra voyager enfin !... Savez-vous, Albert, que depuis six jours que je suis chez vous, vous en avez passé trois dehors ?

ALBERT.

Et vous, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Moi ?... deux seulement chez M<sup>me</sup> de Chably, qui m'a donné un autographe d'Abd-el-Kader... puis, j'ai fait une excursion aux ruines du château d'Aville, d'où j'ai rapporté un chapiteau gothique. J'ai été aussi deux jours et demi absente pour remonter la Seine dans le bateau à vapeur jusqu'à une vallée dont je voulais prendre le croquis.

BEAUSÉJOUR, *souriant*.

Ainsi, sur six jours...

LA CHANOINESSE.

Je ne me suis absentée que... cinq... ah ! cinq et demi, c'est vrai.

ALBERT.

Et Marguerite est restée seule ?

LA CHANOINESSE.

Elle n'a jamais voulu venir avec moi ; rien ne l'amuse !... elle est triste cette jeune femme !... elle a quelque chose qui la chagrine.

BEAUSÉJOUR, *à part, en examinant Albert*.

Ah !...

ALBERT.

Vous vous trompez.

LA CHANOINESSE.

Non !... j'y pensais ce matin, et c'est pour cela que je suis revenue, car enfin, c'est moi qui ai fait ce mariage... J'aime à faire des mariages, mais j'entends qu'ils soient heureux ; et je veux savoir ce qui tourmente Marguerite !... je le saurai... je vais l'interroger ici, à l'instant.

ALBERT.

Quelle folie !

LA CHANOINESSE.

Elle avait pleuré le jour où je suis arrivée.

ALBERT, *avec quelque impatience*.

Vous rêvez, ma tante !... Marguerite est calme ; elle n'a pas votre activité, et vous prenez ses goûts paisibles pour de la tristesse.

LA CHANOINESSE.

C'est ce que je saurai. (*Elle va vers la porte de la chambre de Marguerite et appelle.*) Marguerite !...

BEAUSÉJOUR, *mystérieusement et en souriant*.

L'interroger ?... mais pensez donc qu'une nouvelle mariée et une chanoinesse...

LA CHANOINESSE, *haussant l'épaule*.

Allons donc, monsieur de Beauséjour !...

ALBERT.

Laissez Marguerite à sa toilette, et venez avec nous, ma tante ; le déjeuner doit être servi.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, Marguerite est ma nièce, je crois ?



j'ai le droit de lui parler, et si vous cherchiez à m'en empêcher, je penserais qu'il y a quelque secret important qu'on veut me cacher.

ALBERT, d'un ton calme, après avoir réprimé un mouvement d'impatience.

Mon Dieu !... parlez, interrogez !...

LA CHANOINESSE.

A la bonne heure !... cette confiance me rassure !... d'ailleurs, je ne veux lui dire qu'un mot ; j'espère qu'il me tranquilliserà tout-à fait. Et maintenant, messieurs, le déjeuner vous attend... nous vous rejoindrons, Marguerite et moi... elle ne mange pas, et moi j'ai déjà déjeuné deux fois !... Allez donc !... à tout-à-l'heure !

BEAUSÉJOUR.

Allons, Albert, il faut obéir.

Il salue et emmène Albert, qui semblait vouloir rester : la voix de la Chanoinesse les arrête à la porte du fond.

LA CHANOINESSE.

A propos, mon neveu, je vous préviens que M. Forster arrive ce matin : il m'a fait demander la permission de me présenter quelqu'un qui désire me parler pour affaire importante, et vous pensez bien que je ne puis rien refuser.

BEAUSÉJOUR.

A M. Forster !... cet admirable millionnaire américain à qui nous apprenons à donner des fêtes, et qui a la bonté d'éloigner ses amis pour inviter les nôtres !... oh ! il est le bien venu partout, n'est-ce pas, Albert ?

ALBERT.

Sans doute !... sans doute.

LA CHANOINESSE.

J'y comptais !... A revoir donc, messieurs.

Ils saluent et sortent.

#### SCENE IV.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE, retournant à la porte de Marguerite.

Marguerite !...

MARGUERITE.

Ah ! c'est vous, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Oui, ma nièce ; nous voilà seules, et nous avons à causer. Voyons : il faut me parler avec confiance ; est-ce qu'il y a eu quelque dispute dans le ménage ?

MARGUERITE.

Jamais.

LA CHANOINESSE.

Ne craignez pas de tout me dire !... Il est vrai que vous êtes mariée, et que moi je suis encore... mais vous avez à peine dix-sept ans, et j'en ai trente... Parlez donc, et dites-moi ce qui est arrivé.

MARGUERITE.

Mais rien, que je sache.

LA CHANOINESSE.

Votre mari était parti sans vous dire quand il

reviendrait : déjà plusieurs absences l'ont éloigné de vous, depuis un mois que vous êtes mariés. Albert n'a nul devoir, nulle affaire... où va-t-il ?

MARGUERITE.

Je n'oserais pas le lui demander.

LA CHANOINESSE.

Puis, j'ai su par Julie...

MARGUERITE.

Ma femme de chambre ?

LA CHANOINESSE.

Oui, cette bonne fille que je vous ai donnée, et qui déjà vous est fort attachée... J'ai donc su par elle que mon neveu n'est presque jamais avec vous.

MARGUERITE.

Je ne m'en suis plaint à personne.

LA CHANOINESSE.

Presque toujours seule, que faites-vous ?

MARGUERITE.

Quand il vient, je suis heureuse ; quand je suis seule, je pense à lui... et je l'attends.

LA CHANOINESSE.

Enfin, je vous ai vue pleurer... et Julie dit que cela vous arrive souvent.

MARGUERITE.

Si j'ai pleuré, c'est sans cause, sans raison... des caprices.

LA CHANOINESSE.

Des caprices?... des chagrins sans cause?... Écoutez, Marguerite !... ces choses-là sont peut-être bonnes à dire aux hommes... mais, entre nous, ma chère, il faut parler franchement. Les femmes n'ont point de caprices sans cause, ni de chagrins sans raison ; et même ce qui paraît le plus inconséquent dans leurs actions est la conséquence de secrets qu'elles ne disent pas. Ainsi, l'on rit de mes courses lointaines et de mon activité pour des riens?... (*Mystérieusement.*) Écoutez-moi !... Ne vaut-il pas mieux qu'on s'occupe de cela que de dire : « Victorine de Saint-Méry était jeune, jolie, bonne et raisonnable ; elle espérait être la femme heureuse et aimée d'un homme distingué ; mais elle était pauvre ! Elle a vu avec chagrin les autres filles de son âge, même les plus laides, même les plus sottes, préférées par ces hommes distingués qui avaient besoin de leur fortune pour arranger leur situation. Une ou deux espérances trompées ont attristé, désenchanté toute sa vie, et ne lui ont laissé aucune chance de bonheur. » On se moquerait d'elle, ma chère, ou bien on la plaindrait avec une fausse pitié, la pauvre fille !... Et j'aime mieux qu'on parle de mes oiseaux empailés que des blessures de mon cœur !... Voilà le secret de bien des ridicules et de bien des torts peut-être !... ce qui touche au fond de notre âme se cache sous des caprices !... (*Elle lui prend affectueusement la main.*) Vous, Marguerite, vous êtes unie depuis peu à un homme digne d'estime et d'amour... vous êtes raisonnable... vous l'aimez, et vous pleurez ?... Albert a donc des torts envers vous ?



MARGUERITE.

Je ne crois pas.

LA CHANOINESSE.

J'espère aussi que non, mais enfin ce n'est pas impossible... un mari!... qu'est-ce qui vous inquiète?... de la jalousie peut-être?

MARGUERITE.

Oui... parfois je crains qu'une autre femme.

LA CHANOINESSE.

Quelque ancien amour?

MARGUERITE, vivement.

Oh! ce serait affreux!

LA CHANOINESSE.

Ce serait affreux... mais ça s'est vu.

MARGUERITE.

Ne dites pas cela!... j'en mourrais.

LA CHANOINESSE.

On n'en meurt pas, quoique ce soit fort désagréable.

MARGUERITE, réfléchissant.

Il aimerait une autre femme?...

LA CHANOINESSE.

Je ne dis pas que cela soit... mais enfin, voyons : lui qui était si empressé, si amoureux avant le mariage, comment a-t-il changé si vite? De quelle époque date cette froideur?

MARGUERITE.

Albert n'est pas changé : il a toujours été le même depuis notre mariage. Dès le lendemain, il ne vint pas au déjeuner ; il était parti pour une affaire, à ce que me dirent les domestiques.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que j'apprends là? mais enfin?...

MARGUERITE.

Quoi donc?

LA CHANOINESSE.

Et... depuis?...

MARGUERITE.

Depuis?... il n'a presque jamais manqué au déjeuner et au dîner... c'est même le seul moment où nous causions intimement.

LA CHANOINESSE.

Devant les domestiques?...

MARGUERITE.

Nous restons seuls au dessert.

LA CHANOINESSE.

Et le soir?...

MARGUERITE.

Le soir, nous faisons des promenades dans les environs, quand Albert est ici... mais il y est rarement le soir.

LA CHANOINESSE.

C'est singulier! (*Elle lui prend la main.*) Cette pauvre petite femme!... cela m'intéresse... Mon neveu a tort!... Mais quand il y est? quand vous rentrez ensemble de la promenade?...

MARGUERITE, riant.

Alors il est si tard que chacun se retire chez soi pour dormir.

LA CHANOINESSE.

Hein?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moment de causer quand on est si fatigué.

LA CHANOINESSE, à part.

Il faut que je sache... (*Haut.*) Votre appartement est là?

MARGUERITE.

Oui!... ma chambre est charmante, le château superbe!... Quand je compare cela au couvent où je devais passer ma vie, je ne puis assez bénir celui qui a tant fait pour moi. Albert est si bon!

LA CHANOINESSE.

Si bon!... si bon!... mais son appartement... à lui?

MARGUERITE.

Il est de l'autre côté du château.

LA CHANOINESSE.

Mais...

MARGUERITE.

Eh bien?...

LA CHANOINESSE.

Écoutez, Marguerite!... autrefois... dans les bons ménages... on n'avait... qu'un appartement.

MARGUERITE.

Ah!...

LA CHANOINESSE.

Et l'on ne se quittait jamais!... car enfin on est marié, ou on ne l'est pas.

MARGUERITE.

Comment?...

LA CHANOINESSE, à part.

Allons, voilà que c'est moi qui vais lui apprendre... je devrais lui dire au contraire qu'elle est heureuse, que rien ne lui manque et ne doit la chagriner... mais c'est qu'aussi... Ah! mon neveu!... mon neveu!...

MARGUERITE.

Je vois que vous me plaignez... que vous l'accusez!... vous savez tout peut-être?... il aura aimé une femme qu'il regrette?... Il m'aura épousée dans un moment de dépit?... Il l'aura revue?... il retourne à elle?... O mon Dieu!...

Elle pleure.

LA CHANOINESSE.

Il faut lui parler... vous plaindre... le forcer à s'expliquer.

MARGUERITE.

Me plaindre?... à lui?... oh! jamais!... Si vous saviez... ce matin, il paraissait m'aimer encore... il me regardait comme autrefois... et j'osai lui dire que je regrettais ce passé si doux!... Eh bien! alors, il s'est éloigné et n'a pas voulu m'entendre.

LA CHANOINESSE.

Oh!... ce n'est pas possible.

MARGUERITE.

Je ne puis pas me tromper sur l'expression d'Albert!... Et maintenant je ne veux plus ris-



quer de lui déplaire!... Mais, s'il en aime une autre, je mourrai!... oui, chaque jour mes regrets et mes larmes abrègeront la vie de celle qu'il n'aime plus... Il sera libre alors d'être tout à celle qu'il aime.

*AIR : Soldat français.*

Peut-être un jour l'aspect de mes douleurs  
En l'accusant éveillerait sa haine?...  
Je ne veux pas qu'il maudisse mes pleurs,  
Et s'il est vrai qu'il déteste sa chaîne,  
Ma mort viendra l'affranchir pour jamais ;  
D'un autre amour il goûtera les charmes :  
Libres alors de nos tourmens secrets,  
Je ne verrai plus ses regrets,  
Et lui ne verra plus mes larmes!

*LA CHANOINESSE.*

Voilà-t-il assez de folies?... Là, mariez donc un enfant de seize ans, pour gâter ainsi le mariage!... ça ne sait pas faire valoir ses droits.

### SCENE V.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE, BEAUSÉJOUR.

*BEAUSÉJOUR.*

Je reviens trouver ces dames... car Albert est d'une tristesse...

*MARGUERITE, l'apercevant.*

Quelqu'un!...

Elle fait un mouvement vers sa chambre et essuie ses yeux.

*BEAUSÉJOUR, approchant.*

Et l'on pleure ici ? ah!...

*LA CHANOINESSE.*

Non, non!... vous vous trompez!... seulement, quelques soins de toilette nous forcent de vous quitter... Venez, ma nièce.

Elles entrent dans la chambre de Marguerite à droite du public.

### SCENE VI.

*BEAUSÉJOUR, seul.*

Ah çà! c'est ainsi qu'on s'amuse dans ce château?... Et voilà le bonheur de nos nouveaux mariés!... Albert n'a pas touché au déjeuner... Il éludait mes questions, montrait de l'inquiétude et de l'impatience... Oh! cela ne se passera pas ainsi!... je l'aime, je suis sûr que mes conseils lui seraient utiles... j'esaurai son secret!... Ah! le voici... il ne me voit seulement pas.

### SCENE VII.

*BEAUSÉJOUR, ALBERT.*

*ALBERT, à lui-même, au fond.*

Cette situation ne peut durer...

Il soupire et va s'asseoir à droite du public.

*BEAUSÉJOUR.*

Eh bien ! Albert!...

*ALBERT, sans l'entendre.*

Que faire?...

*BEAUSÉJOUR, allant à lui et prenant vivement sa main.*

Albert!...

*ALBERT.*

Vous étiez là?...

*BEAUSÉJOUR.*

Vous souffrez?... un chagrin oppresse votre cœur?... Dites-le-moi... cela soulage!..... Puis nous serons deux pour cacher un secret que vous trahissez à chaque instant.

*ALBERT.*

Merci, mon ami.

*BEAUSÉJOUR.*

Qui est-ce qui n'a pas un malheur à côté de ses joies ? N'ai-je pas, moi, mon nom de Bourichon toujours là... comme un spectre ?

*AIR des Frères de lait.*

Le croiriez-vous?... même quand je sommeille,  
Souvent la peur vient troubler ma raison :  
Un monstre affreux se penche à mon oreille,  
Je crois l'entendre!... il prononce mon nom,  
Et me réveille en criant : Bourichon !  
D'un faible fil toujours l'âme occupée,  
Et subissant un éternel effroi,  
Feu Damoclès, tremblant sous une épée,  
Était encor moins à plaindre què moi !

*ALBERT.*

Votre insouciance est un grand bien que j'en-vie!...

*BEAUSÉJOUR.*

Oh ! je sais que vous prenez au sérieux toutes les choses de la vie ! Vous avez de grandes qualités, des vertus même... et aussi des passions!... Toutes choses avec lesquelles on a mille occasions d'être malheureux!... mais d'abord, de quel genre est votre malheur?... D'ambition?... Bah ! en voyant ceux qui réussissent, on ne doit désespérer de rien.

*ALBERT, avec dédain.*

De l'ambition?... moi!...

*BEAUSÉJOUR.*

L'amour de la gloire?... de la gloire littéraire peut-être?... Eh bien ! l'envie a beau garder tous les chemins, boucher toutes les issues, elle n'em-pêche pas le vrai talent d'arriver.

*ALBERT, de même.*

Moi!... la gloire littéraire!...

*BEAUSÉJOUR, se plaçant devant lui comme quel-qu'un qui devine.*

Allons!... je vais dire franchement la vérité!... Albert, votre femme pleure!... vous prononcez son nom avec chagrin?... c'est là, c'est dans ce mariage, que vous venez de faire par amour, qu'est tout le mal!... Vous voyez que je sais assez de votre secret pour que vous n'ayez rien à perdre et tout à gagner à me dire le reste. Parlez donc!

*ALBERT, se levant.*

L'amitié soulage le cœur qui souffre.



BEAUSÉJOUR.

La confiance encore plus.

ALBERT.

Je ne vous la refuse pas.

BEAUSÉJOUR.

Eh bien ! voyons, parlez !

ALBERT.

Ah ! mon ami, qu'allez vous apprendre ?... Vous savez déjà que je suis l'unique fils du comte Hermann de Saint-Méry ; que je perdis ma mère en naissant, et que mon père, vivant dans la plus grande dissipation, s'occupait peu de mon enfance. Il y a quinze ans à peu près, mes études avançaient, lorsque j'appris vaguement que les prodigalités de mon père avaient alarmé notre famille, qui voyait des créanciers menacer en même temps d'envahir ses propriétés et celles que m'avait laissées ma mère. Un conseil de famille s'assembla : mon père y présenta non seulement des comptes de tutelle très en règle, mais encore il prouva une immense fortune qui surprit au dernier point ceux qui l'avaient accusé. A cette époque, il me fit partir pour une petite ville d'Allemagne, afin d'y achever mes études dans une savante université. Là, j'eus peu de ses nouvelles. Un jour seulement, une de ses lettres me parla d'ennemis acharnés à sa perte, de procès intentés, de calomnies absurdes... Plus tard, il me fit voyager long-temps... je ne le revis qu'à de long intervalles, et pour peu de jours. Il m'éloignait sans cesse, et ce fut à Londres que j'appris sa mort, il y a un peu plus de trois ans.

BEAUSÉJOUR.

C'est après cette époque que je vous revis quelquefois à Paris.

ALBERT.

Je trouvai un bel héritage qui ne me consolait ni de la perte de mon père, ni de sa rigueur à mon égard. Je cherchais à rassembler quelques détails sur lui et sur ses derniers instants. Sa mort avait été prompte, inattendue... Il avait, me dit le médecin que j'interrogeai, parlé de testament, de volonté qui devait réparer une injustice... mais on n'avait recueilli que des mots incohérents !... Seulement un nom, répété distinctement et à plusieurs reprises, était resté dans la mémoire de ceux qui l'entouraient !... Ce nom était celui de Marguerite de Senneville !... Il le prononçait avec anxiété, en recommandant à son fils celle qui le portait !... Voilà ce que j'appris de cette heure suprême, où n'ayant plus rien à craindre de l'injustice des hommes on ne pense qu'à la justice de Dieu.

BEAUSÉJOUR.

Marguerite de Senneville ? mais c'est le nom de votre femme.

ALBERT.

Quand vous m'avez revu à Paris il y a trois ans, quand je courais les salons et que ma curiosité pénétrait partout, c'était une idée fixe qui me poussait ! je cherchais Marguerite de Senneville ! Après trois années d'infructueuses recherches, ce

nom, je l'entendis enfin prononcer par ma tante, et peu après je connus la charmante jeune fille qui le portait. L'effet que produisit sa vue, l'émotion qu'elle me causa, et bientôt, s'il faut tout dire, l'amour... (*il soupire*) tout me fit croire que c'était le vœu du ciel que je remplissais en lui offrant ma fortune et ma main.

BEAUSÉJOUR.

Elle était orpheline ?

ALBERT.

Aucun parent n'avait réclamé M<sup>lle</sup> Senneville ; ma demande fut donc acceptée avec empressement ; Marguerite partagea bientôt tout l'amour qu'elle m'inspirait.

BEAUSÉJOUR.

Il n'y a pas là de quoi se désoler.

ALBERT.

Aussi, je n'ai pas tout dit.

BEAUSÉJOUR, avec inquiétude.

Vous êtes pâle et tremblant, Albert !...

ALBERT, lui prenant la main.

Ah ! dans les recherches que j'ai faites pendant trois années, mon ami, je me suis convaincu d'une affreuse vérité !... S'il était permis de pénétrer dans les familles, d'y lire au fond des cœurs, d'y connaître tous les secrets, on serait étonné de ce qu'il y a de situations cruelles amenées par des fautes incroyables et inconnues !

BEAUSÉJOUR.

Quelque secret de ce genre pèse sur vous ?

ALBERT.

Oserai-je le dire !

BEAUSÉJOUR.

Albert, je ne suis plus ici l'étourdi qui se moque des autres et de lui-même... je suis un homme d'honneur dévoué à un ami malheureux, et dont les conseils calmeront peut-être son cœur agité.

ALBERT.

Le jour de mon mariage, en sortant de l'église, j'amenai Marguerite dans ce château que l'on venait d'arranger par mes ordres pour la recevoir. Je n'y étais pas venu depuis la mort de mon père, et je regardai comme un devoir d'aller visiter pieusement la chambre où il avait rendu le dernier soupir, et qui n'avait pas été ouverte depuis qu'il l'avait quittée pour toujours. Un sentiment involontaire me saisit à l'aspect de cette chambre et des objets qui l'entouraient !... Je m'approchai du bureau, où un livre ouvert, une lettre commencée, des brochures éparses semblaient attester et rendre encore présente la vie qui s'était éteinte depuis plus de trois années !... Sur l'une de ces brochures, un nom me frappa... je ne pouvais le méconnaître... c'était le nom prononcé par mon père, cherché par moi, porté par ma femme... c'était le nom de Senneville !

BEAUSÉJOUR.

Cette brochure...

ALBERT.

Je lus, je dévorai cet écrit où il était répété à chaque page ce nom !... et cet écrit, c'était le mé-



moire d'un habile avocat, pour justifier mon père qui, dans un duel sans témoin, avait tué M. de Senneville au moment où il rentrait en France.

BEAUSÉJOUR.

Je me souviens maintenant, en effet, d'avoir entendu parler de cet événement... d'un procès, de circonstances singulières qui m'échappent.

ALBERT.

Quoi! l'on a su, et l'on peut se rappeler encore cette affaire!... Mais on doit se souvenir aussi, il est vrai, que mon père fut pleinement justifié!... son honneur... Ah! je ne sais en vérité si je peux oser prononcer ce mot... car il fut justifié aux dépens de celui d'une femme... de la femme de Senneville!

BEAUSÉJOUR.

Sans doute!... Il fut prouvé que M. de Senneville, trop justement jaloux, n'était revenu que pour se venger sur sa femme... sur l'enfant né depuis son départ, et sur votre père!... Et, en effet, c'était au retour, avant d'être rentré chez lui et d'avoir été vu par personne, qu'il attaqua sur la route le comte de Saint-Méry, votre père.

ALBERT.

Et il fut prouvé que mon père n'avait pu sauver sa vie qu'aux dépens de celle de son adversaire!... Mon père fut donc absous!... La femme était morte au commencement du procès... et l'enfant, hélas, fut abandonné!... Mais son souvenir, qui s'était effacé de la pensée de mon père pendant les plaisirs de sa vie dissipée, revint ajouter un remords aux angoisses de ses derniers instants!... Quand il m'implorait pour Marguerite, et qu'il me priait d'assurer son sort, c'était le cœur d'un père qui comprenait enfin ce qu'il aurait dû faire, et qui voulait qu'un de ses enfants réparât ses torts envers l'autre!... C'était un frère... oui, mon ami, un frère à qui il recommandait sa sœur.

BEAUSÉJOUR, lui prenant la main.

Albert!...

ALBERT.

Oui, Marguerite est ma sœur, et je l'aime... je l'aime à en perdre la raison. Et depuis un mois elle est là, près de moi, ignorant ce secret, se désolant de mon indifférence, m'aimant et me cherchant avec son amour plein d'innocence et de charme!... Et moi, je la fuis, je la repousse! je remplis d'inquiétude cette âme si pure... je fais couler des larmes de ces yeux si beaux... moi, qui donnerais ma vie pour que la sienne fût heureuse!...

BEAUSÉJOUR.

Calmez-vous!... La voici!...

## SCENE VIII.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE  
BEAUVAL, BEAUSÉJOUR, ALBERT.

MARGUERITE.

Viens, Amélie, viens. (Elle remarque l'émotion d'Albert et s'arrête.) Albert!

LA CHANOINESSE.

Est-ce que c'est à nous de vous chercher, messieurs?

AMÉLIE, apercevant Beauséjour, à part.  
Il est venu!

BEAUSÉJOUR.

M<sup>me</sup> Beauval!

ALBERT, encore ému, à Beauséjour.

L'amie de Marguerite que j'ai priée de venir égayer notre retraite.

MARGUERITE, qui a remarqué le mouvement d'Amélie, et qui le croit causé par l'aspect d'Albert placé à côté de Beauséjour, à Amélie.

Qu'as-tu donc? (A part.) Comme Albert est troublé!

ALBERT, s'approchant d'Amélie.

Merci, madame, de votre empressement à vous rendre à nos désirs!

LA CHANOINESSE.

Oui, et personne pour la recevoir. Vous êtes par trop à la mode, messieurs; vous devenez insociables.

MARGUERITE, à part.

Si c'était elle qu'il aime!

BEAUSÉJOUR, à Marguerite.

Vous pâlissez, madame?

MARGUERITE.

Moi? non, c'est Amélie qui me semble troublée, interdite!...

ALBERT, à Amélie.

Comme on sera heureux de votre présence ici!

LA CHANOINESSE.

Venez donc, messieurs: la matinée est superbe; nous allons faire une charmante promenade.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Forster et monsieur Bennard.

LA CHANOINESSE.

Ah!... Eh bien, ils nous accompagneront!... Mais que faites-vous donc, Marguerite?

Marguerite s'est approchée de la table, elle a saisi la lettre qu'Albert a lue à la première scène, mais sans cesser d'avoir les yeux fixés sur Amélie et sur Albert qui ont échangé bas des regards et un mot. Alors Marguerite déchire sa lettre.

MARGUERITE.

C'est une lettre adressée à une personne que je croyais mon amie... mais je m'étais trompée.

LA CHANOINESSE, allant à elle.

Marguerite!...

MARGUERITE, à demi-voix en désignant Amélie.  
Regardez! c'est elle qu'il aime.

LA CHANOINESSE, à demi-voix.

Vous croyez!

MARGUERITE, allant à Beauséjour et lui offrant sa main.

Allons donc à la promenade, messieurs.

Albert offre sa main à Amélie.

LA CHANOINESSE.

Moi, je vous suivrai avec M. Forster et son ami que je vais recevoir. (A part, en les regardant passer.) Quand on voit l'intérieur des ménages, ça console un peu de ne pas être mariée.



## ACTE DEUXIEME.

Même décoration qu'au premier acte. Seulement la causeuse qui était près de la table à gauche du public a été remplacée par un fauteuil.

## SCENE PREMIERE.

LA CHANOINESSE, BONNARD, FORSTER.

LA CHANOINESSE.

Ainsi, messieurs, vous ne voulez pas être de la promenade, et il faut que je vous accorde une audience particulière?

FORSTER, *très-froid, très-solennel et ne souriant jamais.*

C'est pour cela, madame la comtesse, que mon ami, M. Bonnard, arrive d'Amérique, des bords du lac Ontario.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Pour cela?

BONNARD.

Oui, madame.

FORSTER, *bas à Bonnard.*

Dites donc madame la comtesse! (*Haut.*) C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame la comtesse, il arrive du pays de la liberté et de l'égalité; c'est un homme très-riche que mon ami Bonnard.

BONNARD.

Pas aussi riche que vous, monsieur Forster.

FORSTER, *avec orgueil.*

C'est vrai; moi je suis le plus riche propriétaire de la Louisiane et j'ai plus de deux mille esclaves.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Parlez-moi du pays de la liberté et de l'égalité! aussi, je m'étonne que vous ayez pu le quitter, monsieur Forster.

FORSTER, *très-grave.*

Pour jouir de ma fortune et donner des fêtes, ce qui n'est pas permis chez nous, à cause...

LA CHANOINESSE.

De la liberté?... Les femmes trouvent ici que la bonne est celle qui permet de s'amuser, et monsieur vient sans doute aussi la chercher à Paris?

BONNARD.

M'amuser, moi?... Quelle folie!... Non, un intérêt qui m'est bien cher m'a ramené dans ma patrie et me conduit près de vous, madame...

FORSTER, *bas et le poussant.*

Madame la comtesse.

BONNARD, *avec impatience, en reculant.*

Eh bien, madame la comtesse!... que diable, m'interrompre pour une bêtise!

LA CHANOINESSE, *à Forster, en souriant.*

Il est un peu sauvage, votre ami!

BONNARD, *qui a pris la gauche du public.*

Sauvage!... j'en ai vu des sauvages, mais ce n'est pas avec eux que j'ai pris mes idées, c'est au contraire parmi les gens civilisés, c'est-à-dire, ceux qui ont mis un tas de folles vanités à la place de la raison, mille petites finesses à la place de la vérité, et au milieu desquels, si l'on n'a pas un esprit observateur et l'art de deviner, on risque bien autant de se perdre que dans les forêts du Nouveau-Monde.

LA CHANOINESSE, *un peu moqueuse.*

Mais vous avez l'esprit observateur, et le talent de bien deviner.

BONNARD.

Je m'en flatte!... et j'aime mieux me faire connaître tel que je suis; il sera peut-être plus facile après cela de nous entendre.

LA CHANOINESSE.

Veuillez d'abord vous asseoir, monsieur.

Ils s'asseyent.

BONNARD.

Vous êtes une belle dame du faubourg Saint-Germain, une comtesse... moi, je suis un marchand... (*elle fait un petit mouvement*) un marchand bonnetier!... je me nomme Bonnard, la maison Bonnard et Bourichon...

LA CHANOINESSE, *reculant un peu son siège.*

Ah!

BONNARD.

Autrefois à Paris, rue du Petit-Lion... (*Elle recule encore un peu.*) A l'étranger, mon commerce a si bien prospéré qu'au bout de peu d'années je n'étais plus marchand, mais négociant... plus tard j'ai fait de grandes affaires, et à présent je suis banquier.

LA CHANOINESSE, *se rapprochant un peu.*

Banquier!

BONNARD.

Je déteste la noblesse.

FORSTER, *très-grave.*

Nous détestons la noblesse, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE, *souriant.*

C'est pour cela que vous n'invitez à vos fêtes que des gens titrés!

FORSTER, *tirant sa montre et se levant.*

Monsieur Bonnard, combien de temps parlerez-vous?

BONNARD.

Je ne sais pas... je ne peux pas savoir au juste.

FORSTER, *regardant sa montre.*

Nous avons aux États-Unis des gens qui par-



lent pendant sept heures, il y en a même qui ont été jusqu'à onze.

BONNARD.

Nous ne sommes pas encore de cette force-là en France, et je ne dirai rien d'inutile.

FORSTER.

C'est différent!... je ne ferai donc qu'un tour dans le parc, puis je reviens vous chercher, et ma voiture vous reconduit à Paris... moi, je reste; ainsi, à l'honneur de vous revoir, madame la comtesse, car je n'ai que faire ici, et je ne veux pas être indiscret. Mais je vais vous envoyer une petite boîte remplie d'objets que vous me permettrez d'ajouter à votre collection de curiosités.

LA CHANOINESSE.

Oh! que c'est aimable!

FORSTER.

Des porcelaines de Chine et quelques oiseaux empaillés... J'ai l'honneur, madame la comtesse, de vous présenter mes respectueux hommages.

Il salue et sort par le fond.

LA CHANOINESSE, qui l'a reconduit et vient se rasseoir.

Un excellent homme!... qui a des millions!...

## SCENE II.

BONNARD, LA CHANOINESSE, assise.

LA CHANOINESSE.

Nous disions donc, monsieur?...

BONNARD.

Je disais, madame, que je déteste la noblesse; malheureusement j'avais un frère qui n'était pas du même avis, qui fit la folie de s'amouracher d'une comtesse, et qui en fut aimé.

LA CHANOINESSE, se rapprochant un peu.

Ah! la comtesse l'aima?

BONNARD.

J'aurais bien voulu voir qu'il en fût autrement! un garçon charmant, beau, aimable, qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer!... aussi, pour qu'il fût heureux, je donnai tout ce que j'avais gagné en douze années, deux cent mille francs... la noble famille voulait cela pour consentir au mariage.

LA CHANOINESSE, se rapprochant encore.

C'est une belle action!

BONNARD.

Non, madame, car les belles actions sont, si je ne me trompe, celles qui servent au bonheur de quelqu'un, et mon frère ne fut pas heureux!... Au bout de deux ans, grâce aux habitudes de sa nouvelle famille, il n'avait plus le sou. Moi, j'étais dans l'Inde, ignorant son malheur. Il souffrit donc tous les maux de la pauvreté au milieu d'une société riche et noble où il avait vingt amis, qui à eux vingt, il est vrai, ne lui eussent pas prêté vingt louis, s'il avait osé les leur demander.

LA CHANOINESSE.

Oh! monsieur!

BONNARD.

Plus tard, une lettre de lui me parvint enfin au milieu de mes voyages; il m'apprenait qu'après trois années de pauvreté, l'héritage considérable d'un oncle de sa femme, qu'il venait de recueillir aux colonies, lui permettait d'espérer une vie heureuse et paisible... Puis, après cette lettre, je n'en reçus plus: j'écrivis en vain, pas de réponse? Hélas! ce pauvre frère, il n'était plus!... avant qu'il pût revoir sa femme et son enfant, une mort violente avait frappé le malheureux Senneville.

LA CHANOINESSE, étonnée.

Senneville!

BONNARD.

Oui, madame, Senneville était le nom de mon père: officier avant la révolution, la première, il se ruina pendant ses quartiers d'hiver à Paris, et je repris le nom bourgeois de ma mère pour me faire marchand.

LA CHANOINESSE, à part.

Ah! mais il est de famille noble!... (Haut.) Ainsi, M. de Senneville était votre frère?

BONNARD.

Frère chéri, que j'aimais d'une tendresse toute paternelle, car Senneville, plus jeune que moi de dix années, était resté enfant sous ma seule surveillance; je l'avais élevé, marié suivant ses désirs, et je revenais avec l'espoir d'apporter l'opulence dans sa maison, et de vieillir près de lui et de ses enfants... j'arrive, et je n'ai plus de frère! un duel me l'a enlevé, et un mariage m'enlève sa fille unique... Pendant que je prenais des informations sur sa mort, dont j'ignore encore et l'auteur et la cause, j'apprends par M. Forster que vous venez de marier à je ne sais quel comte une jeune personne nommée Marguerite de Senneville... Plus de doute, c'est ma nièce... Je monte en voiture avec Forster, et je viens vous demander quel est ce comte... ce mauvais sujet, sans doute?

LA CHANOINESSE.

Monsieur!

BONNARD.

Voilà pourquoi j'ai voulu vous voir, vous parler à vous-même, madame; à vous qui avez disposé, m'a-t-on dit, du sort de Marguerite de Senneville.

LA CHANOINESSE, se levant.

Monsieur, je ne sais rien des parents de Marguerite, car moi aussi j'ai long-temps voyagé hors de France; quant à elle, mon neveu le comte Albert de Saint-Méry...

BONNARD, l'interrompant.

Le comte de Saint-Méry?... mais je me souviens de ce nom, et jadis... il y a vingt ans...

LA CHANOINESSE.

Vous avez connu mon frère, peut-être? Hermann de Saint-Méry?... le père d'Albert?

BONNARD.

Oui!... Hermann!... c'est bien cela!... je l'ai



vu avec Senneville à l'époque du mariage... et j'en suis fâché pour vous, comme pour son fils, mais c'était bien le plus mauvais sujet !

LA CHANOINESSE.

Monsieur !

BONNARD.

Et si son fils lui ressemble?... Mais où voulez-vous donc en venir ?

LA CHANOINESSE.

Je voulais dire, monsieur, qu'il me pria de demander en mariage pour lui une jeune personne...

BONNARD.

Ciel ! ma nièce peut-être?... Et vous y avez consenti ?

LA CHANOINESSE.

Moi, monsieur, je ne manquerais pour rien au monde une occasion de marier une demoiselle, ce serait contre mes principes !... Marguerite de Senneville est la femme de mon neveu.

BONNARD.

Je me doutais qu'il était arrivé malheur à cette pauvre enfant !... c'est de famille !

LA CHANOINESSE.

Aucune vue intéressée n'a pu déterminer Albert ; Marguerite est sans fortune.

BONNARD.

Cela n'est pas possible !

LA CHANOINESSE.

C'est certain !... et son bonheur...

BONNARD.

S'il est aussi certain que sa pauvreté ?...

LA CHANOINESSE.

Avec vos préventions !...

BONNARD.

Prouvez-moi que j'ai tort.

LA CHANOINESSE.

Je l'espère bien !

BONNARD.

Et moi je ne demande pas mieux.

LA CHANOINESSE.

Si vous vouliez seulement...

BONNARD.

Quoi donc ?

LA CHANOINESSE.

Rester ici, dans ce château, pendant quelques jours.

BONNARD.

Moi?... au milieu de tous vos gens titrés?... et quand les renseignements que je cherche m'attendraient à Paris ?

LA CHANOINESSE.

Je vous en donnerai de meilleurs.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite.*

Je viens dire à madame que sa nièce M<sup>me</sup> la comtesse de Saint-Méry, qui rentre de la promenade, désirerait lui parler.

BONNARD, *faisant un mouvement.*

Elle est ici !...

LA CHANOINESSE, *le retenant.*

Restez !... (*Au domestique.*) Je me rends près d'elle. (*Le domestique sort.*) Monsieur Bonnard, pas de trouble !... pas de scène !... soyez calme !... oui, c'est votre nièce !... moi je voulais que vous la vissiez, ainsi que mon neveu, sans les connaître et sans en être connu ; vous vous seriez tous jugés sans prévention ; chacun y eût gagné, j'en suis sûre.

BONNARD.

Ma nièce est ici, madame !... Je puis la voir aujourd'hui, à l'instant ?... cela m'a tout troublé !... ah ! qu'il soit fait comme vous le souhaitez ; je me livre aveuglément à vous, je reste, je...

LA CHANOINESSE.

Eh bien, je crois que vous êtes un brave homme, monsieur Bonnard, quoique vous ayez des préventions injustes... Enfin, nous les détruirons, j'espère, si vous voulez seulement pendant vingt-quatre heures regarder ce qui se passe autour de vous avec l'idée d'être juste pour tout le monde. Moi, je vous annoncerai ici comme... comme un amateur de curiosités, venu pour en causer avec moi, qui suis folle des choses bizarres.

BONNARD.

Va pour l'amateur de curiosités... moi qui cherche un bon ménage.

LA CHANOINESSE.

C'est convenu !... (*Elle fait deux pas, puis revient.*) Mais n'auriez-vous pas, en effet, quelques objets rares, recueillis dans vos voyages ?... quelques morceaux des rochers des Cordilières ?... quelques fleurs des bords de l'Ohio, ou quelques magots de la Chine ?

BONNARD.

Ma foi, non !... J'avoue que je n'ai pensé à rapporter de l'étranger qu'un peu d'expérience et beaucoup d'argent.

LA CHANOINESSE.

C'était bien la peine d'aller si loin !... Enfin, cela n'empêchera pas nos projets !... Attendez un moment ; mais du calme en voyant votre nièce, et pas de préventions contre mon neveu !... c'est un charmant jeune homme !...

Elle sort par la porte de droite.

### SCENE III.

BONNARD, *seul.*

Un charmant jeune homme !... nous savons ce que cela veut dire !... Toujours occupé de plaire au monde et de l'effet qu'il produit... mais ennuagé dans sa famille, désagréable à ses parents et insupportable pour sa femme !... Oh ! ces beaux jeunes gens du grand monde, je les connais bien !... je les reconnaitrais entre mille !... Quelqu'un ?... Le comte de Saint-Méry, peut-être ?... voyons !...



## SCENE IV.

## BONNARD, BEAUSÉJOUR.

Beauséjour reste sur le seuil à fond, sans regarder dans le salon; il parle à un groom élégant qu'on aperçoit en dehors de la porte.

BEAUSÉJOUR.

James, tu vas partir à l'instant.

BONNARD, sur le devant, à part.

Il tutoie ses gens?... ce doit être cela.

BEAUSÉJOUR, de même.

Je reste ici huit jours encore... entends-tu?... huit jours!... Il me faut assez de toilettes, gilets, pantalons, cravates, pour n'être pas habillé deux fois de même.

BONNARD, à part, sur le devant.

C'est bien ça!... ce que la tante appelle un charmant jeune homme.

BEAUSÉJOUR, de même.

Il est bien entendu que je m'habille trois fois par jour.

BONNARD, à part, et haussant les épaules.

Vrai grand seigneur!

BEAUSÉJOUR, ayant toujours l'air de chercher s'il n'oublie rien, et tirant de sa poche un petit portefeuille où il prend un billet. Au groom avec un mystère affecté.

Ce billet chez la marquise de Montade.

BONNARD, à part.

Rien n'y manque!... quel mari!

BEAUSÉJOUR, au groom.

Va aussi chez le major Wickson, ou plutôt au club, et tu sauras le jour de sa course avec Sélicourt : je suis engagé de deux cents louis dans le pari.

BONNARD, à part.

Il ruinera ma nièce, c'est sûr.

BEAUSÉJOUR.

Va vite, et crève un cheval, s'il le faut!... ( *Il entre dans le salon et regarde.* ) Tiens!... elle n'y est pas!... J'aurai dit tout cela pour rien. ( *Il rappelle le groom qui reparait.* ) James! James!... pas de bavardages sur tout ceci avec la femme de chambre de M<sup>me</sup> Beauval!... ( *Il le congédie d'un geste et se frotte les mains.* ) Quand je lui défends de parler d'une chose, je suis bien sûr que c'est la première qu'il va dire.

BONNARD, à part.

Le fat!... comme son père!... il lui ressemble... mais le père était mieux.

BEAUSÉJOUR, s'avancant.

Pardon, monsieur!... je ne vous voyais pas... Vous êtes?...

BONNARD.

Un amateur de choses bizarres.

BEAUSÉJOUR, regardant de temps en temps autour de lui comme attendant quelqu'un.

Les choses bizarres?... J'en suis fâché, monsieur, mais elles ne sont plus de mode.

BONNARD, le regardant.

Il paraît que si.

BEAUSÉJOUR.

Je vous jure que non!... Les curiosités?... Bah! c'est fini, usé!... Le gothique est chez les couturières; le chinois chez les vieilles filles; les cristaux dans les cafés, et les dorures chez les agents de change... nous n'en voulons plus!... ( *A part.* ) M<sup>me</sup> Beauval se fait bien attendre!

BONNARD, à part.

Qu'on dise encore que les nobles ne sont plus dédaigneux! Le père était poli au moins.

BEAUSÉJOUR.

Tout cet amas de curiosités dans un appartement fait ressembler celui qui l'habite à un marchand retiré qui n'a pu se défaire de son fonds de magasin; et certes nous ne voulons pas ressembler à des marchands retirés... fi donc!

BONNARD, à part.

Ils n'étaient pas de cette force-là autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Monsieur semble étonné?... il ne va pas dans le monde, peut-être?

BONNARD.

J'en ai fait deux fois le tour depuis vingt ans, monsieur.

BEAUSÉJOUR, riant.

Ah! bon! bien! délicieux!... mais nous ne comptons le monde que de la rue Saint-Lazare à la rue de Varennes, en élaguant encore les trois quarts de ce qui est renfermé dans cet espace.

BONNARD, à part.

Ils sont cent fois plus insolents et plus ridicules qu'ils ne l'ont jamais été.

BEAUSÉJOUR, à part.

M<sup>me</sup> Beauval ne peut tarder; il faut que je me débarrasse de l'importun. ( *Haut.* ) Monsieur, nous sommes maintenant amateurs de la nature.

BONNARD.

Pourquoi pas du naturel?

BEAUSÉJOUR.

Nous donnons des fêtes champêtres pour qu'on en rende compte dans les journaux de Paris, et nos plaisirs sont en proportion du nombre des abonnés.

BONNARD.

Ma foi, monsieur, il me semble que quand j'étais jeune on s'amusait tout simplement pour s'amuser, et je me rappelle qu'à l'époque où le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, vivement.

Hein?... quel nom dites-vous là?

BONNARD.

Le nom de Bourichon!... oh! cela n'a pas un air aristocratique, n'est-ce pas?... et les gens comme vous ne connaissent pas un pareil nom?

BEAUSÉJOUR, à part.

Plût à Dieu!...

BONNARD.

La maison Bonnard et Bourichon, bonnetiers, rue du Petit-Lion.

BEAUSÉJOUR, à part.

C'est bien ça!... je vais me trouver mal!...



BONNARD.

Vous semblez contrarié?... qu'avez-vous donc?

BEAUSÉJOUR.

Moi?... rien!... rien!... que puis-je avoir?

BONNARD.

Le père Bourichon, monsieur, a laissé une grande fortune, et un fils qui, dit-on, rougit du nom de son père!... Il s'est donné un nom de fantaisie... Beaucour... Bontour... je ne sais pas au juste... seulement ça finit en our.... mais je le saurai!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Oh! le bourreau!

BONNARD.

Moi qui suis observateur, qui devine à la première vue, que je le rencontre seulement... et nous rirons!... pas lui peut-être?... Quelle grimace faites-vous donc?... c'est cela qui vous choque?... ah! je le crois bien!... vous, un grand seigneur!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Se moque-t-il? ou se trompe-t-il?

BONNARD.

Vous êtes comme votre père!...

BEAUSÉJOUR.

Mon père?...

BONNARD.

Je l'ai connu.

BEAUSÉJOUR.

Vous connaissez donc...?

BONNARD.

Je connais les pères, moi, oui, monsieur! J'aimerais autant, je l'avoue, être d'âge à ne connaître que les fils; mais il y a vingt ans que j'ai quitté la France, et je suis en arrière d'une génération! Votre père, et j'ai peur que vous ne suiviez son exemple, a plus d'une fois porté le trouble dans les ménages et la séduction dans les cœurs.

BEAUSÉJOUR, à part.

Le père Bourichon?... le plus vertueux bonnetier du quartier des Innocens?

BONNARD.

Il abusait un peu des avantages que la nature lui avait donnés.

BEAUSÉJOUR, souriant.

Est-ce que j'abuse, moi, des avantages que m'a donnés la nature?... c'est possible!

BONNARD.

Oh! c'était un véritable grand seigneur!... Le jeu, le luxe, les femmes!...

BEAUSÉJOUR.

Oh! oh! monsieur!... (A part.) Il y a erreur!... c'est sûr!

BONNARD.

Du scandale! des duels!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Si mon pauvre père Bourichon a, de sa vie, touché une épée...

BONNARD.

Oui, monsieur, j'ai connu le comte de Saint-Méry.

BEAUSÉJOUR, à part.

Il me prend pour le comte? j'aime mieux ça!

BONNARD.

Et je crains que son fils...

BEAUSÉJOUR.

Son fils, monsieur, est un homme d'honneur.

BONNARD.

Homme d'honneur!... fort beau mot, qui ne signifie pas grand'chose!...

AIR : De votre bonté généreuse.

L'honneur naquit des modernes usages ;  
D'un beau manteau c'est un gueux revêtu,  
Qui de la foule usurpe les hommages,  
Et de ses droits dépouille la vertu :  
Son faux éclat ressemble à la dorure  
Qui brille un jour aux yeux qu'elle abusait....  
Mais la vertu toujours solide et pure,  
C'est l'or qui résiste au creuset.

Aussi j'aimerais mieux un homme vertueux, et, comme disait le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, à part.

Encore!...

BONNARD.

J'aime à citer son gros bon sens, et je m'étonne que son fils en ait manqué!... Aussi je veux le trouver, et je n'aurai pas de repos que je n'aie vu Cadet Bourichon... c'est ainsi que nous le nommons!

BEAUSÉJOUR, à part.

Oh!... il faut que je l'emmène d'ici! (Haut.) Mais venez donc, monsieur, visiter les curiosités du pays!

## SCENE V.

BONNARD, BEAUSÉJOUR, AMÉLIE.

AMÉLIE, entrant doucement par la chambre de Marguerite.

J'échappe enfin!

BONNARD.

Quelqu'un?... Une jeune femme!...

Il va vers elle au moment où elle allait se retirer en l'apercevant.

BEAUSÉJOUR.

Madame Beauval!

BONNARD, s'arrêtant à ce mot; à lui-même.

Ce n'est pas ma nièce!

BEAUSÉJOUR, bas à Amélie.

C'est un personnage qui m'est insupportable!.. (Haut.) Nous disions donc, monsieur, que nous allions nous promener dans le parc.

AMÉLIE, bas à Beauséjour.

Vous sortez?...

BEAUSÉJOUR, bas à Amélie.

Je l'éloigne!... il faut que je le perde à ne jamais le retrouver! (A part.) Me faire manquer un rendez-vous, et savoir le nom de Bourichon! Ah! le coquin!... (Haut, d'un air aimable.) Venez donc, monsieur!...



BONNARD.

Oui... aussi bien, comme disait le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, l'interrompant.

Monsieur!... (*A part.*) Oh! le scélérat!

BONNARD, *à part.*

Ah! ma pauvre nièce!... Et moi?... pourrai-je vivre avec un pareil fat?

BEAUSÉJOUR.

Passez donc! (*Bas à Amélie.*) Je reviens!... si je ne le noie pas dans la pièce d'eau, il aura du bonheur!

## SCENE VI.

AMÉLIE, avec un peu de dédain.

Il va revenir!... Dans sa confiance, il croit déjà que je lui ai donné un rendez-vous!... Que je l'aime peut-être? parce que j'ai voulu qu'il ne fût pas toujours avec M<sup>me</sup> de Léville?... Cette femme m'est insupportable!... Elle ne sera plus si dédaigneuse quand elle verra qu'on peut aussi avoir des succès.

Elle s'est assise près de la table à gauche du public, et semble réfléchir.

## SCENE VII.

LA CHANOINESSE, AMÉLIE, MARGUERITE.

Marguerite ouvre la porte de sa chambre; Amélie, plongée dans sa rêverie, ne la voit pas; la Chanoinesse vient après Marguerite et semble vouloir la retenir. Un domestique porte une grande boîte qu'il va déposer sur la table.

MARGUERITE, à demi-voix.

Laissez-moi l'interroger encore... deviner si elle aime Albert, si elle en est aimée!... mon sort en dépend.

LA CHANOINESSE.

Allons!...

AMÉLIE, se levant.

Ah!... ces dames?...

LA CHANOINESSE, près de la table.

Je vais examiner tout ce que M. Forster m'apporte, et qui vient du Nouveau-Monde: Marguerite vous cherchait, et nous pourrions causer ainsi entre nous.

MARGUERITE.

Oui, c'est bien nécessaire!... Depuis notre sortie du couvent, nous sommes si changées, Amélie et moi!

LA CHANOINESSE.

Oh! M<sup>me</sup> Beauval est une femme...

MARGUERITE, souriant.

Une femme incomprie peut-être?... comme on dit à présent.

LA CHANOINESSE, tirant de la boîte un oiseau empaillé et l'examinant.

C'est une curiosité d'un nouveau genre... un drôle d'oiseau!

MARGUERITE, souriant.

Ah!... vous mêlez vos oiseaux à notre conversation?

LA CHANOINESSE.

Pardon!... je me tais!... continuez vos confidences de jeunes femmes... à chacun ses affaires!... moi, pourvu que ma collection s'enrichisse...

AMÉLIE.

C'est comme mon mari!... pourvu qu'il s'enrichisse... Il ne pense qu'à cela.

MARGUERITE.

Il ne te refuse rien!... c'est beaucoup!

AMÉLIE.

Ce n'est pas assez.

MARGUERITE.

Comment?

AMÉLIE.

Est-ce que cela m'empêche de m'ennuyer?

MARGUERITE.

Et... pour te distraire?...

AMÉLIE.

Je veux faire comme les femmes qui ne s'ennuient pas... les femmes qui sont à la mode.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que cela... une femme à la mode?

LA CHANOINESSE, tenant un oiseau, à elle-même.

Une petite perruche qui a des plumes de toutes les couleurs.

AMÉLIE.

Une femme à la mode est invitée, suivie, fêtée partout; elle a pour se désennuyer une foule d'adorateurs.

LA CHANOINESSE, se levant et s'approchant d'elle.

Et savez-vous ce que c'est que des adorateurs? Ce sont des créanciers qui vous poursuivent, sans qu'on leur doive rien, et qui pourtant finissent presque toujours par se faire payer.

MARGUERITE.

Je ne comprends pas!... Seulement je vois que tu veux être aimée... adorée... comme tu dis... mais de qui donc?

AMÉLIE, souriant.

Cela t'inquiète?

LA CHANOINESSE.

Sur qui exercez-vous vos coquetteries?

AMÉLIE, riant.

Vous questionnez aussi?

MARGUERITE.

Et crois-tu réussir? t'aime-t-on déjà?

LA CHANOINESSE.

Qui s'est soumis à votre empire?

AMÉLIE, riant.

Oh! c'est trop fort!... Je suis, moi, soumise ici à l'inquisition!... De peur de trahir mes secrets, je quitte la place, et je vais préparer pour le dîner une toilette digne de mes projets!... A revoir, mesdames.

Elle sort par le fond.



## SCENE VIII.

## LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

C'est une folle qui veut qu'on s'occupe d'elle, et dont on ne parlera peut-être que trop!... elle hésite encore entre les sottises qu'elle voit dans le monde, et les folies qu'elle lit dans les romans... mais ce n'est pas là une rivale pour vous, Marguerite.

MARGUERITE.

Je l'espère.

LA CHANOINESSE.

Et je parie, moi, qu'il n'y a entre vous et Albert que quelque mal entendu qu'un mot ferait disparaître, si vous vouliez!... mais pas de tristesse, ni de larmes!... les maris les regardent comme des reproches; cela leur déplaît, et quant au monde, il ne faut jamais qu'il se doute qu'une femme peut pleurer!... Il faut être gaie, avoir l'air heureux!... cela donne de la considération!... Voyez-moi!... on est persuadé que je ne désire rien avec mes magots et mes oiseaux empaillés... que cela suffit à mon cœur!... (*Elle soupire et prend la main de Marguerite.*) Mais croyez-moi, Marguerite, raccommodez-vous avec Albert!... Qu'avez-vous donc?

MARGUERITE, regardant par la fenêtre.

C'est lui! il vient ici... Laissez-moi, ma tante. Oui, je suivrai vos avis, et je disputerai, s'il est possible, le bien qu'on veut me ravir.

LA CHANOINESSE.

C'est cela!... jolie, bonne et l'aimant!... Mais vous êtes sûre du succès. (*A part, en sortant par la porte de droite.*) L'oncle trouvera sa nièce la plus heureuse personne du monde.

## SCENE IX.

## ALBERT, MARGUERITE.

Marguerite est debout à droite contre un fauteuil, et dans l'attitude d'une personne qui réfléchit.

ALBERT, entrant par le fond, un billet ouvert à la main, et sans voir Marguerite, il s'assied près de la table.

Que veut dire cet étourdi de Bour... de Beau-séjour? il m'écrit que, dans sa crainte d'être connu sous son véritable nom, il a été forcé de prendre le mien devant un monsieur Bonnard, ancien ami de son père!... Ah! je ne le démentirai pas! sa joyeuse amitié m'a fait du bien!... (*Apercevant Marguerite.*) Ah! vous étiez là!... et toute rêveuse!...

MARGUERITE.

Albert, je réfléchissais au malheur que j'ai d'être jeune.

ALBERT, souriant, et toujours assis.

C'est un malheur regardé généralement comme un bonheur.

MARGUERITE, très-gracieuse.

Quand il est passé peut-être?

ALBERT, souriant.

Et pourquoi cela?

MARGUERITE, de même.

C'est un si grand embarras de ne pas savoir au juste ce qu'il faut dire et faire pour...

ALBERT.

Pour?

MARGUERITE.

Pour être aimée.

ALBERT.

On le devine à tout âge.

MARGUERITE, avec coquetterie.

Et si l'on se trompait?

ALBERT, troublé par son regard.

Vous avez de l'esprit, Marguerite... vous avez des talens délicieux... la peinture, la musique...

MARGUERITE, allant à lui avec une joie enfantine.

Vous le savez? je n'ai donc pas perdu mon temps! Quel bonheur!

ALBERT, à part.

Elle est charmante!

MARGUERITE, de même.

Il a l'air de m'aimer un peu. (*Haut, avec amour et gentillesse.*) Les arts, a dit un poète, viennent du ciel pour charmer sur la terre celui qu'on aime.

ALBERT.

Marguerite!...

Il a pris sa main, puis il la laisse retomber.

MARGUERITE, étonnée.

Qu'y a-t-il? Oh! ne craignez pas que ma pensée se perde dans les nuages poétiques!... En votre absence, j'ai veillé sur les détails de la maison, Albert... j'ai donné des ordres pour des arrangemens intérieurs. (*Avec gaieté.*) Et vous ne savez pas ce qui est arrivé?

ALBERT.

Quoi donc?

MARGUERITE, gaiement.

Ne s'est-il pas trouvé que vous aviez eu juste les mêmes idées que moi? ma volonté, c'était la vôtre!... Oh! j'étais bien fière!...

ALBERT.

C'est moi qui suis heureux!

MARGUERITE.

Il en est ainsi dans les plus petits détails!... J'ordonne qu'on mette les plus belles fleurs sous les fenêtres de votre appartement... Vous aviez donné l'ordre, vous, qu'on les plaçât près du mien!... Et que je vous remercie encore, Albert, d'avoir, comme je le souhaitais, fait communiquer le joli pavillon du parc avec mon appartement!... j'y vais, chaque matin, lire et rêver... Oh! que je voudrais pouvoir faire pour vous tout ce que vous faites pour moi!...

ALBERT.

Ainsi, chère Marguerite, nous pensons ensemble.

MARGUERITE.

Quand vous parlez, cela me semble toujours



ainsi, même sur des choses auxquelles je n'avais jamais songé!... L'autre jour, la politique, la guerre, les affaires...

ALBERT, *souriant*.

Vraiment? vous vous occupez de la politique et des affaires publiques!... ce sera heureux pour la patrie.

MARGUERITE.

Ne vous moquez pas!... (*Elle s'appuie avec grâce sur son épaule, et dit tendrement.*) Tenez, il y a des mots qui prennent un sens pour moi quand vous les dites!... La patrie, par exemple! je l'aime à présent!... c'est le sol qui vous a vu naître, dont votre voix discute les intérêts, que votre courage défendrait, et où la gloire vous récompensera!... c'est le pays où vous vivez, où l'on vous honore, et où je vous aime!

ALBERT, *la pressant contre son cœur*.

Ma bien-aimée!

MARGUERITE, *riant*.

C'est ainsi pourtant que je comprends toute la politique.

ALBERT.

Les femmes n'ont pas besoin de l'entendre autrement.

MARGUERITE, *gaîment*.

Puis vous ne voyez en moi qu'une petite pensionnaire craintive!... Eh bien, savez-vous qu'en vous regardant parfois de ma fenêtre franchir à cheval de grands espaces, et gravir des montagnes escarpées, j'ai eu l'envie d'en faire autant?

ALBERT.

Vous?

MARGUERITE, *tendrement*.

Afin de ne pas vous quitter, et de vous arrêter au moment du péril... alors je me suis essayée en votre absence.

ALBERT.

Comment?

MARGUERITE.

Jérôme, le vieux palefrenier de votre père, m'a donné des leçons; je monte déjà très-bien, à ce qu'il dit, votre cheval Soliman.

ALBERT, *se levant*.

Ciel! il s'emporte quelquefois, et votre frayeur pourrait alors exposer votre vie.

MARGUERITE, *avec gentillesse*.

Vous voyez donc bien qu'il faut me laisser à vos côtés!... je n'aurais pas peur alors; et, s'il y avait de vrais dangers, oh! je craindrais tant pour vous que je ne penserais pas à moi.

ALBERT, *très-troublé*.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Puis, voyez, Albert!... Ah! vous détournez les yeux!... Mais regardez-moi donc! je me suis parée de vos présents. Cette coiffure vous plait-elle? ma robe est-elle jolie?

ALBERT, *avec amour*.

Bien moins que toi... si belle et si gracieuse!

MARGUERITE, *avec joie, lui prenant la main*.

Vrai?

ALBERT, *lui tenant la main dans les siennes, avec passion*.

Bien moins que tes yeux si beaux, que ton sourire charmant, que tes grâces ravissantes!... Mon Dieu! que je t'aim... (*Il recule dans le plus grand trouble.*) Mais je ne sais plus ce que je dis!... Ah! laisse-moi! ne me regarde pas ainsi! ne me dis pas: Regardez-moi!... ne me parle pas de ton amour! ne me dis rien qui me force à m'éloigner encore!...

MARGUERITE, *étonnée*.

Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? vous aurais-je déçu ou offensé sans le savoir?

ALBERT.

M'avoir offensé? toi, l'amour et la bonté même! toi, qui ne m'en veux pas quand tu peux me croire injuste et insensible!... toi, qui dois regretter d'avoir uni ton sort au mieux!

MARGUERITE.

Grand Dieu! chaque jour, au contraire, je bénis le ciel de ce qu'il m'a liée à vous!... c'est le bonheur!...

ALBERT.

Bonheur qu'un mot peut détruire.

MARGUERITE.

Quel malheur pouvez-vous craindre? êtes-vous persécuté? votre fortune, vos jours sont-ils menacés? Ah! dans mon ignorance de la vie, je ne sais pas même quels malheurs on peut éprouver! Pour moi, il n'y en a qu'un... ne plus vous voir!

ALBERT.

Et si c'était?...

MARGUERITE.

Quoi donc?

ALBERT.

C'est cruel à dire, Marguerite... mais il eût mieux valu pour tous deux ne pas nous rencontrer.

MARGUERITE, *vivement*.

Ah! comment pouvez-vous dire cela!...

ALBERT.

Pourtant, le serment que j'ai fait devant Dieu de te protéger et de te rendre heureuse, celui-là du moins, rien ne peut l'anéantir!... je le renouvelle ici du fond du cœur, et je ferai tout pour l'accomplir!... Désires-tu quelque chose?... veux-tu voir Paris et ses plaisirs?... veux-tu des fêtes, des voyages, des parures? que sais-je, moi! tout ce que peut souhaiter une femme? tout ce qui peut faire sa joie, ses plaisirs et son bonheur? le veux-tu? parle, parle! je te le donnerai!...

MARGUERITE, *étonnée*.

Comment?... mais ma joie, mes plaisirs, mon bonheur, est-ce que tout n'est pas dans votre amour, Albert? qu'est-ce que le reste auprès d'un tel bien?

ALBERT, *très-troublé*.

Ne dis pas cela, Marguerite... ne le dis pas!... car il peut y avoir un secret qui se place entre nous pour m'éloigner de toi.

MARGUERITE, *avec un cri d'effroi*.

Albert!



ALBERT, *allant à elle, avec passion.*

Mais non, non, c'est impossible !... Tu seras toujours là, près de moi... tu seras mon amie, ma compagne adorée, ma...

MARGUERITE, *se jetant dans ses bras.*

Oui, près de toi !... toujours sur ton cœur !... c'est là que je dois vivre et mourir !... (*Souriant.*) Oh ! comme tu m'avais fait peur !...

Elle essuie une larme.

ALBERT, *la repoussant.*

C'est toi qui m'effraies, Marguerite !...

MARGUERITE, *portant son mouchoir à ses yeux, à elle-même avec étonnement.*

Encore !... mais il y a quelque chose que je ne puis comprendre !... Et s'il s'éloignait en effet ?...

### SCENE X.

ALBERT, BONNARD, MARGUERITE.

BONNARD, *au fond.*

Une femme en pleurs !

Il s'arrête et n'est pas vu.

MARGUERITE.

Ah ! la pauvre Marguerite alors n'aurait plus personne sur la terre.

BONNARD, *s'avançant.*

Mais, parbleu si, vous auriez quelqu'un, car je suis là !

Mouvement d'Albert et de Marguerite.

MARGUERITE, *étonnée.*

Que dites-vous, monsieur ?

BONNARD.

Oui ! vous avez en moi un protecteur, un ami dévoué à Marguerite de Senneville.

MARGUERITE.

Vous savez mon nom ?

ALBERT.

Qui êtes-vous donc, monsieur ?

BONNARD.

Qui je suis ?... eh ! qu'importe ?... je trouve ici une charmante personne tout en larmes... moi, monsieur, je ne peux pas voir le malheur sans le secourir et le chagrin sans le consoler... et parce que les yeux sont beaux, ce n'est pas une raison pour les laisser pleurer !... au contraire. (*Il s'avance vers Marguerite.*) Je viens ici pour vous.

MARGUERITE.

Pour moi ?

BONNARD.

Oui, pour vous... Marguerite de Senneville, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Sans doute !

BONNARD, *à lui-même.*

C'est mon cœur qui la devine, et celui-là ne peut pas se tromper. (*À Marguerite, toujours un peu de côté pendant qu'Albert les examine.*) Votre mariage fut-il volontaire ?

MARGUERITE.

Oh ! oui.

BONNARD.

Mais déjà le chagrin l'a troublé ?

MARGUERITE, *reculant.*

Monsieur !

ALBERT.

L'indiscrétion de semblables questions...

BONNARD.

Je viens ici uniquement pour savoir ; il est donc juste que j'interroge quand je ne peux pas deviner... (*Regardant attentivement Marguerite.*) Avec quel plaisir je la regarde ! (*À Albert.*) C'est qu'elle est ma foi bien jolie, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Ah ! sans doute !

BONNARD, *allant à Albert.*

Voyez donc son embarras !... quelle charmante femme !... et quel dommage qu'elle ne soit pas heureuse !

ALBERT, *vivement.*

Ah ! vous avez raison, monsieur, personne mieux qu'elle ne mérite de l'être.

BONNARD.

J'avais vu cela sur son aimable physionomie... Je parie qu'elle a toutes les vertus.

ALBERT, *vivement.*

Et vous ne vous trompez pas.

BONNARD, *lui prenant la main.*

Merci, monsieur, pour ces bonnes paroles, et pour l'intérêt que vous montrez à cette jeune femme, cela vous a gagné ma confiance. (*À demi-voix.*) Tenez, entre nous, n'est-ce pas un malheur qu'on l'ait mariée à ce comte ?

ALBERT, *soupirant.*

Ah !

BONNARD, *à part.*

Je gagerais que celui-là n'est pas un grand seigneur, ça se voit tout de suite.

ALBERT, *à lui-même.*

Ah ! c'est ce M. Bonnard qui a pris Beauséjour pour moi.

BONNARD.

Pourquoi diable avoir été choisir le mari de cette jeune femme parmi les descendants de ces grands d'autrefois si frivoles et si dangereux ?... c'était risquer son bonheur... mais me voici pour la protéger, et même pour l'arracher, s'il le faut, au sort malheureux qui la menace.

MARGUERITE.

Ciel !

ALBERT.

Et de quel droit, monsieur, osez-vous ainsi vous ériger en censeur de la conduite des autres ?

BONNARD.

Monsieur, quand on a honorablement acquis par son travail une fortune qu'on emploie utilement, on a le droit de blâmer les folies des gens oisifs et inutiles ; quand on est honnête homme, on a aussi le droit de démasquer les actions qui ne sont pas honnêtes ; mais j'ai de plus que tout cela, monsieur, un droit incontestable... c'est que le seul intérêt qui reste à ma vie est placé aux mains d'un de ces hommes qui ont appris de



leurs pères à tout sacrifier à leurs plaisirs et à leurs passions, et je tremble, monsieur, que les vices de ses aïeux n'aient été transmis, avec leur héritage, au jeune comte de Saint-Méry.

MARGUERITE.

Oh !

ALBERT.

C'en est trop !... et...

BONNARD.

Ne vous emportez pas, monsieur.

ALBERT, *reprenant avec calme.*

Non !... c'est avec calme que j'oserais vous dire qu'il sied mal à un homme raisonnable d'attaquer ainsi en général les riches et les puissants d'autrefois. Avant de condamner sans pitié les torts du passé, regardez bien si le présent en est tout-à-fait exempt ! Mon Dieu, parce que les fortunes datent d'hier, sont-elles toujours bien acquises ?... parce qu'on ne paye pas magnifiquement ses folies, en est-on plus sage ? Parce que l'on condamne les duellistes, au lieu de se battre, en est-on plus noble ?... Si les manières sont plus grossières, couvrent-elles une plus rigide vertu ? et le luxe, les broderies et les parfums ne valaient-ils pas bien l'odeur de l'écurie et celle du cigare ?

BONNARD, *souriant.*

C'est possible !

ALBERT.

Laissez la passion accuser les grands d'autrefois ; la raison, monsieur, voit clairement que les plus petits les imitent bien vite dès qu'ils sont à leur place... Qu'un de vos jeunes républicains ait un peu d'argent, il achète des meubles Louis quinze, et singe des airs de Richelieu ! n'accusez donc des travers qui vous blessent que la faiblesse commune à tous... et s'il est des hommes comme vous, monsieur, qui gardent dans l'opulence toutes les idées généreuses, nous les en estimons d'autant plus que c'est réellement une vertu bien peu commune.

BONNARD.

Pour un homme de votre âge, voilà des paroles pleines de sagesse... mais, pour me comprendre, il faudrait savoir ce que le nom de Saint-Méry éveille de tristes souvenirs ; car jadis, parmi les amis du vieux comte, amis de plaisirs, bien entendu, il en fut un nommé Senneville.

MARGUERITE.

Mon père ?

ALBERT, *troublé.*

Senneville ?

BONNARD.

Senneville que de dangereuses amitiés ont perdu, monsieur !... Sa fille pourrait-elle m'apprendre au juste le sort de son père ?

MARGUERITE.

J'étais enfant, monsieur, quand mon père me fut subitement enlevé par un accident, m'a-t-on dit.

BONNARD.

Oni, par un duel !... avec quelque compagnon de ses folies, sans doute.

ALBERT.

Les années ont passé sur ce triste événement ; pourquoi donc en rappeler les détails devant sa fille ?

BONNARD.

C'est que sa fille devait, à la mort de son père, hériter d'une fortune considérable.

MARGUERITE.

Jamais !... Ma mère mourut sans ressources, et la charité seule a pris soin de mon enfance.

BONNARD.

Qui donc a ravi la fortune de Senneville ?

ALBERT, *très-ému.*

Était-il riche, en effet ?

BONNARD.

J'en ai la certitude !... Celui qui a tué Senneville, je ne le connais pas encore, mais je le connaîtrai.

ALBERT, *à part.*

Ah !

BONNARD, *étonné.*

Vous semblez interdit, monsieur !

ALBERT, *essayant de cacher son trouble.*

De vos étranges questions... de cette étonnante curiosité qui vous fait fouiller dans un passé que le temps a dû effacer.

BONNARD.

Et pourquoi, monsieur, le temps effacerait-il un crime dont la victime n'est pas vengée ?... Pourquoi les richesses de Senneville ne reviendraient-elles pas à son enfant ?... Pourquoi la honte et le malheur ne s'attacheraient-ils pas enfin au coupable qui a joui si long-temps de l'impunité ?... Est-ce parce que son nom serait noble, honoré, brillant ?... raison de plus pour lui arracher un masque d'honneur qu'il n'aurait pas le droit de porter.

ALBERT.

Monsieur !...

MARGUERITE, *à part.*

Comme Albert est ému !

ALBERT, *reprenant un peu de calme.*

Mais, pour jeter le trouble dans une famille et le scandale au monde, il ne faudrait pas, monsieur, écouter de vains bruits ou une aveugle haine... il faudrait même qu'un intérêt bien puissant...

BONNARD.

Ah ! l'intérêt le plus cher, le plus sacré me conduit, monsieur !... et pourtant, j'ai voulu voir, examiner, interroger !... J'ai voulu savoir tout ce qui regardait le malheureux Senneville et son enfant !... et j'en ai le droit, monsieur, car Senneville, c'était mon frère !... et cette femme, c'est ma nièce !

ALBERT.

Qu'entends-je ?

MARGUERITE.

Est-ce possible ?



BONNARD, *prenant Marguerite dans ses bras.*

Mon frère est mort, monsieur, et ma nièce est en pleurs!... Demander compte de la mort de Senneville et du bonheur de son enfant, voilà toute ma vie!... voilà pourquoi je suis venu!... pourquoi j'interroge!... pourquoi je reste!... cela vous suffit-il, monsieur?

ALBERT, *très-troublé.*

A moi comme à tous!... et cependant, avant d'initier le public à de terribles secrets, voudrez-vous me tout confier?... me parler à moi?... m'entendre?

BONNARD.

Sans doute!

MARGUERITE, *avec dignité.*

Je ne sais pas ce que je dois craindre, mais je dois attester ici que le comte de Saint-Méry m'a offert sa main, à moi pauvre fille orpheline! que j'ai promis à Dieu et à lui de le laisser à jamais disposer de mon sort!... que, bonheur ou malheur, j'accepte la destinée qu'il voudra me faire, et que je n'aurai point d'autre volonté que la sienne!

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

A son destin pour jamais asservie,  
Je lui promis amour et dévouement :  
Quand j'ai juré de lui donner ma vie,  
Croyez-le bien, j'ai compris mon serment!  
Où, le ciel, que pour lui j'implore,  
Me dit : sois là, s'il a besoin d'appui!  
Et le malheur me sera doux encore,  
Si le malheur me frappe auprès de lui!

BONNARD, *à lui-même.*

Ces mauvais sujets ont-ils du bonheur!... s'il y a une femme parfaite, c'est pour un mari qui la rend malheureuse!

## SCENE XI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Forster reçoit à l'instant un exprès de Paris apportant des lettres pour monsieur Bonnard.

BONNARD.

J'y vais, et bien vite!... ce sont peut-être les renseignements que j'ai demandés?... mais je vous les communiquerai, monsieur; car vous, du moins, vous me semblez calme et raisonnable.

ALBERT, *à part.*

Oh! j'en deviendrai fou!

BONNARD.

Je reviens, ma chère nièce!... Je vous l'ai dit, vous êtes maintenant mon seul intérêt dans le monde.

## SCENE XII.

MARGUERITE, ALBERT.

MARGUERITE, *qui a regardé Albert avec attention*  
Albert!...

ALBERT, *très-agité.*

Hélas! les événements sont-ils plus affreux encore que je ne le croyais?

MARGUERITE, *allant à lui et lui prenant la main.*

Albert, votre front est pâle et votre main tremblante?... vous souffrez?... Je ne vous demande pas votre secret... mais la présence de mon oncle vous trouble et vous effraie?... je devine qu'elle peut apporter du malheur!... et moi je ne connais dans ce monde que vous seul!... Eh bien, fuyons!... partons ensemble!... à l'instant!... Vous m'avez donné un rang et de la fortune... mais vous pouvez bien plus encore!

ALBERT.

Comment?

MARGUERITE.

Laissez-moi, près de vous, partager vos chagrins et vous en consoler!... Et s'il fallait braver les dangers, la misère, Albert, j'aurais fait un bel échange!... je n'étais que riche, je serais heureuse!

ALBERT.

Ah! si je n'avais à supporter que des infortunes ordinaires, que tu les effacerais vite!... mais mon cœur, depuis un mois, lutte à tes côtés entre un devoir qui commande et une passion violente qui m'agite!

MARGUERITE, *à part, avec angoisse.*

Ah! c'était donc vrai?

ALBERT.

Long-temps j'hésitai avant d'initier votre cœur si pur à de tristes et coupables événements!... Vous ne savez de la vie, Marguerite, que ses rêves doux et tendres!... que ce qu'elle a d'idéal! car vous en êtes encore à l'espérance sur toutes choses; et il m'était cruel de détruire en un jour tant de belles illusions!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc à dire?

ALBERT, *hésitant.*

Puis j'avais espéré que nous pourrions rester ainsi ensemble; que l'éclat d'un nom honorable, les plaisirs du monde et mon amitié pourraient rendre votre existence brillante et heureuse!... mais la curiosité froide et cruelle de ce qui nous entoure, l'arrivée de ce parent qui vient chercher une vérité qu'il eût fallu cacher... enfin une crainte nouvelle et terrible... mon nom que je crus sans tache, qui doit l'être, j'en suis sûr!... qu'aucune action de ma vie n'a pu flétrir!... eh bien, s'il était attaqué... déshonoré?...

MARGUERITE.

Grand Dieu!...

ALBERT.

Que t'aurais-je donc apporté, Marguerite, à toi dont la vie devait être heureuse et paisible? à toi dont le cœur a besoin de tendresse et d'amour!... je t'aurais apporté un cœur agité, combattu, qui renferme un secret cruel!... puis je t'aurais donné un nom dont tu rougirais... et peut-être une fortune qui ne m'appartient pas?... ah! c'est affreux!



MARGUERITE.

Arrêtez, Albert!... Et que m'importe un rang et une fortune?... Mais vous aviez raison... j'en suis encore aux rêves et aux illusions, car je croyais que mon mari serait heureux de mon amour!... que cela suffirait à son bonheur comme au mien!... enfin que j'en serais aimée comme je l'aimais!

Elle s'assied et se cache la tête dans les mains en pleurant.

ALBERT, *allant à elle.*

Ah! je dois tout vous dire!... sachez donc...

## SCENE XIII.

MARGUERITE, ALBERT, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, *riant.*

En tête à tête depuis plus de deux heures?... c'est trop!... Il y a dans le salon vingt personnes qui vous attendent.

ALBERT.

Moi?

LA CHANOINESSE.

Ce sont mes invités!... Albert, allez-y bien vite... Je dis un mot à votre femme, et nous vous rejoignons.

ALBERT.

Oui, je sors en effet, mais ne comptez pas sur moi pour recevoir en ce moment!... (*A part, en sortant.*) Ah! voyons ce qu'il me faudra faire.

Il sort par la porte de gauche.

## SCENE XIV.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

Comment? elle pleure encore après deux heures de tête à tête?

MARGUERITE.

Je comprends tout enfin... Il ne m'aime pas!

LA CHANOINESSE.

Ah! je le renierais pour mon neveu!

MARGUERITE, *d'un ton confidentiel.*

On dit que son père jadis eut aussi de grands torts?... quels sont-ils?

LA CHANOINESSE.

S'il faut l'avouer, mon frère ne fut pas un mari bien fidèle.

MARGUERITE.

Il aimait une autre femme que la sienne?

LA CHANOINESSE.

Hélas! il les aimait toutes.

MARGUERITE, *reculant.*

Ah! c'est affreux!...

LA CHANOINESSE.

Oui!... mais n'en aimer aucune, c'est...

MARGUERITE, *confidentiellement et avec vivacité.*

Ah! si Albert, en effet, n'en aimait aucune,

rien ne serait désespéré!... mais il parle de secret... de passion combattue... que vous dirai-je? ce que je voulais vous cacher ce matin, eh bien, mon chagrin me l'arrache!... Depuis un mois, Albert me fuit; il n'est jamais seul avec moi!

LA CHANOINESSE.

Par exemple!...

MARGUERITE.

S'il est touché de ma tristesse, et semble parfois m'aimer, l'instant d'après il paraît me haïr!

LA CHANOINESSE.

Vous haïr?...

MARGUERITE.

Son amour, il l'avait sans doute promis, donné à une autre avant de me connaître, et il va la trouver pendant que seule ici je passe mon temps à pleurer!... mon cœur éprouve tous les tourments de l'abandon et de la jalousie!... mais qui aime-t-il?... où est-elle?... moi, qui ne savais qu'aimer, je sens que je puis haïr celle qu'il aime!... oui, j'ai de la colère, de la haine!... je suis jalouse enfin... et j'aurais du plaisir à me venger!

## SCENE XV.

MARGUERITE, BONNARD, LA CHANOINESSE.

BONNARD, *qui a entendu la dernière phrase.*

Vengez-vous donc!... Ils sont ensemble, je les ai surpris!...

MARGUERITE, *très-agitée.*

Qui donc?

BONNARD.

J'allais chercher Forster, quand je vois le comte de Saint-Méry accourir et entrer mystérieusement dans un pavillon ici près, sur les pas de cette jeune femme qui, ce matin, paraissait si mécontente de me trouver ici avec lui.

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Amélie!... ô mon Dieu!...

BONNARD.

Et moi, sans prendre le temps de m'informer des nouvelles que j'attendais, je les enferme, je viens vous avertir, et je laisse à la porte du pavillon Forster indigné et appelant des témoins de ce rendez-vous.

MARGUERITE, *passant au milieu.*

Mais elle serait perdue cette femme!

LA CHANOINESSE, *à Bonnard.*

Ce que vous avez fait là est tout-à-fait sauvage, et depuis deux ans que M. Forster est à Paris, je le croyais plus civilisé.

BONNARD.

Laisser en pleurs une charmante personne pour aller trouver une autre femme!...

LA CHANOINESSE.

C'est vrai, cela est très-mal!



**MARGUERITE**, *prenant très-vivement la main de la Chanoinesse, et parlant avec une grande agitation.*

Taisez-vous!... Ne voyez-vous pas que mon cœur bat avec violence?... que ma main tremble et que mes yeux sont pleins de larmes?... Ah! vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être jalouse?... Vous ne savez pas qu'on peut devenir cruelle et méchante quand on souffre ainsi; et que cette femme peut perdre à la fois par un éclat sa réputation et son repos pour toujours?

**LA CHANOINESSE.**

Elle!... votre amie!... oh! c'est affreux!

**MARGUERITE.**

Dites-moi donc, au contraire, ce qui peut l'excuser!... dites-moi qu'elle n'est qu'étourdie et imprudente!... Dites-moi bien plus; dites que c'est lui qu'elle aime!... lui qu'on ne peut s'empêcher d'aimer!... afin que je l'excuse, que je lui pardonne et que je la sauve!

**BONNARD.**

Que dites-vous?

**LA CHANOINESSE.**

Ah!... voilà qui est bien!

**MARGUERITE**, *comme ayant l'air de se souvenir, et allant près de la porte de la chambre.*

Non!... ni Albert, ni Amélie n'auront à rougir devant personne!

**BONNARD.**

Quand je le disais!... les femmes aiment toujours ceux qui les rendent malheureuses.

**MARGUERITE**, *à Bonnard.*

A présent, allez retrouver M. Forster, entrez avec lui, si vous voulez, dans le pavillon!

**BONNARD.**

Sans doute il a déjà rassemblé bien du monde devant la porte.

**MARGUERITE.**

Raison de plus!... Allez, je vous en prie, sans questions... sans retard!..

**BONNARD.**

Je ne comprends pas!

**LA CHANOINESSE.**

Eh bien! il faut obéir sans comprendre!... C'est la seule obéissance dont sachent gré les dieux, les rois et les femmes!

*Elle pousse Bonnard vers la porte du fond.*

**BONNARD**, *sortant.*

Allons!

**MARGUERITE**, *elle a ouvert la porte de sa chambre très-vite, avant d'entrer.*

Et vous, ma tante, éloignez-vous!... Une porte masquée conduit, par une galerie, de ma chambre au pavillon... qu'Amélie ne trouve personne ici

en y arrivant!... moi-même je m'éloignerai dès que j'aurai ouvert et qu'ils connaîtront leur danger!...

*Elle entre vivement dans sa chambre.*

## SCENE XVI.

**LA CHANOINESSE**, *seule.*

Quelle femme!... Mais aimez donc votre mari! Ayez la beauté et les vertus d'un ange pour rencontrer un infidèle!... Décidément, c'est un bonheur de n'être pas mariée! (*Elle soupire.*) Éloignons-nous comme elle le désire... car je l'entends!

*Elle sort par le fond, pendant qu'on voit la porte de la chambre de Marguerite se rouvrir doucement.*

## SCENE XVII.

**ALBERT, MARGUERITE.**

**MARGUERITE**, *regardant.*

N'y a-t-il personne?

Après avoir jeté ses regards sur la scène, elle se tourne vers sa chambre; en ce moment, la porte latérale vis-à-vis s'ouvre et Albert en sort. Marguerite le voit et son étonnement la force à s'appuyer sur un siège.

**MARGUERITE**, *poussant un cri de surprise.*

Ciel!... Albert ici!...

**ALBERT**, *indiquant la chambre d'où il sort.*

Oui... là!... je n'ai pas quitté cette chambre.

**MARGUERITE.**

Ah!...

*Elle se laisse aller sur le siège.*

**ALBERT**, *avec passion.*

J'ai tout entendu!... que de vertu!... que d'amour et de dévouement pour celui que du devais croire ingrat!... Ah! tu es un ange, Marguerite!...

*Il tombe à genoux devant elle.*

**MARGUERITE**, *avec émotion et joie.*

Mon Dieu!... m'aimerait-il donc?

**ALBERT.**

Est-ce qu'il est possible que j'en aime une autre, et que mon amour ne soit pas à toi seule?

**MARGUERITE**, *avec transport.*

Ah!... que je suis heureuse!

En ce moment, Beauséjour paraît à la porte de la chambre de Marguerite : il voit ce qui se passe.

**BEAUSÉJOUR.**

Albert!...

Albert se lève vivement, s'éloigne de Marguerite qui se lève aussi; Beauséjour reste à la porte de la chambre, le visage tourné vers la coulisse comme pour empêcher quelqu'un d'entrer : la toile tombe.



## ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'aux deux premiers actes.

## SCENE PREMIERE.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE.

Au lever du rideau, Marguerite est assise à droite du public ; près d'elle, à sa gauche, Amélie est assise sur un siège plus bas, et la Chanoinesse se tient debout à sa droite : Marguerite a sur ses genoux un album ouvert dans lequel les deux autres femmes jettent les yeux de temps en temps durant la scène. De l'autre côté du théâtre, près de la table où sont restées les curiosités de la Chanoinesse, au deuxième acte, Beauséjour est assis et Forster est debout à son côté. Ces deux groupes sont séparés par toute la largeur du théâtre.

LA CHANOINESSE, *se penchant vers les deux femmes et indiquant le projet d'isoler les deux hommes de leur conversation.*

Il paraît que M. Bonnard lit dans le parc les lettres qui viennent de lui arriver de Paris, qu'Albert est occupé à écrire dans sa chambre, et que nous pouvons causer ici comme si nous étions seules... M. Forster est si sérieux, et M. Beauséjour si étourdi, que nous avons bien fait de les bannir!... Nous ne parlerons pas de la journée à M. de Beauséjour, pour le punir d'avoir compromis M<sup>me</sup> Beauval.

AMÉLIE, *riant.*

Et moi qui n'avais rien vu de dangereux dans ce rendez-vous!... on fait comme cela mille imprudences, parce qu'on ne vous instruit pas du tout de ces choses-là dans les couvents.

MARGUERITE, *riant.*

Folle!... veux-tu donc qu'il y ait une classe...

LA CHANOINESSE, *riant.*

Pour traiter des rendez-vous, peut-être?

MARGUERITE, *posant sa main sur la tête d'Amélie.*

Ah! si cette bonne tête-là pouvait être aussi raisonnable qu'elle est jolie!... Mais il y a là un peu de folie, vraiment!

AMÉLIE.

Tu me donneras de la raison, toi qui en as pour deux.

MARGUERITE.

Non!... mais, en ce moment, j'ai de la joie au cœur à en vouloir donner à tout ce qui m'entoure!... Et je souhaiterais tant que tu fusses heureuse, toi!...

LA CHANOINESSE.

Si M<sup>me</sup> Beauval s'ennuie, que ne se fait-elle une collection de choses curieuses, au lieu de faire des coquettries?... Mon Dieu, le temps,

la peine et l'argent qu'elle emploierait à se procurer des magots et des perroquets, ne seraient pas perdus!... cela lui resterait toute la vie!... tandis que les adorateurs sont de beaux oiseaux de passage, dont il ne reste pas même une plume!... et, du moins, on ne se compromet pas avec les oiseaux empaillés.

Les trois femmes rient.

BEAUSÉJOUR, *à Forster en souriant.*

Il paraît que là-bas on conspire contre nous?... la tante est le chef de la conspiration : c'est une vieille rancune.

FORSTER, *très-grave et très-froid.*

Vous plaisantez toujours, monsieur, même avec les choses les plus sérieuses : la haine ou l'amour des femmes, leur bonheur et leur réputation!... Aux États-Unis, nous ne plaisantons pas avec cela.

BEAUSÉJOUR.

Oh! vous ne plaisantez avec rien!... mais votre gravité américaine ne veut-elle donc pas comprendre que c'est justement à ce qui est triste qu'il faut mettre de la gaieté? Ainsi, voyez!... ces dames me boudent, elles veulent que je reste là, loin d'elles, tout seul... j'ai essayé de m'approcher... Oh! (*Il fait signe qu'on l'a repoussé.*) Si je demandais pardon, on refuserait...

LA CHANOINESSE, *de loin.*

Certainement! c'est très-sérieux!

BEAUSÉJOUR, *bas à Forster.*

Aussi, j'en ris.

LA CHANOINESSE, *de loin.*

Une femme se compromet en vous permettant de venir près d'elle.

BEAUSÉJOUR, *bas à Forster.*

Avant un quart d'heure, elles auront toutes trois quitté leur place pour se rendre à mes côtés.

FORSTER, *haut et très-grave.*

Oh! oh!... je parie cent louis que cela ne sera pas.

BEAUSÉJOUR.

Je tiens!... et je ne demande même que cinq minutes.

FORSTER.

Alors, je parie deux cents louis.

BEAUSÉJOUR, *lui serrant la main.*

Merci!



LA CHANOINESSE, aux femmes.

Quel est donc ce pari que monsieur est si sûr de gagner ?

BEAUSÉJOUR, très-haut.

Oui, mon cher monsieur Forster, toutes les choses rares qui sont sur cette table, tout ce que vous avez apporté d'Amérique, en y comprenant vos millions, ne vaut pas ce que j'ai dans ma poche.

FORSTER.

Bah !...

BEAUSÉJOUR.

M. du Sommerard n'a rien de pareil dans sa collection, et la marquise de Montade prétend qu'elle se brouillera avec moi, si je ne le lui donne pas pour la sienne.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que cela peut être ?

Beauséjour prend dans sa poche un petit portefeuille, en tire un papier plié en quatre, l'ouvre et montre une mèche de cheveux.

FORSTER.

Une mèche de cheveux !

LA CHANOINESSE.

De qui donc ?

Elle s'avance un peu et cherche à voir.

BEAUSÉJOUR.

Une mèche de cheveux d'un des Templiers brûlés sous Philippe-le-Bel !... authentique !... Regardez plutôt !... puis voilà un papier qui le prouverait, si cela pouvait avoir besoin de preuves !

LA CHANOINESSE, s'approchant.

Monsieur de Beauséjour, apporter ici pareille chose est bien obligeant !

FORSTER, la voyant s'approcher.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et d'une !...

LA CHANOINESSE, regardant les cheveux.

Comme ils sont conservés !... on ne dirait pas qu'ils datent de si loin !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Je le crois bien ! ( Il a abandonné la mèche à la Chanoinesse qui l'examine : il tire la Mode de sa poche. ) Voilà le dernier numéro de la Mode !... La gravure est justement la toilette qu'avait hier soir M<sup>me</sup> de Léville, et qui a tant fait parler quand elle a été sortie de chez M<sup>me</sup> de Belmare. AMÉLIE, qui s'est levée au nom de M<sup>me</sup> de Léville, et qui accourt.

Elle a parfois des toilettes si bizarres ! voyons donc !

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et de deux ! ( Il laisse la Mode entre les mains d'Amélie et tire un autre journal de sa poche. ) Ah ! ce journal est pour Albert qui veut savoir où l'on souscrit pour les incendiés de la Creuze !... Ce diable d'Albert, je ne sais pas comment il

fait, il a toujours de l'argent pour tous les malheureux ! ( Marguerite s'est levée au nom d'Albert, et elle s'approche à mesure que Beauséjour en parle. ) Il n'y en a guères comme lui !... ordinairement, ceux qui sont généreux n'ont pas d'argent, et ceux qui ont de l'argent ne sont pas généreux !... Mais Albert ! oh ! c'est un homme à part !... je ne connais personne de meilleur et de plus parfait au monde !

MARGUERITE, arrivée tout près de Beauséjour et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

N'est-ce pas ?

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et de trois ! ( Haut en se levant. ) Vous étiez là, madame ? ( Il rit. ) Eh bien ! monsieur Forster ?..

FORSTER.

Vous avez gagné !...

Il prend gravement dans sa poche un paquet de bank-notes.

LA CHANOINESSE.

Comment ?... qu'a donc gagné M. de Beauséjour ?

FORSTER.

Le pari qu'il avait fait qu'après l'avoir repoussé quand il allait près de vous, mesdames, vous arriveriez toutes trois près de lui !

LES TROIS FEMMES, en s'éloignant.

Ah !...

FORSTER, lui donnant la bourse.

Voilà votre somme !

BEAUSÉJOUR.

Merci ! J'en achèterai le petit alezan dont Rodolphe d'Harcourt veut se défaire. Ces jeunes gens de la haute société me vendent tous leurs mauvais chevaux pour un peu de bonne amitié qu'ils me donnent, et ils croient que je ne m'en aperçois pas !... Ils se trompent ! j'ai mis cela dans le chapitre des dépenses perdues !...

AIR de la Robe et les Bottes.

Mais cet argent sitôt que je parie,

Je suis sûr de le ressaisir :

Pour moi c'est une économie,

Et pour Forster c'est un plaisir :

A me duper en riant on s'essaie,

Je fais semblant d'être dupe en effet,

J'achète..... mais c'est lui qui paie,

Et tout le monde est satisfait.

FORSTER, très-grave.

Il plaisante toujours !

BEAUSÉJOUR.

Au reste, il est juste que vous payez aujourd'hui pour le mauvais tour que vous nous aviez joué en nous amenant cette espèce d'Iroquois arrivé des bords du lac Ontario... M. Bonnard !

Les femmes qui causaient ensemble se rapprochent.

MARGUERITE.

Que dites-vous de M. Bonnard ?

BEAUSÉJOUR.

Je dis que, grâce à Dieu, nous en sommes débarrassés, il est parti !



LA CHANOINESSE.

Parti, lui? Oh! vous ne le connaissez pas!

BEAUSÉJOUR.

Comment?

FORSTER.

Sans doute!... Il va passer plusieurs jours au château. Tenez, demandez plutôt à M. le comte Albert que voici.

## SCENE II.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, ALBERT, MARGUERITE, AMÉLIE, LA CHANOINESSE.

Albert arrive pâle, triste et rêveur, par la porte à gauche du public.

BEAUSÉJOUR, allant à lui.

Albert, je prends la poste et je vous rends votre nom que j'ai un peu compromis peut-être pendant les deux heures où je l'ai porté pour M. Bonnard. Puisque cet individu s'installe ici, moi je n'ai rien de mieux à faire que d'en sortir.

ALBERT.

Mon ami, je veux vous parler.

MARGUERITE, très-gracieuse.

Mais que ce soit pour retenir M. de Beauséjour, Albert!... c'est votre ami!... il vous connaît dès l'enfance, et sait bien vous apprécier!... puis sa gaieté vous distraira!... Je veux que tout le monde ici s'amuse et soit content!... Venez, mesdames! M. Forster vous accompagnera... ces deux messieurs causeront ici, et moi je vais chercher M. Bonnard.

ALBERT.

Que lui voulez-vous?

MARGUERITE, étant déjà près de la porte, fait passer les deux autres femmes, puis elle revient à Albert et lui dit à demi-voix.

Je veux lui dire, à lui qui m'a vue pleurer, que sa nièce est la plus heureuse femme qu'il y ait sur la terre.

Elle le quitte très-vite et sort avec Forster sur les pas des autres.

## SCENE III.

BEAUSÉJOUR, ALBERT.

ALBERT.

Sa gaieté me fait mal, car il faudra la détruire!... il faudra voir encore couler ses larmes!... Notre situation devient, de jour en jour, plus difficile, et l'arrivée de M. Bonnard la rend même impossible.

BEAUSÉJOUR.

M. Bonnard? Ah çà! ce diable d'homme est donc ici pour le malheur de tout le monde?...

ALBERT.

Il a connu mon père.

BEAUSÉJOUR.

Je le sais bien!... Mais, parbleu, ne s'avise-t-il pas aussi d'avoir connu le mien... le père Bourichon, et de chercher partout le fils!... C'était bien la peine de quitter les habitants du Nouveau-Monde pour s'informer de ceux de la rue du Petit-Lion!... Que diable! il n'y a plus de Bourichon!... la race en est éteinte!... et celle des Beauséjour commence!... (D'un ton sérieux et inquiet.) Mais, Albert, que s'est-il passé? vous souffrez?

ALBERT.

Pouvez-vous donc vous en étonner, vous à qui j'ai tout confié!...

BEAUSÉJOUR.

En effet, cette conviction où vous êtes que Marguerite de Senneville est votre sœur...

ALBERT.

Et ce M. Bernard, savez-vous qui il est, lui?

BEAUSÉJOUR.

Je sais que c'est un homme insupportable.

ALBERT.

C'est l'oncle de Marguerite, le frère de M. de Senneville!

BEAUSÉJOUR.

Bah!

ALBERT.

Il sait que ce frère périr dans un duel, mais il ignore encore la main qui l'a frappé, et il écrit partout pour s'informer...

BEAUSÉJOUR.

Il a donc la rage des informations?

ALBERT.

Et il vient de recevoir des lettres qui sans doute lui auront tout appris!... C'est un homme honnête!... je l'ai jugé tel dès le premier abord, et je viens de savoir par M. Forster qu'on citait sa bonté et la loyauté de son caractère... mais il a cette brusque franchise de la probité bourgeoise... il fera une esclandre que je voudrais éviter.

BEAUSÉJOUR.

Si je vous suis utile, Albert, disposez de moi! je resterai.

ALBERT.

Merci!

BEAUSÉJOUR.

Mon dévouement est tel, que pour vous j'affronterai plus que la mort... j'affronterai, je crois, le nom de Bourichon!

ALBERT.

Déjà ce que vous aviez imaginé comme une plaisanterie a servi des intérêts bien graves!... Ne me connaissant pas sous le nom du comte de Saint-Méry, il m'a vu sans défiance, et j'ai su ce qui nous menace... Je veux lui parler encore ainsi sans en être connu... puis me décider enfin au sacrifice que ce retour m'imposera.

BEAUSÉJOUR.

S'il ne s'agit que de continuer à m'appeler le comte de Saint-Méry, ça me va on ne peut mieux! il faut même que je prenne garde de ne pas trop m'y habituer!... (Il regarde par la fenêtre.) Albert, j'aperçois notre ennemi commun se dirigeant



de ce côté... je crois devoir m'éloigner. Comme il a l'air sombre, agité!... Je crains vraiment de vous laisser seul avec lui.

ALBERT, lui prenant la main.

Ah! ce n'est pas lui que je crains!... Laissez-moi!... Plus tard peut-être j'aurai recours à votre amitié, lorsqu'enfin j'aurai résolu quelque chose pour l'avenir. (*Beauséjour sort.*) L'avenir qui eût été si doux avec son amour!... si beau avec un nom honorable et qui eût pu devenir glorieux!... Et rien!... rien!... C'est lui!...

#### SCENE IV.

BONNARD, ALBERT.

BONNARD.

Je vous cherchais, monsieur.

ALBERT.

Et moi, je vous attendais.

BONNARD.

Merci... car vous avez tout de suite gagné ma confiance par l'intérêt que vous semblez prendre à ma nièce. Puis, monsieur, il faut dire la vérité, chacun ici, dans mon propre pays, m'est aussi inconnu que vous!... C'est une triste chose que d'avoir été vingt ans absent!... Dans ce temps-ci, où tout va si vite, on ne retrouve plus même les monuments et les rues à leur place! jugez donc des hommes!... Ceux qui ne sont pas morts ne se souviennent plus que j'existe!... Quelques affaires m'avaient lié avec Forster aux États-Unis, et je l'ai retrouvé à Paris, où, sans lui, je n'aurais su à qui m'adresser... à Paris, monsieur, où je suis resté pendant les trente premières années de ma vie, et où pourtant aucun ami ne m'attendait... où il n'y a pas un foyer où ma place soit marquée... où il n'y a pas eu, monsieur, un seul de mes compatriotes qui ait pu me tendre une main amie à mon arrivée.

ALBERT.

Ah! ce que vous dites là...

BONNARD.

Est bien triste, monsieur!

ALBERT.

Pour ceux dont le cœur est, comme le vôtre, plein de bonté. Car je vous connais déjà, monsieur, et quoique je vous sois inconnu, quoique mon âme soit bien troublée en ce moment, et que nous nous voyons pour la dernière fois...

BONNARD.

Comment?

ALBERT.

Il ne sera pas dit qu'un homme de bien, estimé à l'étranger pour ses travaux et sa probité, sera rentré dans ce pays qui nous est commun sans qu'un de ses compatriotes ait béni son retour!... Donnez moi votre main, monsieur, et que votre vie soit heureuse dans notre patrie... que je vais, moi, quitter peut-être pour toujours.

BONNARD, prenant sa main avec effusion.

AIR de Yelva.

Ah! je l'accepte avec reconnaissance!  
De l'abandon j'ai trop long-temps gémi;  
Et grâce à vous, après vingt ans d'absence  
Je serre la main d'un ami!  
J'ignore encor de quel nom l'on vous nomme;  
Mais des chagrins qui déchirent son cœur,  
Votre bonté console un honnête homme....  
Son amitié vous portera bonheur!

ALBERT.

Maintenant, monsieur, qu'avez-vous à dire? ces lettres que vous avez reçues?...

BONNARD, tirant des papiers de sa poche.

Ce qu'elles contiennent, monsieur, est de nature à me décider à emmener ma nièce dès aujourd'hui.

ALBERT.

Comment?

BONNARD.

Ce que j'ai vu du fils, ce que j'ai appris du père, et que le fils doit savoir... (*Mouvement d'Albert.*) Oui, monsieur, il doit le savoir... et vous n'en douterez plus quand tout vous sera connu... m'a montré ce qu'il me reste à faire. Moi, monsieur, je ne suis pas de ces gens du grand monde qui, dès l'enfance, ont appris à se contraindre; qui savent sourire à ceux qu'ils détestent, et qui peuvent parler à ceux qu'ils méprisent!... C'est mon âme qui s'exprime dans mes paroles, et je ne pourrais revoir le comte de Saint-Méry que pour lui montrer vivement mon indignation et ma colère... Car ce que j'ai à dire est terrible, monsieur... S'il le prenait en riant, je ne sais pas ce dont je serais capable... et s'il avait, lui, assez de cœur pour sentir sa situation...

ALBERT, très-vivement.

Alors, monsieur?...

BONNARD.

Ma foi, je ne sais pas si, moi, j'aurais le courage de le lui dire en face.

ALBERT.

Que voulez-vous donc faire?

BONNARD.

Je veux... je veux lui écrire!... Aidez-moi, monsieur... c'est un service d'ami que je vous demande!... Il faut avant tout que j'emmène ma nièce!... Plus tard, justice sera faite à chacun. (*Il va près de la table où se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.*) Mais voyez, monsieur! ma main tremble, et mes yeux troublés me refusent le service. Auriez-vous la bonté d'écrire pour moi?

ALBERT.

Que j'écrive?...

BONNARD.

En mon nom et sous ma dictée, au comte de Saint-Méry... pour lui apprendre les raisons qui vont me faire à l'instant même entraîner Marguerite loin de lui.

ALBERT, à part, en passant près de la table.

Ah! il n'en a que trop appris!



BONNARD.

Vos conseils m'aideront.

ALBERT, *qui se place à la table, d'un air résigné et abattu.*

Me voilà prêt, monsieur !

BONNARD, *dictant.*

« Monsieur, Senneville était mon frère ; il se lia avec le comte Hermann de Saint-Méry, » votre père, qui fut pour lui un mauvais génie. »

ALBERT, *s'interrompant.*

Monsieur !

BONNARD.

Il faut bien que je lui dise tout cela !... Continuez, je vous prie. (*Il dicte.*) « D'abord, il se ruina » avec lui... »

ALBERT, *s'interrompant.*

Mais, monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Plus tard, Senneville revenait en France » avec un million en portefeuille... »

ALBERT.

Monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Senneville ne rentra pas dans sa maison !... » il fut tué et dépouillé... par le comte de Saint-Méry !... »

ALBERT, *se levant avec violence.*

Cela n'est pas vrai !... cela n'est pas possible, entendez-vous ?... Et moi, monsieur, je n'écirai pas, je n'écirai jamais un pareil mensonge.

BONNARD, *reculant étonné.*

Qu'avez-vous ?

ALBERT, *très-vivement.*

Ce que j'ai, monsieur ?... c'est que devant une pareille accusation il ne m'est plus permis de me taire !... c'est que je dois défendre l'honneur du comte de Saint-Méry au péril même de ma vie !... c'est que je suis son fils, monsieur !

BONNARD.

Vous ?

ALBERT, *plus calme.*

Oui, c'est moi, monsieur, qui suis le comte Albert de Saint-Méry ; c'est moi qui ai recueilli son héritage... moi qui suis l'époux de votre nièce.

BONNARD, *très-troublé.*

Vous qui tout-à-l'heure me tendiez une main amie ?... vous, avec cette figure, cette bonté ?... Mais comment cela peut-il se faire ?... je ne sais plus vraiment ce que je dois penser.

ALBERT.

Une erreur, où je ne suis pour rien, vous a fait prendre un de mes amis pour moi, et au moment de vous détromper, je vous ai vu tellement irrité contre le nom que je porte, que j'ai voulu attendre un instant plus favorable pour m'expliquer... mais devant une accusation comme la vôtre, je n'ai pas pu me taire plus long-temps... Oui, je le répète, c'est moi qui suis l'époux de Marguerite.

BONNARD.

O mon Dieu !

ALBERT, *avec une profonde douleur.*

Ce ne fut qu'après avoir uni son sort au mien que j'appris ce duel... (*Bonnard fait un geste de doute.*) Oui, monsieur, ce duel... si funeste... où mon père fut le plus malheureux peut-être.

BONNARD, *à lui-même, un peu sur le devant.*

Sa profonde douleur m'embarrasse, et je n'ose plus soutenir... ce dont je suis bien certain pourtant !

Il indique les papiers qu'il tient.

ALBERT.

Et maintenant, monsieur, je ne m'opposerai pas à votre volonté !... Vous pourrez... emmener votre nièce quand vous le voudrez !... avant même que vous fussiez arrivé, j'avais déjà pensé à une séparation... nécessaire... c'était mon projet !

BONNARD, *étonné.*

Ah !

ALBERT.

Il est inutile, monsieur, de revenir sur un passé cruel... (*Avec émotion.*) Marguerite sera libre, son sort à elle peut encore être heureux... je l'espère !

BONNARD, *très-étonné.*

Mais Marguerite ne serait plus qu'un enfant dépouillé de son héritage... une femme repoussée par son mari et votre fortune...

ALBERT, *l'interrompant.*

Arrêtez, monsieur !... votre volonté était d'abord d'emmener à l'instant votre nièce, et vous savez que mon devoir est d'y consentir... Quant à ma fortune, à moi, elle s'élève juste à la somme dont vous dites que votre frère fut dépouillé...

BONNARD.

Dans ces lettres, où s'en trouve une de sa femme, qui m'a déchiré le cœur... les preuves existent, monsieur, que Senneville était bien porteur de cette somme, et ces preuves pourront servir devant les juges.

ALBERT.

Servir à quoi, monsieur ? à déshonorer la mémoire de mon père et le nom que je porte ?... Ah ! vous ne me connaissez pas, si vous croyez que je laisserai trainer devant les tribunaux, pour le discuter publiquement, un honneur dont je n'ai jamais permis à personne de douter !... j'aime mieux la pauvreté qu'un pareil éclat !... d'ailleurs, qu'ai-je besoin de fortune à présent ? en m'éloignant, monsieur, j'ordonnerai que tout ce que je possède au monde soit remis entre vos mains pour le donner à votre nièce... Maintenant, excusez-moi, monsieur, je me retire !... supporter plus long-temps un pareil entretien est au-dessus de mes forces.

Il sort par la porte à gauche du public.



## SCENE V.

BONNARD, *seul.*

Et des miennes aussi... Qu'est-ce que j'ai entendu?... qu'est-ce que j'ai dit?... Quoi! c'est là le comte Albert de Saint-Méry?... Le père était un grand vaurien, c'est vrai, mais je crois, ma parole d'honneur, que le fils est encore plus honnête homme que le père n'était coquin!... en l'écoutant, j'oubliais tous mes désirs de vengeance. Esprit, raison, bonté, noblesse de sentimens et d'idées, il a tout, ce jeune homme!... Ma nièce pourrait être heureuse avec lui... et ma foi... Mais ce projet de séparation formé même avant mon arrivée... il ne l'aime donc pas?...

## SCENE VI.

BONNARD, MARGUERITE.

MARGUERITE, *arrivant leste et joyeuse.*  
Mon oncle!...

BONNARD.

Ah! ma charmante nièce, que ce nom d'oncle me fait de bien!... il ne faut pas moins que votre présence et l'espoir de votre amitié pour me remettre un peu.

MARGUERITE.

Mais c'est vrai!... vous paraissez tout troublé, c'est ma faute peut-être?... Ce matin, je vous ai reçu dans un moment de chagrin; je suis encore un peu enfant, je pleure sans raison, et je vous aurai attristé?... Allons, c'est à moi de dissiper cette tristesse.

BONNARD.

Qu'elle est gentille!

MARGUERITE, *très-gaie.*

Vous craigniez que mon mariage n'eût pas été volontaire et ne fût pas heureux?... Soyez bien tranquille à ce sujet, dès le premier jour où j'ai vu Albert, je l'ai aimé.

BONNARD, *triste.*

Je le comprends à présent.

MARGUERITE.

Le monde l'estime; ses amis lui sont dévoués, jusqu'aux gens qui le servent, tous vantent sa bonté, et moi je l'admire... ah! je bénis le ciel d'avoir uni mon sort au sien.

BONNARD, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment lui dire maintenant tout ce qui se passe?

MARGUERITE.

Mais rassurez-vous donc!... une erreur vous a empêché de connaître Albert, et quand vous l'aurez vu...

BONNARD, *triste.*

Mais, je l'ai vu!

MARGUERITE.

Quand vous lui aurez parlé?...

BONNARD, *soupirant.*

Mais je lui ai parlé.

MARGUERITE.

Et qu'a-t-il donc dit qui puisse vous attrister ainsi?

BONNARD.

Marguerite, s'il fallait que vous vinssiez avec moi, avec moi qui ai tant chéri votre père, et qui vous aime déjà de toute mon âme?

MARGUERITE.

Eh bien, sans doute, nous irions... car à l'avoir nous resterons tous ensemble... notre maison sera la vôtre... Albert et moi nous serons vos enfans...

BONNARD, *à lui-même.*

En vérité, c'est impossible à lui dire!

MARGUERITE.

Impossible?... Mais il n'y a qu'une chose impossible en ce monde, c'est de me séparer d'Albert.

BONNARD.

Si je voulais... si je devais vous emmener loin d'ici... loin de lui?

MARGUERITE.

Est-ce que j'y consentirais jamais?

BONNARD.

Ou si des événemens pénibles le forçaient à s'éloigner, lui?

MARGUERITE.

Je le suivrais!

BONNARD.

Si le malheur l'avait frappé?

MARGUERITE.

Je le suivrais malheureux!

BONNARD.

Et s'il ne vous aimait pas, ma pauvre enfant?

MARGUERITE.

Ah! s'il ne m'aimait pas?... ô mon Dieu!...

BONNARD.

Que feriez-vous?

MARGUERITE.

Je le suivrais encore!...

BONNARD.

Et si c'est lui qui ordonne cette séparation?

MARGUERITE.

Lui?...

BONNARD.

S'il l'exige?... s'il y pensait... depuis ce funeste mariage?

MARGUERITE.

Je ne comprends pas!

BONNARD.

Ma foi, ni moi non plus!

MARGUERITE.

Dites-lui donc... non, ne lui dites rien!... mais où est-il? que je le voie... que je lui parle... car vous vous êtes trompé.

Air : *Un matelot.*

C'est une erreur! vous n'avez pu l'entendre

Ce mot cruel qui me glace d'effroi!

Lui, mon Albert, que j'ai revu si tendre.



Il ne peut pas vouloir fuir loin de moi !  
 Pour m'éloigner il faudra qu'il me chasse !  
 En recevant mes sermens et les siens,  
 A son côté le ciel marqua ma place !  
 S'il l'oubliait, monsieur, je m'en souviens !

BONNARD.

Oui, qu'elle lui parle !... qu'il la voie !... car  
 devant ses larmes toute ma colère disparaît à  
 moi !... (*Il va vers la porte de gauche.*) Il est là !

MARGUERITE, *courant à la porte.*

Il est là ?... Albert !...

## SCENE VII.

BONNARD, ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! venez !... dites qu'il s'est trompé ; ou que  
 j'entende au moins de vous-même l'arrêt qui me  
 condamne !

ALBERT, *triste et pâle.*

Marguerite !...

MARGUERITE, *reculant.*

Quelle pâleur !... ah ! tout est perdu !

BONNARD.

Je n'avais pas prévu tout cela, et je ne sais  
 plus où j'en suis !

ALBERT, *grave et triste.*

Monsieur vous dira tout, Marguerite !... Vous  
 saurez que nous ne pouvions pas rester ensemble  
 plus long-temps sous le même toit !... Lui-même  
 venait pour nous séparer !... J'ai obéi à lui, à la  
 destinée !... nous aurions dû nous séparer plus  
 tôt ; mais, je l'avoue, je n'en avais pas le cou-  
 rage !

MARGUERITE, *avec douleur.*

Ah !...

ALBERT.

Que les jours paisibles auxquels je vous enle-  
 vai reviennent charmer votre vie !

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Est-ce que c'est possible ?... vous devez bien le  
 savoir, Albert, vous qui connaissez tout mon  
 cœur... et je remercie le ciel d'avoir permis que  
 je vous dise au moins combien je vous aimais !...  
 Je ne maudis pas même mon sort, quelque triste  
 qu'il doive être à l'avenir, c'est vous qui en aurez  
 disposé !... vous m'aviez tout donné ; vous m'a-  
 vez tout ôté !... que votre volonté soit faite ?

Elle tombe affaissée sur un fauteuil.

BONNARD, *allant à elle.*

Elle se trouve mal !

ALBERT.

Marguerite !

BONNARD, *se plaçant entre eux et repoussant  
 Albert.*

Ah !... Ils ont toujours été cruels envers tous  
 les tiens, mon enfant !... Vois cette lettre, la der-  
 nière qu'écrivit ta pauvre mère !... Vois, écoute !...  
 elle me l'adressait au lit de mort... je ne l'ai ja-

que qu'aujourd'hui. (*Il lit.*) « Je vous recom-  
 » mande ma fille, à vous le frère de celui que j'ai  
 » tant aimé, de mon Senneville, du seul objet de  
 » mon fidèle amour ! »

ALBERT, *comme réveillé par ces mots.*

Qu'entends-je ?... mais que lisez-vous donc là,  
 monsieur ?

BONNARD.

La lettre de sa mère mourante !

ALBERT, *très-agité.*

Et vous dites ?... ah ! relisez donc encore !...

BONNARD, *étonné.*

Quelle émotion !... (*Il lit.*) « Senneville, le  
 » seul objet de mon fidèle amour !... ah ! j'avais  
 » tant pleuré la mort de votre frère !... » (*Il s'inter-  
 rompt.*) C'est à moi qu'elle écrit... à moi qui l'a-  
 vais méconnue !...

ALBERT, *avec anxiété.*

Ah ! poursuivez, de grâce !...

BONNARD, *lisant.*

« J'avais tant pleuré la mort de votre frère !  
 » eh bien, il s'est encore trouvé pour moi de nou-  
 velles souffrances auxquelles je n'ai pu résister !...  
 » oui... pour sauver l'honneur de celui qui frappa  
 » Senneville, on a sacrifié le mien ! »

ALBERT.

Est-ce possible ?

BONNARD, *lisant.*

« On a supposé qu'elle avait trahi son époux  
 » celle qui meurt du regret de l'avoir perdu ! »

ALBERT, *à lui-même.*

Ah !... ce n'était donc pas vrai !

BONNARD, *lisant.*

« Monsieur, ayez pitié de la fille de votre frère !  
 » et toi, Senneville, pardonne-moi de n'avoir pas  
 » eu le courage de vivre pour notre enfant !... et  
 » reçois-moi là-haut dans tes bras, mon asile  
 » dans le ciel comme sur la terre ! »

ALBERT, *lui prenant vivement la lettre.*

Cette lettre !... cette lettre !...

Il la dévore des yeux.

MARGUERITE, *se levant.*

Ma pauvre mère !...

BONNARD.

Et sais-tu qui brisa ainsi le cœur de ta mère ?

ALBERT, *vivement.*

Arrêtez, monsieur !... arrêtez !... maintenant  
 elle ne doit plus rien savoir de tout cela !  
 BONNARD, *le regardant avec surprise, puis s'a-  
 dressant à Marguerite.*

N'as-tu pas de courage, enfant, pour échapper  
 au malheur en me suivant ?

ALBERT, *avec transport.*

Vous suivre ?... à présent ?

BONNARD.

Il ne t'aime pas ! Viens avec moi, Margue-  
 rite !...

ALBERT, *s'élançant vers elle.*

Ici !... près de moi !... (*Il l'entoure de ses bras.*)  
 Savez-vous ce que c'est que cette jeune femme  
 que vous dites sans courage ?... Elle a supporté



l'injustice sans se plaindre ! le malheur sans se troubler !... Elle a sauvé celle qu'elle croyait sa rivale, quand son cœur était déchiré par la jalousie !... elle m'a aimé me croyant froid, injuste et ingrat !... mais regardez-la donc !... c'est la beauté telle qu'on la rêve ! la vertu telle qu'on l'imagine !... c'est un trésor que le ciel m'a donné, et dont je ne me séparerai jamais !... c'est mon bien ! mon bonheur ! mes seules amours !... c'est ma femme !...

MARGUERITE, dans ses bras.

Mon Albert !...

BONNARD.

Eh bien ?... que signifie ?...

ALBERT, à demi-voix.

Vous saurez tout, monsieur !

BONNARD, comme frappé d'une idée subite.

Attendez !... Je devine !... Cette calomnie... votre trouble... votre émotion... oui, vous avez pu croire... ah ! vous êtes un honnête homme !... Eh bien, pas un mot du passé, en faveur de l'avenir !... Soyez mon neveu, et que le fils répare les fautes du père !

Il déchire les papiers qu'il tient.

ALBERT.

Ah ! monsieur !...

MARGUERITE, à Albert.

Méchant !... c'était donc une épreuve ?

BONNARD.

Mais qui diable est donc cet ami que j'ai pris pour vous ?

### SCENE VIII.

BONNARD, LA CHANOINESSE, BEAUSÉ-JOUR, ALBERT, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, monsieur de Beauséjour veut absolument nous quitter.

BONNARD.

Beauséjour ?... ah !...

Il va à lui.

BEAUSÉJOUR, à part.

Je suis pris !...

BONNARD.

Beauséjour... oui... c'est cela... c'est bien le nom que s'est donné cad...

ALBERT, l'interrompant en souriant.

Arrêtez !... pas un mot du passé !... vous l'avez dit ?... que tout le monde soit content à l'avenir !

BEAUSÉJOUR, allant à lui.

Content ?...

ALBERT, bas à Beauséjour.

Mon ami !... on avait calomnié sa mère !

BONNARD.

Voilà donc les grands seigneurs d'à présent ?... soit !... mais pourquoi être fat, dédaigneux, dissipateur ?...

BEAUSÉJOUR, bas à Bonnard, en allant à lui.

Bah !... tout cela n'est pas plus vrai que mon nom !... Je suis un bon enfant !... touchez là !

BONNARD.

Je le veux bien, cadet...

BEAUSÉJOUR, l'arrêtant.

Oh !...

BONNARD.

Cadet Beauséjour.

MARGUERITE, à la Chanoinesse.

Quel dommage que vous n'ayez pas voulu vous marier, ma tante !

LA CHANOINESSE.

Il paraît que décidément ils seront heureux !

FIN.





ACTE II, SCÈNE X

# LE MENDIANT,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

par MM. Xavier, Duvert et Lauzanne,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 14 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADRIEN BERNARD, jeune homme du monde (25 ans). . . . .	M. LIONEL.	CHAUFFOUR, domestique (24 ans). . . . .	M. HYACINTHE.
MAUPIN, vieux mendiant (50 ans). . . . .	M. VERNET.	MADemoiselle DUTERTRE, vieille fille (45 ans). . . . .	Mme HOUDRY.
BABERLOT, son camarade (40 ans). . . . .	M. PROSPER.	LOUISE, sa filleule (20 ans). . . . .	Mme MARTIN.

*L'action se passe, au premier acte, chez M<sup>lle</sup> Dutertre, à Paris; au deuxième acte, chez M<sup>lle</sup> Dutertre, à Roquencourt, près Versailles.*

NOTA. Les personnages sont indiqués en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre, le premier à gauche. Les changements sont indiqués par des notes. Toutes les indications de mise en scène sont données de la salle.

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente une mansarde délabrée. Porte, au fond, donnant sur l'escalier principal. Porte à gauche, donnant sur un petit escalier de dégagement. Porte à droite, conduisant à un grenier. A la muraille, à droite, sont suspendus, à hauteur de la main, un vieux chapeau sous lequel pend une clarinette; plus haut et à côté, une besace. A gauche, en face, est accroché un autre vieux chapeau. A gauche de la porte du fond, une fenêtre. Pour tout ameublement trois chaises à demi dépaillées. Une vieille table au premier plan, à droite.

### SCENE PREMIERE.

**CHAUFFOUR**, entrant vivement par la porte du fond. *(Pantalon gris, souliers, guêtres de toile, gilet rouge à manches boutonné jusqu'en haut, les manches en percaline couleur solitaire et assez courtes pour laisser voir le poignet de la chemise.)*  
V'là une affaire!... mamselle Dutertre qui

revient de Roquencourt et qui, juste en arrivant, trouve le jeune homme qui est déjà venu pour louer c'te mansarde... Qu'est-ce que nous allons faire de ces deux mendiants que mamselle Louise a installés ici en cachette de sa marraine?... *(Il appelle dans le grenier.)* Ohé, les bons à rien! il faut déguerpir!... Ils ronflent... en v'là un d'é-tat!... J'entends monter... *(il regarde du côté de l'escalier)* c'est la bourgeoise!... Otons toujours



la clef, crainte que l'ancienne ne déniché nos sansonnets, car elle n'aime pas ce genre de locataires, ni moi non plus, c'est pas l'embarras... Aïe ! et les chapeaux de ces deux malheureux !... et la trombonne du vieux ! cachons vite !... ( *Il cache la clarinette dans l'encoignure du fond à droite, et n'a pas le temps d'ôter le chapeau qui est accroché à gauche.* ) Ah çà, je suis donc leur domestique à ces va-nu-pieds-là ?

## SCENE II.

ADRIEN, M<sup>lle</sup> DUTERTRE, CHAUFFOUR.M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à la porte du fond. (Costume de ville, bonnet.)*

Passez, monsieur, je vous en prie.

ADRIEN.

Après vous. ( *Il entre.* ) Ah ! voici l'appartement ?*Il examine la mansarde.*M<sup>lle</sup> DUTERTRE.Appartement de garçon, oui, monsieur. ( *À Chauffour.* ) Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?CHAUFFOUR, *avec embarras.*

Je rangeais... pour que ça soye plus présentable.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

C'est bien.

CHAUFFOUR, *à part, en regardant l'autre chapeau, qu'il n'ose aller décrocher dans la crainte d'être aperçu.*

Et l'autre chapeau maintenant !

ADRIEN, *qui a inspecté le logis le torignon à la main.*

Le local n'est pas dans un état parfait.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.Oh ! c'est facile à arranger... en mettant une belle glace ici... un papier d'une couleur gaie, en faisant repeindre ces portes... ( *Indiquant celle de gauche.* ) Celle-ci donne sur un escalier de dégagement, ce qui est fort commode.CHAUFFOUR, *cherchant à se donner une contenance.*

Ce qui est fort commode.

ADRIEN.

Et vous vous chargeriez de ces petites améliorations ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Oh ! certes, non ! au prix de la location, cent écus, c'est impossible.

ADRIEN.

Comment ?

AIR : *Retournons à Paris.*

Mon exigence, ah ! pourtant n'est pas grande,  
 Relâchissez, car chacun son métier :  
 Pouvez-vous bien, ici, je le demande,  
 Me refuser un modeste foyer,

Et me louer quatre murs sans papier  
 M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Du locataire ! la méthode est nouvelle !

Bientôt, vraiment, pour qu'il en soit touché.

Il nous faudra fournir bois et chandelle,

Et le nourrir par dessus le marché.

ADRIEN, *souriant.*

Je ne pousse pas si loin mes prétentions, mais je comprends, madame ..

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Demoiselle, monsieur.

ADRIEN.

Ah ! pardon !

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Et puis vous avez une vue charmante ; en ouvrant cette fenêtre... ( *Elle ouvre la fenêtre, la vue est bornée de tous côtés par des toits et des cheminées.* ) Vous voyez le *Val-de-Grâce*, le *labyrinthe du Jardin-des-Plantes*, la *plate-forme de Sainte-Pélagie*, et une grande partie du *faubourg Saint-Germain*.

ADRIEN

En effet... ( *À demi-voix en souriant.* ) On voit une foule de tuiles et d'ardoises... ( *Haut.* ) C'est charmant !

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

N'est-ce pas ?

ADRIEN.

Vous n'auriez pas un autre logement vacant ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Je n'ai plus rien à louer... Celui-ci ne vous convient donc pas ?

ADRIEN, *vivement.*

Pardon ! pardon ! ( *À part.* ) Pour me rapprocher de Louise, je louerais, que sais-je?... une cave, une allée ! ( *Haut.* ) Je voulais dire seulement... c'est un peu petit.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Oh ! vous pouvez vous faire un cabinet de toilette, une chambre de débarras, en faisant arranger cette petite pièce... ( *elle désigne la porte à droite* ) qui est très-propre... ( *Elle se dirige vers cette porte, puis se retournant vers Chauffour qui est passé à gauche et qui vient enfin de décrocher le chapeau.* ) Eh bien, pas de clef !

CHAUFFOUR, *décontenancé et cachant le chapeau derrière lui.*

Plait-il ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Pas de clef sur la porte du cabinet de toilette !

CHAUFFOUR.

Du grenier, vous voulez dire ?... le portier l'aura gardée ; mais je vais en faire la description à monsieur... En entrant par la fenêtre à gauche, vous avez...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

C'est bon !

ADRIEN.

Il suffit.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *découvrant le chapeau que tient Chauffour.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?



CHAUFFOUR.

Ça?... c'est un chapeau... que je me suis acheté... pour la campagne.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Mais il est dégoûtant !

ADRIEN, *lorquant.*

Il n'est pas complètement neuf.

CHAUFFOUR.

Ah!... il est d'occasion.

*On entend du bruit dans le grenier.*

ADRIEN

Qu'est-ce donc?... ce bruit dans le grenier?

CHAUFFOUR, *embarrassé.*

C'est des chats.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à Adrien.*

Eh bien, monsieur, faisons-nous affaire?

ADRIEN.

Certainement, madame... mademoiselle, veux-je dire! certainement.

CHAUFFOUR, *qui vient de porter le chapeau dans un coin à droite\*.*

M'en v'là quitte!

ADRIEN, *à part.*

Vivre sous le même toit que Louise! c'est une bonne fortune qui peut me conduire à une autre!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Ainsi, c'est dit!... trois cents francs; l'éclairage et le sou pour livre au portier?

CHAUFFOUR, *s'avançant.*

Et le dernier adieu au domestique.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à Adrien.*

Vous êtes chez vous, je vous laisse.

ADRIEN.

Oui, j'ai quelques mesures à prendre.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *saluant Adrien.*

Monsieur... (*A part.*) Il est très-bien ce jeune homme pour un locataire du cinquième... (*Elle va à la porte du fond et salue de nouveau Adrien, qui la reconduit.*) Monsieur...

*Elle sort par le fond.*

### SCENE III.

ADRIEN, CHAUFFOUR, puis BABERLOT et MAUPIN.

ADRIEN, *à part.*

Victoire! la place est à moi!

*On agite la porte du grenier.*

CHAUFFOUR, *à part, avec embarras.*

Oh! les enragés!

ADRIEN.

Mais ce grenier est donc habité?... il n'est pas possible que des chats...

BABERLOT, *dehors.*

Qu'est-ce donc qui nous a enfermés?

CHAUFFOUR, *à part.*

Oh!

*\* Adrien, M<sup>lle</sup> Dutertre, Chauffour.*

ADRIEN, *surpris.*

Hein?

CHAUFFOUR, *à part.*

La mèche est éventée! (*Haut.*) Monsieur, je vous crois incapable...

ADRIEN.

Après?

CHAUFFOUR.

Eh bien, je vous l'avoue franchement, ce n'est pas des chats; c'est deux gredins de mendiants que mamselle Louise, la filleule de mamselle Dutertre, loge là par humanité...

ADRIEN, *à part, avec bonheur.*

Jolie et bonne!

CHAUFFOUR.

Et si sa marraine le savait, ça ferait des ragots à n'en plus finir.

BABERLOT, *en dehors.*

Ohé! dites donc, là-bas?

CHAUFFOUR, *faisant un mouvement vers le grenier*

Voilà, voilà. (*Il redescend la scène. A Adrien.*)

Parce que, voyez-vous, monsieur, elle aime les mendiants et elle leur-z-y fait du bien, voyez-vous, et alors en l'absence de mamselle Dutertre, sa marraine, ces gens-là viennent ici comme dans la maison du bon Dieu. Ça me vexe, moi... parce qu'elle leur-z-y fourre du pain, du bouilli aux pommes de terre et un tas d'autres friandises, que c'est ça de moins pour moi. Et de l'argent donc! que je serais-là pour le recevoir aussi bien qu'eux...

BABERLOT, *en dehors.*

Ohé! ohé! ouvrez donc!

CHAUFFOUR, *allant au fond chercher les deux chapeaux et la clarinette.*

Attends, attends, que je vais t'ouvrir toutes les portes, même celle de la rue, et te flanquer à travers.

ADRIEN.

Vous allez les renvoyer?

CHAUFFOUR, *tenant les chapeaux et la clarinette.*

Voilà les paquets faits.

BABERLOT, *paraissant à l'entrée du grenier dont il a forcé la porte.*

Ah ça! voyons donc! un peu d'air!

CHAUFFOUR, *avec colère, lui jetant l'un après l'autre les deux chapeaux.*

Ah! méchant grippe-sous!... et tu brises les portes! attends! attends!

*Il va pour le frapper de la clarinette; Baberlot a disparu:*

*Maupin paraît à sa place et se pose, tandis qu'Adrien retient le bras de Chauffour.*

MAUPIN. *Veste carrée à poche, grand gilet et pantalon, le tout un peu rapiécé; mais avec un certain soin. Vieux souliers. Barbe grise, sans moustaches, cheveux gris demi-longs et incultes. Cravate de couleur.*

Eh bien! qu'est-ce qu'y a? qu'est-ce qu'y a donc? Prenez garde, mon bon monsieur Chauffour, vous pouvez fausser l'instrument!

ADRIEN, *à part, en regardant Maupin.*

L'excellente tête!



CHAUFFOUR.

Il y a que la vieille est revenue, et si elle vous trouvait ici non seulement mamselle Louise serait grondée...

MAUPIN, avec âme\*.

Elle? grondée?... la pauvre chère enfant!... Ah! quelqu'un qui viendrait la chagriner devant moi, je crois que je tomberais dessus à bâton raccourci!... parce que, voyez-vous... le père Maupin... (*Gaiement.*) Vieux farceur, le père Maupin; bon là autrefois, à c' t' heure, bambocheur en retraite, mais de ça! (*montrant son cœur*) de ça!... et pour mamselle Louise qui a toujours été bonne et compatissante pour moi... mon sang, mon sang, je le donnerais!... chacun donne ce qu'il a; c'est la justice.

ADRIEN.

Bien parlé, mon brave. Un pareil sentiment vous aura porté bonheur! tenez.

Il lui donne de l'argent.

**BABERLOT, paraissant. Costume râpé. Redingote claire. Mais il est nécessaire qu'on sente plus de désordre dans ce costume. Cravate de couleur. Cheveux roux. A part.**

Un chaland! (*Haut, à Adrien d'un air calin\*\*.*) Salue bien, mon bon monsieur; je suis un pauvre père de famille sans ouvrage.

CHAUFFOUR, à part.

Carotte, ceci!

ADRIEN, à Baberlot.

Ah! c'est juste.

Il lui donne de l'argent.

BABERLOT.

Merci bien. (*A part.*) Enfoncé le bourgeois... vingt sous, c'est un richard!

MAUPIN, à Adrien.

Nous prierons le bon Dieu pour vous.

CHAUFFOUR.

Eh ben! allez le prier tout de suite, les églises sont ouvertes! Allons, allons, le logement est loué, prenez vos cliques et vos claques, et filez plus vite que ça.

Les mendiants font un mouvement pour remonter la scène.

ADRIEN.

Qu'ils restent, s'ils le veulent; je puis disposer de ce logement, il est à moi.

CHAUFFOUR, étonné.

Quoi! vous allez demeurer tous trois ensemble! oh!

Il rit.

ADRIEN, à part.

J'ai mon projet.

MAUPIN, regardant Adrien.

C'est un bon cœur!...

CHAUFFOUR.

Et vous autres, qu'on ne vous entende pas; vous savez que la bourgeoise est ici, je ne vous

\* Chauffour, Maupin, Adrien.

\*\* Baberlot, Adrien, Maupin, Chauffour.

tolère que par égard (*avec intention*) pour ce jeune et généreux locataire.

ADRIEN.

Je saurai reconnaître votre complaisance.

CHAUFFOUR, à part.

Allons donc... c'est ce que je voulais lui faire dire. (*Haut.*) Ainsi silence et... pas de bruit.

Il sort par le fond.

MAUPIN.

Convenu.

## SCENE IV.

BABERLOT, ADRIEN, MAUPIN.

ADRIEN, à part.

Sans leur donner de soupçons, sachons s'ils peuvent me servir.

MAUPIN, redescendant la scène.

Merci bien, mon bourgeois, de ce que vous faites pour nous, et si jamais le père Maupin pouvait vous être utile.

ADRIEN.

C'est possible... Tenez, vous avez dans la figure quelque chose... un type, un caractère... je suis un peu peintre, et si vous voulez, je vais faire votre portrait pour m'essayer. (*A part.*) Ça me donnera le temps de les faire causer.

MAUPIN.

Mon portrait? tout ce que vous voudrez, jeune homme, vous'êtes mon bienfaiteur, tout ce que vous voudrez!

BABERLOT.

Ah! ça va-t'être flatteur à l'œil, surtout s'il est ressemblant. Allons, un siège pour l'artiste, et le modèle debout. (*Il donne une chaise à Adrien.*) Moi, je suis le public.

MAUPIN, debout, se secouant et se posant.

Voyons, voyons, suis-je-t-y dans la posture?

ADRIEN, qui a tiré son calepin et préparé son crayon.

Bien.

Il dessine. Baberlot a pris une chaise, et s'assied à côté d'Adrien, un peu en arrière; il se met à cheval sur sa chaise.

MAUPIN, gaiement.

Dites donc, jeune homme, je crois que vous préféreriez avoir devant vous une jeune fille bien gentille.

BABERLOT, riant.

Je crois bien que vous l'aimeriez mieux.

MAUPIN.

Celle qui vous tient au cœur... ça fait que vous auriez son portrait.

BABERLOT.

Vous l'auriez tout d'même.

ADRIEN, se troublant.

Comment! est-ce que?...

MAUPIN, à part.

Tiens, il s'interloque... c'est jeune. (*Haut et*



*gaïement.*) Allez, je sais ce que c'est ; j'ai été jeune aussi.

BABERLOT, *gaïement.*

Et moi donc, je me suis vu naître !

MAUPIN, *gaïement.*

D'abord dans ce temps-là, j'étais pas raffalé comme me v'là... j'avais le pantalon jocko et les cheveux en coup de vent, le chapeau à la bôli-var... c'était la mode à l'époque, et quand une jeune personne me convenait, à dire, là, quoi!... elle me convient, y avait pas de raisons ; fallait que la particulière sache ma flamme et qu'elle y réponde, s'il vous plaît. Les maris, les pères, les mères, ça ne faisait rien du tout, je glissais mon billet à la barbe de tout le monde!... ni vu ni connu... le père Maupin valait son pareil !

BABERLOT.

Ne te remue donc pas comme ça, père Maupin ; monsieur fait ton nez.

MAUPIN.

Si c'était le tien, ce serait plus long à faire. *(Faisant un pas vers Adrien.)* Je peux-t-y voir ?

ADRIEN.

Tout-à-l'heure. *(Maupin se met en position.)* Et quand la correspondance n'avait servi à rien ?

MAUPIN.

Oh ! alors... D'abord, permettez, jeune homme ; vous, est-ce pour le bon motif, ou simplement histoire de rire ?

ADRIEN, *légèrement.*

Le soin de me marier regarde mon oncle... je ne m'en mêle pas.

MAUPIN, *gaïement.*

Bon, nous sommes dans la question ! j' peux vous en dire là-dessus. Autrefois je jouais du sentiment tout aussi bien que je joue de la clarinette au jour d'aujourd'hui, et voilà ce que c'est : quand la beauté a l'air de ne pas mordre, on fait celui qui se désespère, on prend un couteau, arrondi de la pointe, et on s'en menace soi-même. J'vas me faire périr, qu'on lui dit à la beauté.

ADRIEN.

Vieux moyen.

MAUPIN.

Possible... mais y a de l'hasard qui vaut du neuf ; les femmes gobent ça très-bien : essayez-en.

ADRIEN, *dessinant toujours.*

Oh ! oh !

MAUPIN.

Au surplus, mettez que je n'ai rien dit : les conseils, ça ne coûte pas cher, c'est l'aumône des pauvres.

ADRIEN.

C'est fini, mon brave !

BABERLOT, *s'exclamant.*

T'es croqué !

MAUPIN, *regardant le portrait avec admiration.*

Ah ! ah ! c'est moi, c'est moi, je me reconnais à ma figure. C'est que c'est bien ça !... C'est-y fini tout-à-fait ?

ADRIEN.

Oui.

MAUPIN.

Alors, je vas rafistoler ma veste si vous le permettez.

Il se dirige à droite et ôte sa veste.

ADRIEN.

Faites.

Il serre son crayon et son calepin.

MAUPIN.

Ah ! ma pauvre veste, elle commence à faire signe de la patte gauche, même des deux pattes, qu'elle en a assez.

Il s'assied auprès de la table, tire de sa poche un dé, du fil et des aiguilles, et se met à raccommoder sa veste.

ADRIEN, *qui a fait un signe à Baberlot ; à voix basse. Ils sont restés à gauche.*

Dites-moi. M<sup>lle</sup> Louise vient quelquefois vous visiter ici !

BABERLOT.

Tiens, tiens, c'est donc elle !

ADRIEN, *lui désignant Maupin.*

Chut !

MAUPIN, *se retournant vers Adrien qui se lève.* C'est pourtant, telle que vous la voyez, une veste de drap bleu, quand elle était jeune. On ne le dirait pas.

Baberlot s'est levé aussi ; il range les chaises.

ADRIEN.

Non.

MAUPIN.

Ah ! à cause des morceaux !

BABERLOT, *bas à Adrien.*

Oui, quand ils sont à Paris, elle nous apporte toujours quéqu'chose.

MAUPIN, *à part et causant.*

Dire que cette veste-là a servi à un membre de l'assemblée constituante, à ce qu'on m'a dit.

ADRIEN, *bas à Baberlot.*

Cent sous pour vous...

BABERLOT.

Avec plaisir.

ADRIEN.

Si vous venez m'avertir du moment où je la trouverai ici. Je serai au café en face.

BABERLOT.

Cent sous ? Comptez sur moi !

ADRIEN, *haut.*

Allons, je vous quitte, mes hôtes. *(A Maupin qui fait un mouvement pour se lever.)* Ne vous dérangez pas. Adieu.

MAUPIN, *assis.*

Et au revoir, honnête jeune homme.

BABERLOT, *à Adrien à mi-voix.*

AIR du Serment.

Oui, mais c'est qu'au café d'en face  
Les pauvres gens ne sont pas admis.  
Pour parvenir jusqu'à votre place,  
Je dirai que j' suis d' vos amis.

ADRIEN, *vivement.*

Non, non, observez ma consigne,  
Et du plus loin qu'il se pourra



Tout bonnement faites-moi signe :

*A part, gaiement.*

Pour raison, j'aime mieux cela.

ENSEMBLE.

ADRIEN.

Je pars, mais faites diligence.  
Prévenez-moi dans un instant ;  
Comptez sur votre récompense,  
Chacun de vous sera content.

BABERLOT.

Comptez sur mon intelligence,  
Et de moi vous serez content ;  
Je prise beaucoup l'obligeance,  
Surtout quand on la paye comptant.

MAUPIN, toujours assis et en cousant.

Ce jeune homme est plein d'innocence,  
Un peu conscrit, mais cependant  
Les conseils de l'expérience  
Le rendront plus entreprenant.

*Adrien sort par le fond, Baberlot le reconduit jusqu'à la porte du fond.*

## SCENE V

MAUPIN, BABERLOT.

MAUPIN, toujours assis et cousant.

Baberlot ! hé ! Baberlot ?

BABERLOT, redescendant.

De quoi ?

MAUPIN.

Nous avons dit que nous ferions toujours mèche à deux ; le jeune homme m'a donné vingt sous, en v'là dix.

BABERLOT, les prenant.

Merci.

MAUPIN.

Et toi, qu'est-ce que t'as fait ?

BABERLOT.

Moi, j'ai fait deux sous, en v'là un.

MAUPIN, le regardant avec défiance.

Que ça ! (*A part avec bonhomie.*) Je le mets sur sa conscience.

BABERLOT.

Ça nous fait onze sous chacun : cinq canons et un porichinelle, c'est déjà pas mal commencer.

MAUPIN.

Tu ne penses qu'à boire, toi.

BABERLOT.

Et à manger aussi.

MAUPIN.

Oui, mais pas à travailler.

BABERLOT.

Ah ! tu grognes toujours ! Il est de trop bonne heure, il n'y a encore que des pauvres dans les rues. D'ailleurs quand j'irais me mettre en espalier le long d'un mur et saluer tous les passans un peu propres, il n'y a pas un coup de chapeau qui rapporte sur dix, l'un dans l'autre.

MAUPIN.

Que si, quand on a l'air honnête, parce qu'il y a des personnes qui disent en eux-mêmes... c'est un pauvre honteux ; c'est peut-être un homme

qui a eu de quoi, quelque actionnaire de bitume, et alors on donne... mais vous avez la disgrâce des fois qu'il y en a qui vous ôtent leur chapeau tout bonnement comme à des amis.

BABERLOT.

Oh ! oui, ça arrive... des jobards.

MAUPIN.

Est-ce que tu n'as pas ton petit aujourd'hui ?

BABERLOT.

L'enfant que j'ai en location ; on veut me l'augmenter parce qu'il a eu la rougeole et qu'il est encore tout bariolé.

MAUPIN.

Ah ! c' est pauvre chéri !

BABERLOT.

Et puis les enfans, j'en ai assez, ça vous confond l'estomac... porter sur le dos un enfant de quatre, cinq ans, qu'il faut nourrir encore ; autant un orgue... (*il prend une chaise*) ça ne mange pas du moins, et quand on est fatigué, on peut s'asseoir dessus.

*Il s'assied en disant cela.*

MAUPIN.

Eh bien ! prends un orgue.

BABERLOT.

Trop lourd.

MAUPIN.

Alors, laisse-moi t'apprendre la clarinette.

BABERLOT.

Trop difficile.

MAUPIN.

Ah ça, tu ne veux donc plus rien faire ?

BABERLOT, à part.

Elle ne vient pas vite, mamselle chose... Je voudrais déjà tenir mes cent sous, moi.

MAUPIN.

Baberlot, la flâne te perdra... Prends exemple sur moi ; j'ai été riche, moi ; eh bien ! la paresse m'a tout pris ; quand mon père est venu à mourir, j'étais à la tête d'un bon petit magot, une dizaine de mille francs.

BABERLOT, vivement.

Dix mille francs ! quelle bosse je me ferais, si je les avais !

MAUPIN.

Aussi je m'en suis fait. J'ai eu dix mille livres de rente pendant un an. Pendant un an, j'ai été un crésus, un muscadin.

BABERLOT, gaiement.

Comme on change.

MAUPIN.

Fallait me voir... J'avais des mouchoirs blancs, et je me mettais de l'eau de Cologne partout ! et je faisais des passions, et même que j'en avais une pour une jeunesse très-bien.

BABERLOT.

Une marquise ?

MAUPIN.

Je ne sais pas si c'était une marquise, mais elle était lingère. (*Gaiement.*) Je me rappelle toujours le cri qu'elle jetait quand elle se trou-



vait mal; ça lui arrivait des fois quand nous étions tout seuls.

BABERLOT, *riant*.

Hé! hé! hé!

MAUPIN.

Elle était établie... de bonnes affaires, et je voulais l'épouser; mais avant la noce, je suis arrivé au bout de mon rouleau... plus rien.

BABERLOT.

Comment! plus rien de rien?

MAUPIN.

Il me restait un écu de cinquante-cinq sous.

BABERLOT.

C'est pas grand'chose.

MAUPIN, *avec importance*.

Mais pas d' dettes!...

BABERLOT.

T'aurais mieux fait de garder les dix mille francs, et de faire des dettes.

MAUPIN.

Avec ce capital-là, je suis parti pour Beauvais.

BABERLOT.

Pour Beauvais?

MAUPIN.

Où demeurait mon oncle, un frère à mon père, je lui dis : Mon oncle, j'ai mangé tout mon saint frusquin, mais j'ai des bras, j' veux travailler.

BABERLOT, *étouffé*.

Tiens, tu y as dit ça?... ça l'a attendri.

MAUPIN.

Si bien qu'il m'a pris par les épaules, et qu'il m'a jeté à la porte de chez lui.

BABERLOT.

C'est un gueur!

MAUPIN.

Oui!... moi, de désespoir, je me suis engagé marin, j'ai fait de grands voyages, va! mais j'ai reçu tant de coups de garcette que ça m'a dégouté; j'ai déserté, et quand je suis revenu à Paris, plus d'argent, plus de maîtresse, plus rien!... ( *Il se lève et secoue sa veste qu'il vient de finir de raccommoder.* ) Voilà le travail d'un oncle.

BABERLOT.

Allons, ne te fais pas de mal, mon vieux!... ( *A part.* ) Mais je crois qu'on monte. ( *Il va au fond et entr'ouvre la porte.* ) C'est elle!

MAUPIN, qui prend son fil et ses aiguilles sur la table.

V'là où m'a conduit la paresse, la fainnantise, Baberlot.

BABERLOT.

Eh bien! c'est bon... je vas travailler, je vas aller gagner honnêtement ma vie... ( *A part.* ) Au café en face!

( *Il sort par la porte à gauche.* )

# SCENE VI.

MAUPIN, puis LOUISE.

MAUPIN, *a lui-même*.

Il a du bon, ce Baberlot! pas beaucoup, mais il en a.

LOUISE, *entrant par le fond*.

Ah! bonjour, père Maupin...

MAUPIN, *avec joie*.

Ah! vous voilà, mamselle!... quand je vous vois, il me semble que je vois mon bon ange...

LOUISE.

J'ai bien du chagrin, allez!... je croyais même ne plus vous retrouver ici, car je viens d'apprendre que ma marraine a loué cette mansarde...

MAUPIN.

A un bon jeune homme.

LOUISE.

A un jeune homme?...

MAUPIN.

Oui, et je dis bon, parce qu'il nous a permis de rester encore quelque temps ici, chez lui.

LOUISE.

Tant mieux; mais ensuite qu'allez-vous devenir? à votre âge n'avoir pas un gîte assuré.

MAUPIN.

Allez, bonne demoiselle, je ferai comme j'ai fait depuis si long-temps; d'ailleurs, dans notre état comme dans d'autres, il y a des chances de fortune... je suis industriel, et voyez-vous, si j'avais encore mon meilleur ami, je n'en serais pas là où j'en suis.

LOUISE.

Vous avez à regretter un ami qui vous voulait du bien?

MAUPIN.

Et qui m'en faisait; j'avais beaucoup connu sa mère, qui avait bien des qualités et... bien des qualités!... et alors lui, je l'avais pris en amitié.

LOUISE.

Ah!

MAUPIN.

Je l'avais fait tondre en lion; vous auriez juré d'un lion!

LOUISE.

Comment! votre ami?

MAUPIN.

C'était un caniche; je l'avais eu tout petit... je lui avais montré à faire l'exercice, mamselle, ah! comme il faisait l'exercice!... Et puis je lui mettais une petite pipe dans la bouche, et il s'asseyait, s'il vous plaît, sur une borne en fumant, vous auriez dit d'un bon propriétaire... ça amassait le monde et ça faisait de bonnes recettes; mais c'est pas tant pour ça que je l'aimais; c'était mon compagnon, mon seul ami. ( *Avec émotion.* ) Quand je lui donnais un morceau de pain, pauvre bête, il allait flairer à ma poche ou à mon sac pour voir s'il y en avait pour moi, et quand il n'y en avait pas, car ça arrivait des fois, il ne mangeait pas, mamselle, il ne mangeait pas. Ah! il m'aimait celui-là!... un chien, ça vous aime sans regarder si on est riche ou pauvre... et ça fait tant de bien de se sentir aimé, n'importe la personne...

LOUISE.

Et vous l'avez perdu?



MAUPIN, *avec émotion.*

Oui, mamselle, il est... pauvre Turbulent!... un jour, c'était le 13 de mars, l'an passé... il sautait devant un monsieur d'âge sur la place du Palais-Royal, quand un cabriolet...

LOUISE.

Ah!

MAUPIN, *avec douleur.*

J'aurais mieux aimé, voyez-vous, que le cabriolet m'aurait passé sur la jambe, parce qu'il y a des hospices pour rendre la santé aux chrétiens; il n'y en a pas pour ces pauvres petits êtres, et pourquoi ça?... est-ce qu'ils n'en valent pas la peine?

LOUISE.

Et il est mort?

MAUPIN.

Mort, sur la place... du Palais-Royal.

AIR : *Mon pauvre chien.*

D'puis qu' Turbulent n'est plus là près d' son maître,  
Ça me fait mal d'arrêter mon regard  
Sur le tableau, qu' vous connaissez peut-être,  
D'un pauvre canich' qui suit un corbillard.  
Dans mon sommeil, au r'ours de cett' peinture,  
Du canich' seul je rêvais l'enterr'ment :  
Mon pauvre chien était dans la voiture, } *bis.*  
Moi, son ami, je l' suivais en pleurant. }

*Il pleure.*

LOUISE.

Allons, père Maupin, ne pensez plus à cela et songeons au plus pressé... je ne veux pas que vous restiez sans abri. Quoique ma marraine ne soit pas riche, car cette maison, elle n'en est que principale locataire, cependant elle me donne plus qu'il ne me faut pour ma toilette, et je me charge de payer votre logement...

MAUPIN.

Eh! non, non, je ne veux pas vous priver

LOUISE *va prendre le chapeau de Maupin sur la table et le lui donne.*

Je le veux, moi; allez tout de suite chercher une petite chambre, et quand vous aurez trouvé, revenez me le dire, je vous attends ici.

## SCENE VII.

LES MEMES, BABERLOT, puis ADRIEN.

BABERLOT, *passant la tête à la porte du fond, à voix basse.*

Elle y est encore.

*Il disparaît*

MAUPIN, *à Louise.*

Mais je ne vous verrai plus si souvent, mamselle, ça n'est plus ça...

LOUISE.

Si... cherchez dans le quartier, et quand vous aurez besoin de quelque chose, c'est moi qui vous l'apporterai; si vous venez à tomber malade, soyez

tranquille, les soins ne vous manqueront pas... Allez!

MAUPIN, *se dirigeant vers la gauche.*

Oui, dans le quartier, près de vous, encore... ange, ange que vous êtes!

Il sort par la gauche, Louise l'accompagne jusqu'à la porte, et y reste quelques instans en le suivant des yeux. Adrien et Baberlot paraissent ensemble à la porte du fond

ADRIEN, *revenant par le fond avec Beberlot et lui remettant de l'argent.*

Voilà!

BABERLOT, *montrant deux pièces de cent sous.*

Deux pierrots au lieu d'un... vingt bouteilles à dix... Ma journée est faite, je vas dormir.

*Il entre dans le petit grenier à droite.*

## SCENE VIII.

ADRIEN, LOUISE

LOUISE, *redescendant la scène sans voir Adrien qui reste au fond.*

Ah! c'est un jeune homme qui a loué cette mansarde?... Je ne sais pourquoi on ne peut parler d'un jeune homme sans que je ne songe à lui?

ADRIEN.

Se peut-il?... (*S'avançant vivement*) Louise!

LOUISE, *très-surprise.*

Vous, monsieur!... après avoir osé m'écrire... Si ma marraine vous surprenait ici...

ADRIEN.

Mais je suis ici chez moi.

LOUISE.

Quoi!... je suis chez vous!

*Elle fait un mouvement pour sortir.*

ADRIEN, *la retenant.*

Vous resterez, Louise... à quoi bon vous en défendre maintenant?... j'ai tout entendu... vous m'aimez!

LOUISE.

Monsieur...

ADRIEN.

Oh! ne le niez pas; vous ne savez donc pas, Louise, ce que c'est qu'un amant passionné?... Oh! je l'ignorais moi-même avant de vous avoir vue.

LOUISE.

Mais ma marraine, votre oncle, consentiront-ils à notre mariage?

ADRIEN.

Eh! que nous importe leur volonté?... suffira-t-il donc de cet obstacle pour nous empêcher d'être heureux?

LOUISE.

Mais alors, comment faire?

ADRIEN.

Chère Louise... si vous m'aimez, ayez confiance en moi... un jour... plus tard, nous serons libres...

LOUISE.

Que voulez-vous dire?



ADRIEN.

Est-il besoin d'attendre si long-temps le bonheur ? mon amour vous tiendra lieu de tout.

LOUISE, *le repoussant.*

Qu'entends-je ?... ah ! je crains de vous comprendre !... Laissez-moi, monsieur... laissez-moi !

ADRIEN.

Louise !

LOUISE.

Adieu, monsieur Adrien, adieu !

Elle remonte la scène.

ADRIEN.

De grâce... un mot !

LOUISE.

Non !

ADRIEN, *la ramenant.*

Vous m'entendrez... je ne puis vivre sans vous, et si vous me poussez au désespoir, je suis capable...

LOUISE, *vivement.*

Monsieur...

ADRIEN.

Capable... de me tuer !..

LOUISE, *se jetant dans ses bras.*

Adrien ! Grand Dieu !

ADRIEN.

Chère Louise !

## SCENE IX.

LES MÊMES, MAUPIN, paraissant à la porte à gauche.

MAUPIN, *stupéfait.*

Ah ! (Louise et Adrien, qui l'entendent, se séparent vivement.) Il paraît qu'il a mis mes leçons à profit\*... (A Adrien.) Dites donc, c'était donc demamselle Louise qu'il s'agissait ce matin ?

ADRIEN.

C'est bon, laissez-nous, bonhomme.

MAUPIN, *vivement.*

Non, morbleu, je ne vous laisserai pas.

LOUISE.

Qu'avez-vous donc, père Maupin ?

MAUPIN.

J'ai, mamselle, qu'il y a comme ça de jeunes particuliers qui louent des greniers comme les autres des maisons de campagne, des greniers de plaisance pour leur agrément, pour faire la cour aux demoiselles.

ADRIEN.

Allez-vous vous taire ?

MAUPIN.

Non !... (A Louise.) Et qui feignent des beaux sentimens qu'ils n'ont pas, ça leur fait passer le temps à ces messieurs... Dame ! quand on n'a rien à faire... La paresse est mauvaise pour les riches comme pour les pauvres.

\* Adrien, Maupin, Louise.

LOUISE.

Monsieur Adrien n'a pu vouloir...

MAUPIN.

Méfiez-vous, méfiez-vous toujours... D'abord, il a reçu les conseils d'un vieux pernicieux, et si vous le laissez faire, il vous dira qu'il sèche d'amour, et que si vous ne l'écoutez il va se tuer.

LOUISE.

Comment ?

Mouvement d'Adrien.

MAUPIN, qui a remarqué le mouvement simultané de Louise et d'Adrien.

Voyez-vous, il l'a dit !... eh bien ! tout ça, c'est des frimes ; oui, des frimes et des menteries... c'est moi qui y ai donné ce conseil-là, et que nous en avons ri ensemble.

LOUISE.

Ah !

ADRIEN, *le menaçant.*

Misérable !

MAUPIN, *avec force.*

Ah ! ah ! mais dites donc... si vous croyez que je vous crains... Ah ! quand il s'agit de mamselle Louise, je marcherais de front contre une armée de trente-trois mille hommes, entendez-vous ? moi, vieux marin, vieux loup de mer ; ce n'est pas un jeune marsouin comme vous qui me fera peur... ah ! mais !...

LOUISE.

Père Maupin, je vous dois plus que la vie !

Elle se dirige vers le fond : Maupin gagne à droite.

ADRIEN, *allant à Louise.*

Mais vous me permettez du moins de me justifier.

LOUISE.

Adieu, monsieur, adieu !

Elle sort par le fond.

MAUPIN, *la reconduisant.*

Où, allez-vous-en, mamselle, vous faites bien, vous faites bien !

ADRIEN, *avec vérité et à lui-même.*

Louise ! je l'aperdrais, mais je l'aime, je l'aime ! oh ! ne désespérons pas encore... Non, je vais lui écrire, et si elle ne croit pas à mes regrets, à mon amour... (Comme s'il prenait une grande résolution.) Eh bien !.. (S'interrompant et s'adressant à Maupin, qui est toujours au fond.) Maudit mendiant, tu me le paieras !

Il sort par la gauche.

MAUPIN.

De quoi ?... je ne vous dois rien !... Est-ce les vingt sous qu'il m'a donnés qu'il me reproche ?... les v'là, tes vingt sous ! non, je n'en ai plus que la moitié... Les v'là, tes dix sous... (Il fait le mouvement de les jeter dans l'escalier et les remet dans sa poche.) Les v'là !... mais j'vas le guetter, c'est le plus sûr, pour voir s'il ne manigance pas en dessous.

Il sort par la gauche.



## SCENE X.

**BABERLOT**, qui a ouvert la porte du grenier sur les derniers mots, entre en s'étendant les bras comme un homme qui vient de dormir ; il a sur la tête un mouchoir à carreaux dont les couleurs sont fanées.

Qu'est-ce qu'il a ? qu'est-ce qu'il a à se démener ?... ils m'ont réveillé... Tiens, il n'y est plus, et les amoureux sont délogés, Maupin leur z'aura fait peur ; il a des principes, Maupin ; enfin, c'est à moi que le jeune homme s'est adressé ; j'en suis pas fâché, ça m'a valu de la monnaie.

## SCENE XI.

**BABERLOT**, **CHAUFFOUR**, entrant par le fond.

**CHAUFFOUR**, une tasse de bouillon à la main.

Il n'est pas là, vot' camarade ?

**BABERLOT**, d'un ton doux et tendre.

Non, mon bon monsieur.

**CHAUFFOUR**, brusquement.

Voyons, ne prenez pas votre air câlin, ça ne prend pas avec moi... gardez ça pour les passans.

**BABERLOT**, changeant de ton.

On leu z'y gardera !... Qu'est-ce que vous lui voudriez dire ?

**CHAUFFOUR**.

Moi, rien ; c'est un bouillon que mamselle Louise lui envoyait, mais y va-t-elle froid.

Il goûte le bouillon.

**BABERLOT**, l'arrêtant.

Eh bien ! ne vous gênez pas !

**CHAUFFOUR**.

Il est tiède.

**BABERLOT**, prenant la tasse et buvant.

Tiède ! c'est comme ça que je les aime.

**CHAUFFOUR**.

Dites donc, dites donc, vous ! c'est pour le vieux vertueux !

**BABERLOT**, regardant, et avec sang-froid.

Est-ce que vous croyez qu'il va boire vos restes ?

**CHAUFFOUR**.

A la bonne heure, mais c'est pas tout !

**BABERLOT**, achevant de boire.

Non, il y en a encore.

**CHAUFFOUR**, tirant une lettre de sa poche.

V'là une lettre timbrée de Beauvais pour lui, du moins à ce que je présume. (Lisant l'adresse.)

« A monsieur, monsieur Durozier dit Maupin... »

**BABERLOT**.

Tiens, j' savais pas qu'il s'appelait Durozier... Après ça on peut s'appeler Durozier, on n'est pas pendu pour ça !

## CHAUFFOUR.

Comme elle est affranchie, j'ai assez de confiance dans vot' camarade pour l'avoir prise.

**BABERLOT**, prenant la lettre.

Donnez, c'est comme si qu'il l'avait.

**CHAUFFOUR**, emportant la tasse.

Le bouillon ne lui figera pas sur l'estomac, au vieux.

Il sort par le fond.

## SCENE XII.

**BABERLOT**, seul.

De Beauvais ! Qu'est-ce qu'on peut lui écrire de Beauvais ? il ne m'avait pas dit qu'il attendait une lettre de Beauvais ! Pourquoi qu'il me fait des cachotteries ? Tiens, tiens, c'est là qu'est situé cet oncle en question. C'est drôle, quand je tiens une lettre j'ai toujours envie de savoir ce qu'il y a dedans. J'aurais pas été bon facteur, moi... ça m'aurait pris trop de temps. (Il entr'ouvre la lettre et lit en regardant tantôt par un bout et tantôt par l'autre et avec l'hésitation d'un homme qui a de la peine à voir.) « Monsieur ! » M. Antoine Durozier, votre oncle... » (Parlant.) C'est ça ! (Lisant.) « Que vous n'avez pas vu, » dit-on, depuis plus de vingt ans... est dans un » état de santé qui ne laisse pas d'espérer... » (Parlant.) C'est bon ça, s'il a de quoi ! (Lisant.) « Ve- » nez au plus vite... quoique peut-être même en » vous z'hâtant... arriverez-vous trop tard. (Avec » intérêt marqué.) Il laisse une assez jolie... for- » tune, et vous êtes son unique héritier ! » (Il fait un bond. Parlé.) Cré nom, en v'là une bonne, par exemple ! Maupin a un oncle ! et qui lui laisse du bien ! Qu'est-ce qu'il fera de ça, lui, avec ses idées, lui qui en a toujours assez, tandis que moi qui a besoin ? c'est injuste ! la nature s'est trompée. Si je suis un enfant trouvé, est-ce que c'est ma faute ? j'ai peut-être plus d'oncles que Maupin ! et plus riches ! V'là un oncle à Maupin qui s'présente, je mets la main dessus ; quand les miens se présenteront je lui en ferai cadeau. S'il est mort, c't'homme, il me reconnaîtra aussi bien qu'il reconnaîtrait Maupin. Et puis vingt ans... Mais un instant ! faut les papiers ! (Maupin paraît.) Le v'là ! ne disons rien.

## SCÈNE XIII.

**MAUPIN**, venant de la gauche, **BABERLOT**.

**MAUPIN**, à part, en déposant son bâton contre le mur.

Je n'l'ai pas rattrapé... je l'surveillerai aussi bien d'ici. (Apercevant Baberlot.) Encore à la maison, toi ?

**BABERLOT**.

Pourquoi pas ?

Il ôte le mouchoir qu'il a sur la tête.



MAUPIN.

Qu'est-ce que t'as fait ?

BABERLOT.

Moi ? j'ai dormi. Eh ! eh ! l'métier devient embêtant ! y a des sergens de ville plein les rues, ils vous flanquent à la correctionnelle, et vous en avez pour un mois de dépôt. *Alllez donc !* je sors d'en prendre ; je chéris la liberté !

MAUPIN.

Oui, la liberté de mourir de faim ! Qu'est-ce que je t'avais dit ?

BABERLOT, à part.

Y ferait bien mieux de me donner ses papiers que ses conseils.

MAUPIN.

V'là ce que c'est que d'n'avoir pas un état !... Moi, j'ai un état !

BABERLOT.

Toi !

MAUPIN.

Moi, je suis musicien ! Mais, toi ! veux-tu que je t'apprenne la clarinette ? c'est rien du tout ; en trois leçons tu en joueras comme moi.

BABERLOT.

Vrai ?

MAUPIN.

Parole. Voyons, j'vas d'abord t'enseigner un air.

BABERLOT.

Mais c'est que dans cette maison ici on n'peut pas ; on t'entendrait, et la vieille...

MAUPIN.

Laisse donc ! rien que le doigté.

Il va chercher sa clarinette.

BABERLOT.

J' veux bien, si ça n' fait pas de bruit. (A part.) Ous qu'il peut les avoir mis ?

MAUPIN \*.

Tu vois bien. Tu prends ta clarinette comme ça... tu poses ta main droite ici, là... Il y a des trous là... eh ben, tu les bouches... alors, tu commences, s'il vous plaît, à remuer tes doigts selon l'air que tu veux jouer. Quel air veux-tu que je joue, pour voir un peu voir ?

Baberlot, pendant ce temps, examine Maupin devant et derrière pour tâcher de découvrir où sont ses papiers.

BABERLOT.

Eh bien : *J'ai du bon tabac.*

MAUPIN.

Avec plaisir.

Maupin joue la première partie de l'air : *J'ai du bon tabac*, et finit par un petit couac.

BABERLOT, lui tâtant ses poches.

Très-bien !

MAUPIN.

Mais qu'est-ce que tu fais donc, toi ?

BABERLOT.

J'étudie le doigté.

\* Baberlot, Maupin.

MAUPIN.

Sur mes poches ? prends plutôt la clarinette. Essaie.

Il remet l'instrument à Baberlot, et passe à sa droite.

BABERLOT.

Donne. (A part.) Diabes de papiers ! où les a-t-il fourrés ?

MAUPIN.

Va maintenant. (Baberlot souffle de toutes ses forces dans la clarinette et agite les doigts vivement, ce qui produit un bruit très-discordant.) Ah ! grand Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BABERLOT, tranquillement.

J'ai du bon tabac...

MAUPIN.

C'est ô Richard, ô mon roi, que tu joues là.

BABERLOT.

Mais c'est pas mauvais, ça.

Il recommence et produit des sons plus discordans encore.

MAUPIN.

Ah ! quel gribouillage ! Tu as l'air d'écosser des pois !... C'est à faire aboyer les animaux !

#### SCENE XIV.

MAUPIN, CHAUFFOUR, BABERLOT, puis M<sup>lle</sup> DUTERTRE, LOUISE.

CHAUFFOUR, venant vivement du fond.

Ah ça ! quel scélérat de carnaval faites-vous donc ici, vous autres ! vous jouez de la canardière ? et mamselle qui est sur mes talons, les yeux lui sortent !

MAUPIN.

Eh ben, eh ben, on va filer ; elle ne nous avallera peut-être pas sans nous mâcher.

Il remonte au fond à droite avec Baberlot, comme pour prendre leurs effets \*.

CHAUFFOUR.

Je ne sais pas ce qu'elle a, c'est pas une femme, c'est une charpie.

BABERLOT, remontant la scène.

La v'là !

MAUPIN.

Déménageons.

Il va au fond ramasser sa besace. Baberlot arrange la sienne un peu plus près de l'avant-scène.

LOUISE, entrant avec M<sup>lle</sup> Dutertre par le fond.

Mais, ma marraine, je vous jure...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, très-vivement.

Il faut absolument que je sache \*\*... (Apercevant Baberlot.) Quel est cet homme ?

CHAUFFOUR, effrayé.

Oh !

\* Chauffour, Maupin, Baberlot.

\*\* Chauffour, Louise, M<sup>lle</sup> Dutertre, Maupin au fond et se dissimulant, Baberlot moins loin du public.



**BABERLOT**, à *M<sup>lle</sup> Dutertre en s'avançant, et d'un ton patelin.*

Un pauvre père de famille sans ouvrage qui se recommande à vos bontés, ma bonne dame charitable.

*M<sup>lle</sup> DUTERTRE.*

Un mendiant ici! Sortez! sortez de chez moi!

*BABERLOT, à part.*

Est-elle dure donc, c'te vieille dinde-là! elle ne serait bonne qu'en daube.

*Il remonte la scène.*

*M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à Louise qui lui parlait bas.*

S'introduire dans les maisons! la mendicité est défendue.

*LOUISE.*

Mais la pitié ne l'est pas.

*MAUPIN, s'avançant.*

La pitié ne l'est pas.

*M<sup>lle</sup> DUTERTRE, très-scandalisée.*

Encore un mendiant! (Regardant Louise avec défiance.) Ah! je vois qui les avait autorisés!

*LOUISE.*

Ma marraine...

*MAUPIN, avec bonhomie et reconnaissant peu à peu*

*M<sup>lle</sup> Dutertre.*

Faites excuse, ma bonne dame... c'est... c'est M. Adrien... qui a pris ça sous son bonnet. (Ici un

*trémolo commence à l'orchestre et continue jusqu'à la fin de l'acte pour se terminer bruyamment.)* Le jeune homme de ce... logement, que je croyais brave d'abord... (*Examinant mieux M<sup>lle</sup> Dutertre, qui elle-même le regarde avec le même sentiment.*) Ah! mon Dieu!

*M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part, et dans le plus grand trouble.*

Sous ces habits!... non!... il est mort!...

*MAUPIN.*

Pardon, mamselle, c'est qu'il y a comme ça des figures, des ressemblances, qui, au bout de vingt ans...

*M<sup>lle</sup> DUTERTRE, tombant sur une chaise.*

Vingt ans!... Ah!...

*MAUPIN, à lui-même et très-surpris.*

C'est son cri!...

*BABERLOT, qui a décroché la besace de Maupin suspendue à droite, en montant sur une chaise, en a retiré un vieux portefeuille.*

Je tiens les papiers! A Beauvais, et en avant les oncles!...

Louise et Chauffour sont auprès de *M<sup>lle</sup> Dutertre* évanouie et cherchent à la faire revenir. Maupin la regarde avec une stupefaction comique. Baberlot fait le mouvement de sortir. La toile tombe sur ce tableau.

## ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente la cour d'une habitation bourgeoise à la campagne. A droite, la maison; un banc en avant de la porte d'entrée. Au fond, une grille ouverte sur la campagne. La grille règne dans toute la largeur du théâtre. En face de la maison, à gauche, une palissade de clôture en planches. Cette palissade, qui coupe la scène longitudinalement, occupe le tiers de la scène; elle tourne au second plan, à gauche et se perd hors de vue, de manière à laisser un espace libre entre elle et la grille du fond. En face du public, la porte de la palissade, qui est ouverte. Cette palissade a six pieds d'élévation.

### SCENE PREMIERE.

**ADRIEN**, debout auprès de **LOUISE**, qui est assise sur le banc à droite. **CHAUFFOUR**, venant du fond, même costume qu'au premier acte, plus une veste grise, casquette.

*ADRIEN.*

Oui, Louise, je vous le répète...

*CHAUFFOUR, très-surpris\*.*

Ah ben! en v'là une de vue à laquelle je ne m'attendais pas. Comment! vous, monsieur Adrien, à Roquencourt? Est-ce que vous voulez louer encore quelque chose chez mamselle Dutertre? vous ne serez pas bien reçu.

*ADRIEN.*

J'espère bien le contraire!

*LOUISE, à Adrien.*

Ah! ce que vous venez de me dire me trouble

\* Chauffour, Adrien, Louise qui se lève.

à un tel point... je ne sais si je dois y croire... Vous m'aimez, et sans vouloir me tromper cette fois?

*ADRIEN.*

Oui, Louise, et quelle preuve plus convaincante puis-je vous donner de la pureté de mon amour?... mon oncle est en ce moment auprès de votre marraine, il lui fait pour moi la demande de votre main.

*LOUISE.*

Quel bonheur! cependant elle refusera sans doute.

*ADRIEN.*

Il saura la décider.

*LOUISE.*

Elle lui dira encore que je suis trop jeune, et j'ai vingt ans.

*CHAUFFOUR.*

Toutes les femmes qui n'ont pas quarante-cinq ans sont trop jeunes au vis-à-vis de celles qui les ont.



LOUISE.

Mais sait-il que je suis orpheline ?

ADRIEN.

Il le sait. Une bonne famille bien honorable, ou pas de famille du tout, voilà ce qu'il faut chercher quand on prend femme, m'a-t-il dit. Vous voyez bien qu'il n'y a d'autre obstacle à craindre que l'entêtement de votre marraine, et en fait d'entêtement mon oncle est en fonds, et moi aussi... D'ailleurs une marraine n'est pas une mère.

LOUISE.

Elle m'en a servi, elle m'aime comme si j'étais sa fille.

CHAUFFOUR, regardant au fond du théâtre, à droite.

V'là monsieur votre oncle qui s'en va.

LOUISE, inquiète, et remontant aussi pour regarder.

Comment ! sans passer par ici ?

CHAUFFOUR.

Il prend la route du village.

ADRIEN.

Il croit me retrouver, sans doute, chez l'ami dans la maison duquel nous nous sommes installés.

CHAUFFOUR.

V'là mamselle, elle a l'air très-joyeuse.

LOUISE, sautant de joie.

Bon signe... bon signe \*...

## SCENE II.

CHAUFFOUR, LOUISE, ADRIEN, M<sup>lle</sup> DUTERTRE, sortant de la maison à droite.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à Adrien, avec froideur.

Vous êtes ici, monsieur ?

ADRIEN.

Mademoiselle...

CHAUFFOUR, à part.

Mauvais signe, elle n'a pas l'air si gai que je croyais...

ADRIEN.

Au point où en sont les choses, et mon oncle étant venu lui-même vous parler en ma faveur, je pensais...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Votre oncle est parti, monsieur, et... vous pouvez le rejoindre.

ADRIEN.

Comment ? ce mariage...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Est impossible !

LOUISE, vivement.

Ah ! ma marraine !

\* Chauffour, Louise, Adrien.

## SCENE III.

LES MEMES, MAUPIN, paraissant à la grille en jouant de la clarinette. Il vient de l'extérieur à gauche. Même costume qu'au premier acte, plus un bissac. Son bâton est suspendu par le cordon à un bouton de sa veste.

LOUISE.

Le père Maupin !

Elle va au-devant de lui et le fait entrer.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part, avec inquiétude.

Encore cet homme !

MAUPIN, que Louise conduit, à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Voulez-vous me permettre, ma bonne demoiselle, de m'asseoir là, un instant, sur ce banc ? car je suis bien fatigué... venir de Paris à pied... il y a un fameux ruban de queue. (Il s'assied sur le banc qui est devant la maison.) Vous permettez, n'est-ce pas ?

Elle est interdite et fait un signe d'assentiment\*.

ADRIEN, à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Vous ne refuserez pas d'entendre des raisons que peut-être mon oncle n'a pas fait assez valoir.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Votre oncle a très-bien défendu vos intérêts, monsieur, et je crois inutile...

MAUPIN.

Oh ! c'est dommage... Excusez si je me mêle de la conversation ; mais puisque monsieur Adrien est rentré dans le bon chemin... ça ferait un bien gentil ménage, deux jolis jeunes gens comme ça... Au bout du compte, ça ne me regarde pas. (A M<sup>lle</sup> Dutertre.) Pourriez-vous me faire la charité d'un morceau de pain ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à Chauffour.

Chauffour, vous entendez !

CHAUFFOUR, à part.

Elle qui s'est trouvée mal hier, rien qu'en le voyant ; tiens !

Il va du côté de Maupin.

MAUPIN, à Chauffour.

Pas trop de croûte, monsieur Chauffour, pas trop de croûte.

CHAUFFOUR.

Oui, l'ami !

Il sort par une issue réservée à droite, entre la maison et la grille du fond.

ADRIEN, à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Je crois, mademoiselle, que vous voulez le bonheur de votre filleule.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Sans doute, monsieur, mais qui vous dit que vous seul pouvez l'assurer ?

LOUISE, vivement.

Oh ! oui, ma marraine !

\* Chauffour à gauche, Adrien, M<sup>lle</sup> Dutertre au milieu, Louise un peu plus haut, Maupin sur le banc.



M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Taisez-vous, Louise, et rentrez !

Louise confuse se dirige vers la maison.

MAUPIN, à part.

Ah ! ah ! il paraît qu'il y a de l'opposition.

LOUISE, bas au père Maupin, en passant près de lui.

Restez là... j'ai à vous parler.

Elle entre dans la maison.

ADRIEN, à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Du moins si vous me permettiez d'espérer, si vous me fixiez un temps... si vous m'imposiez des conditions...

Chaufour apporte un morceau de pain à Maupin et disparaît.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

La première de toutes, monsieur, serait de ne pas compromettre ma filleule par des visites que je n'ai pas autorisées ; elle n'a d'autre fortune que sa bonne réputation...

MAUPIN, comme en lui-même et tout en mangeant son pain.

Et la réputation d'une pauvre fille, il ne faut qu'un instant, un mauvais sujet... un malheur arrive, bonsoir les voisins, le mauvais sujet est parti... ça s'est vu ça. (*Voyant qu'Adrien et M<sup>lle</sup> Dutertre se sont interrompus pour l'écouter.*)

Ah ! pardon... faites pas attention, c'est une habitude que j'ai comme ça de me parler à moi-même.

ADRIEN, à M<sup>lle</sup> Dutertre.Vous voulez donc condamner M<sup>lle</sup> Louise au célibat ? et parce que vous avez toujours vécu seule, in accessible aux faiblesses humaines... pouvez-vous l'empêcher d'éprouver un sentiment que vous n'avez jamais connu ?

MAUPIN, ironiquement.

Oh ! oh ! (*S'apercevant d'un mouvement que fait M<sup>lle</sup> Dutertre, il tousse comme pour dissimuler l'exclamation qu'il vient de faire.*) J'ai un chat dans le gosier.M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part.Cet homme me bouleverse ! (*Haut, à Adrien.*) Je vous crois sincère et capable de rendre Louise heureuse, monsieur ; mais l'obstacle à votre mariage ne vient pas de moi seule... votre oncle, M. Bernard, n'y est pas décidé autant que vous le croyez bien.

ADRIEN.

Serait-il possible ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Faites d'abord cesser cette opposition, et ensuite...

Elle regarde Maupin.

ADRIEN.

Ensuite...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Nous verrons...

MAUPIN, à part, avec satisfaction.

Ah !

ADRIEN.

Ah ! enfin... voici donc une bonne parole. Je vais trouver mon oncle.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Allez, monsieur.

ADRIEN.

AIR : *Je le pense comme vous.* (Chevalier de Saint-Georges.)

Eh bien ! j'y vais de ce pas...

Son cœur est bon, et j'espère,

A mes vœux, à ma prière

Il ne résistera pas...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Rien n'empêche l'espérance...

ADRIEN.

Hâtons ce moment si doux !

Je vaincrai sa résistance,

Et j'ose compter sur vous.

ENSEMBLE.

ADRIEN.

Je sens à ce que j'éprouve,

A mon trouble, à mon émoi :

Mon bonheur je le retrouve,

Louise doit être à moi.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, regardant Maupin.

Dieu ! quelle crainte j'éprouve !

Je le sens à mon effroi,

C'est bien lui que je retrouve ;

Dans quel état je le voi !

MAUPIN, à part.

J'vois au trouble qu'elle éprouve

Qu'elle se souvient de moi ;

Un ancien que l'on retrouve

Caus' toujours un peu d'effroi.

*Adrien, après avoir échangé un salut avec M<sup>lle</sup> Dutertre, sort par le fond. Celle-ci entre dans la maison.*

MAUPIN, se retournant vers la maison.

Merci toujours de votre bonne charité, ma bonne dame.

## SCENE IV.

MAUPIN, puis CHAUFFOUR.

MAUPIN, seul et se levant, et gaiement.

Elle a peur de moi, c'est sûr... elle craint que je jabotte sur elle... ah ! dame, ça rabattrait un petit peu fort ses grands airs de vertu ; car enfin, du temps qu'elle était mamselle Thérèse, la lingère, Guillaume Durozier n'était pas manchot... c'était pas le père Maupin, alors... (*Il rit.*) ah ! ah ! ah ! alors comme alors ! on était sensible l'un pour l'autre, on a eu ses instans d'égarement... mais c'est pas une raison pour que je l'humilie, c'te femme... c'est pas sa faute, c'est la mienne ! je serais donc un gueux ! Hélas ! mon Dieu, on l'est de profession, c'est bien assez ; faut pas l'être de cœur. Que je profite un peu de la circonstance pour être agréable à sa filleule qui m'a fait du bien, y a pas d' mal ! v'là tout.

CHAUFFOUR, sortant de la maison.

Vous êtes encore là, père Lantimèche ?



MAUPIN.

Encore, c'est un mot de reproche... y a pas si long-temps.

CHAUFFOUR, à part.

Il paraît qu'il y a trop long-temps pour mamselle Dutertre; car elle, qui faisait la douceuse avec lui, elle m'a ordonné de... (il fait le geste de le renvoyer. Haut.) Et vot' camarade, qu'est-ce vous en avez fait ?

MAUPIN.

Ma foi, je n'en sais rien, monsieur le domestique; je l'ai perdu... il aura été pris.

CHAUFFOUR, étonné.

On vous l'a volé ?

MAUPIN.

Depuis le jour où nous avons quitté l'appartement que nous occupions chez vous, je ne l'ai plus revu.

CHAUFFOUR.

Je vous en fais mon compliment. Il ne m'allait pas, ce gaillard-là, mais pas du tout.

MAUPIN.

Il se sera fait pincer par un sergent de ville.

CHAUFFOUR.

Et il ne vous a pas écrit ?

MAUPIN.

Non : et il y a un mois de ça ! mais il est si paresseux !

CHAUFFOUR.

Eh bien, vous allez nous prouver que vous ne l'êtes pas paresseux, vous.

MAUPIN.

Moi ? vous voulez que je vous joue un air de clarinette ?

Il va pour prendre sa clarinette, qui est suspendue par une ficelle à un bouton de sa veste.

CHAUFFOUR.

Non pas !... il s'agit de jouer du kilomètre, à mort !

MAUPIN.

Du kilomètre à mort ?... qu'est-ce que c'est que c' t' instrument-là ?

CHAUFFOUR.

Je dis qu'il s'agit de filer comme un vieux amour !

MAUPIN.

M'en aller ?

CHAUFFOUR.

Et dru ! et lestement, comme si que vous auriez quinze ans ! Vous avez eu ici la table et le logement pendant une heure, c'est honnête; je crois que si vous en trouvez autant dans chaque maison, vous pouvez vous faire des bosses de polichinelle; hein, l'ancien ! allons, ne nous amusons pas ! voyons, voyons !

MAUPIN, qui a remonté quelques pas et s'arrête.

C'est pas bien, jeune homme, de rudoyer les pauvres.

\* Chauffour, Maupin.

CHAUFFOUR.

Je ne vous rudoie pas ; je vous parle de bouche, comme on doit faire à un indigent.

MAUPIN.

La charité, voyez-vous bien, profite plus à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit.

CHAUFFOUR.

Comment établissez-vous ce calcul-là donc vous ?

MAUPIN.

Oui, oui; le ciel envoie toujours à l'âme charitable dix fois la valeur du bien qu'elle fait.

CHAUFFOUR, à part.

Tiens, si je savais ça. Bah ! je risque un sou, voyons ! (*Haut, en lui donnant un sou.*) Tenez ! voilà pour... moi; c'est moi qui vous donne ça, entendez-vous ? Maintenant, rétrogradons ; allons, rantanplan, des bas gris, des bas blancs, rran, rran.

MAUPIN, après avoir fait un pas.

On vous force à me renvoyer ; c'est pas vous qui chasseriez comme ça un pauvre vieux qui a fait ses cinq lieues à pied ?

CHAUFFOUR.

Eh bien, c'est vrai, là ! ça me fait de la peine, mais je suis obligé de vous flanquer à la porte, homme respectable !

MAUPIN, à part.

Et mamselle Louise qui voulait me parler... je reviendrai.

CHAUFFOUR.

Ran, ran, rantanplan ! allons, on bat la retraite.

MAUPIN.

Je m'en vas, je m'en vas ; au plaisir, monsieur Chauffour... vous direz à mamselle Louise... (*Arrivé à la grille il se retourne.*) Non, non ; vous ne lui direz rien.

CHAUFFOUR.

Ça suffit. On fera vot' commission. Ran, ran... des bas gris, des bas blancs...

MAUPIN, riant avec bonhomie et s'en allant.

Eh ! eh !... vous dites toujours ran, ran, des bas gris, des bas blancs... eh ! eh ! eh !

Il disparaît en dehors de la grille à gauche.

## SCENE V.

CHAUFFOUR, puis BABERLOT.

CHAUFFOUR, regardant Maupin qui s'éloigne.

Bien des choses chez vous de ma part. (*Il redescend la scène.*) Pauv' pauvre ! je ris comme ça, eh bien, le fait est que ça me gribouille le cœur... je ne me croyais pas si susceptible que ça pour la mendicité. On ne sait pas ce qu'on peut devenir... l'état n'est pas mauvais du reste... se promener du matin au soir en jouant de la clarinette... et on y gagne de l'argent. On dit qu'il y a à Nanterre un pauvre qui a plus de cent mille livres de rente... en gros sous... dans un pot à beurre !... (*Ici Baberlot paraît; il a un cos-*



*tune bourgeois noir rapé ; il a un col noir très-haut , un pantalon collant trop court , et il affecte des airs d'élégance. Chauffour remonte. )* Je ne sais pas jusqu'à quel point... (*Apercevant Baberlot.*) Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? Vous demandez quelqu'un ?

**BABERLOT**, *cherchant à se donner des airs élégans.*

N'est-ce point ici la maison de la demoiselle Dutertre ?

**CHAUFFOUR.**

Vous y êtes, monsieur, en plein !

**BABERLOT.**

Je désirerais de lui parler.

**CHAUFFOUR.**

Ça s' peut. (*A part, en regardant Baberlot.*) Ah ça, mais...

**BABERLOT**, *à part.*

Est-ce que ce drôle se permettrait de me reconnaître... (*Haut en passant rapidement devant Chauffour\*.*) Allons donc, mon cher, j'ai peu de temps à passer ici, que diable !

**CHAUFFOUR.**

Pardon, monsieur, c'est que je croyais...

**BABERLOT**, *se tournant de façon à ce que Chauffour ne voie pas son visage.*

Vous vous trompez. Allez vite ! voici pour boire à ma santé.

*Il lui donne de l'argent.*

**CHAUFFOUR**, *à part.*

Dix sous ! le père Maupin avait raison ! sapisti ! je vas m'enrichir avec les pauvres ! (*Haut.*) Quel nom faut-il dire à mademoiselle ?

**BABERLOT.**

Mon nom ne fait rien à l'affaire. M<sup>lle</sup> Dutertre ne me connaît pas.

**CHAUFFOUR.**

Très-bien !

*Air : Le luth galant.*

C'te visite-là, ça m'intrigue à bon droit,  
Car d'ordinaire j' n' suis pas maladroit ;  
De reconnaître les gens j'ai la grande habitude ;  
Ce fut dans tous les temps ma principale étude ;  
J'ai vu c' nez-là quelqu' part, j'en ai la certitude ;  
Mais je n' sais pas l'endroit. (*bis.*)

*Il rentre dans la maison.*

## SCENE VI.

**BABERLOT**, *seul.*

Enfin, m'y voilà ! reste à savoir comment elle va prendre la chose... Il faut cependant que je tire pied ou patte de l'héritage, et puisque je ne peux pas remettre la main sur le vieux Maupin, adressons-nous à l'autre. J'ai eu du malheur !... je me fends d'un habillement de deuil complet, qui m'a bel et bien coûté quinze francs du bon Dieu ; trois pierrots !... heureusement que

\* Baberlot, Chauffour.

M. Adrien y avait pourvu. Je crois arriver chez un défunt et n'avoir, grâce à mes papiers, qu'à palper les espèces, et j'arrive comme chez M. de la Palisse... un quart d'heure avant sa mort ! Je ne pouvais pas lui dire à c't' homme, je suis votre neveu... il me reconnaissait parfaitement pour ne m'avoir jamais vu. Alors, je change de rôle, et je lui dis : Salue bien, mon cher monsieur ; je viens de la part du susdit... à preuve, voici ses papiers... Alors, il me remet une lettre pour la demoiselle Dutertre et sa bénédiction pour son neveu. Je voulais aussi quelque chose pour moi ; mais, au milieu de la conversation, ce digne vieillard, au lieu de me répondre, se met à décéder... Excusez !... voici la dame !... du décorum ! soyons dandy !

## SCENE VII.

**BABERLOT**, M<sup>lle</sup> **DUTERTRE**, *venant de la maison.*

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE.**

C'est vous qui me demandez, monsieur ?

**BABERLOT.**

Oui, madame ; pardon si je vous syncope dans vos occupations, c'est que, voyez-vous, il s'agit d'une affaire.

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE.**

Une affaire ?

**BABERLOT.**

Et sans que vous vous en douteriez, je viens de vous préparer, sinon pour vous, du moins pour votre fill... eule, une surprise agréable où il y a gras.

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE**, *à part.*

Cet homme a une manière de s'exprimer... (*Haut.*) De quoi s'agit-il, monsieur ?

**BABERLOT.**

Ah ! madame, pour arriver à ce résultat, il m'a fallu faire bien des pas et des démarches ; j'ai déjà fait bien des débours, (*vivement*) mais vous m'en tiendrez compte... la question n'est pas là !

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE**, *avec impatience.*

Voyons, voyons, monsieur.

**BABERLOT.**

Voilà ; vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un appelé Durozier ?

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE.**

Durozier !... (*A part.*) C'est lui qui me fait lancer... il veut de l'argent, sans doute. (*Haut.*) Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

**BABERLOT**, *tirant une lettre de sa poche.*

Ah ça, cependant, voici une lettre remise à moi, par lui, pour vous, comme quoi...

M<sup>lle</sup> **DUTERTRE**, *s'emparant vivement de la lettre.*

Cette lettre est une impertinence... vous vous permettez... Je répondrai à cette lettre... comme il convient... (*Elle fait un mouvement pour sortir.*) Je préviendrai les autorités.



BABERLOT.

De quoi ?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, en entrant dans la maison, à part.

Ah ! qu'une seule faute coûte cher, mon Dieu !

SCENE VIII.

BABERLOT, puis MAUPIN.

BABERLOT, stupéfait.

Eh ben... elle se sauve !

AIR : On dit que je suis sans malice.

Sans rien m' donner, sans rien m' promettre,

Eh ! s'éloigne en m' chipant ma lettre...

Elle me plant' là, c'est un peu neuf !

Comme Henri quatr' sur le Pont-Neuf.

C'te comparaison, dont j'enrage,

N'est mêm' pas à mon avantage ;

Car ce princ' sur son piédestal

A du moins l' plaisir d'être à ch'val.

Je suis volé !

MAUPIN, paraissant à la grille. Il vient de la gauche.

Je ne vois pas mam'selle Louise, elle m'a dit qu'elle voulait me parler... (Apercevant Baberlot.) Un bourgeois !

BABERLOT, à part.

Ah ! mais ça ne se passera pas comme ça !

MAUPIN, s'approchant de Baberlot, qui ne le voit pas.

Un pauvre vieillard infirme, s'il vous plaît.

BABERLOT, se retournant.

Maupin !

MAUPIN.

Baberlot !

Ils s'embrassent.

BABERLOT.

Eh mais ! j'aime bien mieux ça ! voilà mon autre affaire... Tu me tombes du ciel, mon vieux, je t'ai cherché !

MAUPIN, gaiement.

Et moi, comme une épingle !... Mais dis donc, plus que ça d'opulence !... tu es donc commis-saire des guerres, ambassadeur ou marchand de cordons de cannes ?

BABERLOT.

Rien de tout ça !

MAUPIN.

T'as fait fortune ? t'as hérité ?

BABERLOT.

Oui et non ! non et oui !

MAUPIN.

Ça devrait cependant être oui ou non ; lequel des deux ?

BABERLOT.

Celui que tu voudras, ça dépend de toi.

MAUPIN.

Comment que tu dis ça ?... tire-moi ça au clair.

BABERLOT.

Si je veux, demain tu seras riche.

MAUPIN, vivement.

Avec plaisir.

BABERLOT.

Et si je t'en donne les moyens ?

MAUPIN.

Des moyens honnêtes ! sans ôter un cheveu de la tête... d'un chat ?

BABERLOT.

Oui... Qu'est-ce que tu me donneras ?

MAUPIN.

Nous consommerons ensemble, y eût-il deux cents francs, y eût-il cinq cents francs ! cinq cent cinquante francs !... y aura ce qu'y aura !

BABERLOT, lui tapant dans la main.

C'est dit !... Écoute et prête l'oreille : tu n'es pas sans avoir entendu parler d'un appelé Du-rozier ?

MAUPIN.

Mon gueusard d'oncle !... Ah ! le vieux sacri-pant !... j' crois bien ! c'est lui qui est cause de tout ; sans lui, je serais marié à l'heure qu'il est, je serais un homme remarquable, je serais peut-être... linger !... qui sait ?... Baberlot, je ne suis pas méchant, je ne suis pas habile des jambes, mais le jour où je saurai que ce vieux cosaque-là est décédé, je danserai une fameuse gavotte.

BABERLOT.

Mets-toi en position.

MAUPIN, vivement.

Comment !... mon oncle ?...

BABERLOT.

Mort, lui-même ! la semaine dernière, à Beauvais, Oise, et inhumé vers cette époque.

MAUPIN.

Ah !... eh bien, oui, c'était mon oncle ; je ne te l'ai pas nommé parce qu'ayant pris un état qui n'est pas dans l'almanach du commerce... Mais comment que tu sais ça, donc, toi ?

BABERLOT.

J'arrive de Beauvais... Mais ça n'est pas tout !

MAUPIN.

Quoi ?

BABERLOT.

Il laisse une maison, des terres... le tremblement... le diable et son train.

MAUPIN.

Vraiment ?

BABERLOT.

Il a légué tout ça à une étrangère... le fonds s'entend... mais il laisse audit Maupin, mon ami, le revenu des objets en question, montant à la somme de dix-sept cents livres de rentes.

MAUPIN, très-joyeux.

Chien de chien ! dix-sept cents livres de rente, à moi ?

BABERLOT.

A nous !

MAUPIN.

Nous allons nous en donner !... Au diable la clarinette !... En avant le petit salé et le vin à huit !

Joie croissante jusqu'à la fin de la scène.



BABERLOT.

A huit ! à dix ! à douze et à quinze ! tout le mieux et le meilleur... au café de Paris !

MAUPIN.

Au Palais-Royal, chez Véfour, que j'ai si souvent reniflé sa cuisine par le soupirail... En avant le restaurant !

BABERLOT.

Et des omnibus comme si qu'il en pleuve !

MAUPIN.

Et des lits de plumes, et des bottes à revers, des chaises, des vraies chaises, et des tables couvertes de bonnes choses, du veau, des petits pois au sucre et tous les poissons de l'Océan !

BABERLOT.

Et des femmes !... des brodeuses, des chameuses !

MAUPIN, dans le délire de la joie.

Oui, des femmes, des femmes aussi !

BABERLOT.

Des danseuses avec des châles de cachemire, et des plumes plein la tête !

MAUPIN.

Ah ! sac à papier ! une noce à mort !... et pour commencer, allons dîner au Cheval blanc, un bon dîner, un fameux dîner... du vin à discrétion, à l'heure ! à l'heure !

*Tous deux chantent en dansant.*

Roul' ta bosse, tout est payé,

C'est le vieux oncl' de Beauvais qui régale ;

Roul' ta bosse, tout est payé,

A présent nous pouvons nous amuser.

*Baberlot sort par le fond, et se dirige à droite, Maupin le suit.*

## SCENE IX.

MAUPIN, CHAUFFOUR, puis LOUISE.

On entend la voix de Louise dans la maison : *Allez, Chauffour ! allez !*

MAUPIN, s'arrêtant au moment de sortir.

Ah ! mamselle Louise... j'oubliais !

CHAUFFOUR, sortant de la maison une lettre à la main.

Ah ! père Maupin, je vous rencontre à propos ; tenez, voilà dix sous, je ne vous dis que ça.

Il fait un mouvement pour sortir.

MAUPIN.

Tiens, c't' idée... si ça vous prive...

CHAUFFOUR, revenant.

Au contraire. (*A part.*) C'est un placement que je fais ; je crois que c'est une bonne affaire.

Il sort par l'issue qui est réservée à gauche entre la palissade et la grille.

MAUPIN, à lui-même.

Il ne me chasse pas cette fois, est-ce qu'il sait que je suis riche?... Que je suis bête ! il me donne dix sous, alors il ne sait pas... (*Avec joie.*) C'est

tout au plus si je le crois moi-même... C'est donc bien vrai ?

Louise au milieu de la dernière réplique est sortie de la maison ; elle s'est avancée auprès de Maupin, qui, tout préoccupé de son bonheur, ne l'a pas aperçue.

LOUISE, qui l'a regardé quelque temps.

Vous ne me voyez donc pas, père Maupin ?

MAUPIN.

Ah ! pardon, mon enfant... tiens, j'vous oubliais... non ! mais je pensais... à autre chose. (*A lui-même.*) Dix-sept cents... (*A Louise.*) Voyons, qu'est-ce que vous me voulez ?

LOUISE.

Vous remercier d'abord du service que vous m'avez rendu ; car c'est grâce à vous qu'Adrien a pu s'expliquer... Mais il ne revient pas.

MAUPIN, à lui-même, à demi-voix.

Dix-sept cents !...

LOUISE, qui ne s'est pas interrompue.

Ma marraine vient d'écrire à son oncle, M. Bernard... serait-il plus difficile à convaincre... Vous qui pouvez vous présenter par tout, tâchez de revoir M. Adrien... de savoir... mais vous ne m'écoutez pas.

MAUPIN.

C'est que j'ai un ami qui m'attend. (*A lui-même.*) Dix-sept cents francs de rente ! mais qu'est-ce qui a donc la propriété ? il ne me l'a pas dit.

LOUISE.

Allez-y ! je vous en prie.

MAUPIN.

Vous l'aimez donc beaucoup ce jeune homme ?

LOUISE.

Vous le savez bien. Ah ! si je ne suis pas sa femme, j'en mourrai !

MAUPIN.

Allons, allons... Eh ben ! j'irai... je saurai.

Il est toujours préoccupé, et écoute à peine Louise quand elle lui parle.

LOUISE, regardant au fond, à droite.

Ah ! voici ma marraine ! Comment ! elle était donc sortie ! Vous ne pouvez partir par là ! Si elle vous voyait, et avec moi !

MAUPIN.

Elle vous gronderait ?

LOUISE.

Oh ! venez, père Maupin ; je vais vous faire passer par une petite porte qui donne sur la campagne ; venez !

MAUPIN, à lui-même.

Mais qu'est-ce qui a donc la propriété ?

Ils sortent par l'issue qui est à gauche, entre la palissade et la grille.

## SCENE X.

Mlle DUTERTRE, BABERLOT, entrant par le fond et de la droite ; puis MAUPIN et LOUISE.

Mlle DUTERTRE, à Baberlot.

Ah ! vous voilà, monsieur, vous reveniez ?



BABERLOT.

Je revenais! oui, je... je revenais! (*A part.*)  
Où donc est-ce qu'il est passé ce trainard-là?  
(*Haut.*) Oui, parce que je me disais : à présent,  
cette dame ayant lu la lettre...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Justement. (*A part.*) Cette lettre de l'oncle de  
Durozier qui institue ma Louise son héritière...  
Ce vieillard, je l'avais instruit de mon malheur,  
il s'en est souvenu!

BABERLOT, *à part.*

Si elle pouvait abouler du quibus en attendant  
les rentes de Maupin.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à Baberlot.*

Tout-à-l'heure, je ne sais... j'étais mal dispo-  
sée... je vous demande pardon de vous avoir ac-  
cueilli...

BABERLOT.

Du tout, du tout. Dame, on a ses bons et ses  
mauvais momens, n'est-ce pas? n'y a pas d'af-  
front!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à part.*

Quel langage pour un homme de loi!

LOUISE, *paraissant en dedans de la palissade à  
gauche, avec Maupin, de façon à ce que les per-  
sonnages en scène ne peuvent les voir.*

La porte est fermée!

MAUPIN, *contrarié.*

Et pas de clef!

LOUISE.

Attendez... je reviens!

Elle disparaît à gauche. Maupin reste en scène en dedans  
de la palissade.

BABERLOT, *à M<sup>lle</sup> Dutertre.*

J'étais bien sûr que vous voudriez me revoir.  
D'abord, nous avons un petit compte à régler.

MAUPIN, *à part.*

Tiens, Baberlot qu'est revenu!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *avec inquiétude.*

Nous en reparlerons... Mais d'abord, monsieur,  
je serais bien aise de savoir si vous connaissez le  
contenu de cette lettre que vous m'avez apportée.

BABERLOT, *à M<sup>lle</sup> Dutertre.*

Mais... un peu.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *effrayée.*

Comment?

MAUPIN, *à part.*

Il a apporté une lettre?

BABERLOT.

L'ancien m'en a dit deux mots. (*Faisant l'im-  
portant.*) Je vous connais depuis long-temps,  
qu'il m'a dit... J'ai en vous la plus grande con-  
fiance... Allez trouver M<sup>lle</sup> Dutertre, elle a be-  
soin d'une grande réparation.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *troublée.*

Moi?

LOUISE, *paraissant entre la grille et la palissade.*  
Avec qui donc cause-t-elle là?

Elle se dirige vers la maison.

BABERLOT:

Et il a ajouté : Dites à sa fille...

Trémolo à l'orchestre jusqu'à la fin de la scène.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *d'un ton suppliant.*

Plus bas, monsieur, plus bas.

LOUISE, *à part, s'arrêtant tout-à-coup au moment  
où elle allait ouvrir la porte de la maison.*

Quoi? sa fille! ah! mon Dieu!

MAUPIN, *qui n'a pas entendu.*

Qu'est-ce qu'il a dit?

Il devient très-attentif. Louise est en proie à une vive  
émotion\*.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Mais... M. Durozier n'a pu vous parler ainsi.

MAUPIN, *à lui-même surpris et plus attentif.*

Durozier!

BABERLOT.

Il me l'a dit que j'vous dis, quand j'ai eu l'  
plaisir d'assister à ses derniers momens. Dites à  
sa fille, qui doit avoir à présent vingt ans...

MAUPIN, *à part.*

Vingt ans!

LOUISE, *à part.*

Vingt ans.

BABERLOT.

Que la famille Durozier...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *lisant sur la lettre qu'elle tient.*

« Qui devait lui donner un nom, lui laisse du  
» moins une petite fortune. » (*Parlé.*) Voilà ce  
qu'il y a sur la lettre.

BABERLOT, *à part.*

Parbleu! je l'ai bien lu. (*Haut.*) Ce sont ses  
paroles.

MAUPIN, *commençant à comprendre et très-impres-  
sionné.*

Ah! ah!

BABERLOT.

Tout cela n'explique pas comment il laisse sa  
fortune à une étrangère!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Une étrangère!... mais elle est sa petite-nièce!  
il le savait... Louise est la fille de son neveu.

BABERLOT.

Combien donc en avait-il de neveux?

LOUISE, *à part, très-émue.*

Mon père!

MAUPIN, *à part, au plus haut degré de l'émotion.*  
Ma fille!

BABERLOT, *à M<sup>lle</sup> Dutertre.*

Est-ce que vous êtes indisposée?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Non... ce n'est rien. Entrez chez moi, je vais  
satisfaire à vos justes demandes.

Louise remonte la scène dans la crainte d'être vue, elle va  
ainsi jusqu'à l'extrême gauche.

BABERLOT, *à part et gaiement.*

Très-bien! elle est un peu révolutionnée; le  
moment est parfait pour lui arracher une dent.

Il entre dans la maison.

\* Maupin en dedans de la palissade, M<sup>lle</sup> Dutertre et  
Baberlot en scène, Louise auprès de la porte de la mai-  
son, où elle est restée comme clouée.



M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à elle-même et prête à défaillir.

Ah! je succombe à tant d'émotions!

LOUISE, au comble de l'émotion, s'élançant et tombant dans les bras de M<sup>lle</sup> Dutertre.

Ma mère!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, avec tendresse.

Quoi!... tu as entendu? Eh bien! oui... oui... mais ne dis pas encore...

LOUISE, à demi-voix et avec tendresse.

Non!... non! entre nous, quand nous serons seules.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, l'embrassant tendrement.

Oui... Viens, viens!

Elles rentrent dans la maison.

## SCENE XI.

MAUPIN, seul, sortant de l'intérieur de la palissade et entrant en scène. Il est très-ému.

Ah!... moi aussi, j'ai une fille! une fille!... à moi!... et je... (Avec rires et larmes.) Ah!... la joie, le bonheur! je ne suis plus un malheureux, je ne suis plus un mendiant, un vagabond! j'ai une fille! je suis père! c'est donc pour ça que je l'aimais tant! Non, je ne l'aimais pas pour le bien qu'elle me faisait, mais pour tout le bien que j'aurais voulu lui faire!... Merci, mon Dieu, merci! c'est bon d'aimer son enfant! on revient à soi, on sent qu'on a un cœur sous ses haillons! Maintenant, plus de cabaret, plus de bombances; de l'ordre, de la conduite... de l'eau!... de l'eau, pour toute ma vie... J'ai une fille! c'est drôle, ce mot-là; il me semble que j'ai là quelqu'un qui me dit tout bas à l'oreille! (A voix basse.) Ta fille! ta fille!... (Avec indignation.) Et moi, vieux misérable que j'étais, je faisais des projets d'aller manger mon argent! Gourmand! ivrogne! Ah! mais est-ce que je savais, mon Dieu!... sans mon oncle, est-ce que je le saurais! (Avec onction.) Brave homme!... et je le maudissais! Ah! je le respecte... je lui ferai dire des messes. (Avec entraînement.) Et je boirai à sa mémoire! (Se reprenant tout-à-coup et avec résolution.) De l'eau! toujours de l'eau! (Regardant la maison.) Et c'te bonne Thérèse!... moi, qui l'accusais de dureté. (Avec âme.) Et elle a élevé notre petite, elle lui a donné de l'éducation, elle a eu soin d'elle! qu'elle soit bénie! (Avec bonhomie et avec âme.) Eh bien! v'là que j'aime tout le monde, à présent... c' que c'est que d'être père!... Ah! mais, j' veux l'être tout-à-fait! à présent que son avenir est assuré et que, moi, j'ai de quoi vivre, faut r'devenir un brave homme, faut se r'quinquer... on ne veut pas que son enfant rougisse!... mais la v'là. Ah! je vas tout lui dire... oui! il faut qu'elle sache tout; mais tout doucement, tout doucement, petit à petit. (Avec sentiment et au comble du bonheur.) Que je vas être heureux, mon Dieu! (Il la voit de loin. Avec admiration et des pleurs

dans les yeux.) Qu'elle est belle!... qu'elle est belle!... et que je l'aime donc!

## SCENE XII.

MAUPIN, LOUISE, sortant de la maison.

LOUISE.

Ah! monsieur Maupin, vous voilà! que je suis heureuse de vous retrouver!

MAUPIN, avec joie et émotion, et sur le point de laisser échapper son secret.

Ah! tant mieux! Mais pourquoi m'appellez-vous monsieur? j'aime à m'entendre appeler père, père Maupin, surtout... surtout par vous.

LOUISE, l'interrompant.

Eh bien, père Maupin, je viens vous faire une prière.

MAUPIN, même sentiment.

Parlez, mon enfant, parlez. Moi aussi, j'ai à vous dire...

LOUISE, l'interrompant.

Tout-à-l'heure vous avez entendu notre secret, le secret de ma mère... Ah! de grâce, ne le révélez jamais. Vous me le jurez?

MAUPIN.

Comment! est-ce qu'elle rougirait... (Avec sentiment.) Moi, au contraire...

LOUISE.

Ah! ne l'accusez pas! accusez le monde, qui jetterait le blâme sur elle. Mon père...

MAUPIN.

Votre père?

LOUISE.

L'a trompée, l'a abandonnée!

MAUPIN.

Mais il ne savait pas, peut-être. (S'animant.) Et puis il y a bien des choses qui se réparent.

LOUISE.

Voilà pourquoi elle hésitait à consentir à mon mariage. Me marier, c'est proclamer son déshonneur, car mon acte de naissance porte le nom de ma mère, et ne porte que celui-là. (Mouvement de Maupin.) Cependant, elle aurait tout bravé aujourd'hui pour me voir heureuse... mais l'oncle d'Adrien voulait une dot qu'elle ne pouvait donner. Enfin, aujourd'hui, ce dernier obstacle même est levé!...

MAUPIN, avec bonheur.

Ah!

LOUISE.

Oui, car j'ai une fortune... en espérance, il est vrai, mais enfin ça ne peut manquer, et ma mère a écrit à l'oncle d'Adrien. Tout doit s'arranger maintenant!

MAUPIN, avec un sentiment plus marqué de bonheur.

Ainsi vous allez être tous heureux! en famille, car votre père...

LOUISE.

Ah! ne parlez pas de lui, monsieur Maupin!



MAUPIN, *s'animant de plus en plus.*

Cependant il peut revenir... vous reconnaître aussi!... et il reviendra... et il vous reconnaîtra!... oui! oui!... (*au comble de l'exaltation et lui prenant les mains*) parce que vous ne savez pas...

LOUISE, *vivement.*

Oh! il ferait tout manquer!... (*Mouvement de stupeur de Maupin.*) C'est alors que je devrais renoncer à Adrien, au bonheur!...

MAUPIN, *frappé douloureusement.*

Comment?

LOUISE.

Il paraît que sa situation est misérable...

MAUPIN, *d'une voix concentrée à lui-même.*

Oh!

LOUISE.

Et par sa faute!

MAUPIN, *d'une voix étouffée.*

Oui, oui.

LOUISE.

D'après les idées de M. Bernard, il n'y aurait pas d'union possible s'il se faisait reconnaître. Voilà ce que je viens d'apprendre. Je ne l'accuse pas, mais mon père n'a jamais rien fait pour moi; lui dois-je le sacrifice de toute ma vie?

MAUPIN, *retenant ses larmes, et d'une voix concentrée.*

Non... non... vous avez raison... vous ne lui devez pas... rien... pas même de la pitié... c'est sa punition. (*Sortant rapidement, à part.*) Mendiant! vagabond!... toujours! toujours!...

Il sort par la grille et disparaît à gauche.

### SCENE XIII.

LOUISE, *seule.*

Qu'a-t-il donc? de quel air il me disait cela? aurait-il connu mon père? Ah! je n'ose m'interroger à ce sujet! Mais un instant j'ai eu la pensée que cet homme qui s'entretenait ici tantôt avec ma mère, cet homme avec qui elle est enfermée en ce moment... Mais je suis folle, c'est d'elle-même qu'il a appris le nom de mon père. Ah! ce mot qui devrait remplir mon cœur de joie y jette un trouble...

Air de l'Enfant (Pilati).

Mais un espoir bien doux me soutient, car mon père  
Grâce aux derniers bienfaits d'un parent généreux,  
Va trouver un destin modeste, mais prospère,  
Et s'il vit loin de nous, il pourra vivre heureux!  
Mais si, malgré ses torts, il souffrait, il me semble  
Que relevant son courage abattu,  
Alors, je lui dirais : Père, marchons ensemble!

Le malheur tient lieu de vertu! (*bis.*)

*Louise reste pensive.*

### SCENE XIV.

LOUISE, M<sup>lle</sup> DUTERTRE, BABERLOT.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à Baberlot en sortant de chez elle.*

Voilà qui est convenu, monsieur, et à l'avenir, ne formez pas de jugemens...

BABERLOT.

Je m'en astreindrai. (*M<sup>lle</sup> Dutertre va vivement à Louise, lui serre la main avec affection et lui parle bas. A part.*) Je viens de lui extraire un chicot, que le meilleur dentiste, ayant des brevets de toutes les cours étrangères, n'en a jamais arraché un pareil.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *à Louise, d'un ton affectueux.*

La réponse n'est pas arrivée?

LOUISE.

Pas encore.

BABERLOT, *saluant.*

Mesdames, agréez mes civilités... Si vous auriez besoin d'un homme d'affaires, je les fais assez bien. (*A part.*) Les miennes surtout. Allons retrouver Maupin. (*Saluant.*) Je vous les présente.

Il sort par la grille et se dirige à droite.

### SCENE XV.

LOUISE, CHAUFFOUR, *venant du fond et se rencontrant avec BABERLOT qu'il salue, M<sup>lle</sup> DUTERTRE, puis ADRIEN.*

LOUISE, *à part, regardant sortir Baberlot.*

Non, je suis bien tranquille.

CHAUFFOUR, *entrant vivement.*

J'ai remis la lettre à M. Bernard; il m'a payé ma commission. Cent sous! (*Il les montre.*) Dix fois dix, c'est mon compte. Le père Maupin les aura, ça me fera cinquante francs!... (*Se retournant.*) V'là M. Adrien!

Il sort par la droite, à l'intérieur.

LOUISE, *voyant Adrien, vivement.*

Adrien! il nous apporte la réponse.

ADRIEN, *entrant par la grille; il vient de la droite.*

Oui, Louise, et une réponse cruelle!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, *vivement.*

Que dites-vous?

ADRIEN.

Mon oncle refuse de consentir à mon bonheur.

LOUISE, *avec douleur.*

Ah!...

M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

Est-ce donc mon trop de confiance en votre oncle qui a nui à ma Louise?

ADRIEN.

Non, mademoiselle... (*A demi-voix.*) Non, madame, il a compris votre position, il honore et



respecte votre courageux dévouement... (*Haut.*)  
Mais en vain je l'ai supplié, conjuré...

LOUISE, *vivement.*

Quelle raison peut-il donner maintenant, puisque la fortune qu'il exigeait...

Maupin paraît à la grille au fond.

# SCENE XVI.

LOUISE, MAUPIN, ADRIEN, M<sup>lle</sup> DUTERTRE.

ADRIEN.

Cette fortune, a-t-il dit, n'est qu'en expectative, et on ne vit pas d'espérance.

LOUISE.

Tout est fini pour nous!

ADRIEN.

Ah! je suis bien malheureux!

MAUPIN, qui s'est avancé, lui frappant sur le bras.

Jeune homme, on n'est jamais tout-à-fait malheureux quand on a fait son devoir.

TOUS.

Comment?

MAUPIN.

Non, mamselle Louise, tout n'est pas fini, tout n'est pas perdu, car vous avez un père!

LOUISE.

Mon père!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part, se dirigeant vivement vers Maupin, comme pour l'engager à garder le silence\*.

Grand Dieu!

LOUISE, avec expansion.

Où est-il?

MAUPIN, à Louise, après avoir remarqué l'embarras de M<sup>lle</sup> Dutertre.

Ah! vous ne le verrez pas, vous ne le connaissez jamais.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part.

Je respire!

MAUPIN.

Parce que c'est pas un homme comme un autre, voyez-vous?... il a ses idées; moi, j'en ai bien connu, quand j'étais marin; je servais avec lui, sur le même bâtiment... nous étions amis, nous ne nous quittions pas.

LOUISE.

C'est donc pour cela que vous étiez si ému quand je vous parlais de mon père?

MAUPIN.

Oui, oui, mon enfant... Mam'selle... pardon.

ADRIEN.

Mais vous l'avez-vu, dites-vous?

\* Louise, Maupin, M<sup>lle</sup> Dutertre, Adrien.

MAUPIN.

Oui... il passait dans le pays, il m'a dit: Je suis venu ici pour ma fille... (*avec âme et la regardant avec amour*) mais si je la voyais, si je restais un jour, une heure auprès d'elle, oh! je l'aimerais trop, je le sens, et je ne pourrais plus m'en séparer... et moi j'n'ai pas l'habitude de la famille, faut que j'marche, faut que j'aille devant moi, c'est ma vie... j'suis un peu vagabond, mais j'veux faire aussi quelque chose pour son bonheur; j viens d'hériter de mon oncle, (*avec force*) mais j'veux rien de lui, car il m'a chassé! si j'ai eu des torts, c'est lui qui en est cause... (*regardant M<sup>lle</sup> Dutertre avec émotion*) c'est lui qui est cause que j'ai abandonné une pauvre femme, (*regardant Louise*) et que je n'ai jamais embrassé ma fille... J'vous demande pardon si je pleure, mais il m'a dit ça en pleurant, puis il m'a remis ce papier pour M<sup>lle</sup> Louise... et il est parti.

LOUISE.

Parti!

MAUPIN, remettant un acte à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Tenez, regardez si c'est bien comme ça?

M<sup>lle</sup> Dutertre cherche à lire, mais son trouble l'en empêche, elle le remet à Adrien.

ADRIEN, prenant le papier et le parcourant.

Il cède à sa fille la totalité de l'héritage.

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part.

Quelle générosité! (*Haut en s'oubliant.*) Mais, vous?... ce pauvre père...

Adrien remonte doucement la scène par derrière, et vient se placer à l'extrême gauche, auprès de Louise.

MAUPIN.

Oh! il a un état qui ne lui a jamais manqué, et si sa fille est heureuse, il n'aura rien à désirer... (*Après un temps.*) En me quittant, M. Durozier m'a dit: (*Avec émotion.*) « Mon vieux Maupin, j'ai encore une commission à te donner. »

LOUISE, avec intérêt.

Laquelle?

MAUPIN, avec hésitation.

J'n'ose pas vous l'dire, parce que un mendiant, vous ne voudrez peut-être pas...

LOUISE.

Parlez... oh! parlez, et s'il est en mon pouvoir d'accomplir cette dernière volonté...

MAUPIN.

« Si elle te le permet, tu embrasseras ma fille pour moi. »

LOUISE, avec effusion et se jetant dans les bras de Maupin.

Oh! de grand cœur!

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, à part.

Malheureux homme!

MAUPIN, tenant Louise entre ses bras et pleurant.

Ma fille!... je ne la verrai plus; mais c'est égal elle sera heureuse... (*se reprenant*) qu'il m'disait...



(Quittant Louise, qui se retourne en pleurant du côté d'Adrien. A M<sup>lle</sup> Dutertre.) N'est-ce pas qu'elle le sera?... (Bas.) Êtes-vous contente de moi?

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, d'un accent pénétré.

Oh ! nous nous reverrons !

MAUPIN, à demi-voix.

Non, puisque j'empêcherais son bonheur !

M<sup>lle</sup> DUTERTRE, de même.

Mais... plus tard !

MAUPIN, avec résolution.

Jamais !

MAUPIN, à M<sup>lle</sup> Dutertre.

Air : *A la grâce de Dieu* (Loisa Puget).

Il faut que mon sort s'accomplisse ;

Je vous abandonnai jadis,

J'en suis puni, mais c'est justice,

Maint'nant, c'est ma fille que je fuis.

Pendant ce qui précède, Adrien, occupé de Louise, semble la consoler.

LOUISE, se rapprochant de Maupin.

Parmi nous bientôt, je l'espère,

Nous vous reverrons en ce lieu.

Vous me parlerez de mon père...

MAUPIN.

Votre père vous a dit adieu.

Louise se retourne très-émue du côté d'Adrien.

A part.

Adieu, ma fille, adieu !

A la grâce de Dieu !

ENSEMBLE.

MAUPIN, se dirigeant vers le fond.

Adieu, ma fille, adieu !

A la grâce de Dieu !

Adieu, adieu !

A la grâce de Dieu !

LOUISE, M<sup>lle</sup> DUTERTRE et ADRIEN.

Au revoir donc, adieu !

A la grâce de Dieu !

Adieu, adieu !

A la grâce de Dieu !

Maupin élève les bras au ciel et sort par le fond. Les autres personnages le suivent des yeux avec émotion. Le rideau tombe sur ce tableau, lorsqu'on dit le dernier vers de l'ensemble.

FIN.









SCÈNE XIX

# MON AMI CLÉOBUL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par M. J. Arago,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 25 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉON. ....	M. GERMAIN.	ISABELLE. ....	Mlle PERNON.
CLÉOBUL. ....	M. Derval.	MARIA. ....	Mlle BIRON.
ANDRÉ. ....	M. OSCAR		

*La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Léon.*

Le théâtre représente une chambre à coucher. Un lit au fond, au milieu : portes à droite et à gauche du lit. Deux portes à droite et à gauche, troisième plan. Une cheminée à droite, deuxième plan. Deux croisées à droite et à gauche, premier plan. À gauche, un guéridon : quelques papiers, une écriture et un éventail sur le guéridon ; une bergère à côté ; malles et cartons du même côté. À droite, sur la cheminée, deux flambeaux, une veilleuse, un cigare, etc. Fauteuils, chaises, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, ANDRÉ.

Maria arrangeant des cartons et des effets.

ANDRÉ, à la porte.

Vous avez le cœur de me laisser ainsi à la porte ?

MARIA.

Oui.

ANDRÉ.

Vous ne voulez pas que je vous aide à arranger vos malles et vos cartons ?

MARIA.

Non.

ANDRÉ.

Ça vous va donc que je m'en aille ?

MARIA.

Oui.

ANDRÉ.

Je ne serai donc jamais votre mari ?

MARIA.

Non.

ANDRÉ.

Oui, non, oui, non ; c'est gentil une conversation comme ça.



MARIA.

Pourquoi viens-tu la chercher ?

Elle porte un carton à droite.

ANDRÉ \*.

Parce que je suis une grosse dinde, une oie, une poule mouillée, un veau, tous les volatiles et quadrupèdes d'une basse-cour !

MARIA.

Il faut te corriger et devenir un homme.

ANDRÉ.

A quoi bon devenir un homme, quand on ne trouve pas de femme qui veuille être... votre femme ?

MARIA.

Tu es riche, tu en trouveras.

ANDRÉ.

J'en veux qu'une, vous, cousine... m'accepteriez-vous, si j'étais pauvre ?

MARIA.

Encore moins.

ANDRÉ.

Moins!... ce n'est guère possible.

MARIA.

Va-t'en; il est tard, monsieur va rentrer, et je ne veux pas qu'on te trouve ici.

ANDRÉ.

Puis-je-t'y revenir vous dire bonne nuit ?

MARIA.

Il paraît que tu ne dors pas ?

ANDRÉ.

C'est-il donc possible de fermer seulement un œil avec une passion aussi éveillée?... Depuis quinze jours, je n'ai pas même cligné; j'écoute sonner toutes les heures, j'entends trotter toutes les souris de ma chambre, je savoure les miaulements des chats de la cour qui roucoulent leur bonheur... Tenez, cousine, vous ferez de moi un véritable coucou; je ne m'en donne pas encore pour deux semaines qu'on ne voie à travers de mon corps... je m'en vas...

MARIA.

Eh bien, va-t'en.

ANDRÉ.

Comme vous saisissez le mot!... je veux dire que je m'en vais en... vapeur.

MARIA.

Bonsoir.

ANDRÉ.

Je peux-t'y revenir ?

MARIA.

Oui, demain, après-demain... Vite, vite, va-t'en !

ANDRÉ.

Cousine, je m'en vas.

MARIA.

A demain.

ANDRÉ.

A ce soir.

Il sort.

\* André, Maria.

## SCÈNE II.

MARIA, puis LÉON.

MARIA, rangeant toujours les cartons.

Il est ennuyeux, il est bête, mais il est fidèle, c'est déjà quelque chose... Bah ! bah ! nous verrons plus tard.

Elle fredonne.

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes.

LÉON, entrant.

Encore ce désordre!... Quel ennui d'habiter un hôtel garni!... Pas de visites d'amis!...

MARIA.

Non, monsieur, mais une lettre, et comme monsieur m'a recommandé de ne les remettre qu'à lui seul, la voici.

Elle sort un instant à droite.

LÉON.

Donnez... (*Il s'approche des flambeaux qui sont sur la cheminée. Lisant.*) « Mon ami, je sais que » tu es à Paris depuis huit à dix jours... ingrat, » qui n'as pas encore revu ceux qui l'aiment !... » Nous avons ce soir raouï, après le bal de l'O- » péra... tu seras des nôtres, ou nous te désho- » norons ! Ton ami, FREMILLY. » (*Parlant.*) Tous- » jours le même!... (*A Maria, qui rentre.*) Et ma femme ?

MARIA.

Elle vous attend, monsieur.

LÉON.

Son appartement est-il prêt ?

MARIA.

Il ne le sera que demain.

LÉON, à part.

Tant mieux!... (*Haut.*) Dites-lui que je suis rentré.

MARIA, apercevant Isabelle.

La voici, monsieur.

Maria rentre dans la chambre d'Isabelle.

## SCÈNE III.

LÉON, ISABELLE, entrant par la droite.

LÉON, allant au-devant d'Isabelle.

Eh bien, mon Isabelle, es-tu satisfaite ? es-tu enfin rassurée ?

ISABELLE.

Ne vas-tu pas te faire un grand mérite de ta complaisance ?

LÉON.

C'est-à-dire que je suis en admiration devant elle.

ISABELLE.

C'est rassurant pour l'avenir.

LÉON.

Je t'en prie encore, ne sois plus injuste dans ta jalousie.



ISABELLE.

Effacez donc de ma mémoire vos premières folies qui me font tant de mal.

LÉON.

Ne m'y prête-je pas de toute la force de mon amour pour toi?... Tiens, récapitule... nous quittons Orléans pour venir à Paris passer quinze jours auprès de ta mère... tu choisis toi-même, dans un des plus beaux hôtels garnis de la rue du Helder, un appartement délicieux... et deux jours après, il te déplatt.

ISABELLE.

Je le crois bien... et ces deux impertinentes coquettes de vis-à-vis, qui semblaient prendre à tâche de me faire mourir par leurs petites mines, que vous ne compreniez que trop bien, monsieur?... et cette jeune veuve qui logeait sur notre carré, que le hasard vous faisait rencontrer matin et soir sur l'escalier?... et cette grande brune haute comme l'obélisque de Luxor...

LÉON, riant.

Ah! ah! ah!... Et la vieille douairière du premier, et la centenaire du second?... parole d'honneur, tu es folle!

ISABELLE.

Je n'en suis que plus à plaindre!

LÉON.

Enfin, nous voici presque installés ici, rue de Grammont, sans vis-à-vis, sans blonde, sans brune, sans obélisque... maintenant, serez-vous sage, ma chère et confiante moitié?

ISABELLE.

Oui, si vous me jurez à votre tour...

LÉON.

Encore!... le serment que tu vas me demander, je te l'ai fait deux mille fois au moins, depuis six mois que tu portes mon nom, que tu es ma femme, ma bien-aimée... je t'en prie, ne l'exige plus, ce serait vraiment m'exposer à un parjure...

ISABELLE.

Vous voyez bien que c'est encore là une menace.

LÉON.

Va, rassure-toi, Isabelle, j'aurais trop de regrets d'une trahison.

ISABELLE.

Merci...

AIR : *Baiser au porteur.*

Quand vous avez, sans rougir de l'injure,  
Par d'autres feux humilié nos cœurs,  
Vous vous croyez absous de ce parjure  
En nous montrant vos yeux baignés de pleurs,  
En nous montrant vos regards séducteurs!  
Nous brûlons, nous, de bien plus chastes flammes,  
Et sans jouer le rôle de martyr;  
Que diriez-vous si le cœur de vos femmes,  
Battait d'amour moins que de repentir?

LÉON.

Nous ne serons martyrs ni l'un ni l'autre, je l'espère, et cette retraite doit te rassurer... Ne t'a-t-on pas dit qui occupait cet appartement... avant nous?

ISABELLE.

Je ne l'ai pas demandé.

LÉON.

Sans doute, quelque jeune ménage comme le nôtre... il y a ici un parfum de modestie et de sagesse qui doit te plaire.

Il va à la cheminée à droite.

ISABELLE \*.

Peut-être a-t-il vu les larmes de quelques femmes malheureuses et abandonnées.

LÉON.

Peut-être les regrets d'un mari philosophe. (*Il s'approche de la cheminée, après avoir inspecté la chambre.*) Oh! oh! voici des traces de celui à qui nous succédons.

ISABELLE.

Des vers?

LÉON.

Non, de la prose. (*Lisant.*) « Je souhaite à mon » successeur, dans ce logement, un bonheur égal » à celui que j'y ai goûté... » (*Parlant.*) Voilà un vœu déjà réalisé, mon Isabelle.

ISABELLE.

Êtes-vous bien sincère?

LÉON.

Tu n'en doutes pas. Écoute encore. (*Lisant.*) « Catalogue alphabétique et abrégé de mes vic- » times... Angèle, Bathilde, Corinne, Danaë, » Ernestine, Fœdora, Gulnare... »

ISABELLE.

Toutes les lettres de l'alphabet.

LÉON.

Le dernier nom Zulmé, nom tout-à-fait roman- tique.

ISABELLE.

C'est d'un ridicule...

LÉON, continuant à lire.

» Catalogue alphabétique et abrégé des femmes » qui ont victimé le pauvre Cléobul... Annette, » Benoîte, Claudine, Dolorès... » Toutes les let- tres de l'alphabet.

ISABELLE.

Faites effacer sans retard toutes ces sottises.

LÉON.

Demain toute trace en aura disparu... As-tu reçu un mot de ta mère?

ISABELLE.

Oui, elle m'attend ce soir... est-ce que tu ne m'y accompagneras pas?

LÉON.

Non; tu sais, je suis un peu en froid avec mon beau-père; plaide ma cause; demain j'irai te rejoindre de très-bonne heure.

ISABELLE.

Ce n'est pas gentil... j'ai fait pour elle l'em- plette d'un chapeau délicieux... veux-tu le voir?

LÉON.

Je le veux bien.

ISABELLE, appelant.

Maria!...

\* Isabelle, Léon.



## SCENE IV.

LES MÊMES, MARIA \*.

ISABELLE, à Maria.

Où est le carton de modes qu'on a apporté ?

MARIA.

Dans la chambre de madame.

ISABELLE, à Léon.

Viens, mon ami.

LÉON, la prenant sous son bras.

Tu sais qu'en fait de chiffons je ne suis guère connaisseur.

ISABELLE, s'en allant.

Il faut alors que le hasard te favorise, car tout ce que tu m'achètes est charmant et plein de goût.

LÉON.

J'ai tant de plaisir à te voir belle !

ISABELLE.

Orgueilleux !

Ils entrent dans la chambre à droite.

## SCENE V.

MARIA, seule, puis ANDRÉ.

MARIA, les regardant entrer.

Il a beau la cajoler, je parierais que c'est un trompeur... ( *Allant à la glace et arrangeant son bonnet. L'on frappe à la porte du dehors.* ) Ah ! l'on frappe !... entrez, entrez ! ( *André entre ; Maria avec ennui, en le voyant.* ) Ah ! c'est encore toi ?

ANDRÉ.

Encore, et toujours moi, mamselle, je suis si bête !

MARIA.

Eh bien ! que veux-tu ?

ANDRÉ.

Je viens vous demander si c'est assez d'un boisseau de charbon pour tout finir, plaisirs et peine ?

MARIA.

Tu es fou, André !

ANDRÉ.

Oui, fou de vous, je veux m'apophissier.

MARIA.

Quel âge as-tu ?

ANDRÉ.

Vingt-sept ans, aux melons.

MARIA.

Tant pis !... je ne voudrais aimer qu'un homme de vingt-cinq.

ANDRÉ.

Il y en a beaucoup de vingt-cinq qui en ont quarante ; et si vous vouliez, mamselle, je n'en aurais que vingt-trois ; car une bonne parole de vous, ça rajeunit.

\* Léon, Isabelle, Maria dans le fond.

MARIA.

Tu es galant !

ANDRÉ

Non, j' suis bête, et voilà tout.

Air de *Ma chaumière*.Je suis si bête ! *bis.*

Qu' bien souvent de moi l'on a ri ;  
Mais ça n'empêch' pas d'être honnête,  
Et j' suis sûr d' faire un bon mari...

Je suis si bête ! *bis.*

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis si bête ! *bis.*

Qu' vous n'avez plus qu'à dire un mot,  
Et dans l'instant, donnant un' tête,  
Par la fenêtr' je fais le saut...

Je suis si bête ! *bis.*

MARIA.

Allons !... je verrai, je réfléchirai ; es-tu content ?

ANDRÉ.

Content !... c'est-à-dire que j'ai mille écus de revenu, bien plus !... trois mille francs de rente... que je suis roi de France, empereur d'Europe, autocrate, grand Turc, pacha à plus ou moins de... c'est-à-dire qu'un mot comme ça de vous, ça vous change du tout au tout, et...

Il tombe à deux genoux devant elle.

## SCENE VI.

LES MÊMES, ISABELLE, LÉON\*.

ISABELLE.

Oh ! oh ! en compagnie !

ANDRÉ, toujours à genoux.

Oui, madame... M<sup>lle</sup> Maria et moi nous sommes cousines...

ISABELLE.

Cousins.

ANDRÉ.

Mais, madame, mamselle ne peut pas être mon cousin... ( *Il se lève.* ) Ah ! il est vrai que je n' peux pas non plus être sa cousine... enfin, c'est égal... je veux dire que nous sommes parents.

ISABELLE.

C'est juste.

ANDRÉ.

Chez nous, à Clermont, je l'aimais déjà comme tout.... nos pères et mères voulaient nous marier... mais elle sautait, elle dansait, elle jouait avec tout le monde... sa tante Nicaude allant à Paris, elle l'emmena... moi, j'en fus bien triste... j'en maigris tant que j'en faisais pitié...

ISABELLE, à Maria.

Pauvre garçon !

ANDRÉ.

Ma bonne mère, qui savait ben d'où ça me ve-

\* Maria, Isabelle, André, Léon.



nait, m'dit de partir pour Paris, et j'y vinsse. Depuis ce temps-là je poursuis Maria, ma cousine, partout; vous êtes venu hier habiter cet hôtel... moi, j'ai pris mon mien tout au-dessus.

MARIA, *à part.*

Ce qui n'est pas très-amusant.

ANDRÉ.

J'ai dix-huit cents livres de rente; je les lui offre avec mon cœur, ma main... elle refuse...

ISABELLE.

Voilà un amour touchant et vrai, sur lequel certaines gens feraient bien de prendre modèle. (*Elle regarde son mari.*) Et pourquoi, Maria, ne voulez-vous pas de ce brave garçon?

MARIA.

Madame, j'ai d'autres idées.

ANDRÉ, *tristement.*

Ah! oui, elle a d'autres idées.

ISABELLE, *à Maria.*

Vous penserez à tout cela, mon enfant; un attachement comme le sien vaut une fortune.

ANDRÉ, *avec joie.*

Oh! que c'est bien dit!

LÉON, *à sa femme.*

Vas-tu lui faire de la morale?

ANDRÉ.

Oh! si j'osais, madame, je vous embrasserais.

LÉON.

Eh bien! voyons, ne te gêne pas!

ISABELLE.

Maria, je vais passer la nuit chez ma mère... Tâchez que l'appartement soit achevé demain de bonne heure.

MARIA.

Oui, madame.

*Elle entre à droite.*

ISABELLE.

Tu dois être bien fatigué, mon ami, j'espère que tu ne sortiras pas?

LÉON.

A dix heures? où veux-tu que j'aille?... j'ai bien assez de regret de te voir partir.

ISABELLE.

Hypocrite!... (*Maria rentre, un carton à la main.*) Maria, la voiture est-elle en bas?

MARIA.

Depuis près d'une heure, madame.

ISABELLE.

Descendez ce carton et faites attention... c'est un chapeau pour ma mère...

ANDRÉ.

Si madame voulait le permettre, je le descendrais, moi... et j'aurais l'honneur d'accompagner madame... il faut ménager les jambes des jeunes filles...

ISABELLE.

Volontiers... portez-le avec précaution.

ANDRÉ, *le prenant.*

Ce serait un pot de crème que je n'en renverrais pas une goutte. (*Il va à la porte et trebuché.*) Pas une goutte...

\* Maria, André, Isabelle, Léon.

ISABELLE.

Bonne nuit, Léon!...

LÉON.

A demain, Isabelle.

*Isabelle sort après André.*

## SCENE VII.

MARIA, LÉON.

MARIA.

Monsieur n'a besoin de rien?

LÉON.

Si... mes gants...

MARIA.

Je croyais que monsieur allait se coucher.

LÉON.

Mon chapeau.

MARIA, *à part.*

Oh! le scélérat!...

LÉON.

Que dites-vous là tout bas?

MARIA.

Je dis que madame a grand tort d'être méfiante.

LÉON, *sévèrement.*

Vous devriez ajouter aussi que vous avez grand tort d'être raisonneuse.

MARIA.

On fait ses réflexions, voilà tout... (*A part.*) Oh! les traitres!...

LÉON.

Maria, demain, quand ma femme vous demandera ce que j'ai fait après son départ, vous lui répondrez que je me suis couché.

MARIA.

Où?

LÉON.

Mais ici, je crois.

MARIA.

Moi, je n'en crois rien.

LÉON, *impatience.*

C'est égal, vous le direz.

MARIA.

Oh! à la bonne heure! j'ajouterai même que vous avez dormi d'un profond sommeil, que vous avez fait des rêves délicieux... la paix de la conscience, cela fait passer une bonne nuit... Monsieur rentrera-t-il?

LÉON.

Oui, demain matin.

MARIA.

Sitôt!

LÉON.

Il y a bal à l'Opéra... je tiens à intriguer tous mes amis.

MARIA.

Et toutes ses amies.

LÉON.

Vais-je m'amuser! (*A part, en sortant.*) Enfin, depuis six mois, voilà donc mon premier jour de



liberté!... Je sors par ici, pour abrégér... bonne nuit, Maria.

Il sort par la gauche.

### SCENE VIII.

MARIA, seule.

Il sort... il va au bal... si cela ne crie pas vengeance!... si cela n'est pas de la dernière indignité!... et l'on osera me soutenir en face que les hommes ne sont pas des monstres!... et l'on viendra me dire que l'on est sotte de vouloir rester fille... qu'il n'y a de vrai bonheur que dans le mariage!... Oh! non! non! je ne pense pas ainsi, moi, et la conduite de mon mari... si le malheur m'en donne un... sera la règle de la mienne.

AIR : *Partie et revanche.*

S'il est aimant, tendre et sincère,  
A lui seul mon cœur et ma foi ;  
S'il est vif, emporté, colère,  
Nous verrons qui fera la loi.  
S'il crie et s'il fait du tapage,  
Aussi fort que lui je crierai,  
Et s'il jure dans son ménage,  
Eh bien! morbleu! je jurerai.  
Oui, têtebleu! je jurerai.

### SCENE IX.

ANDRÉ, MARIA.

ANDRÉ.

C'est fait... je n'ai rien jeté par terre, et madame est contente de moi... Tiens! où est donc monsieur ?

MARIA.

Monsieur est parti aussi.

ANDRÉ.

Pour la rejoindre ?

MARIA.

Il est trop mari pour cela.

ANDRÉ.

Oh! que c'est mal!... Vous voilà donc seule, mamselle Maria ?

MARIA.

Absolument seule.

ANDRÉ.

Et vous n'avez pas peur ?

MARIA.

De quoi aurais-je peur ?

ANDRÉ.

Les jeunes filles ont peur, et elles ne savent pas de quoi... et puis un hôtel garni, un appartement où vous n'êtes que depuis hier... On n'est pas fait à ça et on a peur... j'aurais peur aussi, j' suis si bête...

MARIA.

André... j'ai un caprice.

ANDRÉ.

Vrai? ma cousine... Eh ben! tant mieux... une

jeune et jolie fille doit en avoir... (*A part.*) Si c'était pour moi!

MARIA.

Voulez-vous me rendre un service ?

ANDRÉ.

Non, un seul, c'est pas assez... mais deux, trois, dix, vingt, cent, oui... parlez; je suis là, corps et âme, tête et cœur.

MARIA.

Vous allez descendre.

ANDRÉ.

Bien.

MARIA.

Vous entrerez chez la marchande de nouveautés du coin de la rue...

ANDRÉ.

Chez toutes...

MARIA.

Vous achèterez deux masques.

ANDRÉ.

Deux masques... J'en achèterai quatre.

MARIA.

Non... non... L'un... joli... coquet...

ANDRÉ.

Pour vous ?

MARIA.

L'autre grand, vilain, pâle.

ANDRÉ.

Pour moi, c'est clair.

MARIA.

Puis, vous louerez un costume de Pierrot.

ANDRÉ, avec joie.

De Pierrot?... encore pour moi ?

MARIA.

Et vous reviendrez sur-le-champ.

ANDRÉ.

Sur-le-champ et sur les pieds.

MARIA.

Allez vite, je vous attends.

ANDRÉ.

Je vais vite, attendez-moi.

Il sort en courant.

### SCENE X.

MARIA, seule.

Il en arrivera, ma foi, ce qu'il pourra; j'irai au bal, et j'intriguerai même monsieur... Ah! il n'a qu'à se bien tenir, car je suis décidée à lui tourner la tête... Et puis, André n'a jamais vu de bal, je m'amuserai de son étonnement... c'est un bon garçon, qui m'aime bien, et si j'étais raisonnable... Oui, mais je ne le suis pas, et André pourrait bien n'être jamais que mon cousin... J'entends du bruit... on monte vite l'escalier... serait-ce déjà lui?... non... c'est le pas de monsieur... je le reconnais... Ah! mon Dieu! mon Dieu! sauvons-nous...

Elle souffle les bougies et se sauve par la porte à gauche des spectateurs.



## SCENE XI.

CLÉOBUL, seul. Il entre rapidement et tout éfaré par la porte du fond. A droite, une veilleuse éclaire seule la scène.

Enfoncés!... dépisés, pris au trébuchet... plus personne!... huissiers déroutés... quel bonheur! quel triomphe!... Je n'en peux plus... (*Regardant autour de lui.*) Eh mais! qu'est-ce que je vois?... une veilleuse, des effets, des caisses... le gîte est donc habité?... comment! j'ai déjà un successeur!... oui... c'est cela... (*Avec effroi.*) Si l'on me trouve ici, on va me prendre pour un voleur!... moi qui me suis toujours laissé voler par tout le monde... Sortons; mais si je sors et qu'on me rencontre sur l'escalier, on dira que je viens de faire un mauvais coup. (*Appelant à demi-voix.*) Holà! holà! quelqu'un... monsieur! madame! mademoiselle! Personne!... D'un autre côté, si je gagne la rue, les chiens courans de mes créanciers vont me suivre, et connaître ma nouvelle demeure... que faire?... Bon Dieu! que devenir! Oh! la position est trop difficile, il faut la tourner... je reste, c'est convenu... hier, ce logement était à moi, aujourd'hui il appartient à un autre... un homme poursuivi peut-être, comme je le suis... Le pauvre garçon a sans doute du cœur... il sera généreux, compatissant... je lui dirai... Qu'est-ce que je lui dirai?... Je lui dirai que je lui rapporte la clef que j'avais gardée par inadvertance... c'est cela... et pour que nul indigne soupçon ne puisse m'atteindre... ma bourse sur cette cheminée... elle n'est guère dodue la chérie... ma montre, c'est-à-dire la montre, que m'a prêtée Zénobie, à ce crochet. (*Il pose sa clef et une lettre en même temps.*) Et puis, allumons une bougie... Les voleurs travaillent dans les ténèbres; les honnêtes gens en plein jour. (*Il allume une bougie qu'il porte sur le guéridon à gauche.*) C'est ça... voilà ma conscience rassurée... Mais personne encore... j'ai hâte pourtant de voir figure humaine... de me justifier, de me donner un ami nouveau, peut-être... Eh! qui sait? le hasard a de si singuliers caprices! (*Il examine partout.*) A qui donc ai-je affaire?... Ouvrir un coffre, une malle, je ne peux pas me le permettre. (*Il va au guéridon.*) Un éventail... c'est donc une femme... j'en ai vu de si compatissantes... je suis sûr qu'elle est jolie... Oh! jolie comme tout ce qu'on désire.

Il tient l'éventail à la main.

AIR de la Sentinelle.

D'un frais carmin généreux protecteur,  
Toi dont l'haleine effeuillerait la rose,  
Qui du soleil attiédis la rigueur,  
Et fais lever la brise qui repose;  
Toi qui souvent sers de voile aux désirs,  
Bel éventail, ô poétique emblème,  
Ajoute encore à ses plaisirs,  
Près d'elle amène les zéphyrs,  
L'amour y viendra de lui-même.

Il pose l'éventail sur le guéridon, et aperçoit le cigare.

Que vois-je encore? (*Avec douleur.*) O désillusion! ô chute fatale à soixante pieds du sol! un cigare à moitié consumé... de la cire à moustaches... Adieu, Marton; adieu, Lisette... je retombe dans le prosaïque... Allons, consolons-nous... Oui, mais comment?... Je suis harassé, éreinté... mes jambes fléchissent... la nuit est froide... pas de feu... les ladres, ils ne font pas de feu! il est vrai qu'ils ne m'attendaient pas. (*Apercevant une robe de chambre.*) Ah! le ciel m'envoie une robe de chambre parfaitement ouatée... c'est qu'elle me va à ravir! (*Il ôte son habit et passe la robe de chambre.*) Maintenant écrivons à mon nouvel ami, dont j'ignore le nom. (*Il s'assied près du guéridon pour écrire, et tourne le dos à la porte par laquelle entre André. Ecrivain.*) « Moi, qui » ai eu tant de peine à trouver un logement, en » voici deux à ma disposition... heureusement je » n'en ai qu'un à payer, et c'est déjà trop! » (*On entend frapper à la porte de droite au fond.*) Aïe, aïe! je suis pris. (*On frappe encore.*) Ma foi, c'est le coup de grâce... entrez.

## SCENE XII.

CLÉOBUL, ANDRÉ.

ANDRÉ, en costume de Pierrot, deux masques à la main.

J' n'osais pas... j' suis si bête! (*Apercevant Cléobul, qu'il prend pour Léon.*) Ah!... pincé! l' bourgeois!...

CLÉOBUL, assis, prenant un ton d'assurance et sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est?... Que me veut-on? (*A part.*) Jouons serré.

ANDRÉ.

C'est moi, monsieur... qui... c'est moi que...

CLÉOBUL, à part.

Il me prend pour son maître.

ANDRÉ, à part.

J'ose rien dire... je suis tout chose...

CLÉOBUL.

Voyons, qui?

ANDRÉ.

C'est moi, André Flamichon.

CLÉOBUL.

Ah! c'est toi, Flamichon...

ANDRÉ.

En propre personne, entouré d'un habit assez cocasse.

CLÉOBUL.

Et pourquoi es-tu ainsi entouré?

ANDRÉ.

Ah! une idée qu'a passé dans la tête de M<sup>lle</sup> Maria.

CLÉOBUL.

Maria a donc des idées?

ANDRÉ.

Plus que qui que ce fusse... elle en est pétrie,



et toutes belles, joyeuses, surtout depuis une heure.

CLÉOBUL, à part.

Je n'ose pas me retourner.

ANDRÉ, à part.

S'il se retourne, il va se moquer de moi.

CLÉOBUL.

Quelle a été la joyeuse pensée de M<sup>lle</sup> Maria

ANDRÉ.

Faut-il le dire ?

CLÉOBUL.

Dis, dis.

ANDRÉ.

Elle voudrait aller au bal de l'Opéra avec moi.

CLÉOBUL.

Sans ma permission ?

ANDRÉ.

Dam ! Elle a dit comme ça : « Madame va coucher chez sa mère, monsieur va s'amuser avec ses amis, ils ne reviendront que demain pour déjeuner... faisons maison nette, amusons-nous aussi. » Elle ne savait pas que vous deviez rentrer.

CLÉOBUL.

C'est bien. Je lui donne la permission qu'elle ne m'a pas demandée. Qu'elle aille au bal, et toi aussi.

ANDRÉ.

Quoi ! vous me tutoyez ?

CLÉOBUL.

Par amitié.

ANDRÉ.

Ah ! monsieur, que vous êtes bon ! J'ai peut-être alors aller chercher M<sup>lle</sup> Maria ?

CLÉOBUL.

Oui, va. Où est-elle ?

ANDRÉ.

Chez elle apparemment. Je peux-t'y passer par là ?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

J'ai peut-être aussi y aller sous ce costume ?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

J'aurais pas que vous me verriez. Je dois être trop laid comme ça.

CLÉOBUL.

Je ne te regarderai pas. (A part.) Et pour cause.

ANDRÉ, sur la pointe du pied.

Alors, je file ! Ah ! que vous êtes bon, monsieur, que vous êtes bon ! (A part.) L'ai-je t'y échappé belle !

Il sort par la gauche.

### SCENE XIII.

CLÉOBUL, seul.

Autant de gagné et d'appris. Je sais maintenant tout ce qu'il m'est important de savoir... hormis le nom du maître, dont à la rigueur je puis me passer. Je vais donc achever ma lettre, et dormir ensuite jusqu'à demain, comme si j'étais chez moi. Ce papier sur la table, qu'il lui crève les yeux. Quant à moi, je me couche... On me traitera peut-être de fou, c'est possible... j'aime mieux Charenton que Clichy.

Air des Scythes.

Faiguins d'huissiers à l'âme de tigresse,  
Adroits phraseurs au langage mielleux,  
Ardens recors, limiers de la jeunesse,  
Grâce au sommeil qui pèse sur mes yeux,  
Je vais enfin dormir libre et joyeux :  
Qu'un songe heureux, vengeur de ma disgrâce,  
Me fasse huissier, de protêts enrichi,  
Et qu'à mon tour usurpant votre place,  
Je puisse tous vous conduire à Clichy ! *bis.*  
Quel bonheur de vous voir à Clichy ! *bis.*

(Il se couche en se couvrant du manteau de Léon)  
Le lit toujours délicieux, je le connais. (Il soupire.) Ah ! c'est une belle invention, qu'une couche aussi moelleuse ! cela nous vient de l'Orient, de quelque pacha ayant deux ou trois cents favorites dans son harem. (Il s'endort et rêve en prononçant quelques vagues paroles.) Bonne nuit. Adieu, Rosine. Adieu, Julia. Adieu, Grippe-Sous.

Musique en sourdine pendant laquelle entre Léon.

### SCENE XIV.

CLÉOBUL endormi, LÉON par le fond à droite.

LÉON.

Ma foi, qu'ils m'appellent hypocrites s'ils le veulent, libre à eux... Si je passais la nuit à ce bal avec tant d'étourdis, j'aurais trop de peine à m'en détacher demain ; et puis Isabelle me tiendra compte de mon sacrifice. Couchons-nous. Ciel ! oh ! ciel ! un homme ici, chez moi ! est-ce un piège ! une trahison ? (Il s'approche, après avoir pris la bougie, sur le guéridon, et écoute.) Il dort ! (Se rapprochant du lit.) Mais c'est qu'il dort profondément ! Oh ! tant mieux, cela me rassure ; car si c'était un voleur ou un amoureux, il serait éveillé. (Il va poser la bougie sur le guéridon et voit la lettre.) Un papier ! un écrit ! voyons. (Il lit.) « Mon cher et digne ami, pardonne-moi si je » prends pour cette nuit seulement le lit que je » t'ai cédé hier. » (Parlé.) Tiens, mon prédécesseur ! (Continuant.) « Des coquins de créanciers » me forcent à cet emprunt, que tu comprendras » à merveille si tu as une âme ouverte aux séduc-



» tions de la capitale. Je sais que tu ne rentreras  
» que demain, et que ta femme est chez sa mère. »  
(*Parlé.*) Comment le sait-il ? (*Continuant.*) « Ne  
» m'en veuille donc pas, mon bon camarade...  
» mais si par hasard tu changeais d'avis, respecte  
» mon sommeil et souhaite-moi une bonne nuit. »  
Eh bien ! voilà, par exemple, un effronté sans gêne !  
Notre explication sera courte, mon bon monsieur,  
mon cher petit ami. Oh ! oh ! sa bourse ! Décidé-  
ment, ce n'est pas un voleur... Il paraît qu'il a  
confiance en moi. Du reste, il ne risquait pas  
grand'chose. Je m'y perds. (*Il aperçoit la lettre  
sur la cheminée, et il lit à la clarté de la bougie.*)  
« A monsieur Cléobul de Maleci, rue Saint-Au-  
» gustin, 15. » M. Cléobul de Maleci, soyez le  
bien venu. Il m'a donné l'exemple de l'indiscré-  
tion... ainsi je puis... (*Il ouvre la lettre et lit.*)  
« Monstre ! voilà deux rendez-vous où tu ne viens  
» pas... si tu manques au troisième, je me venge.  
» Je serai ce soir à ton nouveau domicile à dix  
» heures et demie précises. ZÉNOBIE. » Zénobie !  
Ah ! vous prenez ma place, maître vaurien !...  
voyons si la vôtre pourra m'offrir quelque com-  
pensation.

Il écrit en chantant le couplet suivant.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh mais ! vraiment, tout s'arrange à merveille ;  
Puisque tu viens te coucher sur mon lit,  
Je vais, morbleu ! te rendre la pareille ;  
Dors en repos, faquin, et bonne nuit !  
*Il va s'asseoir au guéridon et écrit.*  
Mais pour user d'une égale franchise,  
Si je permets que tu loges chez moi,  
Ma place doit être chez toi,  
A moins qu'on ne l'ait déjà prise.

Cet écrit dans sa poche, avec sa lettre. (*Il va  
prendre la bougie sur le guéridon.*) Et mainte-  
nant, assurons-nous si Zénobie se vengera comme  
elle l'a promis ; cela vaut encore mieux que le  
bal... rue Saint-Augustin, 15.

Il sort et ferme la porte du fond à droite avec un peu  
de bruit.

## SCENE XV.

CLÉOBUL, seul, se réveillant en sursaut.

Eh ! qui va là ? un protêt, une assignation...  
Peste soit des importuns qui me réveillent ! on ne  
peut pas reposer tranquille dans cette maison.  
Si jamais on m'y rattrape !...

On frappe à petits coups à la porte du fond à droite.

## SCENE XVI.

CLÉOBUL, ANDRÉ dans la coulisse.

CLÉOBUL.

Je ne m'étais pas trompé.

ANDRÉ, en dehors.

Dormez-vous, monsieur ?

CLÉOBUL.

Non.

ANDRÉ.

Tant mieux ! N'est-ce pas que vous avez permis  
à mam'selle Maria d'aller au bal ?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

Et que je peux l'accompagner ?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

Elle ne voulait pas me croire.

MARIA.

Ainsi donc, nous y allons ?

CLÉOBUL.

Allez au diable.

MARIA.

Nous y allons. Merci, monsieur. Bonne nuit.

## SCENE XVII.

CLÉOBUL, seul.

Bonne nuit, bonne nuit... Et les bourreaux  
m'éveillent à chaque instant.

Il chante.

AIR : *Dorinez donc, mes chères amours.*

O toi qui combles tant de vœux,  
O toi, bonheur des malheureux,  
Pesant sommeil, ferme mes yeux...  
Accours à ma voix qui t'implore,  
Et que ma nuit soit douce encore...

*Il tire un peu les rideaux et s'endort ; l'orchestre achève  
l'air, lentement et pianissimo. Isabelle entre par la  
gauche, sur les dernières notes de l'air.*

## SCENE XVIII.

CLÉOBUL endormi, ISABELLE.

ISABELLE, entrant à pas de loup un bourgeois à  
la main.

Ah ! le ciel soit béni ! me voilà heureusement  
punie de mes indignes soupçons. Moi qui l'accu-  
sais, qui le calomniais ! Ma mère avait raison de  
le défendre et de s'opposer à mon départ. (*Ap-  
pelant doucement.*) Léon, dors-tu ? Pauvre ami,  
il respire avec un calme, avec une sérénité qui  
me font rougir de ma jalousie. C'est vrai cela,  
nous sommes trop souvent les ennemies de notre  
repos. (*Elle va allumer une bougie à la cheminée.*)  
Tiens, une montre ! Oh ! qu'elle est jolie ! encore  
une attention dont je l'aurais cru incapable... je  
voulais changer la mienne, et il y a pensé. (*Elle  
commence à se déshabiller et dit.*) C'est presque  
dommage de le réveiller.



Aïa :

Il était là calme et sincère,  
Ne troublons pas son doux sommeil.  
Ah ! j'ai bien fait de lui ma mère,  
Je vais attendre son réveil.  
En ce moment quelque beau rêve  
Dout le bercer entre ses bras,  
Eh bien ! que le songe s'achève,  
Tâchons qu'il ne s'éveille pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Où, c'en est fait, la défiance  
Ne viendra plus froisser mon cœur.  
Oui, je lui dois ma confiance,  
Car je lui dois tout mon bonheur.  
Il est trop juste, ce me semble,  
Lorsque je viens ici veiller,  
Que nous puissions causer ensemble :  
Allons, il faut le réveiller.

(*Elle se décoiffe.*) Ce que c'est pourtant, on vient pour une vengeance, et c'est une récompense que l'on accorde.

CLÉOBUL, se réveillant, à voix basse, entr'ouvrant les rideaux.

Dieu ! grand Dieu ! quelle vision !

ISABELLE, à demi-voix, à part.

Il ne faut pas le réveiller en sursaut, cela fait mal.

CLÉOBUL, assis sur le bord du lit.

Je suis en extase ! et je tremble !

ISABELLE, se dirigeant vers le lit.

Et un petit baiser sur le front.

ISABELLE, près du lit.

Ciel ! au secours ! (*Elle se précipite vers la porte. Cléobul s'élance et la lui masque.*) Grâce... pitié !

CLÉOBUL\*.

Ah ! vous n'avez rien à redouter, madame !

ISABELLE, dans le plus grand trouble.

Maria !... Léon !

CLÉOBUL.

Sortis tous deux, tous deux absents.

ISABELLE.

C'est impossible.

CLÉOBUL.

Sortis, vous dis-je... Mais, au nom de votre réputation, de votre honneur, calmez-vous !

ISABELLE, de même.

Que faire?... que devenir?... (*S'apercevant que sa poitrine est découverte.*) Grand Dieu !

Elle se couvre de son écharpe, qu'elle a déposée en entrant.

CLÉOBUL, avec respect.

AIR : *Faut l'oublier.*

D'où peuvent naître vos alarmes ?  
Ange du ciel, rassurez-vous...  
C'est un esclave à vos genoux,  
Craintif à l'aspect de vos charmes...  
Loin d'augmenter votre embarras,  
Je m'incline en votre présence,  
Et pour moi seul je tremble, hélas !...  
C'est comme Dieu, dans sa puissance,  
Qu'on adore et qu'on ne voit pas.

\* Isabelle, Cléobul.

ISABELLE.

Au nom du ciel, qui êtes-vous, monsieur ?

CLÉOBUL.

Un mauvais sujet, un fou, un étourdi !... tout ce que vous voudrez... mais un bon garçon...

ISABELLE.

N'importe, qui que vous soyez, sortez, monsieur, sans ajouter un mot...

CLÉOBUL.

C'est au moins de l'imprudence, et je tiens à vous prouver...

ISABELLE.

Quoi donc ?

CLÉOBUL.

Que dans tout ceci le hasard seul... et puis votre mari, qui est allé rejoindre ses amis... et Maria et l'autre imbécile, qui ont voulu aller au bal de l'Opéra... Au surplus, la clef devait être rendue, je ne pouvais pas décemment la garder, vous comprenez... j'arrive, des meubles, des effets en désordre, la cire à moustaches, un cigare consumé... (*A part.*) Je crois que je patauge.

ISABELLE.

De quel péril suis-je donc menacée ?

CLÉOBUL.

Ce que je vous dis, madame, n'est-il pas assez clair ? (*A part.*) Elle est ravissanté !

ISABELLE.

Oui, monsieur, il est clair que vous êtes un honnête homme, un de ces honnêtes gens qui s'introduisent la nuit dans les maisons désertes pour...

CLÉOBUL.

Eh ! eh ! madame, vos suppositions à perte de vue peuvent me blesser.

ISABELLE.

Mais alors, monsieur, qui êtes-vous ? voyons, parlez, mais soyez bref.

CLÉOBUL.

Bref, soit... cependant il faut que vous me compreniez...

ISABELLE.

Tout ceci est en effet fort incompréhensible.

CLÉOBUL.

Ah ! madame, que vous êtes heureuse de votre sort !

ISABELLE.

Comment cela ?

CLÉOBUL.

D'abord, vous êtes femme, c'est beaucoup... ensuite, vous êtes jolie femme... c'est davantage.

ISABELLE, impatientée.

Après, monsieur, après...

CLÉOBUL.

Moi, je ne suis ni l'un ni l'autre, et le ciel semble s'être joué de moi en me faisant naître homme à passions ardentes...

ISABELLE, à part.

Ma frayeur redouble.

CLÉOBUL.

Les passions, quand elles débordent, vous en-



trainent à mille sottises, à mille désordres... on voit le monde... on s'y jette avec transport, on aime, on se croit aimé, la désillusion arrive, puis les larmes, le désespoir... Alors on va au bal, au jeu, aux courses, aux fêtes; l'argent circule, roule, s'engouffre... la gène arrive... on emprunte dix mille, vingt mille francs... on vous compte le quart, le tiers, la moitié de la somme, quand vous avez affaire à un très-honnête usurier... Puis vient le jour de l'échéance, on n'est pas en mesure, on reçoit force papier timbré, on est poursuivi, traqué dans chaque rue, dans chaque carrefour... et pour éviter certaine délicateuse maison de campagne, située sur la route de... Clichy, on change de domicile, on ne sort que la nuit, à la clarté de la lune, protectrice adorée de quiconque a trouvé du crédit sur sa bonne mine... Mais quand vous avez dépisté vos voraces sangsues, un beau soir, on vous aperçoit, on vous suit à pas de loup, on s'assure bien du domicile où vous êtes entré... on vous y croit le lendemain, tandis que vous en êtes sorti avant le lever du soleil, et c'est à recommencer les jours suivans... Cette histoire, madame, est celle de tout adolescent de bonne famille à demi-ruiné par mille causes diverses... cette histoire est celle de Cléobul, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

ISABELLE, *qui pendant ce récit s'est peu à peu rassurée.*

J'entends bien, monsieur; mais pourquoi ce logement, et pas un autre?

CLÉOBUL.

C'est qu'il m'appartenait hier, madame, et que je le croyais vide encore; à preuve, je l'ai ouvert avec la clef que j'avais oublié de rendre au maître de l'hôtel.

ISABELLE.

Je comprends... Cependant vous m'avez parlé de mon mari, vous le connaissez donc?

CLÉOBUL, *embarrassé.*

Oui, madame, mais fort peu... nous nous sommes connus autrefois à Bordeaux?

ISABELLE.

Il n'y a jamais été.

CLÉOBUL.

Alors, à Lyon?

ISABELLE.

Ni à Lyon.

CLÉOBUL.

Il a pourtant été quelque part... il était alors fort léger, fort querelleur; s'est-il un peu amendé? Mais vous ne m'écoutez pas, madame!

ISABELLE, *à part.*

Comment! personne ne viendra!... Et Léon, où peut-il être?

CLÉOBUL.

Est-ce que vous douteriez encore de ma bonne foi, de ma loyauté?

ISABELLE.

Mais, monsieur...

CLÉOBUL.

Eh bien! pour ne plus laisser de nuages sur vos yeux, madame, je vais me justifier tout-à-fait! *(Il fouille dans sa poche.)* Voici des lettres, des papiers, voyez, madame... *(Il lit en lui montrant.)* A M. Cléobul, protêt, assignation; ce n'est pas ça... A M. Cléobul... voici encore... *(Il déplie le papier écrit par Léon.)* Ciel! que vois-je?

ISABELLE.

Quoi donc?

CLÉOBUL.

Je suis perdu, trahi!... votre mari me déshonore, madame!

ISABELLE.

Expliquez-vous, de grâce.

CLÉOBUL, *lui donnant un papier.*

Tenez, voilà qui vous apprendra le reste.

ISABELLE.

Oui, son écriture. *(Lisant.)* « Je vous cède ma » chambre, puisqu'elle vous est nécessaire, mais » je vais prendre la vôtre, car il faut que je passe » la nuit quelque part... c'est un échange que » j'accepte pour une fois seulement... Bonsoir, » donc, mon cher ami Cléobul... » *(Parlant.)* Eh bien, monsieur?...

CLÉOBUL.

Vous ne comprenez pas, madame, vous ne pouvez pas comprendre.

ISABELLE.

Quoi donc?

CLÉOBUL.

Que j'ai un rendez-vous... un rendez-vous d'affaires avec M<sup>lle</sup> veuve de Zénobie, qu'elle m'attend chez moi, qu'elle y est, qu'il est avec elle, qu'elle avait juré de se venger.

ISABELLE.

Grand Dieu! il le savait donc?

CLÉOBUL.

Ce papier, qu'il a couché côte à côte avec la lettre de ma perfide, ne dit-il pas assez qu'il l'a lue, l'infâme indiscret?

ISABELLE, *dans une grande agitation.*

Mais, que faites-vous là, monsieur? partez!... courez!... mais, hâtez-vous donc! ou plutôt, attendez, je vous y accompagne... Je l'entends, taisez-vous et vengeons-nous.

CLÉOBUL.

Mais, pour cela, il ne fallait pas l'attendre.

ISABELLE.

Asseyez-vous là!

CLÉOBUL.

J'obéis.

ISABELLE.

De la tendresse.

CLÉOBUL.

Oui, à pleins bords!

*Ils sont assis à la gauche.*



## SCENE XIX.

LES MÊMES, LÉON \*.

LÉON, à part, dans le fond.

Ciel ! ma femme ! Écoutez !

ISABELLE, minaudant, à Cléobul.

Mais je vous jure, monsieur, que cela ne se peut pas, que cela est impossible.

CLÉOBUL.

Pourtant, si vous le vouliez bien, ma chère amie... (A part.) Je crains qu'il ne me tombe dessus.

LÉON, à part.

Que disent-ils donc ?

ISABELLE, à Cléobul.

Et puis cette tendresse d'enfance que vous me rappelez doit se taire aujourd'hui devant mon devoir.

CLÉOBUL.

Eh ! madame, en ménage le devoir est si ridicule lorsqu'un seul s'y soumet, lorsqu'un seul est esclave !

LÉON, à part.

Quelle morale !

ISABELLE.

Voudriez-vous me faire croire à l'infidélité de Léon ?

CLÉOBUL.

A Dieu ne plaise, ma cousine !

LÉON, à part.

Sa cousine !

CLÉOBUL.

Cependant, où est-il en ce moment ? qui sait où il a passé la nuit ? sans doute chez quelque Maria, chez quelque Agathe, chez quelque Zénobie.

LÉON, à part.

Le scélérat !

ISABELLE.

Écoutez-moi, Cléobul.

LÉON, à part.

Cléobul ! C'est trop fort !

ISABELLE.

Si vos suppositions ne sont pas des calomnies, si mon mari est un infidèle, un perfide...

CLÉOBUL.

Un traître !

ISABELLE.

Oui, un traître... je vous promets, je vous jure...

LÉON, se montrant \*\*.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Ciel ! vous étiez là !

CLÉOBUL, à part.

Il y a mordu !

LÉON.

Oui, madame, j'étais là, et je désire savoir ce

\* Isabelle, Cléobul, Léon.

\*\* Isabelle, Léon, Cléobul.

que monsieur, ce que votre cousin, dont je n'ai jamais entendu parler, avait de si pressant à vous dire, qu'il soit venu à près de minuit pour ses confidences.

ISABELLE.

On n'est pas toujours maître de choisir ses heures, on prend celle où nul importun ne vous fatigue de sa présence. Mais vous, monsieur, d'où venez-vous ?

LÉON.

Vous devriez être chez votre mère, ce me semble.

ISABELLE.

Comme vous ici, je crois.

LÉON.

Moi, j'ai trouvé ma place prise.

ISABELLE.

Parce que vous l'aviez quittée.

LÉON.

Il m'en a fallu une autre.

CLÉOBUL.

Que je n'aurais pas dû quitter, moi non plus, à ce qu'il paraît.

ISABELLE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

CLÉOBUL.

Oui, monsieur, qu'avez-vous fait ?... (A part.) Je dois être jaune comme un citron !

LÉON.

Oh ! mon Dieu ! rien de plus simple !... Lorsque après une petite promenade dans la rue, afin de prendre l'air et me consoler de ton absence, je suis rentré, j'ai trouvé monsieur mollement étendu sur mon lit et dormant d'un sommeil tranquille.

CLÉOBUL.

Repos du juste, monsieur.

LÉON.

J'ai craint d'abord un malheur... mais je me suis bientôt rassuré en songeant à toutes les vertus qui te distinguent, à ton amour inaltérable pour moi, mon ange.

CLÉOBUL, à part.

S'il a parlé comme ça à Zénobie, je suis tout ce qu'on voudra.

LÉON, à Isabelle.

Monsieur, en homme de bonne maison...

CLÉOBUL.

Vil flatteur !

LÉON.

Avait laissé, pour me prévenir, un billet ouvert sur cette table, je l'ai lu, et, bien convaincu de la pureté de ses intentions, par générosité je lui ai cédé ma chambre et j'ai franchement accepté la sienne.

CLÉOBUL.

Je ne vous l'avais pas offerte, monsieur !



LÉON, *vivement.*

Est-ce que je vous avais offert la mienne, moi ?

CLÉOBUL.

Et dans cette chambre, qu'y avez-vous trouvé ?

ISABELLE, *vivement.*

Oui, oui, monsieur, voilà le crime ! Qui avez-vous trouvé dans cette chambre ?

LÉON.

Dans la chambre ? personne... mais dans la serrure...

CLÉOBUL.

Zénobie dans la serrure ?

LÉON.

Dans la serrure un billet...

CLÉOBUL.

En pattes de mouches.

LÉON.

Presque illisible.

CLÉOBUL.

C'est bien elle !

LÉON, *récitant le billet.*

« Monstre ! » T, h, r, e.

CLÉOBUL.

C'est son orthographe !

LÉON, *de même.*

« Monstre !... »

CLÉOBUL.

Connu !

LÉON, *de même.*

« Vous n'êtes pas encore au rendez-vous... » Ernest m'attend pour me venger... » V, a, n, g tout court.

CLÉOBUL.

Elle était pressée.

ISABELLE.

Mais ce rendez-vous de cette Zénobie avec monsieur, vous le saviez, et alors votre conduite est horrible, intolérable, criminelle !

LÉON.

Ce rendez-vous, je l'ignorais !

CLÉOBUL, *à part.*

Lâche suborneur ! (*Haut.*) Vous l'ignoriez ! Et ce billet de votre main ?

LÉON.

En réponse à celui que j'ai trouvé sur la table.

ISABELLE, *à Léon.*

Monsieur, c'est arrêté, demain nous quittons Paris.

CLÉOBUL.

Vous ferez bien, madame ; l'air y est pernicieux pour les jeunes ménages, sans parler des autres.

LÉON.

A la bonne heure... mais à mon tour, souffrez que j'interroge... Depuis quand monsieur est-il notre cousin ?

ISABELLE.

Depuis que vous nous écoutiez.

CLÉOBUL.

Voilà... mais, hélas ! pas même cousins à la mode de Bretagne.

LÉON.

Va, mon ange, je n'étais pas jaloux.

CLÉOBUL, *à part.*

Le fat !

Il quitte la robe de chambre et remet son habit.

ISABELLE.

En effet, il faut aimer pour cela ; mais il n'est pas toujours prudent de s'exposer à de semblables épreuves.

CLÉOBUL, *avec satisfaction.*

Diable ! ça a l'air de me regarder.

## SCENE XX.

LES MÊMES, MARIA, ANDRÉ, *sale et en lambeaux* \*.

ANDRÉ.

Holà ! eh ! holà ! eh !... je suis moulu, brisé, disloqué !

MARIA.

Ciel !

ANDRÉ, *à part.*

Monsieur et madame !

MARIA, *à part.*

Et un étranger !

LÉON, *courroucé.*

Qu'est-ce que c'est que cette mascarade, je vous prie ?

ANDRÉ.

Mais, monsieur, nous venons du bal.

LÉON, *courroucé.*

De quel bal ?

ANDRÉ.

De celui de l'Opéra ; c'est-à-dire que nous venons de la porte du bal, voilà tout.

LÉON.

C'est bien assez, vraiment... expliquez-vous.

ANDRÉ.

Voyez, monsieur, si ce n'est pas guignonnant... si c'est pas crispant... nous étions partis d'ici, frais, gaillards, pleins d'idées rieuses et bouffonnes, j'étais fier comme un paon...

LÉON.

Après, après.

ANDRÉ.

Arrivés là, sous le *puérilstyle*, comme ils disent, v'là que Maria pousse un cri... aïe. Qu'avez-vous ? que je lui dis tout bas ; elle ne souffle mot, et la foule faisait de nous de véritables sardines en baril... Aïe ! aïe !... elle récidivait... T'as quelque chose, Maria. (Je me suis permis de la tutoyer.)

\* Isabelle, Léon, Cléobul, André, Maria.



— Oui. — Quoi ? — On m'a pincée... — Pincé?...  
Oh ! alors je ne fais ni une ni deux, de la tête et du  
poing je mouline en cadence, je reçois quelques  
bourrades, des coups de pied assez bien appliqués,  
et l'on me pousse comme un tonton, assez loin  
de la porte, où Maria ne veut plus se présenter.

LÉON.

Et qui vous avait permis d'aller au bal de l'O-  
péra ?

ANDRÉ.

Qui ? qui ? vous, monsieur.

LÉON.

Moi ?

MARIA.

Vous, puisque vous m'avez dit que vous y alliez  
aussi.

ISABELLE, en colère, à Léon.

Comment ! vous alliez au bal de l'Opéra ?

LÉON.

Elle rêve, ils rêvent tous.

ANDRÉ.

Oui, monsieur, nous vous l'avons demandé à  
travers cette porte.

LÉON.

A moi, vous êtes fou !

ANDRÉ.

Puisque vous me l'aviez déjà permis quand  
j'étais là, que je vous disais de ne pas me regar-  
der, que je n'étais pas beau du tout.

LÉON.

Je ne comprends rien à ce bavardage.

CLÉOBUL\*.

Permettez, permettez, vous comprendrez tout,  
un mot suffira... j'avais usurpé votre place, j'en  
usais pour donner des permissions.

\* Isabelle, Léon, Cléobul, André, Maria.

ANDRÉ.

Comment, c'était vous ! vous n'étiez pas beau  
en robe de chambre.

ISABELLE, sévèrement.

Puisque Maria sort ainsi la nuit au bras de  
quelqu'un, désormais nous nous passerons de ses  
services.

MARIA.

Je voulais, madame, vous demander mon  
compte, car je me marie.

ANDRÉ, avec inquiétude.

Avec qui ?

MARIA.

Avec celui qui sait si bien me défendre, avec  
mon cousin.

ANDRÉ.

Oh ! Dieu ! Dieu... oh ! Dieu ! je ne souffre plus,  
et j'aurais voulu en recevoir davantage.

CLÉOBUL.

Monsieur, madame, j'aurai l'honneur de vous  
remercier de l'hospitalité que vous avez bien  
voulu m'accorder.

LÉON.

Monsieur, nous partons demain pour Orléans.

ANDRÉ.

Et nous pour Clermont.

LÉON.

Adieu Paris !

ANDRÉ.

Adieu surtout l'Opéra, et si jamais on nous y  
repince !...

CHOEUR FINAL.

AIR de Dieu vous bénisse.

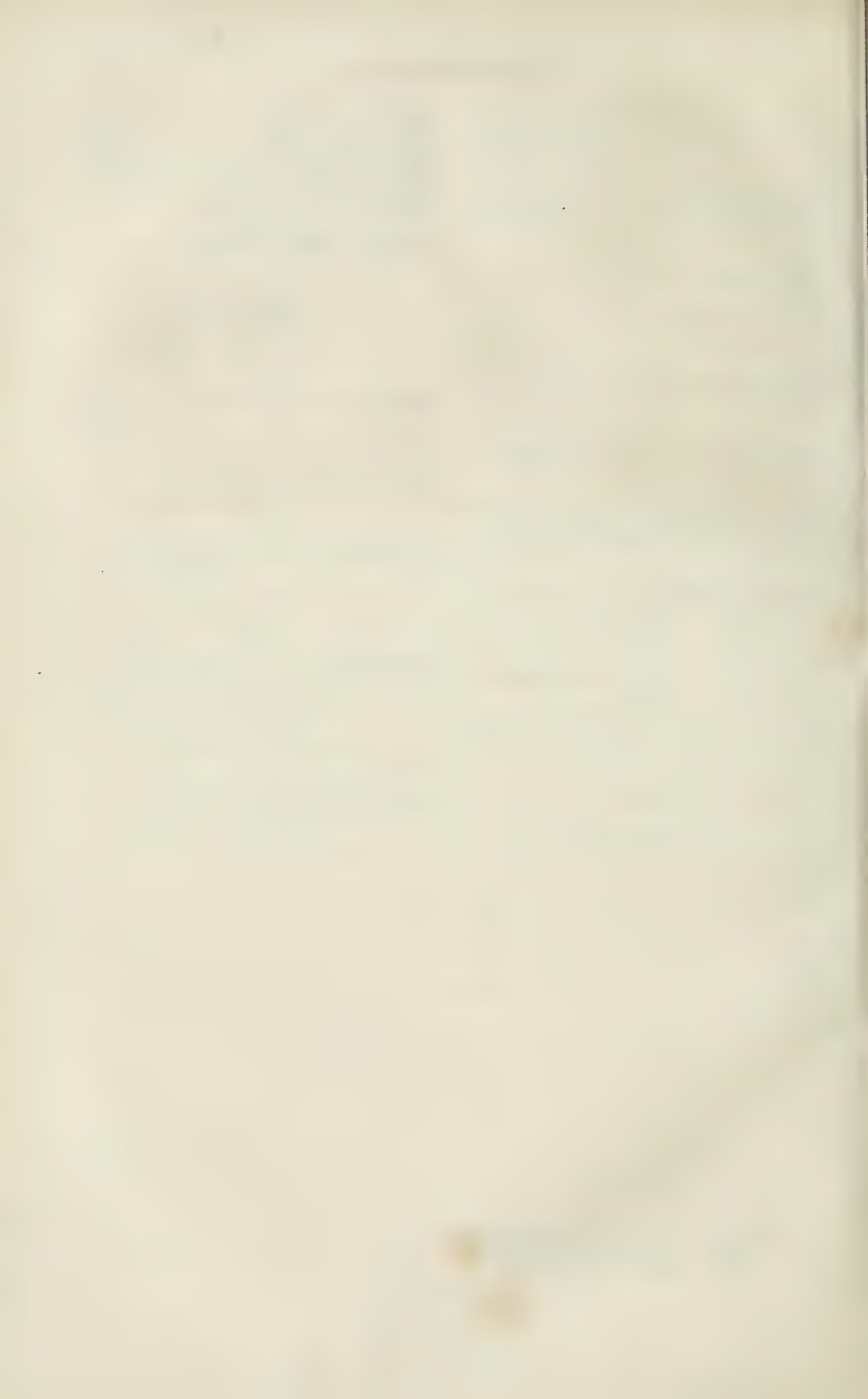
Chez nous désormais plus d'orage,  
Plus de menaces, plus de cris :  
Pour que la paix règne en ménage,  
Hâtons-nous de quitter Paris.

FIN.













SCÈNE IX

# UN ROMAN INTIME,

OU

## LES LETTRES DU MARI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

par M. N. Fournier,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 3 NOVEMBRE 1840.

### PERSONNAGES.

ÉDOUARD DUSSEUIL, officier retiré. . . . .

ALBERTINE, sa femme. . . . .

### ACTEURS.

M. VOLNYS.

Mme LÉONTINE VOLNYS.

*La scène se passe à la campagne, à cinquante lieues de Paris.*

Les personnages sont placés suivant l'ordre indiqué en tête de chaque scène, en commençant par la gauche du public.

Un salon. Deux portes au fond. Porte à droite. A gauche du public, une croisée ouverte donnant sur un jardin.  
A gauche, une table à ouvrage; à droite, une table garnie.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERTINE, puis ÉDOUARD.

Au lever du rideau, Albertine est assise à gauche près de la table, sur laquelle est posée, une corbeille à ouvrage; elle tient à la main une tapisserie commencée.

ALBERTINE, interrompant son ouvrage, et regardant une lettre.

On lirait cela dans un roman, on aurait peine à le croire!... Depuis trois jours j'ai beau chercher... Comment cette lettre s'est-elle trouvée sur ma toilette? Joséphine assure qu'elle n'a vu personne... Et ce langage mystérieux!... j'y pense

toujours malgré moi, car enfin dans l'isolement où nous sommes...

ÉDOUARD, entrant par le fond à droite, à part.  
Toujours pensive!

ALBERTINE, à part.

Mon mari!

Elle reprend son ouvrage et serre la lettre.

ÉDOUARD, haut.

Bonjour, ma bonne amie.

ALBERTINE.

Bonjour, Édouard.

ÉDOUARD.

Tu es restée long-temps à ta toilette ce matin, mais je n'ai rien perdu pour attendre... Tu es



charmante. (*Il lui baise la main.*) Ma foi! je m'ennuyais tout seul; je suis allé jusqu'au village, et la course m'a donné de l'appétit. Songe donc! plus d'une demi-lieue de distance!

ALBERTINE, *avec intérêt.*

Serais-tu fatigué, mon ami?

ÉDOUARD.

Bon, un militaire!... D'ailleurs j'ai abrégé mon chemin; j'avais pris la clef de ce pavillon, et je suis revenu par le jardin du presbytère.

Il montre la gauche.

ALBERTINE.

André t'a-t-il remis les journaux de Paris?

ÉDOUARD.

Les voici!

ALBERTINE.

Ah! donne-moi le mien, que je voie la fin de ce roman intime qui dure déjà depuis quinze jours.

Edouard lui remet un journal, en prend un autre et s'assied à droite, auprès de l'autre table. Ils disent ce qui suit tout en lisant chacun leur journal.

ÉDOUARD.

En traversant l'allée de tilleuls qui sépare ce jardin du nôtre, là, presque au bas du perron, j'ai rencontré... Voilà de l'extraordinaire, rencontrer quelqu'un ici!... C'était la vieille bonne du curé qui portait trois gros volumes sous son bras.

ALBERTINE.

Oui, son maître les a fait demander... j'ai eu assez de peine à les trouver... Ce sont des commentaires sur... sur...

ÉDOUARD.

Sur *Pythagore*, le carré de l'hypothénuse.

ALBERTINE.

C'est possible!

Elle revient à sa lecture.

ÉDOUARD.

Il paraît que c'est pour un neveu du curé, une espèce de lourdaud qui sort du collège, un pauvre petit cuistre bourré de mathématiques et nourri de problèmes. Ça ne parle pas, dit-on; ça ne pense pas davantage, et ça travaille tout de même... une fois monté. Ah! ah! ah!

ALBERTINE, *avec dépit, et jetant son journal.*

Allons! il n'y a que six colonnes! nous n'avons pas encore la fin aujourd'hui. Que c'est impatient! nous laisser là au milieu d'une situation!

ÉDOUARD.

Que veux-tu, ma bonne amie! les feuilletons ont remplacé les livres... c'est du génie en détail! tout se rapetise.

ALBERTINE.

Comment cette histoire se terminera-t-elle? Ah! je devine... le jeune homme est amoureux; pour s'introduire chez la dame, il profitera d'un moment de dépit causé par la jalousie... et bientôt...

ÉDOUARD.

Voyez, voyez l'imagination qui travaille!

ALBERTINE.

Point du tout, monsieur, je raisonne; mais je raisonne d'après les passions, comme vous le faîtes vous-même, il y a un an, avant notre mariage.

et avec quel accent persuasif!... Oh! je m'ensouviens encore!... Tandis qu'à présent...

ÉDOUARD.

Que dis-tu? ne suis-je pas toujours le même? De bonne foi, si tu veux être juste, ne trouves-tu pas en moi autant d'affection, autant d'amour?

ALBERTINE.

De l'amour!... Ah! tenez, ne prononcez pas ce mot-là... On sait bien, hélas! que les maris ne peuvent pas être comme des amans!...

ÉDOUARD.

Bon! voilà de ces phrases toutes faites... de ces maximes convenues dans le monde, et surtout dans les livres... Mais je t'assure...

ALBERTINE.

Je ne vous en veux pas, mon ami; vous êtes tous comme cela, ce n'est pas votre faute.

ÉDOUARD.

Encore! Mais je te répète, ma chère Albertine...

ALBERTINE.

Non, ce ne sont plus ces petits soins, ces attentions délicates qui vous faisaient rechercher de toutes les femmes, et surtout de cette belle dame de Cermey dont la main vous fut promise...

ÉDOUARD.

Ma bonne amie!...

ALBERTINE.

Oh! vous étiez charmant alors... mais en ménage on ne peut pas exiger... Ah! l'on ne devrait jamais se marier!...

ÉDOUARD.

Surtout quand on a une tête exaltée comme ma chère Albertine... A l'entendre, il ne suffit pas d'aimer de tout son cœur, il faudrait toujours être passionné!... Mais la passion, ma bonne amie, c'est une sorte de fièvre...

ALBERTINE, *souriant.*

Et vous vous portez à merveille.

ÉDOUARD.

Du moins je cherche à jouir de notre bonheur sans trouble, sans agitation, et à profiter de mon expérience pour éviter les mécomptes qui suivent tant d'illusions brillantes.

ALBERTINE.

Est-ce que j'ai eu des illusions?

ÉDOUARD, *se levant et s'approchant d'elle.*

Mille pour une! vous ne vivez que de cela, mesdames. Et d'abord, avant de me connaître, qu'est-ce qui t'avait séduite d'avance dans le chef d'escadron Dusseuil? l'état militaire... Oui, tu ne rêvais alors que gloire belliqueuse, et au bout de six mois de garnison, tu m'as fait donner ma démission. Nous vivions à Paris fort agréablement, lorsque mon oncle nous laissa cette propriété à cinquante lieues de la capitale; en arrivant, tu étais enchantée; cette situation complètement isolée, ce faux air de château gothique... d'un côté (*montrant la gauche*), le jardin du presbytère... de l'autre (*montrant la droite*) le petit bois de peupliers s'étendant jusqu'à la ferme; il y avait là du pittoresque et je ne sais quel parfum de moyen âge... Eh bien! en six mois à peine s'est



écoulé, et déjà la maison te paraît trop grande.

ALBERTINE.

C'est qu'aussi, mon cher Edouard...

ÉDOUARD.

C'est qu'aussi, ma chère Albertine, avec mille qualités charmantes tu n'as qu'un seul défaut, un défaut trop commun à ton sexe : en général vous aimez les crises, les accidents, tout ce qui remue l'âme, tout ce qui l'excite et la bouleverse ; toi surtout ! la vie de tous les jours, la vie calme et sans orages, le bonheur normal enfin ne te convient pas, tu en arrives alors au vide de l'âme, aux vapeurs, aux désirs sans but, à l'ennui sans cause, véritable maladie que je définis par un seul mot : Tu es romanesque.

ALBERTINE, avec vivacité et se levant.

Je vous attendais là ! Quand le cœur ne sent plus rien, on dit à ceux qui sentent encore : Vous êtes romanesques ! c'est-à-dire, selon vous, faux, exagérés, hors nature ! Mais le roman, monsieur, le bon roman, c'est la nature même, c'est la vie, la vie réelle dans ce qu'elle a de plus intime, de plus passionné, de plus vivant enfin ! et s'il arrive qu'un amant dépeigne avec énergie ce qu'il éprouve, vous direz : C'est un roman ! moi, je n'y verrais qu'une histoire du cœur.

ÉDOUARD.

Plait-il ? un amant !

ALBERTINE, se reprenant.

Je parle en général. C'est que vous aussi, mon ami, avec une foule d'excellentes qualités, vous avez un défaut, un défaut trop commun à votre sexe : il y a quelque chose qui blesse dans cette espèce d'aplomb doctoral, dans cette bonne opinion que vous avez de vos lumières et de votre expérience, enfin dans cette confiance infinie qui n'admet pas l'ombre d'un doute.

ÉDOUARD.

Comment, Albertine ! aimerais-tu mieux me voir jaloux ?

ALBERTINE.

Ah ! plutôt au ciel que vous le fussiez !

ÉDOUARD.

Sans motif ?

ALBERTINE.

Est-ce que la passion a des motifs ?... Au surplus, s'il vous en fallait absolument, il ne serait peut-être pas impossible...

ÉDOUARD.

Plait-il ? que veux-tu dire ?

ALBERTINE.

Rien... mais si l'on vous aimait moins, vous mériteriez bien une leçon !

ÉDOUARD.

Moi qui ai la prétention de t'en donner une !

ALBERTINE.

Vraiment ! quand commencerez-vous ?

ÉDOUARD.

J'ai commencé.

ALBERTINE.

Ah ! votre sermon de tout-à-l'heure... abrégons... Adieu, mon ami, je vais faire un peu de musique.

ÉDOUARD.

Eh quoi ! tu me quittes déjà ?... Depuis quelques jours, tu t'es réfugiée dans ce petit corps de bâtiment isolé, et quand je viens t'y rejoindre, tu as l'air de me fuir encore... pourquoi cela ?

ALBERTINE.

Que sais-je ?... caprice de femme, esprit de contradiction, tout ce que tu voudras... Tiens, je t'en prie, ne me fais pas de questions, mais tâche de deviner, toi qui es un si savant docteur, et qui connais si bien le cœur des femmes ! Veux-tu que je te dise ? tu es comme les autres, tu ne les connais pas du tout... Adieu.

Elle sort à droite.

## SCÈNE II.

ÉDOUARD, seul.

Et toi, ma pauvre amie, tu te crois bien habile en dissimulation, mais ton secret éclate malgré toi, et je l'aurais déjà deviné si je ne l'avais pas su d'avance... Est-elle heureuse que le ciel ait placé près d'elle un penseur, un homme expert sur le chapitre des passions, et qui va droit au mal pour l'attaquer dans sa source !... C'est qu'ils agitent de tout notre avenir, et je n'ai pas quitté Paris sans avoir un plan arrêté, infailible, qui ne peut s'exécuter que dans une solitude complète comme celle-ci ; il le fallait, son humeur romanesque prenait un caractère fort alarmant : il était temps de frapper un grand coup, eh bien ! la campagne est ouverte ! (Se tournant vers la porte par où Albertine est sortie.) Ah ! je ne connais pas le cœur féminin ! eh bien ! j'ai tout prévu, tout calculé, jour par jour, minute par minute... Depuis que cette lettre est parvenue à son adresse, je me tiens en observation... Ce besoin de solitude, ces impatiences... le germe se développe peu à peu. Mais aussi quel événement !... dans un lieu où nous ne voyons âme qui vive, excepté le maire et le curé, deux joueurs de whist, avoir inspiré une passion ardente, à qui ?... à un inconnu, à un personnage mystérieux, qui a trouvé moyen de la voir tout en restant invisible, qui la circonviendrait par sa correspondance, anonyme insaisissable, qu'elle va rencontrer partout et nulle part !... Quel champ pour une imagination comme la sienne !.. voilà, voilà encore du roman intime ! Un peu de patience et d'efforts, que je parvienne une fois à la guérir, et nous ferons le plus heureux ménage... C'est qu'au fond je l'aime tant !... c'est pour lui plaire que je fais bâtir en secret à l'autre bout du bois de peupliers un joli petit kiosque qui s'élèvera comme par enchantement... Voilà huit jours que, de deux à quatre heures, je vais presser les travaux... Je jouis d'avance de sa surprise !... (Il va écouter à la porte.) Je n'entends pas de musique... elle se sera enfermée pour relire ma lettre... Voici le moment de risquer une seconde attaque ; c'est indiqué dans mon plan... je suis seul... tout le morceau d'éloquence est



déjà dans ma tête... Vite, à l'ouvrage! (*Il s'assied devant la table et écrit tout en parlant.*) Séduire ma propre femme pour son instruction... m'attaquer à une femme mariée dans l'intérêt du bonheur conjugal... Quel coup de maître!... c'est de l'homœopathie morale. Je ne crains pas qu'elle me devine; par une ancienne habitude de garçon, j'ai deux écritures à mon service; c'est un procédé que je recommande à tous ceux qui craignent l'abus des autographes... (*Il s'arrête.*) Si pour surcroît de précaution je disais un peu de mal de moi... bonne idée!... c'est le moyen de me déguiser mieux encore... Et puis, je lui apprendrai une fois pour toutes à ne jamais accueillir de rapports contre son mari... c'est assez utile dans l'occasion. Elle est si jalouse!... Ce matin encore, comme elle parlait de Mme de Cermey... une femme charmante!... Si Albertine savait que je lui ai écrit trois lettres de suite, pas de ce style-là, par exemple!... Il s'agit de l'affaire la plus embrouillée!... lui refuser une pension, à elle, la veuve d'un capitaine du génie!... Là, voilà qui est fini; le numéro deux est plus fort que le numéro un, c'est de principe, on va toujours *crescendo*! (*Il se lève.*) A présent, où vais-je placer cela?... Ah! dans sa corbeille à ouvrage. (*Il place le billet dans la corbeille qui est recouverte par la tapisserie.*) Là!... le serpent sous les fleurs!... Eh! mais, la voici!... il était temps! ne laissons rien paraître. Il va vite se rasseoir à droite, et fait semblant de lire le journal avec beaucoup d'attention.

## SCÈNE III.

ÉDOUARD, assis; ALBERTINE.

ALBERTINE, à part, entrant.

Oui, décidément il faut en finir; il y a trop long-temps que ce secret m'opresse... (*Elle s'approche tout doucement du fauteuil d'Édouard; haut.*) Mon ami!

ÉDOUARD, sans lever la tête.

Ah! c'est encore toi!

ALBERTINE.

Encore?

ÉDOUARD, lisant toujours son journal.

La rente a baissé hier.

ALBERTINE.

Ah! elle a baissé!

ÉDOUARD, de même.

De soixante-quinze centimes.

ALBERTINE.

C'est très-bien! mais...

ÉDOUARD, de même.

Cela fait pour notre petite fortune une différence de...

ALBERTINE.

De grâce, mon ami, laisse un peu ton journal; (*bas et en appuyant sur les mots*) il s'agit d'un grand mystère, d'une révélation surprenante...

ÉDOUARD, se levant.

Bah! qu'est-ce donc?

ALBERTINE.

L'événement le plus grave!... Ah! mon Dieu!

voilà qu'à présent je ne sais plus comment t'apprendre... Tu ne me gronderas pas trop, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Non.

ALBERTINE.

Tu ne prendras pas non plus ton air froid?

ÉDOUARD.

Non.

ALBERTINE.

J'ai eu tort, grand tort... Oui, mon ami, j'ai manqué de confiance en toi... c'est qu'aussi tu me comprends si peu...

ÉDOUARD.

Je te demande pardon.

ALBERTINE.

Alors c'est donc moi qui ne te comprends pas?

ÉDOUARD.

Enfin, explique-toi.

ALBERTINE.

Eh bien! mon ami, il y a trois jours... il était deux heures à peu près... tu venais de sortir... en m'approchant de ma toilette, je ne sais encore comment cela se fait, c'est si étrange!

ÉDOUARD.

Quoi donc? achève...

ALBERTINE.

J'ai trouvé!

ÉDOUARD.

Tu as trouvé?...

ALBERTINE.

Une lettre!

ÉDOUARD.

Une lettre?

ALBERTINE.

Une petite lettre... à mon adresse, et sans signature.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

ALBERTINE.

Elle n'était pas fermée... et alors, par curiosité... J'aurais dû m'arrêter aux premiers mots, n'est-ce pas? mais il y avait quelque chose de si touchant...

ÉDOUARD.

Que tu l'as lue?

ALBERTINE.

Jusqu'au bout.

ÉDOUARD.

Et tu ne m'en avais pas encore parlé?

ALBERTINE.

Je n'osais pas... tu es si raisonnable!... si sévère! Tout-à-l'heure encore... je craignais tes reproches, ou plutôt tes railleries.

ÉDOUARD.

Cette lettre est donc ridicule?

ALBERTINE, vivement.

Non, oh non! bien au contraire... mais ce sont de ces choses que tu ne veux pas comprendre... des sentimens à la fois exaltés et contenus... une mélancolie touchante et qui pénètre jusqu'à l'âme, avant qu'on ait pu s'en défendre...



ÉDOUARD.

Vraiment ! (*A part.*) Comme j'avais raison !...ALBERTINE, *tirant la lettre de sa poche.*

Tu vas voir !... Mais avant tout, mon ami, promets-moi de ne pas chercher à connaître l'auteur de cette lettre.

ÉDOUARD

Cependant...

ALBERTINE.

Je t'en prie. D'abord ce serait inutile, probablement !

ÉDOUARD.

Parbleu dans ce pays-ci !... quelque voyageur égaré !... Allons ! je te le promets.

ALBERTINE.

Veux-tu la lire ?

ÉDOUARD.

Fi donc ! pour qui me prends-tu ?

ALBERTINE.

Eh bien ! écoute. (*Lisant.*) « Seul, isolé, orphelin, perdu dans le monde, méconnu par la foule, rien ne m'attachait à la vie quand la beauté s'est révélée à moi sous les traits d'une femme, que dis-je ? d'un ange descendu sur la terre, et tout-à-coup j'ai compris l'existence ! » (*S'interrompant.*) Comme c'est senti, cela !

ÉDOUARD, *à part.*

Voyez-vous l'émotion ! voyez-vous ?

ALBERTINE.

Moi aussi, mon ami, j'étais orpheline, et seule dans le monde, quand le ciel m'a rapprochée de toi.

ÉDOUARD.

Poursuis, ma bonne amie, poursuis...

ALBERTINE, *lisant.*

« Ce fut comme un éclair, comme une vision céleste dont je suis encore ébloui ! vous n'étiez plus là, et je vous voyais toujours ! cette écharpe bleue que vous portiez, je l'ai revue, posée sur votre balcon ! un jour, un jour entier, je suis resté immobile à la contempler, comme si, derrière ce léger voile, allait encore m'apparaître l'image qui a changé ma triste vie en un beau rêve ! »

ÉDOUARD, *à part, avec satisfaction.*

Le fait est que ça n'est pas mal tourné.

ALBERTINE.

Une simple écharpe... produire un tel effet !...

ÉDOUARD, *à part.*

Comme c'est bien cela !... Ah ! ah ! ah ! c'est moi qui l'avais placée là.

ALBERTINE.

Comment ? mon ami, vous riez !

ÉDOUARD.

Moi ! pas du tout ; j'écoute tranquillement.

ALBERTINE.

Tranquillement !... tout ceci vous est donc indifférent ?

ÉDOUARD.

Non pas.

ALBERTINE.

Vous ne comprenez donc pas ce que je vous ai lu ?

ÉDOUARD.

Si fait.

ALBERTINE.

Mais songez-vous que ce langage s'adresse à moi, à votre femme ?

ÉDOUARD.

Oui, sans doute, mais puisque tu me le confies...

ALBERTINE.

Et la suite est sur le même ton.

ÉDOUARD.

Ah !

ALBERTINE.

Et l'auteur de cette lettre m'en annonce d'autres !

ÉDOUARD.

Quoi ! d'autres ?

ALBERTINE.

Qu'il saura bien, dit-il, trouver le moyen de me faire parvenir...

ÉDOUARD, *à part.*

Il y en a déjà une en route.

ALBERTINE.

Et vous ne dites rien ! et vous restez froid !

ÉDOUARD.

Je ne dis rien ! je suis froid ! morbleu ! c'est affreux ! c'est abominable ! et ma colère...

ALBERTINE.

Non, non, vous n'êtes pas en colère le moins du monde, on dirait que vous jouez la comédie.

ÉDOUARD.

Non pas, c'est très-sérieux, et si je trouve le téméraire !...

ALBERTINE.

Ah ! vous m'avez promis de ne pas chercher à le connaître.

ÉDOUARD.

Eh bien ! alors, que veux-tu que je fasse ?

ALBERTINE.

Mais, monsieur, on est ému, on est inquiet, jaloux ; on redouble d'empressement ; on fait voirement que ce qu'un autre a écrit, on le pense soi-même.

ÉDOUARD.

Certainement, je le pense, et je prends tout sur mon compte ; les pensées, le style, je réclame tout, c'est convenu... (*A part.*) Ma position est des plus fausses... il faut me tirer de là. (*On entend une cloche.*) Ah ! la cloche du déjeuner ! que c'est heureux !

ALBERTINE.

Ce son-là paraît vous faire plaisir !

ÉDOUARD.

Mais oui, cela vient fort à propos. Viens-tu déjeuner ?

ALBERTINE.

Je n'ai pas faim.

ÉDOUARD.

Comment ! tu me laisserais aller seul ?... moi qui ai tant de plaisir à te voir près de moi ! j'attendrai si tu veux, mais la course de ce matin... tu conçois...

ALBERTINE.

Oui, je conçois. (*A part.*) C'était bien la peine de lui montrer cette lettre.



ÉDOUARD.

Je descends déjeuner.

ALBERTINE, avec explosion.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Plaît-il?

ALBERTINE.

Vous ne sentez donc rien du tout?

ÉDOUARD.

Pardon; je sens là (*montrant son estomac*) une certaine impatience...

ALBERTINE.

Ah! c'en est trop!

ÉDOUARD, à part.

Elle est furieuse! mon sang-froid fait ressortir l'exaltation de mon rival... tout cela est prévu dans mon plan. (*Haut et d'un ton doctoral.*) Voyez déjà, ma pauvre Albertine, comme l'imagination est aveugle, et comme la passion, par une pente presque insensible, arrive...

ALBERTINE.

Vous n'allez pas déjeuner?

ÉDOUARD.

C'est vrai. (*A part.*) Voilà la première partie de ma leçon; il n'y a plus qu'à continuer.

Il sort par le fond à droite.

## SCÈNE IV.

ALBERTINE, seule.

Quel homme! je ne parviendrai jamais à l'émouvoir! il ne m'aime pas!... cette confiance que je lui ai témoignée, ah! qu'il est loin de la mériter! moi qui aurais fini par lui désigner l'auteur de la lettre... car je crains bien de l'avoir deviné... oui... dans ce pays perdu, où il n'y a aucune espèce de communication, ce ne peut être que celui-là. Pauvre jeune homme! (*Elle s'approche de la fenêtre.*) De ce pavillon qui domine le presbytère, je l'aperçois presque tous les jours là-bas, dans le jardin... tout seul, comme il le dit dans sa lettre... et méconnu!... il paraît que ce jeune homme, si simple en apparence, est un lauréat qui a remporté tous les prix à son collège... il travaille pour entrer à l'École Polytechnique, et il est venu s'enfermer ici pour ne songer qu'à ses examens. C'est dans la solitude que se forment les grands talents et les grands caractères!... Dernièrement, son oncle, ce digne curé, en jouant au whist avec monsieur le maire, se plaignait, oh! je l'ai bien entendu, des inclinations militaires du jeune homme... S'il entre à l'École, disait-il, c'est l'artillerie qu'il choisira. Voilà qui révèle un noble cœur! pourtant, s'il fallait en croire sa lettre, l'impression que ma vue lui a causée l'emporterait encore sur sa vocation... (*Allant s'asseoir près de la table à ouvrage.*) Je remarque en effet que depuis quelques jours il se promène beaucoup plus, et qu'il s'exerce moins au tir... il craint peut-être de m'effrayer! Le voilà. (*Se détournant.*) Ne le regardons pas. (*Elle prend son ouvrage.*) On le disait si mal!... sa tournure? c'est

de l'abattement... son front est incliné? c'est de la souffrance... cette souffrance qu'il exprime d'une manière si touchante. (*Elle prend sa corbeille; un papier s'en échappe et tombe.*) Un papier! (*elle le ramasse*) encore une lettre! il m'annonçait bien que j'en trouverais partout! qui donc l'a placé là?... (*se levant*) ah! pour le coup, Joséphine aura beau nier, il faut qu'elle soit d'intelligence avec lui, et je vais la chasser... (*S'arrêtant.*) Elle m'est si dévouée!... une réprimande suffira... oui... plus tard... Mais voyez quelle imprudence! si mon mari avait eu l'idée... il est vrai qu'il s'occupe si peu de moi... (*Tournant la lettre entre ses mains.*) Que peut-il encore m'écrire?... à présent que j'ai tout dit à Édouard, je peux bien lire... aura-t-il signé cette lettre? (*Elle ouvre la lettre.*) Non, je ne sais pas encore son nom... je n'ai pas osé le demander. (*Elle lit.*) « Je souffre cruellement, madame; » j'ai combattu de toutes mes forces avant d'en venir à cet aveu; mais mon anxiété s'accroît sans cesse, une fièvre violente me consume, loin de vous, en tous lieux et toujours. Je ne puis plus me faire illusion, c'est de l'amour!... mais un amour saint et pur qui m'élève au-dessus de moi-même et au niveau de mon idole. » (*S'interrompant.*) C'est bien là le langage du cœur! (*Lisant.*) « Tous les jours, j'ai le bonheur de vous voir, en me dérobant moi-même à vos regards. » (*S'interrompant.*) Il croit cela! mais je le vois aussi, moi. (*Lisant.*) « C'est de loin et à genoux comme un esclave » que je vous admire souvent, et alors j'oublie la création entière, car ma vie, mon rêve, mon culte, mon idée fixe, c'est vous! » (*S'interrompant.*) Pauvre jeune homme!... je lui ferai manquer ses examens! (*Lisant.*) « Oui, Albertine... » (*S'interrompant.*) Tiens! il sait mon nom! il sait donc tout! (*Lisant.*) « Cette passion fatale et involontaire, votre cœur daignera l'excuser, surtout s'il la compare à l'indifférence d'une autre personne, qui n'a jamais su vous comprendre... » (*S'interrompant.*) Ah! voilà mon chagrin!... (*Lisant.*) « Encore si cette indifférence ne s'était jamais démentie ailleurs! » (*S'interrompant.*) Comment? qu'est-ce que cela veut dire? (*Recommençant.*) « Encore si cette indifférence ne s'était jamais démentie ailleurs! » (*S'interrompant.*) Elle s'est donc démentie auprès d'une autre? Qu'est-ce que c'est que ces paroles vagues? Que veut-on me faire entendre? qu'il me néglige pour une autre? ah! cette idée ne m'était jamais venue... oh! c'est impossible... lui, si loyal, si ouvert, si généreux!... non, je ne le crois pas, c'est une calomnie, une ruse indigne, et j'en ferai justice!... (*Elle va pour déchirer la lettre et s'arrête.*) Si pourtant c'était vrai! cette froideur, cette insouciance, le peu de jalousie qu'il me témoigne... car il n'a rien vu, rien remarqué... Si tout cela cachait d'autres idées... (*Reprenant la lettre.*) La suite va peut-être éclaircir... (*Lisant.*) « Je



» ne demande rien qu'un témoignage de sympathie; que je sache seulement qu'il y a une âme » qui répond à la mienne... Ah! ce mot, ce seul » mot qui me comblerait de joie... que vous coûterait-il, madame? le vase de fleurs placé au-dessous de votre fenêtre pourrait le recevoir » sans danger. » Rien de plus... rien sur mon mari... Que dois-je penser? comment savoir la vérité? O le maudit soupçon! il est là, je le sens; je veux le chasser, il reste, il m'agite, il me trouble les sens et la tête, c'est comme une fièvre... Voyons, que faire? aller trouver Édouard? l'interroger? à quoi bon? ces messieurs ont tant de présence d'esprit, tant d'adresse! il niera tout et il prendra ses mesures pour m'empêcher de rien découvrir... Je n'ai pas de preuves, moi!... mais ce jeune homme! s'il en avait! il n'aura pas voulu me tromper... il a l'air si honnête... si sincère!... oui, c'est du dévouement, et un dévouement désintéressé... c'est rare, c'est généreux... quelle différence!... Édouard me tromperait! ah! je ne suis pas femme à rester dans l'incertitude... je veux tout savoir, je saurai tout; oui, s'il n'y a que ce moyen... (*Elle va au fond.*) Personne. (*Elle entr'ouvre la porte.*) Il déjeune toujours. (*Elles s'approche de la table, prend une plume et hésite.*) Tant pis pour quim'y oblige! (*Elle écrit rapidement et avec agitation.*) « La personne à qui l'on témoigne » tant d'intérêt en est fort reconnaissante, quoi » qu'elle ne puisse y répondre que par son estime... » elle compte sur la franchise d'un homme d'honneur. Que sait-on de M. Dusseuil? quelles sont » ses démarches? il faut tout dire; point de ménagements ni de suppositions; c'est la vérité » qu'elle veut savoir. » Il est encore là-bas... il regarde par ici... je crois qu'il me salue... (*Elle s'incline pour saluer.*) Il verra tomber le billet dans le vase. (*Elle laisse tomber le billet.*) Oui, il l'a vu... il va sans doute venir le prendre... (*Elle se retire de la fenêtre.*) Que répondra-t-il? Ah! je suis d'une inquiétude... Mon mari!... remettons-nous.

Elle s'assied et se met à travailler.

## SCÈNE V.

ALBERTINE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part en entrant.

Le déjeuner était excellent... et pour le dessert, nous allons continuer les observations, car nous entrons dans la seconde phase de mon épreuve. Elle est occupée, elle ne bouge pas, je suis curieux de savoir quel a été le sort de ma seconde lettre. (*Il s'approche du fauteuil d'Albertine. Haut.*) Albertine...

ALBERTINE, sans lever la tête.

Ah! c'est encore vous!

ÉDOUARD.

Encore?

ALBERTINE, de même.

Vous avez bien déjeuné?

ÉDOUARD.

Pas trop bien... tu n'étais pas là!

ALBERTINE, avec impatience.

Ah!

ÉDOUARD, se penchant sur l'ouvrage d'Albertine.

Ce point est fort joli! je suis connaisseur.

ALBERTINE.

Oh! toujours!

ÉDOUARD.

C'est parfaitement nuancé... Cependant... (*prenant la corbeille à ouvrage*) il y a là des couleurs que je préférerais.

ALBERTINE, lui retirant la corbeille des mains.

Laissez donc; je n'aime pas qu'on touche à ma corbeille.

ÉDOUARD, à part.

Elle a trouvé la lettre. (*Moment de silence pendant lequel Albertine travaille toujours; Édouard l'examine attentivement. Haut.*) Ma chère Albertine paraît bien soucieuse... qu'est-ce donc qui la préoccupe?

ALBERTINE.

Oh! des idées auxquelles j'attache peut-être trop d'intérêt. (*Elle regarde son mari.*) Je pensais à notre conversation de ce matin, à cette affection que vous prétendez avoir toujours pour moi.

ÉDOUARD.

En douterais-tu?

ALBERTINE.

Que le ciel m'en préserve!... Mais enfin, on ne commande pas à l'amour, et une femme peut se résigner à l'indifférence de son mari, si toutefois cette indifférence... (*appuyant sur les mots et regardant fixement Édouard*) ne s'est pas démentie ailleurs.

ÉDOUARD, à part.

Elle a lu ma lettre.

ALBERTINE.

Oh! si je savais...

ÉDOUARD.

Albertine, je te jure...

ALBERTINE.

C'est bien, c'est bien; avec le temps on finit toujours par tout découvrir.

ÉDOUARD, à part.

Si elle attend des renseignements... C'est très-drôle, ma dénonciation porte ses fruits, tout cela rentre dans mon plan.

ALBERTINE.

Mais, vous-même, qu'avez-vous donc, à votre tour?

ÉDOUARD.

C'est que depuis tantôt j'ai réfléchi aussi, moi; je suis inquiet, préoccupé, et avec bien plus de raison. Ce monsieur... cet inconnu...

ALBERTINE, ayant l'air de chercher.

Qui donc?

ÉDOUARD.

Ce correspondant anonyme.

ALBERTINE, feignant de se rappeler.

Ah! oui, ce... Mon Dieu, je ne m'en occupe guère.



ÉDOUARD.

Eh! je crois qu'il ne renoncera pas facilement à ses poursuites.

ALBERTINE.

Nous verrons.

ÉDOUARD.

Sa première lettre, a-t-il dit, sera suivie de beaucoup d'autres, et s'il osait t'en adresser une seconde... s'il osait t'en...

ALBERTINE.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Eh bien?

ALBERTINE, *les yeux sur son ouvrage.*

Je vous la montrerais.

ÉDOUARD.

Ah! tu me la... (*A part.*) Elle ne me la montre pas. (*Haut.*) Plus j'y pense, plus je suis indigné. Je trouve cela horrible, moi! préméditer la séduction d'une femme!

ALBERTINE, *se levant.*

Il n'est pas question de préméditation!

ÉDOUARD.

Bon! n'allez-vous pas trouver des circonstances atténuantes?

ALBERTINE.

Eh! sans doute!... les jeunes gens!...

ÉDOUARD.

D'abord, qui vous dit que ce soit un jeune homme?

ALBERTINE.

C'est dans la lettre.

ÉDOUARD, *vivement.*

Pas du tout, il n'y a pas un mot de cela.

ALBERTINE.

Si fait.

ÉDOUARD, *s'échauffant.*

Mais non, je le sais bien, puisque...

ALBERTINE.

Mais vous ne l'avez pas lue!

ÉDOUARD, *se reprenant.*

Ah! c'est vrai! Pardon, je croyais... (*A part.*) Oh! comme elle ment! (*Haut.*) Après cela, jeune ou vieux, qu'importe? ce personnage mystérieux a sans doute ses raisons pour rester invisible...

ALBERTINE, *avec ironie.*

Vraiment!

ÉDOUARD.

C'est que probablement il n'est pas présentable.

ALBERTINE, *vivement.*

Allons donc!

ÉDOUARD.

Quelque provincial bien gauche.

ALBERTINE, *s'échauffant.*

Oh! vous avez des préventions!

ÉDOUARD.

Pas du tout.

ALBERTINE.

Si fait! vous en avez beaucoup!

ÉDOUARD, *à part.*

Elle en est coiffée!... Ah ça! mais elle a une imagination qui va, qui va!... Comme c'était nécessaire de la corriger!...

ALBERTINE, *qui a jeté des regards sur la croisée;*  
*à part.*

Est-ce qu'il va rester là?

ÉDOUARD.

Vois encore, ma chère amie, vois par cet exemple, combien il est facile de se monter la tête sur des sujets tout-à-fait chimériques, et combien...

ALBERTINE.

Est-ce que vous n'allez pas sortir?

ÉDOUARD.

Plus tard... Et combien il serait plus sage de s'attacher à la réalité, de la prendre toujours pour point de départ, et...

ALBERTINE.

A propos, le fermier, monsieur Morel, a apporté ses comptes... je les ai fait placer sur votre bureau... si vous alliez les examiner?

ÉDOUARD, *à part.*

Elle veut m'éloigner... peut-être pour répondre... j'irai voir au pot de fleurs... Est-ce heureux que je tienne tous les fils et que je sois maître d'arrêter la mystification quand je voudrai!...

En ce moment un petit papier lancé par la croisée tombe aux pieds d'Albertine.

ALBERTINE, *poussant un cri.*

Ah! (*A part.*) Ma réponse!

ÉDOUARD, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu dis?

ALBERTINE, *qui a mis le pied sur la lettre.*

Rien... je voulais vous rappeler... de ne pas oublier les comptes du fermier.

ÉDOUARD.

Puisque je sors tout exprès. (*A part.*) Je crois vraiment que la tête... Ah! quelle leçon je lui prépare!... rira bien qui rira le dernier. (*Haut.*) Je passe dans mon cabinet... Est-ce que tu ne rentres pas dans ton appartement?

ALBERTINE, *sans bouger de place, le pied toujours posé sur le papier.*

Tout-à-l'heure.

ÉDOUARD, *à part.*

Allons, allons, moi qui croyais en avoir pour quinze jours! il est temps de lancer le troisième numéro.

Il sort à droite.

## SCÈNE VI.

ALBERTINE, *seule.*

Enfin! (*Dès que la porte est fermée, elle ramasse le papier.*) Oui, ce doit être la réponse... Comme le cœur me bat! Que vais-je apprendre? (*Elle ouvre le billet.*) Au crayon cette fois, et une écriture si agitée, qu'on dirait... (*Elle lit.*) «Madame, les ren-» seignemens que vous me faites l'honneur de » me demander... (*reprenant*) que vous me faites » l'honneur... » (*S'interrompant.*) Ah ça! mais... (*Elle regarde la signature.*) Jules! il se nomme Jules!... Oui, je comprends: à présent qu'il signe ses lettres, il prend un ton beaucoup plus respectueux; c'est bien. (*Lisant.*) « Les renseigne-



» mens que vous me faites l'honneur de me de-  
 » mander ne m'ont pas coûté beaucoup de peine  
 » à obtenir. » (*S'interrompant.*) Ah ! mon Dieu !  
 (*Lisant.*) « Je n'aime en général à dénoncer per-  
 » sonne, mais tout cède au désir d'obliger celle  
 » qui a deviné les sentimens... » (*S'interrompant.*)  
 Deviné!... (*Lisant.*) « Que je lui ai voué depuis  
 » si long-temps; ils sont sincères, madame, et mon  
 » obéissance en est la preuve; apprenez tout... »  
 » (*S'interrompant.*) Ah ! (*Lisant.*) « Mon oncle et  
 » moi, nous donnons des leçons au buraliste de  
 » la poste; mon oncle lui enseigne le bon fran-  
 » çais, et moi les mathématiques élémentaires...  
 » A ce propos, permettez-moi de vous remercier  
 » pour les trois volumes du carré de l'hypoth... »  
 (*Impatentée.*) Ah ! mon Dieu ! (*Lisant.*) « Le mois  
 » dernier, la personne dont vous me parlez, s'est  
 » fait remarquer à la poste en venant trois fois  
 » de suite affranchir elle-même, et mystérieuse-  
 » ment, des lettres taxées quatre-vingt-cinq cen-  
 » times, et adressées à Paris à madame de Cer-  
 » mey... » (*S'interrompant.*) Ah ! il lui a écrit à  
 elle!... il s'est caché de moi!... tout s'explique...  
 Achéons. (*Lisant.*) « Depuis ce temps, on n'a  
 » plus envoyé de lettres, mais tous les jours, à deux  
 » heures, on sort à cheval, seul, en examinant  
 » bien si l'on n'est pas suivi, et l'on prend tou-  
 » jours le même chemin, celui du bois de peu-  
 » pliers; j'ignore le but de cette course. » (*S'in-  
 terrompant.*) Ah ! je le devine, moi ! cette femme  
 est ici!... elle est cachée dans les environs...  
 Quelle indignité!... (*Lisant.*) « Je tâcherai de  
 » recueillir d'autres détails; mais peut-être se-  
 » rait-il imprudent de vous les transmettre par  
 » écrit. Si vous daignez, madame, me recevoir  
 » un instant, je trouverai quelque prétexte in-  
 » génieux pour me présenter, grâce aux trois vo-  
 » lumes... » (*S'interrompant.*) Encore!... (*Li-  
 sant.*) « Et je me montrerai digne de votre con-  
 » fiance. » Je n'en reviens pas ! quelle perfidie !  
 Quoi ! cette tranquillité, cette froideur apparente  
 couvraient des pensées dont une autre est l'ob-  
 jet!... et moi, moi qui me croyais aimée!... oui,  
 car, malgré tous mes reproches, j'aurais juré qu'au  
 fond il m'aimait... et ce sang-froid ! voilà ce qu'il  
 y a de pire... Oh ! je me vengerai !

## SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *rentrant par le fond à gauche,*  
 ALBERTINE.

ÉDOUARD, *à part, en entrant.*

Je n'ai rien trouvé dans le pot de fleurs... c'est  
 égal, je suis décidé à brusquer les choses, et pour  
 en finir... (*montrant une nouvelle lettre qu'il  
 tient à la main*) voici du pathétique... Où vais-je  
 la placer ? (*Apercevant Albertine.*) Ah ! diable !  
 (*Il cache la lettre. Haut.*) Comment, Albertine,  
 tu n'es pas rentrée dans ton appartement... Eh !  
 mais, qu'as-tu donc ? quelle agitation ! quel chan-  
 gement !

ALBERTINE.

Ce n'est rien. (*Il veut lui prendre la main, elle  
 le repousse.*) Ah ! doucement ; laissez-moi.

ÉDOUARD.

Ta physionomie est toute bouleversée.

ALBERTINE.

Vous avez réglé vos comptes ?

ÉDOUARD.

Oui.

ALBERTINE.

Et vous n'avez plus rien qui vous retienne?...  
 Vous allez sortir ?

ÉDOUARD.

Quelle heure est-il ?

ALBERTINE.

Deux heures. Hâtez-vous, les instans sont pré-  
 cieux.

ÉDOUARD.

Comment ?

ALBERTINE.

N'est-ce pas l'heure de votre promenade habi-  
 tuelle ?

ÉDOUARD.

Oui. (*À part.*) Les ouvriers m'attendent.

ALBERTINE.

Vous sortirez seul ?

ÉDOUARD.

Seul. J'ai dit à André de seller mon cheval.

ALBERTINE.

Malgré le temps qui menace ?

ÉDOUARD.

Le temps!... Ah ! vous croyez ? (*À part.*) O la  
 bonne occasion ! sur l'appui de cette croisée... (*Il  
 s'approche de la fenêtre et y place sa lettre. Haut.*) Mais non, il fait très-beau.

ALBERTINE.

Ah ! vous trouvez?... Et c'est probablement du  
 côté du bois que vous dirigerez votre promenade ?

ÉDOUARD.

Mais, je ne sais... (*À part.*) Se douterait-elle  
 des travaux?...

ALBERTINE, *à part.*

Il est interdit. (*Haut.*) Vous ne voulez pas que  
 je vous accompagne ?

ÉDOUARD.

Non... tu parais un peu souffrante... tu feras  
 mieux de rester ici.

ALBERTINE, *à part.*

Oh ! quelle duplicité !

ÉDOUARD.

Je vais m'habiller. Adieu, ma bonne amie.

Il veut l'embrasser.

ALBERTINE, *l'éloignant.*

Je vous reverrai avant votre départ.

ÉDOUARD.

A la bonne heure !

Il sort par la droite en chantant.

## SCÈNE VIII.

ALBERTINE, *seule.*

Il chante!... quelle profonde dissimulation!...  
 Comme il poursuit ses indignes projets!... Oh ! si



je pouvais le suivre pour m'assurer de la vérité, pour le surprendre... Et personne à qui me fier!... Oh! comme on est injuste!... Il y a dans le monde un être qui m'est dévoué, toujours prêt à m'obéir... comme un esclave... ce sont ses expressions! et sans espoir de récompense... (*Elle va à la fenêtre.*) Il est là... toujours.... Eh! mon Dieu! que fait-il donc?... Ciel!... Ah! la vue d'une arme à feu me fait toujours frissonner!... ce n'est rien, c'est qu'il recommence à s'exercer au tir... (*En se penchant en dehors, elle trouve la lettre qu'Édouard a placée sur la croisée.*) Encore une lettre! Il passe donc ses journées à cela? Mais comment se fait-il?... Oh! quand on aime... (*Regardant la lettre.*) Me parle-t-il encore de mon mari? Celle-ci n'est pas signée... (*Lisant.*) « Albertine, » vous par qui seule je respire... » (*S'interrompant.*) Il recommence à être exalté!... il paraissait plus calme tout-à-l'heure... il parlait de prétexte ingénieux... ça lui prend par accès... (*Lisant.*) « Mes tourmens sont au-dessus de mes forces; je » vais partir, mais non pas sans vous avoir dit un » éternel adieu... Si vous me refusez le bonheur » de vous voir un instant... un seul instant, je ne » sais à quelle extrémité mon désespoir pourra se » porter... » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! il m'effraie! (*Lisant.*) « Oui, la vie m'est à charge, » et je suis prêt à m'en délivrer. » (*S'interrompant.*) Ciel! ces armes... si c'était... le malheureux!... (*Lisant.*) « Tout-à-l'heure, on frappera » à votre porte, je serai là, madame, attendant la » vie ou la mort... » O ciel! il a perdu la tête!... (*Se précipitant à la fenêtre.*) Il apprête ses armes... Ah! arrêtez, arrêtez!... Le recevoir!... oui, pour le calmer, pour apaiser cette frénésie... je lui parlerai raison... devant mon mari même, devant Édouard. Mais mon mari serait-il déjà parti? Il ne faut pas qu'il sorte... non, il ne le faut pas!

## SCÈNE IX.

ALBERTINE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, habillé.

Me voilà prêt.

ALBERTINE, hors d'elle-même.

Où allez-vous?

ÉDOUARD.

Quelle question! à la promenade.

ALBERTINE.

Vous n'irez pas.

ÉDOUARD, à part.

Comment! elle me retient à présent!

ALBERTINE.

Je ne veux pas que vous sortiez.

ÉDOUARD.

Albertine... ce ton!...

ALBERTINE.

N'ai-je pas le droit de le prendre?

ÉDOUARD.

Ah! s'il est question de droits, j'userai des

miens; et je te déclare, ma bonne amie, que rien ne m'empêchera de suivre mes volontés.

ALBERTINE.

Et ne craignez-vous pas aussi que je suive les miennes?

ÉDOUARD.

Quelle exaspération!

ALBERTINE.

Je sais que monsieur, en s'éloignant d'ici, cède à des séductions puissantes.

ÉDOUARD.

Des séductions?... (*A part.*) Mon numéro un.

ALBERTINE.

Pour cela, on oublie tout, on sacrifie tout, et celle que l'on devrait protéger, on l'expose sans défense...

ÉDOUARD, à part.

Mon numéro deux.

ALBERTINE.

Enfin, parce que soi-même on n'aime plus, on s'imagine que tous les autres auront les mêmes yeux, et qu'il ne se trouvera personne pour profiter de cet abandon.

ÉDOUARD, à part.

Mon numéro trois.

ALBERTINE.

Et pourtant, monsieur, quand vous me délaissez ainsi, j'ai peut-être besoin de votre présence. Il y a peut-être autour de moi des dangers, des dangers sérieux!... Vous en ai-je dit assez, monsieur? et voulez-vous encore me laisser seule?

ÉDOUARD.

Ah! ah! ah!

ALBERTINE.

Vous riez!

ÉDOUARD.

Je ne crains pas les dangers.

ALBERTINE.

Ce sang-froid... }

ÉDOUARD.

A mon retour, je t'expliquerai...

ALBERTINE, avec force.

Maintenant ou jamais! Songez-y, Édouard, je n'endurerai pas trop de dédains, et la patience peut m'échapper!

ÉDOUARD.

Quelle tête!

ALBERTINE.

Voulez-vous un éclat, une rupture? parlez.

ÉDOUARD.

Une rupture? (*Tranquillement.*) Asseyez-vous.

ALBERTINE.

Comment? vous...

ÉDOUARD.

Asseyez-vous, je vous en prie. Vous voilà au point où j'ai voulu vous amener.

ALBERTINE.

Plait-il?

ÉDOUARD, s'assied lui-même auprès d'elle, puis prend un ton doctoral.

Depuis que j'étudie les femmes, ma chère amie, j'ai découvert qu'en général le siège de leurs passions est plus souvent dans la tête que dans



le cœur. De là mille chagrins imaginaires! mille désirs chimériques! et jamais de vrai bonheur.

ALBERTINE.

Ah! laissez-moi plutôt vous apprendre...

ÉDOUARD, *du même ton.*

Attendez. J'ai donc jugé convenable, Albertine, de donner à vos dangereuses dispositions un développement en quelque sorte factice, afin de mieux préparer la leçon que je vous destinais.

ALBERTINE, *à part.*

Si ce jeune homme allait venir!

ÉDOUARD.

Votre exaltation, votre esprit romanesque, cherchaient partout un aliment... A Paris vous l'auriez trouvé bien vite. Mais comment avez-vous pu croire qu'ici, dans cette solitude, à moins d'être un sylphe ou un esprit, un amant pût se trouver à point nommé?... Ah! ah! ah!... Apprenez donc ce que j'ai imaginé moi seul... Ce héros de roman si mystérieux, ce personnage anonyme, si intéressant par son style...

ALBERTINE.

Eh bien?

ÉDOUARD.

C'est moi.

ALBERTINE.

Vous!

ÉDOUARD.

C'est moi, vous dis-je, moi, votre mari, l'auteur de cette correspondance passionnée. Ah! vous voilà stupéfaite et désenchantée; vous ne me supposiez pas capable de tant de poésie et d'éloquence!... mais je change à volonté de style comme d'écriture, et c'est bien moi qui ai écrit toutes les lettres qui te sont parvenues depuis trois jours.

ALBERTINE, *stupéfaite.*

Toutes les lettres?

ÉDOUARD, *riant.*

Eh oui!... toutes.

ALBERTINE.

Et le billet au crayon aussi?

ÉDOUARD, *stupéfait.*

Hein? le billet au crayon?

ALBERTINE.

Celui qui vous accuse?

ÉDOUARD, *balbutiant.*

Celui qui... Oui... je... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

ALBERTINE, *prenant le billet dans son sein.*

Ah! puis-je croire vraiment que ces détails aient été écrits par vous? (*Elle lit.*) « Le mois » dernier, il... » (*S'interrompant.*) Il... c'est vous. (*Lisant.*) « Il a apporté au bureau de poste, » lui-même et mystérieusement, trois lettres pour » Paris à l'adresse de madame de Cermey. »

ÉDOUARD, *se levant.*

Moi! (*A part.*) Quel est le serpent qui a écrit cela? (*Haut.*) Laissez-moi donc voir...

ALBERTINE, *qui s'est levée aussi.*

A quoi bon? puisque vous dites que l'auteur de ce billet...

ÉDOUARD.

C'est moi... oui, parbleu, c'est moi... (*S'effor-*

*cant de rire.*) Pour vous inquiéter un peu, pour vous rendre jalouse, pour voir enfin si vous m'aimez...

ALBERTINE, *avec joie.*

Vraiment! Ah! je voudrais le croire.

ÉDOUARD.

Je ne me rappelle plus bien tout ce qu'il y avait... Il y était question d'amour comme dans les autres?

ALBERTINE.

Sans doute.

ÉDOUARD, *à part.*

Diable!

ALBERTINE.

Ah ça! mais comment se fait-il que ce soit vous? ce papier a été lancé par la fenêtre?

ÉDOUARD.

Eh bien! oui, par la fenêtre, puisque j'étais...

ALBERTINE.

Vous étiez ici.

ÉDOUARD.

Ah! j'étais... Oui, je sais bien, j'étais ici.

ALBERTINE.

Dans la chambre... vous tourniez le dos.

ÉDOUARD, *à part.*

Je jouais là un joli rôle!

ALBERTINE.

Comment alors expliquez-vous cela?

ÉDOUARD.

C'est bien facile... je... André avait le mot... oui, c'est André qui a jeté...

ALBERTINE.

Ah! c'est André... (*A part.*) J'aurais pourtant juré... (*Haut.*) Et ma réponse?

ÉDOUARD.

Hein?

ALBERTINE.

C'est vous aussi qui l'avez fait prendre?

ÉDOUARD.

Votre réponse?

ALBERTINE.

Ma réponse... dans le pot de fleurs?

ÉDOUARD.

Oui, parbleu, c'est moi, c'est toujours moi... dans le pot de fleurs. (*A part.*) Ça se complique d'une manière effrayante! (*Haut.*) Comment, madame, vous répondiez à un amant? c'est-à-dire vous me répondiez... Mais c'est égal, vous ne saviez pas que c'était moi, ainsi l'intention morale... c'est affreux, c'est abominable!

ALBERTINE.

Mais, au contraire, mon ami! c'était pour connaître vos sentiments, votre conduite; sans cela aurais-je répondu à ce monsieur Jules?

ÉDOUARD.

Monsieur Jules! Vous avez répondu à monsieur Jules?

ALBERTINE.

Mais vous le savez bien, puisque c'est vous...

ÉDOUARD

Oui, c'est moi.



ALBERTINE.

Puisque ce personnage n'existe pas.

ÉDOUARD.

Non, sans doute, il n'existe pas, il n'a jamais existé.

On entend frapper trois petits coups en dehors.

ÉDOUARD *et* ALBERTINE, *s'arrêtent stupéfaits et s'entre-regardent.*

Ah!

ÉDOUARD, *à part.*

Mon signal!

ALBERTINE, *bas.*

Dites donc...

ÉDOUARD.

Quoi?

ALBERTINE.

Est-ce que c'est encore vous qui frappez en bas?

ÉDOUARD.

C'est... c'est André. (*A part.*) Ah! c'est trop fort! (*il se dirige vers la porte du fond à gauche*) il est temps que cela finisse!

ALBERTINE.

Où allez-vous?

ÉDOUARD.

Eh! laissez-moi, madame, laissez-moi!

Il sort.

ALBERTINE, *seule un moment.*

O ciel! j'ai peur! que dois-je croire? si vraiment ce jeune homme... J'entends un bruit de voix... ce n'est pas André... c'est un inconnu... c'est lui sans doute!... Grand Dieu! seuls ensemble! si mon mari s'emportait... j'ai tout à craindre... Courons. (*La porte s'ouvre.*) Le voilà! \*

ÉDOUARD *rentre, tenant trois gros volumes sous son bras, à part.*

Je l'ai échappé belle! ce petit cuistre! c'était ça, qui profitait de ma correspondance. (*Albertine, pour cacher sa confusion et son envie de rire, baisse les yeux.*) Eh bien! ma chère, j'ai vu André.

ALBERTINE.

Ah!

ÉDOUARD.

Tout est fini... ça n'a n'a pas été long... il m'a remis le carré de l'hypothénuse dont le neveu... dont monsieur le curé n'a plus besoin.

Il pose les trois volumes sur la table à gauche, et va fermer la fenêtre.

\* Édouard, Albertine.

ALBERTINE, *à part.*

Ah! le prétexte ingénieux!

ÉDOUARD.

Voici ta lettre. (*Elle la prend et la déchire.*) Il n'y en a pas d'autres, n'est-ce pas?

ALBERTINE.

Non.

ÉDOUARD.

Veux-tu me rendre les miennes?

ALBERTINE, *tirant deux lettres d'une poche et une de l'autre.*

Les voici.

ÉDOUARD, *les comptant.*

Une, deux, trois...

ALBERTINE, *tirant de son sein le billet au crayon.*

Et quatre.

ÉDOUARD, *le prenant.*

J'ai mon compte!

ALBERTINE.

Ainsi, mon ami, c'était une épreuve?

ÉDOUARD.

N'en parlons plus... n'en parlons jamais.

ALBERTINE.

Et madame de Cermey?

ÉDOUARD.

Des lettres d'affaires pour sa pension.

ALBERTINE.

Et ces promenades mystérieuses?

ÉDOUARD.

Une surprise que je te ménageais, car je voulais m'établir ici... mais je crois que le monde vaut encore mieux que la solitude!... D'abord il n'y a pas de solitude : partout où il y a une jolie femme, il se trouve tout de suite un jeune homme. Les pierres s'animent, je crois, pour en créer, et tel que tu n'aurais pas remarqué à Paris, deviendrait dangereux ici, faute de concurrence. Ainsi, nous partirons.

ALBERTINE, *prenant le bras de son mari.*

Partons... même au milieu du monde, ceux qui s'aiment sont toujours seuls.

ÉDOUARD.

Et je veux redevenir ton amant.

ALBERTINE.

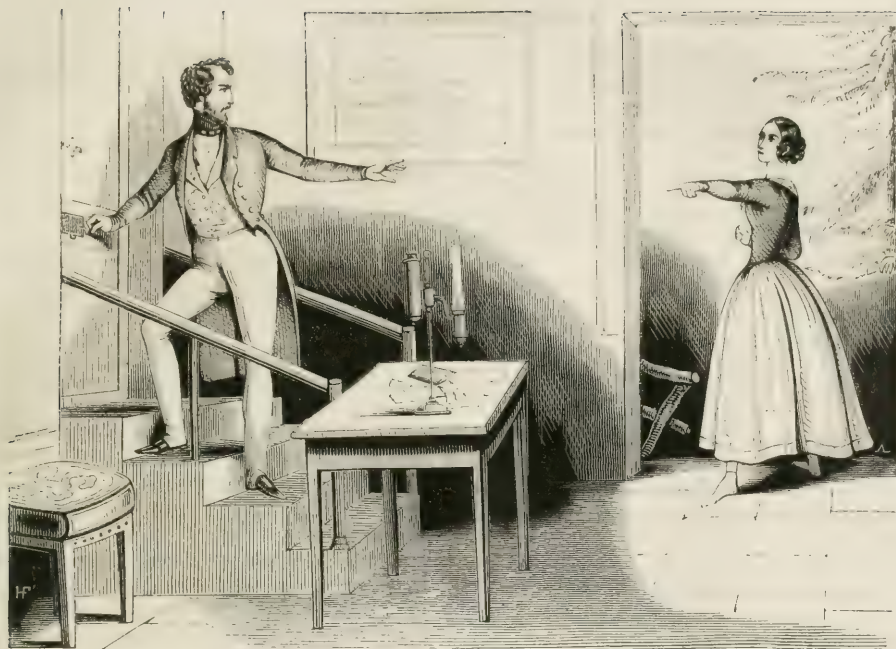
Mais tu ne me donneras plus de leçon?

ÉDOUARD.

Non... (*à part*) j'ai trop peur d'en recevoir.

FIN.





ACTE I, SCÈNE XII.

**CICILY,**  
OU  
**LE LION AMOUREUX,**  
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,  
par **M. Scribe,**  
*de l'Académie Française.*

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 8 DÉCEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD GEORGES, marquis de Newcastle. . . . .	M. TISSERANT.	JENKINS, aubergiste, fermier du château. . . . .	M. KLEIN.
PELHAM, son ami. . . . .	M. SYLVESTRE.	Mme BROWN, femme de charge. . . . .	Mme JULIENNE.
		CICILY, servante du château. . . . .	Mme L. VOLNYS.

*La scène se passe au premier acte dans une auberge à quelques lieues du château de Newcastle, en Angleterre ; au second, dans le château du Marquis.*

**ACTE PREMIER.**

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Portes à gauche et à droite. Au fond, une large fenêtre. A droite et au deuxième plan, un lit avec baldaquin et rideaux. Des tables, des chaises, etc. A droite de la croisée au fond, un buffet. Vis-à-vis, dans l'autre angle, une petite table sur laquelle est une lampe allumée. Sur le premier plan, à gauche, un guéridon. A droite, une table.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**LORD GEORGES, JENKINS.**

*JENKINS, introduisant Georges.*

Oui, mylord, votre seigneurie fera bien de ne pas continuer sa route et de s'arrêter dans mon auberge.

GEORGES.

Comment ! il me serait impossible de me rendre ce soir à Newcastle ! c'est donc bien loin ?

JENKINS.

Six milles seulement ! mais il y a la forêt à traverser, la forêt qui dépend du château !... des chemins affreux, des fondrières... de quoi briser



dix chaises de poste... la nuit s'entend !... car demain au jour... une route superbe !

GEORGES, *souriant*.

Vous êtes aubergiste, monsieur Jenkins ?

JENKINS.

Je m'en vante ! on trouve de tout chez moi !  
(*A un domestique qui entre, portant un sac de nuit et un nécessaire de voyage.*) Placez ces effets dans la chambre de mylord.

Montrant la porte à gauche.

GEORGES, *l'indiquant*.

De ce côté ?

JENKINS.

Une chambre magnifique !

GEORGES.

Mais pour y arriver il me semble qu'il faut traverser celle-ci, ce qui n'est guère commode.

JENKINS.

C'est une idée de l'architecte, le meilleur du pays.

GEORGES.

J'aimerais alors autant un autre appartement.

JENKINS.

Il n'y en a pas d'autres.

GEORGES.

C'est une raison !

JENKINS.

Pas d'autres que ces deux chambres.

GEORGES, *souriant*.

L'auberge est fréquentée...

JENKINS.

Je suis moins aubergiste que maître de poste, et fermier... fermier de la marquise de New-castle... c'est-à-dire de la marquise défunte, puisque nous l'avons perdue... une grande perte pour le pays !

GEORGES.

Vraiment !

JENKINS.

Une noble et digne femme ! pieuse, charitable et immensément riche ! fondant des écoles, élevant et dotant de jeunes filles... n'exigeant rien de ses fermiers quand ils avaient été grêlés, et la grêle tombait ici presque tous les ans... un pays bien commode pour ça.

GEORGES.

De sorte que vous la regrettez ?

JENKINS.

Je la pleure tous les jours ! d'autant que son petit neveu, son seul héritier, ne lui ressemble guère.

GEORGES, *allant s'asseoir près du guéridon à gauche, sur lequel sont des journaux*.

Vous le connaissez ?

JENKINS.

Non ! il n'a pas encore daigné venir prendre possession de ses domaines... mais il nous a écrit pour régler le compte de ses fermages.

*Vaudeville des Postillons.*

La position était bien préférable

Quand nous comptions avec son intendant !

Un homme honnête et facile et traitable...

Ce n'est plus ça ; pour nous plus d'agrément !

Plus de douceur, pour nous plus d'agrément !

Nos blés jadis, par un rare avantage,

Étaient toujours détruits ou renversés,

Mais avec lui, plus de grêl' ni d'orage...

Nos beaux jours sont passés !

GEORGES, *riant*.

C'est donc un seigneur dur, intraitable et féroce ?

JENKINS.

On ne sait pas ce qu'il est ! D'abord il a été élevé au château par sa grand'tante, qui lui a donné les meilleurs principes... les siens !... et quoiqu'il fût déjà ardent et vif comme le salpêtre, il était gentil, généreux, bon enfant et bon cœur !... mais ils l'ont envoyé avec un gouverneur à Oxford ou à Cambridge, je ne sais pas au juste ! de là, il a voyagé sur le continent, est revenu à Londres, où son père, qui était mort, lui avait laissé ses titres, sa fortune, sa place au parlement, etc., etc.; enfin, depuis une dizaine d'années, nous ne l'avons pas revu ! et on a beau dire que les voyages forment la jeunesse, on ne s'en aperçoit guère chez lui !

GEORGES.

Comment cela ?

JENKINS.

Son intendant m'a raconté que c'était un franc libertin, le plus mauvais sujet de la ville de Londres, où il y en a beaucoup... un mauvais sujet à la mode... un lion, comme il disait...

GEORGES.

Un lion !

JENKINS.

A cause de ses chiens et de ses chevaux qui remportent tous les prix à la course. Et puis autrefois il était mince et fluet, et son intendant dit qu'il est engraisé à ne pas le reconnaître, à cause de ses diners et de ses soupers, où ils ont tous des verres... grands de ça... des verres qui contiennent toujours six bouteilles de vin de Champagne !

GEORGES, *riant*.

En vérité !...

JENKINS.

Et tenez... là, dans le *Morning-Chronicle*... on parle de lui... une course au clocher où assistait tout le monde élégant... il a manqué se tuer... c'est drôle !

GEORGES.

Ah ! ah !...

JENKINS.

Il a été jeté par-dessus un mur dans un marais... le tout pour s'amuser.

GEORGES.

Cela suffit...

JENKINS, *montrant le journal que tient Georges*.

Et si tout ce qu'on raconte de lui est vrai !...

GEORGES.

En partie... je ne dis pas non !



JENKINS.

Vous le connaissez donc ?

GEORGES.

Beaucoup !

JENKINS, *effrayé.*

Est-il possible !... je vous prie alors de lui parler de mon zèle et de mon dévouement !

GEORGES.

Il en est déjà instruit.

JENKINS.

Comment cela ?

GEORGES.

C'est qu'il devait venir à Newcastle et qu'il est en route.

JENKINS.

En vérité !... et où est-il en ce moment ?

GEORGES, *se levant et prenant sa cravache qu'il a jetée sur la table et jouant avec.*

Chez un fermier à lui !... un drôle nommé Jenkins !

JENKINS, *poussant un cri.*

C'est fait de moi !

Air du *Pot de fleurs.*A vos genoux, monseigneur, je m'attache ;  
J'ai mérité votre juste courroux !

GEORGES.

Relève-toi !

JENKINS.

De sa noble cravache

Je redoutais une grêle de coups !

GEORGES.

D'autres ainsi paieraient un tel outrage,  
Mais avec moi, maître et seigneur nouveau,  
Tu le disais, le temps est toujours beau !*Jetant sa cravache.*

Jamais de grêle ni d'orage !

*On entend en dehors le fouet du postillon.*Tiens, tu l'entends !... je te porte bonheur !...  
encore des voyageurs qui t'arrivent !

JENKINS.

Ah ! mon Dieu !... je ne sais où je vais les loger, s'ils sont plusieurs !

GEORGES.

Je comprends !... à cause de l'architecte et de cette chambre unique en son espèce.

JENKINS.

Oh ! l'on trouve de tout chez moi.

GEORGES.

Excepté des chambres...

JENKINS.

Elles sont toutes prises !

GEORGES.

C'est ton affaire... je garde la mienne.

## SCÈNE II.

LES MÈMES, PELHAM \*.

PELHAM, *entrant.*Des chevaux !... des chevaux à l'instant même !...  
je suis pressé. (*Levant les yeux.*) Eh ! mylord  
Georges !... le nouveau marquis de Newcastle !

\* Georges, Pelham, Jenkins.

GEORGES.

Henri Pelham !... Tu arrives comme moi de  
Londres ?

PELHAM.

Non, du côté opposé !... de ma terre d'Arling-  
ford !

GEORGES.

C'est vrai, nous allons être voisin de cam-  
pagne...

PELHAM.

Je vais au-devant de quelques amis qui m'ont  
promis de passer chez moi les fêtes de Noël.JENKINS, *vivement.*

Vous ne couchez donc pas ici ?

PELHAM.

Non, vraiment !

JENKINS.

Est-ce heureux !

PELHAM.

Pour moi... oui, sans doute... car je me rap-  
pelle une nuit que j'y ai passée... je ne veux que  
des chevaux.

JENKINS.

Ils sont prêts ! on trouve tout chez moi ! le  
temps seulement de leur donner l'avoine... des  
chevaux fins... des chevaux de course !

PELHAM.

Qui sont à la charrie en ce moment !

JENKINS.

Si ces messieurs veulent, en attendant, fumer  
quelques cigarres... première qualité...PELHAM, *vivement.*

Tu en as ?

JENKINS, *allant prendre la lampe au fond, et  
l'apportant sur le guéridon à gauche.*Non... mais voici une lampe très-bien allumée,  
et quant aux cigarres !...Air de la *Cracovienne.*Ah ! Dieu merci,  
En voyageur prudent et sage,  
Mylord, je gage,  
Mylord doit en avoir ici,  
Sur lui !

GEORGES.

Il a dit vrai,  
Oui, j'en ai là de la Havane ;  
Il a dit vrai,  
Nous en pouvons, mon cher, faire l'essai.

JENKINS.

Ah ! pour du coup,  
J'avais bien raison, Dieu me damne ;  
Car à son goût  
Chacun chez moi trouve toujours de tout.

ENSEMBLE.

Oui, Dieu merci,  
En apportant tout en voyage,  
On peut, je gage,  
On peut trouver de tout ainsi  
Chez lui.*Jenkins sort.*



## SCÈNE III.

PELHAM, GEORGES.

Tous deux assis près de la table à gauche, et fumant.

PELHAM.

Je repasse dans quelques heures et je t'emmène avec nous à Arlingford !

GEORGES.

Je te remercie.

PELHAM.

Tu seras en pays de connaissance... tous nos amis de Londres, dont tu es le héros, le dieu et le modèle !

GEORGES.

Il faut que je sois demain à Newcastle... j'ai annoncé mon arrivée à tous mes gens d'affaires, qui m'attendent.

PELHAM.

Tu t'occupes donc de tes affaires ?

GEORGES.

Certainement.

PELHAM.

Je vais alors m'en occuper aussi ! c'est donc le genre ?

GEORGES.

C'est le mien.

PELHAM.

C'est le bon ! car tout ce que tu fais maintenant devient comme il faut et à la mode !... aussi je tâche de t'imiter ; mais j'ai beau faire, j'ai beau aller plus loin et te dépasser en tout, je ne peux pas avoir la vogue que tu accapares !... Tu avais un cuisinier français, je te l'ai enlevé ! Tu avais une chanteuse italienne... j'en ai pris deux !... Tu as inventé le premier de raser tes cheveux... j'ai pris un barbier à l'année pour les miens !... Rien n'y fait ! je ne peux pas attirer les regards, qui, constamment attachés sur toi, s'obstinent à te suivre !... Comment fais-tu ?

GEORGES.

Je l'ignore !... mais...

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Pour fixer la mode inconstante,  
Tu prends le plus mauvais moyen !  
Car cette moderne Atalante,  
La vogue, mon cher, vois-tu bien,  
De même que toute autre belle,  
Bizarre et coquette en ses goûts,  
Dès que vous courez après elle,  
Ne veut plus courir après vous !

PELHAM.

Voilà deux hivers de suite que tu es le héros du monde élégant... le lion de la société fashionable, et quand nous paraissions ensemble à Hyde-Park ou à l'Opéra, j'entends tout le monde dire à voix basse : C'est lui !... le voilà !... et pourquoi pas les voilà ?... ça ne leur coûterait rien, et ça me ferait tant de plaisir !

GEORGES.

Cela viendra.

PELHAM.

Je l'espère bien !... ou je me brûlerai la cervelle !

GEORGES.

Voilà le moyen que tu cherchais... un moyen de faire du bruit !

PELHAM.

Tu crois !... j'en aimerais mieux un autre... Mais à propos d'éclat, dis-moi pourquoi tu as refusé cette riche héritière qu'on te proposait... le plus beau parti du royaume !... est-ce qu'elle était laide ?...

GEORGES.

Je ne l'ai jamais vue !

PELHAM.

Un mariage proposé par la reine !... pourquoi ?... quel motif ?

GEORGES.

Ah ! tu me demandes le motif !

PELHAM.

Certainement.

GEORGES.

Eh bien !... je n'en avais aucun !

PELHAM, étonné.

Aucun ?

GEORGES.

Que de faire parler les sots !

PELHAM, de même.

Ah ! bah !

GEORGES, *remontant la scène.*

Tu vois que j'ai réussi !... Depuis deux mois, il n'est question que de cela !

PELHAM.

C'est, ma foi, vrai !... c'était une idée ! Et pour l'hiver prochain qu'est-ce que nous inventerons ?...

GEORGES.

Nous verrons !... je chercherai !

PELHAM.

Tu me le diras !...

GEORGES.

Certainement !

PELHAM.

Parce que si je peux lui souffler son idée...

GEORGES, *revenant près de Pelham.*

Ah ça ! j'espère bien que c'est vous autres chasseurs qui demain viendrez tous à Newcastle ! je vous y attends !

PELHAM.

A la bonne heure. Demain, au point du jour, nous viendrons ici en passant, te réveiller au son du cor, une aubade sous tes fenêtres, et puis, dans la journée, le rendez-vous de chasse dans ton château.

GEORGES.

Je n'y ai pas mis le pied depuis dix ans ; mais si mon intendan n'a pas tout bu, nous devons, en fait de vieilles, trouver nombreuse compagnie, car ma grand' tante n'y touchait pas.

PELHAM.

Ah ! le pays est excellent ! outre le vin et le gibier, nous avons encore le chapitre des vas-sales... des petites paysannes charmantes !



GEORGES, *d'un air de dédain.*

Ah! tu fais encore attention à cela, toi?

PELHAM.

Pourquoi pas?... à la campagne... je ne suis pas comme toi, qui es déjà blasé sur tout! grâce à tes conquêtes de grandes dames!... moi, je tiens au tablier de paysanne.

GEORGES.

Ah! fi donc!... c'est mauvais genre, mon cher!

PELHAM, *soupirant.*

C'est dommage, car c'est gentil... et tout-à-l'heure encore, je viens d'en rencontrer une!... une petite paysanne charmante!... une rose véritable, une fleur de beauté!... une tournure... une taille délicieuse... Elle cheminait à pied sur la lisière du bois, son petit paquet sous le bras... et moi, qui étais seul dans une grande berline... j'ai fait arrêter le postillon... et galamment j'ai proposé à la jeune fille une place.

GEORGES.

Qu'elle a acceptée?

PELHAM.

Non!... qu'elle a refusée.

GEORGES.

Elle a bien fait.

PELHAM.

Et pas moyen de lui conter fleurette... j'ai essayé... une vertu du diable!

GEORGES, *riant.*

Ah! de la vertu!

PELHAM.

Il y a de tout dans ce domaine!... c'est comme dans l'auberge de Jenkins!

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, JENKINS, puis CICILY.

JENKINS.

Monsieur le baronnet, vos chevaux sont prêts et vous attendent.

PELHAM, *allant prendre son chapeau et son paletot, qu'il a déposés, en entrant, sur une chaise, près de la porte de gauche.*

C'est bien, je descends!

Bas à Georges, qui est resté assis à gauche du théâtre, et lui montrant Cicily qui entre \*.

AIR : *Que vois-je! quel minois!* (Domino noir, acte II.)  
C'est elle!... hein! quel minois charmant!

GEORGES, *toujours assis.*

Elle n'est pas trop mal, vraiment...

Mais lorgner une paysanne...

Pour toi, d'honneur, j'en suis confus!

Et le bon genre te condamne!

PELHAM, *vivement.*

C'est fini, je n'y pense plus!

Ne va pas dire à nos amis

Que j'ai manqué d'en être épris.

A Cicily.

Adieu, charmante,

Adieu!

\* Georges, Pelham, Jenkins au fond, Cicily sur le seuil de la porte, à droite.

CICILY.

Votre servante.

ENSEMBLE.

PELHAM.

La belle fille!

Qu'elle est gentille!

En elle brille

Si doux attrait,

Que, sans la mode,

Moi, ma méthode,

Simple et commode,

La choisirait.

GEORGES.

La belle fille!

Qu'elle est gentille!

En elle brille

Si doux attrait,

Que sa méthode

Simple et commode,

Malgré la mode,

La choisirait.

JENKINS.

La belle fille!

Qu'elle est gentille!

En elle brille

Si doux attrait,

Que sa méthode,

Simple et commode,

Malgré la mode,

La choisirait.

*Pelham sort.*

#### SCÈNE V.

GEORGES, *à la table de gauche; il ouvre son portefeuille, en tire plusieurs billets de banque; puis il prend une plume et du papier et prend des notes. À droite sont CICILY et JENKINS.*

CICILY, *à Jenkins.*

Eh bien! monsieur l'aubergiste, et moi, où me placerez-vous pour cette nuit?

JENKINS.

Ici, ma chère enfant; toutes mes autres chambres sont prises.

CICILY, *montrant Georges.*

Eh bien! et ce jeune monsieur?

JENKINS.

Dans la chambre ici près... Rassurez-vous... c'est un lord, un seigneur... et puis, il y a un bon verrou de votre côté.

CICILY.

Très-bien... Et cette fenêtre?

*Montrant celle du fond.*

JENKINS.

Donne sur un torrent profond, trente-deux pieds de hauteur, et des pointes de rochers... c'est à se briser si on y tombait... (A Cicily qui ouvre la fenêtre.) Prenez garde en ouvrant la fenêtre, le balcon est cassé.

CICILY, *se débarrassant de son paquet, de son chapeau et de son petit manteau, qu'elle place sur une chaise, au fond.*

Je vous remercie.

JENKINS.

Quant à cette porte... celle de l'escalier qui con-



duit à la cuisine... (*lui montrant la table*) et la sonnette quand vous aurez besoin de quelque chose...

CICILY.

A merveille!

JENKINS.

Je vais m'occuper de votre souper et de celui de mylord; ça ne sera pas long.

Il fait quelques pas pour sortir.

CICILY, *le rappelant.*

Encore un mot, monsieur l'aubergiste... Je voudrais demain, de bon matin, être à Newcastle...

GEORGES, *levant la tête.*

Ah!

CICILY.

Je craindrais de me perdre dans la forêt, et si vous pouviez me trouver un guide qui me conduisit au château...

JENKINS, *lui montrant Georges.*

En voici le maître, lord Georges...

CICILY.

O ciel!

JENKINS, *sortant.*

Qui mieux que moi vous donnera des renseignements.

Il sort.

## SCÈNE VI.

GEORGES, CICILY.

CICILY.

Quoi! mylord, il serait possible!... oui, je crois me rappeler des traits...

GEORGES.

Que voulez-vous?

CICILY.

Oh! vous ne pouvez me reconnaître, moi!... une pauvre jeune fille, recueillie au château par les soins de votre tante... et presque élevée avec vous... depuis long-temps vous m'avez oubliée... mais moi, jamais!

GEORGES.

Cicily!

CICILY.

Ah! il se rappelle mon nom!

GEORGES, *se levant.*

Ma filleule!

CICILY, *avec joie.*

Oui, mon parrain, oui, c'est moi.

GEORGES.

La fille d'un soldat que j'ai tenue sur les fonts baptismaux... une idée de ma grand-tante.

CICILY.

Qui voulut me donner dans mon jeune maître un second protecteur.

GEORGES.

Et tu as maintenant?

CICILY.

Dix-huit ans.

GEORGES, *la regardant.*

Tant que cela?... Tu es, ma foi, devenue une grande et belle fille!

CICILY.

Trouvez-vous, mon parrain?... tant mieux!... Moi, je n'ose pas vous dire que je vous trouve superbe... un air noble, une tournure de seigneur, ça se voit tout de suite... et je ne peux pas croire qu'autrefois vous me faisiez l'honneur de jouer avec moi dans les jardins du château... il est vrai qu'il y a dix années de cela.

GEORGES.

Dix ans que je suis parti?

CICILY.

Le 30 octobre 1828... un lundi... matin... un temps affreux... c'était bien triste; je me disais : Mon pauvre maître va être mouillé, il va s'enrhumer... Et depuis ce temps nous n'avons pas cessé de parler de vous avec votre tante... qui a été si bonne pour moi!... qui m'a traitée comme sa fille... Elle aimait la lecture; je lui lisais tous les soirs dans de beaux livres que je n'ai jamais oubliés!... et puis elle n'avait qu'un plaisir... c'était la musique!... et j'ai appris le piano!...

GEORGES.

Comment diable!... tu es instruite!

CICILY.

Pour elle!... pas pour moi... qu'est-ce que j'en ferais?... mon seul désir était de ne jamais la quitter... mais il y a un an, il nous est arrivé des nouvelles de New-York... de mon père... qui est bien vieux... il demandait à me voir... et c'est madame la marquise qui m'a dit elle-même : Je ne sais pas comment je me passerai de toi, mais c'est égal... pars mon enfant!... Je suis partie, et mon père a été si heureux de me voir, qu'il n'est plus si vieux maintenant; et j'aurais bien prolongé mon séjour... mais j'ai reçu une lettre de ma bienfaitrice, qui me disait : Reviens ma fille... reviens! j'ai pour toi un mariage!... Un établissement!... ce n'est pas ça qui m'aurait fait revenir, mais elle ajoutait : J'ai besoin de toi... je suis souffrante!... Et j'ai tout quitté.. me voici!... j'ai tant d'envie de la revoir, que j'étais désespérée de ne pouvoir me rendre ce soir au château... Mais je vous rencontre, mylord... me voilà presque contente de mon malheur... et demain nous partirons ensemble!... Comment va-t-elle?

GEORGES, *à part.*

O ciel!... (*Haut.*) Est-ce que tu ne sais pas...

CICILY, *avec inquiétude.*

Quoi donc?... est-ce qu'elle est toujours souffrante?

GEORGES, *vivement.*

Non!... non... elle ne souffre plus!

CICILY.

Oh! tant mieux! mais alors elle n'a pas reçu ma lettre; car je la priais d'envoyer quelqu'un à ma rencontre, c'est pour cela que je suis venue toute seule. Que je suis heureuse!... que je suis joyeuse!... Et enfin vous venez la voir! c'est bien



à vous ! car souvent elle a été froissée de votre oubli... elle n'en parlait pas ; elle est si bonne !... mais elle vous le dira demain en vous embrassant !

GEORGES, *à part.*

En vérité, je ne sais comment lui apprendre... Demain... D'ailleurs la pauvre fille saura toujours assez tôt... autant lui laisser passer une bonne nuit de plus...

CICILY, *qui a remonté le théâtre.*

A quelle heure, mylord, partons-nous demain ?

GEORGES.

Sur les neuf heures.

CICILY.

C'est bien tard !... Pardon, c'est à moi de prendre vos ordres. Et vous daignerez donc me donner une place ?

GEORGES.

Mais, oui.

CICILY.

Dans votre voiture... quel bonheur !

GEORGES.

On m'a dit cependant que par goût tu préférerais aller à pied... témoin ce jeune baronnet que tu as refusé ce soir.

CICILY.

Est-ce que je n'ai pas bien fait ?... un étranger... un jeune homme... tandis que vous !...

GEORGES.

Je ne suis donc pas un jeune homme ?

CICILY.

Du tout !... vous êtes mon maître... mon parrain... le neveu de ma bienfaitrice...

GEORGES.

De sorte que tu n'as pas peur avec moi ?

CICILY.

Tiens ! par exemple !... et de quoi donc ? dès que vous êtes là, je suis tranquille !... il n'y a pas de danger !

GEORGES, *souriant.*

C'est tout au plus si ce que tu me dis là est flatterie pour moi.

CICILY, *naïvement.*

Bah ! en quoi donc ?... (*Se retournant, et voyant un garçon qui apporte du linge et des assiettes.*) C'est votre couvert qu'on apporte... (*Le prenant des mains du domestique.*) Donnez, donnez... c'est moi que cela regarde ! (*Le domestique sort.*) Servante du château... je peux bien l'être ici à l'auberge... pour vous, mylord ! c'est un devoir... c'est un plaisir... allez... allez... je vous servirai mieux qu'eux tous... ce n'est pas le nombre des domestiques... c'est le zèle qui fait tout. (*Elle a étendu la nappe sur la table, posé les assiettes, le verre, la bouteille, l'argenterie.*) Voilà du linge qui n'est pas bien fin... (*frottant une cuillère d'argent*) et de l'argenterie qui ne brille guère... ce n'est pas trop bon pour vous... mais demain, dans le château de votre tante... dans le vôtre... vous verrez ! Dieu, que c'est beau à Newcastle !... et nous tâcherons que vous y soyez

comme un prince... D'abord, vous pouvez disposer de moi depuis le matin jusqu'au soir.

GEORGES.

En vérité !

CICILY.

Au premier coup de sonnette, je serai toujours là.

GEORGES, *la regardant pendant qu'elle va et vient et met le couvert.*

Pelham avait raison ; elle est charmante, et d'une naïveté... d'un dévouement... après cela... toute une soirée à passer dans une auberge... c'est diablement long... Au fait, elle cause fort bien, et pour moi qui n'ai rien à faire ça m'occupera.

CICILY, *qui a achevé le couvert.*

Comme vous me regardez, mon parrain !

GEORGES.

Ça te trouble...

CICILY.

Nullement... ça me fait plaisir... car, après l'affection de ma bonne et digne maîtresse, ce que je désire le plus...

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est ?

CICILY.

C'est la vôtre, mon parrain.

GEORGES.

Vrai ! ma gentille filleule ?

CICILY.

C'est tout naturel : vous êtes son neveu, son seul parent ; et dans une noble maison comme celle de Newcastle, les domestiques sont presque de la famille ; ils y naissent et ils y meurent... ils donneraient leur vie pour leurs maîtres, et pour les miens je me jetterais au feu !

GEORGES, *se récriant.*

Oh ! je n'exige pas cela.

CICILY.

Tiens, vous en avez le droit... Songez donc que je dois à madame la marquise mon existence, mon éducation, et plus encore... elle m'a donné de la vertu et de la religion, et m'a appris que pour une jeune fille, il valait mieux perdre la vie que son honneur !

GEORGES, *à part.*

Quelle diable d'idée ma tante lui a donnée là !

CICILY.

Et soyez tranquille, je n'oublierai jamais ses leçons !... je serai toujours digne d'elle et de vous, mon parrain.

GEORGES, *avec embarras.*

Tu es bien bonne !... mais tiens...

Détachant la chaîne qu'il a au cou.

AIR : *Ne nous trahissez pas tous deux* (Lestocq).

Reçois de ma main ce présent,  
Qu'il soit d'un tendre attachement  
Le signe !

CICILY.

Ah ! quel étonnement nouveau !



Qui, moi?... recevoir un si beau  
Cadeau !

GEORGES.

Eh quoi ! tu sembles hésiter !

CICILY.

Je ne sais s'il faut accepter !  
Car, voyez-vous, un tel trésor...

GEORGES.

De tant de charmes est encor  
Peu digne !

CICILY.

Au contraire !... et, sur mon honneur,  
D'être trop belle, monseigneur.  
J'ai peur !

DEUXIÈME COUPLET.

GEORGES.

Va, sans crainte et sans hésiter,  
D'un parrain tu peux bien porter  
La chaîne !  
Ce présent qu'il te donne ainsi...

CICILY.

Restera toujours comme lui  
Montrant son cœur.  
Ici !

*Elle s'éloigne un peu et gagne la droite de la scène.*

GEORGES, à part.

Pour un habile séducteur,  
Ah ! je me croyais plus de cœur !  
Au moment de me hasarder,  
Vraiment j'ose la regarder

A peine !

Et, désarmé par sa candeur,  
Auprès d'elle, sur mon honneur,  
J'ai peur !

*A part.* Allons, du courage ! (*Haut.*) Sais-tu  
que tu es bien jolie ?

CICILY, indifféremment.

Qu'est-ce que ça fait ?

GEORGES.

Comment ! ce que ça fait ?

CICILY.

Qu'importe à mylord, pourvu que je serve bien ?  
pourvu qu'il ait en moi une bonne et fidèle do-  
mestique ?

GEORGES.

Fi donc !... tu seras mieux que cela... je l'es-  
père.

CICILY.

Quoi donc ?

GEORGES.

Ne serais-tu pas heureuse de venir avec moi à  
Londres ?

CICILY, riant.

Je devine !... vous allez vous marier ?... Quel  
bonheur !... Et vous voulez que je sois femme de  
chambre de mylady ?... Dame, si votre tante y  
consent, et surtout si elle vient avec nous... je  
serais enchantée... J'élèverai vos enfans, je leur  
apprendrai à vous chérir, à vous honorer, à de-  
venir comme leur père de nobles et vertueux sei-  
gneurs...

GEORGES, avec impatience.

C'est bien, c'est bien... ce n'est pas de cela que  
je voulais te parler.

CICILY.

De quoi donc alors ?

GEORGES, à part.

Je n'en sais rien... ça devient embarrassant en  
diable ! (*Haut.*) Dis-moi, Cicily... as-tu des amou-  
reux ?

CICILY.

Tiens, cette idée !... si j'en avais, je le dirais  
à vous ou à votre tante, puisqu'elle veut me ma-  
rier... ou plutôt, ce n'est pas à moi de choisir,  
c'est à elle... et à vous, mon parrain.

GEORGES.

Et celui qu'on te présenterait... tu l'épouse-  
rais ?

CICILY.

Certainement.

GEORGES.

Et tu l'aimerais ?

CICILY.

Comme une honnête femme !

GEORGES.

Et si tu ne pouvais pas ?

CICILY.

On peut toujours quand on le veut... Dieu  
m'en donnerait la force.

GEORGES, souriant.

Dieu n'a pas le temps de se mêler de ça.

CICILY, d'un ton de reproche.

Ah ! ce n'est pas bien, mon parrain ; il a le  
temps de tout voir et de tout entendre, même ce  
que vous venez de dire.

Elle va au buffet.

GEORGES, avec impatience.

Allons, puritaine et dévote, il ne manquait  
plus que cela... Il faut pourtant en finir ; car si  
on nous écoutait, je serais perdu de réputation.  
(*Haut, rejoignant Cicily, qui vient de redescen-  
dre près du guéridon.*) Sais-tu, Cicily, que de-  
puis une demi-heure il y a une chose que je n'ai  
pas encore osé te dire ?

CICILY\*.

Et laquelle ?

GEORGES.

C'est que tu as les plus beaux yeux du monde,  
et une taille admirable.

CICILY, étonnée.

Pourquoi me dites-vous cela ?

GEORGES.

Une taille de duchesse... et encore... je n'en  
connais guère, moi qui en connais beaucoup,  
qui pourraient soutenir la comparaison.

CICILY, troublée.

Mon parrain...

GEORGES, s'animent.

Non, par la mort Dieu !

CICILY.

Ah ! vous jurez !... Que dirait votre tante ?

\* Cicily, Georges.



GEORGES.

Ce qu'elle voudra!... Je jure que tu es la plus belle fille d'Angleterre et d'Écosse.

CICILY, *s'éloignant à reculons, et se réfugiant derrière la table à droite.*

Ah! mon Dieu! mon parrain, quel ton et quelle manière!... vous me faites peur!

GEORGES.

Ne disais-tu pas tout-à-l'heure que pour moi tu te jetterais dans le feu?

CICILY.

Sur-le-champ!

GEORGES, *allant pour la joindre.*

Je ne t'en demande pas tant... Et pourquoi alors veux-tu t'échapper de mes bras?

CICILY, *s'enfuyant à gauche, près du guéridon.*

Je ne sais; mais laissez-moi, laissez-moi... Il me semble que ce n'est pas bien.

AIR: *Ne restons pas ensemble* (Zanetta, final, acte II).

CICILY.

Ah! laissez-moi, de grâce!

*A part.*

Que faut-il que je fasse?

Son air et son audace

Me font trembler d'effroi!

GEORGES.

Écoute-moi, de grâce!

Pardonne à mon audace.

Si ton maître t'embrasse,

Est-ce un sujet d'effroi?

ENSEMBLE.

CICILY.

A moi, Dieu tutélaire!

Exaucez ma prière,

Et malgré sa colère,

Venez! secourez-moi!

GEORGES.

Ecoute-moi, ma chère,

Je ne veux que te plaire;

Exauce ma prière,

De grâce, écoute-moi!

*Cicily saisit la sonnette, et sonne toujours sur la ritournelle du morceau.*

GEORGES, *parlant sur la ritournelle.*

Me compromettre aux yeux de mes gens, moi ton maître!... Il n'est plus temps... les voici!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, JENKINS; puis UN DOMESTIQUE \*.

JENKINS.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

CICILY, *avec émotion.*

Mylord, que vous faites attendre, et qui demande son souper; voilà pourquoi je sonnais!

GEORGES, *à part, et respirant plus librement.*

A la bonne heure!

JENKINS, *montrant un domestique qui apporte des plats.*

Voilà, mylord... voilà le roast-beef et les perdreaux... si votre seigneurie veut se mettre à table.

\* Cicily appuyée sur le guéridon, Jenkins, Georges.

GEORGES, *brusquement.*

C'est bien! une chaise.

Cicily s'empresse de lui en donner une.

JENKINS, *pendant ce temps, regardant sur une table à gauche.*

Diable! des billets de banque! en voilà-t-il!

GEORGES, *avec humeur.*

Qu'est-ce que tu fais là?

JENKINS.

C'est que mylord a laissé là des billets de banque.

GEORGES.

C'est bon! je n'ai pas besoin de tant de monde. (*Montrant Cicily.*) Cette jeune fille est du château.

CICILY, *vivement.*

Et prête à servir mylord!

GEORGES, *avec ironie.*

Vous êtes bien bonne!

CICILY, *modestement.*

C'est mon devoir... et pour tout ce qui est de mon devoir...

GEORGES, *l'interrompant.*

Cela suffit! on ne vous en demande pas davantage! (*Tendant son verre.*) A boire!

JENKINS, *toujours derrière Georges.*

C'est du bordeaux.

GEORGES, *brusquement.*

Je le verrai bien!

Cicily, d'une main tremblante, vient de lui servir à boire.

Georges, tenant son verre plein à la main, la regarde avec dépit; il veut parler, se tait, et remet sur la table son verre sans le boire.

JENKINS, *toujours derrière Georges.*

Comment mylord le trouve-t-il?

GEORGES.

Détestable!

JENKINS, *s'avançant et voyant le verre plein.*

Il n'y a seulement pas goûté!

GEORGES, *le regardant.*

Accommode cette salade à la française... non... pas toi!... mais elle... (*avec ironie*) si toutefois elle le veut bien!... et si elle s'y entend. (*Cicily prend vivement la salade et les burettes, et, debout, accommode la salade sur le coin de la table près de Georges, qui est assis. Georges toujours avec ironie.*) Si elle daigne s'y entendre!

CICILY, *sans le regarder et continuant à faire la salade.*

Très-bien, mylord!

GEORGES, *de même.*

C'est admirable! (*Jenkins est redescendu, et remonte quelques instants après, rapportant d'autres plats.*) Tous les talens réunis!... la lecture, le piano et la salade. (*Jenkins entre à gauche dans la chambre de Georges.*) Ma tante n'a rien négligé, et je conçois qu'avec une éducation aussi brillante, aussi distinguée... on soit fière et dédaigneuse, que l'on se croie au-dessus de son maître et en droit de le repousser. (*A Cicily, qui sans dire un mot retourne la salade.*) Eh bien!



vous gardez le silence! Mademoiselle ne me fera même pas la faveur de me répondre?

CICILY, *avec douceur et résignation.*

Quand mylord parle, je dois me taire... il a le droit de me gronder, et même de me tourner en ridicule!

GEORGES, *avec dépit.*

Ridicule, dites-vous!... Ah! vous savez mieux que personne qui de nous deux l'est le plus en ce moment, et vous ne manquerez pas de raconter ce qui vient de se passer... de vous en vanter!

CICILY, *avec douleur.*

Jamais!... je voudrais l'oublier.

GEORGES, *avec dépit.*

Vous direz qu'un grand seigneur, un lord vous aimait!... Détrompez-vous?... il n'y songeait seulement pas!

CICILY.

C'est ce que je désire, mylord!

GEORGES, *de même.*

Ce n'était qu'une fantaisie, un caprice dont je rougis!

CICILY.

Votre seigneurie a raison!

GEORGES, *avec une colère concentrée.*

Ah! vous raillez votre maître!

CICILY, *tremblante.*

Non, mylord!

GEORGES, *de même.*

Et que faites-vous donc?

CICILY, *posant le saladier devant Georges.*

Je le sers... voilà tout!

GEORGES, *avec humeur et repoussant le saladier.*

Je n'en veux pas!... ôtez-moi cela!... non, un couvert... non, une assiette! (*Cicily, troublée, laisse tomber l'assiette, qu'elle casse. Georges avec emportement.*) Maladroite!... elle ne sait rien faire!... et Dieu me damne!

JENKINS, *sortant de chez Georges.*

Qu'est-ce que c'est?

Il ramasse l'assiette et sort par la droite.

GEORGES.

Pardon, c'est malgré moi... un mouvement de colère...

CICILY.

Ne vous excusez pas?... quand je fais mal... il est juste que vous soyez fâché! (*D'un air suppliant.*) Mais quand je fais bien!...

GEORGES, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que c'est?

CICILY, *timidement.*

Pardon, mylord!

GEORGES.

Mylord!... toujours mylord... pourquoi ne m'appellez-vous plus votre parrain?

CICILY.

C'est que par malheur mon parrain n'est plus ici.

Elle détache sa chaîne, et la place sur la table.

GEORGES, *étonné.*

Qu'est-ce que cela signifie?... moi reprendre ce que j'ai donné?

CICILY, *timidement.*

Vous les remettrez à mon parrain quand il reviendra.

GEORGES.

Ah! c'en est trop! je ne souffrirai pas qu'on veuille ainsi me donner des leçons, et je vous apprendrai... (*A Jenkins, qui entre en ce moment.*) Qu'est-ce que c'est?

JENKINS.

Le dessert!

GEORGES.

Je n'en veux pas!... voilà deux heures que je suis à table... ma chambre... mon lit.

JENKINS.

C'est de ce côté.

GEORGES.

Et du feu...

JENKINS.

Ah! mon Dieu, je n'y ai pas pensé!

GEORGES, *à Cicily.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... à quoi pensez-vous? n'entendez-vous pas qu'il me faut du feu?

CICILY, *prenant du feu dans la cheminée.*

J'y vais, mylord.

JENKINS, *lui mettant du bois sous le bras.*

Tenez, ces deux fagots... et ce bougeoir...

Elle entre dans la chambre à gauche, avec le feu, le bois, le bougeoir.

## SCÈNE VIII.

GEORGES, JENKINS.

JENKINS.

Mylord a-t-il bien soupé?

GEORGES.

Je n'en sais rien!

JENKINS, *à part, regardant sur la table.*

Je le crois bien! il n'a pas mangé. C'est égal, je l'ai mis sur la table, ça sera sur la carte. (*Haut.*) J'espère que mylord dormira bien...

GEORGES, *avec impatience.*

Dieu le veuille!

JENKINS.

Les lits sont excellents.

GEORGES.

C'est bien! Dès que ma chambre sera prête... Voyez si elle en finira!

JENKINS.

Dame! c'te jeune fille vient d'entrer à l'instant.

GEORGES.

Et toi aussi qui la défends!

JENKINS.

Je dis cela parce qu'elle a l'air d'avoir du zèle.

GEORGES.

Une sotte... une niaise... une raisonneuse que je renverrai... que je chasserai.



JENKINS, *à part.*

Ça va bien !

GEORGES.

Et toi aussi !

JENKINS, *à part.*

Quel mauvais maître !

GEORGES.

Écoute ici ! Quelque question que cette fille t'adresse, ne t'avise pas de lui apprendre que ma grand'tante est morte...

JENKINS.

Ah ! bah !

GEORGES.

Et que c'est moi qui désormais suis seigneur et maître de Newcastle.

JENKINS.

Et pourquoi ça ?

GEORGES.

Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les raisons... et si tu me désobéis, si tu ouvres la bouche, c'est le mois prochain que finit ton bail, je t'augmente du double.

JENKINS.

Ah ! mon Dieu !

GEORGES.

Et de plus, je te fais rendre tout ce que tu as volé à ma tante.

JENKINS.

Me ruiner ! me réduire à la mendicité !

GEORGES, *voyant paraître Cicily.*

Tais-toi.

JENKINS, *à part.*

Oh ! quel mauvais maître !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, CICILY, *sortant de la chambre à gauche.*

CICILY, *éteignant sa bougie et plaçant le bougeoir sur la table à gauche.*

La chambre de mylord est prête.

GEORGES, *avec humeur.*

Enfin, ce n'est pas sans peine !

Il s'approche de la table où est la lumière, et tire sa montre qu'il monte.

JENKINS, *s'approchant de Cicily.*

Si maintenant mademoiselle veut souper, voilà des perdreaux auxquels mylord n'a seulement pas touché.

CICILY.

Je vous remercie, je ne prendrai rien, je n'ai pas faim.

GEORGES, *brusquement.*

Et pourquoi ? est-ce que vous êtes malade ?

CICILY, *avec émotion.*

Non, mylord... je me porte à merveille.

GEORGES.

Vous souffrez, je le vois bien !

CICILY.

Qu'est-ce que ça fait ?

GEORGES, *courant à elle.*

Elle se trouve mal... Vite dans ma chambre...

dans mon nécessaire... un flacon... Allez... allez donc !

JENKINS, *prenant le bougeoir qui est sur la table à gauche et qui est éteint.*

Il faut y voir ! *(Georges prend sur la table un billet de banque, le tortille vivement et l'allume à la lampe.)* O ciel ! un billet de banque !

GEORGES.

Qu'importe ? *(Regardant Cicily.)* Non... elle revient !... *(Lui prenant la main avec bonté.)* Eh bien, mon enfant !...

CICILY.

Ne vous inquiétez pas, mylord ; votre appartement est prêt, et pourvu que votre seigneurie dorme bien...

GEORGES.

Je n'en ai pas envie.

JENKINS.

Lui ! qui tout-à-l'heure... A-t-il des caprices !

GEORGES, *brusquement.*

Eh bien ! tu ne peux pas ranger ici ?

JENKINS.

Je ne fais que cela ! *(A part.)* Je déteste les grands seigneurs.

Il va et vient, ôte le couvert, la nappe, la table ; il sort de la chambre et y rentre à chaque instant.

GEORGES, *pendant ce temps sur le devant du théâtre, et s'approchant de Cicily, qui essuie une larme.*

Écoute. Tu as été tout-à-l'heure avec moi bien orgueilleuse, bien fière, bien impertinente.

CICILY.

C'est sans le savoir, car Dieu sait si je vous respectais et vous honorais !

GEORGES, *avec dépit.*

C'est-à-dire que maintenant il n'en est plus ainsi.

CICILY, *vivement.*

Toujours, mylord, toujours ! il dépend de vous que je vous regarde encore comme mon maître, mon bienfaiteur.

GEORGES.

Soit... je peux tout oublier.

CICILY.

Et moi aussi... je ne demande pas mieux...

GEORGES.

Je puis te pardonner à une condition.

CICILY.

Laquelle ?

GEORGES.

J'ai à te parler... je ne le puis devant cet homme... et tout-à-l'heure... *(Montrant la porte à gauche.)* Tu ne fermas pas cette porte !

CICILY, *avec indignation.*

Ah ! mylord !

GEORGES.

Me le promets-tu ?

CICILY, *avec fermeté.*

Non.

GEORGES.

Prends garde ! tu ne me connais pas ! je te dis que j'ai à te parler, et si tu te fies à ma parole et



à mon honneur, tu n'as rien à craindre... mais si tu me refuses cet instant d'entretien, je l'aurai, je te le jure.

CICILY.

Je jure que non.

GEORGES.

Je tiendrai mon serment.

CICILY.

Et moi le mien.

GEORGES.

C'est ce que nous verrons! (*Il va à la table, ramasse ses billets de banque, qu'il serre dans un portefeuille; puis il prend le bougeoir que lui présente Jenkins. A Cicily.*) Adieu. Songe à ce que je t'ai dit... (*A Jenkins, qui le reconduit.*) Et toi aussi!

Il entre dans l'appartement à gauche.

## SCÈNE X.

CICILY, JENKINS.

JENKINS, à part.

Je n'ai garde d'y manquer... mon bail que je perdrais. (*Haut.*) Adieu, miss... Vous n'avez besoin de rien... Voici votre appartement.

CICILY.

Cette chambre n'a pas d'autre issue?

JENKINS.

Pas d'autre que ces deux portes...

CICILY, montrant celle à gauche, dont elle va mettre le verrou.

Dont je vais fermer l'une...

JENKINS, montrant celle à droite.

Et moi l'autre en m'en allant. Oh! l'on est en sûreté chez moi. Je vais me coucher dans l'autre corps de logis... c'est là que je demeure. Bonsoir, mademoiselle.

CICILY.

Bonsoir, monsieur Jenkins; fermez bien la porte.

JENKINS.

Oh! soyez tranquille... des serrures excellentes... on trouve de tout chez moi... Bonne nuit, miss.

CICILY.

Bonsoir.

Il sort par la porte à droite, qu'on entend fermer à double tour.

## SCÈNE XI.

CICILY, seule.

Je n'en puis revenir encore... mon jeune maître que j'avais tant d'envie de revoir... c'est qu'autrefois, et quand nous étions élevés ensemble, il était si bon, si généreux!... je ne dis pas qu'il n'eût des défauts... mais un cœur si loyal, si honnête... un si bon naturel, avant de partir pour l'université!... Voilà ce qu'on y apprend... c'est là qu'il a commencé, et puis il s'est achevé à Londres, où il est devenu méchant... (*Tout en*

*parlant, elle vient se mettre devant une glace où elle se coiffe de nuit.*) Ce n'est peut-être pas encore désespéré; mais si ça ne fait qu'augmenter, comment l'arrêter? comment le corriger?... Faut-il que demain j'en parle à sa grand-tante?... Ce serait terrible, elle qui aime tant la vertu... elle n'aimerait plus son neveu, elle ne voudrait plus le voir, elle le déshériterait, et c'est moi qui en serais cause... oh! non!... Est-ce malheureux cependant que dans une famille d'honnêtes gens il y ait comme cela des mauvais sujets!... (*On frappe à la porte à gauche.*) C'est encore lui!

GEORGES, en dehors.

Cicily... ouvre-moi, comme nous en sommes convenus.

CICILY.

Par exemple!... voilà une effronterie... Je ne lui répondrai même pas.

GEORGES, frappant encore plus fort.

M'ouvriras-tu?... réponds-moi!... réponds, ou je brise cette porte.

CICILY, s'approchant de la porte et parlant à Georges.

Grâce au ciel, la porte tient très-bien, et les verrous sont très-bons... (*Il frappe toujours.*) Je conseille à votre seigneurie de me laisser dormir, et d'en faire autant de son côté... (*Il frappe plus fort.*) Si vous continuez ainsi, l'on accourra au bruit; alors, à qui la faute?... ce n'est pas moi, c'est vous-même qui vous serez compromis aux yeux de tous les gens de l'auberge... Tout le monde saura que mylord, un grand seigneur, a fait cet éclat pour sa servante... sa servante, qui repousse ses hommages et s'en indigne... Ah! à la bonne heure, il se calme... (*musique*) il se tait, il a entendu la voix de la raison!... C'est bien, mylord, je vous en remercie, et vous en serez récompensé, vous reposerez tranquille et sans remords!... Dormez, mon noble maître... dormez! et moi, faisons ma prière... prions pour lui!

Elle se met à genoux. L'orchestre fait entendre les premières mesures de la romance d'*Ave Maria*, de mademoiselle Puget, et puis la musique devient plus animée et plus forte. La fenêtre du fond s'ouvre, paraît Georges sur le balcon, qui n'a pas d'appui; Cicily pousse un cri, se relève, et, prête à se trouver mal, s'appuie tremblante sur la table.

## SCÈNE XII.

CICILY, GEORGES.

CICILY, avec terreur.

Ah! mylord!

GEORGES, tranquillement et refermant la fenêtre.

Eh bien! oui, c'est moi... (*Il s'assied sur une chaise à droite; Cicily s'enfuit à gauche près du guéridon.*) Eh! ne fais pas l'étonnée, je t'en avais prévenue!... à qui la faute?... j'avais à te parler, tu n'as pas voulu m'écouter, tu t'es défilée de moi, tu me fermes la porte... j'entre par la fenêtre...

CICILY.

Une pareille audace!...



GEORGES, *souriant.*

Il y en a, je l'avoue! j'ai manqué me tuer!... D'abord, en descendant par ma croisée, à l'aide de mes draps, qui étaient trop courts de moitié. (*Se tournant du côté par où Jenkins est sorti.*) Cet animal de Jenkins qui ne peut pas en avoir de plus longs!... je casserai son bail... Et le plus difficile n'était pas de descendre, mais de monter jusqu'à ce mauvais balcon en planches, à quarante ou cinquante pieds au-dessus du torrent et des rochers...

CICILY, *toujours tremblante.*

O ciel!

GEORGES.

Heureusement, il y avait là, contre ta fenêtre, pour m'aider à gravir, un magnifique pin d'Écosse, placé exprès par la Providence.

CICILY, *avec indignation.*

Ah! ajouter encore l'impiété!

GEORGES.

Il est de fait que sans lui je ne serais pas arrivé, et maintenant, Cicily, si ta vertu a un peu de conscience, elle doit me savoir gré des dangers que j'ai courus pour elle.

CICILY.

Ah! je ne vous aurais jamais cru tant de méchanceté dans le cœur.

GEORGES, *toujours assis dans le fauteuil.*

Ce n'est pas de la méchanceté, c'est du caractère... Tu m'as défié... j'ai soutenu que tu m'entendrais... Tu as soutenu le contraire, il y a pari entre nous, c'est une affaire d'honneur!

CICILY.

Eh bien! mylord, si vous ne renoncez pas à vos indignes projets, je vous accablerai d'une honte que j'avais juré de vous épargner, je dirai tout à votre tante.

GEORGES, *troubé.*

Ma tante!

CICILY.

Ah! cela vous effraie!

GEORGES.

Non, c'est une autre idée. (*Avec émotion.*) Ma pauvre tante, elle t'aimait, elle te protégeait... et moi aussi, je te protège, je t'aime autant qu'elle, et cent fois plus encore.

CICILY.

Vous m'aimez, vous!

GEORGES.

Par ta faute; c'est toi qui l'as voulu! ce n'était qu'une idée, un caprice, qui déjà peut-être serait loin de moi, mais tu m'as raillé, tu me braves! Nous autres, vois-tu bien, nous ne sommes qu'orgueil et amour-propre... et il y va maintenant de mon honneur!

CICILY.

AIR : *O trahison! ô perfidie!* (Chaperons blancs, duo de l'acte II.)

*O trahison! ô perfidie!*

GEORGES.

C'est moi qui t'adore et supplie.

CICILY.

L'on entendra mes cris! l'on ne dort pas encore! C'est devant tous vos gens que je vous déshonore!

GEORGES.

Tu l'essaierais en vain, je croi!  
Car Jenkins et les siens sont enfermés par moi;  
Te voilà sous ma garde,  
Le bruit ne sert à rien, car nul ne nous entend.

CICILY.

Excepté Dieu, qui vous regarde,  
Et qui vous juge en ce moment!

GEORGES.

Ah! pour un moment aussi doux  
Du ciel je brave le courroux!

*Il s'avance vers Cicily, qui s'élance vers la croisée, qu'elle ouvre. La musique continue en sourdine.*

CICILY.

Arrêtez! ou si vous faites un pas... je m'élance à l'instant...

GEORGES.

Ah!

CICILY.

Ah! je ne vous crains plus, je suis sûre à présent de mourir.

GEORGES.

Ah! peux-tu me croire capable... (*Il fait un pas vers elle. Cicily effrayée s'élance sur le balcon. Georges s'arrête et tombe à genoux.*) Ah! je m'arrête!... je reste là, je te le jure sur ma foi de gentilhomme.

CICILY, *se retirant d'un pas de la fenêtre.*

Je ne sais si je dois croire...

GEORGES.

Eh bien! commande! ordonne... fais tes conditions.

CICILY.

Les voici! D'abord j'en partirai à l'instant... Oui, voici le point du jour, je veux partir pour le château de votre tante.

GEORGES, *vivement.*

Avec moi!

CICILY.

Non, sans vous.

GEORGES.

Seule...

CICILY.

Vous éveillerez Jenkins ou quelqu'un de la ferme et lui donnerez l'ordre de m'accompagner.

GEORGES.

Je le jure! et maintenant?

CICILY.

Maintenant (*montrant la porte à gauche*) tirez ces verrous, ouvrez cette porte et rentrez chez vous. (*Georges faisant un pas vers elle d'un air suppliant.*) Cicily!... (*Elle fait un pas vers la fenêtre, et Georges recule à l'instant.*) Ah! j'obéis!...

Il rentre chez lui, obéissant au geste de Cicily. Dès que Georges est rentré, Cicily court à la porte et pousse le verrou; on entend un bruit ne cor.

CICILY.

Ah!... (*Courant à la fenêtre.*) Sir Pelham et ses amis!... ils éveillent Jenkins, qui va me conduire au château de Newcastle, près de la marquise, où je ne crains plus rien. (*Tombant à genoux.*) O ma bienfaitrice!... c'est encore vous qui m'aurez sauvée!

On entend en dehors les fouets des postillons, et les sons du cor annonçant l'arrivée des chasseurs.



## ACTE DEUXIÈME.

Une tour dans le château de Newcastle. Deux portes latérales, une au fond ; au-dessus de la porte du fond, une lucarne avec des barreaux de fer. A gauche, au premier plan, une croisée avec des barreaux de fer assez rapprochés ; près de la croisée, un petit guéridon et un fauteuil. A droite, une table, avec un tapis et ce qu'il faut pour écrire. L'appartement est richement et élégamment décoré dans le style gothique moderne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *essuyant les meubles.*

Il n'y a plus que ce côté-là à mettre en ordre, et tout ce vaste château sera prêt pour l'arrivée de notre jeune maître!... Je vais donc le revoir... moi! sa nourrice!...

AIR du *Fifre et du Tambour.*

Autour de lui l'opulence respire,  
Tout rend hommage à son nom, à son rang,  
Et ce mylord, c'est pourtant mon enfant  
Que je revois si puissant et si grand!...  
Et de pouvoir et soi-même se dire :  
Oui, dans mes bras je l'ai porté!...  
Je l'ai nourri!... je l'ai...

*Frappant avec sa main droite le dessus de sa main gauche.*

Ah! quel plaisir! ah! quel honneur!  
D'être nourric' d'un grand seigneur!

Mais lui de son côté n'a pas été ingrat!... de tous mes nourrissons... et j'en ai eu pas mal... ce qui se conçoit aisément... une si belle santé et un lait superbe... de tous mes nourrissons, c'est mon petit Georges, monsieur le marquis de Newcastle, le seul qui ne m'ait pas oublié... Il envoyait toujours de Londres une pension et des étrennes à sa nourrice ; il a fait donner une cure à mon fils Reynolds, son frère de lait... et dès que madame la marquise, sa grand'tante, a été morte il m'a fait venir dans le château, dont il m'a nommée première femme de charge... moi, Marguerite, que tout le monde appelle maintenant mistriss Brown... C'est moi qui commande, qui ordonne... bien mieux... (*montrant un trousseau attaché à sa ceinture*) c'est moi qui ai les clefs de tout... Aussi, que quelqu'un s'avise devant moi de mal parler de mon maître... témoin le fermier Jenkins, que l'autre jour j'ai manqué de dévisager... Jour de Dieu... je ne veux de mal à personne! mais je lui ferai ôter le bail de sa ferme... et je ne crois pas qu'il s'avise maintenant de remettre les pieds au château...

CICILY, *en dehors.*

Merci, monsieur Jenkins, merci!

MARGUERITE.

Hein?... Jenkins?... et de si bon matin encore... ah ben! ah ben!... la journée sera bonne, car elle va bien commencer...

Elle va à la porte du fond, qui est restée ouverte, et aperçoit Cicily.

### SCÈNE II.

MARGUERITE, CICILY.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est?...une jeune fille!

CICILY.

Que vient d'amener le fermier Jenkins... il n'a pas voulu monter...

MARGUERITE.

Je crois bien... et pour bonnes raisons.

CICILY, *regardant autour d'elle.*

Oui, mylord a tenu sa promesse.

MARGUERITE.

Eh bien!... quoi? qu'y a-t-il?

CICILY.

C'est mylord qui a passé la nuit à l'auberge de Jenkins et lui a ordonné ce matin de me conduire ici.

MARGUERITE.

Jenkins?...

CICILY.

Oui, et pendant toute la route... c'est drôle... il semblait qu'il eût peur de m'adresser la parole... mais il m'a dit en arrivant: Vous trouverez, dans la tourelle du nord, la nouvelle gouvernante Marguerite.

MARGUERITE.

Il ne pouvait pas dire mistriss Brown!

CICILY.

En effet!... vous êtes nouvellement au château, ou du moins depuis mon départ.

MARGUERITE.

C'est possible... qu'y a-t-il pour votre service?

CICILY.

Rien!... il est de si bonne heure, que je ne veux réveiller personne... j'attendrai!... mais voici pour vous une lettre que mylord avait remise à Jenkins avant notre départ.

MARGUERITE.

De mon enfant... de mon petit Georges que j'ai nourri...

CICILY, *qui vient de s'asseoir.*

Ah! vous êtes...

MARGUERITE.

Sa nourrice... rien que cela. (*Ouvrant la lettre.*) Quel bonheur!... il viendra aujourd'hui avec des amis de Londres ; il commande pour ce soir un beau souper ; il l'aura, par saint Georges, son patron! il l'aura!

AIR de *ma Tante Aurore.*

A moins que dame Marguerite  
N'ait oublié pour ce festin  
Et sa science et son mérite  
Pour les crèmes et le pudding!  
Moi, sa nourrice, je suis fière  
De remplir ce nouvel emploi!  
Et maintenant sa cuisinière,  
Cela m'était dû, je le croi...  
Pour que, pendant sa vie entière,



Il ait été nourri par moi !  
 Oui, mon cher maître... c'est moi... c'est moi...  
 Qui vous nourris... c'est moi... c'est moi...  
 Oui, c'est toujours moi !...

( *Continuant à lire et poussant un cri.* ) Ah!...  
 c'est trop ! c'est trop, mon maître ; je vous au-  
 rais bien servi et adoré sans cela !

CICILY.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Mon fils Reynolds, à qui il avait déjà fait avoir  
 la cure du village...

CICILY.

Monsieur Reynolds, le pasteur, un digne et  
 honnête jeune homme, aimé et estimé de ma-  
 dame la marquise.

MARGUERITE.

Vous le connaissez ?

CICILY.

Certainement, et beaucoup... c'est l'honneur  
 et la vertu même.

MARGUERITE.

C'est mon fils, c'est le frère de lait de mylord ;  
 et à dater d'aujourd'hui, il est nommé chape-  
 lain du château avec deux cents livres sterling  
 de traitement... c'est-à-dire que notre maître se-  
 rait là... et il y sera bientôt... que je lui saute-  
 rais au cou...

CICILY.

Vous l'aimez donc bien ?

MARGUERITE.

Et comment ne pas l'aimer?... le meilleur et  
 le plus généreux seigneur.

CICILY, à part.

Quel dommage!...

MARGUERITE.

Et pour lui, voyez-vous, pour lui... je ne sais  
 pas ce que je ferais... Ah! mon Dieu!... et sa  
 lettre que je n'achève pas... ( *Continuant à lire à  
 demi-voix, pendant que Cicily s'assied près de  
 la table à droite.* ) « Jenkins conduira au châ-  
 teau une jeune fille que ma grand'tante avait  
 » élevée, Cicily Andrews... » ( *S'interrompant en  
 la regardant.* ) En effet, Reynolds, mon fils,  
 m'en avait parlé! ( *Continuant.* ) « De plus, c'est  
 » ma filleule, et à ce double titre, mon inten-  
 » tion est de la doter et de l'établir convenable-  
 » ment. » ( *S'interrompant.* ) Quel brave sei-  
 » gneur!... ( *Continuant.* ) « Mais une inclination  
 » dont elle ne convient pas, et que nous désap-  
 » prouvons tous, m'oblige à différer mes projets  
 » et à la surveiller étroitement jusqu'à ce qu'elle  
 » soit revenue à la raison. » ( *S'interrompant en  
 la regardant.* ) Voyez-vous ça!... qui s'en dou-  
 » terait jamais, à cet air timide et modeste? ( *Con-  
 tinuant.* ) « C'est vous, ma bonne Marguerite,  
 » que je charge de ce soin. Tout en la traitant  
 » avec la plus grande douceur et les plus grands  
 » égards... » ( *S'interrompant.* ) Il est trop bon  
 » mille fois; moi, sur cet article-là, je suis d'une  
 » sévérité... ( *Continuant.* ) « Qu'elle ne voie per-  
 » sonne, ne parle à personne et ne puisse sous  
 » aucun prétexte sortir du château avant mon

» arrivée... » ( *Parlant.* ) C'est trop juste, et il  
 a raison de compter sur mon zèle... ( *Haut.* )  
 Dites-moi, miss Cicily Andrews?...

CICILY.

Ah! vous savez mon nom!

MARGUERITE.

Mylord m'a tout appris.

CICILY.

Cela m'étonne...

MARGUERITE.

Et sans vous faire de reproches sur la manière  
 dont vous avez reconnu ses bontés... car je vous  
 le disais, il est trop bon... je désire que cet ap-  
 partement vous soit agréable, désormais ce sera  
 le vôtre.

CICILY, souriant.

Je vous remercie, ma chère mistriss Brown;  
 mais vous trouverez bon que je prenne aupara-  
 vant les ordres de la maîtresse du château, de  
 lady Sarah, marquise de Newcastle!

MARGUERITE, étonnée.

Que voulez-vous dire?

CICILY.

Que je vous prie de la prévenir de mon arri-  
 vée dès qu'elle sera éveillée.

MARGUERITE.

Hélas! la pauvre chère dame ne s'éveillera  
 plus!

CICILY.

O ciel! ma protectrice!...

MARGUERITE.

Ignorez-vous qu'elle est morte?

CICILY, poussant un cri.

Morte!

AIR : *Ces jours qu'ils ont osé proscrire* (Guillaume Tell,  
 trio de l'acte II).

Le ciel ravit à ma tendresse  
 Tant de bontés, tant de vertus!  
 J'ai perdu ma bonne maîtresse!  
 Hélas!... je ne la verrai plus!...  
 O seul appui de ma jeunesse,  
 Vos yeux, qui me veillaient sans cesse,  
 Pour moi ne se rouvriront plus!  
 Je ne la verrai plus!...

*Cicily reste la tête appuyée sur ses mains et prie.*

MARGUERITE.

Pauvre enfant!... quelle douleur!.. C'est une  
 grande perte sans doute!... mais vous n'êtes pas  
 si à plaindre, puisqu'il vous reste dans son ne-  
 veu un protecteur si dévoué et si généreux!...  
 CICILY, se relevant, et allant prendre son cha-  
 peau et son manteau au fond sur un fau-  
 teuil.

Ah! je ne puis... je ne saurais demeurer plus  
 long-temps dans ce château. Adieu, mistriss,  
 adieu, je pars...

MARGUERITE.

C'est impossible!

CICILY.

Et pourquoi donc ?

MARGUERITE.

Mylord me l'a défendu.

CICILY.

Défendu de me laisser sortir ?



MARGUERITE.

Eh! oui, sans doute! pauvre jeune fille orpheline, où iriez-vous?

CICILY.

Peu vous importe; moi seule le sais.

MARGUERITE.

Je ne le devine que trop! et c'est là justement ce que mylord veut empêcher, car cette inclination-là ne peut vous mener à rien qu'à votre perte.

CICILY, étonnée.

De quelle inclination voulez-vous parler?

MARGUERITE.

Mon Dieu! vous n'en conviendrez pas! il m'en a prévenue, et je ne vous demande pas votre secret... ça ne me regarde pas... mais vous feriez mieux, mon enfant, de renoncer à cette passion-là, et de l'oublier... C'est difficile d'abord, je le sais; j'ai passé par là... mais peu à peu ça s'efface... on n'y pense plus, et ça n'empêche pas de faire bon ménage... Mon défunt vous le dirait s'il était là.

CICILY.

En vérité, mistriss, j'écoute et ne peux vous comprendre.

MARGUERITE.

Voilà qui est trop fort... et pour vous dispenser de feindre avec moi... tenez... tenez... lisez à la fin de la page...

CICILY, lisant et à part.

Oh! quelle ruse! mon Dieu! et qu'il est méchant!

MARGUERITE, la regardant.

Vous le voyez bien, je sais tout.

CICILY.

Ça n'est pas!... ça n'est pas...

MARGUERITE.

Vous osez nier encore!...

CICILY.

Ah! loin de moi l'idée d'accuser notre maître!... le ciel m'est témoin que je voudrais cacher ce secret... le taire au monde entier... mais il me force à me défendre et à faire connaître la vérité!... Apprenez donc, mistriss, que c'est lui au contraire...

MARGUERITE.

Qu'osez-vous dire?

CICILY.

Lui, qui, entraîné par une mauvaise pensée...

MARGUERITE, passant près du guéridon\*.

Taisez-vous!... taisez-vous!... je pardonnerais tout, parce qu'enfin, une inclination, un caprice, ça ne dépend pas d'une jeune fille... mais accuser mon maître! le calomnier!

CICILY.

Permettez...

MARGUERITE.

Fi! fi!... c'est une horreur!... et après un trait pareil, je vous crois capable de tout.

CICILY.

Mais quand je vous dis...

MARGUERITE.

Oser supposer... que mylord a pu penser à

\* Marguerite, Cicily.

vous!... qu'il a pu jeter un regard sur sa vasale, sur sa servante!... lui qui n'aurait qu'à choisir parmi les plus grandes dames de la ville et de la cour!... Oui, mademoiselle, oui, les duchesses et les marquises courent après lui; nous le savons, et ça ne m'étonne pas; il est si beau, mon garçon! il est si aimable!... personne ne lui résiste.

CICILY.

Écoutez-moi!

MARGUERITE.

Non, je n'écoute rien!... Encore une comme le fermier Jenkins... Accablés de bienfaits, voilà comme ils vous récompensent!... Un maître si bon! si vertueux, qui veut vous établir... vous marier... vous sauver... Vous êtes une ingrate... une ingrate, entendez-vous?... et moi qui vous portais de l'intérêt... c'est fini!... j'exécute à la rigueur les ordres de mylord, et vous resterez ici, sous clef, jusqu'à son arrivée.

Elle sort, et ferme sur elle la porte du fond.

## SCÈNE III.

CICILY, seule.

Elle sort!... elle m'enferme!... Ah! en voulant le fuir, je suis tombée dans le piège qu'il me tendait! c'est moi-même qui me suis livrée en son pouvoir!... Oui, oui, je me rappelle maintenant des mots que je n'avais pas compris ce matin à l'auberge, avant mon départ, entre lui et sir Pelham, son voisin, qui est venu le chercher: mylord lui disait: Je réussirai. — Et l'autre à répondu en riant: Je parie que non! — Je parie que si! — Mille guinées! — Mille guinées! — C'est dit? — C'est dit! — Aujourd'hui? — Aujourd'hui même! — Ah! c'est de moi qu'il s'agissait! Il va venir, et dans ce château qui lui appartient, et où il commande... qui viendra à mon aide? qui pourra me secourir? perdue... déshonorée... impossible, même au prix de mes jours, de lui échapper comme hier. (*Regardant autour d'elle.*) Ici, dans la tour de Saint-Dunstan, je l'ai bien reconnue: tout est fermé, tout est grillé... d'épaisses murailles que mes cris ne pourraient percer... Et quand même! ses gens, qui lui sont dévoués, ont ordre de ne pas les entendre. (*S'approchant d'une meurtrière à gauche.*) A peine si l'on peut, par cette ouverture, voir dans la campagne. Nous sommes au bord d'une route... car au pied de cette tour je vois passer du monde, des paysans, avec des provisions; ils se rendent à la ville, ou ils en reviennent. (*Regardant autour d'elle, et apercevant sur une table ce qu'il faut pour écrire.*) Ah! un seul moyen de salut! (*Elle s'assied et écrit.*) O ma bonne maîtresse! que ton souvenir, que ton ombre veillent sur moi! Oui, il est impossible qu'il ne se trouve pas quelqu'un de charitable qui consente à porter cette lettre au shériff ou à l'un des magistrats du comté; et en implorant son appui et sa justice, il la doit à tout le



monde, surtout à une pauvre fille. Oui, oui, mettons l'adresse. «Une infortunée supplie la personne » qui trouvera ce billet de le porter sur-le-champ.... (*appuyant sur-le-champ au shériff du comté.*) » (*Elle cache le billet et s'approche de la meurtrière; en le jetant.*) Oui, je l'ai suivi de l'œil, il est descendu, il est tombé sur la route. (*Avec joie.*) Voici du monde. Ah! ils passent sans le voir... ils marchent dessus! Une femme qui va au marché! elle s'arrête... elle se baisse... elle le ramasse. O mon Dieu! elle ne sait pas lire, elle le rejette! C'est fait de moi! Non, non, elle le montre du doigt à un gentleman qui arrive à cheval... elle le lui donne... il l'a lu... il a lu l'adresse. Ah! s'il pouvait me voir, si je pouvais lui faire signe!... Il pique son cheval... il s'éloigne au petit pas... non, au galop... il court chez le shériff. Ah! mon Dieu! je te remercie! je suis sauvée!... (*On entend ouvrir les verroux de la porte du fond.*) On vient! C'est mylord!

Elle se laisse tomber dans un fauteuil, près de la fenêtre.

## SCÈNE IV.

GEORGES, CICILY.

GEORGES, *restant au fond du théâtre, et à part.*

La voilà calme et tranquille! moi qui m'attendais à des plaintes, à des reproches! (*Haut et s'approchant d'elle.*) Je vois avec plaisir, Cicily, que ma présence ne t'inspire ni effroi ni trouble.

CICILY, *qui s'est relevée, avec dignité et émotion.*

Si quelqu'un dans ces lieux doit se troubler et rougir, ce n'est pas moi, mylord! C'est ici que votre tante me parlait de l'honneur de sa race et de la loyauté des siens... Jamais aucun d'eux n'avait manqué à sa parole et ne s'était souillé par une trahison; voilà ce qu'elle me disait!... Et maintenant, mylord, que dirait-elle?

GEORGES.

Elle dirait que tu me plais, que je te trouve charmante, et ne devrait en accuser qu'elle, dont les soins t'ont rendue supérieure à ton état et à ta naissance! C'est sa faute, et non la mienne, si tu parles et agis autrement qu'une paysanne!

CICILY.

Tous deux alors, nous sortons de notre condition; car vous, mylord, n'agissez pas en gentilhomme!

GEORGES, *avec hauteur.*

Cicily!

CICILY.

Et dans cet oubli de nos rangs, l'avantage du moins est de mon côté!

GEORGES, *avec ironie.*

Je vois, en effet, que ton éducation est complète, pédante, sermoneuse et moraliste. C'est à toi que j'aurais dû donner la place dont je viens de gratifier Reynolds le pasteur!

CICILY, *blessée.*

Mylord!

GEORGES.

Tu aurais prêché à merveille, car tu as toutes les vertus, toutes les qualités... excepté une... la prudence!... (*Souriant.*) C'est en manquer étrangement que d'insulter et d'outrager celui qui nous tient en son pouvoir!

CICILY, *effrayée.*

O ciel!

GEORGES.

Rassure-toi, je suis plus gentilhomme que tu ne dis, et je rougis de ma conduite d'hier.

CICILY.

Comment?

GEORGES.

Oui, dans mon emportement, j'ai pu avoir recours à la violence, je ne t'avais pas regardée, je ne te connaissais pas, je ne t'aimais pas... mais aujourd'hui c'est différent; j'ignore ce qui se passe en moi, et si nous n'étions pas seuls, je rougirais d'en convenir... mais ta fierté, ton courage, ta résistance, peut-être, ont fait naître en moi un sentiment inconnu que je ne m'explique pas... mais qui existe. Tu n'as plus rien à craindre de moi... je te respecte... je t'aime!

CICILY.

Vous!

GEORGES, *vivement.*

C'est par mes soins seulement, c'est par ma tendresse, que j'espère toucher enfin ce cœur insensible!... (*Avec amour.*) Oui, si tu le veux, Cicily, il n'y aura ni marquise ni duchesse qui n'envie ton sort! Ils disent que je suis jeune, que je suis riche, qu'un bel avenir m'attend! Cet avenir, ce sera toi! ma richesse, je l'emploierai à te plaire, et ma jeunesse à t'aimer plus long-temps

CICILY, *avec un peu d'émotion.*

Ah! mylord! taisez-vous! taisez-vous!

GEORGES.

Ce château où tu te crois prisonnière, il est à toi, il t'appartient, ainsi que moi-même! Parle! commande! c'est moi qui t'obéirai... ici... à Londres, où nous irons, où nous paraîtrons ensemble, où tu les éclipseras toutes, où, glorieux de mon triomphe, je leur dirai :

AIR de Céline.

Ah! je n'avais que la richesse,  
Mais à présent, j'ai mieux encor;  
Et j'aurais beau dans ma tendresse  
A tes pieds jeter tout mon or;  
C'est moi, dans ma reconnaissance,  
Moi, qui serais ton débiteur...  
Tu ne me dois que l'opulence,  
Moi, je te devrai le bonheur!

CICILY.

C'est trop, mylord... c'est trop sans doute à vos yeux... mais pas assez aux miens, car toutes les richesses que vous m'offrez ne vaudraient pas le prix dont il faudrait les payer!

GEORGES.

Tu me repousses?

CICILY.

Oui... laissez-moi quitter ces lieux, où je souffre et tremble pour vous.



GEORGES.

Et pourquoi ?

CICILY.

Il me semble que ma maîtresse, que votre noble tante vous entend !...

GEORGES, *vivement.*

Tais-toi !

CICILY.

Moi, pauvre paysanne, qui ne veux pas être autre chose... laissez-moi partir !

GEORGES.

Et où iras-tu ?

CICILY.

Chez d'honnêtes gens !...

GEORGES, *avec indignation.*

Ah !

CICILY.

Pardon, mylord ! chez d'honnêtes gens que je servirai... que j'aimerai sans remords.

GEORGES.

T'éloigner !... te perdre !... jamais ! tu resteras !

CICILY.

Vous ne le voudriez pas, mylord : rester serait mon déshonneur et ma honte.

GEORGES.

Et partir serait mon malheur !... Tu es ici chez moi, en ma puissance, rien ne peut t'en arracher.

CICILY.

Peut-être !

GEORGES.

Qui l'oserait tenter ?

CICILY.

Des personnes dont j'ai imploré le secours.

On frappe à la porte.

AIR : *Ah ! dans mon dme (Juive, acte II).*

Ah ! tout succède

Au gré de mes désirs, et le ciel m'exauça ;

Car à mon aide

On accourt ! ce sont eux ! les voilà !

GEORGES, *avec colère.*

Quoi ! pour moi telle est ta haine,

Et lorsque, oubliant mon rang,

Je te traite en souveraine,

Tu me traites en tyran !...

Oui... me compromettre en face

De mes amis, de mes gens...

De moi n'attends plus de grâce ;

Tous mes droits je les reprends.

Pour toi, pour toi

Je serai sans pitié, comme tu l'es pour moi ;

Oui, crois-moi, oui, crois-moi !

Malheur ! malheur à toi !

CICILY.

Ah ! je puis braver sa menace,

Car on accourt auprès de moi !

*Georges va ouvrir la porte du fond.*

## SCÈNE V.

LES MÊMES, PELHAM\*.

GEORGES, *avec humeur.*

Qu'y a-t-il ?

\* Georges, Pelham, Cicily.

PELHAM, *apercevant Cicily.*

Ah ! ah !... je comprends pourquoi tu tardais tant à m'ouvrir... Dis donc, c'est bien fâcheux que ce ne soit pas bon genre... je suis sûr que je l'aimerais !

GEORGES.

Eh ! parbleu ! je le crois bien !... Eh bien ? quoi ?

PELHAM.

Désolé de te déranger... mais un magistrat se doit à la loi et à ses concitoyens... et c'est comme magistrat que je viens m'adresser à toi.

CICILY.

Que dites-vous ?

PELHAM.

Mylord est le shérif du comté ; je viens de l'apprendre.

CICILY.

O ciel !

PELHAM.

Distinction honorable que ses vertus lui ont fait décerner à l'unanimité aux dernières élections...

GEORGES, *avec impatience.*

Eh bien ! achève !

PELHAM.

Il paraît qu'ici les élections se font bien, et si c'est partout de même...

GEORGES, *de même.*

Enfin qui t'amène, et qu'as-tu à me dire ?

PELHAM.

Que tout-à-l'heure, me rendant à ta gracieuse invitation, j'arrivais à cheval à ton château, lorsque de l'autre côté du parc et sur la grande route, une paysanne m'a remis un billet mystérieux qu'elle venait de ramasser et qui portait cette inscription touchante : « Une infortunée supplie » la personne qui trouvera ce billet de le porter » sur-le-champ... sur-le-champ !... au shérif du » comté. »

CICILY, *à part.*

C'est fait de moi !

PELHAM.

Tu comprends que moi, qui suis du club philanthropique, où je ne vais jamais, je ne pouvais pas perdre une occasion de faire de la bienfaisance sur la grande route... J'ai piqué des deux, et j'ai couru au village demander où demeurait le shérif ; on m'a montré les tourelles du château, en m'indiquant mon vertueux ami, chez lequel je dinais... ce qui se trouve à merveille ; de sorte que j'aurai, sans me déranger, sauvé l'innocence qui par cette missive réclame ton ministère !... monsieur le shérif...

Il lui présente la lettre.

GEORGES.

C'est bien... je te remercie. (*Regardant Cicily, qui baisse la tête et se laisse tomber sur un fauteuil.*) Puisqu'on me demande justice, je vais la rendre... laisse-moi !

PELHAM.

Oui, mon cher et honorable magistrat !... me



préserve le ciel d'arrêter le cours de la justice!  
(*A demi-voix.*) Mais dis-moi, puisque la petite  
est ici... cela va donc bien?

GEORGES, *avec dépit.*

Très-bien!

PELHAM, *à part.*

Est-il heureux! (*Haut.*) Et le pari tient tous  
jours?

GEORGES, *de même.*

Toujours!

PELHAM.

Je cours alors grand risque de perdre mes mille  
guinées...

CICILY, *à demi-voix à Pelham, pendant que  
Georges réfléchit.*

Au nom du ciel, monsieur, sauvez-moi! déli-  
vrez-moi!

PELHAM, *à part.*

Que dit-elle?

CICILY, *de même.*

Je n'ai d'espoir qu'en vous!

PELHAM, *à part.*

J'ai gagné!

GEORGES, *se retournant.*

Hein?... qu'y a-t-il?

PELHAM.

Rien!... nos amis sont là qui t'attendent.

Air de Benoît (Gypsy, pas des deux Écossaises, acte 1<sup>er</sup>).

Que faut-il faire, de grâce?

Car on arrive, on t'attend!

GEORGES.

Fais les honneurs à ma place,

Je te rejoins à l'instant!

PELHAM, *faisant de loin des signes d'intelligence à Cicily.*

Oui, l'on peut sans s'y méprendre

Compter sur moi dans ces lieux...

*A Georges, qui se retourne.*

Et je vais tâcher de prendre

Ta place, si je le peux...

ENSEMBLE.

CICILY.

De lui seul je peux attendre

Aide et secours en ces lieux;

O mon Dieu! daigne m'entendre!

Et daigne exaucer mes vœux.

GEORGES.

Jusqu'ici, soumis et tendre,

Je fus par trop généreux,

Mon courroux lui doit apprendre

A se soumettre à mes vœux.

*Pelham sort par la porte du fond, que Georges va fermer.*

## SCÈNE VI.

GEORGES, CICILY; puis MARGUERITE.

GEORGES; *sévèrement, à Cicily.*

A nous deux, maintenant!

CICILY, *apercevant Marguerite qui entre par la  
porte à gauche; elle court vivement à elle\*.*

Ah! mistress Brown!... venez à mon aide... ne  
me quittez pas!

GEORGES, *à part, avec colère.*

Marguerite!

\* Marguerite, Cicily, Georges.

MARGUERITE.

Eh! mais!... vous qui aviez le ton si fier,  
comme vous voilà interdite et tremblante!... Ah!  
ah! vous avez peur des justes leçons et des ré-  
primandes de mylord?

CICILY.

C'est cela même!

MARGUERITE.

Et vous voulez que j'intercède auprès de lui.

CICILY, *la retenant par ses jupes.*

Oui... oui... ne m'abandonnez pas!

MARGUERITE.

Soyez tranquille... je reste... et parlerai pour  
vous...

GEORGES, *se contenant à peine.*

Allons!... il ne manquait plus que cela!

MARGUERITE.

Quoique vous ne le méritiez guère... car si  
mylord savait tout ce que vous avez débité contre  
lui!... Oser supposer que vous en étiez amou-  
reux... je vous le demande!... une petite fille...  
une paysanne!... que vous vouliez la séduire...  
voyez-vous l'orgueil!...

GEORGES, *regardant Cicily.*

Ah! ce sont là les égards que vous avez pour  
votre maître!... mademoiselle se pose en héroïne  
de roman, en beauté malheureuse et opprimée,  
non seulement chez moi et aux yeux de mes gens,  
mais elle cherche même au dehors à me désho-  
norer, à me dénoncer aux magistrats...

MARGUERITE, *joignant les mains.*

Ah! ce n'est pas possible!

GEORGES, *montrant la lettre qu'il tient à la main.*

En voici la preuve!... Cette lettre adressée au  
shérif... et contre moi... c'est elle qui l'a écrite...

MARGUERITE, *poussant un cri.*

Ah! quelle ingratitude!... je me tais; je cesse  
de parler pour elle!... c'est une perversité qui  
ne mérite point de grâce!

GEORGES, *avec colère.*

Et maintenant, elle n'en a plus à espérer.  
(*Frappant sur la lettre.*) Je traiterai comme on  
m'a traité, et je ferai payer outrage pour ou-  
trage!

MARGUERITE.

Vous ferez bien!

CICILY, *s'avançant vers elle d'un air suppliant.*  
Marguerite!...

MARGUERITE, *s'éloignant d'elle.*

N'approchez pas!

Elle va s'asseoir à la table à gauche, et se met à tricoter,  
pendant qu'à la table à droite, et s'y asseyant, Georges  
ouvre la lettre qu'il lit à demi-voix.

GEORGES, *lisant.*

« Monsieur le shérif, c'est une pauvre fille, une  
» orpheline qui vous implore!... Elevée dans le  
» château de Newcastle, par les bontés de madame  
» la marquise, sa mort me laisse sans appui, et  
» au moment où je vous écris, son neveu, son  
» noble et digne héritier n'est pas encore ar-  
» rivé! » (*S'arrêtant et regardant Cicily.*) Ah!  
(*Continuant.*) « Retenue prisonnière à son insu,



» par ses gens qui se trompent sans doute, ou qui  
 » ont mal interprété les loyales intentions de leur  
 » maître, je vous supplie de devancer les ordres  
 » de monsieur le marquis de Newcastle, et de me  
 » faire mettre sur-le-champ en liberté. » (*S'arrêtant.*) Est-il possible ! (*Continuant.*) « Vous ac-  
 » querrez par là, monsieur le shérif, des droits  
 » éternels aux bénédictions d'une pauvre fille, qui  
 » vous confondra dans sa reconnaissance avec  
 » ses nobles maîtres et bienfaiteurs, pour qui  
 » dans ce moment elle prie le ciel... »

Il s'interrompt et aperçoit Cicily qui vient de tomber à genoux près de lui.

MARGUERITE, voyant Cicily tomber à genoux.

Ah ! c'est là sa place !

GEORGES, la relevant.

Non, non, relève-toi ! (*A part.*) Tant de convenances, de générosité... pour moi qui en étais si peu digne... Dussé-je aux yeux de tous mes amis me perdre de réputation... (*Haut.*) Va-t'en, va-t'en, tu es libre\* !

CICILY, avec joie.

O ciel !

MARGUERITE, hors d'elle même.

Ça n'est pas possible, j'ai mal entendu... après ce qui s'est passé, vous lui pardonnez !

GEORGES.

Oui... et que Dieu pardonne ainsi à tous ceux qui sont coupables !

CICILY, avec tendresse et confiance, et lui serrant la main à la dérobée.

Merci, merci, mon parrain !

GEORGES, poussant un cri.

Ah ! (*Puis se reprenant.*) A une condition, cependant !

CICILY.

Et laquelle ?

MARGUERITE.

A la bonne heure, car encore faut-il qu'elle soit punie !

GEORGES, avec embarras.

C'est que, vois-tu, malgré moi et sans le vouloir, je pourrais peut-être me repentir de ce que je viens de faire... car je sens là encore...

MARGUERITE.

Un reste de colère...

CICILY, avec cajolerie.

Non, mon parrain, non, vous n'éprouverez plus rien, c'est passé.

GEORGES.

Oui, mais cela pourrait revenir, et, pour plus de sûreté, j'exige que tu partes...

MARGUERITE, avec approbation.

La renvoyer du château, c'est convenable !

GEORGES.

Que tu t'éloignes... que tu te maries.

MARGUERITE, stupéfaite.

La marier !

GEORGES.

Pour la dot, je m'en charge.

\* Marguerite, Georges, Cicily.

MARGUERITE, de même.

La doter !...

GEORGES, remontant la scène avec agitation.

Trois cents guinées... cinq cents s'il le faut.

MARGUERITE.

Après ce qu'elle a fait, c'est du plus mauvais exemple... c'est d'une faiblesse... (*Se reprenant avec attendrissement.*) Non, non, d'une bonté... je reconnais là mon garçon, mon petit Georges. (*A Cicily.*) Eh bien ! eh bien ! quand je vous le disais\* !...

CICILY.

Ah ! vous aviez raison, Marguerite.

GEORGES, s'asseyant près du guéridon.

Pour le mari, choisis qui tu voudras, mais choisis promptement.

CICILY, s'avançant\*\*.

Voyez vous-même.

GEORGES.

Ce fermier chez qui nous avons soupé hier, Jenkins, te conviendrait-il ?

CICILY.

Pas beaucoup.

MARGUERITE, passant près du guéridon\*\*\*.

Et puis il dit toujours du mal de mylord, et ils seraient trop bien ensemble !

GEORGES.

Aimerais-tu mieux le fils de Marguerite, monsieur Reynolds, notre jeune ministre ?

CICILY.

Un brave jeune homme !

GEORGES, avec jalousie.

Tu l'aimes ?

CICILY.

Non, non, mais votre tante l'estimait beaucoup.

GEORGES, de même.

Tu l'aimes ?

CICILY.

Comme un honnête homme.

GEORGES, vivement.

J'aime mieux que tu épouses l'autre, le fermier.

CICILY.

Que dites-vous ?

MARGUERITE.

Et moi aussi. (*Bas à Georges.*) D'après sa conduite, et avec un caractère pareil, mon fils ne serait peut-être pas heureux.

GEORGES, avec émotion.

Tu as raison, aucun des deux... j'en chercherai un autre, un troisième... avec toi, Marguerite, qui connais tout le village... tu m'aideras, nous choisirons ce qu'il y a de mieux... Tu viens, n'est-ce pas ? je t'attends.

Il sort par la porte à droite.

MARGUERITE.

Oui, mylord, je vous suis. (*Elle le suit jusqu'à la porte. A Cicily, qui reste immobile en suivant Georges des yeux\*\*\*\*.*) Et vous restez là immobile !

\* Georges, Marguerite, Cicily.

\*\* Georges, Cicily, Marguerite.

\*\*\* Marguerite, Georges assis, Cicily.

\*\*\*\* Cicily, Marguerite.



vous ne courez pas vous jeter à ses pieds ! et après vos indignes propos et vos horribles soupçons sur son compte, vous ne l'aimez pas... vous ne l'adorez pas comme moi !

CICILY.

Qu'en savez-vous ?

MARGUERITE.

Ce que j'en sais... je sais, je sais qu'il y a des gens qui ne sentent rien, et vous êtes de ce nombre. (*Criant à la porte à droite.*) Me voilà, mylord, je suis à vous !

## SCÈNE VII.

CICILY, seule.

Je ne sens rien, je n'éprouve rien, dit-elle... O mon Dieu ! et vous, ma bienfaitrice ?

AIR : *Ahi loulù !*

Protégez-moi contre moi-même ;  
Car moi, qui dédaignais ses vœux,  
Depuis qu'il est si généreux,  
Malgré moi, je sens que je l'aime :  
Et loin de lui,  
Oui, loin de lui,

Je pars ! mais mon cœur reste ici.

*En ce moment, et de la lucarne du fond, tombe une pierre à laquelle est attaché un papier.*

Quel est ce papier ?... qui me l'envoie ?... (*Lisant la signature.*) « Henri Pelham. Charmante » miss, vous avez réclamé mon secours... » Grâce au ciel, il est inutile à présent... « Et je m'em- » presse de vous l'offrir : Georges a parié avec » moi mille guinées qu'aujourd'hui même vous » seriez à lui... » Ah ! c'était bien mal, c'était affreux ; mais, par bonheur, il a renoncé à ce pari, ainsi qu'à ses idées. (*Continuant de lire.*) « Et je » dois, pour déjouer ses projets, vous prévenir » des moyens qui sont le plus généralement en » usage : quand par hasard il y a résistance, nous » avons les protestations d'amour et les offres de » fortune ; quand elles sont repoussées, nous avons, » comme dans Clarisse Harlowe, le chapitre des » breuvages qui endorment les plus cruelles, ou, » comme dans le Ministre de Wakefield, les hy- » mens supposés, un faux mariage, un faux prê- » tre, qui lèvent tous les scrupules... C'est à quel- » qu'une de ces ruses qu'on aura recours ; tenez- » vous sur vos gardes ; et si vous pouvez un instant » tromper la surveillance de votre séducteur, » vous trouverez dans la cour même de son châ- » teau une berline jaune, attelée de quatre che- » vaux, on vous attendra pour vous sauver... Vo- » tre respectueux et dévoué serviteur, Henri » Pelham. » Qu'est-ce que cela signifie ?... et quelle indignité !... oser supposer que mon mat- » tre... Jusqu'à présent cependant tout s'est passé ainsi qu'il m'en prévient... (*Montrant la fin du billet.*) Mais ce qu'il dit là... Ah ! ce serait af- » freux !... après ses protestations... et la parole qu'il m'a donnée... croire que mylord serait ca- » pable... (*Vivement.*) Non, non, une telle pensée

est un crime, et je suis coupable, mon Dieu, d'a- voir pu seulement l'accueillir !

## SCÈNE VIII.

CICILY, MARGUERITE, sortant de la porte à droite.

MARGUERITE, hors d'elle-même.

Cette fois, c'est à confondre, c'est à n'en pas revenir. (*Apercevant Cicily.*) Ah ! la voilà ! c'est vous, mademoiselle ?

CICILY.

Oui, je venais de recevoir du baronet sir Pelham une lettre que je voulais porter à mylord !

MARGUERITE.

Il s'agit bien de lettres ! il n'est pas en état d'en lire, la tête n'y est plus.

CICILY.

Est-il possible ?

MARGUERITE.

Il faut qu'on l'ait ensorcelé, car sans cela... oui, mademoiselle, nous étions là, dans son cabinet, à chercher des maris pour vous, et à chacun de ceux que je lui proposais, il répondait avec colère : Non, non, elle ne l'épousera pas... si elles'en avisait... si elle l'acceptait...

CICILY.

Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE.

Et puis, sans m'écouter, il se promenait à grands pas... et enfin, me prenant par le bras, et d'une voix émue : « Va la trouver, et dis-lui, mais à elle seule, qu'elle ne parte pas, que ce soir... et sans en prévenir personne... »

CICILY, effrayée.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Ah ! voilà ce que je ne puis achever, ce que je ne puis croire, quoique je l'aie entendu de mes deux oreilles...

CICILY, tremblante.

Eh ! bien donc ?

MARGUERITE.

Une pareille folie !... et pour qui, mon bon Dieu ?... pour sa vassale !

CICILY, hors d'elle-même.

Eh ! qu'est-ce donc enfin ?

MARGUERITE.

J'ai beau faire... je ne puis en douter, car il me l'a dit lui-même : « Préviens-la que ce soir, en secret, dans la chapelle du château... je l'épouserai ! »

CICILY, avec indignation.

M'épouser !... moi ! en secret ?

MARGUERITE.

Eh !... ne faudrait-il pas proclamer son extravagance ?

CICILY, regardant le billet qu'elle tient encore.

Ah ! ce que disait sir Pelham !... une pareille action !... lui !



MARGUERITE, *avec colère.*

Lui!... lui-même... il n'attend plus que votre réponse.

CICILY, *avec indignation.*

Ma réponse?... Dites à mylord que je le refuse et que je le méprise!

MARGUERITE, *poussant un cri, et tombant dans un fauteuil.*

Ah!

Cicily sort par la porte à gauche, emportant son chapeau et son manteau.

## SCÈNE IX.

MARGUERITE, *seule.*

Qu'entends-je! ah! mon Dieu!

AIR : *J'ai peur lorsque grande l'orage* (d'Adam, Régine, acte 1<sup>er</sup>).

D'effroi... je demeure tremblante!  
Quel temps, ô ciel!... du mien, vraiment,  
Quand on regardait sa servante,  
C'était en respectant son rang!  
Mais à présent... ah! quel scandale!  
Pour peu qu'il aime sa vassale,  
Un maître se croit obligé  
De l'aimer devant le clergé!  
Grand Dieu! grand Dieu! tout est changé,

Quel chagrin j'ai!

La noblesse a bien dérogé;  
On traite tout de préjugé,  
Le bon principe est négligé,  
Le décorum est outragé;  
Les servantes, tout est changé,  
A leurs maîtres donnent congé;  
Plus de respect, de préjugé;  
Les servantes, tout est changé,  
A leurs maîtres donnent congé;

Tout est changé.

*Elle tombe dans le fauteuil près du guéridon.*

## SCÈNE X.

MARGUERITE, GEORGES, *sortant de l'appartement à droite.*

GEORGES, *gaiement.*

Eh bien! Marguerite, tu l'as vue?

MARGUERITE.

Que trop!

GEORGES, *de même.*

Et sa surprise! son étonnement...

MARGUERITE.

N'égalent pas le mien, elle refuse.

GEORGES.

O ciel!

MARGUERITE.

Elle refuse et vous méprise... ses propres paroles.

GEORGES, *stupéfait.*

Ce n'est pas possible!... Redis-moi cela.

MARGUERITE.

Ah! ne me faites pas répéter une pareille insolence.

GEORGES, *hors de lui.*

Elle!... Cicily!

MARGUERITE.

Voilà ce que c'est, mon maître, que de se compromettre, de s'abaisser jusque là.

GEORGES.

Refuser ma main... quelle raison?... quel prétexte?

MARGUERITE.

Aucun... quand je suis arrivée, elle était toute joyeuse et tenait à la main une lettre qu'elle voulait, disait-elle, vous porter.

GEORGES.

A moi?

MARGUERITE.

Une lettre du baronnet sir Pelham.

GEORGES.

Lui! mon rival! qui le premier avait cherché à la séduire... qui pour me l'enlever est capable de tout!... c'est lui qu'elle me préfère!

MARGUERITE.

Allons donc!... il est moins bien, moins riche que vous.

GEORGES.

Qu'importe, si elle l'aime?... Eh! je me rappelle maintenant... je viens de voir de ma fenêtre et dans la cour du château une berline attelée... dans laquelle j'avais cru apercevoir Pelham... C'est lui, je n'en doute plus, elle va partir avec lui.

Il remonte vivement jusqu'à la porte du fond.

MARGUERITE, *courant à lui.*

Mon maître... mon maître... qu'allez-vous faire?

GEORGES, *s'arrêtant.*

Ah! tu dis vrai!... me couvrir de ridicule, me battre pour un pari loyalement perdu, pour une maîtresse, pour ma vassale que l'on m'enlève... Non, non, j'étais fou, je ne sais où j'avais la tête, je dois m'en féliciter.

MARGUERITE.

Oui, mylord.

GEORGES, *s'efforçant d'être gai.*

Je dois m'en amuser... je dois en rire.

MARGUERITE.

Certainement.

GEORGES, *essayant de rire.*

Et ce soir, aux yeux de mes amis, je veux être le premier à en plaisanter.

Il cache sa tête dans ses mains.

MARGUERITE.

O ciel! vous pleurez! vous, mon bon maître... mon pauvre garçon!

GEORGES.

Oui, j'en rougis, oui, je l'aimais, l'ingrate... et dans ce moment où je la maudis, où je la déteste, je l'aime encore.

MARGUERITE.

Vous, mon Dieu!

GEORGES, *vivement.*

Tais-toi, que personne ne le sache, il y va de mon honneur, de ma réputation... je serais perdu s'ils savaient que j'ai pleuré.



MARGUERITE.

Moi seule le saurai, et avec moi n'ayez pas peur... ne vous gênez pas, mon fils.

GEORGES, *se jetant dans ses bras en sanglotant.*

Ma bonne Marguerite! (*S'en arrachant vivement, essuyant ses larmes et prenant un air enjoué.*) On vient!... c'est elle!

## SCÈNE XI.

CICILY, GEORGES, MARGUERITE.

Cicily est habillée comme au premier acte, coiffée de son chapeau de paille, et tenant sous le bras son petit paquet.

GEORGES, *brusquement.*

Qui vous amène?... que voulez-vous?

CICILY, *froidement.*

De toutes les offres que votre seigneurie a daigné me faire, il n'en est qu'une que j'accepte avec reconnaissance.

GEORGES.

Et laquelle?

CICILY.

La permission que vous m'avez donnée de m'éloigner à l'instant.

GEORGES.

Libre à vous d'en user... toutes les portes de ce château vous sont ouvertes.

MARGUERITE, *bas à Georges.*

Très-bien!... c'est comme cela qu'il faut lui parler.

GEORGES.

Je ne vous demande point où vous allez, et quel nouveau maître vous attend...

CICILY.

Quelle que soit la maison où je me présente, moi, pauvre servante, je n'y puis être accueillie qu'avec une attestation de vous, mylord.

GEORGES, *avec colère.*

De moi!

MARGUERITE, *bas à Georges.*

Un certificat de bonne conduite, cela se fait toujours ainsi... vous ne pouvez le lui refuser.

GEORGES, *avec colère.*

Moi, que je certifie...

MARGUERITE.

Qu'elle est une honnête fille... qu'elle ne vous a pas trompé...

GEORGES.

Quand au contraire...

MARGUERITE.

C'est égal... on certifie toujours... c'est l'usage. (*Elle le fait passer à droite, près de la table, où il s'assied pour écrire. Se frappant la tête.*) Ah! mon Dieu!

GEORGES.

Qu'as-tu donc?

MARGUERITE.

Mon fils! mon pauvre fils!

GEORGES.

Reynolds, mon chapelain!

MARGUERITE.

Qu'on avait prévu pour ce mariage.

CICILY.

O ciel! c'était votre fils, monsieur Reynolds!

MARGUERITE.

Oui, mademoiselle... il s'était rendu à la chapelle, où il attend toujours... on ne l'a pas décommandé.

GEORGES.

Va donc... et à l'instant.

MARGUERITE.

Et tout vos amis qui vous attendent pour se mettre à table! Je ne sais où j'ai la tête! Je cours, et je reviens. Mon pauvre fils!

Elle sort en courant par la porte à droite.

## SCÈNE XII.

CICILY à gauche, GEORGES à droite, près de la table et écrivant.

CICILY, *à part, et se soutenant à peine.*

Monsieur Reynolds, le pasteur! ce n'était point un faux mariage! Ah! qu'ai-je fait!

GEORGES, *à la table, et écrivant.*

Je vous dois donc ce certificat?

CICILY.

Je ne puis le demander qu'à vous, mylord... n'ayant jamais servi dans d'autre maison.

GEORGES.

C'est juste. Puissiez-vous dans celle où vous allez entrer... et que je connais...

CICILY.

Votre seigneurie est alors plus savante que moi!

GEORGES.

Trève de faussetés. Tenez, tenez, voilà ce que vous me demandez... remettez-le de ma part au maître que vous me préférez.

CICILY.

Mylord!

GEORGES.

Maintenant, je ne vous retiens plus... allez... puissiez-vous n'avoir ni regrets, ni remords. Eh bien!... (*à Cicily, qui parcourt le billet*) je vous l'ai dit, sortez! qu'attendez-vous?

CICILY.

Mais, en honneur, mylord, je ne puis remettre à personne un pareil certificat.

GEORGES.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CICILY.

Jugez-en vous-même. (*Lisant.*) « Cicily Andrews, qui vous remettra cette attestation, est » une honnête fille... »

GEORGES.

Eh bien!

CICILY, *continuant.*

« Mais fausse, mais menteuse, mais perfide, » qui m'a trompé, moi, son maître, qui l'aimais, » qui l'aime encore! »

GEORGES, *étonné.*

J'ai écrit cela?



CICILY, *lisant toujours.*

« Et si vous la recevez, si vous lui donnez asile, » ce sera entre nous, je vous en prévient, un com- » bat à mort. » Y pensez-vous, mylord ?

GEORGES, *reprenant la lettre, et avec colère.*

Oui, oui, ces dernières lignes, je les ai écrites, et je les pense, car celui que tu aimes ne peut être qu'un trompeur, un séducteur, un mauvais sujet.

CICILY, *baissant les yeux.*

C'est possible !

GEORGES, *avec colère.*

Et tu l'aimes ?

CICILY, *avec expansion.*

Plus que ma vie !

GEORGES, *toujours plus furieux, et d'une main tremblante.*

Eh bien ! alors, va donc lui remettre cette lettre... porte-la à son adresse.

CICILY, *le regardant tendrement.*

Elle y est.

GEORGES.

Comment ? moi ?

CICILY.

Oui, oui, mylord.

GEORGES.

Ah !

Elle tombe à ses pieds pendant qu'on entend en dehors un refrain de table.

### SCÈNE XIII.

PELHAM, CICILY, GEORGES, MARGUERITE \*.

Pendant ce chœur Pelham est entré par la porte du fond et Marguerite par la porte à droite.

MARGUERITE et GEORGES.

Ah ! que vois-je !

GEORGES, *à Cicily, qui se relève précipitamment et veut s'éloigner.*

Non, non ! reste !

PELHAM, *à Cicily.*

Je venais vous dire que je me lassais d'attendre dans ma berline.

MARGUERITE, *à Georges, et toute interdite.*

Et moi, mylord, je venais vous annoncer que vos amis vous attendent à table.

GEORGES.

A merveille ! Nous allons les rejoindre, et leur apprendre qu'Henri Pelham a perdu son pari de mille guinées.

PELHAM, *à Cicily.*

Ah ! bah ! il serait possible ?

GEORGES, *à Cicily, qui fait un geste de surprise.*

Oui, Cicily... j'avais parié que ce soir vous seriez à moi. (A Marguerite.) Et grâce à ton fils Reynolds...

\* Pelham, Cicily, Georges, Marguerite.

MARGUERITE.

Que je viens de renvoyer...

GEORGES.

Que tu rappelleras... je présenterai ce soir à mes amis la marquise de Newcastle, ma femme !

PELHAM.

Est-il possible !... une idée pareille !

GEORGES, *gaiement.*

Tu ne l'aurais jamais eue ! Mais, pour faire sensation dans le beau monde, pour le jeter dans l'admiration et la stupeur, pour être pendant trois mois le sujet de tous les discours, il ne faut pas, quand on est marquis et millionnaire, s'aviser d'épouser une duchesse, c'est trop commun... mais sa vassale.

PELHAM, *se frappant le front.*

C'est juste !

GEORGES.

Surtout quand elle est vertueuse et jolie comme ma filleule.

PELHAM.

Il a parbleu raison... le voilà encore dans nos salons *le lion de cet hiver*. Et dire que cette idée-là j'ai manqué l'avoir, elle allait me venir, je la sentais ! Mais il est encore temps... et si je peux trouver parmi mes vassales...

GEORGES.

Y penses-tu ? m'imiter encore !

PELHAM.

Pourquoi pas ? c'est une position, une spécialité, c'est la mienne ! *Lion à la suite* ! connais-tu rien de plus original, de plus extraordinaire ?

GEORGES.

Oui, mon cher.

PELHAM.

Et quoi donc ?

GEORGES, *regardant Cicily.*

Un lion amoureux !

CICILY, *au Public.*

Air : *Le talent d'un ambassadeur* (de Montfort, Polichinelle).

Me voilà marquise et lady,  
Mais pour remplir si noble place,  
Je sens ce qu'il me manque ici  
D'esprit, de bon ton et de grâce !  
O vous qui réglez au salon,  
Venez former par vos suffrages  
La servante de la maison...

Et surtout... surtout, messieurs, n'oubliez pas ses gages !

*Faisant le geste d'applaudir.*

Oui, ses gages !

CHŒUR, *au dehors.*

Vive le champagne !  
Vivent les amours !  
Gaieté ma compagne,  
Viens à nous toujours.  
Et dans notre ivresse  
Faisons, francs lurons,  
Sauter la sagesse  
Au bruit des bouchons.





ACTE II, SCÈNE VIII.

# JOB L'AFFICHEUR,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

par MM. Cogniard frères et Michel Delaporte,

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS. A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,  
LE 9 DÉCEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOB, afficheur. . . . .	M. CH. POTIER.	POCHARD, marchand de vin. . . .	M. HEUZEY.
PIERRE, peintre d'attributs. . . . .	M. DUMOULIN.	NINIE, sa fille. . . . .	Mlle LEROUX.
LAMBERT, voiturier. . . . .	M. OCTAVE.	BUVEURS.	

*Le lieu de la scène à Paris.*

*Nota.* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre, à partir de la gauche du spectateur. Les changemens de position sont indiqués par des renvois.

## ACTE PREMIER.

Une place publique. A droite, deuxième plan, un marchand de vin logeur; au premier plan, un étalage d'écaillère. A gauche, un mur attenant au manteau d'arlequin, et se prolongeant jusqu'au troisième plan, où se trouve une maison portant cette inscription : « *Entreprise générale d'affichage.* » Devant le mur, un banc de pierre.

### SCÈNE PREMIÈRE.

POCHARD, BUVEURS, NINIE, *arrangeant son étalage d'écaillère.*

Au lever du rideau, trois Ouvriers debout devant une table, placée près de la boutique de Pochard, boivent le coup de l'étrier; Pochard a un broc à la main.

CHOEUR.

*Air de Chasse (Monpou).*

Pochard, mon camarade,  
Allons, verse rasade.  
L'ouvrier, bon enfant,  
Avant de s' mettre en route,  
Boit toujours la fin' goutte,

La goutte de vin blanc.

POCHARD.

Faut trinquer, c'est l'usage,  
Pour faire son ouvrage  
Avec plus de plaisir.  
Buvez, buvez, mes braves,  
Car le vin dans mes caves  
N'aime pas à moisir.

REPRISE.

Après cette rasade,  
Au r'voir, mon camarade;  
L'ouvrier, bon enfant,  
Avant de s' mettre en route,



Boit toujours la fin' goutte,  
La goutte de vin blanc.

*Les Ouvriers s'éloignent.*

POCHARD.

Bravo!... la journée commence bien! c'est le deuxième broc que je vide depuis ce matin.

NINIE, *qui a fini d'arranger son étalage.*

V'là mon étalage dressé.

POCHARD.

Et dire que c'est depuis que j'ai fait peindre mon établissement dans le nouveau chique que les pratiques arrivent en masse... ce que c'est que la surface! Aujourd'hui il faut retourner le proverbe et dire: Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée.

NINIE.

Tenez, papa; vous vous figurez ça... mais ça allait tout aussi bien avant.

POCHARD.

Veux-tu te taire, Ninie! c'est pour ne pas rendre justice à Pierre que tu dis ça... Pierre, le premier des premiers pour peindre les attributs, les ceps de vigne, les têtes de lapin et les couronnes de roses!... S'il ne peint pas l'histoire, c'est qu'il ne veut pas.

NINIE.

C'est-à-dire qu'il ne peut pas.

POCHARD.

Tiens, Ninie, tu n'as pas sur la tête gros de ça de bosse pour les arts.

NINIE.

Les arts! ça vous fait faire des dépenses, et v'là tout.

POCHARD.

Faut bien marcher avec le siècle; le siècle marche, les marchands de vin doivent suivre le siècle. Autrefois on se contentait de peindre sa boutique en vermillon, on mettait des barreaux verts par-dessus, et on tapissait le dedans avec du papier à quinze sous. Mais à présent que les dessous des portes cochères sont peints comme des boudoirs, on se donnerait un mauvais coloris de ne pas faire comme les autres... Aujourd'hui, vois-tu, en buvant un poisson, un simple canon, on a besoin d'être entouré de nymphes qui jouent avec des grappes de chasselas, d'Amours qui voltigent et de bacchantes légèrement vêtues... ça flatte la vue, ça amène des buveurs.

NINIE.

Ça vous coûtera bon aussi!

POCHARD.

N'importe, je m'applaudis de mes embellissements.

*Air : Quelque regret qu'on ait, ma belle.*

Devant ces grappes élégantes,  
Devant ces vignes séduisantes,  
Le chaland éprouv' tout-à-coup  
Le désir de boire un p'tit coup.  
Ces attributs de premier' force  
Pour le passant sont une amorce,  
Et grâce à ces charmans ham'çons  
Chez moi Dieu sait c' qu'on prend d' poissons. *bis.*

NINIE.

Ça n'empêche pas votre Pierre d'être un panier percé qui boit tout ce qu'il gagne... Et dire que c'est un homme comme ça que vous me commandez d'aimer!

POCHARD.

Il boit... il boit... et tu trouves ça un défaut, toi, la fille d'un marchand de vin!... jolissime! D'ailleurs c'est pas tant parce qu'il boit qu'il me plaît que parce qu'il fait boire les autres, parce qu'il m'amène des consommateurs. Et puis il est rempli de follichonneries, ce garçon, il m'amuse; et quand, par-dessus tout, j'envisage son talent d'artiste, il me paraît un être entièrement accompli, et je me ferai honneur et gloire de le nommer mon gendre.

NINIE.

Et moi, je me ferai honneur et gloire d'en aimer un autre.

POCHARD.

Ninie, vous savez que quand je veux qu'une chose soye, il faut qu'elle soye... Je vous déclare incompétente. A présent, mademoiselle, livrez-vous à votre état d'écaillère et allez chercher vos huitres, rue Montorgueil.

NINIE.

On va me les apporter, j'ai chargé quelqu'un de faire ma provision.

POCHARD.

Et quel est ce quelqu'un?

NINIE.

Un bon garçon, celui-là; il ne boit pas, mais c'est une vraie bête du bon Dieu.

POCHARD.

Et le nom de cette bête?

NINIE.

C'est Job l'afficheur.

POCHARD.

Job! je m'en doutais, ce misérable colleur d'affiches qui ose te faire la cour!

NINIE.

Eh bien! papa, pourquoi pas?... qu'a-t-il donc de si affreux ce pauvre Job?

POCHARD.

Il a... il a... il a d'abord qu'il n'a rien, voilà pour le moral. Quant au physique, il a oublié d'être beau; et j'ajouterai à ce portrait que c'est un buveur d'eau, un ami des grenouilles, un homme que je peux pas voir en face.

NINIE.

Oui; mais pour la bonté c'est un modèle. C'est lui qui chaque matin *balye* le devant de la boutique pour m'en ôter la peine... le soir, c'est lui qui enlève mes écailles d'huitres; et quand vos pratiques sont dans les vignes et qu'elles veulent me chiffonner, c'est encore lui qui me défend, et qui souvent reçoit pour ça des volées indignes... V'là ce que j'appelle de la vraie amour, moi!

POCHARD.

Ninie, ton récit m'échauffe les oreilles: assez sur ce rat d'église. Je descends à la cave préparer mon vin... Au revoir, Ninie. Pour Pierre toutes



boules blanches, pour Job toutes boules noires; voilà le vote de la chambre, souvenez-vous-en. (*Il va vers la boutique et s'arrête devant un cep de vigne commencé.*) Que c'est beau! que c'est nature! quelles feuilles! quelles grappes? regardez ça, mademoiselle; c'est d'un artisse, ça!... tandis que votre Job... Ah! fi donc!... fi!... Je vas confectionner mon vin.

Il rentre avec humeur.

SCÈNE II.

NINIE, puis JOB.

NINIE, à elle-même.

En voilà un père entêté et contrariant! Mais minute, minute, mon petit papa... Ninie a sa tête aussi, et nous verrons!

JOB, au dehors.

V'là l'écaillère!

NINIE.

Je ne me trompe pas, c'est Job que j'entends. JOB, entrant avec deux bourriches d'huîtres qu'il porte sous les bras et criant comiquement \*\*.

V'là l'écaillère!... à la barque!... à la barque!... c'est frais comme l'œil, mes p'tits enfants, v'là l'écaillère.

NINIE, le débarrassant d'une bourriche.

Donnez, donnez, mon pauvre Job; vous devez avoir le bras engourdi.

Elle va déposer la bourriche sur son éventaire.

JOB.

C'est pas de refus... les huîtres, ça n'a pas l'air, mais ça pèse joliment... Et dire qu'il y a des gens qui avalent des douzaines de douzaines de ces animaux-là!... Vous me direz ils se privent des écailles. (*Allant vers l'étalage.*) Tenez, v'là l'autre.

NINIE, courant au-devant de lui, et prenant la cloyère, qu'elle va porter elle-même.

Non, non; donnez, donnez, n'approchez pas de la boutique.

JOB.

Tiens! pourquoi ça donc? pourquoi ça?

NINIE.

Pourquoi? parce que faut pas que papa vous aperçoive.

JOB.

A cause?

NINIE.

A cause qu'il sait que vous me faites la cour.

JOB.

Ah! crédié! qu'est-ce qui a été lui conter ça! je vas causer avec celui-là.

Il relève ses manches.

NINIE, riant.

C'est moi.

\* Pochard, Ninie.

\*\* Job, Ninie.

JOB, abaissant ses manches.

Ah! alors, je rengaine mon intention... je ne peux pas vous passer la jambe, à vous.

NINIE.

Et depuis qu'il sait ça, papa, il ne vous a pas en odeur de sainteté.

JOB.

Ça ne m'étonne pas... Monsieur Pochard est fier d'être un marchand de liquide, il méprise les afficheurs!

NINIE.

C'est pas à cause de l'état que vous avez, mais c'est à cause de l'argent que vous n'avez pas. Il prétend que vous n'êtes pas plus calé que ce vieux de la mythologie dont de qui vous portez le nom.

JOB.

Si je suis pas millionnaire, c'est-y ma faute? c'est-y ma faute si je ne suis qu'un enfant anonyme, et si les ceux qui m'on donné le jour m'ont placé en bas âge au grand Mont-de-Piété?

NINIE.

Je sais bien que c'est pas votre faute. Mais lui, il n'vous pardonne pas ça, et il m'a défendu de vous voir et de vous parler.

JOB.

Mais que vas-je devenir alors?

Air de Joseph.

Enfant trouvé, quand je vis la lumière,  
Je pris sans guide un chemin ignoré.  
Je vous aimais, ravissante écaillère,  
Je fus alors tout-à-fait égaré...  
Pour achever de me mettre en déroute.  
Si votre père, ô coup inattendu!  
M' défend de suivre votre route,  
L'enfant trouvé va t'être un homme perdu.

NINIE.

Mon père est sévère comme ça depuis que votre camarade Pierre a commencé ses travaux ici: il ne voit plus que par lui.

JOB.

Pierre!... allons, bon!... ça devait être... Encore Pierre! mais c'est un enfant trouvé comme moi, Pierre; rien de plus, rien de moins.

NINIE.

Possible, mais il a un état plus cratif que le vôtre.

JOB.

Ah! voilà! cinquante-cinq sous par jour! la puissance de l'or!... Ce Pierre a toujours été ma bête noire... Moi, je suis né avecrien dans les mains, rien dans les poches... Lui, je suis sûr qu'il est né avec une tartine de confiture dans la main.

NINIE.

Comment ça?

JOB.

C'est une manière de parler... Et dire que c'est moi, grand jobard, qu'a eu la bêtise de le recommander à vot' père!

NINIE.

C'est une fière idée que vous avez eue là!

JOB.

Est-ce que je croyais réchauffer un serpent?



Par son bagou il a subtilisé le Pochard ; il vous subtilisera peut-être aussi, mademoiselle Ninie.

NINIE.

Monsieur Job, je vas me fâcher toute rouge si vous dites de ces choses-là !

JOB.

Oh ! non, ça n' se peut pas, car il n' vous aimera jamais comme j'en suis capable. Si j'étais riche, Ninie, je vous surchargerais de cadeaux, que vous ne pourriez plus marcher... Si le trône de France était à moi, Ninie, je vous *asseyerais* dessus, et je *m'asseyerais* par terre pour vous grandir encore davantage.

NINIE.

Ça ne m'étonne pas, mon bon Job, car vous vous ruinez pour moi en petites attentions de toute sorte... Avant-hier encore, je vous en veux de m'avoir donné pour ma fête ce bel oranger ; ce n'est pas avec vos gages que vous pouvez faire de ces folies-là !

JOB.

Ah ! pour ça, non ; mais j'avais un petit bijou qui m'a servi ; Ninie, je vous ai trop dans le cœur, et d'une fameuse force ! je vous ai trop dans le cœur, Ninie !

NINIE.

Trop ? non, monsieur.

JOB.

Si fait, car je commets des bévues détestables. Samedi dernier, est-ce que je n'ai pas collé une affiche sur le dos d'un gros monsieur qui était contre le mur, occupé à marchander un melon ?

NINIE, *riant*.

Bah !

JOB.

Oui, mais le pas comique de la chose, c'est que l'affiche portait en grosses lettres : *Chien de chasse à vendre*. Le monsieur s'a vexé, et, comme il avait une canne, il s'est amusé à battre mes habits ; tout ça à cause de vous, à qui je n'ai à offrir que ma personne, car je n'ai que ça qui m'appartient, et encore !...

NINIE.

Comment encore ?

JOB.

Pardine ! puisque j'ai tombé à la conscription, *peux-je* disposer de moi sans flouer le gouvernement ?

NINIE.

Mais vous ne m'aviez pas dit...

JOB.

Je me plaisais à l'oublier moi-même !... Y a déjà six mois de ça. La patrie n'a pas encore évu besoin de moi ; j'espère que ça continuera.

NINIE.

Ah ! pourquoi monsieur Pierre n'est-il pas tombé au sort à votre place ?

JOB.

Lui ? ah ben oui !... pas de danger... Quand nous avons tiré ensemble, il n'y avait plus que deux numéros dans le sac aux coups de fusil... crac ! j'ai empoigné le mauvais, et lui le bon ! Ce garçon-là, voyez-vous, une voiture lui passe-

rait sur le corps, que c'est les roues qui seraient abîmées. (*Pochard sort de chez lui et les examine.*) Mais que j'aie votre cœur, Ninie, et, avec cet objet-là, je puis me passer de tout sur le globe...

Il lui prend la main, qu'il baise.

### SCÈNE III.

JOB, POCHARD, NINIE.

POCHARD, *se mettant entre eux*.

Je m'en doutais !

JOB, *embarrassé*.

Pochard !... bonjour, père Pochard ; ça va bien ?

POCHARD.

Ça va mal, mais ça ne te regarde pas.

NINIE.

Voyons, papa ; puisque je vous ai dit que Job était allé me chercher mes huitres ; il vient de me les apporter... voilà tout.

Elle va vers sa boutique.

JOB.

Voilà tout.

POCHARD.

Et ça fsait-y partie de la commission de te baiser les mains ?

NINIE.

Pour ça, non ; mais n'y a pas grand mal.

JOB.

N'y a pas grand mal.

POCHARD.

Écoute, Job, je pourrais te correctionner comme un drôle ; mais je veux rester dans mon sang-froid. Pour cette fois j'accepte les circonstances atténuantes ; mais pour l'avenir, je t'enjoins d'aller user ailleurs la semelle de tes escarpins, si tu ne veux pas faire connaissance avec celle de mes bottes. Recueille ces paroles et va porter ailleurs tes rêveries.

JOB.

Permettez, père Pochard : quand mes affaires exigeront...

POCHARD.

N'y a pas d'affaires qui tiennent.

NINIE.

Pourtant, papa...

POCHARD.

Ninie, on vous prie de te taire.

JOB.

Oh ! mais cependant ça devient par trop jovial ! le soleil et la rue sont à tout le monde ; et je veux ma part de soleil et de rue. On ne peut pas dire à un homme : Je te défends de passer carrefour Gaillon ; je ne te permets que la rue Thibautodé. Ah ! non... ah ! non... je veux circuler dans les douze arrondissemens ! et comme mon état m'appelle ici pour mon affichage, je viendrai afficher ici.



POCHARD, *le saisissant au collet et le secouant fortement.*

Polisson! c'est ma fille que tu veux afficher! mais j'y mettrai bon ordre, et, comme tu n'as rien à placarder pour l'instant, fais-moi le plaisir de fuir ces parages; va-t'en!

JOB.

Vous retombez dans la tyrannie.

POCHARD.

Va-t'en, te répété-je, ou prends garde! la boîte aux calottes est ouverte. (*Il ouvre la main et étend le bras.*) Va-t'en!...

JOB.

Tenez, j'ai pitié de vos excès.

NINIE.

Papa, calmez-vous.

POCHARD.

Ninie, rentrez dans la boutique vite et tôt... et quant à lui, qu'il s'en aille, ou gare aux contusions!

JOB.

Je m'en vas... parce que j'ai affaire là-dedans (*montrant la maison d'affichage*); autrement je me ferais plutôt immoler que de renoncer à mes libertés publiques.

ENSEMBLE.

AIR : *Craignez ma colère* (Mère Godichon).

Allons, qu'on décampe  
Sans plus insister,  
Ou je suis de trempe  
A te maltraiter.

NINIE.

Il faut qu'il décampe  
Sans plus insister;  
Car il est de trempe  
A le maltraiter.

JOB.

Allons, je décampe  
Sans plus insister;  
Car il est de trempe  
A me maltraiter\*.

JOB, *bas à Ninie.*

Pendant son absence  
Je reviendrai là.

NINIE, *bas à Job.*

Oui, de la prudence.

POCHARD, *qui les aperçoit.*

T'en veux? en voilà.

*Il donne à Job un coup de pied dans le derrière.*

JOB, *parlant.*

Me frapper par derrière! oh! que c'est petit pour un homme établi... fi!

REPRISE ENSEMBLE.

Allons, qu'on décampe, etc.

*Ninie rentre dans la boutique; Pochard repousse jusqu'à la porte de la maison de l'affichage Job, qui se heurte avec Lambert, qui en sort.*

#### SCÈNE IV.

LAMBERT, *en roulier*, POCHARD.

LAMBERT.

Aïe! le butor!... il m'a fourré la moitié de son nez dans l'œil!

\* Pochard, Job, Ninie.

POCHARD.

Ah! c'est l'ami Lambert!... Comment que ça va?

LAMBERT, *se frottant l'œil.*

Pochard!... merci, pas trop mal; à ça près d'un œil enfoncé; je te vois tout trouble... Diable d'imbécile, avec son nez!... je dois loucher, hein?

POCHARD.

Un peu, mais ça ne te change pas... Ah ça! te v'là donc à Paris?

LAMBERT.

Depuis peu.

POCHARD.

Et tu vas loger chez moi?

LAMBERT.

Peut-être.

POCHARD.

Peut-être?... ne suis-je t'y pas le logeur de tous les rouliers et camionneurs?

LAMBERT.

C'est vrai; mais ça va dépendre des circonstances. Cette fois, vois-tu, mon état de voiturier n'est pour rien dans mon voyage à Paris.

POCHARD.

Bon!... gageons que je devine : tu viens te marier.

LAMBERT.

Je laisse à d'autres ce genre de folie; c'est pas pour ça que je viens; et, quand ce grand nigaud m'a planté son aquilin dans l'œil, je sortais de c'te maison qu'entreprend les affichages.

POCHARD.

J'y suis : t'as perdu ton chien, et moyennant récompense honnête...

LAMBERT.

Tu t'enfonces de plus en plus. Ce qui m'amène ici c'est toute une histoire. Imagine-toi qu'il y a de ça vingt-deux ans... (*Tirant sa montre.*) C'est pas hier. Allons, bon! neuf heures... et l'homme d'affaires qui m'attend! je file.

POCHARD.

Un homme d'affaires! excusez!... voilà que tu deviens pour moi l'homme du mystère.

LAMBERT.

Le fait est qu'il y a dans tout ça... Je te conterai la chose tout-à-l'heure en revenant... je vais prendre un omnibus.

POCHARD.

T'es pressé?

LAMBERT.

Tu le vois ben.

POCHARD.

En ce cas va à pied; l'omnibus c'est pour quand on veut flâner.

LAMBERT.

Drôle de voiture!... va pour à pied... C'est égal, j'ai bien mal à l'œil!

ENSEMBLE.

AIR du *Brasseur.*

LAMBERT.

On m'attend, ami, le temps presse,



Je ne veux pas être en retard ;  
Et si mon roman t'intéresse,  
Je te le conterai plus tard.

POCHARD.

Puisqu'on t'attend et que l'heur' presse,  
Il ne faut pas être en retard ;  
Ton histoire, qui m'intéresse,  
Tu me la conteras plus tard.

*Lambert sort par la droite au fond.*

## SCÈNE V.

POCHARD, puis PIERRE entrant par la gauche,  
au fond.

POCHARD.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir ? je voudrais déjà  
qu'il fût de retour. (*Ritournelle de l'air sui-  
vant.*) Ah ! j'entends mon artiste... il chante  
toujours celui-là. Parlez-moi de ça !

Pierre arrive, portant sa boîte de couleurs, et une grande  
enseigne qu'il dépose près de la table, le côté non peint  
en regard du public.

AIR : *Le voilà ! le grand Tartaglia !* (Eau merveilleuse.)

Le voici ! le voici ! le voici !

Le flambart ! le sans-souci !

De bamboche

Sa caboche

Est toujours en fonds, Dieu merci !

Le voici ! le voici ! le voici !

Le flambart ! le sans-souci !

Premier peintre d'attributs,

Sans m'en faire trop accroire,

J'imit' le fruit de Bacchus,

Que l'vrai chasselas en est confus !

J'imité aussi son jus vermeil,

Et, quand il s'agit de le boire,

Sur terre il n'est pas mon pareil !

Non, non, il n'est pas mon pareil !

Le voici ! le voici ! le voici !

Le flambart ! le sans-souci !

Le voici ! le voici ! le voici ! etc.

POCHARD.

Bravo ! Pierre, j'aime à te voir joyeux comme  
cela... ça me met en train.

PIERRE.

Je suis joyeux de naissance ; tempérament ba-  
chico-fantastique.

POCHARD.

Et qu'est-ce que c'est donc que c'te toile que  
t'as déposée là ?

PIERRE.

Ceci, père Pochard, c'est une délicate attention  
de ma part... c'est un flatteur hommage que je  
veux vous offrir en raison de vos intentions à  
mon égard touchant votre fille Ninie... enfin c'est  
le don d'un gendre futur à son futur beau-père.  
(*Retournant l'enseigne et l'élevant à hauteur  
d'homme.*) Jetez vot' œil là-dessus, et poussez un  
cri d'admiration !

On voit peint un gros Bacchus qui boit à même une bou-  
teille, avec cette inscription : *A Bacchus ! roi des po-  
chards !*

POCHARD, avec une forte exclamation.

Dieu ! que c'est joli ! ah ! fichtre ! que c'est joli !  
PIERRE, allant accrocher l'enseigne au-dessus de  
la porte.

L'exclamation demandée, la voilà. Il vous  
manquait une enseigne, je l'ai procréée : A Bac-  
chus, roi des pochards !

POCHARD.

Très bien ! oh ! très-bien ; c'est mon nom qui  
t'a fait imaginer ça. (*D'un ton attendri.*) Pierre,  
je ne l'oublierai jamais ; ceci est une attention  
d'une nuance indélébile... je te le jure, je ne  
l'oublierai jamais.

Il lui serre la main.

PIERRE.

J'accepte ce serment non politique.

POCHARD, admirant l'enseigne.

Que c'est donc crâne de coloris !

PIERRE.

AIR : *C'est lui qui donne des programmes* (Domino blanc).

Les connaisseurs à cette place

Bientôt viendront, le verre en main,

Fêter la rubiconde face

De cet ami du genre humain.

Entraîné par la sympathie,

Devant ces traits francs et gaillards,

Je veux que tout viveur s'écrie :

*Imitant l'homme ivre.*

A bas les buveurs d'eau ! honte à tous les canards !

Vive le dieu du vin ! gloire au roi des pochards !

POCHARD.

Ah ! cette enseigne-là fera du bruit dans le  
quartier.

PIERRE.

Après avoir vu, si vous êtes content et satisfait,  
vous me ferez une remise sur les polichinelles...  
quand il s'en boira douze, vous me donnerez le  
treizième.

POCHARD.

Farceur ! à ce compte-là tu boirais tout mon  
fonds ; avec tes idées d'hyménée, faut au contraire  
mettre de l'eau dans ton vin.

PIERRE.

Par exemple ! Bacchus n'est-il pas le cousin  
germain de l'Amour ?

POCHARD.

Écoute-moi, Pierre ; t'es t'une bonne nature de  
garçon, mais quand on veut entrer en ménage,  
faut s'observer... tu jouis de quelques petites  
imperfections.

PIERRE.

Est-ce que vous êtes indisposé, père Pochard ?  
si vous avez de l'humeur, faut vous purger, père  
Pochard.

POCHARD.

Oh ! tu m'écouteras... D'abord, vois-tu, tu es  
quelquefois dans les vignes.

PIERRE.

Toujours ! c'est mon état, peintre d'attributs.

POCHARD.

Je veux dire que tu as quéq'fois ton jeune



homme ; tu pincas très-bien ton jeune homme... tu prends trop de c'te poudre.

PIERRE.

Mais c'est par amitié pour vot' marchandise, ingrat ! pour donner confiance aux autres, je m'im-mole.

POCHARD.

Ensuite, tu joues au piquet les trois quarts du jour.

PIERRE.

Napoléon, assure-t-on, y jouait fréquemment ; ce n'est donc pas déroger.

POCHARD.

En outre, tu as un brin mauvaise tête.

PIERRE.

Mauvaise tête et bon cœur ; je n'ai pas fait faire le proverbe.

POCHARD.

T'as réponse à tout, mais je vas te pincer\*... Pour quoi que depuis six semaines que t'es occupé à faire grimper de la vigne 'à ma porte, t'as encore fait que trois grappes de raisin ?

PIERRE.

Ah ! ça... c'est les oiseaux qu'en est l'auteur.

POCHARD.

Les oiseaux ?

PIERRE.

Sans doute... ils trouvent mes grains de chas-selas si nature, que les gueusards viennent les becqueter, et que ça efface toute ma peinture.

POCHARD.

Mais alors, comme il y aura toujours des oi-seaux, ça ne finira donc jamais ?

PIERRE.

Si fait ; j'ai trouvé un moyen : je possède un camarade qui a été admis au monde pour faire peur aux moigneaux ; je dirai à Job de se mettre en faction à votre porte, et alors...

POCHARD.

Minute ! je ne sais pas si ton camarade Job effa-rouche les moigneaux ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'effarouche pas les filles.

PIERRE.

Bah ! est-ce qu'il flambe toujours pour la vô-tre ?

POCHARD.

Fort bien, et Ninie n'en est point courroucée.

PIERRE.

Satané Job ! Et vous souffrez ça, vous ?

POCHARD.

Je ne le souffre pas... si Job avait de quoi, je pourrais peut-être le tolérer ; mais il n'a ni sou ni maille... Faudra que ça change, sois tran-quille ; tu m'as captivé, Pierre ; tu le sais, je ne demande pas mieux que de t'insérer dans ma fa-mille... mais...

PIERRE.

Mais quoi ?

POCHARD.

Il te manque encore une qualité indispensable pour que Ninie soye à toi.

\* Pierre, Pochard.

PIERRE.

Laquelle ?

POCHARD.

C'est de l'argent ; tu peux en gagner, gagnes-en... sans numéraire, pas de Ninie... l'argent est le premier mobile du bonheur... amasse une pe-tite somme, et c'est dit.

PIERRE.

Eh ! mon Dieu ! soyez donc paisible, on en en-tassera des gros sous ; votre fille m'a emmarou-ché, subbejugué ! (*Chantant.*) *Oui, je la veux pour compagne !* et puisqu'il vous faut des es-pèces, on s'en procurera... En attendant, vous avez le droit de m'offrir un verre de blanc.

POCHARD.

Ça va. (*Appelant dans la boutique.*) Ninie, une chopine et deux verres.

NINIE, de la boutique.

Oui, papa.

POCHARD, à Pierre.

De ton côté, tâche de te montrer gracieux pour elle.

PIERRE, s'arrangeant les cheveux.

Soyez calme ; on a quelques avantages, et on connaît la manière de s'en servir.

NINIE, entrant.

Vous êtes versés\*. (*A part.*) Pour boire avec Pierre, j'en étais sûre.

PIERRE, faisant l'aimable.

Mademoiselle Ninie, je me fais l'amitié de vous offrir mes hommages, et pourtant, en ma qualité d'artiste, j'aurais un reproche à vous adresser.

NINIE.

A moi, monsieur ?

PIERRE.

Sans doute... vous chippez, je ne sais où, tous les plus jolis vermillons pour les mettre sur vos joues ; ça nous fait du tort à nous autres pein-tres.

POCHARD.

Ah ! joli ! très-joli !... Mais nous avons une chopine à régler ensemble. Rentrons, Pierre... Ah ! avant, Ninie, regarde donc là-haut.

NINIE.

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

POCHARD.

Tu ne vois pas que c'est Bacchus ?

PIERRE.

Si les écaillères avaient des enseignes, ô Ninie ! je ferais une Vénus sortant des eaux et ouvrant des huîtres... et je vous prierais de poser Vénus.

POCHARD, à part.

Quelle langue dorée !

NINIE.

Je vous remercie, monsieur Pierre, mais je ne pose pas pour ces choses-là.

PIERRE.

Vous en auriez le droit à tous égards.

POCHARD, à Pierre.

Mon ami, ce qui m'afflige, c'est qu'elle n'a pas du tout la bosse des arts.

\* Pochard, Pierre, Ninie.



PIERRE.

Une fois ma femme, elle aura toutes les bosses,  
j'en répons.

CHOEUR.

Air : *Séduisante image* (Gustave).

PIERRE.

Toujours l'ami Pierre  
Se fait un devoir  
De boire à plein verre  
A votre comptoir.

POCHARD.

Allons, ami Pierre,  
Mon vin, tu vas l'voir,  
N'est pas d' la p'tit' bière ;  
Entrons au comptoir.

NINIE.

En flattant mon père  
Du matin au soir,  
Je vois monsieur Pierre  
Boire à son comptoir.

*Pochard et Pierre entrent dans le cabaret.*

## SCÈNE VI.

NINIE, puis JOB.

NINIE.

Avoir pour mari un homme aussi altéré que  
celui-là!... ma foi, non! Il prétend qu'il a besoin  
de ça pour peindre, que c'est ce qui lui donne  
des idées... Quant à moi, j'aime pas les hommes  
qui n'ont des idées qu'en buvant.

*JOB\*, sortant de la maison d'affichage avec sa  
petite échelle, son pot à colle, et portant beau-  
coup d'affiches devant lui.*

Ninie, j'peux-t'y avancer?

En entrant, il dépose sur le banc de pierre son pot à colle,  
et appuie son échelle contre le mur.

NINIE.

Dame, j'ai pas le droit de vous empêcher de  
vous promener; comme vous le disiez ce matin,  
la rue est à tout le monde.

JOB, avançant.

Ce raisonnement me suffit... Ninie, vous ne  
savez pas, y a du nouveau.

NINIE.

Quoi donc?

JOB.

Je ne sais pas encore... c'est un papier qu'on a  
déposé à mon adresse, une lettre pour moi... c'est  
la première fois que j'en reçois, et ça m'a paru  
drôle, d'autant que la commission est payée...

NINIE.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle dit cette lettre?

JOB.

Ah! voilà: j'ai ben eu des leçons de lecture,  
mais j'ai reçu tant de taloches à cette intention,  
que ça m'a fait prendre l'alphabet en grippe, si  
bien qu'arrivé à l'*h*, j'ai jamais voulu aller plus  
loin... Mon Dieu, oui, dès que j'ai pu dire *g*, *h*,  
j'avais beau me fendre la tête, y a pas eu moyen  
de m'en apprendre davantage.

\* Ninie, Job.

NINIE.

A votre âge ne pas savoir lire, c'est gentil!

JOB.

Ça n'a rien de flatteur, je le sais. Il y a des en-  
fants de seize ans qui savent lire et qui m'humili-  
ent par leur instruction prématurée; mais qu'est-  
ce que vous voulez?... Enfin, il faut que vous  
m'aidiez à voir ce que c'est que ça... Je me cher-  
che qu'est-ce qui peut m'écrire, et, vu que je ne  
connais personne, c'est difficile à trouver... v'là  
la lettre.

*NINIE, la prenant et lisant sur l'enveloppe.*

« Ministère de la Guerre. »

JOB.

Ministère de la guerre?... c'est le ministre qui  
m'écrit!... Aurait-on des vues sur moi pour un  
portefeuille?

NINIE.

Voyons donc! (*Elle lit.*) « Conformément à la  
» loi qui met en disponibilité les soldats de la  
» classe de 1839, il vous est ordonné de rejoindre  
» le 50<sup>me</sup> de ligne, en garnison à Toulon, et qui  
» va être dirigé sur notre colonie d'Afrique. »

*JOB, atterré.*

Qu'avez-vous lu? qu'ai-je entendu?... je suis  
perdu!... y a tout ça?

NINIE.

Y a tout ça!

JOB.

Ah! Ninie!... quelle nouvelle! Une chaise!...  
Quelle fatalité! Un tabouret!... je n'ai plus de  
jarrets... (*Il s'assied près de la table.*) Ah ben!  
elle est jolie, la correspondance de monsieur le  
ministre!

NINIE.

Décidément, mon pauvre Job, vous n'avez pas  
de chance.

JOB.

Mais dites donc que j'ai été engendré pour dire  
aux humains: « Voulez-vous voir le guignon en  
chair, en os? regardez-moi, messieurs, v'là ce que  
c'est que l'guignon! »

*POCHARD, de l'intérieur.*

Ninie! Ninie!

JOB.

Bon! l'organe de votre papa, à présent! tous  
les désagréments à la fois.

*POCHARD, de même.*

Ninie! une demi-douzaine d'huitres pour le pe-  
tit cabinet.

*NINIE, répondant.*

Tout de suite: on y va!

*Elle va à son étalage.*

JOB.

C'est votre vieux désagréable de père qui  
va-t'être un peu content de me voir partir!

*NINIE, ouvrant les huitres sur la table.*

Les pères sont si injustes! Ils ne comprennent  
plus rien à l'amour, les pères! Et dire qu'il vous  
est impossible de vous procurer un remplaçant!

JOB.

Un remplaçant! ah ben, ouich! c'est pas pour

\* Job, Ninie.



moi qu'ils ont été inventés, les remplaçans ! Par-tir ! m'en aller guerroyer en Algérie ! ah ! c'est dur à avaler.

Il a pris machinalement une huître qu'il avale.

NINIE.

Pourquoi ne suis-je pas plus riche ?

JOB, avalant une autre huître.

Vous avez un si bon cœur, vous !

NINIE, qui ne s'aperçoit de rien.

Entre amis tout doit être commun.

JOB, même jeu.

Cette maxime est d'une belle âme.

NINIE.

Mais quand on ne vend que des huîtres... (Regardant l'assiette.) Ah ça ! mais qu'est-ce que je fais ?

JOB, qui tient une écaille.

Quoi donc ?

NINIE.

Il n'y a que des écailles sur l'assiette ; je jette donc les huîtres ?

JOB.

C'est particulier ! Ah ! attendez, je crois que c'est moi qui les mange par distraction... Oh ! j'en suis capable... j'en suis capable.

NINIE.

N'y a pas grand mal ; je vas réparer ça.

JOB.

Mais c'est un tort réel que je vous fais... la tête déménage, voyez-vous ! Oh ! tenez, tout bien calculé, c'est peut-être heureux que je m'en aille conquérir nos possessions d'Afrique. Mais avant le départ, ô Ninie ! il me faut un souvenir, un gage d'amour, une mèche de vos cheveux... oh ! oui, une grande mèche pour me faire une bague, une chevalière. Ah ! si je pouvais de mon côté vous donner un gage de ma foi ! un bijou, un petit couteau, un chiffon ! mais je n'ai pas de quoi, hélas ! je n'ai pas de quoi...

NINIE.

Je penserai bien à vous sans ça, allez, mon pauvre Job !

JOB.

Oh ! très-bien ! Et j'aurai ma mèche ?

NINIE.

Vous l'aurez, Job, vous l'aurez.

JOB, touchant ses cheveux.

Oh ! celle-là, Ninie, celle-là, tenez.

## SCÈNE VII.

JOB, NINIE, PIERRE.

PIERRE, entrant et restant à la porte du cabaret.

Mam'selle Ninie...

JOB, à part, s'éloignant de Ninie.

Mon serpent !

PIERRE, à part.

Oh ! oh ! le chat était bien près du fromage.

NINIE.

De quoi, monsieur Pierre ?

PIERRE.

Il y a un amateur d'huîtres là-dedans, qui s'impatiente pas mal, à propos de sa demi-douzaine.

NINIE.

Je vas la lui porter. Au revoir, monsieur Job.

JOB.

Et moi pareillement, mam'selle Ninie.

Ninie prend une cloyère, et entre dans le cabaret.

PIERRE, à part\*.

Et elle ne me dit rien à moi ? Ah ! voilà que je commence à ressentir les tiraillimens de la jalousie ! sachons où il en est. (S'approchant de Job, qui semble en extase.) Eh ben, gueurdin de séducteur, t'es donc toujours passionné ?

JOB.

Mais... (Pierre lui donne une tape sur le derrière de la tête.) Tape donc pas !

PIERRE.

Tu lui parlais joliment de près à Ninie, farceur ?

JOB.

Mais... (Même tape de la part de Pierre.) Tape donc pas !

PIERRE.

Et elle écoute favorablement le cri de ton cœur ?

JOB.

Mais... (Même jeu.) Ah ça ! auras-tu bientôt fini de me féler le crâne, toi ?

PIERRE.

On ne peut donc pas causer avec monsieur ?... Allons, calme tes sens, l'enfant, et déblatère-moi tes amours.

JOB.

Oui, elles sont jolies, mes amours ! au moment où la France me requiert pour partir en Alger, et qu'elle m'incorpore dans ses fantassins.

PIERRE, avec joie.

Bah ! tu partirais ? (A part.) Quelle chance !

JOB.

Pardine ! j'ai-t-y pas pris un mauvais numéro, le jour où tu m'as volé le bon ?

PIERRE, qui a pris sa palette, ses pinceaux et peint pendant cette scène, tout en parlant à Job.

C'est pas ma faute, c'est l'hasard.

JOB.

Laisse-moi donc, l'hasard ! Dès le jour où nous avons été déposés tous les deux à la grande maison sous le nom de Pierre, c'est-y l'hasard qu'a fait que tu m'as chippé mon nom, hein ?

PIERRE.

C'est pour nous distinguer qu'on t'a débaptisé...

JOB.

Et qu'on m'a appelé Job. Gueusard de nom râpé quim'a porté malheur ! Et, plus tard, quand nous avons décampé tous deux sans demander notre compte, c'est donc encore l'hasard qui t'a fait peintre d'enseignes et moi colleur ? A toi un bon état, à moi un chien de métier.

PIERRE.

Job, mon ami, vous dites des platitudes. Si

\* Job, Pierre.



vosre vocation vous a poussé dans les affiches, et la mienne dans les beaux-arts, ça prouve que vous êtes d'une basse effraction, et que le sang qui coule dans mes artères n'est pas du sang commun. Ceci est les prérogatives du talent et de la naissance.

JOB.

De la naissance? mais tu n'es qu'un enfant de rencontre, à mon instar!

PIERRE.

Et qui vous dit, malotru, que je ne dérive pas d'une source noble et étrangère? pourquoi ne saisis-je pas le rejeton d'un mylord anglais?

JOB.

Eh ben! et moi? pourquoi ne serais-je pas le rejeton d'un mylord portugais?

PIERRE.

C'est différent. Tu n'as pas comme moi sur l'omoplate gauche une cerise anglaise gravée par la nature. Cet indice dévoile, sans nul doute, que je suis britannique comme le cirage anglais.

JOB.

Laisse-moi donc! Ta cerise anglaise est tout aussi bien une guigne ou un bigarreau.

PIERRE.

Non pas, c'est de la pure anglaise. (*Se frappant le front.*) Je sens là, dans mon cerveau d'homme, que je dois descendre de parens cossus et mystérieux...

JOB.

J'en ai peut-être plus que toi des parens cossus et mystérieux!

PIERRE.

Toi! laisse donc! Tu dois être le fruit d'une négociante en chaussons de pomme ou d'un marchand de coco: voilà ta phrénologie.

JOB.

Tu dis ça parce que tu sais que j'affectionne cette boisson pas chère... J'idole le coco, c'est vrai.

PIERRE.

C'est la voix du sang, et tu te désaltères avec.

JOB.

J'suis ben bon de t'écouter là. Allons, allons, je flâne comme un rentier à douze cents francs... En avant les affiches!

Il en tire une de la poche qui pend devant lui.

PIERRE.

Et moi, en avant mon chef-d'œuvre. (*Fredonnant.*) Tra, tra, tra, tra...

JOB.

Posons d'abord celle-ci, qu'on m'a tant recommandée. Il paraît que c'est quelque chose d'important. Comment que je vas poser ça? c'est tout petites lettres, c'est pas facile. Quand y a de gros caractères, je les flanque en haut, et tout est dit... mais celle-ci, je sais pas où ce qu'est la tête. PIERRE, préparant des couleurs sur sa palette en fredonnant toujours.

Tra, tra, tra, tra! Allons, bon! je prends du bleu pour du vert. C'est drôle! tous ces petits vins blancs de ce matin, ça me distrait le regard. Dis

donc, colleur, donne-moi un de tes papiers pour essuyer mon léger pinceau.

Il arrache à Job l'affiche qu'il examine.

JOB.

Non, Pierre, non, pas de bêtises, faut pas que je les gâche, celles-là.

PIERRE.

C'est bon, j'essuierai sur le dos, ça ne l'abimera pas; tu la colleras tout de même.

JOB, allant au mur.

Comme ça, j'y consens! Alors j'vas d'abord coller c'te grande-là pour les remplacements militaires... je vois la chose à cause du fantassin qu'est dessus. Afficher des remplaçans pour les autres, comme c'est récréatif!

Il va coller ses affiches sur le mur à gauche.

PIERRE, qui a essuyé son pinceau.

C'est donc ben curieux ce qu'il y a là-dessus? (*Lisant à demi-voix.*) « On est prié de faire connaître le domicile du nommé Pierre... » (*S'interrompant.*) Du nommé Pierre! tiens! en voilà un qui s'intitule comme moi. (*Continuant.*) « Du nommé Pierre, qui en 1821 s'échappa de la maison des Enfants-Trouvés. » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! mais, c'est moi... mais, oui... Qu'est-ce que ça signifie? (*Lisant.*) « Ce nom de Pierre, qui est son vrai nom, avait été remplacé à l'hospice par un sobriquet. » Ce n'est plus moi, c'est lui, c'est Job. Diable! diable! (*Il poursuit.*) « Avant de mourir, les parens du jeune homme l'ont reconnu, et lui ont légué une rente et un petit bien en Normandie. » En Normandie? oui, c'est bien lui, c'est sur la route de Rouen qu'il a été trouvé, je me rappelle. (*Continuant de lire.*) « Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Lambert, voiturier, à l'administration générale des Affiches parisiennes. » Qu'ai-je lu? Job qu'hériterait! Job qui serait riche! Oh! mais alors, Ninie est perdue pour moi... le père Pochard qui aime tant les écus... Ah! sapristi! sapristi!... Mais voyons donc!... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui jouer une bonne farce? moi aussi je m'appelle Pierre, moi aussi je me suis échappé de la grande maison en 1821! Oh! oh! le petit vin du père Pochard me grimpe à la tête.

JOB, qui a collé ses affiches.

Allons! as-tu fini? rends-moi mon affiche.

PIERRE.

Te la rendre? (*A part.*) Au fait, il ne sait pas lire. (*Haut.*) Tiens, la voilà.

Il la lui rend.

JOB.

Dis-moi seulement comment faut que je la pose, c'te diablesse d'affiche, hein?

PIERRE, à part.

Oh! bon! (*Haut, lui montrant l'affiche sens dessus dessous.*) Tiens, c'est dans ce sens qu'il faut les poser toutes.

JOB.

Bon, je vois l'affaire. A présent je suis tranquille.

Il vacolle son affiche à l'envers.



PIERRE, à part.

Est-il bête!... l'est-il!... Et ce jocrisse-là posséderait tout à la fois une jolie femme et une jolie fortune? ça ne se peut, ça ne se peut! D'ailleurs, qu'est-ce que je veux? épouser Ninie, v'là tout... que Pochard me croie riche un moment, qu'il m'accorde sa fille devant les autorités... après quoi je rends à Job tous ses droits... la morale et la correctionnelle m'y invitent... Je suis farceur, bambocheur... mais floueur! halte là. Oui, oui, tout peut marcher comme ça, et faudra que ça marche.

JOB.

Na, c'est fait... (*Il met sa petite échelle sous son bras gauche, et porte son pot à colle de la main droite.*) Et joliment collée, que j' dis... Au revoir, Pierre... Au revoir, l'homme heureux!

PIERRE.

Au revoir, Job; patience, ton horizon se débrouillera.

AIR : *L'or est une chimère.*

Jusque là, philosophie,  
C'est c'mot-là qu'inous convient.  
Tu le sais, dans cette vie  
Faut prendr' le temps comme il vient,  
L'or n'est pas nécessaire.

JOB.

J'veux bien, mais v'là mon raisonnement :

L'or est une chimère  
Quand au lieu d'or on a de l'argent.

REPRISE ENSEMBLE.

PIERRE.

Jusque là, philosophie, etc.  
Job, allant prendre son pot à colle et son échelle.  
Jusque là, philosophie,  
Oui, ce mot-là nous convient;  
T'as raison, dans cette vie  
Faut prendr' le temps comme il vient.  
*En s'en allant, Job heurte encore Lambert, qui entre.*

PIERRE, riant du jeu de scène.

Carambolage!

## SCÈNE VIII.

LAMBERT, puis POCHARD, PIERRE.

LAMBERT.

Oh! aïe! l'animal!... encore lui... sur le nez!... ce matin c'était à l'œil, à c't'heure, c'est le nez, il me l'a presque emporté. (*Criant au dehors.*) Ah ça! tu en veux donc à ma vie? grand brutal, grand serin!

POCHARD, sortant de sa boutique.

Après qui en as-tu donc? tu cries toujours quand j'arrive.

LAMBERT.

Eh! non, c'est toi qui arrives toujours quand je crie... quand on m'abîme... on vient de me casser le croquant du nez.

POCHARD, riant.

Tiens, prends une prise, ça rétablira la circulation.

Il offre sa tabatière.

LAMBERT, prisant.

Volontiers.

POCHARD.

Ce pauvre Lambert!

PIERRE, réfléchissant, à part.

Lambert!... un voiturier... mon homme, attention, sapristi!

LAMBERT.

Figure-toi que c'est le même olibrius de ce matin.

POCHARD.

Qui ça? Job l'afficheur?

LAMBERT.

Ah! c'est l'afficheur? il sortait d'ici... voyons un peu s'il a posé mon affiche quelque part.

POCHARD.

Quelle affiche?

LAMBERT.

Pour l'affaire en question, celle dont je t'ai parlé.

Il va voir les affiches du mur.

POCHARD.

C'est-à-dire, dont tu dois me parler.

PIERRE, à part.

C'est l'instant de jouer un jeu serré... (*Il fait semblant de peindre en chantant.*) Tra! tra! tra!

LAMBERT.

Allons, bon, il a affiché à l'envers!

POCHARD.

Bah!

LAMBERT.

Conçoit-on une maladresse pareille?... Vois donc.

PIERRE, qui s'est approché, riant.

Ah! ah! ah! c'est, ma foi, vrai! Faudrait marcher sur les mains pour pouvoir la lire... Ah! ça ne m'étonne pas de la part de Job.

LAMBERT.

Je serais enchanté de lui faire donner son compte à ce nigaud-là.

PIERRE, déposant sa palette.

Attendez, attendez... l'affiche est fraîchement collée, je vas vous retourner ça.

Il va vers le mur.

POCHARD, à Lambert.

Laisse faire, l'ami Pierre est adroit comme un singe.

LAMBERT.

Ce jeune homme se nomme Pierre?

PIERRE, qui a remis l'affiche en place.

Là... à présent on peut la lire votre affiche... qu'est-ce qu'elle raconte? (*Jouant la stupéfaction.*) Ah! mon Dieu!

POCHARD.

Qu'est-ce qui lui prend?

PIERRE, lisant toujours.

Ah! mon Dieu!

LAMBERT.

Quoi?

\* Pierre, Lambert, Pochard.



PIERRE.  
Ah! mon Dieu!

POCHARD.  
Qu'est-ce?

PIERRE.  
Ai-je bien lu? Ce jeune homme...

LAMBERT.  
Eh bien?

POCHARD.  
Quel jeune homme?

PIERRE.  
Qu'on réclame, qui... que... c'est...

LAMBERT.  
C'est?

PIERRE.  
C'est moi!

LAMBERT.  
Vous?

PIERRE.  
Moi!

POCHARD.  
Toi?

LAMBERT.  
Qui?

PIERRE.  
Je m'évanouis, soutenez-moi...

LAMBERT.  
De l'eau! vite de l'eau!

PIERRE.  
Non, du vin! du vin à quinze.

POCHARD.  
J'y cours.

Il rentre un instant.  
LAMBERT.  
Comment! c'est toi, garçon? tu serais le Pierre que je cherche?

PIERRE, *se remettant tout-à-coup.*  
C'est vous qui me cherchiez, roulier respectable?

LAMBERT.  
Mais, oui, pour t'annoncer que tu hérites de douze cents livres de rentes.

PIERRE.  
Douze cents livres! une fortune aussi colosse! et pour moi!

POCHARD, *rentrant avec une bouteille.*  
Voilà du confortum.

PIERRE, *le repoussant.*  
Oh! j'en ai plus besoin... Douze cents livres de rentes, père Pochard! j'hérite de douze cents livres de rentes!

POCHARD.  
Se peut-il? Ah! se peut-il?

PIERRE, *à part.*  
Ça prend! chauffons! (*Haut.*) Oui, cent francs par mois, rien que ça... J'ai devant les prunelles comme des régimens d'écus qui dansent la farandole. (*À part.*) Chaud! chaud! là!

AIR : *Avez-vous vu ces bosquets de lauriers.*

Mais ce n'est pas après ce vil métal  
Qu'en ce moment ma grande âme soupire,

\* Lambert, Pierre, Pochard.

Et je serais un fameux animal  
Si j' n'écoutais ici que son empire.  
Lambert! Lambert! je vous ai deviné;  
Oui, la nature à cet instant m'éclaire.

LAMBERT.

Que veux-tu dir'?

PIERRE.

Le jour où je suis né,  
Je vous pardonn' d' m'avoir abandonné!  
Embrassez-moi, mon tendre père!

LAMBERT et POCHARD.

Son père!

PIERRE.

Allons, embrassez Pierre!

*Il empoigne Lambert à bras le corps, et l'embrasse en le faisant tourner et tournant avec lui.*

LAMBERT, *se débattant*.

Aie! tu m'étouffes! tu m'étrangles!

POCHARD.

Ce spectacle m'attendrit; j'ai plusieurs gouttes dans l'œil.

LAMBERT.

Mais lâche-moi donc!

PIERRE.

Je n'écoute rien!

LAMBERT.

Mais je ne suis pas ton père.

PIERRE, *le repoussant.*

Vous ne l'êtes pas?

POCHARD.

Il ne l'est pas!

LAMBERT.

Tes parens ne sont plus.

PIERRE.

Je retombe donc orphelin?... Hélas! mais vous, homme agréable, vous!

LAMBERT.

Moi, garçon?... c'est bien simple; voiturier par état, toujours sur les grands chemins, un beau soir, sur la route de la Normandie, j'avais fait arrêter mon chariot à une descente, pour mettre le sabot... lorsque dans un buisson, sur le bord d'un fossé, j'entends comme un miaulement d'enfant... je m'approche... c'était fort bien un petit être dans un grand panier, avec ces mots : « L'enfant s'appelle, Pierre; vous, qui le trouvez, placez-le dans une maison d'asile, et déposez votre adresse là où vous êtes. » Je regarde autour de moi, personne; je prends le moutard, je laisse mon nom et mon numéro, et en route! Arrivé à Paris, je me suis immédiatement rendu aux Enfants-Trouvés, j'y ai déposé mon dépôt, et voilà.

POCHARD.

C'est un roman en six volumes.

PIERRE.

L'enfant, c'était moi?

LAMBERT.

Tout porte à le croire... (*Tendrement.*) En te voyant comme ça tout petit et abandonné, tu m'avais intéressé vivement. (*Ton naturel.*) Je restai à peu près vingt ans sans songer à toi, lorsqu'il y a

\* Pierre, Lambert, Pochard.



six semaines, j'eus une lettre qu'une brave dame inconnue m'écrivait ; cette lettre m'enjoignait de te retrouver, puis de te faire part d'un héritage qui te tombait du ciel. Je courus à la maison où je t'avais déposé ; tu t'étais enfui depuis quinze ans.

PIERRE.

C'est vrai, je voulais voler de mes propres ailes ; je filai en 1821, et je pris l'état de peintre d'attributs... Ah ! estimable Lambert, que de reconnaissance !

POCHARD.

Quelle agréable surprise pour ce cher Pierre ! je l'aime tant, ce cher Pierre ! quelle joie ! quel bonheur ! (*Criant dans la boutique.*) Ohé ! Ninie ! Ninie !

SCÈNE IX.

LAMBERT, PIERRE, POCHARD, NINIE.

NINIE, *accourant.*

Qu'est-ce qu'il y a donc ? est-ce que le feu est à la maison ?

POCHARD.

Ce qu'il y a, Ninie ? il y a que notre ami Pierre hérite d'une fortune colossale.

NINIE.

C'est-y possible ?

PIERRE.

Ça y est ! oui, Ninie, j'ai ce bonheur, et je le dépose sous vos pieds.

POCHARD, *avec joie.*

Le mariage va donc toujours ?

PIERRE.

Le mariage va plus que jamais.

NINIE, *à part.*

Pauvre Job !

POCHARD, *lui prenant la main.*

Bien ! très-bien ! tu es un bon diable... tu seras bon époux, bon père, et regretté de tous ceux qui t'auront connu.

PIERRE.

Mais c'est une *épitalaphe* que vous me faites là !...

LAMBERT.

Allons ! chaud ! chaud ! Pierre, je vas prévenir l'homme d'affaires, et je reviens subito.

POCHARD.

Et moi, je vas préparer un dîner chouetto ! chouettissimo, pour quatre ; dîner d'accordailles, de fiançailles, d'épousailles, tout ce qu'il y aura

de plus fin en gras-double et en côtelettes aux cornichons.

Job arrive par la droite au fond, en mangeant une pomme avec du pain.

SCÈNE X.

JOB, *près de la maison d'affichage* ; LAMBERT, PIERRE, POCHARD, NINIE.

PIERRE, *à part, avec joie.*

Comme ça va ! comme ça va !

LAMBERT, *à Pierre.*

Au revoir, l'ami Pierre.

PIERRE.

Au revoir, mon Vincent de Paule ; car vous m'avez ramassé comme l'eusse fait Vincent de Paule. (*Lui serrant la main.*) Aussi, à la vie ! à la mort !

ENSEMBLE.

AIR de Bruno le Filleur (final du 1<sup>er</sup> acte).

PIERRE.

Pour moi quel beau jour !  
Quel bonheur ! quelle chance !  
Pour moi quel beau jour !  
Je suis riche à mon tour.  
Grâce à mes écus  
J'vas t'êtr' dans l'opulence,  
Je suis un Crésus,  
J'vas rouler sur l' *quibus*.

LAMBERT, POCHARD et NINIE.

Pour lui quel beau jour !  
Quel bonheur ! quelle chance !  
Pour lui quel beau jour !  
Le v'là riche à son tour !  
Grâce à ses écus  
Il est dans l'opulence.  
C'est un vrai Crésus,  
Il roulera sur l' *quibus*.

JOB, *à part.*

Comme ils sont joyeux !

Ah !... pour moi quel mauvais augure !

POCHARD, *à Pierre* \*.

Donne la main à ta future.

PIERRE.

Ah ! le joli couple à nous deux !

JOB, *à part.*

J'en ai le frisson !

Oui, ce dernier coup-là m'assomme !  
Toujours le bonheur pour cet homme,  
Et pour moi toujours le guignon !

Il tombe accablé sur un banc de pierre contre le mur à droite.

REPRISE.

PIERRE.

Pour moi quel beau jour ! etc., etc.

POCHARD, NINIE et LAMBERT.

Pour lui quel beau jour ! etc., etc.

\* Job, Lambert, Pochard, Pierre, Ninie.



## ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur de la boutique de Pochard. Le fond est vitré et laisse voir au dehors le mur sur lequel Job a placardé son affiche au premier acte; tables, bancs, portes latérales.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, POCHARD, LAMBERT, NINIE.

Au lever du rideau ils sont à table à droite premier plan, et finissent de diner.

Air : *À bord, à bord on nous appelle !* (Naufrage de la Méduse.)

tous, *excepté Ninie.*

Allons, gaiement, trinquons ensemble !

Que le plaisir soit du festin ;

Chantons l'hymen qui nous rassemble,

Le verre en main !

PIERRE, *à part.*

Grâce à ce fameux héritage,

Dont je ne suis que l'emprunteur,

Ninie deviendra mon partage ;

Pour moi ça marche à la vapeur !

REPRISE ENSEMBLE.

! Allons, gaiement, trinquons ensemble, etc.

LAMBERT.

Ah ! le joli festin !... ah ! le fameux gras-double ! ça fait bien sur l'estomac !

POCHARD, *lui versant à boire.*

Faut le faire dégringoler... cet aimable gras-double.

LAMBERT.

C'est pas de refus.

PIERRE, *à Ninie.*

Et vous, ma déesse, vous ne mangez rien de rien !...

POCHARD.

Elle est pourtant folle des côtelettes aux cornichons.

NINIE.

J'ai pas d'appétit aujourd'hui.

PIERRE.

Je le conçois !... l'émotion que cause un hyménée... en perspective... ça fait *batter* le cœur... et lorsque le cœur bat... bonsoir l'estomac !... Ninie ! moins vous mangerez, plus vous me flatterez !... entendez-vous ?

NINIE.

Ah ! si vous croyez que c'est pour ça, par exemple...

Elle se met à manger avec rage.

POCHARD.

Allons, bon !... v'là qu'elle dévore à cette heure !...

PIERRE.

Je le conçois encore... c'est une manière adroite de cacher son trouble... et c'est bien naturel...

Ah ! mangez, Ninie : plus vous mangerez, plus vous me flatterez, entendez-vous ?

NINIE, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Alors, je n'ai plus faim !.

Elle se lève ; tout le monde en fait autant, excepté Lambert, qui mange et boit toujours.

PIERRE.

Est-elle taquine !... est-elle taquine !... c'est pour m'enflammer davantage ce qu'elle en fait ! (*A part.*) Etourdissons-la... (*Très-haut.*) Ah ça ! un jour comme celui-ci, j'espère bien que nous ne passerons pas la soirée à nous regarder le blanc des yeux.

LAMBERT.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

POCHARD.

Aurais-tu des projets ?

PIERRE.

Oui, des projets de folies gracieuses. Aujourd'hui, jusqu'à ce qu'on éteigne le gaz, je veux vous procurer des distractions émaillées de fleurs... je veux vous abreuver de plaisirs de toute nature.

LAMBERT.

J'en suis !

POCHARD.

Et moi aussi... et s'il le faut, je ferme mon magasin de liquide.

PIERRE.

Oui ! Eh ben alors, je vous régale tous du Cirque ou des Folies-Dramatiques... Ça vous sou rit-il, Ninie ?

Il la cajole.

POCHARD.

De l'espectacle !...

PIERRE.

Oui... aux meilleures places, aux places à quinze sous... je vous achèterai des programmes... nous mangerons des sucres d'orge... des petits bancs, et pendant les entr'actes nous irons boire de la bière dans des chopes... Deux chopes... Ninie, ça vous sourit-il ?

NINIE, *à part.*

Aller à la comédie ! où on s'amuse tant !

POCHARD.

Si ça lui va !... oui... oui... que ça lui va !...

PIERRE.

Pour lors... préparons-nous !

POCHARD.

Mais il n'est pas encore l'heure...

PIERRE.

C'est égal... préparons-nous tout de même...

\* Pochard, Ninie, Pierre, Lambert.



nous ferons un tour de boulevard du crime en attendant.

POCHARD.

Auparavant de ça... je vas aller vous faire afficher à la mairerie.

PIERRE.

Bien dit!

NINIE.

Déjà!...

LAMBERT, *qui mange toujours.*

Le plus tôt sera le mieux... ça fait que je pourrai assister à votre repas de noce.

PIERRE, *à part.*

Il n'en perd pas une bouchée ce père Lambert.

POCHARD, *à Ninie.*

Toi, fillette, va te requinquer; mets ta robe Rachel... tes bas à jour... ton tartan jaune...

NINIE.

C'est bien papa, c'est bien...

PIERRE.

Pour lors, puisque mamselle Ninie va-t-être revêtue avec un luxe aussi éfrénétique, je ne veux pas rester en arrière, et je vas me mettre sur un pied tant soit peu *fodardinós*...

POCHARD\*.

Allons, va, Ninie... Pierre, je cours à la mairie du cintième.

Air: *Jeune fille à quinze ans.* (L. Puget.)

Au revoir, mes enfants;  
Afin de hâter l'affaire  
Et ne pas perd' de temps,  
J'vas fair' publier vos bans.

PIERRE.

Allez donc, papa beau-père,  
Mettez-vous vite en chemin  
Pour allumer chez l' maire  
Le chandelier de l'hymen!

REPRISE ENSEMBLE.

POCHARD.

Au revoir, mes enfants, etc.

PIERRE et LAMBERT.

Ne perdez pas de temps,  
Faut être lesté en affaire;  
Allez des deux enfants  
Faire publier les bans.

*Pochard sort par le fond, Ninie rentre par la porte de gauche.*

## SCÈNE II.

PIERRE, LAMBERT, *toujours à table.*

PIERRE, *à part.*

Comme ça roule!... comme ça roule! (*Haut.*)  
Eh ben! père Lambert... ça ne va donc pas mieux?

LAMBERT, *se levant de table.*

Ça va très-bien maintenant!... on dit que l'ap-  
\* Ninie, Pochard, Pierre, Lambert.

petit vient en mangeant... le mien à fini par s'en aller.

PIERRE.

Ah! dame, fin finale, faut que ça finisse... v'là deux heures d'horloge que vos trente-deux dents font la manœuvre.

LAMBERT.

Que veux-tu?... je suis si content!

PIERRE.

Et moi, donc!... dire que je vas être le propriétaire de ma Ninie!... que nous allons être tous les deux conjugalement dans nos meubles...

LAMBERT.

Et à la tête d'une jolie fortune... douze cents francs de rentes... ça ne se pêche pas à la ligne.

PIERRE.

Oh! c'est égal!... c'est pas ça qui me rend si joyeux.

LAMBERT.

C'est possible... mais sans ça le père Pochard remettait ton mariage à des époques fabuleuses.

PIERRE.

Bigre! je crois bien... mais, Dieu merci... je suis votre homme... et vous avez le droit de me faire des avances sur la succession... j'ai besoin d'avoir des espèces pour ce soir... je n'ai qu'une quinzaine de francs, et ça ne suffit pas. (*À part.*) Si j'écorne la chose, je ferai un petit bon à Job.

LAMBERT.

Sois paisible... le notaire est tout prêt à te lâcher des jaunets.

PIERRE.

Brave notaire!... allons le trouver...

LAMBERT.

Volontiers.

PIERRE, *à part.*

Comme ça roule!... comme ça roule!

LAMBERT, *l'amenant sur le devant, avec mystère.*

Ah! à propos... j'espère que tu as soigneusement conservé ce que tu portais à ton cou quand je t'ai recueilli?

PIERRE, *saisi.*

Hein?... ce que je portais... (*À part.*) Diable!... qu'est-ce que je portais donc à mon cou?...

LAMBERT.

Tu ne me réponds pas?... est-ce que tu ne l'aurais plus?

PIERRE, *avec embarras.*

Que si!... que si!... Oh! Dieu! si je l'ai conservé... mais je ne l'ai pas sur moi... c'est dans mon garni... vous comprenez... pour plus de sûreté... (*À part.*) Qu'est-ce que ça peut être?

LAMBERT.

A la bonne heure!... t'as bien fait, car c'est indispensable pour prouver ton *édentité*, vois-tu?

PIERRE.

Vous croyez que c'est absolument indispensable?

LAMBERT.

Absolument... parce que... tu comprends... les chiffres qui se trouvent dessus...



PIERRE.

Il y a des chiffres dessus? (*Essayant de prendre de l'assurance.*) Ah! oui, oui... les chiffres... eh ben?...

LAMBERT.

Eh ben! ces mêmes chiffres se retrouvent sur le testament...

PIERRE.

Voyez-vous ça!... voyez-vous ça!... (*A part.*) Quel embrouillamini!...

LAMBERT.

Ainsi, t'es sûr de ne pas l'avoir perdu?

PIERRE.

Oh! pour ça... je ne peux pas l'avoir perdu... y a pas de danger.

LAMBERT, *prenant son chapeau et sa canne.*

Bien!... je pousse jusque chez le notaire... toi, cours chercher l'objet en question...

PIERRE.

Soyez sans inquiétude... (*A part.*) Ça se complique horriblement... ça marchait si bien!...

LAMBERT.

A bientôt donc; je ne fais qu'un saut...

PIERRE.

C'est convenu...

Lambert après avoir donné une poignée de main à Pierre, sort vivement, et se rencontre avec Job, qui entre tout en colère.

## SCÈNE III.

JOB, PIERRE, LAMBERT.

LAMBERT, *levant son bâton sur Job.*

Sacrebleu! sapristi! sacrebleu!

JOB, *se mettant sur la défense.*

Quoi que c'est?... monsieur se fâche.

PIERRE, *à part.*

Job! c'est le ciel qui l'envoie!

LAMBERT.

Drôle! chenapan! moutard!

JOB.

Des mots!... des vilains termes!...

PIERRE, *entre eux.*

Allons, allons, pas de tapage...

LAMBERT.

C'est mon boulet que ce drôle-là! si j'avais le temps, je l'aplatirais!

JOB.

Ah! faudrait voir!... cette nouvelle-là ferait hausser les fonds... Ousque monsieur demeure, que je le reconduise?

LAMBERT.

Tiens, je m'en vas... car la moutarde me grimpe...

Air du *Tourbillon de Musard.*

Méchant gamin,

Dont le sort me rend victime,

Puissé-je enfin

Ne plus t'voir sur mon chemin!

JOB.

A force d'être votre écuil,

Je devrais être votre intime...

Ah! pourquoi ce vilain accueil

Quand je vous donn' dans l'œil?

REPRISE ENSEMBLE.

LAMBERT.

Méchant gamin, etc.

JOB.

Pass' ton chemin,

Ou tu seras ma victime...

Et cesse enfin

De me traiter de gamin.

PIERRE, *à part.*

J'ai sous la main

Et ma dupe et ma victime;

Soyons malin,

N' restons pas en si beau chemin!

*Lambert sort furieux.*

## SCÈNE IV.

JOB, PIERRE.

JOB, *criant sur le pas de la porte.*

Bonjour, monsieur!... bien des choses à vot' épicier! (*Revenant en scène.*) C't animal! m'aplatir! et c'est lui qu'est cause que l'inspecteur des affiches vient de me donner mon compte!

PIERRE.

Bah! on te flanque à la porte, et ce vieux en est la cause?

JOB.

Oui, lui! et toi aussi, mauvais farceur: lui, parce qu'il a commandé ces maudites affiches; toi, parce que tu m'as conseillé de les poser la tête en bas et les pieds en l'air...

PIERRE.

Moi? oh! Job, je t'assure... tu auras mal compris, mon ami...

JOB.

Après tout, je peux m'en fiche, puisque je vas têtre soldat... J'voulais seulement finir la semaine, parce que j'ai urgence d'argent...

PIERRE, *à part.*

M'y v'là. (*Haut.*) Bah! t'as besoin d'argent?

JOB.

Pas pour moi... ma belle patrie doit s'occuper dorénavant de ma nourriture et de mon blanchissage; mais c'est qu'en partant, je voulais donner comme un souvenir... à quelqu'un... mais c'est pas à toi que je peux conter ça, car je sais...

PIERRE.

Pourquoi?... c'est-y parce que le père Pochard veut me gratifier de sa fille? (*A part.*) Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir à son cou?

JOB.

Oui, je sais ça, je le sais...

PIERRE, *jouant l'indifférence.*

Oh! oh!... faudra voir... c'est pas encore fait.

JOB.

Comment?... t'es pas décidé à la prendre?

PIERRE.

N'y a pas de presse, l'état de garçon a tant de charmes!



JOB.

Oh! oui, t'as raison... garçon!... indépen-  
dant!... c'est si beau!... une femme, à quoi ça  
sert?

PIERRE.

A recoudre nos boutons... à plisser des jabots...  
quand on en a... et comme j'en ai pas...

JOB.

T'as pas besoin de femme... ah! ce que tu me  
dis là, c'est un baume!

PIERRE.

Et tu disais donc que t'avais un don à faire et  
pas le sou...

JOB.

Je viens d'absorber mon dernier *molleron* en  
pommes de terre frites...

PIERRE.

Mais alors, il faut battre monnaie, te défaire  
de quéque objet qui ne te sera plus utile.

JOB, *examinant sa toilette.*

Tout ceci est peu tentant.

PIERRE.

On a quéqu'fois des petits bijoux, des miai-  
series...

JOB, *naïvement.*

Ah! tu veux parler de ma petite croix d'ar-  
gent que tu m'auras p'têtre vue au cou...

PIERRE, *à part avec joie.*

C'est une croix d'argent! (*Haut.*) Mais oui...  
et une croix d'argent, dame... c'est de l'argent...

JOB.

Parbleur, je sais ben...

PIERRE.

Tu peux la vendre...

JOB.

Oui, c'est vrai... mais la difficulté de la  
chose...

PIERRE, *inquiet.*

La difficulté!...

JOB.

C'est que je ne l'ai plus...

PIERRE, *désappointé, à part.*

Aie! ça va mal... (*Haut.*) Et quoi que t'en as  
done fait?

JOB.

Je l'ai confiée à ma tante; on m'a prêté trois  
francs de dessus.

PIERRE, *heureux.*

Mais alors, bête, tu l'as encore... t'as la re-  
connaissance? et les reconnaissances ça s'achète.  
Tiens, écoute, mon pauvre Job, t'es dans l'embar-  
ras, n'est-ce pas?... eh ben! je consens à t'ache-  
ter la chose pour un prix raisonnable; non pas  
que j'y tiennne le moins du monde, mais pour te  
prouver, lorsque tu pars, que Pierre était ton  
vrai camarade...

JOB.

Tu ne me fais pas poser?... Ah! sapristi,  
Pierre, tu me vois désolé...

PIERRE.

Pourquoi ça?

JOB.

Parce que je t'ai méconnu, Pierre; je te ju-  
geais l'âme canaille... c'est une saleté que je te  
faisais; oublie mon erreur...

PIERRE.

La preuve que je t'ammistie, c'est que v'là dix  
francs prêts à obéir à ton commandement.

Il lui tend dix francs.

JOB, *les prenant.*

Dix francs!... cré non!... dix francs!... Pierre,  
v'là le papier. (*Il le lui remet.*) C'est au coin de  
la rue qu'est le bureau... Ah! Pierre, ce que tu  
fais là, c'est d'un ami!... c'est crâne!... c'est d'un  
vrai ami... dix francs, cré nom!

PIERRE, *à part.*

Je la tiens!... enfin!...

Il examine la reconnaissance.

JOB, *à part.*

O Ninie! je veux t'acheter un cadeau... digne  
de l'épouse d'un droguiste... voilà une chance  
heureuse! (*Haut.*) Pierre, qui t'aurait jamais  
souponné d'avoir dix francs d'amitié pour moi?...  
Pierre, tu m'as fait vibrer une corde... j'en gar-  
derai le souvenir; tu as droit à ma reconnaissance.

PIERRE, *riant.*

Je n'en doute pas, vu que je l'ai dans mes  
mains.

JOB, *riant.*

Ah! ah! ah! farceur! je comprends la malice;  
y a pas moyen de pas rire avec cet animal. Mais  
adieu, je brûle de m'occuper de mon achat... le  
fripier qu'est là fra mon affaire... Dix francs,  
cré non!...

ENSEMBLE.

AIR : *Partons tous les deux pour faire notre emplette.*  
(Trois Dimanches, acte III.)

JOB.

Je pars aussitôt pour faire mon emplette!  
J' suis vraiment si content, que j'en perds la tête!  
Lui faire un cadeau, quel bonheur! quelle fête!  
En Alger plus gaiement  
Je r'joindrai mon régiment!

PIERRE.

Il part aussitôt pour faire son emplette!  
Le voilà si content, qu'il en perd la tête!  
Tout me réussit, quel bonheur! quelle fête!  
J' suis tranquille à présent,  
Puisqu'il part au régiment.

*Job sort tout joyeux.*

## SCÈNE V.

PIERRE, *seul, après s'être assuré du départ de  
Job, et agitant en l'air la reconnaissance.*  
Victoria!

Il chante.

En avant, marchons!  
Le pauvre garçon  
A donné dedans la mystification!  
J'ai la reconnaissance,  
Allons trouver ma tante!



Oui, oui, va, mon bon homme, va, achète des galanteries pour ton objet; moi, je vas le conquérir, ton objet... mais une fois Ninie à moi, n, i, ni, pour cette comédie; je réintègre à Job son numéraire; à lui l'argent, c'est trop juste, mais à moi la femme... c'est bien le moins, mon Chérubin... Pourtant... il me reste une petite inquiétude... cette affiche qu'est là-bas sur le mur... juste vis-à-vis de la boutique... tout un chacun peut la lire, et pour plus de sûreté... je ferai bien de l'arracher... C'est ça... à bas l'affiche! et ensuite... un temps de galop jusqu'au bout de la rue... Je me sens léger et folâtre comme une plume... je ne tiens pas sur mes pointes!...

AIR d'une Contredanse de Musard.

Je suis gueugueux !  
Je suis joyeux,  
Quell' chance  
D'abondance!  
Heureux coquin,  
Bientôt l'hymen  
Couronn'ra mon destin.

*La musique continue.*

En avant les bouquets, les garçons d'honneur, tous les tra la la de l'amour!... Cocher, cintième arrondissement!... Monsieur le maire, je vous présente mes respects et mon épouse!... Le respectable magistrat débite sa morale. (*A ce moment Ninie paraît et se tient à l'écart.*) « De par la loi, obéissance au mari, silence à la femme, etc. » Puis on file pour le potage... *nôpees* et festin... chicorée ravissante!... bal étourdissant!... danse autorisée!... la chaloupe amoureuse!... En avant les seize!... Et quant à Job, enfoncé! enfonçaram!

*Fin de l'air.*

Ah! ah!  
O jouissance,  
De la danse!  
Ah! ah!  
J'crois que j'y suis déjà.  
Ah! ah!  
Je suis gueugueux! etc.

*Sur la reprise, il sort en dansant et en faisant des pirouettes. On l'aperçoit au fond devant le mur où sont collées les affiches.*

## SCÈNE VI.

NINIE, seule.

Comme le voilà gai et jovial!... Mais que disait-il donc de Job? et où court-il donc comme ça? (*Elle regarde dans la rue; on voit Pierre déchirer l'affiche et s'en aller après.*) Qu'est-ce qu'il fait là? il déchire une affiche... on dirait qu'il a peur qu'on ne l'aperçoive. Eh ben! en v'là une d'idée!... (*Avec un soupir.*) Ah! je ne comprends qu'une chose dans tout ça... c'est que ce pauvre Job est tout-à-fait perdu pour moi!...

AIR : Vaudeville du Charlatanisme.

Bon gré, mal gré, bientôt, hélas!

Au lieu de celui que j'idole  
J'épouse un homm' qui n' me plaît pas;  
Ah! combien cela me désole!  
A Pierr' puisqu'on veut m'engager,  
Ici, j'en donne ma parole,  
Matin et soir, pour me venger;  
Pristi! que j' vas l' faire enrager!  
Ça n' change rien, mais ça console!  
Se venger, du moins, ça console.

## SCÈNE VII.

JOB, NINIE.

JOB, passant sa tête à la porte.

Le papa n'est pas encore revenu, Ninie? puis-je me risquer?

NINIE.

Oui.

JOB, de même.

Ah! Ninie!... oh! comme ça se trouve bien que vous vous trouviez là!

NINIE.

Pourquoi donc?

JOB.

C'est que je viens de faire l'achat d'un petit queq' chose, dans l'espoir de flatter votre amour-propre de femme, Ninie.

NINIE.

Un cadeau?

JOB.

Un peu.

AIR : Quand les oiseaux du voisinage. (Tirelire.)

Comme une preuve qu'à toi je pense,  
Prends ce cadeau que j' ten fais don.

NINIE, déployant le paquet.

Le beau fichu!... quelle dépense!  
Vraiment, Job, vous êtes trop bon.

JOB.

Ah! dis-moi, n'es-tu pas jalouse  
De porter, ô mon Andalouse,  
Le cach'mir' que j' t'offre ici!...

NINIE, se parant du fichu.

Oh! que si! (bis.)

JOB.

Heureux fichu qui me remplace,  
Cristi! que j'aimerais ta place!  
Mais, hélas! si près de son cœur,  
Tu ne comprends pas ton bonheur!

NINIE, parlant.

Voyez-vous ça?

JOB.

DEUXIÈME COUPLET.

Si tu voulais, aux jours de fête,  
De mon atour te requinquer,  
Promets-moi de n' pas êtr' coquette  
Près d' ceux qui viendraient te r'luquer.  
Quand j' partirai soldat d' la guerre,  
Tu n' deviendras pas la bergère  
De quelque brillant Céladon?

NINIE.

Oh! que non! (bis.)

JOB.

Malgré moi, pourtant je frissonne,  
Dans la crainte qu'on ne chiffonne



Ce fichu que ton trôubadour  
Fait le gardien de ton amour !

NINIE.

Rassurez-vous, Job, je serai fidèle comme une colombe ! (*Regardant le fichu.*) C'est magnifique... et très-cher, j'en suis sûre !

JOB.

Dix francs... pas à moins... mais j'aurais eu vingt-sept francs cinquante, que tout y aurait passé ! Je ne suis fâché que d'une chose, Ninie... c'est d'avoir pas la plume facile et de ne pouvoir pas vous *exprimer en versés* tout ce que je ressens... car alors, j'aurais enveloppé ce fichu dans des couplets de circonstances au lieu de l'avoir roulé dans c'te vilaine affiche, qu'est l'auteur de mon dernier guignon.

NINIE.

Cette affiche... Comment ça ?

JOB.

Oui, à cause que j'ai collé ça à rebours. C'est Pierre qui m'avait conseillé de travers... sans mauvaise intention.

NINIE.

Pierre?... mais il vient de déchirer, là en face, une affiche toute semblable à celle-ci.

JOB.

Bah ! il aurait déchiré mon affiche\* ? (*Allant au mur.*) Ça y est ! Ah ça ! il est donc acharné après moi, cet homme ? et ça au moment où il vient de me faire des amitiés.

NINIE, qui a parcouru l'affiche qu'elle tient.

Qu'est-ce que je vois là ? Job ! Job !

JOB, revenant près d'elle sur le même ton.

Ninie ! Ninie !

NINIE, avec désordre.

Ça serait-y ben possible ?

JOB.

Qu'est-ce qu'y vous prend ?

NINIE.

Vous m'avez dit souvent...

JOB.

Que quoi ? que quoi ?

NINIE, examinant toujours l'affiche.

On vous avait donné un sobriquet... Oui, oui, ce doit être vous !

JOB.

Ce doit être moi ? qui ça ? qui ça ?

NINIE, à elle-même.

Ces mots qu'il a prononcés... cette affiche qu'il faisait disparaître. (*Avec force.*) Job, vous êtes volé !

JOB, calme, et retournant ses poches.

Volé ! Ninie, je trouve le mot joli.

Il rit.

NINIE, vivement.

Mais écoutez donc ! Pierre vous enlève un héritage de douze cents francs de rentes... Cette affiche vous concerne... c'est monsieur Lambert, un ami de mon père, qui vous a fait afficher... vos parents vous réclament, et c'est Pierre qui a pris votre place.

\* Job, Ninie.

JOB, stupéfait et comme en délire.

Douze cents francs !... mes parents !... c'est imprimé !... et j'ai collé ça partout sans rien y voir, sans me douter !... Et vous dites que c'est Pierre, Pierre qui tout-à-l'heure m'amadouait pour mieux me tromper, pour me voler mes parents, et mes douze cents francs de rentes !... Oh ! non, oh ! non, un instant... y a des sergens de ville, des commissaires, des procureurs du roi !... Où sont mes parents que je les empoche ? où sont mes douze cents francs que je les embrasse ? (*A Ninie.*) Vous êtes sûre que c'est moi le vrai Pierre, moi Pierre Job ?

NINIE.

Oui, sans doute. Mais comment vous faire reconnaître ? quelles preuves pouvez-vous donner ? en avez-vous des preuves ?

JOB.

Si j'en ai ? je crois bien ! et ma croix d'argent donc ! et les chiffres qui sont dessus !

NINIE, avec joie.

Vous avez une croix d'argent ?

JOB, avec accablement.

Ah ! mon Dieu ! je plie, Ninie ! je plie !... Cette croix... j'avais une reconnaissance...

NINIE.

Eh bien ?

JOB.

C'est Pierre qui la z'a à présent... je la lui ai vendue !... Et moi qui croyais que c'était par amitié. Ah ! gueurdin ! Cartouche !... Mais je prouverai que la croix n'a jamais été pendue à son cou... il a une cerise anglaise sur l'épaule, lui... et voilà tout.

NINIE.

Vous prouverez ! vous prouverez !... il soutiendra que vous mentez... Il se nomme Pierre comme vous, il est enfant trouvé comme vous... Et mon père qu'est pour lui... et ce Lambert qu'est l'ami de papa... on ne vous croira pas.

JOB.

Mais alors je n'ai donc plus qu'à m'aller faire broyer sur le chemin de fer de Saint-Germain ou de Versailles... mais alors je vas aller prendre une place de wagon pour me faire mutiler par la vapeur ! ça me coûtera vingt sous, j'y cours\*.

NINIE, le retenant.

La belle avance !

JOB.

Mais on m'escroque douze cents livres de rentes ! toutes les jouissances de la vie ! Ah ! vengeance ! Ninie, vous voyez un homme qui va dévorer un autre homme. Où est Pierre, que je le dévore ! que je le déchire en lambeaux !... (*Jetant un grand cri.*) Oh !...

NINIE.

Quoi ?

JOB.

Oh ! oh ! oh ! (*Il part d'un éclat de rire.*) Ah ! ah ! ah !

NINIE.

Ah ! mon Dieu ! il m'effraie.

\* Ninie, Job.



JOB.

Ninie, pour la première fois de ma vie, j'ai une idée! une idée gigantesque!

NINIE.

Job, prenez garde de faire des bêtises.

JOB.

Non, non, c'est plein d'esprit! Ninie, le temps presse... permettez-moi de ne pas vous en dire davantage... Sachez seulement que je rempoignerai l'héritage de mes ancêtres, et que, pour vous posséder, je renverserai tous les obstacles. Adieu!

## SCÈNE VIII.

NINIE, LAMBERT, JOB.

Job, en sortant avec vivacité, se rencontre encore avec Lambert, qui, cette fois, le saisit au collet et ne le lâche pas.

JOB.

Gare!

LAMBERT, *le secouant.*

Gueusard!... Pour le coup, c'en est trop! coquin! brutal!

JOB, *se débattant.*

Gros homme, lâchez-moi! je ne vous connais pas, lâchez-moi!

LAMBERT.

Te lâcher! Tu vas recevoir une râclée épouvantable.

JOB, *même jeu.*

Une râclée!... Je n'ai pas le temps!...

NINIE.

Une dispute!... une bataille!

LAMBERT.

Ah! brigand, tu me démolis depuis ce matin, et tu crois que ça se passera ainsi!

JOB, *criant.*

Mais vous voulez donc que je vous passe la jambe, et que je vous *assoie* sur votr' *mossieu*?

LAMBERT.

Toi, gamin, toi!

JOB.

Moi, vieux poussif, moi.

NINIE, *cherchant à les séparer.*

Job!... monsieur Lambert!

JOB, *tenu tout-à-coup en respect par ce nom.*

Hein?... Lambert! lui!... vous êtes le Lambert! c'est lui le Lambert!...

LAMBERT, *qui a lâché Job.*

Ah! je suis poussif!... Ah! tu veux m'assoier sur mon...  
JOB\*, *allant à lui, casquette basse.*

Arrêtez!... ne vous enlevez pas... du moment que vous vous appelez Lambert, je vous fais *escuse*, et réparation!... et si quelqu'un ose toucher à un seul de vos vieux cheveux, il aura affaire à moi.

Il lui tire les cheveux.

\* Lambert, Ninie, Job.

\*\* Lambert, Job, Ninie

LAMBERT, *se dégageant.*

Aie!... ah ça! qu'est-ce qu'il a à présent?

JOB.

Il a... que je... que vous... mais non... on ne me croirait pas!... j'aime mieux poursuivre mon idée... on a des amis à l'imprimerie... (*allant prendre la main de Lambert*) monsieur Lambert.

Respec, amitié, honneur!

Reconnaissance, mystère, honneur!

(*Bas à Ninie.*) Chût! pas un mot, ou tout manquerait.

AIR : *Souvenirs de Vienne* (Strauss).

Ça march'ra bien!

LAMBERT et NINIE.

J' n'y comprends rien!

JOB, *à Ninie.*

Espère en moi!

NINIE.

J'espère en toi!

JOB.

Attends-moi là!

NINIE.

J' t'attendrai là!...

JOB, *à tous deux.*

Jusqu'au revoir!...

LAMBERT.

Adieu, bonsoir!

JOB.

Et si, bientôt, par ma malice,

Je peux rentrer dans mes pouvoirs,

O ma Ninie! à ton service

T'auras des nègres blancs et noirs.

REPRISE.

Ça march'ra bien, etc.

*Job sort vivement.*

## SCÈNE IX.

NINIE, LAMBERT, puis POCHARD.

LAMBERT, *à Ninie.*

Mais fallait donc me dire que c't'imbécile-là était fou!

NINIE.

Je le crains... pauvre garçon, il est bien à plaindre. (*A part.*) Je ne sais rien, et il m'a dit de me taire; attendons\*.

POCHARD, *arrivant par le fond.*

Ah! te voilà, Lambert! bravo!... j'ai donné lâbas les noms et pronomes des futurs époux... et Pierre, mon gendre, où est-il?

LAMBERT.

Je croyais le trouver ici.

POCHARD.

Il ne tardera pas... quand il s'agit de s'amuser, il n'est jamais en retard... Ah! Lambert, le beau jour que le jour d'aujourd'hui!... Ninie, sois donc plus joviale, ma fille... en devenant la femme de Pierre, ton existence va-t-être une ribambelle de jours heureux.

NINIE.

Vous savez bien, mon papa...

POCHARD.

Je sais, mademoiselle... je sais que je sais mieux

\* Ninie, Pochard, Lambert.



que vous ce qui te convient... le mari que je te donne est un vrai cadeau. (*On entend chanter Pierre.*) Silence ! voilà l'oiseau !

SCENE X.

POCHARD, NINIE, PIERRE, LAMBERT.

PIERRE, *entrant vivement et en grande toilette.*

C'est moi, me v'là... gare devant ! gare dessous ! (*A Ninie.*) Bonjour, ma chère ! bonjour, beau-père ! bonjour, Lambert !... que dites-vous de la tenue ?

AIR : *Galopade de la pauvre miss Emma.*

Flamboyard

Et fadard !

Rien qu'au premier regard,

A ma mine

On devine

Que je suis un richard !

Vite, allons, qu'on s'efface,

Voilà monsieur qui passe ;

Je fascine les yeux,

Par mon genre mousseux !

O Ninie, ô ma toute belle !

Pourrais-tu bien me résister encor !

Gentille tourterelle,

La clef des cœurs, c'est la clef d'or !

Flamboyard

Et fadard ! etc., etc.

LAMBERT.

Ça, c'est vrai que t'as là un fameux habit.

PIERRE.

Et des gants serin, Pochard, et des gants serin !

POCHARD.

Les gants serin te vont à ravir.

PIERRE.

Pas vrai?... genre Longchamps... jeune lion... première qualité ! (*Il met son chapeau sur l'oreille.*) Les pouces dans les étourneures du gilet... la tête penchée... de la souplesse dans les jointures, et allez donc !

NINIE, *à demi-voix.*

Quel fat ça fait !

PIERRE.

Que dit ma charmante future ?

POCHARD, *faisant signe à Ninie de se taire.*

Elle dit que ton pantalon est très-bien fait...

Sais-tu que t'es brillant comme un soleil ?

PIERRE, *se donnant des grâces.*

Eh ben ! Pochard, pas plus fier pour ça... ma fortune, voyez-vous, c'est comme si que j'avais rien ; ce que j'ambitionne avant tout, c'est la possession de votre progéniture, de votre Ninie d'amour !... Ah ! Ninie, que je soye seulement huit jours votr' époux, et vous m'en direz des nouvelles.

POCHARD.

Tu le seras, Pierre, tu le seras...

NINIE, *à part.*

Faudra voir...

POCHARD.

Je suis en règle avec la *mairerie*... le temps de publier les bans, et crac...

PIERRE.

Et crac... vous me comblez de joie... le plus tôt possible sera encore trop tard... et j'espère bien que le père Lambert, ce roulier agréable, sera de la noce...

LAMBERT.

Ça n'est pas de refus... Mais parlons raison, garçon. Je suis allé chez l'homme d'affaires, lui faire part de ma découverte... Il est prêt à compter les noyaux... de ton côté, tu as la chose en question ?...

PIERRE.

Quoi ?... ah ! la croix... pardine !... cette relique précieuse était serrée dans ma pailasse, de peur de larcin.

Il cherche dans son gilet.

NINIE, *à part.*

Oh ! le menteur !... Et Job, que va-t-il faire ?... pourquoi ne vient-il pas ?

PIERRE, *tirant de son sein la croix attachée à un petit cordon.*

Tenez, la voici... regardez !

LAMBERT.

C'est bien ça... et les chiffres, 8, 32, 44... ce sont bien les chiffres du testament.

POCHARD.

Quel beau terne pour la loterie !... quel malheur qu'elle soye abolie !...

LAMBERT.

Allons ! je ne doute plus de ton *édentité*... tu es bien le Pierre que je cherche.

POCHARD.

Ça va tout seul... ce cher ami !

Il prend la main de Pierre.

PIERRE.

Oui... oui... ça va tout seul... mais il est bien-tôt temps de prendre notre vol vers les boulevards... le spectacle nous réclame.

POCHARD.

Le temps de mettre un habit et un faux col... et je suis à vous.

LAMBERT.

Allons !... va pour le spectacle !

PIERRE, *à part.*

Je triomphe ! Ninie est à moi !

SCÈNE XI.

NINIE, POCHARD, JOB, PIERRE, LAMBERT.

JOB, *entrant vivement, et tenant une affiche dans la main. Criant.*

Pierre ! Pierre... où est Pierre ?... Ah ! ben ! en v'là une histoire !

PIERRE, *qui cherche à n'être pas vu.*

Ciel ! Job !

LAMBERT.

Mon imbécile...



JOB.

Pardon, *excuse*... vous n'avez pas vu Pierre, par hasard ?

POCHARD.

Eh ben ! qu'est-ce que tu lui veux à Pierre ? le v'là.

JOB, *examinant Pierre*.

Ça ?... lui... ma foi, oui... Tiens ! cré coquin, comme te v'là ficelé !

PIERRE, *embarrassé*.

Tu trouves ?... oui, c'est un habillement que je me suis donné... faut bien se soigner un peu... on se néglige, et on a tort.

NINIE, *regardant Job avec inquiétude ; à part*.

Quelle est son intention ?

JOB.

Queu chic ! t'as l'air d'un prince espagnol ! ha ! ça, ce que je soupçonne est donc vrai ?... D'après ce que je vois, tu sais donc déjà que t'es riche ?

POCHARD.

Oui, oui, nous le savons... si c'est pour ça que tu t'es essoufflé, t'as tort... Pierre hérite d'un héritage, et voilà... mais, mes enfans, préparons-nous à sortir.

PIERRE, *à Job*.

Je te remercie, Job, de tes félicitations ; mais j'ai pas le temps de causer ; tu l'entends, nous allons sortir.

JOB.

Mais j'en reviens pas... comment que vous *sachez* la chose, avant que l'affiche soye parue et plaquée ?

LAMBERT.

L'affiche !... mais, nigaudinos, puisque tu l'as déjà placardée ce matin, et que c'est moi qui l'avais commandée... c'est pourquoi il sait à c't'heure de quoi y retourne, et qu'il est à la tête de douze cents livres de rentes.

PIERRE.

Voilà le récit ; maintenant filons.

JOB, *les ramenant en scène*.

Douze cents livres de rentes !... qu'est-ce que vous divagez là... Ah ben ! oui... vous n'y êtes pas ! On vient de me lire l'affiche à la boutique... il s'agit d'un million !

PIERRE, POCHARD et LAMBERT.

Un million !

JOB.

Mais oui !... c'est pas votr' affiche ça ? c'est pas vous qui l'avez fait faire, puisque c'est un Anglais, un gros Anglais, lord Gosmann... qui cherche un petit Angliche qu'il avait mis aux Enfants-Trouvés, sous le nom de Pierre !

PIERRE, *dans la plus grande agitation*.

Sous le nom de Pierre ?... un petit Angliche ! un million !... attendez donc !

Il arrache des mains de Job l'affiche, qu'il parcourt avidement.

NINIE, *à part*.

J'y suis...

POCHARD.

J'y comprends rien !

PIERRE, *très-fortement, lisant l'affiche*.

Ah ! mon Dieu !

LAMBERT.

Qu'est-ce que lui prend ?

PIERRE, *de même*.

Ah ! mon Dieu !

POCHARD.

Qu'est-ce que c'est ?

PIERRE.

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que je vois ?... un signe sur l'épaule !... aux Enfants-Trouvés !... et il s'appelle Pierre !... Ah ! mes amis... soutenez-moi, je m'évanouis !

JOB, *le soutenant*.

Il tourne à la carpe.

LAMBERT et POCHARD.

Mais quoi qu'il y a donc ?

PIERRE.

Mes amis, apprenez que cet enfant... ce petit goddem, qu'on cherche, et qui répond au nom de Pierre, avec une cerise anglaise sur l'épaule gauche...

POCHARD.

Eh ben !...

PIERRE.

Eh ben ! c'est moi !

POCHARD.

Toi ?

LAMBERT.

Lui ?

PIERRE.

Moi ?

POCHARD.

Encore toi ?

LAMBERT.

Toujours toi ?

NINIE.

Mais vous êtes donc le fils de tout le monde ?

PIERRE, *dans l'ivresse*.

Un million !... je suis millionnaire !

LAMBERT.

Ah ça ! ah ça !... est-ce que tu nous prends pour des oies ?... Et mon Pierre à moi !... et cette croix d'argent ?...

PIERRE.

Vous allez tout savoir, père Lambert... votre Pierre à vous, c'est pas moi... le v'là votr' Pierre... c'est Job, Pierre Job !... le Job ci-inclus !

JOB, *parodiant Pierre*.

Moi !... ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !... je m'évanouis !



POCHARD.

Job?

PIERRE, *rendant la croix à Job.*

Lui-même... la croix d'argent est à lui; je la lui restitue... tout ce que j'en ai fait, c'était histoire de rire, et de batifoler.

POCHARD.

Job aurait douze cents livres de rentes!...

JOB.

J'aurais douze cents livres de rentes!...

PIERRE.

Il a le droit de les avoir, du moment que je suis mionnaire, et que je descends d'un mylord anglais; car l'affiche est précise... c'est bien moi qui suis l'Angliche!... ô fortunés!

LAMBERT, à Pierre.

Ainsi donc, tu m'avais mis dedans?

PIERRE.

Je vous avais mis dedans!

NINIE.

Ce pauvre Job... quel bonheur!

JOB.

Il n'y a plus de pauvre Job, Ninie, il n'y a plus qu'un rentier qui vous idole et qui demande ostensiblement votre main à votre père.

PIERRE, *repoussant Job et prenant sa place*.\*.

Minute, mon bon homme, minute... Ninie est à moi, je ne la lâche pas; j'en veux faire une mylady... Elle portera des spencers de satin rose et des brodequins de satin vert.

POCHARD.

Comment?... malgré ton immense fortune?

PIERRE.

Malgré mon immense fortune!

JOB, *même jeu que Pierre* \*\*.

Mais si Ninie aime mieux douze cents livres de rentes qu'un million...

POCHARD \*\*\*.

Je voudrais bien voir ça... n'est-ce pas, ma fille, que t'aimes mieux le million?

Ninie fait signe que non.

PIERRE.

Comment, Ninie, quand je dépose à vos pieds...

JOB, à voix haute.

La chatte!

PIERRE.

Quand je veux vous faire rouler sur des écus...

JOB.

Imaginaires...

LAMBERT et POCHARD.

Qu'est-ce que ça veut dire?

PIERRE.

Comment?... mais cette affiche?

\* Ninie, Pochard, Pierre, Job, Lambert.

\*\* Ninie, Pochard, Job, Pierre, Lambert.

\*\*\* Pochard, Ninie, Pierre, Job, Lambert.

JOB.

Cette affiche?... histoire de rire et de batifoler.

PIERRE.

Qu'entends-je?

JOB.

Tu n'as donc pas remarqué la date de cette fameuse affiche?

PIERRE\*.

La date? (*Lisant.*) «Premier avril!» (*A part.*) C'était un poisson, me v'là sur le gril... tâchons de nous retourner.

JOB.

Eh ben! qu'en dis-tu?

POCHARD et LAMBERT.

Oui, qu'en dis-tu?

PIERRE, *d'un ton assuré.*

Je dis que j'ai eu ben de la peine à vous faire comprendre la farce que je vous jouais, qu'il a fallu vous mettre le nez dessus.

TOUS.

C'était une farce!

PIERRE.

Vous l'avez tous joliment gobé... hein!... Et ce Job qui s'imaginait m'avoir fait avaler un canard avec sa bête d'affiche... comme si on pouvait me monter des couleurs, à moi!

LAMBERT.

Oui, mais dis donc, dis donc...

Air du Baiser au porteur.

Tu me pariais d'empocher la pécune,  
Et je trouv' ça par trop fort de café...

PIERRE.

J'aurais à Job, rendu tout' sa fortune  
Quand par l'hymen j'aurais été coiffé!  
Quand de son myrt' l'amour m'aurait coiffé!  
A lui l'magot; mais trêve d'épigrammes!  
Avoir Ninie, était l'vœu de mon cœur:  
Je sais la chos' de rire avec les femmes,  
Je n'sais pas cell' de rire avec l'honneur!  
On peut tout fair' par amour pour les femmes,  
En exceptant c' qui peut blesser l'honneur!

POCHARD, *d'un ton solennel.*

Ninie, je n'ai jamais voulu contrarier tes inclinations... Tu aimes Job... eh bien! épouse ce bon Job, qui a toujours été mon préféré.

JOB, à Pochard.

C'est pas trop mal vous en tirer.

LAMBERT, à Job.

Et ce maladroît-là qui me bousculait toujours quand je cherchais à l'enrichir!

JOB, à Pierre.

Allons, touche là, je ne t'en veux plus... à preuve que je te fais mon garçon d'honneur, et que tu t'assoyeras au repas de noce!

PIERRE.

Accepté... Ah bah! parce qu'on perd une femme, c'est pas une raison pour perdre la boule... Je

\* Pochard, Ninie, Job, Pierre, Lambert.



chanterai des bêtises au dessert et j'ôterai la jarretière de la mariée.

CHOEUR.

AIR: *Nous avons-t'y bu !* (Bérat.)

Chassons les ennuis,

Demeurons unis.

Plus d' peine

Ni de haine !

Demeurons unis,

Oui, toujours amis,

Narguons les soucis.

JOB, au Public.

AIR des *Anguilles* (Masaniello).

A présent que me voilà riche,

Je ne veux plus être afficheur ;

Cependant il est une affiche

Que j' coll'rai toujours de bon cœur...

(*Parlé.*) Cette affiche, la voici : « Avis au public : Les personnes qui ont perdu leur bonne humeur et leur gaieté sont invitées à se présenter au théâtre des Folies, où ils les retrouveront, moyennant récompense honnête. »

PIERRE.

*Suite de l'air.*

Quant au prix de la récompense,

Il n'est pas ruineux pour vous ;

Chacun, ici, sait à l'avance

Comment on s'acquitte envers nous.

ENSEMBLE.

Quelques braves pour récompense,

Et vous s'rez quittes envers nous.

REPRISE DU CHOEUR.

Demeurons unis, etc.

FIN.



# SI NOS FEMMES SAVAIENT !

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. AUGUSTE LEFRANC ET MARVILLE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,  
le 21 décembre 1840.

## DISTRIBUTION :

TAVERNY.....	M. LIONEL.
BUSSIÈRES.....	M. DUSSERT.
M <sup>me</sup> TAVERNY.....	M <sup>me</sup> BRESSANT.
M <sup>me</sup> BUSSIÈRES.....	M <sup>lle</sup> OLIVIER.
M <sup>me</sup> NICOLLE.....	M <sup>lle</sup> ALICE OZY.

La scène se passe à Luneville.

Le théâtre représente une salle d'auberge. Porte principale au fond. Au premier plan, portes latérales ; celle de gauche, surmontée d'un n° 4, conduisant à la chambre de M<sup>me</sup> Taverny ; celle de droite, surmontée d'un n° 2, à celle de M<sup>me</sup> Bussièrès. De chaque côté, une fenêtre laissant voir l'intérieur des chambres et ouvrant sur l'avant-scène. A droite, au second plan, une table et un fauteuil.

## SCÈNE I.

M<sup>me</sup> NICOLLE, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Par ici, Madame, par ici.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Je désirerais un logement retiré et fort simple, s'il était possible.

M<sup>me</sup> NICOLLE, à part.

L'air mélancolique, la figure en deuil... je vois ce qu'il lui faut. (Haut, montrant la chambre de droite.) Le n° 2 vous convient parfaitement, Madame.

A la de Prévile.

D'abord, une clarté très douce,

Jamais un rayon de soleil :

On voit la cour où l'herbe pousse,

Puis un vieux mur qui n'a pas son pareil.

Dans ce local pas un bruit qui vous blesse,

D'un jeune oiseau pas même le soupir

A la rigueur, et si ça fait plaisir,

On peut y mourir de tristesse.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est bien.

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> NICOLLE, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> TAVERNY, d'un ton délibéré.

C'est à l'hôtesse du *Lion-d'Or* que je parle ?

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre ; le premier tient la gauche du spectateur. Les changements sont indiqués par des notes.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Au Lion-d'Or lui-même, Madame.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part, voyant M<sup>me</sup> Taverny.

Ma compagne de voyage, ah ! tant mieux !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Je suis à Luneville pour quelques jours, votre hôtel est à proximité du camp, je l'ai choisi de préférence. Serais-je seule, de ce côté ?

M<sup>me</sup> NICOLLE, montrant M<sup>me</sup> Bussièrès.

Avec Madame.

M<sup>me</sup> TAVERNY, saluant M<sup>me</sup> Bussièrès.

Oh ! mais je connais déjà Madame, et voilà qui me décide tout-à-fait : où est ma chambre ?

M<sup>me</sup> NICOLLE, montrant la chambre de gauche.

Le n° 4, vue magnifique sur le champ d'exercice.

Même air.

Au point du jour les manœuvres commencent,

Feux de deux rangs et feux de peloton ;

De tous côtés les régimens s'avancent,

Le tambour bat, l'on entend le canon.

On crie, on court, c'est un bruit diabolique,

C'est un vacarme à briser le tympan ;

Et vous serez là dans votre élément.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Pour peu que j'aime la musique.

Allons... cela suffit. Vous ne voyez que peu de monde ?

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Oh ! mon hôtel est un des mieux achalandés de Luneville, surtout depuis que le camp y est établi : les curieux y abondent et les curieuses aussi... mais soyez tranquille, ce corps de logis est spécialement consacré aux curieuses...



c'est M. Nicolle, mon mari, qui l'a voulu ainsi à cause des mœurs... il est très vétilleux sur les mœurs, mon mari, et si j'admettais jamais de ce côté le moindre brin d'homme...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Eh bien ?

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Oh ! je serais sûre de mon affaire... il me battrait.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Est-il possible !

M<sup>me</sup> NICOLLE.

C'est son idée, à c't'homme, je respecte son opinion.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Pauvre enfant !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Allons, l'hôtesse, faites vite préparer nos appartemens.

M<sup>me</sup> NICOLLE, en sortant.

Oh ! c'est l'affaire d'une minute.

(Elle sort par la gauche.)

### SCÈNE III.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> TAVERNY, après une pause.

Tenez, Madame, je ne sais si cela vous fait le même effet qu'à moi... mais je me trouve fort heureuse de me rencontrer avec vous dans le même hôtel : une sorte de sympathie nous avait déjà rapprochées le long de la route, et le hasard, vous le voyez, semble encore mettre une secrète intention à nous réunir.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES

Mon Dieu, Madame, ce que vous venez de dire, je le pensais... je n'aurais pourtant pas osé...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Est-ce que je vous fais peur ? vous me trouvez un peu vive, un peu évaporée, n'est-ce pas ? rassurez-vous, je n'en suis pas moins une bonne et honnête femme... Honnête, vous le saurez quand vous me connaîtrez mieux... bonne, ayez seulement besoin de moi et vous en jugerez.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Tant de franchise...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Je n'en suis pas plus heureuse pour cela, allez... on ne le croirait pas à mon air, parce que je me possède, je m'étourdis... je suis pourtant une femme bien à plaindre !.. vous allez en juger... Il y a trois ans, j'épousai un jeune homme charmant, que j'aimais... comme on aime les jeunes gens charmans.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Vous êtes mariée ?..

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Hélas ! oui, Madame, mariée avec le meilleur des hommes, doux, affable, prévenant, enfin tout ce qu'il y a de mieux.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est comme moi.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ah ! ah ! il n'avait qu'un défaut, mon mari... il était officier de lanciers.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

De lanciers !

M<sup>me</sup> TAVERNY, avec un soupir.

De lanciers.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comme le mien.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Tiens ! tiens ! tiens !.. Et il y a deux mois, au moment où nous étions tranquillement, en garnison à Paris, il reçut l'ordre de partir avec son régiment pour le camp de Lunéville.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comme le mien.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Vous allez voir que nous sommes du même escadron... Je voulais le suivre, impossible de l'y faire consentir.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Sous prétexte que le climat de Lunéville ne vous valait rien.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Il paraît qu'il est très malsain, le climat de Lunéville... pour les femmes mariées... enfin j'eus la faiblesse de lui céder ; c'est une grande faute.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

A qui le dites-vous ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Une femme ne devrait jamais...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Céder, n'est-ce pas ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Non ; quitter son mari, c'est trop grave. Après son départ, je demeurai dans ma famille, nous nous écrivions d'abord très souvent.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Tous les jours.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Puis l'empressement de mon mari diminua.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Alors, toutes les semaines.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Quelquefois même...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, vivement.

Je vous comprends... continuez.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Bientôt, des bruits étranges arrivèrent jusqu'à moi.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Un ami intime de votre mari vous assura que étiez oubliée.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Oubliée... oh ! mieux que cela.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Avec les hommes, il faut s'attendre à tout... aussi, ces bruits ayant pris une certaine consistance, je ne fus plus maîtresse de moi... le dépit... la colère...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

La jalousie...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Vous croyez qu'il y avait aussi de la... au fait, c'est bien possible... enfin, je résolus de venir mystérieusement dans cette ville, d'y surprendre mon mari et d'acquiescer par moi-même la preuve de sa perfidie pour en mourir.



M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est comme moi.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ou de l'injustice de mes soupçons pour retrouver le bonheur.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Absolument comme moi.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Quoi, vraiment... vous aussi, vous auriez à redouter, et c'est pour le même motif... quand je vous disais qu'il y avait de la sympathie.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Hélas ! oui, et pourtant à peine arrivée ici, l'inconséquence d'une pareille démarche m'a effrayée, et je ne sais même encore si je dois.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

A présent que nous sommes en force, à présent que nous sommes deux, y songez-vous ?.. non... non... achevons ce que nous avons commencé. Grâce à notre incognito, aux intelligences que nous pourrions établir, nous saurons bientôt la vérité, et si en effet, nous sommes trahies...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Que ferons-nous ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ce que nous ferons !.. je n'en sais rien, mais nous nous inspirerons de la circonstance.

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> NICOLLE, M<sup>me</sup> BUS-  
SIÈRES.M<sup>me</sup> NICOLLE.

Vos logemens sont prêts, Mesdames, et vous pouvez en disposer, Ah ! j'oubliais de vous dire : chacune de vos chambres a une seconde porte de sortie sur la petite cour.

M<sup>me</sup> TAVERNY.Fort bien. (A M<sup>me</sup> Bussièrès.) Quittons ces habits de voyage et retrouvons-nous tout à l'heure pour arrêter définitivement notre plan de campagne.M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Je compte sur votre imagination.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Et moi sur votre alliance.

(Elles rentrent chacune dans sa chambre, M<sup>me</sup> Bussièrès, à droite, et M<sup>me</sup> Taverny, à gauche.)

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> NICOLLE, puis TAVERNY.M<sup>me</sup> NICOLLE.

Deux chambres de louées, et quelles chambres... de vrais trons... voilà de la bonne humeur pour mon mari quand il rentrera. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? un homme de ce côté, et un militaire encore... ce qui compte pour deux... heureusement que M. Nicolle est sorti pour toute la journée... sans cela.

TAVERNY, entrant.

Si je m'oriente bien, c'est là.

(Il montre la chambre où est entrée M<sup>me</sup> Bussièrès.)M<sup>me</sup> NICOLLE.

Comment ! c'est vous, M. Taverny, un locataire... vous savez bien qu'il est défendu...

TAVERNY.

Oui, quand M. Nicolle est là, mais en son absence, sa jolie ménagère est plus indulgente, n'est-ce pas, charmante hôtesse ?

(Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Monsieur ! (A part.) Il a une manière de vous désarmer. (Haut.) Mais encore, que venez-vous faire par ici ?

TAVERNY.

D'abord, je venais vous embrasser, et puis je cherchais un endroit solitaire pour rédiger un rapport important, et comme ce corps de logis n'est point habité.

M<sup>me</sup> NICOLLE, à part.

Gardons-nous de le désabuser. (Haut.) Mais vous n'avez rien ici de ce qu'il faut pour écrire.

TAVERNY.

Au contraire ; voici une table, et ce portefeuille contient ce qui m'est nécessaire.

M<sup>me</sup> NICOLLE, à part.

Au fait, si je persistais, ça ne servirait qu'à redoubler ses soupçons... et puis mon mari ne rentrera que ce soir.

TAVERNY, qui s'est assis devant la table et a tiré des papiers de son portefeuille.

Là, me voilà comme un prince.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Au moins, promettez-moi d'avoir bientôt fini.

TAVERNY.

Un quart-d'heure... rien qu'un quart-d'heure.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Si vous saviez à quoi je m'expose pour vous !..

TAVERNY.

Tu t'exposes à être réembrassée, voilà tout.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Oh ! si ce n'était que ça !

TAVERNY.

Et si tu y ajoutes un mot.

(Il fait mine de se lever.)

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Au revoir, M. Taverny, dans un quart-d'heure.

## SCÈNE VI.

TAVERNY, seul.

(Quand M<sup>me</sup> Nicolle est sortie, il se lève et va à la porte de la chambre de droite.)

Voyons si je me suis trompé. (Il regarde à travers la serrure.) Non, c'est elle, la jolie voyageuse que j'ai vue tout à l'heure traverser la cour... Allons, morbleu ! du courage ! de l'audace ! il s'agit aujourd'hui de marcher sur les traces de l'ami Bussièrès : Bussièrès, ce fat qui n'admet que ses bonnes fortunes et me chicane sur les miennes... sur les miennes, c'est à-dire sur celles dont je me vante pour être au niveau de ces messieurs de la garnison. Au fait, pourquoi ne pas faire comme eux ?.. je ne dirai pas : parce que je suis marié... ils le sont tous... Eh ! mon Dieu ! si je voulais, je pourrais comme un autre... eh bien ! oui, je veux... je prétends montrer aujourd'hui, à Bussièrès, qu'on est capable comme lui de



mener une aventure à fin ; et puis au fait, cela me procurera de nouvelles sensations... Voyons, une inconnue qui voyage seule, de la beauté, de la jeunesse, de la tournure... c'est plus qu'il n'en faut pour faire ses premières armes.

## SCÈNE VII.

BUSSIÈRES, TAVERNY.

BUSSIÈRES, à part, sans voir Taverny.

D'après mes calculs, c'est là (il indique la chambre de gauche.) que doit habiter la ravissante créature que je viens d'apercevoir à sa fenêtre. (Apercevant Taverny.) Eh ! bonjour, lieutenant.

TAVERNY.

Eh ! bonjour, capitaine... à quelle heureuse circonstance dois-je le plaisir ?

BUSSIÈRES.

A la plus simple... je viens demeurer dans cet hôtel.

TAVERNY, à part.

C'est un prétexte, il l'aura vu.

BUSSIÈRES.

Mais vous-même, que faites-vous donc dans cette salle ?

TAVERNY, se remettant à la table.

Je termine un rapport que je dois porter immédiatement chez le général.

BUSSIÈRES, à part.

C'est une ruse, il connaît le voisinage. (Haut.) J'ai justement affaire par-là, nous irons ensemble.

TAVERNY, à part.

Que le diable l'emporte !.. je n'ai plus qu'un moyen. Essayons.

(Il prend une feuille de papier et écrit un billet.)

BUSSIÈRES.

Et comment vont les amours, lieutenant ?

TAVERNY.

Ça boulotte, ça boulotte... et vous ?

BUSSIÈRES.

Oh ! moi, ça foisonne, ça foisonne... en ce moment même j'ai encore quelque chose de nouveau en vue.

(Il regarde à travers la serrure de la chambre de gauche et glisse un billet sous la porte.)

TAVERNY, même jeu.

C'est comme moi.

BUSSIÈRES, à part.

Ce pauvre Taverny ! on le joue par dessous jambes.

TAVERNY, à part.

Ce brave Bussièrés ! il n'est pas si fort que je croyais.

BUSSIÈRES.

Mais dites donc, lieutenant, si votre femme savait...

TAVERNY.

Ne m'en parlez pas... à propos, et la vôtre, si elle pouvait se douter ?..

BUSSIÈRES, jouant l'indifférence.

Oh ! moi, (A part.) je n'ose pas y penser. Mais vous avez, je suppose, terminé votre travail. (A part.) Si je le laisse dans cette salle, il l'empêchera de sortir. (Haut.) Allons-nous chez le général ?

TAVERNY.

Je suis tout à vous,

Air : C'est mieux, ce propos évangé. (LE FIN MOT.)

Pour faire une assez longue course,  
Quel bonheur d'avoir un ami !

BUSSIÈRES.

Un compagnon, quelle ressource,  
Quand de la marche on craint l'ennui !

TAVERNY, à part.

Je m'esquive, sans qu'il sans doute,  
Au milieu de notre trajet.

BUSSIÈRES, à part.

J'espère le laisser en route  
Pour courir jusqu'à la forêt.

ENSEMBLE.

Pour faire une assez longue course, etc.

(Ils sortent bras dessus, bras dessous.)

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, sortant timidement de sa chambre, et tenant à la main le billet de Taverny : elle traverse le théâtre en tremblant et va frapper à la porte de M<sup>me</sup> Taverny à gauche.  
Ouvrez, c'est moi !..

M<sup>me</sup> TAVERNY, dans un costume à peu près semblable à celui de M<sup>me</sup> Bussièrés.

Mon aimable compagne ! Ah ! mon Dieu ! quel air de tristesse ! \*

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Ce n'est pas sans motif, j'avais bien raison de me repentir de ma folle entreprise.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Qu'y a-t-il, bon Dieu ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

A peine ici depuis deux heures, croiriez-vous que j'ai déjà reçu... ah !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Quoi donc ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Une déclaration.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Voilà tout ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Eh bien ! par exemple !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Il n'y a pas de quoi s'épouvanter. Moi, qui vous parle, j'en ai reçu plus de cinquante, et tout à l'heure encore...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

J'ai eu le même avantage que vous.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Est-il possible !.. Eh bien ! vous ne sauriez croire comme ce billet m'a saisie.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ah ! l'on vous a écrit ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Oui, et à vous ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

A moi aussi... Avez-vous là votre billet ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Certainement... Je finissais ma toilette, je jette machinalement un coup d'œil vers la porte



de ma chambre, et j'aperçois ce chiffon. Je ne sors... une idée ! votre mari ne m'a jamais vue, le mien ne vous connaît point, et... c'est bien audacieux, mais...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Quelque chose comme la curiosité.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Je le ramasse, je l'ouvre, et je lis...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ce qu'il y a dans celui-ci. Ces pétitions-là se ressemblent toutes.

(Elle remet son billet à M<sup>me</sup> Bussièrès.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Mais c'est une horreur !

AIR :

Il me demande un rendez-vous.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Il me demande un tête à tête

Dans la forêt, loin des jaloux.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Moi, dans cette salle, en cachette.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

C'est dans une heure qu'il m'attend.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est à la nuit qu'il me menace.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Le mien a plus d'empressement,

Mais le vôtre a bien plus d'audace.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, après avoir jeté les yeux sur le billet de M<sup>me</sup> Taverny.

Ah ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Qu'est-ce encore ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

L'écriture de mon mari !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Vous êtes sûre ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Que trop... le traître !

(Les deux billets lui échappent des mains.)

M<sup>me</sup> TAVERNY, les ramassant.

Prenez donc garde ! il ne faut pas pour cela... Ciel ! que vois-je ? O comble de perfidie ! votre billet est de mon époux !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Que dites-vous ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

La vérité. (Se promenant à grands pas.) Ah ! quelque fermeté de caractère qu'on possède, on ne peut s'empêcher de ressentir un coup... Lui que j'aimais tant ! c'est infâme !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, l'imitant.

Lui qui devait m'adorer toujours... C'est affreux !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Oh ! mais, nous nous vengerons !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est cela, vengeons-nous !... Mais comment ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ah ! oui, comment ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

C'est donc difficile, de se venger ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Je crois bien ! surtout, quand on veut s'interdire certains moyens...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, naïvement.

Quel dommage !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

C'est égal, nous chercherons, nous trouverons...

rons... une idée ! votre mari ne m'a jamais vue, le mien ne vous connaît point, et... c'est bien audacieux, mais...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

N'importe ! allez toujours.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Voyez-vous ça... elle, si timide tout à l'heure. Ce que c'est que d'être vindicative !.. Eh bien ! le sort en est jeté !.. D'ailleurs, ils l'auront voulu !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Eh bien ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Eh bien ! j'irai au rendez-vous.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Vous oseriez ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Et vous, soyez au vôtre.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Oh ! non, par exemple !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

C'est le seul moyen de nous venger honnêtement.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Honnêtement ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Fiez-vous à moi... j'ai mon projet. Pendant que je vais aller joindre votre mari, attendez ici le mien.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Moi ? mais je n'oserai jamais...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Soyez donc tranquille ! D'ailleurs, je reviens tout de suite pour vous assister... Je serai ici avant lui.\*

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Mais encore...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

L'heure presse... Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage... Je vais passer par ma chambre, prendre mon châle et mon chapeau. Courage et bon espoir !

(Elle sort par la gauche.)

~~~~~

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, seule.

Je ne comprends rien à son projet. Comment, elle veut que je reçoive... C'est égal, j'ai confiance... elle a un petit air délibéré qui me transporte... Montrons-nous, à notre tour... oui, mais c'est que dans un moment, elle sera seule, toute seule avec mon mari, à l'entrée d'un bois... Elle est jolie, cette dame... plus jolie que moi... Et M. Bussièrès est si entreprenant ! pourvu encore que... l'autre n'aille pas venir avant sa femme. Mon Dieu ! comment tout cela finira-t-il ?

AIR :

Oui, d'une entrevue imprudente,

L'attente

Tourmente.

A chaque instant, la nuit augmente,

Et j'ai bien peur

D'un malheur,

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.



Inquiète,  
Je m'arrête,  
J'interprète  
Chaque bruit ;  
Le silence  
Recommence,

Et ma crainte s'enfuit.  
Car ma compagne moins timide,  
M'a promis d'être de retour  
Avant que ce mari perfide,  
Ne vienne me parler d'amour.

Mais d'une entrevue, etc.

(Apercevant Taverny.) Ah ! mon Dieu ! c'est lui !  
Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, TAVERNY.

TAVERNY, entrant.

La voilà ! Bussières ne m'a pas devancé...  
Allons, tout va bien !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

J'ai un bourdonnement dans les oreilles...  
Mon Dieu ! que c'est terrible, un rendez-vous !

TAVERNY, s'approchant.

Rien n'égale mon bonheur !.. Je vous retrouve  
enfin, ma jolie voisine ! vous avez donc eu pitié de moi ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment, Monsieur, je vous prie de vous  
persuader que je ne suis point du tout venue  
ici...

TAVERNY.

Pour moi ? mais je suis loin de le croire... et  
pourtant, s'il ne fallait que sentir vivement une  
faveur pour la mériter, je serais digne de  
celle que m'offre un heureux hasard.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

Il s'exprime très bien.

TAVERNY.

D'honneur, depuis le moment où je vous ai  
aperçue, pénétrant dans cet hôtel, un feu nou-  
veau a embrasé tout mon être, j'ai senti l'im-  
périeux besoin de vous revoir, de vous parler,  
de vous dire tout ce que je ne puis plus renfer-  
mer dans mon cœur sans mourir ! (A part.) Ce  
doit être ça ou à peu près.

(La nuit commence.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part, piteusement.

Et dire qu'en ce moment peut-être, mon ma-  
ri en dit autant à l'autre.

TAVERNY, lui prenant la main.

Eh bien ! (A part.) Elle tremble... je la fais  
trembler, c'est très drôle ! (Haut.) Et pourquoi  
cette main frémit-elle dans la mienne ? Croyez,  
charmante inconnue, que jamais je ne m'écarterai  
du respect... (Il embrasse sa main.) Du res-  
pect... (Il l'embrasse une seconde fois.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Monsieur ! (A part.) Pourvu que, là-bas, mon  
mari ne soit pas aussi respectueux que lui.

TAVERNY.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez agitée...  
Rassurez-vous, personne dans l'hôtel ne peut  
nous surprendre.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

C'est comme dans la forêt.

TAVERNY.

Personne ne peut nous entendre, quand je  
vous dit que je vous aime...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

Comme dans la forêt.

TAVERNY.

Personne ne peut nous voir, quand j'embrasse  
cette main.

(Il lui embrasse la main, M<sup>me</sup> Taverny paraît au  
fond.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comme dans la forêt. (Voyant M<sup>me</sup> Taverny.)  
Ah ! quel bonheur ! (Nuit complète.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> TAVERNY. Elle a son châle  
et son chapeau.

M<sup>me</sup> TAVERNY, qui a entendu le baiser ; à part.  
Il était temps !

(Elle se glisse dans la chambre de droite.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à Taverny.

Je crois entendre du bruit... Voyez si per-  
sonne ne vient. (Taverny va au fond. A M<sup>me</sup> Ta-  
verny, qui paraît à la fenêtre de droite.) Mon mari,  
que vous a-t-il dit ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Absolument ce que le mien vous disait.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

Je tremble !

TAVERNY, revenant à M<sup>me</sup> Bussières.\*  
Personne...

M<sup>me</sup> TAVERNY, à part.

C'est bien lui, le monstre !

TAVERNY, de même.

Nous sommes parfaitement seuls.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à M<sup>me</sup> Taverny.

Que lui dire ? (M<sup>me</sup> Taverny la souffle de la fe-  
nêtre. Haut.) C'est égal, j'ai peur, car je ne suis  
pas libre, moi, Monsieur.

TAVERNY, exalté.

Nous briserons vos fers...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, toujours soufflée.

Mais, vous-même, qui m'assure que vous n'ê-  
tes pas coupable ?.. En m'adressant des paroles  
qu'une autre seule devrait écouter peut-être.  
(Délibérément.) Seriez-vous marié, Monsieur ?

TAVERNY, à part.

Aïe ! (Haut.) Laissons de côté ces affaires de  
famille, et laissez-moi plutôt vous dire combien  
je suis heureux en ce moment... tant de grâces,  
tant d'esprit, tant de beauté...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, bas à M<sup>me</sup> Taverny.

Mon mari a dit tout cela ?

M<sup>me</sup> TAVERNY, bas à M<sup>me</sup> Bussières.

Et bien d'autres.

TAVERNY.

Mais vous ne me dites rien... Ah ! craignez  
de me réduire au désespoir ! on ne le croirait  
pas à me voir ; mais songez-y, dans la passion  
je suis terrible... (M<sup>me</sup> Bussières se tourne vers  
M<sup>me</sup> Taverny, comme pour lui demander si cela est  
vrai ; M<sup>me</sup> Taverny répond par un signe de tête très

\* Taverny, M<sup>me</sup> Bussières, M<sup>me</sup> Taverny, à la fenêtre de droite.



énergique : Non, non.) Et si vous refusez de m'écouter, maintenant, je serai capable de venir implorer mon pardon, lorsque la soirée plus avancée... (A part.) C'est un peu hardi !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, étourdimement.

Eh bien ! j'aime mieux ça !

TAVERNY, stupéfait.

Ah bah ! (A part.) Elle est à moi ! (Haut.) Oh ! bonheur ! et que vous faites bien, et que je vous paierai par un amour sans bornes de l'insigne faveur...

M<sup>me</sup> TAVERNY, brusquement, bas à M<sup>me</sup> Bussièrès.

C'est assez !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, sur le même ton.

C'est assez !

TAVERNY.

C'est assez ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Adieu, Monsieur, adieu !

TAVERNY.

Mais n'oubliez pas, à minuit... la petite porte qui donne sur la cour... entr'ouverte...

M<sup>me</sup> TAVERNY, haut.

Entr'ouverte !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, bas à M<sup>me</sup> Taverny.

Comment ?

M<sup>me</sup> TAVERNY, de même.

Chut !

(M<sup>me</sup> Taverny entre avec M<sup>me</sup> Bussièrès, dans la chambre de droite.)

## SCÈNE XII.

TAVERNY, seul, se frottant les mains.

C'est très joli, très amusant !.. Enfin, me voici donc avec une bonne fortune !

Air de Lustuerm.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !

Je deviens séducteur !

Femmes, accourez à ma voix,

J'ai l'embarras du choix.

L'une, d'un sourire,

M'agace en passant ;

Une autre soupire

En me regardant.

Je fais des prouesses,

J'ai, dans un seul jour,

Jusqu'à vingt maîtresses,

Sans avoir d'amour.

Ah ! quel plaisir ! etc.

Oh ! l'excellente figure, que celle de Bussièrès, quand il saura... Ce qu'il y a de certain, maintenant, c'est qu'il arrivera trop tard. Mais c'est lui !

## SCÈNE XIII.

TAVERNY, BUSSIÈRES, avec un falot.

BUSSIÈRES, tenant une lettre.

Y conçoit-on rien ? on m'écrit que ma femme a pris la résolution de me rejoindre ici... Le diable soit de la jalousie ! comment parer cela ? Je ne veux cependant pas céder la place au lieutenant, et si je recule, je veux qu'il recule aussi !

TAVERNY.

Vous me cherchiez, Capitaine ; mais pourquoi donc cet air soucieux ?

BUSSIÈRES.

Ce n'est rien... une contrariété...

TAVERNY, à part.

Je le gêne, évidemment, je le gêne... c'est délicieux !

BUSSIÈRES, à part.

Je trouverai bien un moyen... J'y suis. (Haut.) Et puis, il y a encore une autre cause.

TAVERNY.

Pourrait-on savoir ?..

BUSSIÈRES.

Je balance à vous instruire... je crains de voir votre physionomie se rembrunir à l'égal de la mienne.

TAVERNY, un peu inquiet.

Allez toujours.

BUSSIÈRES.

Puisque vous le voulez absolument... Vous aimez votre femme, Taverny ?

TAVERNY.

Certainement. (A part.) Ah ça ! ils se sont donné le mot pour me parler de ma femme aujourd'hui.

BUSSIÈRES.

Et elle vous le rend avec usure, j'en suis convaincu.

TAVERNY.

Je l'espère.

BUSSIÈRES.

Vous êtes trop modeste ; on vous donne en ce moment la preuve d'un attachement aussi vif que délicat.

TAVERNY.

Que voulez-vous dire ? ne plaisantons jamais avec les femmes légitimes, Capitaine.

BUSSIÈRES.

Je ne plaisante point : En bon camarade, je viens vous avertir que d'ici à une heure ou deux peut-être, votre femme respirera le même air que vous. En un mot, elle est à Lunéville, ou sur le point d'y arriver.

TAVERNY.

Sans m'en prévenir ? Mais comment pouvez-vous le savoir ?

BUSSIÈRES.

Un de mes cousins m'écrit que dernièrement, dans un salon à Paris, on parlait de ce départ assez romanesque, car on supposait que la jalousie en était le motif ; vous sentez, votre femme jalouse, c'est très flatteur pour vous, ça vous pose.

TAVERNY, troublé.

Que m'apprenez-vous là ? (A part.) Avec son caractère, ce seraient des scènes !..

BUSSIÈRES, à part.

Ma nouvelle fait sensation.

TAVERNY, à part.

Mais si je recule sans cause, mille brocards me poursuivront. Où trouver un expédient ?

BUSSIÈRES.

Eh bien ! à quoi songez-vous donc, Lieutenant ?

TAVERNY, à part, réfléchissant.

Oh ! quelle idée (Haut.) Je songe, Capitaine, à attendre ma femme de pied ferme,



BUSSIÈRES.

Ah ! (A part.) Il s'entête, je m'entêterai aussi... Mais comment donner le change à ma femme, dans le cas où une indiscretion...

TAVERNY, réfléchissant.

C'est bien cela... Je prends jusqu'à demain le nom de Bussièrès, et jusqu'à demain il me sert d'éditeur responsable.

BUSSIÈRES, réfléchissant, à part.

Eh ! parbleu... c'est tout simple : j'endosse pour cette nuit le nom de Taverny, et il me sert de manteau sans s'en douter.

TAVERNY.

Venez-vous, Capitaine ? J'ai deux mots à dire M<sup>me</sup> Nicolle.

BUSSIÈRES.

Je vous suis... J'ai, de mon côté, une petite recommandation à lui faire, (A part.) et maintenant je ne crains plus ma femme.

TAVERNY, à part.

Je n'ai plus peur de M<sup>me</sup> Taverny.

ENSEMBLE.

Air : Pastillon franc-comtois.

Allons, partons,  
Puis, avec adresse,  
Prévenons l'hôtesse ;  
Mais dépêchons-nous.

Bonheur  
Du cœur !  
Maîtresse nouvelle  
Déjà nous appelle  
A son rendez-vous.

(Ils sortent.)

#### SCÈNE XIV.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> TAVERNY, achevant une conversation commencée.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment ! mon mari a eu l'indignité...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

De me trouver charmante.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Mais, c'est affreux !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

C'est épouvantable !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Et il va venir ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

A minuit sonnant... Oh ! je suis sûre de mon amoureux comme vous pouvez l'être du vôtre. Aussi, en revenant de mon premier rendez-vous, ai-je laissé la petite porte de ma chambre entr'ouverte pour le second.

(Elle montre la gauche.)

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Et moi, je viens d'ouvrir la mienne... (Elle montre la droite.) Vous l'avez voulu...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Ah ! ça, vous m'avez bien comprise ?..

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Très bien, je prends votre chambre, vous prenez la mienne. Ils sont pris au piège, chacun de son côté ; et demain...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Demain, nous avons contre eux des preuves accablantes... nous les mettons à la torture... nous les armons l'un contre l'autre ; ils vont sur le terrain, ils se battent...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Ils se tuent...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Oh ! non. Il faudra faire en sorte que ça n'aille pas jusque-là... Mais, j'entends du bruit... Ce sont eux, sans doute. Eh vite, à notre poste ! (M<sup>me</sup> Bussièrès se place à la porte de la chambre de M<sup>me</sup> Taverny, et vice versa. Bussièrès paraît dans la chambre de M<sup>me</sup> Taverny, à gauche, et Taverny dans celle de M<sup>me</sup> Bussièrès, à droite\*.)

Air. Comme un enfant.

(Chaque voix chante alternativement par les hommes et par les femmes.)

Il est minuit,  
Entrons sans bruit.  
Quand il fait nuit,  
L'espoir conduit.

(M<sup>me</sup> Bussièrès entre dans la chambre de M<sup>me</sup> Taverny, où se trouve Bussièrès, et vice versa.)

#### SCÈNE XV.

M<sup>me</sup> NICOLLE, seule, paraissant au fond, un bougeoir à la main.

Personne !.. Il me semblait pourtant avoir entendu... Oh ! tout cela n'est pas clair ! Ces deux officiers qui échangent mystérieusement leur nom ; ces deux nouvelles venues qui, depuis leur arrivée, n'ont pas encore mangé... un œuf à la coque... Il y a évidemment quelque chose là-dessous, et j'ai bien peur que ces gens-là ne me fassent avoir des désagréments dans mon ménage. C'est qu'il n'y a plus à badiner... M. Nicolle est de retour, et s'il pouvait croire qu'un homme... un vrai homme, se fût introduit dans le quartier des femmes à une heure aussi indue, quelle scène !.. Avec ça que, lorsqu'il est en colère, il a une manière de dialoguer si désagréable... Oh !.. (Elle frissonne.) je frissonne rien que d'y penser... (Elle prête l'oreille.) Je n'entends plus rien... (Elle écoute.) Non, c'était une fausse alerte... (On entend du bruit dans la chambre où est entrée M<sup>me</sup> Bussièrès.) Comment ! le numéro 2 n'est pas encore couché !.. On ouvre la porte !.. Ah ! mon Dieu, voilà le tremblement qui me reprend... Est-ce que le numéro 2 aurait un rendez-vous nocturne avec une de ces deux épaulettes ? (On entend une cloche dans le lointain.) Allons ! bon ! voilà la diligence de Paris qui arrive, et il faut que je sois là, par précaution... Je vais toujours, en m'en allant, fermer la grille de la cour : ça fera la nique aux amoureux, s'il y en a...

(Elle sort par le fond, en laissant sur la table le bougeoir qu'elle a apporté)

\* Bussièrès à la fenêtre de gauche, M<sup>me</sup> Bussièrès, M<sup>me</sup> Taverny, Taverny à la fenêtre de droite.



## SCÈNE XVIII.

### SCÈNE XVI.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, M<sup>me</sup> TAVERNY.

M<sup>me</sup> TAVERNY, tout effarée, et comme venant d'échapper à un grand danger.

Quel événement !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, même jeu.

Quelle fatalité !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Eh bien ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Eh bien ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Comment prévoir, aussi ?..

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Une méprise aussi étrange !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Tous deux se tromper involontairement sur le lieu de leur rendez-vous !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Et tout contre nous ! L'obscurité.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Nous devons parler bas afin de déguiser nos voix ; la même précaution de leur part nous empêchait de reconnaître...

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Aussi, par moment, je n'y puis croire encore.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Et ce nom de Bussières qu'il prononça lorsque je le questionnai sur sa famille... J'ai cru que j'allais m'évanouir.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Et moi donc, qui attendais le nom de mon mari, quand ce fut celui de Taverny qui frappa mon oreille... J'eus comme des éblouissements, des vertiges...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Enfin... ils sont partis... Tout cela me semble un rêve.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Que faire ? mon Dieu ! que faire !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

D'abord, je ne saurai pas dissimuler longtemps.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Mon embarras, mon trouble, me trahiront tout de suite.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Allons, il n'y a pas d'autre parti... Il faut nous montrer à nos maris et tout avouer.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Ah ! mon Dieu ! mais, moi, je ne pourrai jamais... (Timidement.) Si vous vouliez être assez bonne pour faire comprendre de ma part à M. Bussières.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

J'essaierai.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Bonté divine ! j'aperçois votre mari dans le corridor.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Je me sauve ! \*

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment ! mais tout à l'heure vous vouliez...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Oui, de loin on se croit du courage, mais le moment venu...

\* Mme Taverny, M<sup>me</sup> Bussières.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Vous m'abandonnez ? Je ne supporterai jamais la présence de cet homme.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Au nom de notre réputation, restez cinq minutes... Je ne vous demande que cinq minutes pour me remettre... Dieu ! le voici !

(Elle rentre en courant dans la chambre de gauche.)

### SCÈNE XVII.

TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, cherchant aussi à s'enfuir.

Si je pouvais aussi... Mais, impossible... la force me manque... Ah !

(Elle tombe sur le fauteuil à droite et se cache la tête dans ses mains.)

TAVERNY, à part, en entrant.

Impossible de sortir : la grille de la cour est fermée... Et Bussières que je rencontre, qui se trouve prisonnier comme moi... Il paraît qu'elles étaient deux... C'était bien la peine... (Apercevant M<sup>me</sup> Bussières.) Ah ! ma charmante voisine !

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Comment ! c'est encore vous, Monsieur !

TAVERNY.

Encore ! Mais c'est un mot de mauvais accueil, et j'espérais... Voyons, ma toute belle, douteriez-vous de mon amour ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, étourdiment.

Pas le moins du monde.

TAVERNY.

Me croiriez-vous assez perfide pour feindre des sentimens que je n'éprouverais pas ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

Ce n'est pas ça du tout.

TAVERNY.

Si vous me croyez un volage, un coureur d'aventures, ah ! rassurez-vous : je vous aime, je vous adore ; rien au monde ne peut vous être comparé dans mon cœur ; et si vous voulez avoir pour moi la moitié de l'affection que je vous porte, je jure à vos genoux de vous consacrer... (Il se jette à genoux.)

### SCÈNE XVIII.

M<sup>me</sup> TAVERNY, TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.

(Pendant que Taverny parle ainsi à M<sup>me</sup> Bussières, M<sup>me</sup> Taverny sort de chez elle, s'approche de son mari et lui met la main sur l'épaule. Taverny se retourne, aperçoit sa femme, demeure un instant stupéfait, puis s'écrie, en se relevant avec un mouvement de terreur :)—

Ma femme ! Où me cacher.

M<sup>me</sup> TAVERNY, fait signe à M<sup>me</sup> Bussières, de se retirer, à droite.

Alfred !

TAVERNY, dans le plus grand trouble.

Ma... ma chère amie !

M<sup>me</sup> TAVERNY, avec une grande douceur.

Que faisiez-vous donc, là ?

TAVERNY, toujours à genoux.

Moi... je... je... prenais l'air.



M<sup>me</sup> TAVERNY.

A genoux ?

TAVERNY, se relevant brusquement.  
Étais-je à genoux ?M<sup>me</sup> TAVERNY.

Il me semble que oui.

TAVERNY.

Du moment que vous en êtes à peu près sûre.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Aux genoux d'une femme qui a disparu à mon arrivée.

TAVERNY.

Vraiment ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Après cela, peut-être me suis-je trompée, mon ami.

TAVERNY, à part et surpris.

Son ami !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Nous sommes sujets à l'erreur, Alfred, et si l'on n'avait point un peu d'indulgence.

TAVERNY, à part.

Quelle douceur !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Il faudrait renoncer à l'espérance d'une vie calme et facile, qui est tout le bonheur du ménage.

TAVERNY, à part.

Est-ce de la raillerie ? (Haut.) Mais pourquoi ce voyage inespéré ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Vous le saurez dans un moment... mais, d'abord, d'où vous vient ce trouble, cette contrainte ?.. voyons, cette femme qui fuit à mon approche y est pour quelque chose, sans doute... Eh ! mon Dieu ! pourquoi me le cacher ? ne suis-je pas raisonnable ?

TAVERNY, à part.

C'est étourdissant ! (Haut.) Eh bien ! je ne serai pas moins généreux que vous, j'avouerai mes torts... oui, Valentine, je suis un monstre, séduit par le mauvais exemple, j'ai oublié un instant que aviez seule droit à mes hommages... depuis hier, je médite une trahison ! accablez-moi de vos reproches, de votre juste colère, je ne le mérite que trop... (A part.) Elle va faire explosion.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

De la colère, moi, lorsque de mon côté...

TAVERNY, étonné.

Que dites-vous ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Vous saurez tout, si j'ai assez de courage...

TAVERNY.

Ah ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Et vous assez de calme.

TAVERNY, dans la plus grande agitation.

Je suis calme, très calme. (A part.) Je ne sais pas où elle veut en venir, mais je sens une sueur froide.

M<sup>me</sup> TAVERNY, soupirant.

Ah ! mon Dieu !

TAVERNY.

Eh bien ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Apprenez donc...

## SCÈNE XIX.

M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> NICOLLE, TAVERNY,  
puis M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.M<sup>me</sup> NICOLLE, sanglotant.

C'est une horreur ! une infamie ! ah ! ah ! ah !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Pourquoi ces larmes, cette désolation ?

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Vous me le demandez... lorsque c'est à cause de vous... c'est-à-dire, à cause de Monsieur... ou plutôt à cause de tous les deux...

TAVERNY.

Ah ça ! quel galimatias ?

M<sup>me</sup> NICOLLE, à M<sup>me</sup> Bussièrès.

Je vous l'avais bien dit... ça ne pouvait pas me manquer... il a le regard si perçant, mon homme, et le geste si... ah ! ah ! ah !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Comment ? il se pourrait ? ton mari ?..

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Vous y êtes, Madame, vous y êtes.

TAVERNY.

Mais c'est indigne !

(Ici, M<sup>me</sup> Bussièrès paraît à la fenêtre à droite de sa chambre, elle écoute.)M<sup>me</sup> NICOLLE.

Oui, c'est indigne ! d'exposer ainsi une pauvre femme... je me doutais bien qu'il y avait quelqu'intrigue sous jeu... d'abord, un homme qui change de nom, ça n'est pas naturel.

M<sup>me</sup> TAVERNY, à Taverny.

Que dit-elle ?

TAVERNY, à M<sup>me</sup> Taverny.\*

C'est qu'espérant détruire les traces de ma perfidie, j'avais pris depuis hier, le nom d'un camarade... au reste, cela ne m'avancait pas beaucoup, car, il paraît que de son côté, mon ami Bussièrès avait pris le mien pour une expédition toute semblable.

M<sup>me</sup> TAVERNY, à part, avec joie.

Qu'entends-je ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, qui a entendu Taverny, à part, avec joie.

C'était mon mari !

TAVERNY.

Il vient de m'en faire la confidence.

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, à part.

Je puis maintenant sans crainte, aller à la découverte de M. Bussièrès. (Elle disparaît.)

TAVERNY.

Vous voyez, chère Valentine, que du moins, je voulais vous éviter le chagrin de vous savoir trahie.

M<sup>me</sup> TAVERNY, ironiquement.C'est d'une délicatesse ! (A M<sup>me</sup> Nicolle.) Console-toi, ma chère enfant, nous verrons ton mari, et nous lui ferons comprendre...\*\*M<sup>me</sup> NICOLLE.

Qu'il est dans son tort, n'est-ce pas, et que Monsieur a eu des raisons majeures...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Oui, va, va.

\* Mme Taverny, Taverny, Mme Nicolle, Mme Bussièrès à la fenêtre de droite.

\*\* Taverny, Mme Taverny, Mme Nicolle.



M<sup>me</sup> NICOLLE, en sortant.

Je ne me couche pas que vous ne soyez venue, d'abord... j'ai mes raisons.

M<sup>me</sup> TAVERNY, à part.

Ah ! M. Taverny, vous allez me payer tout ensemble, mon inquiétude et votre scélératesse,

## SCÈNE XX.

TAVERNY, M<sup>me</sup> TAVERNY.

TAVERNY.

Allons ma bonne amie, nous voilà seuls... je suis prêt à entendre cette terrible confidence.

M<sup>me</sup> TAVERNY, le repoussant avec colère.

Ne m'approchez pas, Monsieur.

TAVERNY, étonné.

Eh bien !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Je ne sais pas comment vous osez vous présenter devant moi !

TAVERNY.

D'où vient ce changement subit ? et ce que vous aviez à me dire ?

M<sup>me</sup> TAVERNY, avec indignation.

Ce que j'ai à vous dire, Monsieur... c'est que vous êtes un homme sans foi et sans honneur... un homme auquel je dois retirer toute mon estime, en même temps que tout mon amour... oui, Monsieur, je voulais tout savoir, tout apprendre de votre bouche, et maintenant qu'il ne m'est plus permis de douter, je donne un libre cours aux sentimens que m'inspire votre odieuse conduite.

TAVERNY, accablé.

Je savais bien que l'explosion aurait lieu.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Maintenant, Monsieur, tout est fini entre nous, je retourne à Paris, et, dorénavant, étrangers l'un à l'autre.

TAVERNY.

Mon amie ! ma chère Valentine !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Laissez-moi ! je ne veux plus vous voir, quand je songe aux dangers que j'ai courus à cause de vous.

TAVERNY, surpris.

Quels dangers ? ceci mérite une explication.

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Une explication ? je vous en dois une autre, avant tout... savez-vous quelle est celle à qui vous adressiez vos hommages criminels ?

TAVERNY.

Eh ! que m'importe ! je veux savoir avant tout...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Que vous importe ? et si c'était la femme d'un ami ? et si entraînée par un fatal aveuglement dont elle se repent déjà...

TAVERNY.

Vous la connaissez donc ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Elle eût avoué ses torts, et dit à son mari, le nom du séducteur,

(Jusqu'à la fin de la scène, elle exprime, en aparté, qu'elle se joue de son mari.)

TAVERNY.

Ah diable ! mais...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Si le séducteur se nommait Taverny, et le mari Bussièrès ?

TAVERNY, avec douleur.

Bussièrès ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

M<sup>me</sup> TAVERNY, l'examinant, à part.

Allons, il y a encore de la ressource.

TAVERNY.

Et il sait tout, vous dites ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Tout... et en ce moment il vous cherche sans doute, pour vous demander une réparation.

TAVERNY.

Il l'aura... certainement, il l'aura... ce pauvre Bussièrès... aussi, pouvais-je prévoir...

M<sup>me</sup> TAVERNY, à part.

Allons vite prévenir M<sup>me</sup> Bussièrès et la tirer d'inquiétude. (Elle salue cérémonieusement Taverny.) Monsieur...

TAVERNY.

Vous me quittez ? au moins, veuillez m'expliquer...

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Votre présence me fait horreur.

(Elle entre chez M<sup>me</sup> Bussièrès.)

TAVERNY.

Valentine ! ma chère Valentine ! allons... elle est furieuse... impossible de la calmer... et puis ce qu'elle vient de me dire sur certains dangers, d'un autre côté, Bussièrès, à qui je dois une réparation... mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel guépier me suis-je fourré là ! allons, il n'y a pas à dire... il faut aller au-devant de mon malheureux ami... justement, le voici... j'ose à peine rencontrer ses regards.

(Il se place dans un coin de la scène.)

## SCÈNE XXI.

BUSSIÈRÈS, TAVERNY.

BUSSIÈRÈS, sans voir Taverny.

Voilà une aventure bizarre ! ma femme qui m'apparaît tout-à-coup et qui me fait une de ces révélations... plus de doute, c'est M<sup>me</sup> Taverny qui, tout à l'heure... pauvre lieutenant ! il paraît qu'il sait tout... sa femme lui a tout avoué... allons, encore un duel... (Voyant Taverny.) Taverny ! allons... Lieutenant !

TAVERNY, d'un ton piteux.

Capitaine ?

BUSSIÈRÈS, embarrassé, à part.

C'est singulier ! ça me fait un effet... peut-être parce que c'est un ami. (Haut.) Vous devinez probablement les raisons qui m'amènent près de vous ?

TAVERNY, à part.

Je les soupçonne.

BUSSIÈRÈS.

Eh bien ! je suis à vos ordres.

TAVERNY.

Que dites-vous ? c'est moi qui suis aux vôtres,

BUSSIÈRÈS.

Je vous demande bien pardon.

TAVERNY.

Je vous prie de m'excuser.



BUSSIÈRES, à part.

C'est étonnant... il a un sang-froid...

TAVERNY, à part.

Je n'ai jamais vu un flegme pareil.

BUSSIÈRES.

Au surplus, ne discutons point, nous avons chacun notre sabre.

TAVERNY.

Ah !.. vous préférez le sabre !

BUSSIÈRES.

A moins que vous ne désiriez une autre arme ? alors...

TAVERNY.

Je ne le souffrirai pas... croyez seulement que c'est bien à regret...

BUSSIÈRES, lui serrant la main avec effusion.

Je vous comprends... Enfin, il nous reste au moins une consolation... c'est que dans tout ceci personne n'est coupable.

TAVERNY.

Ne m'en parlez pas. Ce qui nous arrive est l'effet d'une fatalité inconcevable.

BUSSIÈRES.

Prodigieuse !.. Qui diable aurait pensé que sous ce costume d'une petite bourgeoise...

TAVERNY.

D'une femme d'artisan... si j'ose m'exprimer ainsi...

BUSSIÈRES.

Se cachait une dame du monde.

TAVERNY.

Du grand monde... le plus fin y eût été trompé.

BUSSIÈRES.

Vous raisonnez comme Sénèque.

TAVERNY.

Vous parlez comme Socrate.

BUSSIÈRES, à part.

Est-il bon enfant !

TAVERNY.

L'excellente pâte d'homme !

BUSSIÈRES, avec sentiment.

Ainsi, Lieutenant, s'il arrive malheur à l'un de nous, celui qui succombera sera sûr, du moins, de ne pas emporter au tombeau la haine de son ami.

TAVERNY.

De mon côté, j'en donne la formelle assurance, Capitaine.

BUSSIÈRES.

A la bonne heure, et, puisque nous sommes si bien d'accord... allons nous couper la gorge.

TAVERNY.

Partons !

BUSSIÈRES, redescendant la scène.\*

Eh bien ! vous me croirez, si vous voulez... mais je ne puis songer à ce combat sans éprouver une répugnance.

TAVERNY.

Et moi, donc ?

BUSSIÈRES.

Il faut attribuer cela à un attendrissement bien naturel, en songeant à l'amitié qui nous lie...

TAVERNY, attendri.

Taisez-vous, Capitaine, je pleurerais comme une femme... Embrassons-nous,

Taverny, Bussièrès.

BUSSIÈRES, dans les bras de Taverny, et avec émotion.

Et dire qu'un malheur eût été évité, si madame Taverny n'eût pas fait ce funeste voyage !

TAVERNY, se dégageant.

Comment ! M<sup>me</sup> Taverny ?.. (Se rapprochant et d'un dolent.) M<sup>me</sup> Bussièrès...

BUSSIÈRES.

Du tout, mon cher ami, votre femme ?

TAVERNY.

La vôtre, vous voulez dire.

BUSSIÈRES.

Ah ça ! entendons-nous... nous allons nous battre, parce que, ignorant que je m'adressais à M<sup>me</sup> Taverny, j'ai sollicité d'elle un rendez-vous qu'elle m'a accordé cette nuit.

TAVERNY.

C'est faux... nous croisons le fer, parce que M<sup>me</sup> Bussièrès, qui habitait ce logement... (Il montre la chambre de droite.) sous un costume qui la déguisait, m'y a accueilli cette nuit avec une bonté dont je serais éternellement reconnaissant, si ce n'était une grande faute.

BUSSIÈRES.

Pour le coup, c'est trop fort !.. Ma femme arrive à l'instant ; Taverny, tu me rendras raison...

TAVERNY.

Allons donc ! je ne concevais pas aussi votre longanimité de tout à l'heure...

BUSSIÈRES.

Pas plus que moi, votre sang-froid... car votre femme loge ici depuis hier, (Il montre la chambre de gauche.) et... et vous savez le reste.

TAVERNY.

Comment ! ces dangers dont elle me parlait avec tant de trouble... Il serait donc vrai... Sortons, Monsieur, sortons.

Ain nouveau de M. Nargeot.

De moi, Monsieur, n'attendez point de grace ;

L'un de nous deux doit rester sur la place.

Point de pardon, pour cet affront ;

A vous punir mon bras doit être prompt.

Non, non, non, non,

Point de pardon, pour cet affront.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> TAVERNY, M<sup>me</sup> BUSSIÈRES.\*

M<sup>me</sup> TAVERNY et M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, se plaçant entre leurs maris.

Eh mon Dieu ! pourquoi faire tant de tapage ?

Moins de bruit, Messieurs, et surtout moins de rage.

TAVERNY et BUSSIÈRES.

Ah ! laissez-nous ;

Car nous pourrions, sur vous,

Détourner le courroux

De nos soupçons jaloux.

M<sup>mes</sup> TAVERNY et BUSSIÈRES.

Écoutez-nous,

Car nous venons à vous,

Pour calmer le courroux

De vos soupçons jaloux.

TAVERNY et BUSSIÈRES.

Allez, allez, de votre perfidie,

\* Taverny, M<sup>me</sup> Taverny, M<sup>me</sup> Bussièrès, Bussièrès.



En ce moment, nous sommes trop certains.

M<sup>me</sup> TAVERNY et BUSSIÈRES.

A notre voix, qui tremble, qui supplie,

Le fer devra s'échapper de vos mains.

TAVERNY et BUSSIÈRES.

Ah ! laissez-nous, etc.

M<sup>me</sup> TAVERNY et BUSSIÈRES.

Écoutez-nous, etc.\*

TAVERNY et BUSSIÈRES.

Non, non, il faut du sang !..

M<sup>me</sup> TAVERNY, les imitant.

Non, non, il ne faut pas de sang ; car notre vengeance à nous est satisfaite, et vous, Messieurs, n'avez rien à venger.

TAVERNY.

Que signifie ?

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Cela signifie que Madame et moi avons voulu vous faire éprouver, pendant quelques minutes, des tortures qui sont les nôtres depuis si longtemps.

BUSSIÈRES.

Je ne comprends pas...

TAVERNY.

Ni moi... Sortons !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Attendez la fin...\*\* Toutes deux nous sommes arrivées d'hier, il est vrai... Madame habite ce logement, et moi celui-ci, j'en conviens... mais le jour seulement. La nuit, nous changeons de demeures.

BUSSIÈRES, à Taverny.

Elles s'entendaient !

TAVERNY, à Bussièrès.

Pour nous mystifier.

BUSSIÈRES, de même.

Savez-vous que c'est encore bien heureux ?

TAVERNY, de même.

Très heureux !

BUSSIÈRES, aux deux femmes.

Ah ça ! mais... vous êtes bien sûres de ne pas vous être trompées ?

M<sup>me</sup> BUSSIÈRES, ôtant un anneau de son doigt.

Est-ce bien là l'anneau que vous avez donné cette nuit à celle que vous disiez aimer pour la vie ?

BUSSIÈRES.

C'est vrai, et je ne vous ai pas reconnue !

\* A la rigueur, ce quatour peut être retranché. Après Sortons, Monsieur, sortons, Bussièrès peut dire: Oui, oui, il faut du sang, et Mme Taverny, en entrant: Non, non, etc.

\*\* Mme Taverny, Taverny, Bussièrès, Mme Bussièrès.

M<sup>me</sup> TAVERNY, comme M<sup>me</sup> Bussièrès.

Quant à vous, voici le gage d'une passion dont je ne suis plus l'objet.

TAVERNY, l'examinant.

C'est bien lui ! Ah ! Valentine, tu dis vrai ! c'est à tes pieds que j'implore ma grâce...

(Il s'agenouille.)

BUSSIÈRES, se précipitant aux genoux de sa femme.

Eugénie, serrez-vous moins indulgente que Madame ?

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> NICOLLE.

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Ah ! mon Dieu ! partie carrée à présent... Ah ça ! Messieurs, vous voulez donc ma mort ?

TAVERNY.

Aimable hôtesse, je vous présente M<sup>me</sup> Taverny, ma femme adorée.

BUSSIÈRES, de même.

Et moi, M<sup>me</sup> Bussièrès, mon épouse chérie.\*\*

M<sup>me</sup> NICOLLE.

C'étaient leurs femmes ?.. Et moi qui n'avais pas deviné !.. et moi qui ai reçu !.. Ah ! M. Nicolle, c'est une injustice !

M<sup>me</sup> TAVERNY, lui donnant une bourse.

Et voici pour te consoler de la petite contrariété...

M<sup>me</sup> NICOLLE.

Oh ! du moment que c'est comme ça, y a pas d'affront... c'est un remords pour mon mari... voilà tout... Et maintenant que vous êtes au grand complet, (Sautant.) bonne nuit, Messieurs et Mesdames !

M<sup>me</sup> TAVERNY.

Et toi aussi, petite, bonne nuit !

M<sup>me</sup> NICOLLE, triomphante.

Oh ! à présent, ça va tout seul.

ENSEMBLE.

Plus de courroux,

Plus de soupçons jaloux,

Plus de guerre entre nous !

C'est un moment bien doux.

\* Mme Taverny, Taverny, Mme Nicolle, Bussièrès, Mme Bussièrès.

\*\* Taverny, Mme Taverny, Mme Nicolle, Mme Bussièrès, Bussièrès.

FIN.









SCÈNE II.

# L'HOSPITALITÉ,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par **MM. Chabot de Bouin et Cormon,**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 9 JANVIER 1841.

| PERSONNAGES.                     | ACTEURS.    | PERSONNAGES.                  | ACTEURS.           |
|----------------------------------|-------------|-------------------------------|--------------------|
| CHAPUZOT, vieux rentier. . . . . | M. DUSSERT. | VALÉRIE, fleuriste. . . . .   | Mme BRESSAN.       |
| SATURNIN, son neveu. . . . .     | M. ADRIEN.  | FRANCINE, couturière. . . . . | Mlle BOIS-GONTIER. |
| OSCAR. . . . .                   | M. LIONEL.  | UN COMMISSIONNAIRE. . . . .   | M. ÉMILE.          |

*La scène se passe à Paris, chez Valérie.*

Les indications sont prises du parterre. Le premier personnage inscrit en tête de chaque scène occupe la droite du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Une mansarde. Une porte au fond, une porte à gauche, une fenêtre près la porte du fond. Une cheminée à droite, une table à gauche. Des chaises. Des fleurs artificielles sont posées sur les chaises et sur la table. Sur la table aussi, une tête de poupée. Au fond, du côté opposé à la fenêtre, une commode. Pendule.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, UN COMMISSIONNAIRE *en dehors.*

Au lever du rideau, la scène est vide, on frappe à deux reprises à la porte du fond.

VALÉRIE, *dans la coulisse.*

Qui est là ?

LE COMMISSIONNAIRE, *en dehors.*

C'est moi !

VALÉRIE.

Qui vous ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Une lettre. N'est-ce pas ici chez mamselle Valérie, fleuriste ?

VALÉRIE.

Attendez un peu, je suis en train de m'habiller.

*(Elle paraît en jupon et avec un petit fichu sur son cou; elle a un foulard sur la tête, comme une personne qui vient de se lever.)* Qu'est-ce que j'ai fait de mon châle ? c'est comme un fait exprès : suffit que j'en ai besoin, je ne peux pas mettre la main dessus. *(On frappe encore.)* Un instant donc... je ne peux pourtant pas, mise comme ça... *(On frappe.)* Est-il pressé ! *(Elle va ouvrir la porte, le Commissionnaire va pour entrer, Valérie repousse la porte et la tient entr'ouverte.)* On n'entre pas ; faites-moi passer votre lettre.

LE COMMISSIONNAIRE, *passant son bras.*

Il y a une réponse.

VALÉRIE, *prenant la lettre.*

C'est bon. *(Elle referme la porte.)* C'est peut-



être une lettre d'Oscar, ou bien une commande... voyons!... (*Elle décachette la lettre et regarde la signature.*) Francine!... (*Elle lit.*) « Dans une » heure je serai chez toi, ou ce soir dans la ri- » vière... » Ah! mon Dieu! « Ce qui veut dire » que je n'ai plus d'asile, et que je te demande » l'hospitalité; veux-tu me l'accorder? fais-moi » le plaisir de répondre *oui* au porteur, afin que » je sache à quoi m'en tenir. Ton amie, Francine » à mort. » Elle n'a qu'à venir, elle sera la bien » reçue. « Paye le commissionnaire, je te rendrai » ça avec autre chose. » Eh! vite, vite. (*Elle prend de la monnaie sur la cheminée, puis elle va entr'ouvrir la porte comme la première fois.*) Tenez, et courez dire *oui* à la personne qui vous envoie.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui. Ça suffit, mamselle.

VALÉRIE, qui a refermé la porte.

Plus d'asile! cette pauvre amie, elle qui est naturellement si folle et si insouciant! Il faut qu'il lui soit arrivé un grand malheur! Allons, une bonne action à faire, la journée commence bien.

AIR de Téniers.

Cett' bonne action, c'est le ciel qui m' l'envoie,  
Ça me port'ra bonheur peut-être bien.  
Si peu qu'on ait, c'est toujours une joie  
De partager avec ceux qui n'ont rien!  
Pour être utile ici-bas Dieu nous prête.  
C'est un devoir doux à remplir:  
En même temps qu'on acquitte une dette,  
On se donne un bien grand plaisir!

Achevons vite notre toilette, et à la besogne!...

Elle va pour entrer dans sa chambre, et se trouve en face de Saturnin qui en sort.

## SCÈNE II.

VALÉRIE, SATURNIN.

VALÉRIE, poussant un cri et reculant.

Ah! monsieur Saturnin! (*Elle se cache avec ses mains.*) D'où venez-vous, monsieur? par où êtes-vous entré?

SATURNIN.

Oh! rassurez-vous, innocent fleuriste; je ne suis point un habitué de la Cour d'assises et je n'ai commis aucune espèce d'effraction pour me glisser dans votre réduit... seulement, je viens tous les matins me coller l'oreille contre la porte de votre chambre à coucher qui donne sur le petit escalier; ça me fait plaisir de vous entendre dormir, ça me répond là, au cœur... Si aujourd'hui la porte a cédé, ce n'est pas ma faute... (*naïvement*) vraisemblablement, vous aviez omis de la clorre tout-à-fait.

VALÉRIE.

Entrer chez moi par surprise! c'est d'une audace...

SATURNIN.

Je conviens en effet que c'est pas mal hardi... mais enfin j'y suis...

VALÉRIE.

Et vous allez sortir à l'instant; je ne suis pas habillée!

SATURNIN.

Je le vois bien... mais ce que j'ai à vous dire n'exigeant pas une autre toilette...

VALÉRIE.

Sortez, vous dis-je, ou je me plaindrai à monsieur Chapuzot.

SATURNIN.

A mon vieillard d'oncle, je m'en ris parfaitement. Tenez, puisque c'est le costume qui vous contrarie, je ne m'arrête pas à des détails aussi puérils, et je ferme les yeux... Hein? comme ça?

VALÉRIE.

Non, du tout, je ne veux pas.

SATURNIN.

Ah! un autre moyen! Je me retourne... (*Il lui tourne le dos.*) Je ne vous regarderai pas.

VALÉRIE.

Bien sûr?

SATURNIN, se retournant.

J'en fais serment sur votre brune chevelure.

VALÉRIE.

Eh bien?

SATURNIN.

C'est juste, m'y revoilà, et je ne bouge plus.

VALÉRIE.

A la bonne heure!... (*Elle va près d'une chaise, elle ôte son fichu, prend et met sa robe de chambre, puis elle ôte le foulard qu'elle avait sur la tête et met un bonnet.*) Voyons, je vous écoute. Que me voulez-vous?

SATURNIN, lui tournant le dos et gesticulant devant la tête de poupée à laquelle il semble s'adresser.

Ce que je veux, mamselle... je veux vous répéter que je vous adore, que si vous consentiez à m'encourager, rien qu'un petit peu, je me sentirais capable de vous être fidèle jusqu'à la fin de mes jours, et même plus! fidèle comme un serpent qui se mord la queue, vous savez, l'emblème de la constance éternelle... (*Joignant les mains et suppliant.*) Je veux vous dire, ô Valérie! que si vous ne me donnez pas un mot d'espérance, je fais un coup de ma tête, j'abandonne mon oncle à son vieux sort, et je pars pour l'Égypte! Peut-on regarder? Ah! tant pis, je regarde! (*Avec admiration et amour.*) Ah! ciel!... Ah! grand Dieu!... Ah! que c'est traitre!...

VALÉRIE.

Allons, ne vous faites pas de mal inutilement! et mettez-moi mon agrafe.

SATURNIN.

On voit bien que vous ne vous voyez pas, ô Valérie!



VALÉRIE.

Eh bien ! après ?

SATURNIN, *lui prenant la main.*

Écoutez-moi tranquillement !... Je ne suis pas joli... on ne peut pas dire à mon aspect : Ah ! voilà un beau garçon !... mais je ne suis pas non plus trop disgracié de la nature... Je ne suis pas riche... mais, enfin, me voilà quatrième clerc d'avoué... c'est mieux que saute-ruisseau ; je gagne vingt francs par mois et le déjeuner.

VALÉRIE.

Oui, du pain et de l'eau.

SATURNIN.

Pas à discrétion !... Vous, fleuriste de votre état, vous gagnez peu, c'est vrai... vous faites bien quelques petites dettes comme moi, c'est encore vrai... mais enfin, en réunissant tout ça, on pourrait...

VALÉRIE, *touchée.*

Je vous en prie, monsieur Saturnin, ne me parlez jamais de ça ; il m'est impossible de vous écouter.

SATURNIN, *se montant.*

Alors, c'est que vous en écoutez un autre. Oh ! je sais bien qui c'est, allez !... c'est un grand blond... paletot blond, gants blancs, qui a un cabriolet et des cheveux bouclés... c'est pour ce grand fadasse que vous m'avez oublié... ça me crispe, ça m'exaspère.

VALÉRIE, *froidement et piquée.*

Monsieur, je ne dois compte de mes actions à personne.

SATURNIN.

A personne, je le veux bien... mais à moi, c'est différent, vous m'avez aimé... Ainsi...

VALÉRIE.

Quand il serait vrai ? si c'est comme ça que vous croyez faire revenir mon amour...

SATURNIN.

Et dire que je vous ai sacrifié une passion superbe... et qui allait être heureuse... une femme qui me chérissait... une belle et joviale couturière que j'ai plongée dans le deuil en lui écrivant que je n'en pouvais plus d'une autre !... et cette autre, c'était vous, qui me trahissez !...

VALÉRIE.

Tenez, vous feriez mieux d'aller à votre étude.

SATURNIN.

Ah ! vous m'envoyez promener !... Eh bien ! je m'installe ici, je m'y incruste.

VALÉRIE.

Ici, jamais par exemple !

SATURNIN.

Ici, ou sur le carré, n'importe ! je m'y livre à un bacchanal d'enfer... je chante des chansons... désastreuses ; je me fais conduire au poste, et une fois perdu aux yeux de la société, n, i, ni, pas moyen de s'en dédire, je pars pour l'Égypte.

VALÉRIE.

Taisez-vous donc ; si votre oncle vous entendait...

SATURNIN.

Mon oncle, il dort jusqu'à midi comme un vieux pauvre qu'il est !... Ah ! Dieu, s'il était riche !... je mettrais son héritage à vos pieds avec ma main, ô Valérie !... j'aurais peut-être plus de chances !... mais non, non, vous brûlez pour un autre...

VALÉRIE.

Allons, soyez raisonnable... allez à votre étude, ne faites pas de folies, et surtout ne partez pas pour l'Égypte... ça me ferait de la peine... Au revoir, monsieur Saturnin.

SATURNIN.

Au revoir, mamselle.

ENSEMBLE.

AIR : *Gentille Moscovite.*

VALÉRIE.

De chez moi sortez vite ;  
Si l'on vous y trouvait  
Dès l'matin en visite,  
Bien sûr l'on jaserait.

SATURNIN.

Oui, je pars, je vous quitte ;  
*A part.*

Mais j'ai là mon projet :  
Ici près tout de suite  
J'vas m'tapir en secret.

VALÉRIE, *le poussant.*

Eloignez-vous, de grâce.

SATURNIN, *à part.*

Je me sens furibond :  
Je vas garder la place,  
Et s'il vient, gare au blond !

VALÉRIE, *à Saturnin, qui va pour entrer à gauche.*

Eh bien ! où allez-vous donc ?

SATURNIN.

Ah ! c'est juste !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Saturnin sort. Valérie place la clef à la serrure en dehors, puis elle pousse la porte.

## SCÈNE III.

VALÉRIE, *seule.*

Pauvre Saturnin... comme il m'aime !... Ce que je pourrais faire de mieux, serait peut-être de l'épouser !... Il est bon, simple, dévoué !... Oh ! oui ; mais Oscar est riche, noble, brillant... et puis j'éprouve en l'écoutant ce que je n'ai jamais ressenti auprès de Saturnin !... un trouble... une émotion... ça me fait peur... au point que je ne veux plus me trouver seule avec lui !... Si !... encore une fois... ce matin... Il m'a promis de venir... Vite, vite, dépêchons... et en attendant, préparons le déjeuner... Francine ne sera peut-



être pas fâchée de le partager avec moi ! (*Elle arrange la table ; en ce moment on frappe au fond.*)  
Entrez !

## SCÈNE IV.

CHAPUZOT, VALÉRIE.

CHAPUZOT, *entrant, une pelle à la main.*

Bonjour, ma voisine...

VALÉRIE.

Bonjour, monsieur Chapuzot. (*A part.*) Je parie que mon voisin va encore m'emprunter quelque chose...

CHAPUZOT.

Voulez-vous me prêter un peu de charbon, s'il vous plaît ?

VALÉRIE.

Volontiers ! (*A part.*) J'en étais sûre. (*Haut.*) Dans le panier.

CHAPUZOT.

Grand merci, voisine ; c'est pour allumer mon pauvre feu : il fait si mauvais, que je ne voudrais pas descendre... Si vous voulez que j'allume le vôtre par la même occasion...

VALÉRIE, *continuant de mettre son couvert.*

Ne vous donnez pas la peine, je ne veux pas abuser de votre complaisance.

CHAPUZOT.

J'aime à prêter mon aide à ceux qui en ont besoin... les petits services entretiennent l'amitié... Je vivote tout juste en empruntant par ci, par là, à mes amis et connaissances, mais je leur rends ça de mon mieux, c'est mon système. A propos, voisine, n'est-ce pas la voix de mon neveu qu'il m'a semblé entendre ici, tout-à-l'heure ?

VALÉRIE.

Monsieur Saturnin me disait bonjour en allant à son étude.

CHAPUZOT.

Hum !... le mauvais sujet... j'ai remarqué qu'il aimait beaucoup à vous prêter le bonjour...

VALÉRIE.

Lui !... ah ! vous vous trompez !

CHAPUZOT.

Vous êtes trop bonne à son égard... Tenez, je ne voudrais pas être riche... si je l'étais, il me ruinerait... mais je ne le suis pas, et c'est très-heureux... sans quoi, j'aurais toute la famille sur les bras... c'est, ma foi, bien assez de l'avoir, lui ! il me coûte énormément... C'est moi qui l'ai élevé... je l'ai fait entrer à la mutuelle, et plus tard chez l'avoué... Vous me direz : Il faut bien se prêter aux exigences de la nature... Si encore le drôle avait de la reconnaissance !... mais il ne travaille pas, et il se moque de son oncle !

VALÉRIE.

Je crois que vous le jugez mal,

CHAPUZOT.

Ah ! ma chère voisine, savez-vous ce qu'il me faudrait à moi ? une petite femme comme vous, sage, économe, rangée et jolie.

VALÉRIE.

Vraiment !

CHAPUZOT.

Je ne suis pas riche, mais je trouverais bien encore de quoi vous rendre heureuse. De mon côté, grâce au ciel, la nature m'a prêté une assez belle constitution... Ah ! si vous vouliez !

VALÉRIE, *riant.*

Y pensez-vous, monsieur Chapuzot ?... épouser une pauvre ouvrière... vous, un rentier !

CHAPUZOT.

Rentier... rentier !... pas tant que vous croyez ! Imaginez-vous qu'on parle plus que jamais de réduire les rentes d'un cinquième.

VALÉRIE.

En vérité ?

CHAPUZOT.

C'est fort triste !

AIR : de *Préville et Taconnet.*

Le ministère ayant prêté l'oreille  
A cette proposition,  
Ma chère enfant, nous sommes à la veille  
De subir la réduction !  
Quelle affreuse réduction !...  
Pour les rentiers, jugez des différences !...  
Et quant à moi, mes pauvres revenus  
A l'avenir ne me suffisant plus,  
Il faudra qu'à mes connaissances  
J'emprunte, hélas ! un cinquième en sus...  
C'est très-fâcheux, mais à mes connaissances  
J'emprunterai le cinquième en sus !

VALÉRIE.

Oh ! malgré tout, vous n'êtes pas si pauvre que vous en avez l'air.

CHAPUZOT, *effrayé.*

Je vous en prie, voisine, je vous en conjure, gardez-vous bien de dire des choses comme ça devant mon neveu... S'il allait croire... je serais un homme perdu... ruiné...

LE COMMISSIONNAIRE, *en dehors.*

Peut-on entrer à c' l'heure ?

VALÉRIE.

Qui est là ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Moi d'à ce matin ; une lettre !...

VALÉRIE.

Ah ! bon !... je sais !

Elle va ouvrir. Le Commissionnaire entre ; il est porteur d'une chauffelette, d'un panier à salade, d'un fer à repasser, d'une paire de socques et d'un carton à chapeau vide.



## SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMMISSIONNAIRE.

CHAPUZOT.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?... Est-ce que vous allez avoir une locataire ?

VALÉRIE.

Non, c'est une amie à qui je donne l'hospitalité.

CHAPUZOT.

Ah ! oui, vous lui prêtez votre chambre... c'est d'un bon cœur...

VALÉRIE, qui a pris une lettre des mains du Commissionnaire ; elle lit.

« Je t'envoie mon mobilier et ma garde-robe. » (Chapuzot et Valérie regardent le Commissionnaire en souriant.) C'est là tout ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah ! mon Dieu, oui...

CHAPUZOT.

Le mobilier est modeste.

LE COMMISSIONNAIRE.

Et pas lourd !...

VALÉRIE.

Mettez ça là, dans ce coin \*. (A Chapuzot.) Je devine, elle n'aura pas pu payer son terme.

CHAPUZOT.

Et le propriétaire aura retenu... Oh ! les gueux de propriétaires ! quels chiens ça fait ! si j'étais seulement en retard de huit jours, je suis sûr que le nôtre me donnerait congé.

VALÉRIE.

Dam, les rentiers, ça doit payer comme tout le monde.

CHAPUZOT.

Rentier... encore ! ma voisine, ne m'appellez donc jamais comme ça devant des étrangers.

LE COMMISSIONNAIRE.

V'là qui est fait !

VALÉRIE.

C'est bien, allez !...

LE COMMISSIONNAIRE, se grattant l'oreille.

Pardon, mamselle... et la commission ?

VALÉRIE, regardant la lettre.

Ah ! c'est juste... Elle me rendra ça avec autre chose... Voilà, mon garçon...

Elle le paie.

LE COMMISSIONNAIRE.

Bien le bonjour, monsieur et madame.

Il va pour ouvrir la porte, on la pousse avec fracas sur lui, Oscar entre.

\* Le Commissionnaire, Valérie, Chapuzot.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, OSCAR.

LE COMMISSIONNAIRE, se frottant le front.

Oh !

VALÉRIE, à part.

Oscar !...

LE COMMISSIONNAIRE.

Pardon, excuse, monsieur.

OSCAR.

Ce n'est rien, mon cher ; vous ne m'avez pas fait mal.

Le Commissionnaire sort.

CHAPUZOT, à part.

Eh ! c'est ce beau jeune homme que j'ai rencontré plusieurs fois dans l'escalier.

OSCAR, à lui-même.

Quel est ce vieillard ?

CHAPUZOT, de même.

C'est donc pour la petite qu'il venait ?

VALÉRIE, embarrassée, à Chapuzot.

Monsieur est... un ancien ami de ma famille... et il a la bonté de venir de temps en temps s'informer...

OSCAR.

De la santé de mademoiselle...

CHAPUZOT.

Très-bien... très-bien. (A part.) Ceci s'appelle une couleur.

OSCAR, à lui-même.

Est-ce qu'il va rester ici ?

CHAPUZOT, de même.

Et moi qui avais des idées sur cette petite...

OSCAR, impatienté, et élevant la voix.

Je suis même très-pressé aujourd'hui.

VALÉRIE, présentant à Chapuzot sa pelle.

Voilà votre charbon, mon voisin...

CHAPUZOT.

Tiens, c'est vrai, j'oubliais mon feu ! (A part.) Ils veulent être seuls !... C'est égal, je reviendrai voir la locataire !... Au revoir, voisine !... Monsieur, je vous prête bien le bonjour.

Il sort en emportant son charbon.

## SCÈNE VII.

VALÉRIE, OSCAR.

OSCAR, allant s'asseoir et prenant la main de Valérie.

Enfin, chère amie...

VALÉRIE \*.

Que c'est aimable à vous d'avoir tenu votre promesse ! Savez-vous qu'il y a trois jours que vous n'êtes venu ?

\* Oscar, Valérie.



OSCAR.

Le fait est que nous vous voyons à des intervalles désespérans... mais que voulez-vous?... la Bourse m'absorbe, et la politique ne me laisse pas une heure de répit... je ne suis vraiment heureux qu'auprès de vous, mon ange!

VALÉRIE.

Quand je serai votre femme, nous ne nous quitterons pas... Et comme je serai fière!... moi, pauvre petite fleuriste, la femme d'un homme comme vous!... un homme qui a un cabriolet, qui va à la Bourse et au... comment dites-vous ça...

OSCAR.

Au Club!

VALÉRIE.

Eh bien! de tous ces avantages, il n'y en a qu'un auquel je tiens, Oscar... c'est votre amour.

OSCAR.

Il faut monter dans les mansardes pour trouver des sentimens aussi élevés.

VALÉRIE.

Mais vous ne dites pas si vous avez réussi, et si les obstacles que vous aviez à vaincre...

OSCAR.

Je les vaincrai, gardez-vous d'en douter!... mais il faut du temps.

VALÉRIE.

Eh bien! j'aurai du courage, j'attendrai.

OSCAR.

Attendre, cela vous est facile, à vous, qui ne ressentez pas comme moi les tourmens d'une passion fouguese! Ah! si vous pouviez lire ce qui se passe au fond de mon âme quand je pense à vous, quand je suis près de vous!

VALÉRIE, *à part.*

Ah! mon Dieu, voilà mon émotion qui me reprend.

OSCAR.

Moi aussi, j'attendrai!... mais cela dépend de vous, Valérie...

VALÉRIE.

Comment cela?

OSCAR.

Ayez en moi une confiance plus complète; ne doutez plus de ce cœur qui ne bat que pour vous, consentez à me voir plus souvent.

VALÉRIE.

Non, non, je ne veux rien accorder à l'amant dont le mari puisse être jaloux.

OSCAR.

Toujours des sentimens de plus en plus élevés! c'est très-bien, Valérie; mais qui vous dit, si vous persistez dans vos rigueurs, que le désespoir ne me tuera pas?

VALÉRIE.

O mon Dieu!

OSCAR.

Et si le désespoir est insuffisant, qui vous dit que ma main...

VALÉRIE.

Ciel!...

OSCAR, *d'un ton solennel.*

Valérie... connaissez-vous les z'Huguenots?

VALÉRIE.

Les z'Huguenots de l'Opéra?

OSCAR.

Du grand Opéra!

VALÉRIE.

Je n'en connais que le quadrille.

OSCAR.

Ce soir, Valérie, vous le verrez au naturel... j'ai conçu un projet d'une rare audace, et qui aplanirait bien des difficultés.

VALÉRIE.

Pour notre mariage... oh! dites-le-moi bien vite.

OSCAR.

Ce soir seulement, cela me sera possible, si vous consentez à venir avec moi.

VALÉRIE, *avec joie.*

A l'Opéra!

OSCAR.

En plein Opéra!

VALÉRIE.

Mais si on nous voyait ensemble...

OSCAR.

Ne craignez rien... j'ai ma loge... une baïgnoire... grillée... nous serons à l'abri de toute indiscrétion.

VALÉRIE.

Non, non... c'est mal... seule avec vous, je ne dois pas y aller.

OSCAR.

Encore de la défiance... vous vous défiez de moi... ah! c'est affreux!

Il se détourne comme pour cacher une larme.

VALÉRIE.

Non, j'ai foi en vous.

OSCAR.

Ainsi, vous consentez. (*Valérie baisse les yeux.*) Ce soir à six heures, je viendrai vous prendre dans mon cabriolet! nous dînerons ensemble au café de Paris; vous serez prête?

VALÉRIE, *entraînée.*

Ah! ma toilette ne sera pas longue à faire.

OSCAR, *lui prenant la taille.*

Charmente, adorable!...

Il l'embrasse sur le cou, on entend un cri étouffé dans la coulisse.

VALÉRIE, *tremblante.*

Mon Dieu! on nous aura entendus...



OSCAR.

Non, vous vous trompez...

VALÉRIE.

Partez, partez vite... sans quoi, je serais capable de me dédire... Ah! j'oubliais...

OSCAR.

Quoi donc ?

VALÉRIE.

Ce soir, je ne serai pas seule; une amie qui m'a demandé l'hospitalité... je ne voudrais pas qu'elle pût croire...

OSCAR.

C'est contrariant...

VALÉRIE.

D'ailleurs, si on nous voyait sortir ensemble, ça ferait jaser dans la maison.

OSCAR.

Eh bien! à six heures, devant le passage de l'Opéra... je vous attendrai... vous serez exacte?

VALÉRIE.

Je vous le promets...

OSCAR.

A ce soir, ma charmante, à ce soir...

Il sort.

## SCÈNE VIII.

VALÉRIE, puis SATURNIN.

VALÉRIE, seule.

Je suis pourtant bien sûre d'avoir entendu... Mon Dieu! je tremble...

SATURNIN, ouvrant la porte et tombant dans la chambre comme une bombe\*.

Je l'aurais parié, c'était lui, le blond... l'affreux blond!...

Il s'assied en se tenant la tête dans les mains.

VALÉRIE.

Monsieur Saturnin... vous nous écoutiez!... et ce bruit... tout-à-l'heure?...

SATURNIN.

Après le baiser?... c'était mon crâne qui fendait le plafond. J'ai été si étourdi de la commotion, qu'il m'a échappé, le lâche!... mais je cours après lui...

Il se lève.

VALÉRIE, effrayée.

Que voulez-vous faire ?

SATURNIN, l'amenant sur l'avant-scène.

Je veux l'occire, voilà ce que je veux faire.

VALÉRIE, se plaçant devant la porte, et retenant Saturnin.

Oh! vous n'irez pas... vous ne sortirez pas... un esclandre... vous exposer... me perdre...

\* Saturnin, Valérie.

(Bruit d'une voiture qui s'éloigne.) Ah! je respire, il est parti!

Elle redescend la scène.

SATURNIN.

Parti, et vous le croyez sauvé! (*il frappe sur ses jambes*) et ça donc, ça!... le prenez-vous pour du coton!... Je vais courir que la vapeur en rougirait!... et que je l'attrape... gare à ses cheveux bouclés! je m'y suspens... je m'y cramponne! que je l'attrape!

Il sort.

VALÉRIE.

Monsieur Saturnin, je vous en prie!... Il ne m'écoute pas... O mon Dieu!... si j'allais être cause d'un malheur!

FRANCINE, en dehors.

C'est une horreur... c'est une indignité...

VALÉRIE.

C'est la voix de Francine!

## SCÈNE IX.

VALÉRIE, FRANCINE, entrant en rajustant son chapeau.

FRANCINE.

On ne se conduit pas comme ça au vis-à-vis d'une personne du sexe!... Bonjour, Valérie...

VALÉRIE.

Mais à qui en as-tu donc ?

FRANCINE.

Pourrais-tu me dire quel est l'imbécile qui descendait l'escalier comme un torrent ?

VALÉRIE.

Un fou... je te conterai ça.

FRANCINE.

Il m'a bousculée, même que mon pauvre chapeau était collé sur ma joue... Oui, mais moi, pas maladroite, je lui ai collé un coup de mon ombrelle... (*elle montre un vieux parapluie*) il a dû en voir trente-six bougies.

Elle dépose sur une table son chapeau et son parapluie.

VALÉRIE.

Ma chère Francine; que je suis contente de te voir!

FRANCINE.

Et moi donc ?

VALÉRIE.

Te voilà chez toi ?

FRANCINE.

C'est ça le local ?

VALÉRIE.

Deux chambres, ma chère, regarde...

FRANCINE.

Nous pourrions faire salon.



VALÉRIE.

Comme nous travaillerons !

FRANCINE.

Comme nous rirons !

VALÉRIE.

Comme nous serons heureuses !

FRANCINE.

Ah ! l'hospitalité, c'est une bien belle chose...

VALÉRIE.

Sais-tu que ta lettre m'a effrayée !... Mais que t'est-il donc arrivé ?

FRANCINE.

Des malheurs, ma chère, d'horribles malheurs !

VALÉRIE.

Et tu es restée si long-temps sans te confier à moi !

FRANCINE.

Écoute donc, biche, de la rue du Pont-aux-Choux ici, il y a une fièvre trotte... et puis, toi, si sage, si rangée... tu n'aimes que le travail, tandis que moi, Francine la folle, la bonne enfant...

VALÉRIE.

Tu aimes à rire, à t'amuser...

FRANCINE.

Ça m'a joliment réussi... Tu sais que je m'étais juré de n'avoir qu'un seul amour dans toute ma vie !... Je me disais, quand il est bon et approuvé par monsieur le maire, ça doit suffire.

VALÉRIE.

Oh ! sans doute !

FRANCINE.

Eh bien ! je crois que mon guignon vient de là ! tu vas en juger. Un soir que j'étais à Tivoli, en société de quelques amies, je fis la connaissance d'un jeune homme charmant ! et gai, et des manières d'ambassadeur !... Dam !... toute la soirée, il se mit en frais... La bière, les échaudés, les sucres d'orge, il en a eu au moins pour trois livres dix sous !... J'étais subjuguée ! et quand il me quitta au bas de l'escalier en me demandant la permission de me revoir... je me sentis si émue, que je lui fermai la porte sur le nez sans lui répondre.

VALÉRIE.

Il n'est pas revenu ?

FRANCINE.

Au contraire, le lendemain... le surlendemain... tous les jours pendant trois semaines !... Ah ! que cet être-là avait bien su trouver le chemin de mon cœur !... Il faut te dire qu'Alexandre était reçu dans le plus beau monde... au faubourg Saint-Germain, à la Chaussée-d'Antin, chez des banquiers, des duchesses...

VALÉRIE.

En vérité !

FRANCINE.

C'est lui qui coiffait toute l'aristocratie.

VALÉRIE.

Ah ! c'était un...

FRANCINE.

Tout ce qu'il y a de mieux, breveté pour l'invention des toupets imperméables... rien que ça... enfin, quoi !... j'en étais folle.

AIR : *Comme il m'aimait.*Il est l' premier ! (*bis*)

Bon, que j' disais ; mais c'est tout d' même

Heureux d'tomber pour le premier

Sur un superbe cavalier.

Maint'nant, songeons à mon système,

Et puisqu'il est l' premier que j'aime,

Il s'ra l' dernier, (*bis.*)

Il est l' premier,

Il s'ra le dernier.

VALÉRIE.

Excellente résolution !

FRANCINE.

Pour ça, il n'y avait qu'un moyen... le mariage, ou sinon, votre très-humble servante... j'étais là-dessus ferme comme un roc !... Mais, hélas !... paraîtrait qu'Alexandre ne partageait pas mes opinions ; si bien qu'un beau jour... plus personne... le lendemain, le surlendemain, idem... il m'avait plantée là !

VALÉRIE.

Quelle horreur !

FRANCINE.

Et j'ai su depuis que monsieur avait fait un héritage...

VALÉRIE, *à part et pensive.*

Mon Dieu ! si Oscar... oh ! non... non... c'est impossible...

FRANCINE.

J'en ai pleuré pendant cinq semaines et demie... et même quelquefois encore...

Elle essuie une larme.

VALÉRIE.

Pauvre amie !... (*A part.*) Je me garderai bien de lui dire...

FRANCINE.

Après tout, c'est des bêtises de se faire du mal pour si peu... c'est vrai, si toutes celles qui sont dans le même cas s'amusaient à larmoyer, gare le déluge, on ne pourrait plus sortir sans parapluie.

VALÉRIE.

Tu as oublié le perfide ?

FRANCINE.

Oublié !... enfin n'importe !... Il y a un mois, je vais à l'Ambigu, j'y rencontre... ce que c'est que l'hasard... un jeune homme pas beau, mais gentil de caractère... un agneau pour le caractère... et puis, il ne ressemblait pas du tout à mon scélérat... je me dis : voilà mon affaire !...

VALÉRIE.

Comment ! un second ?

*Même air que le précédent.*

Et le premier ?



FRANCINE.

Ma foi l' premier,  
Puisqu'à l'autel il n' put m' conduire,  
Il ne sera pas le dernier,  
Et j'ai bien l' droit de l'oublier;  
Puisqu'un premier n'a pu m' suffire,  
Au second j'en s'rai quitte pour dire  
Qu'il est l' premier, (bis)  
Je lui dirai qu'il est l' premier.

VALÉRIE.

Et il l'a cru ?

FRANCINE.

S'il l'a cru !... je le crois bien... l'amour-propre !  
Enfin, bref, ça marchait sur des roulettes vers la  
conclusion finale de l'hyménée, lorsqu'il y a quinze  
jours, le sept, la veille du terme... époque fatale !  
au lieu de sa visite, je reçois le petit poulet que  
voici... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Fais-moi  
l'amitié d'écouter ça. (*Elle lit.*) « Mademoiselle,  
» je vous ai fait un doigt de cour, et mon cœur  
» vous a appréciée... »

VALÉRIE.

Jusque là, ça va bien.

FRANCINE, *continuant.*

« Mais je dois vous avouer qu'avant de vous  
» aimer, j'en aimais une autre ! »

VALÉRIE.

Comme c'est flatteur !

FRANCINE.

« Une autre enfin que je *r'aime* plus que ja-  
» mais ; je vous souhaite donc toutes sortes de  
» prospérités, et je vous dis adieu pour la vie !  
» etc., etc. »

VALÉRIE.

En vérité, tu joues de malheur...

FRANCINE.

C'est étonnant comme ces monstres d'hommes  
sont volages à l'approche des termes et du jour de  
l'an !

VALÉRIE.

Ah ! je comprends... tu comptais sur lui.

FRANCINE.

Naturellement... entre fiancés... ce n'était  
qu'une petite avance... je lui aurais rendu ça  
avec autre chose.

VALÉRIE.

Mais il fallait aller voir ton propriétaire, lui  
demander du temps.

FRANCINE.

Ah bah ! les propriétaires, c'est comme les  
amans, on ne les trouve jamais chez eux à ces  
époques là... D'ailleurs le mien est invisible, et  
c'est le suisse qui fait toutes les affaires... Fin  
finale, quand je me suis vue saisie, j'ai perdu la  
tête, et j'allais tout bonnement me *neyer*, lors-  
que j'ai pensé que j'avais une amie fidèle qui ne  
refuserait certainement pas de donner asile à une

victime de l'inconstance des hommes et du pré-  
jugé absurde qui veut qu'on paie son terme.

AIR du dernier Chapitre.

Bien qu' la saison  
Aux bains froids n'engage guère,  
Sans toi dans la rivière  
Je faisais le plongeon.

VALÉRIE.

Vite au travail,  
Pour que dans la chambrette  
De la grisette  
Le bonheur passe un bail !

FRANCINE.

Dans le destin,  
Oui, je reprends confiance ;  
Salut à l'espérance,  
Bonsoir au chagrin.

ENSEMBLE.

Dans le destin,  
Oui, reprenons confiance ;  
Salut à l'espérance,  
Bonsoir au chagrin.

*Elles vont se placer à la table et commencent à déjeuner.  
Pendant la reprise de l'ensemble, Chapuzot a ouvert  
la porte du fond et il écoute Valérie et Francine.*

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CHAPUZOT ; *il tient un verre à la  
main.*

CHAPUZOT, *au fond.*

Bravo ! bravo !

VALÉRIE.

Ah ! c'est vous, mon voisin !

CHAPUZOT \*.

J'aime à entendre la jeunesse rire et chanter...  
ça me rappelle mon bon temps... Mademoiselle  
est sans doute...

VALÉRIE.

Ma nouvelle locataire... Oui, voisin.

CHAPUZOT.

Enchanté, mademoiselle... (*Francine se lève  
et fait la révérence. A part.*) Elle est très-bien !

VALÉRIE.

Désormais nous ne nous quitterons plus, et  
comme nous allons en abattre de la besogne !...

CHAPUZOT.

A deux, on s'encourage mutuellement... on  
cause, on se confie ses petits secrets, et les jeunes  
filles en ont toujours des petits secrets... Faites-  
moi l'amitié de me prêter un peu de sucre, voi-  
sine, j'ai mangé trop vite, et un verre d'eau su-  
crée fera du bien à mon pauvre estomac.

VALÉRIE.

A votre service, voisin... là, sur la cheminée...

Chapuzot va en prendre.

FRANCINE, *bas à Valérie.*

Quel est cet homme mûr ?

\* Chapuzot, Valérie, Francine.



VALÉRIE, *de même.*

Un brave rentier qui demeure sur le carré.

FRANCINE, *de même.*

Un rentier !... Est-il veuf ou garçon ?

VALÉRIE, *de même.*

Il est garçon ; mais il est ruiné.

FRANCINE, *de même.*

C'est dommage !... sans quoi, on aurait pu voir.

CHAPUZOT, *faisant fondre son sucre.*

Sans être trop curieux, mademoiselle a éprouvé sans doute des malheurs ?

VALÉRIE.

De grands malheurs !

FRANCINE.

Des malheurs domestiques !

VALÉRIE.

Mais elle aura bientôt regagné ce que son gri-gou de propriétaire lui enlève.

CHAPUZOT.

Comment !... il vous a tout pris ?

FRANCINE.

Ah ! mon Dieu, oui.

CHAPUZOT.

Quelle petitesse !

FRANCINE.

Exposer une jeune fille à coucher dans la rue...

CHAPUZOT.

Ah ! on ne vous y aurait pas laissée.

FRANCINE.

Vraiment !... (*A part.*) Voyez-vous l'homme d'âge ?...

CHAPUZOT.

Jeune fille, vous m'intéressez... disposez de moi... je vous prêterai mes conseils.

FRANCINE.

Voilà de la générosité.

VALÉRIE, *se levant.*

Merci, mon voisin ; des conseils, ça ne se refuse jamais... Il commence à se faire tard, n'est-ce pas ?... j'ai de l'ouvrage à rendre, il faut que je me dépêche, je vais me préparer... Vous permettez ?...

CHAPUZOT.

Comment donc !... Si mademoiselle ne s'y oppose pas, je lui tiendrai compagnie un instant, et quand vous serez prête, je vous accompagnerai jusqu'au coin de la rue.

VALÉRIE.

Vous êtes trop aimable, monsieur Chapuzot.

FRANCINE, *à part.*

Chapuzot !

VALÉRIE.

Toi, Francine, ôte le couvert.

CHAPUZOT, *à part.*

Francine !

## SCÈNE XI.

CHAPUZOT, FRANCINE.

FRANCINE, *à part.*

Chapuzot !... mais c'est le nom de mon gueur de propriétaire !

CHAPUZOT, *de même.*

Francine !... serait-ce ma locataire du Pont-aux-Choux ?

Tous deux se regardent simultanément.

FRANCINE, *grinçant des dents.*

Ah ! si ce pouvait être lui !

CHAPUZOT, *à lui-même.*

J'ai bien envie de m'esquiver...

Il fait quelques pas vers le fond.

FRANCINE, *l'arrêtant par le bras.*

Dites donc, monsieur le voisin...

CHAPUZOT, *à part.*

Je suis pris !

FRANCINE.

Ne partez donc pas si vite !

CHAPUZOT, *embarrassé, et voulant se dégager.*

Je crois qu'on m'a appelé dans l'escalier.

FRANCINE, *le tenant toujours.*

Chapuzot... un vieux laid... C'est vous !

CHAPUZOT.

Comprends pas.

FRANCINE, *très-vite.*

Francine Babichard, 23, rue du Pont-aux-Choux, sixième au-dessus de l'entresol... salon, chambre à coucher, atelier de couture... tout ça dans la même pièce, six pieds carrés ; direz-vous encore : Comprends pas ?

CHAPUZOT.

J'ai un éblouissement !

FRANCINE.

Ah ! je vous tiens donc à mon tour !... Monsieur le propriétaire est invisible... monsieur se cache pour ne pas se laisser attendre... On vous en donnera des jeunes filles pour les mettre à la porte !

CHAPUZOT, *tremblant.*

De grâce, taisez-vous, mademoiselle.

FRANCINE.

Vous avouez donc enfin ?

CHAPUZOT.

Eh bien !... oui, oui... c'est moi... Ah ! Dieu, qui m'aurait dit...

FRANCINE.

Et à moi donc ?... En v'là une rencontre !... Je vas vous dénoncer à tout le quartier.

CHAPUZOT, *la retenant.*

Je vous en supplie, que tout le monde ignore que je possède cette petite propriété !



FRANCINE.

Qui rapporte dix mille francs ! merci du peu !

CHAPUZOT.

J'ai un neveu, un mauvais sujet, qui me ferait mourir à l'hôpital, s'il se doutait que j'ai quelque chose... Soyez bonne, prenez pitié d'un oncle qui voudrait ne pas l'être... Prêtez-vous à ce que je vous demande.

FRANCINE.

Si ce n'est pas une atrocité d'avoir gardé mes pauvres meubles que j'avais eu tant de peine à gagner... oh ! oui, que j'en ai eu de la peine !...

CHAPUZOT.

Ce n'est pas moi, c'est le concierge...

FRANCINE, *pleurnichant.*

M'afficher pour être vendue !...

CHAPUZOT.

C'est cruel, j'en conviens...

FRANCINE.

Et tout ça pour cinquante malheureux francs.

CHAPUZOT, *lui prenant la main.*

Allons, séchez vos larmes... n'abusez pas du secret que le hasard vient de vous révéler, et nous verrons... je ne vous dis que ça, nous verrons.

FRANCINE.

Vous me ferez rendre mon mobilier ?...

CHAPUZOT.

Je vais courir en donner l'ordre.

FRANCINE.

Alors, va pour la discrétion. (*A part.*) C'est toujours ça de gagné.

CHAPUZOT, *à part.*

Ça me coûtera un terme, c'est égal !... (*Haut.*) Tenez, mam'selle Francine, savez-vous ce qu'il me faudrait ?... une petite femme comme vous, jeune, jolie, rangée...

FRANCINE.

Vot' parole ?... Vous devez trouver ça facilement.

CHAPUZOT, *avec fatuité, rajustant sa toilette.*

On est encore conservé pour son âge.

FRANCINE, *à part.*

Ça m'irait assez, dix mille de rentes, faudra voir.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, VALÉRIE, *qui a fait une petite toilette ; elle tient un carton à la main* \*.

FRANCINE.

Tu pars ?

VALÉRIE.

Oh ! je ne serai pas long-temps dehors ; mais j'avais oublié de te dire, ma pauvre Francine, que je ne passerai pas la soirée ici.

\* Chapuzot, Valérie, Francine.

FRANCINE.

Ah ! et avec qui sortiras-tu ?

VALÉRIE.

Mais avec une amie qui m'a invitée... et à qui j'ai promis... Tu vas t'ennuyer...

FRANCINE.

N'aie pas peur ; rapporte de l'argent, de l'ouvrage, et tout ira bien !

CHAPUZOT.

Voisine, je vous prête mon bras pour descendre.

VALÉRIE.

Je suis à vous.

Elle va prendre un second carton sur une chaise, elle y place de l'ouvrage.

CHAPUZOT, *bas à Francine* \*.AIR des deux *Maitresses.*

Je vous rendrai, ma chère locataire,  
Votre quittance ; attendez-moi ce soir,  
Quand vous s'irez seule !...

*Mouvement de Francine.*

Ah ! surtout du mystère !

*Haut.*

Adieu, voisine, ou plutôt au revoir.

FRANCINE, *à part.*

Je le vois venir, mais d' la prudence.  
Pour me venger de c' vieil âgé,  
Dès qu'il m'aura remis ma quittance,  
Moi, je lui donnerai son congé.

ENSEMBLE.

VALÉRIE.

Je suis à vous. Avant une heure, j'espère,  
Je rentrerai ; mais tu sais que ce soir  
Seule au logis je te laisserai, ma chère.  
Adieu, Francine, ou plutôt au revoir.

CHAPUZOT.

Je suis à vous ; prenez mon bras, ma chère ;  
De vous l'prêter, je me fais un devoir ;  
Un bras solide est souvent nécessaire.  
Adieu, voisine, ou plutôt au revoir.

FRANCINE.

Va sans retard terminer ton affaire,  
Puis au plaisir songe jusqu'à ce soir ;  
Seule au logis je resterai, ma chère.  
Adieu, voisin, ou plutôt au revoir.

Valérie sort en donnant le bras à Chapuzot, qui par derrière fait signe à Francine d'être discrète.

## SCÈNE XIII.

FRANCINE, *seule, achevant d'ôter le couvert.*

Je vous demande un peu où la fortune va se nicher !... Attendez-moi ce soir, quand vous serez seule !... On lui a donné dans l'œil au cher homme... c'est clair... Eh bien !... après tout, il n'est vraiment pas mal ce brave monsieur Chapuzot ; faudra voir... J'ai été abandonnée par un blond, trahite par un brun, je serai peut-être plus heu-

\* Chapuzot, Francine, Valérie.



reuse avec un gris... faudra voir!... en attendant, portons tout ça là-dedans et installons-y mes effets. (*Elle prend son carton, sa chaufferette et son chapeau.*) Est-il possible de mettre un chapeau dans cet état-là! (*Elle se dirige vers la chambre à droite.*) Que je rencontre jamais l'ostrogoth qui m'a bousculée! (*La porte du fond s'entrouvre doucement.*) Il aura affaire à moi.

Elle entre dans la chambre à droite et repousse la porte, celle du fond s'ouvre, Saturnin paraît.

## SCÈNE XIV.

SATURNIN, seul, refermant la porte avec précaution.

Personne ne m'a vu entrer, et, chose heureuse! elle avait laissé sa clef sur la porte... Je viens de la voir qui sortait avec mon oncle... Elle rentrera pour le rendez-vous... profitons de la circonstance. (*Prenant un air tragique.*) Je vais me porter à un excès funeste! (*Il tire de ses poches une énorme paire de pistolets, et en tient un de chaque main.*) Le blond m'a échappé tout-à-l'heure, le plat qu'il est; mais ce soir je prétends jouer avec lui un drame sanglant!... Où me cacher?... Je veux le forcer les armes à la main à me céder... La chambre à coucher... oui... derrière les rideaux!... Sitôt mon esclandre fait, si vous ne m'épousez pas, Valérie, je vous brûle la politesse... je pars pour l'Egypte!... Entrons. L'aspect de ce lieu me donne des idées... J'aurais dû naître sous la régence... j'étais bâti pour faire un Richelieu ou un Faublas... Entrons...

Il entre à gauche, ses pistolets à la main; au même instant, Francine pousse un cri d'effroi.

## SCÈNE XV.

SATURNIN, FRANCINE.

SATURNIN, reculant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FRANCINE.

Ah! mon Dieu!... au voleur!

SATURNIN.

Mais non... non... je ne suis pas... Ciel! que vois-je!... ah! fichtre!...

FRANCINE, qui s'est un peu remise.

J'allais en dire autant!

SATURNIN.

Francine!

FRANCINE.

Saturnin!

SATURNIN, allant s'asseoir.

Ma couturière... quelle tuile!

FRANCINE, de même.

Mon second... quel effet!

SATURNIN.

Par quel hasard ici?

FRANCINE.

Et vous, donc?

SATURNIN, se levant avec fureur.

Oh! moi, je viens pour...

FRANCINE, écartant de rire.

Ah! ah! ah! Dieu, que vous êtes laid!

SATURNIN.

Ça vient de ce que je suis exaspéré contre un individu que j'ai poursuivi tantôt.

FRANCINE, se levant.

Je gage que c'est vous qui m'avez bousculée dans l'escalier.

SATURNIN.

Alors, c'est vous qui m'avez allongé ce coup de parasol qui m'a fait voir trente-six...

FRANCINE.

Chut! le mot est dit... (*Marchant sur Saturnin, qui recule.*) Fourbe... trompeur!...

SATURNIN.

Francine, j'excuse ces épithètes injurieuses, elles sont méritées... Vous avez reçu ma lettre?

FRANCINE.

Oui... oui, je la garde.

SATURNIN.

Vous m'en voulez de ma franchise?

FRANCINE.

Comment donc! au contraire!... je vous dois des remerciements, vous m'avez rendu service!

SATURNIN.

Vrai?... ah! ça me fait plaisir.

FRANCINE.

AIR : *Elle a trahi ses sermens et sa foi.*

L'amour, dit-on, est aveugle, et vraiment  
Son p'tit bandeau caus' plus d'une bévüe;  
Plus d'un mari fait regretter l'amant  
Lorsque l'hymen vient nous rendre la vue.  
Sans votre lettre, enfin, j'vous épousais.

*Le tournant vers la glace.*

Voyez pourtant à quoi je m'exposais.

SATURNIN, se regardant et à part.

C'est une petite vengeance... elle est vexée!

FRANCINE.

Ah ça! m'expliquerez-vous ce que vous êtes venu faire ici, avec ces pistolets?

SATURNIN.

Je les ai apportés en faveur d'un blond que j'exècre.

FRANCINE.

Quel blond?

SATURNIN.

Un grand beurre frais, qui fait la cour à mam-selle Valérie, et qui est extrêmement heureux dans cette même cour... mon rival, enfin!



FRANCINE.

Je comprends... c'est Valérie, c'est mon intime que vous *raimez*.

SATURNIN.

Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire.

FRANCINE.

Et elle préfère...

SATURNIN.

Le blond en question...

FRANCINE.

Tant mieux!... ça vous apprendra... volage!...

SATURNIN.

Imaginez-vous que ce monsieur Oscar... quel nom trivial!... est venu ce matin voir mamselle Valérie.

FRANCINE.

Ah! ah! elle ne m'avait pas dit ça!

SATURNIN.

J'étais là... derrière la porte... j'ai tout entendu... il lui a donné un baiser...

FRANCINE.

Un baiser... (*A part.*) C'est par là qu'ils commencent tous.

SATURNIN.

Et puis, un rendez-vous.

FRANCINE.

Pour ce soir!

SATURNIN.

Il veut lui payer à dîner en partie double, et la conduire à l'Opéra en baignoire grillée!

FRANCINE.

Oh! les monstres!...

SATURNIN.

Air des *Amazones*.

Comprenez-vous?... en baignoire grillée!  
Dans ce réduit discret et ténébreux  
Où la beauté n'est jamais surveillée.

FRANCINE.

Rien de plus traître et de plus dangereux.

SATURNIN.

Je le crois bien!... c'est un endroit affreux!  
Quand à Vénus, jadis... prétend l'histoire,  
Mars fit la cour, le fait paraît certain,  
Il dut souvent la conduire en baignoire  
Pour la soustraire aux regards de Vulcain,  
Le scélérat lui payait la baignoire  
Pour la cacher au farouche Vulcain;  
Et ce soir on me traite en Vulcain.

FRANCINE.

Ceci m'explique ce qu'elle me disait tantôt :  
« Je passerai la soirée dehors avec une amie... »  
Une drôle d'amie...

SATURNIN.

Une amie du sexe de la garde nationale.

FRANCINE.

Mais Valérie est perdue si elle va à ce rendez-

vous. On est si exposée dans ces affreuses baignoires!

SATURNIN.

Vous y êtes allée, Francine?

FRANCINE.

Oui, une fois, avec Alexandre...

SATURNIN.

Alexandre!

FRANCINE.

Mon prétendu... mon premier...

SATURNIN.

Votre premier?... ah ça! mais vous m'aviez dit que c'était moi le *preu*?

FRANCINE.

C'est une manière de parler que j'ai... Saturnin, vous êtes amoureux de Valérie...

SATURNIN.

Amoureux de naissance.

FRANCINE.

Vous voulez l'épouser?

SATURNIN.

Je le veux, des pieds à la tête.

FRANCINE.

Eh bien! il faut l'empêcher d'aller à ce rendez-vous, il faut la sauver.

SATURNIN.

Ça y est, sauvons-la!

FRANCINE, *animée*.

Naïve, timide, elle n'aurait peut-être pas comme moi la raison de résister au danger.

SATURNIN, *se montant*.

Vous avez résisté... vous... très-bien!

FRANCINE.

Et plus tard, que de regrets, que de larmes!... oh! oui, moi son amie... son aînée, moi qu'elle a si généreusement recueillie, je paierai mon hospitalité en la sauvant.

SATURNIN.

O Francine, voilà un trait!

FRANCINE.

Comment faire?

SATURNIN.

Si je massacrais le blond!

FRANCINE.

Mauvais moyen: ce serait le rendre intéressant!

SATURNIN.

C'est juste; alors je me bornerai à lui *ficher* une raclée remarquable.

VALÉRIE, *dans l'escalier*.

Dans le destin,  
Oui, reprenons confiance;  
Salut à l'espérance,  
Bonsoir au chagrin.

FRANCINE et SATURNIN.

C'est elle!

\* Francine, Saturnin.



SATURNIN.

Je reconnais son instrument !

FRANCINE.

Cachez-vous; il ne faut pas qu'elle puisse croire que nous nous entendons.

SATURNIN, *cherchant une cachette.*

Ceci est de la haute politique !

FRANCINE.

Ah ! le rendez-vous, où est-il ?... ici sans doute ?

SATURNIN.

Je n'en suis pas parfaitement sûr, vu que je n'ai pas entendu cette partie du complot... mais je partage votre opinion, c'est ici sans doute.

FRANCINE.

C'est bon, fiez-vous à moi...

SATURNIN.

Oh ! Francine, vous n'avez pas de fortune, mais vous avez mon estime... flattez-vous de ça !

Il se colle derrière la porte d'entrée qui s'ouvre sur lui; Valérie entre, et il se glisse derrière elle sans avoir été vu. La nuit vient par degrés.

## SCÈNE XVI.

VALÉRIE, FRANCINE.

FRANCINE, *à part.*

Si je sais comment m'y prendre...

VALÉRIE.

Bonne nouvelle, Francine!... tout m'a réussi...

FRANCINE.

On t'a payée ?

VALÉRIE.

Comptant!... (*elle fait sonner son argent*) et de plus, j'ai de l'ouvrage pour toute la semaine.

FRANCINE.

C'est ça l'ouvrage ?

VALÉRIE.

Non, ça c'est un petit bonnet pour moi.

FRANCINE, *regardant.*

Ah ! oui, une fanchon... je comprends, l'invitation de ce soir... tu te mets en frais...

VALÉRIE.

Il faut même que je me dépêche; voici le jour qui baisse.

Elle ôte son bonnet et se prépare.

FRANCINE.

Tu es donc bien pressée ?

VALÉRIE.

Sans doute, j'ai promis d'être à six heures...

FRANCINE.

Où ça ?

VALÉRIE, *un peu embarrassée.*

Mais, chez mon amie...

FRANCINE, *appuyant sur les mots.*

Et tu ne veux pas la faire attendre, cette chère

amie... Tu as raison... faut jamais faire attendre les amies... (*A part.*) Le rendez-vous n'est pas ici; c'est taquinant.VALÉRIE, *qui s'arrange les cheveux devant la glace.*

Cette robe est bien bonne, n'est-ce pas ?

FRANCINE, *l'examinant.*

Dame, oui...

VALÉRIE.

Après ça, je n'en ai pas d'autres...

FRANCINE.

Alors, elle est superbe et du dernier goût !

VALÉRIE, *prenant sa fanchon.*

Écoute donc, sans être coquette, on veut être présentable... quand on va à l'Opéra.

FRANCINE, *jouant la surprise.*

A l'Opéra !

VALÉRIE.

Oui, ma chère, oui... dans une loge...

FRANCINE.

Dans une baignoire !

VALÉRIE.

Précisément !

FRANCINE.

Je l'aurais parié !... ces amies n'en font jamais d'autres.

VALÉRIE.

Maintenant, vite, mon châle !

FRANCINE, *à part, en allant prendre le châle.*

Je ne trouve pas le plus léger moyen...

VALÉRIE.

Aide-moi, Francine !

FRANCINE, *aidant à plier le châle.*

Vrai cachemire des Indes...

VALÉRIE.

Trente-six francs cinquante centimes... c'est un prix fait.

FRANCINE, *le lui plaçant sur les épaules.*

Comme les petits pâtés.

VALÉRIE.

Mon chapeau !

FRANCINE, *allant le prendre sur la commode.*

Voilà madame... Ah ! j'espère que tu me donneras des gages?...

VALÉRIE, *mettant le chapeau.*

Tu as déjà la table et le logement.

FRANCINE, *à part.*

Vrai, je ne sais comment aborder la chose... elle est si contente, si heureuse... j'étais comme ça la première fois.

VALÉRIE.

Là... me voici prête à partir !

FRANCINE.

Faut-il demander la voiture de madame ?



VALÉRIE.

Qui sait si je n'en aurai pas à mes ordres, mademoiselle la moqueuse?

FRANCINE.

Comment donc! quand on a des loges à l'Opéra, on n'y va pas en omnibus.

VALÉRIE.

A revoir, Francine.

FRANCINE, *à part.*

Mais c'est qu'elle y va... c'est fini...

VALÉRIE, *s'arrêtant au fond.*

Eh bien! tu me laisses partir sans me dire adieu!

FRANCINE, *à part.*

Ah! ma foi, aux grands maux les grands médicaments!... je vais improviser...

VALÉRIE, *se rapprochant.*

Francine!...

FRANCINE, *se retournant vivement.*

Blanche et timide colombe!... (*À part.*) J'aime assez ce commencement-là.

VALÉRIE.

Qu'est-ce qui te prend?

FRANCINE.

Tu ne vois donc pas que tu voles au-devant du vautour? tu ne sais donc pas, infortunée, que les petits diners c'est la perdition des jeunes, et que les baignoires c'est l'écueil de la vertu?

VALÉRIE.

Je ne te comprends pas...

FRANCINE.

Tu ne comprends pas que je sais tout; le rendez-vous de ce soir... le dîner tête-à-tête et la loge à l'Opéra... toujours en tête-à-tête avec ta charmante amie, monsieur Oscar.

VALÉRIE, *piquée.*

Eh bien! après... si tu le sais, tant mieux, et si je te l'ai caché, c'est que...

FRANCINE.

Tu avais peur de moi, et de la rigidité de mes principes.

VALÉRIE.

Je te conseille de t'en vanter!

FRANCINE.

Ça n'empêche pas que tu fais une folie, une sottise!

VALÉRIE.

Francine, je te le répète, je ne te comprends pas... Monsieur Oscar m'aime réellement, honnêtement; il a juré de m'épouser.

FRANCINE.

Eh! mon Dieu! ça se jure, mais ça n'engage à rien.

VALÉRIE.

J'ai confiance dans sa parole, dans son honneur!

FRANCINE.

Moi aussi, j'ai eu confiance... hélas!...

VALÉRIE.

D'ailleurs, il m'attend, j'ai promis, et personne ne m'empêchera...

FRANCINE, *courant à la porte.*

Si fait... moi Francine Babichard, je t'empêcherai de te perdre...

Elle ferme la porte et met la clef dans sa poche.

VALÉRIE, *outrée.*

M'enfermer!... c'est trop fort!...

FRANCINE.

Voyons, Valérie, sois raisonnable.. que mon exemple te serve à quelque chose... jette les yeux sur ta malheureuse amie... veux-tu comme elle être trompée par un premier, délaissée par un second, et te voir réduite à l'affreuse nécessité d'en attendre un troisième?

L'heure sonne.

VALÉRIE, *tapant des pieds avec impatience.*  
Six heures!

FRANCINE.

Il attend!... il s'impatiente!... n'y a pas de mal, et s'il t'aime sincèrement comme tu le dis...

VALÉRIE.

La clef, Francine... la clef, je la veux!...

FRANCINE.

Tu ne l'auras pas avant d'avoir renoncé...

VALÉRIE.

Mais vous oubliez que je suis la maîtresse... que je suis ici chez moi... tandis que vous...

FRANCINE.

Arrête, tu ne penses pas ce que tu vas dire...

VALÉRIE.

Si, mademoiselle, je le pense... je le penserai toujours. Ah! si j'avais su!...

Air : *Est-il supplice égal.*

Cette clef, je la veux!

Ah! vraiment, c'est affreux!

Se conduire de la sorte!

Vous n'êtes pas chez vous.

FRANCINE.

Tu t'mettrais à genoux,

J'ouvrirais pas la porte!

VALÉRIE.

En vérité,

C'est une indignité!

C'est une perfidie!

FRANCINE.

Je veux payer mon hospitalité  
En sauvant une amie.

ENSEMBLE.

FRANCINE.

Fâche-toi si tu veux,

Dis-moi qu'c'est affreux;

Ma chère, peu m'importe,

Je ris de ton courroux!

Tu t'mettrais à genoux,

J'ouvrirais pas la porte.



VALÉRIE.

Cette clef, je la veux !  
 Ah ! vraiment, c'est affreux !  
 Se conduire de la sorte !  
 Vous n'êtes pas chez vous ;  
 Redoutez mon courroux ;  
 Vite, ouvrez cette porte.

FRANCINE.

Tu auras beau dire, je suis inexorable. Tiens, à preuve... (*Elle court au fond, pousse la fenêtre, et jette la clef.*) Voilà la difficulté tranchée.

VALÉRIE, *s'asseyant avec colère.*

C'est une infamie !... (*Elle pleure.*) Que je suis malheureuse !...

FRANCINE, *à part, s'asseyant de l'autre côté.*

Demain elle me remerciera. Pauvre petite ! elle me fait de la peine ! A sa place, je briserais tout. C'est égal, n'ayons pas l'air... (*Haut.*) Dis donc, Valérie, si tu veux m'en croire, nous allumerons la chandelle, et nous travaillerons.

VALÉRIE, *à elle-même, et comme frappée d'une pensée subite.*

Ah ! que je suis folle !... la portede machambre... le petit escalier...

FRANCINE.

Hein ? que dis-tu ?

VALÉRIE, *se levant.*

Je dis que tu es libre de faire ce que tu voudras. Moi, je sors.

Elle passe vivement dans sa chambre.

FRANCINE.

Comment ! tu sors !

VALÉRIE, *dans la coulisse.*

Adieu, Francine.

Bruit d'une porte qui se referme.

FRANCINE, *qui a couru à la porte de la chambre à coucher.*

Il y avait une autre porte, je suis volée !... Ah ! les femmes !... Et les hommes donc !... Mais qu'est-ce qu'ils ont, je vous le demande, pour nous entortiller comme ça ? (*On frappe à la porte du fond.*) On frappe !... Ah ! j'y suis, c'est mon amour de propriétaire... Ah ! ben, il tombe joliment, je vas le traiter... Mais non, de la prudence ; un rentier, ça mérite toujours des égards. (*On frappe.*) On y va. Heureusement j'ai pas perdu la tête, et au lieu de sa clef, c'est la mienne que j'ai fait sauter. (*Cherchant la porte à tâtons.*) J'aurais pourtant bien voulu avoir de la lumière.

Elle trouve la porte, ouvre, Oscar entre.

## SCÈNE XVII.

FRANCINE, OSCAR.

OSCAR, *à lui-même.*

Pas de lumière, c'est charmant !

FRANCINE, *allant vers la cheminée.*

Il me semble que j'ai vu le briquet par là !

OSCAR.

Il y a une heure que je vous attends, ma charmante !

FRANCINE, *s'arrêtant.*

Hein ! c'est pas le vieux !

OSCAR.

Ne vous voyant pas venir, je suis accouru.

FRANCINE.

Oh ! c'est le sieur Oscar ! ils se sont croisés.

OSCAR.

Où êtes-vous donc, Valérie ?

Il cherche.

FRANCINE.

Je tiens le briquet.

OSCAR.

Chère petite, répondez, je vous en supplie.

FRANCINE, *cherchant le briquet, allume une allumette chimique qui jette une vive lueur ; Oscar se trouve devant elle, l'allumette s'éteint aussitôt.*

Alexandre !

OSCAR.

Francine !

FRANCINE.

Mon premier, mon coiffeur !

OSCAR.

Où suis-je tombé, grand Dieu !

FRANCINE, *le cherchant.*

Ah ! monstre ! je vous retrouve enfin !

OSCAR, *voulant l'éviter.*

Je suis enfoncé, démolé...

FRANCINE.

Ah ! monsieur change de nom pour mieux cacher ses crimes !

OSCAR.

Si je pouvais gagner la porte !

FRANCINE, *le rencontrant, et l'arrêtant.*

Oh ! vous ne m'échapperez pas !... Je vous tiens, Alexandre... et tu ne mourras que de ma main, Oscar !...

OSCAR, *effrayé.*

Francine, pas de bêtises. (*A part.*) De l'aplomb ; car je la connais, elle serait capable...

FRANCINE.

M'abandonner parce qu'il vous tombe du ciel un héritage !

OSCAR.

Vous seule en êtes cause, Francine ; vos cruautés me perçaient le cœur ! Quand on est au désespoir, on cherche à s'étourdir.

FRANCINE.

Comment donc ! c'est tout naturel, et pour ça, on fait le beau, on promet le mariage, on éblouit, on subjugue une malheureuse créature sans défense. (*Avec menace.*) Ah ! Dieu !



OSCAR, *l'arrêtant.*

Francine !

FRANCINE, *avec dédain.*

Mais non... votre conduite est trop médiocre pour que je me venge.

OSCAR.

Eh bien ! faisons la paix !

FRANCINE.

Plus souvent !

OSCAR.

Vous l'avez dit, Francine, je ne cherchais ici que de la consolation, la consolation la plus pure.

FRANCINE.

Vous la trompiez, l'infortunée !

OSCAR.

En voulez-vous une preuve éclatante?... (*Il se met à genoux.*) Voilà. Je dépose à vos pieds un cœur qui n'a cessé de battre pour vous, et un héritage qui est légèrement écorné, c'est vrai, mais qui doit suffire encore pour mener une vie de tourtereaux et de pâtés de foie gras. Ah ! Francine ! vous avez un faible pour les pâtés !...

FRANCINE, *à part.*

Allons, v'là que je me sensibilise !

OSCAR, *à part.*

J'ai perdu l'autre... mais celle-ci me revient. (*Haut.*) Ce soir, nous dînerons ensemble ; je vous mènerai à l'Opéra dans ma loge.

FRANCINE, *avec reproche.*

Ce n'est pas moi que vous deviez y conduire, perfide !

OSCAR.

C'est à vous seule que je pensais, c'est vous seule que j'aime, vous seule que je veux épouser ! chère Francine !...

FRANCINE, *se laissant aller dans ses bras.*

Alexandre !...

OSCAR, *à part.*

Elle est à moi !...

Il va pour l'embrasser ; au même instant, on frappe au fond.

FRANCINE.

Ah ! mon Dieu ! on frappe !...

OSCAR.

AIR : *Le voilà* (Madeleine).

N'ouvrez pas,  
Parlez bas.  
Silence  
Et prudence !

ENSEMBLE.

N'ouvrons pas,  
Parlons bas.

Ici,

Qui donc frappe ainsi ?

FRANCINE, *à elle-même, pendant qu'Oscar va écouter.*

Quel bonheur, en vérité !

\* Oscar, Francine.

Sans ce bruit, peut-être,  
J'faiblissais, rien d'plus traître  
Que l'obscurité.

*On frappe encore. Oscar revient sur la pointe des pieds, il veut reprendre la main de Francine, mais elle la retire.*

ENSEMBLE.

N'ouvrez pas,  
Parlez bas.  
Silence  
Et prudence !  
N'ouvrez pas,  
Parlez bas.

Ici,

Qui donc frappe ainsi ?

CHAPUZOT, *en dehors.*

Ouvrez, mademoiselle Francine.

OSCAR.

Une voix d'homme !

CHAPUZOT.

Cette clef ne va pas.

FRANCINE, *à part.*

C'est mon gris !

VALÉRIE, *en dehors, et frappant avec force.*

Francine, ouvrez ! ouvrez !

OSCAR.

Une voix de femme !

FRANCINE.

C'est Valérie.

Elle va ouvrir.

OSCAR.

Je suis traqué.

~~~~~

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VALÉRIE, CHAPUZOT, *une lumière à la main* \*.

VALÉRIE.

Monsieur Oscar !

CHAPUZOT.

Un homme avec elle ! Le beau jeune homme !

VALÉRIE.

M'expliquerez-vous, monsieur, votre présence ici ?

OSCAR, *embarrassé.*

Mais... ne vous ayant pas trouvée au rendez-vous... je...

VALÉRIE.

Et comment se fait-il que vous soyez enfermé avec mademoiselle ?

CHAPUZOT.

Il est certain que cela prête à l'équivoque.

VALÉRIE.

Répondez, monsieur.

OSCAR.

Mais je... je vous assure, mademoiselle...

FRANCINE, *à part.*

Le sieur Oscar n'est pas à son aise.

\* Oscar, Valérie, Francine, Chapuzot.



VALÉRIE.

Mademoiselle, qui, sous prétexte de m'empêcher de sortir, garde pour elle la véritable clef et en jette par la fenêtre une fausse.

CHAPUZOT, *la montrant.*

Qui m'est tombée sur l'occiput!

VALÉRIE.

Il vous convenait bien de parler de vos devoirs d'amie, de vos principes!... Ah! Francine!... Ah! Oscar!...

Elle pleure.

FRANCINE\*.

Oscar, du tout! Alexandre, artiste capillaire.

VALÉRIE.

Que signifie?

FRANCINE.

Il cumulait... Pour toi, monsieur Oscar, un riche et noble dandy... pour moi, Alexandre, le coiffeur des dames.

VALÉRIE, *s'éloignant.*

Oh!...

FRANCINE.

Pour toutes deux, enfin, un individu qui ne vaut pas la peine qu'on le regrette.

CHAPUZOT.

Très-bien! bravo!...

OSCAR.

O Francine!... moi qui voulais faire votre bonheur!

FRANCINE.

Oui, je sais comment vous l'entendiez, mon bonheur; notre bonheur... Merci pour elle et pour moi!

OSCAR, *à part.*

C'est humiliant!... n'importe, de l'aplomb!

FRANCINE.

Ah! à propos... et votre baignoire grillée... vous y serez à votre aise.

OSCAR.

Peut-être! (*Il relève son toupet avec fatuité.*) Un homme comme moi n'est jamais au dépourvu. (*A part.*) Au diable les mijaurées! (*Haut.*) Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur...

CHAPUZOT.

Jeune homme, voulez-vous que je vous prête de la lumière?

OSCAR.

C'est inutile, vieux laid!

Il sort.

## SCÈNE XIX.

FRANCINE, VALÉRIE, CHAPUZOT.

VALÉRIE, *prenant la main de Francine avec effusion.*

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

A quel danger, chère Francine,  
Je te devrai d'échapper en ce jour!

\* Oscar, Francine, Valérie, Chapuzot.

FRANCINE.

Mais aux filets de Saint-Cloud, l'imagine,  
Que sans ton aid' j'aurais pu faire un tour.  
Quand j' vins à toi triste et découragée,  
Tu m'as rendu l'espoir et le bonheur.

VALÉRIE.

Toi, tu fais plus... tu me sauves l'honneur;  
Je suis encore ton obligée!

CHAPUZOT, *s'essuyant les yeux.*

C'est superbe! (*Il passe entre elles.*) Jeunes filles, savez-vous ce qu'il me faudrait?... deux petites femmes comme vous!... non, je me trompe! une petite femme comme vous deux.

Grand bruit dans l'escalier.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, SATURNIN *la toilette en désordre\**.

SATURNIN.

Ah! enfin!... je lui ai donné sa pile, au blond! je le guettais... je lui suis tombé sur le casaque: v'li! v'lan!... Bref, je l'ai saisi aux cheveux... mais il m'a glissé des mains, le fourbe!... il portait perruque! (*Il montre une superbe perruque blonde; Valérie et Francine se regardent.*) J'espère, ô Valérie! que vous me pardonneriez ce larcin en faveur de mon amour?

CHAPUZOT.

Comment, drôle, mauvais sujet!...

SATURNIN.

Taisez-vous, mon oncle, je vous y invoque.

FRANCINE, *à part.*

Son oncle! le vieux!... oh! comme ça fait notre affaire!... (*Haut.*) Voyons, monsieur Saturnin, calmez-vous, je vous marie...

CHAPUZOT.

Comment! vous le mariez?

FRANCINE, *montrant Valérie.*

Voilà votre femme...

SATURNIN.

Ciel!

VALÉRIE, *bas.*

Moi!

FRANCINE, *de même.*

Tu l'as aimé... Un petit effort, ça reviendra.

SATURNIN.

Il serait Dieu possible?... Ah! Francine, laissez-moi vous embrasser sur l'œil gauche.

CHAPUZOT, *l'arrêtant.*

Minute... minute... il faut avant...

FRANCINE.

C'est juste; j'oubliais de vous dire que votre

\* Chapuzot, Francine, Saturnin, Valérie.



oncle, toujours grand et généreux, vous donne...  
(*Chapuzot l'arrête, elle se reprend*) vous prête,  
pour vous établir, vingt mille francs, à ne jamais  
rendre...

CHAPUZOT.

Comment!... comment!...

SATURNIN.

Vingt mille francs!... Non! non!... c'est plus  
qu'il ne possède; je refuse.

FRANCINE.

Craignez rien et prenez toujours.

CHAPUZOT.

Cependant! cependant!...

FRANCINE, *bas*.

Un mot de plus, je trahis le secret du Pont-  
aux-Choux!

CHAPUZOT.

Chut!

SATURNIN.

Ah! mon oncle!... Ah! Francine!... (*S'arrêtant devant Valérie.*) Ah! mademoiselle!

CHAPUZOT, à Francine.

Eh bien! vrai, vous me plaisez!

FRANCINE.

Pour le mariage?

CHAPUZOT.

Oh! j'ai des mœurs!

FRANCINE, à part.

Au fait... un bon mari, et dix mille de ren-  
tes... (*Haut.*) On pourra voir!

CHAPUZOT.

Je serai charmant!... je me prêterai à tout ce  
que vous voudrez.

FRANCINE.

Alors, touchez là!

ENSEMBLE.

Air de *l'If de Croissey*.

Ayons tous confiance

Dans notr' nouveau destin;

Salut à l'espérance,

Et bonsoir au chagrin.

VALÉRIE, au public, amenant Francine par la main.

Air de *Ielva*.

D'avant vous, messieurs, se présente étrangère

Un' pauvre fill' qui réclame votre appui;

Pour ell', ce soir, savez-vous c' que j'espère?

Rien qu'un p'tit coin, soyez bons, ouvrez-lui!

FRANCINE.

Ah! de ces lieux, faudra-t-il que je sorte?

J' m'y trouve si bien!... songez quell' cruauté!...

Vous, si galans, de m' laisser à la porte,

Quand je n' demande que l'hospitalité!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ayons tous confiance, etc.

FIN.









ACTE I, SCÈNE XII.

# LE PÈRE MARCEL,

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANT, EN DEUX ACTES

par Madame Ancelot,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 19 JANVIER 1844.

## PERSONNAGES.

LE PÈRE MARCEL, ancien sergent, cultivateur. . . . .  
MARCELIN, son fils aîné. . . . .  
JOSEPH, son second fils. . . . .  
MATHIEU, cultivateur. . . . .  
M. DE GABRIANNE, juge d'instruction. . . . .

## ACTEURS.

M. VERNET.  
M. LIONEL.  
Mlle ESTHER.  
M. PROSPER GOTHÉ.  
M. DUSSERT.

## PERSONNAGES.

UN NOTABLE du village. . . . .  
UN DOMESTIQUE. . . . .  
LA BARONNE D'ERMONT. . . . .  
ANNA, sa fille. . . . .  
MARGUERITE, femme de Marcel.  
PAYSANS, PAYSANNES.

## ACTEURS.

M. ÉDOUARD.  
M. ÉMILE.  
Mme HOUDRY.  
Mlle OLIVIER.  
Mme LECOMTE.

*L'action se passe en 1840, dans un village. Le premier acte, dans la maison du père Marcel. Le deuxième acte, au château de la baronne d'Ermont.*

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse d'une maison de paysan aisé. Porte au fond. A droite, deux portes. A gauche, une fenêtre et une porte. D'un côté, une table. Au fond, une armoire.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, JOSEPH, MATHIEU, MARCELIN.

Au lever du rideau, Marguerite est assise et coud; Mathieu est debout au milieu; Joseph debout examine Marcelin, qui est assis, le coude appuyé sur la table et rêvant la tête dans sa main.

MATHIEU.

Il paraît que le père Marcel ne rentrera pas pour la veillée.

JOSEPH.

Par exemple!... Et qui est-ce qui conterait des histoires de batailles ce soir, si papa ne rentrerait pas?... Est-ce que ce serait vous, père Mathieu?

MATHIEU, de mauvaise humeur.

Père Mathieu!... encore!... Madame Marguerite, apprenez donc à vos enfants à respecter l'autorité.

JOSEPH.

Là, là!... monsieur Mathieu, je la respecte l'au-



torité, même sous votre figure... ça se doit de respecter l'adjoint du maire, surtout quand le maire est mort, et que l'adjoint représente à lui tout seul le gouvernement du village... mais, vous aussi, vous devez respecter papa, un ancien militaire, un vieux sergent!... le guerrier passe avant tout, c'est connu, et je serai soldat, moi!

MATHIEU.

Votre père est mon ancien, né dans ce pays avant moi; nous sommes même un peu parents; mais lui...

MARGUERITE.

Parti soldat en 96, il en a vu de rudes, le cher homme, jusqu'en 1815, où il s'est retiré invalide... pour m'épouser.

JOSEPH.

Couvert de gloire et de blessures.

MATHIEU.

Belle position certainement... mais on sert son pays de plus d'une manière.

JOSEPH, *qui a passé près de Marguerite, à demi-voix.*

Même quand on ne sert à rien comme lui, qui intrigue pour être nommé maire, croyant se mettre ainsi au-dessus de papa.

MARGUERITE, *à Mathieu, en souriant.*

Convenez, voisin, que vous avez toujours été un peu jaloux de Marcel.

MATHIEU.

Je ne dis pas non, voisine... mais dans ce moment, je venais chercher son secours pour une battue dans le bois, où l'on croit qu'un voleur s'est caché.

JOSEPH et MARGUERITE, *se rapprochant de lui.*

Bah! vraiment?... ah!

MATHIEU.

Oui, ils croient cela au château de Mirecourt, parce que la nuit dernière on y a volé deux couverts d'argent au concierge. (*D'un air mystérieux.*) Il y a en ce moment une somme considérable, une somme énorme, qui est arrivée avant les maîtres, qu'on attendait ce matin.

MARGUERITE.

Ce matin?... Après tant d'années d'absence... est-ce possible?

MATHIEU.

C'est certain!... il y a maintenant deux dames au château, et elles ont peur; les gendarmes sont restés chez le concierge, et je venais prier le voisin de m'accompagner par là.

JOSEPH.

On n'a pas besoin de vous, puisqu'il y a des gendarmes, et vous veniez pour demander autre chose à mon père.

MATHIEU.

Je ne dis pas non... Le voisin a du crédit, on l'aime, on le respecte au village; c'est fête pour les camarades quand il leur raconte les batailles de l'empereur et ses prouesses à lui... oh! il leur fait croire tout ce qu'il veut, et il pourrait en ce moment me donner un fameux coup de main.

MARGUERITE.

Il a dit en sortant: Si l'on vient me demander, Marcelin me remplacera.

MATHIEU, *à demi-voix.*

Lui?... voyez-le donc, il ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes là... il n'y est pas... il est à la ville, à Paris!

JOSEPH.

Par exemple!

MATHIEU.

Voilà ce que c'est que de l'y avoir envoyé, de lui avoir fait faire des études, d'en avoir fait un médecin, un savant... il ne sait plus que vous êtes sa mère.

MARGUERITE, *allant à Marcelin.*

Oh! pour cela, si... Marcelin, mon enfant, à quoi rêves-tu donc là?... il faut remplacer ton père ici quand il y manque.

MARCELIN, *sortant de sa rêverie et se levant.*

Remplacer mon père?... mais qui est-ce qui pourrait le remplacer, lui si actif, si bon, si gai?

MATHIEU.

C'est vrai qu'il a toujours, comme on dit, le petit mot pour rire.

MARCELIN, *tristement.*

Il a l'air si heureux, lui!

MARGUERITE, *avec inquiétude.*

Est-ce que nous ne sommes pas tous heureux ici?

## SCÈNE II.

JOSEPH, MATHIEU, LE PÈRE MARCEL,  
MARGUERITE, MARCELIN.

MARCEL, *entrant gaiement; il a entendu les derniers mots.*

Et qu'est-ce qui pourrait nous empêcher d'être heureux? (*Il serre la main de Mathieu.*) Bonjour, voisin; est-ce que la terre ne donne pas au laboureur le prix de ses peines?

MARGUERITE.

Pas toujours.

MARCEL.

C'est vrai que la récolte a manqué cette année; mais, Dieu aidant, elle sera bonne l'année prochaine; puis, est-ce que nous ne sommes pas tous forts et bien portants?

MARGUERITE.

Mais tu souffres, toi.

MARCEL, *souriant.*

C'est vrai que par la pluie comme aujourd'hui, cette vieille jambe-là me fait diablement souffrir... Écoute donc aussi, c'est qu'on n'a pas reçu pour rien un biscayen à Wagram... c'est pour vous rappeler qu'on y était, et ce souvenir-là fait plaisir... Aïe!... (*Il se frotte la jambe.*) Ensuite, est-ce qu'on n'a pas pour être content des fils qui sont joyeux, et qui travaillent gaiement?

MARGUERITE, *soupire en regardant Marcelin.*

Ah!

MARCEL.

C'est vrai qu'en voilà un tout triste, et qu'ils



sont tous deux à rien faire. Marcelin, qu'est-ce que tu as donc, mon enfant? (*Il le fait venir à lui, et dit à demi-voix.*) Tu me diras ça, à moi seul!... (*Haut.*) Ce n'est pas tout d'être savant... car il est savant mon fils, père Mathieu; mais ce n'est pas une raison parce qu'on a étudié le latin, la médecine, et autres arts d'agrément, pour ne pas être joyeux quand on vient passer les vacances chez ses parents.

MATHIEU, à demi-voix.

Vous avez eu tort, père Marcel, de tenir votre fils loin de vous comme ça dès son enfance, je vous l'ai toujours dit.

MARCEL.

Puisque vous l'avez toujours dit, père Mathieu, il est inutile de le redire : parlons d'autre chose.

MATHIEU.

Eh bien, oui, nous causerons en route d'une affaire... car je viens vous chercher, vous qui êtes un brave.

MARCEL, riant.

Pour courir après le voleur?... Bah! il est plus malin que vous, voisin.

MATHIEU.

Vous savez donc qui c'est?

MARCEL.

Moi?... pas du tout!... Mais qu'est-ce que j'ai besoin de le connaître pour dire qu'il est plus malin que vous?... d'ailleurs, je ne peux pas sortir à présent.

MARGUERITE, à demi-voix.

Il y a donc quelque chose?

MARCEL, de même.

Oui; il y a qu'elle est arrivée au château, et que pas plus tard que ce soir tu auras de ses nouvelles.

MARGUERITE.

Cette chère enfant, quel bonheur!

MATHIEU.

Eh bien, restons... Je soupçonne que vous aurez quelque visite, et en attendant, contez-nous une histoire. (*A part.*) Ça le flatte quand on l'écoute.

JOSEPH, passant entre Mathieu et Marcel.

Papa, si vous nous contiez l'histoire de ce grenadier avec qui l'empereur partage son souper?

MARCEL.

Voilà quinze ans que je la conte tous les soirs.

MARGUERITE.

J'aime mieux celle de la vieille femme chez qui il se repose et qui garde le verre où il a bu... Tu sais?... qui est dans la chanson?

MARCEL.

La chanson? depuis dix ans tu la chantes tous les matins.

MARCELIN, s'approchant vivement.

Oh! dites-nous plutôt, mon père, comment de simples paysans, partis soldats, sont devenus maréchaux de France, comtes et ducs, et ont épousé de grandes dames... et même des princesses.

MARCEL, le regardant attentivement.

Ah!

JOSEPH.

Est-ce que c'est bien vrai, cela?

MARCEL.

Si c'est vrai? puisque j'y étais!... Mais aujourd'hui je vais vous conter une histoire... (*il regarde Marcelin*) une histoire d'amour... (*Marcelin fait un mouvement*) et cela tout en raccommodant ma ligne (*Joseph va lui chercher sa ligne et la lui donne. Il s'assied.*) Une ligne!... un soldat réduit à pêcher!... plus même la chasse!... Cette main refuse le service!... une balle à Lutzen!... Enfin!... c'était donc à Dresde, nous avions un camarade, un joli garçon, pas bien grand, mais bien pris dans sa taille. (*Il se regarde en disant cela.*) Voilà qu'il se disait : Puisque des généraux épousent de grandes dames, moi qui dois le devenir, général, je peux bien les aimer en attendant!... Et c'était des regards, des gentilleses à la fille du général commandant la ville... une belle brune, des yeux magnifiques... une petite bouche toute rose qui riait toujours!... Il la voyait à la fenêtre d'où elle jetait des fleurs en riant, et le pauvre garçon croyait que c'était pour lui!... Il cherchait toutes les occasions de s'approcher de sa divinité!... Voilà-t-il pas qu'un jour elle-même vient avec une de ses amies à la parade?... Dieu sait comme il se redressait, et comme son cœur battait!... plus fort que le tambour!... Elle le regarda, demanda son nom au capitaine, et il ne fut plus question que de ça à la caserne le soir et les jours suivants. Ça lui valait une fameuse considération dans l'armée, et comment vous dire tout ce qui lui passa par la tête d'idées d'amour et d'ambition!... Ce fut bien pire quand, un matin, le capitaine lui donne l'ordre d'aller à midi chez la demoiselle!... Ça ne s'était jamais vu que ce fût le capitaine qui envoyât comme cela à un rendez-vous!... mais dans ce temps-là il se passait des choses si extraordinaires!... Enfin, il s'y rendit avec un fier enthousiasme tout de même!... il tremblait de joie!... Les deux belles amies étaient là... elles riaient encore... ce qui le découragea... puis l'une, la jolie brune, se mit à dessiner un petit tableau, pendant que l'autre indiquait au camarade la manière de se tenir debout sans remuer!... Savez-vous ce qu'elle faisait, la jolie brune? elle le tirait en portrait!... et pour représenter... quoi? je vous le demande? un petit conscrit bien niais qui se laisse attraper par une cantinière!...

TOUS, riant.

Ha! ha! ha!

MARCEL.

Ce qu'il y eut de plus piquant, c'est que tout le régiment sut la chose; que la demoiselle se maria la semaine suivante avec le capitaine, qui est devenu général ensuite, et que le jeune soldat ne put faire cesser les plaisanteries de ses camarades qu'en administrant un bon coup de sabre à Vadeboncœur, son meilleur ami, qui fut pourtant encore plus vite guéri de sa blessure que je ne le fus de mon amour.



TOUS, *riant*.

Ho ! ho ! ho !

MARCEL.

Non, non, que l'autre, je veux dire, ne fut guéri de son amour.

TOUS.

C'était vous !... c'était vous !... oui, ça vous est échappé.

MARCEL, *riant, et se levant*.

Moi ? par exemple !... est-ce que j'ai l'air d'un conscrit ?... Mais cette histoire est pour vous apprendre qu'il ne faut pas avoir de folles idées, et qu'on ne doit penser qu'à son métier !... Le nôtre était beau ! on entraît partout en vainqueur, et, si l'on attrapait des horions par ci par là, il y a des cas où on ne les aurait pas donnés pour bien de l'argent !... Dans ce temps-là on n'y pensait guère à l'argent... moi, du moins... car si j'avais voulu...

MARCELIN, *vivement*.

Quoi, mon père ! vous auriez pu être riche ?

MARCEL.

Il y en a plus d'un qui, en pays étranger, et sur le champ de bataille, en ramassaient de ces trésors !... Il y avait des ennemis dont les poches étaient pleines d'or, et là où on les envoyait ils n'avaient plus besoin de rien !... alors les camarades les débarrassaient de tout... mais moi, jamais !... Les tuer, à la bonne heure !... mais les voler, je n'en avais pas le courage.

MATHIEU.

Quel scrupule !... A votre place...

MARCEL, *gaîment*.

Seulement, après la victoire, quand on entraît en vainqueur dans quelque village d'Italie ou d'Allemagne... Morbleu, y avait-il de jolies femmes dans ces pays là !

AIR du *Piège*.

Moi, j'ai vu de riches trésors  
Sans que jamais mon âme en fût ravie ;  
Au champ d'honneur, excitant mes transports,  
La gloire était ma seule envie !  
Ailleurs pourtant je fus encor tenté,  
Mais c'était pour une autre cause ;  
Et je l'avoue, auprès de la beauté  
J'ai bien dérobé quelque chose.

MARGUERITE.

Ha ! ha ! voyez-vous ça !...

MARCEL, *riant*.

Là, là !... je ne lui déroberai plus rien, à la beauté... C'est qu'elle serait jalouse, la pauvre mère !

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là, le cher homme ? à nos âges !...

MATHIEU.

C'était un gaillard que le père Marcel !... (A part.) Ça le met de bonne humeur quand on lui dit ça.

MARCEL, *très-gai*.

Ma foi, oui !... Mais écoutez donc !... Voilà que j'ai cru une fois que ma fortune était faite.

MARCELIN.

Comment ?

MARCEL.

C'était en Espagne, en 1811 ; je vois un parti-culier qui se noyait... je me jette à l'eau, je l'accroche et je le sauve au milieu des balles qu'on nous envoyait... je le ramène sur le bord. « V'là un brave homme, dit-il ; mais si son courage ne me sert à rien, car mon affaire est faite, je veux qu'il lui serve à lui ! » Et il me tend un portefeuille tout en s'en allant *ad patres*... Il avait deux balles dans la poitrine. Le lendemain, nous filons sur la France, pour aller à Moscou. Il y avait dans le portefeuille des billets de banque, et des cent et des mille francs !... Quand j'eus régélé tout le monde, on me dit : Il faut mettre ça chez un banquier à Paris... quand on a de grosses sommes, ça se fait toujours comme ça !... En effet, je place tout chez un fameux... un bien digne homme... qui fit banqueroute quinze jours après... Il ne me resta rien... on me dit que ça se faisait aussi comme ça... et je n'y pensai plus.

MATHIEU.

Quel conte nous faites-vous là ?

MARCEL.

Un conte ?... Femme, donne-moi donc le portefeuille qui est là dans l'armoire : le voisin verra si je lui fais des contes.

Marguerite lui apporte le portefeuille.

MARGUERITE.

Tiens, notre homme.

MARCEL.

Voilà ! toutes les preuves sont là-dedans !... un tas de paperasses... Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé tout cela... ça n'est plus bon qu'à allumer ma pipe.

MARCELIN, *très-vivement*.

Oh ! quel malheur, mon père !...

MARCEL.

Bah !

MARCELIN.

Nous aurions tous été heureux.

MARCEL.

Eh ! nous le sommes bien sans cela !

MARCELIN.

Heureux sans fortune, est-ce que c'est possible ?

MATHIEU.

Eh bien, voisin, l'éducation de Paris porte ses fruits !... Mais j'entends du bruit, je crois ?

Il va vers la porte au fond.

MARCEL, *un peu inquiet*.

Le voisin se trompe, n'est-ce pas, Marcelin ?... ce sont des paroles de jeune homme dites sans réflexion.

MARGUERITE.

Soupçonner notre fils ?... Ah ! mais qu'avez-vous donc, père Mathieu, à regarder du côté de la porte ? est-ce que vous attendez quelqu'un ?

MATHIEU.

Je ne dis pas non, voisine. C'est ce soir qu'on nomme le nouveau maire, et les électeurs ne



veulent rien faire sans vous consulter, père Marcel ; vous êtes l'oracle du village... Et je crois que je les entends qui arrivent : si vous vouliez... si notre vieille amitié...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES NOTABLES *de l'endroit.*

LES NOTABLES.

AIR de *Rossini* (Farinelli, Palais-Royal, acte II, scène IX).

Marcel règne dans ce village  
Par son bon cœur, sa probité ;  
Nous venons lui rendre l'hommage  
Que ses vertus ont mérité.

MARCEL, *qui a été au-devant d'eux.*

Soyez les bien venus, amis et voisins, et dites-moi ce qui vous amène.

UN NOTABLE.

Père Marcel, le conseil, rassemblé pour remplacer le maire de ce village, a pensé à vous nommer.

MARCEL, *étonné.*

Moi ?

MATHIEU.

Hein ?

JOSEPH.

Papa ?

MATHIEU.

Oh ! ça ne lui convient pas à lui.

MARCEL.

Ah ! ça vous convient donc à vous ?

MATHIEU.

Je ne dis pas non.

MARCEL.

Ma foi, à dire le vrai, je n'y ai jamais songé, mes amis... je ne sais pas même au juste en quoi consiste la place... et les places ne me tentent guère !... on dit trop de mal de ceux qui en ont.

MATHIEU.

Ah ! vous avez bien raison de refuser.

MARCEL.

On croit qu'on ne les accepte que pour l'argent.

MATHIEU.

L'argent ? Pour celle-là, on ne le dira pas : il n'y a rien à gagner.

LE NOTABLE.

Il n'y a que de l'honneur.

MARCEL.

Qu'est-ce que vous disiez donc, Mathieu, que ça ne m'allait pas ?... Ah çà ! que fait-on donc ?

LE NOTABLE.

On dresse les actes de naissance ; on soulage les pauvres et les malades ; on est utile, on fait des heureux.

MARCEL.

Qu'est-ce que vous disiez donc encore, que ça ne rapporte rien ?... Mais oui, attendez, je commence à me rappeler en effet...

AIR d'*Yelva.*

Oui, l'on marie aussi les jeunes filles,

Et des garçons on comble tous les vœux,  
On est l'appui, le conseil des familles,  
On sert de père à tous les malheureux ;  
Et s'il arrive un accident sinistre,  
On vient à nous, et l'on s'en va content !...  
Ah ! dites-moi, la place de ministre,  
Même à Paris, rapporte-t-elle autant ?

LE NOTABLE.

Ce que vous dites là, père Marcel, prouve que personne n'est plus digne que vous d'être le maire de notre village, et maintenant il ne nous reste plus qu'à régulariser la nomination et à l'envoyer au préfet demain matin.

MATHIEU, *à part.*

Allons, j'ai bien réussi !... ce maudit homme l'emportera donc toujours sur moi ?

ENSEMBLE.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

LES NOTABLES.

Retirons-nous pour terminer l'affaire ;  
Notre préfet saura tout dès demain ;  
Il approuv'ra not' choix, et d' monsieur le maire  
Nous reviendrons bientôt serrer la main.

MARCEL.

De votre choix, amis, mon âme est fière,  
J' vous en r'mercie en vous serrant la main ;  
Mais r'tirez-vous, faut que j' parle d'affaire  
Avec ma femme et mon fils Marcelin.

MATHIEU.

J'ai bien d' la peine à cacher ma colère :  
Toujours battu par ce maudit voisin !  
C'est devant moi qu'on le choisit pour maire,  
Quand d'êtr' nommé je me croyais certain !

MARGUERITE.

De votre choix, mes amis, je suis fière ;  
A not' préfet contez-le dès demain ;  
Et soyez sûrs que dans monsieur le maire  
Vous trouverez toujours un bon voisin.

JOSEPH.

Qu'ils ont bien fait de penser à mon père !  
Dans les honneurs nous voilà donc enfin :  
C'est amusant, quand on l' choisit pour maire,  
D'avoir la place et d' vexer le voisin.

*Les Notables sortent avec Mathieu.*

SCÈNE IV.

JOSEPH, LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE, MARCELIN.

MARGUERITE.

Je te fais compliment, notre cher homme : te voilà le premier du village.

MARCELIN.

C'est un grand honneur

JOSEPH.

Est-il vexé, le père Mathieu ! est-il vexé !

MARCELIN.

Ça peut vous mener plus loin.

MARCEL.

Plus loin ?... à mon âge, Dieu sait où l'on va !

AIR d'*Aristippe.*

Devant celui qui là haut nous écoute,  
Et qui jug'ra vos cœurs comme le mien,



On va rend' compte de sa route,  
Et si j' vexai qui cherchait mon soutien,  
Mes pauv's enfans, ça n'est p't-être pas trop bien.  
De doux souv'nirs semons notre passage :  
Heureux celui qui, d'un œil satisfait,  
En arrivant au terme du voyage,  
Peut regarder le chemin qu'il a fait.

MARGUERITE.

Oh ! tu es trop scrupuleux aussi !... Mais répète-moi donc ce que tu me disais en arrivant : ces dames sont au château ?... Est-ce bien vrai ?

MARCEL.

Là ! voyez ce que c'est que les grandeurs !... Je ne pensais déjà plus à te dire que ce soir même notre chère enfant vient ici, qu'il faut l'attendre et la bien recevoir.

MARGUERITE, avec joie.

Elle vient !

JOSEPH.

Ma sœur de lait !... quel bonheur !

MARCEL.

Si bien que tu n'as plus que le temps nécessaire pour préparer la belle chambre que tu gardes toujours pour elle.

MARGUERITE.

Allons donc vite tout arranger : oh ! quelle joie !... Je vais la voir, l'embrasser !... (*Elle ouvre une armoire.*) Du beau linge !... c'est un de ses cadeaux à cette chère enfant ! (*Elle prend une carafe, un verre et un sucrier.*) Cela aussi !... Je ne m'en suis jamais servie, de peur de le casser !... Portons tout ça dans sa chambre. (*Elle donne le paquet de linge à Joseph.*) Tiens, toi !

JOSEPH.

Et Marcelin qui ne la connaît seulement pas !... il ne l'a vue que quand elle avait six mois... Il était toujours à la ville, à ses études, quand elle est revenue... Tiens, Marcelin, toi qui n'aimes pas les paysannes, tu verras là une fameuse demoiselle ! des petites mains, des petits pieds, des petites... mais de grands yeux !

Marguerite est entrée dans la chambre à gauche de l'acteur, emportant le verre d'eau.

MARCEL.

Te tairas-tu ?... suis donc ta mère, et laisse-moi causer avec Marcelin.

JOSEPH.

C'est ça ! on me renvoie toujours parce que je suis petit ; que c'est ennuyeux !... quand les parens veulent parler raison, quand les amis veulent parler amour, on dit : va-t'en, tu es trop petit !

Air : Vaudeville de l'apothicaire.

A tout propos on me défend  
De placer mon mot... quel martyre !  
Aussi, quand je n' s'rai plus enfant,  
Mon Dieu, qu' j'en aurai long à dire !  
Qu'il s'agiss' de gloire ou d'amour,  
Alors pour moi plus de mystère ;  
Et j' parlerai tant qu'à mon tour  
J' forcerai les autr' à se taire.

Il entre dans la chambre.

MARCEL, souriant.

L'espiègle ! c'est précoce en diable !... Il tient de moi !... Ça fera un guerrier !... Au moins celui-là rit toujours... Et toi ?... Viens ici, Marcelin !

Marcelin s'approche.

## SCÈNE V.

MARCELIN, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, confidentiellement.

Allons, dis-moi tout !

MARCELIN.

Quoi donc ?

MARCEL, souriant.

Eh bien ! tout ce qu'il faut que je sache !... Puis, après, si tu as encore quelque chose à dire, nous verrons.

MARCELIN.

Vous riez, mon père ?

MARCEL.

Ne veux-tu pas que je pleure parce que tu te seras mis quelque amourette en tête ?... va, je connais ça ! voilà pourquoi je ris. D'ailleurs, je prends les choses galement, moi !... A quoi donc est ce que ça servirait d'avoir été un brave et honnête homme toute sa vie, si l'on n'avait pas le petit mot pour rire sur ses vieux jours ?... Allons, parle vite.

MARCELIN.

Vous ne me comprendriez pas, mon père.

MARCEL.

Bah !... tu crois ça, toi ?... Eh bien ! les fils croient tous cela à présent !... comme si nous n'avions pas aussi été des fils dans notre temps avant d'être des pères !... Est-ce que notre cœur ne battait pas aussi à la vue d'une jolie femme ? Ah ! si tu avais vu Marianne en 1802 ?... Tudieu, quel brin de fille !

MARCELIN.

Ce n'est pas ce que vous croyez, mon père.

MARCEL.

Ah ! ah !... une coquette peut-être ?... Est-ce que nous n'avons pas aussi été attrapés quelquefois ? c'est de tous les temps, de tous les pays et de tous les états, ça !... Qu'on ait le pantalon garance et le schako ou bien l'habit d'Elbeuf ; que la robe soit de toile ou de velours, le cœur qui bat dessous est de pareille étoffe : l'apparence est différente, le fond est le même partout !... Raconte-moi donc vite ton affaire, mon garçon ; je te dis que je connais ça.

MARCELIN.

C'est un amour sans espoir.

MARCEL.

Alors, il n'y faut plus penser.

MARCELIN.

C'est impossible.

MARCEL.

Impossible ? où as-tu pris ce mot-là ? on ne le disait pas de mon temps, l'empereur l'avait dé fendu.

MARCELIN.

Écoutez-moi.



MARCEL.

C'est ce que je fais, et tu ne dis rien.

MARCELIN.

Il y a six mois, mon père, une ardeur infatigable au travail n'avait encore laissé place dans mon esprit à aucune autre idée.

MARCEL.

Ça me semblait ainsi.

MARCELIN.

Je ne désirais qu'un bonheur : devenir un savant médecin, et me rendre utile à mes semblables par mon talent.

MARCEL.

Ça devait payer tous nos sacrifices.

MARCELIN.

Un jour, accablé par la fatigue du travail, je me reposais dans un endroit écarté du bois de Boulogne ; c'était au mois de mai ; l'air doux et chaud, un parfum de printemps et mes rêves disposaient peut-être mon âme à de nouvelles impressions... quand j'entendis une voix faible et suave dire : « Oh ! ne l'éveillez pas !... Il a l'air si heureux !... » Mes yeux fermés s'ouvrirent, et pour voir la plus ravissante jeune fille appuyée sur deux de ses compagnes !... « Heureux ! m'écriai-je involontairement ; bien heureux en effet, en cet instant où je vous vois ! »

MARCEL.

Il a trouvé ça tout de suite !... Oh ! il tient aussi de moi, celui-là !

MARCELIN.

Je venais de sentir qu'il y avait une autre manière d'être heureux qui jusque là m'avait été inconnue !... Les trois jeunes filles effrayées s'enfuirent en courant... mais elle, délicate et souffrante, ne put supporter cette émotion, et leurs cris m'apprirent qu'elle se trouvait mal. Je courus sur leurs pas, je lui fis respirer ce flacon, qui ne me quitta plus ; une femme s'approcha, c'était sa mère !... J'appris que cette jeune personne charmante, après une grande maladie, sortait pour la première fois et venait essayer ses forces.

MARCEL.

Là !... il faut qu'elle vienne se promener juste à l'endroit où il était à se reposer !

MARCELIN.

Son doux sourire me remercia si bien, sa mère trouva des mots si obligeants, un homme âgé qui l'accompagnait me parla avec tant de bonté, que mon âme était ravie : il me semblait que moi aussi j'allais être de cette famille si simple et si affectueuse... Mais vous ne savez pas, mon père ?... Une belle voiture s'avança, des armoiries y étaient gravées ; il y avait des domestiques en riche livrée ; on leur dit : A l'hôtel !... Et je sentis tout-à-coup qu'entre elle et moi il y avait l'opulence, à laquelle je n'avais pas encore pensé, le rang, que rien jusque là ne m'avait fait comprendre ; et j'éprouvai pour la première fois alors des désirs et des regrets dont je n'avais jamais eu l'idée.

MARCEL, avec chagrin.

Ils avaient bien besoin de venir choisir précisément cette promenade-là !

MARCELIN.

Le lendemain, et chaque jour, je retournai au bois de Boulogne : souvent je la revis, quelquefois je lui parlai.

MARCEL.

Est-ce qu'ils n'auraient pas pu aller se promener ailleurs ?

MARCELIN.

Un jour, elle laissa tomber une rose qu'elle tenait à la main, et me vit sans colère la ramasser et la cacher sur mon cœur.

MARCEL, à lui-même.

C'est ça !

MARCELIN.

Un autre jour, je la vis de loin prendre un bouquet que j'avais laissé sur un banc où j'étais assis quand je l'aperçus.

MARCEL, de même.

C'est bien ça !

MARCELIN.

Elle le mit à sa ceinture, et le lendemain elle portait à son fichu le ruban bleu qui attachait mon bouquet.

MARCEL.

C'est toujours ça !... Comment, Marcelin, tu aurais été au collège, ni plus ni moins que si tu étais le fils d'un général, tu aurais appris de toutes ces sciences et de toutes ces histoires romaines et autres plus que n'en savait de mon temps tout le régiment, pour te laisser malgré cela attraper par un minois de quinze ans, comme ton vénérable père quand il n'était encore que conscrit ?... Allons donc !... ça n'est pas permis !

MARCELIN.

Mon père !...

MARCEL.

Quand tu diras à un homme riche et noble : Je suis pauvre, mais je suis un honnête homme, bien instruit et bien amoureux... donnez-moi votre fille, elle sera heureuse !... il t'enverra promener.

MARCELIN, vivement.

Ah ! je me suis répété cela cent fois avec désespoir !... Mon père, je le sais, on a détruit toutes les distinctions au profit de l'or ; lui seul suffit !... Eh bien, j'en aurai !... moi aussi je serai riche !...

MARCEL, avec tendresse.

Marcelin, mon enfant, tu n'as plus ta raison... reprends-la !... reprends courage !... Il faut renoncer à cette femme, à ces idées-là... elles te perdraient !... oui !... Prends donc ton parti !... Va, mon garçon, qui est-ce qui n'a pas eu des espérances trompées ?... Moi qui te parle, j'ai passé par de rudes épreuves... je les ai supportées... et pourtant cela tenait plus au cœur qu'une fantaisie d'amour !... En 1813, j'allais être fait officier, avoir la croix... ça m'avait été



promis sur le champ de bataille... et par lui... Napoléon... l'empereur!... Eh bien, lui... quel souvenir!... Il partit... et moi, je n'eus rien... que deux blessures... et je revins dans ce village... occupé par l'ennemi... (*Il s'attendrit.*) Tu ne peux pas comprendre ces choses-là, toi!... il faut y avoir passé!... Mais crois-moi, puisque je suis là, que je vis encore, on ne meurt pas de chagrin!... Aye donc du courage, mon enfant!

MARCELIN, *l'embrassant.*

J'ai un bon père... c'est beaucoup!...

MARCEL, *reprenant plus gaiement.*

Eh bien, parfois, quand on est dans la peine, il vous arrive des bonheurs auxquels on ne songeait pas!... Ta mère, cette bonne Marguerite, me soigna, m'épousa tout pauvre, triste et malade que j'étais!... Elle avait du bien... son père était un riche fermier... elle aurait pu épouser le plus beau garçon du village; il est vrai qu'à cette époque on avait tant fait la guerre, qu'il ne restait plus dans tout le canton que trois garçons, un borgne, un bossu et un idiot... mais c'est égal, c'est bien généreux à elle de m'avoir donné la préférence.

MARCELIN.

Mon père, j'aurai du courage... je n'y pense-  
rai plus!

Il a jeté les yeux du côté de la fenêtre, et fait un mouvement de surprise.

MARCEL, *prenant sa main.*

Tu seras calme... tranquille?...

Nouveau mouvement de Marcelin.

MARCELIN.

Oui, mon père.

MARCEL.

Tu ne chercheras plus à la revoir?

MARCELIN.

Jamais!... (*Il a quitté brusquement la main de son père et s'élance vers la fenêtre.*) Que vois-je? Est-ce possible?

MARCEL.

Qu'y a-t-il donc?

MARCELIN.

Ah! c'est elle!... c'est bien elle!...

MARCEL.

A-t-il complètement perdu la raison?

MARCELIN, *vivement.*

Mon père, cette voiture, ces domestiques dont je vous parlais... ils viennent de passer... ou bien je les ai vus sans qu'ils y fussent... tant mon esprit en est frappé!

MARCEL.

Ah! que le ciel nous soit en aide!... Ce garçon-là est dans un état à faire quelque grande sottise!...

MARCELIN, *très-vivement et près de la fenêtre.*

Je ne me trompe pas... la voiture vient de ce côté... elle y est, elle!... celle que j'aime!... Elle vient ici!... Est-ce que je suis fou?

MARCEL, *qui est allé aussi vers la fenêtre, et repousse son fils dans la chambre.*

Sans doute que tu es fou... et qu'elle vient ici

cette voiture!... je la connais... et celle à qui elle appartient aussi!

MARCELIN.

Mais c'est elle, mon père!

MARCEL.

Cette jeune fille?... ah! mon Dieu!... on n'est pas plus ensorcelé que cela!... Sais-tu qui elle est?... c'est la fille d'un général, du baron d'Ermon, mon ancien capitaine, qui épousa la jolie rieuse qui se moquait de moi à Dresde.

MARCELIN.

Ah!...

MARCEL.

Est-ce que ça va se perpétuer de génération en génération?... oh! pas de ça!... Rentre dans ta chambre et n'en bouge... car elle vient ici, vois-tu, parce que c'est la sœur de lait de Joseph.

~~~~~

## SCÈNE VI.

MARCELIN, LE PÈRE MARCEL, ANNA, MARGUERITE, JOSEPH, et UN DOMESTIQUE *qui, après avoir porté des boîtes et un sac de nuit dans la chambre, se retire.*

MARGUERITE, *accourant, et retenant Marcelin qui s'acheminait vers sa chambre.*

La voici!... la voici!... c'est elle!... c'est notre enfant!

ANNA, *entrant.*

Enfin m'y voilà donc!... (*Elle saute au cou de Marguerite.*) Bonjour, ma bonne nourrice!... Bonjour, mon bon père Marcel!... Eh bien, souffrez-vous toujours de votre jambe?

MARCEL.

Ah! j'ai un peu de peine à marcher.

ANNA.

Appuyez-vous sur moi.

MARCEL.

Oui, c'est juste!

AIR de la Robe et les Bottes.

Vos pas incertains, dans l'enfance,  
Eurent ce bras-là pour appui,  
Et pour moi l'âge qui s'avance  
Réclame le vôtre aujourd'hui :  
Dans ce doux emploi qui varie,  
Chacun a sa part de plaisir;  
Celui qu'on aide à commencer la vie  
Doit nous aider à la finir.

ANNA.

Et notre petit espiègle Joseph? ah! j'ai toutes sortes de présents pour lui.

JOSEPH.

Oh! ma jolie sœur, il faut bien que vous m'embrassiez, ça vaut mieux que tous vos cadeaux.

MARCELIN, *à l'écart et à lui-même.*

Cette chaumière... et moi... là!... que dira-t-elle?

MARGUERITE.

Quelle joie!... ah! ma chère fille!... mon Anna!...



ANNA, *allant vers Marcelin.*

Mais il y a encore ici quelqu'un... un autre frère!...

MARCELIN.

Quoi!... vous savez?...

ANNA.

Que je devais trouver ici une ancienne connaissance?... sûrement, je le savais.

Elle rit.

MARCEL, *à part.*

Elle rit!... comme sa mère à Dresde!... Pauvre Marcelin!... Il faut que je veille à tout cela.

Anna a tendu la main à Marcelin, qui l'a pressée avec crainte et surprise : elle montre un petit agenda.

ANNA.

Ce petit livre trouvé sur le gazon un jour où je le rencontrais dans le bois, m'avait tout appris... Je vous conterai cela... il m'a vu plusieurs fois, mais je lui ai caché que j'étais aussi votre enfant... Je voulais le surprendre.

Elle tend le livre à Marcelin.

MARCELIN.

Ce livre que je croyais perdu... c'est vous qui l'aviez?

ANNA.

Voyez!... votre nom... quelques vers sur le bonheur de l'étude et d'une vie simple et douce... puis du papier blanc... Je vous le rends, monsieur Marcelin : continuez d'y écrire vos pensées, et peut-être un jour ne refuserez-vous pas de me laisser voir encore... J'ai surpris votre confiance... maintenant je veux la mériter.

MARCELIN.

Que vous êtes bonne!

Il baise sa main.

MARCEL, *à part.*

Elle ne rit plus!... Diable! ça me dérouté.

ANNA.

Mais mon bon père Marcel a l'air tout préoccupé?

MARCEL, *à part.*

On le serait à moins.

MARGUERITE.

C'est vrai : qu'est-ce qu'il a donc?

MARCEL.

Ce n'est rien, ce n'est rien!... la surprise... la joie...

ANNA.

Oh! sûrement! Il y a si long-temps que je devais venir!... et c'était impossible!... nous ne quittions plus Paris... où j'étais pourtant bien malade!... Je me souvenais que jadis quand on me confia à ma chère nourrice et à ses bons soins, toute petite, on croyait que je ne vivrais pas, que j'allais mourir... et vous m'avez sauvée!... alors je disais à maman :

AIR :

Faible et mourante en ce village,  
On me remit à sa bonté;  
Ma vie aussi fut son ouvrage,  
Car je lui dus force et santé.

Quand plus d'une peine cruelle  
M'ôte ce qu'elle me donna,  
Laissez-moi retourner près d'elle  
Pour y retrouver tout cela.

MARGUERITE.

Quoi! des chagrins? des souffrances?

ANNA.

Oh! je vous conterai tout cela demain, bonne mère.

JOSEPH.

Demain... c'est un fameux jour!... la fête du village... rien que cela!... Et l'on va danser dans le bois... Il y a de belles demoiselles des environs qui dansent avec les paysans... Mais c'est Marcelin qui sera votre cavalier.

MARCELIN, *à Anna.*

Acceptez-vous?

ANNA.

Sans doute : nous danserons ensemble, et vous me donnerez un bouquet que je garderai toute la journée.

MARCEL, *à part.*

Tout est perdu si je n'empêche pas ça!

Il va dire quelques mots bas à Marguerite.

ANNA, *portant la main à son fchu.*

Oh! mon joli ruban bleu!

MARCELIN, *à demi-voix.*

Quoi! vous l'avez encore?

ANNA.

Oui... mais comment se fait-il?... Ah! je me souviens... je l'ai laissé dans le pavillon du parc... Oh! si on le trouvait... quel malheur!

MARCELIN, *à lui-même.*

Ah!

ANNA.

Je l'aurais porté demain pour toute parure.

MARCELIN, *à part.*

Ce ruban qui vient de moi!...

MARCEL, *qui s'est rapproché.*

Quoi donc? de quoi parlez-vous?

ANNA.

Rien!... Des projets pour demain, bon père!

MARCEL.

Eh bien! à demain, enfant; car il se fait tard! on est couché depuis une heure dans tout le canton.

MARGUERITE.

C'est cela! que chacun se retire dans sa chambre! Venez, mon Anna : vous ne serez pas si bien qu'à Paris.

ANNA.

J'y serai mieux.

ENSEMBLE.

AIR : *Walse de Musard* (Duchesse, scène VIII).

LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE, ANNA, JOSEPH, MARCELIN.  
De chercher le sommeil l'heure est déjà passée;  
Ici l'on dort le soir, on veille le matin :  
Mais nous emportons tous une douce pensée,  
Car en nous séparant nous disons : A demain!  
*Marguerite emmène Anna dans sa chambre; Joseph va dans la sienne; le père Marcel conduit Marcelin dans sa chambre et ferme la porte à la clef, quand il est entré.*



## SCÈNE VII.

LE PÈRE MARCEL, *seul*.

L'ennemi est bloqué, et la sentinelle ne compte pas s'endormir!... mais le péril est grand, l'affaire délicate; et il faut aller prendre le mot d'ordre du général en chef, c'est-à-dire de la mère de la jeune fille, qui doit être instruite de tout!... Oui... cela se doit!... On dit au village : Mon coq est lâché, veillez sur vos poules!... voilà ce qu'il faut que je dise à madame la baronne : mais d'une belle manière!... d'autant que ça presse... et avec les idées, les projets de madame d'Ermont, que j'ai appris... Diable!... On se couche tard au château : j'ai encore le temps... Allons, voilà ma femme!

## SCÈNE VIII.

LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Tu ne sais pas, Marcel? elle est chez nous pour quinze jours.

MARCEL.

Quinze jours? heim? (*A part, indiquant la chambre d'Anna et celle de Marcelin qui sont vis-à-vis.*) Quinze jours... là... et là!...

MARGUERITE.

Quelle joie de se dire qu'elle est sous notre toit!... Eh mais, que fais-tu donc?

MARCEL.

Je prends mon chapeau et mon bâton.

MARGUERITE.

Tu vas sortir?

MARCEL.

Apparemment.

MARGUERITE.

A une pareille heure?...

MARCEL.

Il est toujours l'heure de bien faire!... ne t'inquiète pas... tu es fatiguée... couche-toi... je vais prendre par la petite porte de la cour... je serai plus tôt là où j'ai besoin d'aller.

MARGUERITE.

Est-ce que c'est du côté du château?

MARCEL.

Possible!... mais tu le sauras plus tard!... Au revoir!

MARGUERITE, *le retenant*.

Ecoute, Marcel, depuis que notre chère Anna est ici, tu es tout je ne sais comment... Saurais-tu quelque chose qui l'intéresse?

MARCEL.

Possible encore!... D'abord je sais que sa mère se dispose à la marier.

MARGUERITE.

Ah bah!... avec qui?

MARCEL.

Avec un particulier dont on ne m'a pas dit le

nom, mais qui frise la cinquantaine, à ce qu'on assure.

MARGUERITE.

Un vieux?

MARCEL.

Oui... mais un riche!... et les riches n'ont pas d'âge!... Mais tu me fais causer, et il faut que je m'en aille.

MARGUERITE.

Tiens, Marcel, ce que tu viens de me dire m'a toute bouleversée!... j'ai des mauvais pressentiments.

MARCEL.

C'est si je ne sortais pas que tu pourrais en avoir... car il arriverait malheur ici!... (*A part.*) Oui, il arriverait malheur... Ils tiennent de moi, mes garçons!

MARGUERITE.

Mais qu'est-ce qu'il y a?

MARCEL.

Je te répète que je te conterai ça... Adieu!... à tout-à-l'heure!

Il sort par le dernier plan à gauche du public, porte latérale.

## SCÈNE IX.

MARGUERITE, puis UN DOMESTIQUE et ensuite ANNA.

MARGUERITE, *seule*.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire, le cher homme, avec ce malheur qui arriverait s'il ne sortait pas ce soir?... Et ce mariage pour notre Anna... Oh! il m'a troublé toute ma joie, et je n'ai guère envie de me coucher à présent... Tiens, on frappe... qui est-ce qui peut venir si tard? (*Elle va ouvrir au fond.*) Ah! c'est vous, monsieur Pierre?

LE DOMESTIQUE.

Oui, dame Marguerite, j'accours en toute hâte pour chercher mademoiselle.

MARGUERITE.

La chercher?

ANNA, *sortant de sa chambre*.

Qu'y a-t-il donc?... Je n'étais pas couchée, j'ai entendu la voiture s'arrêter à la porte, et je viens savoir ce qui arrive.

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne est de retour; elle ne va pas à la ville; à moitié chemin, elle a changé d'idée.

ANNA.

O mon Dieu! qu'aura-t-elle dit de mon absence?

MARGUERITE, *étonnée*.

Comment?

ANNA.

Ah! il faut tout vous dire!... maman n'avait pas envie... elle ne voulait pas me laisser venir... autrefois... alors, je ne lui en avais pas demandé la permission aujourd'hui... Et, comme elle était partie pour passer quinze jours à la ville, moi je voulais, au lieu de rester au château bien triste, être bien heureuse ici, près de vous!... Oh! ma-



man eût pardonné après !... J'avais seulement donné l'ordre qu'on m'annonçât son retour.

LE DOMESTIQUE.

Et je suis vite venu moi-même avec la voiture. Madame la baronne, fatiguée et prise de sa migraine, s'est mise au lit tout de suite, et comme mademoiselle occupe le pavillon, elle peut rentrer sans que madame sache seulement si elle est sortie.

Sur un signe d'Anna, il va dans la chambre chercher le châle et le chapeau.

ANNA.

Oh ! je le lui dirai demain, moi !... maman me laisse une grande liberté, et elle a bien des droits aussi à ma reconnaissance..... mais ces quinze jours... mais...

MARGUERITE.

Ah ! je comprends !... Un peu de fierté... trop de défiance... La fille d'un général chez un pauvre soldat...

ANNA, vivement.

Qui combattit à ses côtés... qui un jour fut blessé pour lui !... Oh ! non, il n'y a pas de distance entre nous.

AIR : Un matelot.

Mon père était officier de fortune,  
Obscur enfant d'un courageux soldat :  
Notre origine, on le voit, fut commune ;  
Marcel et lui servaient tous deux l'Etat ;  
Pour la tendresse, ainsi que pour la gloire,  
Ah ! que peut faire un grade différent,  
Quand la vertu, l'honneur et la victoire  
Les ont trouvés ensemble au premier rang ?

MARGUERITE.

On pense cela à dix-huit ans ; mais madame la baronne n'a plus dix-huit ans !... et je suis fâchée que vous ayez risqué d'être grondée pour nous.

Le domestique reparait avec le chapeau et le châle.

ANNA.

Aussi, je rentre vite au château.

MARGUERITE.

Là !... je le disais bien qu'il arriverait malheur ce soir !... Et Marcel qui n'est plus là pour vous dire adieu !

ANNA, l'embrassant.

Chargez-vous de mes adieux pour tout le monde : nous nous reverrons tous demain à la fête du village. Adieu, bonne mère.

## SCÈNE X.

MARGUERITE, seule, après l'avoir reconduite :  
on a entendu rouler la voiture.

Mon Dieu ! que c'est triste de le voir partir !... moi qui me promettais quinze jours de bonheur !

AIR de l'Angelus.

A la chérir comm' mon enfant,  
Hélas ! j' m'étais accoutumée :  
Un jour, me disais-je souvent,  
Viendra ma fille bien-aimée !  
Et son retour m'avait charmée !

De sa présence j'allais jouir,  
Et tout-à-coup on m'a l'demande...  
Mais le temps passe... allons dormir,  
Et ce bonheur que j'ai vu fuir,  
Tâchons qu'un rêve me le rende.

Eh mais, j'entends du bruit... des cris, il me semble. (*Elle va ouvrir la porte du fond.*) Oui, v'là le père Mathieu qui accourt tout bouleversé !

## SCÈNE XI.

MATHIEU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, voisin ? Est-ce que personne ne compte dormir cette nuit au village ?

MATHIEU.

Ah ! pauvre dame Marguerite, j'aurais mieux aimé dormir que de voir ce que j'ai vu.

MARGUERITE.

Comment ? et pourquoi courez-vous ainsi les champs, à pareille heure ?

MATHIEU.

Pourquoi ?... qu'avez-vous fait de Marcelin, dame Marguerite ?

MARGUERITE.

Marcelin ?

MATHIEU.

Oui !... on vient de l'arrêter au château, pris sur le fait.

MARGUERITE.

Arrêté ? lui ?... Il est là !

MATHIEU.

Joliment !... Il m'avait bien semblé le reconnaître il y a une heure, quand il a passé près de moi en se cachant le visage.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites ?

MATHIEU.

Je dis que si ce n'est pas moi qui l'ai surpris, je l'ai très-bien vu quand les gendarmes l'ont amené chez le concierge.

MARGUERITE.

Ah ça ! êtes-vous fou, père Mathieu ? Je vous répète que Marcelin est dans sa chambre.

MATHIEU.

Ah bien oui !

MARGUERITE.

Et vous allez en avoir la preuve. (*Elle fait un pas pour aller vers la chambre de Marcelin ; le père Marcel paraît à la porte du fond, Marguerite s'arrête en disant :*) Marcel !...

MATHIEU.

Vous verrez !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, très-gaîment.

Sont-ils curieux les voisins !... sont-ils curieux ! Eh ! non, je ne sais pas, je n'ai rien vu, il se cachait le visage quand je l'ai fait arrêter.



MARGUERITE, *avec inquiétude.*

C'est donc vrai qu'il y a un jeune homme arrêté ?

MARCEL.

Oui, le voleur... son affaire est bonne. C'est pourtant moi qui l'ai fait prendre!... J'allais au château... qu'est-ce que je vois, malgré l'obscurité?... un particulier qui se glisse contre le mur et descend de la fenêtre du pavillon en s'accrochant aux crevasses... Je me dis : Voilà le voleur du père Mathieu !

MATHIEU, *à part.*

Plus à lui qu'à moi.

MARCEL.

J'appelle Jérôme, le concierge, chez qui étaient les gendarmes... ils viennent, et prennent mon scélérat qui courait déjà du côté de la forêt!... J'entre au château... mais, bah! madame la baronne ne recevait personne, elle était couchée... Je reviens... mais tout de même je n'ai pas perdu mon temps... le coquin ne volera plus.

MATHIEU.

Vol par escalade... la nuit... c'est grave !

MARCEL.

Oh ! il faut bien un exemple.

MATHIEU.

Il ne mérite aucune pitié, lui... mais c'est bien cruel pour les parents.

MARCEL.

Des parents!... des parents!... Est-ce que les voleurs ont des parents?... Mais quelle figure faites-vous donc, père Mathieu ?

MATHIEU, *reculant.*

Ah ! mon Dieu !

MARCEL.

Parle donc, Marguerite!... Et vous, Mathieu !  
(*Silence.*) Oh ! qui donc parlera ? ce silence est affreux !

MARGUERITE, *pleurant.*

Marcelin...

MARCEL, *effrayé.*

Il est arrivé quelque chose à Marcelin ? (*Il va à la chambre et appelle.*) Marcelin !

MATHIEU.

Est-ce qu'il peut venir puisqu'il est entre les mains des gendarmes ?

MARCEL.

Mon fils!...

Il brouille la serrure en essayant d'ouvrir la porte.

MATHIEU.

Vous venez de le faire arrêter au château... c'était lui qui avait escaladé!...

MARCEL, *avec colère.*

Mon fils ? ce n'est pas vrai?... ce n'est pas possible!... Marcelin!... Marcelin!... ouvre donc... Viens vite le confondre!... viens ! (*Il parvient enfin à ouvrir la porte et entre vivement dans la chambre ; on entend ensuite un cri, chacun fait un mouvement, puis le père Marcel reparait pâle, abattu, défait.*) Il n'y est pas!... La fenêtre ouverte!... parti!... O mon Dieu!... mon Dieu!

Il tombe accablé sur un siège.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon dans le château de la baronne d'Ermont. Porte au fond. Portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE GABRIANNE, UN DOMESTIQUE *entrant par le fond ; puis* M<sup>me</sup> D'ERMONT *entrant par une porte latérale.*

M. DE GABRIANNE.

Ainsi, l'on a arrêté un voleur ? on l'a pris sur le fait ? et le concierge était parti pour aller m'en prévenir ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le juge.

M. DE GABRIANNE.

Dans peu d'instans je l'interrogerai : il faut d'abord que je parle à madame la baronne d'Ermont ; je l'entends, laissez-nous.

Le domestique sort.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *entrant par une porte latérale.*

Bonjour, monsieur de Gabrianne ; j'apprends votre arrivée, et il me tardait de vous revoir.

Elle lui tend la main \*.

\* M<sup>me</sup> d'Ermont, M. de Gabrianne.

M. DE GABRIANNE, *lui baisant la main.*

Et à moi donc, madame la baronne !

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant.*

Il paraît que dans ce pays-ci, la justice a les yeux ouverts jour et nuit ; car pour arriver d'aussi bon matin au château, il faut que vous soyez parti de la ville avant le jour.

M. DE GABRIANNE.

A peine, il est vrai, ai-je le temps de prendre un peu de repos, grâce à mes fonctions de juge d'instruction, dont je cherche à remplir exactement tous les devoirs.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *souriant.*

Et il paraît aussi que les voleurs se lèvent encore plus matin que la justice : vous savez qu'on en a surpris un cette nuit au château ?

M. DE GABRIANNE.

Je l'apprends en arrivant : je venais ici pour d'autres motifs.



M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ah!

M. DE GABRIANNE.

Oui... des choses sérieuses pour vous.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Des choses sérieuses? faites-m'en grâce, à la campagne surtout... on s'y ennuie déjà tant.

M. DE GABRIANNE.

Oh! la raison ne viendra-t-elle donc jamais?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ce n'est pas faute d'en entendre parler depuis que nous nous connaissons!... Bientôt dix ans, je crois?

M. DE GABRIANNE, *souriant*.

Vous en oubliez la moitié. Mettez-en vingt.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Eh bien, vingt! soit! Ah! j'ai fait sagement, après la mort du général, de refuser votre main... vous êtes trop raisonnable pour moi.

M. DE GABRIANNE.

Vous voulez dire trop vieux, n'est-ce pas? et pourtant vous allez me donner votre fille.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

C'est convenu, grâce à l'héritage que vous venez de faire.

M. DE GABRIANNE.

Et malgré mes quarante-huit ans?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Anna en a cinquante pour les habitudes sérieuses; tandis que moi, en fait de raison, je n'ai que mon âge.

M. DE GABRIANNE, *riant*.

Votre âge?

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant*.

Oui, celui que je me donne.

M. DE GABRIANNE.

Voilà une franchise...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qui demande grâce pour le reste, n'est-il pas vrai? D'ailleurs, moi, je ne connais personne qui dise la vérité sur son âge, et je n'irai pas être toute seule de vieille femme à Paris.

M. DE GABRIANNE.

Oh! point d'explications! on ne compte pas avec ses amis.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant*.

C'est avec ses ennemis qu'il ne faut pas compter! et nos ennemis, ce sont les affaires, les ennemis, les marchandes de modes et les années!... Aussi je ne compte jamais avec rien de tout cela.

M. DE GABRIANNE.

C'est justement ce que je venais vous dire; car votre imprévoyance a été telle que maintenant...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Oh! pitié! vous m'accusez toujours! Est-ce par état? mais il me semble qu'un ami de quinze ans...

M. DE GABRIANNE.

Vingt!

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant*.

De vingt... allons, je le veux bien!... ne me connaît-il pas assez pour savoir que j'ai toujours eu

horreur des affaires? Tant qu'a vécu le général, il recevait l'argent, je le dépensais, c'est assez juste; cela se doit faire ainsi dans les bons ménages. Depuis sa mort j'ai pris sans compter; je n'y regarde pas, moi, et pourvu que j'aie tout ce qu'il me faut, je n'en demande pas davantage. Ne faites-vous pas de même?

M. DE GABRIANNE.

Moi? oh! je suis loin d'avoir eu tout ce que je souhaitais jusqu'à présent: les alternatives qu'a subies la fortune de mon père, dont les affaires furent parfois malheureuses, et sa sévérité paternelle, plus prodigue de leçons que de billets de banque, m'ont fait passer modestement ma vie dans un emploi de la magistrature qui ne me donnait guère que de la considération. L'héritage qu'il vient de me laisser s'élève à trois cent mille francs à peu près... voilà tout.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Vous venez de vendre la terre qu'il avait dans ce canton, et vous en avez fait apporter le prix hier au château.

M. DE GABRIANNE.

Sans doute! il fallait que cet argent fût ici aujourd'hui.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Je ne comprends pas pourquoi.

M. DE GABRIANNE.

Vous le comprendrez bientôt!... Mais ne parlons pas d'affaires puisque vous ne les aimez pas; sachez seulement, madame, que l'usage auquel je destine la meilleure partie de mon modeste héritage m'interdit l'espoir d'une vie opulente, et que je ne quitterai point mes fonctions de juge.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant*.

Je le crois bien! chercher le mal, le constater et le punir! faire par devoir ce que l'on fait dans le monde par plaisir!

M. DE GABRIANNE.

Je ne vois pas, il est vrai, le beau côté de l'espièce humaine.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *riant*.

Vous en seriez bien fâché, à en juger par le zèle que vous mettez à trouver des preuves de crime dans les plus légers indices. Vous savez que ma fille n'a rien; le général n'a laissé qu'un nom glorieux: Anna aura après moi ce que je possède, mais après moi seulement.

M. DE GABRIANNE.

Ne parlons pas de cela.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Oui, nous en causerons plus tard, à l'époque du mariage; aussi bien il y a une foule d'ennuyées gens qui prétendent que je ne leur donne pas tout ce que je leur dois.

M. DE GABRIANNE.

Je crains qu'ils n'aient raison.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Eh bien, on verra! Mais cette chère enfant a besoin d'un guide plus sévère que moi pour la diriger. Imaginez-vous qu'hier soir, me croyant partie pour la ville, où je compte passer une



quinzaine de jours, elle avait quitté le château pour aller tout ce temps chez sa nourrice, une bonne paysanne de ce village, la femme d'un ancien soldat de mon mari. Elle me tourmentait depuis des années pour retourner auprès de ces braves gens, qui, en effet, ont bien soigné son enfance.

M. DE GABRIANNE.

Son cœur est si bon !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Mais ses idées sont beaucoup trop romanesques; il est temps qu'elle voie les choses de ce monde telles qu'elles sont : c'est pourquoi je veux la marier.

M. DE GABRIANNE, *souriant*.

Avec un vieux juge.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *apercevant au fond Joseph et Mathieu*.

Que veulent ces paysans ? (Ils appellent; elle regarde Joseph.) Qui vous amène ici ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH, MATHIEU \*.

JOSEPH.

Pardon, excuse, madame la baronne, je suis Joseph, le frère de lait de mamselle Anna.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ah !

JOSEPH.

Et ça, c'est le père Mathieu... (*Mouvement de Mathieu.*) Monsieur Mathieu je voulais dire... c'est l'adjoint du maire qui est mort, et que papa va remplacer. (*A demi-voix.*) Mais malgré ça bien ennuyeux, allez !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Oui da ?

MATHIEU, *s'inclinant*.

C'est comme il a l'honneur de vous le dire, madame la baronne ! vous voyez en moi toutes les autorités du pays, car le maire n'est pas encore nommé, et ne le sera sûrement plus maintenant.

JOSEPH.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? parce que vous aurez intrigué tout-à-l'heure sur la route avec les gendarmes ?

MATHIEU.

Intrigué, moi ? Vous m'avez, il est vrai, rencontré avec les gendarmes ; mais c'est que la société des gendarmes est pleine d'agréments : on y apprend toutes les nouvelles du canton, les vols, les assassinats; ça fait de quoi causer le soir.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Vraiment ?

M. DE GABRIANNE.

C'est comme les journaux à Paris.

JOSEPH.

Aussi je n'ai pas voulu le quitter, parce que

\* M. de Gabrianne, M<sup>me</sup> d'Ermont, Joseph, Mathieu.

j'ai deviné qu'il voulait demander la protection de madame la baronne pour tâcher d'obtenir la place destinée à un autre.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ah !

M. DE GABRIANNE, *à M<sup>me</sup> d'Ermont*.

Vous voyez que c'est encore comme à Paris.

JOSEPH.

Et si je n'étais pas là, il dirait peut-être quelque chose contre papa ou contre mon frère; car je l'ai entendu prononcer tout bas avec les gendarmes le nom de Marcelin.

MATHIEU, *d'un ton comiquement solennel*.

Oh ! ne parlez pas de celui-là, enfant !... vous ne connaissez que trop tôt les fruits de l'éducation que votre père lui a donnée.

JOSEPH.

Là ! voyez-vous !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Est-ce là tout ce qui vous amenait ici ?

JOSEPH.

Pardon, madame la baronne, il y a encore autre chose ; hier soir, mademoiselle Anna, ma sœur de lait, m'a dit : Joseph, dès le grand matin j'aurai une commission à te donner. Moi, je m'éveille avant le jour, je cours dans la forêt, où je déniché une fauvette pour lui en faire présent, puis je vais à la porte de mademoiselle Anna... bah ! dénichée aussi !... partie... revenue au château ! Alors, sans prendre le temps de parler à personne, je viens, comme je lui avais promis, chercher sa commission.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ma fille a sans doute changé d'idée, car elle m'a dit qu'elle voulait rester seule toute cette matinée pour terminer un tableau, je crois. D'ailleurs, mon enfant, il ne manque pas ici de gens pour faire ses commissions.

JOSEPH.

C'est égal ! j'avais promis, et, comme dit papa... (*il se retourne*) mais je ne me trompe pas, c'est lui qui vient. Ah ! vous n'aurez pas beau jeu avec vos intrigues, monsieur Mathieu.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Le père Marcel, en effet ! cela ressemble à une invasion.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, *s'arrêtant au fond et s'appuyant contre la porte, à lui-même*.

Je tremble en entrant au château ce matin !... mais il le faut. Ah ! Mathieu ici !

MATHIEU, *allant à lui, bas*.

On ne sait encore rien de Marcelin.

MARCEL, *bas et comme soulagé*.

Ah ! merci ! (*Il s'avance.*) J'ai l'honneur de saluer madame la baronne\*.

JOSEPH.

Mais, papa, vous semblez souffrir ?

\* M. de Gabrianne, M<sup>me</sup> d'Ermont, Marcel, Joseph, Mathieu.



M<sup>me</sup> D'ERMONT.

De vos vieilles blessures peut être ?

MARCEL.

Oui, d'une blessure ; j'avais de la peine à marcher, j'ai cru que je ne pourrais jamais arriver jusqu'ici.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Si Anna vous eût vu, elle aurait couru au-devant de vous, car elle est bien reconnaissante de vos bons soins d'autrefois.

MARCEL.

Elle est si bonne ! pourquoi ne peut-elle pas vivre près de moi, près de nous, qui l'aimons tant ? mais non ! je n'aurai ni elle, ni peut-être...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Quelle tristesse !

JOSEPH.

Ah ! je devine ! mademoiselle Anna partie sans vous dire adieu ; eh bien, je vais la chercher... oh ! il faudra que je la trouve, et je la ramène ici !... ne vous affligez pas, bon père.

Il sort en courant.

#### SCÈNE IV.

M. DE GABRIANNE, M<sup>me</sup> D'ERMONT, MARCEL, MATHIEU.

MARCEL, à part.

Contraignons-nous !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Vous si gai d'ordinaire ! (A M. de Gabrianne.) C'est un vieux soldat... un brave qui a fait toutes les campagnes de l'empereur.

MARCEL, se déridant un peu à mesure qu'il parle du passé.

Oh ! pour cela, c'est vrai !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Vous souvenez-vous de Dresde ?

MARCEL.

Si je m'en souviens ? Des princes, des rois, des empereurs à n'en plus finir !... Et lui ! le roi de tous !... malgré ça... diable de ville ! car j'y fus un peu niais ; je ne l'étais pourtant déjà plus devant l'ennemi... oui, on ne tremblait pas au milieu des balles qu'il envoyait ; mais, s'il faut tout dire, on tremblait devant une fleur qui tombait d'une fenêtre... Ah ! il y avait dans ce pays-là des sourires qui faisaient plus d'effet que des bombes !... Hélas ! il n'y a plus de fleurs, plus de sourires et plus de boulets de canon pour vous emporter quand vous avez du chagrin !

M. DE GABRIANNE.

Je vous connais de réputation, monsieur Marcel ; votre nom est honoré dans le pays.

MARCEL.

Monsieur...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Vous aurez affaire ensemble tout-à-l'heure. (A Marcel.) Monsieur est le juge d'instruction à qui vous ferez votre déposition sur le voleur

que vous avez fait arrêter cette nuit : car on dit que c'est vous...

MARCEL, avec angoisse.

Oui, c'est moi, c'est moi.

M. DE GABRIANNE, à Marcel.

Les honnêtes gens doivent s'entendre contre les coquins, et nous nous entendrons.

Il lui tend une main que Marcel ne prend pas.

MARCEL, troublé.

Monsieur, cet honneur ! (A part.) O Marcelin !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qu'a-t-il donc ?

M. DE GABRIANNE, l'examinant.

C'est singulier... ce trouble...

MATHIEU, à part.

On serait troublé à moins.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Je ne vous reconnais plus.

M. DE GABRIANNE, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

MARCEL.

Ah ! ma foi, je ne peux me contraindre plus long-temps ; j'aime mieux tout dire... aussi bien il faut que tout s'éclaircisse !

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant vivement, à la cantonade.

Je vous dis que j'entrerais malgré vous\*\*.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qu'y a-t-il ?

JOSEPH.

Je viens demander justice à madame la baronne ; j'allais chercher mademoiselle Anna ; voilà que tout à coup j'aperçois mon frère Marcelin à travers la fenêtre d'une chambre où on l'a enfermé !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Marcelin ? enfermé !

JOSEPH.

Je veux courir vers mon frère... alors ne s'avise-t-on pas de vouloir m'arrêter aussi ?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Quoi ! ce jeune homme arrêté cette nuit...

JOSEPH.

C'est Marcelin, mon frère ! et l'on ne veut pas que je lui parle, que je le voie, que je sache comment il est là !

M. DE GABRIANNE.

Je comprends maintenant la vérité !

MARCEL \*\*\*.

La vérité ? ah ! monsieur, qu'il me taise de la savoir tout entière !... par grâce, qu'il vienne,

\* M<sup>me</sup> d'Ermont, M. de Gabrianne, Marcel, Mathieu.

\*\* M<sup>me</sup> d'Ermont, M. de Gabrianne, Joseph, Marcel, Mathieu.

\*\*\* M<sup>me</sup> d'Ermont, M. de Gabrianne, Marcel, Joseph, Mathieu.



qu'on l'interroge à l'instant... car, voyez-vous, c'est affreux ce que souffre un pauvre père en se disant : Il est là, arrêté comme un coupable, mon enfant, que j'ai élevé, que je croyais si honnête, que j'espérais voir si heureux !

MATHIEU.

C'est votre enfant, oui ! mais vous ne l'avez pas élevé près de vous, père Marcel, et le mal est là, à Paris ! vous l'avez envoyé à Paris ! au milieu du luxe, de l'or, des festins, que sais-je ?... la tête tourne, le cœur manque, et... on en a tant vu comme ça !

MARCEL, avec effroi.

Oh !... (*Se remettant, et avec plus de calme.*) Non ! ce n'est pas possible ! (*Avec impatience.*) Mais que tout le monde le sache donc bien vite.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Tenez, on devine votre désir et le mien : voici Marcelin avec les témoins et nombre de personnes... c'est bien !... cette arrestation ne peut être qu'une méprise, et elle ne saurait cesser trop tôt.

M. DE GABRIANNE.

S'il n'y a pas lieu de poursuivre, nous ordonnerons que le prévenu soit mis en liberté sur-le-champ.

MARCEL.

Ah ! enfin !...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARCELIN, DOMESTIQUES, PAYSANS\*.

MARCEL, aux paysans.

Approchez tous ! et dites si le père Marcel n'est pas depuis long-temps aimé et estimé dans tout le village.

LES PAYSANS.

Oui ! oui !...

MARCEL.

N'est-ce pas, mes amis, que j'ai été un bon camarade, honnête et tout dévoué à tous ?

LE NOTABLE.

Oh ! la perle des hommes !... si serviable, si bon, si charitable !

MARCEL.

Eh bien, est-ce que je n'ai pas élevé mes enfants à faire de même ? Est-ce qu'ils ne seront pas aussi des braves garçons ? Pourtant voilà Marcelin amené comme un criminel, lui !

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL.

Mais il faut que justice se fasse, et vite ! pour que chacun reprenne sa tranquillité, sa réputation et sa joie, n'est-il pas vrai ? Maintenant à vous, monsieur le juge !\*\*

\* M<sup>me</sup> d'Ermont assise, M. de Gabrienne, Marcel, Marcelin, Joseph, Mathieu, les paysans sur le deuxième plan.

\*\* M<sup>me</sup> d'Ermont, M. de Gabrienne, Marcelin, Marcel, Joseph, Mathieu, paysans au fond.

M. DE GABRIANNE.

Qui de vous peut me rendre compte des événements de la nuit ?... me dire pourquoi l'on a arrêté ce jeune homme ? où on l'a arrêté ?

MATHIEU, s'approchant un peu.

Monsieur le juge, voici la chose : Depuis quel temps on voyait des traces de pas sous les murs du château ; on entendait des bruits la nuit... deux couverts d'argent et une timbale au concierge avaient disparu comme par enchantement, et l'enchanteur avait dû passer par une fenêtre restée ouverte ; nous étions tous aux aguets, je ne dormais plus que d'un œil... Hier soir, j'étais sur la route avec un gendarme, j'entends des cris, c'était le père Marcel qui avait aperçu un homme glissant comme un lézard le long d'un mur et descendant de la fenêtre du pavillon ; je me mets à courir avec un gendarme, et à l'entrée de la forêt je lui mets la main dessus avec un gendarme ; on n'y voyait guère, et il se cachait le visage ; mais arrivé chez le concierge, je veux voir de quoi il retourne, les autres aussi... et alors c'est un cri d'étonnement : Marcelin ! Marcelin !... Depuis ce moment il n'a pas dit un seul mot... mais les autres s'en sont diablement dédommagés en parlant toujours. Voilà toute l'affaire, monsieur le juge.

Il regagne sa place.

MARCEL.

Toute l'affaire est, j'en suis sûr, dans deux mots que va dire mon fils, et qui expliqueront tout cela.

M. DE GABRIANNE.

Parlez donc, Marcelin. (*Silence.*) Pourquoi ne répondez-vous pas ?

MARCEL.

Ça intimide, voyez-vous, monsieur le juge, d'être là comme un criminel ; il va se remettre... Allons, explique-toi, mon garçon... Si vous l'interrogiez seulement...

M. DE GABRIANNE.

Quelle raison avez-vous eue de sortir ainsi de chez vous la nuit ?... Qu'alliez-vous faire dans ce pavillon ?

MARCELIN.

Monsieur...

MARCEL, à part.

Parlera-t-il ?

MARCELIN.

Je ne suis pas coupable de ce dont on m'accuse.

M. DE GABRIANNE.

Mais enfin, quel motif a pu vous conduire là, à l'heure où l'on est ordinairement rentré chez soi ?

MARCEL, à part.

Son silence me donne une sueur froide.

M. DE GABRIANNE.

Tant d'hésitation doit m'être suspecte ; quand on n'a rien fait de mal, on ne craint pas de raconter ses actions et d'en dire les motifs.



MARCEL.

Sans doute!... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il y a donc ?

M. DE GABRIANNE.

Ce pavillon est-il habité par quelqu'un ?

MARCELIN, *vivement*.

Non, monsieur, non, il n'est habité par personne.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Quelquefois Anna s'y tient, mais hier soir elle était chez sa nourrice.

M. DE GABRIANNE.

Pourquoi donc vous introduire, la nuit, par escalade, dans ce pavillon?... Répondez.

MARCELIN.

Je ne suis pas coupable... voilà tout ce que je puis dire.

M. DE GABRIANNE.

Mais tous les accusés disent cela : il s'agit de le prouver.

MARCEL, *à part*.

Et pas un mot pour se justifier !

M. DE GABRIANNE.

Savez-vous qu'il est impossible de ne pas vous accuser?... Un vol a été commis la nuit précédente ; vous savez qu'on a porté de l'argent au château, vous vous y introduisez la nuit, on vous surprend... et vous ne voulez pas répondre !

MARCEL.

Oh ! réponds, Marcelin, réponds, quand ce ne serait que pour ton père.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qu'il le regarde seulement, et il n'aura plus le courage de se taire, si ce qu'il peut dire doit le justifier.

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL.

Mais qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qu'il y a ?

M. DE GABRIANNE.

Il y a que malheureusement ce jeune homme n'a rien à dire pour sa justification, et qu'il ne me reste plus qu'à le faire conduire à la prison de la ville.

MARCELIN.

A la prison!... moi!... oh !

Il s'appuie contre un meuble.

MARCEL.

Ah ! tout cela n'est pas possible!... c'est un mauvais rêve que je fais ! (*Allant à M. de Gabrienne.*) Monsieur le juge, laissez-moi lui parler... oh ! je vous en supplie, laissez-moi lui parler seul, à mon fils, avant de me séparer de lui.

M. DE GABRIANNE.

J'y consens. Éloignez-vous tous ! Et vous, madame la baronne, permettez que je vous accompagne.

CHOEUR.

AIR : Vous disiez vrai, mademoiselle (Pensionnaire mariée).

Marcelin rompra le silence ;

Retirons-nous sans plus tarder,  
Et bientôt à la confiance  
Son père va le décider.

*Tout le monde s'éloigne.*

SCÈNE VII.

LE PÈRE MARCEL, MARCELIN.

Un moment de silence. Ils sont loin l'un de l'autre, et parlent d'abord sans se regarder.

MARCEL.

Marcelin !

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL, *le regardant en dessous*.

Comme il est pâle !

MARCELIN, *de même*.

Comme il est abattu !

MARCEL.

J'ai été un bon père pour toi, Marcelin.

MARCELIN.

Le meilleur des pères.

MARCEL.

Tout enfant, veiller sur toi, c'était mon bonheur.

MARCELIN.

Je m'en souviens.

MARCEL.

C'est qu'aussi tu es venu le premier égayer notre pauvre maison, après les tristes jours où j'avais tant souffert !

MARCELIN.

Oui... malade et blessé...

MARCEL.

Au cœur, par nos défaites... Rien ne me consolait, pas même cette bonne Marguerite ; elle commençait à devenir triste comme moi... Eh bien ! quand tu vins au monde, quand il y a eu un petit enfant dans cette maison, c'est pourtant vrai, ça ne se comprend pas, mais quand tu fus là, toute la maison se remplit de joie ; oui, un enfant, on le caresse, on l'aime, on met son bonheur à l'élever, à le voir grandir, à le rendre heureux... et puis dire qu'après vingt ans de soins et de tendresse, un beau jour, il fait une sottise, une folie, et vous voilà tous malheureux pour le reste de votre vie.

MARCELIN.

Oh ! mon Dieu ! mais je n'ai rien oublié, ni vos soins, ni votre amour pour moi.

MARCEL.

Ce n'est pas tout!... est-ce que je ne te disais pas : Marcelin, sois bien instruit, ce sera ta fortune ; sois bien heureux, ce sera la joie de ton vieux père ; mais surtout, sois honnête homme, c'est le devoir de tous !

MARCELIN.

Mais je n'ai pas oublié cela non plus, mon père.

MARCEL, *regardant autour de la chambre*.

Il n'y a personne ici, nous sommes bien seuls, Marcelin, la vérité... la vérité tout entière.



MARCELIN.

Mon père, vous devez la savoir.

MARCEL.

Hélas ! je le croyais, et pourtant, oh ! c'est affreux de demander et d'entendre pareille chose ! mais il le faut... je veux connaître les plus petits détails.

MARCELIN.

Eh bien ! je vous dirai tout, mon père.

MARCEL.

Oui ! comment tu t'es échappé quand je t'avais enfermé ; et cela pour entrer au château par une fenêtre ! et encore il aurait pu se tuer ! Ah ! c'est horrible !

MARCELIN.

Est-ce que j'y pensais, puisque personne ne devait le voir ?... qu'un chiffre y était brodé !

MARCEL, *stupéfait.*

Heim !

MARCELIN.

Oui ! et qu'elle aurait été compromise si on l'avait trouvé en son absence.

MARCEL, *l'examinant avec étonnement.*

Pauvre malheureux !

MARCELIN.

Heureux, le plus heureux des hommes ! car c'est une preuve d'amour, et si vous aviez vu de quel air doux et bon elle disait : Je le préférerais pour parure, pendant le bal de demain, aux bijoux les plus brillants.

MARCEL.

Ah ! mon Dieu ! la tête est partie !

MARCELIN.

Moi qui n'avais jamais rien espéré, j'ai commencé à croire qu'elle m'aimait... Préférer à tout le ruban qu'elle tenait de moi !

MARCEL, *le regardant toujours avec une surprise douloureuse.*

Le ruban ?

MARCELIN.

Pour l'avoir, pour qu'elle pût s'en parer le lendemain, mais j'aurais fait cent lieues, mais je serais monté sur le toit, s'il l'avait fallu, au lieu de monter par la fenêtre.

MARCEL, *commençant à comprendre.*

Qu'est-ce que tu dis de ruban et de fenêtre ?

MARCELIN.

Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant pour celle que vous aimiez ? pour le ruban qu'elle désirait ?

MARCEL.

Attends ! attends ! un ruban... une fenêtre qu'on escalade pour l'avoir ! un amour insensé ! et voilà tout.

MARCELIN.

Qu'est-ce donc qu'il pourrait y avoir encore ?

MARCEL, *avec transport.*

Rien ! rien ! Oh ! n'est-ce pas qu'il ne pouvait

rien y avoir de plus ? rien de mal de la part de mon fils, de mon enfant !... *(Il l'embrasse.)* Mon Marcelin ! ils l'ont pourtant soupçonné, accusé, arrêté !

MARCELIN.

Ils m'ont pris pour un voleur... ?

MARCEL, *avec indignation.*

Ils l'ont pris pour un voleur !

MARCELIN.

Comme si c'était possible ?

MARCEL, *de même.*

Mais non, ça n'était pas possible !

MARCELIN.

Moi, votre fils !

MARCEL, *agité par la joie.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que ça fait du bien ! *(Il l'embrasse vivement.)* Mon pauvre enfant, il est honnête, bon, simple, plein de cœur ! Quelle joie ! il ne pouvait pas en être autrement... Je le savais bien... malgré ça ! *(Il essuie une larme.)* Allons, ne voilà-t-il pas que je pleure à présent comme un conserit ?... moi, un vieux soldat !... Bien content tout de même !... Ah ! je respire, enfin !...

MARCELIN, *avec chagrin.*

O, mon père ! vous aussi, vous m'avez soupçonné !

MARCEL.

Moi ? non, non, j'étais malade, je me sens guéri.

MARCELIN.

Quel bonheur !

MARCEL.

Oh ! oui, c'est un bonheur !... Qu'ils viennent donc maintenant !... qu'ils viennent tous !... *(Il arpente vivement le théâtre.)* Monsieur le juge, madame la baronne, Mathieu, Marguerite.

MARCELIN, *cherchant à le retenir.*

Mon père !

MARCEL.

Tiens, mais je crois que c'est moi qui deviens fou à présent ! Ce cher Marcelin ! Eh bien, est-ce qu'ils ne viendront pas ?

MARCELIN.

Arrêtez, mon père ! arrêtez ! ne les appelez pas !... Irais-je, moi, avouer un amour insensé ? mais c'est impossible !

MARCEL.

Heim ?

MARCELIN.

Oui, plus impossible encore que vous ne le croyez. Je le dis à vous seul, à mon père ! elle y était, elle, dans ce pavillon !

MARCEL.

Comment ?

MARCELIN.

Oui, elle avait quitté notre maison, elle entre là pendant que j'y étais, et elle est restée avec moi, seule, la nuit ! avec moi qui suis le fils d'un



pauvre soldat, d'une paysanne, et qui ne pourrais en lui offrant ma main, réparer le tort que j'aurais fait à sa réputation! Vous voyez donc bien qu'il est impossible que je me justifie devant d'autres que devant vous.

MARCEL.

Ah! grand Dieu! que faire à présent?

MARCELIN.

Vous avez appelé, et l'on arrive!

MARCEL.

AIR : *Vaudeville de Prévillle et Tacconet.*

Eh bien, viens là, te placer sur mon cœur,  
Entre mes bras qu'à leurs yeux je te presse;  
Pourra-t-on dir' qu'il a trahi l'honneur  
Le fils que son vieux père embrasse avec ivresse?  
Pour qu'ils sach' bien qu' tu n' flétris pas mon nom;  
Mon pauvre enfant, reste là d'avant ton juge!...  
Contre l' malheur et contre le soupçon  
Le cœur d'un père est le meilleur refuge!

# SCÈNE VIII.

M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL, MARCELIN.

M. DE GABRIANNE.

N'appeliez-vous pas? qu'aviez-vous à dire?

MARCEL.

Attendez! il ne faut pas que je m'attendrisse, parce que pour parler à des juges... Diable! la justice n'entend pas de cette oreille-là! Voyez-vous bien, monsieur, Marcelin est le plus brave garçon du monde! c'est innocent comme l'enfant qui vient de naître. Mais, voyons, monsieur, si je vous disais, là, entre nous...

MARCELIN, *tirant Marcel par son habit.*

Mon père!

MARCEL.

Ne crains rien, l'honneur des dames avant tout, on sait ça. (*A Gabrienne.*) Que [diable, vous n'avez pas toujours eu des cheveux gris, monsieur le juge! ni moi non plus! et dans notre temps...

M. DE GABRIANNE.

Finirez-vous...?

MARCEL.

Est-ce que ça vous fâche que je vous dise que vous avez des cheveux gris? Mais il ne s'agit pas de ça, il s'agit d'aller chercher votre coquin ailleurs qu'ici, parce que ce jeune homme n'est pas plus coupable que vous et moi! vous n'avez plus qu'à le relâcher.

M. DE GABRIANNE.

Volontiers! dès que vous aurez tout expliqué naturellement devant ceux qui ont été témoins de l'arrestation.

MARCEL.

Et si l'on ne peut rien expliquer?

M. DE GABRIANNE.

Les choses alors restent comme elles étaient.

MARCEL.

Comme elles étaient? non pas, pardieu! car à présent, moi, son père, moi, vieux soldat, qui n'ai jamais menti, je vous jure [que ce jeune homme est innocent de ce dont on l'accuse.

M. DE GABRIANNE, *avec impatience.*

Mais je ne vous demande que des raisons pour croire à vos paroles.

MARCEL.

Des raisons? vous en voulez? Eh! monsieur...

AIR : *T'en souviens-tu.*

Demandez-les aux pauvres du village,  
Avec lesquels j'ai toujours partagé!  
Demandez-les à trente ans de courage,  
A ce qui souffre et que j'ai soulagé!  
Ne craignez plus que votre âme attendrie  
Prête au mensonge un air de vérité,  
Quand je vous offre en garantie  
Mes soixante ans de probité.

M. DE GABRIANNE.

Certes, je prenais intérêt à vous : votre bonne réputation, votre âge, tout me disposait à l'indulgence... mais vous n'expliquez rien, et mon devoir à présent est d'ordonner que ce jeune homme soit conduit à la ville.

MARCELIN, *à part.*

O mon Dieu!

MARCEL, *très-vivement.*

Au nom du ciel, monsieur, écoutez-moi! n'usez pas de votre pouvoir et de la rigueur des lois! Voyez, c'est à peine un homme, et sa vie tout entière serait perdue, si le soupçon, un soupçon infâme la flétrissait ainsi dès les premiers jours! pour lui, plus d'avenir! Et je le jure, monsieur, il est honnête, son cœur et ses actions sont pures! Mon Dieu, s'il vous faut à tout prix un accusé, eh bien! prenez-moi plutôt!

MARCELIN.

Mon père!

M. DE GABRIANNE.

Quelle folie!

MARCEL.

Il y a trente ans qu'un boulet de canon aurait pu m'emporter; je ne suis plus bon à rien! et lui, il est jeune, fort, intelligent! il a une mère à soutenir, un frère à protéger! Puis, on l'aime, monsieur! il y a tant d'intérêts, de bonheur et d'espérances qui reposent sur la vie d'un homme de son âge! ah! laissez-la donc libre et sans tache, la sienne! et prenez ce qui m'en reste à moi! (*Il se jette à genoux malgré Marcelin, qui veut le retenir.*) Monsieur, je vous en conjure, ayez pitié de lui, de son vieux père, qui ne vous quittera pas que vous n'ayez écouté sa prière.

M. DE GABRIANNE.

Mais ce que vous demandez est impossible!



## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne désire parler à monsieur de Gabrianne.

MARCEL, *avec une vive surprise.*

Gabrianne !

M. DE GABRIANNE.

Je vais me rendre auprès d'elle.

Le domestique sort.

MARCEL, *très-vivement.*

Vous vous nommez monsieur de Gabrianne ?

M. DE GABRIANNE.

Sans doute.

MARCEL.

Votre père était banquier à Paris, chaussée d'Antin ?

M. DE GABRIANNE.

Sûrement !

MARCELIN, *étonné de l'expression de son père.*  
Mon père !

MARCEL, *vivement.*

Silence, Marcelin, silence ! cette affaire ne regarde que moi ! Entre ici !

Il le pousse vers la porte de droite.

M. DE GABRIANNE, *étonné.*

Mais...

MARCEL.

Oh ! ne craignez rien ! mon fils ne cherchera pas à vous échapper ; j'engage pour lui ma parole, et il ne fera pas mentir son vieux père ! Va, Marcelin, va !

Il fait entrer Marcelin dans une pièce latérale.

## SCÈNE X.

M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL.

Maintenant, monsieur, à nous deux !

M. DE GABRIANNE.

Mais, êtes-vous fou ?

MARCEL.

Je vous dis que vous m'écoutez ! il faudra bien que vous m'écoutez !

M. DE GABRIANNE.

Encore une fois...

MARCEL.

Ah ! j'étais à vos pieds tout-à-l'heure !... je priais pour un accusé, et vous repoussiez ma prière ; mais les rôles changent, monsieur de Gabrianne !... Je ne prie plus, et j'accuse à mon tour !

M. DE GABRIANNE.

Pauvre insensé !

MARCEL.

Oui, vous me regardez avec pitié !... Je suis un pauvre fou, moi... n'est-ce pas ? Vous êtes sage, riche et considéré, vous ?... A notre place, on ne vous soupçonnerait pas ? sur votre parole on vous croirait ? Ah ! battez-vous donc trente ans, laissant un peu de votre sang sur tous les champs de bataille, et cela ne fera pas tant pour l'honneur de votre enfant que si vous aviez passé ce temps-là à amasser de l'argent à tout prix, et même en gardant celui qui ne vous appartenait pas !... voilà la justice de ce monde !

M. DE GABRIANNE.

Qu'osez-vous dire ?

MARCEL.

Je dis qu'il y a de rudes journées et de dures épreuves, et que si l'on n'espérait pas dans l'autre vie, il y aurait de quoi se désespérer dans celle-ci !... Je dis qu'il y a plus de vingt ans, j'avais une somme d'argent considérable ; elle m'eût rendu riche, moi et ma famille !... Je la remis à un de ces hommes dont la situation, la fortune apparente attirent l'estime et la confiance publiques, et qui ne s'en servent, trop souvent, que pour faire des dupes et des malheureux.

M. DE GABRIANNE, *troublé.*

Comment ?

MARCEL.

Je dis qu'en allant me battre en pays étranger, je confiai ma fortune à un banquier !... Je crus que les lois de mon pays que j'allais défendre, défendraient à leur tour mon bien contre les fripons !... Ah ! c'est alors que j'étais fou.

M. DE GABRIANNE.

Mais enfin...

MARCEL.

Oui, j'étais fou ! car cet homme, quand je lui portai mon argent, il n'ignorait pas sa position, et il le prit pourtant ! et six mois après il avait fait banqueroute !... Et cet homme, il demeurerait dans la chaussée d'Antin, il se nommait monsieur de Gabrianne.

M. DE GABRIANNE, *troublé.*

Ce que vous avancez là...

MARCEL.

Je le prouverai ! j'ai tous les papiers, tous les titres !... ça ne peut pas me servir à ravoïr mon argent, je le sais bien, il s'est passé trop d'années depuis ce temps-là ; mais je peux m'en servir au moins pour crier partout sur votre passage : Vous voyez bien ce magistrat si sévère qui ne veut pas croire à ma parole quand je lui jure que mon fils est innocent ? Ce juge impitoyable qui ne craint pas de le flétrir en le faisant traîner en prison comme un criminel ? Eh bien ! son père, savez-vous ce qu'il a fait ? L'argent que je lui avais re-



mis avec confiance, il l'a pris, gardé, enlevé à un pauvre soldat, qui s'était fié à son honneur!

M. DE GABRIANNE, *violemment.*

Ah! vous ne direz pas cela!

MARCEL, *d'un ton plus doux.*

Non, non! je ne dirai rien si vous me rendez mon fils! je me tairai, je vous remettrai ces papiers qui me donnent le droit de flétrir la mémoire de votre père; son nom sera honoré, béni; mais honneur pour honneur, monsieur de Gabrienne! le voulez-vous?

M. DE GABRIANNE.

Que me proposez-vous, monsieur? vous ne me connaissez pas, vous qui venez m'offrir un semblable marché!... Qui vous autorise à penser que je transigerai avec mes devoirs? Si votre fils est innocent, qu'il le prouve! s'il est coupable, il doit être puni, et il le sera! Quant à cette accusation que vous portez contre mon père, je dois vous dire, monsieur, que jamais il ne l'a méritée; des chances malheureuses le ruinèrent.

MARCEL.

Ah!

M. DE GABRIANNE.

Ce qu'il fit d'efforts pour maîtriser la fortune, ce qu'il éprouva, quand, abandonnant tout à ses créanciers, il vit qu'il ne pouvait les satisfaire, ah! cela ne peut se comprendre! Vous ne savez pas ce que nous avons souffert.

MARCEL.

Vous? et que dirais-je donc, moi?

M. DE GABRIANNE.

Ah! ne portez pas envie à ceux qui poursuivent la fortune aux dépens de leur repos, au risque de leur honneur! Votre périlleux métier de soldat vaut mieux mille fois, car le malheur et la mort même ne sont pas sans gloire quand on défend son pays!... Mais mon père! il mourut en travaillant pour s'acquitter. Il croyait alors que le peu qu'il laissait à son fils lui appartenait bien, et que nul n'avait le droit de rien réclamer de lui.

MARCEL.

Mais je ne réclame que mon enfant! sa liberté en échange de ces papiers! voyez, monsieur.

Il remet le papier à M. de Gabrienne.

M. DE GABRIANNE.

Madame la baronne!

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> D'ERMONT, M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Il faut donc que je vienne vous chercher moi-même, monsieur de Gabrienne?

M. DE GABRIANNE.

Madame...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Mais quel papier lisez-vous là?

M. DE GABRIANNE, *troublé.*

Ce papier...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Mes créanciers se seraient-ils donc adressés à vous?

MARCEL.

Vos créanciers?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ne viens-je pas de recevoir une lettre où l'on me menace de s'emparer de cette terre, la seule propriété qui me reste? Mais comme vous êtes troublé, monsieur de Gabrienne!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANNA\*.

ANNA.

Ma mère!

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Anna!

ANNA.

Je viens d'apprendre que vous savez tout, enfin! Oui, ma mère, notre ruine est complète.

MARCEL, *à lui-même.*

Ah! mon Dieu!

ANNA.

Je viens partager vos chagrins et vous en consoler! pourtant, je suis bien malheureuse!

JOSEPH, *dans la coulisse.*

Venez tous! venez!

ANNA.

C'est Joseph! que veut-il?

## SCÈNE XIII.

MATHIEU, M<sup>me</sup> D'ERMONT, ANNA, M. DE GABRIANNE, JOSEPH, LE PÈRE MARCEL.

JOSEPH.

Ce que je veux? dire la vérité sur Marcelin, car je la sais, moi, je l'ai devinée!

MARCEL, *vivement.*

Tais-toi!

ANNA, *à Joseph.*

Qu'avez-vous deviné?

JOSEPH.

Oh! mademoiselle Anna sait aussi!...

ANNA, *avec inquiétude.*

Quoi donc?

\* M<sup>me</sup> d'Ermont, Anna, M. de Gabrienne, le père Marcel.



MARCEL, *retenant Joseph\**.

Joseph, si tu dis un mot !...

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qu'est-ce donc, monsieur de Gabrianne ?

M. DE GABRIANNE.

Monsieur Marcel, reprenez d'abord ces papiers, ils sont en règle ! puis dites-moi pourquoi vous empêchez cet enfant de parler ?

MARCEL.

Il doit se taire.

M. DE GABRIANNE.

Mademoiselle Anna, vous semblez inquiète, agitée ?

ANNA.

Moi ?

M. DE GABRIANNE.

Oui, et je veux... (*Il va à la porte à droite du public et l'ouvre en appelant.*) Marcelin !

MATHIEU.

S'est-il justifié, ou va-t-on l'emmener à la ville ?

ANNA.

L'emmener ? et pourquoi ?

MATHIEU.

Vous ne savez rien ?

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARCELIN \*\*.

M. DE GABRIANNE.

Silence !... Marcelin, avancez !

MARCELIN, *à part*.

Devant elle !

M. DE GABRIANNE.

Avant de vous faire conduire à la ville... (*Anna fait un mouvement, Gabrianne lui impose silence du geste.*) un mot encore. Voulez-vous parler ? Je prends intérêt à vous, à vos parents, qui ont élevé mademoiselle d'Ermont.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Et vous le devez, monsieur de Gabrianne, puisqu'elle va devenir votre femme.

MARCEL.

Sa femme ? à lui !

MARCELIN, *à part*.

Oh ! c'en est trop !

JOSEPH, *à part*.

C'est lui qui est le vieux !

M. DE GABRIANNE, *regardant Marcelin*.

Oui, sans doute, ma femme ! Et je voudrais sauver le fils de Marcel.

\* Mathieu, Mme d'Ermont, Anna, M. de Gabrianne, le père Marcel, Joseph.

\*\* Mathieu, Mme d'Ermont, Anna, M. de Gabrianne, Marcelin, Marcel, Joseph.

ANNA, *étonnée*.

Le sauver ?

M. DE GABRIANNE.

Il n'a peut-être qu'un mot à dire pour cela, car je commence à soupçonner...

ANNA, *vivement*.

Mais de quoi donc voulez-vous sauver Marcelin ?

JOSEPH.

Ne l'accuse-t-on pas d'avoir escaladé le pavillon cette nuit pour voler ?

ANNA.

N'achevez pas !... Le pavillon, cette nuit ?... on l'accuse, et il ne dit rien !

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Un silence obstiné...

ANNA.

Il n'a pas dit que c'était pour moi, à cause de moi qu'il était là ?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Ciel ! que va-t-on penser ?

ANNA.

Ma mère, on pensera que je l'aimais.

MARCELIN, *avec joie*.

O mon Dieu !

MARCEL, *à part*.

C'est elle qui l'a dit !

M. DE GABRIANNE.

Marcel le savait, et il ne disait rien pour sauver son fils, lui qui eût tout sacrifié !

MARCEL.

Est-ce que je pouvais sacrifier sa réputation, à elle ? (*Montrant le papier qu'il tient.*) Mais ceci ? ah ! je l'aurais donné de bon cœur, même quand ça vaudrait encore...

M. DE GABRIANNE, *allant à Marcel*.

Vous n'avez rien perdu, monsieur.

MARCEL.

\* Comment ?

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Qu'est-ce donc ?

M. DE GABRIANNE.

Madame la baronne, mon père reçut jadis une somme considérable d'un soldat qui ne reparut plus, je la lui rends aujourd'hui.

MARCEL.

Vous me la rendez ?

Mouvement général.

ANNA.

Marcelin, vous qui vous laissiez accuser pour moi, adieu pour toujours !... Ma mère, nous quitterons ce château !

MARCEL.

Et pourquoi donc quitterait-on mon château ?



MATHIEU.

Son château?

Étonnement général.

MARCEL.

Oui, voisin!... Je pourrais bien aussi me moquer du monde, être vaniteux, fier et ridicule, si ça me faisait plaisir, et dédaigner les camarades, parce que je suis riche; mais halte-là ! le père Marcel fait le moins de bêtises qu'il peut ! La fortune, c'est une femme!... elle a ses caprices, c'est juste; il faut en profiter, c'est bien!... mais ça ne doit rien faire oublier ! A Marguerite et à moi... notre chaumière!... le bonheur nous y trouva pendant vingt-cinq ans: il ne nous suivrait peut-être pas ailleurs!... (*Indiquant Joseph.*) A ce gamin-là, le collège, l'École Militaire!... ce sera officier, voilà son affaire!... Quant au château, les châteaux sont faits pour les baronnes; il vous reste, madame, et je paie toutes les dettes.

M<sup>me</sup> D'ERMONT.

Est-ce possible ?

M. DE GABRIANNE.

Vous le voyez, madame, grâce à la noblesse de son cœur, l'argent que j'avais fait apporter ici reçoit la destination que je lui avais donnée. Maintenant, le père est riche, le fils est aimé; il me semble qu'il ne reste plus...

M<sup>me</sup> D'ERMONT, *souriant*.

Qu'à garder Marcelin au château, afin qu'il ne...

M. DE GABRIANNE.

Risque plus de passer pour un voleur...

MARCEL.

Et de se casser le cou en grim pant aux fenêtres ! Monsieur, quand on rend la justice comme cela, on mérite au moins d'être général... non, premier président.

CHOEUR FINAL.

AIR du *Chœur final* de *Dieu vous bénisse* (Palais-Royal).

Plus de soupçons et plus d'alarmes !  
Reprenons tous notre gaité :  
L'erreur a fait verser des larmes,  
Le bonheur suit la vérité. (*bis.*)

LE PÈRE MARCEL, *au public*.AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Mon fils, messieurs, fut soupçonné ;  
Vous saviez tous son innocence ;  
Il n' pouvait pas être condamné,  
Car vous auriez pris sa défense.  
Pourtant je n' suis pas sans effroi ;  
Je crains encor quelque grabuge...  
Mon fils est mis hors de cause, mais moi  
J'attends, messieurs, que l'on me juge.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.



## TABLE

### DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

---

- BOCQUET PÈRE ET FILS**, vaudev. en deux actes, par MM. LAURENCIN, MARC MICHEL et LABICHE.
- LE MARI DE MA FILLE**, comédie-vaudeville en un acte, par MM. ANCELOT et J. CORDIER.
- LA CHOUETTE ET LA COLOMBE**, féerie en quinze tabl., par MM. PAUL DE KOCK et CARMOUCHE.
- QUITTE OU DOUBLE**, vaudeville en deux actes, par MM. ANCELOT et PAUL DUPORT.
- L'ARGENT, LA GLOIRE ET LES FEMMES**, vaudeville en quatre actes et cinq tableaux, par MM. COGNIARD frères et MICHEL DELAPORTE.
- MARGUERITE**, comédie-vaudeville en trois actes, par M<sup>me</sup> ANCELOT.
- PAULA**, drame en cinq actes, par MM. CHABOT DE BOUIN et BOULÉ.
- MON AMI CLÉOBUL**, vaudeville en un acte, par M. J. ARAGO.
- ÉDITH**, drame en quatre actes, par MM. ANTONY BÉRAUD et ALPH. BROT.
- UN ROMAN INTIME**, comédie en un acte, par M. N. FOURNIER.
- LAZARE LE PATRE**, drame en quatre actes et un prologue, par M. BOUCHARDY.
- L'ÉCOLE DES JOURNALISTES**, comédie en cinq actes et en vers, par M<sup>me</sup> É. DE GIRARDIN.
- CICILY**, comédie-vaudeville en deux actes, par M. SCRIBE.
- NEWGATE**, drame en quatre actes, par M. T. SAUVAGE.
- L'HOSPITALITÉ**, vaudeville en un acte, par MM. CHABOT DE BOUIN et CORMON.
- LE PÈRE MARCEL**, comédie-vaudeville en deux actes, par M<sup>me</sup> ANCELOT.





ACTE III, SCÈNE IV.

# LE NEVEU DU MERCIER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES MÊLÉE DE CHANT,

par MM. Félicien Mallefille et Roger de Beauvoir,

MISE EN SCÈNE DE M. VIZENTINI, MUSIQUE DE M. DOCHE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,  
LE 6 MARS 1841.

| PERSONNAGES.                       | ACTEURS.         | PERSONNAGES.                            | ACTEURS.       |
|------------------------------------|------------------|-----------------------------------------|----------------|
| POTNICK, mercier. . . . .          | M. LEPEINTRE Je. | LE BOURGMESTRE. . . . .                 | M. AMANT.      |
| LE DUC . . . . .                   | M. FONTENAY.     | LA DUCHESSE. . . . .                    | Mme THENARD.   |
| PRIOLO, aventurier. . . . .        | M. FERVILLE.     | HÉLÈNE, fille de Potnick. . . . .       | Mme DOCHE.     |
| CHARLES, neveu de Potnick. . . . . | M. LAFERRIÈRE.   | GUDULE, gouvernante de Potnick. . . . . | Mme GUILLEMIN. |

## ACTE PREMIER.

Une boutique de mercier hollandais à Utrecht, à l'époque correspondante (1640) au temps de Louis XIII, en France.  
Au fond, une large porte sur la rue. A droite, une autre porte sur l'intérieur. A gauche, un escalier tournant. Autour de la boutique, des comptoirs avec des dominos et des étoffes.

### SCÈNE PREMIÈRE.

POTNICK, GUDULE, *un balai à la main.*

Au lever du rideau, on entend sonner six heures.

POTNICK, *descendant l'escalier.*

Six heures! il n'y a encore personne de levé dans la maison, excepté moi.

GUDULE.

Et moi, maître Potnick, je ne sache pas que l'on me trouve souvent en retard.

POTNICK.

C'est vrai, honnête Gudule; tu es une véritable

Hollandaise, exacte comme une pendule. C'est ainsi que nous sommes tous, nous autres qui avons été élevés dans le bon vieux temps... Mais comme tout dégénère!...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Nous n'avons plus de ces vertus antiques,  
De ces marchands dignes d'être encadrés  
Comme une enseigne au front de leurs boutiques,  
Rangés, exacts, méthodiques, carrés!  
Mon père était de cette noble race,  
Et l'horloger d'Utrecht, son vieil ami,  
En le voyant traverser la grand' place  
Réglaît toujours les carillons sur lui. *bis.*



POTNICK, *continuant.*

La jeunesse d'aujourd'hui ne vaut pas une once de bon tabac. Où est ma pipe?

GUDULE, *lui apportant une grande pipe armée d'un long tuyau.*

La voici, et bien nettoyée encore \*.

POTNICK, *la prenant.*

Voyons ça, voyons! (*Il tire le tuyau, le met sous son bras gauche, prend la cheminée dans la main droite, en frappe à plusieurs reprises l'orifice dans la main gauche: puis il remmanche le tuyau dans la cheminée, souffle dedans, et voyant que tout va bien, se met à considérer la pipe avec satisfaction.*) Enfin, ni Hélène, ni Charles ne sont encore debout!

GUDULE.

Ça a besoin de dormir, ces pauvres enfans!

POTNICK.

Pour Hélène, je ne dis pas; elle est délicate et mignonne, et le repos ne peut que lui faire du bien; mais ce diable de Charles...

GUDULE.

Ah! il est fluet aussi et bien mignon.

POTNICK.

Laisse-moi donc tranquille avec tes fluet et tes mignon! Ne te rappelles-tu pas la manière dont un dimanche, sur le port, il a rossé un matelot quatre fois gros comme lui, le mauvais sujet! Donne-moi le pot à tabac. (*Il ouvre le pot et se met à charger sa pipe.*) Un gaillard qui donne des coups de poing à assommer un bœuf, doit avoir bien assez de sept heures de sommeil. Mais monsieur passe la moitié de la nuit à lire des romans, des comédies, un tas de sottises... Charles est un scélérat!

GUDULE.

Lui! un scélérat!

POTNICK.

Oseras-tu dire que ce soit un bon mercier?

GUDULE.

C'est un très-bon garçon.

POTNICK.

Est-ce que c'est un état d'être bon garçon?

GUDULE.

Il n'a pas besoin de tant s'inquiéter, ce pauvre jeune homme... votre héritage ne sera pas mince; il épousera sa cousine.

POTNICK.

Eh bien, tu n'as, ma foi, pas tort... il l'épousera, il la rendra heureuse. N'est-ce pas, Gudule?

GUDULE.

S'il la rendra heureuse!... ah! par exemple!... je voudrais bien voir que l'on me dit qu'il ne la rendra pas heureuse!

Elle s'appuie sur son balai d'un air menaçant.

\* Gudule, Potnick.

POTNICK.

Calme-toi et balaie.

GUDULE, *se remettant à balayer.*

Ah! petit bonhomme de bois!

POTNICK.

Hé! hé! tu es méchante, Gudule, quand tu t'y mets... Mais c'est fini, tout le monde prend fait et cause pour lui contre moi. Ce petit diable vous a ensorcelées, femmes que vous êtes!... Comment se portent mes tulipes?

GUDULE.

Elles se portaient très-bien hier au soir, quand je les ai quittées... l'Impératrice de Chine surtout et la Connétable promettaient d'être magnifiques aujourd'hui.

POTNICK.

Nous irons les voir tout-à-l'heure, ces chères tulipes... quand ces diables d'enfans seront descendus... Donne-moi du feu que j'allume ma pipe.

## SCÈNE II.

POTNICK, *seul.*

Il est doux de fumer une pipe quand votre conscience ne vous la reproche pas. Allons donc, Gudule!... (*Gudule sort.*) En attendant qu'elle revienne, je vais donner un petit coup de main à la besogne... il ne faut jamais perdre de temps... Voyons; je vais mesurer, et pour cause, cette pièce de brocart que m'a vendue hier ce juif de Nuremberg... Où est l'aune?... tiens, je ne la vois pas!

## SCÈNE III.

POTNICK, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *entrant par la porte de droite.*

Bonjour, mon père.

POTNICK, *l'embrassant.*

Bonjour, chère enfant... Sais-tu où est mon aune \*?

HÉLÈNE.

Non.

POTNICK.

Où peut-elle donc être?... Tu as bien reposé?

HÉLÈNE.

Très-bien, mon père, et vous?

POTNICK.

Parfaitement... c'est-à-dire, non; j'ai été réveillé au milieu de la nuit par un vacarme horrible qui s'est fait dans la rue... Il m'a semblé qu'on se battait d'une furieuse façon.

HÉLÈNE.

Cette nuit? dans notre rue?

\* Hélène, Potnick.



POTNICK.

Je n'avais rien à y faire, car ce n'était pas mon tour de garde... Ah! si je m'étais trouvé là, *godferdeh!*... Depuis qu'ils m'ont enrôlé dans la milice citoyenne, et que je fais partie de la garde de nuit bourgeoise...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

On peut dire que dans la ville,  
Grâce à moi, tout devient tranquille;  
Utrecht dans Potnick le mercier  
A vu l'étoffe d'un guerrier!  
Un seul point me nuit... c'est ma taille.  
Aussi plus d'un malin me raille,  
Depuis qu'en moi seul le sergent  
A cru voir un rassemblement.

HÉLÈNE.

Et Charles, comment se porte-t-il?

POTNICK.

Il n'est pas encore levé; c'est un paresseux!

HÉLÈNE.

Ah! vous savez, mon père, que c'est lui qui se couche tous les jours le dernier. Hier surtout, il est resté bien tard à travailler.

POTNICK.

Alors, il doit savoir où est mon aune... S'il ne me la retrouve pas, gare à lui, et si elle est perdue, il n'a qu'à se bien tenir!

HÉLÈNE.

D'abord, elle n'est pas perdue; mais quand elle le serait, il n'y aurait certainement pas de sa faute à lui...

POTNICK.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Pourquoi?... parce que dam! il y a des voleurs dans le monde... et, tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai vu long-temps rôder autour de la boutique un homme de mine suspecte, avec une figure basanée, de grandes moustaches, et une rapière, oh! une rapière, qui n'en finissait plus...

POTNICK, *pensif.*

Qu'est-ce que cet homme-là peut vouloir chez moi?

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUDULE.

GUDULE.

Ah! monsieur! ah! mademoiselle, quel malheur!... Ah! vos tulipes, si vous saviez dans quel état!...

POTNICK.

Quoi?

GUDULE.

La Connétable est en deux, et l'Impératrice de Chine a la tête coupée.

HÉLÈNE, *riant.*

Ah! c'est là ce grand malheur?

POTNICK.

Tu ris de cela, fille sans cœur!... Es-tu bien sûre de ce que tu dis, Gudule?

GUDULE.

Trop sûre, hélas! ces chères tulipes!... Venez plutôt voir.

POTNICK.

Oui, bien chères!... des tulipes qui m'ont coûté cent cinquante livres chacune.

Il sort en courant avec Gudule.

#### SCÈNE V.

HÉLÈNE, CHARLES.

CHARLES, *descendant l'escalier.*

Ce que vous avez fait pour moi, m'a-t-elle dit, je ne l'oublierai jamais. (*A part.*) Je lui ai baisé la main; mais comment la revoir?

HÉLÈNE, *à part.*

Comme il semble préoccupé! (*Haut.*) Bonjour, Charles.

CHARLES.

Ah! c'est toi, chère Hélène!... tu te portes bien?

HÉLÈNE.

Mieux que toi, je le crains.

CHARLES.

Je me porte bien.

HÉLÈNE.

Mais comme te voilà fait!... Tes rubans sont à moitié arrachés.

CHARLES, *un peu troublé.*

C'est que... c'est que...

HÉLÈNE.

Quelque escapade encore, j'en ai peur... Mais depuis hier dix heures, tu n'as pu te battre avec personne, à moins que ce soit avec les chats sur la gouttière. (*Charles fait un mouvement de dénégation.*) Allons, ne mens pas; je ne te demande pas ta confession, et tu n'es pas obligé de me tromper, moi, ta cousine, moi qui n'ai qu'un tort, celui de t'aimer.

CHARLES.

Hélène!

HÉLÈNE.

Attends, il faut que je répare bien vite tout ce désordre; si mon père s'en apercevait, il te gronderait, lui.

Charles s'assied.

CHARLES.

Bonne Hélène! toujours prête à m'excuser.

Elle prend une aiguille et du fil et se met à raccommoder Charles.



HÉLÈNE.

Il n'y a qu'une chose que je ne puis te pardonner... Allons, ne bouge donc pas, tu me fais coudre de travers... c'est d'être triste.

CHARLES.

Je ne suis pas triste.

HÉLÈNE.

Si fait, si fait... vous êtes un vilain... Tiens-toi donc tranquille, si c'est possible... Est-ce que tu t'ennuies avec nous?

CHARLES.

Ah! cousine, peux-tu le supposer?

HÉLÈNE.

On peut tout supposer avec un démon comme toi.

CHARLES.

Air de *Pierre le Rouge*.

O toi, ma seule providence!  
Pardonne-moi, j'aime à songer  
Que sur moi quand vient le danger,  
Hélène, tu prends ma défense.

HÉLÈNE.

Oui, monsieur, mais à l'avenir,  
Il faudrait au moins m'obéir;  
Je vous rangerais, sur mon âme,  
Un jour si j'étais votre femme.

CHARLES, *à part, parlé*.

Ma femme!

ENSEMBLE.

CHARLES.

Cachons-lui, je le dois,  
Que mon amour n'est plus à moi.

HÉLÈNE.

Il m'aime, je le voi,  
Désormais son cœur est à moi.

*Charles se lève.*

Si je ne t'aimais comme un frère,  
Crois-tu que je t'excuserais,  
Et que chaque jour je ferais  
Un nouveau mensonge à mon père?

CHARLES.

Je serai sage, tu le veux,  
Je le jure ici par tes yeux.  
Ce serment te suffit, je pense.

HÉLÈNE.

Il me faut une récompense.

CHARLES, *parlé*.

Une récompense?

HÉLÈNE, *parlé*.

Allons, monsieur, j'attends.

CHARLES.

Chère Hélène!

Il l'embrasse.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

HÉLÈNE, *cassant son fil et se piquant le doigt avec son aiguille*.

Aïe!

CHARLES, *avec intérêt*.

Tu t'es piquée?

HÉLÈNE.

Chut! arrange-toi... voici mon père... gare à l'orage!

Elle s'éloigne de Charles, qui rattache de son mieux ses rubans.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, POTNICK.

POTNICK, *apportant deux pots de tulipes très-maltraitées*.

C'est effroyable, incroyable, abominable! avoir massacré de si belles tulipes!... on ne respecte plus rien, ma parole d'honneur! il ne reste plus qu'à renverser les églises et à piller les boutiques! (*Il pose les deux pots sur le comptoir.*) Si je tenais le brigand qui a coupé la tête à l'Impératrice de Chine!... J'en ferais une maladie, c'est sûr! (*Pendant ce discours, Charles s'agite sur place avec embarras, et Hélène le regarde d'un air inquiet. Potnick, apercevant Charles, reprend.*) Ah! vous voilà, vous! (*En marchant sur lui les bras croisés.*) Où est mon aune?

CHARLES.

Votre aune, mon oncle?

POTNICK.

Oui, mon aune!... mon aune d'honneur!... qu'en avez-vous fait?

CHARLES.

Moi?... Je ne l'ai pas vue!

POTNICK.

Comment, tu ne l'as pas vue?... c'est toi qui as quitté la boutique le dernier hier au soir, et hier, l'aune était encore à sa place... Est-ce qu'elle serait perdue? il ne me manquerait plus que cela!

CHARLES.

Je vous jure, mon oncle...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, *suivi de*  
QUATRE AGENS \*.

LE BOURGMESTRE, *à ses agens, qui restent au fond*.

Gardez la porte.

CHARLES, *à part*.

Le bourgmestre! Aïe!

HÉLÈNE.

Mon Dieu! qu'est-ce que cela va devenir?

POTNICK.

Le bourgmestre!... Bourgmestre, je suis bien aise de vous voir.

LE BOURGMESTRE.

Moi aussi.

POTNICK.

J'allais me rendre chez vous... j'ai des plaintes à vous porter.

LE BOURGMESTRE.

Moi aussi... Contre qui déposez-vous?

\* Hélène, le Bourgmestre, Potnick, Charles.



POTNICK, *s'exaltant par degrés.*

Contre tout le monde!... On m'a brisé mes tulipes, on m'espionne, on veut nous assassiner; on m'a volé mon aune d'honneur.

LE BOURGMESTRE.

Tout le monde aussi porte plainte contre vous.

POTNICK.

Contre moi ?

LE BOURGMESTRE.

Oui; pour tapage nocturne, attaque contre la propriété, et violences contre les personnes.

POTNICK.

En voici bien d'une autre!... Quel galimatias me faites-vous là, bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE.

Galimatias vous-même, mercier. (*Tirant sa liste.*) Voyez le rapport... On s'est battu la nuit dernière dans votre rue : treize feutres défoncés, six pourpoints lacérés, et nombre d'épaules dé-mises... et l'instrument du crime, eh bien, c'est cette même aune dont vous osez me parler; oui, cette aune, emblème de paix et d'innocence, devenu instrument de guerre, qui a été donnée pour le commerce et employée pour le meurtre; cette aune dont on a fait une massue, la reconnaissez-vous ?

Il tire de dessous son manteau une moitié d'aune à clous dorés, et la présente à Potnick.

POTNICK, *la prenant.*

Quelle infamie! ce n'est plus qu'une demi-aune!

LE BOURGMESTRE.

Peut-être, en cherchant bien, pourrons-nous la compléter. Holà! dame Gudule! dame Gudule!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUDULE, *entrant par la droite.*

GUDULE, *arrivant avec la pipe.*

J'y vais, maître Potnick... Voici du feu pour votre pipe... tenez...

LE BOURGMESTRE.

Il s'agit bien de pipe!... Dame Gudule, conduisez deux de ces messieurs à la chambre de monsieur Charles Potnick.

CHARLES.

A ma chambre! mais c'est une violation de domicile, monsieur le bourgmestre; je ne souffrirai pas...

POTNICK.

Non certainement, nous ne souffrirons pas...

LE BOURGMESTRE.

J'ai mes raisons...

CHARLES.

Vos raisons?... vous n'y trouverez que mes livres et quelques morceaux d'étoffes.

LE BOURGMESTRE.

Nous verrons bien.

POTNICK.

Mais il y a des lois!...

LE BOURGMESTRE, *à Gudule.*

Allons... lestement et sans réplique; on ne plaïsante pas avec la justice d'Utrecht.

GUDULE, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils lui veulent donc, à ce pauvre cher enfant? (*Haut, voyant que le Bourgmestre s'impatiente.*) On y va, on y va.

Elle monte l'escalier avec deux agens. Charles fait un mouvement pour les suivre.

CHARLES.

Permettez du moins que j'accompagne...

LE BOURGMESTRE, *à Charles.*

Restez ici, monsieur, s'il vous plaît.

HÉLÈNE, *à part.*

Ah! mauvaise tête de Charles! dans quelle affaire vous êtes-vous encore fourré là ?

POTNICK, *se promenant sur la scène.*

Ah ça! quelqu'un va-t-il à la fin m'expliquer ce que cela veut dire ? Jamais ma boutique n'avait été le théâtre d'un pareil scandale. Est-ce que je vends à faux poids et à fausses mesures, dites un peu ?

LE BOURGMESTRE.

J'espère que cela va s'expliquer de soi-même. Voyez plutôt. (*Il montre les deux agens qui reviennent, portant en triomphe l'autre moitié de l'aune. Gudule les suit d'un air contristé. Le Bourgmestre prend une moitié de l'aune à ses agens, l'autre à Potnick, et les réunit ensemble.*) Là! voilà qui est parfait... Qu'en dites-vous, maître Charles ? ne trouvez-vous pas qu'il règne entre les deux morceaux une touchante harmonie ?

POTNICK, *à part, regardant Charles.*

Le malheureux!... Il paraît que c'est lui qui a battu les autres comme à son ordinaire... la force de l'habitude!

LE BOURGMESTRE, *tenant toujours l'aune devant Charles.*

Eh bien !

CHARLES.

Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

LE BOURGMESTRE.

Cela prouve que vous êtes un enragé, un Ajax, un Samson, qui frappez à tort et à travers sur le dos de vos concitoyens; que vous avez besoin d'une petite correction qui calme l'ardeur exagérée de votre sang, et que vous irez passer un mois à la prison du Steen pour vous rafraîchir.

POTNICK, HÉLÈNE et GUDULE.

Au Steen! grand Dieu!

HÉLÈNE, *à part.*

Oh! à tout prix, il faut le sauver. (*Haut.*) Je



vous demande pardon, monsieur le bourgmestre, cela ne prouve rien. La vérité est que c'est moi qui ai cassé l'aune.

Étonnement général.

LE BOURGMESTRE.

Vous, ma belle demoiselle ?

HÉLÈNE.

Oui, moi et Gudule.

Étonnement de Potnick.

LE BOURGMESTRE.

Et Gudule aussi ?

GUDULE.

Oui, monsieur le bourgmestre, moi aussi.

HÉLÈNE.

Nous avons eu l'imprudence de nous servir hier de cette aune... j'en demande bien pardon à mon père... pour soulever un bahut, et... nous l'avons cassée... et alors, de peur d'être grondées, Gudule et moi, nous avons pris chacune un morceau pour le faire disparaître. Gudule a jeté le sien dans la rue, moi, j'ai fait la maladroite de cacher le mien dans la chambre de mon cousin. Voilà la vérité.

GUDULE.

Toute la vérité.

POTNICK.

C'est donc ça que j'ai entendu hier au soir un craquement épouvantable dans la chambre d'Hélène ?

HÉLÈNE.

Oui, mon père, hier au soir, à huit heures.

POTNICK.

C'est cela même, à huit heures.

GUDULE.

A huit heures juste.

POTNICK, *tendant la main à Charles.*

Mon pauvre garçon, je te demande pardon de t'avoir injustement soupçonné.

HÉLÈNE, *prenant l'autre main à Charles.*

Tu ne m'en voudras pas, cousin ?

GUDULE, *tirant Charles par le pan de son habit.*

Ni à moi, monsieur Charles ?

LE BOURGMESTRE.

Très-bien ! voilà une histoire arrangée à merveille, et tout le monde s'entend ici pour nous tromper. Mais ce n'est pas à nous que l'on en fait accroire, et nous verrons si vous oserez soutenir devant le tribunal... Je vous arrête tous.

POTNICK, HÉLÈNE et GUDULE.

Ça nous est égal...

Pendant que les deux agens du fond s'avancent sur un signe du bourgmestre pour arrêter toute la famille, Priolo entre.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PRIOLO, *au fond*.\*

CHARLES, *au Bourgmestre.*

N'allez pas plus loin, monsieur... Je vous remercie, mes bons amis, et je n'achèterai pas ma liberté par un mensonge. C'est moi qui ai fait le coup dont on m'accuse.

LE BOURGMESTRE.

Vous en convenez donc ?

CHARLES.

Eh bien, oui...

LE BOURGMESTRE.

C'est heureux.

CHARLES.

A minuit environ, je veillais là-haut...

POTNICK.

Ah ! tu veillais ? Pourquoi ?

CHARLES.

Pour mettre en ordre les comptes de la journée. J'entendis dans la rue des cris entremêlés de rires. J'ouvris aussitôt ma fenêtre : une demi-douzaine d'étudiants ivres entouraient une jeune dame, qu'ils avaient forcée de descendre de sa chaise ; ses porteurs, effrayés de leurs menaces, restaient immobiles... Un de ces insolens, le plus audacieux d'eux tous, osa prendre la dame par la taille, et s'efforça de l'embrasser. Elle appelait au secours !... moi, voir insulter une femme sans chercher à la défendre !... Indigné, je saisis cette aune..... qui se trouvait là, sous ma main..... on ne me laisse pas d'autre arme ici !... Je saute par la fenêtre ; en deux bonds, j'arrive au milieu des étudiants, et je me mets à taper sur eux à tort et à travers.

POTNICK.

Je le reconnais bien là !...

CHARLES.

J'étais furieux, je frappais avec rage, avec bonheur !... Les uns tombent, les autres se sauvent... j'aide la dame à remonter dans sa chaise, je fais prendre à ses porteurs une petite rue en travers de laquelle je me place pour en défendre l'entrée...

LE BOURGMESTRE.

Continuez.

CHARLES.

Après être allés quelques pas plus loin chercher des armes, du renfort, mes ennemis revenaient en poussant des cris de défi. Je me préparai à faire bonne résistance ; mais j'aurais été infailliblement écrasé par le nombre, si un inconnu ne fût généreusement venu se placer à côté de moi, et n'eût prêté à mon aune le secours de son épée...

POTNICK.

Un inconnu !

\* Potnick, Gudule, Hélène, Charles, le Bourgmestre.



CHARLES.

Nous fîmes tous deux si bien notre devoir, qu'au bout de quelques instans, les assaillans, maltraités et découragés, prirent le parti de la retraite. Mon ami inconnu et moi, nous échangeâmes nos noms, nous nous serrâmes la main, et nous nous séparâmes. Ce ne fut que ce matin en m'éveillant, que je m'aperçus du malheur arrivé aux tulipes et à l'aune de mon oncle. Voilà l'exacte vérité.

LE BOURGMESTRE.

Vous avez la main leste, jeune homme ; mais la franchise de votre aveu mérite l'indulgence de la justice. Veuillez me dire le nom de votre compagnon de désordre ; vous en serez quitte pour quinze jours de prison.

HÉLÈNE.

Quinze jours ! c'est une horreur !

LE BOURGMESTRE.

Aimez-vous mieux qu'il y soit un mois?... (*Priolo entre.*) Voyons, Charles Potnick, parlez... le nom de ce coquin ?

CHARLES.

Monsieur le bourgmestre plaisante sans doute ?

LE BOURGMESTRE.

Je parle sérieusement, monsieur, très-sérieusement.

CHARLES.

Alors je répondrai sérieusement à monsieur le bourgmestre, qu'il m'insulte, en me supposant assez lâche pour trahir l'homme qui a défendu ma vie au péril de la sienne.

PRIOLO, s'avançant vers Charles, et lui serrant la main.

Très-bien, monsieur ; je savais que vous deviez être un homme de cœur.

HÉLÈNE, bas à Potnick, d'un air effrayé.

Mon père ! mon père ! cet aventurier dont je vous parlais, le voilà !

POTNICK, bas.

Oui - dà ! (*Haut.*) Monsieur le bourgmestre, vous vouliez arrêter quelqu'un?... voilà votre affaire !

CHARLES, faisant un mouvement.

Mais, mon oncle !

POTNICK.

Quoi ?

PRIOLO.

Il voulait vous dire que c'était moi qui lui avais prêté main-forte dans l'affaire de cette nuit.

CHARLES.

Pourquoi vous livrer ainsi inutilement ?

PRIOLO, d'un air parfaitement dégagé.

Je ne viens me livrer à rien, si ce n'est au plaisir de converser avec monsieur le bourgmestre ; ce genre de divertissement est toléré par les lois.

LE BOURGMESTRE.

Vous vous êtes passé cette nuit un autre genre de divertissement très-peu toléré par la police... Je suis un de ses chefs, et vous allez avoir l'honneur de me suivre en prison avec monsieur.

Il montre Charles.

PRIOLO.

Croyez - vous, estimable bourgmestre ? Honnête magistrat, je vais vous faire une question qui vous semblera peut-être indiscreète : mais je voyage pour achever mon éducation, et je désire observer sainement les mœurs des pays où je passe. Ayez la bonté de me dire si, dans cette contrée favorisée du ciel, où les maisons sont bâties dans l'eau comme des coquilles d'huitres, et où les hommes portent des patins en guise de bottes...

POTNICK et LE BOURGMESTRE.

Au fait, au fait, monsieur.

PRIOLO.

Si, dis-je, les agresseurs sont considérés comme ayant tort dans les disputes, et punis en conséquence ? Daignez m'éclairer sur ce léger point d'économie politique.

LE BOURGMESTRE.

Eh ! sans doute, monsieur... prenez-vous les Hollandais pour des sauvages ?

PRIOLO, avec une exaltation bouffonne.

Des sauvages ! des hommes qui tiennent leurs parquets plus propres que leurs figures, et qui fument comme des cheminées !... Non, monsieur, non ! je les regarde au contraire comme des gens très-civilisés, incroyablement civilisés.

LE BOURGMESTRE.

Ah ça ! monsieur, en finirez-vous ?

PRIOLO.

En deux mots... (*Il le prend à part.*) Monsieur le bourgmestre d'Utrecht, savez - vous qui a arrêté hier la chaise dont on vous parlait, qui voulait embrasser la dame, qui a le premier levé la main sur les laquais, et est le premier tombé sous l'aune de monsieur ?

LE BOURGMESTRE.

Non, vraiment, non, je ne le sais pas.

PRIOLO.

C'est tout simple ; vous êtes payé pour le savoir ; moi, qui ne suis payé ni pour le savoir ni pour le dire, je le sais, et je vous le dirai.

LE BOURGMESTRE.

Et vous le prouverez ?

PRIOLO.

Parfaitement !... Le jeune homme dont je vous parle est à cette heure à l'auberge du *Grand Mandarin* couché sur le flanc, noyé de vin, roué de coups, et doublement incapable de regagner son logis.

POTNICK.

Alors, ça n'est pas lui qu'il faut accuser.



LE BOURGMESTRE.

. Qui est-ce?

PRIOLO.

Un intéressant sujet... Monsieur votre fils.

LE BOURGMESTRE.

Hein!

PRIOLO.

Reconnaissez-vous ce joli petit ceinturon trouvé par moi sur le champ de bataille?

LE BOURGMESTRE.

Ah! mon Dieu! c'est le sien... Il est blessé?

PRIOLO.

Non... un peu étourdi seulement.

LE BOURGMESTRE.

Ah! le scélérat... Le pauvre garçon!... Ce ceinturon, monsieur, ce ceinturon, et silence!

PRIOLO.

Je le veux bien, à condition que vous nous laisserez tous deux tranquilles, et que vous ne donnerez pas de suite à cette affaire; sans cela, je vous publie, vous et votre fils; je vous attaque, je vous extermine!

LE BOURGMESTRE.

Je vous promets... Donnez le ceinturon... je vous promets que tout est fini.

PRIOLO.

Dites-le tout haut, devant tout le monde.

LE BOURGMESTRE, *s'adressant à tous les assistants.*

Prêtez l'oreille à l'organe de la justice... Je suis pleinement satisfait des explications que monsieur vient de me donner, et je m'empresse de reconnaître son innocence, ainsi que la vôtre, monsieur Charles.

TOUS.

Ah!

LE BOURGMESTRE.

Il n'est pas coupable; vous n'êtes pas coupable; je ne suis... Personne n'est coupable! (*Bas à Priolo.*) Le ceinturon?PRIOLO, *lui donnant le ceinturon.*

Mes compliments sur votre impartialité... Bien des amitiés de ma part à monsieur votre fils... un intéressant sujet!

LE BOURGMESTRE, *cachant le ceinturon dans sa poche, à ses agents.*

Suivez-moi, vous autres.

Il sort.

TOUS, *le reconduisant.*

Bonjour, monsieur le bourgmestre! bonjour, monsieur le bourgmestre.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, moins LE BOURGMESTRE.

POTNICK, *s'asseyant.*

Ouf!

HÉLÈNE.

Nous en voilà débarrassés... Quel bonheur!... Ah! monsieur! Ah! Charles!... (*Elle fait un pas**vers Priolo et hésite : elle va à Charles, qui est resté pensif.*) A quoi rêves-tu?... A la dame de cette nuit, peut-être?

CHARLES.

Ma foi, non; je ne la connais pas.

PRIOLO, *après avoir long-temps examiné toutes les physionomies qui l'entourent.*

J'ose espérer, maître Potnick, qu'après les deux services que j'ai eu le bonheur de rendre à... ce jeune homme, vous voudrez bien me traiter en ami.

POTNICK.

Je n'ai pas l'habitude de faire mes amis de gens que je ne connais pas... Qui êtes-vous?

PRIOLO, *l'entraînant, à part.*

Vous êtes curieux; mais je vous pardonne aisément un défaut que je partage avec vous.

POTNICK.

En un mot, que voulez-vous de moi?

PRIOLO.

Quelques petits renseignements.

POTNICK.

Sur quoi?

PRIOLO, *montrant Charles.*

Sur ce jeune homme.

POTNICK.

Ah!

PRIOLO.

Il passe pour être votre neveu?

POTNICK.

Il passe pour ce qu'il est, monsieur.

PRIOLO.

Je n'en doute pas, puisqu'il porte le même nom que vous; c'est donc le fils d'un frère à vous?

POTNICK.

Cela me paraît assez vraisemblable, monsieur.

PRIOLO.

Ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai, comme ce qui est vrai n'est pas toujours vraisemblable.

POTNICK.

Qu'est-ce à dire, monsieur?

PRIOLO.

Rien... Je vous fais seulement une réflexion philosophique... J'aime beaucoup la philosophie. Et peut-on vous demander où est né ce jeune homme?

POTNICK.

Où vivait son père, monsieur.

PRIOLO.

Et où vivait monsieur votre frère?

POTNICK.

Dans un pays que vous n'avez jamais vu, monsieur... dans l'Inde.

PRIOLO.

J'en arrive, monsieur.



POTNICK.

Vous ?

PRIOLO.

Moi-même, mon cher monsieur, et je puis vous dire...

POTNICK, *en colère.*

Je ne veux pas que vous me disiez un mot de plus, ni que vous restiez un moment de plus dans ma maison. Vous êtes un aventurier, un bandit, un papiste, un banqueroutier !

AIR :

Oui, j'en suis sûr, c'est en fumant trois pipes,  
Qu'à la taverne il aura fait de toi

Un casseur d'aune et de tulipes,

C'est affreux, je suis hors de moi !

A Priolo.

Sortez, monsieur, car ici je suis roi !

Je ne veux plus vous voir ni vous entendre.

Sortez, il faut que mon courroux soit grand ;

Tu le sais, je suis bon marchand

Et jure de ne rien lui vendre !... *bis.*

CHARLES.

Il ne veut rien acheter.

PRIOLO.

Si c'est comme ça que vous êtes reconnaissant.

CHARLES.

Mais, mon oncle...

POTNICK.

Tais-toi ! si tu oses jamais avoir le moindre rapport avec cet être infernal, je te donne ma malédiction. (A Priolo.) Allez-vous en !...

PRIOLO.

Voyez comme cela se trouve mal ! moi qui me sens la plus grande inclination pour vous et... votre neveu... Enfin, espérons que votre colère se calmera... Je m'en vais, je m'en vais, mais je reviendrai.

POTNICK, *le poussant.*

C'est ce que nous verrons.

PRIOLO, *sortant la tête par un carreau de la devanture de la boutique.*

C'est ce que vous verrez, gracieux mercier.

Il disparaît.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins PRIOLO.

POTNICK, *fermant la porte.*

Au diable !... et maintenant je défends à qui que ce soit d'ouvrir la porte ou de sortir sans ma permission. Saperlotte ! j'étouffe de colère : ma maison, la maison naguère la plus tranquille d'Utrecht, devenue plus bruyante qu'un cabaret de matelots ! Donne-moi ma pipe.

CHARLES.

La voilà, mon oncle.

POTNICK.

Merci, mon garçon.

CHARLES.

Croyez que je suis bien fâché ; mais que vous lez-vous, c'est plus fort que moi ; c'est dans le sang.

POTNICK.

Travaille... travaille... (*plus fort*) travaille... Je vais me mettre en face de toi et te surveiller. (*Il s'assied sur une chaise au milieu de la boutique, en face de Charles, qui est au comptoir, pliant des étoffes, en mesurant d'autres, et découpant de temps en temps ; Hélène va se placer à côté de Charles pour l'aider.*) A propos, en ma qualité de syndic, j'ai reçu des invitations pour le bal qui se donne ce soir à l'hôtel des États, chez le gouverneur ; veux-tu que je t'y mène, fillette ?

HÉLÈNE.

Viendras-tu, Charles ?

POTNICK.

Lui ! Ah bien ! il ne manquerait plus qu'il y vint, après son chef-d'œuvre de cette nuit !

HÉLÈNE.

Mon père !...

POTNICK.

Oh ! il restera, nous irons seuls.

CHARLES.

Je n'y tiens pas, j'aime mieux rester à travailler.

POTNICK.

Voilà un mot superbe, un mot qui me réconcilie avec toi. Je te rends mon estime. Mais c'est égal, tu n'iras pas.

HÉLÈNE.

Oh ! ni moi non plus, mon père ; je ne m'amuserais pas à cette fête.

POTNICK.

N'en parlons plus, personne n'ira. J'aime autant passer ma soirée au coin du feu, à causer avec vous deux, en fumant ma pipe, si j'arrive à la fumer ! Gudule ne veut donc pas m'apporter du feu ? saperlotte ! il faudra que j'aille à la cuisine moi-même.

Il sort par la porte de droite.

CHARLES, *jetant les étoffes*.

Quel métier !

HÉLÈNE.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Charles ?

CHARLES.

La belle existence que d'auner de la toile et de couper du drap !

HÉLÈNE.

Mais que voudrais-tu faire ?

CHARLES.

Ce que je voudrais?... je voudrais... (*Il se cache la tête dans les mains en pleurant.*) Ah ! que je suis malheureux !

\* Charles, Hélène.



HÉLÈNE.

Charles! Charles! ne te désole donc pas ainsi... Plus tard, ton sort ne peut-il pas changer? Moi, je ne veux qu'une chose, te voir heureux.

CHARLES, relevant la tête.

Bonne, bonne cousine!

Il l'embrasse avec effusion.

HÉLÈNE, à part, avec joie.

J'entends mon père, vite à l'ouvrage.

Tous deux ils se mettent à ranger les étoffes.

POTNICK, rentrant avec sa pipe allumée.

Eh bien! la besogne avance-t-elle?

HÉLÈNE.

Oui, mon père, Charles découpe beaucoup.

En ce moment, Charles, qui a depuis quelques instans fixé toute son attention sur une chaise à porteurs que l'on voit passer à travers les vitres du fond, coupe à tort et à travers toutes les étoffes qu'il tient en main.

POTNICK, s'apercevant du dégât.

Que fais-tu, malheureux? (*Il lui arrache l'étoffe des mains et la regarde au jour.*) Hachée, ma pièce de brocart! cela a maintenant l'air d'un dessus de boîte à bonbons... Mais il est donc fou, fou à lier? où est-il? (*Charles ouvrant la porte du fond et passant la tête rapidement. A part.*) C'est elle!

POTNICK, l'apercevant.

Je t'avais défendu d'ouvrir la porte.

CHARLES, à part.

Elle vient!

POTNICK, en colère.

Arrive là.

CHARLES, à part.

Rester ici!... devant elle!... sous ces habits de marchand... oh! il ne faut pas qu'elle me voie.

Il gravit l'escalier en courant.

POTNICK, courant après lui.

Charles, m'entends-tu? Rebelle! Amalécite! veux-tu venir ici?

Il disparaît par l'escalier à la suite de Charles.

HÉLÈNE, seule.

Pourquoi s'est-il précipité à cette porte? pourquoi s'est-il enfui? (*Elle voit entrer la Duchesse suivie de Priolo.*) Une femme!... est-ce que ce serait elle?...

## SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, PRIOLO, HÉLÈNE.

LA DUCHESSE.

Mademoiselle, veuillez me montrer des bahutats... ce que vous avez de plus élégant.

HÉLÈNE.

Madame, n'est-ce pas vous dont la chaise a été arrêtée près d'ici cette nuit?

\* Dominos.

LA DUCHESSE.

Oui, mademoiselle.

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu! aurais-je deviné?

LA DUCHESSE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

HÉLÈNE.

Pour savoir si vous étiez bien remise, madame.

LA DUCHESSE.

Merci. Servez-moi.

HÉLÈNE, à part.

La servir, elle!... Ah! Charles! (*Priolo s'avance vers la Duchesse, après avoir regardé de tous côtés avec précaution. Hélène l'apercevant, reprend tout haut.*) N'entrez pas, de grâce, monsieur, vous savez bien que mon père nous a défendu à tous d'avoir affaire à vous.

PRIOLO.

J'ai l'honneur d'accompagner...

Il montre la Duchesse.

LA DUCHESSE, d'un air d'étonnement.

Moi?

PRIOLO, bas.

Oui, madame la duchesse.

LA DUCHESSE, bas à son tour.

Silence, monsieur!

PRIOLO, de même.

Vous voyez, madame, que si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, j'ai au moins celui de vous connaître. Vous êtes madame la duchesse de Northumberland.

LA DUCHESSE.

Plus bas, monsieur, plus bas.

PRIOLO.

Voilà plusieurs mois que vous vivez incognito dans cette ville... cela est tout simple, vous fuyez votre mari. Vous l'avez épousé malgré madame votre mère, et ne trouvant pas d'appui dans votre famille, vous êtes obligée de vous cacher. Votre plus grande crainte est que le duc ne vienne vous chercher ici... Suis-je bien informé?

LA DUCHESSE, alarmée.

Qui êtes-vous donc?

PRIOLO.

Un homme qui connaît tout le monde et que personne ne connaît, qui peut faire beaucoup de bien à ses amis et beaucoup de mal à ses ennemis.

LA DUCHESSE.

Et que pouvez-vous me faire à moi, soit en bien, soit en mal?

PRIOLO.

Garder votre secret ou le trahir, choisissez.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous?



PRIOLO.

Un tout petit service... Il y a dans cette maison un jeune homme que j'ai quelque intérêt à voir; on m'oppose des difficultés, il faut que vous ayez la bonté de me procurer une entrevue avec lui.

LA DUCHESSE.

Moi?... monsieur?... Et par quel moyen?

PRIOLO.

En le faisant venir au bal qui se donne ce soir à l'hôtel des États.

LA DUCHESSE.

Comment?

PRIOLO.

Je vous ai vue prendre tout-à-l'heure, des mains d'un valet, plusieurs lettres d'invitation; veuillez en mettre une dans cette bourse. (*Il tire une bourse de dessous son pourpoint. La Duchesse ouvre aussi son portefeuille et en tire plusieurs billets de bal. Priolo en prend un.*) Permettez-vous, madame la duchesse? Celle-ci est pour moi, vous concevez: ce n'est pas le tout que ce jeune homme aille au bal; si je veux l'y rencontrer, il faut que j'y aille aussi. (*Il met le billet dans sa poche.*) Maintenant voulez-vous avoir l'extrême complaisance de dire à la demoiselle qui est au comptoir, de remettre cela à monsieur Charles Potnick?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur Charles Potnick?

PRIOLO.

Un grand seigneur déguisé en petit marchand.

LA DUCHESSE.

Mais...

PRIOLO.

Vous craignez de vous compromettre, madame la duchesse? n'ayez pas peur. La bourse ne porte point de chiffre: le billet n'a pas de signature: et d'ailleurs, vous pouvez bien faire quelque chose pour votre libérateur.

LA DUCHESSE, étonnée.

Mon libérateur?

PRIOLO.

C'est le soi-disant monsieur Charles Potnick qui vous a tirée cette nuit des mains des étudiants.

LA DUCHESSE.

Quoi?... ce jeune homme, si brave!... (*Réfléchissant, à part.*) Je ne sais pourquoi cette ressemblance fatale me poursuit...

HÉLÈNE, tristement.

Voilà, madame, ce que nous avons de plus élégant en *bahutas*, ils sont à la dernière mode d'Italie... voulez-vous choisir?

LA DUCHESSE, après en avoir regardé quelques-uns.

Je prends celui-ci, mademoiselle... payez-vous, (*Elle met de l'or sur le comptoir.*) Monsieur,

ayez la complaisance de dire à un de ces valets de porter cela dans ma chaise.

PRIOLO.

A vos ordres, madame...

Il s'éloigne.

LA DUCHESSE, à part.

Je serai enchantée de revoir ce jeune homme au bal. (*Haut.*) Mademoiselle, c'est bien ici que demeure monsieur Charles Potnick?

HÉLÈNE.

Oui, madame. (*A part.*) Elle est venue ici pour lui, je m'en doutais.

LA DUCHESSE.

Veillez lui remettre cette bourse de ma part, et lui dire que je le prie de l'accepter en souvenir du service qu'il m'a rendu cette nuit, vous savez.

HÉLÈNE.

Ah! oui... madame... je comprends...

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous, mon enfant? vous pâlissez...

HÉLÈNE.

Ce n'est rien, madame... un peu de fatigue... Adieu, madame.

LA DUCHESSE.

Bonjour, mademoiselle. (*A part.*) Quel peut être ce jeune seigneur déguisé en marchand?... (*Haut.*) Votre magasin est fort bien assorti, je vous en félicite, mademoiselle, j'y reviendrai.

Elle sort.

## SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, seule.

Elle reviendra... elle reviendra... pour lui!... pour le voir!... car enfin, je ne rêve pas, elle m'a parlé de lui, elle m'a donné une bourse pour lui.. Une bourse!... il doit y avoir là-dedans autre chose que de l'or; voyons... (*Elle ouvre la bourse.*) C'est mal ce que je fais là... mais je l'aime, Charles!... toute ma vie est en lui! (*Elle ouvre la bourse, et trouve le billet de bal.*) Un billet de bal! un rendez-vous! me tromper!...

AIR de Doche.

Serait-il las de mon amour fidèle,  
Avec une autre, hélas! voudrait-il fuir?...  
Ah! loin de lui, dans ma douleur cruelle,  
Je n'aurai plus, je le sens, qu'à mourir...

L'ami de ma jeunesse,  
Pour qui seul mon cœur bat,  
Qui seul a ma tendresse,  
Pourrait-il être ingrat? bis.  
La fleur peut ne plus naître,  
L'oiseau ne plus chanter,  
L'étoile disparaître,  
Mais l'amour doit rester.

La fleur peut ne plus naître, etc.

Les voici! du calme.



## SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, POTNICK, CHARLES.

POTNICK.

C'est bien heureux que vous consentiez enfin à revenir à votre poste... A-t-on vu un entêté pareil ? ne vouloir ni descendre, ni dire pourquoi ? Ah ! mon Dieu ! de quel neveu m'avez-vous affligé ! (*A Hélène.*) Est-il venu quelqu'un pendant que je me disputais avec ce drôle ?

HÉLÈNE, *se mettant entre son père et Charles.*

Une dame qui a acheté un *bahuta* noir à rubans bleus.

POTNICK, *regardant vers le comptoir.*

De la caisse numéro 3.

HÉLÈNE

Oui, mon père. (*Bas à Charles, en lui donnant la bourse.*) Elle m'a remis cette bourse pour vous.

CHARLES, *prenant la bourse, de même.*

Pour moi ?

HÉLÈNE, *de même.*

Elle vous prie de l'accepter en souvenir du service que vous lui avez rendu cette nuit.

CHARLES, *à part.*

Elle sait donc mon nom, que je cherchais à lui cacher ?

HÉLÈNE.

Que va-t-il faire ?

CHARLES, *à part, en ouvrant la bourse.*

De l'or ! de l'or ! seulement ! c'est tout simple. Je suis marchand, et d'un marchand, tout se paye, le dévouement comme l'étoffe. O rage !

HÉLÈNE, *à part.*

Il paraît en colère... tant mieux !

POTNICK.

Tu le lui as fait payer combien ?

HÉLÈNE.

Cinq ducats.

POTNICK.

Comment, cinq ducats ! Y penses-tu ? mais c'est trop bon marché.

HÉLÈNE.

Je me trompe, c'est quinze.

CHARLES, *à part.*

Un billet ! Qu'est-ce que cela veut dire ? un billet de bal ! Ah ! je comprends ! c'est un rendez-vous ! un rendez-vous ! O bonheur !

Il cache la bourse dans sa poche.

HÉLÈNE, *à part.*

Hélas ! il a l'air bien joyeux ; il ira à ce bal, certainement.

POTNICK.

Hélène, Charles, à la besogne donc ! Gudule aussi ! Gudule !

GUDULE, *en dehors.*

Voilà, monsieur.

POTNICK.

Viens nous aider.

Gudule entre.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, GUDULE.

POTNICK.

Il va arriver du monde... tu ne seras pas de trop.

CHARLES, *s'approchant de Gudule, bas.*

Gudule ! ma bonne Gudule !

GUDULE, *de même.*

Qu'est-ce que vous voulez ?

CHARLES, *bas.*

J'ai envie d'aller au bal ce soir : mon oncle ne veut pas m'y mener. Il faudra que tu oublies le passepartout sous le comptoir.

GUDULE.

Mais...

CHARLES.

Si tu ne veux pas, je sauterai encore par la fenêtre, je t'en préviens.

GUDULE.

C'est une horreur !

CHARLES.

Au risque de déchirer mes habits...

GUDULE.

Ah ! Jésus !

CHARLES.

Et de te casser tes tulipes.

GUDULE.

C'est bon, c'est bon, mauvais sujet. Mais, j'y pense, vous n'avez pas d'habit assez riche pour le bal de ce soir.

CHARLES.

Pas d'habit assez riche ? et le costume de la caisse numéro 12 !

GUDULE.

On verra... on verra.

CHARLES.

C'est convenu ! Merci. Surtout, ne souffle mot de cela, ni à Hélène, ni à mon oncle. (*Haut.*) Donnez-moi de l'ouvrage, ferme, mon oncle ; je me sens en humeur de travailler comme quatre.

POTNICK.

A la bonne heure. Empoigne-moi ce ballot, gaillard !

HÉLÈNE, *s'approchant à son tour de Gudule, bas.*

Gudule ! ma bonne Gudule !

GUDULE, *de même.*

Qu'est-ce que c'est ?



HÉLÈNE.

J'ai besoin d'aller au bal ce soir. Mon père ne veut pas m'y mener; il faut que tu aies la complaisance de m'y conduire.

GUDULE.

Elle aussi! Moi! aller à ce bal! vous y conduire! y pensez-vous?

HÉLÈNE.

Si tu ne veux pas, je mourrai de chagrin, je t'en avertis.

GUDULE.

Comment? mourir de chagrin pour un bal?

HÉLÈNE.

Tu sais que je ne mens pas, je te parle sérieusement, Gudule.

GUDULE.

Vous pleurez, Hélène! Allons! allons! on fera ce qu'on pourra pour vous obliger.

HÉLÈNE.

Merci, merci mille fois: nous n'avons pas besoin de toilette, on va masqué. Tu prendras un domino.

GUDULE.

J'aurai bonne mine avec un domino, moi!

HÉLÈNE.

Pour moi, tu mettras de côté un bahuta noir à rubans bleus de la caisse, numéro 3. Les billets de bal sont dans le grand tiroir là-haut. Surtout, pas un mot de cela ni à Charles, ni à mon père. A ce soir. (*Haut.*) Mon père, laissez-moi faire ceci; j'irai plus vite que vous.

POTNICK.

Tiens! tiens! je te cède la place... je n'y mets pas d'amour-propre.

GUDULE, à part.

Quelle idée leur a donc passé par la tête à ces jeunes gens?

POTNICK.

Gudule, Gudule, porte ce bahuta là-haut. (*L'arrêtant, et bas.*) Chut!

GUDULE, bas aussi.

De quoi s'agit-il?

POTNICK.

Les enfans n'iront pas au bal. Je n'en suis pas fâché. Mais tu comprends qu'il faut que j'y aille, moi, pour observer les modes; c'est mon état.

GUDULE, à part.

Voilà qui se complique.

POTNICK.

Arrange-toi de manière à nous faire souper et coucher tous de bonne heure. Dès que les enfans seront endormis, je m'esquiverai, et je reviendrai sans qu'ils se soient doutés de rien.

GUDULE.

Mauvais sujet, je vous soupçonne fort de quelque intrigue, je vous connais.

POTNICK.

Gudule, surtout, pas un mot de cela ni à Charles, ni à Hélène. (*Haut.*) Voyons! dépêchons, la journée est rude... Mais nous n'allons point au bal... moi du moins.

HÉLÈNE.

Ni moi.

CHARLES.

Ni moi.

GUDULE, à part.

Il paraît que nous irons tous!

## ACTE DEUXIÈME.

Un salon de bal à l'hôtel du gouverneur. Galerie au fond avec des lustres et des buffets. Tables de jeu sur le devant. Une fenêtre à gauche de l'acteur.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

Quelles salles parées,  
S'offrent à nos yeux éblouis!  
Vins de toutes contrées,  
Masques de tous pays.

UN INVITÉ.

A la Hollande, mes chers maîtres.

DEUXIÈME INVITÉ.

A la France, mes cavaliers.

TROISIÈME INVITÉ.

A vous, mes vaillans écoliers.

QUATRIÈME INVITÉ.

A vous, messieurs les bourgeois.

CINQUIÈME INVITÉ.

Au corps auguste des merciers.

Quelles salles parées, etc.

UN SEIGNEUR.

Beau masque, vous aimez la danse,  
L'orchestre ici va nous jouer  
Une sarabande de France;  
M'acceptez-vous pour cavalier?

REPRISE DU CHOEUR.

### SCÈNE II.

PRIOLO, seul, debout à la fenêtre.

Moi, à ce bal! Ah! Dieu sait pour qui j'y suis venu! (*On entend la musique dans les salons.*) Qu'il me tarde de le voir! en causant avec lui mes doutes s'éclairciraient. Mais, hélas! après tant de vaines tentatives, puis-je croire au succès?



## SCÈNE III.

LE DUC, PRIOLO.

LE DUC, *agité.*

Pas une figure de connaissance à ce bal ! aucun gentilhomme de mes amis n'est encore arrivé !... Ne pourrai-je donc obtenir les renseignements dont j'ai besoin ?

PRIOLO.

Le duc ! Je ne me trompe pas ; il n'est pas si changé que je ne puisse le reconnaître.

LE DUC, *apercevant Priolo.*

Voilà pourtant un homme qu'il me semble avoir vu quelque part ; il faut que je tâche de le faire causer.

PRIOLO, *à part.*

Que diable vient-il faire ici ? Je le saurai.

LE DUC, *haut.*

Je viens d'entendre dans ce salon d'excellens chanteurs de Venise. Connaissiez-vous ce pays ?

PRIOLO.

Parfaitement... je l'ai habité.

LE DUC.

Et moi aussi. Y a-t-il long-temps que vous l'avez quitté ?

PRIOLO.

Quelque petits dix ans.

LE DUC.

Peut-on vous demander où vous êtes allé depuis ?

PRIOLO.

Partout.

LE DUC.

Vous êtes marchand ?

PRIOLO, *avec fierté.*

Moi, marchand ! par exemple ! Aventurier, monsieur.

LE DUC.

Je vous prie de ne pas vous offenser de mes questions, elles ne sont dictées que par la bienveillance.

PRIOLO.

Vous m'honorez fort. Si vous vouliez vous asseoir à cette table de jeu, nous pourrions couper agréablement la conversation par quelques parties. Qu'en pense votre seigneurie ?

LE DUC.

Très-volontiers. Quel jeu jouez-vous ?

PRIOLO, *prenant les cartes et les présentant au Duc.*

Tous. Choisissez, je vous en supplie.

LE DUC.

Nous jouerons le lansquenet, s'il vous plaît.

PRIOLO.

Le lansquenet, soit. (*Il bat les cartes.*) Vingt ducats, si vous le voulez bien.

LE DUC.

Voilà vingt ducats... Il me semble, monsieur, avoir déjà eu le plaisir de vous rencontrer.

PRIOLO, *jouant.*

C'est probable.

LE DUC, *jouant aussi.*

Comment cela ?

PRIOLO, *même jeu.*

Ayant parcouru tous les pays et eu affaire à tout le monde, je puis dire comme cet estimable Grec dont je ne me rappelle plus le nom : Je suis homme, et aucun humain ne m'est étranger. J'ai gagné... votre revanche?... (*Il se remet à battre les cartes.*) De quel pays est monsieur ?

LE DUC.

Je suis Anglais.

PRIOLO.

Je connais très-bien l'Angleterre ; un bon pays, où l'on boit et l'on se bat beaucoup... Londres, une fort jolie ville, ma foi, où l'on trouve des seigneurs très-riches et des filous très-adroits... A vous à faire.

LE DUC, *battant les cartes.*

Y avez-vous servi quelqu'un ?

PRIOLO.

Oui ; un seigneur très en pied, le chevalier Bolton, devenu duc de Northumberland.

LE DUC.

Allons donc !

PRIOLO.

Oui, vraiment, un bon service, ma foi ! on y avait beaucoup de besogne, c'est vrai, mais aussi bonne solde ; je n'ai pas à me plaindre.

LE DUC.

Votre nom ?

PRIOLO.

Le vôtre ?

LE DUC, *lui passant les cartes.*

A vous. A quelle époque étiez-vous au service du duc ?

PRIOLO.

J'y entrai à mon départ d'Italie, il y a environ douze ans, et j'en sortis après une affaire assez délicate dont je me tirai, je puis le dire, en galant homme.

LE DUC.

Ah ! qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

PRIOLO.

Une histoire assez lugubre, mais fort simple. Il y avait ici, en Hollande, un enfant qui déplaisait à monseigneur, et un homme, un certain Priolo, chargé de garder cet enfant. Monseigneur nous ordonna, à moi et à trois autres braves, de tuer l'homme et d'enlever l'enfant... Eh bien ! vous ne jouez pas... c'est du carreau... Ma foi, ce qui avait été dit fut fait... Nous avions été bien payés, nous fîmes notre besogne en conscience. L'homme fut percé d'une douzaine de coups d'é-



pée dont le moindre eût tué un taureau, et l'enfant fut jeté sur un navire de la compagnie des Indes... J'ai gagné... Dieu sait ce qu'il est devenu !

LE DUC.

Et connaissiez-vous le nom de cet enfant ?

PRIOLO.

Ma foi, non, ni ne me souciais de le connaître... Décidément, c'est à lui que je suis redevable de ces douze coups d'épée ; nous réglerons nos comptes... les bons comptes font les bons amis.

LE DUC, *se levant*.

Savez-vous, monsieur, que vous êtes imprudent de parler ainsi de choses semblables ?

PRIOLO.

J'ai soin de n'en parler jamais que devant des gens dont je n'ai pas à craindre l'indiscrétion.

LE DUC.

Qui vous répond de moi ?

PRIOLO.

Votre physionomie.

LE DUC.

Comment cela, je vous prie ?

PRIOLO.

Si vos oreilles vous ont dit que c'est moi qui ai fait le coup, mes yeux me disent que c'est vous qui l'avez ordonné.

LE DUC.

Vous me reconnaissez ?

PRIOLO.

Oui, chevalier Bolton, devenu duc de Northumberland.

LE DUC.

Tu continueras à te taire comme par le passé ?

PRIOLO.

Comme par le passé, mon intérêt répond à monseigneur de ma discrétion.

LE DUC.

Dis-moi, peux-tu me donner des renseignements sur quelqu'un ?

PRIOLO.

Sur quelqu'un ?

LE DUC.

Oui, sur madame la duchesse ?

PRIOLO.

Sur madame la duchesse?... parfaitement.

LE DUC.

Tu sais donc tout ?

PRIOLO.

Et bien d'autres choses encore.

LE DUC.

Eh bien ! où puis-je voir la duchesse ?

PRIOLO.

Dans deux endroits.

LE DUC.

Lesquels ?

PRIOLO.

Vous choisirez... soit à l'hôtel de l'Aigle couronné, où elle demeure et où je l'ai reconduite ce matin...

LE DUC.

Ce matin !

PRIOLO.

Soit à ce bal, où elle doit venir couverte d'un bahuta noir à rubans bleus.

LE DUC.

Ah ! elle va venir ?...

PRIOLO.

Oui, monseigneur, elle viendra, si toutefois elle n'est déjà venue.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Ah ! c'est vous, monsieur ; je suis enchanté de vous rencontrer.

PRIOLO.

Bonsoir, mon jeune ami.

LE DUC, *bas à Priolo*.

Quel est ce jeune homme ?

PRIOLO, *bas au Duc*.

Rien... un certain monsieur Charles Potnick, apprenti mercier. Je vous avertis que le bal sera très-mêlé.

LE DUC, *bas*.

Adieu. Nous verrons si tes informations sont bonnes.

PRIOLO.

Je n'en donne jamais d'autres.

LE DUC, *de même*.

Décidément, tu es le diable.

PRIOLO, *de même*.

Vous me flattez... un de ses amis seulement.

Le Duc sort.

CHARLES.

Quel est donc ce seigneur ?

PRIOLO.

Un homme qui vous ferait tout le mal possible s'il savait qui vous êtes véritablement.

CHARLES.

Qui je suis véritablement?... Ne suis-je donc pas ce que je parais... ce que je crois être ?

PRIOLO.

Le neveu du mercier Potnick, n'est-il pas vrai ? un jeune homme fraîchement sorti de l'université d'Utrecht ?

CHARLES.

Certainement.

PRIOLO.

Ne vous rappelez-vous pas d'autre pays que la Hollande ? aucune image, aucun souvenir ne trouble votre âme ?



CHARLES.

Pourquoi ces questions ?

PRIOLO.

Pourtant, ne vous semble-t-il pas avoir vu autrefois d'autres canaux que les canaux bourbeux de ce pays ? d'autre horizon que ce ciel gris et pâle ? Ne vous êtes-vous jamais senti étouffer dans cette lourde atmosphère ?

CHARLES.

En effet, vous éveillez en moi... Que me voulez-vous ?

PRIOLO.

De grands palais de marbre blanc, devant lesquels glissaient des barques légères comme la brise, des voix harmonieuses comme le chant de l'oiseau, un soleil étincelant dans un profond azur?... Enfant, sous le voile brumeux du présent, n'entrevois-tu pas l'image d'un passé radieux ?

CHARLES.

Je ne sais quel pouvoir mystérieux vous a fait pénétrer dans le chaos de mes pensées, mais, je l'avoue, souvent, j'ai senti en moi des mouvements inconnus qui ressemblaient à de vagues souvenirs : mille idées tumultueuses bouleversaient mon imagination et s'y heurtaient au hasard, tantôt vives comme des désirs, tantôt profondes comme des regrets... Parfois, du fond de mon humble et terne existence, je m'élançais vers une vie pleine de grandeur et d'éclat ; ce n'était plus une boutique enfumée, qui me retenait captif au milieu des ballots et des comptoirs... je me promenais au milieu d'un palais magnifique, resplendissant de lumières, et tapissé de trophées... Plus de marchands méticuleux, plus de chalands stupides, des fantassins aux hallebardes luisantes, des cavaliers aux éperons sonores, des seigneurs aux panaches flottants... Je ne servais plus, je n'obéissais plus... je commandais... Mais hélas ! un fait grossier, une parole banale me ramenait bientôt à moi-même, et du haut de ce ciel, où je planais triomphant, je retombais brisé d'un coup dans la réalité... Ah ! j'ai bien souffert, monsieur, et c'est une cruauté de me rappeler les doux songes qui ont toujours fini, qui doivent toujours finir par un si dur réveil.

PRIOLO.

Non, non, ce n'étaient point là, jeune homme, de folles rêveries ; ce que vous appelez un songe n'était qu'un souvenir du passé, un pressentiment de l'avenir.

CHARLES.

Que dites-vous ?

PRIOLO.

Je dis... je dis, que je bénis Dieu qui me fait vous retrouver après une si longue séparation, digne du noble sang dont vous êtes sorti, digne du nom illustre que vous devez porter.

CHARLES.

Qui suis-je donc ? Parlez, monsieur, ou vous me rendrez fou... Qui suis-je ?

PRIOLO.

Je ne puis vous le dire.

CHARLES.

Ah ! il faut que je sois bien insensé pour m'être laissé entraîner un instant à vous écouter... Je ne sais qui vous êtes, et qui vous porte à agir de la sorte... Mais c'est une indignité, monsieur, que de se jouer de la bonne foi d'un jeune homme qui ne vous a pas fait de mal.

PRIOLO, avec tristesse.

Vous doutez de moi ?

CHARLES.

Et comment voulez-vous que je n'en doute pas ? vous venez me dire des choses incroyables, me faire des promesses impossibles, et cependant, vous ne me connaissez pas, nous ne sommes rien l'un pour l'autre.

PRIOLO.

Rien l'un pour l'autre... Enfant ! que Dieu vous pardonne ces paroles !

AIR de *Colalto*.

Un tel chagrin était donc réservé  
A mes efforts, à ma persévérance !  
Lorsque pour vous j'ai tout bravé,  
Votre doute est ma récompense.  
Des tourmens dont Dieu m'accabla  
C'est le plus rude... après douze ans d'épreuves...  
Enfant, vous demandez des preuves :  
Les preuves sont écrites là.

CHARLES.

Quoi ! ces blessures ?

PRIOLO.

Ces blessures si nombreuses et si larges, mon enfant, je les ai reçues en vous défendant, et ces larmes qui coulent de mes yeux, je les verse, moitié de joie, pour vous avoir retrouvé, moitié de douleur, pour vous voir douter de moi.

CHARLES.

Pardon, pardon ! je vous crois, et je sens que mon cœur me reproche déjà ce que j'ai dit. Pardonnez-moi... Mais pourquoi ce mystère qui couvre ma destinée ? Comment ma famille m'a-t-elle éloigné d'elle, exilé peut-être, chassé ?

PRIOLO.

Le roi Charles I<sup>er</sup> venait de périr ; le terrible Cromwell achevait d'écraser son parti, dont votre père était l'un des principaux chefs, et le plus redoutable capitaine... Quand vous fûtes né, vous l'héritier de son nom, le chef futur de sa maison, craignant que Cromwell, devenu lord Protecteur d'Angleterre, ne vous fit saisir comme otage, et élever dans le culte presbytérien... il vous envoya en Italie sous ma garde... C'est dans la république de Venise que je me fixai avec vous ; c'est à Venise que vous avez grandi... Vous aviez huit ans quand les réclamations du Protecteur près du sénat nous forcèrent de quitter cette ville ; votre père m'ordonna alors de venir en Hollande vous cacher sous un faux nom. J'étais muni des



papiers qui constataient votre naissance et vos droits. En arrivant à Amsterdam, je fus attaqué par des assassins qui vous enlevèrent après m'avoir laissé pour mort. J'ai passé douze ans à vous chercher.

CHARLES.

Douze ans!

PRIOLO.

J'avais juré à votre père de ne jamais vous abandonner, et quand on vous eut arraché de mes bras, je m'étais juré à moi-même de ne repaître qu'avec vous.

CHARLES.

Devant lui!... devant mon père!

PRIOLO.

Non; votre père est au ciel.

CHARLES.

Hélas!

PRIOLO.

Mais devant votre mère.

CHARLES.

Elle vit?

PRIOLO.

Oui.

CHARLES.

Et je la verrai, ma mère?

PRIOLO.

Bientôt, je l'espère.

CHARLES.

Ah! monsieur, je saurai donc ce que c'est qu'une mère!

PRIOLO.

Allez, j'ai bien lutté, bien souffert... Sans appui, sans direction, presque sans espérance, n'ayant pas d'ami à qui me confier, croyant voir partout des ennemis, me défiant de tout le monde, obligé de cacher mes projets sous l'apparence de l'insouciance, mes inquiétudes sous le masque de la gaieté, et traité partout en vil aventurier.

CHARLES.

Pauvre ami!

PRIOLO.

Mais je vous vois, je vous embrasse; je pourrai demain aller dire à votre mère: Voilà votre fils! et un jour là-haut, à votre père: Maître, je vous ai tenu parole. Ah! je me trouve payé en un instant de toutes mes fatigues et de toutes mes souffrances!

CHARLES, *impatiemment*.

Mais mon nom? mon nom?

PRIOLO.

Pas encore, pas ici... Vous êtes jeune, impétueux, imprudent, entouré de gens intéressés à votre perte... par exemple, cet homme qui était là tout-à-l'heure; vous pourriez parler, malheureux enfant, et détruire peut-être le fruit de ma longue persévérance. Je ne vous demande que jusqu'à demain, je vais recouvrer ces preuves...

et demain, quand nous serons en sûreté, je vous dirai... ah! je vous dirai des choses qui réaliseront tous les rêves de grandeur que vous avez pu former. En attendant, prenez ce portrait, le portrait de votre mère... que la joie ferait mourir à l'instant même, si elle savait que son image est entre vos mains. Je vous le donne comme un gage de ma parole, puisque après tant de maux soufferts, vous exigez encore un gage.

CHARLES, *recevant le portrait*.

Ma mère! ma mère!

PRIOLO.

Ne le montrez à qui que ce soit. Pour que je m'en sépare, il me faut à mon tour votre parole. (*Charles fait un geste d'assentiment.*) Ne quittez pas ce bal sans moi: nous aurons peut-être bientôt à parler de choses sérieuses. En attendant, amusez-vous! livre vous à l'espérance et à la joie... la vie s'annonce belle pour vous. Au revoir. Ah! je suis bien heureux!

Il sort.

## SCÈNE V.

CHARLES, puis LA DUCHESSE *masquée*.

CHARLES, *seul, baisant le portrait, et le refermant dans son pourpoint*.

Oh! ce portrait, il ne me quittera plus!... Moi, gentilhomme! moi, grand seigneur! Je serais digne de celle qui me regarde depuis hier comme son libérateur; je pourrais lui parler d'égal à égal, et lui offrir avec un cœur qui ne bat que pour elle, un nom qu'elle serait fière de porter... Mon Dieu, n'est-ce point un rêve?

AIR:

Un tel bonheur, une telle surprise,  
Un tel rayon dans mon cœur épuisé.  
Eh quoi! le bal où chacun se déguise  
Me verrait seul n'étant pas déguisé!  
Oui, je le sens, il a dit vrai, cet homme,  
Et ce costume, ici, n'est point menteur;  
Je puis me croire à bon droit gentilhomme:  
Avant l'habit je m'en sentais le cœur.

LA DUCHESSE, *à part*.

Il a compris, il est venu.

CHARLES, *l'apercevant, à part*.

Une femme! à ce costume je ne me trompe pas, c'est elle!

LA DUCHESSE, *à part*.

Comme il est bien ainsi! Cet étranger avait raison, à sa tournure on reconnaît un gentilhomme.

CHARLES, *s'avançant vers elle*.

Madame, n'y a-t-il pas de témérité à percer le mystère de votre déguisement, et me pardonneriez-vous si j'osais vous reconnaître?

LA DUCHESSE, *ôtant son masque*.

Monsieur, il n'est pas plus téméraire que difficile de reconnaître quelqu'un qui ne veut pas se



cacher. Je désirais vous voir pour vous remercier du généreux secours que vous m'avez prêté; car c'est à vous, n'est-ce pas, que je dois d'avoir échappé hier à une brutale et grossière attaque.

CHARLES.

Oh! ne parlons plus de cela, madame; je suis trop heureux d'avoir pu vous donner ce faible témoignage de mon dévouement, et j'en ai été trop payé quand vous m'avez permis d'effleurer votre gant de mes lèvres... Quant à cette bourse... à cet or... je vous remercie... c'est de trop.

Il lui présente la bourse.

LA DUCHESSE.

Monsieur, je comprends, j'apprécie la délicatesse de votre refus. Mais je savais bien que ce n'était pas envers un homme comme vous que l'on s'acquittait avec de l'argent; celui que vous avez trouvé là-dedans ne venait pas de moi, mais d'un cavalier italien, de vos amis, je crois...

CHARLES, à part.

Ah! je sais...

LA DUCHESSE.

Maintenant, monsieur, recevez encore une fois mes remerciemens et mes adieux.

CHARLES.

Vos adieux! je ne vous verrais plus!

LA DUCHESSE.

Je suis obligée de quitter ce pays : je commence à n'y être plus assez inconnue, et par suite plus assez en sûreté.

CHARLES.

Quel danger vous menace?

LA DUCHESSE.

Je ne puis vous le dire.

CHARLES.

Pardon! ce n'est pas votre secret que je vous demande, madame... mais, si vous aviez quelque confiance en mon courage, en ma loyauté, je vous prierais de me permettre... Mon Dieu!... madame, je n'ose... je ne sais comment m'exprimer... mais mon cœur est bien plein, et je serais heureux de mourir pour vous.

LA DUCHESSE.

Pour moi, monsieur, pour une étrangère!

CHARLES, avec tristesse.

Ah! vous savez bien que vous n'en êtes plus une pour moi, madame : depuis deux mois que vous vivez ici, cachée peut-être pour un monde que vous fuyez, mais visible pour moi, qui vous cherche toujours, n'ai-je pas eu le temps de lire dans votre âme, dans vos actions? Si je n'ai jamais osé, moi, jusqu'à présent si humble, vous adresser la parole, à vous, qui semblez une reine... j'ai pu du moins vous suivre, vous observer en silence... Je vous ai vue bien souvent vous agenouiller avec une pieuse tristesse sur le parvis de nos temples, et prier pendant de longues heures... J'ai entendu des sanglots s'échapper de votre

sein... Ah! j'ai bien vite reconnu qu'il devait être aimant, le cœur qui cherchait Dieu avec une aussi constante ferveur, et plus d'une fois, j'ai osé penser, j'ai osé me dire qu'une affection dévouée pourrait peut-être sécher les larmes de ces yeux, qui levaient vers le ciel un regard si désespéré. Pardonnez-moi, madame; mais je donnerais mon âme pour vous consoler, comme je donnerais ma vie pour vous défendre.

LA DUCHESSE.

Je crois à la sincérité de vos paroles : à votre âge, on ne sait pas encore mentir. Mais si votre imagination avait dénaturé la réalité en l'embellissant; si au lieu d'être simplement malheureuse, comme vous le supposez avec trop de vérité, j'étais encore coupable?

CHARLES.

Coupable!

LA DUCHESSE.

Si ma plus grande douleur était un remords; si ces larmes que vous m'avez vue répandre étaient à la fois le châtimement et l'expiation d'une faute, d'une bien grande faute, monsieur!

CHARLES.

Air :

Alors je vous dirais, madame,  
Que le repentir vous absout :  
Que l'amour est comme la flamme,  
Qu'en brûlant, il efface tout.  
Mais un remords imaginaire  
Vous abaisse trop à vos yeux,  
Et si vous pleurez sur la terre,  
C'est que votre place est aux cieux. *bis.*

Oui, ce cœur est assez tendre pour vous donner tout l'amour que vous pouvez désirer, et assez puissant pour vous rendre la tranquillité que vous avez perdue.

LA DUCHESSE.

O mon Dieu! pourquoi n'avez-vous pas permis que je rencontrais plus tôt une âme aussi noble, aussi dévouée!... vous m'auriez aimée pour moi, vous!

CHARLES.

Que voulez-vous dire, madame?

LA DUCHESSE.

Rien, rien maintenant : ici l'on ne peut se parler ni librement, ni sûrement. (*Remettant son masque.*) Vous ne savez pas quelle espèce de danger me menace?... demain vous saurez tout.

CHARLES.

Mais...

LA DUCHESSE.

Voulez-vous déjà me faire douter de votre soumission?

CHARLES, vivement.

Oh! jamais! jamais! Je suis trop heureux pour ne pas obéir... Quand me permettez-vous...

LA DUCHESSE.

Demain, à midi... Maintenant, quittez-moi... il ne faut pas que l'on nous voie plus long-temps ensemble.



CHARLES.

A demain, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

A demain... (*Elle lui fait signe de s'éloigner. Charles revient et la regarde d'un air suppliant. Elle lui tend la main, il la saisit et la baise avec transport, puis s'échappe en courant.*) Quelle âme noble et généreuse ! Je devrais peut-être éviter la présence de ce jeune homme... la raison me le conseille, mais mon cœur me dit que je peux l'aimer sans danger...

## SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, GUDULE, masquée.

GUDULE, en entrant.

Ah ! c'est elle ! je la reconnais à son bahuta. (*A la Duchesse.*) Mademoiselle, est-ce que vous vous amusez ? Moi, je suis fatiguée, excédée... Dieu ! que c'est ennuyeux, une fête ! si vous voulez, nous nous en irons. A quoi pensez-vous donc, mademoiselle Hélène ? vous ne me répondez pas.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez.

Elle sort.

GUDULE.

Tiens ! ce n'est pas elle... comment vais-je faire pour la trouver au milieu de tout ce brouhaha ? on vous pousse, on vous coudoie, on vous marche sur les pieds, et une chaleur !... J'étouffe avec ce scélérat de masque... cette idée de se mettre du carton sur le nez pour s'empêcher de respirer... j'aimerais mieux tirer vingt seaux d'eau, ma parole d'honneur !... Avec ça que j'ai cru entrevoir la figure de maître Potnick... Il me croit chez lui, le digne homme. (*Elle s'assied sur une banquette.*) Tiens ! on est bien là, et l'on peut voir d'ici les quadrilles.

Elle regarde par le côté opposé où entre Potnick.

## SCÈNE VII.

GUDULE, POTNICK.

POTNICK, se frottant les mains.

AIR : *Que de mal, de tourmens !*

L'honneur d'être mercier

Ne saurait se payer.

Quel état ! j'en suis fier quand j'y pense !

A ce bal je me voi

Doublé, triplé, je croi,

Mes rubans, mes plumes sont en danse !

Il est toujours flatteur

D'embellir un seigneur.

Ah ! le manteau charmant !

Le pourpoint élégant !

Qui vous le fit vraiment ?

Ce drap digne d'un roi,

D'où vient-il ? de chez moi.

L'honneur d'être mercier, etc.

Ne saurait se payer.

Quel état ! j'en suis fier quand j'y pense !

Tous mes manteaux si beaux,

Tous mes pourpoints nouveaux,

Maintenant s'agitent en cadence.

Il est toujours flatteur

D'embellir un seigneur,

Qui ne fait pas le fier,

Et qui vous dit : Mon cher,

L'honneur d'être mercier

Ne saurait se payer.

Je suis content, fort content... avec ça que le vin d'Espagne est un fort bon vin, et que les syndics de ma corporation en ont eu leur part.

GUDULE.

C'est bien beau!!! mais j'ai une soif... Ah ! maître Potnick !...

POTNICK, se retournant et voyant Gudule qui veut fuir vers la porte, après l'avoir aperçu.

Vous me fuyez, belle dame ? (*La retenant.*)

Laissez-moi du moins admirer votre bahuta!...

Ah ! il est d'un goût parfait !

GUDULE, contrefaisant sa voix.

Il est de chez maître Potnick.

POTNICK, à part.

Qu'est-ce que je disais ? Décidément, j'ai la vogue... Allons, le chapeau sur l'oreille, et lançons-nous, comme dans notre jeune temps. (*Haut.*) Beau masque...

Il la serre de près.

GUDULE, se défendant.

Laissez-moi !...

POTNICK.

Vous avez la voix douce et la taille enchantresse... (*Il se rapproche de nouveau. A part.*) C'est une Française !...

GUDULE, à part.

Vieux scélérat !

POTNICK.

Consentez donc à quitter ce masque un moment pour que je puisse admirer de près.

Il s'approche.

GUDULE.

Pouah ! vous sentez le tabac !

POTNICK, à part.

C'est une étrangère, une princesse russe... (*Haut.*) Pour vous plaire, je suis prêt à tous les sacrifices, et si vous le voulez, délicieuse Moscovite, eh bien ! je ne fumerai plus... Mais...

Il fait une nouvelle tentative sur le masque de Gudule.

GUDULE.

Finissez donc ; tenez, allez me chercher quelque chose de ce côté.

POTNICK, courant.

Ah ! je comprends... un verre de limon...

GUDULE.

Une orange...

POTNICK.

C'est une Portugaise... je reviens dans la minute.

Il sort.



GUDULE.

Dans la minute ! on dirait qu'il n'a que vingt ans, le pauvre cher homme.

*Air de la Famille de l'apothicaire.*

Fiez-vous donc après cela  
Aux hommes que l'on croit fidèles :  
Ce gros papillon que voilà  
Voltige de belle en belle.  
Consume un peu votr' printemps,  
Faites que deux cœurs se rassemblent,  
Pour découvrir à cinquante ans  
Que tous les hommes se ressemblent.

POTNICK arrive avec une cruche de vin et un verre.

Excusez-moi, c'est tout ce que j'ai pu trouver.

GUDULE, qui a bu.

Merci.

Elle lui tend de nouveau le verre.

POTNICK, faisant des efforts pour lever la cruche, et versant à Gudule.

Encore!...

GUDULE.

J'avais très-chaud!...

Elle tend son verre de nouveau.

POTNICK.

Toujours... (*A part.*) C'est une margrave... elle boit comme une éponge...

Il dépose la cruche.

GUDULE.

Savez-vous qu'au lieu de venir faire le galantin au bal, vous agiriez plus sagement en restant chez vous, maître Potnick ?

POTNICK.

Vous me connaissez donc, charmante ? (*A part.*) Décidément, c'est une compatriote.

GUDULE.

Pendant que vous courez les aventures, vieux libertin que vous êtes, on pourrait bien dévaliser votre boutique.

POTNICK.

Je ne crains rien là-dessus. La maison est bien gardée... j'y ai laissé mon neveu Charles, un vaillant garçon, et ma servante Gudule, la femme la plus rangée...

GUDULE.

Voilà les violons qui jouent une sarabande... donnez-moi la main.

POTNICK.

Bon ! la voilà qui veut danser à présent !... (*A Gudule qui l'entraîne.*) Pas si fort ! pas si fort ! (*Le masque de Gudule tombe ; elle s'évanouit.*) Qu'ai-je vu ? Gudule ! ah !... au secours !... au secours !... holà ! quelqu'un !... (*Il lui frappe dans la main.*) Scélérate de Gudule !... au secours !...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, accourant.

Qui demande du secours ?

POTNICK.

Moi... Charles aussi !

CHARLES, se sauvant.

Mon oncle ! sauve qui peut !

Il sort.

POTNICK, courant après lui. (*Pendant ce temps, Gudule se relève et s'enfuit d'un autre côté.*)

Charles... brigand, tu me le payeras... Quant à Gudule... disparue aussi... Ah ça... mais je suis donc ensorcelé... saperlotte!... je m'en vais.

Au moment où il va sortir, il est arrêté par Priolo.

## SCÈNE IX.

POTNICK, PRIOLO.

POTNICK, à part.

Bon ! voilà ce diable d'homme maintenant.

Il cherche à s'en aller.

PRIOLO, le retenant.

Un mot...

POTNICK.

Je n'ai pas le temps...

PRIOLO.

Il faut que vous m'écoutez. Ce matin, vous m'avez dit que le jeune homme à qui vous avez donné le nom de Charles Potnick était votre neveu : je vais vous prouver le contraire.

POTNICK.

Je ne comprends pas.

PRIOLO.

Vous allez comprendre : Un soir, le 13 octobre, il y a douze ans, un bourgeois, armé de sa lanterne, passait, à Amsterdam, dans une des petites rues qui avoisinent le port. Il entendit à quelques pas de lui crier faiblement au secours, et il se dirigea vers l'endroit d'où venait la voix. Il vit un homme percé de coups, baigné dans son sang, et voulut le secourir. Mais le blessé ne lui en laissa pas le temps, et lui présentant un paquet cacheté : On vient de m'attaquer, lui dit-il, pour m'enlever un enfant confié à ma garde. Au nom de la religion et de l'honneur, efforcez-vous de le sauver. Courez vers le port, rejoignez-le. Voici des papiers très-importants qui le concernent. Emportez-les, de peur que les ravisseurs revenant sur moi, ne s'en emparent et ne les détruisent... Gardez bien ce précieux dépôt jusqu'à ce que j'aie vu le réclamer. « Donnez-moi votre parole, et dites-moi votre nom. » Le bourgeois promit, il se nomma, puis il s'élança à la recherche de l'enfant.



POTNICK.

Et ce blessé?...

PRIOLO.

C'est moi... le bourgeois, c'est vous... et l'enfant, c'est Charles.

POTNICK.

Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne vous connais pas; Charles est mon neveu, le fils de mon frère.

Il fait un mouvement pour sortir.

PRIOLO.

Il n'y a à cela qu'un obstacle; cette lettre de votre frère lui-même, du capitaine David Potnick, qui déclare que cet enfant avait été jeté par des hommes masqués sur son navire, il y a douze ans, le 13 octobre, et qu'il vous l'a remis, touché de vos prières, et plus encore effrayé de vos menaces. Cette lettre, (*il la lui montre*) nous verrons si vous osez dire que vous ne la connaissez pas.

POTNICK.

Oui, c'est bien l'écriture de mon frère!

PRIOLO.

L'écriture de votre frère le capitaine, et le cachet de l'amirauté des Indes.

POTNICK.

Eh bien! oui, je l'avoue, monsieur, j'aime Charles de tout mon cœur, je l'ai élevé, et je suis déterminé à ne pas m'en séparer.

Air des *Scythes*.

Si vous l'aviez, sachant son existence,  
Redemandé lorsqu'il n'était qu'enfant,  
Je n'aurais pas fait tant de résistance,  
J'aurais cédé, mais je sens maintenant  
Que c'est mon fils, oui, c'est bien mon enfant!  
Je l'ai sauvé, moi seul, de la misère;  
Ma fille l'aime et lui donne sa main;  
Charles, monsieur, n'a plus besoin d'un père;  
Vous le voyez, il n'est plus orphelin.

PRIOLO.

Une alliance entre les deux familles, cela ne se peut.

POTNICK.

Alors, je garde mon neveu.

PRIOLO.

Ce n'est pas Charles que je vous demande; il est homme, il est libre... mais ces papiers?

POTNICK.

Je ne vous les rendrai que le lendemain du jour où Charles aura épousé Hélène.

PRIOLO, voyant arriver Charles.

Voici Charles.

POTNICK.

Avec une femme!

PRIOLO.

Jurez-moi que vous me les rendez, ou devant lui, devant tout le monde...

POTNICK.

Silence! pas un mot de plus, monsieur, ou ces papiers... je les anéantis!

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLES, HÉLÈNE, *masquée*, puis  
LE DUC et DES MASQUES.

CHARLES, *suivant de près Hélène, qui cherche à s'enfuir*.

Pourquoi me fuyez-vous maintenant, madame? Tout-à-l'heure, vous avez écouté sans colère l'aveu de mon amour.

PRIOLO, *à part*.

La duchesse!... Que peuvent-ils se dire?

LE DUC.

Je reconnais son costume. C'est elle!

CHARLES.

Je vous en prie, je vous en supplie, reprenez mon bras.

Il passe son bras sous le sien, Hélène s'appuie en défaillant.

LE DUC.

Madame, veuillez me suivre.

Il va à Hélène et veut lui prendre le bras.

CHARLES, *l'arrêtant*.

Madame m'a fait l'honneur d'accepter mon bras, monsieur: malheur à qui voudra l'en arracher!

PRIOLO et POTNICK, *à la fois*.

Charles!

Ils veulent s'interposer.

CHARLES, *les repoussant*.

Qu'on me laisse! Quant à vous, monsieur, faites place...

LE DUC.

Je vous trouve insolent, monsieur, de me disputer le bras de ma femme.

TOUS, *excepté Priolo*.

Sa femme!

LE DUC.

Répondez vous-même, madame, et dites si j'ai menti... Vous gardez le silence... vous vous trompez, si vous croyez que votre masque vous met à l'abri de mon autorité.

Il fait sauter le masque d'Hélène, qui tombe presque évanouie dans les bras de son père.

TOUS.

Hélène!

CHARLES, *sautant à la gorge du Duc*.

L'insolence est de votre côté maintenant, monsieur, et vous m'en rendez raison.

LE DUC.

J'eusse pu m'excuser auprès d'un autre d'une erreur dont monsieur (*montrant Priolo*) est la seule cause; mais votre impertinence m'en dispense, jeune homme... Quant à vous rendre raison, je ne crois pas la chose faisable: je suis duc, et vous êtes mercier, mon cher.

CHARLES.

Vous en avez menti, monsieur; je suis gentilhomme.



Vous?

PRIOLO.

Oui, et meilleur gentilhomme que vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Quel est donc le nom de monsieur l'ex-débitant?

PRIOLO.

Il vous le dira demain.

CHARLES.

Demain, à six heures, sur les remparts.

LE DUC.

Quelle sera votre arme, jeune homme? l'épée ou l'aune?

CHARLES.

Toutes deux, monsieur, afin que si vous reculez devant l'une, je vous châtie avec l'autre.

## ENSEMBLE.

Air :

Dans ces lieux, quel éclat, quel défi téméraire,  
Qui peut donc de tous deux soulever la fureur?  
Maîtrisez, croyez-nous, une injuste colère,  
Ou les lois dès demain puniront l'agresseur.

LE DUC et CHARLES.

Laissez-moi; je dois seul en ma juste colère  
Châtier l'insolent qui m'outrage à vos yeux :  
A ce fer désormais rien ne peut le soustraire,  
Oui, demain la vengeance ou la mort pour tous deux.

HÉLÈNE.

Au péril maintenant qui pourrait le soustraire?  
Qui pourrait enchaîner cette aveugle fureur?  
Ah! pour moi, de ce jour, tout est dit sur la terre,  
Car, hélas! je n'ai plus une place en son cœur.

## ACTE TROISIÈME.

Une chambre d'hôtellerie, chambre élégante dans le goût de l'époque, celle de Louis XIII. Une fenêtre à droite. A gauche une petite porte. Au fond, une porte à deux battants. Sur le devant, d'un côté, une table, de l'autre, une toilette.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LA CAMÉRISTE.

LA DUCHESSE, avec agitation, à sa camériste, en lui remettant son masque et son bahuta.

Il n'est venu personne pendant que j'étais au bal?

LA CAMÉRISTE.

Personne, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Point de lettres de Londres?

LA CAMÉRISTE.

Aucune.

LA DUCHESSE.

Préparez tout rapidement pour le voyage : nous partons à six heures.

LA CAMÉRISTE.

Il suffit, madame la duchesse.

La Camériste sort.

LA DUCHESSE.

Le Ducici! Mon Dieu! quel effroi m'a saisie en l'apercevant au bal!... Pourrai-je lui échapper?... Oh! oui, il ne peut déjà savoir mon adresse, et en me hâtant... Mais ce jeune homme, je ne pourrai donc le revoir, lui dont les douces paroles commençaient à endormir mes souffrances, dont la noble affection eût pu me consoler de tous mes malheurs passés! Généreux enfant! sur lequel j'espérais m'appuyer! En ne me trouvant pas à ce rendez-vous que je lui ai donné, il croira que je l'ai trompé, que je me suis jouée de son amour, et il pleurera, et il me maudira peut-être... Oh! non, je veux qu'il sache la vérité... (Elle se met à sa table et

écrit.) « Je ne puis vous attendre, Charles; mon mari me poursuit, il faut que je me hâte de fuir... Croyez qu'il m'en coûte cruellement, car moi aussi je vous aime, je vous aime plus que vous ne sauriez l'imaginer... C'est à vous que j'aurai dû mon dernier moment de bonheur, peut-être... Adieu! pensez quelquefois à celle qui ne vous oubliera jamais! » Cette lettre adoucira pour lui l'amertume de la séparation... Que sa voix était tendre et douce à ce bal!...

Elle se déshabille à demi à la toilette. Charles entre par la fenêtre de droite.

### SCÈNE II.

CHARLES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Un homme ici!

CHARLES.

N'appellez pas, madame; c'est moi!

LA DUCHESSE.

Vous! à cette heure!

CHARLES.

Oui, j'ai voulu vous voir... j'ai voulu... Mon Dieu! je ne sais plus ce que je voulais; je sais que je suis venu... puis, je ne pouvais entrer de nuit dans votre hôtel sans vous compromettre; j'ai dû choisir ce chemin.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!

CHARLES, tristement.

Pardonnez-moi, madame!



LA DUCHESSE, *doucement.*

Monsieur, cette entrevue, qui était pour moi la dernière, ne devait avoir lieu que demain ; je suis étonnée, affligée de vous voir entrer chez moi, la nuit, par la fenêtre, comme on entre chez une femme perdue...

CHARLES.

Vous pleurez !

LA DUCHESSE.

Oui, je pleure... il m'est cruel de renoncer à l'idée qu'il y avait un homme sur le respect duquel je pouvais compter.

CHARLES.

Madame...

LA DUCHESSE.

J'aurais dû me rappeler que cela est toujours ainsi... c'est moi qui fus imprudente... mais j'en suis cruellement punie... demain, je serai dés-honorée!...

CHARLES.

Moi, vous apporter le déshonneur!... à vous, madame, pour qui je voudrais mourir... mais je savais bien que je n'étais pas venu sans motif!... je me rappelle maintenant... ce sont des adieux que je venais vous faire.

LA DUCHESSE.

Des adieux?...

CHARLES.

Je venais vous dire : Demain, oui, demain peut-être, vous me chercherez, et je ne serai plus là... vous que j'aime, que je ne puis quitter!... eh bien ! je vous aurai laissée seule, exposée à mille dangers... mais ce ne sera pas ma faute, je n'aurai point été infidèle à mes sermens, à mon amour ; et ce ne sera qu'en perdant la vie que j'aurai renoncé au bonheur de vous voir, au soin de vous défendre !

LA DUCHESSE, *vivement.*

Vous vous battez!...

CHARLES.

Dans deux heures.

LA DUCHESSE.

Et avec qui ?

CHARLES.

Avec un homme qui m'a insulté au bal, qui a osé démasquer à mon bras une femme qui portait le même déguisement que vous, et à qui je parlais croyant vous parler... Voilà, madame, pourquoi je suis venu. Maintenant que je vous ai vue, je m'en vais content, et j'emporte l'espoir que vous pardonnerez à celui qui va mourir peut-être avec votre nom sur les lèvres et votre image dans le cœur. Adieu, madame.

LA DUCHESSE.

Promettez-moi de ne pas vous battre.

CHARLES.

Impossible, madame ; nous nous sommes provoqués en face de toute la ville, et je ne veux pas passer pour un lâche.

LA DUCHESSE.

Ne vous battez pas, Charles, je vous en supplie !

CHARLES.

Eh bien ! j'y consens... mais à une condition.

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

CHARLES.

Amis, famille, patrie, pour vous j'abandonnerai tout, l'honneur même, l'honneur, je l'oublierai si vous consentez à me suivre.

LA DUCHESSE.

Vous suivre ! oh ! jamais ! je ne veux pas commettre une nouvelle faute dont il vous faudra porter la moitié... Vous ne savez pas ce que c'est que le remords, enfant !

CHARLES.

C'est bien, madame ; je ne vous demande plus rien.

LA DUCHESSE.

Vous n'irez point à ce rendez-vous.

CHARLES.

J'irai... mais je me laisserai tuer !

LA DUCHESSE.

Vous laisser tuer!...

CHARLES.

Oui... parce que je suis le plus misérable des hommes... mon existence, naguère si calme, n'est plus qu'un tourment... ma pensée n'est plus qu'un doute... le passé, je l'ai perdu... l'avenir, je l'avais placé en vous, et vous le brisez d'un mot... vous ne m'aimez pas !

LA DUCHESSE.

De l'amour pour vous ? et le puis-je?... vous ne connaissez pas cette fatalité qui me poursuit toujours et partout... et faut-il vous le dire ? votre présence est pour moi l'apparition d'un fantôme !

CHARLES.

Grand Dieu !

LA DUCHESSE.

Celui d'un être innocent et pur, d'un être que j'ai perdu ! vous me le rappelez... oui... tout, jusqu'au son de votre voix!...

AIR : *Loin de nous pour t'enrichir.*

Lorsque je vous vois, soudain  
C'est son regard qui m'opprime,  
Dans cette main que je presse  
Je crois retrouver sa main !  
Je vous redoute et vous aime,  
Vous êtes ici pour moi  
Et l'amour et l'anathème !  
Enfant, fuyez loin de moi...

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

Ah ! de ce fatal mystère  
Qu'il ne sache point l'horreur ;  
Je l'aime, je lui suis chère,  
Et cependant, oui... j'ai peur.

CHARLES.

Quel sombre et fatal mystère !  
Mon cœur s'ouvrait au bonheur ;  
Elle m'aime, elle m'est chère,  
Et cependant elle a peur.



CHARLES.

Cessez de craindre, madame; je ne veux pas être un malheur de plus dans votre vie... Je vous ai dit que je voudrais mourir pour vous... pour vous je suis prêt à vivre... près de vous, loin de vous... comme vous le voudrez; et puisse-je, à force de dévouement, vous faire oublier tout ce que vous regrettez...

Je dois ignorer vos torts;  
Qu'importe votre famille?  
Sur moi quand ce regard brille,  
Dès demain quittant ces bords,  
Je vous suivrais, car mon âme  
N'a plus de force qu'en vous;  
Vous êtes la seule femme  
À qui l'on parle à genoux.

LA DUCHESSE.

Oh! relevez-vous, Charles; c'est moi qui devrais être à vos pieds.

CHARLES.

Ce dévouement que je vous offre, l'acceptez-vous?

LA DUCHESSE, *lui prenant la main.*

Si je l'accepte! ô mon noble, mon seul ami!

ENSEMBLE.

CHARLES.

Dans son destin solitaire  
Je deviens son protecteur;  
Et désormais sur la terre  
Je dois être son sauveur.

LA DUCHESSE.

Dans mon destin solitaire  
Dieu me donne un protecteur;  
Je l'aime, je lui suis chère,  
Maintenant je n'ai plus peur.

LE DUC, *en dehors.*

Ouvrez, ouvrez, madame la duchesse.

CHARLES.

Cette voix...

LA DUCHESSE.

C'est celle du duc.

CHARLES.

Du duc, oui, c'est bien cela.

LA DUCHESSE.

Mon mari.

CHARLES.

Vous avez dit votre mari, madame! Ah! mais cet homme, c'est celui qui m'a insulté!

LA DUCHESSE.

Lui! à ce bal, n'est-ce pas? Ah! fuyez! fuyez! vous ne voulez pas me perdre, n'est-ce pas?

LE DUC.

Ouvrirez-vous, madame la duchesse?

CHARLES.

Fuir devant lui! jamais!

LA DUCHESSE, *regardant le cabinet et indiquant de la main.*

Ah!

CHARLES.

Là! oui, là! du moins, je pourrai veiller sur vous!

## SCÈNE III.

LA DUCHESSE, LE DUC.

LE DUC, *entrant précipitamment et regardant de tous côtés.*

Vous avez bien tardé à m'ouvrir, madame la duchesse!...

LA DUCHESSE.

Mon appartement est isolé, et je m'enferme ainsi tous les soirs...

LE DUC.

Mais vous n'étiez pas seule ici... j'ai entendu des voix qui se répondaient.

LA DUCHESSE.

Je viens de donner des ordres à ma camériste.

LE DUC.

A quatre heures du matin!... c'est un étrange moment. Il est vrai (*il montre le masque qui est sur la table*) qu'en rentrant du bal, la fatigue, des ordres à donner... On assurait que vous aviez quitté Londres pour vous livrer à la retraite la plus sévère... Il me semble que vous avez trouvé moyen d'égayer votre solitude... Vous étiez allée à ce bal par esprit de pénitence, n'est-il pas vrai?

LA DUCHESSE.

Monsieur... j'y étais allée pour m'assurer de votre présence en cette ville, et j'en suis revenue pour faire mes préparatifs de départ.

LE DUC.

Vous persistez donc à me fuir? Moi, j'ai le malheur d'être plus constant que vous, et je suis décidé à ne pas me départir de mes droits. Vous étiez venue en Hollande pour me fuir; moi, j'y viens pour vous chercher.

LA DUCHESSE.

Où voulez-vous me conduire?

LE DUC.

A Londres.

LA DUCHESSE, *retirant sa main.*

Je n'irai pas.

LE DUC.

Vous n'irez pas?

LA DUCHESSE.

Non, monsieur... Je suis lasse d'être votre instrument et votre victime... Je me suis long-temps abusée sur vous, je vous connais maintenant. Vous êtes la cause de tous mes malheurs. Vous m'avez épousée par ambition, par intérêt... parce que j'étais, après les princesses couronnées, la plus grande dame d'Europe et la plus riche héritière d'Angleterre... pour cela uniquement, car vous n'avez pas de cœur!

LE DUC.

Cette belle indignation vous va mal à vous, madame, qui avez été tour à tour, si j'ai bonne mémoire, sœur dénaturée et fille rebelle!

LA DUCHESSE *regardant le cabinet.*

Taisez-vous! monsieur, taisez-vous!



LE DUC.

Pourquoi donc? Ne pouvons-nous pas nous parler librement? nous nous connaissons bien.

LA DUCHESSE.

Air :

Nous dites vrai, par le crime liés,  
 Nous nous connaissons l'un et l'autre,  
 Depuis long-temps vous avez sous vos pieds  
 Foulé mon honneur et le vôtre.  
 Mais à vous seul le poids de l'avenir!  
 A vous le remords qui se lève :  
 Nos mains doivent se désunir,  
 Votre règne vient de finir...  
 Et votre esclave se relève!

LE DUC.

Madame, si mes prières sont inutiles, je vous rappellerai que j'ai le droit de vous donner des ordres.

LA DUCHESSE.

Et moi, monsieur, si vous vous oubliez à ce point, je vous rappellerais qu'une Northumberland peut bien d'un pauvre baronnet d'Écosse faire son mari, mais jamais son maître.

LE DUC.

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à une pareille résistance. Mais la cause n'en saurait être difficile à trouver, et mes soupçons se changent maintenant en certitude. Vous me trompez, madame.

LA DUCHESSE.

Monsieur!

LE DUC.

Et c'est pour cela que vous avez quitté Londres; c'est pour cela que vous vous cachez ici depuis deux mois; c'est pour cela que vous vouliez fuir à mon arrivée... Madame la duchesse, pour qui est cette lettre?

LA DUCHESSE, *à part*.

Mon Dieu!

LE DUC.

Cette lettre que vous cherchez à me cacher, je la veux; donnez-la-moi; vous refusez; je la veux: de gré ou de force, je l'aurai.

Il lui arrache la lettre.

LA DUCHESSE, *avec désespoir*.

Ah!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *sortant du cabinet*.

Monsieur le duc, vous êtes un lâche!

LA DUCHESSE.

Que faites-vous, monsieur?

CHARLES.

Je veux voir quelle figure fait en face d'un homme celui qui violente une femme. Je ne sais, monsieur le duc, si c'est avec de pareils exploits que vous vous êtes fait en Angleterre une réputation de duelliste... mais je vous déclare qu'il vous en faudra d'autres en Hollande pour la soutenir.

Nous devons nous rencontrer à six heures, monsieur le duc, c'est une heure de gagnée; je vous attends.

LE DUC.

Pour qui me prenez-vous, mon cher? A cette heure, il n'y a que des aventuriers ou des voleurs qui se battent. Je suis ici chez moi; permettez que j'y reste, et que je vous demande par quel hasard vous vous trouvez, à cette heure de nuit, chez ma femme?... Ah! je comprends... vous attendiez le masque et le bahuta de madame la duchesse pour les reporter au magasin. C'est fort bien, jeune homme!

CHARLES, *avec violence*.

Monsieur!...

LE DUC.

Qu'allez-vous dire? que vous étiez venu ici avec le consentement de madame. Il n'est pas vraisemblable qu'une duchesse favorise à ce point la mercerie, et je pense qu'elle ne me démentira pas quand je dirai tout-à-l'heure aux gens de l'hôtel, en vous remettant entre leurs mains, que je vous ai surpris emportant ces bijoux et cet écrin.

CHARLES, *tirant son épée*.

Assez d'insolence, monsieur!...

LE DUC.

Votre affaire est assez mauvaise, l'ami, et je vous conseille de ne pas la gâter par un assassinat... Holà! du monde, ici!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, PRIOLO.

PRIOLO, *entrant*.

Voilà...

CHARLES.

Mon ami!...

PRIOLO.

Qu'y a-t-il pour le service de monsieur le duc?

LE DUC.

Est-ce un guet-apens?

PRIOLO.

J'en ai peur, et c'est pour cela que j'arrive. Je connais cela, le guet-apens: c'est mon affaire.

LE DUC, *s'élançant à la porte du fond*.

Main-forte! à moi!

PRIOLO.

Doucement, doucement, mon gentilhomme... Ne criez pas, ne bougez pas, s'il vous plaît. (*Le Duc s'arrête.*) Là, causons raison, tranquillement, comme de bons amis. — De quoi s'agit-il?

CHARLES.

Monsieur refuse de se battre, et veut me faire arrêter comme voleur.

PRIOLO.

Comme voleur?... Il n'y a ici de voleur que M. le chevalier.

LE DUC, *avec dédain*.

Comment!

PRIOLO.

Oui, vous; et voilà celui que vous avez volé!



CHARLES.

Moi ?

LA DUCHESSE.

Charles ?

LE DUC.

Lui ?

PRIOLO.

Vous lui avez pris son héritage et son nom !

LA DUCHESSE.

Son nom ?

PRIOLO.

Et jusqu'à l'épée de son père, rien que cela... Ah ! vous avez eu raison... tant qu'à faire les choses... il faut bien les faire. Le malheur est qu'il faut quelquefois rendre ce qu'on a pris ; et dès ce moment, reprenez vos titres et votre nom... oui, Tancrède Piercy... duc de Northumberland.

CHARLES, *stupéfait*.

Moi !

LA DUCHESSE.

Mon frère ! c'est mon frère !

CHARLES.

Elle ! ma sœur !

PRIOLO, *ôtant le chapeau du Duc*.

Et maintenant, monsieur, saluez le chef de votre famille.

LE DUC.

Quel est donc cet insolent, qui ose me parler ainsi ?

PRIOLO.

Je ne refuse pas plus de dire mon nom que le sien. Je me nomme Priolo, pour vous servir.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Priolo !

PRIOLO.

Oui... et si vous en doutez, monsieur le chevalier, j'ai là les cicatrices des blessures que m'ont faites vos assassins... Ah ! c'est singulier, n'est-ce pas, un mort qui revient sans permission, et qui gagne à son meurtrier quarante ducats au lansquenet ?

LE DUC.

Tu n'es qu'un imposteur, et toute cette histoire n'est qu'une fable sans vraisemblance et sans preuves.

PRIOLO.

Pour la vraisemblance, je ne m'en fais pas juge ; pour les preuves, c'est une autre affaire. Je les tiens : Hélène me les a rendues.

CHARLES.

Hélène !

PRIOLO.

Oui. La pauvre enfant ! si vous aviez vu avec quelle ardeur elle a devancé son vieux père !... avec quelle joie elle m'a remis ces papiers ! Et ces preuves, (*il tire des papiers de son pourpoint*) je les trouve excellentes ; et je suis sûr que le parlement sera de mon avis.

LA DUCHESSE.

Et si elles ne suffisent pas, j'y ajouterai mon témoignage.

PRIOLO et LE DUC.

Votre témoignage !

LA DUCHESSE.

Oui... je dirai la vérité, toute la vérité. Je dirai que c'est M. le chevalier Bolton qui a fait enlever mon frère, encore enfant, pour faire de moi, qu'il voulait épouser, la seule héritière des biens et des titres de la maison de Northumberland.

LE DUC.

Oubliez-vous, madame, que vous ne pouvez m'accuser sans vous accuser aussi ?

LA DUCHESSE.

Je n'oublie pas que vous avez su me faire consentir au crime que l'ambition vous fit commettre, et c'est pour cela que je parlerai. Je proclamerai partout que Tancrède est le véritable et légitime héritier des Northumberland. Et quand il mettra le pied dans le palais de ses ancêtres, je m'agenouillerai devant lui pour lui jurer obéissance, comme je m'y agenouille maintenant pour lui demander pardon.

CHARLES.

Ma sœur !

LA DUCHESSE.

Mon noble frère ! J'aurais dû le reconnaître au mouvement de mon cœur.

CHARLES.

Comme elle, au portrait de ma mère.

PRIOLO, *à Charles en lui remettant ses papiers*.

Allons, monseigneur, la fortune se prononce pour nous ; partons.

LE DUC.

Eh bien ! allez, et je vous suivrai. — Moi aussi, j'ai quelque chose à proclamer ; c'est votre déshonneur à tous deux.

TOUS.

Déshonneur !

LE DUC.

Avez-vous oublié cette lettre, madame, cette lettre toute brûlante d'amour adressée à M. Charles Potnick, que vous appelez maintenant duc de Northumberland... votre frère ? Ah ! j'ai mes preuves aussi, moi. Demain, l'inceste sera cloué au blason des Northumberland.

PRIOLO.

Cette preuve d'un horrible mensonge... vous ne la garderez pas long-temps.

CHARLES.

Priolo !...

PRIOLO.

Ah ! il faut faire la guerre comme on nous la fait.

CHARLES, *l'arrêtant*.

Je vous prie, et s'il le faut, je vous ordonne de me laisser régler seul cette affaire. (*Il va au Duc et lui parle bas.*) Cette lettre, dont vous voulez abuser pour déshonorer si lâchement une famille qui est devenue la vôtre, à quelles conditions voulez-vous me la donner ?

LE DUC, *lui montrant les papiers que Priolo lui a remis*.

Je l'échangerai contre ces papiers.

CHARLES.

Ces papiers, monsieur ?... Mais c'est mon nom, ma fortune, mon avenir tout entier... mais je ne



suis pas de votre force, monsieur ! je recule devant la honte, même imméritée : donnez-moi cette lettre.

LA DUCHESSE.

Que faites-vous ?

CHARLES.

Je vous sauve, ma sœur.

LA DUCHESSE.

Et c'est pour moi, pour moi, qui vous ai fait tout perdre ?.... Ah ! Tancredé, c'est une noble mais cruelle vengeance !

CHARLES.

Madame, ma sœur, ah ! ne pleurez pas ainsi ; vos larmes m'ôteraient le courage, et j'en ai besoin. Monsieur, je ne suis plus désormais pour le monde que Charles Potnick, le neveu du mercier. Mais pour vous, monsieur le chevalier, je suis, je demeure Tancredé de Northumberland : ne l'oubliez jamais. Continuez donc mon nom, devenu désormais votre sauve-garde..... continuez-le le moins mal qu'il vous sera possible ; moi, j'irai, comme le premier de mes aïeux, m'en faire un avec mon épée. Si je ne puis vivre avec le nom de mon père, je mourrai du moins digne de ce nom.

PRIOLO.

Et vous garderez le vôtre, noble enfant. (*Au Duc.*) Chevalier Bolton, si j'ai permis à ce jeune homme de jouer avec vous, c'est que j'étais sûr qu'il ne pouvait pas perdre la partie.

LE DUC.

Ces papiers...

PRIOLO.

Exact, parfaits... seulement ce n'était qu'une copie. Je me souvenais de ma mésaventure d'Amsterdam ; cette fois, j'ai dû prendre mes précautions... les originaux sont entre les mains du gouverneur, sous le sceau des États. Ah ! je n'ai pas perdu de temps, et demain nous serons à Londres.

LE DUC.

Eh bien ! j'y lutterai contre vous tous.

Il sort.

PRIOLO.

A votre aise, mon gentilhomme. Laissez-le faire, il n'ira pas loin... il a voulu me faire périr à Amsterdam ; moi, je le fais loger à Utrecht jusqu'à mon retour ; j'y mets de la générosité. Monseigneur, votre mère vous attend.

CHARLES.

Ma mère ! Oui, Priolo, nous lui ramènerons ses enfans, ma sœur... Hélène.

PRIOLO.

Hélène !

LA DUCHESSE.

Votre femme, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Oui, ma sœur. Hélène sera demain duchesse de Northumberland.

S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène, à M. LUDOVIC, régisseur.







# LE NOVICE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par MM. Mélesville et Duveyrier,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 10 MARS 1841.

| PERSONNAGES.                                       | ACTEURS.      | PERSONNAGES.     | ACTEURS.      |
|----------------------------------------------------|---------------|------------------|---------------|
| SCIPION LÉONI, jeune peintre. . .                  | M. BRINDEAU.  | THÉRÈSA. . . . . | Mlle OLIVIER. |
| DE LA BRAMBILLA, officier du go-<br>belet. . . . . | M. LEPEINTRE. | DEUX ÉLÈVES.     |               |
| FABIO, rapin. . . . .                              | M. CARRAT.    | DEUX MODÈLES.    |               |
| FRÈRE PLACIDE SIGALA, novice.                      | Mlle SAUVAGE. | UN ARCHER.       |               |

*La scène est à Naples.*

Le théâtre représente l'atelier de Léoni. Salon à pans coupés dans lequel on voit pêle-mêle, tableaux, plâtres, bas-reliefs, costumes et armures. Au fond, une porte garnie d'une tapisserie, et donnant dans le cabinet particulier de Léoni. Aux deux angles, deux fenêtres avec balcon. A droite du public, sur l'avant-scène, porte d'entrée principale. A gauche du public, petite porte dérobée. Sur le second plan, à droite du public, et au tiers à peu près de la largeur du théâtre, un faisceau de piques et d'étendards contre lesquels sont adossés deux modèles en costumes de soldats à la Salvator Rosa, jouant aux dés sur un tambour et prêts à se prendre de querelle. A gauche, le chevalet de Léoni avec un tableau commencé; derrière, sa boîte de couleurs, plusieurs esquisses retournées.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FABIO, LES DEUX ÉLÈVES, LES DEUX  
MODÈLES.

Au lever du rideau, l'un des deux modèles tient la bouteille d'une main, comme pour la lancer à la tête de son adversaire; l'autre va tirer son épée. Fabio et les élèves sont assis à gauche et dessinent ce groupe.

CHOEUR.

AIR : *Premier chœur du premier acte de Zanetta.*  
Travaillons et chantons, enfans de l'Italie !  
A la gloire, aux plaisirs consacrons notre vie,  
Et, rivaux généreux, que l'intrigue ou l'envie  
Du talent, parmi nous, ne ternisse jamais  
Les succès !...

DEUXIÈME MODÈLE.

Chienne de pose ! j'en ai le bras engourdi !

PREMIER MODÈLE, *baissant le bras.*

Et moi donc ! tenir une bouteille vide !... rien  
n'altère comme ça !...

FABIO.

C'est bien ! puisque le patron ne revient pas...  
descendez !... quittez vos cuirasses et allez-vous-  
en ! (*Les deux Modèles sortent par la droite. Aux  
deux élèves, à mi-voix.*) Pendant ce temps, nous  
autres, nous pourrions jeter un coup d'œil sur ce  
portrait mystérieux que notre maître cache tou-  
jours quand nous arrivons.

PREMIER ÉLÈVE.

Quelque nouvelle maîtresse ?

FABIO, *cherchant derrière les tableaux.*

Parbleu ! notre cher patron est un vrai Salvator  
Rosa ! et à vingt-sept ans, il a trompé autant de  
femmes qu'il a produit de chefs-d'œuvre. (*Pre-  
nant une toile et la posant sur le chevalet.*) Voici  
ce que nous cherchons !

TOUS.

Oh ! quelle tête admirable !

FABIO.

Comme c'est dessiné... quelle expression !



## SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONI, *entrent par la droite et jetant de côté son manteau, son chapeau et ses gants.*

LÉONI, *avec humeur.*

Disparue! sans savoir ce qu'elle est devenue! quatorze lieues en pure perte! il y a de quoi se donner au diable!

Il aperçoit ses élèves.

FABIO, *sans le voir, admirant le tableau avec ses camarades.*

Quel sourire ravissant!... et comme on reconnaît bien sa touche, à ce tour gracieux!

LÉONI, *lui donnant un revers de main, et lui prenant l'oreille.*

La reconnais-tu à ceci?... effronté!

FABIO.

Oh! patron! prenez donc garde, vous allez faire une oreille disproportionnée!

LÉONI, *le lâchant.*

Drôles! c'est comme cela que vous travaillez!

FABIO, *avec aplomb.*

Dam! c'est la meilleure manière (*montrant son tableau*), en étudiant les chefs-d'œuvre!

LÉONI, *souriant malgré lui.*

Flatteur!

FABIO.

Du tout! quand je passe dans la Chiaya, et que j'entends dire : « Scipion Léoni!... c'est le plus grand peintre et le plus mauvais sujet de Naples! » je me redresse d'un air fier... et je m'écrie : « Voilà son élève, messieurs... je ne suis pas encore un grand peintre, mais je suis déjà un mauvais sujet. »

LÉONI.

Tu te vantes!

FABIO.

Mais quel est donc l'original de ce charmant portrait?... ce n'est pas une figure de la ville... nous l'aurions reconnue.

LÉONI, *avec dépit.*

Eh! non, sans doute!... une jeune fille que j'ai rencontrée, il y a trois mois... dans les environs de Caserta, en compagnie d'une vieille tante, et dont je suis devenu amoureux!

FABIO.

De la tante?...

LÉONI.

Eh! non, imbécile! Chaque matin, je m'élançais sur mon bon cheval, Michel-Ange... un ca-deau du vice-roi!

AIR : *L'amour qu'Edmond.*

Gaiement je franchissais l'espace  
Pour voir ou sa taille ou ses traits;  
Puis je la suivais à la trace  
Et je lui glissais vingt billets!...  
Mais jamais un mot de la belle

N'est venu calmer mon tourment!...

Soupirs, sermens d'être fidèle...

Autant en emportait le vent!

Enfin, ce matin, j'avais découvert son nom... Thérèse!... quel joli nom!... j'accours... elle était partie!

FABIO.

Partie!

LÉONI.

Sans qu'on ait pu me dire quel chemin elle avait pris.

FABIO.

Quelque rival qui vous aura prévenu!

LÉONI.

J'en ai peur!... Ah! je voudrais trouver quelqu'un sur qui passer ma colère.

FABIO.

Cela tombe à merveille... votre duel avec le marquis de Fiascone.

LÉONI.

Tiens! tu as raison!... je lui dois un coup d'épée!... et ce sont les seules dettes que je paye... Il n'a qu'à bien se tenir!... le fat! (*montrant le portrait de Thérèse*) Oser critiquer cette tête ravissante, que j'avais placée dans mes fresques du palais, en petite Hébé, légère, svelte!... Oser dire que je choisisais mes déesses parmi les marchandes d'oranges!... Je lui ai envoyé mon pinceau au nez... ça lui a fait la plus belle paire de moustaches!... et ce soir, au Pausilippe!

FABIO.

Prenez garde!... le favori du vice-roi!

LÉONI.

Ça m'est égal! et dire que je n'ai aucun indice!

FABIO, *montrant la table servie au fond par les Éléves.*

Pour vous distraire, si vous déjeuniez?

LÉONI, *brusquement.*

Je ne mangerai pas que je ne l'aie retrouvée...

FABIO.

Si vous jetiez un coup d'œil sur les mémoires de vos créanciers?

LÉONI, *s'emportant et près de son chevalet.*

Je ne payerai rien que je ne l'aie retrouvée; d'ailleurs je n'ai pas le sou! qu'ils aillent se promener... et toi aussi.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, PLACIDE, *paraissant sur le seuil de la porte, à droite, vêtu en moine; robe blanche et capuchon rabattu.*

PLACIDE.

*Pax vobiscum!* mes frères!

LÉONI.

Qu'est-ce que c'est que ça? une quête?

FABIO.

Il s'adresse bien! Passez votre chemin, bon homme!... nous n'avons pas de monnaie!



PLACIDE, *levant son capuchon.*

Je n'en demande pas, mes frères!... au contraire, j'en apporte...

FABIO.

Donnez-vous donc la peine d'entrer!

LÉONI.

Tiens! ce petit moineillon... il est gentil.

PLACIDE, *timidement.*

N'est-ce pas ici le révérend... je veux dire le célèbre Scipion Léoni?...

LÉONI.

C'est moi, mon enfant.

PLACIDE.

Le ciel soit béni! (*S'asseyant.*) Je vous demande pardon... je suis un peu fatigué...

LÉONI.

Vous avez fait une longue route?

PLACIDE.

Sept grandes lieues... voilà quinze jours que je marche.

LÉONI, *souriant.*

Diable! une marche forcée! vous êtes l'économe de quelquel couvent voisin?...

PLACIDE, *d'un air modeste, se levant.*

A moi n'appartient pas tant d'honneur... mes frères! je ne suis qu'un petit novice indigne... frère Placide Sigala... élevé par les Bernardins de San-Piétro, renommés par leur piété... et leurs pâtés de macaroni... j'ai été nourri des meilleurs principes! c'est le prieur lui-même qui m'a enseigné à lire et à écrire... il voulait aussi m'apprendre le latin, le digne homme! mais il ne le savait pas.

LÉONI, *s'amusant de lui avec les élèves, qui le desinent à la dérobée.*

Cela devait le gêner pour le montrer.

PLACIDE.

Heureusement que ça n'empêche pas de prononcer ses vœux, et pourvu que j'aie la béatitude de passer mes jours dans cette sainte maison...

LÉONI.

C'est donc bien amusant la vie de Bernardin?

PLACIDE.

Ah Dieu!... on sonne les cloches le matin... à midi on sonne les cloches... le soir... on sonne les cloches...

LÉONI.

Une existence variée!

PLACIDE.

On dort la grasse matinée... quatre fois au réfectoire, tous les jours... on n'a pas un moment à soi!

LÉONI.

Ces bons pères!

PLACIDE.

Et ils m'aiment tant!... croiriez-vous que moyennant la moitié des héritages qui peuvent m'advenir, ils consentent à me recevoir, gratis, parmi eux?

LÉONI.

Vous avez beaucoup de parents?

PLACIDE.

Énormément!... une famille qui ne finit pas... Tous les ans, je perds un oncle ou une tante.

LÉONI.

Alors vous ne tarderez pas à être admis!... Ah ça! nous disons donc... que vous m'apportez de l'argent?... quelque tableau que j'ai fait pour votre couvent...

PLACIDE.

Du tout! c'est pour un tableau à faire!... très-pressé! très-pressé!

LÉONI, *se récriant.*

Un tableau à faire? oh! je n'ai pas le temps, mon cher. (*A part.*) Ma belle fugitive qu'il faut que je retrouve. (*Haut, et voulant le congédier.*) Nous nous reverrons... plus tard...

PLACIDE.

Comment?... si vous saviez... il y va du sort... (*Le suivant près du chevalet à gauche, et apercevant le portrait de Thérèse.*) Tiens!... le portrait de la petite Thérèse!

FABIO, *frappé.*

Thérèse!

LÉONI, *vivement à part.*

Il la connaît!

PLACIDE.

Pauvre enfant! qui m'aurait dit!... Vous l'avez donc vue?... elle est donc encore à Naples?...

LÉONI, *à part.*

A Naples!... (*Haut.*) Non... c'est une tête de fantaisie.

PLACIDE.

Ah! (*Se disposant à sortir.*) Enfin... puisque vous ne pouvez pas... je vais m'adresser à un autre...

LÉONI, *le retenant.*

Un moment... au fait, je réfléchis... je serais fâché de désobliger ces bons Bernardins, et de refuser...

PLACIDE, *appuyant.*

Deux mille ducats sur le banquier de la cour; j'en ai le bon sur moi.

LÉONI.

Eh bien! nous allons voir parmi mes tableaux commencés. (*Bas à Fabio et aux élèves.*) Laissez-moi seul avec lui.

FABIO, *bas.*

Si vous avez besoin de nous pour quelque expédition?... vous savez...

LÉONI, *bas.*

Où vous trouverai-je?

FABIO, *bas.*

Comme à l'ordinaire! au casino de Tolède.

LÉONI, *bas.*

Très-bien! Passez chez Brambilla, l'officier du gobelet... Je compte sur lui pour mon duel.

FABIO *bas.*

C'est convenu... (*A Placide, en riant ainsi que les élèves.*) Adieu, mon père!

CHOEUR.

Air : *Du mystère, du silence* (Final de Charlot).

LÉONI, FABIO et LES ÉLÈVES.

Retiens-tu en silence,



L'affaire est en bon chemin ;  
 Sans peine j'aurai, je pense,  
 Bon marché du Bernardin.  
 PLACIDE, à part.  
 Enfin, grâce à ma prudence,  
 L'affaire est en bon chemin ;  
 Et j'aurai pour récompense  
 La robe de Bernardin.

*Fabio et les Éléves sortent par la droite.*

## SCÈNE IV.

LÉONI, PLACIDE.

LÉONI.

Ah ça ! mon jeune ami, je suis sorti sans déjeuner.

PLACIDE.

C'est très-malsain, à ce que dit le frère cuisinier.

LÉONI, montrant la table.

Vous me tiendrez bien compagnie... une daube excellente !... je suis sûr que vous avez faim !

PLACIDE, avec des regards de convoitise.

Oh ! dam ! comme il ne faut jamais mentir, je n'ai rien pris depuis une grande heure !

LÉONI, approchant la table.

S'il est possible de s'exténuer par des jeûnes aussi austères... Allons, mettez-vous là.

PLACIDE, comme s'il refusait d'abord.

Oh ! alors, je vous demanderai la permission de quitter ma robe, je craindrais d'en ternir la blancheur.

LÉONI, lui montrant le fond.

Très-bien... dans mon petit atelier !

Placide entre au fond.

LÉONI, seul.

Paresseux et gourmand !... quel bon petit moine ça fera ! (*Mettant une bouteille sur la table.*) Voici de quoi lui délier la langue ! un vieux flacon de Lacrima-Christi !... Je saurai où est Thérèse ! mais ne l'effarouchons pas d'abord... (*Le voyant revenir.*) Chut !

PLACIDE, revenant en petit costume d'abbé à la Louis XIII.

C'est pour vous obéir, au moins !... ça a bien bonne mine !

LÉONI.

Asseyez-vous, et commençons par un verre de vin.

PLACIDE.

Oh ! il n'y a que les bons pères qui en boivent.

LÉONI, versant.

Puisque vous allez le devenir...

PLACIDE.

Au fait, c'est un à-compte que je prendrai. (*Il boit.*) Ah ! il est gentil !

LÉONI, l'excitant.

Et au dessert... la chansonnette... vous devez savoir...

PLACIDE, mangeant.

Oh ! oui, des noëls.

Chantant à tue-tête.

Grand Angustin, l'honneur d'Afrique,  
 Apprenez-nous...

LÉONI.

C'est très-gai ! mais j'aime mieux autre chose !  
 (*Le servant.*) Il s'agit donc d'un tableau ?

PLACIDE, mangeant.

Oui, mon frère... notre couvent est dans la désolation ! figurez-vous que nous avons pour voisins de malheureux Franciscains envieux, jaloux, qui nous font les cent misères de la vie, et que je déteste !...

LÉONI.

Oh ! oh ! est-ce qu'il ne vous est pas ordonné d'aimer votre prochain ?

PLACIDE.

Oui, mais, comme dit le père prieur, les Franciscains n'en sont pas !... Je vous demanderai un peu de gelée... Croiriez-vous qu'ils ont eu l'indignité... avec un peu de gras, s'il vous plaît... de faire faire un grand saint François... qui est laid comme les sept péchés, et de l'exposer dans leur chapelle pour nous enlever nos ouailles ?

LÉONI.

Voyez-vous ça !

PLACIDE.

Ça n'a pas manqué... on y court en foule... et nous... personne ! nous avons beau brûler nos cierges, jouer du serpent... c'est comme si nous chantions !... Ces pauvres Bernardins en maigrissent... eux qui étaient si rebondis... Ils ne mangent plus... ils boivent encore un petit peu... mais ils ne mangent plus du tout. (*La bouche pleine.*) Pour lors, les anciens se sont assemblés, et on a résolu d'opposer au saint François...

LÉONI.

Un saint Bernard ?

PLACIDE.

Non, une sainte jeune et jolie... Ils pensent que ça aurait plus de chances pour ramener les fidèles !

LÉONI.

Eh ! ils ont de l'expérience !

PLACIDE.

Va, mon fils, m'a dit le prieur... va nous chercher notre sainte... si tu la ramènes, tu seras reçu parmi nous... tu ne sortiras plus des quatre murs du couvent !... Tu es sage, prudent... tu as horreur des séductions du monde !... Évite la colère, le mensonge, la gourmandise... de toute espèce... car il paraît qu'il y en a plusieurs... et... (*Par réflexion.*) Ah ! mon Dieu !

LÉONI.

Qu'est-ce que vous avez ?... vous étranglez ?

PLACIDE, ému.

En parlant de gourmandise... j'ai dévoré une aile de volaille... et c'est vigile aujourd'hui...

LÉONI, riant.

Non... c'est une poule d'eau... c'est maigre.



PLACIDE.

D'ailleurs, comme dit le prier, l'intention fait tout... (*Avalant un verre de vin.*) Ah! bah! ça passera comme ça.

LÉONI, montrant un tableau sur un cheval.

Eh bien, dites donc, mais j'ai ce qu'il vous faut, une sainte Cécile... qui est presque terminée...

PLACIDE, regardant.

Ah! oui... je l'aimerais assez... d'autant qu'elle ressemble à cette petite Thérèse!

LÉONI, à part.

Il a raison; je la fourre partout!... (*Haut.*) Et sa figure ne vous déplaît pas?

PLACIDE.

Je crois bien... une jeune fille si intéressante...

LÉONI, à part.

Il va bavarder!... j'en étais sûr... (*Haut et lui versant à boire.*) Avec qui vous avez été élevé?

PLACIDE, buvant.

Non!... Elle habitait Caserta avec une vieille tante, à moitié sourde et aux trois quarts aveugle, qui venait souvent consulter le père Anselme, son directeur... pendant ce temps-là nous jouions dans le jardin.

LÉONI.

Avec la petite Thérèse?

PLACIDE, riant de souvenir.

Nous dévastions les espaliers... nous mangions les pommes vertes... Elle était si gentille!... elle me disait quelquefois en me prenant la main : Mon bon petit monsieur Placide, pour quoi vous faites-vous moine? Je serais si heureuse de vous avoir pour frère... de vous aimer comme une sœur!... Dans ces moments-là, monsieur, vous me croirez si vous voulez... sa voix... ses regards... je sentais comme... c'est-à-dire, je ne sais pas... enfin!... c'était la compassion sans doute!...

LÉONI, à part.

Petit coquin!... si on l'avait laissé...

PLACIDE, riant.

Et puis, elle me contait qu'un beau monsieur de la ville venait tous les jours à cheval pour elle.

LÉONI, à part.

C'était moi!

PLACIDE.

Qu'il lui écrivait des billets...

LÉONI.

Bah!

PLACIDE, riant toujours.

Oui... il la poursuivait!... c'était drôle. Un jour qu'elle se sauva dans le jardin du couvent, il voulut la suivre; mais j'étais derrière la petite porte... je poussais... je poussais pour l'empêcher d'entrer... et il n'est pas entré!... Je suis fort sans que ça paraisse... un poignet!...

LÉONI, avec dépit.

Comment! c'était vous?

PLACIDE, riant plus fort.

C'était amusant!... je l'entendais qui disait

d'une voix flûtée... (Il paraît que tous les envoyés du diable ont des voix flûtées.) (*L'imitant.*) Écoutez-moi... je vous aime, je vous adore... je meurs d'amour... (*Ton naturel.*) Moi, je poussais, je poussais toujours!... il devait faire une figure! un pied de nez pour le moins!...

LÉONI, à part.

Ah! drôle! tu me payeras celui-là! (*Haut.*) Et qu'est-elle devenue cette petite Thérèse?

PLACIDE.

Partie pour Naples... un tuteur... un mariage.

LÉONI, à part.

Un mariage!

PLACIDE, continuant et se levant.

Elle pleurait, pauvre enfant! Moi, je lui avais dit que le ciel viendrait à son secours : on dit toujours ça!... Effectivement, en arrivant ce matin, j'ai couru à l'adresse qu'elle m'avait donnée, à l'hôtel du Soleil d'or... plus personne! d'hier au soir.

LÉONI, se levant aussi.

Et vous n'avez pas pris d'informations? et vous ne savez pas où elle est?

PLACIDE.

Non!

LÉONI, croisant les bras.

Comment, jeune homme! vous qui devez être un jour le flambeau de l'Église, car vous serez le flambeau de l'Église...

PLACIDE, naïvement et prêt à boire le verre qu'il a repris.

C'est ce qu'ils disent tous.

LÉONI.

Vous qui devez votre appui à l'affligé, vous laissez sacrifier une pauvre jeune personne qui avait mis tout son espoir en vous! (*Avec force.*) Cela ne se peut pas... Nous allons courir ensemble au Soleil d'or.

PLACIDE.

Mais notre sainte Cécile?

LÉONI, vivement.

Notre sainte Cécile, nous y penserons après... Notre premier devoir est de sauver... l'innocente brebis... qui vous tend les bras. Je vous réponds que ce mariage ne se fera pas.

PLACIDE.

Vous m'électrisez!... Courons au Soleil d'or!...

LÉONI.

Courons!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BRAMBILLA.

BRAMBILLA, en dehors.

Tenez-vous là, vous autres, et ne laissez sortir personne!

PLACIDE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LÉONI, étonné.

Cet imbécile de Brambilla! qui l'amène?



BRAMBILLA, *paraissant.*

Salut, mon divin Raphaël ! cela va bien ? Tête-bleu ! comme tu vois... moi aussi... nous autres gens de guerre !...

LÉONI, *voulant sortir.*

Pardon, mon cher ; une course pressée...

BRAMBILLA, *l'arrêtant.*

C'est inutile ! tu ne peux pas sortir.

LÉONI.

Comment ?

BRAMBILLA.

Par ordre du vice-roi... tu as deux gardes à ta porte.

LÉONI, *regardant.*

En effet ! Que signifie ?

BRAMBILLA.

Je vais te le dire. Mais d'abord, que je reprenne haleine, et... (*Voyant la table.*) Malepeste ! comme officier du gobelet, je ne puis voir une bouteille sans la saisir au collet... Nous autres gens de guerre...

PLACIDE, *à part.*

Il paraît qu'il n'y a pas que ces bons pères...

BRAMBILLA, *buvant.*

*Lacryma, anno 57.* Je le reconnais ; il m'en a tant passé par... Tête et sang ! il me rappelle celui de notre campagne des Abruzzes où je me distinguai si fort.

LÉONI, *à part.*

Il n'y a jamais été... Il n'a vu le feu que du coin de sa cheminée. (*Haut.*) Mais dis-moi donc ! Ces deux gardes...

BRAMBILLA, *apercevant Placide.*

Oh ! un petit abbé ! mauvais sujet. Tu mettais ta conscience en repos avant d'aller sur le terrain avec ce grand flandrin de Fiascone.

LÉONI.

Eh non ! un jeune novice qui venait pour un tableau ; mais...

PLACIDE.

Oui, monsieur... Placide Sigala.

BRAMBILLA.

Sigala ! Tête et sang ! nous sommes en pays de connaissance !... proches parens !... Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler du valeureux Pantalone de la Brambilla ?

PLACIDE.

Tiens ! nous sommes cousins !

BRAMBILLA.

Parbleu ! (*Bas à Léoni.*) A telles enseignes que quand il sera moine, j'hérite de la moitié de ses biens.

LÉONI.

Mais ces deux gardes ?

BRAMBILLA, *haut et allant à Placide.*

Ce cher ami ! Quand prenons-nous la robe ? Je fais des vœux bien ardens pour que vous prononciez les vôtres ! comme je disais à votre oncle, le marchand de draps...

PLACIDE.

Mon oncle Antoine ! Ah ! comment se porte-t-il ?

BRAMBILLA.

Comme ça ! il est mort d'avant-hier.

PLACIDE.

Ah ! pauvre oncle ! (*A Léoni.*) Vous voyez ! une famille qui ne tient pas du tout.

LÉONI.

C'est fort bien ! Mais explique-moi donc pourquoi ces deux gardes...

BRAMBILLA.

Tu es aux arrêts...

LÉONI.

Aux arrêts !

BRAMBILLA.

Pour empêcher ton duel avec cette grande perche de Fiascone !

PLACIDE.

Un duel ! vous deviez vous battre ? Ah ! l'horreur ! moi qui ne peux voir une épée nue sans me trouver mal ! Vous n'irez pas.

BRAMBILLA, *riant.*

Eh, non, sans doute, il n'ira pas !

LÉONI.

Oh ! je le retrouverai !

BRAMBILLA.

Je t'en défie ! Le vice-roi envoie le marquis en mission à Vienne... il part à deux heures... toi, tu ne seras libre qu'à six... alors vous aurez de la peine...

LÉONI, *à part.*

Corbleu ! au moment où j'allais courir après elle !

BRAMBILLA.

Seulement, son altesse, qui a de l'amitié pour toi, m'a dit : Si cela humilie trop ce pauvre Léoni d'avoir des gardes à sa porte, vous vous contenterez de sa parole. Mais tu ne peux donner ta parole de gentilhomme, tu ne l'es pas.

LÉONI, *noblement.*

Je te donne ma parole d'artiste, qui vaut mieux.

BRAMBILLA, *à lui-même.*

Oh ! ces barbouilleurs ont un orgueil...

LÉONI, *à part.*

Et Thérèse ! ce mariage...

BRAMBILLA.

Ce serait une belle occasion de faire mon portrait, ce magnifique fait d'armes où je terrasse mon ennemi ! Mais je ne peux pas poser... (*en confidence*) vu que je me marie dans une heure.

LÉONI, *relevant la tête.*

Toi ?

BRAMBILLA, *de même.*

Oui, une petite pupille que j'avais reléguée à la campagne avec sa vieille tante, et que j'ai fait venir... Je te contrai ça.

LÉONI, *l'arrêtant.*

Attends donc. (*A Placide, qui pendant ce temps a pris des biscuits à la dérobée, et les trempe dans un nouveau verre de vin qu'il s'est versé.*) Mon petit ami, je suis à vous dans la minute. Voulez-vous toujours préparer mon chevalet, et débarrasser un peu cette table ?

PLACIDE.

Soyez tranquille, je vais faire le ménage ! au couvent c'est mon emploi.

Il emporte la table et disparaît par le fond.



## SCÈNE VI.

LÉONI, BRAMBILLA.

LÉONI.

Comment, Brambilla ! toi, mon meilleur ami, tu te maries, et tu n'as pas pensé à moi pour ton témoin ?

BRAMBILLA.

Si fait, parbleu ! Aussi quand j'ai reçu l'ordre de te mettre aux arrêts, ça m'a fait de la peine... c'est-à-dire, non, ça m'a fait plaisir, parce que tu es un gaillard...

LÉONI, *souriant*.

Fi donc ! un ami... Mauvais sujet ! ta femme est donc jolie ?

BRAMBILLA.

Charmante ! j'en raffole.

LÉONI.

Coquin !... et qui épouses-tu ?

BRAMBILLA.

La fille d'un ancien officier aux gardes... dont j'étais le tuteur : Thérèse Vallone.

LÉONI, *à part*.

C'est elle ! (*Haut.*) Eh bien ?

BRAMBILLA.

Je la tenais aux environs de Caserta, parce que des femmes, c'est gênant dans une maison... Mais j'ai appris que le vice-roi, qui estimait le père, ferait quelque chose pour le mari de ma pupille... alors je me suis dit : Pourquoi ne serais-je pas ce mari ?

LÉONI.

Pour t'avancer ?

BRAMBILLA.

Naturellement. Voilà quinze ans que je suis dans la bouche ! officier du gobelet ! il n'y a pas de l'eau à boire ! toujours crier sur tous les tons : *A boire pour le roi !*

LÉONI.

Ça dessèche le gosier !

BRAMBILLA.

Et ça ne mène à rien. J'ai demandé une compagnie de cavalerie... et une fois marié, vois-tu... j'esuis sûr qu'il m'arrivera quelque chose !

LÉONI, *lui serrant la main*.

Je le crois. Tu sais ce que je te souhaite !

BRAMBILLA.

Merci ! je voudrais déjà que ça fût fait !

LÉONI.

Ça ne tardera pas.

BRAMBILLA.

Oh ! c'est que ma petite femme a des yeux... un sourire... Elle est là, à la chapelle des Jésuites, à faire ses dévotions avec sa tante.

LÉONI, *à part*.

A deux pas !

BRAMBILLA.

Comme mon service me rappelle au château, je suis convenu que le père Ambrosio...

LÉONI.

Le père Ambrosio !

BRAMBILLA.

Oui, un Minime de mes amis, irait la prendre et me l'amènerait au palais, où nous serons mariés devant son altesse.

LÉONI.

Mais pourquoi donc tant se presser ?

BRAMBILLA.

Tête et sang ! je n'ai pas une minute à perdre ! (*Confidentiellement.*) Je puis te dire cela à toi... Il y avait là-bas un mauvais garnement qui rôdait autour d'elle...

LÉONI.

Ah ! bah !

BRAMBILLA.

Oui.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Entre nous, mon cher, je soupçonne Fiascone...

LÉONI.

Qui ?... mon ennemi !...

C'est possible !...

BRAMBILLA, *furieux*.

Oh ! Dieu me pardonne !

Vois-tu, s'il n'était pas parti... Dans la colère qui m'enflamme  
Oui, j'aurais voulu sans remords...  
Te voir lui passer, sur mon âme,  
Ton épée au travers du corps.  
Je voudrais lui voir, sur mon âme,  
Ton épée au travers du corps.

Adieu, je m'en vais !

LÉONI.

Un moment, que diable ! (*À part.*) Comment retarder ?... (*Haut.*) Et ton portrait ? nous ne sommes pas convenus de la pose.

BRAMBILLA.

Si fait !... l'épée haute, le regard furibond, mon ennemi sous mes pieds... ce sera très-beau !

LÉONI.

Oui, très-beau ; mais c'est qu'il y en a qui prétendent que c'est toi qui étais dessous.

BRAMBILLA, *revenant*.

Du tout... dessus.

LÉONI.

Dessous.

BRAMBILLA.

Dessus, dessus ! Ne va pas te tromper, mauvais plaisant ; ça pourrait nuire à mon avancement dans la cavalerie, et puis, bonsoir la compagnie ! Adieu, adieu, tu me retiens, et l'amour m'appelle.

LÉONI.

Mais...



BRAMBILLA.

L'amour m'appelle!

LÉONI.

Eh bien! bon voyage!

BRAMBILLA.

J'emmène mes estafiers, j'ai ta parole d'artiste.  
(*A Placide qui reparait.*) Au revoir, mon petit saint... en herbe... dépêche-toi de t'encapuchonner! ce que je t'en dis, c'est pour ton bien.

Il sort.

## SCÈNE VII.

LÉONI, PLACIDE.

PLACIDE, *lui parlant encore.*

Et vous, cousin, tâchez de vous bien porter.  
(*A lui-même.*) Pauvre homme, il est de la famille, il n'ira pas loin.

LÉONI, *à part.*

Il va l'épouser, et je suis aux arrêts! impossible de la lui disputer! (*Avec force.*) Eh bien, si! sans sortir de chez moi, sans manquer à ma parole... au fait, ce serait un coup de maître de la lui souffler! oui, mais comment?... Ah! ce père Ambrosio qui doit aller la prendre... (*Montrant Placide qui revient.*) Si je me servais du petit?

PLACIDE, *revenant à Léoni.*

Ah çà, impossible d'aller au Soleil-d'Or; c'est une bonne occasion pour vous mettre à notre tableau.

LÉONI.

Ton tableau! je ne le ferai pas.

PLACIDE, *se récriant.*

Comment! vous ne le ferez pas? Et ces bons pères qui l'attendent comme la manne dans le désert... Qu'est-ce qui, vous manque?... est-ce du rouge, du bleu?

LÉONI.

Eh! non... c'est mon modèle; on nous l'enlève...

PLACIDE.

Comment?

LÉONI.

Pour une sainte Apolline.

PLACIDE.

Qui ça?... Les Franciscains?

LÉONI, *vivement.*

Justement! oui, les Franciscains!

PLACIDE, *furieux.*

Oh! les indignes!... ils n'ont pas assez de leur saint François! ils prendront tout le calendrier.

LÉONI.

Ce modèle, une jeune fille, est dans la chapelle des Jésuites; un moine doit aller l'y prendre, pour la conduire chez un de mes confrères...

PLACIDE, *se désolant.*

Et je serai déshonoré, moi! je n'oserai plus

reparaître au couvent... (*Après un temps et à mi-voix.*) Dites donc, il n'y aurait pas moyen de leur enlever ce modèle à notre tour?

LÉONI.

Il faudrait du courage...

PLACIDE.

J'en ai.

LÉONI.

Une robe de moine?

PLACIDE.

J'ai la mienne.

LÉONI.

C'est vrai... qu'il a d'esprit! je n'y pensais pas! Tu n'as qu'à baisser ton capuchon, te glisser dans la chapelle; il y a précisément une petite porte qui donne dans cette rue; tu verras une jeune fille, couverte d'un voile, avec une couronne blanche...

PLACIDE.

Un voile, une couronne blanche!

LÉONI.

Oui, c'est le costume pour poser?... Près d'une vieille gouvernante. Ne t'occupe pas de la vieille.

PLACIDE.

Non, nous n'en avons pas besoin.

LÉONI.

Fais un petit signe à la jeune; dis-lui: C'est de la part du frère Ambrosio! Elle te suivra à l'instant, tu me l'amènes, et... le reste me regarde.

PLACIDE, *enchanté.*

C'est une inspiration d'en haut... (*se reprenant*) ou plutôt d'en bas... car enfin, c'est un mensonge, mon frère.

LÉONI.

Contre les Franciscains.

PLACIDE.

Oh! oui, c'est pain bénit... Je cours endosser ma robe.

Il entre dans le petit atelier du fond.

LÉONI, *seul.*

A merveille! quand je l'aurais dressé moi-même, il n'irait pas mieux!... une fois Thérèse ici, en mon pouvoir, je me débarrasserai bien du petit bonhomme, qui ne me paraît pas fort. (*A Placide.*) Eh vite!

PLACIDE, *revenant avec sa robe.*

Me voilà, me voilà!

LÉONI, *le poussant par la droite.*

La chapelle des Jésuites, la quatrième porte à gauche.

AIR : *Désormais plus de guerre* (Marco).

Du mystère... du silence...

Sans bruit attendez-moi là.  
je t'attendrai là.

Mon cœur est plein d'espérance,

Notre plan réussira!...

*Placide sort en baissant son capuchon.*



## SCÈNE VIII.

LÉONI, seul, parlant encore à Placide.

Prends garde de tomber... il dégringole l'escalier; il est déjà dans la rue. (*Revenant en scène.*) Pourvu qu'il ne fasse pas quelque gaucherie; qu'il n'aille pas se rencontrer avec le vrai Fra-Ambrosio... la scène serait excellente!.. Oh! non, nous sommes en avance, et au battement de mon cœur, j'ai le pressentiment qu'il va me ramener Thérèse. Le petit coquin me devait bien cela pour m'avoir fermé la porte! (*Riant.*) Et l'ami Brambilla, le pourfendeur à toute outrance, quelle figure il va faire, je le vois d'ici... (*Il regarde machinalement par la fenêtre à droite.*) Eh! mais oui, je le vois, c'est bien lui, le bouquet au côté! il entre dans la chapelle par la grande porte... il a donc changé d'idée... Tout est perdu! ce petit malheureux n'aura jamais le temps... (*Regardant.*) Si fait, le voilà!... il ressort par la petite porte avec Thérèse!... Heureusement qu'il n'y a personne dans la rue. (*Il va pour leur ouvrir.*) En me reconnaissant la pauvre enfant pourrais s'effrayer... ne nous montrons pas d'abord.

Il se masque derrière la fenêtre.

## SCÈNE IX.

LÉONI, de côté, PLACIDE, le capuchon baissé, THÉRÈSA, voilée.

PLACIDE, troublé.

Venez, ne craignez rien... (*A part.*) J'ai une peur affreuse!

THÉRÈSA.

Mon Dieu! je suis toute tremblante... Où m'avez-vous conduite?

PLACIDE, tremblant.

Dans un... c'est-à-dire, chez une... mais pas un mot, ma chère sœur, nous sommes suivis... l'important est de vous dérober... (*Courant au petit atelier du fond.*) Là, entrez vite, et ne bougez pas.

THÉRÈSA.

Mais expliquez-moi...

PLACIDE.

C'est de la part du frère Ambrosio. (*Il laisse retomber la portière.*) Encore un mensonge!

LÉONI, lui frappant sur l'épaule.

Bravo, mon révérend!

PLACIDE, faisant un soubresaut.

Oh! je vous ai pris pour un Franciscain!

LÉONI.

Je te fais compliment.

PLACIDE, inquiet.

Je ne m'en suis pas mal tiré... La vieille était endormie, le nez sur son livre... Mais je tremble

que nous ne soyons découverts... (*Écoutant de côté. On entend un bruit sourd et lointain.*) Tenez, entendez-vous?

LÉONI, à part, guémen.

C'est Brambilla qui jette feu et flamme!

PLACIDE.

Ce sont les Franciscains qui accourent.

LÉONI, à part.

Son trouble est capable de nous perdre!

PLACIDE, courant çà et là.

Et personne pour leur tenir tête! Si j'allais chercher du secours?

LÉONI, vivement.

Tu as raison; par cet escalier dérobé. (*Montrant la gauche.*) Au casino de Tolède, sur le port. Proviens mes élèves, ces jeunes gens que tu as vus ici tantôt.

PLACIDE, troublé.

Oui, je sais...

LÉONI, à part.

J'en aurai besoin. (*Haut, montrant la droite.*) Qu'ils se tiennent là sous ma fenêtre.

PLACIDE.

Au casino de Tolède!

BRAMBILLA, en dehors.

Par la sambleu! si je le trouve!

LÉONI.

On monte l'escalier!

PLACIDE, sortant par la gauche.

Sauve qui peut!

Il disparaît par la gauche.

## SCÈNE X.

LÉONI, BRAMBILLA, THÉRÈSA, cachée.

BRAMBILLA, en dehors.

Ah! tête! ah! sang!

LÉONI, à part, faisant semblant de peindre.

Elle reconnaîtra sa voix, et ne se montrera pas!

BRAMBILLA, paraissant à droite.

J'étouffe... je suffoque.

LÉONI.

Comment! c'est toi!

BRAMBILLA, tombant tout essoufflé dans le fauteuil à droite.

Mon ami, mon bon Léoni, pardon de te déranger... mais une trahison... Sans les services que je dois rendre à l'état, je me serais fait sauter la cervelle!

LÉONI.

Eh! bon Dieu! que t'est-il arrivé?

BRAMBILLA.

Disparue, mon cher... enlevée!

LÉONI.

Qui donc?



BRAMBILLA.

Ma future ! ma femme !

LÉONI.

Ta femme !

THÉRÈSA, soulevant la portière et la laissant retomber.

Ciel ! mon tuteur !

LÉONI, venant à lui.

Enlevée ! avant le mariage !

BRAMBILLA, se levant.

Têtebleu ! il n'aurait plus manqué que ce fût après !... Moi, Pantalone de la Brambilla, vilipendé à ce point ! un officier du gobelet avaler un pareil affront !

LÉONI.

Conte-moi donc !

BRAMBILLA.

Il faut que le brigand ait été instruit à point nommé de toutes mes dispositions...

LÉONI.

Et par qui ?

BRAMBILLA.

Quelque imbécile qui aura bavardé ! Il y a des gens qui ne peuvent pas tenir leur langue !

LÉONI.

Il y en a !

BRAMBILLA.

Figure-toi... J'étais au palais, j'attendais ma fiancée, le bouquet au côté. (*L'arrachant et le jetant.*) Chien de bouquet ! je ne songeais guères à celui qu'on me préparait ! J'apprends que le père Ambrosio était dans son lit avec la fièvre... j'entrevois aussitôt une horrible machination... je m'élançai, je cours à la chapelle des Jésuites... qu'est-ce que je vois !

LÉONI.

Oui... qu'est-ce que tu vois ?

BRAMBILLA.

Plus rien ! que la tante éplorée qui me crie : Où est-elle ? où est-elle ? *Vieille bête !* Eh ! morbleu ! c'est ce que je vous demande... où est-elle ?

LÉONI.

Oui, où est-elle ?

BRAMBILLA.

Est-ce que je le sais ! J'interroge, je prends des informations ; impossible de s'entendre ; une foule de renseignements contradictoires. Les uns parlent d'une felouque qui s'est éloignée du port à pleines voiles...

LÉONI.

A pleines voiles !

BRAMBILLA.

Je dis : Bon, elle est dans la felouque ! D'autres parlent d'un carrosse à quatre chevaux qui est parti au grand galop.

LÉONI.

Quatre chevaux !

BRAMBILLA.

Je dis : Bon, elle est dans le carrosse à quatre chevaux ! Mais où courir ? d'un côté cette felouque à quatre chevaux, et d'un autre, ce carrosse qui est peut-être déjà en pleine mer !... Hein ? qu'est-ce que je dis ! Tu vois, j'en deviens stupide.

LÉONI.

Il y a de quoi !

BRAMBILLA.

Mais tu étais à cette fenêtre, je t'ai vu... tu as dû remarquer quelque chose.

LÉONI, ayant l'air de réfléchir.

En effet ! attends donc !

BRAMBILLA.

Ah ! mon ami ! (*le montrant*) c'est un ami ! lui !

LÉONI, à part.

Si je pouvais m'en débarrasser... (*Haut.*) Je me rappelle parfaitement...

BRAMBILLA.

Une felouque ?

LÉONI.

Non, dans la rue ! un équipage brillant qui attendait à la petite porte de la chapelle...

BRAMBILLA.

C'est cela !

LÉONI.

Une femme couverte d'un voile, avec une couronne de roses blanches.

BRAMBILLA.

C'est cela !

LÉONI.

Et un cavalier enveloppé d'un manteau.

BRAMBILLA.

Ah ! brigand ! Quelle figure avait-il ?

LÉONI.

Je n'ai pu distinguer. Grand, bien fait...

BRAMBILLA.

C'est cet infâme Fiascone !

LÉONI.

Eh mais...

BRAMBILLA, furieux.

Je veux le clouer sur sa portière en guise d'armoiries ! Quel chemin a-t-il pris ?

LÉONI.

La route de Rome.

BRAMBILLA.

Pour gagner Vienne... Je l'y suivrai.

LÉONI, à part.

Très-bien.

BRAMBILLA, revenant.

Mon cher Léoni, je fais une réflexion ! Tu avais une affaire avec Fiascone... voilà une belle occasion de la renouer. Viens avec moi.

LÉONI.

Tu m'as mis aux arrêts !



BRAMBILLA.

Ah ! c'est juste ! mon bras suffira. (*La main sur la garde de son épée.*) Est-il fort ?

LÉONI.

C'est une bonne lame.

BRAMBILLA, lâchant son épée.

Le lâche ! il n'est pas digne... Je le ferai arrêter.

LÉONI.

Mais pendant que tu causes, il gagne du pays !

BRAMBILLA.

Et je n'ai pas de cheval !... Prête-moi Michel-Ange ?

LÉONI.

Volontiers !... (*A part.*) L'habitude d'aller tous les matins à Caserta... il va l'emporter !

BRAMBILLA.

Je le rejoins à la première poste... et par la mort !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, PLACIDE, revenant par la gauche.

PLACIDE, bas à Léoni.

Dans cinq minutes ils seront ici ; je les ai vus.

BRAMBILLA, entendant les derniers mots, courant à lui.

Tu les as vus ?

PLACIDE, étonné.

Qui ?

BRAMBILLA.

Quoi ? dans une voiture à quatre chevaux !...

PLACIDE, étonné.

J'en ai rencontré plusieurs... à deux chevaux.

BRAMBILLA.

Ce n'est pas cela ; il m'en faut quatre. Pardon, cousin ! je suis bourrelé ! un misérable qui m'enlève ma femme, et au moment de la cérémonie.

PLACIDE.

Est-il possible ?

BRAMBILLA.

Figurez-vous...

LÉONI, à part.

S'ils s'expliquent, c'est fait de nous !... (*Haut et passant entre eux.*) Allons, tu vas perdre un temps précieux que ton rival met peut-être à profit.

BRAMBILLA.

Ah ! tête !

LÉONI.

Viens vite... je vais dire à Paolo de seller Michel-Ange. (*A part.*) Je ne serai pas content que je ne l'aie vu loin d'ici. (*A Placide.*) Toi, reste là... (*avec intention et montrant le cabinet du fond*) et ne touche à rien au moins !

ENSEMBLE.

AN : Oui, je veux d'une telle offense (Suzanne).

BRAMBILLA.

Je saurai punir cet outrage,  
La fureur vient doubler ma rage,  
Je vole à l'instant sur ses pas,  
Et veux qu'il tombe sous mon bras...  
Partons ! partons ! à mon courage  
Le traître n'échappera pas.

LÉONI.

Il te faut punir cet outrage,  
L'amour doit redoubler ta rage,  
Viens, tu vas voler sur ses pas !  
Il faut qu'il tombe sous ton bras.  
Marchons ! marchons ! à ton courage  
Le traître n'échappera pas.

PLACIDE, voulant le calmer.

Eh quoi ! pour venger cet outrage,  
Tant de colère et tant de rage !  
La charité ne permet pas,  
Mon cher frère, d'armer son bras !  
Calmez, calmez votre courage,  
Et surtout ne vous battez pas !...

Léoni et Brambilla sortent par la droite.

## SCÈNE XII.

PLACIDE, THÉRÈSA.

THÉRÈSA, au fond, soulevant la portière.

Il s'éloigne !

PLACIDE, se croyant seul.

Pauvre cousin ! il est encore plus laid que ce matin ! ce n'est pas étonnant ! lui enlever sa femme en plein jour !

THÉRÈSA, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PLACIDE.

Faut-il qu'il y ait des êtres assez abandonnés du ciel !

THÉRÈSA, qui a levé son voile et qui l'écoute.

Eh bien ! vous êtes joliment hypocrite, vous !

PLACIDE, reculant et avec joie.

Qu'est-ce que je vois ? Thérèse ! quel bonheur ! Comment vous trouvez-vous ici ?

THÉRÈSA.

Vous me le demandez ? mais c'est moi qu'il allait épouser ! c'est vous qui m'avez enlevée !

PLACIDE.

Moi ? c'est moi qui suis la voiture à quatre chevaux ? Pauvre cher homme ! je vais le rappeler.

THÉRÈSA, le retenant.

Gardez-vous-en bien ; je le déteste !

PLACIDE.

Ah ! il est bien fait pour ça ! Comment ! c'est vous !...

THÉRÈSA.

Avant de savoir que je devais épouser, je pleurais déjà... (*le regardant timidement*) je ne puis trop dire pourquoi ; mais quand je l'ai vu...



PLACIDE.

C'a été bien pis ?

THÉRÉSA.

Oui... Et tout-à-l'heure, quand j'attendais dans la chapelle, je pensais à vous, à vos promesses.

AIR : *Il faut partir, ô peine extrême* (Marco).

Vous me disiez d'un air si tendre :

« Consolerez-vous, ma chère enfant.

» Oui : le ciel viendra vous défendre. »

J'ai dû le croire en vous voyant !

*Joignant les mains.*

Que votre ouvrage enfin s'achève...

A ce mariage cruel

Quel que soit celui qui m'enlève...

Il ne peut venir que du ciel !...

PLACIDE.

Pauvre enfant !

THÉRÉSA.

Aussi je vous ai suivi sans hésiter.

PLACIDE.

Vous m'aviez reconnu ?

THÉRÉSA.

Tout de suite... malgré votre capuchon... je me suis dit : Il m'a trouvé un asile... il m'a tenu parole!... Et à propos de cela, monsieur, chez qui suis-je donc ?

PLACIDE.

Oh ! dans une maison respectable!... chez le célèbre Scipion Léoni.

THÉRÉSA.

Léoni ! l'homme le plus dangereux !

PLACIDE.

Comment ?

THÉRÉSA.

Un séducteur... un libertin... c'est lui qui me poursuivait...

PLACIDE.

Et à qui j'ai cassé le nez ?

THÉRÉSA.

Justement !

PLACIDE, *désolé.*

Miséricorde!... J'en ai fait de belles!... Nous voilà dans la gueule du loup!... Je devine maintenant... ses projets... ce modèle dont il avait besoin...

THÉRÉSA.

Qu'allons-nous devenir ?

PLACIDE, *troublé.*

Je n'en sais rien !

THÉRÉSA.

J'ai une peur !

PLACIDE.

Pas tant que moi, allez... mais c'est égal... je vais le traiter...

THÉRÉSA.

Prenez garde... un homme si terrible, si violent !

PLACIDE.

Oui ? Il me jettera par la fenêtre, c'est sûr !

THÉRÉSA.

Il faut user d'adresse!... mais surtout ne m'abandonnez pas...

PLACIDE.

Je mourrais plutôt... Le voici... rentrez vite !

THÉRÉSA, *baissant son voile.*

Il n'est plus temps.

Ils s'éloignent l'un de l'autre et restent immobiles à leur place. Léoni entre vivement et s'arrête en les regardant d'un oeil défilant.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉONI.

LÉONI, *à part.*

Il me semble qu'ils étaient bien près l'un de l'autre !

THÉRÉSA, *à part.*

Le cœur me manque.

PLACIDE, *chantonnant et regardant en l'air.*

Grand Augustin l'honneur d'Afrique ! la la la...

LÉONI, *bas à Placide.*

Tu ne l'as pas regardée?... tu ne lui as pas parlé ?

PLACIDE, *bas.*

Moi ! ô dieux ! une femme ! (*A part.*) Je mens... je mens... je ne fais plus que ça!... je m'enfonce dans la perdition!...

LÉONI, *à part, le regardant.*

Il me trompe ! Il l'a reconnue... et il ne m'en dit rien... hum !

Il passe à la droite de Thérèse comme pour préparer ses pinceaux.

THÉRÉSA, *à part.*

Je n'ose plus bouger.

LÉONI, *bas à Thérèse.*

Je vais vous expliquer tout-à-l'heure, ma belle enfant...

PLACIDE, *à part.*

Le mécréant!... il la dévore des yeux ! (*Bas à Thérèse.*) Ne levez pas votre voile devant lui, je vous en prie.

LÉONI, *à part.*

Le petit coquin!... il la regarde ! (*Bas à Thérèse.*) Ne levez pas votre voile devant lui; je vous dirai pourquoi.

THÉRÉSA, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous deux ?

PLACIDE, *élevant la voix.*

Si nous commençons notre sainte Cécile ?

THÉRÉSA, *à part.*

Une sainte Cécile !



LÉONI, *faisant asseoir Thérèse.*

Oui, je vais finir les draperies... (*Bas à Thérèse.*) C'est un détour que j'ai employé pour faire votre portrait... une surprise que je ménage à mon ami Brambilla.

PLACIDE, *à part.*

Il lui parle bas... Je ne sais pourquoi... ça me donne des rages... (*Haut et se mettant entre eux.*) Voulez-vous que je pose... pour faire la harpe?

LÉONI, *le faisant pirouetter.*

Allons donc! tu dérangerais toute l'harmonie.

PLACIDE.

Alors... je vas vous broyer du noir...

LÉONI, *à part.*

Du noir! attends! attends!... (*Debout et prêt à travailler.*) Je vais t'envoyer en commission! (*Haut.*) Ah ça, mon jeune ami... j'ai une habitude... je ne peux pas travailler quand on me regarde...

PLACIDE, *regardant Thérèse.*

Je ne vous regarde pas...

LÉONI.

Tu me gênes, et tant que tu seras là, je ne pourrai pas marcher... aussi vite que je voudrais... ainsi, fais-moi le plaisir de t'en aller.

PLACIDE.

Où donc?

LÉONI.

Où tu voudras... va te promener...

THÉRÈSE, *à part, effrayée.*

Ah! mon Dieu!

PLACIDE.

Mais...

LÉONI.

Ou plutôt, va me chercher l'argent de ce tableau, qui sera fini dans un quart d'heure.

PLACIDE.

Comment! vous voulez...

LÉONI.

Puisque tu as le bon sur le banquier de la cour...

Léoni et Placide parlant ensemble et finissant par crier.

PLACIDE, *lentement d'abord, et s'échauffant graduellement.*

Je sais bien... mais j'aurais mieux aimé... parce qu'enfin... vous m'avez envoyé chercher le modèle... et il est naturel que je m'assure... d'autant que dans un marché... il faut que l'acheteur...

LÉONI, *de même.*

A la bonne heure!... mais chacun a ses caprices... et puis, pour mademoiselle elle-même... c'est fort embarrassant... ça lui déplait... elle vient de me le dire; ainsi dépêche-toi.

PLACIDE, *se fâchant.*

Ah! mais...

LÉONI, *de même.*

Ah! mais, corbleu!... je le veux... je l'exige... ou je te mets moi-même à la porte.

PLACIDE, *effrayé.*

Ça suffit... on s'en va...

THÉRÈSE.

Comment?

PLACIDE, *bas à Thérèse.*

Soyez tranquille!

LÉONI.

AIR : *Allez donc, monsieur le notaire* (Jacqueline).

Allons, pars bien vite et pour cause;

A ton retour, j'en suis certain,

Tu trouveras déjà la chose

Mon cher, en assez bon chemin.

PLACIDE, *à part.*

Ah! mon Dieu! l'abominable homme!

Je crois voir en lui le serpent

Qui nous fit mordre dans la pomme,

*Le menaçant de loin.*

Mais tu n'y mordras que d'un dent.

LÉONI, *parlant.*

Eh bien?

PLACIDE, *parlant.*

Je m'en vais... je m'en vais...

ENSEMBLE. (*Reprise.*)

LÉONI.

Allons, pars bien vite et pour cause, etc.

PLACIDE, *à part.*

Feignons de partir et pour cause,

Car le traître, j'en suis certain,

En secret ici se propose

Quelque tour digne du malin.

THÉRÈSE, *à part.*

Il s'éloigne, hélas! et je n'ose,

Songer sans crainte à mon destin.

*Regardant Léoni.*

Je ne sais ce qu'il se propose,

Mais je redoute son dessein.

*Pendant la ritournelle, Placide feint de sortir par la droite; il ouvre la porte en disant : Je m'en vais! la referme violemment en restant en scène, et se cache subitement derrière le faisceau de drapeaux qui est à droite.*

#### SCÈNE XIV.

LÉONI, THÉRÈSE, PLACIDE, *caché.*

LÉONI.

M'en voilà délivré... mais pour qu'il ne lui prenne pas fantaisie de revenir...

Il se lève et va à la porte de droite.

THÉRÈSE, *tremblante.*

Que faites-vous?

LÉONI.

Je ferme la porte.

Il prend la clef.



THÉRÉSA, à elle-même.

Ah ! grand Dieu ! seule... ici...

Elle fait un pas.

PLACIDE, qui a tourné et qui se trouve auprès d'elle, à voix basse.

Je suis là !

Il se cache de nouveau.

THÉRÉSA, poussant un cri involontaire.

Ah !

LÉONI, revenant à elle.

Qu'est-ce donc ?

THÉRÉSA, troublée.

Rien !... mais penser que je me trouve enfermée, seule avec vous...

LÉONI.

Et puis ce voile qui vous étouffe... Permettez...

PLACIDE, à part.

Si c'est comme ça qu'il lui demande permission.

LÉONI, lui enlevant son voile.

Plus jolie que jamais...

Il le pose de côté.

THÉRÉSA, émue.

Enfin, monsieur, je ne puis comprendre... je ne saurais rester ici...

LÉONI, tendrement.

Que craignez-vous ? Ne savez-vous pas combien je vous aime ?

PLACIDE, à part.

Il ose lui dire qu'il l'aime !... ah !

THÉRÉSA.

Monsieur...

LÉONI, vivement et lui prenant la main.

J'ai tout tenté pour me rapprocher de vous...

PLACIDE, à part.

Il ose lui prendre la main !... oh !

LÉONI, continuant.

Non ! Je ne laisserai pas sacrifier tant de charmes à un vieillard ridicule.

PLACIDE, à part.

Voilà pour le cousin.

LÉONI.

Et grâce au petit imbécile que le hasard m'a envoyé...

PLACIDE.

C'est de moi qu'il parle !... malhonnête !.

THÉRÉSA.

Tant d'audace !... mais je ne vous connais pas, monsieur...

LÉONI souriant.

Nous ferons connaissance.

THÉRÉSA.

Je ne vous aime pas...

LÉONI.

Cela viendra.

THÉRÉSA.

Jamais...

LÉONI.

Si fait... et dès que nous serons tête à tête dans ma petite villa de Sorrento...

THÉRÉSA.

Vous voulez...

LÉONI.

Vous y conduire à l'instant.

THÉRÉSA et PLACIDE, à part.

O ciel !

LÉONI.

A six heures, mes arrêts sont levés... Elles ne peuvent tarder à sonner ; et comme ce petit coquin de Placide pourrait revenir nous troubler, nous fuyons par cet escalier (montrant la gauche) qui donne sur le port... nous prenons une chaloupe... dix rameurs nous emportent... et une fois dans ma retraite, je défie l'univers de nous y découvrir !

PLACIDE, à part.

O Lucifer incarné ! suppôt de Satan ! Belzébuth !...

THÉRÉSA, vivement.

Je ne vous suivrai pas...

LÉONI.

On vous y contraindra... j'ai des amis dévoués qui sont prêts à me secourir...

THÉRÉSA.

Comment ?...

LÉONI, élevant la voix.

Tenez ! Eh ! Fabio ! êtes-vous là, mes enfans ?

~~~~~

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, FABIO, sous la fenêtre à droite.

FABIO, en dehors.

Nous attendons vos ordres !

THÉRÉSA.

O mon Dieu !

PLACIDE, à part.

Bloqués ! et moi qui allais appeler du secours par la fenêtre !

FABIO, en dehors.

Faut-il monter chez vous, patron ?

THÉRÉSA, bas et d'une voix suppliante.

Oh ! non ! je vous supplie !

LÉONI, élevant la voix.

C'est inutile... attendez...

THÉRÉSA, à part.

Mon Dieu !

PLACIDE, à part.

Que faire ?... je perds la tête.

LÉONI, à Thérèse.

Vous le voyez... vous êtes en mon pouvoir.



THÉRÉSA, à mi-voix.

Je meploindrai aux magistrats...

LÉONI, souriant.

Le chef de la police?... je l'ai dans ma manche, c'est mon ami intime; je n'ai qu'à dire un mot...

PLACIDE, à part.

Quelle idée!... si j'osais... (*Montrant la fenêtre.*) Ils croiront que c'est lui...

Il écrit avec un crayon sur un morceau de papier qu'il prend sur le tambour et qui a été laissé à la scène III par les élèves.

LÉONI, pendant ce temps, à Thérèse.

Mais à Dieu ne plaise que j'emploie de pareils moyens...

PLACIDE, écrivant et répétant ce qu'il écrit.

« Un voleur s'est introduit chez le signor Scipion Léoni, par l'escalier du port... »

LÉONI.

Je vous promets de les congédier, si vous consentez à me suivre?

PLACIDE, continuant.

» Il s'apprête à dévaliser la maison... envoyez vite vos archers. » (*Pliant le papier et mettant l'adresse.*) « Au chef de la police. »

LÉONI, qui a continué de parler bas à Thérèse.

Voyez... décidez-vous à l'instant...

THÉRÉSA.

Non... non...

LÉONI, élevant la voix.

Attention, mes amis.

THÉRÉSA, l'arrêtant.

Ah! je vous en conjure!

PLACIDE, jetant son billet par la fenêtre.

Là!... (*De loin et bas à Thérèse.*) Vous êtes sauvée... ayez l'air de consentir.

LÉONI.

Eh bien?...

PLACIDE, à part, et regardant à la dérobée par la fenêtre.

Ils l'ont ramassé!

THÉRÉSA, timidement.

Eh bien! puisque vous l'exigez... puisqu'il le faut absolument... je... je vous suivrai...

FABIO, en dehors.

Voilà tout, patron?...

LÉONI, avec joie et élevant la voix.

Oui... mes amis! allez... je n'ai plus besoin de vous!

FABIO, s'éloignant.

C'est bien!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté FABIO.

La nuit vient.

PLACIDE, les suivant de l'œil, par la fenêtre et à part.

Ils y courent! victoire!

LÉONI, à part, regardant Thérèse.

Elle est à moi!

THÉRÉSA, à part.

Nous voilà bien avancés... mais qu'est-ce qu'il me fait donc faire, lui?...

PLACIDE, à part.

Pourvu que les archers arrivent à temps!

On entend sonner six heures à une horloge voisine.

THÉRÉSA.

Ah! mon Dieu!

PLACIDE.

Six heures!

LÉONI, avec joie, à Thérèse.

Six heures!... je suis libre! et maintenant nous pouvons partir.

PLACIDE, à part.

Il va l'emmener!

THÉRÉSA, inquiète et regardant du côté de Placide.

Qu'allons-nous devenir?...

LÉONI.

Reprenez votre voile.

THÉRÉSA, du côté de Placide.

Eh bien! sauvez-moi donc, monsieur... cela vous regarde.

Léoni remet le voile sur la tête de Thérèse.

PLACIDE, à part, perdant la tête.

Grand Augustin, je ne me connais plus; je m'en vais faire quelque coup de tête.

LÉONI, se retournant pour prendre son manteau.

Et ce manteau pour vous garantir de la fraîcheur du soir.

Pendant ce mouvement, Placide s'est glissé près d'elle dans l'obscurité, et peut parler à Thérèse sans être vu de Léoni.

PLACIDE, bas, à Thérèse.

Gagnez du temps... amadoutez-le... amadoutez-le...

THÉRÉSA, bas.

Comment?

PLACIDE, bas.

Je n'en sais rien... mais... amadoutez-le.

LÉONI, revenant à elle.

Allons!

THÉRÉSA.

Mais à l'entrée de la nuit... je tremble qu'on ne me reconnaisse.

LÉONI.

Vous hésitez...



THÉRÉSA, avec embarras.

Non, vraiment... car depuis que je vous ai vu, j'avoue qu'il m'en coûte moins...

PLACIDE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? ..

LÉONI, transporté et lui prenant la main.

Quoi! chère Thérèse!...

PLACIDE, à part, effrayé.

Qu'est-ce qu'il fait? (Bas, à Thérèse.) Ne l'admouez pas!

THÉRÉSA, bas.

Mais c'est vous qui me dites... Tâchez donc de savoir ce que vous voulez.

LÉONI.

Ah! cette assurance met le comble à mon bonheur... et je jure...

THÉRÉSA, à Léoni.

Vous me tromperez?...

LÉONI, voulant l'embrasser.

Moi! tromper une femme!... si donc! je vous épouserai... je vous le promets... c'est comme si c'était déjà fait... ainsi...

PLACIDE, effrayé et bas.

Partez... partez... je l'aime mieux!... j'ai un moyen.

THÉRÉSA, à Léoni.

Fuyons!

LÉONI, à part.

Bravo! (*Haut et ouvrant la porte à gauche dont il prend la clef.*) Je vais m'assurer... que personne...

Il regarde à gauche.

THÉRÉSA, à Placide.

Eh bien?...

PLACIDE, bas, à Thérèse et prenant sa place.

Je réponds de tout.

THÉRÉSA.

Mais...

PLACIDE.

Chut!

LÉONI, revenant.

Venez... pas le moindre danger...

La nuit est venue complète. Placide donne sa main à Léoni, à la place de Thérèse, comme pour le suivre.

ENSEMBLE.

AIR : Ici, la nuit (Chevalier du Guet)

LÉONI.

Voici la nuit,  
Partons sans bruit!  
Ne tremblez pas,  
Suivez mes pas.

PLACIDE.

Voici la nuit,  
Marchons sans bruit!

Saint Nicolas,  
Guide mes pas!

THÉRÉSA, de côté.

Voici la nuit,  
Marchez sans bruit!  
Je tremble, hélas!  
A chaque pas.

Arrivés à la porte de gauche qui est ouverte, Léoni passe le premier comme pour conduire Thérèse, Placide se dégage aussitôt, pousse Léoni, et ferme brusquement la porte sur lui.

## SCÈNE XVII.

LES MEMES, LÉONI, en dehors; puis LES ARCHERS.

THÉRÉSA.

Oh!

LÉONI, en dehors.

Eh bien! que signifie?... Thérèse! ouvrez à l'instant.

PLACIDE, se tenant coi avec Thérèse.

Ne dites rien!

LÉONI.

J'ai la clef... et je puis...

PLACIDE, mettant les verroux en dedans.

Ouiche!... je t'en moque!

LÉONI, cherchant à ouvrir.

Je rentrerai malgré vous... et rien ne pourra vous soustraire...

LE CHEF DES ARCHERS, en dehors, à gauche.

Un homme qui cherche à crocheter la porte! (A Léoni.) Halte là!... mon gentilhomme!

THÉRÉSA.

Qu'est-ce donc?

PLACIDE, faisant signe à Thérèse de ne rien dire.

Les archers! que j'ai fait avertir...

LÉONI, répondant à l'archer.

Que me voulez-vous?

L'ARCHER.

Vous conduire en prison!

LÉONI.

Vous vous trompez, je suis...

L'ARCHER.

Un voleur effronté.

LÉONI.

Un voleur! je...

L'ARCHER.

C'est vous que nous guetions.

LÉONI.

Je vous jure...

L'ARCHER.

Que vous serez pendu, ça ne sera pas long; suivez-nous.

LÉONI, criant.

Je n'irai pas!



L'ARCHÉR.

Qu'on lui mette les menottes, et qu'on l'entraîne.

LÉONI, *se débattant.*

Permettez... Thérèse... Corbleu!

VOIX CONFUSES, *s'éloignant.*

Marchons! marchons!

Le bruit cesse tout-à-fait.

## SCÈNE XVIII.

PLACIDE, THÉRÈSE.

PLACIDE, *à mi-voix, et frappant de joie sur ses genoux.*

C'est bien fait! c'est bien fait! c'est bien fait!

THÉRÈSE.

Je n'y conçois rien! qui donc a pu prévenir ces archers?

PLACIDE, *fou de joie.*

C'est moi! c'est moi qui l'ai fait arrêter... cet infâme Philistin que je voudrais voir griller, rôtir comme un saint Laurent!.. (*Sereprenant.*) Ah! qu'est-ce que je dis?... La charité... je lui pardonne, mais je l'exècre!

THÉRÈSE, *troublée.*

Qu'allons-nous devenir à présent?

PLACIDE.

Je vais vous reconduire à votre chère tante... (*Il court à la porte de droite.*) Ah! diable! fermée! Mais de ce côté... (*Il va à gauche, ôte les verroux et veut ouvrir.*) Fermée aussi à double tour, et il a pris la clef!

THÉRÈSE.

Impossible de sortir!

PLACIDE.

Nous voilà prisonniers!

THÉRÈSE.

Pourtoutela nuit! (*S'asseyant à gauche et pleurant.*) Je suis perdue!... Quand on apprendra dans la ville que je suis restée seule, la nuit, avec un jeune homme.

PLACIDE.

Un jeune homme!... Du tout! un Bernardin, ce n'est pas un homme.

THÉRÈSE, *sanglotant.*

Ah! cela y ressemble bien! c'est fini, je n'oserai plus me montrer nulle part!

PLACIDE, *ému.*

Ne pleurez donc pas, je vous en prie, parce que cela me gagne... je vais sangloter!

THÉRÈSE, *pleurant plus fort.*

Ah! je suis bien malheureuse!

PLACIDE.

Voyons, ma chère sœur, ma bonne petite Thérèse!... (*A part.*) Si je pouvais me rappeler comment ce scélérat cherchait à la consoler!... il me

semble qu'il ne s'y prenait pas trop mal. (*Lui prenant la main et l'imitant.*) Moi, vous tromper, mon enfant, tromper une femme! fi donc! je ne vous abandonnerai jamais.

THÉRÈSE, *se levant et se jetant dans ses bras.*

Vous me le promettez?

PLACIDE, *à lui-même, ne pouvant se dégager.*

O grand Augustin, l'honneur d'Afrique...

THÉRÈSE.

Je n'ai d'espoir qu'en vous!

PLACIDE, *la regardant à la dérobée, dans ses bras.*

Si le sous-prieur me voyait!... Dieu! que c'est gentil une femme... si ce n'était pas la chose la plus abominable!... Et cette petite main... (*La lui baisant.*) Hum! que c'est bon!... (*Continuant à plusieurs reprises.*) Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous?... Je me damne, c'est sûr! Tant pis! (*Tombant à ses genoux.*) Oui, je me dévoue... Avez-vous du goût pour le couvent?

THÉRÈSE.

Oh! non!

PLACIDE, *tendrement.*

Vous aimez mieux vous marier?

THÉRÈSE, *baissant la voix.*

Oh! oui... (*Le regardant en dessous.*) Mais à un mari jeune, aimable... Je serais une si bonne petite femme de ménage, je l'aimerais tant!

PLACIDE, *toujours à ses pieds.*

Je vous chercherai ça dans mes connaissances. En attendant, je vous défendrai; et quant à ce séducteur, qu'il ne se présente jamais devant moi, ou...

THÉRÈSE, *montrant la droite.*

Écoutez...

PLACIDE.

Quoi donc?

THÉRÈSE.

On monte l'escalier!

Musique en sourdine (*Pré aux Clercs*).PLACIDE, *se levant.*

C'est lui sans doute.

THÉRÈSE.

Qui revient.

PLACIDE, *furieux.*

Pour vous enlever?... Je ne le souffrirai pas!

On frappe à la porte à droite, et on entend Brambilla crier.

BRAMBILLA, *en dehors.*

Indigne suborneur!

THÉRÈSE.

Il va enfoncer la porte!

PLACIDE.

Par Saint-Georges! (*Sautant sur une épée suspendue à la muraille.*) Je le tue; c'est mal, mais l'intention fait tout.



BRAMBILLA, ébranlant la porte.

Par la mort !

THÉRÈSA.

Monsieur Placide !

PLACIDE, brandissant son épée.

Je ne sais pas m'en servir, mais c'est égal...  
je suis un tigre, un lion !

La porte cède et s'ouvre.

### SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BRAMBILLA, l'épée à la main.

BRAMBILLA.

Ah ! traître !

PLACIDE, lui poussant des bottes furieuses.

Misérable !

BRAMBILLA, parant et reculant.

Il est armé !... Un moment, expliquons-nous !

PLACIDE, continuant.

Mécréant !

BRAMBILLA, de même.

A moi la réserve !... Prenez garde ; dans l'obscurité, nous pourrions nous blesser.

PLACIDE, continuant.

C'est l'épée de Gédéon !

BRAMBILLA, tombant dans un fauteuil et laissant échapper son épée.

Assez, assez ! je me rends... (Tout essoufflé.)  
Le fait est que je suis rendu !

En ce moment, la porte de gauche s'ouvre, Fabio paraît avec les élèves qui portent des flambeaux. Léoni a paru un peu avant la fin du combat à la fenêtre de gauche, qu'il est au moment d'escalader.

### SCÈNE XX.

LES MÊMES, LÉONI, FABIO, LES ÉLÈVES.

TOUS.

Que vois-je ?

THÉRÈSA.

Mon tuteur !

PLACIDE, s'arrêtant.

Le cousin !

LÉONI, appuyé sur la fenêtre.

Quand je te disais que tu étais dessous, Brambilla ! Décidément, voilà la pose que je choisis pour ton portrait ; c'est très-beau !

BRAMBILLA.

Va-t'en au diable !... Je ne voulais pas me défendre contre un enfant, et le coquin tapait comme un sourd !

PLACIDE, reprenant son air timide.

Que je suis donc fâché... (Montrant Léoni.) Je croyais frapper sur monsieur.

LÉONI, à la fenêtre.

Merci !

FABIO, à Léoni.

Comment, patron, vous rentrez chez vous par la fenêtre ?

LÉONI, montrant Placide et entrant en scène.

Parbleu ! le petit drôle avait mis les verroux !

FABIO.

A cause du voleur ! Mais j'avais averti la police.

LÉONI.

Maladroit ! c'est toi qui m'as fait arrêter !

FABIO.

Quoi ! ce billet !

PLACIDE, d'un air de componction.

C'était moi, mon frère.

LÉONI.

Et ce coup de poing ?

PLACIDE.

C'était moi, mon cher frère.

BRAMBILLA.

Et l'enlèvement de ma future ?

LÉONI, montrant Placide.

C'était encore lui ! Mauvais sujet ! petit serpent ! vous avez osé !...

BRAMBILLA, à Léoni et l'imitant.

Vous avez osé !... Pour ton compte, pendar, je sais de tes nouvelles... Ton cheval a été reconnu sur la route de Caserta, il y allait tous les jours... j'ai deviné que c'était toi... Tête et sang ! j'ai voulu retourner, mais cet enragé de Michel-Ange s'est mis à cabrioler ; les badauds me regardaient en criant : Il tombera pile ! il tombera face. (Se frottant les reins.) Effectivement, je suis tombé face.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

BRAMBILLA.

Mais du moment que Thérèse a mis le pied ici, tout est rompu ! l'épousera qui voudra.

PLACIDE, montrant Léoni.

Ce sera monsieur, il l'a promis.

LÉONI, souriant.

Je le voudrais, mais je ne puis, j'ai fait vœu de célibat... et puis, ce tête-à-tête, libertin !

THÉRÈSA, désolée.

Qu'est-ce que je vous disais ?

PLACIDE, ému.

L'habit que je porte vous répond...

LÉONI.

Ta, ta, ta, l'habit ne fait pas le moine.

THÉRÈSA.

Là, je suis perdue ! je ne me marierai jamais ! et c'est vous qui êtes cause...

PLACIDE, avec résolution et courant à elle.  
Si ! vous vous marierez... je vous épouse !



TOUS.

Lui !

PLACIDE.

Pourquoi pas ?

THÉRÉSA, avec joie.

Ah ! je serais trop heureuse !

LÉONI.

Tu l'épouses ?

BRAMBILLA.

Avec ta robe ?

PLACIDE, s'en dépouillant et la jetant de côté.

Non, je jette le froc aux orties ! (Penant la main de Thérèse.) Après tout, j'aime mieux faire un bon mari qu'un mauvais moine.

LÉONI, gaiement.

Il a raison.

BRAMBILLA, à part.

Et sa succession ? me voilà ruiné ! (Haut.) Un moment, un moment, cher ami de mon cœur ; vous n'en êtes pas où vous croyez ! Je me suis plaint au vice-roi de ma mésaventure, et il m'a remis un ordre pour le séducteur de ma pupille.

Il tire un paquet cacheté de sa poche.

TOUS.

Comment ?

BRAMBILLA.

Vous ferez vos noces au château de l'Oeuf, où je vais sans doute avoir la douleur de vous conduire... (À Léoni.) Oh ! son altesse a un tact, un jugement !

PLACIDE, ouvrant le paquet.

Oh ! là ! là ! (Lisant.) « Brambilla est un fou ! »

BRAMBILLA.

Hein ?

PLACIDE, continuant.

« Il ne peut plaire à une jeune fille. »

LÉONI, riant, à Brambilla.

Oh ! son altesse a un tact, un jugement !

PLACIDE, continuant.

« Mais je me souviens des services du père de » Thérèse, et j'accorde une compagnie de cavalerie à celui qu'elle choisira. »

BRAMBILLA.

Qu'entends-je ?

LÉONI, se moquant de lui.

Ah ! ah ! bien joué.

PLACIDE, gaiement.

Moi, capitaine de cavalerie ! Pourquoi pas ?... (À Thérèse.) Cela dépend de vous maintenant, mademoiselle Thérèse.

THÉRÉSA, indiquant son tuteur.

Vous venez de montrer tant de dispositions pour l'état militaire... je ne voudrais pas vous faire manquer votre carrière.

Elle lui tend la main.

BRAMBILLA.

Tête et sang ! me souffler ma compagnie, ma femme... Qu'est-ce que je m'en vais faire, moi ?

PLACIDE.

Prenez ma robe, cousin, et faites-vous Bernardin.

LÉONI,

Ou capucin, ça t'ira mieux !

BRAMBILLA.

Du tout ! je reste dans le gobelet !

LÉONI, prenant la main de Placide.

Sans rancune, mon petit Placide, et pour te le prouver, j'achèverai notre sainte Cécile, que je donne gratis, en ton nom, à ces bons pères... (Regardant Thérèse.) Je veux que nous soyons amis... j'irai vous voir... souvent... dans votre ménage.

PLACIDE, souriant.

Non, non, mon cher frère... nous resterons chacun chez nous... je ne suis pas encore si novice que ça !

CHOEUR.

AIR : Pour moi plus de mystères (Trois Dimanches).

TOUS.

Que mon sort s'accomplisse !

Dès demain, en ces lieux,

Nous verrons le Novice

Vous verrez

Prononcer d'autres vœux !

FIN.









SCÈNE XV.

# MANCHE A MANCHE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,  
PAR M. ROSIER,

MISE EN SCÈNE DE M. AUGUSTIN VIZENTINI.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 25 MAI 1844.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONMEDI, sergent aux marins de la garde (emploi de Bardou). . . . .	M. BARDOU.	LA COMTESSE ARETHUSE DE MON-	
CERAN, ancien capitaine dans le même corps (emploi de Ferville). .	M. AMANT.	THABOR, femme de Ceran (duègne)	Mme GUILLEMIN.
		MARIE (ingénuité). . . . .	Mlle MARY.
		UN DOMESTIQUE. . . . .	M. CAMIADE.

La scène se passe à Paris, en 1816.

Un petit salon ouvert sur un jardin. Porte au fond, porte à gauche, porte à droite. A droite, une cheminée, glace et pendule. Une table\*.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, seule, lit une lettre avec précaution ; croyant entendre quelqu'un, elle est sur le point de cacher la lettre dans son sein, puis elle se rassure et dit :

Non, ce n'est personne; mon mari n'est pas encore levé. (Elle remet la lettre sous ses yeux.) Depuis que j'ai reçu cette bienheureuse lettre de la marquise, je ne me lasse pas de la relire, et cependant toute émotion forte m'agite les nerfs... Oh! c'est qu'il y a là pour moi l'espérance, la certitude d'un bonheur inattendu... (Elle lit.) « Malte, ce 10 août 1816. Chère comtesse, mes démarches ont eu enfin le plus heureux résul-

» tat... » (Elle baisse la voix, regarde autour d'elle, est très-émue, et on n'entend pas les quelques mots qui suivent. Elle reprend et lit tout haut.) « Et voici le conseil que je te donne. » (Elle lit bas, puis elle parle haut et dit :) Oui, elle a raison, c'est le meilleur parti! (Elle lit.) « Puis- » que tu ne veux pas révéler à ton mari... » (Elle parle.) Oh! non, jamais! (Elle lit.) « Profite de » la goutte qui le rend casanier, et pars seule » pour Saint-Petersbourg. » (Elle parle.) Oui... chère marquise! je lui devrai la plus grande joie de ma vie. (Elle lit.) « Tu prendras le prétexte » de... » (Elle entend du bruit; elle cache la lettre dans son sein et se lève. A part.) Quelqu'un! allons achever cette lecture dans ma chambre.

\* La position des personnages est relative au spectateur et commence par la gauche. Les changemens dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages.



## SCÈNE II.

LA COMTESSE, CERAN, MARIE.

Marie entre par la droite et se met à travailler à une broderie. CERAN entre par le fond.

CERAN.

Ah! ah! déjà levée?... bonjour!

LA COMTESSE.

Bonjour, mon ami! (*A Marie.*) Marie, vous sortez aujourd'hui, après avoir achevé cette tapisserie; j'ai à vous parler à votre retour. (*A Ceran.*) A vous, mon ami, dans quelques instans.

CERAN.

Comme vous voudrez. (*A part.*) Elle va m'en-nuyer encore.

Il l'accompagne jusqu'à la porte de gauche.

MARIE, *à part*, regardant la pendule.

Bientôt dix heures! quel bonheur! je vais le revoir et lui rendre...

Elle se remet à broder.

CERAN, *à part*, regardant Marie.

Ma femme n'a plus confiance en elle, et moi, je suis sûr que cette pauvre fille est victime d'une calomnie... elle a un air de franchise, d'honnêteté... (*Haut.*) Bonjour, mon enfant!

MARIE.

Je vous salue, monsieur le capitaine.

CERAN.

Eh! mon Dieu! comme te voilà émue!

MARIE.

C'est tout naturel, monsieur le capitaine. Madame a bien voulu, tous les vendredis, m'accorder deux heures, de dix heures à midi, pour aller voir mes parens, et lorsque ce jour est arrivé, et que l'heure approche, je suis si heureuse que j'ai l'air troublée, impatientée.

CERAN.

Oui, sans doute; tes père et mère honoreras... Mais est-il vrai que tu ne vas voir que tes parens?

MARIE, *troublée de plus en plus.*

Oui, monsieur le capitaine.

CERAN.

Allons! voilà que ton émotion redouble! tu en es même toute rouge... tu me fais l'effet d'être la meilleure fille du département de la Seine.

MARIE.

Eh bien! monsieur le capitaine, je ne veux pas mentir: jusqu'à ce jour, je vous le jure, je ne suis sortie le vendredi que pour aller voir mon père et ma mère; mais aujourd'hui...

CERAN.

Aujourd'hui, à ce qu'il paraît, tu as une visite d plus à faire. quelque cousin peut-être?

MARIE, *vivement.*

Oh! ce n'est pas au moins ce que vous pourriez croire... je vous dirai tout.

CERAN, *à part.*

Tout? alors il y a quelque chose... (*Haut.*) Voyons! je t'écoute.

MARIE.

Il y a trois mois, avant d'entrer chez vous, j'avais quitté Paris; j'étais allée à Londres, où l'on m'avait promis une place de lingère dans une bonne maison. C'était bien convenu; mes parens avaient épuisé leurs dernières ressources pour mon voyage. Le croiriez-vous, monsieur? quand j'arrivai, la place était prise, et je fus renvoyée durement.

CERAN

Rien ne m'étonne de la part des Anglais!

MARIE.

Vous concevez mon désespoir! Seule, sans appui, sans argent, en pays étranger... J'étais dans la rue avec mon petit bagage sur une borne, et je pleurais, je me désolais, lorsqu'un homme...

CERAN, *à part.*

J'attendais quelque chose comme ça! (*Haut.*) Un jeune homme?

MARIE.

Pas tout-à-fait jeune...

CERAN.

Trente ans?

MARIE.

Plus que ça.

CERAN.

Quarante?

MARIE.

Moins que ça.

CERAN, *à part.*

Diable! les plus dangereux!

MARIE.

Il m'aborda avec bonté, me demanda la cause de mon chagrin, je la lui dis... Un vaisseau allait partir pour le Havre, il eut la générosité de payer mon passage à l'avance.

CERAN.

Sans rien exiger pour cela?... sans demander à t'embrasser?

MARIE.

Oui, monsieur le capitaine.

CERAN.

C'est très-bien! surtout pour un Anglais!

MARIE.

C'est un Français!

CERAN.

C'est encore mieux pour un Français. Et tu ne l'as pas revu depuis?

MARIE.

Non, monsieur le capitaine, mais je dois le voir aujourd'hui.



CERAN.

Ah!

MARIE.

Oui, il me dit en m'embarquant : « Je passerai à Paris le 20 septembre. » Aujourd'hui. « Si vous désirez me voir, trouvez-vous à onze heures précises du matin aux messageries de la rue du Bouloy, vous me direz votre position ; si vous êtes heureuse, je vous donnerai une poignée de main et je me remettrai en route ; si vous ne l'êtes pas, j'y pourvoirai, et je vous dirai adieu. » Ce sont ses propres paroles.

CERAN.

C'est bien, mon enfant, c'est bien ; je te crois.

MARIE.

Maintenant, monsieur, pensez-vous que je puisse, sans être ingrate, négliger le soin d'aller voir mon bienfaiteur, et de lui rendre ce qu'il m'a prêté ?

Elle montre une bourse.

CERAN.

Non, ma fille, tu as raison ; c'est un devoir.

MARIE.

AIR de *Renard de Montauban*.

Cet argent noblement prêté,  
Ici j'ai de quoi le lui rendre ;  
Mais son accueil touchant et sa bonté,  
Pour les lui bien payer je ne sais qu'entreprendre.  
Soir et matin son souvenir est là ;  
*Elle montre son cœur.*  
J'adresse au ciel une ardente prière.  
Pour son bonheur ce que je ne puis faire,  
J'ai l'espoir que Dieu le fera.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Marie, vous n'êtes point partie pour aller voir vos parents?... vous rentrerez trop tard ; qu'est-ce que cela signifie ?

MARIE, désignant la pendule.

Oui, madame, je vais partir ; il est dix heures moins cinq minutes.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous dites?... La pendule est arrêtée ; il est onze heures.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! (*A part.*) Si je ne le trouvais plus ! s'il était reparti ! (*Haut.*) Je sors, je sors, madame.

### SCÈNE IV.

CERAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Décidément cette fille se néglige, se dérange,

\* Ceran, la Comtesse, Marie.

je n'en suis point satisfaite ; elle ne peut rester plus long-temps dans ma maison.

CERAN.

Ah ! bah ! pourquoi cela ? elle est laborieuse, fidèle.

LA COMTESSE.

C'est possible, mais elle ne retient pas assez sa langue... et puis ses mœurs... On prétend qu'elle a dit que je suis la femme de Paris la plus difficile à habiller, donnant par là à entendre que je suis contrefaite... contrefaite, moi !

CERAN.

Vous l'êtes très-peu.

LA COMTESSE.

Eh !

CERAN.

Non, je veux dire pas du tout, je sais ce qu'il en est.

LA COMTESSE.

De plus, on assure qu'elle a un amant.

CERAN.

C'est une calomnie ; cette jeune fille est simple, modeste, casanière ; elle vous est très-utile ; et puis, elle me lit le journal, et si bien, que la politique m'amuse... il faut joliment lire pour ça !

LA COMTESSE, se montant.

Eh ! mon Dieu, monsieur, puisque vous la trouvez si parfaite, prenez-la à votre service.

CERAN.

Il ne s'agit pas de cela, madame ; je n'ai pas besoin d'une femme de chambre, moi !

LA COMTESSE.

D'ailleurs, une jeune fille rester ici seule avec vous, quand je vais m'absenter pendant deux mois... (*avec un peu d'embarras*) car vous savez que je pars bientôt pour Marseille ; je vais chez une amie intime, qui doit me recommander une demoiselle de compagnie.

CERAN.

Eh bien ! rassurez-vous ; Marie peut rester sans inconvénient.

LA COMTESSE.

Comment !

CERAN.

Je vous accompagnerai à Marseille.

LA COMTESSE, à part.

Ciel ! (*Haut.*) Avec votre goutte ?

CERAN.

Je m'en ressens à peine ; d'ailleurs ce voyage me fera du bien.

LA COMTESSE, à part.

Oh ! c'est impossible !

CERAN.

Ainsi, chère amie !...

LA COMTESSE, vivement.

Je ne partirai pas ; j'ai réfléchi.



CERAN.

Touchant accord! vous ne partez pas, parce que je veux vous accompagner; et vous renvoyez Marie, parce que je désire qu'elle reste. Ceci est bien conjugal!

LA COMTESSE, *colère.*

Eh bien! oui, je veux qu'elle sorte, puisqu'il faut s'expliquer.

CERAN, *colère.*

Eh bien! je la prends pour ma lectrice, puisqu'il faut s'expliquer aussi.

LA COMTESSE.

Elle sortira!

CERAN.

Elle ne sortira pas!

ENSEMBLE.

AIR :

Ah! j'étouffe de colère,  
Je sors après ce débat,  
Sortez  
Car je ne répondrais guère  
De ne pas faire un éclat!

CERAN.

Allons! reçois mon excuse,  
Ta main!

LA COMTESSE, *reculant.*

Moi! vous la donner!

CERAN.

Faisons la paix!

LA COMTESSE.

Je refuse.

CERAN, *s'asseyant à gauche.*

Alors va te promener!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Ceran se bouche les oreilles, et la Comtesse sort furieuse par la gauche.*

CERAN, *les oreilles fermées.*

Oui, oui, criez, vociférez... donnez-vous une maladie de larynx... Je n'entends rien... allez toujours!

## SCÈNE V.

CERAN\* (*toujours les oreilles bouchées, croyant sa femmellâ, et signifiant par sa pantomime: Allez toujours!*), MONMEDI, UN DOMESTIQUE.

MONMEDI, *au Domestique.*

J'entrerais.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'entrerez pas!

MONMEDI, *le faisant pirouetter.*

J'entrerais.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'en...

\* Ceran, Monmedi, le Domestique.

MONMEDI.

N'achève pas, j'y suis! Drôle! qui refuse de m'annoncer.

LE DOMESTIQUE.

C'est vous qui ne voulez pas me dire votre nom!

MONMEDI.

J'ai mes raisons, je veux causer une agréable surprise à ton maître... ainsi... annonce un Monsieur, quelqu'un, une personne, un homme, un individu, un quidam, monsieur Chose, monsieur Machin... ce que tu voudras.

Monmedi passe doucement à la droite de Ceran.

CERAN, *se débouchant les oreilles.*

Eh bien! madame, avez-vous terminé votre sortie?... Elle n'est plus là? \* Qu'est-ce que tu veux?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le capitaine, voilà monsieur Machin qui désire vous parler.

Il sort par le fond.

## SCÈNE VI.

MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Comment! monsieur Machin!... Qu'est-ce que ça?... (*Il examine Monmedi.*) Eh mais! je ne me trompe pas! Monmedi!

MONMEDI.

Parlez-moi de ça!... deviné du premier coup. L'œil est bon quand le cœur se souvient!

Ils s'embrassent.

CERAN.

Comment! te voilà, cher cousin!

MONMEDI.

Mieux que ça!... cher camarade, cher ami.

CERAN.

Oui, oui, tu as raison!

MONMEDI.

Tiens, vois-tu? je ne donnerais pas cette embrassade pour le plus beau navire... mille bombes! mille bombes! cré mille...

CERAN.

Tais-toi! mais tais-toi donc!

MONMEDI.

Est-ce qu'il y a des malades?

CERAN.

Non, du tout; mais tu jures... et ma femme...

MONMEDI.

Tu es marié?

CERAN.

Depuis un an.

\* Monmedi, Ceran, le Domestique.



MONMEDI.

Tu as donc abordé quelque jeune et jolie corvette?

CERAN.

Epouser une jeune femme, à mon âge?

MONMEDI.

Laisse donc! tu n'as que quarante-deux ans, sept ans de plus que moi. Tu es conservé comme une prune à l'eau-de-vie.

CERAN.

Ma femme a quarante-et-un ans-

MONMEDI, à part.

Vieille felouque! (*Haut.*) Et vous voguez de conserve dans les eaux du bonheur?

CERAN.

Hélas! non.

MONMEDI.

J'entends... elle ne marche pas, et tu es obligé de la remorquer.

CERAN.

Nous nous remorquons alternativement. Ah! que ne suis-je resté garçon! que n'ai-je suivi ton exemple!

MONMEDI.

Mon exemple! mon exemple! sous ce rapport je ne dis pas... je suis libre comme l'air... pas de femme, pas d'enfants... Quand je danse, toute ma famille danse... mais sous d'autres rapports tu as eu raison de ne pas faire comme moi.

AIR : *Vaudeville des Amans sans amour.*

Cousins tous deux, fils d' paysans d' l'Alsace,  
Tu t'étais mis à l'étud', moi vaurien',  
Lorsque l'on fit une levée en masse,  
Tandis qu' t'étais un mathématicien,  
Ce que j' savais, c'est que j' ne savais rien;  
Tu fus chargé d'un' mission secrète  
Avec le grad' d'enseigne, rien que ça!  
Moi j' fus chargé de m' faire casser la tête;  
Nous avions tous c' beau droit dans ce temps-là!

Toi, tu persévéras dans tes études, moi dans mes folies; si bien qu'après nous être perdus de vue pendant dix ans, nous nous retrouvâmes à Boulogne, toi capitaine, moi sergent de canonniers dans les marins de la garde... et voilà l'histoire...

CERAN.

Oui, et je n'ai pas oublié que tu me sauvas la vie; j'en fus quitte pour une blessure à la jambe qui me força de rentrer dans mes foyers; sans cela j'aurais été plus loin. Ah ça! et toi, mon brave, est-ce que tu as quitté le service?

MONMEDI.

L'empereur a donné sa démission il y a un an. J'ai fini mon temps, je renonce à la gloire. Je me propose avec quelques économies de faire un petit commerce sur mer; mais j'ai dit: Je ne veux pas me rembarquer sans avoir embrassé le capitaine.

CERAN, *triste.*

Je te remercie, mon ami.

MONMEDI.

Comme tu me dis ça! tu as l'air de me donner congé.

CERAN, *vivement.*

Moi! du tout, non! je te porte envie; tu vas revoir la mer, affronter de nouveau les orages, les tempêtes.

MONMEDI.

Eh bien! mais des orages, des tempêtes, tu n'en dois pas manquer ici, d'après ce que tu m'as dit de ta femme...

CERAN.

Oui, c'est vrai! et tiens! un moment avant ton arrivée, j'avais avec elle la scène la plus désagréable! Elle prend toujours le contre-pied de ce que je veux.

MONMEDI.

Avec les femmes, vois-tu, il faut s'attendre à tout... il n'y a que les Turcs qui sachent la manière de s'en servir... j'ai voyagé dans ce pays et j'ai admiré la méthode... mais dans l'Occident, en France surtout, la femme est bien la créature la plus légère, la plus oublieuse... Si tu savais ce qui m'arrive!... quelle ingratitude! Mais non, je n'y veux plus penser, ça me fait trop de mal!... conte-moi plutôt tes chagrins conjugaux.

CERAN.

Imagine-toi que ma femme a chez elle une jeune fille douce, bonne, active, intelligente, et qu'elle veut la renvoyer sous prétexte qu'elle aurait dit que ma femme est contrefaite, et que de plus cette jeune fille aurait un amant. Moi je veux qu'elle reste.

MONMEDI.

Eh bien! alors elle restera.

CERAN.

Tu crois ça, toi?

MONMEDI.

Comment! je crois? ça dépend de toi!

CERAN.

Est-ce que c'est possible?... (*Fièremment.*) Sans doute, si je le veux, cela sera ainsi. (*Timidement.*) Mais je ne peux pas le vouloir... Quelle figure fera cette pauvre fille devant ma femme, si elle reste ici malgré elle?

MONMEDI.

Ah ça! capitaine, toi qui autrefois étais un chien de mer, tuournes donc à la morue?

CERAN.

Comment! à la morue!... Si tu crois qu'on manœuvre une femme comme un navire!... Je voudrais te voir avec la mienne, une vieille fille de haute naissance, Aréthuse de Monthabor.

MONMEDI.

Monthabor! c'est en Egypte, le pays des momies!... Mais alors pourquoi l'épousais-tu?



CERAN.

C'est le sort des capitaines en retraite d'épouser de vieilles filles... Nous nous rencontrâmes dans le monde, il y a un an pour la première fois ; elle me trouva brave homme ; moi, je la trouvai... elle est riche.

MONMEDI.

Riche!... c'est une qualité palpable!

CERAN.

Elle doit me faire une donation.

MONMEDI.

Une donation! mes compliments à madame et à toi aussi.

CERAN.

Oh! ce n'est pas pour moi que j'y tiens... non... mais j'ai toujours regretté de n'avoir pas de fortune, car enfin si jamais...

MONMEDI, avec précaution et à demi-voix.

Ah! oui, je sais.

CERAN.

Et tu comprends? Si cette fille reste ici, plus de repos, plus d'harmonie... c'est presque un cas de séparation entre ma femme et moi.

MONMEDI.

Ainsi donc il faudra que cette fille sorte?

CERAN.

N'est-ce pas? ça me coûte, mais il le faut, et je veux, puisque te voilà, te demander un service à ce sujet.

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est?

CERAN.

Je n'aurais pas le courage de la renvoyer... veux-tu t'en charger?

MONMEDI.

Tu es une poule mouillée; mais puisque c'est comme ça, et que ta femme porte les bretelles...

CERAN.

Mais, non, non, elle ne porte pas mes bretelles.

MONMEDI.

C'est bien! j'adoucirai la chose pour cette pauvre fille.

CERAN, qui est remonté.

Je l'aperçois à l'extrémité du jardin. Mets-y bien du ménage.

MONMEDI.

File ton nœud, je connais le sexe.

AIR du Balai de Cendrillon.

Sur toi ta femme a jeté le grappin,  
Toi qui jadis cités pour ton courage,  
Dans un combat par tout ton équipage  
Avais été surnommé le requin!

CERAN.

C'est qu'il s'est fait un très-grand changement!

Jadis sur le brick le Tonnerre,  
Je commandais; mais, hélas! maintenant  
J'obéis dans une galère.

ENSEMBLE.

Sur toi ta femme a jeté le grappin,  
Sur moi ma femme a jeté le grappin,  
Toi qui jadis cités pour ton courage,  
Moi qui jadis cités pour mon courage,  
Dans un combat par tout ton équipage  
Avais été surnommé le requin.

Ceran sort par la droite.

## SCÈNE VII.

MONMEDI, seul.

Après ça, il se peut bien que cette jeune fille soit quelque luron qui se plaît dans les amours comme le poisson dans l'eau. Ce qui m'est arrivé aujourd'hui me dispose peu à penser du bien des femmes... (Il regarde au fond à gauche.) Ah! mon Dieu! ou je vois trouble, ou c'est elle! (Il se range à droite.) En voilà une de rencontre inopinée, comme disent les savans!

## SCÈNE VIII.

MARIE, MONMEDI.

MARIE, entrant sans voir Monmedi.

Trop tard! je suis arrivée trop tard! Il n'était plus là! Oh! que va-t-il penser de moi, mon Dieu!

MONMEDI, à part, charmé.

Que dit-elle?

MARIE.

Moi qui aurais eu tant de bonheur à lui serrer la main, à le remercier, à lui rendre... je ne le reverrai peut-être plus.

MONMEDI.

Par le flanc droit, droite!

MARIE, se retournant.

Ciel! c'est lui!

MONMEDI, courant à elle.

Pauvre enfant!... vous n'avez donc pas oublié notre rencontre à Londres, qu'ils appellent London?

MARIE.

L'oublier! moi!

Lui serrant la main et y mettant une bourse.

MONMEDI.

Qu'est-ce que vous faites?

MARIE.

Je vous rends...

MONMEDI.

Laissez donc! vous m'avez dit que vous apparteniez à des parents pauvres... et moi, je peux me passer... je suis seul... je n'ai que moi à soigner... et vous voyez, je me soigne, ça va bien! et vous?



MARIE, *insistant pour qu'il prenne la bourse.*

Ah! monsieur, je vous en prie...

MONMEDI.

Eh! mon Dieu! ma pauvre fille, gardez cette somme, vous en aurez besoin; on veut vous renvoyer d'ici. On a dit à la femme du capitaine que vous la trouviez contrefaite. Elle est peut-être bossue : c'est si vindicatif les bossus!

MARIE.

Moi, tenir un pareil propos! moi qui l'aime et qui la respecte...

MONMEDI.

Si ce n'était que ça!

MARIE.

Qu'y a-t-il encore?

MONMEDI.

On lui a dit que vous aviez un amant!

MARIE.

Ciel!

MONMEDI.

Il n'y a pas de mal! les amans sont dans la nature. J'ai vu ça ce matin, au bureau de la poste restante, où j'avais affaire... une foule de femmes qui venaient chercher des lettres avec mystère... il y en avait même plusieurs sur le retour, sur le grand retour, qui étaient les plus émues... d'anciennes passions réduites à l'état de correspondance! Ainsi l'amour est de tout âge, du vôtre surtout... et si c'est pour le bon motif!...

MARIE.

Monsieur, je n'aime personne.

MONMEDI.

Vous faites bien! Les hommes, voyez-vous, je ne parle pas pour moi, ne valent pas grand chose... et le plus long-temps que vous pourrez attendre vaudra le mieux!

MARIE.

Mes craintes étaient donc fondées, ce matin, quand je les ai communiquées à mes parens! mes pauvres parens! je ne tenais à rester ici que pour venir en aide à leur misère.

MONMEDI.

Et vrai, là, vous n'avez pas dit que la comtesse fût carabossée?

MARIE.

Je vous l'assure!

MONMEDI.

Vous n'avez pas le moindre petit brin de sentiment pour n'importe qui plus ou moins bien planté?

MARIE.

Non, monsieur.

MONMEDI, *résolument.*

Eh bien! alors vous resterez ici.

MARIE.

Mais si madame veut...

MONMEDI.

C'est égal!

MARIE.

Si elle a résolu...

MONMEDI.

Vous resterez; vous êtes chez moi.

MARIE.

Chez vous!

MONMEDI.

Non, c'est une bêtise, une manière de parler. C'est moi et le capitaine, deux cousins, deux amis, qui autrefois nous étions dit : Si l'un des deux fait fortune, il partagera avec l'autre : quand tu seras chez moi, tu seras chez toi, et quand je serai chez toi je serai chez moi... une espèce de loi agraire entre nous deux... Mais c'est égal! vous êtes dans une maison solide; le capitaine est un bon protecteur... Ainsi il faut que vous restiez; je partirai plus tranquille, je me dirai : Elle est en sûreté!

MARIE.

Ah! vous allez partir!

MONMEDI.

Oui, pour Toulon; je vas pêcher des sardines pour faire fortune... je commence par la sardine, je finirai par la baleine.

MARIE.

Oh! je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

MONMEDI.

En attendant, prenez votre ouvrage; j'entends le capitaine, je veux lui parler : allez-vous-en au jardin \*!

MARIE.

Mais...

MONMEDI, *lui donnant sa broderie.*

Allez! je n'ai pas de temps à perdre, je pars ce soir. Laissez-moi vite... faites quatre lieues à l'heure.

MARIE, *à part.*

Brave homme! brave jeune...

MONMEDI.

AIR : *Le cor de cette fête* (Mari à la ville).

Sortez en diligence,  
Et puis vous reviendrez.

MARIE.

Ah! par votre présence  
Que vous me rassurez!

ENSEMBLE.

MONMEDI.

Sortez en diligence,  
Et puis vous reviendrez;  
Nous avons bonne chance;  
Ici vous resterez.

MARIE.

Je sors en diligence,  
Et puis je reviendrai,

\* Monmedi, Marie.



Ah ! par votre présence  
Mon cœur est rassuré !

*Elle sort.*

# SCÈNE IX.

MONMEDI, CERAN.

CERAN, *montrant la tête par la porte à droite.*

Eh bien ! mon ami !

MONMEDI.

Eh bien ! tout est arrangé, tout est arrêté pour le mieux !

CERAN, *entrant.*

Elle s'en ira ?

MONMEDI.

Il faut qu'elle reste !

CERAN.

C'est impossible !

MONMEDI.

Impossible !... Alors tu n'as plus de ça... ton cœur est couvert d'une peau de marsouin... Le sort d'une pauvre jeune fille sans place, livrée à elle-même, exposée à tous les dangers, ça ne te fait rien ? tu t'en bats l'œil !

CERAN.

Mais non, je ne m'en bats pas... Tu as des expressions...

MONMEDI.

Ça devrait te rappeler pourtant qu'il y a des enfans bien malheureux, un surtout peut-être...

CERAN.

Mon ami, ne me reproche pas une faute dont le remords me punit chaque jour et qu'il n'a pas tenu à moi de réparer.

MONMEDI.

On dit toujours ça, c'est commode !

CERAN.

Ah ! cette histoire, tu ne la connais pas.

MONMEDI.

Laisse donc ! un camarade qui se trouvait sur le même vaisseau que toi, il y a vingt ans, me l'a racontée.

CERAN.

Il l'a dénaturée sans doute ; autrement tu verrais que je ne fus pas si coupable ; tu vas en juger.

MONMEDI.

Ne sois pas trop long !... cette pauvre Marie attend.

CERAN.

Il y a vingt ans passés, quand nous nous séparâmes, tu t'en souviens ? j'étais chargé d'une mission secrète pour l'Égypte ; j'avais l'œil vif, les traits délicats ; on est malheureux d'être beau.

\* Ceran, Monmedi.

MONMEDI.

Enfin, te voilà heureux, maintenant !

CERAN.

Je rencontrais sur le vaisseau qui m'emportait, une jeune fille des plus intéressantes, qui s'était embarquée seule.

MONMEDI.

Quelle imprudence de la part des parens !

CERAN.

Nous étions en mer depuis trois jours, et je ne lui avais pas encore parlé, mais elle avait fait sur moi une impression profonde... j'attendais une occasion. Une nuit, il éclata un épouvantable orage qui bouleversa la mer... cette jeune fille égarée, éperdue de frayeur, se précipita dans l'ombre vers ma cabine.

MONMEDI.

C'est bien !... connu !... je sais le reste.

CERAN.

Le lendemain, je fus obligé de quitter ce vaisseau pour monter sur un autre, qui devait me porter à ma destination ; il le fallait, j'étais aux ordres de la république, et ma mission était très-importante... Un an plus tard, j'appris que le vaisseau que j'avais quitté avait fait naufrage, et qu'une jeune fille...

MONMEDI.

Oui, tu étais père... ça fait honneur à tes idées sur la population... mais à ton cœur... c'est pas bien !

CERAN.

Je voulais m'informer, prendre des renseignements, la république ne m'en laissa pas le temps, il me fallut revenir en France en toute hâte... Après cela, je me demande pourquoi cette jeune fille n'a pas cherché elle-même...

MONMEDI.

Est-ce qu'elle pouvait te découvrir ? Tu n'avais dit ton nom à personne à cause de ta mission secrète.

CERAN.

Oui, c'est juste !

MONMEDI.

Pauvre fille ! vois-tu ? j'aime à vivre, moi ! et à bien vivre, mais je ne peux pas souffrir les séducteurs, c'est lâche !

CERAN.

Oh ! tu n'as pas toujours pensé comme ça.

MONMEDI.

Toujours... je n'ai jamais courtisé que des beautés déjà inconséquentes, ou des veuves philosophes.

CERAN.

Mais, mon ami, maintenant que tu connais la vérité, tu ne m'as pas dit que tu ne me trouves pas si coupable.

MONMEDI.

Je te le dirai quand tu auras fait une chose



CERAN.

Qu'est-ce que c'est?

MONMEDI.

Tu as abandonné une femme et une enfant...  
eh bien! adopte la jeune Marie, dont les parents  
sont dans la misère, ce sera une réparation.

AIR : Vaudeville de *Crispin financier*.

Pour celle à qui tu devais ton soutien,  
Tu n'as jamais eu les bontés d'un père;  
Que celle au moins à qui tu ne dois rien  
Trouve dans ta maison un appui tutélaire.  
Si loin de toi, succombant au malheur,  
Ta pauvre enfant maudit ton injustice,  
Que près de toi, souriant au bonheur,  
Une autre enfant t'honore et te bénisse.

CERAN.

Je le voudrais bien, moi, mais ma femme!...  
quand elle se met en colère, elle a l'air d'un ou-  
ragan.

MONMEDI.

Tu n'oses donc pas lui faire cette proposition?

CERAN.

Je ne le puis pas.

MONMEDI.

Eh bien! je la lui ferai, moi!

CERAN.

Toi, parler à une femme fière de sa naissance!

MONMEDI.

J'ai bien parlé à la sultane favorite d'un pacha  
à trois queues!

CERAN.

Du reste, j'ai souvent fait ton éloge à ma femme,  
et d'après tout le bien que je lui ai dit de toi,  
elle désire vivement te connaître; je vais la pré-  
venir; mais de la politesse, je t'en prie.

MONMEDI.

Sois tranquille; on sait parler aux femmes...  
J'en ai vu sur mer des comtesses, des marquises,  
des duchesses, et je ne me gênais pas, et quand  
il y avait une tempête, elles se jetaient dans mes  
bras très-bien, quoique je sentisse le goudron, et  
que j'eusse ma... car tu sais que je suis né avec  
la bosse du tabac.

Il fait une bosse sur sa joue avec sa langue et il montre  
une pipe.

CERAN.

Oui; mais nous ne sommes pas sur mer ici,  
nous sommes dans un salon.

MONMEDI, arrangeant sa cravate devant une  
glace.

Un salon!... c'est juste; permets que je me fi-  
celle... là, voilà qui est fait... Envoie-moi ta  
femme, je vais avoir un colloque avec elle... Tu  
entends, colloque?... en voilà un mot de salon!

CERAN.

Sois bien honnête, bien respectueux, bien sou-  
riant... (il sourit) elle aime ça... C'est ainsi que

je l'ai captée, c'était ma dot... Je vais te l'en-  
voyer!

ENSEMBLE.

AIR du *Chalet*.

MONMEDI.

Oui, hâte-toi, je t'en prie;  
Je suis sûr de mon maintien;  
Car le bonheur de Marie  
Dépend de cet entretien.

CERAN.

Oui, j'y cours; mais, je t'en prie,  
Conserve un digne maintien,  
Car le bonheur de Marie  
Dépend de cet entretien.

## SCÈNE X.

MONMEDI, seul.

Ce cher capitaine! un bon enfant; mais le ma-  
riage et le repos l'ont tout-à-fait amolli. Ah ça!  
comment vais-je faire pour amadouer sa femme?  
car je tiens à ce que cette jeune fille reste ici!  
elle est si bonne, si intéressante!... Depuis que je  
l'ai rencontrée à Londres, et que je lui ai rendu  
service, il me semble que je suis engagé d'hon-  
neur à la protéger toujours... c'est embarrassant  
tout de même. Je n'ai aucun titre auprès de la  
femme du capitaine; je ne la connais pas, je ne  
l'ai jamais vue, et si elle a un mauvais caractère,  
ce qui est vraisemblable, car une femme qui est  
restée fille jusqu'à quarante ans, ça doit être aca-  
riâtre, colère... le célibat aigrit les femmes. C'est  
bien singulier, une personne noble et riche qui  
reste fille jusqu'à quarante ans!... Après ça, qui  
me dit qu'avant de se marier... c'est possible...  
c'est probable... j'en suis fâché pour le capitaine,  
mais c'est sûr, l'amour n'attend pas jusqu'à qua-  
rante ans. Ah! bien, oui, attendez! Cupidon, le  
plus impatient de tous les gamins!... Eh bien,  
imbécile, à quoi ça t'avancerait-il que la femme  
du capitaine eût passé quelques jours dans l'île  
de Paphos avant d'entrer dans l'immeuble de  
l'hyménée? qu'est-ce que ça... Oh! quelle idée!  
quelle idée! elle a besoin d'être arrosée, par exem-  
ple, mon idée! si je veux qu'elle pousse! et per-  
sonne ici!... (Il appelle.) Garçon... garçon!...  
Que je suis bête! ce n'est pas ici un restaurant!  
(Il appelle.) Domestique...

Le Domestique paraît.

LE DOMESTIQUE.

Qu'y a-t-il?

MONMEDI.

Il n'y a rien, et je veux quelque chose. C'est  
du vin, du vin vieux.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur...



MONMEDI.

Comment ! pas plus empressé que ça avec un ami du capitaine, un cousin germain !

LE DOMESTIQUE.

Mais monsieur le capitaine ne m'a pas dit...

MONMEDI.

Un écu si tu obéis, et si tu résistes, gare à ton gaillard d'arrière.

Il lève le pied.

LE DOMESTIQUE ouvre une armoire et sert.

J'obéis.

MONMEDI, à part.

Voilà l'art de mener l'humanité sur mer et sur terre. (*Le Domestique sort, et Monmedi boit.*) Oh ! chenu ! Roussillon et pur ; il n'a pas passé chez le marchand de vin celui-là !... C'est que mon idée est un peu hardie !... Bah ! *audaces fortuna juvat*... les audacieux ont fait fortune à Java.

Monmedi boit.

## SCÈNE XI.

LA COMTESSE, MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Voici ma femme ! je te laisse avec elle.

Il sort vivement par le fond.

MONMEDI.

Oui, oui, va-t'en, nous allons voir... (*A part.*) Oh ! oh ! costume huppé, mais physique râpé.

LA COMTESSE, à part.

Ah ! mon Dieu ! cet homme que j'ai rencontré ce matin !

MONMEDI, à part.

Je ne me trompe pas ! c'est là dame que j'ai vue au bureau de la poste restante !

LA COMTESSE, avec une amabilité un peu hautaine.

Monsieur Monmedi ?

MONMEDI, s'inclinant.

Oui, madame, qui vous présente tout son respect. (*A part.*) En voilà du salon !

LA COMTESSE, à part.

Il ne me reconnaît pas ! (*Haut.*) J'en veux à mon mari de ne m'avoir pas dit plus tôt que vous étiez là. Il m'a parlé souvent de vous comme d'un parent, d'un compagnon d'armes, d'un brave.

MONMEDI, à part.

Elle n'a pas dû être mal... A l'époque de la ça ira, ça devait aller.

LA COMTESSE.

Nous ferez-vous le plaisir de dîner avec nous ?

MONMEDI.

J'aurais accepté volontiers votre potage, mais je pars ce soir pour Toulon. J'ai un projet de sardines, et à moins que vous ne dîniez à cinq heures...

LA COMTESSE.

C'est notre heure.

MONMEDI.

Alors... (*A part.*) Poste restante !

LA COMTESSE.

Vous acceptez, c'est bien. Je ne suis pas fâchée que vous vous trouviez entre le capitaine et moi.

MONMEDI, à part.

Comment aborder la question ?

LA COMTESSE.

Il dit que vous êtes un homme de sens et de bon conseil. Je vous ferai juge d'une discussion qui s'est élevée entre nous.

MONMEDI.

Au sujet peut-être d'une femme de chambre.

LA COMTESSE.

Ah ! vous savez...

MONMEDI, à part.

Voilà mon affaire. (*Haut.*) Oui, madame, et je vous prie de ne pas me demander mon avis à ce sujet.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

MONMEDI.

Si le capitaine vous a parlé de ma franchise, il a pu vous dire que je ne sais pas dissimuler. Quand j'ai des idées, je les flanque à la tête des gens. Pardon...

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes d'avis qu'il ne faut pas renvoyer cette jeune fille ?

MONMEDI.

Où ira-t-elle si elle sort d'ici ?

LA COMTESSE, se montant.

Elle ira où elle voudra.

MONMEDI, buvant furtivement, à part.

Canonnières, à vos pièces !

LA COMTESSE, continuant.

Mais je ne garderai pas chez moi une impertinente...

MONMEDI.

A qui on fait dire que vous êtes difficile à habiller. Ce n'est pas possible ; je n'ai jamais vu de taille plus soignée que la vôtre.

LA COMTESSE, flattée.

Ah ! monsieur Monmedi, vous êtes un flatteur ! Ha ! ha ! ha ! ha !

MONMEDI, à part.

Ça la chatouille, bon !

LA COMTESSE.

Elle l'a dit pourtant, et mon parti est pris sur son compte. Elle partira dès demain.

MONMEDI.

C'est bien arrêté ?

LA COMTESSE.

Bien arrêté.



MONMEDI.

Pour un méchant propos qu'on lui fait tenir!

LA COMTESSE.

Comment? le capitaine ne vous a pas dit qu'elle a un amant, qu'elle n'est pas sage?

MONMEDI, à part.

Ce vin me tape. (*Haut.*) Eh! mon Dieu, madame, qui est-ce qui est sage? (*À part.*) Posté restante!

LA COMTESSE.

Eh! mais, monsieur...

MONMEDI.

Il y en a, je ne dis pas...

LA COMTESSE.

A la bonne heure.

MONMEDI.

Pas beaucoup, et si on savait toutes les histoires... Il y a des femmes qui passent pour avoir été toute leur vie des dragons de vertu, et qui...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire avec vos dragons?

MONMEDI, à part.

Non, il n'y a rien. Elle a une assurance!... (*Haut.*) Je veux dire, madame, que moi qui vous parle, moi qui ai voyagé dans toutes les parties du monde, je sais un tas d'aventures qu'on croit cachées comme si elles étaient au fond de la mer avec les perles et le corail.

LA COMTESSE, à part, se troublant.

Que signifie...

MONMEDI, à part.

Elle se trouble.

Il boit.

LA COMTESSE.

Eh bien?

MONMEDI.

Eh bien! je n'en parle à personne... Mais si je voulais dire toutes les anecdotes que je sais...

LA COMTESSE, à part.

O ciel! comme il me regarde!

MONMEDI.

Au fait, puisque j'ai l'honneur de manger une côtelette avec vous aujourd'hui, je vous raconterai à dîner une aventure que la personne croit ignorée de tout le monde.

LA COMTESSE, curieuse et émue.

Une histoire d'amour?

MONMEDI, à part.

Voyez-vous? (*Haut.*) Oui, d'amour. C'était sous l'empereur.

LA COMTESSE, soulagée.

Ah! ah!

MONMEDI, à part.

Elle est calme. Elle n'a rien fait sous l'empire. (*Haut.*) J'en sais une autre du temps du consulat.

LA COMTESSE, épanouie.

Ah! il paraît que vous en savez beaucoup.

MONMEDI, à part.

Ce n'est pas sous le consulat qu'elle a trébuché. (*Haut.*) Mais là où j'en sais le plus, c'est sous le directoire.

LA COMTESSE, troublée, à part.

Ciel! (*Haut.*) Ah! sous le...

MONMEDI, à part.

Je tiens mon affaire sous le directoire.

LA COMTESSE.

Une époque bien funeste!

MONMEDI, à part.

C'est ça. (*Haut.*) J'ai connu, à cette époque, une personne dont le nom se terminait en or.

LA COMTESSE, très-émue.

En or!

MONMEDI.

Oui, Rator, Ranor, Monthabord.

LA COMTESSE, à part.

Il sait tout! (*Haut.*) Monsieur Monmedi, je vous comprends. Mais vous êtes un homme de cœur. Vous ne parlerez pas au capitaine.

MONMEDI, à part.

Ah! bah!

LA COMTESSE.

Vous me le promettez?

MONMEDI, à part.

Diable! ça doit être énorme!

LA COMTESSE.

Oh! répondez-moi, rassurez-moi, de grâce!

MONMEDI.

Dame! je ne sais pas si...

LA COMTESSE.

Vous étiez donc à Malte?

MONMEDI, à part.

A Malte! c'est avec un chevalier de l'endroit. (*Haut.*) Oui, madame, oui, j'étais à Malte.

LA COMTESSE.

Oh! je fus bien malheureuse, allez. La révolution m'avait privée de tous mes parents, et j'étais menacée moi-même. Une tante seule me restait; j'étais son unique héritière. Une femme rigide qui ne m'aurait jamais pardonné... qui m'aurait chassée, moi et mon enfant.

MONMEDI, à part.

Il y a un moutard!

LA COMTESSE.

Il fallut lui cacher mon malheur.

Elle pleure.

MONMEDI.

Calmez-vous; je vous plains de tout mon âme. Excusez-moi: si j'avais su tout ça, je ne me serais pas permis... Mais je ne savais pas un mot de cette aventure.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur! vous ne saviez rien?



MONMEDI.

Rien du tout : je suis franc.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est affreux... Sortez, sortez... Mais non, j'oublie que je suis à votre merci.

MONMEDI.

Oh ! soyez sans crainte, madame ; si vous gardez Marie, l'on m'arracherait plutôt la langue que de me faire trahir ce secret. Voilà comme je suis, tel que vous me voyez... Ah ! fichtre ! ah ! bigre ! Oh ! pardon !

LA COMTESSE.

Oui, oui, je compte sur votre silence. Et maintenant, monsieur Monmedi, que vous êtes mon confident, me permettez-vous de vous demander un service ?

MONMEDI.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Un service, en échange duquel je m'engage à garder Marie, et à lui assurer une pension que vous fixerez vous-même.

MONMEDI.

Oh ! si vous faites cela, madame, dites, parlez, ordonnez, je suis à vous corps et âme.

LA COMTESSE, *mystérieusement*.

Eh bien, ma fille, que des circonstances funestes avaient séparée de moi depuis le jour de sa naissance, je sais aujourd'hui où elle est.

MONMEDI.

Ah !

LA COMTESSE.

Elle est à Saint-Petersbourg. Une marquise de mes amies m'a écrit de Malte qu'elle est parvenue à la découvrir, et voici quel était mon projet : j'avais dit à mon mari que j'allais partir pour Marseille, et c'est à Saint-Petersbourg que j'allais ; mais voilà que le capitaine, qui devait rester ici, veut me suivre maintenant.

MONMEDI.

Et vous, madame, vous ne voulez plus partir ?

LA COMTESSE.

Non, vous comprenez. Mon intention était d'aller prendre ma fille et de l'établir ici en qualité de demoiselle de compagnie.

MONMEDI.

Pour l'avoir toujours à portée de vos soins, de vos caresses ; c'est bien, madame, ça vous fait honneur.

LA COMTESSE.

Et maintenant que je ne puis partir, voulez-vous me rendre le service d'aller chercher ma fille ?

MONMEDI.

C'est impossible : je vous l'ai dit, on m'attend à Toulon pour une affaire de sardines.

LA COMTESSE.

Vous me refusez ?

MONMEDI.

J'en suis désolé ; mais je ne peux pas.

LA COMTESSE, *pleurant*.

C'est bien, je n'insiste plus ; mais je suis bien à plaindre !

MONMEDI.

Vous pleurez ! c'est une trahison. On vous aura dit que je ne sais pas résister aux larmes. Celles des femmes surtout me submergent. Allons, je consens.

LA COMTESSE.

La marquise m'annonce que ma fille a quitté Malte depuis cinq ans, et qu'elle est à Saint-Petersbourg, place de l'Empereur, chez un marchand de livres, à l'enseigne des *Trois Mages*.

MONMEDI.

C'est bien.

LA COMTESSE.

Et maintenant je vais chercher les papiers qui renferment tous les détails nécessaires pour vous faire reconnaître ma fille et constater son identité.

MONMEDI.

Oui, oui, allez, vous me subjuguez. (*A part.*) La maturité des femmes a donc son empire ?

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur Monmedi, vous comprenez, n'est-ce pas, ce que c'est qu'une mère ?...

MONMEDI.

Parfaitement, quoique je ne sois jamais passé par là.

AIR de la *Tentation* (Mathilde ou la Jalousie).

LA COMTESSE.

Que mon âme est attendrie !

MONMEDI.

Mais désormais traitez bien  
La pauvre et bonne Marie,  
Soyez toujours son soutien.

LA COMTESSE.

Je veux qu'elle me soit chère  
Comme enfant de la maison.

MONMEDI.

Et Dieu bénira, j'espère,  
Une aussi bonne action.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Que mon âme est attendrie !  
Et désormais j'entends bien  
De notre aimable Marie  
Être l'unique soutien.

MONMEDI.

Ah ! que mon âme est ravie !  
Désormais je ne crains rien,  
De mon aimable Marie  
Elle sera le soutien.



## SCÈNE XII.

CERAN, MONMEDI.

CERAN.

Eh bien ! Monmedi, tu viens de voir ma femme ?

MONMEDI.

Nous triomphons ; Marie restera toujours ici, c'est convenu, ta femme y consent.

CERAN.

Vrai ! oh ! j'en suis enchanté, tant pour cette pauvre fille que pour ses parens. Je viens de recevoir une lettre qui m'a vivement touché. Il paraît que ce matin, lorsque Marie est allée les voir, elle craignait que ma femme ne voulût plus la garder, et elle a communiqué ses craintes à ses parens, qui sont dans la désolation. Tiens, vois ce qu'ils m'écrivent.

MONMEDI.

Voyons. (*Il lit.*) « Mon brave monsieur Ceran, » notre fille nous a fait craindre ce matin que » madame ne la renvoie. Depuis ce moment, nous » sommes dans une inquiétude mortelle : si Marie » perd sa place, nous perdons notre pain ; car c'est » elle, la pauvre fille, qui nous nourrit en grande » partie. » (*Essuyant une larme et parlant.*) Voilà qu'il fait humide dans mon œil... Tu pleures aussi, toi... tu es sensible comme moi. (*Lisant.*) « Il nous a été bien cruel de la laisser entrer en » service, elle n'était pas faite pour ça... Faut-il » encore qu'elle perde cette position ? Intercédez » pour elle, nous vous en supplions, vous, mon- » sieur, que Marie respecte comme le plus géné- » reux protecteur... » (*Parlant.*) C'est à fendre un navire doublé en cuivre.

CERAN.

Tu conçois ma joie maintenant.

MONMEDI.

Mais tu vas écrire sur-le-champ aux parens de Marie pour les rassurer.

CERAN, allant à la table, et écrivant.

Oui, et je ferai plus ; je joindrai à ma lettre un petit bon sur ma pension de retraite.

MONMEDI.

Je te reconnais bien... voilà comme nous sommes dans les marins de la garde.

CERAN, se levant.

Il y a mieux encore : au lieu de leur écrire, je vais les voir ; au lieu de leur donner un bon qu'ils ne toucheraient que la semaine prochaine, j'ai là quelques pièces d'or qui ne font rien : je les leur donnerai moi-même.

MONMEDI, regardant autour de lui.

Il n'y a personne ! (*Criant.*) Cré mille noms d'un petit bonhomme ! ce que tu fais là est beau comme l'antique ! les qualités guerrières n'ont pas absorbé en toi les vertus civiles, et si l'estime de

Monmedi te paraît valoir un peu plus qu'un zest, tu peux te vanter de l'avoir.

CERAN.

Je suis de retour dans quelques instans... c'est tout près.

MONMEDI.

Un moment ! ajoute à tes espèces ces deux napoléons.

CERAN.

Inutile.

MONMEDI.

Laisse donc ; je suis à mon aise. J'en ai eu pour ma part deux cents comme ça à la dernière prise d'un corsaire, deux cents portraits de l'empereur, quelle galerie ! eh !

CERAN.

Monmedi, tu es le meilleur des hommes.

MONMEDI.

Après toi.

CERAN.

Tu vaux mieux.

MONMEDI.

Moins.

CERAN.

Mieux.

MONMEDI.

Moins.

CERAN.

Autant l'un que l'autre, ne contestons pas. Je m'en vais !

Ceran sort.

## SCÈNE XIII.

MONMEDI, puis LA COMTESSE \*.

MONMEDI, seul.

En voilà une d'histoire ! Le capitaine qui, avant le mariage, faisait des farces de son côté, tandis que sa femme éprouvait des malheurs du sien... Ils sont manche à manche !

LA COMTESSE.

Tenez, monsieur Monmedi, voici les papiers, les notes.

MONMEDI, les prenant.

C'est bien, madame.

LA COMTESSE.

Vous partirez demain au plus tard pour Saint-Petersbourg... vous comprenez mon impatience.

MONMEDI, qui a parcouru les papiers.

Pardon, madame, je ne saisis pas bien... veuillez m'expliquer... votre nom de famille est Aréthuse de Monthabor, et je trouve sur ce papier...

\* La Comtesse, Monmedi.



LA COMTESSE.

Vous concevez, à cette époque, j'émigras, et la crainte d'être reconnue...

MONMEDI, *désignant le papier.*

C'est bien... le marchand de livres de Saint-Petersbourg ne vous connaît que sous l'anonyme...

LA COMTESSE.

Sous le pseudonyme.

MONMEDI.

Anonyme, pseudonyme, c'est synonyme.

LA COMTESSE.

Et je compte sur vous, sur votre zèle, sur votre discrétion.

MONMEDI.

Comme je compte sur la promesse que vous m'avez faite relativement à Marie.

LA COMTESSE.

Oui, elle restera toujours ici... je lui ai choisi une jolie chambre, sur le jardin.

MONMEDI.

Y a-t-il une cheminée?

LA COMTESSE.

Oui.

MONMEDI.

Qui ne fume pas?

LA COMTESSE, *souriant.*

Oui, et je vais prendre Marie pour lui montrer son nouveau logement; je veux qu'elle ne manque de rien.

MONMEDI.

Vous êtes une femme excellente, sacrebleu!

LA COMTESSE.

Oh! monsieur Monmedi!

MONMEDI.

Oui, vous avez raison, le terme est usé.

LA COMTESSE.

Je vous laisse pour installer votre protégée.

MONMEDI.

Et moi, je pars demain pour aller chercher la vôtre.

La Comtesse va sortir, lorsque arrivée au fond, elle s'arrête brusquement et témoigne une grande surprise et une grande indignation.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!

MONMEDI.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA COMTESSE.

C'est une horreur! c'est une trahison!... Ah! mes nerfs! mes nerfs!

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est donc?

LA COMTESSE.

J'ai vu, je viens de voir... c'est affreux!

MONMEDI.

Quoi?

LA COMTESSE.

Ah! monsieur Monmedi, le capitaine, qui aurait pu croire... il a une maîtresse!

MONMEDI.

Une maîtresse!

LA COMTESSE.

Oui, et c'est...

MONMEDI.

C'est...

LA COMTESSE.

C'est Marie!

MONMEDI.

Marie! impossible.

LA COMTESSE.

Je viens d'apercevoir dans le jardin le capitaine qui l'embrassait, qui la pressait sur son cœur, et il s'est éloigné avec elle.

MONMEDI.

Vous avez mal vu, madame...

LA COMTESSE.

Vous comprenez que Marie ne peut plus rester ici... j'en sortirais plutôt moi-même. Et maintenant, mes projets relativement à ma fille sont changés.

MONMEDI.

Vous la laissez à Saint-Petersbourg? c'est bien.

LA COMTESSE.

Non, mais le capitaine vient de révéler des mœurs trop jeunes pour que je m'expose à garder ma fille dans ma maison... je serais dans des alarmes continuelles.

MONMEDI.

Mais alors, madame...

LA COMTESSE.

Alors, monsieur Monmedi, je vous demande un second service.

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est?

LA COMTESSE.

Vous irez chercher ma fille à Saint-Petersbourg; vous la conduirez à Paris; vous la placerez dans une pension, elle sera censée, aux yeux du monde, une orpheline qu'on vous aura recommandée pour surveiller son éducation.

MONMEDI.

Madame, certainement, cette mission me flatte; mais j'aurai l'honneur de vous rappeler que la pêche de la sardine me prive de m'occuper d'éducation.

LA COMTESSE.

Allons, allons, c'est convenu; vous ne voudriez pas me refuser. Du reste, d'un seul mot je vais dissiper vos scrupules. La conduite de mon mari me détermine à tout lui avouer.



MONMEDI.

Eh bien ! franchement, vous n'avez peut-être pas tort.

LA COMTESSE.

Et tout naturellement, mon ami, c'est vous que je charge...

MONMEDI, à part.

Ça ne pouvait pas me manquer. (*Haut.*) Quoi ! vous voulez...

CERAN, au dehors.

Monmedi ! Monmedi !

LA COMTESSE.

Oui ; moi, je n'en aurais pas la force... Le voici. Dites-lui tout, et partez pour Saint-Petersbourg.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIV.

CERAN, MONMEDI.

CERAN, au dehors.

Monmedi ! Monmedi !

MONMEDI.

Il arrive tout joyeux ! il choisit bien son temps !

CERAN, entrant.

Ah ! mon ami, mon cher Monmedi ! embrasse-moi ; tu vois le plus heureux des hommes. Si tu savais...

MONMEDI, le repoussant.

Je sais tout ! c'est indigne. Tu n'es qu'un hypocrite, et si je n'étais pas chargé d'une commission près de toi, je ne t'aurais pas revu.

CERAN.

Pourquoi ça ?

MONMEDI.

Parce que ta conduite est odieuse, parce que tu as séduit une pauvre enfant, parce que Marie est ta maîtresse.

CERAN, avec explosion

C'est ma fille !

MONMEDI.

Eh ? plaît-il ? répète.

CERAN.

Oui, cet ouvrier graveur, je l'ai fait parler ; il m'a tout dit, tout avoué ; il n'est que le père adoptif de Marie ; il l'a recueillie il y a vingt ans.

MONMEDI, exalté.

Il serait vrai ! Et puis, qu'on dise qu'il n'y a personne là-haut ! il y en a un, sapristi ! il y en a un ! Et sa mère ?...

CERAN, faisant le signe de disparue.

Hélas !

MONMEDI.

Morte ? pauvre femme ! Après ça ce n'est peut-être pas un mal pour elle ; car enfin, si elle vivait

tu ne pourrais pas l'épouser, c'est clair... Parlez-moi des Turcs, qui épousent indéfiniment.

CERAN.

Du reste, ami, silence ; que ma femme ignore toujours...

MONMEDI.

O Dieu ! ne pas pouvoir reconnaître sa fille, ne pas pouvoir dire partout : Voyez-vous cette belle jeune personne ? c'est mon sang, c'est... O Dieu ! si j'avais un enfant, moi, je le proclamerais ; mais je n'en ai pas... c'est honteux à mon âge... Enfin, n'importe, je serai le père de Marie avec toi ; nous serons deux, sans compter l'autre, l'ouvrier... Elle en aura trois.

CERAN.

Reconnaître Marie ? est-ce que je le puis ? je ne suis riche que de la fortune de ma femme. Si elle apprenait... si elle se séparait de moi, plus rien. Il me faudrait renoncer à la donation qu'elle m'a promise, et qui maintenant doit me servir à marier ma fille.

MONMEDI.

Ah ça, mais j'y pense : ta fille rester ici en qualité de femme de chambre !

CERAN.

Du tout ; je parlerai à ma femme pour qu'elle soit demoiselle de compagnie ; elle sera ma lectrice.

MONMEDI.

Mais est-ce que ta femme n'attend pas de Marseille une demoiselle de compagnie ?

CERAN.

Oui. Eh bien ! ça en fera deux : une pour elle, une pour moi.

MONMEDI, à part.

Les deux filles dans la même maison. (*Haut.*) C'est que Marie ne peut plus rester ici, mon cher ami.

CERAN.

Pourquoi cela ?

MONMEDI.

Parce que ta femme vient de te voir dans le jardin au moment où tu l'embrassais. Elle est persuadée qu'elle est ta maîtresse.

CERAN.

Est-il possible ! Oh ! alors, tu as raison : je ne puis plus garder ma fille près de moi ; ce serait chaque jour une scène nouvelle ; je ne pourrais l'embrasser qu'à la dérobée... Il faut donc qu'elle sorte d'ici, et c'est à toi tout naturellement que je confie son éducation.

MONMEDI.

Je m'y attendais. Au fait, j'ai envie de louer une maison et de mettre sur la porte : « Monmedi, ex-sergent de marine, maîtresse de pension. Il y a un jardin. »

CERAN.

Mais ce n'est pas tout. Je ne supporte pas la



pensée que ma femme ait pu croire que Marie est ma.... Un pareil soupçon flétrit ma fille... Oh ! c'est affreux, Monmedi.

MONMEDI.

Eh !

[CERAN.

Moi, je ne saurais comment m'y prendre... Adviendra que pourra ! Parle à ma femme ; dis-lui la vérité.

MONMEDI, *à part*.

Quand ils se seraient donné le mot !

CERAN.

Va donc, à l'instant... et moi, je vais rejoindre ma fille et tout préparer pour son départ.

MONMEDI.

J'irai ; mais avant, j'ai à te parler.

CERAN, *agitant ses jambes sur lui-même*.

Parle, hâte-toi ; je suis sur des charbons !

MONMEDI.

Ne piaffe donc pas comme ça !... que diable ! calme-toi.

CERAN.

Je ne puis m'empêcher de prendre ce parti ; mais je redoute le mépris, la haine de ma femme.

MONMEDI.

Bah ! qui sait ?

CERAN.

Si tu la connaissais ! la vertu même, une vertu romaine, le passé le plus chaste !

MONMEDI, *à part*.

Bien rencontré !

CERAN.

C'est un type.

MONMEDI.

Eh ! mon Dieu ! ta faute date de loin ; tu ne connaissais pas alors Aréthuse de Monthabor, tu ne lui devais rien.

CERAN.

Les femmes pensent qu'on leur doit tout, même avant de les connaître.

MONMEDI.

Tu te fais des idées, des fantômes... juges-en par toi-même : je suppose que ta femme, dans le temps, eût commis une faute... ça ne te ferait pas grand'chose, et tu dirais comme la chanson : Je vivais bien avant, je vivrai bien après.

CERAN.

Monmedi, ta supposition outrage la plus pure des femmes... Elle, Aréthuse, elle est insupportable, c'est vrai ! mais quelle sagesse !

MONMEDI.

Laisse donc ! est-ce qu'on sait jamais ça ?

CERAN.

Monmedi, je t'en prie, respecte ma femme !

MONMEDI.

Eh ! mon Dieu ! si on venait te dire : Pendant la révolution, quand tout était sens dessus des-

sous, ta femme a été touchée de la beauté mâle d'un républicain, ou des grâces chevaleresques d'un royaliste, ou des qualités négatives d'un modéré, ça ne te ferait rien du tout, et tu par-donnerais.

CERAN, *vivement*.

Oui, c'est une idée ingénieuse ! dis-lui ça... dis-lui que si elle eût fait un faux pas à l'époque...

MONMEDI.

Où on ne savait sur quel pied danser.

CERAN, *continuant*.

Je ne lui en voudrais nullement... ça la dé-terminera peut-être à l'indulgence pour moi.

MONMEDI.

Très-bien ! je te reconnais là, un marin ferme, philosophe !... Tu es parfaitement disposé. Apprends donc que ta femme, sous le directoire... du reste, il n'y eut pas de sa faute, oh ! ça, elle ne l'aimait pas.

CERAN.

Le directoire ? elle ne pouvait pas le souffrir.

MONMEDI.

Non, je parle d'un jeune homme, un très-joli garçon, qui poussa près d'elle la liberté du temps jusqu'à la licence.

CERAN.

C'est possible !... mais le téméraire fut repoussé... noble Aréthuse !

MONMEDI.

Elle ne put pas.

CERAN.

Monmedi !

MONMEDI.

Est-ce que ta victime, la mère de ta fille, eut assez d'empire sur toi pour...

CERAN.

Oui, mais ma femme, c'est différent.

MONMEDI.

Enfin, elle ne put pas.

CERAN.

C'est une calomnie !... mais quelle rage as-tu d'attaquer ma femme ?... Celui qui t'a parlé ainsi sur son compte en a menti, et je le mets au défi de fournir une preuve.

MONMEDI, *à part*.

Allons tout droit : il en est de ceci comme d'une médecine ; il faut la faire avaler d'un seul coup.

CERAN.

Tu le vois ? tu ne réponds rien ; tu es confondu.

MONMEDI.

Pas du tout.

CERAN.

Eh bien ! une preuve, une preuve vivante de ce que tu avances...



MONMEDI.

Une preuve vivante? Eh bien! oui! j'en ai une vivante, en effet, en chair et en os, à Saint-Pétersbourg.

CERAN.

Qu'est-ce que tu dis?

MONMEDI.

Un enfant! (*A part.*) V'lan! ça y est!

CERAN.

Monmedi, sors de chez moi.

MONMEDI, *s'en allant.*

Je sors.

CERAN.

Reviens.

MONMEDI.

Je reviens.

CERAN.

Écoute.

MONMEDI.

J'écoute.

CERAN.

Es-tu certain?

MONMEDI.

Certain.

CERAN.

Sur l'honneur?

MONMEDI.

Sur l'honneur!... Puisque c'est ta femme elle-même qui m'a chargé de cet aveu. (*A part.*) V'lan!

CERAN.

C'est atroce! je suis berné!... Elle ne m'a donc épousé, moi, officier de fortune, que parce que sous le directoire, elle...

MONMEDI.

Bah! qu'est-ce que ça fait?... ça se perd dans la nuit des temps.

CERAN.

Et maintenant, le vil appât de la fortune me retiendrait près d'elle!... Non, non, ma pension de retraite suffira pour ma fille et pour moi... Je n'ai apporté ici que mon bonnet de nuit; je vais le prendre, et je sors.

MONMEDI.

Capitaine, tu oublies que toi-même tu as à te faire pardonner... Vous êtes manche à manche.

CERAN.

Manche à manche!... est-ce que c'est la même chose, l'honneur d'une femme et l'honneur d'un homme sur ce point?... Je pars, je ne veux plus revoir Artéhuse... Manche à... (*Revenant.*) Mais non, c'est impossible! c'est un mensonge, c'est un conte que tu me fais.

MONMEDI.

Un conte!... Tiens, voici les papiers que ta

femme m'avait remis pour constater l'identité de sa fille.

CERAN, *qui a ouvert et parcouru les papiers.*  
Ciel!

Il tombe sur un siège et ne peut plus parler.

MONMEDI.

Il se trouve mal!

CERAN, *effaré.*

Diane de Nangis!... elle, elle, Aréthuse! Aréthuse!

MONMEDI.

Oui, oui, à cause de l'émigration; tu comprends, de peur d'être arrêtée?

CERAN, *au comble de la joie et de l'émotion.*

Mais alors... (*Il sort par la droite en appelant à grands cris.*) Aréthuse! Aréthuse!

MONMEDI.

Je comprends, ou je suis toqué!... Marie! Marie! Marie!... J'en perdrai la boule!... Marie! Marie!

## SCÈNE XV.

MONMEDI, MARIE.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est?

MONMEDI, *vivement.*

Dites-moi, mon enfant; vous rappelez-vous d'avoir habité Malte?

MARIE.

Oui, dans mon enfance.

MONMEDI, *très-ému, se touchant le front.*

Ça me grise! ça me grise!... Et Saint-Pétersbourg?

MARIE.

J'y étais il y a deux ans; mon père adoptif vendait des livres; mais de mauvaises affaires...

MONMEDI.

Allez toujours, je prends une bavaroise à l'eau-de-vie; allez, allez.

MARIE.

Nous quittâmes cette ville pour venir à Paris; ma mère se fit couturière, mon père eut recours à son talent de graveur.

MONMEDI, *se mettant à danser.*

Tra, la, la, la, tra, la, la, la!

MARIE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que vous avez donc?

MONMEDI, *sautant.*

Ce que j'ai?... Elle me demande ce que j'ai!... J'ai que vous resterez ici... j'ai qu'à l'avenir, vous aurez la bonté de ne plus vous habiller d'indienne... j'ai que ce mesquin bonnet ne vous convient pas... des bonnets de tulle, fi donc!... de la dentelle... de la dentelle!... Garçon, de la dentelle!



## SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, MARIE \*, MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Oui, ma chère amie, venez, venez !

LA COMTESSE.

Ah ! Marie... et moi qui voulais... O mon enfant ! mon enfant !

MONMEDI, *pleurant*.

Je suis touché... je me syncope... mais, non, ça revient... et maintenant que vous voilà tous heureux, vous n'avez plus besoin de moi, je n'ai rien à faire ici... On m'attend à Toulon... les sardines m'appellent... ça me coûte pourtant... mais il faut lever l'ancre ! Adieu.

CERAN.

O Monmedi ! nous quitter en ce moment, refuser de partager notre joie, notre bonheur, quand c'est à toi que nous devons tout cela.

MARIE.

Oui, tout ; car sans lui je serais morte de misère et de désespoir à Londres.

MONMEDI.

Qu'ils appellent London.

LA COMTESSE.

Est-il possible !... Monsieur Monmedi, permettez-moi de vous embrasser.

MONMEDI.

Cette récompense ! (*Il l'embrasse.*) Allons, allons ! c'est assez d'attendrissement comme ça, il est temps que je parte ; la terre m'amollit : j'ai besoin de la mer pour me remettre... Oh ! mais je vous reverrai ; et dans une dizaine d'années, je reviens à Paris, et si je trouve une bonne femme dans votre voisinage, qui ne dédaigne pas le con-jungo...

\* Monmedi, Marie, la Comtesse, Ceran.

MARIE, *s'oubliant*.

Mais dans dix ans, vous ne serez plus jeune ni moi non plus. Oh !

Elle baisse les yeux.

MONMEDI, *frappé*.

Ni moi non plus !... Je suis engravé !

LA COMTESSE.

Comment ! Marie...

MARIE.

Il ne l'aurait jamais su, si j'étais restée pauvre.

CERAN.

Eh bien ! ami, veux-tu partir maintenant ?

MONMEDI, *à la Comtesse*.

Faut-il que je parte, madame ?

LA COMTESSE.

Nous avons ici du logement pour quatre personnes.

MONMEDI.

Et pour des mioches !... Pardon !... (*Exalté.*) Ah ça ! mais vous voulez donc que, dans un an au plus, je sois un homme comme il faut ? que je ne jure plus, que je ne fume plus, que je... (*Il casse sa pipe.*) Tenez, le miracle est fait ; il y a deux ans que je l'ai culottée.

MARIE, *bas*.

Je vous en achèterai une autre.

MONMEDI, *galant et ému*.

Une autre ! Marie, on dit qu'il y a des sirènes dans la mer : je n'en ai jamais vu ; mais je doute qu'il y en ait d'aussi séduisantes que vous !

CERAN, *à Monmedi*.

Mon ami, viens embrasser papa.

ENSEMBLE.

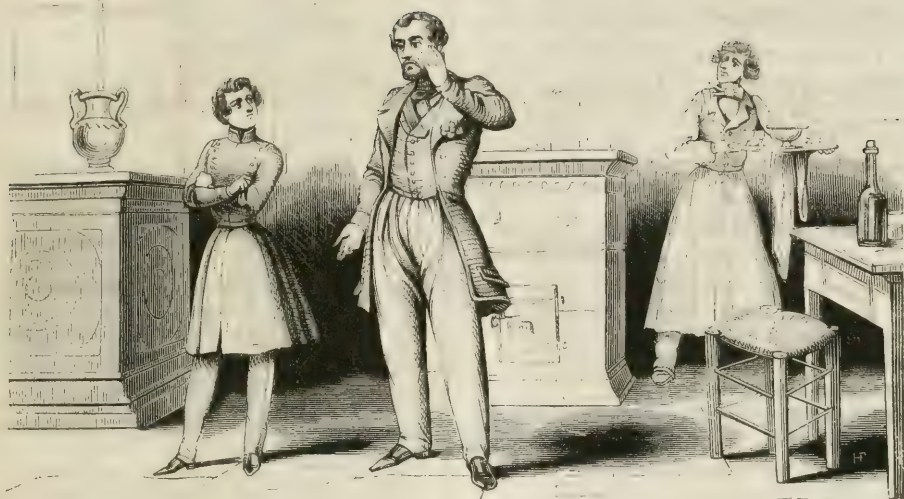
AIR du *Chalet*.

Que nos cœurs à l'espérance  
S'abandonnent sans retour,  
Désormais la confiance  
Habitera ce séjour.

S'adresser pour la musique de cette pièce à M. J. TARANNE, bibliothécaire et copiste du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène à M. LUDOVIC, régisseur.

FIN.





SCÈNE XVI.

# LE TYRAN DE CAFÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par M. de Forges,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 31 MARS 1841.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

TIMOLEON DUHOUSAYE, habitué  
du café de la Paix. . . . . M. DERYAL.  
PATACHON, chef du télégraphe, *id.* M. LHÉRITIER.  
BERTECHÉ, oncle de Victor, *id.* M. OSCAR.  
VICTOR NARGEOT, employé au té-  
légraphe, *id.* . . . . . M. FAUGÈRE.  
COCARDAS, Gascon, *id.* . . . . M. BARTHELEMY.

BLONDEAU, garçon de café. . . . M. GRASSOT.  
PLUSIEURS HABITÉS.  
Mme VERDIER, propriétaire du café  
de la Paix. . . . . Mme FANNY.  
STEPHANIE SAINT-ESTÈVE, ar-  
tiste dramatique. . . . . Mme GRASSOT.

*La scène se passe dans le café de la Paix à Orléans.*

Le théâtre représente l'intérieur d'un café : à gauche du spectateur, le comptoir garni de flacons de liqueurs, de petits verres et de tous les autres accessoires. Au milieu de la salle, un poêle. A droite et à gauche, des tables et des tabourets ; au fond, la porte d'entrée et un vitrage donnant sur la rue. A droite, deux portes ; sur l'une est écrit : ENTRÉE DU BILLARD ; sur l'autre : ENTRÉE DES CABINETS. A gauche, au second plan, après le comptoir, la porte de l'appartement de madame Verdier.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDEAU, *seul.*

Quatre heures!... très-bien!... Le moment où les habitués du café de la Paix vont dîner!... Dans notre état, nous n'avons que ce moment-là de bon : on peut faire un petit somme entre l'absinthe et la demi-tasse... Profitons-en! (*Bruit en dehors.*) Ah bien oui, dormir!... On fait un tapage dans la rue... qu'est-ce qu'il y a donc?...

(*Il se lève et va regarder par le vitrage du fond.*)

Tiens, tiens, tiens!... Déjà la queue au théâtre?... et quelle queue!... (*Bruit au dehors.*) Au fait, c'est aujourd'hui le début de la première chanteuse à roulades... et dans une ville comme Orléans, c'est un événement ça!... Ils sont là à se bousculer... et ils gèlent... que ça fait plaisir à voir!... Et si la première chanteuse allait ne pas arriver?... Dam, monsieur le second tenor le disait ici il n'y a qu'un instant... Madame de Saint-



Estève n'a pas encore paru... Elle a écrit au directeur qu'un bénéfice à donner pour une pauvre famille la retiendrait un jour de plus... mais qu'on pouvait toujours afficher son début dans *le Concert à la Cour*, et dans le troisième acte des *Folies amoureuses*, musique de MM. Castilblaze et compagnie, et qu'elle serait ici pour l'heure du spectacle... Oh! oh! il est fameusement temps!

## SCÈNE II.

BLONDEAU, STÉPHANIE, UN COMMISSIONNAIRE\*.

STÉPHANIE, *à part, s'arrêtant à la porte du fond.*  
Café de la Paix, c'est bien là.

BLONDEAU, *à lui-même, sur le devant.*

Si elle pouvait être en retard?... Dieu! quel scandale!... on casserait les banquettes... c'est ça qui serait amusant!...

STÉPHANIE, *au commissionnaire qui porte des cartons.*

Déposez tout cela... bien doucement... Tenez, voilà pour vous.

Elle lui donne de l'argent, il sort.

BLONDEAU, *se retournant.*

Tiens... tiens... mais elle se trompe cette petite dame; ce n'est pas ici un garni... Faites excuse, madame...

STÉPHANIE.

Madame Verdier...

BLONDEAU.

C'est ici, madame...

STÉPHANIE.

Allons, je ne suis pas trop en retard... mais je suis sûre que ce pauvre directeur doit être dans une inquiétude... Conduisez-moi auprès d'elle...

BLONDEAU.

Tout de suite, madame... si madame veut me suivre... Eh! tenez, justement la voici.

M<sup>me</sup> VERDIER, *entrant et courant l'embrasser.*

Te voilà donc enfin, ma chère Stéphanie!

STÉPHANIE.

Ma bonne Cécile...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Blondeau, laissez-nous... et emportez ces cartons...

BLONDEAU.

Avec plaisir, madame... (*A part, en sortant.*) Elle me revient tout de même cette petite dame-là.

Il sort en emportant les cartons.

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> VERDIER, STÉPHANIE.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Que je suis contente de te voir!... Mais sais-tu bien que j'étais inquiète?... Tu es en retard.

STÉPHANIE.

J'ai plus de trois heures devant moi! j'ai ap-

\* Blondeau, Stéphanie.

porté mes costumes, et je m'habillerai chez toi si tu veux bien le permettre; car ton appartement communique, je crois, avec le théâtre?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui, mais il faut traverser le café.

STÉPHANIE.

Je choisirai le moment où il n'y aura personne: d'autant que je parais d'abord en officier... tu sais?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui, et tu as le temps pendant la première pièce... c'est un grand drame romantique.

STÉPHANIE.

Ça ne finit jamais.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ici ça finit quelquefois... au beau milieu.

STÉPHANIE.

Il paraît que votre public a du goût, et cela me rassure pour mes débuts.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh! tu es attendue avec impatience!... Madame Saint-Estève arrive à Orléans, précédée d'une brillante réputation.

STÉPHANIE.

Que je tâcherai de justifier. Mais parle-moi de toi, de tes projets.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Tu le sais, veuve à dix-neuf ans...

STÉPHANIE.

Tu voudrais te remarier...

M<sup>me</sup> VERDIER.

En restant maîtresse...

STÉPHANIE.

Cela va sans dire.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Et pour cela, j'ai en vue un jeune homme naïf... même un peu...

STÉPHANIE.

Niais... Ça ne peut pas nuire... On est bien aise de le déniaiser soi-même.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais il y a un obstacle...

STÉPHANIE.

Ah bah!

M<sup>me</sup> VERDIER, *regardant par le vitrage du fond.*  
Chut!... le voici!

STÉPHANIE.

L'obstacle?...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Eh non!... lui!...

STÉPHANIE.

Ah! le niais?... Eh bien, je vous laisse et je monte chez toi: ne tarde pas trop à venir m'y rejoindre... nous continuerons l'entretien en dînant.

M<sup>me</sup> VERDIER.

A tout-à-l'heure.

Stéphanie sort par la porte qui conduit à l'appartement de M<sup>me</sup> Verdier.

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> VERDIER, VICTOR\*.

M<sup>me</sup> VERDIER, *regardant au fond.*

Allons... va-t-il se décider?... Il se promène

\* Victor, M<sup>me</sup> Verdier.



là de long en large... (*Victor paraît et entre.*)  
C'est bien heureux!

VICTOR.

Ah! madame Verdier, bonjour!... Je vous trouve seule... ça me fait un plaisir...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais il paraît que vous n'étiez pas pressé de vous le procurer.

Air de *Partie et Revanche.*

Avec votr' prom'nade éternelle,  
J'ai cru n' jamais vous voir entrer.

VICTOR.

Hélas!

Ma timidité naturelle...

Je désire... et je n'ose pas.

Ai-je un instant? j'accours vite à grands pas!...

J'arrive près de votre porte,

Et j'y reste à délibérer...

Si bien qu'il est déjà l'heur' que je sorte

Avant qu' j'ai' pris sur moi d'entrer.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Est-ce que je vous fais peur?

VICTOR.

Peur?... par exemple!... Mais que voulez-vous?... l'habitude de trouver toujours ce grand casseur de monsieur Timoléon installé ici...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui! oui!... vous ne l'aimez pas, monsieur Victor?

VICTOR.

Je ne l'aime pas?... Dites donc que je le déteste!... que je l'abomine!... et je ne suis pas le seul!... Un grand diable toujours disposé à provoquer en duel ceux qui ne sont pas de son avis!... Le tyran de votre café!... qui semble établi à perpétuité... là... près de vous... à côté du comptoir... la voilà sa place!... et il n'y a pas de danger que personne la prenne!... et, quand il y est, il fait des yeux comme des boules de loto à tous ceux qui veulent vous parler.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Est-ce que vous êtes jaloux de lui?

VICTOR.

Je ne sais pas!... mais..

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pas à présent du moins... puisque, depuis dix jours, il est à Paris.

VICTOR.

Dieu merci!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Voyons, qu'avez-vous à me dire?... où en sont vos espérances?

VICTOR.

Elles font comme monsieur Timoléon, mes espérances... elles voyagent.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Comment?

VICTOR.

Vous savez, madame Verdier, que j'ai vingt ans?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ce n'est pas là un si grand malheur.

VICTOR.

Pardonnez-moi! car c'est l'âge des amours et de la conscription... et j'ai tiré hier.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah!... eh bien?

VICTOR.

Eh bien... une chance étonnante... J'ai amené le numéro un!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh!... mais votre oncle, monsieur Bertéché, mon habitué, il est riche...

VICTOR.

Et encore plus avare!... Il ne me donnera rien.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Vous croyez?

VICTOR.

J'en suis sûr!... Il vient de me le dire... en bégayant... mais ce n'est pas tout.

M<sup>me</sup> VERDIER.

C'est pourtant bien assez!

VICTOR.

Le chef du télégraphe où je suis surnuméraire, où je tire la ficelle gratis et sans comprendre... il a une place vacante qui me revient de droit...

M<sup>me</sup> VERDIER, avec satisfaction.

Ah!...

VICTOR.

Oui... mais il l'a promise à un autre.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Quelle injustice!... Ainsi, voilà où vous en êtes?

VICTOR.

Conscrit... sept ans à faire... telle est ma position sociale.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais alors notre mariage serait impossible?

VICTOR.

C'est bien là ce qui me désole!... Vous, madame Verdier, que j'aime tant!... ah! c'est à se jeter dans le Loiret, la tête la première!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Allons, allons, il ne faut pas se désespérer ainsi!... et, tenez, pour vous faire oublier votre chagrin, je vous mène ce soir au spectacle.

VICTOR.

Au spectacle? ah! oui... Un début... une première chanteuse...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Que vous applaudirez... et que vous ferez applaudir par vos amis.

VICTOR.

Ah!... vous m'y faites penser... tout-à-l'heure au café Militaire, l'on parlait de jouer au billard le succès de l'actrice qui débute ce soir.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Jouer son succès au billard?...

VICTOR.

Oui, c'est le lieutenant Valnoir qui a mis ça en train!... vous savez... ce beau brun qu'on appelle le bourreau des crânes à cause de ses duels?...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah! mon Dieu!... Il faut y aller, monsieur Victor... vous mettre de la partie... ainsi que vos



amis... et tâchez de la gagner!... Tâchez surtout qu'il n'y ait pas un sifflet ce soir au spectacle!... Autrement, tout est rompu entre nous.

VICTOR.

Par exemple!... Et quel intérêt?...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Qu'il vous suffise de savoir que je le veux... que je l'ordonne!...

VICTOR.

Je ne comprends pas... mais c'est égal!... je cours au café Militaire... je gagne la poule... j'endoctrine mes amis... ils endoctrinent leurs camarades... nous endoctrinons le public... et nous enlevons ce soir le plus beau succès.

M<sup>me</sup> VERDIER.

A la bonne heure!

AIR : *Nous accourons ici* (Homœopathie).

VICTOR.

Ainsi, par ricochet,  
Grâce à mes soins, dès son entrée,  
D'un triomphe complet  
La débutante est assurée.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Bien! ne perdez pas de temps,  
Prônez partout ses talents,  
Que pour elle vos amis  
En masse soient réunis!  
Plus je l'entendrai  
Applaudir, plus, en récompense,  
Je vous aimerai!

VICTOR, avec enthousiasme.

Dieu! j'en ai mal aux mains, d'avance!

ENSEMBLE.

Ainsi, par ricochet, etc.

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> VERDIER, seule.

Ce pauvre Victor!... quel bon mari cela fera!... Il va mettre tous les officiers de la garnison dans le parti de notre chère débutante, et me voilà tranquille!... Grâce à Dieu, le grand organisateur des cabales, le boutefeu de la ville est absent... Ah! j'aurais eu peur s'il eût été ici; il a si mauvaise tête, ce monsieur Timoléon... Querelleur, emporté, joueur... un mange-tout, un bon à rien.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> VERDIER, TIMOLÉON\*.

TIMOLÉON, qui s'est tenu au fond un instant, s'approche doucement et embrasse M<sup>me</sup> Verdier en disant :

Bravo! Allez votre train, mame Verdier, allez votre train.

M<sup>me</sup> VERDIER, poussant un cri.

Ah!... comment, monsieur Timoléon... c'est vous!

TIMOLÉON.

Un peu!... et j'arrive à temps, pas vrai? Vous

\* M<sup>me</sup> Verdier, Timoléon.

étiez occupée à m'habiller de taffetas à bon marché.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais, je vous assure...

TIMOLÉON.

Oh! je ne vous en veux pas.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Je vous en donne ici ma foi,  
Je me connais!... c'est le devoir du sage!...  
Et, quelque mal que vous disiez de moi,  
J'en pense encor bien davantage!  
Sur mes défauts ainsi pour bavarder,  
Loin de choisir mon absence, ma chère,  
Il vaut mieux attendre au contraire  
Que je sois là pour vous aider!  
Et je reviens pour vous aider.

Allons, voyons; dites que je suis un farceur, un bambocheur, un particulier qui ne voit dans les pièces de cent sous que des oiseaux de passage, qui accepte un coup d'épée comme un bol de punch, qui a toujours laissé l'encre moisir dans les écritures et jamais le vin s'éventer dans son verre... mais vous ne direz pas que je suis un méchant garçon!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Non, certainement, et si vous vouliez...

TIMOLÉON.

Ah! oui... mais je ne veux pas! (*Il va prendre sa canne et son chapeau à une patère à gauche.*) Ça va toujours bien, petite maman Verdier?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pas mal, monsieur Timoléon.

TIMOLÉON.

Et dans le café de la Paix, comment se gouverne-t-on depuis dix jours que je suis absent?

M<sup>me</sup> VERDIER.

On y est fort tranquille... depuis ce temps-là.

TIMOLÉON.

Oui, sans doute, le calme plat!... une vraie léthargie!... mais me voilà pour les stimuler, les chauffer, les mettre en train, ces bons Orléanais!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Nous ne nous attendions guère à un si prompt retour : vous étiez allé à Paris pour hériter d'un oncle.

TIMOLÉON.

Certainement, c'est le dernier qui me reste à manger, car vous savez que j'ai déjà avalé deux tantes et un cousin?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh! vous avez un estomac...

TIMOLÉON.

D'autruche... pour les héritages!... mais, d'ici à quelque temps, celui-là ne me donnera pas d'indigestion; le brave homme vivra cent ans... A son aise, du reste!... je ne le presse pas, j'ai encore à manger une aile de mon cousin.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Comment! une aile de votre cousin?

TIMOLÉON.

Eh bien, oui... une aile de sa ferme, que je m'étais réservée quand j'ai vendu le reste.

\* M<sup>me</sup> Verdier, Timoléon.



M<sup>me</sup> VERDIER, *souriant*.

Ah ! je comprends.

TIMOLÉON.

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit en ce moment ; il y a bien une autre anguille sous roche ; je reviens à Orléans... avec une passion dans le cœur.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Une passion !

TIMOLÉON.

Brûlante !... pour une femme délirante... une grande dame espagnole, que j'avais rencontrée au bal de la Renaissance, bal très-bien composé... je m'étais montré galant, pressant, entreprenant... Vous savez comment cela se pratique en pareil cas.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Moi ! par exemple !

TIMOLÉON.

Ah ! vous ne savez pas ?... eh bien, je vous l'apprendrai quand vous voudrez... Bref, mon Andalouse, ma noble marquise de Guadalkazar...

M<sup>me</sup> VERDIER.

C'était un marquise ?

TIMOLÉON.

Pur sang !... elle n'avait pas voulu se démasquer... mais, moi, qui ne m'endors pas sur le rôti, j'ai appris qu'elle partait le lendemain matin pour un château qu'elle habite à cinq lieues d'Orléans ; et fouette cocher !... j'accours me jeter à ses pieds.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Allons, allons, il paraît que vous êtes sérieusement amoureux... j'espère que cela va vous rendre plus raisonnable, et que vous ne serez plus sans cesse à côté de moi, pour empêcher tout le monde de m'approcher.

TIMOLÉON.

Pourquoi donc ça, petite maman Verdier ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pourquoi ? parce que ça peut me compromettre ; car enfin, s'il me prenait fantaisie de me remarier ?

TIMOLÉON.

Pas de ça, s'il vous plaît !

M<sup>me</sup> VERDIER.

Comment, pas de ça ?

TIMOLÉON.

Je m'y oppose !

M<sup>me</sup> VERDIER.

Voilà qui est fort !

TIMOLÉON.

Vous remarier ?... Eh ! qu'arriverait-il ? Votre époux voudrait peut-être prendre un ton d'autorité ici ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Dame, ce serait assez naturel.

TIMOLÉON.

Alors je me verrais forcé de me battre avec lui, je le tuerais... vous seriez veuve une seconde fois... autant vaut vous en tenir à la première.

M<sup>me</sup> VERDIER, *se fâchant un peu*.

Ah ça, mais, monsieur Timoléon...

TIMOLÉON.

Non, croyez-moi, restez comme vous êtes, libre, jolie, aimée de tous ceux qui vous voient, estimée de tous ceux qui vous connaissent. protégée, défendue par votre ami Timoléon Duhoussaye.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pas moyen de se fâcher avec vous.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BLONDEAU\*.

BLONDEAU, *paraissant à la porte de l'appartement de M<sup>me</sup> Verdier*.

Madame... Tiens, monsieur Timoléon...

TIMOLÉON.

Ah ! c'est toi, jobard !

BLONDEAU.

Oui, c'est moi, qui viens dire à madame que le dîner est servi.

TIMOLÉON.

Que je ne vous retienne pas... un dîner réchauffé ne valut jamais rien, comme dit le sage.

BLONDEAU.

Lesage !

TIMOLÉON

Le pâtissier.

BLONDEAU.

Ah ! oui... connais pas !

AIR : *Galop des Avoués en vacances*.

TIMOLÉON.

Moi-même ici

Je veux aussi

Me mettre à table :

Vin délectable,

Visage aimable

Et mets exquis

Sont chez vous réunis.

M<sup>me</sup> VERDIER et BLONDEAU.

Vous-même ici

Il faut aussi

Vous mettre à table :

Vin délectable,

Visage aimable

Et mets exquis

Sont chez nous  
moi réunis.

M<sup>ms</sup> Verdier sort.

## SCÈNE VIII.

BLONDEAU, TIMOLÉON.

BLONDEAU, *apportant une pipe et une bague à Timoléon*.

Vous voilà donc revenu, monsieur Timoléon ?

TIMOLÉON, *lui donnant une tape sur la tête*.

Oui, moutard, présent !

BLONDEAU.

Oh !... Bah ! c'est égal, tant mieux !... on s'embêtait ici pendant votre absence ; mais vous allez recommencer à chauffer nos habitués, hein ? les

\* Blondeau, Timoléon, M<sup>me</sup> Verdier.



punchs, les bischoffs, les poules, ça va rouler comme ci-devant!... Et la casse donc? depuis votre départ, on ne casse plus rien ici. (*Il laisse tomber un verre.*) Ah! c'est rien, il était fêlé!

TIMOLÉON.

Ah ça, voyons! Tu vas me servir dans le cabinet n° 1.

BLONDEAU.

Très-volontiers!... Qu'est-ce qu'il vous faut?

TIMOLÉON.

La moindre chose; je ne me sens pas en appétit.

BLONDEAU.

Beefsteak beurre d'anchois.

TIMOLÉON.

Rognons sautés.

BLONDEAU.

Une aile de volaille.

TIMOLÉON.

Pâté de foie gras.

BLONDEAU.

Deux côtelettes de mouton... Beane première.

TIMOLÉON.

Et fais frapper une bouteille de Champagne...

BLONDEAU.

Et puis après, si l'appétit vous vient... eh bien, nous verrons!

TIMOLÉON.

C'est ça! et soigne-moi un fameux bol de punch pour les amis qui vont venir.

BLONDEAU.

Au rhum?

TIMOLÉON.

Au kirch!... Clampin!... Allons, pars du pied gauche, et plus vite que ça!...

Il le pousse.

BLONDEAU.

Ah! monsieur Timoléon! vous devriez vous corriger de ces manières-là; c'est mauvais genre!

TIMOLÉON.

Me corriger? j'en serais bien fâché.

AIR : *J'aime le tapage.*

J'aime le tapage,

Bon vivant, bambocheur,

J'ai besoin d'orage,

J'aime le tapage,

Oui, je suis tapageur!

C'est là mon humeur!...

J'aime le tapage,

Moi, je suis tapageur!

J'aime le tapage,

Oui, c'est tout mon bonheur.

Sur mes pas bien souvent la tempête

Se forma sans rime ni raison :

C'est un fait, j'ai fort mauvaise tête,

Mais, au fond, je suis très-bon garçon.

Pour un rien, oui, je m'emporte,

Il faut qu'on cède à ma loi,

Je suis bâti de la sorte,

C'est vraiment plus fort que moi!

J'aime le tapage, etc.

*Il sort par la porte qui conduit aux cabinets.*

\* Timoléon, Blondeau.

## SCÈNE IX.

BLONDEAU, puis LES HABITUÉS.

BLONDEAU.

Ah! l'aimable brigand!... Il a bien des défauts, c'est vrai... mais impossible de lui en vouloir! jamais il ne redemande sa monnaie quand il paie la carte... et c'est une qualité sociale, ça!... (*Regardant au fond.*) Ah! ah! voilà les consommateurs qui nous arrivent.

PLUSIEURS HABITUÉS, entrant.

CHOEUR.

AIR :

A table, à table!

Sans tarder plaçons-nous,

Car une soif du diable

Vient nous talonner tous :

Garçon! garçon!

Ah, nous servira-t-on?

Garçon! garçon!

PREMIER HABITUÉ.

Garçon, une demi-tasse.

BLONDEAU.

Voilà.

DEUXIÈME HABITUÉ.

Garçon, une limonade.

TROISIÈME HABITUÉ.

Garçon, un bischoff.

QUATRIÈME HABITUÉ.

Garçon, des dominos.

Deux habitués se mettent à jouer, les autres se groupent de diverses manières, à des tables, au poêle, etc.

PLUSIEURS VOIX, *se croisant.*

Garçon, le Constitutionnel, la Gazette, les Débats, le Courrier.

BLONDEAU, *allant de l'un à l'autre.*

Voilà! voilà!

CINQUIÈME HABITUÉ.

Garçon, avez-vous le Temps?

BLONDEAU.

De quoi faire?

CINQUIÈME HABITUÉ.

Le Temps, journal des progrès.

BLONDEAU.

Il est en retard... nous ne l'avons pas reçu aujourd'hui. (*S'approchant de M. Bertéché qui vient d'entrer et s'est assis à une table.*) Et vous, monsieur Bertéché, qu'est-ce qu'il faut vous servir?

BERTÉCHÉ, *bégayant.*

Donnez-moi le Cha... Cha...

BLONDEAU.

Le chat?

BERTÉCHÉ.

Rivari.

BLONDEAU.

Ah! bon!...

BERTÉCHÉ.

Et une ca... ca...

BLONDEAU.

Hein?



BERTÉCHÉ.  
Rafé d'eau.  
BLONDEAU.  
Très-bien !... (*A part.*) V'là son dessert ! Vieux cancre, va !...  
Il donne à Bertéché ce qu'il a demandé.  
BERTÉCHÉ.  
Merci, mon ga... a... arçon !...  
Il tire deux morceaux de sucre de sa poche et les met dans son verre.  
BLONDEAU, *à part.*  
C'est pourtant un professeur de déclamation !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, COCARDAS \*.

COCARDAS, *entrant.*

Bonjour ! bonjour !  
PLUSIEURS HABITUÉS, *se levant et l'entourant.*  
Eh ! eh ! c'est monsieur Cocardas !  
BERTÉCHÉ, *s'approchant aussi.*  
C'est monsieur Co... Co...  
BLONDEAU, *à part.*  
Le plus gros Gascon !  
COCARDAS.  
Vous savez la nouvelle ?  
BERTÉCHÉ.  
Quoi ? quoi ?  
COCARDAS.  
Je l'ai vue.  
BERTÉCHÉ.  
Qui... i?...  
COCARDAS.  
La débutante.  
TOUS.  
Ah ! bah !...  
BLONDEAU, *à part.*  
Je parie que ça n'est pas vrai !

Il va et vient.

COCARDAS.  
C'est une grande... elle est rousse... profil grec... l'air froidasse.

BERTÉCHÉ.  
A-t-elle du ta... ta... lent ?  
COCARDAS.

Comment voulez-vous que je le sache ? je viens de la voir descendre de diligence... je n'ai pas été lui demander de but en blanc de me chanter un air de bravoure dans la cour des messageries. Vous faites quelquefois des questions saugrenues, papa Bertéché.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PATACHON \*\*.

TOUS.

Ah ! monsieur Patachon !

PATACHON, *voix de basse-taille.*

Votre serviteur, messieurs. Garçon, une *bavaroise*, deux flûtes, et une feuille.

\* Blondeau, Cocardas, Bertéché, Habitues à droite et à gauche.  
\* Cocardas, Patachon, Bertéché.

BLONDEAU.  
De quoi ?  
PATACHON.  
Publique, imbécile ! un papier-nouvelle... une gazette... Et bien chaude, s'il vous plaît ?  
BLONDEAU.  
La feuille ?  
PATACHON.  
Eh non, la *bavaroise* !... (*Se rapprochant du groupe.*) Eh bien, messieurs, c'est donc ce soir que nous allons ouïr notre nouvelle prêtresse de Polymnie ?  
BERTÉCHÉ.  
Qui ? Po... Po... lymnie ?  
PATACHON.  
La cantatrice... la prima donna.  
COCARDAS.  
Elle s'appelle Polymnie ?  
PATACHON.  
Mais non ! c'est une figure... la muse du chant.  
COCARDAS.  
Oh ! les muses !... Pompadour !...  
BERTÉCHÉ.  
Ro... co... co... co... co... co...  
PATACHON.  
Quant à la débutante...  
BERTÉCHÉ.  
Vous la co... o... onnaîsez ?  
PATACHON.  
Oui !... Quand je dis que je la connais, je n'ai pas encore échangé de paroles avec elle, mais on vient de me la montrer sur le *coursse*.  
COCARDAS, *à part.*  
Ah ! diable !...  
BERTÉCHÉ.  
Monsieur Co... Co... cardas l'a vue aussi.  
PATACHON.  
C'est une petite, nez en l'air, fortes hanches, tournure andalouse, brune piquante, comme je les aime enfin.  
TOUS.  
Une brune !  
BERTÉCHÉ, *à Cocardas.*  
Qu'est-ce que vous nous di... siez donc ? qu'elle était...  
COCARDAS.  
Rousse ! c'est vrai.  
PATACHON.  
Elle est brune.  
COCARDAS.  
Rousse !  
PATACHON.  
Je vous dis qu'elle a le visage...  
UN HABITUÉ, *jouant au domino.*  
Blanc partout.  
TOUS, *se retournant.*  
Hein ?  
BERTÉCHÉ.  
Je crois, moi, aux ren... renseignements de Co... cardas.  
PATACHON.  
Et pourquoi pas aux miens, s'il vous plaît ?



BERTÉCHÉ.

Par... ar .. ce que.

PATACHON.

Monsieur Bertéché!

BERTÉCHÉ.

Mon... on sieur Pa... pa... ta... tachon!

PATACHON.

Avez-vous l'intention de rallumer votre querelle d'il y a quinze jours?

COCARDAS.

Allons, messieurs, point de guerre au café de la Paix.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTOR \*.

VICTOR.

Bonjour, messieurs! Bonjour, mon oncle! Ouf! je n'en puis plus! j'ai tant couru! Je parie que vous parlez de la débutante?

TOUS.

Oui.

VICTOR.

Je viens du café Militaire... je l'ai gagnée.

PATACHON.

La débutante?

VICTOR.

Eh non, la poule... Pour savoir si elle aurait du succès.

PATACHON.

Ah! ah! fort bien! Je disais aussi... jouer une personne du sexe... ce n'est point dans les mœurs françaises.

COCARDAS, à Victor.

Et enfin l'avez-vous vue?

PATACHON.

La débutante?

VICTOR.

Non; mais on m'a assuré que c'était une jolie blonde.

TOUS, riant.

Allons!...

BERTÉCHÉ.

La voilà blonde... on... de à présent!

COCARDAS.

Elle est rousse.

VICTOR.

Blonde.

PATACHON.

Brune.

VICTOR.

Eh! messieurs, qu'elle soit brune, blonde, rousse ou *châtaigne*, ce n'est pas là la question.

BERTÉCHÉ.

Où... où... où est-elle... la question?

VICTOR.

J'ai promis à madame Verdier que la débutante serait applaudie, elle vous l'a recommandée elle-même, et...

PATACHON.

Avec plaisir, si...

\* Cocardas, Patachon, Victor, Bertéché.

VICTOR.

Oh! pas de si!... applaudir ce sera justice!... nous avons sifflé assez souvent sans savoir pourquoi.

COCARDAS.

Au fait, du temps de Timoléon Duhoussaye...

PATACHON.

Oui, ce petit monsieur avait la prétention de diriger l'opinion.

VICTOR.

C'est vrai! il trouvait toujours moyen de nous monter la tête.

PATACHON.

En appelant sur le pré ceux qui divergeaient de sentiment avec lui.

COCARDAS.

Oh!... ceux qui voulaient bien se laisser intimider par ses rodomontades.

BERTÉCHÉ.

Vous avez dit le mot... ro... ro... do... do... montades.

PATACHON.

Je me pique de savoir vivre, messieurs; mais je ne crois pas manquer aux convenances sociales en taxant l'individu en question de... chenapan.

BERTÉCHÉ.

Vous... ous... avez... dit... le mot!

COCARDAS.

Pour ma part, il m'a provoqué une fois... je l'ai méprisé.

PATACHON.

Je me remémore parfaitement le fait!... C'était à la Redoute; il vous lança au visage un verre de punch... vous le reçûtes en plein, et vos hardes en furent maculées.

COCARDAS.

C'était pour me faire peur!... j'ai haussé les épaules et je lui ai tourné le dos.

VICTOR.

Et alors, il vous donna un coup de pied dans le...

COCARDAS.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai jamais craint.

PATACHON.

Ni moi, certes.

TOUS.

Ni moi!

BERTÉCHÉ.

Qui est-ce qui l'a craint... craint?...

PATACHON.

Cet homme était l'emblème de la force brutale, et vous ne devez reconnaître d'autre supériorité (*faisant jabot*) que celle intellectuelle.

TOUS.

Sans doute!

VICTOR.

Ainsi, c'est bien convenu, nous applaudirons.

TOUS.

Oui!

VICTOR.

Tous?...



Tous !

TOUS.

ENSEMBLE.

Air des *Liaisons dangereuses*.

Jurons (ter.)

Que nous applaudirons...

*En ce moment, Timoléon, qui est entré par la porte des cabinets, paraît au milieu du groupe et interrompt le chœur.*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TIMOLÉON\*.

TIMOLÉON.

Applaudir?... qui ça?... j'en suis !

TOUS.

Timoléon !...

TIMOLÉON.

Eh bien ! oui, c'est moi !... sont-ils drôles avec leur air effaré !

VICTOR.

C'est que nous ne nous attendions pas...

TIMOLÉON.

Au plaisir de me voir ?... c'est une surprise que j'ai voulu vous ménager... Voilà comme je suis... les amis ne pensent pas à moi ?... Pan !... vlan !... je tombe sur eux comme une bombe ! (*Il donne un coup sur l'épaule de Cocardas, et un autre sur l'épaule de Patachon.*) Bonjour, Cocardas !... (*A Victor.*) Bonjour, petit télégraphe ! (*A Bertéché.*) Bonjour, père la Bredouille !... Bonjour, Patachon !

PATACHON.

Je suis bien le vôtre !

COCARDAS.

Ce cher Timoléon ! (*Bas à Patachon.*) Que le diable l'emporte !

PATACHON, *bas*.

J'aimerais assez qu'il l'eût emporté.

BERTÉCHÉ.

Ce cher monsieur Ti... ti... \*

TIMOLÉON, *l'interrompant*.

Je vous sais gré de l'intention. (*Aux autres.*) Eh bien ! messieurs, que je ne vous dérange pas... vous étiez en train d'organiser quelque chose, il me semble ?

VICTOR.

Mais non... nous...

TIMOLÉON.

Si fait !... quand je suis arrivé, vous disiez :

Jurons

Que nous applaudirons.

Et j'ai demandé : qui faut-il applaudir ?

PATACHON.

Il s'agissait de la débutante de ce soir.

TIMOLÉON.

Pardieu, je suis des vôtres, messieurs !... Il faut encourager le talent... nous applaudirons... et, s'il y a de l'opposition...

\* Cocardas, Patachon, Timoléon, Victor, Bertéché.

\*\* Cocardas, Patachon, Timoléon, Bertéché, Victor.

VICTOR.

Oh ! il n'y en aura pas !... ça n'aurait pu venir que du café Militaire, et il est convenu qu'ils applaudiront aussi.

TOUS.

C'est convenu !

TIMOLÉON.

C'est convenu !... Ah ! mais dites donc, mes enfans, dites donc... ça change furieusement la thèse.

TOUS.

Comment ?

TIMOLÉON.

Sans doute !... Du moment où le café Militaire veut applaudir la débutante, nous autres, jeunes gens de la ville, nous ne pouvons pas faire autrement que de siffler.

VICTOR, *à part*.

Ah ! mon Dieu !

BERTÉCHÉ.

C'est vrai... au fait... nous... ous... autres... jeu... eunes... gens.

TIMOLÉON.

Vous sentez bien que moi, ce que j'en dis... je n'ai aucun motif d'en vouloir à cette artiste... lyrique... je ne la connais pas... mais l'honneur de la ville avant tout.

VICTOR.

Permettez, monsieur Duhoussaye... je ne vois pas ce que l'honneur de la ville...

BERTÉCHÉ.

Je... ne... vois... ois... pas... non plus...

PATACHON.

C'est vrai... je n'entreperçois pas...

TIMOLÉON.

Comment, Patachon ? comment, père la Bredouille, vous ne voyez pas que vous devez être indépendans dans vos opinions... marcher dans votre liberté?... vous ne voyez pas que si vous allez au spectacle faire chorus d'applaudissemens avec messieurs les officiers de la garnison, on ne manquera pas de dire que vous avez cédé à la crainte... aux menaces?... que le café de la Paix a cagné... tranchons le mot... devant le café Militaire ?

TOUS, *excepté Victor*.

Cagné !

BERTÉCHÉ.

Ca... a... gné !

TIMOLÉON.

Cagné, messieurs !... je répète le mot !... je vous ai dit mon sentiment... je regarde comme un devoir de siffler la débutante !... Et, sans vouloir, en aucune manière, influencer vos résolutions, je déclare hautement ici que le premier d'entre vous qui se permettra d'applaudir aura affaire à moi.

VICTOR.

Ah !... c'est trop fort !...

BERTÉCHÉ.

C'est trop... trop...



TIMOLÉON, *l'interrompant.*

Vous êtes de mon avis... j'en étais sûr.

COCARDAS, *poussé par Patachon, et voyant que Timoléon le regarde\*.*

Au fond... il me semble... monsieur Timoléon... que...

TIMOLÉON.

N'est-ce-pas?... ça tombe sous le sens.

VICTOR, *à part.*

Courons avertir madame Verdier.

Il s'esquive et sort par la porte de l'appartement de Mme Verdier.

TIMOLÉON.

Ainsi, messieurs, c'est bien convenu, bien entendu ! et pour qu'il n'y ait pas de faux frères, nous allons redire le serment de tout-à-l'heure, avec une légère variante... ensuite, vous viendrez faire une petite partie de billard et m'aider à vider un bol de punch que j'ai fait préparer à votre intention.

PATACHON, *lui tendant la main.*

Va comme il est dit !

COCARDAS, *aux autres.*

Il est très-bon garçon... au fond.

PATACHON.

Je lui ai toujours rendu justice\*\*.

BERTÉCHÉ.

Il est cha... armant...

TIMOLÉON.

Je vous félicite, messieurs, d'oser avoir le courage de votre opinion... c'est rare par le temps qui court...

PATACHON, *appelant.*

Garçon !

BLONDEAU, *de la coulisse et sans paraître.*

Voilà !

PATACHON.

Le punch de monsieur !

TOUS.

Le punch !... le punch !...

TIMOLÉON.

Minute !...

Il les rassemble tous autour de lui.

CHOEUR.

Air des *Liaisons dangereuses.*

Jurons *(ter.)*

Que tous nous sifflerons !

C'est le moyen, je pense,

De prouver notre indépendance.

Oui... ce soir, nous nous montrerons.

*Ils entrent tous dans la salle de billard. Pendant la fin de la scène, Stéphanie s'est montrée et a écouté.*

#### SCÈNE XIV.

STÉPHANIE, *en officier, avançant avec précaution.*

Ils sont tous partis... quelle horreur !... organiser une cabale contre moi qu'ils ne connaissent pas !... Ce monsieur Timoléon... un mauvais

\* Patachon, Cocardas, Timoléon, Bertéché.

\*\* Cocardas, Patachon, Timoléon, Bertéché.

sujet !... car ce que Cécile vient de me raconter de sa marquise espagnole !... Eh ! pourquoi ne l'a-t-il pas suivie au lieu de venir ici ?... Mais l'heure s'avance, il faut me rendre au théâtre.

Au moment où elle va pour sortir, Timoléon rentre.

#### SCÈNE XV.

TIMOLÉON, STÉPHANIE\*.

TIMOLÉON, *entrant une queue de billard à la main.*

Enfoncé !... je suis mort !...

STÉPHANIE, *s'asseyant à gauche près du comptoir, et prenant un journal.*

Ah ! c'est lui... pas moyen de lui échapper !

TIMOLÉON.

Tiens ! un officier !... (*S'approchant d'un air poli.*) Pardon, mon officier, vous avez pris là une place qui... (*Stéphanie ne répond pas, et Timoléon reprend d'un ton plus brusque.*) Voudriez-vous avoir la bonté de me dire qui vous a donné la permission de vous placer là ?

STÉPHANIE, *sans le regarder.*

Je l'ai prise.

TIMOLÉON.

Ah ! ah !... mais savez-vous que ça pourrait bien ne pas convenir à tout le monde ?

STÉPHANIE.

Pourvu que ça me convienne.

TIMOLÉON.

Possible !... Je prendrai pourtant la liberté de vous dire qu'il y a ici un homme qui n'aime pas qu'on lui échauffe les oreilles, à qui cette place appartient par droit de conquête, et que cet homme... c'est moi.

STÉPHANIE.

Eh bien ! après ?...

TIMOLÉON.

Après ?... cet homme-là est capable de vous donner une leçon dont vous vous souviendriez... entendez-vous, mon officier ?...

Il lui prend la main et la lui serre fortement.

STÉPHANIE, *poussant un cri.*

Aie !

TIMOLÉON, *la regardant, et à part.*

Oh ! une femme !

STÉPHANIE, *tâchant de reprendre un ton masculin.*

Parbleu, monsieur, vous qui parlez de donner des leçons aux autres, vous mériteriez d'en recevoir une.

TIMOLÉON, *souriant et s'inclinant.*

Je ne dis pas... je ne dis pas... Oui, mon officier... et pourtant, nous ne nous battons point.

STÉPHANIE.

Vous croyez ?

TIMOLÉON.

Avec des officiers comme vous, je ne me bats que sans témoins... et, en attendant, je les embrasse.

Il veut l'embrasser.

\* Stéphanie, Timoléon.



STÉPHANIE, *lui donnant un soufflet.*  
Insolent!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BLONDEAU, *au fond.*

BLONDEAU, *sortant de la gauche, portant un bol de punch, et arrivant au moment où Timoléon reçoit le soufflet; à part, s'arrêtant.*  
Oh! bien appliqué!

TIMOLÉON, *riant.*

Bravo! je l'ai reçu!

BLONDEAU, *à part.*

Tiens! comme il avale ça!

TIMOLÉON.

Et maintenant que vous m'avez puni, vous accepterez mes excuses, n'est-il pas vrai?

BLONDEAU, *à part.*

Et c'est lui qui fait des excuses!... en v'là une solide!

Il traverse le théâtre pour porter le punch à la salle de billard, Timoléon et Stéphanie ne l'ont pas vu.

## SCÈNE XVII.

STÉPHANIE, TIMOLÉON\*.

TIMOLÉON.

Vous ne répondez pas!... Allons, voyons, faisons la paix, madame, ou mademoiselle, car je ne sais pas au juste...

STÉPHANIE.

Ah! vous m'avez reconnue.

TIMOLÉON.

Pardieu!

STÉPHANIE, *avec une feinte contrariété.*

Ce déguisement ne me servira donc pas plus que l'autre?

TIMOLÉON.

Comment, l'autre?

STÉPHANIE, *comme à elle-même.*

Imprudente!

TIMOLÉON.

Hein! qu'est-ce que vous dites?

STÉPHANIE, *feignant la colère.*

Je dis que vous êtes un monstre... que je l'avais soupçonné sous le domino bleu qui me cachait au bal de la Renaissance.

TIMOLÉON.

Oh!

STÉPHANIE.

Que les renseignements que j'ai pris n'ont fait qu'accroître mes soupçons; que j'ai voulu sous ce costume acquérir une certitude, et que maintenant je suis convaincue.

TIMOLÉON.

Pardon, pardon... Si je comprends bien, vous seriez...

STÉPHANIE.

Qui donc? sinon une femme à qui vous avez prodigué sans la connaître, des hommages menteurs et

\* Stéphanie, Timoléon.

perfides, mais qui avait appris vos relations dans cette ville, et dont le cœur espagnol s'ouvre à la jalousie en même temps qu'à l'amour!

TIMOLÉON.

Il serait vrai?

STÉPHANIE.

Me reconnaissez-vous à présent?

TIMOLÉON, *d'un ton solennel.*

Marquise de Guadalkazar!

STÉPHANIE, *de même.*

Timoléon Duhoussaye!

TIMOLÉON.

Vous êtes une femme adorable, et je ne suis qu'un sot.

STÉPHANIE.

Je ne dis pas non.

TIMOLÉON.

Mes yeux vous ont méconnue, c'est vrai, et mes yeux sont des maladroits... mais mon cœur vous avait devinée.

STÉPHANIE.

Votre cœur est trop occupé ici.

TIMOLÉON.

Qui est-ce qui vous a dit cela?

STÉPHANIE.

Osez nier que vous soyez amoureux de madame Verdier.

TIMOLÉON.

Je le nie.

STÉPHANIE.

Que signifie donc votre conduite avec elle?

TIMOLÉON.

Ma conduite?

STÉPHANIE.

Madame Verdier désire un mari.

TIMOLÉON.

Il y a beaucoup de veuves comme cela.

STÉPHANIE.

Et vous vous opposez à son mariage.

TIMOLÉON.

Qu'est-ce que ça prouve?

STÉPHANIE.

Que vous l'aimez.

TIMOLÉON.

Pas le moins du monde.

STÉPHANIE.

Est-ce possible?

TIMOLÉON.

Je le jure!

STÉPHANIE.

Point de sermens... vous avez un moyen plus sûr de me convaincre.

TIMOLÉON.

Lequel?

STÉPHANIE.

Madame Verdier a une inclination ici.

TIMOLÉON.

Vous croyez?

STÉPHANIE.

Pour un de ses habitués.

TIMOLÉON.

Bah!



STÉPHANIE.

Mais des obstacles s'opposent à l'union qu'elle désire.

TIMOLÉON.

Oui dà !

STÉPHANIE.

Il faut les vaincre!... Si dans deux heures son mariage est décidé, je crois à vos sermens d'amour, je vous tends la main, et, comme Chimène, je vous dis : Relève-toi, mon Cid !

TIMOLÉON.

Je serai votre Cid !

STÉPHANIE.

Fidèle comme lui ?

TIMOLÉON.

Cent fois plus que lui.

STÉPHANIE.

Nous verrons ! Dans deux heures trouvez-vous sur le pont ; j'y serai avec ma voiture.

TIMOLÉON.

Et après ?

STÉPHANIE.

Nous partons pour mon château.

TIMOLÉON.

Et après ?

STÉPHANIE.

Vous ne devinez pas ?

TIMOLÉON.

Vous acceptez l'hommage de mon cœur ?

STÉPHANIE.

Si vous me prouvez qu'il m'appartient.

TIMOLÉON.

Vous faites venir votre notaire ?

STÉPHANIE.

Il est chez moi.

TIMOLÉON.

La France et l'Espagne concluent un traité d'alliance ?

STÉPHANIE.

Cela dépend de vous.

TIMOLÉON, avec enthousiasme.

Il n'y a plus de Pyrénées !

STÉPHANIE, à part.

Bien!... je lui ai trouvé de l'occupation... il ne songera plus à me siffler.

ENSEMBLE.

Air : Chœur final de Dieu vous bénisse.

STÉPHANIE.

Je vous attends, soyez fidèle,

Et le bonheur vous sourira !

Obtenez un mari pour elle,

Une femme à vous s'offrira.

TIMOLÉON.

Je suis aimé, je suis fidèle,

Et le bonheur me sourira !

Si je trouve un mari pour elle,

Une femme à moi s'offrira.

Stéphanie sort par le fond.

## SCÈNE XVIII.

TIMOLÉON, seul.

Elle est subjuguée...

Il chante :

Elle est à moi!... moi seul au monde...

(Parlé.) C'est-à-dire... un moment!... il faut que je marie madame Verdier, et je n'ai que deux heures!... Il paraît qu'on est expéditif en Espagne! VOIX, dans la salle de billard.

A la santé de Timoléon !

TIMOLÉON, criant.

C'est bien, c'est bien, je suis à vous... Voyons!... Madame Verdier a une inclination ici... la sournoise ne le disait pas; mais pour qui ? (Il aperçoit Victor qui rentre par la gauche.) Ah ! le petit télégraphe!... Tiens, si c'était lui ?

## SCÈNE XIX.

VICTOR, TIMOLÉON \*.

TIMOLÉON, à Victor.

Jeune homme; un mot, s'il vous plait !

VICTOR.

Plusieurs mots... De quel droit, je vous prie, prétendez-vous tyranniser l'avenir de madame Verdier ?

TIMOLÉON.

Il arrive ici comme mars en carême, le petit télégraphe !

VICTOR.

Savez-vous bien, monsieur Timoléon, que je ne souffrirai pas plus long-temps...

TIMOLÉON.

Vous allez dire des bêtises... Taisez-vous, et écoutez-moi : Vous chauffez la cafetière ?

VICTOR.

Comment, je chauffe ?

TIMOLÉON.

Elle penche pour vous.

VICTOR.

Eh bien, ensuite ?

TIMOLÉON.

Ensuite?... il faut l'épouser.

VICTOR.

Hein ! plait-il ?

TIMOLÉON.

Et sans barguigner... j'entends que tout soit convenu avant deux heures.

VICTOR.

Qu'est-ce que vous dites ?

TIMOLÉON.

Est-ce que vous ne comprenez pas le français ?

VICTOR.

Parfaitement!... Mais c'est que...

TIMOLÉON.

C'est que... quoi?... Vous l'aimez, elle vous aime... je vous donne mon consentement... c'est une affaire arrangée.

VICTOR.

Il se pourrait?... Oui, et le numéro un que j'ai amené à la conscription?...

TIMOLÉON.

Ah ! diable !

\* Victor, Timoléon.



VICTOR.

Et mon oncle Bertéché qui ne veut pas m'acheter un remplaçant ?

TIMOLÉON.

Il ne veut pas, le vieux grigou ?

VICTOR.

Quand bien même il me tirerait de là, je n'ai pas le sou, et monsieur Patachon va donner à un autre la place de douze cents francs qui devait me revenir.

TIMOLÉON.

Patachon !

VICTOR.

Vous voyez bien que mon mariage est impossible !

TIMOLÉON.

Impossible !... une chose que veut Timoléon Duhoussaye !... Allons donc ! vous serez le mari de madame Verdier.

VICTOR.

Mais quand je vous dis...

TIMOLÉON.

Ah ! vous m'ennuyez !... Faudra-t-il que je vous tue pour vous forcer d'être heureux ?

VICTOR.

Cependant...

TIMOLÉON.

Assez causé... je les entends... (*Bruit de voix dans la coulisse.*) Attention au commandement : fixe et immobile !

## SCÈNE XX.

TIMOLÉON, VICTOR, PATACHON, BERTÉCHÉ, LES HABITUÉS.

PATACHON, *très-échauffé.*

Je vous répète que j'ai carambolé, morbleure !

BERTÉCHÉ.

Et moi, je vous sou... sou... tiens que non !

TIMOLÉON.

Quoi donc ?... qu'y a-t-il, messieurs ?

PATACHON.

C'est ce Bertéché qui veut me frirrustrer d'un carrambolage.

BERTÉCHÉ.

Il n'y a pas eu de ca... ram... bo... bo...

PATACHON.

Dites que vous ne l'avez point vu... et au fait, si vous avez le coup d'œil aussi retardataire que la langue...

BERTÉCHÉ.

Vous êtes un gros... gros... grossier !

PATACHON.

Monsieur Bertéché !

BERTÉCHÉ.

Monsieur Pa... pa... ta... ta...

TIMOLÉON.

Arrêtez, mes amis... voilà justement ce que je craignais... Depuis long-temps je m'étais aperçu que l'un des deux couvait une haine secrète contre l'autre.

\* Victor, Patachon, Timoléon, Bertéché.

PATACHON.

L'un de nous deux couvait de la haine ?

BERTÉCHÉ.

Lequel cou... cou...

TIMOLÉON.

Heureusement, je suis là, moi, pour vous empêcher de descendre à l'ignoble coup de poing, de vous arracher les cheveux et les perruques.

BERTÉCHÉ.

Moi, je n'ai qu'un faux tou... tou...

TIMOLÉON.

Paix !... Il faut en finir une bonne fois, pour n'avoir plus rien sur le cœur ; ainsi l'affaire est arrangée... (*Ici les autres habitués remontent.*) Vous vous battez demain.

TOUS DEUX.

Hein !

TIMOLÉON.

Jusqu'à ce qu'un de vous deux reste sur le pré... (*A Patachon.*) C'est son dernier mot... (*A Bertéché.*) C'est son ultimatum.

PATACHON, *prenant Timoléon à part.*

Mais, pourquoi cette soif de mon sang ?

TIMOLÉON.

Il a contre vous une vieille dent.

PATACHON.

C'est donc sa seule ?

TIMOLÉON.

Ah ! joli !... Il se plaint que vous ne donniez pas à son neveu Victor une place vacante dans vos bureaux.

PATACHON.

C'est là le motif ?

BERTÉCHÉ, *même jeu que Patachon.*

Qu'est... qu'est... ce que je lui ai donc fait à cet homme sau... sau... vage ?

TIMOLÉON.

Quand vous le privez de son meilleur commis, en laissant partir pour l'armée Victor, votre neveu...

BERTÉCHÉ.

Pas d'autre cau... cau... se ?

PATACHON, *avec résolution.*

Monsieur, mon parti est pris.

TIMOLÉON.

L'épée ?

PATACHON.

Ma moralité et les arrêts de la Cour de cassation ne me permettent pas d'accepter son cartel... serviteur...

Il veut s'en aller.

BERTÉCHÉ, *de même.*

Mon pa... parti est... est pris.

TIMOLÉON.

Halte-là, messieurs, vous êtes parfaitement libres de ne pas vous battre... (*Ils veulent sortir, il les retient.*) Mais comme j'ai été choisi pour témoin, pour médiateur, comme je n'entends pas que le café de la Paix soit déshonoré par une poltronnerie, si l'un de vous s'avise de saigner du nez, je me verrai forcé, moi, de le saigner de quelque autre part.



BERTÉCHÉ.

Aïe ! aïe ! Voyons, monsieur Timoléon...

PATACHON.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen...

TIMOLÉON.

De s'entendre à l'amiable?... (*Tous deux font signe que oui.*) Dam ! c'est difficile, avec des têtes comme les vôtres... les choses ont été poussées si loin ! Pourtant, du moment qu'il s'agit d'une conciliation honorable, mon devoir de témoin... (*Mouvement de joie de Patachon et de Bertéché. Élevant la voix, et s'adressant aux habitués qui se rapprochent.*) Messieurs, vous avez assisté aux querelles désespérantes qui depuis quelque temps ont divisé MM. Bertéché et Patachon. Ces deux braves, je pourrais même dire ces deux crânes, allaient en venir à de cruelles extrémités... mais je me suis fait l'arbitre de leurs différends, et une réconciliation sincère va y mettre un terme. Notre jeune ami Victor Nargeot, ici présent, est le lien qui va les réunir.

PATACHON, BERTÉCHÉ, VICTOR.

Lui ! moi !

TIMOLÉON.

Silence dans les rangs. (*Prenant Victor par la main.*) Approchez, intéressant jeune homme \*. Oui, messieurs, monsieur Bertéché, toujours grand et magnifique, paie un remplaçant à son neveu.

Grimace de Bertéché.

VICTOR, s'approchant de Bertéché.

Ah ! mon oncle \*\*...

TIMOLÉON.

Et de son côté M. Patachon, non moins grand et non moins magnifique, s'engage à lui donner l'emploi dont il dispose...

VICTOR, joyeux.

Il se pourrait !

Mouvement des deux hommes, qui paraissent vouloir réclamer.

TIMOLÉON.

A ces conditions tout sujet de querelle est pour jamais oublié, et nos deux estimables compatriotes vont devant nous se serrer la main.

PATACHON.

Allons, j'y consens.

BERTÉCHÉ, tendant la main.

Voilà ma... ma...

VICTOR.

Ah ! monsieur Timoléon ! que de reconnaissance \*\*\* !

TIMOLÉON.

C'est bon, c'est bon ; vous me remercirez plus tard. Maintenant une affaire importante m'appelle dehors ; si je ne parais pas au spectacle, sifflez sans moi, je reviendrai pour soutenir les amis.

ENSEMBLE.

AIR du *Pré aux Clercs*.

TIMOLÉON.

Allons, tout est fini,

Ma conduite doit plaire

\* Patachon, Victor, Timoléon, Bertéché.

\*\* Patachon, Timoléon, Victor, Bertéché.

\*\*\* Victor, Timoléon, Patachon, Bertéché.

A ma belle étrangère,  
Et j'ai bien réussi.  
Un double mariage  
Deviendra mon ouvrage,  
En comblant tous leurs vœux  
J'aurai fait deux heureux.

TOUS LES AUTRES.

Entre vous, Dieu merci,  
Nous,  
Ne parlons plus de guerre ;  
Que la paix nous soit chère,  
Et que tout soit fini.  
Lui seul par son courage  
A calmé cet orage,  
Que nous sommes heureux  
D'avoir un pareil preux !

Timoléon prend son chapeau et sa canne, et sort par le fond.

## SCÈNE XXI.

VICTOR, PATACHON, BERTÉCHÉ, HABITUÉS,  
puis COCARDAS \*.

VICTOR.

Ah ! mon oncle ! Ah ! monsieur Patachon ! comment vous remercier de tout ce que vous faites pour moi ?

PATACHON.

C'est bien, c'est bien, ce qui est dit est dit. Allons, Bertéché, plus de rancune !

BERTÉCHÉ.

Plus de ran... ran...

PATACHON.

Allons continuer notre partie.

TOUS.

C'est ça.

COCARDAS, accourant par la porte du billard,  
et d'un ton mystérieux.

Oh ! messieurs, messieurs, savez-vous la nouvelle ?

PATACHON.

Qu'est-ce que c'est ?

COCARDAS.

Chut !... Ce Timoléon, cet homme si terrible, qui est-ce qui aurait dit cela de lui ?

BERTÉCHÉ.

Quoi... oi... donc ?

COCARDAS.

Chut !... Un soufflet... qu'il a...

VICTOR.

Donné ?

COCARDAS.

Reçu.

VICTOR.

Lui !

COCARDAS.

Ici, il n'y qu'un instant !

PATACHON.

Un soufflet ?

BERTÉCHÉ.

Un sou... un sou... ?

COCARDAS.

D'un jeune officier arrivé de ce matin.

VICTOR.

Impossible !

\* Victor, Patachon, Cocardas, Bertéché



BERTÉCHÉ.

Impo... po...

COCARDAS.

Blondeau l'a vu et entendu.

PATACHON.

Oculairement et auriculairement?

COCARDAS.

Bien plus, c'est monsieur Timoléon qui a fait des excuses à l'officier!

PATACHON.

La chose me paraît insolite.

COCARDAS.

Je vous répète que Blondeau était présent, qu'il a tout entendu!

PATACHON.

Mais alors ce Timoléon ne serait...

COCARDAS.

Qu'un faux brave!... je l'ai toujours pensé.

PATACHON.

Un fanfaron!

BERTÉCHÉ.

Un fan... fan...

VICTOR.

Je n'en crois rien.

PATACHON.

Et tout-à-l'heure il osait nous menacer!... Ah! morbleure, qu'il s'avise de se représenter ici, je lui dirai son fait!

TOUS.

Oui, oui, nous lui dirons son fait!

BERTÉCHÉ.

Son on... on...

PATACHON, avec importance.

Messieurs, nous avons supporté trop long-temps le joug d'une tyrannie odieuse!... Nous sommes tous égaux devant la loi et devant le comptoir!... Plus de tyran!

TOUS.

Plus de tyran!

BERTÉCHÉ.

De e... ty... ty...

PATACHON.

Ressaissons des droits imprescriptibles!... soyons hommes, soyons Français... et si dans certain cas il est nécessaire qu'une seule volonté dirige les autres, que ce soit du moins la volonté d'un homme recommandable, établi noblement dans cette ville, fonctionnaire estimé, d'un homme de poids, de moi, enfin!...

TOUS.

Ah!...

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, BLONDEAU.

BLONDEAU.

C'est une lettre qui arrive du café Militaire, à l'adresse des habitués du café de la Paix.

PATACHON, prenant la lettre et lisant la signature.

« Signé le lieutenant Valnoir. » Voyons.

COCARDAS.

Oh! oh! le bourreau des crânes!

PATACHON, lisant.

« Nous apprenons, messieurs, que votre intention est de siffler ce soir madame Saint-Estève, débutante, que le café Militaire a prise sous sa protection : nous vous déclarons que nous considérons cela comme une insulte personnelle... » (S'interrompant et haussant les épaules.) Oh! ça fait pitié!... (Continuant.) « Si donc vous persistez dans ce dessein, veuillez désigner un de vous pour se battre » (les habitués s'éloignent doucement et le laissent seul au milieu du théâtre) « avec celui qui signe cette lettre. Il vous laisse le choix des armes. »

BLONDEAU.

On attend la réponse...

PATACHON.

Allons, messieurs, voilà le moment de se montrer... (Se retournant et rappelant les habitués.) Eh bien! voyons, messieurs, qui est-ce qui se charge de...

LES HABITUÉS.

Ah! ma foi!...

BLONDEAU.

Ont-ils peur!

VICTOR.

Rassurez-vous, messieurs, je vais aller leur parler...

BERTÉCHÉ, le retenant.

Tu... tu n'iras pas.

PATACHON.

Misérable Timoléon... c'est pourtant à lui que nous devons cette algarade!

COCARDAS.

Un capon qui file au moment du danger...

TOUS.

Oui, un capon!

PATACHON.

Qu'il ose reparaitre devant nous, il verra de quel bois nous nous chauffons.

TIMOLÉON, en dehors.

Sacrebleu!...

BLONDEAU.

Eh! tenez, justement le voici.

Tous les habitués se groupent à droite du théâtre.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, TIMOLÉON\*.

TIMOLÉON, à lui-même, en arpentant le théâtre.

Pas de voiture!... pas d'Andalouse sur le pont!... me faire croquer le marmot à la pluie et au vent!... Brrrr!... l'heure est passée!... Est-ce que la marquise se serait moquée de moi?... Ah! ah! vous n'êtes pas au théâtre, vous autres?... vous n'avez donc pas suivi mes instructions?... Brrrr...

Il se promène en frappant du pied.

COCARDAS.

Oh! ses instructions!

PATACHON, cherchant à prendre de l'assurance.

Nous n'avons d'instructions à recevoir de personne.

\* Victor, Timoléon, Patachon, Cocardas, Bertéché.



TOUS.

Très-bien.

TIMOLÉON, *se promenant.*

Hein ! plaît-il ?

PATACHON, *s'avancant.*

Je suis chargé par ces messieurs de vous inviter...

TIMOLÉON.

A prendre un verre de vin chaud... volontiers\*.

TOUS.

Oh!...

PATACHON.

Pardon!... ce n'est pas ça!...

TIMOLÉON, *s'arrêtant.*

Ah ça! mais qu'est-ce qu'il y a donc?

PATACHON, *reculant.*

Il y a que je suis chargé par ces messieurs d'avoir l'honneur de vous prier de vouloir bien nous faire le plaisir... d'avoir l'extrême bonté...

COCARDAS.

De ne plus remettre les pieds ici\*\*.

TIMOLÉON.

Hein?... c'est à moi que vous parlez?

PATACHON.

A vous-même.

TOUS.

A vous-même.

TIMOLÉON, *riant,*

Elle est bonne, la charge!... elle est drôle!

PATACHON, *bas aux autres.*Il fait semblant de rire... Il a peur!... (*Haut.*)

Je vous le répète, monsieur, je suis chargé par ces messieurs...

BERTÉCHÉ.

Monsieur est cha... cha...

TIMOLÉON.

Ah ça! êtes-vous fous ou bêtes?

TOUS.

Par exemple!...

COCARDAS.

Malhonnête!

PATACHON.

Mal appris!

BERTÉCHÉ.

Po... po...

TIMOLÉON.

C'est donc sérieux?... c'est une querelle que vous voulez?... oh! mais ça me va, ça me va!... Je passerai ma colère sur vous!... Par qui vais-je commencer?... Par vous, Cocardas?... ou vous, Patachon?... ou vous, Bertéché?

Il poursuit Bertéché et Cocardas en les menaçant de sa canne, ceux-ci reculent. Patachon, à droite, soulève une chaise comme pour le frapper, et s'assied dessus au moment où Timoléon se retourne. Bertéché au comptoir agite la sonnette.

VICTOR, *le retenant.*

Timoléon!... Timoléon!...\*\*\*

TIMOLÉON.

Laissez-moi!... laissez-moi!...

COCARDAS.

Quand on a reçu un soufflet...

TIMOLÉON.

Un soufflet?...

PATACHON.

Est-ce que vous ne l'avez pas reçu le soufflet?

\* Victor, Patachon, Timoléon, Cocardas, Bertéché.

\*\* Victor, Timoléon, Cocardas, Bertéché, Patachon.

\*\*\* Bertéché, Cocardas, Victor, Timoléon, Patachon.

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> VERDIER, STÉPHANIE,  
*en costume du Concert à la cour.*

STÉPHANIE.

Pardonnez-moi, messieurs!... car c'est moi qui le lui ai donné.

TOUS.

Une femme!

BLONDEAU.

Mon petit officier!

TIMOLÉON.

Ma marquise!...

STÉPHANIE.

Non pas, mais madame Saint-Estève, la débutante de ce soir.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Qui vient d'obtenir un brillant succès.

STÉPHANIE.

Car, au lieu d'être là pour me siffler, monsieur Timoléon soufflait dans ses doigts sur le rempart.

TIMOLÉON.

Je suis joué.

STÉPHANIE.

Un peu!... mais ne le regrettez pas... Vous avez assuré le bonheur de mon amie et celui de ce jeune homme : grâce à ce que vous avez obtenu de ces messieurs...

PATACHON.

Mais je ne sais pas à présent si...

BERTÉCHÉ.

Ni... i... moi!...

VICTOR.

Oh! mon oncle! oh! monsieur Patachon!...

STÉPHANIE, *avec gentillesse.*

Eh bien! monsieur Timoléon, laisserez-vous votre ouvrage imparfait?...

TIMOLÉON.

Sirène!... (*S'adressant à Patachon et à Bertéché.*) J'ai reçu votre parole, messieurs, et vous savez que j'ai une offense à venger?...STÉPHANIE, *aux mêmes.*

Et que c'est un soufflet de femme qu'il a reçu?

PATACHON.

Il suffisait que vous le désirassiez, ma diva, pour que j'y accédasse et que je lui octroyasse cette place.

TIMOLÉON.

Sans que je vous en parlasse?...

PATACHON.

Allons, allons, ce qui est dit est dit.

BERTÉCHÉ.

Ce qui... est... est...

TIMOLÉON, *l'interrompant.*Convenu, père la Bredouille!... Vous, mon petit télégraphe, je vous permets de prendre femme; ça vaut mieux qu'un fusil de munition. (*A Stéphanie.*) Êtes-vous contente?

STÉPHANIE.

Pas mal pour un tyran.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Sans plus de bruit* (M<sup>me</sup> Camus).

Que tout chagrin

Par son adresse

Enfin cesse,

Heureux destin!

Ils vont être unis enfin!

\* Cocardas, Victor, M<sup>me</sup> Verdier, Stéphanie, Timoléon, Patachon, Bertéché.





ACTE I, SCÈNE IV.

# UNE VOCATION,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

par M. F. de Courcy et Ch. Nuret

(MISE EN SCÈNE DE M. AUGUSTIN VIZENTINI),

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 12 JUILLET 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAULIEU. . . . .	M. FRADELLE.	JUSTINE, femme de chambre. . . . .	Mlle A. DARCY.
MICHEL JOLY, menuisier. . . . .	M. AMANT.	VANHOVE, semainier de la comédie française. . . . .	M. CAMIADE.
MARGUERITE, femme de Michel. . .	Mme LECOMTE.	UN BRIGADIER de maréchaussée. . .	M. BERTAUT.
MARIE (Mlle JOLY), leur fille. . .	Mme TAIGNY.	DEUX GARDES.	
JACQUELINE, sœur de Mlle Joly. . .	Mme AD. MARTIN.	DEUX OUVRIÈRES.	
BERNARD, apprenti menuisier. . . .	M. PHILIPPE.		

La scène est, au premier acte, à Falaise, en 1780 ; au second, à Paris, trois ans après.

## ACTE PREMIER.

L'atelier de Michel Joly : à gauche, un établi et divers outils de menuisier. A droite, une cheminée. Des images de saints enluminées collées au mur. Sur le second plan, deux portes latérales. Au fond, la porte d'entrée donnant sur la rue. A gauche de cette porte, également au fond, une fenêtre, et à droite, un buffet garni d'assiettes.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, à son établi, rabotant ; BERNARD, travaillant avec un marteau et une vrille ; MARGUERITE, assise, filant ; JACQUELINE, près du buffet, essuyant des assiettes.

MICHEL, tout en travaillant, et BERNARD.

AIR : Dieu ! la charmante petit' femme ! (Souper du Mari).  
Cognons, rabotons sans relâche !

Chaque jour suffit à sa tâche :  
Et puis le soir vient à propos  
Pour nous amener le repos.

MICHEL.

Du travail, en ménage,  
On se lasse moins promptement.

BERNARD.

Et si, parfois, on perd courage,



MICHEL.

On se donn' du cœur, en chantant :

ENSEMBLE.

Bon compagnon, vite à l'ouvrage !

En avant, toujours en avant !

Menons l' travail tambour battant !

tous, *répètent en chœur.*

Bon compagnon, vite à l'ouvrage ! etc.

MICHEL, *mesurant de l'œil une planche qu'il vient de raboter.*

Là... et je dis, sans me vanter, que v'là de l'ouvrage un peu soigné... et un peu aligné. Regarde-moi ça, Bernard ?

BERNARD, *quittant son ouvrage et regardant la planche.*

Oh ! c'est affaire à vous, bourgeois ; ça ne fait pas le plus petit pli.

MICHEL.

Dame, mon garçon, quand t'auras seulement raboté comme moi trente-cinq ans de ta vie, tu commenceras à avoir le compas dans l'œil !

BERNARD, *qui regardait Jacqueline, se donnant un coup de marteau sur les doigts.*

Oh ! là ! là !...

JACQUELINE, *le plaignant.*

Ah !...

MARGUERITE.

Eh bien ! Jacqueline, qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUELINE.

Maman, c'est qu'il s'est fait mal, et je...

MARGUERITE, *ironiquement.*

Il s'est fait mal ! Prenez donc garde !

BERNARD, *secouant son doigt.*

C'est rien... je regardais mam'selle Jacqueline... Je ne sais pas à quoi je pensais... et j'ai pris mon doigt pour un clou... Mais je me suis pas fait mal... au contraire !...

MICHEL, *gaiement.*

Il en verra ben d'autres en faisant son tour de France !

BERNARD, *soupirant.*

C'est donc ben vrai, bourgeois, que c'est aujourd'hui que je me mets en voyage, pour faire le tour de ma patrie ?

Jacqueline soupire aussi.

MARGUERITE.

Bon débarras !

MICHEL.

Oui, mon garçon ! Tu vas faire comme j'ai fait, moi qui te parle, avant de m'établir... et comme font tous les vrais compagnons.

BERNARD.

Le tour de France peut avoir son côté récréatif... mais, c'est tout de même... on a beau dire ! Tenez, quand je pense que, demain matin, je ne m'éveillerai plus dans ma petite soupente, que je ne m'assierai plus à c'te table, pour manger la soupe aux choux, que je ne travaillerai plus à l'établi que v'là... voyez-vous, c'est plus fort que moi... ça me prend dans l'estomac, et puis dans les yeux, que je n'y vois plus... et que la main va tout de travers.

JACQUELINE, *à part.*

Ce pauvre Bernard !

MARGUERITE, *se levant.*

Mais voyez un peu cette Marie ! si elle descendra de sa chambre !...

MICHEL.

Eh ben, femme ! laisse-la tranquille ! si elle est fatiguée, cette enfant !

MARGUERITE.

Fatiguée de se reposer, pas vrai ? Une fille de menuisier qui veut faire lademoiselle, la personne de condition ! comme si elle était madame l'intendante de la province de Normandie, ou madame la présidente du grenier à sel !

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

J'ignore d'où lui sont venus

Ses manières et son langage ;

Au point que j'ose tout au plus

Lui parler des soins du ménage.

La lectur' seule est de son goût ;

J'crois qu'elle écrit mieux qu'un notaire.

Enfin, cette enfant-là sait tout....

On n'en pourra jamais rien faire.

MICHEL.

Pourtant, ces défauts-là, ça serait dans le cas de donner de la fierté à des parens !

MARGUERITE, *sans l'écouter.*

Ah ! je ne suis pas sans me repentir de l'avoir laissée aller à l'école... On ne peut seulement pas la faire lever, le matin.

BERNARD, *étourdiment.*

Pour ce qui est de ça, bourgeoise, il ne faut pas lui en faire un reproche... elle se couche si tard !

MARGUERITE.

Qu'en sais-tu ?

BERNARD, *sans voir les signes que lui fait Jacqueline pour l'empêcher de parler.*

Cette nuit, j'étais resté éveillé comme un lièvre... (soulignant) vu que c'était la veille d'aujourd'hui... eh ben ! au coup d'une heure, il y avait encore de la lumière dans la chambre de mam'selle Marion.

MARGUERITE.

De la lumière dans sa chambre ?

BERNARD \*.

Oui, oui. (Apercevant les signes de Jacqueline et faisant aussi des signes de tête négatifs.) Non, non, je m'aurai trompé... la lune tapait sur les carreaux... j'aurai pris ça pour une chandelle.

MARGUERITE.

C'est donc ça que j'ai tant cherché ma petite lampe !... Aussi, monsieur Michel, tu ne la surveilles pas assez.

MICHEL.

Est-ce que je peux voir ce qu'elle fait, quand j'ai les yeux fermés ?

MARGUERITE, *appelant à la porte de droite.* Marion ! Descendez-vous, à la fin, mam'selle !

\* Jacqueline, Bernard, Michel, Marguerite.



JACQUELINE, *bas à Bernard, en passant près de lui.*

Maladroit! allez!... qui va faire gronder ma petite sœur!

MICHEL, *de même.*

T'avais ben besoin de parler de ça, toi!

Bernard s'excuse bas auprès, de Jacqueline et de Michel.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE\*, *mise simplement, mais avec un peu de recherche; elle a une petite croix à la Jeannette. Elle entre à droite.*

MARIE, *avec douceur.*

Ma mère, vous m'avez appelée?

MARGUERITE.

Ah! vous voilà! c'est bien heureux! depuis trois heures d'horloge que tout le monde ici est à l'ouvrage.

MARIE, *timidement.*

Oui, c'est vrai, je me suis un peu oubliée.

MARGUERITE.

Devant le petit miroir, pas vrai? à faire des mines et des gestes, comme je vous y ai prise tant de fois?...

MICHEL.

Eh ben! voyons, elle ne le fera plus.

MARIE, *souriant.*

Bonjour, père.

MICHEL.

Bonjour, mon enfant.

Il l'embrasse sur le front.

MARIE.

Bonjour, Bernard. Bonjour, bonne sœur!

MARGUERITE\*\*.

Voyez comme elle est pâle, faute de dormir! elle en tombera malade, si elle continue!

MICHEL.

Pour ça, ta mère a raison!... Moi, d'abord, je ne veux pas que tu te rendes malade.

MARGUERITE.

Toujours fourrée dans ses maudites lectures!... et quelles lectures!... Dieu sait!... des pièces de comédie!... Dire que nous vivons en l'an de grâce 1780... que nous avons un roi et un parlement, et qu'on laisse débiter publiquement des choses pareilles!... Enfin, si j'achète une livre de sucre ou un cornet de poivre, c'est pas au sucre ni au poivre qu'elle s'en prend; c'est au papier... du moment que c'est de l'imprimé!...

BERNARD.

Ça prouve toujours que mam'selle Marion n'est pas gourmande.

Jacqueline approuve du geste.

MARGUERITE.

Je ne veux pas de tout ça ici... et ce qui traitnera, j'allume mon feu avec. *(Marie porte la*

\* Jacqueline, Bernard, Michel, Marguerite, Marie.

\*\* Jacqueline, Bernard, Marguerite, Michel, Marie.

*main à la poche de son tablier.)* C'est ben assez d'être obligée de supporter cette troupe de comédiens qui nous sont venus de je ne sais où, pour la foire de Guibray... des histrions, des saltimbanques, qui ont l'audace de se faire tambouriner dans tout Falaise!...

BERNARD, *souriant.*

Et l'infamie de faire courir tout le monde.

MARGUERITE.

Taisez-vous, monsieur Bernard!

MICHEL.

Après tout, femme, qu'est-ce que ça peut te faire, puisque tu ne vas pas les voir?

MARGUERITE\*.

Ce que ça peut me faire?... j'aime bien la question!... Mais il n'en faut pas davantage pour porter malheur à une ville. Après ça, un beau jour, le tonnerre tombe, et on demande pourquoi!

BERNARD.

Consolez-vous, bourgeoise. Vos comédiens de malheur ne feront pas de vieux os à Falaise.

MARIE.

Ah! ils s'en vont?

BERNARD.

Ils partent aujourd'hui... ils font comme moi.

MARGUERITE.

Dieu soit loué, la Vierge et les saints!...

BERNARD.

Ils ont retenu deux coches, au bureau, ici à côté, pour eux seuls... Y en aura dessus, y en aura dedans! ils seront empilés comme des harengs, quoi!

MARGUERITE.

Faut espérer qu'ils verseront en route et qu'ils ne reviendront plus.

MARIE, *avec intérêt, à Bernard.*

Et sait-on de quel côté ils se dirigent?

BERNARD.

Du côté de Paris, à ce qu'on dit.

MARGUERITE, *à Marie.*

Eh ben! mam'selle, est-ce que ça vous regarde? aidez plutôt votre jainée, qui fait tout dans la maison.

MARIE, *distracte.*

Oui, maman, avec grand plaisir.

JACQUELINE, *qui rangeait.*

Laisse, laisse, ma petite sœur, ne te donne pas la peine.

MARIE, *sans lui répondre, soulève une petite table qu'elle porte près de la cheminée, et dit à part.*

Du côté de Paris!...

Elle pose la table et demeure pensive en s'appuyant dessus.

MARGUERITE\*\*.

Eh ben! quand tu resteras là, plantée, le nez en l'air!... Mon Dieu! mon Dieu! que cette enfant-là est donc gauche!

Elle va prendre la table et la range elle-même.

\* Bernard, Marie, Michel, Marguerite, Jacqueline.

\*\* Bernard, Michel, Marguerite, Marie, Jacqueline.







JACQUELINE, *à Bernard, montrant un vieux livre qui est resté sur l'établi.*

Encore un livre que nous avons oublié de mettre dans le paquet.

MARIE, *se levant vivement.*

Un livre!... Montrez-le-moi?...

Elle le prend des mains de Jacqueline et se met à le parcourir.

BERNARD.

Je vous en fais ben cadeau, si vous voulez... Un méchant bouquin!

MARIE, *lisant.*

« Théâtre de Regnard. » *(Parlant.)* Mon livre que j'avais perdu... Ah! quel bonheur!... Merci, merci, mon bon petit Bernard.

Elle lit tout bas, en s'animant par degrés.

BERNARD, *à Jacqueline, haussant les épaules.*

Faut pas grand' chose pour la contenter. C'est imprimé si drôlement!... les lignes ne sont pas seulement de la même longueur, les unes que les autres... ça n'a pas de bon sens.

MARIE\*.

Oh! que j'aimerais à jouer ce rôle de Lisette! justement je le sais déjà à moitié!... Tiens, Jacqueline, tu es Agathe.

BERNARD.

Allons, bon, v'là mam'selle Jacqueline qui s'appelle Agathe, à présent!

MARIE, *à Jacqueline.*

Vois-tu; moi, je suis Lisette, la servante de monsieur Albert; mais je ne peux pas le souffrir, monsieur Albert... ni toi non plus... parce que c'est un vieux jaloux!

JACQUELINE, *regardant Bernard.*

Oh! c'est si ennuyeux, les jaloux!

BERNARD, *piqué.*

Mam'selle Marion, si vous voulez que je vous le dise, je suis comme madame votre mère; je n'aime pas ces bêtises-là.

MARIE.

Tu vas voir comme c'est amusant, *les Folies amoureuses!*

BERNARD, *souriant\*\*.*

Les Folies amoureuses?... Tiens, au fait, ça doit être gentil; pas vrai, mam'selle Jacqueline? Ça me va, moi, les Folies amoureuses!

MARIE.

C'est cela; nous allons jouer la pièce à nous trois!... C'est moi qui commence.

Déclamant.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,  
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,  
Et vous fait hasarder de sortir si matin?...

*(Parlé, à Jacqueline.)* Mais réponds-moi donc!

BERNARD.

Répondez donc, mam'selle Jacqueline, on vous parle.

JACQUELINE.

Dame, moi... je ne sais pas...

\* Bernard, Jacqueline, Marie.

\*\* Bernard, Marie, Jacqueline.

MARIE, *lui montrant, du doigt, sur le livre.*

Tiens, là; dis comme moi:

Récitant.

Eraste est de retour....

BERNARD.

Éraste! qu'est-ce que c'est que ça, Éraste?

MARIE.

C'est l'amoureux de Jacqueline.

BERNARD, *se fâchant.*

L'amoureux de Jacqueline?

MARIE.

L'amoureux d'Agathe... celui dont tu es jaloux... toi, le vieux tuteur.

BERNARD.

Du tout, du tout!... je ne veux pas être un vieux tuteur! je veux jouer l'amoureux... je veux jouer l'amoureux!

MARIE.

La première fois, c'est convenu.

Récitant.

Mais paix! j'entends du bruit... quelqu'un vient... écoute! (tons.)

BERNARD, *allant au fond.*

Quelqu'un vient?... Diable! diable! si c'était la bourgeoise!

MARIE.

Mais non, mais non; qu'il est bête!... c'est dans mon rôle.

JACQUELINE.

C'est dans son rôle.

BERNARD, *se rapprochant.*

C'est bon! c'est bon, je comprends!

MARIE.

Là-dessus, tu entres, comme ça, en regardant de tous côtés, tu te promènes dans le jardin...

BERNARD.

Censé le jardin.

MARIE.

Tu crois apercevoir quelqu'un dans l'ombre... tu te fâches, tu me grondes, tu me mets à la porte... alors, moi, je te réponds:

Récitant.

Ah! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,  
De croire qu'en quittant votre triste personne,  
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!  
Un écolier qui sort d'avec son précepteur,  
Une fille long-temps au célibat liée,  
Qui quitte ses parens pour être mariée,  
Un esclave qui sort des mains des mécréans,  
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans,  
Un héritier qui voit son oncle rendre l'âme,  
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme,  
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai  
En recevant de vous ce bienheureux congé!...

BERNARD, *applaudissant et sautant.*

Bravo, mamselle Marion! bravo, mam'selle Marion!



## SCÈNE IV.

LES MÊMES; MARGUERITE, *qui est entrée sur les derniers vers qui précèdent.*

MARGUERITE\*, *s'avancant.*

Qu'est-ce que je vois?... qu'est-ce que j'entends?...

BERNARD.

La bourgeoise!

Il se remet vivement à travailler, à l'établi.

MARIE et JACQUELINE.

Ma mère!

MARGUERITE, *arrachant le livre des mains de Marie, qui le tenait machinalement.*

Qu'est-ce qui vous a donné ce livre-là? répondez, mademoiselle!

BERNARD, *bas à Marie.*

Ne dites pas que c'est moi.

MARGUERITE, *mettant ses lunettes et lisant.*

Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable! Oui, le diable..... quand il tiendrait sabbat!.....

(*Otant ses lunettes.*) Ah! tu veux servir le Diable! ah! tu veux aller au sabbat, toi!

MARIE, *tremblante.*

Ma mère!

MARGUERITE.

C'est du beau!... Et vous lisez ça tout haut devant votre sœur?...

JACQUELINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous avons fait là!

MARIE.

Maman, je vous promets bien...

MARGUERITE, *sans lui répondre, remettant ses lunettes et continuant à lire.*

... Sans raisonner, rentrez en diligence..... Tu resteras ici, pour faire pénitence.

(*Otant ses lunettes, et jetant le livre.*) A la bonne heure, au moins, voilà qui est bien dit... Oui, mademoiselle, rentrez dans votre chambre, en diligence, et allez vous mettre en pénitence.

JACQUELINE, *s'avancant.*

Maman, ce n'est pas sa faute...

MARGUERITE.

Taisez-vous, mam'selle Jacqueline! vous méritiez que je vous y mette aussi.

BERNARD \*\*.

Écoutez, bourgeoise, j'aime mieux tout vous dire.

MARGUERITE.

Toi, va faire viser ton livret à la maîtrise et jurande, et que je ne te revoie plus!... Quant à vous, mam'selle Marie, vous m'avez entendue?...

\* Bernard, Marie, Marguerite, Jacqueline.

\*\* Marie, Bernard, Marguerite, Jacqueline.

au pain et à l'eau pour huit jours... et, la première fois que ça vous arrivera, je vous chasse de la maison!

Marie fait un mouvement et essuie une larme.

ENSEMBLE.

AIR : *Toujours ensemble... c'est unique* (Fra Diavolo).

MARGUERITE.

J'en suis encor tout étourdie!  
De gronder ai-je tort?  
Jouer la comédie!  
Pour le coup, c'est trop fort!  
Vous n'aviez pas, vraiment,  
Prévu ce dénouement.

MARIE et JACQUELINE, *à part.*

De frayer je suis étourdie.

Je sens bien qu'elle a  
que j'ai tort,

Mais maman, de sa vie,

Ne <sup>la</sup>me gronda si fort;

Nous n'avions pas, vraiment,

Prévu ce dénouement.

BERNARD, *à lui-même.*

J'en ai la tête abasourdie!

Non, la bourgeoise encor

Ne nous a, de sa vie,

Jamais grondés si fort.

Nous n'avions pas, vraiment,

Prévu ce dénouement.

Marie sort à droite. Bernard sort au fond.

## SCÈNE V.

MARGUERITE, JACQUELINE; puis MICHEL.

MARGUERITE.

Maintenant, Jacqueline, le dîner de votre père.

JACQUELINE.

Oui, maman.

Elle met le couvert, en se dépêchant.

MICHEL \*\*.

Eh ben, eh ben, qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qui se passe?

MARGUERITE.

Il se passe, il se passe... Allons, voyons, mets-toi à table... c'est l'heure de dîner, peut-être bien.

MICHEL.

Je ne te dis pas le contraire, ni mon estomac non plus... Mais c'est que tu as un air tout ébouriffé, en nous disant ça.

MARGUERITE, *aidant Jacqueline à servir le dîner.*

Oh! pardine! sûrement!... j'ai un air... c'est toujours moi qui ai tort.

Elle pose la soupière; ils se mettent à table, excepté Jacqueline, qui demeure toute triste.

MICHEL.

Et Marie?

MARGUERITE, *lui servant la soupe.*

Marie ne dîne pas avec nous aujourd'hui.

MICHEL.

Ah ben! femme, aussi, tu la traites comme un enfant!

\* Bernard, Marguerite, Marie, Jacqueline.

\*\* Michel, Marguerite, Jacqueline.



MARGUERITE.

Je la traite, je la traite, comme elle le mérite. Est-ce que je ne viens pas de la surprendre encore faisant la comédienne, devant celle-ci! Jusqu'à monsieur Bernard qui s'en mêlait... un apprenti menuisier, qui finira peut-être par monter aussi sur les planches!...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; SAULIEU, *entrant précipitamment et refermant la porte.*

SAULIEU\*.

Mes amis, au nom du ciel, cachez-moi.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! j'ai eu peur! (*Ils se lèvent de table.*) Qui êtes-vous, monsieur? que voulez-vous?

SAULIEU.

A tout hasard, et me confiant à votre générosité... je viens vous demander asile et protection, pour quelques instans... jusqu'à la nuit peut-être.

MICHEL.

Un asile? Mais comment donc? est-ce que ça se refuse? Vous êtes chez de braves gens, monsieur.

MARGUERITE.

Sûrement, sûrement, mais enfin?...

SAULIEU.

Je suis poursuivi... Tout-à-l'heure encore, on était sur mes traces.

MARGUERITE.

Auriez-vous commis une méchante action?

MICHEL, *lui faisant des signes.*

Femme...

MARGUERITE.

Dame, écoute donc! quand on se cache...

SAULIEU.

Rassurez-vous... Dieu merci, je n'ai pas à rougir... La loi seule peut me condamner; mais elle est impitoyable. En un mot, un duel...

MARGUERITE.

Un duel! se battre contre son prochain!

MICHEL.

Laisse donc, Marguerite... les femmes n'entendent rien à ces affaires-là. Et où monsieur s'est-il battu? Avec qui monsieur s'est-il battu?

MARGUERITE.

Comme si ça le regardait!..... Faut qu'il sache tout, d'abord... (*A Saulieu.*) Monsieur disait donc...?

SAULIEU.

La rencontre a eu lieu, non loin d'ici... à l'extrémité de la ville... avec le fils du lieutenant criminel de ce bailliage.

MICHEL.

Rien que ça!... vous vous êtes bien adressé!

\* Saulieu, Marguerite, Michel, Jacqueline.

SAULIEU.

C'est pour cela que mes amis m'ont contraint de fuir, au moment où mon adversaire a été frappé. (*Mouvement de Marguerite et de Jacqueline.*) Les gardes de la maréchaussée avaient été prévenues, je ne sais comment, qu'un combat devait avoir lieu.

MARGUERITE.

Et elles sont arrivées trop tard!...

MICHEL.

Le lieutenant criminel ne va pas être content!... un fils unique!... très-mal élevé... mais pas moins unique!

SAULIEU.

J'espère bien que sa blessure n'est pas mortelle.

MICHEL.

Quant au père... dur... inflexible.... à cheval sur la loi!

SAULIEU.

Et, par-dessus tout, sa vieille haine, son animosité, contre la famille des Saulieu!

MICHEL.

Des Saulieu!... Vous êtes le fils du marquis de Saulieu?

SAULIEU.

Vous connaissez mon père?

MICHEL.

Si je le connais! un brave homme du bon Dieu! qui m'a prêté les premiers fonds pour m'établir... et sans intérêt encore!..... Soyez le bien-venu! Tout ce qui est ici est à vous! Et d'abord, vous allez manger la soupe avec nous.

MARGUERITE.

C'est ça; nous allons nous remettre à table.

SAULIEU\*.

Merci, merci; un instant de repos... c'est ce qui m'est le plus nécessaire.

Il fait un petit geste de douleur.

MARGUERITE.

On dirait que vous souffrez?

SAULIEU.

Non, rien... une égratignure...

MARGUERITE.

Il ne faut pas négliger ça... je cours vous chercher mon baume de Saint-Irénée.... c'est souverain! Toi, notre homme, va voir un peu dans la ville ce qu'on dit, ce qui se passe.

MICHEL.

Tu as raison.

MARGUERITE\*\*.

Et toi, Jacqueline, prépare notre belle chambre pour monsieur.

MICHEL.

Bien dit, notre femme. A la bonne heure, je te reconnais! Touchez là, monsieur; vous avez bien fait de penser à nous... sans vous en douter.

Saulieu lui serre la main.

\* Saulieu, Marguerite, Michel.

\*\* Saulieu, Michel, Marguerite, Jacqueline.



## ENSEMBLE.

AIR : *Taisons-nous !* (Modiste et le Lord.)

MICHEL, MARGUERITE et JACQUELINE.

Au revoir! *bis.*

Ayez bon espoir.

Vous servir, *bis.*

Pour nous quel plaisir!

Vous serez, grâce à nous,

Invisible à tous!

L'amitié veillera sur vous.

SAULIEU.

Au revoir! *bis.*

Oui, j'ai bon espoir.

C'est ici, pour les fuir,

Qu'il fallait venir.

En ces lieux, grâce à vous,

A vos soins si doux,

Du destin je brave les coups.

*Michel et Marguerite sortent au fond, Jacqueline s'éloigne à droite.*

## SCÈNE VII.

SAULIEU, puis MARIE.

SAULIEU, *les regardant partir.*

Braves gens! au risque de se compromettre.....

(*Marie entr'ouvre la porte à droite et passe la tête.*) Quelle est cette jeune fille?

MARIE, *timidement.*

Ah! monsieur, vous êtes encore là!.... Je croyais...

SAULIEU.

Ne craignez rien, ma belle enfant.... Puis-je savoir?...

MARIE.

Mais je suis de la maison; je suis la fille cadette de monsieur Michel Joly.

SAULIEU.

Mille pardons, mademoiselle..... mais, ne vous ayant pas vue auprès de votre sœur...

MARIE, *à part.*

Ne lui disons pas que j'étais en pénitence; il se moquerait de moi!

SAULIEU, *à part.*

Que d'esprit et de douceur, à la fois, dans tous ses traits!

MARIE.

Malgré moi, j'ai cru entendre, tout-à-l'heure, que vous aviez couru quelque danger... et je venais, en l'absence de ma mère...

SAULIEU.

Eh quoi! vous savez...? oh! maintenant, je suis sans inquiétude, grâce à la bonne hospitalité que l'on m'accorde... et que je bénis doublement... depuis que je vous vois.

MARIE.

On a parlé, je crois, d'un duel, du lieutenant criminel... S'exposer ainsi!... quelle imprudence! Pardonnez à ma curiosité..... mais il faut que des motifs... bien graves...

SAULIEU, *hésitant.*

Bien graves?... Tenez, mademoiselle, ma li-

berté, mes jours, les jours d'un autre, j'ai risqué tout cela pour la cause la plus légère, la plus futile en apparence... en un mot, je me suis battu... pour une actrice.

MARIE, *vivement.*

Pour une actrice?

SAULIEU.

Oui.... pour la jeune première de la troupe de comédiens qui exploite cette ville, et qui, ce soir, quitte Falaise, probablement pour toujours. Arrivé de Paris, la veille, pour embrasser mon père et lui consacrer quelques instans, c'est la première fois que je voyais l'héroïne pour laquelle j'allais donner ma vie.... Mais un sot, un fat, la poursuivait publiquement de son ironie, de ses sarcasmes... sans égard pour les spectateurs dont il troublait le plaisir, sans pitié pour l'actrice, qui, tremblante sur la scène, implorait du regard son persécuteur... et cela, parce qu'elle avait eu le tort irrémédiable de repousser ses hommages d'un jour!... C'est ainsi qu'il se vengeait, lui... et, tout haut, le lâche faisait parade de sa vengeance.... Oh! je l'avoue, je sentis mon front qui brûlait. L'indignation ne put s'y contenir... et ce mot de lâche... que tout bas je murmurais d'abord, je le jetai à la face de cet homme... Nous sortîmes.... et ce matin... Le reste vous est connu. Vous le voyez, je suis un fou, un insensé.... Mais, je ne crains pas de vous le dire, je ne me repens pas de ce que j'ai fait.

MARIE, *émue.*

Mais, monsieur.... c'est qu'en effet.... cela est très-bien... Vous n'avez pas besoin de vous en défendre. Il me semble à moi qu'une actrice est une femme... tout comme une autre, et qu'on n'a pas le droit de la mépriser.

SAULIEU.

Surtout, quand sa conduite est digne et pure; et ma petite protégée, je l'ai su depuis, méritait bien quelques égards.... C'est pour soutenir ses parens âgés, infirmes, qu'elle s'est mise au théâtre.

MARIE, *le regardant avec attendrissement.*

Oh! merci pour elle, monsieur!... Pauvre jeune fille!... je voudrais la voir, la connaître, je voudrais devenir son amie... (*changeant de ton.*) J'étais bien sûre, moi, qu'on peut être honnête partout... quand on le veut bien!... Alors, monsieur, n'est-il pas vrai? toutes les actrices ne sont pas damnées, perdues.... dans ce monde comme dans l'autre?...

SAULIEU, *souriant.*

Mais non, sans doute... il faut l'espérer.... Qui vous a dit cela?

MARIE, *hésitant.*

Une personne... qui a là-dessus d'autres idées que moi. Et, comme cela, vous pensez qu'il n'y a pas de déshonneur?...

SAULIEU.

Du déshonneur?... à devenir l'écho de nos grands écrivains, les interprètes de leurs chefs-d'œuvre... du déshonneur à corriger les travers, les ridi-



cules... à faire briller les actions nobles et généreuses?... du déshonneur, à recevoir d'une foule enivrée des bravos et des couronnes!..... Eh! ne voyons-nous pas tous les jours la noblesse de France envier les plaisirs et les triomphes de la scène et les transporter, en les imitant, dans ses hôtels... dans ses châteaux?... Mais que dis-je! la noblesse!..... La reine, elle-même, notre reine, jeune et belle, que parent tant de vertus..... eh bien, elle descend parfois le grand escalier de Versailles, pour monter sur le théâtre de Trianon.

MARIE, avec un étonnement mêlé de joie.

Comment! monsieur, la reine joue la comédie?

SAULIEU.

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Pour son talent même on la prône,  
On l'applaudit.

MARIE.

Vraiment?...

*A elle-même.*

Ainsi, jugez!

SAULIEU.

Et voilà comme enfin, au pied du trône,  
Se brisent bien des préjugés.  
Devant la cour tombent les préjugés.

MARIE.

Respect alors au nom de comédienne!

SAULIEU.

Sans déroger, on peut bien, je le crois,  
Cultiver l'art qu'ennoblit une reine,  
Et qu'avec nous applaudissent des rois.

MARIE, reprenant avec lui.

Honneur à l'art qu'ennoblit une reine, etc.

MARIE.

Ah! monsieur, quel plaisir j'éprouve à vous entendre parler ainsi! Parce que..... je ne sais si je dois vous dire..... je vais vous paraître bien folle, bien osée... mais, telle que vous me voyez, moi, je suis comme la reine; j'ai une envie terrible de jouer la comédie.

SAULIEU.

Vous?

MARIE.

Chut! parlons tout bas... si on nous entendait! (*Elle va voir si on peut l'entendre, et continue en s'animant par degrés.*) Figurez-vous; quand j'étais petite, je faisais réciter tout plein de belles choses à ma poupée, et je prenais celle de ma sœur, pour les faire jaser ensemble..... ce qui, par parenthèse, n'était pas toujours du goût de Jacqueline..... Plus tard, quand je suis devenue grande, je me suis mise à parler... pour mon compte. Oh! vous auriez bien ri de m'entendre..... faisant les demandes et les réponses... prenant une grosse voix, quand c'était un monsieur qui parlait!.... Enfin, dernièrement, mon oncle m'a menée au spectacle en cachette de ma mère... et, depuis ce moment... j'ai toujours un théâtre... là..... devant moi, ou plutôt, je me crois vis-à-vis de gens qui me regardent, qui m'écoutent... je répète des rôles toute la journée... je suis sûre que je déclame des vers en dormant... et... vous allez me trouver bien de

l'amour-propre, il me semble que, si j'entrais en scène, pour tout de bon, je jouerais encore mieux que les acteurs de Falaise!

SAULIEU, souriant.

J'en suis persuadé.

MARIE.

Air de *madame Favart.*

On croit toujours ce qu'on désire:

Oui, loin de craindre un sort fatal,

Je rêve que j'entendrais dire:

« Mais voyez donc! ce n'est pas mal! »

Du public l'indulgence extrême

Viendrait m'animer, m'enhardir...

Enfin, qui sait?... peut-être, même,

On finirait par m'applaudir.

SAULIEU.

Mais alors, qui vous arrête?

MARIE.

Oh! ma mère, monsieur, ma mère, qui cesserait de m'aimer, qui ne voudrait plus de moi pour sa fille! Et cependant, un jour, je ne rougis pas de vous l'avouer, j'ai été sur le point de quitter cette maison, sans rien dire à personne, pour aller à Paris, pour dire aux comédiens: « Me voilà! Voulez-vous de moi? » Mais, au moment de partir, au moment de franchir le seuil de cette porte, j'ai entendu la voix de ma mère...

MARGUERITE, dans la coulisse.

Me voilà! me voilà!

MARIE.

C'est elle!... Oubliez tout cela, monsieur, je vous en prie, et surtout pas un mot!

SAULIEU.

Soyez tranquille!... (*A lui-même.*) Elle est charmante!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; MARGUERITE, puis JACQUELINE.

MARGUERITE, à Saulieu. *Elle tient une petite fiole.*

Le voilà! le voilà! je l'ai trouvé, à la fin!...

Ah! j'ai couru! j'ai couru!...

SAULIEU, gaiement.

Merci, merci, bonne dame Marguerite! Tenez, justement, je me sens beaucoup mieux... je crois que je me porte à merveille.

MARGUERITE, comme avec regret.

Vous n'avez pas encore essayé de mon baume?

SAULIEU.

Oh! ça n'ôte rien à sa vertu efficace! Au contraire: il paraît qu'il agit... avant!

JACQUELINE, entrant\*\*.

Quand monsieur voudra se reposer, la chambre est prête.

Saulieu va pour sortir à droite.

\* Saulieu, Marguerite, Marie.

\*\* Saulieu, Marguerite, Marie, Jacqueline.



## SCÈNE IX.

LES MÊMES; MICHEL, *un peu agité*.\*.

MICHEL.

Monsieur le chevalier, il ne s'agit pas de s'endormir.

TOUS.

Eh bien ?

MICHEL.

Le feu est aux étoupes, toute la ville est en l'air; on ne parle que de votre duel.

MARGUERITE.

Voyez un peu !

MICHEL.

Et, comme je l'avais bien prévu, monsieur le lieutenant criminel est furieux; il a juré qu'il mettrait à vos trousses tous les estafiers de France et de Navarre.

MARIE.

O mon Dieu !

## SCÈNE X.

LES MÊMES; BERNARD\*\*, *accourant tout effaré*.

BERNARD.

Dites donc, bourgeois ! dites donc, bourgeoise ! Vous ne savez pas ? il y a de la maréchaussée, au bout de la rue !...

TOUS.

De la maréchaussée !...

MICHEL.

Là ! quand je disais !

BERNARD.

Il paraît qu'on est à la recherche d'un malfaiteur.

Jacqueline lui pousse le coude, il ne comprend pas.

MARIE, *qui est allée regarder à la fenêtre au fond*.

Ils se dirigent de ce côté !

SAULIEU.

Eh bien ! après tout, qu'ils viennent... je me livre à eux.

MICHEL.

« Je me livre à eux ! » c'est bien vite dit, ça ! ils seraient trop contents.

Il va et vient et cherche dans sa tête.

BERNARD, *montrant Saulieu*.

C'est donc monsieur qui est le malfaiteur ?

Jacqueline lui fait des signes.

MARIE, *vivement*.

Mon père, il faut cacher monsieur de Saulieu.

MARGUERITE.

Elle a raison.

\* Marguerite, Michel, Saulieu, Marie, Jacqueline.

\*\* Marguerite, Bernard, Michel, Saulieu, Marie, Jacqueline.

MICHEL.

Eh ! je ne pense qu'à ça, depuis un quart d'heure. Mais où le cacher ? la maison est si petite, et ils ont le nez si fin !

BERNARD.

Dans le lit de la bourgeoise.

MARGUERITE.

Imbécile !

BERNARD.

Dame ! ils n'iraient pas le chercher là !

MICHEL, *à Bernard* \*.

Tiens ! toi, ton tablier... ton bonnet...

Il lui ôte successivement son tablier, son bonnet et sa veste.

BERNARD, *se laissant faire*.

Eh ben, bourgeois, vous me dépouillez... vous me dépouillez !...

MICHEL, *à Saulieu*.

Vous, monsieur le chevalier... habit bas... et vivement.

Saulieu ôte son habit.

MARGUERITE.

Bien trouvé, notre homme !

MICHEL.

Quoiqu'on passe sa vie à tailler du bois, on n'est pas une bûche. (*Saulieu met le tablier, la veste et le bonnet de Bernard.*) Toi, Jacqueline, l'habit de monsieur sous les copeaux.

Jacqueline prend l'habit et l'emporte à gauche.

BERNARD.

Il aura besoin, après, d'un fameux coup de brosse !...

MARIE, *qui regarde toujours à la fenêtre*.

Les voilà ! on leur fait signe, en désignant notre maison. Ils vont entrer ici !

MICHEL \*\*, *donnant un maillet à Saulieu*.Maintenant, le maillet en main, et cognez ferme... N'ayez pas peur !... (*À Bernard.*) Toi aussi... moi aussi. Allons, chaud ! chaud !

BERNARD.

Un tapage de Merlusine, quoi !

Michel, Bernard et Saulieu se mettent à cogner, à qui mieux mieux; Marie écrit à la petite table, Marguerite s'est remise à son rouet, et Jacqueline ôte le couvert.

CHOEUR.

AIR : *Travaillez tous et filez doux* (M<sup>me</sup> et M. Pinchon).

Travaillons tous,

Et filons doux,

Trompons leurs regards jaloux !

Travaillons tous;

C'est, entre nous,

L' moment d' frapper les grands coups.

\* Bernard, Jacqueline, Michel, Saulieu, Marguerite, Marie.

\*\* Bernard, Saulieu, Michel, Jacqueline, Marie, Marguerite.



## SCÈNE XI.

LES MÊMES; UN BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE\* et DEUX GARDES.

LE BRIGADIER.

Un homme que nous poursuivions est entré ici.

MICHEL.

C'est vrai, brigadier... un monsieur bien mis, et qui avait l'air de quelqu'un comme il faut... Il est venu nous demander son plus court chemin pour aller du côté de Paris. Moi, je lui ai dit : « Tout droit devant vous. » Et, s'il trotte encore, du train dont il allait, il doit être loin, je vous en réponds.

BERNARD.

En voilà un qui doit être loin !

MICHEL, à Bernard et à Saulieu.

Qu'éque ça vous regarde, vous autres ? si vous vouliez bien être à votre ouvrage !

MARIE.

Au surplus, monsieur le brigadier est le maître de chercher...

MARGUERITE.

Les portes sont toutes grandes ouvertes.

REPRISE DU CHOEUR.

Travaillons tous, etc.

Le Brigadier entre à droite, les Gardes à gauche.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté LE BRIGADIER et LES GARDES.

Suite de l'air.

MARIE, prêtant l'oreille.

Ils vont bientôt redescendre.

MICHEL.

Vous, monsieur le chevalier, Mieux que ça, tâchez de prendre Les manières d'un ouvrier.

BERNARD.

Fait's comme moi... tenez, je pense Qu'il sera même, parfois, Très-bon, pour la vraisemblance, D'vous cogner un peu les doigts.

JACQUELINE.

Les voici ! les voici !

REPRISE DU CHOEUR.

Ils se remettent vivement à l'ouvrage.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE BRIGADIER et LES GARDES.  
L'orchestre continue piano la ritournelle, jusqu'à la sortie du Brigadier et des Gardes.

LE BRIGADIER.

Personne.

\* Bernard, Saulieu, Michel, le Brigadier, Jacqueline, Marie, Marguerite.

MICHEL, rabotant.

C'est ce que je me faisais l'honneur de vous dire.

LE BRIGADIER.

Patience ! les portes de la ville sont bien gardées.

MICHEL.

Voyez autre part : vous serez peut-être plus heureux.

Le Brigadier et les Gardes sortent au fond.

## SCÈNE XIV.

MICHEL, SAULIEU, BERNARD, MARGUERITE, MARIE, JACQUELINE\*.

La nuit commence à venir.

MARGUERITE.

Dieu soit loué ! les voilà partis !

JACQUELINE.

J'avais une peur !

MARIE.

Et moi !

MICHEL, gaîment, à Saulieu.

Mon noble apprenti, je vous donne campo... votre journée est finie !

Ils redescendent la scène.

SAULIEU.

Maintenant, mes amis, il ne me reste plus qu'à vous remercier...

MARGUERITE.

Comment ! vous voulez nous quitter ?

SAULIEU.

Je ne dois pas rester ici plus long-temps... ce serait vous compromettre... La colère du lieutenant criminel retomberait sur vous.

MICHEL, avec entraînement.

Eh ! je m'en fiche pas mal de votre lieutenant criminel !

MARGUERITE, suffoquée.

« Je m'en fiche pas mal ! » Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a juré !...

MICHEL.

Dites plutôt que vous ne vous trouvez pas bien ici, chez de pauvres gens !...

SAULIEU.

Oh ! pouvez-vous croire !... Non, non, voici la nuit... je trouverai bien moyen de m'échapper.

MARGUERITE.

Mais comment voulez-vous sortir de la ville ?

MARIE.

Puisque les portes sont gardées !

MICHEL, appuyant.

Puisque les portes sont gardées ! Est-il entêté, donc, monsieur le chevalier !... Que diable ! les autres l'ont bien dit !

\* Bernard, Saulieu, Michel, Marguerite, Jacqueline, Marie.



MARIE \*, *frappée d'une idée.*

Mon père ! une idée !

MICHEL.

Une idée ! toi ? t'en es ben capable.

MARIE, *montrant Saulieu.*

Voilà monsieur qui a la veste de Bernard !

TOUS.

Eh bien ?

MARIE.

Ne pourrait-il pas aussi partir à sa place ?

TOUS, *excepté Saulieu.*

C'est vrai ! c'est vrai ! elle a raison !

BERNARD.

Bonne idée, mam'selle Marie !

JACQUELINE, *naïvement.*

J'y pensais... mais je n'osais pas le dire.

BERNARD, *tendrement.*

Vous y pensiez, mam'selle Jacqueline ?

MICHEL, *à Saulieu qui ne comprend pas.*

Bernard devait commencer ce soir son tour de France... voilà même l'heure où nous devions le reconduire jusqu'en dehors de Falaise... Eh ben, c'est vous que nous reconduirons.

TOUS, *excepté Saulieu.*

C'est ça ! c'est ça !

SAULIEU.

Mais je ne voudrais pas priver ce garçon...

BERNARD, *vivement.*

Non, non, ça ne me prive pas !... Faut pas vous gêner, à cause de moi !

MARGUERITE.

Il en sera quitte pour partir un autre jour.

BERNARD.

Je ne suis pas pressé.

JACQUELINE.

Il n'est pas pressé.

Marie et Jacqueline s'éloignent à droite.

MICHEL.

Voilà qu'est dit... vous aurez bientôt gagné Caen, et, une fois là, vous ne serez pas loin des côtes...

SAULIEU.

Oui, une petite visite en Angleterre, jusqu'à ce que cette maudite affaire soit arrangée.

MICHEL.

Allons, en route, en route, et ne perdons pas de temps.

BERNARD, *qui est allé prendre son paquet et son bâton, qu'il présente à Saulieu.*

Tenez, monsieur le chevalier, voilà mon paquet et mon bâton... Vous mettez le bâton au bout du paquet... non, je veux dire le paquet...

MICHEL.

C'est bon ! c'est bon !

BERNARD.

J'expliquais à monsieur, qui n'est pas encore au fait... (*Saulieu a mis sur son épaule le paquet passé au bout d'un bâton.*) N'oubliez pas

\* Bernard, Michel, Saulieu, Marie, Marguerite, Jacqueline.

que vous avez mon livret dans ma poche... Ah ! et puis...

MARGUERITE.

Maudit bavard !

BERNARD.

Si c'était un effet de votre part de vous arrêter une minute, en passant, chez ma tante Landry, à Laroche... une demi-lieue d'ici... c'te pauvre vieille !... je devais y passer la nuit, et elle serait dans le cas de m'attendre, pendant quinze jours !

SAULIEU, *souriant.*

Je n'oublierai pas la tante Landry.

Ici Marie et Jacqueline rentrent avec leurs mantelets.

MICHEL.

Allons, allons, monsieur le chevalier !

SAULIEU.

Mes amis, comment jamais reconnaître...

MARGUERITE.

Par exemple ! est-ce qu'il faut parler de ça ?... Jacqueline, viens avec nous. (*À Marie, qui se dispose à la suivre.*) Toi, Marion, reste ici, mon enfant ; tu garderas la maison.

Nuit.

MARIE, *d'un air résigné.*

Comme vous voudrez, ma mère.

SAULIEU, *à Marie, avec un peu d'émotion.*

Adieu, mademoiselle.... pensez au pauvre exilé... quelque chose me dit que nous nous reverrons !

Marie baisse les yeux.

MARGUERITE.

Toi, Bernard, cache-toi dans ta soupenette.

BERNARD, *s'oubliant.*

Moi ! je suis des vôtres !...

MICHEL.

Imbécile !

BERNARD.

Ah ! c'est juste ! je ne peux pas me reconduire moi-même \*.

ENSEMBLE.

AIR : *Pour les époux c'est bon présage (Naufrage de la Méduse).*

MICHEL, MARGUERITE, BERNARD et JACQUELINE.

Voici la nuit, allez bien vite ;

venez

Sans nul retard, il faut partir.

On va vous faire la conduite,

Notre projet doit réussir.

SAULIEU.

Allons, il faut que l'on se quitte.

Venez, je suis prêt à partir ;

Mais bien long-temps de ma visite

Je garderai le souvenir.

MARIE, *à part.*

Pour jamais, peut-être, il nous quitte.

Sans chagrin je le vois partir,

Et cependant de sa visite

Je garderai le souvenir.

Michel, Marguerite, Jacqueline et Saulieu sortent par le fond. Ce dernier fait des signes d'adieu à Marie ; Bernard sort à gauche.

\* Bernard, Jacqueline, Marguerite, Saulieu, Michel, Marie.



## SCÈNE XV.

MARIE, seule. Elle s'assied sans ôter son mantelet, et semble préoccupée.

Quel dommage!... ma mère ne veut pas que je les accompagne... Pauvre jeune homme, obligé de fuir ainsi, seul, à pied... la nuit!... Pourvu qu'il ne lui arrive rien!... Ce qu'il a fait est si noble, si généreux!... Et ces bravos, ces couronnes, dont il me parlait; cette jeune fille qui, par son talent, rend heureux ce qui l'entoure... Oh! je le sens, tout cela va rester gravé là... tout cela va me causer de nouveaux tourmens. (*Bruit confus de voix en dehors. Le fond du théâtre s'éclaire un peu à l'extérieur. On voit par la fenêtre passer une lumière. Elle se lève.*) Quel est ce bruit? (*Elle va voir à la fenêtre.*) Des lumières là-bas... des personnes qui se rassemblent et qui s'avancent de ce côté... Aurait-il été reconnu, arrêté?... Non, c'est le coche de Paris qui se dispose à partir... Et ces comédiens qui vont quitter la ville... Ah! quelle tentation s'empare de moi!... Seule, je suis seule, et ils vont à Paris!... Encore une occasion, la dernière peut-être, car jamais instant plus favorable!... Et, comme si c'était un avertissement... (*Regardant son mantelet.*) Moi, toute prête à les suivre... Oh! oui, c'est maintenant que doit s'accomplir ma destinée. (*Retournant à la fenêtre.*) Le conducteur est là. (*Elle appelle, en comprimant sa voix.*) Monsieur, monsieur! pouvez-vous m'emmener avec vous?... (*Elle fait des signes.*) Il ne m'entend pas... la lumière s'éloigne. (*D'un ton résigné.*) Allons, ce ne sera pas

pour aujourd'hui... Eh bien! tant mieux! (*La lumière reparait. S'anime.*) Mais le voilà qui revient... il me fait signe que oui, et que je peux venir... Ah! je n'y tiens plus, je n'hésite plus!... (*Allant écrire à la hâte sur la petite table.*) Quelques mots, du moins, qui leur fassent comprendre que je ne suis pas ingrate... et que c'est aussi pour leur bonheur...

AIR : *Fleur des champs, brune moissonneuse.*  
(Loïsa Puget.)

Adieu donc, ô vous tous que j'aime,  
Et dont je vais briser le cœur!...  
Je devine, à mon trouble extrême,  
Quelle sera votre douleur.  
Oui, croyez-moi, je suis sincère,  
Seuls, hélas! près de vous laisser,  
C'est moi qui souffre la première...  
Car je pars, sans vous embrasser...

*Quittant la table et s'agenouillant à demi.*

De nous revoir j'ai l'espérance,  
Dans l'avenir mon cœur a foi.  
Pour adoucir notre souffrance,  
En me pleurant, pardonnez-moi!

(*Bruit de fouet, au dehors. Se tournant vers la fenêtre.*) Attendez-moi, attendez-moi!

BERNARD, de l'intérieur de la maison.

Mam'selle Marion, v'là les autres qui reviennent!

MARIE, jetant un dernier regard autour d'elle.

Mon père! ma mère!... adieu!

Elle sort précipitamment par la droite. Au même instant Michel, Marguerite et Jacqueline reparaissent à la porte du fond. Bernard, rentrant par la gauche, va au-devant d'eux. Reprise à l'orchestre du motif du chœur précédant.

## ACTE DEUXIÈME.

Un petit salon élégant, à Paris, chez M<sup>lle</sup> Joly. Porte au fond, portes latérales. A droite du spectateur, une psyché, un canapé. A gauche, un guéridon.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>lle</sup> JOLY, en toilette du matin, examinant des costumes de théâtre, JUSTINE, et DEUX OUVRIÈRES; VANHOVE\*.

M<sup>lle</sup> JOLY, gaiement.

Tu vois, mon cher Vanhove, l'arsenal complet d'une soubrette de la Comédie-Française... Je renouvelle mon répertoire, pour la tournée que je vais faire en province.

VANHOVE.

Tu n'as pas besoin de cela, pour plaire au public, dont tu es l'enfant gâté, ma chère Joly!... A propos, où vas-tu prendre le congé que t'accorde monsieur le premier gentilhomme?

M<sup>lle</sup> JOLY, avec un peu d'embarras.

Je ne sais... en Normandie... je crois...

\* Vanhove, M<sup>lle</sup> Joly, Justine.

JUSTINE, étourdiement.

Oui, nous allons du côté de Falaise.

M<sup>lle</sup> Joly lui impose silence du regard.

VANHOVE.

En attendant, n'oublie pas que nous jouons aujourd'hui l'*Epreuve réciproque et la Métromanie*... Le bénéficiaire compte sur toi.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Et je lui tiendrai parole.

VANHOVE.

A ce soir donc, ma chère Joly; songe que je suis semainier, et ne me fais pas attendre.

Les ouvrières sortent à gauche, en emportant les costumes; Vanhove sort par le fond.



## SCÈNE II.

JUSTINE, M<sup>lle</sup> JOLY\*.

JUSTINE, *qui allait suivre les ouvrières, revenant sur ses pas.*

J'oubliais !... Les lettres de mademoiselle... et puis ses bouquets...

Elle les prend sur une console et les place sur le guéridon.

M<sup>lle</sup> JOLY, *d'un air indifférent.*

C'est bien !

JUSTINE.

Quant aux journaux, qu'est-ce que j'en ai donc fait ? (*Comme se rappelant.*) Ah ! c'est monsieur de Saulieu qui s'en est emparé, hier soir, comme à son ordinaire... parce qu'ils parlaient de vous.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Il suffit... je n'y suis plus pour personne. (*Elle s'assied. Justine sort. A elle-même en regardant gligement quelques enveloppes.*) Ces lettres, que m'importe?... des amoureux, des indifférents !... Tout le monde m'écrit, excepté ceux que j'aime. (*Ouvrant une lettre, et souriant.*) Ah ! du marquis ! J'aurais été bien étonnée... quand il ne vient pas, d'abord, il faut qu'il écrive... (*Posant sa lettre.*) Le chagrin me rend injuste envers lui. Il m'offre un beau nom, une grande fortune et un cœur que je crois sincère... à moi, la fille d'un artisan !... Mais, je le sens, jamais je ne me marierai, tant que mon père, ma mère, ne seront pas là pour consentir et pardonner !... (*Se levant.*) Depuis trois ans, c'est comme un remords... comme une superstition, qui me poursuivent... J'ai toujours là, devant les yeux, cette petite rue de Falaise, cette humble boutique de menuisier où je suis née... et d'où je suis partie, sans savoir où j'allais.

AIR : *En nous voyant séparés* (les Enfants du Délire).

Des succès toujours nouveaux  
M'offrent de rians mensonges.  
Je suis, jusque dans mes songes,  
Bercée au bruit des braves.  
Je rêve plaisirs, fortune :  
Pour moi quel brillant destin !  
Mais une idée importune  
M'éveille chaque matin ;  
Et, trouvant dans ma mémoire  
Tout ce qui manque à mon cœur,  
Je me dis : « C'est de la gloire...  
Mais ce n'est pas du bonheur ! »

## SCÈNE III.

M<sup>lle</sup> JOLY, JUSTINE ; puis BERNARD\*\*.

JUSTINE, *entrant par le fond.*

On vient pour emballer les costumes de mademoiselle.

\* Justine, M<sup>lle</sup> Joly.

\*\* M<sup>lle</sup> Joly, Justine.

M<sup>lle</sup> JOLY, *préoccupée.*

C'est bien ; conduisez... ou, plutôt, je vais expliquer moi-même...

JUSTINE, *à la cantonade.*

Entrez par ici, monsieur le menuisier.

Bernard paraît au fond.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Toi, Bernard !

BERNARD, *s'approchant et la regardant* \*.

Vous, mam'selle Marie !... dans ce bel appartement?... avec ces beaux habits !

Justine sort par le fond, en exprimant par un geste sa surprise de cette reconnaissance.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Oui, oui, c'est moi, c'est bien moi.

BERNARD.

Vertudieu ! si vous êtes changée, c'est pas pour enlaidir !

M<sup>lle</sup> JOLY, *l'amenant par la main.*

Mon père, ma mère, ma sœur, tu les as vus?... Ah ! ne me cache rien !

BERNARD, *tristement.*

Les autres?... Ne m'en parlez pas !

M<sup>lle</sup> JOLY, *inquiète.*

Comment ?

BERNARD.

Vous savez ben que je devais entreprendre une tournée... une promenade, dans le genre du Juif errant ; je suis donc parti, le lendemain du jour où vous avez quitté la maison pour faire aussi votre tour de France, vous, de votre côté...

M<sup>lle</sup> JOLY, *avec impatience.*

Mais, Bernard, tu me désoles !

BERNARD.

J'abrège, j'abrège, et je saute à pieds joints sur le récit de mes aventures... Donc, l'autre semaine, en m'en revenant, je suis repassé à Falaise... Plus personne !

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ah ! mon Dieu !

BERNARD.

La porte fermée, les petits volets verts fermés ! J'ai eu beau appeler : Père Michel !... mère Marguerite !... mam'selle Jacqueline !... Personne n'a répondu.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Je le disais bien, plus d'espoir !... Mais enfin, tu t'es informé?... on a dû t'apprendre ?...

BERNARD.

Ben sûr que j'ai demandé... Je m'ai informé, à droite, à gauche, chez le boulanger, chez l'épicier, chez le maître d'école, chez monsieur le curé...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Eh bien ?

BERNARD.

J'ai fini par savoir qu'ils avaient vendu la maison, le mobilier, toute la boutique ; qu'ils avaient fait leurs paquets, à la sourdine, et qu'ils étaient partis, un beau soir, sans dire seulement où ils allaient.

\* M<sup>lle</sup> Joly, Bernard, Justine.



M<sup>lle</sup> JOLY.

Je m'y perds!

BERNARD.

Monsieur le curé n'en revenait pas... et le maître d'école n'était pas éloigné de les croire passés en Amérique.

M<sup>lle</sup> JOLY, *repoussant cette idée.*

En Amérique!

BERNARD.

Oui, un pays, qu'on a inventé, il n'y a pas ben long-temps... Quand j'ai vu ça, je m'ai dit : Je n'ai plus rien à faire à Falaise... Seulement, avant de partir, j'ai employé le plus fort de mon boursicot à racheter quelques-uns de nos pauvres outils, que j'ai retrouvés chez un confrère... des vieux amis, des vieux compagnons, que je n'ai pas voulu laisser dépérir dans des mains étrangères. Avant tout, le pied du bourgeois, qui ne me quitte plus... (*Il le montre.*) Je ne fais plus un pas, sans son pied, à ce pauvre cher homme... J'ai donc mis le menu du bataclan dans mes trois poches, la grande scie sur mon dos, en bandoulière; le restant de mon avoir au bout de mon bâton, et j'ai continué mon tour de France jusqu'à Paris la grande ville, où je suis venu chercher de l'ouvrage, au petit bonheur... et en pleurant!

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ainsi, tu n'es pas plus avancé que moi!.. Vingt fois, j'ai tenté les moyens de les ramener, de leur faire partager une position... que je ne dois qu'à moi seule...

Ain de *Ketty*.

Toujours ils m'ont, sans pitié, refusée...

Du travail seul acceptant les secours.

Mais du travail la source est épuisée,

Car pour tous deux arrivent les vieux jours.

Juge, Bernard, juge de ma souffrance,

De mes regrets, de mon effroi,

Si, pour compléter leur vengeance,

Ils me fuyaient, ayant besoin de moi!

BERNARD, *comme pour détourner la conversation.*

Allons, allons, y a de la besogne ici, y a de la commande... on n'avait pas envoyé chercher un garçon menuisier, pour rien?

M<sup>lle</sup> JOLY, *tristement.*

Oh! cela ne presse pas; je ne pars plus... (*Elle-même.*) Où irais-je maintenant? (*Elle s'assied.*)

BERNARD, *d'un air honteux et câlin.*

Dites donc, mam'selle Marion?... si c'était un effet de votre bonté... vous me mènerez avec vous à la comédie, hein?

M<sup>lle</sup> JOLY, *distracte.*

Oui, oui.

BERNARD.

Je me mettrai dans un petit coin... je ne tiendrai pas de place... Dame! c'est que, vous sentez, moi qui, à mon âge, n'ai encore vu que des fumambules, et des joueurs de gobelets... A propos de ça, je voulais vous demander, mam'selle Joly : est-ce que c'est vrai que vous dansez sur la corde?

M<sup>lle</sup> JOLY, *souriant, malgré elle.*

Non, mon ami, non.

BERNARD.

Ah ben! tant mieux!... n'y avait que ça qui me faisait peur pour vous, quand vous êtes partie pour entreprendre l'état de comédienne... Et ce qui me le donnait à entendre, c'est que la vieille mère Joly marronnait, entre ses dents : C'est un état si périlleux! on a si vite fait de faire un faux pas!.. (*Il continue toujours, sans faire attention que M<sup>lle</sup> Joly ne l'écoute pas.*) Moi, je lui répondais : Mère Joly, faut espérer qu'on lui donnera un balancier, dans les commencemens... jusqu'à ce qu'elle soit au fait... qu'elle ait fini son apprentissage...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTINE\*.

JUSTINE, *d'un air mystérieux.*

Mademoiselle?..

M<sup>lle</sup> JOLY.

Que me voulez-vous?

JUSTINE.

Monsieur le marquis, qui demande à vous parler.

M<sup>lle</sup> JOLY.

J'en suis bien fâchée pour lui; je n'y suis pas.

JUSTINE.

C'est ce que j'ai répondu... Mais dites-le-lui vous-même; il ne veut pas me croire.

M<sup>lle</sup> JOLY, *à elle-même.*

Et Bernard qui va le reconnaître... qui pourrait penser... (*Haut, avec amitié.*) Bernard, mon ami... je ne te renvoie pas.

BERNARD, *riant.*

Non, mais vous seriez bien aise que je m'en aille... Chacun ses affaires, mam'selle Marion... Vous voulez ben que je revienne, pas vrai?

M<sup>lle</sup> JOLY, *lui tendant la main.*

Peux-tu le demander?

BERNARD, *en sortant.*

Eh ben! alors, je reviendrai vous voir, de temps en temps... une ou deux fois par jour... pour ne pas me rendre importun.

Il va pour sortir au fond, Justine le fait sortir à gauche; puis elle ouvre la porte du fond, laisse passer le Marquis, et s'éloigne.

## SCÈNE V.

M<sup>lle</sup> JOLY, SAULIEU\*.M<sup>lle</sup> JOLY, *d'un ton de reproche amical.*

Eh bien! monsieur, voyons!.. qu'avez-vous de si important à me dire?

SAULIEU, *gaiement.*

Ma visite vous étonne?

\* M<sup>lle</sup> Joly, Justine, Bernard.\*\* Justine, Bernard, M<sup>lle</sup> Joly.\*\*\* Saulieu, M<sup>lle</sup> Joly.



M<sup>lle</sup> JOLY, *souriant*.

Non... pas précisément... mais...

SAULIEU, *l'interrompant*.

Depuis mon retour en France, depuis l'instant où j'ai retrouvé sur le premier théâtre du monde ma petite confidente de Falaise, ai-je passé un seul jour, sans vous voir, sans vous admirer... le soir, au théâtre, le matin, ici?

M<sup>lle</sup> JOLY.

Oui, oui, je sais cela, à merveille, et c'est là ce que je vous reproche sans cesse... C'est une habitude qu'il faudra perdre... *(avec douceur et comme avec effort)* à compter d'aujourd'hui.

SAULIEU.

Par exemple, vous me permettrez de vous dire que cela tombe mal; car, au moment où je vous parle, je viens faire élection de domicile dans votre appartement. *(Mouvement de M<sup>lle</sup> Joly.)* Mon Dieu, oui; je m'installe ici, pour n'en plus bouger!

M<sup>lle</sup> JOLY.

Mais, monsieur...

SAULIEU.

Il y a même mieux... vous n'êtes plus chez vous!... et sans prétendre vous congédier à mon tour, j'ai à recevoir des personnes... qu'il ne faut pas que vous voyiez... d'abord.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Encore une fois, je ne vous comprends pas.

SAULIEU, *d'un air indifférent*.

Un nommé... monsieur Michel... une dame Marguerite.

M<sup>lle</sup> JOLY, *vivement*.

Il se pourrait!

SAULIEU, *continuant*.

Accompagnés d'une fort jolie fille, qu'on appelle Jacqueline, à ce que je crois...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ma sœur!... *(Émue.)* Ils seraient ici!

SAULIEU.

Maintenant, si je suis de trop...

Il fait mine de s'éloigner.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Oh! ne soyez pas cruel... expliquez-vous, de grâce!

SAULIEU.

Ah! dame! moi aussi, j'étais en correspondance avec Falaise... Je savais que, de ces parens si terribles, dépendait tout votre bonheur, *(baissant la voix et la regardant)* le mien... et j'agissais, de mon côté... je conspirais, sans rien dire.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Mais, enfin?...

SAULIEU.

Je m'avisai de leur écrire, il y a quelque temps, que j'avais trouvé, dans la capitale, un fonds superbe de maître menuisier... on l'aurait pour rien, en s'y prenant tout de suite... et je leur offrais de descendre chez moi... une chambre d'ami dans mon hôtel... en échange de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Eh bien?

SAULIEU.

Pas de réponse... Jed éespérais... lorsque, tout-à-l'heure, on me remet cette lettre.

Il la montre.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Une lettre de ma mère! ah! donnez! donnez! *(Elle la prend, et lit avec émotion.)* « Monsieur » le marquis, nous avons dû vous sembler bien » malhonnêtes; mais nous voulions vous apporter » notre réponse, nous-mêmes, et nous étions par- » tis de Falaise, après la réception de votre hono- » rée dernière. » *(A elle-même.)* C'est pour cela que Bernard ne les a plus retrouvés. *(Continuant.)* « Michel ayant été un peu malade, à moitié che- » min, cela nous a retenus quelques jours... Je crois » que c'est la joie de venir à Paris qui lui tourne » la tête... » *(Parlant.)* Bon père!... *(Continuant.)* « Enfin, il va mieux... Nous nous remettons en » route aujourd'hui, et nous arriverons presque » en même temps que la présente. » *(Parlant.)* Ah! j'étais si loin de m'attendre... *(Lisant.)* « Vous ignorez sûrement que nous avons perdu » notre fille cadette, mademoiselle Marie... »

SAULIEU, *voulant reprendre la lettre*.

Oh! cela est inutile...

M<sup>lle</sup> JOLY, *continuant*.

« Nous vous prions qu'il ne soit jamais ques- » tion d'elle, entre nous. » *(A elle-même.)* Pauvre mère! on dirait qu'elle a pleuré, en écrivant cela!

SAULIEU.

Allons, allons, plus de tristesse... bientôt ils seront près de vous, sans le savoir. Mon valet de chambre, un garçon adroit, fait sentinelle au bureau des voitures pour guetter leur arrivée et les conduire ici.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Mais un mot, une indiscrétion de mes gens...

SAULIEU.

C'est le marquis de Saulieu qui habite cette maison, et mademoiselle Joly n'existe plus... jusqu'à nouvel ordre.

M<sup>lle</sup> JOLY, *souriant*.

A merveille!

SAULIEU.

Air: *Vaudeville de l'Héritière.*

Vous le voyez, seul je commande;

Du pouvoir j'ai su me saisir.

A tout il faut que l'on s'attende!

Sans réserve, on doit m'obéir.

Je régnerai, selon mon bon plaisir.

Je veux vous rendre l'espérance...

Vos pleurs, je veux les essuyer!

Je suis le maître!..

M<sup>lle</sup> JOLY, *souriant*.

Quand je pense

Que je voulais le renvoyer.

Moi qui voulais le renvoyer!



## SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUSTINE \*.

JUSTINE.

Il y a là, en bas, trois personnes de province qui demandent monsieur le marquis de Saulieu.

SAULIEU.

Ce sont eux.

M<sup>lle</sup> JOLY, *troublée*.

Déjà!

SAULIEU, *faisant signe à Justine d'attendre*.

Tout-à-l'heure, Justine.

M<sup>lle</sup> JOLY, *à Saulieu*.

O mon Dieu! que faut-il faire? Conseillez-moi, car je n'ai plus une idée... La surprise... la joie... Et puis j'ai peur... peur comme un enfant que l'on va gronder encore, et qui n'ose pas même demander pardon.

SAULIEU.

Il faut bien vite vous enfermer dans votre bou-  
doir, et n'en pas sortir.

M<sup>lle</sup> JOLY, *troublée*.

Me cacher!... oui... il faut me cacher... tandis que vous...

SAULIEU.

Vous les verrez aussi, quand le moment sera  
venu.

M<sup>lle</sup> JOLY.AIR : *Monsieur, l'heure s'avance* (En pénitence).

De vous mon cœur implore

Son plus ardent espoir.

Long-temps faut-il encore

Que je tarde à les voir?

*Saulieu lui fait un geste.*

Prudemment je m'esquive;

Mais tous deux espérons.

Que le bonheur m'arrive,

Et nous partagerons.

ENSEMBLE.

M<sup>lle</sup> JOLY.

De vous mon cœur implore, etc.

SAULIEU.

De vous mon cœur implore

Son plus ardent espoir;

Mais il nous reste encore

A remplir un devoir.

*Elle sort à gauche; Saulieu fait signe à Justine qu'elle  
peut faire entrer.*

## SCÈNE VII.

SAULIEU, JUSTINE, MICHEL JOLY, MARGUERITE, JACQUELINE.

Marguerite et Jacqueline ont un mantelet de voyage,  
qu'elles ôtent à leur première sortie.

MICHEL, *au fond, à un Domestique chargé de  
paquets.*

Ne vous donnez pas la peine, mon ami; j'aurais

\* M<sup>lle</sup> Joly, Saulieu, Justine.

porté tout ça!.. (*Il vient en scène. Tendant  
gaiement la main à Saulieu.*) Ah! monsieur Sau-  
lieu!... (*Se retournant.*) Arrive donc, femme;  
n'aie pas peur!...

MARGUERITE, *paraissant au fond*.

Allons, Jacqueline, viens, mon enfant; ne sois  
pas honteuse.

Jacqueline paraît à son tour.

SAULIEU, *allant au-devant d'eux* \*.

Mes bons amis, soyez les bien venus!

MICHEL \*, *saluant et donnant des poignées de  
main.*

Vous voyez... nous v'là, sans façon! Eh ben,  
femme, tu ne dis rien à monsieur Saulieu? Et toi,  
Jacqueline, on ne salue pas?

Jacqueline salue, d'un air embarrassé.

MARGUERITE.

Elle est encore tout étourdie, cette enfant; et  
moi aussi, la tête me tourne.

SAULIEU, *qui a fait signe à Justine d'avancer  
des sièges.*

Vous vous mettrez bientôt à votre aise, et vous  
ferez ici, comme chez vous.

Michel, Marguerite et Jacqueline se sont assis. Justine  
s'ort.

MICHEL.

Eh bien! monsieur Saulieu, vous ne croiriez  
pas? Marguerite ne voulait pas venir, d'abord...  
Non, elle avait des préventions contre vous, par  
rapport à ce duel... vous savez... pour une ac-  
trice?..

MARGUERITE.

Oh! je crois que monsieur le marquis ne pense  
plus guère aux comédiennes.

SAULIEU, *qui s'est assis sur le canapé*.

Non, non, c'est fini, je n'y pense plus du tout.

MARGUERITE.

Votre coup d'épée vous en a dégoûté, pas vrai?  
Des êtres de perdition... avec qui n'y a jamais rien  
de bon à gagner... des êtres!..

MICHEL, *l'interrompant*.

Allons, bon! tu vas prêcher, n'est-ce pas?

JACQUELINE, *se levant et regardant autour d'elle*.

Regardez donc, maman, comme monsieur le  
marquis est bien logé!

SAULIEU, *d'un air modeste*.

Oh!

MARGUERITE, *se levant aussi*.

Je crois bien... Des tableaux, des dorures \*\*...

MICHEL, *allant examiner des panneaux*.

Et des fameuses boiseries!... On ne peut pas  
dire autrement; c'est bien travaillé!

JACQUELINE, *à elle-même*.

Les belles glaces! comme on doit bien se voir  
là-dedans! (*Elle va se placer devant la psyché  
qui est à droite; M<sup>lle</sup> Joly a entr'ouvert la  
porte de gauche et passe la tête un instant.  
Jacqueline, qui l'aperçoit dans la glace, pousse  
un cri et recule.*) Ah!

La porte se referme aussitôt.

\* Michel, Marguerite, Jacqueline, Saulieu.

\*\* Saulieu, Michel, Marguerite, Jacqueline.



MARGUERITE.

Eh ben, Jacqueline, qu'est-ce qu'il te prend\*?

MICHEL.

Quoique t'as, notre fille?

JACQUELINE, *très-embarrassée et d'un air naïf.*

Rien, papa. Je n'ai rien, maman. C'est que je me regardais dans la glace, et j'ai cru voir une figure... qui ressemblait à la mienne.

MICHEL, *riant.*

Dame! les glaces sont faites pour ça!

MARGUERITE.

Ça t'apprendra à te mirer... le bon Dieu t'a punie.

SAULIEU, *à part, regardant la porte et la glace.*

Je crois que je devine.

JACQUELINE, *un peu émue.*

Malgré moi, ça m'a rappelé ma sœur Marie.

MARGUERITE, *sévèrement.*

On vous a défendu de prononcer ce nom-là.

MICHEL, *avec douceur.*

Tu sais bien, Jacqueline, que ça fait de la peine à ta mère. Ta pauvre petite sœur Marie! (*soupirant*) elle était si gentille!

MARGUERITE, *avec humeur.*

Pardine! on le sait bien qu'elle était gentille.

MICHEL.

Des yeux comme des portes cochères... toute ma physionomie, quoi!

MARGUERITE, *se fâchant.*

Ah ça! voyons, Michel, tu n'as pas fini!

MICHEL.

T'as raison, femme... ne parlons pas de ça... (*il lui tend la main*) ça fait trop de mal d'en parler. Un si beau brin de fille, quand on pense! et malicieuse et futée! à elle seule, elle avait plus d'esprit que père et mère. Monsieur le marquis l'a ben vu! (*Marguerite fait un geste d'impatience.*) Et aller se mettre comédienne! pour la perte de son âme, comme dit notre femme, et pour m'empêcher d'être marguillier! Car c'est ça qui m'a empêché d'être marguillier!...

MARGUERITE.

Quand je pense que me v'là dans la même ville qu'elle! que je respire le même air qu'elle!

MICHEL.

Sois tranquille, Paris est grand, n'y a pas de danger qu'on se rencontre!

JACQUELINE, *à part.*

Pauvre sœur!

MICHEL.

Demain matin, quand il fera jour, monsieur Saulieu nous donnera l'adresse de ce fonds de menuisier dont il nous a parlé, et, une fois là, elle sera ben fine si elle y met les pieds. (*A lui-même.*) Faudrait pas l'en défier!...

SAULIEU.

Nous avons le temps de causer de cela.

MICHEL.

Du tout, du tout; vous aurez souvent notre visite... mais je ne me suis mis en route qu'à cette condition...

\* Saulieu, Marguerite, Jacqueline, Michel.

MARGUERITE.

T'as raison, Michel; faut être à charge à personne.

SAULIEU.

Pouvez-vous prononcer ce mot!

MICHEL.

Je suis vieux, mais c'est tout de même... Je n'entends pas rester, les bras croisés, à me goberger chez les autres.

Ici, Mlle Joly reparait à la porte de gauche pour écouter.

MARGUERITE, *un peu émue.*

D'ailleurs, d'ailleurs, puisqu'il est question de mam'selle Marie... dans son état, on dépense l'argent, comme on le gagne... un jour à venir, elle peut avoir besoin de nous... et si l'on ne veut rien accepter d'elle, on serait toujours prêt à lui en donner, au moins!

MICHEL.

Ben dit, femme.

Il lui prend la main et essuie une larme.

JACQUELINE, *haut, et Mlle JOLY, à part.*

Bonne mère!

SAULIEU, *à part.*

Braves gens!

MICHEL, *qui a tourné la tête, aperçoit, à son tour, Mlle Joly, qui s'est un peu avancée. Il pousse un cri.*

Oh!

Mlle Joly se retire vivement.

MARGUERITE, *allant à lui.*

Eh ben! notre homme, qu'est-ce que c'est?

JACQUELINE, *de même.*

Vous aussi, père?

MICHEL, *troublé.*

C'est rien, c'est rien. (*A Marguerite, reprenant de l'aplomb.*) Mon rhumatisme... (*avec intention*) une ancienne douleur qui voulait me reprendre.

SAULIEU, *à part.*

Quelle imprudence!... (*Haut.*) Mes amis, si je ne me trompe, voici bientôt l'heure où vous soupiez à Falaise!

MICHEL.

Monsieur le marquis a raison... Allons nous mettre à table!...

SAULIEU, *comme pressé de les emmener.*

Oui, c'est cela. A table! à table!

MICHEL.

Et nous boirons à la santé... (*Marguerite lui ferme la bouche.*) Eh ben! femme, je ne dis rien... je ne dis pas à la santé de qui... (*jetant un regard, à la dérobée, sur la porte à gauche*) je ne dis pas à la santé de qui... (*A lui-même.*) Ça me regarde, ça!...

MICHEL, MARGUERITE, SAULIEU, JACQUELINE.

AIR : *Tout sourit à nos vœux* (Maitresse de poste).

Allons,

Vite, oublions

L'ennui du voyage.

Le chagrin

Doit enfin



Rester en chemin.  
S'occuper  
Du souper  
Me paraît plus sage;  
Que tout soit oublié,  
Grâce à l'amitié!

*Marguerite, Jacqueline et Saulieu sortent par le fond.  
Michel fait semblant de les suivre et revient sur ses pas, en s'assurant que les autres sont éloignés.*

## SCÈNE VIII.

M<sup>lle</sup> JOLY, MICHEL.

Au moment où Michel a refermé la porte du fond, M<sup>lle</sup> Joly reparait à gauche. Ils se trouvent en présence et demeurent interdits, un instant, en se faisant des signes d'intelligence.

MICHEL, *tremblant d'émotion et à mi-voix.*

Oh! je t'avais ben reconnue, va... je t'avais ben reconnue!...

M<sup>lle</sup> JOLY, *de même.*

Oui, oui... c'est moi... c'est moi... (*Elle s'avance.*) Dans vos bras!... dans vos bras!...

MICHEL, *l'embrassant avec effusion; puis, faisant comiquement un retour et un effort sur lui-même.*

Un instant, un instant, mademoiselle! Après tout, votre mère a raison... et il ne faut pas croire, parce qu'on a un faible pour vous... parce qu'on a manqué en mourir... on a du caractère, au moins, on a du caractère! et on ne vous embrassera pas comme ça... tout de suite!...

M<sup>lle</sup> JOLY, *avec douceur.*

Tout-à-l'heure, n'est-ce pas?

MICHEL, *cherchant à se donner de la force.*

Jamais, mademoiselle, jamais!... Car enfin, voilà que j'y pense, moi! Je vous retrouve... c'est très-bien... mais je vous retrouve dans une maison où vous ne devriez pas être... chez un marquis!...

M<sup>lle</sup> JOLY, *vivement.*

Mais non, mon père; vous êtes chez moi.

MICHEL.

Chez toi? c'est pourtant bien chez monsieur de Saulieu que nous sommes descendus!...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Oui, il vous a fait accroire cela, parce qu'il savait que vous ne consentiriez jamais à venir chez votre fille!

MICHEL, *s'oubliant.*

Je n'ai pas dit ça... je n'ai pas dit ça. Ta mère, c'est possible... (*Se reprenant.*) Et moi aussi... et moi aussi... oui, je l'ai dit; maintenant je m'en souviens.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ah! mon père, avez-vous pu penser... Ne suis-je pas déjà bien assez coupable, puisque j'ai pu vous affliger? Un penchant involontaire, une force irrésistible, m'ont entraînée loin de vous... Mais le ciel m'est témoin que je n'ai rien fait pour avoir à demander le pardon d'une autre faute.

AIR d'Yelva.

De ce penchant, ou propice ou funeste,

Oui, j'ai suivi l'impérieuse loi.  
Mais votre image, ici je vous l'atteste,  
Était toujours entre le piège et moi.  
Votre Marie autrefois vous fut chère,  
Elle a rêvé votre bonheur à tous...  
Embrassez-la... vous le pouvez, mon père;  
Votre fille est digne de vous!

*Elle lui tend les bras.*

MICHEL, *de même.*

Ah! ma foi! je n'y tiens plus!

M<sup>lle</sup> JOLY.

Mon père!

*Ils s'embrassent encore.*

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE, *ouvrant vivement la porte du fond et restant stupéfaite; JACQUELINE la suit, ainsi que SAULIEU, qui cherche à la retenir\*.*

MARGUERITE.

Miséricorde!...

M<sup>lle</sup> JOLY, *à part.*

Ma mère!

MARGUERITE.

Monsieur Michel qui embrasse des belles dames de Paris, à présent!...

MICHEL, *allant prendre Marguerite par la main et l'amenant de force.*

Mais regarde donc!... regarde donc!... c'est Marie!... c'est ta fille!

MARGUERITE.

Marie!

JACQUELINE\*\*.

Ma sœur!

MICHEL.

Oui, oui, elle m'a tout dit... nous sommes chez elle!...

MARGUERITE et JACQUELINE, *avec une expression différente.*

Chez elle!

MARGUERITE, *vivement, à Saulieu.*

Ah! monsieur le marquis, c'est comme ça que vous ne pensez plus aux comédiennes?... Eh ben! je vous en fais mon compliment!

SAULIEU, *à lui-même.*

Voilà ce que je craignais!

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ma mère, de grâce, écoutez-moi!

MARGUERITE.

Pas un mot, mademoiselle! nous attirer chez vous par un piège!... pour nous braver en face! pour nous faire voir que vous êtes plus riche que nous!... que vous rougissez de nous!...

JACQUELINE, *allant pour se jeter au cou de M<sup>lle</sup> Joly et fondant en larmes\*\*\*.*

Pauvre petite sœur!

\* Saulieu, Marguerite, Michel, Jacqueline.

\*\* Jacqueline, Marguerite, Michel, M<sup>lle</sup> Joly.\*\*\* Jacqueline, Michel, Marguerite, Saulieu, M<sup>lle</sup> Joly.



MARGUERITE, *la prenant vivement par la main*\*.

Et vous, mamselle Jacqueline, restez là... je vous défends de l'approcher!... Elle n'est pas votre sœur!... elle n'a jamais été votre sœur!

Mlle Joly porte son mouchoir à ses yeux. Jacqueline porte la main aux siens pour les essuyer.

MICHEL, *à lui-même*.

C'est encore heureux qu'elle ne dise pas qu'elle n'a jamais été ma fille!

SAULIEU, *à Marguerite*.

Ainsi vous refusez de m'entendre?

MARGUERITE.

Nous ne pouvons pas rester ici plus long-temps... ce n'est pas notre place... Allons, toi, monsieur Michel, passe devant \*\* !...

ENSEMBLE.

AIR : *Anathème ! anathème !* (La Juive.)

MICHEL, *à part*.

J'en ai trop dit pour elle ;  
Ma femme, de plus belle,  
Va me chercher querelle,  
Je le vois dans ses yeux !  
La prier... mais je n'ose !  
Sa colère m'impose,  
Maintenant tout s'oppose  
Au plus cher de mes vœux.

MARGUERITE.

O rencontre cruelle !  
Grand Dieu ! quoi ! c'était elle !  
Cette fille rebelle  
Se montrer à mes yeux !  
A nous elle s'impose,  
Quoi ! se peut-il qu'elle ose !  
Ah ! fuyons, et pour cause,  
Fuyons loin de ces lieux !

SAULIEU, *à lui-même*.

O rencontre cruelle  
Que je craignais pour elle !  
Nos efforts, notre zèle  
Seront infructueux.  
La prier... mais je n'ose !  
Sa colère m'impose ;  
Maintenant tout s'oppose  
Au plus cher de nos vœux.

JACQUELINE, *à part*.

O rencontre cruelle !  
Ma sœur !... c'était bien elle !  
Ma sœur... sa vue appelle  
Des larmes dans mes yeux...  
Quel trouble elle me cause !  
Mais ma mère s'oppose...  
Et, malgré moi, je n'ose  
Lui parler en ces lieux !

Mlle JOLY, *à part*.

O rencontre cruelle !  
Hélas ! malgré mon zèle,  
D'une fille rebelle  
J'ai donc l'air à ses yeux !  
Lui parler... mais je n'ose...  
Oui, son aspect m'impose ;  
Maintenant tout s'oppose  
Au plus cher de mes vœux.

Ils sortent tous par le fond, à l'exception de Mlle Joly.

\* Michel, Jacqueline, Marguerite, Saulieu, Mlle Joly.

\*\* Jacqueline, Marguerite, Michel, Saulieu, Mlle Joly.

Saulieu fait de vains efforts pour retenir Marguerite. Michel et Jacqueline se retournent pour envoyer des signes d'adieux et de regrets à Mlle Joly. Celle-ci s'avance vers eux, mais, sur un geste impératif de Marguerite, elle s'arrête tristement.

## SCÈNE X.

Mlle JOLY, *seule d'abord ; puis BERNARD ; et JUSTINE*\*.

Mlle JOLY, *les regardant partir*.

Ils s'en vont ! ils s'en vont !... c'est fini ! je ne les verrai plus !

Elle tombe accablée sur le canapé.

BERNARD, *entrant gaiement par la porte du cabinet de gauche, par lequel il est sorti. Il est endimanché d'une manière comique*.

Me v'là, moi !... j'arrive, juste pour l'heure de la comédie... (Il se frotte les mains. S'approchant.) Dieu de Dieu ! mamselle Joly... ça va-t-il m'amuser de vous voir parler, gesticuler... Ça doit être cocasse !

Mlle JOLY, *sortant de sa rêverie et se levant*\*\*.

C'est toi, Bernard ? Ah ! va-t'en, va-t'en !... je ne suis pas d'humeur à t'entendre.

BERNARD.

Tiens ! qu'est-ce que je vous ai donc fait ? (A part.) Elle qui était si aimable, ce matin !

Mlle JOLY, *à elle-même*.

Partir ainsi !... partir, sans vouloir m'entendre ! et dire que je rougis d'eux ! que je méprise leur profession !

BERNARD, *à part*.

Je vois ce que c'est... elle répète son rôle... faut pas la déranger !...

Il va s'asseoir avec précaution au bout du canapé.

JUSTINE, *entrant vivement*\*\*\*.

Mademoiselle ! mademoiselle !

Mlle JOLY.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce encore ?

BERNARD, *immobile dans son coin*.

C'est pas moi... j'ai pas bougé...

JUSTINE.

Voici le moment de vous rendre au théâtre !...

Mlle JOLY, *vivement agitée, à elle-même*.

Le théâtre, c'est vrai... je joue ce soir... Oh ! mon Dieu ! supplice ! supplice !... Faire rire les autres, être obligée de rire soi-même, quand on a la mort dans le cœur !

BERNARD, *la regardant*.

Très bien ! oh ! très-bien !

Justine veut lui parler ; Bernard l'en empêche, en lui faisant des signes.

Mlle JOLY, *après avoir hésité, un instant*.

Oh ! non ! non ! ce serait au-dessus de mes

\* Bernard, Mlle Joly.

\*\* Mlle Joly, Bernard.

\*\*\* Mlle Joly, Justine, Bernard.



forces... (*A Justine.*) Allez, allez, Justine... laissez-moi!... laissez-moi!

JUSTINE.

Mais, mademoiselle...

BERNARD, *d'un air important.*

Allez-vous-en donc qu'on vous dit! vous l'empêchez d'apprendre sa leçon! (*Justine sort. Il se lève.*) Là! et moi, je vas l'attendre en bas.

Il va pour sortir.

M<sup>lle</sup> JOLY, *frappée d'une idée.*

Ah! mon bon Bernard! mon bon petit Bernard!

BERNARD, *qui ne comprend pas.*

Mon petit Bernard, à présent!

M<sup>lle</sup> JOLY, *d'un ton suppliant.*

Toi seul peut-être... Ah! je te devrais plus que la vie!

BERNARD.

Vos jours sont menacés?

M<sup>lle</sup> JOLY.

A tout prix, retiens-les!... pour quelques instants! (*A elle-même.*) Un seul espoir me reste!

BERNARD.

Que je les retienne?

M<sup>lle</sup> JOLY, *près de la porte de gauche.*

Oui, oui, tu m'entends?... retiens-les!... retiens-les!...

Elle sort vivement.

## SCÈNE XI.

BERNARD, puis JACQUELINE.

BERNARD, *qui est resté le nez contre la porte.*

« Retiens-les!... Retiens-les! » (*Elevant la voix.*) Mais qui ça?... retiens-les!... Dites-moi si c'est que nous jouons encore la comédie, comme à Falaise?...

JACQUELINE\*, *entrant mystérieusement par le fond, en regardant derrière elle.*

Maman a beau dire... je ne m'en irai pas sans, embrasser ma sœur! (*Apercevant Bernard et poussant un cri.*) Ah!

BERNARD.

Hein! qu'est-ce qu'est là? (*Il se retourne.*) Mamselle Jacqueline!

JACQUELINE.

Monsieur Bernard!

BERNARD.

Ah! donnez-moi une chaise, que je me trouve mal! Vous, ici! qué bonheur! Mais, seigneur de Dieu, qué bonheur!

JACQUELINE, *tristement.*

Oh! pas pour long-temps... allez!

BERNARD.

Pas pour long-temps?... C'est-il vous qu'il faut retenir?... Je vous retiens, mamselle Jacqueline, je vous retiens.

Il la prend par la taille.

\* Bernard, Jacqueline.

JACQUELINE.

Finissez donc! si mon père et ma mère vous voyaient!...

BERNARD, *ravi.*

Ils sont ici? le bourgeois aussi? la bourgeoise aussi? (*Changeant de ton.*) Ah! mais je devine tout!... C'est eux qui veulent s'en aller... qui ne veulent pas se raccommo-der!...

MARGUERITE, *dans la coulisse, appelant.*

Jacqueline! Jacqueline!

JACQUELINE.

Tenez, voilà maman qui m'appelle!... elle ne sait pas où je suis.

Elle veut s'en aller.

BERNARD, *s'exaltant et la retenant.*

Vous ne vous en irez pas, mamselle Jacqueline, vous ne vous en irez pas, ni eux non plus!

JACQUELINE.

Air de la Famille de l'Apothicaire.

Mais vous avez bien entendu!

BERNARD.

Là-d'ssus je suis inexorable.

Votre sœur me l'a défendu.

On n' part pas... je suis responsable.

Ils n'ont qu'à v'nir... j' vas leur parler!

J' leur dirai les chos's les plus fortes!...

Et, s'ils veul'nt encor s'en aller,

Je barricad'rai tout's les portes.

Pour les empêcher d' s'en aller,

L' plus court, c'est de fermer les portes.

JACQUELINE, *prêtant l'oreille avec inquiétude.*

Les voilà!... les voilà qui viennent me chercher!

BERNARD, *changeant de ton.*

Vous dites que les'y'là?... (*A lui-même.*) C'est singulier!... rien que l'idée de la bourgeoise, ça m'interloque et ça me suffoque.

Il se met derrière la psyché.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MICHEL; puis MARGUERITE\*.

MICHEL, *avec douceur.*

Eh ben! Jacqueline, où es-tu donc, mon enfant? ta mère te demande.

JACQUELINE, *troublée.*

Moi, mon père?... j'étais là... je ne savais pas... je ne croyais pas...

Elle cherche à regarder Bernard, qui reste immobile.

MICHEL, *d'un air résigné.*

Tu sais ben que nous nous en allons.

BERNARD, *à part.*

Pauvre bourgeois! je crois qu'il ne demande-

\* Jacqueline, Michel, Bernard.



rait pas mieux que de rester; c'est le moins féroce de la famille!

Bernard s'avance pour lui parler et recule tout-à-coup, en voyant entrer Marguerite.

MARGUERITE, *entrant d'un air affairé, mais un peu décontenancée.*

Ah! c'est bien heureux! voilà mamselle Jacqueline qui ne vient pas seulement nous aider. Là! on est allé nous chercher un fiacre.

BERNARD, *à part, tristement.*

Un fiacre... pour s'en aller plus vite!

MARGUERITE.

Moi, d'abord, je me perdrais dans ces rues de Paris... Et puis nos paquets...

MICHEL.

C'est toujours pas moi qui te les portera, tes paquets.

MARGUERITE, *sèchement.*

C'est bon, on ne te demande rien.

MICHEL, *timidement.*

Comme disait monsieur de Saulieu, on aurait pu remettre ça... à demain matin.

MARGUERITE\*.

Ah! mon Dieu! t'as donc ben envie de dormir? Quant à moi, je ne resterais pas ici une minute de plus, quand on me payerait!... les pieds me brûlent.

BERNARD, *à part.*

Toujours caressante, comme à son ordinaire!

JACQUELINE, *s'enhardissant.*

Mais, maman, je vous demande un peu, où irons-nous?

MICHEL.

Oui, où irons-nous?

MARGUERITE.

Il y a des auberges dans Paris!... et quand je devrais coucher dans la rue...

MICHEL.

Dans la rue, not' femme? (*A lui-même.*) Tu pourrais ben coucher toute seule... (*Haut.*) Dis donc...

MARGUERITE.

Eh ben! quoi?

MICHEL, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Est-ce que tu n'as pas remarqué, tout-à-l'heure, en allant reprendre notre bagage, cette chambre qui nous était destinée?... un grand lit tout pareil au nôtre... avec des rideaux verts et un baldaquin\*\*?

JACQUELINE.

Ah! oui, c'est vrai, maman.

Elle fait des signes à Bernard, qui ne bouge pas.

MARGUERITE.

Pardine! v'là-t-il pas!... Il y a des baldaquins partout.

MICHEL.

Je sais ben... je sais ben... Mais cette figure de bonne Vierge à côté du lit!... enfin, jusqu'à du buis bénit accroché au mur!

MARGUERITE, *se radoucissant un peu.*

Eh ben? eh ben? qu'est-ce que ça prouve?

\* Jacqueline, Michel, Marguerite, Bernard.

\*\* Michel, Marguerite, Jacqueline, Bernard.

MICHEL.

Dam! une bonne Vierge!... du buis bénit! c'est déjà pas si païen, pour une comédienne!

BERNARD, *à part.*

Il a raison, le bourgeois!... il n'est pas si bête que je croyais!

JACQUELINE, *d'un ton câlin.*

Eh bien, maman?

MARGUERITE, *qui a hésité un peu.*

Tout ça est bel et bon! Mais le fiacre ne peut pas tarder à arriver; nous l'attendrons, en bas, aussi bien qu'ici.

Elle se dispose à sortir.

BERNARD, *à part.*

Oh! elle n'en démordra pas!...

JACQUELINE, *ne pouvant plus se contenir.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais, à la fin, parlez donc, monsieur Bernard!...

Elle le fait sortir malgré lui du coin où il se tient.

MARGUERITE\*.

Bernard?...

Elle revient sur ses pas.

MICHEL.

Bernard!

BERNARD, *embarrassé.*

Oui, bourgeois... oui, bourgeois... vous voyez un homme extrêmement satisfait de vous retrouver... dans la circonstance...

MARGUERITE.

Eh ben! puisque le v'là, il partira avec nous...

BERNARD.

Non, non, oh! non... par exemple! Je sors d'en prendre du tour de France, et j'ai assez de voyages comme ça... (*S'animant.*) J'aime ben mam'selle Jacqueline, c'est vrai; mais ce n'est pas moi qui plantera là mam'selle Marion.... quand tout le monde la fuit.... quand tout le monde l'abandonne!.... Allez, allez, je ne vous retiens pas... mais je reste, moi, je reste, pour la consoler!

MICHEL, *lui serrant les mains.*

Ce bon Bernard! brave garçon!

JACQUELINE, *très-émue.*

Allez, monsieur Bernard, je vous aimais déjà bien avant... mais à c'l'heure...

MARGUERITE.

Ah! c'est comme ça! vous vous mettez tous contre moi! Eh ben, restez-y, restez-y... avec votre mademoiselle Marion!.... Comment donc, monsieur Michel! mais t'es ben libre de laisser là ta femme!... Seulement, je vous en avertis, jamais je ne consentirai au mariage de M. Bernard et de mam'selle Jacqueline.

BERNARD, *pleurant.*

Ça m'est bien égal!

JACQUELINE, *de même.*

Ça nous est bien égal!

MICHEL.

Pauvres enfants!

\* Michel, Marguerite, Bernard, Jacqueline.



MARGUERITE, *émue à son tour.*

Eh ben ! c'est bon, passez-vous de moi, je me passerai de vous... je me passerai d'elle... et... je partirai toute seule!...

Elle va pour sortir, Michel et Bernard n'ont pas bougé : Jacqueline a fait un pas pour retenir sa mère. M<sup>lle</sup> Joly paraît au fond, sous son costume normand du premier acte.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> JOLY\*.

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ma mère !...

Elle fait quelques pas et s'arrête. Marguerite s'arrête aussi.

TOUS.

Que vois-je !

M<sup>lle</sup> JOLY.

Si vous voulez absolument partir... du moins, emmenez-moi !

MICHEL, *suffoqué de plaisir.*

Ah !... ça ! pour le coup, c'est trop fort !

BERNARD, *d'un air capable.*

Vous voyez, mademoiselle Joly.... je les ai retenus ! Ah ! dame, c'est que...

MARGUERITE, *la regardant avec joie, des pieds à la tête.*

Marion ! Marion ! comme autrefois ?...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Oui, ma mère, et pour ne plus vous quitter !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VANHOVE \*\*, *accourant.*

VANHOVE.

Joly ?... Joly ?... où est Joly ?...

MICHEL.

Hein ? qu'est-ce qu'appelle ?

M<sup>lle</sup> JOLY, *à part.*

Vanhoove ! Ah ! mon Dieu ! tout est perdu !

VANHOVE, *allant à elle.*

Ah ! te voilà, toi, bien tranquille ici, quand tout le monde attend !...

M<sup>lle</sup> JOLY, *à mi-voix.*

Tais-toi ! au nom du ciel, tais-toi !

VANHOVE.

Mais à quoi penses-tu ? (*Elle a beau lui faire des signes, il continue toujours.*) Qu'est-ce que c'est que ce costume là ?.... Mais, malheureuse ! il n'est plus temps de faire changer le spectacle...

MARGUERITE, *inquiète.*

Le spectacle ?...

Michel, Bernard et Jacqueline échangent des regards.

M<sup>lle</sup> JOLY, *à Marguerite, qui semble réfléchir.*

Oui, ma mère... en effet... j'avais promis... mais je ne jouerai pas.

\* Marguerite, M<sup>lle</sup> Joly, Michel, Bernard, Jacqueline.

\*\* Michel, Marguerite, M<sup>lle</sup> Joly, Vanhoove, Bernard, Jacqueline.

VANHOVE, *surpris.*

Tu ne joueras pas ?.... Tu ferais manquer la représentation ?...

BERNARD.

Oui, oui.... et la représentation au bénéfice d'une famille malheureuse, tombée dans l'indigence !... On me l'avait bien dit à l'atelier ousque j'avais été demander de l'ouvrage.... Mademoiselle Joly devait jouer ce soir pour un menuisier en bâtiment qui s'est démis le bras, en tombant d'une charpente.

MICHEL, *attendri.*

Un menuisier ?... dis donc, femme, tu l'entends ? elle voulait jouer pour un menuisier ?...

MARGUERITE.

J'entends ben, j'entends ben...

VANHOVE.

La malheureuse femme du bénéficiaire qui était venue à sa loge pour la remercier, s'est mise à pleurer à chaudes larmes en ne la trouvant pas !...

MICHEL, *à Marguerite.*

Et c'est toi qui est cause de tout ça !

MARGUERITE, *émue.*

Pauvres gens !... oui, je conçois... je me mets ben à leur place... Dame ! après tout... puisqu'elle a promis...

Mouvement de joie des autres.

M<sup>lle</sup> JOLY.

C'est égal, ma mère ! plutôt manquer à ma promesse que de vous déplaire !

MARGUERITE.

Je t'en sais gré, Marion... Je t'en sais gré... mais il ne faut pourtant pas me faire plus méchante que je ne suis.

BERNARD, *à part.*

Elle l'est déjà bien assez !

MARGUERITE, *continuant.*

Quand il s'agit d'une bonne action.... quand c'est pour les pauvres...

MICHEL.

Oui, pour les pauvres... et surtout pour un menuisier !

M<sup>lle</sup> JOLY.

Non, ma mère, non... à vous seule désormais ! Je renonce à tout.

VANHOVE, *à Marguerite.*

Ah ! ma brave dame, puisque ça dépend de vous, décidez-la bien vite, je vous en conjure...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ? vous voyez bien que c'est elle qui ne veut pas !...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Plus tard, peut-être, vous me reprocheriez...

MARGUERITE, *perdant patience.*

Eh ben ! à la fin de tout ça, mademoiselle, c'est moi qui veux que vous jouiez... là !...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Vous ! ma mère ?...

LES AUTRES.

Il se pourrait !

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'une petite fille comme ça ! qui n'a jamais su que me contrarier !



M<sup>lle</sup> JOLY, *avec joie.*

Ne vous fâchez pas!... ne vous fâchez pas!..... j'obéirai.

### SCÈNE XV.

LES MÊMES, SAULIEU.

SAULIEU, *qui a paru au fond, vers la fin de la scène précédente, s'avançant; avec intention.*

Mes bons amis, la voiture est en bas.

MICHEL, *avec explosion.*

Je ne pars plus!

BERNARD.

On ne part plus!

MICHEL.

Qu'elle aille au diable, la voiture!

Il prend la main de M<sup>lle</sup> Joly.

VANHOVE, *à M<sup>lle</sup> Joly.*

Je la retiens pour nous conduire au théâtre.

SAULIEU, *gaiement.*

C'est cela, mon cher semainier, et, demain, votre piquante soubrette joindra à son emploi les rôles de marquise... (*à M<sup>lle</sup> Joly*) si elle veut bien signer son nouvel engagement.

MARGUERITE.

Ma fille marquise!

MICHEL.

Je te disais ben, moi, qu'elle avait plus d'esprit que nous... Ah ça, nous allons être plus de monde à table... c'est moi qui ferai les rallonges.

BERNARD.

Justement, bourgeois, j'ai apporté vos outils.

VANHOVE, *faisant signe à M<sup>lle</sup> Joly de partir.*

Allons, Joly, allons...

M<sup>lle</sup> JOLY.

Ainsi, ma mère, vous n'avez pas de regrets?

MARGUERITE, *en confidence.*

Bien mieux que ça; je crois que je vais t'aller voir.

TOUS.

Vraiment?

MARGUERITE.

Mais, à condition qu'on ne me verra pas!...

BERNARD.

Soyez tranquille, bourgeoise; je me suis laissé dire qu'il y avait des loges grillées.

MICHEL, *radieux.*

Moi, je me mettrai au beau milieu de la salle, pour l'applaudir!

VANHOVE.

Allons, vite, vite, partons... il est temps de songer au public!

M<sup>lle</sup> JOLY.

Voilà! voilà!...

Elle s'avance au bord de la rampe.

AIR : *Fleur des champs* (du premier acte).

*Au Public.*

Par l'espoir des braves séduite,  
Pour vous, messieurs, j'ai tout quitté;  
Daignez donc protéger ma fuite,  
Et m'accueillir avec bonté.  
Rêver que je pourrais vous plaire  
C'était bien hardi, je le sens;  
Mais par mon repentir sincère  
Quand j'ai su fléchir mes parens...  
O vous, mes juges véritables,  
Prenez pitié de mon effroi!  
Ne soyez pas inexorables;  
Faites comme eux... pardonnez-moi!

CHOEUR.

AIR : *A table! à table!* (Adrienne.)

Pour nous enfin quel beau jour brille!  
Elle aura succès et bonheur,  
Et le théâtre et la famille  
Pourront se partager son cœur.

*Sur le couplet au Public, Justine est entrée, portant la pelisse de M<sup>lle</sup> Joly. Pendant le chœur final, elle la lui met sur les épaules. M<sup>lle</sup> Joly se dirige avec les autres vers la porte du fond.*

### COSTUMES.

MICHEL ET BERNARD : — Costume d'ouvriers de l'ancien régime. Michel porte une queue et de la poudre. Au second acte, ils sont tous deux endimanchés, mais il ne doit y avoir dans la mise de Michel aucune intention de charge. — MARIE (au premier acte et à sa dernière entrée du second), MARGUERITE ET JACQUELINE : — Costumes noirs mands; les deux sœurs habillées de même. — M. DE SAULIEU : — Au premier acte, négligé du matin; au second acte, habit à la française brodé. — A l'égard du changement du premier acte, quand il prend la veste, le tablier et le bonnet de Bernard, on peut se reporter, pour que le reste du costume ne jure pas avec les habits d'ouvrier, à l'opéra-comique de *Cosimo*, où se trouve un déguisement analogue. — VANHOVE : — Costume noir complet.

S'adresser pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du Vaudeville, à M. B. TARANNE, bibliothécaire et copiste dudit théâtre; pour la mise en scène, à M. LUDOVIC, régisseur.

FIN.





ACTE II, SCÈNE IX.

# VAN-BRUCK, RENTIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

par M. N. Sournier et de Comberousse,

RÉPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 31 JUILLET 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VAN-BRUCK, rentier. . . . .	M. ROMAINVILLE.	LUCIEN, jeune peintre. . . . .	M. RHOZEVIL.
LE DUC FRÉDÉRIC DE SALVIGNY. . . . .	M. AMY.	ZÉPHYRIN, maître de ballets. . . . .	M. LANDROL.
EMMA, sa femme. . . . .	Mlle O. DESPREZ.	PASCAL, domestique du duc. . . . .	M. MONVAL.
FRANCIS DELABRIÈRE, ami du duc. . . . .	M. REBARD.	ANNETTE, femme de chambre. . . . .	Mlle HABENECK.
		MADAME FISCHER, maîtresse d'hôtel garni. . . . .	Mme UZANNAZ.

*La scène est à Bruxelles. Chez le duc, au premier acte ; chez Van-Bruck, au deuxième acte.*

## ACTE PREMIER.

Un salon. A droite, une porte conduisant à la salle à manger. A gauche, une porte conduisant dans l'appartement de la Duchesse. Au fond, porte d'entrée, et de chaque côté de celle-ci une petite porte.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PASCAL, puis ANNETTE.

Au lever du rideau, on entend à droite des éclats de rire.

PASCAL, *entrant par le fond.*

Il paraît que monsieur le duc est encore à déjeuner... J'aurai le temps de dire un mot à mademoiselle Annette... (*Allant à gauche.*) Pst!... pst... mademoiselle Annette!

ANNETTE, *entrant avec précaution par la porte de gauche.*

Il n'y a personne ?

PASCAL.

Non ; tous les valets de pied sont occupés par là... et bien occupés, je vous en réponds.

ANNETTE.

Et madame la duchesse est dans son appartement.

Les positions des acteurs en scène sont prises en commençant par la droite du public.



PASCAL.

Ainsi n'ayez pas peur... venez.

ANNETTE.

C'est qu'il ne faudrait pas qu'on se doutât de notre intelligence: toi, homme de confiance, espèce de majordome de monsieur le duc; moi, femme de chambre favorite de madame la duchesse, nous avons pour envieux tous les domestiques de l'hôtel, et si l'on supposait que nos intérêts sont les mêmes...

PASCAL.

Bah! nous y avons mis bon ordre... nous sommes toujours à nous quereller.

ANNETTE.

En apparence.

AIR : *J'enquette un petit de mon âge.*

Où, nos projets de mariage  
Se cachent sous ces grands éclats;  
Et pour jouer au mieux mon personnage  
Sur tes défauts je ne t'épargne pas.  
Oui, ma franchise est peut-être un peu rude,  
Mais je me dis : cela vaut mieux ainsi :  
Lorsque Pascal deviendra mon mari,  
Il en aura pris l'habitude.

En attendant, j'ai bien envie de te quereller sérieusement. Tu ne m'avais pas prévenue de ton petit voyage d'hier au soir.

PASCAL.

On m'a fait partir si vite!... mais je suis revenu de même; il n'y a que toi qui saches l'heure véritable de mon retour à Bruxelles... Pour monsieur le duc, je ne suis arrivé que depuis un moment; pour les autres, je ne suis pas parti du tout... Ce voyage là était un secret... j'allais te conter ça cette nuit par la croisée, lorsque le bruit que j'ai entendu... (*On entend des éclats de rire à droite.*) Ah! mon Dieu!... quelle gaieté!

ANNETTE \*.

Quels sont donc les convives?

PASCAL.

Toujours les mêmes... D'abord monsieur Francis de Labrière, ce dandy, comme ils disent en Angleterre, ce beau, comme ils disent en France, quoique je ne le trouve pas beau du tout. Je suis sûr que dans ce moment-ci il s'amuse, comme à l'ordinaire, aux dépens de cette honnête tête grise...

ANNETTE.

Monsieur Van-Bruck...

PASCAL.

Quelle idée aussi, avec son costume de l'autre siècle, et ses manières de marchand hollandais, de venir s'asseoir à une table de grands seigneurs, et pour ne boire que de l'eau encore!

ANNETTE.

Il est si bizarre! Mais si tu m'en crois, ne disons pas de mal de cet homme là... ça pourrait nous porter malheur.

PASCAL.

Il est de fait qu'il inquiète tout le monde, jus-

\* Annette, Pascal.

qu'à monsieur Francis de Labrière, qui m'a promis une récompense si je parvenais à découvrir ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il veut... Mais j'ai eu beau faire, je n'ai découvert que ce que tout le monde sait; c'est qu'il se dit rentier, c'est qu'il a été anciennement à Java, où il n'a pas fait de trop bonnes affaires, à ce qu'il paraît, puisqu'il loge maintenant au cinquième à l'hôtel de Brabant... C'est qu'enfin il a sauvé la vie à monsieur le duc... et encore je ne connais pas les détails...

ANNETTE.

Du moins il l'a préservé d'un grand danger... à ce que madame m'a dit. Il y a huit jours, monsieur de Salvigny était allé à cheval à quelques lieues d'ici, à Soignies\*, pour visiter ce domaine, cette partie de bois qu'il ne serait pas, dit-on, éloigné de vendre... Au détour d'une allée, un tronc d'arbre brisé effraya son cheval qui s'emporta... monsieur le duc allait être désarçonné, blessé, tué peut-être, quand tout-à-coup un homme sortit d'un massif, s'élança à la bride du cheval, et l'arrêta... cet homme qu'on reconnut alors pour l'avoir vu rôder depuis quelque temps dans les environs, était monsieur Van-Bruck. Pourquoi se trouvait-il là? Il y a des gens qui supposent que c'est l'agent de quelque créancier qui venait s'assurer de l'état des bois... Tu sais qu'ils sont fort endommagés. N'importe, après un tel service, monsieur le duc l'a ramené à Bruxelles et lui a ouvert son hôtel.

PASCAL.

Cependant un homme qu'on trouve dans les bois!... Et toi, de ton côté, as-tu fait quelques remarques?

ANNETTE.

J'ai remarqué qu'en peu de jours il a pris ici une influence... et, chose étrange, avant cet événement madame l'avait déjà vu plusieurs fois, et maintenant encore, lorsqu'il la rencontre par hasard, il la regarde avec des yeux!... Du reste, ça m'a l'air d'un assez brave homme, très-actif, très-gai, très-jovial... Cependant il y a dans ses plaisanteries quelque chose que je ne peux pas définir... On dirait qu'il parle pour faire parler les autres... Quelquefois aussi on croirait qu'il prend plaisir à vous annoncer une mauvaise nouvelle... Il ne vous quitte pas des yeux, et il lit dans votre pensée plus couramment que moi dans un livre; toujours aux aguets, toujours furetant... au point que ça intimide...

PASCAL.

Il sait tout, il devine tout; il prédit même dans l'occasion.

ANNETTE.

Attends donc, je me rappelle... il a passé à côté de moi sans me voir, il y a de ça cinq ou six jours, et il marmotait entre ses dents : Au mois de septembre, ruine, désastre, grand désespoir, absolument comme un almanach, un véritable Mathieu Lansberg, et l'autre soir encore, il m'a prédit...

\* Prononcez Soignes.



PASCAL.

Quoi donc ?

ANNETTE.

AIR : *Ah ! si madame le savait !*

Je dois, dit-il, prendre pour mon mari  
Un homme assez sujet au blâme,  
Aimant le vin plus que sa femme,  
C'est Mathieu Lansberg, j'en frémi.

PASCAL.

Eh ! mais... il m'a prêté aussi  
Que, rassuré sur l'honneur de ma couche,  
Je deviendrais l'époux... et j'en suis fier !  
De la vertu la plus farouche !...

ANNETTE, *à part.*

Ah ! ce n'est pas Mathieu Lansberg,  
Ce n'est pas un Mathieu Lansberg.

PASCAL.

Tâchons d'abord de gagner à nous deux la récompense promise... Surveillons le personnage chacun de notre côté... Tu te chargeras des paroles, des gestes et des manières ; moi j'épierai ses démarches, et avec nos perspicacités réunies nous finirons bien... Quelqu'un vient... prenons garde, c'est lui !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *entrant en jetant sa serviette.*

Ouf ! quelle chaleur !... On a beau ne boire que de l'eau...

PASCAL, *feignant d'être en colère.*

Eh ! mademoiselle Annette, mêlez-vous de vos affaires... ai-je des comptes à vous rendre ?... Je vous trouve bien indiscreète !

ANNETTE, *de même.*

Et moi, je vous trouve bien impertinent...

VAN-BRUCK.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ?... on se querelle ici !... et chaudement encore !... Toujours la même chose du matin au soir... on dirait même qu'ils cherchent les occasions... Non, je n'ai jamais vu deux personnes vivre à côté l'une de l'autre en si mauvaise intelligence... C'est vraiment une cruauté que de vous forcer... (*À Annette.*) Voulez-vous que j'essaie d'arranger ça ?... Voulez-vous que je m'emploie pour lui faire donner son congé ?

PASCAL.

Comment ? comment ? lorsque c'est mademoiselle dont l'indiscrétion...

VAN-BRUCK, *à Annette.*

Ah ! vous avez tort, mon enfant ; c'est mal, c'est bien mal de chercher à dérober les secrets de ce pauvre homme, qui mérite si bien toute la confiance de monsieur de Salvigny !... Oh ! la curiosité des femmes !... (*À Pascal, à demi-voix.*) Je suis sûr qu'elle vous demandait les détails de votre petit voyage à Anvers...

PASCAL.

Quoi ! monsieur est instruit...

\* Annette, Van-Bruck, Pascal.

VAN-BRUCK.

Je vous demande un peu ! qu'a-t-elle besoin de savoir que votre maître vous a envoyé cette nuit en poste chez son ancien homme d'affaires, pour emprunter cinquante mille francs ?

PASCAL.

Comment ! vous savez...

VAN-BRUCK.

Et surtout qu'on vous a répondu par un refus.

PASCAL.

Oh ! par exemple !

VAN-BRUCK.

Il ne faut jamais ébruiter l'état des affaires d'une maison ; pas plus que vous, ma toute belle, vous n'iriez, n'est-ce pas, conter à madame qu'à près dix-huit mois de mariage, monsieur s'est un peu dérangé ; qu'il a fréquenté les coulisses de notre opéra ; qu'il a joué, perdu, emprunté...

ANNETTE.

Oh ! jamais !

VAN-BRUCK.

On garde ça pour soi... C'est comme la nouvelle hypothèque qu'il a consentie hier au soir sur cette propriété de sa femme, sur cette forêt de Soignies, pour couvrir des dépenses déjà faites.

ANNETTE.

Quoi ! vraiment ?

VAN-BRUCK.

Elle le saura toujours assez tôt, n'est-ce pas ? (*À part.*) Elle le saura dans une demi-heure.

ANNETTE, *à part.*

Quel homme !

Elle remonte la scène.

VAN-BRUCK.

A propos, monsieur Pascal, je suis venu tout exprès pour vous demander un petit service.

PASCAL.

A vos ordres, monsieur... Monsieur...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier. Le concierge vous a remis tout-à-l'heure une lettre adressée à monsieur le duc.

PASCAL.

En effet.

VAN-BRUCK.

Cette lettre doit être de monsieur Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL.

Mais... je ne sais pas.

VAN-BRUCK.

Moi je le sais.

PASCAL.

Ah !

VAN-BRUCK.

Tout-à-l'heure vous la porterez à votre maître.

PASCAL.

Eh ! mais sans doute.

VAN-BRUCK.

Il la déchirera.

PASCAL.

Comment ?

VAN-BRUCK.

Il la déchirera. (*À part.*) C'est toujours comme



ça qu'il expédie les affaires. (*Haut.*) Et il ne vous donnera pas de réponse... Mais moi j'en ai préparé une, et à défaut de la sienne, vous reporterez celle-ci.

PASCAL.

A monsieur Philippe Claës ?

VAN-BRUCK.

A lui-même; il doit l'attendre chez le concierge.

PASCAL.

Comment ? il écrit à monsieur le duc, et je lui porterai une réponse de vous ?

VAN-BRUCK.

La voici.

PASCAL.

En vérité, monsieur, je voudrais pouvoir vous obéir, mais...

VAN-BRUCK.

Vous refusez ?

PASCAL.

Mon devoir... je n'oserais... excusez-moi...

VAN-BRUCK.

Bien, très-bien !... voilà un digne serviteur... c'est bien là ce que je lis dans mes notes...

PASCAL.

Des notes ?

VAN-BRUCK.

Oui; j'en prends quelquefois. (*Lisant dans un portefeuille qu'il a tiré de sa poche.*) « Pascal, » homme de confiance, véritable intendant de » l'ancienne roche, si soigneux, si zélé pour les » intérêts de son maître, qu'il les confond quelquefois, avec les siens... »

PASCAL.

Hein ?

VAN-BRUCK.

» Il y a entre autres un petit acte, déposé » chez le notaire de Malines, par lequel il est stipulé que sur la dernière vente de bois, une » somme de quinze mille francs... »

PASCAL, avec empressement.

Après tout, monsieur, si vous le désirez absolument... vous êtes un ami de monsieur le duc, et je me chargerai de votre réponse.

VAN-BRUCK.

A la bonne heure.

Il lui donne la lettre.

PASCAL, à part.

Où diable a-t-il su... ?

Pendant ce dialogue, Annette s'est esquivée tout doucement et a traversé le théâtre; elle est sur le point d'entrer chez la Duchesse.

VAN-BRUCK.

A nous deux, ma petite... (*Il ouvre la porte de gauche.*) Dites donc, pour une femme de chambre soigneuse, voilà une négligence qui n'est guère pardonnaible... comment, ce chevalet, cette toile

ne sont pas mieux rangés \* ! Songez donc que madame la duchesse se fait peindre en secret, et qu'elle veut ménager une surprise à son mari.

ANNETTE.

Une surprise ? en effet !

VAN-BRUCK.

Le jour de sa fête ou de sa naissance... on suspendra le portrait dans sa superbe galerie de tableaux.

ANNETTE.

Quant à cela, j'ignore...

VAN-BRUCK.

Comment appelez-vous le peintre?... n'est-ce pas un Français, un pauvre sire, une espèce de rapin ?

ANNETTE.

Pas du tout, monsieur; c'est un jeune homme très-bien, très comme il faut, et qui a beaucoup de talent, monsieur Lucien Vernon.

VAN-BRUCK, à part

C'est donc bien lui que j'ai cru reconnaître... (*Haut.*) Il y a si long-temps qu'il travaille à ce portrait... il est vrai que la duchesse a été un peu souffrante... va-t-elle mieux aujourd'hui ? Est-elle disposée à reprendre les séances ?

ANNETTE.

Mais je ne sais...

VAN-BRUCK.

Vous devez le savoir, puisque c'est vous qui introduisez mystérieusement le jeune artiste par une petite porte, à l'heure où monsieur le duc a coutume de s'absenter... il frappe trois petits coups et alors...

ANNETTE.

Encore une fois... je ne puis vous dire...

VAN-BRUCK.

De la discrétion ! bien ! bien ! Au fait, ça ne me regarde pas... je m'en vais...

Il remonte la scène.

ANNETTE et PASCAL, à part.

Ah !

VAN-BRUCK, s'arrêtant, puis redescendant la scène.

Seulement j'ai peur que vous ne vous quereliez encore quand je serai parti... Allons ! un petit rapprochement... mon Dieu ! ça ne devrait pourtant pas vous coûter beaucoup, si j'en juge par ce qui s'est passé entre vous cette nuit.

ANNETTE.

Hein ?

PASCAL.

Cette nuit ?

VAN-BRUCK.

Une fenêtre à trois pieds de terre, c'est assez commode pour la conversation, et...

ANNETTE.

Mon Dieu ! monsieur, il n'y a pas grand mys-

\* Pascal, Van-Bruck, Annette.



tère à vous apprendre que madame la duchesse doit recevoir le jeune peintre aujourd'hui, à midi.

VAN-BRUCK.

Aujourd'hui, à midi... merci, mon enfant; je ne vous en demande pas davantage. (*Remontant et regardant dans le salon à droite.*) Ah! ah! ils se sont levés de table... ils se sont mis à jouer... Monsieur Francis de Labrière en face de monsieur de Salvigny... Je retourne à mon poste. (*A Pascal et à Annette.*) Vous voyez, il ne s'agit que de s'entendre... je suis le meilleur homme du monde.

Air : *Le fleuve de la vie.*

A présent qu'on peut me connaître,  
Chacun de vous m'est-il vraiment  
Aussi dévoué qu'à son maître?

PASCAL, *saluant.*

Comment donc?

ANNETTE.

Oui, certainement.

VAN-BRUCK, *à part.*

Voyez l'admirable ressource!  
J'ai su par un calcul heureux  
Délir leur langue à tous deux  
Sans délier ma bourse.

*Il sort.*

### SCÈNE III.

PASCAL, ANNETTE.

PASCAL.

Eh bien! dites donc, mamselle Annette, nous qui voulions découvrir ses secrets!

ANNETTE.

Il n'a pas manqué un des nôtres.

PASCAL.

J'ai ses notes sur le cœur, et s'il y avait moyen de le faire mettre à la porte... Il faut nous liguier contre lui. (*Regardant à droite.*) Mais voilà monsieur le duc qui vient de ce côté avec monsieur de Labrière... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... va-t'en.

Annette sort; Pascal se retire au fond du théâtre.

### SCÈNE IV.

LE DUC, FRANCIS, PASCAL, *au fond.*

FRANCIS *entrant le premier.*

Par ma foi, mon cher Frédéric, je quitte le jeu... je n'y peux plus tenir... ton monsieur Van-Bruck est un être insupportable!... se camper obstinément derrière ma chaise et me donner des conseils, à moi, le plus beau joueur de tous nos cercles élégants!... J'avais beau lui demander: Pariez-vous? êtes-vous au jeu? il faisait la sourde oreille, le vieux ladre!

LE DUC.

Calme-toi, mon cher Francis.

FRANCIS.

Un homme de rien, sorti on ne sait d'où.

LE DUC.

Il est sorti de l'île de Java.

FRANCIS.

Eh! mon cher ami, on ne reçoit pas ça chez soi, ou bien alors c'est pour s'en amuser... Mais pas du tout; on dirait que c'est lui qui s'amuse... Tu as entendu comme on riait tout-à-l'heure... Eh bien! c'était de moi.

LE DUC.

Il faut lui pardonner quelques bizarreries... il s'y mêle parfois des réflexions d'une portée... Ah! ce n'est pas un homme ordinaire... et puis, le service qu'il m'a rendu...

FRANCIS.

Bon: parce qu'il t'a épargné une chute de cheval?... Mais, mon Dieu, je sais ce que c'est qu'une chute de cheval; tous les grands écuyers commentent par là... Est-ce une raison de contrôler comme il le fait notre goût pour l'équitation? comme si l'institution européenne du Jokey-club n'était pas le point de ralliement de la nouvelle aristocratie... Nous autres Belges, nous aimons assez la contrefaçon. Chez nous, comme à Paris, comme à Londres, la nouvelle noblesse est aujourd'hui dans les haras... en général, le cavalier est pur sang comme sa monture; par exemple, la maison de Labrière, la mienne, est une des plus anciennes des Flandres.

Air du *Vaudeville de la Somnambule.*

Ma race est noble et si quelqu'un l'oublie  
J'en puis fournir les preuves, Dieu merci!  
Mais notre généalogie  
Est un peu négligée ici.  
Hélas! à l'époque où nous sommes  
On fait beaucoup moins de travaux  
Pour établir celle des hommes  
Que pour fixer celle de leurs chevaux.

PASCAL, *s'avançant vers le Duc\*.*

Monsieur le duc me permettra-t-il...?

LE DUC, *le prenant à part.*

Ah! te voilà revenu d'Anvers! tu as vu l'homme d'affaires?... Tu vas porter l'argent chez le joaillier de la place Royale.

PASCAL.

De l'argent! je n'en ai pas.

LE DUC.

Comment! Mais alors qu'est-ce que l'on t'a dit?

PASCAL.

On m'a dit en propres termes que l'on ne pouvait plus prêter un sou à monsieur le duc sans la garantie dont on lui a parlé l'autre jour.

LE DUC, *à part.*

L'insolent!

\* Pascal, le Duc, Francis.



PASCAL.

A présent, voici une lettre que le concierge m'a remise. (*A part.*) Nous allons voir...

LE DUC, *l'ouvrant.*

Ah! Francis!... c'est encore de ce Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL, *à part.*

C'est déjà cela!

FRANCIS.

Est-ce que le drôle continue à te persécuter?

LE DUC.

Eh! oui! pour ces avances qu'il m'a faites... il veut absolument être remboursé.

FRANCIS.

Ces gens-là sont étonnants!

LE DUC, *après avoir lu.*

Me poursuivre!... me déposséder! ah! il le prend sur ce ton!... voilà le cas que je fais de ses menaces.

Il déchire la lettre.

PASCAL, *à part.*

C'est encore cela! (*Haut.*) Il n'y a pas d'autre réponse?

LE DUC.

Pas d'autre\*.

PASCAL, *à part.*

C'est toujours cela... de point en point... et la vraie réponse est dans ma poche... celui qui l'a écrite est décidément sorcier. (*S'approchant de Francis.*) Dites donc, monsieur de Labrière, vous m'avez demandé des renseignements au sujet de monsieur Van-Bruck...

FRANCIS.

Eh bien?

PASCAL.

Eh bien! avant d'en laisser prendre sur son compte, il prendra plutôt des notes sur le vôtre.

FRANCIS.

Hein? sur moi? ah! je voudrais bien voir... (*A part.*) Ce diable d'homme me déplaît singulièrement, et si je pouvais...

## SCÈNE V.

LE DUC, FRANCIS.

FRANCIS, *au Duc qui est allé s'asseoir à gauche.*

Eh bien! qu'as-tu donc?...

LE DUC, *se levant.*

Ah! mon ami, tu me vois indigné!

FRANCIS.

Est-ce que les menaces de ce fermier...

LE DUC.

Bon! je n'y songeais plus... mais la conduite de mon ancien homme d'affaires!... je comptais aujourd'hui sur cinquante mille francs pour payer ce riche cadeau que tu as porté l'autre soir de ma part chez Antonia.

FRANCIS.

Eh bien! il te les refuse?

\* Pascal, Francis, le Duc.

LE DUC.

Il demandait une garantie... Soignies et Vilvorde étaient déjà engagés... Je lui ai offert le château de Vardamme; eh bien! il ne se fie pas à ma signature! il exige celle de ma femme!

FRANCIS.

En effet, ce domaine...

LE DUC.

Appartient à la duchesse comme tous les autres, puisque mon pauvre père ne m'a laissé que le majorat attaché à son titre.

FRANCIS.

Quel dommage! cette terre de Saligny était si magnifique, dit-on!

LE DUC.

Il y a vingt ans qu'elle est sortie de notre famille... mon père et mon oncle la possédaient ensemble; mon père fut d'abord ruiné au jeu. Il se passa alors un fait inouï, un fait odieux!

FRANCIS.

Quoi donc?...

LE DUC.

Il vaut mieux le taire, pour l'honneur de notre famille. Pauvre père!... dépouillé en un jour, en un instant!... Son frère, qui partageait la même passion... son frère!...

FRANCIS.

Eh bien?...

LE DUC.

En fut victime à son tour... Les domaines de Saligny passèrent alors dans des mains étrangères. Ils appartiennent, je crois, à une famille anglaise qui n'habite plus sur le continent. Après ce coup les deux frères survécurent peu de temps à leur malheur; l'un, mon père, mourut à Bruxelles; l'autre s'était réfugié en Hollande, d'où sa mort nous fut annoncée... J'étais bien jeune alors, et l'avenir ne m'effrayait pas... De tout temps d'ailleurs j'ai eu confiance en mon étoile... avais-je tort?... Il y a deux ans, je vois une jeune personne charmante, mademoiselle Emma de Vardamme, j'en deviens éperdument amoureux... à mon tour j'ai le bonheur de lui plaire... mes goûts alors semblaient répondre aux siens... Je croyais vivre toujours heureux près d'elle, dans la solitude du château de Vardamme... A la beauté, à la grâce, à l'esprit, elle réunissait une fortune immense... il semblait que le ciel voulût par un seul don me dédommager de tout ce que j'avais perdu!... Emma devint duchesse, et moi, je devins millionnaire!

FRANCIS.

C'était ta vocation!... quel grand seigneur sut jamais mieux manier l'argent?...

LE DUC.

Sans le compter...

FRANCIS.

Parbleu! on comptera pour toi!... En attendant fais-toi honneur de ta fortune! comme tu la dépenses largement! comme tu sais la mettre à la portée de tout le monde!... Tes hôtels, tes bois, tes équipages, tes vins exquis... Oh! nous savons



apprécier tout cela... sans parler des arts que tu protèges... comme moi... comme tous les grands seigneurs... c'est d'instinct... cela tient de race... Nous autres gentilshommes nous protégeons tous les beaux-arts, l'équitation, la peinture, la danse... Hein? la danse française?..

LE DUC.

Plus bas!

FRANCIS.

Quand je pense que j'étais sur les rangs pour plaire à la belle Antonia, la plus jolie danseuse qui ait jamais passé la frontière de France, et tu l'as emporté sur moi, — moi le premier des beaux. Il n'y a pas un lion belge qui puisse me le disputer.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *au fond.*

Attendez, je ne sais si monsieur le duc est visible...

LE DUC.

Qu'est-ce donc?

PASCAL.

C'est un monsieur qui a une belle tournure et qui marche sur la pointe du pied... un maître de ballets... il prétend que monsieur le duc le connaît bien.

LE DUC.

Son nom?

PASCAL.

Zéphyrin.

LE DUC.

Zéphyrin!

FRANCIS.

Mon ancien maître de danse.

LE DUC.

L'oncle d'Antonia ici! Que me veut-il?

PASCAL.

Il vient, dit-il, pour une affaire pressée.

FRANCIS.

Oh! tu peux le recevoir! la plus honnête créature... incapable de soupçonner... Depuis six mois il ne voit en nous que des amateurs désintéressés des beaux-arts... j'en suis même choqué... me prendre pour un homme sans conséquence!...

LE DUC, *à Pascal.*

Fais-le entrer.

## SCÈNE VII.

FRANCIS, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN, *entrant lestement.*

Monsieur le duc, votre humble serviteur...

Il prend ses temps pour saluer.

FRANCIS.

Une! deux! trois!... (*Zéphyrin en reculant donne un coup de pied à Francis.*) Prenez donc garde.

ZÉPHYRIN, *se retournant.*

Pardon, c'est dans les règles... Eh! mais, c'est monsieur... monsieur...

FRANCIS, *se frottant la jambe.*

Francis de Labrière, s'il vous plaît, votre ancien élève. Est-ce encore une leçon?

ZÉPHYRIN.

Vous m'excuserez... j'ai la vue si basse... cela m'a fait un tort!... on s'est servi de ce prétexte-là pour me réformer, il y a quatre ans, à l'Opéra de Paris, où j'étais coryphée, parce que dans le feu de mon essor je voltigeais à droite, à gauche, comme une abeille, sans faire attention à mon entourage. Une fois j'ai crevé d'un coup de pied le trône de l'empereur Sigismond. Une autre fois il m'est arrivé d'accrocher la gloire de Jupiter...

FRANCIS.

De sorte que vous avez pris votre retraite.

ZÉPHYRIN.

Et je suis devenu chorégraphe... je travaille de tête... pour les jambes des autres... je m'applique surtout à l'éducation de ma nièce. Quels ronds de jambes, messieurs!... quels développemens!... quel moelleux!... quels sourires!... et quelles pointes!... Voilà de la haute école! école bien appréciée, j'ose le dire, dans toute l'Europe, excepté à Bruxelles.

LE DUC.

Comment?

ZÉPHYRIN.

Vous n'êtes donc pas encore instruit de la catastrophe? J'ai rompu notre engagement.

LE DUC.

Est-il possible!

ZÉPHYRIN.

C'est ce qui m'amène!... Vous savez qu'hier au soir j'ai donné un nouveau ballet de ma composition, un sujet mythologique, *les Compagnons d'Ulysse*, personnages très-célèbres...

FRANCIS.

Dans les *Métamorphoses*... Oh! ce n'étaient pas des lions!

ZÉPHYRIN.

Non, puisque c'étaient des... L'idée est originale! j'avais monté cela avec un soin, une exactitude, une vérité d'imitation... Il n'y a que moi pour ces détails-là. Enfin je m'étais rapproché de la nature à un tel point que le public a pris la métamorphose au sérieux... et au lieu d'applaudir, ne s'est-il pas mis à chasser la troupe! Je tiens bon, je reviens à la charge, je pousse de nouveau tout mon monde sur la scène... Oh! alors ce fut bien autre chose!... on se fâche, on fait un bruit!...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Dieu! quel effroyable tapage!

Dans la salle on ne s'entend plus.

C'est le concert le plus sauvage;

On pousse mille cris confus.

Bref, le tintamarre est extrême!

Enfin vous auriez supposé

Que c'était le public lui-même

Qu'on avait métamorphosé.

*Nota.* On sait que les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux par la célèbre magicienne Circé,



LE DUC.

Eh bien ?

ZÉPHYRIN.

Eh bien ! pour me venger j'offris ma démission, qu'ils eurent l'indignité d'accepter sur-le-champ.

FRANCIS, *à part*.

Je crois bien.

ZÉPHYRIN.

Ils voulaient garder la petite... mais je leur ai dit : Vous ne l'aurez pas... elle me suivra.

LE DUC.

Vous suivre !... Où donc ?

ZÉPHYRIN.

Hélas ! à Saint-Pétersbourg.

LE DUC.

O ciel !

ZÉPHYRIN.

On m'a fait pour elle des offres magnifiques... on la presse de signer... on veut qu'elle se décide d'ici à deux heures.

LE DUC.

Ah ! vous ne partirez pas.

ZÉPHYRIN.

C'est tout ce que je désire ; car j'ai réfléchi.

FRANCIS.

Vous ?

ZÉPHYRIN.

J'ai été un peu vif... un peu léger... c'est mon défaut... Alors j'ai dit à la petite : Je vais parler à monsieur le duc, c'est le plus ferme soutien de l'art chorégraphique ; un mot de lui aux autorités supérieures, une visite à messieurs les commissaires, et...

LE DUC.

Prenez garde, on vient.

ZÉPHYRIN.

Plait-il ?

FRANCIS, *bas, à Zéphyrin*.

Mettez donc plus de mystère dans vos démarches, mon cher.

ZÉPHYRIN.

Du mystère ! Comment ?

FRANCIS.

Vous entrez sans façon par la grande porte... que diable ! on prend des précautions !...

ZÉPHYRIN.

Pourquoi ?

FRANCIS.

Quelle tête !

LE DUC, *à part, voyant entrer Van-Bruck*.  
L'importun !

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK.

Par ma foi, mon cher duc, j'ai cru que vos

\* Francis, Zéphyrin, Van-Bruck, le Duc.

amis n'en finiraient pas... ils jouaient avec une ardeur...

LE DUC.

Et vous ?

VAN-BRUCK.

Oh ! moi, c'est différent, je ne joue jamais.

FRANCIS.

Et pour cause ?

VAN-BRUCK.

Mais je regarde... ça m'amuse et ça m'instruit.

ZÉPHYRIN, *au Duc*.

Pardon, monsieur le duc, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre, et...

VAN-BRUCK.

Eh ! c'est monsieur Zéphyrin, l'ancien conducteur des jeux et des ris, le cupidon en retraite, à présent professeur de grâce et de légèreté ; génie en action, brave et digne artiste, dont le seul défaut est d'être myope, et de ne pas voir ce qui se passe sous son nez.

ZÉPHYRIN.

Monsieur Van-Bruck ! \*

FRANCIS.

Vous le connaissez ?

ZÉPHYRIN.

Si je le connais !... que trop !... N'est-il pas venu hier au soir dans les coulisses de l'Opéra ?

LE DUC.

Lui !

FRANCIS, *à part*.

Ah ça ! il se fourre donc partout ? (*Haut*.) Comment ! dans nos coulisses, réservées de tout temps à l'aristocratie !... lui, monsieur Van-Bruck !

Il le lorgne.

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous ? monsieur Van-Bruck aime à voir un peu de tout.

Pendant le dialogue suivant, Van-Bruck va s'asseoir à gauche et prend un journal qu'il parcourt.

ZÉPHYRIN.

Et votre conduite avec ma nièce !

LE DUC.

Plait-il ?... Il se serait permis...

FRANCIS.

Comment ?... Qu'est-ce que c'est ?

ZÉPHYRIN.

Figurez-vous qu'hier au soir, cette pauvre Antonia, au moment d'entrer en scène, a été si fort troublée par quelques paroles de monsieur, qu'elle a manqué ses deux premiers jetés-battus, et que le public l'a chutée ; eh ! mon Dieu, oui, positivement chutée... Tout mon ballet s'en est senti.

LE DUC.

Mais enfin, que lui a-t-il dit ?

\* Francis, Zéphyrin, le Duc, Van-Bruck.



ZÉPHYRIN.

Il lui a parlé à l'oreille de désastre, de ruine au mois de septembre; je crois même que votre nom a été prononcé.

LE DUC, *à part*.

Se peut-il? .. Ah! c'en est trop! (*A Zéphyrin.*) Allez retrouver votre nièce, assurez-la de mon zèle. Je verrai les ministres, les commissaires... Dans deux heures, dites-vous, il faut une réponse; eh bien! dans deux heures je lui porterai la mienne.

ZÉPHYRIN.

Mille remerciemens! (*Bas.*) Pardon, monsieur le duc, mais permettez-moi de vous donner un conseil... Prenez garde à ce monsieur Van-Bruck; personne ne le connaît dans nos coulisses... J'ai idée que c'est lui qui a chuté ma nièce et qui a fait tomber mon ballet... C'est peut-être un agent de la cour de Russie... Qui sait?... Mais, pardon, je me retire.

Air de la Tarentelle.

Toujours léger, toujours prompt, toujours preste,  
De cet hôtel je vole à son boudoir.  
Peut-on choisir un messager plus lesté  
Pour apporter le bonheur ou l'espoir?

*Il prend ses temps pour saluer.*

FRANCIS.

Une! deux! trois!... (*Zéphyrin le heurte.*) Prenez donc garde!

ZÉPHYRIN.

Envolé!

## SCÈNE IX.

LE DUC, FRANCIS, VAN-BRUCK.

LE DUC, *bas*.

Écoute, Francis... pour la retenir aucun sacrifice ne me coûtera. Pendant que je ferai quelques démarches, toi, cours chez nos hommes d'affaires, emprunte à tout prix; d'ici à deux heures il me faut de l'argent... Si j'échoue d'un côté, je réussirai de l'autre.

FRANCIS, *bas*.

Compte sur moi, et quant à cet indiscret personnage...

LE DUC, *bas*.

Laisse-moi faire.

FRANCIS, *bas*.

Bravo! (*Haut.*) Mon ami, je vais faire une promenade à cheval.

*Il sort.*VAN-BRUCK, *sans se lever*.

Prenez garde aux culbutes.

## SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *parcourant le journal*.

Ah! ah! les *Petites Affiches* sont intéressantes aujourd'hui!... Tiens, on parle de vos hypothèques!

LE DUC.

Un mot, s'il vous plaît, monsieur.

VAN-BRUCK, *se levant*.

A votre service... Qu'est-ce qu'il y a?

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, puisque je ne vous connais pas d'autre nom, vous m'observez sans cesse, vous vous mêlez à toutes mes affaires, à tous mes plaisirs... vous intervenez même dans mes secrets... Je n'aurais pas souffert cette liberté chez un autre; mais, je l'avoue, il y avait dans vos paroles une sorte d'autorité, et dans vos manières je ne sais quel ascendant qui m'arrêtait toujours au moment d'une explication... d'ailleurs, vous m'avez sauvé d'un grand danger, et ma reconnaissance...

VAN-BRUCK.

Vous ne m'en devez pas... Si je fais le bien par hasard, c'est que j'ai du plaisir à le faire.

LE DUC.

Et s'il vous arrivait de faire le mal?

VAN-BRUCK.

Ah! le mal, c'est différent, je ne le ferais jamais que par réflexion.

LE DUC.

Jusqu'ici, monsieur, j'ai respecté le mystère dont vous avez jugé à propos de vous envelopper... Mais enfin cette réserve doit avoir un terme; vos discours, vos actions, tout m'oblige aujourd'hui de soulever le voile qui vous couvre, et de vous demander positivement qui vous êtes.

VAN-BRUCK.

Qui je suis?... Van-Bruck, rentier.

LE DUC.

Ah! cette plaisanterie!...

VAN-BRUCK.

Je suis fâché que ce nom-là ne vous plaise pas; mais pour l'instant je n'en ai pas d'autre à votre service.

LE DUC.

Je le regrette, monsieur... Quoique vous m'ayez vous-même dégagé de mes obligations envers vous, je me plairai toujours à les reconnaître partout ailleurs que dans cet hôtel.

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire, en style de grand seigneur, que vous me chassez?

LE DUC.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Et pour une danseuse encore!

LE DUC.

Ah! je vous prie...

VAN-BRUCK.

C'est bien, c'est bien; vous êtes maître... (*Il va chercher son chapeau sur la table à gauche.*) Je ne tiens qu'à une chose, moi, c'est à vous prouver que je ne plaisante pas. Rien de plus sérieux que le nom et la qualité que je viens de me donner, puisque je n'en prends jamais d'autre dans les actes les plus authentiques... Tenez, voyez plutôt. (*Il présente un acte.*) C'est un fermier qui me cède tous ses droits et actions contre un grand



seigneur... Il y a jugement, saisie, etc., etc...  
Voyez.

LE DUC.

O ciel ! Philippe Claës !

VAN-BRUCK, *lisant*.

« Cède et transporte par ces présentes, à mon-  
sieur Van-Bruck, rentier... » C'est bien moi...  
C'est en toutes lettres... « Van-Bruck, rentier. »

LE DUC, *à part*.

Un pareil titre entre les mains de cet homme !

VAN-BRUCK.

J'ai comme cela quelques autres papiers... A  
présent je m'en vais.

LE DUC, *l'arrêtant*.

Non, demeurez, je vous en prie... J'aime à  
croire, monsieur, que vous n'abuserez pas...

VAN-BRUCK.

Moi?... Allons donc ! J'use quelquefois, mais  
je n'abuse jamais.

LE DUC.

D'ailleurs, monsieur mes créanciers seront  
mille fois couverts.

VAN-BRUCK, *avec intention*.

Parbleu !... je connais votre position... proba-  
blement mieux que vous-même... Vous êtes riche,  
très-riche... mais vous ne comptez pas... et moi,  
j'ai compté... j'ai là un petit relevé approxi-  
matif...

LE DUC.

Pardon, je ne puis m'arrêter.

VAN-BRUCK.

Les voilà bien, dès qu'on veut les éclairer...

LE DUC, *à part*.

Eh ! mais, j'y pense... (*Haut.*) Monsieur Van-  
Bruck, puisque vous connaissez mes ressources,  
vous avez remarqué cette galerie de tableaux  
amassée à si grands frais... des Rubens, des Rem-  
brandt, tous nos premiers maîtres... j'ai l'inten-  
tion de m'en défaire... Ayez la bonté de la visiter  
en mon absence, et si vous trouvez un acqué-  
reur...

VAN-BRUCK.

Oh ! je ne m'y connais guère, et j'ai bien d'au-  
tres occupations !... C'est égal... à votre retour, si  
vous voulez. (*Avec intention.*) Nous causerons  
peinture.

## SCÈNE XI.

LE DUC, VAN-BRUCK, ANNETTE.

ANNETTE.

Madame fait prier monsieur le duc de vouloir  
bien passer chez elle.

LE DUC.

C'est bien... je vais revenir ; faites mes excuses  
à madame la duchesse.

ANNETTE.

Mais...

VAN-BRUCK.

Puisque monsieur vous dit qu'il va revenir.  
(*Bas, au Duc.*) Entre nous, dites donc, est-ce  
qu'il est bien prudent ?...

LE DUC.

Que voulez-vous dire ?

VAN-BRUCK.

Eh ! eh ! l'on a des affaires, on néglige sa femme !  
si le proverbe est vrai et si les absents ont tort,  
alors il y a quelqu'un qui a toujours raison : c'est  
celui qui est présent.

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, qu'osez-vous supposer ?

VAN-BRUCK.

Mon Dieu, je dis tout ce qui me passe par la  
tête ; ne faites pas attention... Je parle de ce qui  
a lieu dans les ménages bourgeois... Ce n'est  
peut-être pas de même chez les grands seigneurs...  
Quand vous reviendrez nous causerons peinture.

Il remonte la scène.

LE DUC, *à part*.

Ce langage... cette conduite... est-ce un ami ?  
est-ce un ennemi ?... en tout cas, il faut de la  
prudence...

AIR : *Ici nous accourons* (de l'Homœopathie).

Adieu, comptez sur moi ;

Vous allez rester, je l'espère.

Et de vous satisfaire

Je prétends m'imposer la loi.

*Il sort.*

## SCÈNE XII.

VAN-BRUCK, ANNETTE.

*Continuation de l'air.*

ANNETTE.

S'en aller quand on l'attend !

VAN-BRUCK.

Chaque époux en fait autant.

Le vôtre aussi vous fuira,

Mais on s'en consolera,

N'est-ce pas ?

ANNETTE.

Comment.

VAN-BRUCK.

Comme hier, pendant son voyage,

ANNETTE.

Hein ?

VAN-BRUCK.

En écoutant

Le jockey du troisième étage.

ANNETTE.

(*Parlé.*) O ciel !

Monsieur, comptez sur moi ;

Parlez, pour vous que faut-il faire ?

Le soin de vous complaire

Sera toujours ma seule loi.

VAN-BRUCK.

On peut compter sur moi ;

Quand il le faut je sais me taire ;

Dans ce genre d'affaire

Je m'en fais toujours une loi.

Faites-moi parler à votre maîtresse.

ANNETTE.

Tout de suite, monsieur ; tout de suite... juste-  
ment la voici...



## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, *entrant sans voir Van-Bruck.*

Eh bien ! Annette ?

ANNETTE.

Eh bien ! madame, monsieur le duc a dit que c'était bien, et il est sorti.

EMMA.

Est-il possible ? (*A part.*) Quoi ! me refuser un moment d'entretien !... Ces nouveaux emprunts dont Annette m'a parlé... je suis d'une inquiétude... Qui pourra m'expliquer sa conduite ?VAN-BRUCK, *s'avançant.*

Moi, madame...

EMMA.

Vous ! (*A part.*) Encore cet homme !VAN-BRUCK, *à Annette.*

Ma petite, faites-moi le plaisir d'aller à votre ouvrage.

EMMA.

Mais, monsieur...

ANNETTE, *avec empressement.*

J'y vais, monsieur, j'y vais.

VAN-BRUCK, *à Emma.*

Vous voyez qu'elle est obéissante.

Annette sort.

## SCÈNE XIV.

VAN-BRUCK, *donnant un fauteuil à la Duchesse, EMMA.*

VAN-BRUCK.

Madame, je m'appelle Van-Bruck, rentier.

EMMA, *assise.*

Je n'ignore, monsieur, ni votre nom, ni le service important que vous avez rendu à Fréd... à monsieur le duc.

VAN-BRUCK, *debout à côté d'elle.*

Eh bien ! madame, vous savez encore peu de chose, car vous ne vous doutez pas de l'amitié que je vous ai vouée.

EMMA.

De l'amitié... pour moi ! vous allez un peu vite. Si je ne me trompe, c'est la première fois que vous m'adressez la parole.

VAN-BRUCK.

Est-ce ma faute ?... Depuis que je me suis décidé à entrer ici, je désire avoir un entretien avec vous pour vous donner un bon avis, mais c'est une grâce que vous m'avez toujours refusée... nous n'en sommes pas moins d'anciennes connaissances... il y a long-temps que je vous surveille...

EMMA.

Plait-il ?

VAN-BRUCK.

Ou que je veille sur vous, si vous l'aimez

mieux... Oui, madame, voilà six mois que j'assiste au découragement d'un pauvre cœur qui n'avait rêvé que joie, confiance, affection constante, et qui se voit enlever une à une ses illusions les plus chères.

EMMA.

Ah ! monsieur prétend savoir...

VAN-BRUCK.

Oh ! je vous ai vue presque tous les jours depuis votre mariage, au spectacle, à la promenade, d'abord accompagnée de monsieur le duc, puis plus rarement avec lui, puis enfin seule, toujours seule, abandonnée.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

J'ai suivi les progrès du mal sur ce joli visage chaque jour plus triste et plus pâle... Je vous voyais pendant des heures entières distraite, préoccupée, ne prenant intérêt à rien de ce qui se passait autour de vous, puis tout-à-coup tressaillant à l'aspect de votre mari ; un signe d'amitié répandait sur vos traits le plus doux sourire, un mot d'indifférence les rendait bientôt à leur langueur habituelle.

EMMA, *à part.*

Ah ! je ne comprends rien à ce que j'entends... comment a-t-il donc fait cet homme ? comment sait-il toute ma vie, toutes mes pensées ?...

VAN-BRUCK.

Dites-moi, madame, me suis-je trompé ? êtes-vous heureuse ?

EMMA.

En vérité, monsieur, je suis fort touchée de ces marques d'intérêt, et vous êtes très-habile à lire au fond des cœurs ; mais dorénavant, quand je me trouverai en public, j'aurai soin d'être gaie sans sujet, de tenir la tête bien droite, d'assister avec patience au spectacle le plus maussade, d'animer mes regards, et de mettre un peu de rouge.

VAN-BRUCK.

Vous ne conviendrez de rien, je le savais, car vous êtes une noble et digne femme... un peu susceptible, par exemple, un peu... duchesse, vive, et capable d'un coup de tête.

EMMA.

Ah ! vous croyez...

VAN-BRUCK.

J'en ai peur. D'abord, vous avez refusé une foule de partis pour épouser monsieur de Salvigny... Les avis ne vous ont pas manqué... mais vous n'avez écouté personne... Qu'aujourd'hui, devant le monde, vous ne profériez pas une plainte, que vous craigniez de vous poser en victime, c'est très-bien ! il y en a assez d'autres qui jouent ce rôle-là... mais en secret, avec des amis... des amis sûrs.

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets de lauriers.*Un cœur tendre parfois ressent  
Le besoin d'épancher ses larmes,



Et s'il vous faut un confident  
De vos douleurs, de vos alarmes,  
Me voilà moi, tout désigné,  
Sans danger et sans conséquence,  
Témoin discret et résigné,  
Et qui vous a même épargné  
La moitié de la confidence.

EMMA, *avec entraînement.*

Monsieur... (*Se reprenant et se levant.*) il faut vraiment que vous ayez des raisons bien puissantes pour venir ainsi tourmenter une pauvre femme qui ne demande rien, qui ne veut rien de personne, mais qui est bien libre enfin de penser et de sentir sans être poursuivie par des conjectures sans motif\*.

VAN-BRUCK, *avec brusquerie.*

Et non, morbleu! vous n'êtes pas libre de souffrir et de mourir de chagrin comme vous le faites, quand je puis, moi, vous en empêcher.

EMMA.

Comment?

VAN-BRUCK, *de même.*

C'est un bon jeune homme que monsieur le duc, mais trop magnifique, trop facile, trop disposé enfin à répandre, à partager les dons qu'il a reçus de la fortune, et à se ruiner pour des personnes qui ne vous valent pas.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK, *s'animant.*

Il est même tout-à-fait ruiné. Voulez-vous que je vous dise?... Vous avez beau être immensément riche, dès aujourd'hui les biens ne suffisent plus pour répondre des dettes; il lui faut votre signature, il vous la demandera.

EMMA.

Lui!

VAN-BRUCK.

Il vous la demandera, à vos pieds; vous le croirez occupé de son amour: pas du tout, il ne pensera qu'au château de Vardamme!

EMMA.

Arrêtez, monsieur.

VAN-BRUCK.

J'ai fini, madame; mon avis est donné.

EMMA.

Le château de Vardamme!... Monsieur, quelque inconvenante que soit la confidence que vous venez de me faire...

VAN-BRUCK.

Je sais bien que j'aurais pu y mettre un peu plus de préparation.

EMMA.

J'y répondrai, mais un seul mot.

VAN-BRUCK.

Deux si vous voulez, madame; je suis si heureux de vous écouter.

EMMA.

Mon mari est le maître de ma fortune comme de la sienne...

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire...

\* Emma, Van-Bruck.

EMMA.

Et il continuera d'en disposer comme bon lui semblera.

VAN-BRUCK.

Permettez, permettez. Le Code dit bien que le mari administre les biens de sa femme; mais il n'a pas entendu, ni vous non plus, qu'il les administrait en guise de subvention au personnel de l'Opéra!...

EMMA. *Elle traverse la scène pour rentrer dans son appartement à gauche, elle s'arrête et se retourne.*

Ah! je ne veux pas chercher quel motif a pu vous exciter à perdre monsieur le duc dans mon esprit.

VAN-BRUCK.

Aimez-vous mieux que je m'entende avec de faux amis pour le perdre tout-à-fait?

EMMA.

Assez, monsieur: il n'y aurait ni dignité ni avantage à continuer ce débat; et quant à l'avenir, je vous dispense de semblables avis; ils seraient complètement inutiles.

VAN-BRUCK.

Tant pis, morbleu! Ainsi donc, si votre noble époux osait venir à vous pour vous presser de signer...

EMMA.

J'estime trop monsieur le duc pour ne pas faire aveuglement tout ce qu'il me demandera.

Elle fait la révérence et sort.

## SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, *seul.*

Bonne petite tête de femme!... Mon impatience m'a emporté et je n'ai pu garder mon sang-froid. Il est vrai que le temps me presse!... Oh! il s'agit de bien employer cette journée. Intervenir plus tôt, ce n'était pas possible; il fallait que j'eusse pris toutes mes mesures... Enfin me voilà en règle! mon dernier voyage à Londres m'a réussi, et je n'ai plus qu'une seule démarche à faire. Du côté de la duchesse, je suis content... le trait a porté... elle se débat en vain. On n'aime point à être ruinée, encore moins à être ruinée pour une autre, et je puis compter que le ménage sera bientôt brouillé... oh! mais affreusement brouillé. C'est un nouveau procédé que j'emploie à l'usage du bonheur et du repos des époux. Dans la vie domestique, comme en morale, comme en toutes choses, les demi-mesures ne mènent à rien, il faut trancher dans le vif. Point d'armistice ni de suspension d'armes... la paix ou la guerre... oui ou non... je ne connais que ça; l'excès du mal amène le bien, et j'en viendrai ce soir à mes fins. On s'étonne que j'aie pu acquiescer tant de secrets!... Eh! mon Dieu! quand on a voué sa vie à une seule idée, quand on a concentré ses forces vers un seul but, on devient maître et roi sur la route que l'on s'est tracée... c'est le prisonnier patient qui creuse les murs de son cachot. Pauvre



petite femme! je l'aime, moi, je tiens à la voir heureuse, c'est ma dernière fantaisie... oui, la dernière! on peut bien me la passer. Ah! la résolution qui m'a soutenu pendant de si longues années me suffira-t-elle aujourd'hui pour accomplir ma tâche? et l'expiation que j'ai seul commencée ailleurs, Dieu voudra-t-il m'aider à l'achever ici?

Il s'assied à gauche et reste absorbé dans sa rêverie.

ANNETTE, *en dehors.*

Entrez, monsieur.

VAN-BRUCK.

Quelqu'un!... Ah! ce doit être notre jeune peintre français, monsieur Lucien.

Il se retire au fond du théâtre.

## SCÈNE XVI.

LUCIEN, ANNETTE, VAN-BRUCK.

ANNETTE, *à Lucien, en l'introduisant par la petite porte du fond, à droite.*

Entrez... et veuillez attendre un instant; madame ne tardera pas à venir.

VAN-BRUCK, *à part.*

Elle est allée faire un peu de toilette... on a beau avoir du chagrin, on n'aime pas à faire peur à un jeune homme.

Lucien pose son chapeau sur un meuble à droite et s'assied dans un fauteuil. Annette quitte Lucien et traverse le théâtre pour entrer chez la Duchesse; elle s'arrête à la vue de Van-Bruck

ANNETTE, *à part.*

Encore lui!

Van-Bruck lui fait un signe impérieux; elle sort.

VAN-BRUCK, *à part, regardant Lucien.*

Absolument comme chez lui!... C'est bien là l'aplomb de la jeunesse d'aujourd'hui. (*Haut, et frappant sur l'épaule de Lucien, qui s'est levé et qui a traversé la scène.*) Bonjour, mon voisin.

LUCIEN \*.

Monsieur Van-Bruck ici! (*A part.*) Toujours ce maudit homme!

VAN-BRUCK.

Tiens! c'est singulier! comme on se rencontre! Vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez monsieur de Salvigny... Parbleu! je vous aurais donné de ses nouvelles quand j'entrerais dans votre atelier, tout en face de chez moi, au cinquième. Vous êtes sans doute du déjeuner... vous arrivez un peu tard. Mais c'est égal, mon petit Raphaël, donnez-moi le bras, que je vous introduise.

LUCIEN.

Pardon, monsieur; ce n'est pas chez monsieur le duc..

VAN-BRUCK.

Ah! ah! c'est chez madame! mais c'est la même chose.

LUCIEN.

Présenté à madame de Salvigny par une de ses parentes...

\* Van-Bruck, Lucien.

VAN-BRUCK.

Vous faites son portrait. Ces diables de peintres sont-ils heureux! toujours des visages de jolies femmes en perspective... et des duchesses encore! Il fallait venir à Bruxelles pour cela! Ce n'est pas l'embarras, d'après ce que vous m'avez dit autrefois, il y avait à Paris une jeune personne charmante, ma foi, que vous aviez grand plaisir à peindre.

LUCIEN.

Moi!

VAN-BRUCK.

Mademoiselle Fanny... Il y a six mois vous aviez même bonne envie de l'épouser; mais il vous fallait quelque argent, et dépité de voir votre talent méconnu, talent réel du reste, vous êtes venu chercher fortune en Belgique... Vous ne commencez pas trop mal... par le plus gracieux modèle!... Courage, jeune homme! un nouvel enthousiasme doit produire un nouveau chef-d'œuvre.

LUCIEN.

Eh! monsieur!... (*A part.*) Cet homme-là est insupportable.

VAN-BRUCK.

Rassurez-vous; je ne suis pas assez indiscret pour troubler les inspirations du génie... je me retire...

LUCIEN, *saluant.*

Monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Mais pas pour long-temps... (*Haut.*) A propos, si vous avez quelque chose à faire dire en France, je connais un peu le consul... il demeure à deux pas de notre hôtel.

LUCIEN.

Grand merci.

VAN-BRUCK.

D'un jour à l'autre on a besoin d'un renseignement, d'un passe-port.

LUCIEN.

Mais...

VAN-BRUCK.

Adieu, mon voisin.

Il sort.

## SCÈNE XVII.

LUCIEN, *seul.*

Adieu, voisin de malheur... Je le déteste, moi, avec sa rage de tout deviner et de tout savoir... Ah! si tout autre que lui m'eût parlé de mademoiselle Fanny, je crois que je me serais senti ému... Que pensera-t-elle de mon silence?... Mais avec mon amour il fallait lui offrir mon nom... Un artiste doit-il se marier à mon âge... Ah! depuis que j'ai vu la duchesse, mon cœur n'est-il pas plein de son image? Tant de noblesse! tant d'élégance!... Y a-t-il en France une seule femme



qui lui soit comparable? Ah! je n'ai plus d'yeux que pour l'admirer... c'est elle!...

## SCÈNE XVIII.

LUCIEN, EMMA.

EMMA.

Je vous ai fait attendre, monsieur Lucien?

LUCIEN.

C'est peut-être moi, madame, qui ai devancé l'heure; veuillez excuser mon empressement...

EMMA.

Maintenant me voilà prête... C'est donc aujourd'hui que vous allez achever mon portrait?

LUCIEN.

Achever!... je venais le recommencer.

EMMA.

Comment! un ouvrage si bien...

LUCIEN.

Ah! qu'il est encore loin d'être digne de vous! Je vous connaissais mal, madame, quand j'ai commencé cette esquisse... mais à mesure que je vous ai vue davantage, chacun de vos regards m'a révélé une expression, un sentiment que je n'avais pas encore soupçonnés. (*Mouvement d'Emma.*) Pardon, madame; mais c'est un portrait admirable qui doit sortir de mes mains... c'est le premier que je fais à Bruxelles: réputation, fortune, avenir, tout est là... me refuserez-vous quelques séances de plus?

EMMA.

Eh bien! si vous ne craignez pas de perdre un temps précieux, le mien est à vous. (*Souriant.*) Il faut bien encourager les jeunes artistes.

LUCIEN.

Ah! madame, c'est auprès de vous seulement que je retrouve quelque confiance en moi-même, et vos moindres paroles ont une puissance...

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VAN-BRUCK, LE DUC.

VAN-BRUCK, *en dehors.*

Oui, mon cher duc...

EMMA, *à part.*

Mon mari!

LUCIEN, *à part.*

Quel contre-temps!

VAN-BRUCK, *entrant.*

Votre galerie de tableaux est superbe, et nous en reparlerons; mais tout cela me paraît un peu en désordre... à la place de quelques *Van-Dyck*, on vous a mis quelques *Van-Croôte*. (*Montrant Lucien.*) Eh! tenez, voilà monsieur qui se chargerait bien de réparer le mal... Mon jeune ami, un charmant garçon que j'ai l'honneur de vous présenter.

LE DUC, *se retournant vers Lucien qui salue.*

Ah! monsieur!

\* Lucien, Van-Bruck, le Duc, Emma.

EMMA, *vivement.*

Un artiste, un peintre venu ici pour faire mon portrait.

LE DUC.

Ah! vous vous faites peindre, ma chère amie?

VAN-BRUCK.

Depuis un mois... tous les deux jours, deux grandes heures... on y met le temps... ce sera très-beau... Je vous dirai qu'il aime beaucoup à peindre les jolies femmes... c'est ce qu'on appelle un artiste amateur.

LUCIEN.

Monsieur... je ne sais...

LE DUC, *à part.*

Quel trouble! (*Haut.*) Vous ne m'aviez rien dit de cette fantaisie, madame.

EMMA.

Je vous vois si rarement, monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Bien répondu!...

LE DUC.

Et où donc est ce chef-d'œuvre?

VAN-BRUCK, *montrant l'appartement de la Duchesse.*

Là-dedans.

LE DUC.

La séance n'était donc pas commencée?

EMMA.

Non, pas encore.

LUCIEN.

Je... j'entrais à l'instant.

VAN-BRUCK.

C'est vrai... il y a à peine un petit quart d'heure que je vous ai vu.

LUCIEN.

C'est que... en attendant que madame fût prête... je...

VAN-BRUCK.

Vous causiez peinture... comme nous, monsieur le duc, vous savez... je vous avais prévenu avant votre départ.

LE DUC.

C'est bien... j'approuve d'avance tout ce que vous faites, madame; sans doute votre choix est justifié par votre bon goût; vous aurez confié le soin si délicat de reproduire vos traits à quelque célébrité, à quelque artiste en renom... monsieur...

VAN-BRUCK.

Lucien Vernon.

LE DUC, *avec hauteur.*

Lucien Vernon?... je ne connais pas...

LUCIEN, *avec une colère contrainte.*  
Monsieur le duc...

EMMA, *vivement.*

Un ami de ma tante, de qui le talent...

LE DUC.

Je ne doute pas du talent de monsieur... aussi ai-je beaucoup de regret à lui annoncer qu'il faudra laisser son œuvre inachevée.

LUCIEN.

Comment?



EMMA.

Je ne comprends pas...

LE DUC.

D'un jour à l'autre, demain peut-être, madame la duchesse et moi nous partirons pour une de nos terres.

LUCIEN.

Eh quoi!

LE DUC.

Oh! il n'est pas juste, je le sens, de vous faire attendre mon retour... je paye d'avance... veuillez donc accepter...

Il tire un billet de banque de sa poche.

LUCIEN, avec dignité.

Merci, monsieur; je n'ai pas l'habitude de recevoir avant d'avoir mérité. (*Saluant la Duchesse.*) Madame, je reviendrai prendre vos ordres... Messieurs, je vous salue...

Il sort. Emma va s'asseoir à gauche.

VAN-BRUCK.

Eh bien! la vue d'un billet de banque l'a fait fuir... je connais beaucoup de grands artistes sur qui ça ne produirait pas du tout le même effet. (*Le Duc se jette avec humeur dans un fauteuil à droite, à part.*) Bon! le mari est jaloux, la femme est offensée... nous touchons à une crise... la plus forte sera la meilleure... En attendant je m'en vais au bureau des hypothèques...

Il sort par le fond.

## SCÈNE XX.

EMMA, LE DUC.

EMMA, se levant.

Enfin, nous sommes seuls, monsieur. J'ai souffert que vous missiez à la porte, car c'est ce que vous venez de faire, un artiste distingué, un ami de ma famille, qui devait attendre de vous un tout autre accueil, puisqu'il n'était venu ici qu'à ma prière. Je me suis tue, je me suis contrainte par respect pour moi-même. Mais à présent, à présent, monsieur, je vous demande compte de votre conduite offensante, et je vous prie de m'apprendre comment je l'ai méritée...

LE DUC, qui s'est levé, à part.

Quelle émotion! (*Haut.*) Eh bien! madame, je n'ai pu supporter l'idée qu'un jeune homme vint ici depuis long-temps, en secret, que pendant des heures entières ses yeux fussent fixés sur les vôtres!

EMMA.

Eh! monsieur!...

LE DUC.

Non, madame, non; l'on ne brave pas impunément cette séduction continuelle, et si le mal n'est pas fait encore, demain peut-être il vous aurait aimée, demain il vous l'aurait dit.

EMMA.

Arrêtez: de pareils discours dans votre bouche ne sont pas seulement étranges, ils sont odieux.

LE DUC.

Eh bien! oui, Emma, j'ai été odieux, ridicule!

EMMA.

Quel langage!

LE DUC.

Mais ce n'est pas dans ce moment où je donnerais ma vie pour obtenir mon pardon.

EMMA.

Que dites-vous? prenez donc garde, monsieur, c'est à votre femme que vous parlez.

LE DUC.

Emma, je le sais, ma conduite est inexcusable; j'ai blessé votre cœur; mais si vous m'aviez dit un mot, un seul mot, si vous m'aviez laissé voir un regret... ah! je vous le jure, je n'aurais pas hésité.

EMMA.

Ah! oui, j'oubliais... nous autres femmes, nous avons toujours tort; si nous osions nous plaindre, nous sommes injustes et tyranniques; si nous nous taisons, nous sommes froides, indifférentes, nous vous forçons de porter votre amour ailleurs.

LE DUC.

Ah! tant d'injustice!

EMMA.

Non, non, cela est de toute justice au contraire: une femme ne doit pas avoir une pensée, un sentiment qui ne lui vienne de celui qui dispose de son sort... Il peut la trahir, l'abandonner, lui! qu'importe! elle lui doit toujours compte de sa vie, elle ne peut même pas souffrir... il faut qu'elle se compose un visage satisfait, qu'elle affecte de sourire pour lui plaire.

Air: *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Quant à ses pleurs! ah! qu'elle les dévore

Pour lui sauver l'ennui du repentir!

Ou si, trop malheureuse encore,

Elle ne peut les retenir,

Ah! du moins n'en versera-t-elle

Que ce qu'il faut, à les bien calculer,

Pour contenter la vanité cruelle

De celui qui les fait couler,

De l'ingrat qui les fait couler.

LE DUC.

Si tu savais, Emma, ce que j'ai souffert quand j'ai entrevu que cet homme avait pu compter sur mes torts... ah! je les abjure, vois-tu, je me hais, je me méprise, et je tremble que tu ne veuilles plus m'aimer.

EMMA.

Eh! monsieur, que vous importe?... Au milieu des plaisirs qui vous attendent, vous aurez bientôt oublié...

LE DUC.

Non, non, je ne veux plus que me souvenir...



Et vous, Emma, et vous, avez-vous oublié ces jours si doux, passés dans la retraite, au château de Vardamme?

EMMA, *à part*.

Au château de Vardamme!... quelle idée!... O Dieu! ce que m'a dit cet homme... si c'était vrai!

LE DUC.

Emma, je vous supplie...

EMMA, *à part*.

Si c'était pour obtenir... Oh! c'est affreux d'avoir une pareille pensée.

LE DUC.

Ne vous détournez pas, laissez-moi votre main. Mais répondez-moi donc; serons-nous long-temps ennemis, et ne voulez-vous pas signer notre traité de paix?

EMMA, *se redressant*.

Signer!... Ah! oui, je comprends, c'est ma signature qu'il vous faut... C'est là tout ce que vous désirez, la seule preuve de tendresse que vous attendiez de moi?... Oui, oui, avec ma signature vous aurez de l'or, des amis, des plaisirs...

LE DUC.

Que dites-vous, grand Dieu!

EMMA.

Je dis que c'est une indignité!... Vous vous imaginiez que je me laisserais abuser par votre feinte tendresse... non, monsieur, non, je vous avais deviné.

LE DUC.

Emma, au nom du ciel...

EMMA, *courant à la table, signe une feuille de papier blanc, et revient la présenter à son mari*.

Tenez, monsieur, voilà ma signature; toutes les fois que vous la voudrez, je serai prête à vous la donner comme à présent. Votre femme n'exige qu'une chose pour votre honneur, c'est qu'à l'avenir vous ne fassiez plus de mensonge pour l'obtenir.

Elle s'élance vers la porte et veut sortir.

LE DUC, *la retenant*.

Arrêtez, madame, arrêtez!... Grâce au ciel, mon cœur est pur du calcul aussi lâche qu'infâme dont vous le soupçonnez... J'ai pu mériter bien des reproches, hasarder bien des folies... mais une telle bassesse, jamais, madame, jamais!

Il déchire le papier.

EMMA, *émue*.

Ah! Frédéric...

On entend frapper trois petits coups à la porte du fond, à gauche.

LE DUC.

Qui peut frapper ainsi?... et à la porte de cet escalier dérobé?

EMMA.

Je ne sais, mon ami, je vous jure.

On frappe encore.

LE DUC.

Il paraît que l'on est pressé. (*A Emma*.) Ainsi vous ne soupçonnez pas qui ce peut être?

EMMA.

Mais non.

LE DUC.

Nous allons le savoir.

La porte s'ouvre.

## SCÈNE XX.

LES MEMES, ZÉPHYRIN.

ZÉPHYRIN, *passant la tête*.

C'est moi, monsieur le duc, c'est moi.

LE DUC, *à part*.

Zéphyrin!

EMMA, *à part*.

Quel est cet homme?

ZÉPHYRIN, *s'avançant sur la pointe du pied*.

On m'a recommandé du mystère, et j'en mets.

LE DUC, *bas, à Zéphyrin*.

Maladroit!

ZÉPHYRIN.

Est-ce que je vous aurais marché sur le pied?

LE DUC.

Mais vous ne voyez donc pas?...

ZÉPHYRIN.

Hein?... pardon, j'ai la vue si basse... Il est trois heures et demie, vous êtes au moins d'une heure en retard, et nous venons...

LE DUC.

Vous tairez-vous, enfin?

EMMA.

Il paraît, monsieur, que c'est moi qui vous gêne.

ZÉPHYRIN, *se retournant*.

Oh! oh! il y a là quelqu'un... c'est peut-être la duchesse... Madame, j'ai l'honneur...

EMMA.

Je me retire.

LE DUC.

Emma!

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK \*.

VAN-BRUCK, *feignant de ne pas voir la duchesse, et parlant très-haut*.

A quoi pensez-vous donc, mon cher monsieur Zéphyrin?... Laisser ainsi la plus jolie danseuse de l'Opéra se morfondre en bas dans sa voiture.

EMMA.

Une danseuse!

VAN-BRUCK.

Ah! mon Dieu! mille pardons, madame; je ne vous savais pas si près de nous.

LE DUC, *à part*.

Je suis au supplice!

EMMA, *à part*.

Il se jouait de moi... quelle indignité!

\* Emma, le Duc, Van-Bruck, Zéphyrin.



LE DUC.

Emma, au nom du ciel, écoutez-moi.

EMMA.

On vous attend, monsieur; allez donc, ou je vais faire prier cette dame de monter.

VAN-BRUCK.

Je vais lui donner la main.

EMMA.

Non, non, c'est à monsieur.

LE DUC.

Emma, une circonstance que je déplore est venue vous donner des armes contre moi; vous en profitez cruellement, madame, et ce prétexte... *(On entend frapper trois petits coups à la petite porte de droite.)* Qu'est-ce encore?

EMMA.

Cette dame sans doute qui s'impatiente.

VAN-BRUCK, *qui est allé ouvrir.*

Eh! c'est l'ami Lucien!

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LE DUC.

Lucien\*!

LUCIEN, *à part.*

Le duc! *(Haut.)* Pardon, monsieur le duc; je n'ai pas voulu qu'on se donnât la peine de reporter chez moi les objets qui m'appartiennent.

LE DUC.

Je croyais vous avoir fait comprendre, monsieur, que votre présence me fatiguait?

LUCIEN.

En ce cas, voici mon adresse.

Il lui tend une carte.

EMMA, *d part, vivement passant entre son mari et Lucien.*Serait-ce un défi?... *(A Lucien.)* Donnez, c'est bien!

Elle prend la carte et retourne à sa place.

LE DUC, *congediant Lucien par un signe.*

Il suffit, monsieur; on vous fera prévenir de notre retour.

EMMA, *avec fermeté.*

Monsieur Lucien, je ne partirai pas; je vous attendrai demain à onze heures.

Lucien s'incline.

LE DUC, *ramenant sa femme sur le devant de la scène, et parlant à demi-voix avec colère.*

Y songez-vous, madame?

EMMA.

J'ai songé à tout.

LE DUC.

S'il se présente à l'hôtel, je le fais jeter par la fenêtre.

EMMA.

Ah!

LE DUC.

Rentrez, madame. *(A Lucien.)* Et vous, sortez!

Le Duc sort à gauche avec la Duchesse.

\* Van-Bruck, Lucien, le Duc, Emma, Zéphyrin.

## SCÈNE XXIV.

ZÉPHYRIN, VAN-BRUCK, LUCIEN.

VAN-BRUCK.

Bravo! bravo! ça commence à s'éclaircir. *(A Lucien.)* Vous, mon jeune ami, vous êtes définitivement congédié.

LUCIEN.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Sivous revenez on vous fera jeter par les fenêtres, ainsi...

LUCIEN.

Eh! monsieur!..

Il sort.

VAN-BRUCK, *le suivant.*

Ah! vous savez, quand vous voudrez un passeport, le consul de France... *(A Zéphyrin.)* Quant à vous, mon cher, qui ne comprenez rien à tout ce qui se passe, vous avez rempli mon attente, vous avez fait une lourde maladresse, et si vous n'êtes pas encore mis à la porte positivement, vous ne perdrez rien pour attendre.

ZÉPHYRIN.

Comment?

VAN-BRUCK.

J'ai votre affaire dans ma tête.

ZÉPHYRIN.

Eh bien?

VAN-BRUCK.

Eh bien! dansez maintenant.

ZÉPHYRIN, *fâché.*

Ah!

Il enfonce son chapeau sur sa tête et sort.

FRANCIS, *qui entre, est heurté par Zéphyrin.*  
Prenez donc garde!

## SCÈNE XXV.

VAN-BRUCK, puis FRANCIS.

VAN-BRUCK, *voyant entrer Francis.*

Votre serviteur, monsieur de Labrière.

FRANCIS.

Comment! cet homme encore ici?

VAN-BRUCK.

Vous viendrez chez moi demain matin à neuf heures.

FRANCIS.

Plait-il? moi, chez vous?

VAN-BRUCK.

Vous-même, mon gentilhomme!

FRANCIS.

Quelle plaisanterie!

VAN-BRUCK.

Je le veux.

FRANCIS.

Ah! ce ton...

VAN-BRUCK.

Je le veux!... monsieur François Labrie!

FRANCIS.

O ciel!... j'irai, monsieur, j'irai.

VAN-BRUCK.

Allons donc!... on a bien de la peine...

Il sort.



## ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'hôtel garni, modestement meublé. Au fond, un cabinet ; à droite, porte d'entrée ; à gauche, au premier plan, un petit secrétaire.

### SCÈNE PREMIÈRE.

VAN-BRUCK, assis devant son secrétaire.

Là... voilà toutes mes affaires en règle... Le calcul est juste : cinq cent mille livres d'un côté, de l'autre, presque le double... Mais aussi tous les titres sont à moi... le paquet cacheté qui les contient est maintenant entre les mains d'un notaire qui est chargé de le remettre à sa destination, à midi précis... à cette heure-là je serai déjà loin... Quant à cette traite sur Paris, elle va aussi trouver son emploi... (*Il se lève.*) Je n'ai donc plus rien qui m'arrête... le calme est rentré à l'hôtel de Salvigny... deux époux qui s'aiment sont bientôt d'accord... A des vivacités passagères va succéder un bonheur durable, car j'ai détruit tous les germes de mésintelligence... Je ris encore de la figure de mon voisin le peintre quand j'ai voulu hier lui souhaiter le bonsoir... il m'a fermé la porte au nez avec une violence!... Peu de temps après j'ai entendu qu'on lui rapportait son bagage... ainsi plus de prétexte, et bon voyage à l'artiste!... Notre jeune dandy ne peut tarder... oh! je viendrai à bout de celui-là comme j'ai fait des autres... et une fois ma tâche accomplie... (*Voyant entrer madame Fischer.*) Ah! c'est vous, ma chère hôteesse?

### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> FISCHER, VAN-BRUCK.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Votre servante, monsieur Van-Bruck... Pardon de la liberté, je viens savoir à quelle heure vous avez résolu de partir.

VAN-BRUCK.

Dans une heure au plus tard.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Dans une heure? (*À part.*) Comme ça se trouve!... (*Haut.*) Comme monsieur a bien voulu me dire qu'il quitterait cet hôtel aujourd'hui même, je me suis mise en quête d'un locataire ; c'est difficile à trouver... un logement de garçon, deux pièces au cinquième... Hélas! il y a si peu de jeunes gens dans ce quartier-ci!

VAN-BRUCK.

Que vous importe, ma chère madame Fischer, puisque je vous ai payé le mois d'avance?

M<sup>me</sup> FISCHER.

Oh! sans doute ce n'est pas l'intérêt... mais on n'aime pas à avoir des appartemens vides... ça donne une mauvaise idée des établissemens... Ah! monsieur, combien vous serez regretté ici... un locataire si rangé, si tranquille, si commode et si monotone! qui n'était jamais chez lui ou qui y était toujours seul... Nous ne sommes guère habitués à cela... nous croyons louer à un garçon, pas du tout, c'est un ménage... quelquefois c'est tout le contraire ; il est entré un ménage, et un beau jour, il ne reste plus qu'un garçon, et même un petit garçon... pour répondre du loyer... ça s'est vu.

On frappe.

VAN-BRUCK.

On frappe... allez donc voir... Ah! c'est la personne que j'attendais... laissez-nous.

Elle sort.

### SCÈNE III.

FRANCIS, VAN-BRUCK.

FRANCIS, marchant avec agitation.

Me voilà, monsieur, me voilà à vos ordres.

VAN-BRUCK.

Prenez la peine de vous asseoir...

FRANCIS.

Laissez, laissez, je ne peux pas demeurer en place.

VAN-BRUCK.

Pourtant quand on a monté cinq étages...

FRANCIS.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je crois que j'ai la fièvre.

VAN-BRUCK.

Je suis habitué à produire de ces effets-là... Je ne vous ai pourtant adressé que deux mots bien simples, monsieur François La...

FRANCIS.

C'est bon; ce n'est pas la peine de répéter; j'ai parfaitement entendu... Mais vous, comment avez-vous su... ?

VAN-BRUCK.

Oh! je suis un grand voyageur!... j'ai habité vingt ans l'île de Java... Un excellent pays pour faire fortune, n'est-ce pas ?



FRANCIS.

Java ! oui... j'ai entendu dire...

VAN-BRUCK.

Mais encore faut-il débarquer avec quelque chose... et moi je n'apportais rien, absolument rien que des dispositions bien récentes à l'économie... Heureusement il y avait là un homme... que dis-je ! une providence, un peu chère, par exemple... mais la providence ne peut pas trop se payer. Ce pauvre monsieur Labrie, votre digne père... comme il aimait à aider ses semblables, comme il leur confiait son argent... à cinquante ou soixante pour cent !... Quel admirable capitaliste ça ferait aujourd'hui... Eh bien ! à Java les esprits étroits avaient l'injustice d'appeler ça un usurier.

FRANCIS.

Monsieur... c'est une injure...

VAN-BRUCK.

Bon ! n'allez-vous pas vous en plaindre à présent ? et depuis quand, scrupuleux jeune homme, chicaniez-vous la fortune sur sa source ? ces écus ramassés un à un dans la poche des bons Javanais et expédiés tous les ans dans la vôtre, par l'entremise de notre maison, vous ont-ils jamais humilié ?... L'usure aujourd'hui vous révolte ? Eh ! mon gentilhomme, c'est l'usure qui a doré vos équipages, qui vous a affublé des modes anglaises, qui vous a donné des chevaux agiles, des femmes charmantes, et des amis grands seigneurs... Ingrat ! Ah ! rendez-lui grâce à l'usure : sans elle où seriez-vous ? que seriez-vous ? cuisinier peut-être, comme votre grand-père.

FRANCIS.

Oh ! par exemple !...

VAN-BRUCK.

Ah ! il faisait très-bien la cuisine, votre grand-père !... au Lion flamand !...

FRANCIS.

Comment !...

Air : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Où, le lion ! voilà votre symbole !

Car, par un travers sans égal,

Ces beaux messieurs ont pris chacun le rôle

Et le nom de quelque animal.

Parbleu, le geai ne vous irait pas mal.

Tout emprunter est bien dans vos coutumes...

Vous brillez au premier coup-d'œil ;

Mais je viens, moi, vous arracher vos plumes,

Et vous n'avez du paon que son orgueil,

Il ne vous reste que l'orgueil.

FRANCIS.

Je vous demande pardon, monsieur ; il me reste...

VAN-BRUCK.

Il ne vous reste rien que deux prises de corps contre vous... les créanciers frappent tous les matins à votre porte, et vous cherchez des expédients.

FRANCIS.

Moi !

VAN-BUUCK.

Vous en cherchez, mais vous n'en trouvez pas.

FRANCIS, à part.

Cet homme-là a fait quelque pacte avec le diable !... (*Haut.*) Ah ! ne croyez pas... Monsieur, je tiendrai bon... j'ai des ressources.

VAN-BRUCK.

Ah ! oui, le jeu... je n'y pensais pas... c'est un moyen... qui n'est pas infailible, surtout pour les novices... vous savez, *on commence par être dupe et on fin...* mais c'est bien pénible d'être dupe... en général nos grands seigneurs n'aiment pas cela ; aussi prennent-ils leurs précautions avec un soin... Il paraît que c'est reçu dans leurs salons... on se fait réciproquement des gentilleses... Hier, par exemple, pendant qu'on jouait chez Salvigny... je crois que vous jouiez aussi, vous... contre le duc... oui... c'était à la fin de cette partie où vous étiez si heureux... j'ai ramassé par terre... pas bien loin de vous... un certain roi de carreau...

FRANCIS.

Un roi de carreau !

VAN-BRUCK, lui montrant une carte.

Je ne sais pas à quelle espèce de jeu ça appartient... regardez donc...

FRANCIS.

C'est un... roi comme un autre.

VAN-BRUCK.

Il se tient tout de travers... que diable a-t-il fait de son pied gauche ? on dirait qu'il a subi une amputation...

FRANCIS.

Non, je crois plutôt que c'est naturel... il est venu comme ça...

VAN-BRUCK.

Pourriez-vous m'expliquer ?

FRANCIS.

Est-ce que je sais, moi ?... comment voulez-vous... c'est vrai... vous me faites là des questions d'orthopédie... Ayez seulement la bonté de me donner...

VAN-BRUCK.

Cette carte ? non, je la garde...

FRANCIS.

Ah ! vous la... Ah ça ! monsieur, voyons, pour en finir, tranchons la question... dites-moi tout de suite où vous voulez en venir et comment on peut se débarrasser de vous... là...

VAN-BRUCK.

Nous y voilà... dès aujourd'hui vous allez quitter la Belgique.

FRANCIS.

Comment ! m'expatrier ?

VAN-BRUCK.

Vous prendrez la route de Paris.

FRANCIS.

Ah ! c'est à Paris !...

VAN-BRUCK.

Là vous pourrez faire de l'aristocratie tout à votre aise... on n'y regarde pas de si près... personne ne vous demandera compte du passé, et l'avenir est encore à vous... Mais ne repassez ja-



mais la frontière... à cette condition, voici une traite de vingt mille francs en douze échéances sur la maison Rostschild.

FRANCIS.

Plait-il? Ah! monsieur Van-Bruck, tant de bonté!...

VAN-BRUCK.

Allons donc! ce que je fais là ce n'est pas pour vous... je ne vous aime pas, moi; je n'ai aucune raison de vous aimer... J'ai réglé mes comptes, et l'article de votre voyage y est porté. Voici vos instructions; vous ne partirez pas seul.

FRANCIS, *ouvrant le papier.*

Que vois-je? Comment! c'est avec...?

VAN-BRUCK.

C'est bon; allez faire vos préparatifs: vous n'avez pas de temps à perdre, ni moi non plus.

FRANCIS, *à part.*

Parole d'honneur, je crois maintenant que c'est le diable en personne... Et cet argent... tant pis, je me risque. Adieu, Bertram.

AIR : *Noirs esprits, fantômes.* (Robert-le-Diable.)

Esprit de mystère,  
A cet argent-là  
Prête un sort prospère  
Qui le doublera,  
Prête un sort prospère  
Qui le triplera,  
Prête un sort prospère  
Qui le centuplera.

#### SCÈNE IV.

VAN-BRUCK, *seul.*

Encore un dont je suis débarrassé!... Quant à sa compagne de route, elle acceptera... Allons, je crois que cette fois tout est fini... bien fini... les questions d'argent, le repos du mari, le bonheur de la femme, tout est calculé, prévu, assuré. Vingt ans de privations, de fatigues et de travaux ont donc abouti à cette journée!... Voilà ma vieille dette payée! il était temps!... ces tiroirs sont vides... j'avais appliqué toutes mes ressources à ma grande affaire... mais il fallait vivre au moins le temps de la finir... et j'avais divisé la somme qui me restait en petits rouleaux. Chacun d'eux renfermait la dépense obligée de chaque jour, et voilà le dernier... il n'y a plus à reculer... Que m'importe! ai-je une famille? ai-je des amis?... Voyons! J'ai dit à dix heures... il faut être de parole. (*Visitant le secrétaire qu'il referme ensuite.*) Je n'oublie rien... je ne laisse rien!... non. (*Prenant son chapeau sur le secrétaire et faisant un pas pour sortir.*) Allons.

#### SCÈNE V.

VAN-BRUCK, M<sup>me</sup> FISCHER, *portant un che-valet et une palette.*

M<sup>me</sup> FISCHER.

Excusez-moi, monsieur Van-Bruck; l'heure est passée. Voulez-vous me permettre d'emménager quelques effets?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez trouvé un locataire! vous n'avez pas perdu de temps. Eh! mais, qu'est-ce que c'est que ça?

M<sup>me</sup> FISCHER.

C'est le bagage du voisin d'en face.

VAN-BRUCK.

Comment! c'est à lui, à monsieur Lucien que vous avez loué cet appartement?

M<sup>me</sup> FISCHER.

Sans doute... Il n'avait que son atelier, pauvre jeune homme! ça lui sert en même temps de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger... Vous concevez, on ne peut pas y recevoir des pratiques comme il faut, ça nuit à son état, et comme justement il attendait ce matin une dame...

VAN-BRUCK.

Hein? qu'est-ce que vous dites? une dame!

M<sup>me</sup> FISCHER.

Oui, pour un portrait... une grande dame qui a bien voulu le faire prévenir de sa visite, hier au soir à l'improviste, en lui renvoyant cette toile et cette palette.

VAN-BRUCK, *à part.*

C'est elle! c'est la duchesse! Ah! mon Dieu! quel événement! quand j'avais tout prévu, tout arrangé!...

M<sup>me</sup> FISCHER.

Voyez le bonheur! justement votre appartement s'est trouvé vacant, tout en face. Dam! c'est un peu haut, mais c'est propre, c'est gentil.

VAN-BRUCK, *à part.*

Oh! les femmes! avec elles le plus sage n'est qu'un sot! le dépit! l'entêtement!... Ah! monsieur le duc, vous voulez le faire jeter par les fenêtres!... Eh bien! moi, j'irai frapper à sa porte. Qui diable aurait pu prévoir...

M<sup>me</sup> FISCHER.

Vous avez l'air contrarié!... Qu'est-ce que ça vous fait que j'aie donné cette chambre, puisque vous allez partir?

VAN-BRUCK.

Partir? oui. Et c'est au dernier moment, quand je suis obligé... Non, morbleu, non, il ne sera pas dit que j'aurai pris tant de peine en pure perte, et je n'en aurai pas le démenti.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc?

VAN-BRUCK.

Un coup décisif... oui, c'est cela. A quelle heure la séance?

M<sup>me</sup> FISCHER.

A onze heures, monsieur.

VAN-BRUCK, *à part.*

Heureusement le notaire ne remettra pas le paquet avant midi, et à la rigueur j'aurai le temps. Calmons-nous.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Est-ce que monsieur balancerait?



VAN-BRUCK.

Non, non, madame Fischer. Tenez, voici la clef de cet appartement.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Merci, monsieur. Et l'autre?

VAN-BRUCK.

L'autre? celle qui ouvre la porte du petit corridor où donne ce cabinet de travail? celle-là c'est différent, je la garde, si vous le permettez.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Comment, monsieur! mais vous m'avez dit qu'aujourd'hui, à dix heures...

VAN-BRUCK.

Je vous ai dit que je partirais, et c'est ce que je vais faire... mais je ne vous ai pas dit que je ne reviendrais pas.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Ah! monsieur, ce n'est pas possible! et j'exige positivement...

VAN-BRUCK, lui remettant la clef.

Voilà... mon Dieu, voilà... Je ne vous proposais rien qui ne se fasse tous les jours... on a deux locataires pour un. (*Allant vers la porte.*) Je connais même des propriétaires qui en l'absence de leurs hôtes s'accrochent sans façon de leurs caves, et même d'un certain vin muscat qui est dedans...

M<sup>me</sup> FISCHER, à part.

Ah! mon Dieu!

VAN-BRUCK.

J'ai envie d'aller causer de ça avec le bourgeois.

M<sup>me</sup> FISCHER, vivement.

Monsieur, monsieur, vous oubliez la clef...

VAN-BRUCK, revenant en scène.

Je vous suis obligé.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Du moment que vous avez des raisons...

VAN-BRUCK.

Il s'agit d'une bonne action, et vous savez qu'une bonne action porte avec elle sa récompense. Voulez-vous la partager?

M<sup>me</sup> FISCHER.

La... la bonne action?

VAN-BRUCK.

Et la récompense!... (*Il lui donne de l'argent.*) Tenez. (*A part.*) Décidément j'aurais eu des qualités gouvernementales. (*Haut.*) Vous avez à l'hôtel quelque domestique disponible?

M<sup>me</sup> FISCHER.

Oui, monsieur.

VAN-BRUCK.

Bien... je pourrai faire venir ici toutes les personnes dont j'ai besoin. (*Regardant par la porte à droite.*) Ah! ah! le voisin est là, en face, qui attend avec impatience. (*Très-haut.*) Adieu, madame Fischer; je vous remercie de vos souhaits pour mon heureux voyage.

Il sort.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> FISCHER, puis LUCIEN, VAN-BRUCK, caché.M<sup>me</sup> FISCHER, seule.

Quel bizarre personnage!... à la fois si bon et si méchant!... ses manières valent mieux que ses paroles; je lui crois la tête un peu frappée... je ne suis pas fâchée qu'il s'en aille... Il sait tout ce qui se passe, il y a bien des locataires à qui ça ne conviendrait pas... témoin la dame du premier... et celle du second donc! il y a même au troisième... et ce projet de revenir!... si j'avertissais monsieur Lucien... Oh! non... la délicatesse... quand on est payé... Après tout ça ne me regarde pas... ce sera une méprise, un malentendu... ils s'arrangeront... ils se connaissent.

LUCIEN.

Je l'ai vu descendre... enfin il est parti!

VAN-BRUCK, entr'ouvrant la porte du cabinet au fond. A part.

C'est-à-dire qu'il est revenu.

LUCIEN.

Savez-vous que c'est fort heureux, car je n'aurais pu dans mon atelier recevoir une si grande dame... Ici, du moins, c'est passable.

M<sup>me</sup> FISCHER.

C'est charmant... un vrai logement de petite maîtresse... la mansarde est très-bien dissimulée... et un jour!...

LUCIEN.

Quant au prix...

M<sup>me</sup> FISCHER.

Ne parlons pas de ça... vous paierez le mois, voilà tout.

VAN-BRUCK, à part.

A la bonne heure! voilà un logement qui raporte!

## SCÈNE VII.

LUCIEN, seul.

Allons, préparons-nous... viendra-t-elle? Oh! oui, si sa promesse a été sincère, et si ce n'est pas une défaite pour se dispenser de me recevoir... Quelle surprise m'a causée cet avis? Oui, tout était fini entre elle et moi, je sentais qu'il fallait renoncer à la voir, et tout-à-coup, quand je désespérais... O quel bonheur! j'ose à peine m'y livrer; pourtant je me sens aujourd'hui plus confiant, plus hardi... Hier, je ne sais quel scrupule arrêtait un aveu sur mes lèvres; mais après l'insolence de ce duc, après le double affront que j'ai reçu, je n'examine plus rien, je me livre tout entier à des sentimens que la vengeance rend légitimes, sauf plus tard à lui demander ou lui donner satisfaction, s'il juge que c'est lui qui est l'offensé... Mais on monte... c'est elle... Oh! oui, c'est elle... elle a tenu parole... quel bonheur!...



## SCÈNE VIII.

VAN-BRUCK, *caché*, M<sup>me</sup> FISCHER, LUCIEN, EMMA.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Par ici, madame, par ici.

EMMA, à M<sup>me</sup> Fischer.

Que ma femme de chambre m'attende en bas dans la voiture.

LUCIEN, *saluant*.

Madame... daignez vous asseoir... je vous prie...

Elle refuse du geste.

M<sup>me</sup> FISCHER, *bas*, à Lucien.

Dites donc, monsieur Lucien, c'est un bien joli portrait que vous avez à faire.

LUCIEN.

Laissez-nous, je vous prie.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Je m'en vais, mon Dieu, je m'en vais.

## SCÈNE IX.

LUCIEN, EMMA, VAN-BRUCK, *dans le cabinet*.

EMMA.

Vous devez être bien étonné de me voir ici, monsieur Lucien.

LUCIEN.

Madame, c'est une faveur...

EMMA.

Mon mari vous a fait un affront que vous ne méritiez pas... vous aviez droit d'être blessé... aussi, dès que l'entrée de mon hôtel était interdite sans motif à un artiste distingué, je devais me rendre moi-même dans son atelier.

LUCIEN.

Ah! madame! comment reconnaître jamais...?

EMMA.

Ne me remerciez pas, je vous en prie, car c'est une prière que je viens vous faire.

LUCIEN.

A moi, madame?

EMMA.

Monsieur le duc ne connaît pas votre demeure; craignant une nouvelle insulte, j'ai refusé de la lui indiquer; mais s'il la découvrait, s'il s'oubliait au point de vous écrire...

LUCIEN.

Eh bien! madame?

EMMA.

Eh bien! j'attends de vous la promesse que quel que soit votre ressentiment, et fût-il juste, vous voudrez bien l'abjurer en considération de ma démarche.

LUCIEN.

Eh quoi! madame, vous exigez...?

EMMA.

Je vous en prie; je m'adresse à vous avec confiance, comme à un homme d'honneur, comme à un ami... me refuserez-vous?

LUCIEN.

Ah! disposez de ma volonté, madame; dictiez-moi mes sentiments, ma conduite, mon langage; je serai fier de mon obéissance comme je le suis déjà de votre estime; car cette démarche vient de m'élever à mes propres yeux, plus que ne le pourraient faire tous les biens et les titres de ce monde.

EMMA, *souriant*.

C'est bien, c'est bien... ainsi votre colère...

LUCIEN.

La colère, la haine peuvent-elles trouver place dans mon cœur quand vous êtes là, quand je vous vois? Ah! j'en fais avec joie le sacrifice, madame, et je vous sacrifierais de même toutes mes espérances, tout ce qui ferait le bonheur d'un autre, oui, jusqu'à mes pinceaux, je les briserais!...

EMMA.

Non pas, non pas; je pense au contraire que c'est le moment de les reprendre. Je tiens plus que jamais à ce portrait, ne fût-ce que pour prouver à monsieur de Salvigny... Mais souvenez-vous que ce doit être la dernière séance...

LUCIEN.

La dernière, oui, madame, si vous l'exigez.

EMMA.

Il le faut; mais êtes-vous bien sûr de pouvoir terminer en une heure...?

LUCIEN.

Ah! que me demandez-vous...?

AIR : *T'en souviens-tu.*

C'est peu d'une heure, ah! c'est bien peu, madame, Et cependant je m'engage à finir...

Quand il le faut on trouve dans son âme

Bien des secrets pour réussir.

C'est plus aisé que vous ne sauriez croire,

Quand une image est toujours là...

EMMA.

Quoi! vous feriez un portrait de mémoire!

LUCIEN.

J'en ai fait un, madame, et le voilà.

*Il lui présente un médaillon.*

Votre portrait, je l'ai fait de mémoire;

Oui, c'est bien vous, madame, vous voilà.

EMMA.

Que vois-je!...

LUCIEN.

Votre image, oui, madame, non pas froide et sévère comme en ce moment; mais bonne, mais indulgente, telle que je la vois au milieu de mes travaux, dans mes rêves, et partout, et toujours, telle qu'elle est là pour jamais dans mon cœur...

EMMA, *sévèrement*.

Monsieur, d'après ce que j'ai là sous les yeux, je trouve fort inutile de rester ici plus longtemps. Cette miniature est parfaitement ressemblante; c'était bien d'abord un portrait de gran-



deur naturelle que je voulais ; mais celui-ci est si bien que je m'en contenterai.

LUCIEN.

Quoi ! madame, vous voulez garder ce médaillon ?

EMMA.

Ne m'appartient-il pas, monsieur ?

LUCIEN.

Et qu'en ferez-vous, madame ? est-ce pour le donner à monsieur de Salvigny, afin que par un de ses valets il m'en envoie le salaire ?

EMMA.

Ma présence ici, monsieur, prouve assez que je n'autorise personne à vous humilier.

LUCIEN.

Eh bien ! madame, puisque vous avez eu pitié de moi... ah ! je vous conjure, achevez votre ouvrage ; confiez à la plus dévouée, à la plus discrète reconnaissance...

EMMA.

A quel titre, monsieur, osez-vous me faire une pareille demande ? Abuser de son talent, de la confiance qu'on a inspirée, pour reproduire les traits d'une femme à son insu, pour la rendre complice malgré elle, sans qu'elle puisse s'en défendre...

LUCIEN.

Ah ! tout le monde ignorera...

EMMA.

Mais je saurai, moi, monsieur...

LUCIEN.

Vous saurez !... Eh bien ! oui, madame, car je vous dirai la vérité tout entière, depuis le premier jour où je vous ai vue, où vous m'avez appelé près de vous... je vous aime !

EMMA.

Monsieur... vous abusez...

LUCIEN.

Ah ! je vous dirai plus encore !... Lorsque remplie de bonté et d'indulgence, indignée d'un affront qu'on m'avait fait subir en votre présence, vous êtes venue à votre tour... eh bien ! cet amour qui me brûle, cette passion qui m'enivre, j'ai eu un moment l'espoir...

EMMA.

O ciel !...

LUCIEN.

Ah ! du moins, vous ne pouvez ravir à un insensé la dernière illusion qui lui reste, et ce portrait...

EMMA.

J'ai déjà répondu, monsieur... Adieu.

Elle veut sortir \*.

LUCIEN.

Ah ! madame ! ne m'enlevez pas cette dernière consolation ! en emportant ce médaillon, c'est mon bonheur, mon talent, c'est ma vie que vous m'ôtez !

EMMA.

Monsieur !... Lucien... Laissez-moi...

\* Emma, Lucien.

LUCIEN, se jetant à genoux devant elle.

Un moment encore, de grâce.

EMMA.

Quoi ! vous osez...

LUCIEN.

Ne me réduisez pas au désespoir... je ne demande rien, rien que ce portrait, madame ; ce sera un dernier souvenir...

EMMA.

Et un éternel adieu ?...

LUCIEN.

Un adieu !.... eh bien ! oui, madame, je le jure...

EMMA.

Eh bien !...

Lucien s'avance pour recevoir le médaillon, mais Van-Bruck, qui est sorti de sa cachette, s'avance entre eux deux, et le reçoit à la place de Lucien.

VAN-BRUCK.

Merci, madame.

EMMA, reculant.

O ciel !

LUCIEN, de même.

Van-Bruck !

VAN-BRUCK.

Madame la duchesse, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Bonjour, mon voisin.

EMMA.

Monsieur, ne croyez pas... ne soupçonnez pas... mon intention en venant ici...

VAN-BRUCK.

Eh ! oui, votre intention était excellente... vous vouliez prévenir un malheur, je le sais bien, puisque j'étais là.

LUCIEN.

Et de quel droit, monsieur, vous êtes-vous introduit dans cet appartement ?

VAN-BRUCK.

De quel droit ? eh ! parbleu, de celui que tout homme a de rentrer chez lui.

LUCIEN.

Comment ? mais je...

VAN-BRUCK.

J'avais deux salons, vous m'en avez pris un, je pense que vous allez me rendre ce qui m'appartient, et me faire le plaisir de...

LUCIEN.

Moi ! ah ! n'espérez pas...

VAN-BRUCK.

A moins que vous ne préfériez vous trouver face à face avec notre ami Salvigny.

EMMA.

Mon mari !

VAN-BRUCK.

Que j'ai fait prier de se rendre ici.

LUCIEN.

Quoi ! vous avez osé...

VAN-BRUCK.

Oh ! moi j'ose tout, d'abord...

LUCIEN.

Monsieur, vous êtes un homme abominable, et je...



EMMA, à Van-Bruck.

Monsieur, veuillez me conduire à ma voiture.

VAN-BRUCK.

Votre voiture! elle n'est plus là... je l'ai renvoyée.

EMMA.

Plaît-il?

VAN-BRUCK.

Oui, vous resterez ici.... ça rentre dans mon plan.

EMMA.

O ciel! il est impossible, monsieur, que vous vouliez me perdre.

VAN-BRUCK.

Oh! non! ce n'est pas par là que je voudrais finir.

LUCIEN.

Ne vous fiez pas à lui, madame! il vous trahira! et tout à l'heure encore dans quelle intention, de quel droit s'est-il emparé...?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez cela sur le cœur... Ah ça! mais combien donc vous faut-il de portraits de femme? est-ce que vous en faites collection? vous avez déjà celui de votre prétendue.

EMMA.

Comment?

LUCIEN, bas.

Ah! monsieur... de grâce...

VAN-BRUCK.

Oui, madame, une charmante personne... vous pourriez la voir dans l'atelier ici à côté.... il l'a peinte en grand d'abord, comme vous, et puis en petit, comme vous aussi.

EMMA.

Ah!

LUCIEN.

Finirez-vous!

VAN-BRUCK.

Ah! quel talent d'expression! c'est bien là la bonté, la grâce, l'esprit que vous m'avez vantés si souvent.

LUCIEN.

Oh! c'en est trop; malgré votre âge vous n'avez pas craint de provoquer cet éclat; eh bien! vous ne craignez pas non plus de me rendre raison... à l'instant...

VAN-BRUCK.

A l'instant? non pas... j'ai besoin de cette demi-journée.... elle m'est plus précieuse que vous ne pouvez croire!... Une voiture dans la cour.... monsieur de Salvigny sans doute.

EMMA.

Ciel!

LUCIEN.

Qu'il vienne! je reste ici pour le recevoir...

\* Lucien, Van-Bruck, Emma.

VAN-BRUCK.

A votre tour, voulez-vous donc la perdre?

LUCIEN, montrant Emma.

Ah! monsieur, vous me répondez de sa sûreté?

VAN-BRUCK.

Eh! mon Dieu, ne vous ai-je pas prouvé que j'y tenais plus que vous?

LUCIEN.

C'est bien, c'est bien; jouissez encore de quelques instans de répit; mais je vous jure, monsieur, que vous ne m'échapperez pas.

VAN-BRUCK.

Vous avez tout juste le temps de rentrer chez vous... allez.... (Lucien sort.) A merveille.... le voilà chez lui!... Et vous, madame, dans mon petit observatoire... la porte du corridor est fermée, j'en ai la clef, ne craignez rien... (Il la fait entrer dans le cabinet). A présent... le voici!...

## SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK, EMMA cachée.

LE DUC.

Je réponds, monsieur, à votre injonction pressante.

VAN-BRUCK, saluant.

Monsieur le duc!

LE DUC.

Vous m'avez envoyé chercher au nom de mon principal créancier... aussi n'est-ce pas chez un ami que je suis venu, c'est chez un homme qui s'est rendu maître de mon sort... Depuis hier, monsieur, j'ai appris que vous aviez racheté encore deux titres que je croyais placés en main sûre. Ainsi vous avez accaparé tous les droits que j'avais donnés sur mes biens, tous ceux qu'on avait pris sur ma personne. Après avoir été accueilli dans ma maison, voilà comment vous en sortez. Un ennemi mortel agirait-il autrement?... Quels griefs avez-vous à venger? pourquoi m'avez-vous conservé la vie si c'est pour me frapper d'un coup mille fois plus cruel? car je suis éclairé maintenant sur ma situation... vous me tenez à votre discrétion, monsieur, et vous me le faites bien sentir en m'assignant à comparaître ici, devant vous...

VAN-BRUCK.

Je n'ai pas oublié ce que je dois à votre rang... et je me serais présenté moi-même à l'hôtel de Salvigny.... mais pour des affaires de cette nature... la présence d'une femme...

LE DUC.

Vous aviez tort de la craindre.... la duchesse n'est pas à l'hôtel.

VAN-BRUCK, regardant du côté du cabinet.

Ah! elle n'y est pas.

LE DUC.

Tous les malheurs à la fois! je suis d'une in-



quiétude... mais hâtons-nous, me voilà prêt à vous entendre.

VAN-BRUCK.

Il manque un tiers à notre conférence.

LE DUC.

Qui donc ?

VAN-BRUCK.

Et par état il devrait être plus agile... Ah ! j'entends son pas... le voici.

LE DUC.

Zéphyrin !

## SCÈNE XI.

VAN-BRUCK, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN.

Oh ! là, là !... une chaise, un fauteuil, s'il vous plaît... Ce que c'est que d'aller si haut, mes pauvres jambes sont dans un état !... (*Se frottant les genoux.*) Ça ne joue plus... ça ne joue plus du tout.

VAN-BRUCK.

Vous ne voyez donc pas monsieur le duc ?

ZÉPHYRIN, *se relevant.*

Monsieur le duc !... Comment ! il est ici ?

VAN-BRUCK.

Là, à côté de vous.

ZÉPHYRIN.

Ah ! monsieur de Salvigny !

Il prend ses temps pour saluer.

VAN-BRUCK.

Supprimez les saluts, il n'y a pas de place.

ZÉPHYRIN, *au Duc.*

Noble protecteur des arts, souffrez que je vous témoigne notre profonde reconnaissance.

LE DUC.

De la reconnaissance...

ZÉPHYRIN.

D'abord ce brillant engagement que vous avez obtenu pour ma nièce à l'Opéra de Paris !

LE DUC.

Plait-il ?

ZÉPHYRIN.

Quarante mille francs d'appointemens ! c'est magnifique... c'est... ô Dieu !... C'est-à-dire que je ne trouve pas d'expressions... Si j'osais, je m'exprimerais en pantomime.

LE DUC.

Il est fou !

VAN-BRUCK, *passant entre eux.*

Combien je me félicite, monsieur le duc, d'avoir été l'intermédiaire de cette heureuse négociation...

ZÉPHYRIN.

Auprès d'un agent du directeur.

VAN-BRUCK.

L'autre soir, dans vos coulisses, de sorte que la petite a accepté ?

ZÉPHYRIN.

Je crois bien !... ma nièce sautait de joie ce matin, quand elle a reçu la nouvelle.

LE DUC.

Ah !

VAN-BRUCK.

Elle sautait de joie, la pauvre enfant !

ZÉPHYRIN.

A dix pieds de terre.

VAN-BRUCK.

Au moment de partir... comme c'est touchant, monsieur le duc !

ZÉPHYRIN.

Et moi, je débiterai là-bas par les compagnons d'Ulysse... Mais à propos, où est donc notre compagnon de voyage ?...

LE DUC.

Un autre ?

VAN-BRUCK.

Celui que vous avez choisi vous-même.

ZÉPHYRIN.

Je ne le connais pas encore... c'est un monsieur respectable, à ce que nous a fait dire monsieur Van-Bruck.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANCIS, *en habit de voyage.*

FRANCIS.

Allons donc, monsieur Zéphyrin, allons donc, la chaise de poste est en bas.

LE DUC.

Francis \* !

FRANCIS.

Frédéric ! (*A part.*) Ah ! diable ! (*Haut.*) Mon ami, sachant que tu étais ici, j'ai voulu t'embrasser avant de m'éloigner.

ZÉPHYRIN.

Comment... ce compagnon...

VAN-BRUCK.

Le voilà !

ZÉPHYRIN.

Ce monsieur respectable... (*S'approchant de Francis.*) Pardon, monsieur, je vous avais toujours pris pour un jeune homme... j'ai la vue si basse.

LE DUC.

M'apprendra-t-on enfin... ?

VAN-BRUCK.

Oui, monsieur le duc... Pour imposer silence à des bruits injurieux, vous avez décidé le départ d'Antonia... Vous avez fait ce sacrifice à l'honneur et à l'amitié.

FRANCIS.

Vraiment ? Ah ! mon ami !

VAN-BRUCK.

Oui, c'est beau, c'est généreux, c'est digne de vous... Recevez donc nos félicitations, et souffrez qu'une autre personne, que j'ai fait venir ici tout exprès pour vous entendre, y joigne aussi les siennes. (*Allant au cabinet.*) Venez, madame, venez pour le remercier de cette noble action.

FRANCIS et ZÉPHYRIN.

La duchesse !

\* Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc,



LE DUC, *à part*.

Ma femme!

EMMA.

Ah! mon ami!

ENSEMBLE.

AIR :

Surprise extrême!

C'est elle-même.

Ah! renouçons

A d'injustes soupçons.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> FISCHER \*.M<sup>me</sup> FISCHER.

Monsieur Lucien! Monsieur Lucien!

LE DUC.

Lucien!

EMMA.

Ciel!

VAN-BRUCK, *à part*.

A l'autre!

M<sup>me</sup> FISCHER.

Ah! mon Dieu! que de monde chez lui!

LE DUC.

Chez lui!

FRANCIS.

Comment?

VAN-BRUCK, *passant auprès de M<sup>me</sup> Fischer*.

Eh bien! oui, sans doute.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Hein! vous voilà encore!

VAN-BRUCK.

Qu'y a-t-il? que lui veut-on?

M<sup>me</sup> FISCHER.

C'est un exprès du consul de France.

VAN-BRUCK.

Je sais ce que c'est... entrez en face... chez moi.

M<sup>me</sup> FISCHER.

Chez vous?

VAN-BRUCK.

Apparemment... Allez donc.

M<sup>me</sup> Fischer sort.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* M<sup>me</sup> FISCHER \*\*.

LE DUC.

Nous sommes dans l'appartement de monsieur Lucien?

VAN-BRUCK.

Parbleu! c'était bien plus commode; je l'avais là sous la main.

LE DUC.

Comment! il était ici?

VAN-BRUCK.

Il ne voulait pas rester, mai je l'ai retenu.

\* Zéphyrin, Francis, M<sup>me</sup> Fischer, le Duc, Emma, Van-Bruck.

\*\* Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc, Emma.

LE DUC.

Eh! quoi?

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous?... ce pauvre jeune homme n'a pas la tête à lui... quand on va se marier... Aussi j'ai profité de la présence de madame, j'ai tenu le voisin en chartre privée, et bon gré mal gré, il a bien fallu que séance tenante, et sous mes yeux, il achevât le chef-d'œuvre qui vous était destiné, et le voilà... comment le trouvez-vous?

Il lui donne le médaillon.

LE DUC, *à Emma*.

Que vois-je? votre portrait!

VAN-BRUCK.

Fini, oh! bien fini, cette fois!... et le choix de la circonstance... Madame avait bien calculé... demain votre fête.

FRANCIS.

C'est, ma foi, vrai! nous qui avions projeté une si belle partie; j'ai presque envie de rester jusque là.

VAN-BRUCK, *se retournant vers lui*.

Vous auriez tort; la première échéance est à deux jours de date, je vous engage à ne pas demeurer une minute de plus. (*Haut, en montrant la carte.*) Vous entendez, monsieur François La...

FRANCIS.

Adieu, adieu, mon cher Salvigny. (*À Zéphyrin.*) Venez, mon cher oncle.

ZÉPHYRIN.

Moi, son oncle!

VAN-BRUCK.

Ça finira par là. (*Les poussant dehors.*) Allez, allez; bon voyage, monsieur Zéphyrin; prenez garde de vous casser le cou; il y a cinq étages.

## SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, LE DUC, EMMA.

LE DUC.

Emma! chère Emma!

VAN-BRUCK, *revenant et passant entre eux*.

Voici le moment que j'attendais!... plus de faux amis autour de vous, plus de liens qui retiennent l'un, plus de dangers sous les pas de l'autre... Maintenant, adieu, mes amis.

LE DUC.

Quoi! vous voulez nous quitter?

VAN-BRUCK.

Il le faut.

EMMA.

Quand vous venez de nous rendre le bonheur!

VAN-BRUCK.

Vous n'avez plus besoin de moi. Je suis un grand voyageur, vous le savez, et il me reste à faire un voyage qui probablement ne me permettra pas de vous revoir.



LE DUC.

Comment ?

VAN-BRUCK.

Je ne vous demande plus qu'une grâce, une seule, madame la duchesse; celle de vous donner un baiser de père ! (*Il l'embrasse sur le front.*) Monsieur de Saligny, votre main... je ne veux pas m'attendrir... De la fermeté!... Allons, du courage, je pars !

LE DUC.

Nous vous accompagnerons.

VAN-BRUCK.

Non, non; je vais un peu trop loin pour cela... Adieu !

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *retenant Van-Bruck.*

Demeurez, monsieur !... Vous croyez vainement m'échapper; vous ne partirez pas sans m'avoir rendu raison... Ajouter la dérision à l'insulte ! m'envoyer un passe-port !... Monsieur le duc, madame, j'ai eu bien des torts envers vous, je les reconnais, mais je veux les réparer en vous vengeanceant avec moi. Cet homme, obstiné dans sa méchanceté, nous a tous poursuivis de sa haine, et en voici peut-être une nouvelle preuve.

LE DUC.

Qu'est-ce donc ?

LUCIEN.

Ce paquet cacheté qu'un clerc de notaire vient d'apporter pour vous, il a dit qu'il le tenait de monsieur Van-Bruck.

LE DUC, *prenant la lettre.*

De lui !

VAN-BRUCK, *à part.*

Ma lettre !... j'ai trop tardé !

LE DUC, *regardant le cachet.*

Les armes de ma maison !

VAN-BRUCK.

Eh bien ! lisez, lisez tout haut !... ce sera ma punition.

LE DUC, *lisant.*

« Frédéric, un homme que vous regarderez » comme votre bon génie vous a guéri des passions qui vous entraînaient à votre perte ; il a » ramené la paix dans votre intérieur et l'ordre » dans votre fortune ; tous les titres éparés dans » les mains de vos créanciers, il les a réunis dans » la sienne, il vous les rend. » Les voilà, ces hypothèques ! cette contrainte !

EMMA.

Est-il possible ?

LUCIEN.

Comment ?

\* Le Duc, Lucien, Van-Bruck, Emma.

LE DUC.

Ah ! monsieur !

VAN-BRUCK.

Continuez.

LE DUC.

« Il y a joint les titres de propriété des biens » de votre père qui ont été rachetés à Londres... » Les biens de mon père !... la terre de Saligny !

VAN-BRUCK.

Continuez, Frédéric.

LE DUC.

« Vous allez bénir votre bienfaiteur ; mais ne » vous hâtez pas trop... ceci n'est pas une libération, c'est une restitution. »

VAN-BRUCK.

Oui... une restitution.

TOUS.

Ah !...

Le Duc reste en silence.

VAN-BRUCK.

Donnez... j'acheverai ! (*Il passe entre eux, et prend la lettre. Lucien se retire un peu au fond, il lit en appuyant sur chaque mot.*) « J'ai été le » mauvais génie de votre père, car la même passion, celle du jeu, nous dévorait tous deux... Assis » à la même table, nous avons joué avec fureur » l'un contre l'autre, jusqu'au moment où d'un » seul coup de dés... d'un seul... dépendait ou » ma ruine ou la sienne... Eh bien ! j'ai osé gagner !... moi, son frère !... »

LE DUC.

Se peut-il ?

EMMA.

Ah ! mon Dieu !...

VAN-BRUCK, *vivement.*

Mais cet argent, je n'en ai pas joué... en moins d'un an je l'ai perdu à mon tour... Depuis ce moment fatal, une seule pensée m'a soutenue, l'espoir de vous rendre cette fortune dont j'avais dépouillé mon frère... Elle est à vous, reprenez-la... Frédéric... Emma... je voulais me punir moi-même... vous ne deviez plus me revoir !...

EMMA.

Quoi ! vous vouliez mourir ?...

LUCIEN, *se rapprochant.*

Mourir !

LE DUC.

Vous ! notre bienfaiteur !... Ah ! soyez au contraire justifié à tous les yeux !... Toute une vie employée à réparer un moment d'erreur, c'est de la vertu ! c'est de l'héroïsme !... Ah ! s'il vivait encore, mon père ne songerait plus qu'à vous remercier du bien que vous avez fait à son fils !

VAN-BRUCK.

Que dites-vous ?...

EMMA.

Songez que vous n'êtes plus seul au monde !...



et nous, monsieur, et nous?... Ah! ne nous traitez pas en ingrats... Je serai votre fille, moi, j'aurai pour vous tant d'affection, tant de soins...

VAN-BRUCK.

Emma!... mais comment voulez-vous que je vive, moi? je n'ai plus rien... je n'ai rien gardé...

EMMA.

Ah!...

VAN-BRUCK.

Il faudra donc alors, mes amis, que vous me donniez un coin dans votre hôtel...

EMMA.

Ah! disposez de tout.

VAN-BRUCK.

A une condition, c'est que je vous servirai encore à quelque chose... je serai votre intendant... je surveillerai bien vos intérêts... j'y vois clair, Dieu merci, et tant que je vivrai, vous serez heureux, oui, mon cher neveu... oui, monsieur le duc.

LUCIEN.

Ah! recevez mes excuses, monsieur... Quoi! vous êtes...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier.

FIN.





SCÈNE XVI.

# LA SOEUR DE JOCRISSE,

## COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

par M. M. Varner et Duvert,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 17 JUILLET 1844.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUVAL . . . . .	M. LEMÉNIL.	CHARLOTTE, sœur de Jocrisse. . . .	Mme DUPUIS.
JOCRISSE, domestique de M. Duval.	M. A. TOUSEZ.	HERMINIE, fille de Duchanel. . . .	Mlle E. BIRON.
DUCHANEL. . . . .	M. GRASSOT.		

L'acteur chargé du rôle de Jocrisse devra conserver le costume traditionnel de ce personnage, veste longue grise, culotte jaune serin, jarretières rouges, bas de coton blancs, gilet blanc, perruque blonde avec catogan, et tablier jusqu'à la rentrée de la scène VIII. A partir de cette scène jusqu'à la fin, Jocrisse a quitté le tablier et endossé une veste rouge avec un petit galon au collet. Les autres personnages sont en costume du jour. Les personnages doivent être placés dans l'ordre où ils sont désignés en tête de chaque scène; les changemens sont indiqués par des notes. Toutes les indications sont données de la salle.

Le théâtre représente le salon de Duval; porte au fond, portes à droite et à gauche, au second plan; au troisième plan, à gauche, une fenêtre ouverte. Entre cette fenêtre et la porte du fond, une grande cage est suspendue, contenant un perroquet. Près de la fenêtre, un filet à papillons; à droite de la porte du fond, un petit secrétaire à cylindre dont le haut s'ouvre et forme buffet. Sur le secrétaire sont placés un bougeoir et un vase antique en terre rouge; à gauche du spectateur et près de l'avant-scène, un guéridon. A droite, une table couverte d'un tapis, et sur laquelle sont placées une écritoire et des gravures éparses. Sur une chaise, au fond, à droite, un habit bleu à boutons de métal; sur une autre chaise, à gauche, une housse en toile verte destinée à couvrir la cage.

### SCÈNE PREMIERE.

#### CHARLOTTE, JOCRISSE.

Au lever du rideau, Charlotte est occupée à épousseter :  
Jocrisse, assis devant une table, regarde attentivement  
les gravures qui y sont déposées. On entend sonner.

JOCRISSE.

Mais sœur, je crois qu'on sonne.

CHARLOTTE.

Eh bien ! va ouvrir.

JOCRISSE.

Je ne peux pas ; je regarde des estampes.

On sonne de nouveau.

CHARLOTTE.

Mais va donc !

\* Pour la confection du vase, MM. les Directeurs des départemens pourront s'adresser à M. Philibert, ustensilier du théâtre du Palais-Royal.



JOCRISSE.

Ils peuvent bien attendre un instant ; je regarde le passage des Thermopyles.

CHARLOTTE.

J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même ; est-il endormi !

Elle sort par le fond.

JOCRISSE.

Est-elle vive !... (*On entend sonner encore.*) Je ne sais pas qui est-ce qui a inventé les sonnettes ; mais je lui souhaite, à celui-là, d'en avoir une pendue à chaque oreille, pour qu'il jouisse de son invention. (*Regardant la gravure.*) Passage des Thermopyles !... Ah ! c'te bêtise ! ils se battent tout nus !... (*Se reprenant.*) Ah ! non, non, ils ont des casques... c'est peut-être des pompiers qui se couchent... enfin, je ne sais pas, quoi ; je ne sais pas ce que c'est.

CHARLOTTE, *rentrant avec une corbeille de mariage.*

Voilà déjà la corbeille ! (*Elle la dépose sur une chaise, près de la fenêtre.*) Pour quelle heure as-tu commandé les remises pour la noce ?

JOCRISSE, *se levant.*

Les remises ?... Tu sais bien qu'il n'en faut pas... Hier, monsieur a dit devant moi : Je me marierai après-demain, sans remise... (*Mouvement d'impatience de Charlotte.*) Si monsieur Duval ne sait plus sa langue... (*On entend sonner.*) Tiens ! c'est lui qui sonne ; va donc, Charlotte ; monsieur sonne !

CHARLOTTE.

Je le sais aussi bien que toi.

On sonne encore.

JOCRISSE, *avec humeur.*

Ah ! mais, il a la rage des sonnettes, cet homme-là ; il faut qu'il ait été mordu par un serpent à sonnettes... (*Criant.*) On y va !

DUVAL, *dans la coulisse.*

Tu ne m'as pas donné mon habit.

JOCRISSE, *prenant l'habit et le brossant vivement.*

Je vous brosse, monsieur.

CHARLOTTE.

Ça devrait être déjà fait.

JOCRISSE.

Ce ne sera pas long... Il est tout neuf, on l'a apporté ce matin... il n'a pas eu le temps de ramasser beaucoup de poussière, et si je ne l'avais pas laissé tomber... Allons, bien, voilà un bouton qui me reste dans la main, à présent !

CHARLOTTE.

Parce que tu y mets de la brusquerie.

JOCRISSE.

Du tout !... il ne tenait pas... Pourquoi est-ce que j'irais brusquer ce bouton ?... je n'ai jamais rien eu avec lui, je ne le connais pas.

CHARLOTTE.

Encore une bêtise !... Donne, que je le rattrache.

Elle prend l'habit, s'assied près du guéridon et recoud le bouton.

JOCRISSE.

Voilà, ma petite sœur... Toi, t'es adroite, t'as de l'esprit, tu ré pares tout c' que j' fais de mal... et Dieu sait si je te donne de l'occupation !

CHARLOTTE, *en soupirant.*

Oh ! oui.

JOCRISSE.

Mais ici c'est pas ma faute, les tailleurs cou-sent si mal !... ils veulent trop signoler, et à force de faire des points imperceptibles, ils n'en font plus du tout !... à présent ils collent les boutons.

CHARLOTTE.

Laisse donc !

JOCRISSE, *avec humeur.*

Je prouverai qu'ils collent les boutons, ces gueux-là !... ils secouent l'habit devant vous, et si les boutons ne tombent pas, ils vous disent : C'est très solide !... Si j'étais quelque chose dans l'État, vois-tu ?...

CHARLOTTE.

Eh bien ?

JOCRISSE.

Je mettrais tous les tailleurs aux galères : autant de tailleurs, autant de galériens... Voilà mon caractère.

CHARLOTTE.

Imbécile !... et qui est-ce qui t'habillerait ?

JOCRISSE.

Je ne m'habillerais pas ; je louerais un petit logement dans le passage des Thermopyles, où il paraît que c'est le costume.

## SCÈNE II.

CHARLOTTE, DUVAL, *en robe de chambre, entrant par la droite ; JOCRISSE.*

DUVAL.

Eh bien ! mon habit ?... je ne puis donc pas l'avoir aujourd'hui ?...

CHARLOTTE.

Dans une minute, monsieur.

JOCRISSE.

Je m'en vas vous dire : c'est qu'il y a un bouton qui a manqué, et qui manque même encore.

DUVAL.

A un habit neuf ?... Il faut qu'on l'ait arraché !... Qui a fait cette maladresse ?

LE PERROQUET.

Jocrisse.

DUVAL, *à Jocrisse.*

Tu l'entends ?

JOCRISSE.

Si monsieur écoute les propos d'un oiseau, je n'ai plus qu'à me taire.

DUVAL.

Tu devrais toujours commencer par là.

JOCRISSE.

Monsieur, cet animal m'en veut ; nous avons eu des mots, et voilà pourquoi il pratique la calomnie à mon endroit.



DUVAL, *d'un air de dédain.*

Des mots!... avec le perroquet?

JOCRISSE.

Oui, monsieur; hier, je lui demande s'il a déjeuné, Jacquot?... C'est une question qu'on peut se permettre, même avec les premiers perroquets. (*S'avançant d'un air révérencieux vers la cage.*) Je ne crois pas vous avoir manqué en vous disant cette parole... (*Il revient près de Duval.*) Eh bien, monsieur, il m'a répondu une chose grossière et mal placée dans une bouche d'oiseau... Vous comprenez bien que je n'irai pas me prendre de bec avec lui; je lui ai tourné le dos et nous sommes en délicatesse... voilà la vérité... (*Avec conviction.*) Si je mens, qu'à l'instant même je sois couvert de boutons à vos yeux.

DUVAL, *riant.*

Tu serais plus heureux alors que mon habit.

JOCRISSE, *riant aussi.*

Je pénètre votre pensée.

DUVAL.

C'est que quand il y a une bêtise à faire, pas de danger que tu la cèdes à un autre.

JOCRISSE.

C'est vrai que je suis cassant; c'est vrai que j'ai la main un peu... frivole.

CHARLOTTE, *allant porter l'habit sur la chaise.*

C'est pas sa faute, monsieur; faut lui pardonner... il est venu au monde sous une mauvaise étoile.

JOCRISSE.

En 1821, l'année de la grande éclipse... Vous savez bien qu'on disait que le monde devait être brisé, cassé en mille miettes cette année-là; il paraîtrait que j'ai été envoyé pour commencer la chose.

DUVAL.

Prends garde que je ne t'envoie finir ta mission ailleurs que chez moi...

JOCRISSE.

Oh! monsieur! plus souvent

DUVAL.

Comment, plus souvent?... Il ne faudrait pas trop m'en défier.

AIR d'*Ye'va.*

Car il se peut qu'à la fin je me lasse;  
N'en ai-je pas sujet à tous momens?  
Voyons! réponds, enfin, si je te chasses,  
Que feras-tu?

JOCRISSE.

Je f'rai... des gémiss'mens.

DUVAL.

Mais tu seras sans asile.

JOCRISSE.

Oh! n'importe!

J'connais vot' cœur, ça n'vous f'rait pas plaisir,  
Et si quelqu' jour vous m' mettez à la porte,  
Je sonn'rai tant que vous viendrez m'ouvrir.

DUVAL, *lui pinçant l'oreille en souriant.*

Drôle que tu es! si ce n'était en souvenir des services de ta famille, pour ta sœur, qui est douce, adroite, soigneuse...

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, que de bontés!...

DUVAL.

Voyons, passe-moi mon habit!... Quand tu me regarderas comme un imbécile...

JOCRISSE, *allant chercher l'habit.*

Monsieur, je ne vous regarde pas comme ça du tout... au contraire.

Il présente la manche droite de l'habit, et Duval y engage le bras gauche.

DUVAL, *fâché.*

Encore!... Va-t'en, tiens, va-t'en!

JOCRISSE, *effrayé, et s'éloignant.*

Dame, monsieur, vous m'ahurissez.

DUVAL, *passant son habit lui-même.*

Va-t'en, te dis-je!... S'il est permis... un garçon de cet âge-là, n'être bon à rien!...

JOCRISSE, *pleurant.*

Mais, monsieur, je ne suis encore qu'un enfant; je n'ai que vingt ans.

DUVAL, *avec humeur.*

Vingt ans!... c'est un peu vieux pour un enfant.

JOCRISSE, *en sortant.*

Mais c'est bien jeune pour un octogénaire.

### SCÈNE III.

CHARLOTTE, DUVAL.

CHARLOTTE.

Ce pauvre garçon!... comme vous le tarabustez!

DUVAL.

C'est malgré moi; mais il est impossible de vivre avec lui... je serai obligé de le renvoyer; j'en aurai du regret, car je lui suis attaché; il le sait, il y compte... et voilà pourquoi il fait tant de sottises.

CHARLOTTE.

C'est sa timidité qui le rend maladroit; il n'a pas beaucoup d'esprit... et alors...

DUVAL.

S'il savait seulement la moitié de ce que tu sais...

CHARLOTTE.

Monsieur, c'est que vous m'avez gâtée, moi... vous m'avez fait donner de l'éducation; lui...

DUVAL.

L'ai-je pu pour lui?... une nature rebelle...

CHARLOTTE.

Soyez patient, monsieur, je vous en prie, il se corrigera.

DUVAL.

Je le désire; il est le fils d'un vieux serviteur de mon oncle; vous êtes nés tous deux dans cette maison, et je voudrais que vous n'en sortissiez jamais.

CHARLOTTE, *avec intention.*

Oh! vous allez vous marier; ça change bien des choses.



DUVAL.

Quoi?... Je prétends bien rester le maître.

CHARLOTTE.

Des idées de garçon, ça... Enfin, monsieur, vous le voulez.

DUVAL.

Et ce projet n'a pas ton approbation?

CHARLOTTE.

Je n'ai pas de conseils à donner à monsieur.

DUVAL.

Mais puisque je te consulte, c'est pour avoir ton avis... Un vieux garçon sans famille, il n'y a rien de plus inutile au monde... c'est... je ne sais pas moi... c'est... une truffe qui n'a point de racines et qui ne produit pas de fleurs! Je suis seul... et c'est pour mettre un terme aux ennuis de cette solitude que je me suis décidé à prendre une femme.

CHARLOTTE.

Si c'est comme ça, vous avez eu raison, et sans doute mademoiselle Duchanel...

DUVAL.

Mais tu me dis cela d'un air... Du reste, je n'ai pas choisi... le hasard a tout fait... j'ai rencontré ma future en diligence...

CHARLOTTE.

Tiens!

DUVAL.

Je revenais de Nancy à Paris, peu de temps après la mort de mon oncle; j'étais triste, préoccupé... Herminie et son père, M. Duchanel, étaient placés sur la banquette vis-à-vis de moi... Entre Nancy et Bar-le-Duc, ils remarquèrent mon air abattu; le père m'en demanda la cause en soupant à Bar, je ne répondis rien. Cependant, en arrivant à Saint-Dizier, je lui dis : « Monsieur, vous me demandez ce que j'ai ? » je lui contai l'affaire. La confiance vient vite en diligence.

CHARLOTTE.

Plus vite que les réponses, à ce qu'il paraît.

DUVAL.

Une fois à Vitry, nous étions les meilleurs amis du monde. J'avais échangé plusieurs coups d'œil avec sa fille entre Châlons et Epernay; c'est là que j'en devins éperdument amoureux...

CHARLOTTE.

Amoureux!

DUVAL, se reprenant vivement.

Ou plutôt, non! je n'éprouvai ce sentiment violent qu'un peu avant Château-Thierry, ce qui me contrariait beaucoup, ayant encore vingt-deux lieues à faire.

CHARLOTTE.

Ah! vous vous êtes alors enhardi?

DUVAL.

Pas trop, je suis timide; cependant je me hasardai à lui serrer la main à Meaux, et à Bondy le père m'engagea à venir les voir. Depuis mon arrivée tout s'est arrangé, et demain...

CHARLOTTE, en soupirant.

Demain? Vous l'aimez donc bien, cette demoiselle Herminie?

DUVAL.

Je le crois.

~~~~~

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOCRISSE.

JOCRISSE, dans le fond du théâtre.

Monsieur!...

DUVAL.

Qu'est-ce encore?...

JOCRISSE.

Le clerc de votre notaire vient de venir.

DUVAL.

Fais-le entrer.

JOCRISSE, faisant un pas pour sortir.

Le faire entrer? Oui, monsieur. (*Revenant avec embarras.*) C'est que... je l'ai renvoyé.

DUVAL.

Allons!... je te reconnais là.

JOCRISSE, tirant un papier de sa poche.

Mais j'ai pris un papier qu'il apportait.

DUVAL, prenant le papier.

C'est bien heureux! Et pourquoi avoir renvoyé ce jeune homme?

JOCRISSE.

Dame, monsieur, vous m'avez dit : « Ne laisse jamais entrer les gens de mauvaismine, » et c'est un petit maigre...

DUVAL, à lui-même.

Il est inconcevable!

JOCRISSE, avec douleur.

Mais je ne sais plus où donner de la tête, moi! il est maigriot, il est pâlot! si c'est ça avoir bonne mine!...

DUVAL.

Mais tu le connais, tu sais que c'est le clerc de mon notaire.

JOCRISSE.

Oui, mais je lui ai dit de revenir quand il se porterait mieux, vu que j'avais ordre..

DUVAL.

Tais-toi! il a dû rire et se moquer de toi..

JOCRISSE, se remettant et d'un air gai.

Il a ri tout de même; nous avons ri tous les deux assez gentiment.

Ici, Charlotte va prendre le vase qui est sur le secrétaire, elle le pose sur la table à droite, pour l'épousseter, et l'y laisse.

DUVAL, dépliant le papier.

Ah! c'est le contrat de mariage; voyons si la fameuse clause à laquelle le beau-père tient tant est bien... Oui... (*Il lit.*) Le futur époux s'engage à verser aux mains de la future, et ce, la veille de la célébration, une somme de quinze mille francs, en espèces, pour épingles.

JOCRISSE, à part.

Quinze mille francs d'épingles!... Elle a donc bien des choses à attacher pour la noce?



DUVAL, *à part.*

Cette clause est un peu rude; mais j'ai promis et je veux que ce soir même M. Duchanel ait ce contrat en sa possession. Ils vont venir.

CHARLOTTE \*.

Ah! monsieur, vous faire comme ça donner une grosse somme d'avance!

DUVAL.

Il me croit avare, intéressé, je tiens à le désabuser.

JOCRISSE, *à part.*

Avare, lui? un homme qui donnerait sa chemise pour nourrir les indigens. Oh! j'enrage, je bisque!

Il frappe du pied.

DUVAL.

Qu'est-ce donc?

JOCRISSE, *tranquillement.*

Rien, monsieur.

DUVAL.

Mais tu frappes du pied.

JOCRISSE.

Oui, c'est... c'est une araignée que je... chagrinais légèrement dans sa promenade \*\*.

Il remonte la scène.

CHARLOTTE, *en soupirant.*

Ainsi, monsieur, il n'y a pas à revenir là-dessus?

DUVAL.

Non, ma chère enfant; demain à midi précis, monsieur le maire proclamera le mariage de ton maître. (*À Jocrisse.*) A propos, as-tu fait ce que je t'avais dit pour la mairie?

JOCRISSE.

Oui, monsieur, c'est fait; j'y suis été.

DUVAL.

Donne-moi ma montre.

JOCRISSE, *étonné.*

Votre montre?

DUVAL, *avec impatience.*

Comment! tu n'as pas ma montre?

JOCRISSE.

Dame, monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé. Qu'est-ce que vous m'avez dit? Jocrisse, v'là ma montre; comme je tiens à être exact à l'heure, prends-la, et va la mettre sur la pendule de la mairie.

DUVAL.

Eh bien?

JOCRISSE.

Eh bien! je vous ai obéi; j'ai mis votre montre sur la pendule de la mairie. Elle y est.

DUVAL, *furieux.*

Imbécile! double bûche!

CHARLOTTE, *se plaçant entre eux.*

Monsieur, grâce pour lui, il n'a pas compris.

DUVAL.

Il faut que je coure à la mairie, à présent, pour retrouver ma montre; une montre qui vient de mon oncle... Le stupide animal!

JOCRISSE, *à part, d'un air scandalisé.*

Oh! comme il traite son oncle!

\* Jocrisse, Duval, Charlotte.

\*\* Charlotte, Duval, Jocrisse.

DUVAL.

Voyons, ma canne, mon chapeau.

JOCRISSE.

Voilà, monsieur, voilà!

Il donne à Duval son chapeau, et lui présente sa canne du côté du bout, Duval la prend sans s'apercevoir que la canne est renversée.

DUVAL, *à lui-même.*

Je ne pourrai pas garder ce malheureux! (*À Jocrisse.*) Tu as donc perdu la tête?

JOCRISSE, *regardant la canne.*

En effet, la tête n'y est plus.

DUVAL.

Quoi? (*Il regarde la canne.*) Tu mériterais que je te la cassasse sur les épaules.

CHARLOTTE, *se plaçant entre eux.*

Monsieur!... monsieur!...

DUVAL, *furieux.*

Je sors, car... imbécile..... homme inepte!.... crétin!

JOCRISSE, *humblement.*

Avec plaisir, monsieur.

Duval sort par le fond.

## SCÈNE V.

JOCRISSE, CHARLOTTE.

JOCRISSE, *descendant la scène avec humeur.*

En v'là-t-il des maîtres ingrats? un homme qui prend tout de travers! tout, notamment les cannes.

CHARLOTTE.

Dis plutôt que c'est un ange pour la patience.

JOCRISSE.

Lui, un ange? Il n'en a pas le physique. Ah! si j'avais seulement douze cents livres de rente (c'est pas grand' chose), j'irais m'établir dans une forêt, et je ne vivrais que de feuillages.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!

JOCRISSE, *criant.*

Oui, que de feuillages! et je ne mangerais des insectes que pendant les jours gras!

CHARLOTTE.

Tu me quitterais?... c'est comme ça que tu m'aimes?

JOCRISSE, *avec tendresse.*

Toi, Charlotte? mais je te chéris, je t'adore et je te vénère! quand tu me parles, ça me porte au cœur, comme si j'entendais... (*il cherche sa comparaison*) battre la caisse, quoi? et pour un rien, vois-tu? je crois que je t'épouserai... si ça t'allait... si ça t'allait.

CHARLOTTE, *souriant de pitié.*

Nigaud!... est-ce qu'on peut épouser sa sœur?

JOCRISSE.

Pourquoi pas?

CHARLOTTE.

On est trop proches parents.



JOCRISSE, *avec éclat.*

Ah! c'te bêtise! mon père a bien épousé ma mère; c'est bien plus proches parens ça, mari et femme!

CHARLOTTE.

Ah! mon pauvre Jocrisse, que tu es bête!

LE PERROQUET.

Oui, oui, oui!

JOCRISSE, *avec fureur.*

Ah! gueux de perroquet!... que je lui tordrais le cou avec complaisance!

CHARLOTTE.

Encore une mauvaise pensée!

JOCRISSE.

C'est vrai; mais sacrelotte, c'est mon ennemi, je ne peux pas l'aimer... Il y a des momens où je voudrais cueillir du persil à son bénéfice.

CHARLOTTE.

Ne t'avise jamais de faire une infamie comme ça; monsieur qui y tient tant...

JOCRISSE.

Oh! quand c'est empaillé, ça vit très-vieux! on a vu des perroquets vivre très-long-temps au moyen de cette préparation.

CHARLOTTE.

Voyons! allume-moi un bougeoir, pour que j'aille à la cave.

JOCRISSE.

Tout de suite, ma petite sœur... laisse-moi seulement remettre ce vase à sa place.

CHARLOTTE, *l'arrêtant vivement.*

Au contraire... n'y touche pas... J'ai trop peur qu'il ne te glisse des mains.

JOCRISSE.

Eh bien! voyons! je n'y toucherai pas... je n'aurais qu'à le casser, monsieur dirait encore que c'est moi. Voilà les maîtres! les voilà!

CHARLOTTE.

Ah ça! et cette lumière que je t'ai demandée?

JOCRISSE.

Tout de suite, ma petite sœur. (*Il prend sur la table et d'un air furieux le contrat que Duval y a laissé, puis il le chiffonne en forme de torche, il va prendre le bougeoir sur le secrétaire, sort un instant par la porte à droite et rentre avec le papier enflammé, et allumant la bougie qu'il présente à Charlotte.*) Voilà!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu tiens encore là?

JOCRISSE.

C'est rien, c'est le papier.

CHARLOTTE.

Quel papier?

JOCRISSE.

Je ne sais pas... mais il était tout barbouillé d'écriture... on ne pouvait plus rien y mettre. (*L'éteignant.*) Vois plutôt.

CHARLOTTE, *poussant un cri.*

Ah! mon Dieu!

JOCRISSE.

Quoi qu'il y a?

CHARLOTTE.

C'est le contrat de mariage de monsieur!

JOCRISSE, *au comble de la frayeur.*

O ciel! (*En étendant les bras, il fait tomber le vase antique, qui se brise. Il jette un nouveau cri.*) Ah!

CHARLOTTE, *désespérée.*

Mais, malheureux Jocrisse, tu ne regardes donc pas ce que tu fais?

JOCRISSE, *regardant les morceaux avec stupeur.*

Tu vois bien que si... (*D'une voix émue.*) Charlotte! j'ai des chagrins intestins!

CHARLOTTE, *ramassant les morceaux.*

Et monsieur qui tenait tant à ce vase-là!

JOCRISSE.

Heureusement il n'est qu'en trois morceaux.

CHARLOTTE.

La belle avance!

DUVAL, *en dehors.*

Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, *effrayée.*

C'est la voix de monsieur.

JOCRISSE.

Il paraît qu'il est rentré. (*Avec effroi.*) Charlotte! il va me dévorer.

DUVAL, *en dehors.*

Charlotte!

JOCRISSE, *allant et venant d'un air égaré.*

Le v'là! ne lui dis pas que j'ai cassé le vase.

CHARLOTTE.

Il faudra toujours bien qu'il le sache... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que faire?

Le vase n'étant brisé que d'un seul côté, Charlotte, qui, en a ramassé les fragmens, le pose sur le guéridon à gauche, de manière à ce que la brisure ne se voie pas du côté de la scène.

JOCRISSE.

Charlotte! Charlotte! cache le vase; je te cacherais quand tu seras vieille... et cassée.

Il sort par la droite.

CHARLOTTE.

Pauvre garçon! si je pouvais trouver quelque moyen de le disculper... mais comment?

## SCÈNE VI.

CHARLOTTE, DUVAL.

DUVAL, *entrant par le fond, et déposant sa canne sur le guéridon à gauche.*

Ah! Charlotte... ma future et son père ne viendront pas dîner... il faudra seulement servir du thé et des gâteaux.

CHARLOTTE.

Ça suffit, monsieur.

DUVAL.

Tu as tout ce qui est nécessaire?

CHARLOTTE.

Certainement... j'ai de l'eau qui bout, et quand on voudra...



DUVAL.

Ah ça ! qu'as-tu donc ?... je te trouve une mine toute singulière...

CHARLOTTE, avec un embarras calculé.

Moi ?

DUVAL.

Oui... tu as un air de contrainte et d'embaras qui ne t'est pas ordinaire.

CHARLOTTE.

Tenez... c'est que je suis encore émue de ce qui s'est passé en votre absence.

DUVAL.

Quoi donc ?

CHARLOTTE, avec effort.

Mon pauvre frère... est fou !...

DUVAL.

Comment, fou ?

CHARLOTTE.

Ou à peu de chose près... et c'est l'excès de son attachement pour vous qui lui tourne la tête... il a, comme on dit, une idée fixe... impossible de la faire changer... Vous avez vu comme il a tapé du pied quand vous lisiez ce contrat qu'on vous a apporté...

DUVAL.

Oui... et j'avoue que je ne l'avais jamais vu si anané.

CHARLOTTE.

C'était bien pis quand vous avez été parti... Il revenait toujours sur ce qu'on vous faisait payer une si grosse somme pour consentir au mariage... c'est affreux, qu'il disait !... c'est indigne !... monsieur ne peut pas signer ça...

DUVAL.

Vraiment !... pauvre Jocrisse !

CHARLOTTE, d'un accent pénétré.

Oh ! oui, monsieur, et ça lui fait bien du chagrin ! oh ! bien du chagrin !

Air du Baiser au porteur.

Car ce garçon, quoiqu'il soit un peu bête,  
Il me disait avec bien d'la candeur ;

Je ne crois pas à l'amour qu'on achète,  
Not' pauvre maître ! c'est une horreur !

On veut lui vendre son bonheur ;  
Puis il disait : Oui, ça m'fend l'âme  
De l'voir ainsi s'humilier,

Baissant les yeux avec intention.

Lui qui trouv'rait si bien un<sup>e</sup> femme  
Et sans avoir rien à payer.

DUVAL.

Il a dit cela ?

CHARLOTTE.

Et il a eu raison ; il ne faut pas lui en vouloir, c'est le cœur qui parle.

DUVAL.

Je ne lui en veux pas, mon Dieu ; c'est sa maladresse qui m'anime contre lui. Un garçon qui me casse la moitié de mon revenu.

CHARLOTTE.

Je sais bien.

DUVAL.

Et ce qu'il ne casse pas, il le brûle. Enfin, hier

je l'envoie chercher une cravate dans mon armoire, il met le feu à mon linge.

CHARLOTTE.

Oh ! ce n'était rien.

DUVAL.

Parce que nous sommes arrivés. Je ne peux pourtant pas porter des gilets en fer blanc et des chemises en toile métallique.

CHARLOTTE.

Ce qu'il vient de faire est bien pis que ça.

DUVAL.

Comment ?

CHARLOTTE.

Je n'ose pas vous le dire.

DUVAL.

Parle ! je le veux !...

CHARLOTTE.

Il s'est emparé du contrat, il l'a déchiré en morceaux et l'a jeté dans le feu.

DUVAL.

Est-il possible !

CHARLOTTE.

Je n'ai pas eu le temps d'arrêter son bras. (*Montrant le morceau à demi-brûlé.*) Voilà tout ce que j'ai pu sauver !

DUVAL.

Quelle abomination !... Me voilà dans un affreux embarras.

CHARLOTTE.

C'est ce que je lui ai dit.

DUVAL.

Et qu'a-t-il répondu, le drôle ?

CHARLOTTE.

Il m'a dit : Ça ne fait rien ; c'est un petit malheur qui ne change rien aux sentimens de la demoiselle, puisqu'elle aime monsieur pour lui.

DUVAL.

Il t'a dit cela ?

CHARLOTTE.

Et ce n'est pas trop mal raisonner.

DUVAL.

En effet. (*A part.*) Ah ça mais ! il garde donc tout son bon sens pour le dépenser en mon absence ? (*Haut.*) Tiens, Charlotte, c'est un affreux malheur qui m'arrive là ; le père est un homme méticuleux...

CHARLOTTE.

Qu'importe, si la fille vous aime ?

DUVAL, d'un air de doute.

Oh !

CHARLOTTE.

Vous n'avez pas l'air d'en être sûr.

DUVAL.

Puis-je l'être ? je n'ai pas osé lui faire ma déclaration formelle.

CHARLOTTE.

Vrai ?

DUVAL.

Sur l'honneur.

CHARLOTTE.

Et pourquoi ?



DUVAL.

Parce que... elle m'impose... elle a le maintien si sévère ! et moi qui suis si emprunté quand il s'agit de ces choses-là !

CHARLOTTE.

Il faut pourtant bien que quelqu'un commence, et ce n'est pas elle.

DUVAL.

Sans doute.

CHARLOTTE.

Dame ! rappelez-vous ce que vous faisiez autrefois, et faites de même.

DUVAL.

Moi ? mais je n'ai jamais fait de déclaration d'amour...

CHARLOTTE.

Jamais ?

DUVAL.

Jamais.

CHARLOTTE, *à part*.

Oh ! cette idée ! (*Haut.*) C'est égal, monsieur ; il me semble que quand on a vos qualités, qu'on est aimable, on ne doit pas être en peine pour ça.

DUVAL.

Je voudrais bien te voir à ma place.

CHARLOTTE.

A votre place, non ; mais si j'étais à celle de votre fiancée...

DUVAL.

Que ferais-tu, Charlotte ? voyons !

CHARLOTTE.

Je tâcherais de ne pas trop vous effrayer.

DUVAL.

C'est là justement ce qu'elle ne fait pas.

CHARLOTTE, *avec finesse*.

Elle a tort ! Dame, aussi, peut-être qu'elle ne vous aime pas assez pour ça.

DUVAL.

Non, c'est moi qui manque d'aplomb, d'habitude.

CHARLOTTE, *riant d'un air railleur*.

A votre âge, et avec une jeunesse... Ah !

DUVAL.

Air de *Céline*.

Oui, je manque de hardiesse.

CHARLOTTE.

Tenez, monsieur, je vois votre embarras ;  
En fait d' déclarations, d' tendresse,  
L' plus difficil', dit-on, c'est l' premier pas.  
Pour bannir tout' crainte importune  
Essayez, avec moi seulement,  
P't-êt' quand vous en aurez fait une,  
Qu' la s'cond' viendra plus facil'ment.

DUVAL.

Oh ! avec toi je ne serais pas embarrassé.

CHARLOTTE, *avec moquerie*.

En vérité !

DUVAL.

Je commencerais...

CHARLOTTE.

Par où ?

DUVAL.

Par te demander un bon baiser.

CHARLOTTE.

Vous allez vite.

DUVAL.

Et qu'est-ce que tu répondrais à ça ?

CHARLOTTE.

Je refuserais.

DUVAL.

J'en serais quitte pour le prendre.

CHARLOTTE, *se sauvant*.

C'est ce qu'il faudrait voir !

DUVAL, *la poursuivant*.

Oh ! tu aurais beau te sauver...

CHARLOTTE, *courant*.

Finissez, monsieur... c'est assez plaisanter comme ça.

DUVAL, *de même*.

Il faut absolument que je t'attrape.

Charlotte se sauve en riant, et fait le tour de la chambre en évitant Duval ; parvenue auprès du guéridon, au moment où Duval lui saisit le bras, elle pousse le vase et le fait tomber.

CHARLOTTE, *jetant un cri*.

Ah ! (*A part.*) J'ai réussi !

## SCÈNE VII.

CHARLOTTE, DUVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, *entrant vivement par la porte à droite*.

Qui est-ce qui casse quelque chose ici ? (*A part.*)

Monsieur sait tout.

CHARLOTTE, *montrant le vase et le relevant*.

Oh ! que je suis fâchée !...

DUVAL, *embarrassé de la présence de Jocrisse*.

Ne te tourmente pas, ce n'est rien.

JOCRISSE, *étonné*.

Rien ! un vase superbe !... Ah ! monsieur, c'était un beau morceau, et je suis bien désolé...

DUVAL, *à Charlotte*.

D'ailleurs ce n'est pas ta faute.

CHARLOTTE.

Si, monsieur...

JOCRISSE.

Sa faute?... Du tout, monsieur ; elle prend toujours tout sur son compte ; c'est une gausse qu'elle fait... par vertu.

CHARLOTTE, *bas à Jocrisse, et passant entre eux*.\*

Veux-tu te taire !

JOCRISSE, *avec énergie*.

Oui, monsieur ; l'auteur de la chose est un malheureux, un sacripant, un abominable polisson à qui je donnerais...

DUVAL, *fort étonné*.

Quel est ce langage ?

JOCRISSE, *continuant*.

Si je pouvais...

\* Duval, Charlotte, Jocrisse.



CHARLOTTE, *bas à Jocrisse.*

Mais, imbécile, tais-toi donc ! tu gâtes tout !

JOCRISSE, *n'écoulant rien.*

Non, je ne veux pas qu'on t'accuse... Je dirai à tout le monde ce qui est arrivé.

DUVAL, *avec autorité.*

Je t'ordonne de te taire.

JOCRISSE, *étonné.*

Tiens!... (*A lui-même.*) Homme généreux ! je te bénis intérieurement.

DUVAL.

Charlotte, je t'en prie... est-ce que tu m'en veux ? mon intention n'était pas de te faire de la peine.

JOCRISSE, *à part.*

Je crois que monsieur devient légèrement idiot.

DUVAL, *à Charlotte.*

Reprends ta gaieté, et qu'il ne soit plus question de ce qui s'est passé.

JOCRISSE, *criant comme pour reprendre Duval.*

Cassé!... (*D'un air de pitié.*) Il dit passé pour cassé !

CHARLOTTE, *tristement.*

Oui, monsieur.

DUVAL.

Allons ! sois donc gaie ; tu auras une bonne maîtresse, il n'y a pas là de quoi s'attrister.

CHARLOTTE.

Oh ! monsieur, ce n'est pas la même chose.

DUVAL.

Je vais m'arranger pour recevoir plus convenablement ma nouvelle famille. (*Il lui tend la main.*) Sans rancune !

CHARLOTTE, *lui prenant la main.*

Oh ! sans rancune, monsieur.

Duval secoue avec affection la main de Charlotte en la quittant.

JOCRISSE, *à part.*

Il secoue la main à Charlotte ! faut-il qu'il soit malade !

Duval sort.

## SCÈNE VIII.

CHARLOTTE, JOCRISSE.

CHARLOTTE, *à part.*

C'est singulier ! j'éprouve un serrement de cœur... je n'avais pas encore senti ça.

JOCRISSE.

Hein, Charlotte ! c'est ça un bon maître, c'est ça un fameux maître !

CHARLOTTE, *rêveuse.*

Oh ! oui.

JOCRISSE.

Si celui-là n'est pas aimé de sa femme, par exemple!... un homme qui ne veut pas qu'on lui parle de ce qui est cassé.

CHARLOTTE.

Oh ! oui, tu as raison ; il mérite bien d'être aimé.

JOCRISSE, *à part.*

Quel dommage qu'un homme comme ça devienne imbécile... un homme si rempli de moyens ! Ah ! ça sera un imbécile de mérite!...

CHARLOTTE, *à part.*

Décidément, c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester ici ; ça me fait trop de peine. Je vas écrire à Geneviève ; c'est ma payse, c'est ma parente, il faut qu'elle me trouve une place. (*A Jocrisse.*) Eh bien ! tu restes là ?

Elle va au secrétaire, en tire un livre de dépenses et une feuille de papier à lettre ; puis s'assied devant la table à droite, et se met à écrire pendant le monologue de Jocrisse.

JOCRISSE.

Moi, je vais faire un bout de toilette ; je veux faire honneur à mon maître. Je vas aller endosser la belle livrée qu'il m'a achetée. Ah ! j'aime ça, moi, les habits galonnés ! on a tout de suite l'air de quelque chose. J'ai toujours eu l'ambition d'être suisse... dans une paroisse... (*d'un air de regret*) mais je n'ai pas fait mon droit.

Il prend la canne que Duval a déposée sur le guéridon, à gauche.

Air : *Je viens de voir notre comtesse (Léocadie).*

Où, tout's les fois que je regarde

Ce beau suisse à grain's d'épinards,

Ses bas d' coton et son hall'barde,

J' sens des pleurs voiler mes regards ;

Alors je m' dis : ah ! si défunt mon père

M'avait donné l'instruction nécessaire,

Ah ! ah ! grand Dieu ! sauf les mollets,

*Il se pose gravement, frappe deux coups par terre avec sa canne, et lève la main gauche comme s'il tenait une hallebarde.*

Voilà pourtant comme je serais ! (*ter.*)

*Il sort par la gauche, et frappe encore deux coups de sa canne avant de disparaître.*

CHARLOTTE, *relisant ce qu'elle vient d'écrire.*

« Ma chère Geneviève, je vous écris ces lignes » pour vous dire que je suis très-malheureuse, et » qu'il faut que vous me trouviez une place. Je » ne manque de rien chez monsieur Duval, au » contraire... mais je ne peux pas y rester, parce » que je lui suis trop attachée. Quand il m'a dit » qu'il allait se marier, j'ai senti que j'allais pleu- » rer... je m'en suis cachée pour ne pas faire de » la peine à monsieur, qui ne se doute de rien... » mais il est grandement temps que je parte!... » Ainsi, ma chère Geneviève, je compte sur vous, » et de crainte que monsieur ne s'oppose à mon » départ... (*d'une voix plus émue*) je prendrai la » diligence sans rien dire. »

JOCRISSE, *rentrant par la gauche ; il a une veste rouge galonnée au collet.*

Mais, Charlotte, monsieur t'attend pour lui nouer sa cravate.

CHARLOTTE.

J'y vais. (*Elle met sa lettre dans le livre, et remet le tout dans le secrétaire.*) Cachons cela, que personne ne se doute de mes projets... je



finirai ma lettre tantôt. (*Haut.*) Quand monsieur Duchanel et sa fille arriveront, fais-les attendre ici, et n'oublie rien de ce que je t'ai recommandé...

JOCRISSE.

Sois tranquille, ma petite Charlotte... (*Se redressant d'un air fier.*) Comment me trouves-tu comme ça ?

CHARLOTTE.

Tu es beau comme le soleil.

Elle sort par la droite.

## SCÈNE IX.

JOCRISSE, seul.

Qu'elle est bonne, c'te Charlotte!... Je suis sûr qu'elle n'a jamais vu le soleil en grande livrée, mais elle dit ça pour me flatter. (*Regardant le secrétaire.*) Elle me dit de ne rien oublier, et elle laisse la clef sur son tiroir... Ah! c'est jeune...

Il prend la clef et la met dans sa poche.

LE PERROQUET.

As-tu déjeuné, Jacquot?... non, non, non.

JOCRISSE.

Ah! celui-là, il n'y a pas de danger qu'on l'oublie. Il déjeune toute la journée... Ah! voilà un sale oiseau, par exemple!... c'est ça, un sale oiseau!... J'ai une haine pour lui... (*Le perroquet crie.*) C'est bon, c'est bon... tu vas avoir ton biscuit, animal!... Ça m'humilie des fois de penser que je suis le valet de chambred'un être pareil!... ça me dégrade à mes yeux quand je nettoie sa cage. Mais monsieur y tient, c'est sa future qui lui en a fait cadeau, et alors... je le respecte... car sans ça, il y a long-temps que je l'aurais envoyé rejoindre ses ancêtres. Il a tous les vices, ce gueux-là!... Il est menteur, il est voleur et ivrogne... Ah! il ne mangerait pas son biscuit s'il n'était pas trempé dans du vin... V'là sa bouteille... (*Il ouvre le secrétaire et en tire une bouteille et un biscuit.*) Ah! monsieur est trop bon! (*Au perroquet, qui crie.*) On y va, on y va!... (*Il trempe un biscuit dans le vin et en mange la moitié.*) Il est à la vanille encore!... Si ce n'est pas une horreur de donner des choses de cette nature à une si méprisable volaille!... (*Il mange le reste du biscuit.*) Ça m'indigne, moi! (*Il boit le reste du vin, et dit d'un air indigné:*) Du vin de Madère!... Il me semble qu'on ferait mieux de donner ça à des pauvres qui en manquent. (*Au Perroquet, qui crie.*) Voilà! voilà!... Ah! si je pouvais le griser comme un Auvergnat!... c'est ça qui ferait une fameuse affaire!... Monsieur qui n'aime pas l'ivrognerie... Essayons! (*Il ouvre la cage.*) Viens, Jacquot, viens. (*Il met le perroquet sur la cage, verse du vin et trempe un biscuit.*) Tiens, mon Jacquot!... (*Au moment où il va donner le biscuit au perroquet, celui-ci s'envole par la fenêtre.*) Ah! grand Dieu! (*Il avale d'un*

*trait le verre de vin.*) Il est envolé!... je suis mort!... (*Il regarde par la fenêtre.*) Ah! le v'là, il est posé sur la fenêtre d'en face... Si je pouvais!... (*Il prend tout doucement le filet à papillons.*) Viens, mon Jacquot, viens voir ton ami... Tu sais, ton ami qui t'aime tant? (*Il lance son filet, le retire aussitôt, et s'aperçoit qu'il a pris un chat au lieu de prendre le perroquet.*) Sac à papier! je me suis trompé d'oiseau... monsieur me tuera... (*Il pleure.*) Qu'est-ce qu'il va dire en voyant qu'il y a si peu de perroquet que ça dans la cage?... (*Avec désespoir.*) C'est fini, je m'en vas de la maison; je déserte, je passe au service des puissances étrangères... (*Après une pause.*) Mais ma réputation, mon honneur!... Ah! soyons honnête, mettons le chat dans la cage; du moins, monsieur ne perdra pas tout. (*Il met le chat dans la cage, et couvre la cage d'une housse.*) Voilà l'affaire... C'est triste ce qui m'arrive là... Mais je ne puis pas m'en aller sans prévenir... Ecrivons à monsieur... (*Il prend l'encrier.*) Ah! la main me tremble... (*Il frappe violemment l'encrier sur la table, et couvre d'encre la gravure.*) Dieu! j'ai renversé de l'encre sur cette gravure... Allons, bon!... j'ai du bonheur aujourd'hui. (*Il regarde la gravure.*) Comme elle est arrangée!... Cachons-la quelque part pour qu'elle sèche en cachette... Pauvre Jocrisse! je suis sûr que j'ai la tête enflée, et que si je me regardais dans une glace, je me prendrais pour un autre, et je me saluerais! (*Ici, on entend la voix de Duchanel; Jocrisse effrayé cache précipitamment la gravure toute tachée d'encre dans la corbeille de mariage, et la recouvre avec précaution.*) Voilà le père et la future de monsieur; rendons-lui un dernier service: disons du bien de mon malheureux maître!

## SCÈNE X.

JOCRISSE, DUCHANEL, HERMINIE, un bouquet de roses à la main, et entrant par le fond.

DUCHANEL, à sa fille, sans voir Jocrisse.

Ce cocher est un homme sans tenue et sans éducation; me faire payer dix sous de plus; ce n'est pas pour les dix sous, mais c'est le procédé!... J'en écrirai aux chambres! (*Apercevant Jocrisse.*) Monsieur Duval est-il visible?

JOCRISSE.

Il va comparaître à l'instant, monsieur... il est en train de s'habiller décemment.

DUCHANEL.

Fort bien!... (*A Herminie.*) La maison est bien!

HERMINIE.

Bien triste.

JOCRISSE, à Duchanel.

C'est vous, monsieur qui vient pour épouser mon maître?

DUCHANEL.

Pas moi, mais ma fille.



JOCRISSE, *souriant*.

Bien entendu!... Ah! monsieur, c'est une bien belle créature que mademoiselle votre fille; j'en suis bien aise pour monsieur.

DUCHANEL.

Ah! ah!...

JOCRISSE.

Car c'est un homme qui mérite diablement d'être heureux!... c'est le roi des maîtres, quoi! Oh! ça fera un fier mari!... il a si bon cœur!

DUCHANEL, à *Herminie*.

Tu l'entends, ma fille; de la fortune et un bon caractère; je te l'avais bien dit: c'est une excellente affaire que nous faisons là.

HERMINIE, *avec humeur*.

Sans doute, si je l'aimais.

DUCHANEL.

Ça viendra... Quand j'ai épousé feu madame Duchanel, je ne pouvais pas la sentir; eh bien! ça est venu... à la longue... et je l'ai aimée sans interruption.

JOCRISSE, à *part*.

Continuons à faire l'éloge de monsieur. (*Haut, et en soupirant*.) Quel dommage qu'un homme comme ça ait tant de qualités!

DUCHANEL, *étonné*.

Comment?

JOCRISSE.

C'est sa perte, monsieur; si mon maître n'était pas aussi bienfaisant, il serait deux fois plus riche; mais il fait du bien à tout un chacun; ça le ruine.

DUCHANEL.

C'est donc un dissipateur?

JOCRISSE.

Par obligeance... ce qui fait qu'il mourra sur la paille, (*avec importance*) qui est une vilaine manière de décéder.

HERMINIE.

Eh bien! mon père, que pensez-vous de cela?

DUCHANEL.

Oh! avec tes conseils il se corrigera.

JOCRISSE.

Des conseils!... Oh! monsieur ne suit les conseils de personne, il n'en a pas besoin... (*A Herminie*.) Vous pouvez dire que vous avez un mari qui a de l'esprit... comme un singe... et une fidélité... de caniche. Jamais une femme n'est entrée ici... jamais, jamais!... d'abord ma sœur ne l'aurait pas souffert.

HERMINIE, *d'un air dédaigneux*.

Votre sœur?... Qu'est-ce donc que votre sœur?

JOCRISSE.

Ma sœur Charlotte, la bonne de monsieur.

HERMINIE.

Ah! ah!

JOCRISSE, *avec onction*.

Elle aime tant monsieur, et monsieur l'aime tant!... il n'y a pas de danger qu'il la renvoie, elle!... il renoncerait plutôt à tout, même à se marier, ah! ah!

HERMINIE.

Il y tient tant que cela?

JOCRISSE, *de même*.

Elle est si gentille!... et mise les dimanches! Ah! elle a une montre et une chaîne que monsieur lui a données; vous verrez, mademoiselle, que vous en serez contente.

DUCHANEL, *impatiente*.

C'est bien, c'est bien... Allez prévenir monsieur Duval que nous sommes là depuis longtemps, et que nous l'attendons...

JOCRISSE.

J'y vas, monsieur. (*A part*.) La fille me plaît assez, mais je trouve que le père a un physique désobligeant. (*D'un air désolé*.) Ah! que le père a un physique désobligeant!

Il sort par la droite.

## SCÈNE XI.

DUCHANEL, HERMINIE.

HERMINIE.

Il me semble, mon père, qu'il n'est pas difficile de voir ce qui en est.

DUCHANEL.

Écoute, ma fille; je devine ta pensée, mais il ne faut pas se hâter de condamner un homme sur les rapports d'un valet.

HERMINIE.

Mais vous voyez bien que, non seulement le caractère de monsieur Duval le conduira à sa ruine, mais qu'il a chez lui une...

DUCHANEL.

Une quoi?

HERMINIE.

Une... servante maîtresse.

DUCHANEL.

Tu la mettras à la porte.

HERMINIE.

Vous voyez bien que cela est impossible, d'après ce que dit ce domestique.

DUCHANEL.

Est-ce qu'il faut s'en rapporter à de pareils propos?... cette classe de fonctionnaires est menteuse et cancanière. N'ai-je pas eu moi-même un domestique qui s'en allait partout disant que j'étais une bête?... Je lui ai donné son compte, et l'opinion publique n'a point varié sur le mien.

HERMINIE.

Je sais que monsieur Duval est riche, mais ce n'est pas la fortune, mon père, qui fait le bonheur.

DUCHANEL.

Non, mais c'est elle qui fait l'aisance, et ce brave Duval a accepté avec tant de bonne grâce toutes mes conditions, qu'il y aurait de la barbarie, mon amie, à repousser cette union. Songe qu'il doit me remettre, ce soir, le contrat signé, et que demain il me compte quinze mille francs.

HERMINIE.

Oh! je crois que vous ne les tenez pas encore.



DUCHANEL.

Tu as une déplorable opinion de ton futur.

HERMINIE.

C'est précisément ce titre-là qui lui nuit à mes yeux.

DUCHANEL, à part.

Tout le portrait de sa mère. (*Haut.*) Voici Duval, sois aimable.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUVAL et JOCRISSE, *entrant par la droite*; CHARLOTTE, *entrant par la gauche*.

DUVAL.

Pardon, pardon, mademoiselle, de m'être fait ainsi attendre... Bonjour, beau-père, enchanté de vous voir.

DUCHANEL.

Moi aussi.

JOCRISSE, à part.

Comment!... il est enchanté de se voir?

DUVAL, à Herminie.

Mademoiselle Duchanel, c'est un beau jour que celui de demain!... c'est le plus beau jour de la vie...

HERMINIE.

On le dit, monsieur.

DUVAL.

Et moi j'en suis sûr. (*A Duchanel, en passant à gauche*\*) Nous allons prendre du thé, tout en causant de nos petites conventions.

Ici Charlotte sort par le fond.

DUCHANEL.

Avec plaisir! (*Bas à Herminie.*) Tu vois bien que ça marche à merveille!

HERMINIE.

Hélas! oui...

DUVAL.

Jocrisse! débarrasse mademoiselle de son bouquet.

HERMINIE, *remettant son bouquet à Jocrisse.*

Prenez bien garde de le faner.

JOCRISSE, *le prenant avec précaution.*

Je vais le mettre dans l'eau fraîche.

CHARLOTTE, *rentrant par le fond, et portant un plateau couvert de gâteaux et d'un service de thé, à Jocrisse.*

Aide-moi à approcher la table.

JOCRISSE.

Oui, ma sœur.

Il pose le bouquet sur le fauteuil qui est devant la table à droite. Puis il place le guéridon au milieu de la scène, et Charlotte y dépose le plateau.

DUCHANEL.

A table on est très-bien pour parler affaires.

Jocrisse approche un fauteuil pour Herminie, et une chaise pour Duval.

\* Charlotte, Duchanel, Duval, Herminie, Jocrisse.

\*\* Charlotte, Duval, Duchanel, Herminie, Jocrisse.

HERMINIE, à mi-voix.

J'espère pourtant que nous n'y resterons pas deux heures, comme c'est votre habitude!

DUCHANEL, *lui prenant le menton.*

Quelques instans seulement.

CHARLOTTE.

Quand ces messieurs voudront!

DUVAL, *offrant la main à Herminie.*

Mademoiselle!

Jocrisse approche de Duchanel le fauteuil sur lequel il a placé le bouquet de roses; Duchanel s'y assied, et se relève brusquement en jetant un cri de douleur.

DUCHANEL, avec un cri.

Oh! sacrebleu!

DUVAL.

Qu'est-ce que c'est?

JOCRISSE, *prenant le bouquet, et d'un air calme.*  
Je sais, je sais.

DUVAL.

Quoi?... tu sais?

JOCRISSE, *montrant le bouquet tout aplati.*

C'est le bouquet de mademoiselle.

HERMINIE, *fâchée.*

Ah! mon bouquet!... il est joliment arrangé.

DUCHANEL, *douloureusement.*

Ce n'est pas le bouquet que je plains.

DUVAL, à Jocrisse.

Imbécile! pourquoi as-tu mis le bouquet de mademoiselle sur ce siège?

JOCRISSE, avec embarras.

Dame! monsieur, je l'ai mis là, moi, par manière d'acquit, sans penser que monsieur allait le fouler... aux pieds, comme ça...

DUVAL, avec indignation.

C'est odieux, l'imprévoyance de ce garçon!

AIR de *Partie et Revanche.*

Des bêtises de ce misérable

On pourrait faire un étonnant recueil.

JOCRISSE.

Mais c'est pas moi qu'est le coupable

A tout je n'peux pas avoir l'œil!

DUVAL.

Mette un bouquet sur un fauteuil!

JOCRISSE, à Duchanel d'un air piteux.

Que je vous plains, malheureux père,

D'un accident...

DUVAL.

Tu n'es qu'un soliveau!

JOCRISSE, *regardant le bouquet, s'adressant à Duchanel.*

Mais ça reviendra je l'espère,

En le faisant tromper dans l'eau.

DUVAL, à Duchanel.

Asseyez-vous donc, je vous prie.

DUCHANEL, *s'appuyant sur la table sans s'asseoir.*

Je suis très-bien; permettez-moi de causer debout un instant.

\* Charlotte appuyée sur le dos du fauteuil de Duval, Duval assis, Herminie assise, faisant face au public, Duchanel à droite, Jocrisse à l'extrême droite du spectateur.



DUVAL, à Jocrisse, lui montrant Duchanel.

Vois-tu ce que tu as fait, drôle !

JOCRISSE.

Je ne le vois pas, mais je le devine.

HERMINIE, bas à Duchanel.

Parlez-lui, mon père, afin que nous ne restions pas là jusqu'à demain.

DUCHANEL, bas à Herminie.

Tout de suite. (A Duval.) Mon cher gendre, nous allons donc signer le petit acte en question ?

DUVAL, à Herminie.

Vous offrirai-je des gâteaux, mademoiselle ?

HERMINIE.

Mille grâces, monsieur.

DUCHANEL, continuant.

Le petit acte en question.

DUVAL.

Ce thé est fort bon : je le tire directement de la Porte... chinoise...

DUCHANEL, s'asseyant.

Il a l'air de ne pas m'entendre.

JOCRISSE, à part.

Il y a du mieux.

DUCHANEL.

Mon cher monsieur Duval, le notaire a dû vous envoyer le contrat de mariage.

DUVAL, avec embarras.

En effet, oui, le contrat...

DUCHANEL, d'un air satisfait.

Ah !

DUVAL.

Je n'entends pas grand' chose à ces sortes d'actes.

DUCHANEL.

Ni moi, mais enfin...

CHARLOTTE, bas à Duval.

Tenez bon, monsieur.

DUCHANEL.

Il y a des notaires pour cela, et on peut s'en rapporter à eux.

DUVAL, d'un air de doute.

Pas toujours.

DUCHANEL.

Comment cela ?

DUVAL, avec hésitation.

Car j'ai consulté mon homme d'affaires et il a été d'avis que...

DUCHANEL.

Que... ?

CHARLOTTE, à part.

Bon ! cela s'arrange.

DUVAL, de même.

Que ce contrat avait besoin d'être modifié...

CHARLOTTE, d'un air résolu.

Et monsieur l'a déchiré.

Tout le monde se lève, et pendant la fin de la scène, Charlotte et Jocrisse remettent les fauteuils en place, et le guéridon où il était d'abord ; Charlotte emporte les tasses, la théière, etc. Ce mouvement doit être très-rapide.

DUCHANEL.

Déchiré !...

HERMINIE, éclatant.

Je l'avais prévu... je l'avais dit que monsieur était un avaro... qu'il regarderait plus à son argent qu'à son bonheur... et vous voyez par l'af-front qu'il nous fait...

DUVAL.

Mademoiselle, je n'ai point eu l'intention...

HERMINIE, furieuse.

Eh ! que m'importent vos intentions !

DUCHANEL.

Modère-toi, ma fille, modère-toi... nous parlons affaires.

DUVAL, à Herminie.

Permettez-moi de vous expliquer...

HERMINIE.

Non, monsieur... j'en sais assez... j'en sais trop !... tout est fini entre nous, et je suis confuse de la démarche que je n'ai faite aujourd'hui que pour obéir à mon père ; et si je m'écoutais, je crois que je me porterais à quelque excès.

Elle fait un geste menaçant, Duchanel cherche à la contenir.

DUVAL, confondu.

Ah ! mademoiselle !

DUCHANEL, à Duval.

Ce sont les nerfs, ça n'aura pas de suites. Dans ces accès-là, elle frappe tout le monde, mais le cœur n'y est pour rien.

JOCRISSE, à part.

C'est encore heureux !

DUVAL.

Je suis persuadé que monsieur votre père appréciera plus justement mes motifs.

DUCHANEL.

Certainement. (Bas à Herminie.) Tu vas faire tout manquer, vois-tu ?

HERMINIE.

Que m'importe !

DUVAL.

Quand les bans sont publiés, quand la corbeille est achetée...

DUCHANEL.

Une corbeille magnifique ! (A mi-voix, à Duval.) Montrez-la !

DUVAL.

Tout de suite.

Il fait signe à Charlotte de l'apporter, Charlotte la place sur une chaise près du guéridon.

HERMINIE.

C'est inutile, monsieur.

DUCHANEL.

Ma fille, ma fille, voyons ! sois raisonnable, que diable ! (Il prend la corbeille.) Tiens, regarde !

Il ouvre la corbeille.



JOCRISSE, *à part.*

Ah ! je voudrais être au fin fond du puits de Grenelle.

DUCHANEL, *tirant de la corbeille tous les objets, qui sont tachés d'encre.*

Grand Dieu !

DUVAL, *scandalisé.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

HERMINIE, *d'un air dédaigneux.*

Quelle affreuse mystification !...

JOCRISSE.

Je sais, je sais, c'est de l'encre.

DUVAL, *à Jocrisse.*

Parbleu ! je le vois bien... (*A Herminie.*) Mademoiselle, je suis confus... de cet accident, et je vous prie de croire !...

HERMINIE.

Epargnez-vous le soin de vous excuser, monsieur ; vous avez voulu vous jouer de nous, c'est clair.

DUVAL.

Mademoiselle !..

DUCHANEL, *tirant l'un après l'autre tous les objets de la corbeille.*

Tout, tout est abîmé... ah !...

DUVAL.

Qui est-ce qui a pu faire une chose pareille ?...

HERMINIE, *regardant fixement Duval.*

Il n'est pas difficile de le deviner.

DUVAL.

Quelle idée !

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! j'étouffe de colère* (du Philtre champenois).

HERMINIE.

Oui, trop long-temps j'ai dû feindre ;

Je cesse de me contraindre ;

Je pourrai, Dieu merci !

Mieux trouver qu'un tel mari !

Je veux bien tâcher de faire

Ce qui convient à mon père,

Il le sait, mais son cœur

Ne peut vouloir mon malheur.

DUCHANEL.

Tu cesses de te contraindre

Lorsqu'il fallait encor feindre !...

Un peu plus, aujourd'hui,

Et tu trouvais un mari !...

Ta douceur imaginaire

A ses yeux semblait sincère...

Par malheur, ta fureur

Vient dissiper son erreur.

DUVAL.

Quelle adresse à se contraindre !

Et comme elle avait su feindre !

Un peu plus, aujourd'hui,

Je devenais son mari.

Sa douceur imaginaire,

Moi, je la croyais sincère...

Par bonheur, sa fureur

A dissipé mon erreur !

JOCRISSE et CHARLOTTE.

La gaillarde savait feindre...

Quelle adresse à se contraindre !

Un peu plus, aujourd'hui,

L' bourgeois dev'nait son mari !

Elle ornait son caractère

D'un' douceur imaginaire...

Par bonheur, sa fureur

Vient de dissiper l'erreur.

*L'orchestre continue piano, et joue le milieu de l'air, jusqu'à la reprise de l'ensemble.*

JOCRISSE, *avec exaltation.*

Eh bien ! non ! non ! je ne souffrirai pas qu'on accuse mon maître ; faites-moi conduire chez le commissaire, qu'on me garrotte, qu'on me lie les pieds sur le dos, ça m'est égal ; c'est moi qui a tout fait, voilà la vérité dans son costume inconvenant.

DUVAL, *furieux.*

Toi, malheureux ?

JOCRISSE, *avec aplomb.*

Moi, malheureux. C'est de l'encre, quoi ! c'est de l'encre !

CHARLOTTE, *à part.*

Il est perdu.

HERMINIE, *avec ironie.*

Le dévouement de ce domestique est louable, mais je ne crois pas, monsieur, au conte qu'il nous fait. Partons, mon père.

DUCHANEL.

Partons, ma fille.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DUCHANEL.

Tu cesses de te contraindre, etc.

HERMINIE.

Oui, trop long-temps j'ai dû feindre, etc.

DUVAL.

Quelle adresse à se contraindre ! etc.

JOCRISSE et CHARLOTTE.

La gaillarde savait feindre, etc.

*Duchanel et Herminie sortent ensemble.*

### SCÈNE XIII.

DUVAL, JOCRISSE, CHARLOTTE.

DUVAL.

Quelle effroyable catastrophe !... (*A Jocrisse.*) J'imagine, monsieur Jocrisse, que vous n'avez pas la prétention de rester plus long-temps chez moi ?

CHARLOTTE, *à part.*

Pauvre garçon !...



JOCRISSE, *avec calme.*

Non, monsieur, je me retire ; je sens toute la turpitude de ma position... Je vais déposer mes effets.

Il ôte rapidement sa veste.

CHARLOTTE.

Que fais-tu ?

JOCRISSE.

Tout ce que j'ai appartient à monsieur, cet habit, ce gilet, cette culotte, mon linge, tout!... je vais tout lui rendre.

CHARLOTTE, *l'empêchant de se déshabiller.*

Arrête !

JOCRISSE, *avec dignité.*

Ne crains rien, Charlotte, mes jarretières sont à moi.

CHARLOTTE.

Quoi ! monsieur, vous le chaissez ?

DUVAL.

Sans rémission ! qu'il emporte ses habits et que je n'entende jamais parler de ce drôle... M'avoir fait manquer un mariage... Va-t'en !...

JOCRISSE, *rajustant sa veste.*

Oui, monsieur...

Il fait quelques pas pour sortir.

CHARLOTTE, *suppliante.*

Oh ! non, monsieur, non ! vous n'aurez pas ce courage-là !

JOCRISSE, *redescendant la scène, et avec dignité.*

Laisse, Charlotte, j'ai des peines de cœur ; tu ne connais pas toute la dimension de mon infortune.

CHARLOTTE, *tristement.*

Mais où vas-tu ?

JOCRISSE, *avec résignation.*

J'ai mon plan ! je pars pour l'Afrique.

AIR : *Aux rochers de Sainte-Avelle.*

Adieu, Charlott ! pense à ton frère !

Je pars pour oublier mes maux,

Je vais sur la plage étrangère

Passer ma vie à traire des chameaux.

CHARLOTTE.

Que vas-tu faire ? mais c'est une folie !

JOCRISSE.

Ce que j'vas faire, quand j' m'exile si loin ?

*Lui prenant la main avec tendresse.*

J' vais embrasser ma sœur chérie

Et la profession de Bédouin !

*Il lui donne des baisers sur le front.*

J' vais embrasser ma sœur chérie

Et la profession de Bédouin !

*Tristement en se dirigeant vers la porte.*

Fession de Bédouin,

Fession de Bédouin.

\* Duval, Jocrisse au fond, Charlotte.

CHARLOTTE, *pleurant.*

Pauvre Jocrisse ! (*A elle-même.*) Non, je ne peux pas me séparer de lui, c'est plus fort que moi !... (*Duval s'est assis et paraît affligé.*) Monsieur, puisque le repentir de mon frère ne vous touche pas... puisque vous consentez à le laisser quitter cette maison où il est né...

DUVAL.

Eh bien !

CHARLOTTE, *d'une voix émue.*

Je ne l'abandonnerai pas : je resterai avec lui... Vous pouvez, monsieur, chercher une autre bonne.

DUVAL.

Que dites-vous ?

JOCRISSE \*, *redescendant la scène et se plaçant à l'extrême droite.*

Oh ! quel trait !...

DUVAL, *avec effort.*

Eh bien !... (*Après une pause.*) Eh bien ! soit !... partez tous deux !

CHARLOTTE, *à elle-même, avec douleur.*

Ah !

JOCRISSE, *avec exaltation.*

Charlotte ! ta conduite te grandit ! tu as quinze pieds à mes yeux (qui est une belle taille pour une femme !) Va, va faire ton porte-manteau, pauvre petite malheureuse infortunée Charlotte que tu es ! Tu es une héroïne ! (*Se rapprochant de Duval, et se plaçant entre Duval et Charlotte.*) Oui, monsieur, c'est une héroïne ; et si je ne craignais pas de dire une chose déplacée, je la comparerais à Jeanne d'Arc... (*Mouvement de Charlotte, Jocrisse continue avec importance.*) Pour le courage !... Va, Charlotte, va !... je me charge du reste.

CHARLOTTE, *à part, en sortant, et avec émotion.*

Il me laisse partir aussi !

Elle sort par la gauche.

#### SCÈNE XIV.

JOCRISSE, DUVAL.

DUVAL, *se levant.*

Ainsi... ta sœur me quitte, et c'est encore à toi que je dois cela !...

Il marche à grands pas avec agitation.

JOCRISSE, *le suivant côte-à-côte, et d'un air tout-à-fait résigné.*

C'est vrai, monsieur, c'est un malheur ; c'est l'éclipse qui influe sur moi.

DUVAL, *marchant toujours.*

Dis que c'est ton incurable bêtise, ta maladresse, ta stupidité !...

\* Duval, Charlotte, Jocrisse.



JOCRISSE, *accompagnant toujours Duval.*  
Oui, monsieur.

DUVAL, *marchant toujours accompagné de Jocrisse.*

Me laisser ainsi tout seul ! me condamner à l'isolement, moi qui avais l'habitude de la voir, d'être servi par elle...

JOCRISSE.

Oh ! Robinson était tout seul, et ça ne l'a pas empêché d'être très-heureux dans son île. (*Quit-tant Duval, et à part.*) Il est vrai qu'il avait un perroquet et que ce malheureux homme en est veuf ! (*Haut.*) Monsieur, si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais de me faire un certificat, pas pour moi, mais pour ma sœur.

DUVAL, *avec force.*

Jamais !.... une ingrate, un mauvais sujet.... qui m'abandonne...

JOCRISSE, *avec fierté.*

Monsieur !...

DUVAL.

Eh bien ?

JOCRISSE.

Elle est petite, monsieur.

DUVAL.

Eh bien ?

JOCRISSE.

Elle est boulotte, monsieur...

DUVAL.

Eh bien ?...

JOCRISSE.

Elle a le nez en trompette, monsieur ; mais elle est honnête, elle est incapable d'avoir détourné une panse d'a de votre maison, incapable d'avoir mis un cheveu dans sa poche.

DUVAL.

Je suis loin de l'accuser...

Il s'assied devant la table à droite.

JOCRISSE.

Voilà son livre de dépense, monsieur.

Il ouvre le tiroir et en tire le livre.

DUVAL, *le repoussant.*

Je n'ai pas besoin...

JOCRISSE, *insistant et plaçant le livre sur la table, malgré Duval.*

Si, monsieur. Regardez comme c'est net et propre, comme elle écrit en moyen c'te petite-là !

DUVAL, *prenant le livre et trouvant la lettre.*

Qu'est-ce que cela ? une lettre ?

Il se lève et lit rapidement des yeux \*.

JOCRISSE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a trouvé ?

\* Jocrisse à gauche, près du guéridon, Duval debout près de la table, à droite.

DUVAL, *après avoir parcouru la lettre.*  
Qu'ai-je lu?... est-il possible !... Charlotte !... Ah ! courons !...

Il sort précipitamment par le fond.

## SCÈNE XV.

JOCRISSE, puis CHARLOTTE.

JOCRISSE, *étonné.*

Qu'est-ce qu'il a donc?... pourquoi donc qu'il se sauve comme s'il avait le feu... au séant ?

CHARLOTTE, *entrant par le côté gauche, un petit paquet à la main.*

Es-tu prêt, Jocrisse ?

JOCRISSE.

Oui, ma sœur !

CHARLOTTE, *avec tristesse.*

Monsieur n'est pas là ? je n'aurais cependant pas voulu partir sans lui dire adieu \*.

JOCRISSE.

Et sans avoir de certificat.

CHARLOTTE.

Oh ! je n'en ai pas besoin.

JOCRISSE, *d'un air triomphant.*

Eh bien ! moi, je lui en ai demandé un, je lui ai montré ton livre de dépenses.

CHARLOTTE, *jetant un cri.*

Ah ! mon Dieu !

JOCRISSE, *frappé de stupeur.*

Quoi ! ton Dieu ?

CHARLOTTE.

Tu m'as perdue.

JOCRISSE.

Toi ?

CHARLOTTE.

Il ne me reste plus qu'à fuir cette maison.

JOCRISSE.

Charlotte ! il y avait donc quelque chose qu'il ne devait pas voir ?

CHARLOTTE.

Hélas ! oui.

JOCRISSE, *désespéré.*

Charlotte, frappe-moi ! (*A part.*) Aurait-elle fait danser l'anse?... (*Haut.*) Charlotte, si tu es fautive, il vaudrait peut-être mieux lui avouer la chose de vive bouche.

CHARLOTTE.

Jamais !... plutôt mourir !...

JOCRISSE, *à part.*

C'est tragique, ça ! (*Haut.*) Charlotte, tu as été généreuse, c'est mon tour à présent... je prends

\* Jocrisse, Charlotte.



tout sur moi... Voilà monsieur... n'aie pas peur.

CHARLOTTE, *à part*.

Que lui dire?

SCÈNE XVI.

JOCRISSE, CHARLOTTE, DUVAL, *entrant avec agitation par le fond, et la lettre de Charlotte à la main.*

DUVAL, *accourant*,

Charlotte Charlotte! est-il possible?

JOCRISSE.

Oui, monsieur, c'est vrai; c'est moi qui es le coupable.

CHARLOTTE, *timidement*.

Monsieur... un moment d'erreur...

DUVAL, *avec entraînement*.

D'erreur, dis-tu? Eh! non, non, je tiens cela pour sérieux. Ce n'est point une erreur : cette lettre...

JOCRISSE, *à lui-même*.

Une lettre?... (*Haut.*) C'est moi qui l'a écrite.

DUVAL.

Ce sentiment qu'elle exprime...?

JOCRISSE, *à part*.

Un sentiment?... (*Haut.*) C'est mon sentiment, à moi, à moi! Oui, monsieur, ce qu'il y a dans cette lettre c'est moi qui l'a écrit; ce sentiment dont vous parlez, c'est moi qui l'éprouve, moi, Jocrisse, le coupable Jocrisse, et je tombe à vos pieds.

Il tombe à genoux.

DUVAL.

Ah ça! je n'y suis plus du tout!...

CHARLOTTE.

Ne l'écoutez pas, monsieur, le pauvre garçon! il veut me disculper, et il ne sait pas la faute que j'ai commise.

DUVAL.

Une faute?... Ah! Charlotte!... tu ne saurais croire...

CHARLOTTE.

Comment, monsieur! vous ne me chassez pas?

DUVAL.

Charlotte! il me faut une femme bonne, sage, rangée, aimante...

CHARLOTTE, *les yeux baissés*.

Monsieur...

DUVAL.

Veux-tu ma main?

JOCRISSE, *à part*.

Pourquoi faire?

CHARLOTTE, *prenant sa main avec bonheur*.

Ah! monsieur!...

DUVAL.

Demain tu seras ma femme!

JOCRISSE, *jetant un cri*.

Sa femme! elle? quoi! lui?... Ah!... (*Il va pour tomber sur le fauteuil, qui s'éloigne en roulant, et il tombe assis par terre.*) Ne faites pas attention; c'est l'éclipse qui continue son travail.

CHARLOTTE.

Mais, monsieur, je n'ai rien, moi, et si mademoiselle Duchanel revenait vous offrir sa main, elle qui est riche...

DUVAL.

Ne crains rien, Charlotte; et pour te prouver que je ne veux plus la revoir, je vais lui renvoyer à l'instant même le présent que j'ai reçu d'elle.

CHARLOTTE.

Oh! c'est bien à vous, c'est une bonne pensée...

DUVAL, *appelant*.

Jocrisse!...

JOCRISSE.

Monsieur!

DUVAL.

Tu vas reporter cette cage chez monsieur Duchanel.

JOCRISSE, *à part*.

Ah! ciel de Dieu! je suis mort!

DUVAL.

Qu'as-tu donc?

CHARLOTTE, *avec intérêt*.

Es-tu incommodé?

JOCRISSE.

Je le suis très.

DUVAL.

Parle. Qu'y a-t-il?

Duval et Charlotte paraissent inquiets.

JOCRISSE, *après avoir été décrocher la cage, couverte de la housse, et l'apportant sur le devant de la scène, d'un air abattu*.

Monsieur, je ne suis pas un savant, mais je sais qu'il y a des chenilles qui deviennent des papillons, je sais qu'il y a des vers qui deviennent des hannetons, et ça m'explique la chose.

DUVAL et CHARLOTTE.

Quelle chose?

JOCRISSE.

Depuis long-temps je m'apercevais que ce perroquet changeait beaucoup, il ne parlait presque plus; ses plumes tombaient, monsieur, que c'était une pitié...

DUVAL.

Ah ça! où veux-tu en venir?

JOCRISSE.

Monsieur, je vous préviens que c'est triste, je vous prie de ne pas vous effrayer. Ce matin, quand j'ai été pour lui donner son biscuit, voilà dans quel état j'ai trouvé le perroquet!

Il ôte la housse et on aperçoit un chat qui saute dans la cage.



DUVAL *et* CHARLOTTE, *riant*.

Un chat?

JOCRISSE, *tristement et faisant un signe de tête négatif*.

Ça en a l'air, au premier abord... Mais j'ai pris des informations... c'est...

DUVAL.

Quoi?

JOCRISSE, *toujours tristement*.

C'est une chatte, un chat du beau sexe.

DUVAL, *riant*.

C'est encore toi qui as fait des tiennes; tu auras laissé envoler le perroquet.

Jocrisse fait un signe affirmatif.

CHARLOTTE, *d'un air suppliant*.

Eh bien! monsieur, vous en serez quitte pour en acheter un autre.

DUVAL.

Allons! je veux oublier toutes tes bêtises.

JOCRISSE, *avec fierté*.

Mais moi je ne le veux pas, beau-frère! (*surprise de Duval et de Charlotte*) puisqu'elles ont fait votre bonheur. (*A Charlotte.*) Charlotte, te voilà madame Duval; tout ce que je te demande, c'est de donner à ton premier né le nom de Jocrisse.

CHARLOTTE, *souriant*.

Nigaud! et si c'est une fille?

JOCRISSE.

C'est vrai! (*S'éloignant, et à part.*) Quel dommage qu'on ne sache pas ça d'avance!... Je vas être encore pendant huit à dix mois à savoir si je serai oncle... ou tante!

ENSEMBLE.

Air du *Galop de Gustave*.

Secondez notre espoir.

Quand la sœur vous implore,

Puisse le frère encore

Trouver grâce ce soir!

JOCRISSE, *au public*.

Air de *Turenne*.

Voyez, messieurs, notre union fraternelle!

J' fais toujours mal, Charlott' fait toujours bien.

Dans cette occasion solennelle,

Qu'ell' soit encor près d'vous mon ang' gardien.

CHARLOTTE, *au public*

Qu' votre indulgenc' lui serve de soutien!

JOCRISSE.

Du père Adam vous savez l'anecdote,

Par vous qu' ce soir l'usag' soit retourné:

C'est par un' pomm' qu'il fut damné,

Que j' sois sauvé par un' *Charlotte!*

ENSEMBLE.

Secondez notre espoir, etc.

FIN.



# UN MARI DU BON TEMPS,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

MM. LÉON ET REGNAULT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 14 août 1844.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

|                                |                  |            |
|--------------------------------|------------------|------------|
| LE MARQUIS D'ECQUEVILLY.....   | MM.              | NUMA.      |
| LE COMTE DE MORLAY.....        |                  | TISSERAND. |
| LE PRÉSIDENT D'ORVILLIERS..... |                  | KLEIN.     |
| LA MARQUISE D'ECQUEVILLY.....  | M <sup>lle</sup> | NATHALIE.  |

( La scène se passe en été, à Marly, sous le règne de Louis XV. )

Le théâtre représente un salon. — À gauche, sur le premier plan, une table couverte d'un tapis, sur laquelle on aperçoit un livre, un canevase de broderie et ce qu'il faut pour écrire. D'un côté de la table, un fauteuil; de l'autre, appliqué au mur, un meuble de l'époque, servant de secrétaire.

De l'autre côté de la scène, également sur le premier plan, une ottomane; non loin, une porte conduisant dans l'appartement de la Marquise. Près de la porte, sur le troisième plan, une fenêtre donnant sur l'avenue du château. — De l'autre côté de la scène, c'est-à-dire à droite et en regard, même porte et même fenêtre : la porte conduisant dans l'appartement du Marquis; la fenêtre ayant vue sur l'intérieur du parc. — Au fond, trois portes ouvertes donnant sur une galerie au bout de laquelle on aperçoit un côté du jardin.

Au lever du rideau, la Marquise entre par le fond en costume d'amazone.

## SCÈNE I.

LA MARQUISE, seule, au fond, remettant sa cravache au piqueur qui la suit.

Olivier, informez Julie que je vais passer à ma toilette, qu'elle aille m'y attendre. (Le piqueur salue et se retire.) Ah ! je suis tout étourdie encore du temps de galop que je viens de faire ! Quelle délicieuse promenade que les bois de Marly ! et combien je suis gré à mon mari d'avoir fait pour moi l'acquisition de ce petit domaine qui me rappelle tant de souvenirs d'enfance !... Ah ! ça, mais... où donc est-il ?... C'est juste ! ce pauvre marquis n'aura pas pu me suivre, et, selon son habitude, est d'un quart de lieue en arrière... Dieu ! qu'il était drôle tout à l'heure, trottant à grand-peine à la tête de cinq ou six de mes

adorateurs !... il me les présentait tour à tour avec une confiance qui les faisait sourire, ces messieurs... mais qui m'allait, à moi, droit au cœur... car... voilà qui s'appelle aimer !

AIR : Si le sommeil fuit sa paupière.

Ah ! s'il est vrai que l'enfant de la Fable,  
Que l'on nous peint un bandeau sur les yeux,  
Soit le portrait de l'amour véritable,  
Nul plus que lui, certes, n'est amoureux !  
Aveugle et bon, il est sans défiance  
Contre le mal ; aussi je saurai bien,  
De son côté s'il met la confiance,  
Mettre à mon tour la prudence du mien ! } bis.

Aussi, pour commencer, j'ai dit à mon mari que je ne recevrais aujourd'hui personne, et que nous resterions en tête-à-tête avec le président ; et







LE MARQUIS.

« Enfin, a-t-il ajouté, veuillez assurer madame la marquise que je vais me dépêtrer au plus vite, pour répondre à la gracieuse invitation qu'elle a daigné me faire... » Ce sont ses propres paroles !

LA MARQUISE.

C'est f... c'est étrange... je ne me rappelle pas... (A part.) Quelle audace !...

LE MARQUIS.

Comment !... vous ne vous rappelez pas ?

LA MARQUISE, à part.

Je suis jouée !

LE MARQUIS.

Ah ! alors ça m'explique ses doutes.

LA MARQUISE.

Ah ! il doutait ?...

D'ORVILLIERS, haut.

Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes !...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire... oui et non... je ne sais moi ! Quand il m'a parlé de votre offre, j'ai dit quelque chose de gauche, je crois, sur votre intention d'être seule aujourd'hui... que sais-je ?... si bien qu'il m'a répondu... « Eh mais, est-ce que par hasard je me serais trompé ?... »

LA MARQUISE.

Non, non, sans doute.

LE MARQUIS.

Je me suis alors hâté, comme bien vous pensez, de lui confirmer votre invitation par quelques mots gracieux qui ont tout arrangé.

D'ORVILLIERS.

Ah ! c'est fort adroit !

LE MARQUIS.

Car il ne voulait presque plus venir...

D'ORVILLIERS, demi-railleur.

Et c'est toi qui...

LE MARQUIS, naïvement.

Et c'est moi qui l'ai alors exigé, comme je le devais... et le désirais... d'ailleurs, ce cher comte ! je suis enchanté de l'avoir !

D'ORVILLIERS, à part.

Il est myope, ma parole !

LA MARQUISE, de même.

Oh ! il devait y être pour quelque chose !

LE MARQUIS.

Et il viendra... Est-ce que ça vous contrarie ?

LA MARQUISE.

Du tout ! (A part.) Je m'attendais bien à quelque tentative !...

LE MARQUIS.

C'est un charmant cavalier !

LA MARQUISE, de même.

Mais ce moyen est d'une impertinence !...

LE MARQUIS.

Ses bons mots font la fortune de toutes les ruelles !...

D'ORVILLIERS, avec intention.

Fort aimable, oui... mais fort empressé auprès des belles !...

LE MARQUIS.

Marquise... voilà un mot qui va à votre adresse...

D'ORVILLIERS, bas à la marquise, avec un sourire amical.

Ah ! il faut s'en méfier !

LA MARQUISE, répondant au président.

Allons donc, s'en méfier ! (A part.) s'en venger, plutôt ! et c'est ce à quoi je vais rêver... (Haut.) Vous permettez, monsieur le président, que je vous quitte un instant ? ce costume équestre est peu digne de vous, et je vous avertis que j'ai le projet de vous consacrer aujourd'hui toute ma coquetterie.

D'ORVILLIERS.

Je me proclame vaincu.

LA MARQUISE, passant près du marquis.

Ah ! dites-moi donc, marquis, j'oubliais... que vient-on de m'apprendre à la chasse ? que mon frère, cet écervelé d'Edgard, se dissipe un peu et fait des folies ?

LE MARQUIS, à part.

Pardieu ! je le sais bien ! le petit vaurien !... (Haut et feignant l'étonnement.) Votre frère ?

LA MARQUISE.

Je ne sais pas au juste ce que cela peut être ; mais cela m'inquiète...

LE MARQUIS.

Allons donc !... voulez-vous bien ne pas vous inquiéter pour cela ! bon Dieu !... (A part.) Que diable avait-on besoin de lui dire ? (Haut.) Quelques étourderies de page... rassurez-vous... n'importe ! je le gronderai... et tenez... je vais à l'instant lui écrire... et de la bonne encre !...

LA MARQUISE.

Où, grondez-le, je vous en prie ; car moi... il ne m'écoute pas, et me tourne le dos... quand je lui fais des sermons...

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Vous devez pourtant être bien gentille à voir dans ces moments-là !

ENSEMBLE.

AIR de Tiridate.

LA MARQUISE, après un sourire d'adieu à son mari.

Sans adieu, je vous quitte,

Monsieur le président ;

Mais on revient bien vite

Où le plaisir attend.



LE MARQUIS.

Oui, le plaisir nous quitte,  
Marquise, en vous suivant ;  
Ainsi donc, au plus vite,  
Ici l'on vous attend.

D'ORVILLIERS.

Oui, le plaisir nous quitte,  
Madame, en vous suivant ;  
Ainsi donc, au plus vite,  
Ici l'on vous attend !...

(D'Orvilliers offre la main à la marquise et la conduit à la porte latérale de gauche : la marquise entre dans son appartement ; d'Orvilliers et le marquis restent seuls.)

## SCÈNE III.

D'ORVILLIERS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien ! mon très bon, qu'est-ce que tu dis de ce bijou-là ?...

D'ORVILLIERS.

CharmanTE !... charmante, en vérité !...

LE MARQUIS.

Un trésor, mon cher, un trésor, voilà tout !

D'ORVILLIERS.

C'est très vrai !... de l'esprit, de la grace, de la bonté : c'est une femme dont je fais le plus grand cas !

LE MARQUIS, lui serrant la main.

Cher d'Orvilliers !

D'ORVILLIERS.

Ah ! ça, mais au fait, dis-moi donc comment s'est fait ton mariage, car j'étais absent, et je...

LE MARQUIS.

Mon Dieu, mon cher, un petit roman bien simple !... Eh ! mais, tiens (Se dirigeant vers le meuble de droite.), j'aurai plus tôt fait de te lire... (Il a ouvert le meuble et en a tiré un papier.) Voici qui te mettra bien vite au courant... (Dépliant la lettre.) Tu sais le malheur qui arriva, il y a dix mois, à ce brave duc de Richemond, son oncle et notre excellent ami ?

D'ORVILLIERS.

Eh mon Dieu, oui !... cette espèce de conspiration de cour ; diable de tête !...

LE MARQUIS.

Georges ?... il était innocent !

D'ORVILLIERS.

Voyons... voyons... pourquoi dire... quand les preuves étaient là ?...

LE MARQUIS.

Bah ! bah ! les preuves !... qu'est-ce que ça prouve ? Il a dit non... j'avais confiance... et je dis... non !...

D'ORVILLIERS, à part.

Quel homme, avec sa confiance !... (Haut.) Enfin, passons...

LE MARQUIS.

Voici le mot qu'il m'écrivit à la hâte du Havre, et que je garde comme un trésor. (Il lit.) « Mon » cher d'Ecqueville, dans une heure je fais voile » pour l'Angleterre, où j'attendrai que de nou- » veaux ministres réparent mon injuste disgrâce. » Tu es mon meilleur ami, et à ce titre je te lègue » en partant mes dettes et ma pupille. »

D'ORVILLIERS, riant.

Ah ! c'est bien de lui, ça !

LE MARQUIS, naïvement.

N'est-ce pas que c'est bien de sa part ? (Il continue de lire.) « Je suis sans inquiétude pour les pre- » mières, puisque je t'en envoie la note ; quant à » mon Adèle, la voici dans l'âge d'être établie, et » je compte sur toi pour lui chercher un honnête » homme qui l'aime bien et la rende heureuse... » Avec ton bon cœur et le caractère gai et confiant » que je te connais, je crois, Dieu me pardonne, » que si j'osais te demander un troisième service... » ce serait de l'épouser toi-même... Adieu, cher » ami... Signé : Le duc Georges de RICHMOND. »

D'ORVILLIERS, de même.

Ah ! c'est encore bien de lui, ça !

LE MARQUIS.

N'est-ce pas que c'est très bien de sa part ?... Dès le lendemain, j'allai voir Adèle au couvent, où je la trouvai mourant d'ennui, et je l'en fis bientôt sortir ; je trouvai moyen de la distraire... Bref, je la produisis dans le monde !... je donnai des fêtes magnifiques, dont elle était à la fois l'ordonnatrice et la reine, car chacun lui faisait la cour... Et, ma foi... voyant son bonheur, je lui demandai un matin si elle aimerait à vivre toujours ainsi ?... Elle m'en donna l'assurance avec tant d'empressement, que je me hasardai à lui montrer la lettre de son tuteur, ajoutant qu'elle n'aurait besoin que de m'aimer... un peu plus peut-être... Sa réponse fut de se jeter à mon cou, en me disant... que plus n'était pas possible !... Tu comprends que quinze jours après, elle était marquise d'Ecqueville... et ton ami, le plus heureux des hommes !

D'ORVILLIERS.

C'est très bien ! assez original... et assurément... je conçois ton ivresse... Mais, écoute-moi...

LE MARQUIS.

Comment... voyons... qu'est-ce ?...

D'ORVILLIERS.

Tu l'aimes ?

LE MARQUIS.

Si je l'aime !...

D'ORVILLIERS.

Et... elle l'aime aussi ?...

LE MARQUIS.

Elle m'aime... mais, elle m'adore, mon cher !...



D'ORVILLIERS.

Eh bien!... oui... mon Dieu... je le crois!...

LE MARQUIS.

C'est fort heureux!...

D'ORVILLIERS.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais... quoi?... Il y a toujours des mais dans ce que tu dis!

D'ORVILLIERS.

Mon Dieu! calme-toi donc, voyons... puisque je te dis que je crois à votre affection!

LE MARQUIS.

Pardieu!

D'ORVILLIERS.

A votre bonheur...

LE MARQUIS.

La belle affaire! ne pas nier... l'évidence!

D'ORVILLIERS.

Soit!... Mais enfin...

LE MARQUIS.

Mais enfin!... d'Orvilliers, tu as toujours été le même! Je me souviens qu'au collège, tu étais sans cesse doutant de tout!...

D'ORVILLIERS.

Oh! et toi, de rien!

LE MARQUIS.

Non, c'est que je ne comprends pas cette manie de trouver à reprendre à toutes choses! Tu me dis : Ta femme est charmante!... mais... ta femme t'aime!... mais... ta femme te rend heureux!... mais... Je te répondrai, moi, comme la comédie, que tous tes mais ne sont bons qu'à me donner la fièvre!

D'ORVILLIERS.

Pardon, mon cher marquis, pardon! je croyais qu'il était bien simple et bien naturel de se donner de petits conseils entre amis!

LE MARQUIS.

Eh! mais, mon cher, des conseils... des conseils... je n'ai pas besoin de conseils, puisque je suis heureux! Attends, pour m'en donner, que je sois dans la peine... que diable!

D'ORVILLIERS.

C'est bien, mon ami, c'est bien!

LE MARQUIS.

Tu as, vois-tu, manqué ta vocation!... tu aurais dû être médecin!... tu vous aurais drogué tes gens en pleine santé!...

D'ORVILLIERS.

C'est-à-dire que mes conseils sont...

LE MARQUIS.

Non, mais...

D'ORVILLIERS.

Mais... les conseils sont, je crois, destinés à prévenir le mal!...

LE MARQUIS.

Bah!... bah!... prévenir... rien du tout!... On

m'aime... je suis heureux... je n'ai pas besoin de conseils... je n'en veux pas... là!... (Après un moment de silence.) Voyons, parle!

D'ORVILLIERS.

Puisque tu n'en veux pas!

LE MARQUIS.

Eh! non, je n'en veux pas!... Mais, puisque tu as la rage de m'en donner... je ne sais plus, moi! je me demande si c'est que j'en ai besoin... et ça m'ennuie... ça m'inquiète!... Voyons, dis ce que tu as?

D'ORVILLIERS, avec calme.

Mais, il n'y a rien d'inquiétant, mon ami, dans ce que je voulais te dire, Mon Dieu! cela se résu-mait à te donner l'avis d'être un peu moins con-fiant que tu ne l'es peut-être par ta nature! Tu as une femme jeune et sans expérience... eh bien! de prendre un peu garde...

LE MARQUIS, à part.

Hum! prendre garde!

D'ORVILLIERS.

De lui laisser une liberté moins complète, et, sans être son inquisiteur, de veiller un peu sur elle... enfin... ce que tout mari prudent doit fai-re!... et, pour te citer un exemple, moi-même! Tu sais si la présidente m'est fidèle?

LE MARQUIS, à part.

Je le sais... je veux bien le croire.

D'ORVILLIERS.

Tu le sais!

LE MARQUIS.

Eh dam! mon ami... je le crois!

D'ORVILLIERS, avec humeur.

Tu le crois... tu le sais bien, pardieu!

LE MARQUIS, à part.

Il veut que je sois plus confiant pour sa femme que pour la mienne! C'est très joli!

D'ORVILLIERS.

Eh bien! mon cher, cela tient à ce que, sans être son tyran, je prends garde... j'ai de la sollici-tude... je ne me laisse pas endormir!... Tiens! nous parlions... tout à l'heure, du comte de Morlay.

LE MARQUIS, avec enthousiasme.

Où... Ah! charmant cavalier!...

D'ORVILLIERS, haussant les épaules, à part.

Charmant!... (Haut.) Eh bien! le comte...

LE MARQUIS.

Charmant, charmant!...

D'ORVILLIERS, avec impatience.

Voyons, m'écouteras-tu?... (A part.) Il en raf-folle!... (Haut.) Eh bien!... il a été amoureux de la présidente!...

LE MARQUIS.

Ah! bah?

D'ORVILLIERS.

Comment donc... très amoureux! tout récem-ment!



LE MARQUIS.

Eh bien !... est-ce que ?...

D'ORVILLIERS, avec dignité.

Comment ?

LE MARQUIS, se reprenant.

Je veux dire, est-ce que... est-ce que tu lui as fermé la porte ?...

D'ORVILLIERS.

Allons donc ! pour qui me prends-tu ? J'étais pour cela trop rassuré, vraiment !... Et sais-tu comment a fini le roman ? Ce pauvre comte, mon cher, a été forcé de se rabattre... sur la petite Rosine... tu sais... la camériste de ma femme...

LE MARQUIS.

Où là ?

D'ORVILLIERS.

Pourquoi !... Parce que j'étais là... toujours à ses côtés... observant habilement ses démarches !

LE MARQUIS.

Tu n'avais donc pas confiance dans la présidente ?

D'ORVILLIERS.

Eh ! si fait, grand Dieu ! ça n'empêche pas de respecter sa femme...

LE MARQUIS.

Ça n'empêche pas... c'est possible !... Mais, quand je regarde cette chère petite marquise, avec sa jolie figure, si bonne et si pure, je sens que s'il me fallait penser à toutes tes idées de prudence, cela corromprait ma joie... ça détruirait tout mon bonheur !

D'ORVILLIERS.

Pauvre garçon !

LE MARQUIS.

D'ailleurs, j'ai de la sollicitude... pour tout ce qui peut lui être agréable ! Oh !... pour cela, tu peux être tranquille !

D'ORVILLIERS, souriant.

Mais, je le suis tout à fait, mon ami !... (A part.) Au total, ça le regarde !...

LE MARQUIS.

Tu l'es ? Allons, tant mieux... (A part.) Pauvre esprit ! (Haut.) Mais, diable !... (A part.) Il faut que j'adresse à ce petit drôle d'Edgard les remontrances fraternelles... (Haut.) Dis-moi, d'Orvilliers, si tu permets, je vais écrire là... (Il s'attable.) un mot...

D'ORVILLIERS.

A ton aise, cher ami...

LE MARQUIS.

En attendant que le comte arrive. (Il écrit.)

D'ORVILLIERS.

Pardieu ! le voici, précisément, qui entre dans l'avenue...

LE MARQUIS, écrivant toujours.

En vérité ?...

D'ORVILLIERS, qui est près de la fenêtre de gauche.

Ce cher comte ! croirais-tu que, depuis sa cour

à la présidente, je ne peux plus le regarder sans rire !

LE MARQUIS, signant sa lettre.

Après cela, s'il ne se corrige pas !...

D'ORVILLIERS.

Mais, le voici !

UN LAQUAIS, annonçant.

M. le comte de Morlay !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE MARQUIS, se levant aussitôt et allant à sa rencontre.

Ah ! cher comte, vous voilà ? C'est bien aimable à vous !

LE COMTE.

Dites, marquis, que rien n'égale mon bonheur, et que j'enrageais de ne pouvoir m'évader plus tôt ; mais, je ne sache rien de plus déplorable qu'une bonne vue, on est forcé de saluer tout le genre humain !... Bonjour donc, monsieur le président ! combien je me félicite de vous rencontrer ici ! Je n'ai fait que vous entrevoir à la chasse ; vous montiez un aleanz danois qui était toujours en avant...

D'ORVILLIERS.

Et vous, un excellent coureur anglais que vous teniez toujours en arrière !

LE MARQUIS.

Oui... oui... avec les dames...

LE COMTE.

C'est une habitude qu'il a prise depuis longtemps, je ne sais trop pourquoi...

D'ORVILLIERS.

Ces dames le savent peut-être ?...

LE MARQUIS.

Et lui, l'ingrat ! l'a déjà oublié... (A part.) Il est charmant ! (Haut.) Vous ne tenez point à l'en corriger, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Aujourd'hui moins que jamais, puisque cette habitude m'a procuré l'honneur de servir d'écurier à M<sup>me</sup> la marquise !...

LE MARQUIS.

Oui... oui... j'ai vu cela !... vous l'avez fait aller grand train !

LE COMTE.

Oh ! (A part.) pas si vite que je l'aurais voulu !...

LE MARQUIS.

Et avez-vous su le résultat de la chasse ? Le roi a-t-il touché le cerf ? a-t-on tué beaucoup ?...

LE COMTE.

Je crois qu'on s'est à peu près contenté de tuer le temps... et c'est ce qu'on avait de mieux à faire... Au marquis ! Mais, dites-moi, avez-vous



été assez bon pour assurer M<sup>me</sup> la marquise de mon empressement à me rendre à... son aimable invitation?...

LE MARQUIS.

A son aimable invitation... oui!...

LE COMTE, souriant.

Et elle a daigné se rappeler?...

LE MARQUIS.

Parfaitement!

LE COMTE.

Ah!... (A part.) Elle a dû être furieuse! (Haut.) Elle se repose sans doute de ses fatigues?

LE MARQUIS.

Du tout! elle est passée à sa toilette, et vous allez la voir...

LE COMTE.

Je l'espère bien... (A d'Orvilliers.) Mon Dieu! monsieur d'Orvilliers, depuis des siècles, je vis de l'espoir d'aller m'informer des nouvelles de la présidente... rassurez-moi, de grâce?...

D'ORVILLIERS.

Elle a été retenue à Paris ces derniers temps, par une très forte migraine...

LE COMTE, à part.

Migraine est joli! (Haut.) Ah! vraiment?...

D'ORVILLIERS.

Mais elle se porte maintenant à merveille!...

LE COMTE.

Ah! j'en suis heureux!

D'ORVILLIERS.

Elle doit venir ces jours-ci nous rejoindre pour dire adieu à son ancien domaine...

LE MARQUIS.

Au fait, vous savez, comte, que je viens d'acquiescer de d'Orvilliers ce petit pied-à-terre?

LE COMTE.

Oui... oui... très bien!... et garni, ce me semble? C'est bien là le salon bleu qu'affectionnait M<sup>me</sup> la présidente... (Promenant autour de lui ses regards qu'il arrête sur l'ottomane.) J'en crois reconnaître l'ameublement?...

LE MARQUIS.

Eh! sans doute, il a fait les choses avec une grace... Il m'a traité en ami.

LE COMTE, à part.

Ça lui aura coûté bon!

LE MARQUIS.

Ah! ça, cher comte, vous nous restez ce soir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Eh! mon Dieu! je ne sais...

LE MARQUIS.

Comment?

LE COMTE.

Je n'ose vous le promettre.

LE MARQUIS.

Allons donc! nous ferons un pharaon tous quatre avec la marquise! Je ne vous laisse pas partir,

d'abord... Mais, qu'est-ce que j'entends... un carrosse.

LE COMTE.

Le mien. J'ai donné ordre à mes gens de me venir chercher.

LE MARQUIS, à part.

Quelle idée!... (Regardant à la fenêtre de gauche. Haut.) En effet! c'est bien votre livrée!... Ah!... d'Orvilliers, j'aperçois aussi notre architecte!... (A part.) Excellent prétexte! il faudra bien qu'il reste. (Haut.) Cher comte, voudrez-vous bien permettre que nous nous en débarrassions au plus vite, pour être ensuite tout à vous?

LE COMTE.

Ne vous gênez pas, de grâce.

LE MARQUIS.

Je vais faire informer la marquise que vous êtes arrivé...

LE COMTE.

Je brûle de la voir.

LE MARQUIS, à part.

Je vais le mettre à pied... ce sera de fort bon goût!...

ENSEMBLE.

LE MARQUIS et D'ORVILLIERS.

AIR de la Jolie Fille du Faubourg.

Un maudit inventaire

Nous force à vous quitter;

A bientôt, je l'espère;

Comte, veuillez rester.

LE COMTE.

Béni soit l'inventaire

Qui les vient réclamer;

Pour long-temps, je l'espère,

Ici, je puis rester.

(Le marquis et d'Orvilliers s'éloignent par le fond; le comte les a reconduits quelques pas et reste seul.)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

Bravo! me voilà seul!... Ah! M<sup>me</sup> la marquise, vous me fermez votre porte?... (Souriant.) Allons, je pense, pour mon honneur, que vous vous attendiez à me voir. C'était cette fois affaire d'écolier; vous m'avez dit: Ne venez pas... j'ai entendu tout le contraire... Mon Dieu, les moyens les plus simples sont ceux que je préfère. C'est qu'elle est jolie comme un ange!... mais c'est un de ces petits lutins de femmes qu'il faudrait, je crois, piquer au jeu!... Si pourtant cette enfant-là aimait... avec son cœur? oh! ça n'est pas probable! Lorsque hier nous devisions ensemble sur l'amour, moi, devenu plus tendre au souvenir de cette époque où je la voyais











LE COMTE, entr'ouvrant doucement la porte.  
Voyons un peu...

(Il sort avec précaution.)

LA MARQUISE, s'asseyant au guéridon de droite, et trouvant sous la main un papier écrit, à part.

Donnons-nous une contenance... (Jetant les yeux dessus.) L'écriture du marquis... le nom de mon frère... voilà un sujet d'occupation !

LE COMTE.

Elle lit... pendant ce temps...

(Il est sorti tout à fait.)

LA MARQUISE.

C'est à M. Préval, son banquier...

LE COMTE, refermant la porte avec la plus grande précaution.

Elle n'a rien entendu...

LA MARQUISE, qui a jeté un petit coup d'œil de côté.

Il y vient.

(Le comte descend lentement la scène, se dirigeant vers la porte du fond, sans perdre des yeux la marquise.)

LA MARQUISE qui, pendant ce temps, a parcouru la lettre.

Que vois-je ! et il appelle cela lui écrire de la bonne encre !... il lui envoie quatre cents louis, avec recommandation de me cacher désormais tout cela, de peur de m'affliger ! Cher marquis ! que de délicatesse ! (Regardant furtivement.) Il est parti !... Oh ! il va revenir !... Et vous pensez, monsieur le comte, que pour être jeune, brillant, séduisant... spirituel... vous saurez... ah ! jé me sens en veine de vous prouver !...

LE COMTE, arrivé au fond, toussant un peu pour s'annoncer.

Hum ! hum !...

LA MARQUISE, à part.

Oui, je comprends !... (Se retournant et feignant la surprise.) Ah ! c'est vous, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Moi-même, madame la marquise... pardon d'être entré si brusquement... j'ignorais...

LA MARQUISE.

Et moi, je vous croyais au parc...

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

LA MARQUISE.

En vérité ?... Est-ce que vous ne venez pas de rencontrer le marquis ?

LE COMTE.

Non... je ne l'ai pas vu !...

LA MARQUISE.

C'est singulier... il sort d'ici...

LE COMTE.

Nous nous serons croisés...

LA MARQUISE.

Vous aurez pris un autre chemin !... (A part.) Je dois être rouge, de mentir de la sorte !

LE COMTE, s'approchant d'elle.

Et le meilleur sans doute que je pusse prendre, puisqu'il m'a conduit près de vous !

LA MARQUISE.

Monsieur le comte !

LE COMTE.

Car je commençais vraiment à craindre que que vous ne me tinssiez rigueur, et que vous n'eussiez même dessein de m'éviter !

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?...

LE COMTE.

Que sais-je ?... pour me punir peut-être de ma témérité ?...

LA MARQUISE.

Laquelle ?...

LE COMTE.

En effet... oui, madame... j'en ai plusieurs auprès de vous... et dont je n'ose renouveler l'aveu.

LA MARQUISE, avec finesse, à part.

Il n'ose !...

LE COMTE.

Aussi, ne voulais-je parler que de celle d'avoir bravé votre défense, et d'être ici malgré vos ordres...

LA MARQUISE, à part.

Voyons, voyons... de l'émotion... (Haut, feignant le trouble.) Une plaisanterie, monsieur le comte... un badinage... et rien de plus.

LE COMTE, à part.

C'est qu'elle est vraiment troublée ! (Haut.) Un badinage... oui... je sais que vous tenez à honneur de passer dans le monde pour légère et futile... mais, madame, sous ce langage frivole, sous cette moqueuse indifférence, si j'avais cru dévoiler...

LA MARQUISE, avec une apparente inquiétude.

Quoi donc ?

LE COMTE, continuant.

Quelques secrètes pensées dont la seule découverte eût exalté ma tête !...

LA MARQUISE, à part, avec un sourire.

Belle découverte !... (Haut.) Je ne vous comprends pas, monsieur le comte...

LE COMTE.

Si dans ces yeux qui m'évitaient et qui semblaient me fuir, j'avais cru deviner qu'ils ne se détournaient que pour ne pas lire dans les miens... un amour trop sincère, peut-être !...

LA MARQUISE, à part.

Le fat !...

LE COMTE, croyant lire sur les traits de la marquise une émotion qu'elle feint d'éprouver.

Si maintenant encore je croyais remarquer à chacune de mes paroles un trouble délicieux qui m'enhardit et me transporte !...

LA MARQUISE, à part.

Je n'ai jamais été aussi tranquille !...



LE COMTE.

Si... en pressant sa main...

LA MARQUISE, à part.

Il est temps de l'arrêter...

LE COMTE.

Je croyais la sentir trembler doucement dans la mienne!...

LA MARQUISE, retirant sa main.

Monsieur le comte ! laissez-moi !

LE COMTE.

Ah ! vous comprendriez alors que j'eusse bravé... même sa colère, pour m'approcher de celle qui se serait ainsi trahie...

LA MARQUISE, à part.

Pour se venger !

LE COMTE.

Pour tomber à ses pieds...

LA MARQUISE, triomphante, à part.

L'y voilà !

LE COMTE, aux pieds de la marquise.

Et lui dire que je l'aime!...

(A ces derniers mots, la marquise s'est retournée vers le comte qui la regarde avec passion : elle le regarde à son tour, et part au même instant d'un grand éclat de rire ; le comte se relève vivement.)

LA MARQUISE.

Ah!... ah!... ah!...

LE COMTE, le regard fier et interdit.

Qu'ai-je entendu, madame... et que signifie?...

LA MARQUISE, toujours de même.

Ah!... ah!... monsieur le comte ! laissez-moi rire !

LE COMTE, apercevant dans le fond d'Orvilliers qui entre avec le marquis.

Le président!... Ah ! je comprends!... (Bas à elle.) Pardon... quelle présence d'esprit !

LA MARQUISE.

Comment?... (A part, apercevant le marquis et d'Orvilliers.) Ah!... ce sont eux!...

LE COMTE, haut.

Oui, madame... oui, l'aventure est originale... et sa majesté en a ri beaucoup!... Mais voici ces messieurs...

LA MARQUISE, après avoir regardé le comte avec étonnement, bas.

Comment ! est-ce qu'il n'a rien compris?...

LE COMTE, passant derrière elle dans le mouvement d'entrée des nouveaux personnages.

Ils n'ont rien vu... vous nous avez sauvés!...

LA MARQUISE, confuse, à part.

Que signifie?... le voilà convaincu maintenant!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, D'ORVILLIERS.

D'ORVILLIERS, bas au marquis en descendant avec lui la scène.

Eh bien!... que te disais-je?...

LE MARQUIS, très étonné.

Ensemble!...

D'ORVILLIERS, bas.

Tu le vois ! vous jouiez aux barres, mon cher, et sans moi tu courrais encore.

LE MARQUIS, bas, stupéfait.

Ici, avec elle!... (Haut.) Ah ! ça, mais, comte, où donc avez-vous passé?... je vous ai cherché partout... dans le parc... et...

LE COMTE.

J'y suis allé en effet, marquis, pour vous rejoindre ; mais nous nous serons croisés, probablement !

LE MARQUIS.

Ah!... (Bas à d'Orvilliers.) Dam ! au fait... d'Orvilliers... nous nous serons peut-être croisés dans le parc... (Au comte.) Vous racontiez une aventure originale... disiez-vous?...

LE COMTE.

Oh!... une petite chronique...

LE MARQUIS, à sa femme.

Qui vous a bien émue, ce me semble...

LA MARQUISE.

Du tout... je...

LE MARQUIS, bas à la marquise, avec doute.

J'ai bien fait de venir, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE, très agitée.

Vraiment, oui... vous êtes arrivé là fort mal à propos!...

LE MARQUIS, interdit.

Hein?...

D'ORVILLIERS, à part, regardant le marquis.

Pauvre garçon ! dire que tout à l'heure je doutais... et que maintenant...

LA MARQUISE, bas à son mari.

Il faut nous laisser ensemble!...

LE MARQUIS, à part.

Ah ! bien... elle est forte, celle-là!... Comment?

LA MARQUISE.

Oui, oui... allez-vous-en...

LE MARQUIS.

Que je...

LA MARQUISE.

Laissez-moi faire... cela me regarde...

LE MARQUIS.

Et moi, donc!...

LA MARQUISE.

Allez-vous-en... c'est dans votre intérêt.

LE MARQUIS.

Merci de l'intérêt !



D'ORVILLIERS, bas au marquis.

Ne faiblis pas...

LE MARQUIS, bas.

Expliquez-moi, alors...

LA MARQUISE, blessée.

Vous expliquer!... de la méfiance!... vous!... ah!... pas un mot de plus!... (Très agitée.) Pardon, monsieur le comte... quelques détails me réclament... et j'espère que vous m'excuserez...

LE COMTE, à part.

Bravo ! je pourrai la rejoindre!... (Haut.) Mon Dieu, j'ai moi-même quelques ordres à donner à mes gens... et si, pendant ce temps, le marquis veut bien le permettre...

LE MARQUIS, à part.

Aïe!... aïe!... ses gens...

D'ORVILLIERS.

Laissez-le s'éloigner... j'ai à te parler...

LE MARQUIS, à sa femme.

Mais alors, marquise, veuillez me dire?...

LA MARQUISE.

Laissez-moi, monsieur, je ne vous aime plus... car vous m'avez blessée... et compromise...

ENSEMBLE.

AIR : Nouvelle agréable. (Guitarrero.)

LA MARQUISE.

Ah! quelle imprudence!

Là, sans leur présence,

Toute ma vengeance

Allait réussir!

Et quand il espère

Qu'il a su me plaire,

Il me faut me taire...

Ah! c'est trop souffrir!

LE COMTE.

Ah! quelle espérance!...

Mais son imprudence

A failli, je pense,

Ici me trahir;

Car cette colère

Me cache un mystère...

Mais bientôt, j'espère,

Je vais l'éclaircir.

D'ORVILLIERS.

Grace à ma prudence,

Nous pourrons, je pense,

De son assurance

Bientôt le punir;

Car de cette affaire

Je tiens le mystère :

Son front, je l'espère,

Peut se garantir.

LE MARQUIS.

Ah! quelle souffrance!

Cet air d'innocence,

De tendre assurance,

Ne peut me trahir.

Je la crois sincère.

Mais sous ce mystère,

Mon Dieu! comment faire

Pour tout éclaircir?

(Elle entre dans sa chambre dont elle ferme vivement la porte; le comte s'est éloigné par le fond; le marquis et d'Orvilliers restent seuls.)

## SCÈNE X.

LE MARQUIS, D'ORVILLIERS.

LE MARQUIS, désolé.

Elle s'en va fâchée contre moi!

D'ORVILLIERS.

Tu as tenu bon, c'est bien; je reconnais mon ami...

LE MARQUIS.

Eh bien! je ne le reconnais pas, moi, ton ami!...

D'ORVILLIERS.

Voyons, voyons, pas d'enfantillage!

LE MARQUIS.

Et tout cela à cause de toi... pour une idée!

D'ORVILLIERS.

Une idée?

LE MARQUIS.

Oui... une idée de ta tête malade...

D'ORVILLIERS.

Merci!... prends bien garde à la tienne, toujours!

LE MARQUIS.

Des mots!... Au total, qu'y avait-il, voyons?... Elle m'a envoyé au parc?... Eh bien! après?... Je les ai retrouvés ici tous deux?... Eh bien! après?

D'ORVILLIERS.

Tu le mériterais, ce qui pourrait t'arriver après!

LE MARQUIS.

N'ai-je pas pu aller chercher le comte à droite, quand il était à gauche?...

D'ORVILLIERS.

Tu as un merveilleux instinct d'aveuglement!

LE MARQUIS.

Et toi... du génie... pour voir tout en mal!

D'ORVILLIERS.

Et si je possédais la preuve, qu'au lieu de te plaindre de mes conseils, tu devrais t'en estimer fort heureux!...

LE MARQUIS.

Bah! bah! la preuve est dans ton cerveau!...

D'ORVILLIERS, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Et si elle était dans ma poche?...

LE MARQUIS.

Oui... oui... tu me dis cela pour m'effrayer... ça n'est pas vrai... ça n'est pas vrai, parce que ça n'est pas possible... parce que j'ai bien vu tout à l'heure les yeux de ma femme... qu'ils m'en ont







LE COMTE.

Foi de gentilhomme... je veux être damné si je... (A part.) D'honneur, il m'inquiète !...

LE MARQUIS.

Voyez... voyez... votre portrait !... c'est une horreur..

LE COMTE.

Comment ! mon portrait, c'est une... (Après avoir jeté un coup d'œil, reconnaissant le médaillon, à part.) Ciel !...

LE MARQUIS.

Trouvé là... monsieur... dans le boudoir de ma femme...

LE COMTE, à part.

Le boudoir !... Ah ! je devine !...

LE MARQUIS.

Par un ami digne de foi...

LE COMTE.

Comment le...

LE MARQUIS.

Le président... oui, monsieur.

LE COMTE, effrayé, à part.

Ah !... mon Dieu !... (Haut.) Et il a vu ?...

LE MARQUIS.

Oui... oui... et moi aussi.

LE COMTE.

Oh ! vous... qu'importe, marquis !...

LE MARQUIS.

Comment, qu'importe ?...

LE COMTE.

Et... il a ouvert...

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, il a ouvert... un tiroir où il a vu votre portrait... chez ma femme... et je vous somme de m'expliquer...

LE COMTE, à part.

Ah !... ils ont cru...

LE MARQUIS.

Voyons... voyons...

LE COMTE, à part.

Il en parle à son aise !...

LE MARQUIS.

Répondez !...

LE COMTE, à part.

C'est qu'il n'y a pas à dire... la marquise com-  
promise...

LE MARQUIS.

Voyons, monsieur le comte, répondez vite, car je ne me contiens plus !

LE COMTE, à part, regardant le marquis, après une pause.

Ah ! marquis !... marquis !... vous m'avez... fait de la peine... (Il lui touche affectueusement la main.)

LE MARQUIS.

Ne me touchez pas, monsieur...

LE COMTE.

Vous... vous avez pu croire ?...

LE MARQUIS.

C'est joli, j'ai pu croire !...

LE COMTE.

Je n'attendais pas cela de votre amitié !

LE MARQUIS.

Eh bien ! et moi donc ?

LE COMTE.

Mais, vous reviendrez, n'est-ce pas, de cette erreur ?

LE MARQUIS.

Pensez-vous donc, monsieur le comte, joindre la raillerie à l'outrage ?

LE COMTE, à part.

Il n'y a pas d'autre moyen ! (Haut.) C'est bien, marquis !

LE MARQUIS.

Comment, c'est bien ?...

LE COMTE.

Ainsi donc, c'est pour ce portrait trouvé dans ce boudoir...

LE MARQUIS.

La moindre des choses !

LE COMTE.

Que vous avez à peine regardé ?...

LE MARQUIS.

Vous êtes assez fat peut-être pour croire que j'ai du plaisir à le voir ?... C'est très flatté tout cela !...

LE COMTE, souriant.

Mais, regardez un peu ? (A part.) Ma foi, au plus pressé !... (Serrant la main du marquis qui tient le portrait.) Regardez, qu'est que ça prouve ?

LE MARQUIS.

Aïe... aïe... vous me faites mal !...

LE COMTE, après un sourire concentré, feignant l'étonnement.

Ciel ! marquis... qu'avez-vous fait ?... ce médaillon ouvert ! (A part.) Ces petits ressorts sont très commodes !

LE MARQUIS, regardant.

Un quatrain !... voilà mon affaire !

LE COMTE, avec hypocrisie.

Comment... vous allez lire ?...

LE MARQUIS, regardant le quatrain.

En toutes lettres !... c'est affreux !...

LE COMTE.

Il ne s'adresse pas à la marquise, je vous jure !

LE MARQUIS.

Non ! au grand-turc, peut-être ?... (Après avoir jeté les yeux, lisant : )

« De ma flamme constante,

» Divine présidente !... »

(Parlé.) Comment ?... Oui... oui... divine présidente... c'était... mais, comment se fait-il que là... Eh ! oui... il y a quelques jours... ce boudoir était le sien !... (Il relit.) « Divine présidente !... » Dieu ! de quel poids ces deux mots me soulagent !...







vir qu'une fois ! Mais il n'en vaut pas deux, M. le poète !... sachez donc votre état !... Que devenir maintenant ?... Marquise... constante... ça n'a ni rime... ni raison !... Où vais-je trouver à cette heure ?... (Ouvrant un livre qui est sous sa main.) Corneille !... ah ! ah !... il y a des rimes là-dedans !... voyons, voyons... vite !... (Il lit au hasard.) « Patrie... chérie... dignité... liberté... » (Parlé.) Patrie, liberté... ils n'ont que cela dans la tête ! (Il continue de parcourir.) « Modèle... infidèle... » Ah ! ah ! ça me va mieux, cela... infidèle... ou fidèle... c'est la même chose !... Elle se nomme Adèle !... bravo ! (Il pose le livre.) O grand homme ! (Reprenant son quatrain.) « Présidente... constante... ou Adèle fidèle... l'un vaut l'autre !... Allons, écrivons vite ! (En écrivant.) Il faudra que j'aie les œuvres de Corneille... ça peut être utile !... (Il écrit toujours.) « Adèle... fidèle... » Oui, oui, chère marquise, je vous serai fidèle aussi à vous... car vous êtes un ange ! Voilà qui est fait !... Mais il me semble entendre !... oui, la voici ! (Il serre le médaillon dans sa poche.) Dieu me damne... je crois que mon cœur bat !... c'est elle !

## SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, entrant par la porte latérale de gauche.

Ah !... c'est lui !...

LE COMTE, l'abordant.

Madame... avec quelle anxiété j'attendais !

LA MARQUISE.

Je conviendrai que je suis venue ici, monsieur le comte, dans l'espoir de vous y rencontrer... car il m'importait d'avoir avec vous un moment d'entretien, pour éclaircir certains faits... et en rétablir d'autres !...

LE COMTE, à part.

Le président a parlé ! (Haut.) Je vous écoute, madame...

LA MARQUISE.

Un portrait de vous, monsieur le comte, a été trouvé, dit-on, dans un des meubles de mon boudoir...

LE COMTE.

Je le sais, madame...

LA MARQUISE.

Vous le savez ? Ce n'est pas à vous que j'aurai besoin de dire à quel point j'ai dû en être étonnée et blessée... mais c'est de vous que j'ai le droit d'attendre l'explication d'un pareil fait !...

LE COMTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Je ne vous dirai pas, monsieur, toutes les idées qui ont traversé mon esprit, depuis une décou-

verte aussi étrange, car elles ne sont ni à votre honneur ni au mien !...

LE COMTE.

Comment ?...

LA MARQUISE.

J'avais eu tort d'accepter vos hommages, comme un jeu que je jugeais sans danger pour tous deux ; mais, à coup sûr, je ne prévoyais pas m'exposer par là à une conduite aussi injurieuse... ou plutôt à une pareille moquerie !

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc pensé, madame ?

LA MARQUISE.

Mais, sans doute... ou que ce portrait a été placé là volontairement par vous... et alors en voyant cet oubli de ma réputation... quel but ne peut-on lui supposer ? (Mouvement du comte.) ou, ce qui est beaucoup plus probable... que sa présence ici dévoile... d'autres secrets...

LE COMTE, à part.

Hum ! l'instinct féminin !...

LA MARQUISE.

Et alors... faites-moi la grace de me dire, monsieur le comte... s'il convenait à un galant homme de faire à une femme, dans un jeu d'esprit, un rôle où elle ne pouvait recueillir que le ridicule ?

LE COMTE, après un mouvement réprimé de satisfaction intérieure, à part.

Du dépit !... Bravo !... (Haut.) Je vous ai entendue, madame... Mais se peut-il que... Me supposer coupable !... ah ! que dois-je répondre ?...

LA MARQUISE.

La vérité... monsieur...

LE COMTE.

La vérité ?... et comment la soumettre au froid examen d'un cœur si amèrement prévenu contre elle !... La vérité est que, depuis long-temps, je vous aimais...

LA MARQUISE, avec ironie.

Monsieur le comte !...

LE COMTE.

Non pas de cet amour qui vous fait en ce moment sourire, léger et frivole... mais d'un amour que j'ignorais moi-même, respectueux et dévoué... d'un amour qui a changé tout mon être, depuis que tout à l'heure... renfermé-là...

LA MARQUISE, troublée.

Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ?...

LE COMTE.

Eh bien ! oui... j'entendis votre aveu !

LA MARQUISE.

Mais, monsieur le comte, cet aveu...

LE COMTE.

Oh ! ne cherchez pas à vous en défendre !... Je ne sus lequel écouter, de mon amour ou de mon respect... j'étais fou ! qui ne l'eût été à ma place ?... j'avais là mon portrait... vous dire qu'il vous était destiné, serait encore accroître ma faute.



AIR d'Arwed.

Dans mon trouble, dans mon ivresse,  
Je m'écriai : S'il faut encor la fuir,  
Puisqu'elle a compris ma tendresse,  
Près d'elle, au moins, laissons mon souvenir !

LA MARQUISE, chantant, à part, un peu émue.

Eh quoi ! vraiment ?...

LE COMTE.

Oui, d'une telle audace,  
Votre courroux pouvait être le prix...  
Mais deviez-vous, madame, à cette place...  
Après l'amour, exprimer le mépris !...  
En moins d'une heure... à cette même place,  
Faire à l'amour succéder le mépris !

LA MARQUISE, assez émue et très embarrassée.

Monsieur le comte, puisque c'est moi... (A part.)  
Dans le fait... ce n'est pas trop sa faute !... (Haut.)  
Puisque j'ai été en partie la cause de votre au-  
dace... je dois vous la pardonner ! aussi bien j'ai  
moi-même besoin que vous soyez indulgent.

LE COMTE.

Vous, madame !

LA MARQUISE

Cet aveu qui a amené votre erreur... n'était pas  
sincère... je savais que vous étiez entré là... (Très  
embarrassée.) Je pensais bien que vous écoutiez...  
et je voulais vous punir de votre témérité... c'est  
pourquoi, plus tard... quand nous avons été seuls...  
(A part.) Comment lui dire ?... (Haut.) Vous m'a-  
vez vue... là... (Dans le plus grand embarras.) J'ai...  
ri... j'ai... eu tort, je le sens...

LE COMTE, la regardant.

Eh quoi !... il serait possible, il serait vrai qu'un  
jeu aussi cruel... (Après une pause, d'un ton vrai-  
ment blessé.) Ah ! madame !...

LA MARQUISE, à part.

Il souffre !...

LE COMTE.

Quelqu'un vient !... (Se rapprochant d'elle avec  
douceur.) Si pourtant, las de tant de souffrance, le  
ciel éclairait votre cœur, lui inspirait un senti-  
ment et plus juste et plus doux... oh ! de grace,  
un mot !... non... moins encore : un signe !... Cette  
fleur tombée de votre ceinture... et je saurai que  
je vous suis devenu moins odieux... cela me suf-  
fira... et je vous donnerai aussitôt cette preuve que  
j'ai là de la sincérité de mes paroles... et je m'é-  
loignerais, s'il le faut, en vous bénissant...

LA MARQUISE.

Monsieur le comte ! mon mari !

(Le marquis paraît dans le fond avec d'Orvilliers ; le  
comte s'est mis à distance de la marquise.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MARQUIS, D'ORVILLIERS.

LE MARQUIS.

Ah ! cher ami, vous voilà... bravo !... voici un  
pli qu'un grison sans livrée vient d'apporter à vo-  
tre adresse, le disant très pressé.

LE COMTE.

Mille remerciemens...

(Il prend le billet et se dirige vers le guéridon de  
droite.)

LE MARQUIS, qui le lui a indiqué.

Vous trouverez là de quoi répondre...

LE COMTE, lisant.

De la présidente !

LE MARQUIS, qui a abordé la marquise assise à gauche.

Eh bien !... m'en voulez-vous encore ?...

(La marquise lui donne la main.)

LE COMTE, parcourant le pli, à part.

Elle est inquiète de ce portrait... et m'informe  
que je le trouverai dans le boudoir... Il est  
temps !

LE MARQUIS, déposant un baiser sur la main de la  
marquise, souriant.

Vous savez que ce maudit portrait ne s'adres-  
sait pas à vous ?...

LA MARQUISE, interdite.

Ah !... A qui donc ?...

LE MARQUIS.

Comment ! le comte ne vous l'a pas dit ?

LA MARQUISE.

Mais... non...

LE MARQUIS, à part.

C'est très ridicule !... il m'importe qu'elle sa-  
che...

LA MARQUISE, à part.

Que signifie ?... quand à l'instant il m'affirmait  
qu'il contenait la preuve !

(Le marquis est retourné près du comte ; le président  
se trouve près de la marquise et lui parle bas.)

LE COMTE, continuant de lire, à part.

Elle me mande que si je puis le lui rapporter,  
elle sera seule ce soir... (Regardant le président.) Le  
président mériterait bien !...

LE MARQUIS, bas au comte.

Comment... vous ne lui avez pas dit pour qui ce  
portrait ?

LE PRÉSIDENT, bas à la marquise.

Pardon, madame... de mon erreur !... ce portrait  
n'était pas là pour vous... (A part.) Une Rosine !...

LA MARQUISE, à part.

Comment !... Il se serait donc joué de moi !

LE MARQUIS, au comte.

Voyons... voyons... cher comte !...



LA MARQUISE, froissant avec impatience la fleur qui est à sa ceinture.

Ah ! il faut que je sache...

LE MARQUIS, s'en apercevant.

Marquise... vous allez laisser tomber votre beau camélia.

LE COMTE.

Ciel !

LE MARQUIS, bas au comte.

Montrez-lui donc ce quatrain ! Je n'ai pas envie qu'elle croie...

LE COMTE, répondant au marquis.

Oui... oui... c'est cela... (Il aborde la marquise.)

LE MARQUIS, faisant un signe au président.

D'orvilliers !...

D'ORVILLIERS, regardant le marquis et haussant les épaules.

L'accable-t-il de caresses !

LE COMTE, bas à la marquise qui est assise sur l'ottomane.

Ah ! que vous êtes bonne !... tenez... (Il a laissé glisser le médaillon sur les genoux de la marquise.)

LA MARQUISE, bas.

Mais monsieur... (Le comte la supplie du regard de lire le quatrain.)

D'ORVILLIERS, bas au marquis.

Eh ! mais... que vois-je ! ta femme a entre les mains le portrait du comte !...

LE MARQUIS, avec calme.

Tu crois?... (A part.) Il est insupportable !

D'ORVILLIERS, à part.

Ah bien, Rosine !.. (Haut.) Comment ! je crois... Mais regarde... regarde donc !

LE MARQUIS, impatienté.

Tu m'ennuies !

D'ORVILLIERS.

Ah ! tant d'indifférence... c'est honteux vraiment !

LE MARQUIS, à part.

Et quand je pense que je pourrais lui dire... Mais, malheureux ! c'est toi !...

(Le comte, qui est resté près de la marquise pendant qu'elle lisait les vers écrits dans l'intérieur du médaillon, s'éloigne d'elle par prudence.)

LE MARQUIS, au comte, qui est revenu près de lui.

Eh ! bien... a-t-elle lu ?

LE COMTE, la regardant toujours.

Oui...

LA MARQUISE, à part.

C'était bien à moi !...

LE MARQUIS, de même, au comte.

Ah !... elle a compris alors ?

LE COMTE, de même.

Je l'espère !...

LE MARQUIS, serrant la main du comte.  
Allons... tant mieux !

LA MARQUISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! voilà qu'il lui serre la main !

D'ORVILLIERS, qui l'a vu également, à part.

Encore ! (Bas au marquis, avec ironie.) Dis donc, si tu l'embrassais... hein ?...

LE MARQUIS, bas.

Eh ! bien ?

D'ORVILLIERS, haussant les épaules, au marquis.

Ah ! mon Dieu... mon Dieu ! !

LE MARQUIS, impatienté.

Ah ! mon Dieu !... tu me mets hors de moi !

LA MARQUISE, à part.

Qu'ont-ils donc ?

(Le comte les regarde avec étonnement.)

LE MARQUIS, à d'Orvilliers.

Oui, oui, là !... ce portrait... je sais pour qui il était...

LA MARQUISE.

Comment... il sait pour qui !...

LE MARQUIS.

Et j'en fais mon compliment au comte !..

LA MARQUISE.

Ah ! ça... mais...

LE MARQUIS.

Et je le trouve charmant ! Et tu ne peux pas te figurer comme tu es ridicule dans ce moment-ci !..

D'ORVILLIERS, à part.

Eh bien, et lui ? (Haut.) C'est bon ! c'est bon !...

LE MARQUIS.

Oui, c'est bon... et j'ai confiance.

LA MARQUISE, souriant.

Pauvre marquis !

LE MARQUIS.

Confiance dans le genre humain... c'est mon caractère !

(La marquise ne peut s'empêcher de sourire avec tendresse en regardant son mari.)

LE MARQUIS, continuant.

Et dans le comte surtout... qui est mon ami... Que diable !... et tenez, comte, embrassons-nous... car je suis honteux vraiment de la manière dont je vous reçois depuis ce matin !

(La marquise ne peut plus comprimer son rire.)

LE COMTE, à part, arrêtant le marquis.

Diabre d'homme ! il va trop loin !

D'ORVILLIERS, furieux, bas au marquis.

Ah ! tu peux te flatter d'être bien ridicule !

LA MARQUISE, avec tendresse.

Ridicule !.. oh ! non ! non ! marquis... et tenez, venez m'embrasser !...

LE MARQUIS, à d'Orvilliers.

Tu vois !.. (Allant à sa femme d'un air triomphant.)

Ju vois, mon cher !..

D'ORVILLIERS, à part.

Ma foi, si j'y comprends un mot !

LA MARQUISE, embrassant son mari.

(C'est-à-dire qu'on ne trouvera personne pour



tromper un homme comme ça... c'est impossible!  
(Elle l'embrasse de tout cœur.) — (Elle chante.)

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Quelle femme par sa constance  
Ne serait fière d'inspirer  
L'aveugle et douce confiance  
Qui d'un soupçon craindrait de l'effleurer!...

(Regardant le comte.)

La voix qu'un doux transport anime,  
Quelquefois... peut nous attendre!...

(Regardant son mari et lui serrant la main.)

Mais jamais l'on ne fait mentir  
Celle... qui dit : Je vous estime!...

(Parlé.) Quant à ce portrait, le quatrain qu'il renferme...

LE MARQUIS, au comte.

Ah! bon Dieu! que va-t-elle faire?...

LA MARQUISE, continuant.

Démontre assez...

LE COMTE, interrompant la marquise.

Pardon, madame!... ces vers... ayant été lus par monsieur le marquis, dont j'invoque ici le témoignage.

LA MARQUISE, à part.

Comment?

LE MARQUIS.

De mes propres yeux lus!...

LA MARQUISE, à part.

Ah! ça, mais alors...

LE MARQUIS, bas, en riant, à la marquise.

De mon ame constante,  
Divine présidente!...

LA MARQUISE, à part.

Hein?

LE COMTE.

J'imagine que M. le président en jugerait la lecture pour le moins inutile.

D'ORVILLE.

Comment donc, mais... sans doute...

LA MARQUISE, qui a jeté les yeux sur le quatrain, à part.

Ah! je comprends! il m'a jouée... heureusement que...

D'ORVILLE.

Ne suis-je pas déjà assez confus, madame? et croyez que mon attachement seul... (A part.) Dans quel guépier me suis-je fourré!

LE MARQUIS, à part.

Oui... oui... patauge, va!...

D'ORVILLE.

Et mon estime profonde...

LA MARQUISE.

Oui... oui... monsieur le président!... (A part, regardant le marquis.) Mais j'aime mieux la sienne!...

(Au comte.) Tenez, monsieur le comte... (Elle lui rend le médaillon, à mi-voix.)

« De mon ame constante,  
« Divine présidente!... »

LE COMTE, à part.

Aie, aie! ce maudit marquis aura parlé!

LA MARQUISE.

Tenez, c'était un jeu, et je vous pardonne... mais vous voyez que l'adresse du plus habile peut échouer devant la confiance la plus naïve...

LE COMTE.

Et un cœur comme le vôtre, madame! (A part.)  
« Et par où l'un périt... un autre est conservé. »

UN LAQUAIS, entrant.

Le coureur qui a apporté un pli pour M. le comte demande s'il y a réponse...

LE COMTE, à part.

Certes, oui! (Haut.) Dans une heure, je la porterai moi-même...

LE MARQUIS, à part.

Aie... aie... et son équipage...

LE COMTE.

Pardon, madame la marquise, si une affaire impérieuse... (Montrant le billet.) me force à vous quitter...

(Le marquis paraît dans un grand embarras et semble consulter le président.)

LA MARQUISE.

Monsieur le comte!...

D'ORVILLE, bas au marquis.

Je vais arranger tout cela!... (Au comte.) Mon Dieu, comte, vous savez qu'un léger accident survenu à votre carrosse, l'a empêché de vous attendre.

LE COMTE, après avoir échangé un sourire avec la marquise.

En vérité?

D'ORVILLE.

Mais, rassurez-vous, je reste encore ici cette nuit... et si vous voulez, le mien vous conduira là où vous avez affaire...

LE COMTE.

Hein?... pardon... mais, je craindrais d'abuser...

D'ORVILLE.

Par exemple!...

LE COMTE, à part, souriant.

Quoi!... son propre carrosse qui me conduirait... (Haut.) Puisque vous l'exigez... (A part.) C'est plus original!

LE MARQUIS.

Très bien!... et maintenant, marquise, votre main au comte, en signe de réconciliation?...

LA MARQUISE, souriant, à part, de cette nouvelle provocation de son mari.

Volontiers. (Au marquis, après que le comte a déposé sur sa main un baiser respectueux.) Mais, écoutez-moi, marquis!... si vous voulez que nous soyons toujours bons amis... et que je vous aime bien...



ne vous avisez pas de changer, soyez toujours le même, aussi confiant, aussi aveugle...

LE MARQUIS.

Oui... oui...

LA MARQUISE, gaiment.

Dussiez-vous même paraître un peu...

LE COMTE, à part.

Ridicule...

LA MARQUISE, qui l'a entendu.

Peut-être, monsieur le comte !

(Le comte s'excuse par un geste.)

LE MARQUIS.

Alors, marquise, vous m'aimerez toujours !

(La marquise sourit encore de ce nouveau quiproquo de son mari.)

CHOEUR FINAL.

AIR :

La finesse et la prudence  
Offrent un appât trompeur,  
Et la simple confiance  
Plus souvent mène au bonheur.

FIN D'UN MARI DU BON TEMPS.





SCÈNE XVI.

# MON AMI PIERROT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par MM. Marc-Michel et Albert Maurin,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 26 AOUT 1841.

| PERSONNAGES.                       | ACTEURS.      | PERSONNAGES.                       | ACTEURS.     |
|------------------------------------|---------------|------------------------------------|--------------|
| SAVOURNIN, employé (50 ans) . . .  | M. LEMÉNIL.   | RIGAUD, portier. . . . .           | M. GRASSOT.  |
| M. VIGOUREUX, propriétaire. . . .  | M. LHÉRITIER. | THERÈSE, ouvrière (40 ans) . . . . | Mme RAVEL.   |
| M. VERDIER, sous-chef de bureau. . | M. ALLARD.    | Mme VERDIER (28 ans) . . . . .     | Mme GRASSOT. |
| JULES, surnuméraire. . . . .       | M. FAUGÈRES.  | Mme VIGOUREUX (25 ans) . . . . .   | Mlle FANNY.  |

Les indications sont prises de la gauche du spectateur.

Une chambre de garçon. Au fond, entrée principale. A droite, la porte d'une chambre à coucher. A gauche, une porte donnant sur un escalier dérobé. Du même côté, au premier plan, une fenêtre. Ameublement très-simple. De chaque côté du théâtre, sur le devant, une table. Sur celle de droite, une nappe et des assiettes. Sur celle de gauche, tout ce qu'il faut pour écrire; derrière celle-ci, un grand fauteuil recouvert d'une housse. Au fond, dans l'angle gauche, un poêle, auprès duquel sont un soufflet et des pincettes. Chaises. Un sabre de garde national pendu au mur près de la porte du fond. Nuit au dehors.

## SCENE PREMIERE.

RIGAUD; puis M. VERDIER.

RIGAUD, *sortant de la chambre à coucher, un plumeau sous le bras et tenant une bougie allumée, qu'il dépose sur la table à droite.*

Là, voilà la chambre à coucher finie, et cette pièce ici ne sera pas longue à faire... vaut mieux tard que jamais, comme dit z'un ancien proverbe... Du depuis que je suis portier et femme de ménage de mes petits locataires, il ne m'était pas

encore arrivé de faire une chambre à neuf heures du soir... Qui vivra vira... comme dit z'un...  
VERDIER, *entrant par le fond.*

Monsieur Savournin...

RIGAUD.

Tiens! une visite à cette heure ici!... Il est sorti, monsieur, mais il ne tardera pas à rentrer. Depuis que je suis son portier, monsieur, je ne l'ai jamais vu rentrer plus tard qu'à neuf heures...

VERDIER.

C'est bien, je l'attends.



RIGAUD, *tenant une chaise qu'il époussette avec le plumeau.*

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur. (*Au moment où Verdier s'avance pour prendre la chaise qu'il tient, Rigaud l'enlève et va la placer au fond.*) Voyez-vous, c'est réglé comme un papier de musique\*. (*Epoussetant une chaise près de la table à gauche.*) Je suis sûr qu'il n'y a pas dans les bureaux de la mairrie un employé plus honnête, plus complaisant. Asseyez-vous donc\*\*! (*Même jeu de scène; Verdier va s'asseoir en riant dans le fauteuil à droite.*) Et qué locataire agréable! c'est ponctueux, c'est propre, c'est rangé... au point, monsieur, que v'là pas mal de temps que je lui vole neuf francs par mois.

VERDIER, *distrain.*

Comment! tu lui voles...

RIGAUD.

C'est une manière de dire, vu qu'il me donne neuf francs par mois pour faire son ménage, et que je n'ai jamais rien à arranger.

AIR de la *Catacoua*.

A rien ici moi je ne touche,  
C'est paisibl' comme un paradis;  
On entend trotter une mouche,  
Et voltiger une souris...  
Tables, fauteuils et secrétaire,  
Lit, chaises, commode en noyer,  
Depuis vingt ans, foi de portier,  
Je n'les ai vus de place varier;  
Et dans son emploi l' locataire  
A fait comme son mobilier.

Et si ce n'était mamselle Thérèse qui tatillonne par ci, par là...

VERDIER.

Mamselle Thérèse? qu'est-ce que c'est que ça... sa cuisinière?...

RIGAUD.

Mais non, monsieur... une ouvrière en culottes... de chez le tailleur du coin... une inclination... à monsieur Savournin...

VERDIER.

Une inclination... Eh! mais, voyez-vous ça... ce vieux libertin!

RIGAUD.

Libertin!... un amour *platuniqué* qui dure depuis leur jeunesse... et ce n'est pas d'hier... une fidélité de tourtereaux et des mœurs!... Ils se cachent comme si qu'ils faisaient des crimes... Depuis une éternité mamselle Thérèse lui recommande ses chaussettes et lui ourle ses mouchoirs... ils se figurent que personne ne s'en doute... et c'est le secret de porichinelle, comme dit z'un ancien proverbe... Mais je n'en parle pas, de peur de leur faire de la peine... Il y a des portiers qui bavardent... mais moi, monsieur, c'est pas ça... Le père Rigaud est connu dans tout le quartier pour sa discrétion...

VERDIER, *riant.*

Je m'en porterais garant...

\* Verdier, Rigaud.

\*\* Rigaud, Verdier.

RIGAUD.

Dam! ils font bien... un employé à douze cents francs, c'est forcé d'avoir des mœurs... si c'était un chef, un sous-chef... je ne dis pas... ces canailles-là...

VERDIER, *se levant.*

Hein! halte-là... apprends que tu parles au sous-chef de monsieur Savournin.

RIGAUD, *ôtant sa casquette.*

Monsieur Verdier... dont il m'a fait ce matin un éloge...

VERDIER.

Ah!

RIGAUD, *à part.*

Ce n'est pas gaudiche, ce que je trouve là. (*Haut.*) Mais alors vous êtes aussi le beau-frère de monsieur Vigoureux, notre nouveau propriétaire...

VERDIER.

Comment! tu sais... ?

RIGAUD.

Oh! c'est la bonne en causant... Il paraîtrait que vous êtes brouillés ensemble sans vous être jamais vus.

VERDIER.

Eh! mais tu en sais bien long!...

RIGAUD.

C'est toujours la bonne en causant... Puisque vous êtes brouillés, je puis vous dire ça... En voilà un propriétaire guignonnant... ça grogne toujours, ça n'est jamais content... et jaloux... Ah! faut être juste... Le pauvre cher homme... il paraîtrait qu'il est payé pour ça...

VERDIER.

Vraiment! est-ce que madame Vigoureux...

RIGAUD.

Il paraîtrait... toujours d'après la bonne... qu'avant son mariage il y aurait évu quelque chose... par correspondance... avec un petit officier d'infanterie... ou d'artillerie... ou de cavalerie... je ne sais pas au juste... Enfin... suffit; le père Rigaud est connu...

VERDIER.

Pour la discrétion... c'est convenu...

RIGAUD.

Ce n'est pas moi qui irais dire qu'elle m'a fait courir tout le jour d'aujourd'hui pour porter des lettres par ci, par l'autre... même que c'est pour ça que je suis ici, à présent, à faire la chambre de mon locataire... Et tenez... qu'est-ce que je vous disais... voici monsieur Savournin...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, SAVOURNIN\*.

SAVOURNIN *entre en fredonnant; il est chargé de comestibles qu'il va placer sur la table à gauche, sans voir Verdier.*

Ah! enfin m'y voici... quatre étages à monter avec la charge d'un quadrupède... débarrassons-nous de ces divers comestibles... Cette bonne Thérèse... va-t-elle être surprise... Je suis sûr qu'elle

\* Savournin, Rigaud, Verdier.



n'a pas pensé que c'était aujourd'hui l'anniversaire de notre première rencontre.

VERDIER, *bas, au Portier.*

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela?

RIGAUD, *bas.*

Il paraîtrait qu'il ne vous aurait pas t'aperçu. (*Haut.*) Monsieur!

SAVOURNIN.

Ah!... tu es encore là, père Rigaud?... viens m'aider à tirer ce homard de ma poche... j'attends ce soir quelques amis...

RIGAUD, *bas, à Verdier.*

Vous voyez la dissimulation!

VERDIER, *à Savournin.*

Mais je vais vous aider, si vous le permettez...

SAVOURNIN, *se retournant.*

Monsieur Verdier... mon sous-chef. (*A Rigaud.*) Et tu ne me disais pas\*...

RIGAUD.

Vous étiez si actionné avec vos cosmétiques!...

SAVOURNIN, *à Verdier.*

Je vous demande pardon... et puis-je savoir ce qui me procure l'honneur...

VERDIER.

Vous savez que le comité de bienfaisance donne ce soir, à la mairie, un bal masqué au profit des pauvres... Vous n'y venez pas?

SAVOURNIN.

Moi aller au bal! je n'y ai jamais mis les pieds.

VERDIER.

Vous êtes bien heureux! Quant à moi, mon emploi supérieur dans les bureaux m'a valu l'ennui d'être nommé commissaire du bal... ce qui m'oblige à m'y rendre un des premiers... et en passant devant chez vous, mon cher Savournin, j'ai voulu vous faire une petite visite.

SAVOURNIN, *à part.*

Un sous-chef qui monte quatre étages... il y a autre chose...

VERDIER.

Et puis, franchement, je viens lever un petit impôt sur votre obligeance.

SAVOURNIN.

Comment donc!... (*A part.*) J'en étais sûr... (*Haut.*) Père Rigaud, tu peux descendre dans ta loge.

RIGAUD.

Vous n'avez plus besoin de moi?

SAVOURNIN.

Non... merci, mon ami.

RIGAUD, *en s'en allant.*

Vrai?... faudrait pas vous gêner parce que je suis là.

SAVOURNIN.

Mais va donc!

RIGAUD, *sortant.*

Vous auriez pu dire ça devant moi... le père Rigaud est connu pour sa discrétion.

\* Rigaud, Savournin, Verdier.

SCÈNE III.

SAVOURNIN, VERDIER.

VERDIER.

Il faut que vous sachiez, mon cher Savournin, mais n'en parlez pas... que je me suis amusé, dans mes momens de loisirs, à griffonner une petite comédie en cinq actes et en prose, dont je suis assez content.

SAVOURNIN, *à part.*

Ah! le sous-chef fait des comédies!

VERDIER.

Le directeur du Théâtre-Français l'a trouvée très-bien... mais il a refusé de la jouer.

SAVOURNIN.

Oh!

VERDIER.

Pour des raisons politiques...

SAVOURNIN, *à part.*

Ou littéraires...

VERDIER.

J'ai l'intention de la donner à un théâtre de vaudeville.... j'y ai fait quelques changemens, quelques corrections, d'après les avis d'Emma.

SAVOURNIN.

Emma!...

VERDIER.

Emma, c'est ma femme. Vous ne connaissez pas ma femme?...

SAVOURNIN.

Je n'ai jamais eu l'honneur de la rencontrer dans les bureaux.

VERDIER.

Je vous présenterai à elle... elle a beaucoup d'esprit et beaucoup de raison... c'est la sœur de madame Vigoureux, la femme de votre propriétaire...

SAVOURNIN.

Ah! (*A part.*) Qu'est-ce que ça me fait?

VERDIER.

Mais nous ne nous voyons pas... Monsieur Vigoureux s'est marié au Havre, moi à Paris... et lorsqu'il est venu s'établir dans la capitale, je ne l'ai point visité. C'est une espèce d'ours, dont les opinions sont très-avancées... J'ai de plus défendu à ma femme de voir sa sœur... car on dit sa conduite un peu légère...

SAVOURNIN, *à part.*

Est-ce qu'il va me tenir long-temps, comme ça? (*Haut.*) Pardon, ce sont là des secrets de famille... nous parlions d'un vaudeville...

VERDIER.

C'est juste... j'oubliais... Je viens vous prier de me faire une copie de mon manuscrit... bien nette... de votre plus belle écriture...

SAVOURNIN.

J'ai ma ronde qui fera parfaitement votre affaire.

VERDIER.

Je l'accepte de confiance.

SAVOURNIN, *allant déposer le manuscrit sur la table à droite.*

Ça n'est pas pressé\*...

\* Verdier, Savournin.



VERDIER.

Non, non : pourvu que vous me l'apportiez demain... à midi précis.

SAVOURNIN.

A midi ! Un manuscrit de cette épaisseur !

VERDIER.

Oui, il y a bien, je crois, quelques coupures à faire... mais je verrai mieux les longueurs sur votre copie...

SAVOURNIN, *à part.*

S'il avait pu les voir avant... (*Haut.*) Permettez...

VERDIER.

Allons ! c'est convenu ; je me rends au bal de la mairie ; j'y parlerai pour vous, à propos de votre augmentation.

SAVOURNIN.

Bien reconnaissant ; mais je ne sais si je puis vous promettre... mon souper...

VERDIER.

Allons donc... vous avez une plume si expéditive... Et tenez...

Il le fait asseoir à la table de droite.

AIR : *Ces postillons.*

En vous mettant sur-le-champ à l'ouvrage,  
Dans cette chambre à votre aise et sans bruit,  
En travaillant avec zèle et courage,

Deux ou trois heures dans la nuit,

Quelques heures après minuit ;

En vous levant demain avec l'aurore,  
Vous aurez bien, mon cher, j'en suis certain,  
Assez de temps...

SAVOURNIN, *à part.*

J'en aurai même encore

Pour souper, à la fin,

Après-demain matin.

VERDIER, *sortant.*

Vous êtes le plus comblant des hommes...  
Je vous donnerai un billet pour la première représentation... vous viendrez m'applaudir...

SAVOURNIN, *se levant.*

Je n'y manquerai pas... (*A part.*) Je porterai toutes mes clefs forcées...

## SCÈNE IV.

SAVOURNIN, *seul.*

Eh bien ! c'est agréable ! c'est gentil ! .. voilà encore ma maudite faiblesse !... Je ne sais rien refuser... ce qui fait que tout le monde abuse de ma réputation d'homme comblant... Heureusement que c'est demain dimanche... et en écrivant ma coulée, au lieu de ma ronde, j'aurai peut-être fini à sept heures du soir... Mais aujourd'hui je m'appartiens entièrement... c'est-à-dire que j'appartiens à Thérèse... Bonne Thérèse ! Quelle amitié et quel appétit !

Il arrange les comestibles.

AIR de la *Vieille.*

Arrangeons bien la symétrie

De ce festin de Balthazar ;

Là cette volaille rôtie,

Par ici ce fameux homard ;

Ma Thérèse sera ravie,

Je sais qu'elle est pleine d'égard

Pour le poulet et le homard.

Puis, au milieu, pour notre anniversaire,

De frangipane une tarte légère ;

Premier régal que le surnuméraire

Offrit jadis à la jeune ouvrière...

Et depuis lors nous unissons toujours

La frangipane et les amours.

Là, voilà qui est arrangé... il n'est que neuf heures un quart. Thérèse sort de son magasin à dix heures. Je puis toujours commencer la copie de cet épais chef-d'œuvre. (*Il s'arrange pour écrire.*) Là voyons... Quelle rage ils ont tous de faire des comédies !... comme s'il ne valait pas mieux les voir jouer. (*Il écrit en faisant des traits de plume.*) Le titre d'abord : *Les amans dupés*... bâtarde... ou... anglaise... *L'adroit mari*... coulée... Je dis que voilà un titre joliment buriné...

## SCÈNE V.

JULES, SAVOURNIN.

JULES, *entrant précipitamment et portant un paquet qu'il place sur une chaise près de la porte.*

Etes-vous seul ?...

SAVOURNIN.

Monsieur Jules... notre jeune surnuméraire ! (*A part.*) Il me pleut des visites ce soir... moi qui jamais...

JULES.

Je viens vous demander un service...

SAVOURNIN, *à part.*

Et lui aussi !

JULES.

Oh ! mais un très-grand service...

SAVOURNIN.

Parlez, mon jeune ami... et si ça se peut...

JULES.

Il faut que vous me prêtiez votre chambre...

SAVOURNIN, *se levant.*

Hein !... plaît-il... vous avez dit... ?

JULES.

Il faut que vous me prêtiez...

SAVOURNIN.

Ma chambre ?... j'avais très-bien entendu... Ah ça ! mais, jeune homme...

JULES, *l'interrompt.*

Ne me parlez pas... ne me dites rien... dites-moi que vous consentez...

SAVOURNIN.

Ah ! mais, non... c'est que justement je ne consens pas... Quel enragé !... Est-ce que vous croyez qu'une chambre est un objet qui se prête comme un gilet ou une paire de bretelles ?

JULES.

Ça ne fait rien... j'en ai besoin... j'en ai absolument besoin...

SAVOURNIN.

Et moi donc !

JULES.

Un rendez-vous... une femme charmante...



SAVOURNIN.

Hein ?

JULES.

Que j'adore... dont je suis fou, mon ami... elle veut absolument aller au bal de la mairie... Son mari...

SAVOURNIN.

Un mari... elle est mariée!

JULES, *à part*.

Diab! (*Haut.*) Non! il est mort... c'est une veuve... ainsi...

SAVOURNIN, *d'un ton grave*.

Ça ne fait rien, monsieur... Comment... vous avez espéré que moi, Savournin, homme de cinquante ans... je consentirais à tremper. (*A part.*) Surtout quand j'attends Thérèse! (*Haut.*) Je ne tremperai pas...

JULES.

Ainsi vous refusez...

SAVOURNIN.

Oui.

JULES.

C'est bien décidé...

SAVOURNIN.

Irrevocablement! (*A part.*) Ce coup-ci, je suis bien sûr de tenir bon...

JULES.

En ce cas, monsieur Savournin...

Il lui tend la main.

SAVOURNIN, *lui prenant la main*.

Mon cher ami, je suis bien fâché, mais...

JULES, *s'élançant vers la fenêtre*.

C'est vous qui l'aurez voulu... Adieu!

SAVOURNIN, *effrayé*.

Qu'allez-vous faire ?

JULES, *ouvrant la fenêtre*.

Vous m'avez chassé... je m'en vais!

SAVOURNIN, *le retenant*.

Par la fenêtre... quatre étages!...

JULES.

Laissez-moi... ne me retenez pas...

SAVOURNIN, *le retenant*.

Jeune homme! jeune homme!... quelle tête!...

Voyons... là... fermez cette fenêtre et causons raisonnablement.

JULES.

Vous voulez bien!

SAVOURNIN.

Je ne veux rien encore... (*Mouvement de Jules vers la fenêtre.*) Eh bien! oui, oui... mais passez de ce côté. (*Il fait passer Jules de l'autre côté\*, ferme la fenêtre, se place devant, et dit.*) Et maintenant faites-moi le plaisir de vous en aller par la porte.

JULES.

Ah! c'est comme ça... Eh bien! ça m'est égal... j'avais compté sur votre complaisance... le rendez-vous est donné... elle va monter.

SAVOURNIN.

Mais c'est abominable, monsieur!... on ne dispose pas ainsi de la chambre d'un citoyen... sans le prévenir... Qui vous a dit que moi-même je n'attends pas...

\* Savournin, Jules.

JULES.

Une veuve aussi?...

SAVOURNIN.

Non, monsieur... pas une veuve... une dame respectable... une cousine... et si par malheur elle rencontrait chez moi...

JULES.

Calmez-vous... il y a moyen d'empêcher...

SAVOURNIN.

C'est...

JULES.

Rien de plus simple... allez vous promener...

SAVOURNIN.

Plait-il ?

JULES.

Allez au devant de votre cousine.

SAVOURNIN.

Elle ne veut pas...

JULES.

N'importe... c'est plus galant... L'attendre ici ou dans la rue, qu'est-ce que ça vous fait?... et je vous devrai plus que la vie.

SAVOURNIN\*, *à part, réfléchissant*.

Au fait, si cette veuve allait arriver pendant que Thérèse... Il vaut encore mieux...

JULES.

Vous consentez?... Ah! mon ami, que de reconnaissance!... Croyez qu'à mon tour si je puis...

SAVOURNIN.

Moi, monsieur, je ne donne jamais de rendez-vous, surtout chez les autres.

JULES.

C'est égal... tenez... votre chapeau, vos gants... Voulez-vous des cigares ?

SAVOURNIN.

Je ne fume jamais.

JULES, *l'accompagnant vers la porte*.

Eh bien! allez, partez, laissez-moi seul.

SAVOURNIN.

Il me met à la porte... et moi je cède... je m'en vais... (*Descendant la scène.*) Ah! si Thérèse soupçonnait...

JULES.

Il ne s'en ira pas!

AIR de l'*Ambassadrice*.

JULES.

Sans crainte importune

Servez mon amour;

Au clair de la lune

Allez faire un tour.

SAVOURNIN.

Au souper de ma cousine

Surtout ne dérangez rien.

JULES.

Mais que rien ne vous chagrine,

Vous verrez, tout sera bien.]

Bonsoir...

SAVOURNIN.

Il est adorable!]

Sur ma foi, voilà vraiment

Une soirée agréable

Qui s'annonce joliment.

\* Jules, Savournin.



## ENSEMBLE.

JULES.

Sans crainte importune, etc.

SAVOURNIN.

Ah ! quelle infortune !

Il faut, en ce jour,

Quant il m'importune,

Servir son amour.

## SCÈNE VI.

JULES, seul.

M'y voici... j'en étais sûr... la fenêtre a produit son effet !... Pauvre Savournin ! s'il soupçonnait que la femme que je viens attendre chez lui... Neuf heures et demie !... Je n'entends rien... je suis d'une impatience !... Oh ! cela fait mal d'attendre... ça serre le cœur et l'estomac. (*Il s'assied près de la table, et par distraction mange les bords de la tarte.*) Chère Eudoxie... Pourtant elle a bien promis... ce billet que son concierge m'a apporté à deux heures... (*Il lit.*) « Décidément, j'irai avec vous au bal de la mairie... » Mais où nous rencontrer ?... chez moi, c'est impossible ! chez vous, je n'irais pas. Cherchez et écrivez-moi. Vous aurez soin de vous munir d'un domino pour moi, et pour vous d'un déguisement. Soyez discret. » (*On frappe à la porte de gauche.*) Le signal ! c'est elle !

Il va ouvrir.

## SCÈNE VII.

JULES, M<sup>me</sup> VIGOUREUX.M<sup>me</sup> VIGOUREUX, entrant.

Monsieur Jules !

JULES.

Entrez, ne craignez rien !

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Quelle imprudence ! avoir choisi cette chambre... dans ma propre maison !...

JULES.

Vous ne l'habitez que depuis quinze jours, on vous connaît à peine, et puis c'était le lieu le plus sûr... Cet escalier qui donne sur la petite rue...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Dépêchons-nous... Ce domino ?

JULES.

Le voici \*.

Il prend le domino dans le paquet.

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Vite ! vite ! aidez-moi ! (*Jules l'aide à s'habiller.*) Je crains qu'on ne m'ait suivie !

JULES.

Qui donc ?... Ne m'avez-vous pas dit que votre mari était parti pour la campagne ?

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Oui ; mais le concierge semblait m'épier... il a peut-être reçu des ordres de monsieur Vigoureux ?

\* M<sup>me</sup> Vigoureux, Jules.

JULES.

N'ayez pas peur ; sous ce domino...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, appuyant.

Vous êtes-vous informé ? savez-vous si madame de Méran sera à ce bal...

JULES.

Elle doit s'y faire accompagner par son neveu, Arthur de Méran, dont le régiment est à Paris depuis trois jours.

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, à part.

Il y sera.

JULES.

Plait-il ?

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Rien. (*A part.*) Quelle tyrannie ! me vendre mon repos au prix d'une démarche qui peut me perdre... Et ce jeune étourdi qui suppose sans doute... (*Haut.*) Mais j'entends du monde ; venez, venez !

JULES.

Et mon costume ?

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Nous n'avons pas le temps, partons ; sauvons-nous ! (*A part.*) Quelle leçon !

JULES, jetant le paquet dans la chambre à coucher.

Sauve qui peut !

Ils sortent précipitamment par l'escalier dérobé.

## SCÈNE VIII.

UNE DAME, RIGAUD.

Ils entrent par le fond, au moment où Jules et M<sup>me</sup> Vigoureux sortent par le petit escalier.

LA DAME.

Nous sommes ici dans la chambre de monsieur Savournin ?

RIGAUD.

Oui, ma belle dame ; mais...

LA DAME.

Et vous l'avez-vu sortir ?

RIGAUD.

Il y a dix minutes.

LA DAME, à part.

C'est bien cela, il a consenti. (*Haut.*) Fort bien, vous pouvez descendre.

RIGAUD.

Ça... c'est-à-dire, n'avant pas celui de connaître madame...

LA DAME.

N'importe... Vous ne vous méfiez pas de moi ?

RIGAUD.

Je ne dis pas... mais n'avant pas celui...

LA DAME.

Pas un mot... Allez.

Elle lui donne de l'argent.

RIGAUD.

Ah ! du moment que c'est comme ça... (*A part.*) Qué satané monsieur Savournin, avec son petit air... C'est quelque duchesse qu'est tombée amoureuse de lui... Ah ! pauvre mam'selle Thérèse !

LA DAME.

Mais allez donc !... et surtout soyez muet.



RIGAUD, *sortant*.

Tant qu'à ça, le père Rigaud est connu pour sa discrétion; je parle bien quelquefois, mais c'est simplement histoire de causer un brin. (A part.) Ah! pauvre mam'selle Thérèse... Ah! comme dit z'un ancien proverbe...

Il sort.

SCÈNE IX.

LA DAME, *seule*.

Personne encore; ça me tranquillise... Je craignais de les trouver au rendez-vous; j'aurai le temps de me préparer au sermon que je veux lui faire. Imprudente Eudoxie! se faire accompagner par un jeune homme à un bal masqué!... Son cavalier est peu dangereux, j'en conviens; mais à ce bal elle verra monsieur de Méran, dont les assiduités ont failli la compromettre avant son mariage; elle n'a pas calculé le péril; son mari qu'on dit si terrible, si emporté... Mais je la sauverai!... Par bonheur, sa femme de chambre est indiscreète; elle a tout raconté à la mienne qui m'a instruite des détails de ce petit complot... Je n'ai pas hésité... à l'aide d'une migraine j'ai laissé mon mari aller seul au bal; je suis venue chez ce monsieur Savournin, qui devait prêter sa chambre au rendez-vous, et qui sans doute est absent pour toute la soirée. (Elle écoute.) J'entends des pas de ce côté. (Elle indique la porte à gauche.) C'est sans doute un des deux coupables; retirons-nous un moment, je veux les surprendre en pleine conspiration. (Elle cherche à se cacher.) Mais où me cacher?... c'est que je ne connais pas... Ah! cette porte...

Elle laisse tomber son mouchoir en entrant dans la chambre à coucher.

SCÈNE X.

THÉRÈSE, SAVOURNIN, LA DAME, *cachée*.

Ils entrent par le petit escalier.

SAVOURNIN, *entr'ouvrant la porte avec précaution*.  
Parti! je respire!... (A Thérèse.) Entre, chère amie, entre.

THÉRÈSE, *entrant*.

Personne ne nous a vus?

SAVOURNIN.

Pas un chat.

LA DAME, *entr'ouvrant*.

Ah! mon Dieu! quelles sont ces gens-là?

THÉRÈSE.

Je suis toute tremblante; vous savez bien que je ne veux pas que vous veniez m'attendre devant mon magasin.

SAVOURNIN.

J'y ai mis des précautions; je me suis caché.

THÉRÈSE.

Sous le réverbère!

SAVOURNIN.

Tu crois?... (A part.) Quand on n'a pas l'habitude...

THÉRÈSE.

Si monsieur Bonnard ou les ouvrières me rencontraient le soir avec un homme, qu'est-ce qu'on penserait de moi? Je serais affichée, je n'y survivrais pas.

SAVOURNIN.

Sois donc tranquille; nous voici chez nous, le danger est passé.

LA DAME, *à part*.

Ce sont les locataires de cette chambre; attendons.

THÉRÈSE.

Mais enfin, pourquoi êtes-vous venu?

SAVOURNIN.

Une idée comme ça... l'impatience; tu étais en retard.

THÉRÈSE.

Il n'est pas dix heures.

SAVOURNIN.

C'est vrai... (A part.) Que lui dire?... moi quine lui ai jamais menti!

THÉRÈSE.

Vous n'osez pas m'avouer; mais je devine.

SAVOURNIN.

Quoi donc? (A part.) Qu'est-ce qu'elle va deviner?

THÉRÈSE.

Oui; à cause de ce bal, vous avez craint que je ne fusse accostée par les masques; qu'on ne me contât des douceurs...

SAVOURNIN.

Juste, précisément!... (A part.) Voyez-vous, la petite coquette!

THÉRÈSE.

Fi, le vilain jaloux!... C'est que je vous connais bien; vous ne pouvez rien me cacher.

SAVOURNIN.

C'est que c'est un fait! rien, absolument rien! (A part.) J'ai des remords; il faut changer la conversation. (Haut.) Dis donc, Thérèse, regarde un peu ici.

THÉRÈSE.

Quoi donc?

SAVOURNIN.

Là, sur cette table.

THÉRÈSE, *se retournant*.

Ah! un souper!... Et en quel honneur?

SAVOURNIN, *tendrement*.

Tu me le demandes?

THÉRÈSE, *à part*.

Je le sais bien.

SAVOURNIN.

Le 23 janvier.

THÉRÈSE, *baissant les yeux*.

Est-il possible?

SAVOURNIN, *avec sentiment*.

Tu l'avais oublié cet heureux anniversaire?

THÉRÈSE, *lui donnant un petit paquet*.

Voyez.

SAVOURNIN.

Qu'est-ce que c'est que ça? (A part.) Des bretelles brodées, avec nos chiffres entrelacés. La surprise annuelle. (Ouvrant le paquet.) Juste!



(Haut.) Oh ! les jolies bretelles ! les charmantes bretelles !

THÉRÈSE.

Elles vous plaisent ?

SAVOURNIN.

Beaucoup ! (A part.) Ça me fait quinze paires.

(Haut.) Chère Thérèse, que je t'embrasse pour le cadeau.

THÉRÈSE.

Soyez sage, Adolphe, soyez sage\*. (Il l'embrasse.) Mauvais sujet !

SAVOURNIN.

C'est que c'est bon !... Quelle jolie soirée nous allons passer !... Seuls, tranquilles... Vois donc, ai-je bien choisi tes plats favoris, le poulet froid ?

THÉRÈSE.

Du homard... ah !

SAVOURNIN.

Et la tarte à la frangip... (Voyant qu'elle est entamée.) Ah ! mon Dieu !

THÉRÈSE.

Mais on a rongé cette tarte !

SAVOURNIN, à part.

Brigand de Jules !

THÉRÈSE.

Est-ce qu'il est venu quelqu'un ?

SAVOURNIN, embarrassé.

Quelqu'un... chez moi !... Qui veux-tu... ?

THÉRÈSE.

Mais alors... Ah ! j'y suis, ce sont les rats !

SAVOURNIN.

Tu m'y fais penser, ce sont ces malotrus de rats.

THÉRÈSE.

Il faut vous plaindre au propriétaire.

SAVOURNIN.

Ils peuvent y compter ; ce sera un moyen d'appuyer ma demande en diminution de loyer... (A part.) Elle a trouvé les rats, pauvre chatte !

THÉRÈSE.

Mais je n'avais pas remarqué : quel désordre dans votre chambre... les chaises au milieu !

SAVOURNIN, à part.

Scélérat de Jules ! ils ont tout bouleversé !

THÉRÈSE, rangeant.

Vous vous dérangez, Savournin ; vous n'êtes plus aussi soigneux.

SAVOURNIN.

C'est ce vieux père Rigaud ; ne prends pas la peine.

THÉRÈSE.

Et c'est le père Rigaud qui laisse traîner vos mouchoirs ?

SAVOURNIN.

Un mouchoir !

THÉRÈSE, le ramassant.

De femme !

SAVOURNIN.

Ah ! bah ! (A part.) Je suis compromis ! Le petit monstre, m'amener une femme qui oublie ses mouchoirs !

\* Savournin, Thérèse.

THÉRÈSE.

Ah ça ! comment se fait-il... ?

SAVOURNIN.

Comment diable se fait-il... ?

THÉRÈSE.

A moins que votre blanchisseuse, en rapportant mon linge...

SAVOURNIN, vivement.

Voilà ! elle m'aura changé tes mouchoirs !

THÉRÈSE.

Elle n'en fait jamais d'autres !

SAVOURNIN.

Vois pourtant comme c'est désagréable ; tu aurais pu penser... Ah ! je lui garde un savon à la blanchisseuse\*. (Thérèse va vers la table. A part.) Pauvre Thérèse, c'est encore elle qui me repêche ! Ah ! si on me rattrape à prêter ma chambre...

THÉRÈSE.

Allons, mettons-nous à table ; il se fait tard.

LA DAME, à part.

Ils vont s'installer !

SAVOURNIN.

Qu'est-ce que c'est que ça, il se fait tard... qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉRÈSE, baissant les yeux.

Taisez-vous, vilain ! A-t-on jamais vu... Eh ! mais vous n'avez pas mis les couverts ; où est l'argenterie ?

SAVOURNIN.

En maillecoth ?... Dans ma chambre, tu sais, le petit placard.

Thérèse se dirige vers la chambre\*\*.

LA DAME, fermant vivement.

Ah !

SAVOURNIN.

Ah ! étourdi que je suis !

THÉRÈSE, revenant.

Qu'y a-t-il ?

SAVOURNIN.

J'ai oublié le vin, je descends en chercher ; tu n'auras pas peur ?

THÉRÈSE.

Ne restez pas long-temps...

SAVOURNIN.

Deux minutes.

AIR : En franc luron (Brasseur).

THÉRÈSE.

Allez vite... et dans un instant

La table sera prête.

Surtout ne montez pas du blanc ;

Il me porte à la tête.

SAVOURNIN, à part.

Ce soir, ma foi, c'est bien permis.

De peur qu'elle en réchappe,

Je vais lui monter du chablis ;

Il faut qu'elle se tape.

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

Allez vite... et dans un instant, etc.

SAVOURNIN.

Je veux qu'à ce souper charmant

La fête soit complète ;

Et vais lui chercher du vin blanc

Pour lui monter la tête.

\* Thérèse, Savournin.

\*\* Savournin, Thérèse.



SCÈNE XI.

THÉRÈSE, puis LA DAME.

THÉRÈSE.

Ce bon Adolphe! toujours aussi tendre, aussi dévoué que le premier jour; il me l'a bien dit, il y a quinze ans, nous vieillirons ensemble... et la vieillesse n'est pas loin, et il m'aime toujours... C'est qu'il le sait bien, une trahison serait le coup de ma mort. Si j'étais moins sûre de lui, pourtant, cette tarte entamée, ce mouchoir de femme! Allons donc! allons donc! il me tromperait, je le verrais de mes yeux, que je dirais encore...

LA DAME, sortant de la chambre.

Madame...

THÉRÈSE, pétrifiée.

Ah!

LA DAME.

Ne vous effrayez pas.

THÉRÈSE.

Une femme dans sa chambre! une femme!

LA DAME.

Deux mots seulement, madame Savournin...

THÉRÈSE.

Madame Savournin! Elle me parle! elle a le front de me parler!

LA DAME.

Je vous en prie, pas de scandale... dites-moi seulement... Eudoxie est-elle partie?

THÉRÈSE.

Eudoxie! encore une autre!... Elles étaient deux!... Quelle horreur!

Elle remonte la scène et redescend à droite\*.

LA DAME.

Mon Dieu! calmez-vous, madame; il n'y a pas de quoi se mettre dans un pareil état!

THÉRÈSE.

Deux maîtresses! deux!... Ah! je suffoque! j'en mourrai!

LA DAME.

Quoi! vous pensez, madame... mais vous êtes dans l'erreur.

THÉRÈSE\*\*, avec colère.

Taisez-vous!... Ne me parlez pas! ne me parlez pas!

LA DAME.

Puisque vous ne voulez rien entendre, je me retire.

THÉRÈSE.

Du tout, vous ne partirez pas; c'est moi qui m'en irai.

LA DAME.

Mais, madame...

THÉRÈSE.

Je vous cède la place; je vous cède votre séducteur.

LA DAME.

Comment?

\* La Dame, Thérèse.

\*\* Thérèse, la Dame.

AIR : Ah! morbleu (la Mère et l'Enfant).

THÉRÈSE.

Oui, c'est moi qui m'en vais;

Vous pouvez désormais

Avec cet homme affreux

Demeurez en ces lieux;

De cet ami trompeur

Gardez, gardez le cœur!

LA DAME.

Dissipez cette erreur,

Et calmez votre fureur...

THÉRÈSE.

Vous viendrez chaque soir

Sans mystère ici le voir;

Sans moi, Dieu merci,

Vous pouvez ici,

Aujourd'hui,

Finir la tarte avec lui.

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

Oui, c'est moi qui m'en vais;

Vous pouvez désormais

Avec cet homme affreux

Demeurer en ces lieux.

Mais avant, moi je veux

Vous arracher les yeux!

LA DAME.

Ici, restez en paix;

Madame, je m'en vais...

Mais ses cris furieux

Me troublent... je ne peux

De ses soupçons affreux

Me blanchir à ses yeux!

La Dame se sauve effrayée dans la chambre.

SCÈNE XII.

VIGOUREUX, SAVOURNIN, THÉRÈSE.

SAVOURNIN, à la porte du fond.

On n'entre pas! Quand je vous dis qu'on n'entre pas; il y a des malades!

THÉRÈSE.

C'est lui! Ah!

VIGOUREUX.

Je vous demande pardon...

On entend un bruit de verres cassés.

SAVOURNIN.

Allons, bon! vous m'avez fait casser mes deux bouteilles de chablis!

VIGOUREUX, repoussant Savournin, et entrant.

Du chablis pour des malades!

SAVOURNIN, courant à Thérèse.

Cache-toi!

THÉRÈSE, à part.

Je suis affichée... et trahie!

SAVOURNIN.

Mais, monsieur, vous violez mon domicile! monsieur! (*Vigoureux se dirige vers Thérèse.*) Où allez-vous? où allez-vous?

VIGOUREUX, le repoussant de la main, et passant au milieu\*.

Laissez-moi voir.

SAVOURNIN.

Je vous défends de toucher cette dame!

\* Savournin, Vigoureux, Thérèse.



VIGOUREUX, après avoir regardé Thérèse sous le nez.

Ce n'est pas ça !

SAVOURNIN.

Ça !... Qu'appellez-vous ça ? (*Vigoureux visite la chambre ; il ouvre la porte du petit escalier, toujours suivi par Savournin* \*.) Mais, monsieur, vous m'êtes totalement étranger. Je vous refuse ma porte. Voulez-vous bien vous en aller ?

VIGOUREUX, redescendant la scène.

Vous avez plusieurs chambres, monsieur ?

SAVOURNIN.

J'en ai dix-sept ! j'en ai trente-deux !... Ça ne vous regarde pas ; l'appartement n'est pas à louer. VIGOUREUX, apercevant la porte de la chambre.

Ah ! là !

SAVOURNIN, se plaçant devant la porte.

Ma chambre à coucher ! Vous n'y pénétrerez pas !

VIGOUREUX, avec une fureur concentrée.

Elle est là !

THÉRÈSE, à part.

C'est pour elle qu'il a peur !

VIGOUREUX, prenant Savournin par le bras, et descendant la scène.

Vous prétendez donc nier, monsieur ?

SAVOURNIN.

Quoi, monsieur ?

VIGOUREUX.

Vous n'êtes pas assez roué pour moi ; je sais tout !

SAVOURNIN.

Il sait tout !

THÉRÈSE.

Moi aussi.

SAVOURNIN.

Toi aussi ? (*A part.*) Que savent-ils donc ?

VIGOUREUX.

Il y a long-temps que je m'en doutais ; on a tout vu... Le pot aux roses est découvert.

THÉRÈSE.

Oui, le pot aux roses est découvert !

SAVOURNIN.

Quel pot aux roses ? (*A Thérèse.*) Qu'est-ce que c'est que ce galimathias ?

THÉRÈSE.

Vous ne le savez que trop, homme immoral !

SAVOURNIN.

Immoral ! moi !... Comment ?...

THÉRÈSE.

Demandez à monsieur !

SAVOURNIN.

Ah ça ! monsieur, que signifie...

VIGOUREUX.

Demandez à madame ; elle paraît comprendre parfaitement.

SAVOURNIN.

Elle comprend !... ils se comprennent !

VIGOUREUX.

Vous voyez que je suis revenu de la campagne ?

\* Vigoureux, Savournin, Thérèse.

SAVOURNIN.

Vous avez eu tort.

VIGOUREUX.

Oui, cela vous dérange.

SAVOURNIN.

Beaucoup !

VIGOUREUX.

Vous ne m'attendiez pas.

SAVOURNIN.

Pour ça, non.

VIGOUREUX.

Et vous espériez souper ici tranquillement ?

SAVOURNIN.

Et je l'espère bien encore ! Et vous ne m'en empêcherez pas !

VIGOUREUX.

Ah ! c'est trop fort !

SAVOURNIN.

Mais oui, c'est trop fort !

La Dame entr'ouvre la porte.

VIGOUREUX, furieux.

Prenez garde ! je me nomme Nicolas-Brutus Vigoureux.

LA DAME, à part.

Monsieur Vigoureux !

Elle referme.

SAVOURNIN.

Monsieur Vigoureux ! Comment ! vous seriez...

VIGOUREUX.

Le nouvel acquéreur de cette maison.

SAVOURNIN.

J'ai payé mon terme !

VIGOUREUX.

Et le mari d'Eudoxie.

THÉRÈSE, à part.

Le mari !... Je m'en doutais !

Elle remonte la scène.

VIGOUREUX.

Rendez-la moi !

SAVOURNIN.

Qui ?

VIGOUREUX.

Eudoxie...

SAVOURNIN.

Je ne la connais pas...

VIGOUREUX.

C'est ma femme...

SAVOURNIN.

Je ne l'ai jamais vue...

VIGOUREUX.

Elle est ici...

SAVOURNIN.

Ça n'est pas vrai... Et si pour avoir le repos, il faut faire les sermens les plus monstrueux.... Je veux que...

THÉRÈSE, descendant au milieu \*.

Malheureux ! ne jurez pas... (*A Vigoureux.*) Votre femme est là !

Elle montre la chambre.

SAVOURNIN, stupéfait.

Bah !

\* Vigoureux, Thérèse, Savournin.



VIGOUREUX, *s'élançant vers la chambre.*  
Je le savais.

SAVOURNIN.

La veuve de Jules... Ah! le brigand! c'était la femme du propriétaire... et il l'égare chez moi.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA DAME\*.

VIGOUREUX, *entraînant la dame sur le théâtre.*

Venez, madame, venez, venez... (*Croisant les bras avec fureur.*) Enfin, madame... je vous y prends... (*Il la regarde.*) Eh mais!... ah! pardon! madame..... mille excuses..... je suis vraiment confus.

SAVOURNIN, *à part.*

Il est confus... Il n'est que confus?

LA DAME, *à part.*

Heureusement qu'il ne m'a jamais vue.

VIGOUREUX.

Il y a erreur!... je ne connais pas madame.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas sa femme?

SAVOURNIN.

Ce n'est pas Eudoxie?

VIGOUREUX.

Elle ne peut être qu'au bal!... ma vengeance n'en sera que plus terrible!... Je suis fâché de vous avoir dérangé... vous pouvez souper tranquille... avec votre maîtresse...

SAVOURNIN.

Ma maîtresse!

THÉRÈSE.

Oui : une de vos trente-six maîtresses!

SAVOURNIN.

Thérèse!... Madame!

VIGOUREUX.

Elle est très-bien!... Adieu, mon cher ami.

AIR : *Allons, partons* (Riquiqui).

Dans ma colère légitime,  
Mon cher, je ne connais plus rien;  
Vous entendrez parler d'un crime...  
Je vais au bal...

SAVOURNIN.

Dancez-y bien!

ENSEMBLE.

VIGOUREUX.

Dans ma colère légitime,  
Mon cher, je ne connais plus rien;  
Vous entendrez parler d'un crime...  
Je vais au bal... portez-vous bien!

SAVOURNIN.

A la colère qui l'anime,  
Du diable si je comprends rien!  
Allez, mon cher, commettre un crime,  
Ou plusieurs, si ça vous convient!

THÉRÈSE.

Dans ma colère légitime,  
Mon malheur égale le sien!  
D'un trompeur je suis la victime;  
Hélas! je n'espère plus rien.

\* Thérèse, Savournin, Vigoureux, la Dame,

LA DAME.

Dans la colère qui l'anime  
Pour le calmer je ne puis rien;  
Il faut de sauver la victime  
A l'instant trouver le moyen.

SCÈNE XIV.

THÉRÈSE, SAVOURNIN, LA DAME.

LA DAME.

Un crime! monsieur! vous avez entendu!

SAVOURNIN.

Qu'il se fasse pendre! ça m'obligera... Mais vous, madame... vous allez commencer par me blanchir aux yeux de Thérèse... et tout de suite!

THÉRÈSE.

C'est inutile; n'espérez pas me donner le change.

SAVOURNIN.

Eh bien! ma dame...

LA DAME.

Ah! monsieur, nous n'avons pas le temps... il faut courir...

SAVOURNIN.

Courir... comment! vous me ferez dans un guépier, et vous n'avez pas le temps de m'en tirer... Répondez : que faisiez-vous là-dedans?... pourquoi n'êtes-vous pas partie?

LA DAME, *à part.*

Que faire? mon Dieu!

THÉRÈSE.

C'est moi qui l'ai empêchée...

SAVOURNIN.

Toi?

THÉRÈSE.

Oui, moi... qui n'ai pas voulu vous priver de votre bonne amie... de votre grande dame?... (*Pleurant.*) Ah! je savais bien que je me repentirais de ma faiblesse... et que tous les hommes sont des perfides, des hypocrites... des tartufes!...

SAVOURNIN.

Thérèse! ma bonne Thérèse!

THÉRÈSE.

Tout est fini... laissez-moi... vous me faites horreur!...

AIR : *On ne vit jamais* (Docquet père et fils).

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

C'en est fait, vous m'avez trahie!  
Tous vos discours sont superflus;  
Je vous dis adieu pour la vie,  
Et vous ne me reverrez plus...

LA DAME, *à part.*

Hélas! pour sauver Eudoxie  
Tous mes efforts sont superflus;  
Venez, monsieur, je vous en prie,  
Réparer les moments perdus.

THÉRÈSE.

M'avoir trompée!... ah! c'est infâme!...

Adieu, méchant! adieu, Faublas!

SAVOURNIN, *à la Dame.*

Faublas!... vous entendez, madame...  
Et vous ne me blanchissez pas!

ENSEMBLE.

SAVOURNIN.

Elle croit à ma perfidie;



Tous mes discours sont superflus !  
Elle me quitte pour la vie,  
Et je ne la reverrai plus.

LA DAME.

Elle croit à sa perfidie ;  
Tous les discours sont superflus.  
Il faut pour sauver Eudoxie  
Réparer les moments perdus.

THÉRÈSE.

C'en est fait, vous m'avez trahie, etc.

*Elle sort.*

SAVOURNIN.

Faublas!... Elle s'en va!... Vous la laissez  
partir!... Thérèse! Thérèse!

Il veut la suivre, la Dame le retient.

### SCÈNE XV.

SAVOURNIN, LA DAME.

LA DAME, *le retenant.*

Écoutez... monsieur Savournin!

SAVOURNIN.

Lâchez-moi!... Elle est capable de se faire du  
mal!

LA DAME.

Rassurez-vous...

SAVOURNIN.

Il faut que je la ramène...

LA DAME.

Gardez-vous-en bien.

SAVOURNIN, *sévèrement.*

Madame, quels sont donc vos desseins?

LA DAME.

Vout le voyez bien, ils sont partis.

SAVOURNIN.

Qui ça?

LA DAME.

Jules et Eudoxie.

SAVOURNIN.

Et Eudoxie... c'est donc elle que... Vous n'êtes  
donc pas la veuve de ce scélérat?

LA DAME.

Eh! non, monsieur.

SAVOURNIN.

Alors que venez-vous faire dans mon domi-  
cile? pourquoi vous faufilez-vous dans ma cham-  
bre à coucher à des heures indues? Votre nom?  
votre âge? votre profession?

LA DAME.

Monsieur vous savez tout, mais plus tard.

SAVOURNIN.

Qui êtes-vous?

LA DAME, *à part.*

Gardons-nous de lui dire... (*Haut.*) Une amie!  
une amie intime de l'imprudente épouse de mon-  
sieur Vigoureux.

SAVOURNIN.

Imprudente... et luronne!

LA DAME.

Je tremble pour elle. J'ai résolu de la sauver ;  
et puisque je suis venue trop tard pour l'empê-  
cher d'aller à cette fête, il faut que vous me ren-  
diez un service.

SAVOURNIN.

Encore! mais je suis donc au service de tout  
l'univers? Je suis donc un domestique public?  
Je demande une plaque... qu'on me donne une  
plaque...

LA DAME.

Rien de plus simple que ce service. Venez, mon-  
sieur, allons à ce bal...

SAVOURNIN.

Moi! moi!... au bal.

LA DAME.

A l'instant même... partons, je vous prie...

SAVOURNIN.

Laissez donc! Pour qui me prenez-vous? je n'y  
vais jamais.

LA DAME.

Je ne veux que paraître un instant à cette fête...  
Le temps de prévenir Eudoxie, de la ramener.

SAVOURNIN.

Ça ne me regarde pas.

LA DAME.

Ah! monsieur, quand il s'agit d'empêcher un  
malheur, un crime horrible, un meurtre peut-  
être.

SAVOURNIN, *étonné.*

Un meurtre!

LA DAME.

Oui, monsieur : vous ne connaissez pas son  
mari.

SAVOURNIN.

J'en connais un échantillon.

LA DAME.

Dans un accès de jalousie il est capable de la  
tuer...

SAVOURNIN.

La tuer! diable, la tuer...

LA DAME.

Vous êtes ému... venez, monsieur, venez...

SAVOURNIN.

Mais, madame... je ne sais pas danser.

LA DAME, *lui prenant le bras.*

Votre bras... chaque minute de retard...

SAVOURNIN.

Mais c'est inouï, vous abusez de moi... Vous  
dérangez mon souper... vous mettez en fuite  
Thérèse... et vous voulez encore que je danse  
par là-dessus...

LA DAME.

Je réparerai tout... je vous le promets; venez.

SAVOURNIN.

Vous me le promettez, bien sûr...

LA DAME.

Oui...

SAVOURNIN.

Eh bien! allons...

*Fausse sortie.*

LA DAME, *s'arrêtant au moment de sortir.*  
Attendez!...

SAVOURNIN.

Qu'est-ce qu'il y a encore?



LA DAME.

Si monsieur Vigoureux vous voyait... il pourrait se douter... Ah!...

Elle entre vivement dans la chambre.

SAVOURNIN.

Qu'est-ce que vous allez faire là...? Il n'y a rien, il n'y a rien!

LA DAME, *apportant le paquet laissé par Jules \**.

Tenez, vite! passez ce vêtement.

SAVOURNIN.

Un pierrot!

LA DAME.

Prenez, monsieur, prenez.

SAVOURNIN.

Un pierrot chez moi! à qui ce pierrot? qui est-ce qui a apporté ce pierrot! C'est vous?

LA DAME.

Mais non, monsieur! il était là! Habillez-vous; je vais vous aider... (*A part.*) Quant à moi, je trouverai facilement...

SAVOURNIN, *ôtant son habit.*

Comment... vous voulez que, moi... Jamais, madame, jamais!...

Pendant le couplet, Savournin passe le pantalon en se tenant derrière le fauteuil. La Dame vient ensuite l'aider à passer la casaque. Il ne descend en scène que sur les derniers vers du couplet.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

LA DAME, *lui donnant le pantalon.*

Tenez, prenez... je meurs d'inquiétude;

Hâtez-vous donc... un peu de charité!

SAVOURNIN, *passant le pantalon.*

Allons! voilà ma maudite habitude;

Je cède encore...

LA DAME.

Ah! par humanité!

SAVOURNIN, *achevant de s'habiller.*

L'humanité!... parbleu! j'admire comme

On a le front d'invoquer un tel mot;

Quand sans pitié l'on fourre un honnête homme

*S'avançant sur la scène.*

Dans la culotte d'un pierrot.

Est-il humain de fourrer un brave homme

Dans la culotte d'un pierrot?

LA DAME \*\*.

Tenez... votre chapeau!

Elle le lui met sur la tête.

SAVOURNIN.

Bien obligé! (*Se regardant.*) Je suis gentil!... Si Thérèse me voyait comme ça! !

LA DAME.

Courons, monsieur! courons à la mairie... Ah!... votre masque... (*On frappe.*) Ah!

SAVOURNIN.

Ne répondez pas.

VERDIER, *en dehors.*

C'est encore moi.

LA DAME, *qui met vivement le masque.*

Mon mari!

SAVOURNIN.

Comment! votre!... vous êtes!... C'est un guet-apens!...

\* La Dame, Savournin.

\*\* Savournin, la Dame.

LA DAME.

Ne craignez rien; je suis masquée.

## SCÈNE XVI.

VERDIER, SAVOURNIN, M<sup>me</sup> VERDIER *masquée.*

VERDIER, *entrant.*

Je ne vous dérange pas... (*Voyant Savournin en pierrot.*) Tiens, vous vous êtes donc décidé à aller au bal... Ha! ah! ah!

Il rit aux éclats.

SAVOURNIN, *offensé.*

Par exemple... moi?...

VERDIER, *riant.*

Et ce costume... Ah? ah! ah!

SAVOURNIN, *regardant son costume.*

Ah! oui... c'est vrai... nous allons... (*A part.*)

Quelle humiliation!...

VERDIER, *apercevant la Dame.*

Eh! mais, pardon... vous étiez en société... (*A part.*) La Thérèse en question...

SAVOURNIN, *à part.*

Il l'a vue...

VERDIER, *saluant.*

Madame... (*Bas, à Savournin.*) Je vous fais mon compliment... une taille ravissante...

SAVOURNIN, *à part.*

Il ne la reconnaît pas...

M<sup>me</sup> VERDIER, *bas, à Savournin.*

Ne le détrompez pas...

SAVOURNIN, *la faisant reculer.*

Je vous défends de m'approcher... tenez-vous loin...

VERDIER.

Ne vous désolerez pas... je ne veux pas être importun... Une inspiration qui m'est venue au milieu du bal... un changement à ma huitième scène... l'affaire d'une demi-minute... Avez-vous là mon manuscrit?...

SAVOURNIN.

Voilà... voilà... \*

VERDIER, *s'asseyant à la table de droite.*

Etes-vous bien avancé...

SAVOURNIN, *troublé.*

Je ne... sais pas... je ne... crois pas...

M<sup>me</sup> VERDIER, *à demi-voix, à Savournin.*

Mais il se fait tard, mon ami!...

SAVOURNIN, *bas.*

Votre ami... Vous me tutoyez!

VERDIER, *assis et feuilletant son manuscrit.*

Oh! madame, ne vous pressez pas; je viens de ce bal... vous n'y pourriez pas entrer en ce moment... C'est une foule, une cohue!... Je suis enchanté que ma femme n'ait pas voulu y venir... Cela sera bien mieux un peu plus tard... Le temps de vous dire ma scène...

M<sup>me</sup> VERDIER, *bas, à Savournin.*

Et Eudoxie, monsieur!

SAVOURNIN, *frappant du pied avec colère.*

Mais, madame... vous perdez toute retenue...

VERDIER.

Quoi donc? qu'est-ce? une querelle... Ah! mon

\* M<sup>me</sup> Verdier, Savournin, Verdier.



cher Savournin, ce n'est pas bien. Je suis sûr que c'est vous qui avez tort...

SAVOURNIN, *à part*.

J'ai tort... s'il savait...

VERDIER.

N'est-il pas vrai, belle dame?...

M<sup>me</sup> VERDIER, *à demi-voix*.

Quand on s'obstine à ne rien entendre... à ne rien comprendre...

SAVOURNIN, *à part*.

La voilà qui m'accuse...

VERDIER.

Allons, allons, tyran! despote!... faites la paix!...

SAVOURNIN.

Quelle paix?

VERDIER.

Eh! parbleu! embrassez-la...

SAVOURNIN, *effrayé*.

Moi?... (*A part*.) Embrasser sa femme?

VERDIER, *se levant*.

N'êtes-vous pas bien malheureux!... (*Bas*.) Ah! Savournin, si j'étais à votre place...

SAVOURNIN, *à part*.

Ça m'arrangerait joliment!...

VERDIER.

Allons! allons! qu'on s'embrasse...

M<sup>me</sup> VERDIER, *à demi-voix*.

Il n'est pas nécessaire...

VERDIER.

Faites-le pour moi...

SAVOURNIN.

Pour vous. (*Il va l'embrasser et s'arrête pour dire à Verdier.*) Rappelez-vous bien que c'est pour vous faire plaisir.

VERDIER.

Allons... allons! (*Savournin embrasse M<sup>me</sup> Verdier.*) A la bonne heure!...

SAVOURNIN, *tristement*.

Ah! si Thérèse savait ça!... (*Il l'embrasse une seconde fois, et en se relevant il accroche avec son oreille le masque de M<sup>me</sup> Verdier.*) Qu'est-ce que c'est?...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Monsieur! monsieur!

SAVOURNIN, *cherchant à se dégager*.

Qu'est-ce qui me pend donc à l'oreille?

Il se lève emportant le masque qui reste suspendu à son oreille.

VERDIER.

Ciel! ma femme!

SAVOURNIN.

Voilà le bouquet!

Il va tomber dans son fauteuil.

ENSEMBLE.

AIR :

VERDIER.

Pour mon honneur quelle injure!

Rien n'égale mon courroux!

C'est ainsi que la parjure

Ose tromper son époux.

SAVOURNIN.

Quelle effroyable aventure!

De Paris tous les époux,  
Oui, chez moi, la chose est sûre,  
Se sont donnés rendez-vous!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Il faut sur cette aventure  
Calmer ses soupçons jaloux!  
Il suppose, j'en suis sûre,  
Quelque galant rendez-vous.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Monsieur, quand vous saurez...

VERDIER \*.

Point d'explication, madame... je vois que vous êtes la digne sœur de votre sœur!... Votre présence à cette heure chez un célibataire... votre refus de m'accompagner au bal... Ce souper... Ce travestissement!...

M<sup>me</sup> VERDIER.

C'est qu'au contraire vous ne savez rien.

VERDIER.

Silence! (*A Savournin.*) Et vous, monsieur!

SAVOURNIN, *se croisant les bras*.

A moi... maintenant!...

VERDIER.

Vous qui cachez sous les apparences d'un bon homme une âme dépravée et corrompue...

SAVOURNIN, *se levant*.

Mais, permettez... monsieur...

VERDIER.

Vous qui sollicitez la protection du mari, et qui séduisez sa femme! et qui avez l'impudence de l'embrasser devant lui...

SAVOURNIN, *à part*.

Il se plaint... et c'est lui qui m'a forcé...

VERDIER.

Vous aurez demain de mes nouvelles!

SAVOURNIN.

Avec plaisir! de tout mon cœur!... (*A part*.) Je sue dans mon pierrot!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais, monsieur!

VERDIER.

Silence! (*A Savournin.*) Cette augmentation que vous sollicitez...

SAVOURNIN, *furieux*.

Je n'en veux pas, de votre augmentation!... J'y renonce! je la refuse! je prétends être diminué, retranché... Faites-moi donc le plaisir de me retrancher... ou je vous donne ma démission.

VERDIER.

Vous n'aurez pas cette peine!... monsieur... mais ne comptez pas en être quitte à si bon marché... je vous traînerai sur les bancs de la police correctionnelle...

SAVOURNIN.

Bon!

VERDIER.

Comme complice d'une conversation criminelle!...\*

SAVOURNIN.

Très-bien! Quand on vous dit très-bien! (*Ver-*

\* M<sup>me</sup> Verdier, Verdier, Savournin.

\*\* Savournin, M<sup>me</sup> Verdier, Verdier.



dier reprend son manuscrit.) Il reprend sa comédie... c'est toujours ça...

M<sup>me</sup> VERDIER, à Savournin.

Je suis désolée, monsieur...

SAVOURNIN.

Il n'y a pas de quoi...

VERDIER.

Passez devant moi, madame... \* Sans adieu, monsieur..... sans adieu, suborneur!..... sans adieu... Pierrot!...

SAVOURNIN, sans prendre de flambeau.

Permettez que je vous éclaire...

M. et M<sup>me</sup> Verdier sortent.

SCÈNE XVII.

SAVOURNIN, puis M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

SAVOURNIN, tombant accablé dans son fauteuil.

Les voilà partis... j'en suis délivré... c'est à en devenir fou! je ne sais plus où j'en suis... je ne me reconnais plus... Voyons!... voyons!... tâchons de rassembler mes idées... (*Se levant.*) Ah! Thérèse! ma pauvre Thérèse... où est-elle?... qu'est-elle devenue?... Partie!... avec des soupçons... la tête égarée... Courons bien vite... (*Il met son chapeau de ville et va pour sortir.*) Et ce pierrot! cet ignoble pierrot!...

Il s'apprête à se déshabiller, quand M<sup>me</sup> Vigoureux entre par le petit escalier.

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Monsieur!... \*\*

SAVOURNIN, se retournant.

Hein! encore!... Ah ça! mon quatrième étage est donc une place publique... Qui êtes-vous? que demandez-vous!...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Parlez plus bas... Je suis la femme de votre propriétaire...

SAVOURNIN.

Eudoxie... vous êtes l'imprudente Eudoxie, la cause de tous mes malheurs; et vous osez poser le pied dans ma demeure...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Monsieur?

SAVOURNIN.

J'aime à croire que vous vous êtes trompée de porte... vous demeurez au premier au-dessus de l'entre-sol...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Pas moyen de rentrer chez moi. Mon mari avait des soupçons; il a congédié tous les domestiques. Je viens de l'apercevoir au bal... il me cherchait, c'est sûr...

SAVOURNIN.

Il en avait le droit...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Je n'ai d'espoir qu'en vous. Sauvez-moi.

SAVOURNIN.

Sauvez-moi!...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Soyez assez bon pour m'accompagner chez mon père... j'y passerai la nuit... et demain...

\* Savournin, Verdier, M<sup>me</sup> Verdier.

\*\* M<sup>me</sup> Vigoureux, Savournin.

SAVOURNIN.

Mais pour qui me prend-on à la fin... suis-je à la tête d'une entreprise de sauvetage?... Ai-je le physique d'un chien de Terre-Neuve?...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Écoutez-moi, monsieur...

SAVOURNIN.

Je ne serai point complice de vos égarements...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Ah! monsieur! que dites-vous?... je ne suis pas coupable... Apprenez... une étourderie à réparer... des lettres à reprendre, qui pouvaient compromettre mon honneur... celui de mon mari... Enfin, je les ai...

SAVOURNIN.

Vous les avez?... eh bien! gardez-les, et allez-vous-en avec ça chez monsieur votre père...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Et comment, monsieur... seule... à pareille heure...

SAVOURNIN.

Madame... il y a des fiacres, et même des citadines... Voulez-vous un franc cinquante...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, humiliée.

Oh!...

SAVOURNIN.

Je risque encore la citadine... Vous m'avez déjà procuré un esclandre avec monsieur votre mari... et une plainte en police correctionnelle. En voilà assez... il y aurait récidive... j'encourrais le maximum!...

AIR de la *Dot d'Auvergne* (Loïsa Puget).

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Un seul mot.

SAVOURNIN.

Partez, madame,

Je suis sourd et n'entends rien;

Partez! partez...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Vraiment, ce n'est pas bien;

Et lorsqu'à vous une femme

S'adresse en vous suppliant...

SAVOURNIN.

Partez! partez! je ne suis pas galant.

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Ah! monsieur, je vous en prie!

SAVOURNIN.

Je suis un ours déchaîné!

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Mon Dieu! quelle barbarie!

SAVOURNIN, la conduisant vers la porte du petit escalier.

C'est l'endroit où je suis né.

*Il la met poliment à la porte.*

Et de peur qu'il ne lui prenne envie de revenir.

Au moment où il va fermer la porte, Vigoureux entre par le fond; chapeau sur les yeux; air sombre: il lui frappe sur l'épaule.

SCÈNE XVIII.

SAVOURNIN, VIGOUREUX.

VIGOUREUX.

C'est moi!...



SAVOURNIN, *se retournant.*

Encore vous...

VIGOUREUX.

Tout à l'heure je vous ai fait des excuses... \*

SAVOURNIN.

Elles me suffisent... j'en ai assez... vous êtes bien bon...

VIGOUREUX.

Je viens les rétracter, monsieur... je viens les reprendre...

SAVOURNIN.

Ah! oui... eh bien! vous pouvez les emporter; ça m'est égal!

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, *entr'ouvrant la petite porte.*

Mon mari, ici... m'aurait-il suivie?

VIGOUREUX.

Je viens du bal...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, *à part.*

Écoutez...

Elle traverse sans bruit le fond du théâtre.

SAVOURNIN.

Eh bien! soit. Vous êtes-vous bien amusé?... avez-vous bien dansé? bon! tant mieux! j'en suis charmé... Laissez-moi tranquille...

VIGOUREUX.

Je viens du bal... vous dis-je... mais je ne l'ai pas vue...

SAVOURNIN.

Qui?...

VIGOUREUX.

Eudoxie!...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, *à part.*

Je respire...

SAVOURNIN.

Eh bien! vous voilà content...

VIGOUREUX.

Au contraire... ça ne prouve rien... Sous un domino, sous un masque, on se cache facilement... J'ai d'autres preuves...

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Je n'ai que ce moyen...

Elle entre dans la chambre de Savournin.

VIGOUREUX, *montrant un billet à Savournin.*

Connaissez-vous cette écriture?

SAVOURNIN.

Ce n'est pas ma ronde...

VIGOUREUX, *lisant le billet.*

« Ce soir, à neuf heures et demie, chez monsieur Savournin, par l'escalier de la petite rue... » J'aurai un domino pour vous... et un pierrot » pour moi. »

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, *qui écoutait.*

Le billet de Jules!

Elle ferme la porte.

SAVOURNIN.

Eh bien!

VIGOUREUX.

Eh bien! monsieur! vous êtes en pierrot!

SAVOURNIN.

C'est vrai... c'est vrai! il a raison!... Je suis en pierrot!... Ah! je suis en nage.

Il s'essuie le front avec le mouchoir de M<sup>me</sup> Verdier.

\* Vigoureux, Savournin.

VIGOUREUX.

Mais, que vois-je?

SAVOURNIN.

Hein!

VIGOUREUX.

Ce mouchoir!...

SAVOURNIN.

Après...

VIGOUREUX.

Ces initiales... un E, un V... Eudoxie Vigoureux... C'est le sien...

SAVOURNIN.

Le sien!...

VIGOUREUX.

Monsieur, vous comprenez ce qu'il me reste à faire... En attendant que je retrouve Eudoxie, je vous donne congé.

SAVOURNIN.

Je refuse!... c'est moi qui vous donne le mien!

VIGOUREUX.

Et nous allons nous couper la gorge!

SAVOURNIN.

Plaît-il?

VIGOUREUX.

Un duel à mort!... sur-le-champ! à la minute... sans retard...

SAVOURNIN.

Deuxième bouquet!

VIGOUREUX.

Allez chercher vos témoins.

SAVOURNIN.

Hein! que j'aie!... Eh bien! j'accepte... vous vous attendiez peut-être à un refus... J'accepte! (*A part.*) C'est une occasion... j'aime mieux m'en aller!... Je vais chercher Thérèse!

VIGOUREUX.

Ou plutôt, non... je fais une réflexion... vous n'auriez qu'à ne plus revenir...

SAVOURNIN.

Monsieur!

VIGOUREUX.

Nous allons écrire ici même à nos amis... Je jeterai les billets au concierge, qui les portera...

SAVOURNIN.

Ça m'arrange encore...

VIGOUREUX, *allant à la table de gauche.*

Placez-vous à cette table... moi à celle-ci... Y êtes-vous, monsieur?

SAVOURNIN, *à la table de droite.*

Oui, monsieur!

VIGOUREUX, *écrivant.*

« Mon cher monsieur Bonnet, j'ai besoin de » vous pour une affaire d'honneur... amenez avec » vous votre cousin Grosbec... Je vous attends. »

SAVOURNIN, *à part.*

Ah! tu fais venir des Bonnet et des Grosbec... Attends. (*Il écrit.*) « Envoyez-moi quatre hommes » et un caporal. »

VIGOUREUX.

Eh bien! monsieur...



SAVOURNIN, *se levant.*

C'est fait, monsieur.

VIGOUREUX, *pliant son billet.*

Maintenant, appelons le portier. (*Au moment où il s'approche de la fenêtre, on frappe à la porte du petit escalier.*) On a frappé.

SAVOURNIN, *s'élançant sur la porte qu'il ferme\**.

On n'entre pas!...

Il ôte la clef.

VIGOUREUX.

C'est Eudoxie!

SAVOURNIN, *à part.*

Il l'immolerait!

VIGOUREUX.

Cette clef!... monsieur!... cette clef!...

SAVOURNIN.

Vous ne l'aurez pas...

VIGOUREUX.

Je saurai bien m'en passer... Je me nomme Brutus Vigoureux\*\*.

Il écarte violemment Savournin et ébranle la porte,

SAVOURNIN.

Ciel! il est capable de tuer cette malheureuse femme!... Ah! mon sabre de voltigeur...

Savournin tire le sabre du fourreau et va s'élançant sur Vigoureux. Au même instant Mme Vigoureux sort vivement de la chambre à coucher.

VIGOUREUX, *enfonçant la porte.*

Personne!

M<sup>me</sup> VIGOUREUX, *à Savournin.*

Arrêtez!... monsieur...

SAVOURNIN, *la reconnaissant.*

Ah! mon Dieu!

VIGOUREUX, *se retournant.*

Eudoxie!...

SAVOURNIN.

Sa femme! (*Il laisse tomber son sabre.*) C'est à n'y plus rien comprendre... Je jette ma langue aux chiens!... Ma chambre est un sérail... j'habite Constantinople!

AIR de la Famille Jabutot.

VIGOUREUX.

J'en étais certain,

Il cachait la coupable.

SAVOURNIN.

J'y perds mon latin,

Et je me donne au diable!

M<sup>me</sup> VIGOUREUX.

Écoutez-moi...

VIGOUREUX \*\*\*.

Paix!

Femme téméraire!

Et de ma colère

Craignez les effets.

A Savournin.

Et vous qu'elle adore,

Demain, dès l'aurore,

Vous me verrez encore;

SAVOURNIN.

Vous viendrez chez moi;

Mais non...

\* Savournin, Vigoureux.

\*\* Vigoureux, Savournin.

\*\*\* Savournin, Vigoureux, M<sup>me</sup> Vigoureux.

VIGOUREUX.

Mais oui.

SAVOURNIN.

Pourquoi? pourquoi?

VIGOUREUX.

Ah! pourquoi! vil pierrot!

Mais c'est ton sang qu'il me faut!

ENSEMBLE.

Oui! oui! oui! vil pierrot!

Oui, c'est ton sang qu'il me faut.

SAVOURNIN.

Quoi! quoi! quoi! c'est mon sang qu'il te faut!

Et tu m'appelles pierrot!

## SCÈNE XIX.

SAVOURNIN, *seul; puis JULES.*

SAVOURNIN, *seul.*

Mon sang! tu ne l'auras pas, sicaire! anthropophage!... Je vais faire murer ma porte et ma fenêtre... Ah! Jules!... Ah! gredin de Jules!...

JULES, *entrant par la fenêtre et s'arrêtant sur la table.*

Me voici!

SAVOURNIN, *se retournant.*

Ah! te voici!... et tu entres par la gouttière!

JULES.

Pourquoi avez-vous fermé votre porte quand j'ai frappé?...

SAVOURNIN.

Ah! pourquoi?

JULES.

Tiens! vous avez mon pierrot!

SAVOURNIN.

Il est à toi!... c'est toi qui m'as apporté cette ignoble guenille. (*Il le prend au collet et le fait descendre.*) Tire-moi ça!

JULES.

Comment.

SAVOURNIN.

Tire, te dis-je!... tireras-tu?

JULES, *tirant la manche.*

Avez-vous vu Eudoxie?

SAVOURNIN.

Ah! tu demandes ton Eudoxie!

JULES.

Mais mon cher Savournin...

SAVOURNIN, *ôtant le pantalon de pierrot.*

Ah! tu demandes ton Eudoxie... tu demandes ta veuve qui a un mari! Reprends d'abord ton pierrot. (*Il le lui fourre sous le bras.*) Et à présent, (*il le saisit au collet et le secoue*) rends-moi Thérèse... rends-moi ma place!... rends-moi ma frangipane!... rends-moi ma chambre... rends-moi mon sang!... rends-moi la paix!

JULES, *toujours secoué.*

Mais... il est fou!

SAVOURNIN.

Ah! tu ne peux rien me rendre... Eh bien! va-t'en au diable! à tous les diables!

Il le pousse par le petit escalier, et ferme violemment la porte sur lui. On entend le bruit d'un corps roulant sur l'escalier.



SAVOURNIN, *écoutant.*

J'ai peut-être commis un meurtre! (*Il ouvre, et crie dans l'escalier.*) T'es-tu fait mal?

JULES, *en dehors.*

Que le diable vous emporte!

## SCÈNE XX.

SAVOURNIN, *seul.*

Bon! il n'est pas mort!... Et maintenant si quelqu'un entre ici, je consens à perdre mon nom... Je n'ouvre plus plus à personne... je me barricade... je me fortifie... je me retranche...

Il place une table contre la porte du fond et y entasse des chaises.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Que sous les assauts de la foule

La maison s'ébranle à présent;

Qu'elle brûle, qu'elle s'écroule

Dans un cataclysme effrayant!

Moi, je veux sans changer de face

Me montrer à mes ennemis,

Ainsi que le juste d'Horace,

Les bras croisés, sur les débris!

*S'asseyant avec fureur sur son fauteuil, au milieu du théâtre.*

En attendant, je suis décidé à me laisser périr de vieillesse sur ce fauteuil! Je ne me lève plus... pas même pour répondre aux exigences de la société... Je ne mange plus... je ne bois plus... je n'écris plus... je ne... me fais plus la barbe... Je veux dormir... toujours dormir. (*Fermant les yeux avec fureur.*) Je dors... (*On frappe à la porte du fond.*) Hein! encore! (*Criant.*) Ce n'est pas ici... La porte à gauche!

RIGAUD, *en dehors.*

Monsieur Savournin...

SAVOURNIN, *criant.*

Il est à la campagne.

RIGAUD, *en dehors.*

Ouvrez...

SAVOURNIN.

Je vous dis que je n'y suis pas... Commencez votre siège... je ne bouge pas du mien!...

Il referme les yeux.

RIGAUD, *en dehors.*

Mais ouvrez donc!

THÉRÈSE, *en dehors.*

Non, laissez-moi... je ne veux pas...

SAVOURNIN, *se levant.*

Thérèse!... Grand Dieu! c'est Thérèse... Je l'avais oubliée! (*Il renverse la table et les chaises qui obstruent la porte. On entend Thérèse et Rigaud parler vivement en dehors, jusqu'au moment de leur entrée.*) Thérèse... attends!... attends!... J'y suis, pour toi!

Il ouvre la porte.

## SCÈNE XXI.

RIGAUD, *portant un panier de charbon; SAVOURNIN, THÉRÈSE.*

THÉRÈSE.

Non, non, je n'entrerais pas!

RIGAUD, *l'entraînant sur la scène.*

Allons! c'est des enfantillages.

SAVOURNIN.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Je vous dis que je ne veux pas.

RIGAUD.

Ah! mon Dieu! quel boulevard dans cette chambre! (*Bas, à Savournin.*) Vous avez donc dansé ici avec la grande dame en question?

SAVOURNIN.

Portier!...

RIGAUD.

Après ça, je m'en lave les mains comme *Pilade*! Voilà la personne... (*D'un ton lugubre et posant le panier de charbon entre Savournin et Thérèse.*) Et voilà son charbon.

Il reprend sa place à gauche.

SAVOURNIN, *à Thérèse.*

Du charbon!

THÉRÈSE.

Ce n'était pas pour ça; c'était pour mon déjeuner.

RIGAUD.

Laissez donc! une femme du sexe, qu'on voit sortir de chez la fruitière avec des peines de cœur, des yeux rouges et du charbon... on sait ce que ça veut dire, comme dit z'un ancien proverbe... (*Bas, à Savournin.*) Et pendant que vous étiez ici à faire la noce avec...

SAVOURNIN.

Portier, va-t'en!

RIGAUD.

Voilà le bien obligé!

SAVOURNIN.

A ton cordon! à ta porte, portier.

RIGAUD.

C'est bon! c'est bon! on s'en va! on s'en va!... (*A part.*) Est-il changé!... ce que c'est que le fruit des passions, comme dit z'un ancien proverbe...

Il sort.

## SCÈNE XXII.

SAVOURNIN, THÉRÈSE.

SAVOURNIN, *montrant le charbon.*

Il est donc vrai!... tu allais attendre à tes jours avec cette arme à feu!

THÉRÈSE.

Vous croyez ça?... Je vous dis que non; je n'aurais pas fait la sottise de me périr pour un trompeur... pour un volage.

SAVOURNIN.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Qui ne m'a jamais aimée, et que moi je n'aime plus.

SAVOURNIN.

Tu ne... tu as dit... Voilà le dernier coup... chassé de ma chambre, chassé de ma place, il ne me restait plus que toi... et tu me chasses de ton



cœur!... (*Changeant de ton.*) Eh bien ! j'aime autant ça... (*D'un ton grave.*) Thérèse, un bœuf, dans un abattoir, quand il a reçu pas mal de masques sur la tête, et qu'une âme charitable vient lui donner le coup de grâce... il dit merci, ce bœuf. Vous venez de me donner le mien, de coup de grâce, et je vous dis : Merci, Thérèse.

Il va vers le poêle.

THÉRÈSE.

Où allez-vous ?

SAVOURNIN, *prend le soufflet sous un bras et les pincettes sous l'autre ; puis revient près du panier* \*.

Avez-vous là une allumette chimique ?

THÉRÈSE.

Que voulez-vous faire ?

SAVOURNIN, *prenant le panier à charbon.*

Je vais souffler ça dans la pièce voisine.

THÉRÈSE.

Savournin !

SAVOURNIN, *faisant un pas vers la chambre.*

Adieu !

THÉRÈSE, *courant à lui.*

Adolphe !

SAVOURNIN, *laissant tomber tout ce qu'il tient, et revenant vivement vers Thérèse.*

Adolphe!... elle a dit Adolphe... Tu m'aimes donc?... Tu m'as donc menti tout-à-l'heure ?

THÉRÈSE.

Mais du moins si vous cherchiez à vous justifier... à m'expliquer...

SAVOURNIN.

Des explications!... ne m'en demande pas ; je ne sais rien, je ne comprends rien... le désordre de cette chambre te peint celui de mes idées... Je vague dans un tourbillon de femmes mariées, de maris jaloux, de cartels et de police correctionnelle, de congé et de destitution... Je n'ai plus ni feu ni lieu, ni domicile certain, ni moyen d'existence!... Tu vois en moi un vagabond prévu par le code pénal ; un être sans aveu, que la patrouille peut ramasser demain... Je ne l'attendrai pas ; je fuis le monde habité ; je hais les hommes, j'exècre les femmes... excepté toi... Je te donne ma main et mon nom, c'est tout ce qu'ils m'ont laissé.

THÉRÈSE.

Mon ami !

SAVOURNIN.

Nous irons vivre dans un bois escarpé, au bord d'un ruisseau sauvage.

THÉRÈSE.

Mais, mon ami, calmez-vous ; vous n'y pensez pas.

SAVOURNIN.

Si j'y pense!... je pense que mes jours sont menacés.... qu'un homme est altéré de mon sang...

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

\* Thérèse, Savournin.

SAVOURNIN.

Faisons nos paquets... je n'ai plus une pierre pour reposer ma tête... Emportons l'oreiller.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, VIGOUREUX, *portant deux bouteilles sous le bras.*

THÉRÈSE.

Quelqu'un !

SAVOURNIN.

C'est mon sicaire ; il est armé\*!... Monsieur, monsieur, pas de bruit devant les femmes.

VIGOUREUX.

Mon cher...

SAVOURNIN.

D'ailleurs, il n'est pas l'heure... Vous avancez.

VIGOUREUX.

On n'avance jamais pour réparer une faute.

SAVOURNIN.

C'est donc un combat à mort... à outrance ?

VIGOUREUX.

Et voici mes armes.

Il lui présente les deux bouteilles.

SAVOURNIN.

Des pistolets d'arçon !

VIGOUREUX.

Des bouteilles.

SAVOURNIN.

Des b...

VIGOUREUX.

Et parfaitement chargées... Vous m'en direz des nouvelles, ainsi que madame.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous disiez, qu'il voulait votre sang ?

VIGOUREUX, *posant les bouteilles sur la table.*

Moi!... oh !

SAVOURNIN.

Je n'y suis plus !

VIGOUREUX.

Oui, mon brave ami... Eudoxie m'a tout dit.

SAVOURNIN, *effrayé.*

Ah ! diable !

VIGOUREUX.

Vous l'avez sauvée d'une grave inconséquence, en la retenant tout le soir prisonnière... chez vous.

SAVOURNIN.

Prisonnière... chez moi... Comment... elle a dit...

VIGOUREUX, *appuyant.*

Eh ! oui... avec cette perfide amie qui voulait l'entraîner au bal.

SAVOURNIN.

Une perfide amie... (*A part.*) Il appelle Jules une perfide amie !

VIGOUREUX, *appuyant de plus en plus.*

La dame que j'ai vue ici... celle qui a écrit le... et dont vous avez endossé le...

\* Thérèse, Vigoureux, Savournin.



SAVOURNIN.

Le billet ?

VIGOUREUX, *riant*.

Eh ! non ; le costume, pour l'empêcher de s'en servir.

SAVOURNIN.

Ah ! bon !

THÉRÈSE.

Quoi ! c'était...

SAVOURNIN.

Certainement...

VIGOUREUX, *à Thérèse*.

Voilà !

SAVOURNIN, *comme un homme qui comprend*.Voilà ! (*À Thérèse*.) Tu vois, tout s'éclaircit... (*À part*.) Je n'ai jamais vu personne barbotter à ce point... pas même les canards... qui sont pourtant renommés pour ce genre d'exercice.THÉRÈSE, *qui a parlé bas à Vigoureux*.

Et moi qui l'accusais...

VIGOUREUX.

Moi aussi, madame... j'ai osé soupçonner ce parfait honnête homme... mais je tiens à le dédommager... Oui, mon cher locataire, j'ai entendu dire que vous désiriez une diminution de cinquante francs sur votre loyer ; je vous en accorde une de cent.

SAVOURNIN.

De cent... Est-il possible?... Ah ! monsieur, vous m'accablez !... Mais il m'acc... Non, attendez, mon cher ami, ça ne se peut pas, je me vois forcé de refuser.

## SCENE XXIV.

LES MÊMES, RIGAUD *entre par le fond, et s'avance en écoutant ; il tient une lettre à la main*.

VIGOUREUX.

Comment ?

SAVOURNIN.

Et de vous prier d'accepter mon congé... La diminution serait encore au-dessus de mes moyens ; je suis destitué !

RIGAUD.

Voilà, monsieur ; c'est une lettre pour vous, avec le cachet de la mairerie.

SAVOURNIN, *prenant la lettre*.

Le cachet de la mairie... Là ! qu'est-ce que je vous disais ?... C'est ma destitution.

VIGOUREUX, *d'un ton profondément affligé*.

Sapristi ! Oh ! sapristi !

SAVOURNIN, *après avoir ouvert la lettre*.Hein ! que vois-je ?... Serait-il vrai ?... des excuses de mon sous-chef, et cinquante écus d'augmentation... (*Faiblissant*.) Ah ! mon Dieu ! la joie ! le saisissement !...

THÉRÈSE.

Savournin !

RIGAUD, *le soutenant*.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui lui prend donc ?

SAVOURNIN, *extravagant de joie*.Augmenté ! diminué ! (*Embrassant Thérèse*.) Ah ! monsieur !... (*Embrassant Rigaud*.) Ah ! Thérèse !... (*Embrassant Vigoureux*.) Ah ! père Rigaud !... je rentre dans la société. (*Criant*.) Cordon, s'il vous plaît !RIGAUD, *ahuri*.Voilà, monsieur, voilà !... (*Se ravisant*.) Comment, le cordon, comment ?

VIGOUREUX.

Mon cher, je prends part à votre joie !... Adieu ; je retourne auprès d'Eudoxie ; je vous laisse en paix avec madame votre épouse.

RIGAUD.

Hein !... Comment son épouse...

SAVOURNIN \*.

Oui, mon épouse !... ma femme chérie !

THÉRÈSE.

Que je suis heureuse !

VIGOUREUX.

Et moi donc !... grâce à vous, je suis le plus content des maris.

SAVOURNIN.

Et vous avez raison de l'être... content.

ENSEMBLE.

AIR du Couplet final de la Mansarde du crime.

SAVOURNIN.

Non, plus de soupçons indiscrets ;  
Désormais plus d'humeur jalouse.  
Allez auprès de votre épouse,  
Mon cher monsieur, dormez en paix.

VIGOUREUX et RIGAUD.

Non, plus de soupçons indiscrets ;  
Désormais plus d'humeur jalouse ;  
Mon cher, auprès de votre épouse,  
Tranquille ici, vivez en paix.

THÉRÈSE.

J'avais tort quand je l'accusais ;  
Désormais plus d'humeur jalouse ;  
Lorsqu'il me nomme son épouse,  
Sur son amour je suis en paix.

\* Vigoureux, Thérèse, Savournin, Rigaud.

FIN.





SCÈNE XIV.

# LANGELI,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 8 OCTOBRE 1844.

| PERSONNAGES.                                              | ACTEURS.          | PERSONNAGES.                                               | ACTEURS.                  |
|-----------------------------------------------------------|-------------------|------------------------------------------------------------|---------------------------|
| LANGELI, valet de chambre du duc de Saint-Aignan. . . . . | M. LEVASSOR.      | GUSMAN, greffier de Ramire. .                              | M. ÉMILE.                 |
| RAMIRE, chef de police d'un bourg au pied des Pyrénées. . | M. PROSPER GOTHY. | MARIETTE, femme de chambre de la duchesse de Saint-Aignan. | M <sup>lle</sup> ESTHER.  |
| COMTOIS, valet du duc de Saint-Aignan. . . . .            | M. GEORGES.       | INÈS, pupille et future de Ramire.                         | M <sup>me</sup> BRESSAN.  |
|                                                           |                   | UNE HOTESSE. . . . .                                       | M <sup>lle</sup> DAVIGNY. |
|                                                           |                   | GARÇONS D'HÔTELLERIE.                                      |                           |

*L'action se passe dans l'hôtellerie d'un bourg, au pied des Pyrénées, dans l'année 1718.*

Salle d'hôtellerie ; porte au fond, porte à gauche, porte à droite. Ces deux portes de droite et de gauche sont celles de deux cabinets qui ont chacun une fenêtre sur la salle, censée ouverte sur la rue. Fenêtre sur la scène, la gauche de la porte du fond ; cette fenêtre est ouverte sur la campagne et sur la cour de l'hôtellerie. Table avec ce qu'il faut pour écrire, à droite. Un flambeau allumé sur cette table. Tabourets et quelques chaises.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTESSE, GARÇONS D'AUBERGE, puis LANGELI et MARIETTE, l'un en grande livrée, l'autre en femme de chambre.

CHŒUR DES GARÇONS ET DE L'HOTESSE.

Air du *Châlet*.

Du zèle, l'on nous en prie  
je vous  
Il en faut, sur mon honneur ;

Car dans cette hôtellerie  
Va descendre un grand seigneur.

*Langeli et Mariette paraissent. Le chœur reprend.*

LANGELI.

Allons, allons, dépêchons-nous... de l'empres-  
sement, de l'exactitude, madame l'hôtesse. Vous  
allez recevoir le duc de Saint-Aignan, mon maî-  
tre, ambassadeur de France près la cour d'Es-  
pagne, et la femme et la sœur de monseigneur.  
Il quitte Madrid, retourne à Paris, et il vous fait



l'honneur, pour se reposer, de choisir cette hôtellerie. (*Bas, à Mariette.*) La seule qui se trouve au pied des Pyrénées. (*A l'Hôtesse.*) Il n'en veut pas d'autre. (*Des porteurs chargés entrent; il désigne la gauche.*) Faites porter ici les bagages de monsieur le duc; là, (*il désigne la droite*) ceux de madame la duchesse et de sa sœur. (*Il fait signe à Mariette et à l'Hôtesse.*) Surveillez ça pour qu'il n'y ait point de dégât. (*Déclamant.*) Allez, disparaissez, Navarrois, Castillans, et tout ce que l'Espagne a produit de plus .. fainéant.

L'Hôtesse entre à gauche, Mariette à droite.

## SCÈNE II.

LANGELI, *seul.*

Voilà ce que c'est que de servir un diplomate, on n'est pas sûr de rester quinze jours dans le même endroit... Que le diable emporte la diplomatie! mais non, le diable lui-même est diplomate... J'étais si bien à Madrid! j'y avais rencontré une petite Castillane avec des yeux d'un pied, et des pieds... d'un pouce. Je ne lui ai jamais parlé; elle était toujours avec une autre dame; mais une correspondance d'oeillades avait amené une correspondance de lettres. Je lui avais fait croire que cette livrée cachait un mystérieux inconnu... Ça lui avait monté la tête; les femmes adorent l'inconnu... c'est connu. Son dernier billet m'annonçait un rendez-vous. (*Il montre le billet.*) Crac! il faut partir. J'ai à peine le temps d'écrire à ma Castillane: Adieu, je pars, le sort le veut; mais l'inconnu ne t'oubliera jamais... et ça c'est vrai... c'est au point que je songeais à l'épouser!... voilà où peuvent conduire les égarements de l'amour.

Les Porteurs sortent des cabinets avec l'Hôtesse et Mariette. Reprise du chœur précédent.

## SCÈNE III.

COMTOIS, LANGELI, puis MARIETTE.

COMTOIS, *arrivant en hâte.*

Une lettre de monsieur le duc.

LANGELI.

Qu'a-t-il à m'écrire puisqu'il va arriver?

COMTOIS.

Lisez donc vite, monsieur Langeli; c'est très-pressé.

Il sort.

LANGELI, *lisant tout bas et s'écriant.*

Ah! mon Dieu!

MARIETTE, *s'avançant.*

Qu'est-ce que c'est?

LANGELI.

Est-il possible?

Il continue à lire.

MARIETTE.

Qu'as-tu donc? est-ce que madame la duchesse que nous avons laissée souffrante, à une lieue d'ici, serait plus mal?... mais parle, parle donc, Langeli; je suis sur des charbons.

LANGELI.

Mariette, prête-moi toute ton attention. Il s'agit pour toi de gagner trois cents pistoles, et pour moi de quitter la livrée et d'avoir la place de secrétaire intime de monseigneur, si nous le sau-

MARIETTE, *alarmée.*

Le sauver! Il va donc périr!

LANGELI.

Rien n'est casuel comme un diplomate. Ecoute-moi bien. On a découvert, à Paris, une conspiration du prince de Cellamare, qui avait pour but de placer la régence entre les mains du roi d'Espagne dans la personne du duc du Maine. A la suite de cette découverte, le régent a fait mettre à la Bastille plusieurs nobles espagnols, et le prince de Cellamare lui-même a été arrêté.

MARIETTE.

Et bien?

LANGELI.

Eh bien! monseigneur le duc de Saint-Aignan, notre maître, craignant que le cardinal Albéroni, l'âme damnée du roi d'Espagne, n'usât de représailles à son égard et ne lui fit un mauvais parti, a quitté brusquement Madrid.

MARIETTE.

Ah! c'est donc ça que nous sommes allés un train du diable jusqu'au pied des Pyrénées, si bien que madame la duchesse en est malade.

LANGELI.

Et moi j'en suis entamé. Bref, monseigneur ne peut pas quitter madame la duchesse, et forcé qu'il est d'aller doucement pour la ménager, il nous charge, toi et moi, de protéger leur fuite.

MARIETTE.

Et comment cela?

LANGELI.

En prenant leurs vêtements, qui sont dans ces bagages.

Il désigne la droite et la gauche.

MARIETTE.

Mais si on allait nous prendre pour eux, nous arrêter?

LANGELI.

C'est justement ce qu'il faut.

MARIETTE.

Mais si on nous conduit à Madrid, si on nous mène en prison?

LANGELI.

Du tout, c'est l'affaire d'une heure; il s'agit de dérouter la police jusqu'à minuit, afin que monseigneur ait le temps de franchir les Pyrénées et d'atteindre Saint-Jean-Pied-de-Port. Arrivé là, sur la montagne qu'on voit d'ici quand il est jour (*il désigne la fenêtre du fond*), monseigneur fait allumer un grand feu qui nous annonce qu'il



est hors d'atteinte, et nous alors, nous déclarons au chef de police de l'endroit qu'il a cru pêcher une baleine et qu'il n'a pris qu'un merlan. Il paraît que la police est en campagne. Comtois, d'après cette lettre, a dû déjà répandre le faux avis que monseigneur le duc et madame la duchesse étaient dans cette hôtellerie. On va faire des perquisitions... pas un moment à perdre... vite, duchesse...

Langeli entre à gauche et Mariette à droite. On les voit dans les deux cabinets, dont les fenêtres font face au public. Ils se déshabillent.

ENSEMBLE.

AIR : *Femme raisonnable* (Final du 2<sup>me</sup> acte).

LANGELI et MARIETTE.

Allons vite à notre toilette,  
Ne perdons pas de temps ici,  
La récompense est toute prête,  
Oui, j'en réponds, et foi de Langeli.  
Il en répond,

LANGELI, *se déshabillant*.

Que la casaque du valet  
Fasse place à l'habit paillette.

MARIETTE, *se déshabillant*.

Qu'une robe à brillant reflet  
Remplace la robe soubrette.

LANGELI.

Dépêchons-nous.

MARIETTE, *se déshabillant*.

Un beau toquet

Dominera ma chevelure.

LANGELI, *se déshabillant*.

Je dois avoir bonne tournure  
Sous un vêtement plus coquet.

MARIETTE.

Ici ne faisons point de faute,  
Et le projet réussira.

LANGELI.

J'ai, je crois, fendu ma culotte;  
Une autre la remplacera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons vite à notre toilette, etc.

MARIETTE.

Ah! maintenant il s'agit de trouver dans la garde-robe de madame la duchesse ou dans celle de sa sœur. (*Regardant dans la salle.*) Ah! mon Dieu! de la maison voisine un homme qui me regarde!

Elle ferme vivement la fenêtre.

LANGELI.

Choisissons le plus magnifique habit de monseigneur; mais avant, procédons à... (*Il va déboutonner sa chemise; il regarde dans la salle.*) Qu'est-ce que c'est que ça, là-haut, de l'autre côté de la rue? une vieille Andalouse qui me lorgne... soyons décent.

Il ferme la fenêtre vivement.

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, RAMIRE, INÈS, GARDES.

RAMIRE, *aux Gardes*.

Gardez toutes les issues, tous les soupiraux, toutes les chatières. Que personne ne sorte. Et vous, madame l'hôtesse, pourquoi avez-vous nié que vous eussiez reçu le duc et la duchesse de Saint-Aignan?

L'HOTESSE.

Pardon, monsieur Ramire...

RAMIRE, *avec suffisance*.

Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos.

L'HOTESSE.

Je ne les croyais pas encore arrivés. Je suis sortie quelques minutes, et ils seront venus pendant ce temps... Je croyais n'avoir reçu ici que... je ne savais pas...

RAMIRE.

Il faut tout savoir.

INÈS, *le calmant*.

Mon tuteur...

RAMIRE.

Silence! Je suis nommé alcade de ce canton, depuis ce matin seulement. J'entre dans la carrière et en fonctions par une affaire des plus importantes, et quand on commence, il faut être exact, minutieux, sévère... Plus tard, je ne dis pas... Annoncez au duc et à la duchesse que l'alcade Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos veut les interroger de la part de monseigneur le cardinal Albéroni. (*Il ôte son chapeau. A l'Hôtesse.*) Faites la révérence... (*L'Hôtesse fait la révérence.*) Et vous aussi, ma pupille. (*Inès fait la révérence.*) Le nom d'un premier ministre est un nom sacré... jusqu'à ce qu'on le remplace.

L'HOTESSE, *à la porte de gauche*.

Monsieur le duc, monsieur Ramire voudrait vous parler.

INÈS, *à la porte de droite*.

Madame la duchesse, veuillez passer dans cette salle.

L'HOTESSE.

Ils s'occupent sans doute de leur toilette.

RAMIRE.

C'est bien; ils sont prévenus; je les attendrai.

L'HOTESSE.

Que faut-il servir à monsieur Ramire d'Avalos?

RAMIRE, *vivement*.

Rien... un jour comme celui-ci, on n'a besoin de rien que d'arrêter... on ne mange pas... plus tard, je ne dis pas... demain, après de...

AIR : *Permission de dix heures*.

On va me voir, la perle des agens,



Donner des soins intelligens,  
Distribuer ici mes gens :

*Aux Gardes.*

A moi, greffiers,  
Estaffiers,  
Cavaliers,  
Vite en avant,  
Ayez le nez au vent.  
Que tous les guets,  
L'œil aux aguets,  
Guidant leurs pas,  
Comme des chats,  
Marchent tout bas.  
De la police

Quand vous entendrez le signal,

Que votre milice

Quitte le bal et le régal.

Venez deux à deux, quatre à quatre.

Pataplan !

Le rappel va battre ;

Pataplan !

A l'instant

Brran.

ENSEMBLE.

Venez deux à deux, quatre à quatre, etc.

*Reprise de l'ensemble, pianissimo. Les Gardes et l'Hôtesse  
sortent par le fond.*

## SCÈNE V.

INÈS, RAMIRE.

RAMIRE.

Te voilà donc, ma chère pupille, ma future...  
avoue que tu es enchantée que je t'aie écrit de  
quitter Madrid. Loin de moi, j'en suis sûr, la ja-  
lousie te tourmentait.

INÈS.

O mon Dieu ! non.

RAMIRE, *fat*.

Si, si ; tu as beau dire, ma sœur m'a mandé  
que tu étais rêveuse, préoccupée... mais rassure-  
toi ; foi d'Andalou, pendant ton absence je ne  
t'ai pas fait d'infidélité... non pas que les occa-  
sions m'aient manqué... si j'avais voulu !

INÈS.

Oh ! vous dites toujours ça ; vous vous imagi-  
nez que toutes les femmes vous adorent.

RAMIRE.

Ecoute donc, je n'en suis fier qu'à cause de toi ;  
ça te flatte ; devenir l'épouse d'un homme que les  
femmes s'arrachent... mais je te le jure, j'aurai  
beau être provoqué, je ne succomberai jamais.  
Ainsi tranquillisez-vous, jalouse.

Il lui pince la joue.

INÈS.

Oh ! je suis parfaitement tranquille.

RAMIRE, *sur le point de l'embrasser.*

Tu fais semblant ; mais viens, viens... que je  
t'embrasse... (*S'arrêtant vivement.*) Mais non, un  
jour comme celui-ci... plus tard je ne dis pas...

quand j'aurai exécuté les ordres du cardinal Al-  
béroni... car l'arrestation du duc peut me faire le  
plus grand honneur, me valoir de l'avancement...  
O Dieu ! avancer !... si tu savais comme ça donne  
du dévouement !... il n'y a même guère que ça  
qui en donne... Mais tu dois être fatiguée, et en  
attendant que le duc et la duchesse soient visi-  
bles, je vais demander pour toi une chambre et  
appeler mon greffier... Tout est bien gardé ; pas  
de danger que les prisonniers s'échappent... S'ils  
sortent de leur cabinet, tu leur diras de m'at-  
tendre... Quel beau jour pour un fonctionnaire  
que celui de ses premières armes, de sa première  
arrestation !... j'aurai de la reconnaissance pour  
les personnes que je vais arrêter.

INÈS, *souriant*.

Il n'est pas probable que vous soyez payé de  
retour.

RAMIRE, *exalté*.

Que m'importe ? le retour que j'attends, c'est  
de l'avancement de mon gouvernement.

AIR : *la Tentation.*

Maris et gens de justice  
Se doivent d'être empressés,  
Car en amour, en police,  
Trop d'ardeur n'est pas assez.

INÈS.

Point d'excès, je vous en prie ;  
J'y tiens peu, moi, franchement.

RAMIRE, *exalté*.

Inès, j'offre à toi ma vie...  
Mes jours au gouvernement.

ENSEMBLE.

RAMIRE.

Maris et gens de justice, etc.

INÈS.

Maris et gens de justice  
Qui faites les empressés,  
En amour comme en police,  
Sachez qu'un peu c'est assez.

## SCÈNE VI.

INÈS, puis LANGELI.

INÈS, *seule*.

Il veut m'épouser !... Je n'ose pas lui dire com-  
bien ça me fait peur, surtout depuis quelque  
temps... Mais il est mon tuteur, mon maître ; com-  
ment faire pour lui déclarer que je ne le trouve  
ni beau, ni jeune, ni aimable, ni spirituel, ni...

LANGELI *paraît avec un riche costume.*

Eh bien ! voyons, qui est-ce qui a frappé à cette  
porte ?... qui m'a appelé ? que me veut-on ?

INÈS, *poussant un cri*.

Ciel !

LANGELI.

Ah ! mon Dieu !



INÈS, *à part*.  
L'inconnu !

LANGELI, *à part*.  
Ma Castillane !

INÈS.  
Vous ici !... Mais non, mes yeux me trompent...  
Ce riche costume...

LANGELI, *à part*.  
La mettre dans la confidence, une femme !...  
il ne faudrait qu'une indiscretion...

INÈS.  
Vous ! vous, l'ambassadeur de France !  
LANGELI.

Eh bien ! oui ; un ordre du régent m'a forcé de  
partir brusquement de Madrid... je suis rappelé  
à ma cour.

INÈS.  
Ah ! monseigneur, c'est mal à vous de m'avoir  
caché votre rang, de m'avoir trompée, de m'a-  
voir écrit que vous étiez libre, que vous m'épou-  
seriez...

LANGELI.  
Qui empêche ? Un diplomate n'a que sa pa-  
role... quoi qu'en disent les envieux.

INÈS.  
Vous seriez donc bigame ?  
LANGELI.

Comment, bigame !  
INÈS.

Vous oubliez votre femme, la duchesse de  
Saint-Aignan.

LANGELI, *à part*.  
Ah ! diable ! j'allais me trahir ! (*Haut.*) Oui,  
Inès, oui, j'oublie près de vous que je suis ma-  
rié... Je voudrais ne pas l'être... je désire être  
veuf... je le serai bientôt.

INÈS.  
C'est affreux ce que vous me dites là, monsei-  
gneur ; désirer la mort de votre femme !... et puis,  
quand même vous seriez veuf, est-ce qu'un grand  
seigneur comme vous s'abaisserait jusqu'à une  
fille comme moi qui n'a que deux mille réaux de  
rentes ?

LANGELI.  
Ça me suffit ; je n'ai pas de fierté.  
INÈS.

Eh bien ! j'en ai, moi, et jamais je n'appar-  
tiendrai à un homme qui se croirait, plus tard,  
le droit de me mépriser.

LANGELI, amoureux.  
Moi vous mépriser, vous, la perle des Castilles !

AIR : *Économies de Cabochard*.  
Mon Inésille,  
Gentille,  
Par ses qualités brille.  
Charmante,  
Gracieuse et touchante.

Riante,  
N'eût-elle aucune rente,  
Elle a  
Cent fois mieux que ça.  
Affable,  
Aimable,  
Traitable,  
Du diable  
Si je suis capable  
Jamais  
D'aucuns traits.  
En frais minois ton Espagne est féconde ;  
Mais dans le monde  
Faisant sa ronde,  
Jamais sous l'or de sa crinière blonde,  
Le soleil  
N'a vu ton pareil.  
Quand tu dans's j'ai le vertigo,  
Mon teint devient indigo,  
Je bois du lait à gogo,  
Et j'aime mieux ton fandango  
Que tout l'or du Congo.  
Je brûle sans fin,  
Et si je n'ai pas ta main,  
Mon cœur, j'en suis sûr, demain  
Passe à l'état de parchemin.

INÈS.  
*Même air.*

Le mariage,  
Je gage,  
Est chez vous une rage.  
L'usage  
Pourant prudent et sage  
N'engage  
Que deux dans un ménage ;  
Mais trois,  
C'est trop à la fois.  
Je blâme  
La flamme  
Qu' votre âme  
Réclame ;  
Vous seriez bigame,  
Trompé  
Et dupé.  
Je ne suis pas pourant bien personnelle ;  
Mais j'en appelle  
A toute belle :  
Est-il aisé de demeurer fidèle,  
Quand un mari  
N'est qu'un demi ?  
Ce qu'il me faut, c'est tout un époux,  
M' faisant toujours les yeux doux.  
Je lui permets d'être jaloux,  
Pourvu toutefois, entre nous,  
Qu'il soit à mes genoux.  
Pour lui je rirai  
Pour lui seul je chanterai,  
Pour lui seul je valserai,  
Et jamais ne le tromperai.

ENSEMBLE.

INÈS, *à part*.  
Quelle souffrance !  
D'avance  
Je ne vois pas de chance.  
Martyre  
Qui fait que je soupire !  
Que dire ?



*Haut.*

Allons, je me retire ;  
 Dans peu  
 Je vous dis adieu.

LANGELI.

J'ai l'espérance,  
 D'avance,  
 Que pour moi j'ai la chance.  
 J'aspire  
 A vous faire sourire  
 Et dire :  
 Pour toi seul je respire,  
 Vos vœux  
 Seront tous heureux.

LANGELI, *arrétant Inès.*

Inès, arrêtez ; daignez m'entendre.

INÈS.

Eh bien ! voyons, expliquez-vous.

LANGELI.

Inès, écoutez-moi : Je dois garder le silence, voilà tout ce que j'ai à vous dire ; mais attendez une heure, rien qu'une heure, et vous saurez ce qu'il y a là-dessous.

Il touche son habit à l'endroit du cœur.

INÈS, *piquée.*

Du tout ! je n'attendrai pas... je ferai un mariage de dépit ; j'épouserai mon tuteur, celui qui est chargé de vous arrêter.

LANGELI.

Qu'il vienne, je l'attends... je le désire... qu'il m'arrête, qu'il me retienne en Espagne, près de vous, c'est tout ce que je veux... (*à part*) pendant une heure. (*Haut.*) Vous voyez si je vous aime, Inès.

INÈS.

Mais votre amour est un crime !

LANGELI, *flegmatique.*

Je ne demande qu'à le commettre, qu'à vous épouser.

INÈS.

Mais encore un coup, vous ne songez pas à votre femme, à la duchesse !

LANGELI, *de même.*

La duchesse n'existera plus avant la fin de la nuit.

INÈS, *à part, effrayée.*

Voudrait-il s'en défaire par amour pour moi ?

LANGELI, *de même.*

Je ne vous dis que ça.

INÈS.

Ah ! monseigneur, vous m'alarmez !... Je vous en supplie, ménagez votre femme.

LANGELI, *sec et bref.*

Je ne lui dois rien.

INÈS.

Tenez, je m'engage à ne pas épouser mon tu-

teur, si vous me jurez que vous ne tuerez pas la duchesse.

LANGELI, *riant.*

Quoi ! vous avez pensé... vous m'avez mal compris... Si la duchesse ne passe pas la nuit, c'est... qu'elle a un chagrin mortel qui la ronge ; voilà !

Mariette paraît en riant aux éclats. Elle a un costume de duchesse.

MARIETTE.

Ha ! ha ! ha !

INÈS, *à Langeli.*

Qu'est-ce que vous disiez donc, monseigneur ?

LANGELI, *faisant signe à Mariette de cesser.*

C'est un rire maladif, frénétique, mortel ; elle meurt de rire.

ENSEMBLE.

MARIETTE.

Ah ! bien long-temps je rirai  
 De cette aventure ;  
 Oui, tant et tant j'en rirai  
 Que j'en pleurerai.

LANGELI, *à Inès.*

Voyez, c'est un rire outré  
 Et hors de nature.  
 Comme elle a l'air effaré  
 Et l'œil égaré !

INÈS.

Ah ! long-temps je pleurerai  
 De cette aventure,  
 Tant et tant j'en pleurerai  
 Qu'enfin j'en mourrai.

MARIETTE, *sans voir Inès.*

Je gagne trois cents pistoles  
 Et j'épouserai Pasquin.

LANGELI, *à Inès.*

Vous voyez à ses paroles  
 Qu'elle n'a pas l'esprit sain.  
*Bas, à Mariette, lui montrant Inès.*  
 Réprime tes façons folles ;  
 Tu vas nuire à mon dessein.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Inès sort. Langeli l'accompagne jusqu'au fond. Mariette passe à gauche. Langeli redescend à droite.*

## SCÈNE VII.

MARIETTE, LANGELI.

MARIETTE.

Me voilà sous les armes... Avec qui causais-tu donc, Langeli ?

LANGELI.

Avec une Castillane que j'aime.

MARIETTE.

Pauvre femme !

LANGELI, *appuyant.*

Que je veux épouser.

MARIETTE.

Si tu crois me faire changer ma phrase...



LANGELI.

Et c'est pour elle que je tiens à devenir secrétaire de monsieur le duc. Mais laissons de côté, pour le moment, l'amour et l'hyménée, et songeons à nos personnages devant l'alcade.

MARIETTE.

Comme te voilà magnifique !

LANGELI.

Comme te voilà pimpante!... Étudions les grandes manières pour mieux jouer notre rôle, veux-tu ?

MARIETTE, *faisant la révérence.*

Je veux bien, monsieur le duc.

LANGELI, *saluant.*

Madame la duchesse, vous plaît-il vous asseoir ? (*Il lui approche une chaise.*) Voici un fauteuil qui vous tend les bras.

MARIETTE.

Ça, un fauteuil !

LANGELI.

Manchot, oui... mais enfin, si je m'intitule duc, je puis appeler fauteuil une chaise. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Il lui donne la main et la fait passer à droite.

MARIETTE, *assise.*

Ah ! cher duc, quelle chaleur il fait !

Elle s'assied, se donne des airs et joue de l'éventail.

LANGELI, *s'appuyant sur le dossier de la chaise dans l'attitude d'un galant gentilhomme.*

Ravissante ! ravissante !... C'est étonnant comme l'habit vous change ! tu as l'air glorieux comme une princesse.

MARIETTE, *souriant.*

Et moi, je te trouve si insolent sous la livrée, que cet habit ne te change pas du tout.

LANGELI, *prenant des airs.*

Tu me flattes, friponne !

MARIETTE.

Non.

LANGELI, *quittant la chaise.*

Du reste, on m'a toujours dit que j'étais né pour être grand seigneur... Mon noble père aura oublié de me donner son nom .. Tiens, regarde un peu ces allures... (*Il marche et se donne de grands airs.*) Et ceci, et cela... y a-t-il les moindres traces de valet ?

MARIETTE, *se levant, se donnant des airs et passant à gauche.*

Fais-moi l'amitié de remarquer ces manières, et dis-moi si tu es tenté de m'appeler Margot !

LANGELI.

Il est évident qu'on nous aura changés en nourrice. Duchesse, je vous propose un menuet.

Quelques mesures de menuet.

A la fin de la danse, on entend Ramire au fond.

RAMIRE.

C'est bien ! c'est bien !

LANGELI.

Voici la police ! A nos rôles !

## SCÈNE VIII.

MARIETTE, LANGELI, RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE, *se fouillant.*

Que diable ai-je donc fait de mes lunettes ?

GUSMAN.

Votre pupille les cherche et les trouvera.

RAMIRE, *s'inclinant.*

Ah ! monseigneur, madame la duchesse, permettez...

LANGELI, *insolent.*

On prétend, monsieur...

RAMIRE, *rapide.*

Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandan...

LANGELI.

Vous dites ?

RAMIRE, *rapide.*

Je dis : Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos.

(*LANGELI, à part.*)

Excusez du peu ! (*Haut.*) On prétend, monsieur, que vous voulez m'arrêter. Pourquoi ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? On n'a pas idée de ça !

Gusman, devant la table, prépare son papier, son encre et ses plumes.

MARIETTE.

Suppose-t-on par hasard que nous avons sur nous des choses de contrebande ?

RAMIRE.

Je suis fâché, je suis confus, je suis désolé, je suis désespéré...

LANGELI, *l'interrompant.*

Vous êtes trop de choses, mon cher ; je vous ferai destituer ; je me plaindrai au cardinal Albéroni.

RAMIRE.

C'est lui, monseigneur, qui me charge de vous interroger, à l'instant même, sur la prétendue conspiration qui a fait arrêter à Paris le prince de Cellamare.

LANGELI.

Je ne répondrai pas ; je n'ouvrirai pas la bouche.

MARIETTE.

Je ne l'ouvrirai pas non plus.

RAMIRE.

Monseigneur a pris son parti ?

LANGELI.

Pris, pris.

MARIETTE.

Pris, pris.



RAMIRE.

Dans ce cas, monsieur le duc et madame la duchesse voudront bien me suivre à Madrid.

MARIETTE, *à part*.

Dieu !

LANGELI, *à part*.

Diable ! gagnons du temps, et toi, observe si le signal de monseigneur ne paraîtrait pas.

RAMIRE.

Eh bien ?

LANGELI.

Je parlerai, monsieur, puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez.

RAMIRE.

A la bonne heure. (*A Gusman.*) Écrivez exactement tout ce que va dire monsieur le duc.

MARIETTE, *bas, à Langeli*.

Qu'est-ce que tu vas dire ?

LANGELI, *bas*.

Est-ce que je sais ? je vais faire de la diplomatie, parler sans rien dire pendant un quart d'heure, tu vas voir.

Mariette va à la fenêtre pour voir si elle n'aperçoit pas le feu sur la montagne. Langeli regarde sa montre.

RAMIRE.

Je vous écoute.

LANGELI.

Moi aussi.

RAMIRE.

Comment ?

LANGELI.

J'attends que vous m'interrogiez.

RAMIRE.

C'est juste. Il s'agit, monseigneur, de déclarer tout ce que vous savez relativement à la prétendue conspiration du prince de Cellamare et à son arrestation contre le droit des gens. Je vous prête l'oreille la plus attentive.

LANGELI.

La droite ? il paraît que la gauche est un peu dure.

RAMIRE, *avec humeur*.

Je veux dire que j'écoute monseigneur avec la plus profonde attention.

LANGELI.

Je vous y invite. (*A part.*) Ça t'avancera beaucoup. (*Haut.*) Mon cher monsieur Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos. (*A part.*) Son nom est excellent pour allonger. (*Haut.*) Partons d'un principe, d'un principe bien évident. Mais vous n'aimez peut-être pas les principes, mon cher monsieur Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos ?

RAMIRE.

Pardon, monseigneur, je les aime assez.

LANGELI.

Assez, ce n'est pas beaucoup.

RAMIRE, *avec un commencement d'impatience*.

Je les aime beaucoup.

LANGELI.

Il fallait me le dire tout de suite; vous me faites perdre un temps précieux. Partons d'un principe... et vous, monsieur le greffier, si vous trouvez que je vais trop vite, ne craignez pas de me faire répéter; je vous y autorise. Il importe que vous n'omettiez pas un mot de ma déclaration. (*A Ramire.*) Parce que vous comprenez, un mot omis dans une phrase, ça décomplète le sens.

RAMIRE.

C'est clair.

LANGELI.

Non, ça devient obscur, au contraire.

RAMIRE, *avec humeur*.

Je dis : il est clair que ça devient obscur.

LANGELI.

C'est si vrai ce que vous dites là, que je vous le donnerais en mille à deviner le sens de cette phrase unique qui composait toute la dépêche que m'envoyait mon secrétaire il y a deux mois : « Monseigneur, m'écrivait-il, dans quinze jours » j'arriverai à...

Mariette redescend la scène.

RAMIRE.

Voilà tout ?

LANGELI.

Voilà tout; il avait omis le dernier mot.

RAMIRE, *cherchant*.

Monseigneur, dans quinze jours j'arriverai à... à bon port ?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A Pâques ?

LANGELI.

Non.

MARIETTE.

A la Trinité ?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A Madrid ?

LANGELI.

Non.

MARIETTE.

A cheval ?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A pied ?

LANGELI.

Non. Voyez-vous l'importance d'un mot ?

RAMIRE.

Et quel était ce mot ?



LANGELI.

Mon secrétaire est mort sans me le dire. (*Mariette, en riant, retourne à la fenêtre.*) Il est donc très essentiel, monsieur le greffier, que vous écriviez très-lentement.

GUSMAN.

Oui, monseigneur.

LANGELI.

Partons donc d'un principe, et laissons de côté la question de personnes. Les personnes changent, varient. On ne voit que ça de nos jours. Les principes restent; il n'y a même que cela qui reste, et c'est très-heureux, car si ce qui reste ne restait pas, il ne resterait rien du tout.

RAMIRE, à part.

Logicien profond.

LANGELI.

Les principes seuls font vivre les sociétés et les individus... le principe nutritif nous nourrit, le principe liquide nous abreuve. (*Appuyant et regardant Mariette.*) Le principe du feu, le roi des principes, nous réchauffe.

MARIETTE, à part, à la fenêtre.

Rien ne paraît encore!

LANGELI.

Sans le principe du feu, il gèlerait à pierres fendre toute l'année... Êtes-vous frileux?

RAMIRE.

Beaucoup.

LANGELI.

Alors vous devez tenir à ce principe.

RAMIRE.

Sans doute; mais je tiens aussi à savoir...

LANGELI, offrant à Ramire une prise de tabac que celui-ci prend.

Qu'est-ce que vous en dites?

RAMIRE.

De quoi?

LANGELI.

De mon tabac de Portugal?

RAMIRE.

Excellent.

LANGELI.

Savez-vous comment on me le prépare?

RAMIRE.

Vous prenez du tabac d'abord.

LANGELI.

C'est indispensable.

RAMIRE.

Puis vous avez un tamis... Mais pardon, monseigneur, il était question d'un principe.

LANGELI.

Dans le tabac il y en a deux : le principe narcotique et le principe sternutatoire.

RAMIRE, à part.

Il sait tout.

Il éternue.

MARIETTE.

Dieu vous bénisse.

RAMIRE.

Merci, madame la duchesse. (*A Langeli.*) Monseigneur disait : Partons donc...

LANGELI.

Ah! oui, partons donc définitivement d'un.... Mais voyons un peu si monsieur le greffier écrit par principes. (*Il prend ce qu'a écrit Gusman.*) Ah! Dieu! quelle orthographe!

RAMIRE.

C'est l'orthographe de tout le monde.

LANGELI.

Allons donc! vous calomniez le public... s'ignore ce n'était que ça... mais qu'est-ce que vous me faites dire là sur la question de principe?

GUSMAN.

C'est ce que monseigneur a dicté.

LANGELI.

Insolent! Monsieur Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos, en tolérant une pareille offense, prétendez-vous troubler l'équilibre européen?

RAMIRE.

Moi?

LANGELI.

Dites-le; ayez le courage de votre opinion, monsieur; ne cherchez pas le prétexte de la conspiration de Cellamare, pour mettre l'Europe en feu. Mais souvenez-vous que quand le feu aura été allumé, je n'en serai pas fâché, et c'est vous qui serez dupe.

RAMIRE.

Monseigneur, calmez-vous; Gusman sera plus attentif. Vous disiez : Partons d'un principe.

LANGELI.

Je ne partirai pas d'un principe, je ne partirai pas du tout. C'est une indignité. Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur la conspiration de Cellamare. (*A part, regardant sa montre.*) Juste un quart d'heure de gagné.

Mariette redescend la scène.

RAMIRE.

Monseigneur se jouerait-il de moi?... Je le prie de me répondre, et au besoin je le lui...

LANGELI.

N'achevez pas; vous êtes un sot.

MARIETTE.

Ça vous fait un nom à ajouter aux autres : Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos y Sottos.

RAMIRE.

Sottos, Sottos! je ne me connais plus!

LANGELI.

Vous ne vous connaissez plus?

RAMIRE.

Non.

LANGELI.

Eh bien! tant mieux pour vous, car vous aviez là une triste connaissance.



## ENSEMBLE.

AIR de Caroline.

LANGELI, MARIETTE \*.

Vois donc, la colère l'enflamme.  
Ah! j'en rirai long-temps, ma foi;  
C'est très-amusant, sur mon âme,  
De berner un homme de loi.

RAMIRE.

M'outrager ainsi c'est infâme.  
Oh! j'en aurai raison, ma foi,  
Et vous apprendrai, sur mon âme,  
A vous jouer ainsi de moi.

GUSMAN.

L'outrager ainsi c'est infâme;  
Il en aura raison, ma foi,  
Et leur apprendra, sur mon âme,  
A le berner ainsi que moi.

*Reprise de l'ensemble. Inès paraît. Langelî lui envoie un baiser et il est sur le point d'entrer à gauche avec Mariette.*

## SCÈNE IX.

LANGELI, INÈS, RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE.

A-t-on idée de ça? il part d'un principe, je ne sais pas duquel, et il s'arrête en route. Ah! Inès, mes lunettes.

INÈS, lui remettant les lunettes.

Et une dépêche du grand corrégidor de la province.

RAMIRE, ouvrant la dépêche.

Voyons, voyons qu'est-ce que ça peut être.

Langelî à la porte de gauche fait signe à Inès d'aller à lui.

INÈS, à part.

Oh! que n'est-il libre et sans fortune!

RAMIRE, qui a parcouru la dépêche.

Ah! mon Dieu!

INÈS.

Qu'est-ce que c'est?

RAMIRE, lisant.

« Prenez bien toutes vos précautions. On vient de me dire que deux personnes dévouées au duc et à la duchesse de Saint-Agnan ont pris leur place sous un déguisement, et doivent se laisser conduire à Madrid, tandis que le duc et la duchesse, cachés peut-être en ce moment dans l'hôtellerie, attendraient minuit pour gagner la frontière de France.

LANGELI, à part.

Ah! diable!

INÈS, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Langelî lui fait signe de se taire.

\* Mariette, Langelî, Ramire, Gusman.

RAMIRE, lisant.

» Assurez-vous de la vérité, et si ces deux personnes refusent de vous livrer l'ambassadeur et l'ambassadrice...

LANGELI, à part.

Eh bien?

RAMIRE, lisant.

» Pendus à l'instant. »

LANGELI, à part.

Eh!

Il entre un instant chez Mariette et en sort, en lui faisant des signes.

INÈS.

Pendus!

RAMIRE s'assied et dit à Gusman.

Écrivez sur-le-champ un ordre pour que toute la police de l'endroit soit sur pied, qu'on illumine les rues afin que personne ne circule sans être vu. Donnez que je signe. (Il signe.) Là. Inès, cet ordre à l'instant au chef de la force armée qui est dans la salle voisine. Il faut que je relise ce procès-verbal, avant de l'envoyer à monseigneur Albéroni.

LANGELI, bas à Inès, qui est allée près de lui sur un signe.

Inès, je vous en prie, donnez.

Ramire se lève. Gusman le suit. Ramire lit mentalement le procès-verbal.

INÈS, bas.

Vous n'êtes donc pas ambassadeur?

LANGELI, bas.

Plus tard je vous expliquerai... Je suis libre. Ne vous étonnez pas qu'il fasse noir dans les affaires de diplomatie : c'est la couleur de la chose.

## ENSEMBLE.

AIR : Chevalier du guet.

LANGELI et MARIETTE.

Tout ira bien,  
Ne dites rien,  
Ou, sur ma foi,  
C'est fait de moi.

RAMIRE.

Si j'entends bien,  
Ça ne dit rien.  
On s'est, ma foi,  
Moqué de moi.

INÈS.

Ne disons rien,  
C'est pour son bien.  
Comptez sur moi,  
Et plus d'effroi.

GUSMAN.

Ça ne dit rien,  
Je le vois bien.  
Est-ce ma foi,  
Ma faute à moi?

*Inès sort par le fond et Langelî entre à droite où sont les bagages de la duchesse.*



SCÈNE X.

RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE, à *Gusman*.

Que diable avez-vous mis là. (*Il lit.*) « Qu'est-ce » que vous en dites? — De quoi? — De mon tabac? — Excellent. — Savez-vous comment on me le prépare? »

GUSMAN.

Vous m'aviez dit de tout écrire.

RAMIRE.

Envoyez donc un procès-verbal comme celui-là! (*Il le déchire.*) En voilà une affaire! un déguisement, une substitution et un ordre de pendre!... Je l'exécuterai, cet ordre, avec empressement, parce que le zèle avant tout. Avertissons les deux fourbes que leur ruse est connue, et qu'ils aient à nous livrer le duc et la duchesse... sinon... (*Frappant à gauche.*) Il n'est plus temps de feindre; la vérité est connue. Je vous somme de paraître devant moi.

GUSMAN.

On ne répond pas; on s'est enfermé.

RAMIRE, *frappant*.

Vous faites la sourde oreille!

GUSMAN.

Alors le véritable ambassadeur doit être caché là, avec son remplaçant.

RAMIRE.

C'est clair.

GUSMAN.

C'est évident.

RAMIRE, *frappant encore*.

On ne veut pas se montrer! c'est bon. Courons chercher des pincettes, et forçons ces deux portes.

SCÈNE XI.

RAMIRE, INÈS, GUSMAN.

INÈS.

Mon tuteur, l'envoyé du corregidor de la province vous appelle près de lui.

RAMIRE.

C'est bien. As-tu remis mon ordre?

INÈS.

Mon Dieu, mon tuteur, vous allez vous fâcher; je ne sais pas ce que j'en ai fait.

RAMIRE.

Comment! tu ne sais pas? J'ai bien envie de te gronder... de... mais je n'ai pas le temps... plus tard, je ne dis pas. Venez, Gusman; je donnerai cet ordre de vive voix, et si dans cinq minutes toute la police n'est pas sur pied et tout le bourg

illuminé, je fais pendre tout le monde. Voilà comme j'entends l'administration, moi.

ENSEMBLE.

AIR : *Quatuor du 4<sup>e</sup> acte de Gustave*  
(*Etre aimé ou mourir.*)

RAEIRE, GUSMAN.

Ah! quel bonheur je me promets!

Et que ce jour aura d'attraits!

Quel espoir! (*bis.*)

Je vais plaire au pouvoir,

Et bientôt d'un air triomphal

Je pourrai voir le cardinal

Qui paiera largement

Un si beau dévouement.

INÈS.

O ciel! plus d'espoir désormais.

Il a de sinistres projets.

Ah! j'ai peur, (*bis.*)

Et je crains un malheur.

Il est furieux et brutal.

Que faire en ce moment fatal?

Je ne sais pas comment

Délivrer mon amant.

SCÈNE XII.

MARIETTE, LANGELI, INÈS.

Langeli ferme la porte du fond, prend un tabouret et se place entre les deux femmes. Mariette arrive en gentil-homme. Langeli paraît en manches de chemise, avec sa culotte. Il a sur le bras un peignoir blanc de femme et une mantille de dentelle. D'une main il tient une coiffe, de l'autre une boîte à mouches.

INÈS, à l'aspect de Mariette.

Ah! mon Dieu! (*A l'aspect de Langeli.*) Que vois-je?

MARIETTE.

Chut!

LANGELI.

Chut!

INÈS, à Mariette.

Vous êtes un homme à présent?

MARIETTE.

Non, je m'en vante.

INÈS, à Langeli.

Et vous, monsieur, une femme?

LANGELI.

Pas encore. Mais pas une minute à perdre. J'ai pris ces falbalas dans les bagages de la sœur de madame la duchesse, la plus belle femme de son temps... Mais je ne peux m'arranger, moi. Soyez mes femmes de chambre. Inès, il le faut ou je suis pendu.

Langeli s'assied sur un tabouret; Mariette et Inès lui mettent le peignoir et la mantille, arrangent ses cheveux, ses mouches.



INÈS.

Mais, mon Dieu ! que voulez-vous faire ? et qui êtes-vous enfin ?

LANGELI.

Je suis amoureux de vous. (*A part.*) Ce mot-là vaut toutes les explications pour une femme.

MARIETTE.

Ses intentions sont bonnes, j'en suis garant... il n'est pas mon mari ; il est libre... il veut vous épouser.

INÈS.

Est-il possible !

LANGELI.

Je le jure.

MARIETTE, à Langel.

Et crois-tu que ton stratagème réussisse, qu'on nous prenne pour...

LANGELI.

Je l'espère. D'ailleurs il n'y avait pas d'autre moyen.

INÈS.

Du reste, mon tuteur n'avait pas ses lunettes quand il vous a vus d'abord.

MARIETTE.

Et puis, au fait, tu es gentil en femme.

LANGELI.

Assis, c'est possible ; mais debout... (*il se lève et se rassied incontinent*) je n'en finis pas.

MARIETTE.

Allons, dépêchons-nous.

La toilette se fait pendant le morceau d'ensemble suivant.

## ENSEMBLE.

AIR du Père Trinquafort

A la grâce de Dieu, acte IV, scène 12.

MARIETTE.

Mettons d'abord ce toquet de parure.

LANGELI.

Tu m'as piqué ; songe, je t'en conjure, Que j'ai la tête un peu sous la coiffure.

MARIETTE.

Et maintenant cet élégant peignoir.

LANGELI.

Je voudrais bien me voir.  
Serrez-moi très-fort de la taille,  
Ou bien je vais avoir  
La tournure d'une futaille.

MARIETTE.

Tu recevras assis.

LANGELI.

Parfait.

Mon nouveau sexe le permet.

INÈS.

Parlez peu.

LANGELI.

Voilà l'embarras.

Mon nouveau sexe ne veut pas.

MARIETTE, mettant la mantille.

Cachons la poitrine surtout.

LANGELI.

Oui ; l'on n'y verrait rien du tout.

INÈS, lui mettant des mouches.

Et maintenant, d'une légère touche,  
Mouches par-ci, par...

LANGELI.

A propos de mouche,  
Dépêchez-vous, car l'autre va venir.

MARIETTE, arrangeant les cheveux.

Nous n'avons plus que ceci pour finir.

## ENSEMBLE.

MARIETTE, INÈS.

Voyons un peu ça.

Tu me fais l'effet, je te jure,  
Il me fait l'effet, je le jure,

D'une beauté mûre.

C'est bien cela ;

On s'y prendra.

LANGELI, se regardant dans un petit miroir.

Voyons un peu ça.

J'ai là l'imposante figure, etc.

MARIETTE.

On vient.

INÈS.

C'est mon tuteur.

LANGELI.

Mariette, va lui ouvrir la porte. (*Il désigne le fond.*) Et vous, Inès, enfermez-vous là, et faites du bruit quand vous m'entendrez tousser. Alerte.

Mariette va ouvrir au fond. Reprise de l'ensemble. Inès entre dans le cabinet de droite.

## SCÈNE XIII.

LANGELI, RAMIRE, avec une pince, MARIETTE.

RAMIRE.

Nous allons voir s'ils s'obstineront à ne pas ouvrir. J'ai ici de quoi...

MARIETTE, grossissant sa voix.

La force ne servirait à rien, monsieur ; vous n'aurez pas besoin d'en faire usage.

Langel toussé et Inès fait du bruit dans le cabinet.

RAMIRE.

Tant pis ; elle ne répugne pas à mon caractère. Tout ce qui peut prouver le zèle... (*Inès fait du bruit.*) Mais quel est ce bruit ?

LANGELI, flûtant sa voix et restant toujours assis.

Ce sont nos gens, monsieur, Langel et Mariette, que vous avez vus ici tout-à-l'heure. Ils avaient pris notre place ; ils se dévouaient pour nous. Mais ils nous ont tout dit, et du moment qu'il s'agissait de les fusiller, nous avons dû paraître.

MARIETTE, grossissant sa voix.

Leur mort nous eût désolés.

LANGELI.

Nous n'y aurions pas survécu.



RAMIRE, *à part.*

Voilà de nobles maîtres!

LANGELI.

Vous cherchez le duc et la duchesse de Saint-Aignan; ils sont devant vous.

RAMIRE, *à Mariette.*

Vous avez, monseigneur, permettez-moi de vous le dire, un valet qui est un drôle de corps.

MARIETTE.

Il en est bien capable.

RAMIRE.

Imaginez-vous qu'il m'a tenu une demi-heure sur une question de principe.

LANGELI.

C'est un valet bel-esprit. D'ailleurs un garçon très-aimable.

RAMIRE, *à Langeli.*

Et votre femme de chambre, madame; je vous la donne pour une impertinente.

MARIETTE.

Un peu follichonne; excellente fille au fond.

RAMIRE.

Ils m'ont manqué de respect, et je désire qu'ils viennent à l'instant devant vous me faire leurs excuses.

LANGELI, *à part.*

Allons, bon! (*Haut.*) Comment! ils ont osé...

MARIETTE.

Ils ont eu la témérité...

LANGELI.

Je vous ai dit cent fois, monsieur le duc, que Langeli est un drôle de corps... (*désignant Ramire*) comme monsieur... disait.

RAMIRE.

Je représente le gouvernement. Qu'ils me demandent pardon sur-le-champ. Il le faut; j'y tiens.

LANGELI.

Vous demander pardon, eux! ce n'est pas assez; c'est à nous de le faire pour eux... c'est notre faute; nous les gâtons.

RAMIRE.

Je suis loin d'exiger que monseigneur... et... madame...

MARIETTE.

Madame la duchesse a raison; nous nous devons ça à nous-mêmes. Recevez nos excuses.

LANGELI, *à Ramire.*

Êtes-vous satisfait?

RAMIRE.

Très-satisfait.

LANGELI, *à part.*

Et moi aussi.

MARIETTE, *à part.*

Et moi aussi.

LANGELI.

Allez, duc. Qu'ils partent pour Paris, c'est le plus cher de mes vœux, et portez-moi mon flacon d'essences. Cette scène m'a agacée au dernier point. (*Il s'évente.*) J'ai vu le moment où j'allais me trouver mal... fort mal.

RAMIRE *salue Mariette, qui lui rend son salut avec hauteur. A part.*

L'ambassadeur est un joli homme.

MARIETTE, *à part.*

Dieu! qu'il est laid, monsieur Fandango!

#### SCÈNE XIV.

LANGELI, RAMIRE.

RAMIRE, *à part.*

Et l'ambassadrice est une belle femme.

LANGELI, *à part.*

Et dire qu'il faut que je séduise ce vilain Castellan. (*Haut.*) Approchez, monsieur...

RAMIRE.

Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandango.

LANGELI.

Soit; et asseyez-vous, je le permets.

RAMIRE, *s'asseyant.*

Madame...

Langeli lui fait plusieurs signes de s'approcher encore plus.

LANGELI, *un éventail à la main.*

Monsieur, je voudrais bien ne pas retourner à Madrid sur-le-champ, et obtenir de votre courtoisie de passer la nuit dans cette hôtellerie.

RAMIRE.

Mon Dieu, madame la duchesse, je le voudrais; mais...

LANGELI.

Je suis si fatiguée, si troublée...

RAMIRE.

Je le conçois.

LANGELI.

Si délicate. J'ai les nerfs dans une agitation... je suis dans des états d'où je voudrais bien sortir. Et mon mari qui n'arrive pas, qui n'apporte pas mon flacon!

RAMIRE.

Il va venir, madame.

LANGELI.

Oh! les maris, monsieur Avalos, les maris! il n'y a rien de plus indifférent.

RAMIRE.

Comment supposer que le vôtre ne vous aime pas, madame?

LANGELI.

Cela est ainsi, et je suis la plus malheureuse des femmes!... Il m'a épousée par ambition, et il m'abandonne pour des créatures de rien qu'il introduit dans ma maison. Il leur donne à dîner chez moi; je les vois manger, ces créatures.

RAMIRE.

Ça doit vous couper l'appétit; c'est odieux.

LANGELI, *le regardant graduellement avec une attention croissante.*

N'est-ce pas?

RAMIRE, *à part.*

Comme elle me regarde! et moi qui ai toujours désiré qu'une femme de qualité...



LANGELI.

Croiriez-vous, monsieur Gloutos, que je suis comme veuve ?

RAMIRE.

Vous n'avez pas d'enfants ?

LANGELI.

Je n'ai jamais été mère.

RAMIRE.

O pauvre femme ! une belle duchesse comme ça !...

LANGELI, *le regardant.*

Belle ! merci, merci. Ah ! si mon mari avait vos yeux... s'il avait vos... si... (*Poussant un cri.*) Ah ! mon Dieu ! mais non... c'est impossible. Est-ce une illusion, une hallucination, un fantôme ? vous êtes un fantôme !...

Il palpe Ramire et le regarde.

RAMIRE, *à part, guilleret.*

O Dieu ! une duchesse qui me touche !... (*Haut.*) Qu'est-ce que vous avez ?

LANGELI, *joignant les mains.*

Juste ciel !

RAMIRE.

Quoi ?

LANGELI.

Je n'y avais pas fait attention d'abord... Mais maintenant que je vous contemple...

RAMIRE.

Eh bien ?

LANGELI, *désignant la figure de Ramire.*

C'est inimaginable ; je n'ai rien vu de pareil.

RAMIRE.

Qu'est-ce que c'est ?

LANGELI.

Dites-moi ; n'avez-vous pas eu un frère à Paris ?

RAMIRE.

Non, madame ; je suis unique, fils unique.

LANGELI.

C'est unique ; la ressemblance est miraculeuse.

RAMIRE.

Vous trouvez que je ressemble...

LANGELI.

Oui, à quelqu'un qui m'a aimée, adorée... et qui, un jour, disparut brusquement ; on me maria au duc de Saint-Aignan, et depuis, je n'ai pas cessé de penser à celui que vous me rappelez... Oh ! détournez-vous ; votre figure me fait mal, c'est affreux !

RAMIRE, *à part, guilleret.*

Oh ! quelle idée friponne me passe par la tête !

LANGELI.

Il y a surtout une chose que je ne puis oublier ; c'est une fossette qu'il avait à la joue quand il riait... (*Il porte le doigt à la joue droite de Ramire.*) Oh ! par grâce ! riez, riez.

RAMIRE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !... Eh bien ! ai-je la fossette ?

LANGELI.

Oui, oui. (*À part.*) C'est une crevasse.

Minuit sonne à l'horloge du bourg.

RAMIRE, *vivement, à part.*

Minuit !

Il se lève.

LANGELI, *à part.*

Minuit !

Il va doucement à la fenêtre.

RAMIRE, *gagnant la droite.*

Diable ! la galanterie me fait tout oublier ; il faut que j'envoie à Madrid les deux prisonniers. Écrivons l'ordre et la marche de l'escorte.

Il va faire les apprêts sur la table.

LANGELI, *à la fenêtre.*

Mon maître doit être arrivé à Saint-Jean-Pied-de-Port... Oui, oui ; j'aperçois le feu sur la montagne ; il s'agit maintenant de sortir d'ici.

Il tire un pistolet de sa poche et va vers Ramire.

RAMIRE, *sans se détourner.*

Pardon, duchesse ; vous allez partir pour Madrid.

LANGELI, *le pistolet sur la gorge de Ramire.**Grosse voix.*

Pour Paris !

RAMIRE, *effrayé, voulant se lever.*

Eh !

LANGELI, *la main sur l'épaule de Ramire.*

Monsieur Fandangos, ne bougez pas !

RAMIRE.

C'est un homme !

LANGELI.

Écrivez ce que je vais vous dicter, ou je lâche la détente. (*Il dicte.*) « Que les alguazils aillent » se coucher... »

RAMIRE.

Mais un alcade, décemment, ne peut pas dire à la police : Va te coucher !

LANGELI.

Vous refusez ?... Prenez une autre feuille de papier.

RAMIRE.

Pourquoi faire ?

LANGELI.

Votre testament.

RAMIRE, *écrivant vivement.*

« Que les alguazils aillent se coucher. »

LANGELI, *dictant.*

« Que les patrouilles rentrent ; qu'on éteigne » les lampions, et tout individu qui ne sera pas » retiré dans dix minutes, sera pendu dans cinq. » Signez.

RAMIRE.

Mais...

LANGELI, *menaçant du pistolet.*

Alors...

RAMIRE, *vivement.*

Je signe, je signe !

LANGELI.

Victoire !

Il prend le papier, le met dans une des cornes du chapeau de Ramire et jette le tout par la fenêtre.



RAMIRE.

Allons, voilà qu'il m'a décoiffé maintenant !... Singulier début pour un alcade... Avec de pareilles aventures, obtenez donc de l'avancement !

LANGÈLI, *à la fenêtre.*

On a ramassé et lu l'ordre : on éteint les lampes ; les rues seront bientôt désertes... Je suis sauvé !

RAMIRE.

Je suis perdu !

LANGÈLI, *gambadant.*

Inès, Mariette, arrivez, arrivez ! plus de danger maintenant.

RAMIRE, *à part.*

Quel grand diable !... Et moi qui lui ai fait les doux yeux !

SCÈNE XV.

RAMIRE, INÈS, LANGÈLI, MARIETTE.

ENSEMBLE.

AIR :

RAMIRE.

Un froid subit dans mes veines se glisse.

Je suis maudit,

Et rien ne me réussit.

Où, tout est dit. (*ter.*)

INÈS, LANGÈLI, MARIETTE.

Allons, le moment est propice.

Déjà la nuit

Passe, s'éloigne et s'enfuit.

Partons sans bruit. (*ter.*)

RAMIRE.

Ah ça, mais, que vais-je devenir ?... Quand le cardinal saura... c'est moi qui serai pendu !

MARIETTE.

C'est une mort très-élevée !

INÈS.

Ah ! mon Dieu ! je n'avais pas pensé à ça ; je désire ne pas l'épouser, mais je ne veux pas qu'on le pend.

LANGÈLI.

Ce serait pourtant le plus sûr ; mais tranquillisez-vous, Inès ; je vais remettre ma casaque , et tout peut s'arranger... Il y a péril pour votre tuteur à rester en Espagne ? eh bien ! qu'il vienne en France avec nous ; il y a quatre places dans le carrosse. A Paris, mes amis lui obtiendront un emploi... Moi, secrétaire de monseigneur, j'épouserai la pupille.

MARIETTE.

Moi, je toucherai trois cents pistoles.

LANGÈLI.

Et tout le monde sera content.

RAMIRE.

Eh bien ! j'accepte !... Mais, dites donc, c'est singulier, j'aurai été alcade, moi, pour n'arrêter personne.

LANGÈLI.

On se souviendra de votre paternelle administration.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons, allons, le moment est propice.

FIN.









SCÈNE XV.

# CALISTE,

OU

## LE GEOLIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par MM. N. Sournier et Louis de Burgos.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 30 OCTOBRE 1841.

### PERSONNAGES.

PIERRE. . . . .  
VALENTIN. . . . .  
CALISTE DE BIERZAC. . . . .

### ACTEURS.

M. TISSERANT.  
M. RHOZEVIL.  
M<sup>me</sup> LÉONTINE VOLNYS.

A Bordeaux

Le théâtre représente une salle d'ancien couvent, dont on a fait une prison; au fond une croisée praticable, sur laquelle est un rosier; près de là un tabouret; à droite, au premier plan, porte de la chambre de Caliste; près de cette porte, un siège; au deuxième plan, une petite table sur laquelle on voit plusieurs morceaux de musique; à gauche, au premier plan, une table, sur laquelle il y a une lampe allumée et une écritoire avec une seule plume; au deuxième plan, porte d'entrée, donnant sur un corridor. Sur le devant du théâtre, un vieux fauteuil; au milieu du théâtre, une harpe.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, au fond, près de la porte de gauche, qu'il tient ouverte.

Il est de grand matin, le jour n'est pas entièrement venu; le théâtre s'éclaire progressivement jusqu'au moment où Pierre éteint la lampe.

C'est bien, citoyens, merci... buvez tous les deux à ma santé... mais en tête à tête; et prenez garde surtout que le vin ne vous porte à la langue! (*Il referme la porte.*) Diable! c'est qu'aujourd'hui la discrétion doit être à l'ordre du jour... Heureuse-

ment le poste du guichet ne s'est douté de rien; d'ailleurs, dans une prison, quand il ne s'agit que d'entrer... on est coulant! (*Il place la harpe au fond du théâtre près de la croisée.*) Si la commune apprenait que j'ai fait enlever cette harpe de l'ancien château de mademoiselle Caliste pendant la nuit, et que je l'ai placée ici, dans sa prison, pour la distraire... oh! j'entendrais bientôt sonner le tocsin, et le peuple de Bordeaux s'insurgerait en masse contre un géolier trop complaisant. Ce n'est pourtant pas mon défaut! ce n'était pas là ce qu'on me reprochait au régiment, quand



j'étais sergent-major, avant que ma blessure m'eût forcé à quitter le service!

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je n'ai pas l'humeur très-commode.  
Et dans ma section, avant hier,  
Des sobriquets suivant la mode,  
On m'a surnommé Bras-de-fer.  
Eh! parbleu! j'aurais bonne envie,  
En vrai soldat, et sans façon,  
De faire sentir mon surnom  
Aux ennemis de la patrie.

Mais une pauvre petite femme si faible, si délicate, une orpheline, je n'appelle pas ça une ennemie, moi.... Les autres, mes camarades, l'auraient déjà fait mourir de chagrin, depuis quinze mois qu'elle est ici, tandis que moi!... A présent surtout que cette vieille servante est tombée malade et l'a laissée seule, je fais tout ce que je peux pour qu'elle se trouve en prison tout-à-fait comme chez elle... C'est difficile : deux petites chambres donnant sur une cour étroite, une espèce de puits, et à soixante pieds du pavé... pas moyen de changer la vue... Tout ce que j'ai pu supprimer, ce sont les gros barreaux que le procureur de la commune allait faire mettre à ses croisées quand on a transformé en prison ce vieux couvent parce que le château Trompette était trop plein. J'ai bien aussi tâché d'arranger sur la terrasse, de l'autre côté du préau, une espèce de jardin d'agrément, quatre ou cinq tulipes; mais l'aurait-elle seulement remarqué?... Mes hommes n'ont pas fait de bruit, elle dort encore... (*Il éteint la lampe et s'assied près de la table à gauche.*) Pauvre demoiselle! on parlait hier d'une visite générale des prisons... Quel moment dangereux! les prisonniers qu'on avait oubliés, on les retrouve alors... Elle qui devait être jugée il y a un an!... ça aurait mieux valu peut-être; car, à présent, ça chauffe là-bas de plus en plus. On dit que c'est cette semaine que le nouveau commissaire doit arriver de Paris... Ah! j'ai peur pour elle, et je fais tout ce que je peux pour lui cacher mes craintes; il vaut bien mieux qu'elle ne se doute de rien, et s'il devait arriver quelque catastrophe, qu'au moins elle soit heureuse jusqu'à la fin. (*Se levant.*) Du bruit dans sa chambre... déjà levée! Ordinairement un geôlier ne fait pas de façons... il entre quand il veut : Me voilà, bonjour! et il reste si ça lui plaît... Eh bien! moi, j'aime mieux qu'elle m'appelle; au moins je sais, quand je viens, que ça lui fait plaisir.

AIR de *Prévêlle* et *Taconnet*.

Pendant la nuit, seulement, à sa porte  
Je me glisse comme un voleur;  
Mais au lieu d'emporter, j'apporte  
Ce qui peut tromper sa douleur,  
Et je la laisse ensuite à son bonheur.  
C'est tout profit qu'une telle conduite,  
Car d'un côté je ne sais trop pourquoi  
Je ne peux pas parler quand je la voi,  
Et de l'autre, quand je la quitte,  
Il reste quel'que chose pour lui parler de moi.  
*Il sort à gauche.*

## SCÈNE II.

CALISTE, seule, entrant à droite; elle tient à la main un petit ouvrage de broderie.

Il n'est que sept heures!... Ah! mon Dieu! que cette journée sera longue!... j'espérais avoir dormi plus long-temps... Pour nous, hélas! qui sommes condamnés à souffrir, le sommeil est le premier des biens... c'est autant de retranché sur la vie. J'avais fait un rêve si heureux! Oui, je me croyais encore au château de mon pauvre oncle, le seul parent qui m'était resté, et qui maintenant... Quelques amis, ceux qui ne sont plus ou qui sont dispersés aujourd'hui, se pressaient autour de moi : ils me souriaient, et je dessinais sous leurs yeux, dans la campagne, le ciel, les eaux, la verdure, toutes ces merveilles que je ne peux plus voir!... Ma pauvre vieille Marguerite m'a souvent reproché d'être un peu romanesque; elle me le pardonnerait aujourd'hui... la tête s'exalte dans une solitude continuelle... Oh! les paroles que j'entendais alors, les regards bienveillants que je rencontrais, les lieux habités par ceux qui m'ont aimée, tout ce bonheur perdu depuis si long-temps, se retrace nuit et jour à mon imagination; mais, hélas! le réveil arrive, et la pauvre prisonnière se retrouve seule, toujours seule... Que dis-je? je suis ingrate... oui, il y a ici quelqu'un qui me protège d'une manière presque invisible, et qui s'efforce de me distraire... Hier, ce livre que j'ai trouvé là, sur la table... il y a quelques jours, ces roses que j'avais désirées, et qui sur ma croisée... (*Apercevant la harpe.*) Ah! mon Dieu! cette harpe?... est-ce possible?... et ce chiffre! ah! c'est le mien! c'est cela, j'en parlais hier... Oh! maintenant je ne m'ennuierai plus... voyons... (*Elle promène ses doigts sur les cordes.*) Oh! que la joie est égoïste!... je suis là à jouir de mon bonheur, sans songer à celui qui me l'a procuré; car c'est lui, toujours lui! cet homme dont la rudesse s'est adoucie comme par miracle!... Ah! je m'en veux, c'est bien mal... Qu'il vienne, au moins! Mais il n'osera pas entrer sans que je l'appelle... Eh bien! comme dans je ne sais quel conte de fées, je vais évoquer mon bon génie... (*Elle frappe trois coups à la porte; on tire le verrou en dehors.*) Il est toujours là!

## SCÈNE III.

CALISTE, PIERRE\*.

CALISTE.

Venez, monsieur Pierre.

\* Les personnages sont placés dans l'ordre indiqué en tête de chaque scène, en commençant par la droite du public.



PIERRE, s'arrêtant sur le seuil pendant qu'elle est allée s'asseoir à droite.

Mam'selle...

CALISTE.

Approchez-vous.

PIERRE, à part.

Elle va me remercier, c'est ennuyeux !

CALISTE.

Approchez-vous donc, je vous en prie.

PIERRE, s'approchant.

Puisque vous le voulez...

CALISTE.

En vérité, on dirait que c'est vous qui êtes mon prisonnier.

PIERRE.

Eh mais, si vous voulez me garder...

CALISTE.

Que de reconnaissance ne vous dois-je pas !... tant de bontés pour une captive...

PIERRE.

Bah ! laissez donc !

CALISTE.

Cette réserve, ces égards...

PIERRE.

Bon ! parce que je ne vous tutoie pas et que je ne vous appelle pas citoyenne ?... Est-ce que je le pourrais ?

CALISTE.

Et puis, tous les matins, ne m'avez-vous pas habituée à trouver sur ma table...

PIERRE.

Quelques douceurs pour votre déjeuner ?... Parbleu, oui, on vous mettra au pain et à l'eau comme les autres, vous !... D'ailleurs votre travail suffit, et au-delà...

CALISTE.

C'est si peu de chose...

PIERRE.

Allons donc ! cet ouvrage-là se vend bien, très-bien ! (A part.) Si elle savait que c'est du luxe, et qu'on n'en veut plus aujourd'hui, même pour rien !

CALISTE.

Enfin, cette nouvelle attention...

PIERRE.

L'instrument ?... s'il est en bon état, et si vous êtes contente, ça suffit.

CALISTE.

Contente ! oui, je devrais l'être... Mais, hélas ! quand je réfléchis... ces nouveaux soins pour l'avenir... je dois donc rester ici bien long-temps encore ?

PIERRE.

Par exemple ! (A part.) Où va-t-elle songer ?... (Haut.) Pas du tout ! ça se calme à Paris, ça va très-bien !

CALISTE.

Dieu le veuille ! mais je crains que l'on ne pense plus à moi !

PIERRE.

Si fait ! (A part.) Ça serait peut-être plus heureux !

CALISTE.

Mais prenez bien garde, monsieur Pierre ; si l'on venait à soupçonner... Croyez-moi, j'aimerais mieux endurer toutes les privations que de vous exposer..

PIERRE.

Laissez donc, il n'y a pas de danger, et quand il y en aurait, tant mieux, morbleu ! si ça m'amuse, moi, de courir des dangers !

CALISTE.

Se peut-il ? Et cependant vous ne m'aviez jamais vue avant le jour où des furieux envahirent le château de mon oncle.

PIERRE.

C'est vrai.

CALISTE.

Ah ! je me rappelle... glacé de terreur à leur approche, je vis un homme se détacher de leurs groupes et s'élancer vers moi pour me protéger... Je tombai à ses pieds sans connaissance avant d'avoir pu distinguer ses traits, et quand je revins à moi, dans les bras de ma vieille Marguerite, je vous trouvai là, dans cette chambre, les yeux fixés sur moi.

PIERRE.

Et je vous ai fait peur ?

CALISTE.

D'abord un peu... Mais bientôt, à vos regards émus, à vos paroles pleines de compassion, je reconnus mon libérateur. Ah ! comment m'expliquer un si vif intérêt ?... peut-être étiez-vous attaché à ma famille.

PIERRE.

Votre famille... par exemple ! des entêtés... Non, Dieu merci, je n'ai jamais eu affaire à votre famille. D'abord elle m'aurait méprisé dans ce temps-là... à présent, c'est autre chose, morbleu ! Tenez, je suis trop franc pour vous cacher ce que je pense. Quand j'entends parler d'un ci-devant, n'importe lequel, d'un homme qui se pare de je ne sais quel titre pour humilier ses concitoyens, ses égaux, ça m'irrite, ça me fait mal. Ce n'est pas pour vous que je dis ça : vous êtes si aimable, si bonne !... Au fait, qu'est-ce que vous avez besoin de leur prétendue noblesse ? est-ce qu'avec votre air, votre esprit, votre mérite, vous n'êtes pas faite pour commander à tout le monde ?... même ici ? c'est vrai : vous me diriez de me jeter par cette fenêtre... Dieu me pardonne, je crois que... car vous êtes bien innocente des folies de vos parents ou de vos amis. Et voilà ce qui me révolte, moi, c'est de voir la vertu la plus pure confondue avec... Oui, c'est ce qui fait que je donnerais ma vie pour vous épar-



gner un chagrin ou pour vous procurer un plaisir. Aussi, je n'ai rien oublié... Tenez, voilà des cahiers...

CALISTE, *allant au fond.*

Toute ma musique! que de souvenirs!

Elle feuillète les cahiers de musique.

PIERRE\*.

A la bonne heure! elle ne réfléchit plus! voilà ce que je veux.

CALISTE.

Ah!

PIERRE.

Qu'est-ce donc?

CALISTE.

Voici la romance que j'étudiais la veille du jour où je fus arrêté, *l'Adieu d'un exilé*, celle que monsieur Alfred avait laissée au château.

PIERRE.

Monsieur Alfred?

CALISTE.

Alfred de Nerval.

PIERRE.

Ah! oui, le marquis! ce chef de bande redoutable que votre oncle...

CALISTE, *vivement.*

Non. Oh! ne le croyez pas. Un jeune homme brave, hardi, généreux, aimant avant tout la patrie, comme vous, autant que vous, et appelé en d'autres temps, à ce que disait mon oncle, aux plus brillantes destinées. On s'est servi de son nom, on l'a engagé dans une intrigue qu'il désavouait. Proscrit alors, poursuivi, réduit à se défendre, et blessé même dans sa fuite, il vint demander un asile chez mon oncle, dont les idées n'étaient pas les mêmes, mais qui, par égard pour son nom, le cacha cependant quelques jours avec le plus grand soin.

PIERRE.

Oui, il y a dix-huit mois... ça a fait assez de bruit! Et qu'est-ce qu'il est devenu, le particulier?

CALISTE.

Repoussé par les deux partis, il a dû sans doute s'expatrier.

PIERRE.

Eh bien! à la bonne heure, bon voyage! je lui conseille pour sa santé de rester de l'autre côté; sinon, morbleu! le cachot et...

CALISTE.

Pierre!

Elle va s'asseoir à gauche.

PIERRE.

Pardon, j'ai tort de parler de ça devant vous; c'est plus fort que moi... Et tenez, pour ne pas recommencer, je m'en vais... (*Fausse sortie.*) J'avais pourtant quelque autre chose à vous dire, un petit service à vous demander.

\* Pierre, Caliste.

CALISTE.

Un service! à moi! Ah! parlez, parlez! je serai trop heureuse...

PIERRE.

Oh! il ne s'agit pas de moi... Vous saurez que j'ai depuis deux jours un nouveau prisonnier.

CALISTE.

Un autre!

PIERRE.

Je ne vous en ai pas encore parlé, parce que quand vous êtes là, je ne sais pas comment ça se fait, mais je ne pense plus à personne... Le chef du poste me l'a recommandé, et je l'ai logé là-bas, de l'autre côté du préau.

CALISTE, *allant au fond regarder par la croisée.*

Là-bas?

PIERRE.

La muraille tourne, vous ne pouvez pas voir sa croisée d'ici... celle-là, par exemple, a des barreaux solides.

CALISTE\*.

Si près de moi, un compagnon d'infortune!

PIERRE.

Valentin Reynaud, un peintre, une espèce d'artiste en sous-ordre, un drôle qui fait un peu de tout... il se trouve compromis au sujet de quelques chansons contre le régime actuel, et le régime actuel n'aime pas les plaisanteries déplacées. Dès le premier jour de son arrivée, je l'avais fait mettre au secret sans plume, ni papier, ni encre, de peur des chansons. Ah bien oui! j'entre, et je trouve mon gaillard tapi dans un coin, le nez en l'air et marmottant je ne sais quoi... Je lui demande ce qu'il fait là, il me répond qu'il compose des vers.

CALISTE.

Des vers!

PIERRE.

Des grands vers cette fois; pour ma part, je n'y entends pas grand' chose... mais je me suis dit: Parbleu! mam'selle Caliste doit aimer la poésie, ça pourra la distraire. Alors j'ai écrit tant bien que mal sous sa dictée.

CALISTE.

Ah! voyons.

*Lisant :*

« De la captivité qu'importent les entraves ?  
» Qu'importe que ces murs, ces grilles, ces verroux,  
» Comme un tombeau se referment sur nous?  
» Le corps est enchaîné, les membres sont esclaves,  
» Mais la pensée est libre! Oui, du faible opprimé  
» L'âme peut s'élancer par delà cette voûte,  
» Et dans l'espace ouvert se frayer une route  
» Vers l'âme, errante aussi, de quelque objet aimé.»

Ah! que cela est touchant!

PIERRE.

Hein! touchant? elle s'attendrit!... Ah ça!

\* Caliste, Pierre.



voyons, je vous ai apporté ça pour vous faire plaisir et non pas... Où diable a-t-il été faire des vers touchans ? Ah ! je veux lui apprendre...

CALISTE.

Mais le service dont vous me parliez ?

PIERRE.

Ah ! voici. Il s'était apitoyé en entrant sur le sort d'une pauvre vieille tante que son arrestation laissait sans ressource ; alors je lui ai dit : Parbleu ! mon garçon, pourquoi diable t'amuser à composer des vers ? à quoi ça rime-t-il ? au lieu de ça, puisque tu es peintre, fais-nous quelque dessin, quelque tableau dont le prix servira à soulager la pauvre femme. Voilà un crayon, voilà tout ce qu'il te faut... je me charge de trouver des amateurs et de faire passer à la vieille.

CALISTE

Encore une bonne action !

PIERRE.

Allons donc ! c'était tout simple.

CALISTE

Eh bien ?

PIERRE.

Eh bien, il s'est mis sur-le-champ à crayonner un petit paysage ; mais comme je ne m'y connais pas, j'ai pensé à vous le montrer, toujours pour vous amuser d'abord, et ensuite pour que vous me disiez sans façon ce que je peux en demander. Tenez, mam'selle, jetez s'il vous plaît un coup d'œil là-dessus.

CALISTE, *prenant le dessin.*

Eh ! mais, ce point de vue, quel souvenir !

PIERRE.

Platt-il ?

CALISTE, *avec émotion.*

Le choix de ce paysage... Est-ce que ce jeune artiste demeurait dans les environs ?

PIERRE.

Je n'en sais rien. Mais vous avez encore l'air tout émue... Morbleu ! j'ai du malheur aujourd'hui : on croit avoir de bonnes idées, et puis...

CALISTE.

Ah ! ce n'est rien... Voilà qui est fort bien... du trait, de la perspective : votre prisonnier a vraiment du talent.

PIERRE.

Ah ! tant mieux pour lui !

CALISTE.

Et si jeune, dites-vous ?

PIERRE.

Tout jeune. Ainsi son dessin vous plaît ?

CALISTE.

Beaucoup.

PIERRE.

Eh bien, gardez-le.

CALISTE.

Que dites-vous ? mais le prix ?

PIERRE.

On s'en charge.

CALISTE.

Ah ! je n'entends pas...

PIERRE.

Ah ça ! voyons, voulez-vous me laisser faire?... on règlera ça avec vous quand vous serez libre.

CALISTE.

Libre!...

PIERRE.

Ce qui offre bien quelques difficultés... mais enfin j'ai deux ou trois plans de délivrance dans ma tête ; un surtout, le meilleur, qui dépend de vous... Je vous en parlerai quand il en sera temps... Mais voici l'heure où l'on relève le poste... Vous savez, mon cabinet est dans le corridor, je suis là, toujours là... Dès que vous aurez des idées noires et que vous voudrez les chasser... trois petits coups... présent... Adieu, mademoiselle Caliste.

CALISTE.

Pierre, je ne sais ce que le sort me réserve... je voudrais pourtant un jour ou l'autre vous témoigner ma reconnaissance ; mais de ma situation passée il ne me reste rien ; tout mon luxe, je le tiens de vous ; je n'ai ni bijoux ni objets précieux.

PIERRE.

Hein ! est-ce que j'en voudrais?... ce qu'il me faudrait, à moi, ce n'est pas ça... c'est mieux que ça...

CALISTE.

Quoi donc ?

PIERRE, *montrant le rosier.*

Que'que chose sans valeur... tenez, par exemple :

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

De ces fleurs que vous aimez tant  
Vous avez pris un soin extrême !  
Eh bien ! cueillez-moi ça vous-même...  
Et vous me renverrez content.

CALISTE.

Se peut-il ?.. Ah ! soyez content.

*Elle va cueillir des fleurs et les présente à Pierre.*

Ces fleurs, comme moi prisonnières,  
Vous diront que je me souvien  
De vos bienfaits ..

PIERRE, *les prenant.*

Ne craignez rien,

Ce souvenir me les rend chères...  
Le géôlier les gardera bien ;  
Elles sont là, ne craignez rien,  
Le géôlier les gardera bien.

Adieu, mam'selle Caliste, adieu.



## SCÈNE IV.

CALISTE.

Singulier homme! sous ces dehors un peu brusques, un si bon cœur! tant d'humanité! Ah! les moindres attentions, celles qu'on daigne à peine remarquer ailleurs, seraient déjà des bienfaits ici!... que dirai-je donc de ses soins, de ses prévenances? Ah! c'est le ciel qui me l'a envoyé! Oh! j'ai maintenant de quoi m'occuper... ce paysage... je ne me trompe pas, c'est bien là le site pittoresque qui avoisine le château de Bierzac, sur la lisière du bois : c'est là qu'il y a dix-huit mois, à la chute du jour, en revenant de la promenade, mon oncle et moi, nous vîmes s'élancer, hors du taillis, un jeune homme blessé; c'était lui!... Alfred de Nerval!... Quelle fut ma frayeur! Mais mon oncle l'accueillit... un si grand nom... tant d'amabilité! et en même temps un caractère si fier, une âme si dévouée... Ah! ma pensée se reporte avec émotion vers ces événements qui m'ont tant frappée, vers ces jours d'hospitalité qui ont laissé comme une trace de lumière dans mon existence si sombre... (*Elle va au fond, et prélude sur sa harpe; l'orchestre joue en sourdine les premières mesures de l'air qui va suivre.*) A présent, il est libre, lui, il est heureux... que dis-je? avec ses idées, la liberté sur une terre étrangère est-ce le bonheur? Ah! je me rappelle les Adieux de l'exilé.

Elle s'accompagne sur la harpe.

AIR : *Une fièvre brûlante* (de Richard).

Beau ciel de ma patrie!  
 Berceau de mes amours!  
 Aujourd'hui pour toujours  
 Faut-il que je vous fuie?  
 Et vous, hélas! ne plus vous voir!  
 Mon seul bonheur, mon seul espoir!  
 Adieu... vous que j'adore...

UNE VOIX, en dehors.

Au loin je vais souffrir...  
 Demain vivrai-je encore?  
 Vous quitter, c'est mourir.

Qu'entends-je! une autre voix!.... je ne me trompe pas... je ne rêve plus... quelqu'un est là qui connaît cette romance... (*Elle se lève et regarde par la fenêtre.*) Comment se fait-il?... de quel côté... je ne puis distinguer... Je veux savoir... Pierre!.. monsieur Pierre!

## SCÈNE V.

CALISTE, PIERRE.

PIERRE.

Drôle!... Ah! mam'selle, vous devez être bien en colère!... c'est le peintre, c'est mon prisonnier Valentin, qui s'est permis de mêler son chant au vôtre

CALISTE.

Quoi! c'est lui!

PIERRE.

Mais je l'ai fait taire tout de suite.

CALISTE.

Oh! le mal n'était pas grand.

PIERRE.

Comment donc? il a risqué de nous compromettre tous... de la musique d'une croisée à l'autre!... si le factionnaire l'avait entendu, je serais dénoncé.

CALISTE.

O ciel!

PIERRE.

Et on vous donnerait peut-être un autre gardien! voilà une punition!

CALISTE.

Ah! oui, pour moi!

PIERRE.

Et pour moi donc!.. Je vous en prie, mam'selle Caliste, quand vous chanterez, fermez votre fenêtre... (*Il va fermer la croisée.*) Chantez tout bas, et surtout ne choisissez pas des romances de ce genre-là... un air suspect, un air prohibé.

CALISTE.

Ce jeune homme le connaissait donc?

PIERRE.

Il connaît tous les airs... il a joué du violon dans un théâtre, à ce qu'il dit.. cet original-là sait tout!

CALISTE.

Il est musicien... ah! mais c'est charmant! quel dommage que la distance...

PIERRE.

C'est la première chose que je me suis dite... s'il était là, au moins, tout près de mam'selle Caliste! un chanteur! vous avez peut-être là pas mal de musique à deux?

CALISTE.

Des duos? oui, cinq ou six.

PIERRE.

Ça ferait un petit concert, ça m'amuserait aussi, moi, de vous entendre... avec ça qu'il est fort gai, fort jovial, ce petit bonhomme, pour quelqu'un qui est au pain et à l'eau; c'est un de ces caractères sans façon, sans conséquence... il me fait des contes, vous passeriez deux heures à l'écouter... autant de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur la prison.

CALISTE.

Eh bien! y aurait-il du danger?

PIERRE.

A le faire venir?... beaucoup moins qu'à chanter par la fenêtre comme tout-à-l'heure... hormis les heures de ronde, je ne crains pas que personne... Si j'organisais une petite récréation... Si je vous amenais le voisin, est-ce que ça vous ferait bien plaisir?

CALISTE.

Sans doute.

Pierre, Caliste.



PIERRE.

Je l'avais deviné... eh bien! il est là.

CALISTE.

Comment?

PIERRE\*.

Dans le corridor, à votre porte.

CALISTE.

Déjà?

PIERRE.

Est-ce que ce n'est pas mon bonheur d'aller au devant de toutes vos idées?

CALISTE.

Mais, mon Dieu! je n'étais pas préparée à la visite d'un étranger.

PIERRE.

Bah! qu'est-ce que ça fait? avec un original comme celui-là... vous, d'ailleurs, qui êtes si peu coquette...

CALISTE.

Non, permettez, je rentre un instant... Vous feurez les honneurs de mon *salon*... N'êtes-vous pas mon maître des cérémonies?

PIERRE.

Des cérémonies... ce n'est pas mon fort.

## SCÈNE VI.

PIERRE, puis VALENTIN.

PIERRE.

De la toilette!... oh! les femmes!... même en prison!... C'est singulier, elle n'a jamais pensé à en faire pour moi... apparemment que je ne suis pas un étranger pour elle... Oh! si je le croyais! si j'osais penser!... mais l'autre qui m'attend... Par ici, mon garçon; tu peux entrer.

VALENTIN, *entrant, et regardant vivement de tous côtés* \*\*.

Ah! ah! tu es tout seul?

PIERRE.

On m'a dit de te faire des cérémonies; prends une chaise.

VALENTIN.

Voilà donc la prison de cette demoiselle!... tiens! tiens! elle est bien mieux logée que moi.

PIERRE.

Parbleu!

VALENTIN, *allant vers la croisée.*

En bon air... la vue de la terrasse... et meublée... peste! quel luxe!

PIERRE.

On te donnera aussi des petits coussins et des roses! il n'est pas dégoûté, ce gaillard-là! ( *Valentin fait un accord sur la harpe.* ) Veux-tu bien ne pas toucher... Il n'a pas le moindre usage.

\* Caliste, Pierre.

\*\* Valentin, Pierre.

VALENTIN.

Dis donc, citoyen geôlier, sais-tu que je suis un peu embarrassé?

PIERRE.

Comment?

VALENTIN.

Tu m'as dit, avec ton air agréable accoutumé, de te suivre jusqu'ici.

PIERRE.

Oui... j'ai mes raisons pour ça.

VALENTIN.

J'aurais pu refuser... car enfin en prison on est bien libre...

PIERRE.

On n'est libre de rien du tout, entends-tu? quand le geôlier parle, marche!

VALENTIN.

A la bonne heure... si ce sont là tes raisons... mais à présent que je vais me trouver en face de cette personne, qu'est-ce que je vais lui dire?

PIERRE.

Allons donc! toi qui n'as pas tout-à-fait l'air d'un sot... Ce n'est pas l'embarras, si tu n'as pas l'habitude de parler aux dames...

VALENTIN.

Il est vrai que...

PIERRE.

C'est délicat!

VALENTIN.

Et puis ce costume...

PIERRE.

Bon! ne va-t-il pas s'occuper aussi de sa toilette?... Tu es mille fois trop beau pour un prisonnier... Ah ça, ne te laisse pas intimider... écoute d'abord... nous sommes ici pour la distraire; voici ta consigne: premier point: tu seras aimable, tu seras gai, comme moi; et puis, second et principal point: puisque tu es peintre, tu examineras bien son profil, et, sans qu'elle s'en aperçoive, tu me crayonneras un petit dessin, un petit portrait.

VALENTIN.

Ah! son portrait?

PIERRE.

Tu as tout ce qu'il te faut?...

VALENTIN.

Oui, j'ai là mon calepin...

PIERRE.

Je te payerai ça... je ferai ajouter des hors-d'œuvre à ton déjeuner... Chut!... la voilà!

VALENTIN.

Ah!

PIERRE.

N'aie pas peur, je suis là... je vais te présenter...

Il passe à droite.



## SCÈNE VII.

CALISTE, PIERRE, VALENTIN.

PIERRE.

Mamselle Caliste, voilà l'original dont je vous ai parlé... Valentin Reynaud, peintre, musicien, chanteur... Dansez-tu ?

VALENTIN, *saluant*.

Mademoiselle...

CALISTE.

Monsieur... Ah !

PIERRE.

Qu'est-ce donc ?

CALISTE.

N'ai-je pas déjà rencontré monsieur ?

PIERRE.

Lui !

VALENTIN, *affectant un air dégagé*.

Ah ! si j'avais déjà eu le bonheur de vous voir, mademoiselle, certainement je ne l'aurais pas oublié.

CALISTE.

Pardon... une réminiscence confuse... monsieur j'aurais désiré, pour vous et pour moi, vous recevoir partout ailleurs que dans ce lieu... mais je n'avais pas le choix.

VALENTIN.

Ah ! ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, mademoiselle ; la captivité près de vous équivalait à la liberté, car elle est volontaire.

PIERRE.

Oh ! oh ! peste ! il est galant par dessus le marché... Ces diables d'artistes... ne faites pas attention... il disait qu'il ne savait pas parler aux dames ! Sans son costume, Dieu me pardonne, il aurait l'air d'un ancien régime.

VALENTIN, *riant*.

Ha ! ha ! cette idée !... Mon Dieu ! je n'y mets pas de finesse, moi... Je dis tout bonnement les choses comme elles me viennent.

PIERRE.

A la bonne heure, mon garçon ; mais tâche qu'elles te viennent autrement ; car les phrases, vois-tu, ne prouvent pas grand' chose, et mam'selle Caliste ne les aime pas... Ce qu'il faut ici, c'est de la franchise et de la bonne humeur... N'est-ce pas, mam'selle Caliste ?

CALISTE, *préoccupée*.

Plait-il ?

PIERRE.

Qu'est-ce que vous allez chanter à vous deux ?

CALISTE.

Oh ! le duo que vous voudrez, le premier venu, n'importe !

PIERRE, *bas, à Valentin*.

Voilà le moment d'examiner le profil pendant qu'elle chantera.

VALENTIN, *cherchant des morceaux de musique*.*Les soupirs.*

PIERRE, *apportant la harpe sur le devant du théâtre*.

Non, pas de soupirs, c'est trop triste.

VALENTIN.

*Le Retour*... Ah ! oui, le retour, c'est fort joli ! Connaissez-vous cette romance, mademoiselle

CALISTE.

Oui, monsieur.

VALENTIN.

Eh bien ! si vous voulez...

CALISTE

Sans doute.

PIERRE.

Va pour *le Retour* \*.

VALENTIN.

Quant à moi, je ne me fais pas prier.

PIERRE.

Parbleu ! je l'espère bien !

VALENTIN.

Cependant...

PIERRE.

Quoi donc ?

VALENTIN.

Tu n'es pas musicien, toi.

PIERRE.

C'est vrai.

VALENTIN.

Je crains vraiment de t'ennuyer.

PIERRE.

Toi, c'est possible, mais mam'selle...

VALENTIN, *à part*.

Il va rester là !... maudit geôlier !

CALISTE.

C'est à monsieur de commencer.

PIERRE, *s'asseyant*.

Écoutons.

VALENTIN, *tenant un cahier à la main*.AIR : *Soleil de la Bretagne*.

Salut, ô lieux chers à mon souvenir !  
Riant séjour, qu'habita mon amie,  
À votre aspect, je renais à la vie,  
Et mon cœur bat d'ivresse et de plaisir.

PIERRE.

Pas mal !

CALISTE, *s'accompagnant sur la harpe*.

O ciel ! surprise extrême !

Oui, c'est lui...

PIERRE.

Eh bien ! allez donc, mam'selle.

CALISTE.

C'est lui-même.

VALENTIN.

Ah ! ces traits ! cette voix !

C'est elle ! je la vois...

\* Pierre. Caliste, Valentin.



ENSEMBLE.

Ah ! quel transport ! par quel charme nouveau  
En ce moment mon âme est attendrie !  
Quand l'exilé revient dans sa patrie ,  
De toute sa vie  
Ce jour est le plus beau.

PIERRE.

Bravo ! c'est très-gentil ! Voyons la suite...  
(*Se levant.*) Chut ! attendez ! du bruit en bas !...  
Quel mouvement !... Que se passe-t-il donc ?...  
Ah ! mon Dieu ! est-ce que nous sommes déjà au  
15 prairial ?

VALENTIN.

Mais oui, décadi.

PIERRE.

Jour d'inspection... Je m'embrouille toujours  
avec nos nouveaux mois, ça fait une confusion  
d'almanachs \* !

VOIX, *en dehors.*

Citoyen Bras-de-fer !

VALENTIN.

C'est toi qu'on appelle.

PIERRE.

Eh ! oui, c'est le guichetier Léonidas... Que le  
diable l'emporte !... ça commençait à m'amuser  
beaucoup... Viens avec moi, je vais te faire ren-  
trer bien vite, et... (*refermant la porte brus-*  
*quement*) non, tais-toi, quelqu'un là, dans le  
corridor...

VALENTIN.

Ah ! Léonidas est dans le défilé !

PIERRE.

Chut, donc ! reste là, ne bouge pas... il ne  
faut pas qu'on te voie sortir d'ici... ma responsa-  
bilité...

VOIX, *en dehors.*

Citoyen Bras-de-fer !

PIERRE.

Eh ! me voilà... un moment donc !... Et toi, de  
côté... loin de la fenêtre... là... je vais leur par-  
ler... 15 prairial !... décadi...

## SCÈNE VIII.

CALISTE, VALENTIN.

CALISTE.

Ah ! je tremble ! s'il s'était exposé à quelque  
danger... que disent-ils ?... écoutez...

VALENTIN.

Le bruit s'éloigne... on est sorti du corridor...  
on descend l'escalier... quel bonheur !... Caliste,  
je n'ai qu'un instant pour vous parler.

\* Caliste, Valentin, Pierre.

CALISTE.

Silence ! Alfred !...

VALENTIN.

Ah ! vous ne m'aviez pas oublié !

CALISTE

Vous ici ! ignorez-vous quels dangers vous y  
attendez ?... votre tête est menacée !

VALENTIN.

Oui, je le sais, car mon nom me tient lieu de  
crime.

CALISTE.

Imprudent ! je vous croyais en sûreté !

VALENTIN.

J'étais bien loin d'ici.

CALISTE.

Et qui vous a forcé de revenir ?

VALENTIN.

Le désir de revoir mon pays, et une femme dont le  
souvenir m'a suivi partout... Vous, Caliste, vous  
que j'aime depuis le premier jour où je vous ai vus.

CALISTE.

Alfred !

VALENTIN.

Ah ! mes vœux étaient purs comme vous, et le  
seul parent que vous aviez au monde a daigné,  
en mourant, les encourager.

CALISTE.

Qu'entends-je !

VALENTIN.

Eh bien ! oui... votre oncle... C'est là ce qui  
me ramène à travers les dangers et les obstacles...  
j'ai voulu à tout prix connaître votre sort. Quel fut  
mon désespoir quand j'appris que vous étiez renfer-  
mée ici. J'errais autour de votre prison, je tâchais  
de vous apercevoir... je me figurais vous entendre ;  
mais, hélas ! je n'avais avec moi que votre image  
adorée... oui, un portrait que j'avais dessiné de sou-  
venir, et qui est toujours là... sur mon cœur... (*Il*  
*lui montre le portrait.* *Caliste lui tend la main,*  
*qu'il baise vivement.*) Un jour, on m'arrêta pour  
un autre... oh ! que je fus heureux, oui, heureux  
d'entrer dans ces murs... J'étais près de vous...  
mais comment vous voir ?... Je fis tout ce que me  
suggéra mon géolier, des vers, des dessins, de la  
musique ; je tâchai de mettre là tous mes souve-  
nirs, toute mon âme !... Enfin il me fournit l'oc-  
casion si ardemment désirée, il m'ouvrit cette  
porte, et me voici près de vous, joyeux et fier  
d'expier par ma mort, s'il le faut, le bonheur de  
vous avoir revue.

CALISTE.

Votre mort !

VALENTIN.

Eh ! que m'importe l'avenir ?... je suis heureux  
maintenant si vous m'aimez !

CALISTE.

Si je vous aime !... Ah ! monsieur Alfred, en



d'autres temps j'aurais pu vous répondre, mais ici, pourquoi nous préparer des regrets inutiles ?

VALENTIN.

Quand c'est le ciel qui nous rassemble!... Oui, nous sommes unis par le malheur; orphelins tous les deux, le même sort nous a frappés!

CALISTE.

Et le même avenir nous attend peut-être!

VALENTIN.

Eh bien ?

On entend le verrou.

CALISTE.

C'est lui!... prenez garde.

VALENTIN.

Ne bougez pas!... (*Saisissant son crayon et le portrait.*) Là, c'est cela!

### SCÈNE IX.

CALISTE, VALENTIN, PIERRE.

PIERRE, *tenant un papier à la main. Il a l'air très-préoccupé pendant toute cette scène.*

Quelle alerte !

VALENTIN.

Mademoiselle, si vous voulez vous tourner un peu de profil...

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est?... (*Regardant le portrait.*) Tiens, tu as déjà fini ?

VALENTIN.

A peu près... Tu vois, il ne me faut qu'une séance...

PIERRE.

Et elle posait ?

VALENTIN.

Oui, elle a consenti...

PIERRE, *passant du côté de Caliste.*

Eh! mais, mam'selle, qu'avez-vous donc ?

CALISTE.

Moi... je craignais quelque danger...

PIERRE.

Bah! ils ne se sont aperçus de rien... des bavards, des faiseurs d'embarras! Ils sont venus renouveler nos consignes à cause de ce commissaire qu'on attend de Paris.

CALISTE.

Ah! oui, pour la visite des prisons, et qui doit faire mettre les innocens en liberté.

PIERRE.

Oui, oui, je suppose... (*A part.*) Si elle savait...

VALENTIN.

Que tiens-tu là ?

PIERRE.

C'est une grande liste avec des signalemens...

Voilà les noms de quelques émigrés qu'on soupçonne d'être rentrés en France : le comte de Savenay, le chevalier de Versac, le marquis de Nerval...

CALISTE.

O ciel !

VALENTIN.

Bah! vraiment ?

PIERRE, *allant à Valentin, et lui frappant sur l'épaule.*

Ah ça, mon garçon, à présent tu vas sortir... il n'y a plus personne.

VALENTIN.

Est-ce que tu ne veux pas que j'achève le...

PIERRE.

Non, non, pas aujourd'hui... Voici l'heure de la promenade... tu vas descendre dans le préau.

VALENTIN.

Mais...

PIERRE, *en colère.*

Ah ça !

CALISTE.

Monsieur Pierre !

PIERRE.

Pardon, mam'selle, c'est qu'il ne comprend pas que j'ai à vous parler.

CALISTE.

A moi ?

PIERRE.

Oui, oui.

CALISTE.

Adieu, monsieur Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Au revoir, mademoiselle; oh! je reviendrai !

PIERRE.

Descends vite... Est-ce que tu ne connais pas le chemin ?

### SCÈNE X.

CALISTE, PIERRE.

CALISTE, *assise, à part.*

Son nom sur cette liste! et ce signalement!... Pierre va le reconnaître.

PIERRE, *refermant la porte.*

Là, m'en voilà débarrassé!... Je ne sais, mais ce petit bonhomme a quelque chose de particulier.

CALISTE.

Je n'ai rien remarqué, je vous assure.

PIERRE.

Et vous-même tout-à-l'heure, quand je suis entré...

CALISTE.

Non... oui... je l'avais interrogé sur sa famille,



et alors, mes souvenirs... ce n'était rien... Tenez, cette émotion est déjà dissipée.

PIERRE, *après une pause.*

Hélas! mam'selle, ça va peut-être recommencer.

CALISTE.

Comment?

PIERRE.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment, mais cette visite des prisons... le commissaire va arriver dans l'instant... Ce que j'ai à vous dire est grave, très-grave.

CALISTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! se douterait-il... (*Haut.*) Expliquez-vous, je vous en prie.

PIERRE.

Eh bien! il ne faut plus vous flatter... on vous oubliait... Encore quelque temps, et vous étiez sauvée peut-être; mais cette visite... Vous allez être jugée, et qui dit jugée... vous avez tout à craindre.

CALISTE, *se levant.*

O ciel!

PIERRE.

Écoutez-moi... depuis long-temps je ne rêvais qu'au moyen de vous rendre à la liberté; une évasion!... il ne faut pas y penser... il s'agit de trouver une manière... légitime.

CALISTE.

Laquelle?

PIERRE.

Mam'selle, je ne suis géôlier que par circonstance; car sans ma blessure qui m'a forcé de prendre un congé, et si j'avais quelque autre moyen de servir mon pays et de nourrir mon vieux père... Mon père était soldat, et je le suis aussi, Pierre Garnier, sergent-major dans la sixième demi-brigade, avec promesse d'avancement.

CALISTE.

Oh! oui, vous méritez toutes les récompenses dues à un homme brave et généreux.

PIERRE.

Il est bien question de ça! c'est de vous surtout qu'il s'agit. Pourquoi êtes-vous persécutée? qu'est-ce qui vous a fait arrêter? quel est votre crime enfin? C'est votre nom, votre nom seul...

CALISTE.

Le nom de mon père! un nom sans tache!

PIERRE.

Noble et suspect, ça suffit. Eh bien! dans ce cas-là il y a un moyen de faire oublier un nom, un titre, qui pourraient nous porter malheur; c'est d'en prendre d'autres plus tranquillisants... ça se fait tous les jours... Vous n'en avez pas entendu parler, du moyen?

CALISTE.

Mais non.

PIERRE.

Eh bien! on choisit quelque'un, un bon patriote,

un homme éprouvé, enfin, un brave homme, et à l'abri de son nom... Par exemple, mam'selle de Bierzac est persécutée; mais qui est-ce qui oserait inquiéter la citoyenne Garnier?

CALISTE.

Qu'entends-je!

PIERRE.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Si vous étiez encor heureux', mamselle,  
J' n'aurais jamais cherché, croyez bien ça,  
Malgré c' qu'on dit d' l'égalité nouvelle,  
A partager ce bonheur-là.  
Mais quand le sort vous condamne à descendre,  
Quand il vous frappe avec tant de rigueur,  
Et quand j' suis là, près d' vous, laissez-moi prendre  
La moitié de votre malheur;  
Oui, je le veux, oui, j'ai le droit de prendre  
La moitié de votre malheur.

CALISTE.

Pierre, mon ami, vous êtes le plus généreux des hommes; vous m'avez sauvée deux fois, vous avez veillé sur moi comme un père sur son enfant, et maintenant... oh! merci, et c'est du fond du cœur que je vous le dis, merci pour vos bontés passées, merci encore pour cette nouvelle preuve de dévouement.

PIERRE, *avec explosion.*

Eh non! par malheur, ce n'est pas du dévouement, ce n'est pas de la bonté; il n'y a pas le moindre mérite dans ce que j'ai fait, puisque je vous aimais, puisque j'en perds la tête, puisque j'étais furieux quand je m'en suis aperçu.

CALISTE.

Ciel!

Elle retombe assise sur son siège.

PIERRE.

Voilà ce que j'avais à vous proposer... Ah! mam'selle Caliste!... si vous... mais non, je conçois... cela doit un peu vous étonner, vous, si pure, à qui on n'a jamais parlé d'amour... aussi, je ne vous demande pas de réponse tout de suite... seulement, le commissaire va arriver, il repartira deux heures après... c'est qu'on mène la besogne vite... enfin, en deux heures, vous aurez tout le temps... Quand vous serez décidée, vous m'appellerez. Quant à présent, pensez à votre intérêt avant tout, et puis à moi, un peu... Ah! mais après, bien entendu... (*Roulement de tambour.*) Voilà le représentant qui arrive... Elle ne répond pas... il semble que si j'étais à sa place, je dirais oui ou non... je ne sais plus que penser... (*On entend battre aux champs.*) Allons!

## SCÈNE XI.

CALISTE, *seule.*

Il m'aimait! lui!... il oserait... allons! malheureuse! est-ce à ma fierté de se révolter! il m'ai-



mait! oh! non, cette offre qu'il m'a faite n'est qu'un détour généreux pour écarter de moi ce nouveau péril... Si pourtant c'était vrai?... s'il m'aimait! Ah! malgré la bonté de son cœur, sa jalousie serait violente, emportée, et s'il venait à découvrir le secret M. de Nerval... je tremble; pauvre jeune homme! les mêmes dangers le menacent aussi; il faut le prévenir, il faut qu'il redouble de précautions. Mais comment faire? il doit être à présent dans le préau... (*Courant à la fenêtre.*) Je ne puis l'apercevoir... et... Ah! mon Dieu!... debout, en face, sur la petite terrasse!... suspendu sur l'abîme!... c'est lui! comment a-t-il pu arriver là?... que me veut-il? il me fait signe; il veut parvenir jusqu'à cette fenêtre... non, non... que de danger!... le malheureux!... arrêtez!... Ah!

Elle se cache le visage et recule.

## SCÈNE XII.

VALENTIN, CALISTE.

VALENTIN, descendant dans la chambre par la croisée.

M'y voilà!

CALISTE.

Ciel!

VALENTIN.

Caliste, revenez à vous... c'est moi, moi qui vous aime...

CALISTE.

Malheureux! comment avez-vous osé... si l'on vous avait vu?...

VALENTIN.

Non, non, personne... ils se sont tous éloignés pour recevoir cet envoyé de Paris... j'ai voulu vous avertir du nouveau danger.

CALISTE.

Je le connais.

VALENTIN.

Et moi je l'avais prévu... peut-être y aura-t-il quelque moyen de fuir... déjà deux de vos guichetiers, gagnés à prix d'argent...

CALISTE.

Que dites-vous? abuser de sa bonne foi... le compromettre...

VALENTIN.

Quoi! c'est pour lui, pour cet homme...

CALISTE.

Mais cet homme, c'est pour moi un bienfaiteur, un ami.

VALENTIN.

Comment?

CALISTE.

Ce n'est pas tout encore, et la prudence est maintenant plus nécessaire que jamais; apprenez que tout-à-l'heure il m'a dit...

On entend Pierre parler en dehors.

VALENTIN.

Ciel!

CALISTE.

C'est lui!

VALENTIN.

Le geôlier?

CALISTE.

Ah! mon Dieu! s'il vous trouve ici, comment expliquer?... il sera furieux! vous vous perdez et moi-même avec vous!

VALENTIN.

Vous, Caliste, oh! jamais! je puis encore... par cette fenêtre...

Il va au fond.

CALISTE, l'arrêtant.

Non, oh! non!... cachez-vous... entrez là!... (*Elle le fait entrer dans sa chambre.*) Silence!... remettons-nous!

## SCÈNE XIII.

CALISTE, PIERRE.

PIERRE, animé et joyeux.

C'est encore moi; pardon, mam'selle; ne croyez pas que je revienne pour vous presser de me répondre.

CALISTE.

Non?

PIERRE.

Au contraire... une bonne nouvelle! Quoi qu'il m'en coûte, j'ai renoncé au projet dont je vous avais parlé.

CALISTE, préoccupée.

C'est bien... je vous approuve.

PIERRE.

Ah! vous m'approuvez?

CALISTE.

Oh! pardon, je ne sais ce que je dis, je suis un peu souffrante.

PIERRE..

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait l'effet de ma proposition?... j'en souffrais tout le premier, C'est vrai... j'avais l'air de vous vendre votre liberté?... c'était mal... je voulais m'en punir... je cherchais un autre moyen.

CALISTE.

Un autre!

PIERRE.

Et je l'ai trouvé... la circonstance la plus heureuse... le commissaire envoyé à Bordeaux, c'est justement le représentant Westermann, mon ancien général, qui vient en même temps rejoindre sa division... celui pour qui j'ai reçu cette blesure. Il a de la mémoire celui-là! il s'est souvenu de ce qu'il m'avait promis... oui, vous serez libre, aujourd'hui même peut-être!

CALISTE.

Aujourd'hui!

PIERRE, montrant un papier.

J'ai mis votre nom sur cet ordre de déli-



vrance; je vais le présenter à la signature du général, et tout sera dit... Et alors, alors, une fois libre et maîtresse de vous-même, si vous daignez vous souvenir qu'il y a dans le monde quelqu'un qui vous aime de tout son cœur... si jamais votre choix tombait sur lui, oh! alors, quel bonheur! oui, rien que du bonheur et pas de remords... car il ne craindra plus qu'on l'accuse d'avoir profité de votre position.

CALISTE.

Oh! que de délicatesse! et que je voudrais y répondre dignement!... Oui, Dieu m'en est témoin, si le don de ma vie pouvait suffire, j'en ferais avec joie le sacrifice...

PIERRE, *allant vers la porte.*

Eh bien! attendez... attendez...

CALISTE.

Un moment, de grâce!

PIERRE.

Plait-il? vous me rappelez?

CALISTE, *à part.*

Ah! je n'ose... et cependant quand je puis le sauver peut-être!... (*Haut.*) Mon bon Pierre!

PIERRE.

Hein? mon bon Pierre, avez-vous dit!... ah! parlez, j'attends vos ordres.

CALISTE.

Pierre, serez-vous généreux à demi?... et cet autre prisonnier, ce pauvre jeune homme?

PIERRE.

Valentin?... ma foi je n'y pensais plus.

CALISTE.

Ne serait-il pas possible en même temps...

PIERRE.

Oh! pour celui-là, un pauvre diable! un faiseur de chansons!... Le général se soucie bien de ça!... et puis, les prisons sont trop pleines; du moment que vous le désirez, je m'intéresserai à lui par dessus le marché.

CALISTE, *à part.*

Ah! que Dieu me le pardonne! mais je le devais.

PIERRE, *allant écrire à la table.*

Son nom là-dessus... Les mauvaises plumes! vous n'en avez pas d'autre dans votre chambre?

Il fait un pas vers la chambre à droite.

CALISTE, *se plaçant au devant de lui.*

Non.

PIERRE.

Ah bien, je remplirai ça en bas.

CALISTE.

Ah! s'il vous plaît, ne fermez pas cette porte en dehors.

PIERRE.

Pourquoi donc cela?

CALISTE.

Je vous l'ai dit; je suis émue, souffrante, j'ai besoin de prendre l'air, et je vous demanderai la permission de me promener un instant dans le préau.

PIERRE.

Comment donc? je vais vous conduire.

CALISTE.

Non, pas encore... quand l'autre prisonnier sera remonté.

PIERRE.

C'est juste.

CALISTE.

Allez, je vous en prie... allez, mais allez donc!

PIERRE, *à part.*

C'est singulier!... voilà la première fois qu'elle me renvoie!

Il sort en l'examinant avec défiance.

## SCÈNE XIV.

VALENTIN, CALISTE.

CALISTE, *allant ouvrir la porte de droite.*

J'en rougis! le tromper... lui si honnête, si bon!... Alfred! venez, venez, vous n'avez qu'un moment, descendez vite!

VALENTIN.

Où est-il?

CALISTE.

Auprès du représentant; il lui demande votre grâce et la mienne.

VALENTIN.

Libres! tous deux! oh! dites-moi, de grâce, hors de cette prison, où vous reverrai-je?

CALISTE.

Me revoir! ô ciel! tandis que lui, il cherche à vous sauver... moi, je vous promettrais!... non, non; adieu!

VALENTIN.

Caliste, dites-moi que je vous reverrai, que cet adieu n'est pas le dernier.

CALISTE, *le repoussant.*

Alfred, par pitié pour vous-même...

VALENTIN.

Un seul mot d'espoir, et je pars... un refus, et je reste... ah! Caliste! chère Caliste!

Il se jette à ses genoux. La porte s'ouvre.

CALISTE.

Ciel! c'est lui!

## SCÈNE XV.

CALISTE, VALENTIN, PIERRE.

PIERRE, *stupéfait.*

Ah! (*Il s'avance vers Valentin, qui est resté à genoux.*) Citoyen, tu es un lâche!

VALENTIN, *se relevant.*

Arrière, monsieur! vous ne savez pas à qui vous parlez.



PIERRE.

Je parle à un misérable qui a profité de ma bonté pour s'introduire ici, pour insulter une femme que je protège\*, une femme qui te repousse... car je viens de le voir.

VALENTIN.

Que vous importe ?

PIERRE.

Retourne à l'instant même dans ton cachot, que je vais refermer sur toi. Tu étais libre; tiens, ta grâce, que j'avais demandée, la voilà... eh bien! je la déchire...

CALISTE, s'élançant pour lui retenir le bras.  
Arrêtez!

PIERRE.

Quoi! mam'selle, après sa hardiesse, vous l'excusez, vous le défendez?... cet homme était là, à vos pieds, il vous parlait d'amour, lui, un aventurier que vous ne connaissiez pas il y a deux heures... et maintenant il vous intéresse à ce point-là!... Ah! mam'selle, moi, qui avais toujours eu pour vous tant de respect, tant d'estime! vous seriez capable!...

VALENTIN, avec élan.

Avant tout, point de suppositions injurieuses! n'accusez pas mademoiselle de Bierzac d'un choix indigne d'elle... elle a pu sans rougir accueillir les vœux...

PIERRE.

D'un Valentin Reynaud?

VALENTIN.

Du marquis de Nerval.

CALISTE.

Ciel!

PIERRE.

Le marquis de Nerval!

CALISTE.

Ah! malheureux! qu'avez-vous fait?

PIERRE.

Ah! Dieu soit loué!... le marquis de Nerval, dont la tête est mise à prix... le voilà, et il a osé paraître ici!... et pour ajouter à tant d'audace, il n'a pas craint, ce noble, d'abuser de ma confiance, de mon aveuglement, de ma bonté... d'accord avec vous, mam'selle? Ah! tous les deux, ici, ensemble, vous avez dû me trouver bien ridicule... car c'est moi, moi qui vous ai rapprochés!... Oh! cette idée!... Riez donc, mon gentilhomme, riez encore; mais hâtez-vous, car le temps presse, et vous avez joué votre tête à ce jeu-là!

Il va à la porte.

CALISTE \*\*.

Ah! monsieur Pierre!

PIERRE.

Laissez-moi! Tout le monde ici!

CALISTE, se mettant au devant de lui.

Pierre, je ne vous ai pas trompé. Ce matin, quand le marquis m'a révélé son nom, pouvais-je le trahir? il m'aimait, il avait l'aveu de mon oncle, et comme vous, pour me sauver, au risque

\* Caliste, Pierre, Valentin.

\*\* Pierre, Caliste, Valentin.

de sa vie, il s'est introduit dans cette prison... tout-à-l'heure encore, par là. Est-ce là le fait d'un traître, d'un lâche? est-ce là se jouer de vous?

PIERRE.

Ah! laissez-moi!

CALISTE.

Il est perdu! Pierre!...

PIERRE.

Jamais!...

CALISTE.

Écoutez. Vous aussi vous m'aimez, vous me l'avez dit.

VALENTIN.

Qu'entends-je?

CALISTE.

Vous m'avez demandé ma main... eh bien! sauvez-le, qu'il vive, et je suis à vous\*.

VALENTIN.

Caliste!

PIERRE.

Ciel! vous consentez! il serait possible! A moi? Oh! répétez.

CALISTE, retombant sur son siège.

Oui.

PIERRE.

Vous vous cachez le visage... vous pleurez... Ah! vous l'aimez donc bien?

VALENTIN.

Caliste, je n'accepterai jamais...

PIERRE, l'arrêtant.

Taisez-vous.

On entend un bruit d'armes au dehors.

VALENTIN.

On vient. Qu'attendez-vous, monsieur? livrez-moi, je suis prêt.

PIERRE, allant à la porte.

Restez là, vous autres. (Il revient vers Caliste et lui présente un papier.) Mam'selle de Bierzac, vous êtes libre.

CALISTE.

Moi!

PIERRE.

Vous êtes libre. Une voiture est en bas qui va vous conduire d'abord dans une maison honorable, celle de mon père. Ah! j'espérais que vous y entreriez autrement. (Allant vers Valentin.) Monsieur le marquis, si vous sortiez d'ici, où iriez-vous?

VALENTIN.

Je retournerais en exil.

PIERRE.

Porteriez-vous les armes contre la France?

VALENTIN.

Moi!

PIERRE.

Si un jour je reprenais du service, si j'allais me battre à la frontière, vous trouverais-je en face de moi?

\* Caliste, Pierre, Valentin.



VALENTIN.

Jamais... Je le jure sur l'honneur.

PIERRE, *lui présentant un autre papier.*  
Valentin Reynaud, tu es libre.

CALISTE.

Ciel!

VALENTIN.

Qu'entends-je!

PIERRE.

Je vous ai appelé lâche, et c'est moi qui ai failli l'être. Oh! si je n'avais pas été le plus fort!... Allons, fuyez. Mais non, votre signalement est donné; seul, vous seriez arrêté... je vous accompagnerai.

VALENTIN.

Vous!

PIERRE.

Vous serez pour elle tout ce que j'aurais voulu être; elle est seule, sans appui... Ah! vous me répondez de son bonheur!... (*A Caliste.*) Adieu, mam'selle; je ne vous reverrai plus. Quand vous serez en sûreté là-bas, faites-moi parvenir

ici, dans cette chambre où je reviendrai souvent malgré moi, quelque signe pour m'avertir... Tenez, cette fleur que vous m'aviez donnée ce matin; je saurai alors que vous êtes heureuse, et moi je tâcherai de l'être aussi.

VALENTIN.

Ah! monsieur!

CALISTE.

Que de bontés!

PIERRE.

Oui, la reconnaissance pour moi, l'amour pour un autre! cela devait être, je suis si peu de chose!... mais je puis devenir... (*On entend de nouveau un bruit de crosses de fusils que l'on pose à terre et la porte s'ouvre.*) Les voilà! Allons, citoyenne, ne te fais pas attendre. Et toi, mon garçon, dans un instant...

CALISTE, *près de sortir.*

Adieu, Pierre, adieu.

PIERRE.

Ah! c'est l'ennemi qui me payera ça.

FIN.









SCÈNE XVI.

# L'AVEUGLE ET SON BATON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par M. M. Varin et Laurencin,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 11 NOVEMBRE 1841.

## PERSONNAGES.

GÉDÉON, jeune sculpteur aveu-  
gle. . . . .

DUCROC, prétendu d'Eudoxie. . .

JOLLIVET, médecin. . . . .

M. ARNAL.

M. AMANT.

M. LECLÈRE.

## ACTEURS.

## PERSONNAGES.

Mlle PÉLAGIE DE LA ROQUETTE

vieille demoiselle. . . . .

EUDOXIE, sa nièce. . . . .

## ACTEURS.

Mme GUILLEMAIN.

Mlle E. SAINT-MARC.

*La scène est chez Pélagie, à Paris.*

Un salon ordinaire. Porte au fond. Deux portes à droite. Une psyché entre les deux portes. Une table. A gauche, un guéridon et un secrétaire.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PÉLAGIE, EUDOXIE.

Au lever du rideau, Pélagie est à droite, occupée à faire de la tapisserie. Eudoxie dessine à gauche.

PÉLAGIE.

Que faites-vous donc là, Eudoxie?... Jamais je ne vous ai vue si attentionnée à l'ouvrage!

EUDOXIE.

C'est que je dessine, ma tante.

PÉLAGIE.

Je vois bien que vous dessinez; mais que dessinez-vous?

EUDOXIE.

Ma tante, c'est... c'est un paysage.

PÉLAGIE, se levant.

Voyons.

EUDOXIE.

Oh! non, ma tante, pas encore... quand il sera fini.

PÉLAGIE.

Il devrait l'être, car depuis quelques jours vous y travaillez avec une ardeur... et je serais curieuse de juger...

Elle s'approche.

EUDOXIE, cachant son ouvrage.

O ma tante! je vous en prie... Tenez, voici quel-  
qu'un!



## SCÈNE II.

LES MÊMES, JOLLIVET.

JOLLIVET, *essoufflé*.

Ouf! je n'en puis plus!

Il se jette sur un fauteuil auprès de la table.

PÉLAGIE.

Quoi! c'est vous, docteur?

JOLLIVET.

Souffrez que je respire avant d'ouvrir la bouche...

PÉLAGIE.

C'est qu'en vérité une visite aussi prématurée...

JOLLIVET.

Qu'appellez-vous prématurée? Dix heures trente-cinq!

PÉLAGIE.

Ma nièce, rentrez dans votre chambre.

EUDOXIE, *qui a rangé son carton de dessin*.

Oui, ma tante!

Elle sort par la première porte à droite.

## SCÈNE III.

JOLLIVET, PÉLAGIE.

PÉLAGIE.

Voyons, docteur, votre visite a sans doute un but... parlez et dépêchez-vous.

JOLLIVET.

Quel ton! quelle froideur! lorsqu'il y a si longtemps que je suis sévré de votre présence!

PÉLAGIE.

Trois ou quatre jours tout au plus!

JOLLIVET.

Sept jours! sept grands jours que j'ai consacrés à la science... Oui, Pélagie, je l'ai trouvé, je l'ai enfin découvert!

PÉLAGIE.

Quoi donc, docteur?

JOLLIVET.

Ce secret qui m'a coûté tant d'insomnies, mon élixir lacrymal.

PÉLAGIE.

Vraiment!

JOLLIVET.

Je l'ai dérobé à la nature!... je le possède, ce moyen de guérir la cécité, le strabisme, la myopie, l'ophtalmie, la presbyopie et l'ambyopie ameucrotique.

PÉLAGIE.

Ameucrotique! c'est fort joli... Ameucrotique! c'est à n'y pas croire!

JOLLIVET.

Vous croirez, Pélagie... car dès aujourd'hui je vous en donnerai une preuve éclatante.

PÉLAGIE.

Et comment?

JOLLIVET.

En rendant la vue au père Gloussard, ce vieil

aveugle qui vient chaque jour vous jouer de la clarinette pour deux sous.

PÉLAGIE.

Depuis quelque temps je ne le vois plus.

JOLLIVET.

Ah! diable! c'est fâcheux!... je comptais sur lui.. Mais n'importe! le premier que je rencontre...

PÉLAGIE, *à part*.Et l'autre qui va venir! (*Haut*.) Prenez garde, Jollivet; ce remède n'est peut-être pas sans danger...

JOLLIVET.

Rassurez-vous, c'est fort anodin! Dix gouttes de mon élixir dans un flacon de madère, et vous êtes guéri... c'est inmanquable; j'en ai fait épreuve sur un canarie.

PÉLAGIE.

C'est admirable, et je vous félicite.

JOLLIVET.

Félicitez-moi; vous le pouvez, car maintenant que ma fortune est assurée, je ne craindrai plus de vous dire : Pélagie, voilà ma main!

PÉLAGIE.

O docteur! vous êtes d'une impatience! vous savez qu'avant tout il faut que j'établisse ma nièce.

JOLLIVET.

Je ne demande pas mieux; mais comment?... vous ne sortez jamais, vous ne recevez personne, votre maison est un couvent.

PÉLAGIE.

Je suis un monde que je mésestime, et pourtant j'ai trouvé un mari pour Eudoxie.

JOLLIVET.

Il faut donc qu'il soit tombé du ciel ou d'un ballon.

PÉLAGIE.

Il vient d'Alger... mon cousin Ducroc, que vous connaissez un peu.

JOLLIVET.

Ah! ah! ce fournisseur de l'armée d'Afrique... ce marchand de mulets, brutal et entêté comme sa marchandise... Qu'en dit votre nièce?

PÉLAGIE.

Elle l'aimera, j'en suis sûre. Personne jusqu'ici ne lui a parlé d'amour, mon cousin est le premier; c'est beaucoup, et j'espère que bientôt tout sera terminé.

JOLLIVET.

Je l'espère aussi... car alors vous songerez à moi... il est bien temps!

AIR de Turenne.

Après quinze ans d'une constante flamme,

Si je ne puis enfin vous obtenir,

Je n'ai plus pour toucher votre âme

Qu'un seul moyen, c'est de mourir;

Et ce moyen, je n'ose vous l'offrir!

A vingt ans pour une maîtresse,

Je serais mort, fier d'un si beau trépas.

A mon âge, on ne saurait pas

Si c'est d'amour ou de vieillesse.



PÉLAGIE.

Plus tard, docteur, nous verrons.

JOLLIVET.

Toujours plus tard ! mais pourquoi ? dites-moi pourquoi ?

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, EUDOXIE.

EUDOXIE, *accourant*.

Ma tante ! ma tante !

PÉLAGIE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est, mademoiselle ?... d'où vient cet air effaré ?

EUDOXIE.

C'est que, ma tante, l'aveugle est en bas.

JOLLIVET.

Ah ! le père Gloussard ?

EUDOXIE.

Non, pas lui ! son neveu Gédéon !

JOLLIVET.

Gédéon ?

EUDOXIE.

Un jeune homme bien intéressant ! Il était sculpteur ; c'est lui qui soutenait son oncle ; mais à force de travailler jour et nuit, il a perdu la vue !

JOLLIVET.

C'est charmant !... je la lui rendrai... Ah ça, mais il est donc admis quelquefois dans votre intérieur ?

EUDOXIE.

Oh ! très-souvent ! presque tous les jours.

PÉLAGIE, *à part*.

Petite sotte !

JOLLIVET.

C'est bien singulier.

PÉLAGIE.

Singulier ! et en quoi, s'il vous plaît ? Je lui ai promis une lettre de recommandation pour l'aumônier des Quinze-vingts, et il vient la chercher.

JOLLIVET.

Et vous êtes bien sûre qu'il est aveugle, tout-à-fait aveugle ?

PÉLAGIE.

Comment ?

JOLLIVET.

Ah ! c'est que... quelquefois il y a tant d'intrigues à Paris.

PÉLAGIE.

Quelle idée ! je vous reconnais bien là... toujours défiant !

DUCROC, *en dehors*.

Mais lâchez-moi donc !... morbleu ! lâchez-moi donc !

JOLLIVET.

Qu'est-ce qui jure là-bas ?

PÉLAGIE.

C'est mon cousin Ducroc.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, GÉDÉON, DUCROC.

Gédéon a sa clarinette pendue à son habit. Il tient un bâton d'une main, et de l'autre le paletot de Ducroc.

DUCROC, *se débattant*.

Mais lâche-moi donc, malheureux ! tu me déchires !

GÉDÉON, *le tenant toujours*.

N'abandonnez pas un pauvre aveugle, au milieu d'un escalier tortueux.

DUCROC.

Nous sommes arrivés ! lâche-moi, ou je te brise quelque chose !

GÉDÉON.

N'abandonnez pas un pauvre aveugle !

DUCROC.

Es-tu sourd ? nous sommes au salon. Lâche-moi !...

GÉDÉON, *à part*.Je le vois bien. (*Apercevant Pélagie et Eudoxie*.) Oh ! ils sont tous là ! (*Il referme les yeux et reprend le paletot de Ducroc*.) Vous voulez me laisser au milieu de l'escalier, je ne vous lâcherai pas !

PÉLAGIE.

Ne craignez rien, bon jeune homme ! vous êtes chez moi !

GÉDÉON.

Ah ! c'est l'organe de ma belle protectrice !

AIR : *La danse n'est pas ce que j'aime*(*Richard Cœur-de-lion*).

Hélas ! je ne saurais vous rendre  
 Ce que j'éprouve en l'écoulant !  
 Mais je suis joyeux et content  
 Sitôt que je viens à l'entendre !  
 Je devine à sa voix si tendre  
 Qu'elle et belle du haut en bas,  
 Du bas en haut, du haut en bas  
 Ah ! plaignez-moi, car je ne la vois pas.

PÉLAGIE, *à part*.

Qu'il est sensible ! qu'il est reconnaissant !

DUCROC.

Il la flatte !... le câlin !

GÉDÉON, *à part*.C'est très-fatigant de faire l'aveugle. (*Haut*.) Pardon, ma belle protectrice, si je me suis présenté chez vous à la queue de monsieur.

DUCROC.

C'est-à-dire qu'il s'est cramponné après mes vêtements, et qu'il m'a fallu le remorquer jusqu'en haut.

GÉDÉON.

Vous êtes cause que je me suis cogné.

DUCROC.

Plains-toi, je te le conseille.

PÉLAGIE.

Allons, mon cousin, un peu d'indulgence.

DUCROC.

Mais cet homme m'agace ! D'abord, les aveugles c'est mon antipathie... j'aime encore mieux les borgnes ; ils ont leur bon côté.



GÉDÉON.

Monsieur, je ne prétends pas rabaisser votre intelligence, si vous en avez une; (*mouvement de Ducroc*) mais autrefois j'étais à la tête d'un caniche.

DUCROC, vexé.

Un caniche?

GÉDÉON.

Sans comparaison, vous et un chien, ça fait deux!... mais, il fallait voir ce quadrupède comme il m'était attaché... avec une corde... Après ça vous me direz, il y a des bêtes qui savent conduire et d'autres qui ne savent; vous... vous ne savez pas, voilà tout.

DUCROC.

Voilà comme il me remercie.

Il prend sa tabatière.

GÉDÉON, à part.

Est-ce qu'ils ne s'en iront pas?

PÉLAGIE.

Voyons, mon cousin, c'en est assez!... Gédéon, asseyez-vous un instant!... Eudoxie, approche une chaise.

EUDOXIE.

Oui, ma tante.

GÉDÉON, saisissant le bras de Ducroc qui va prendre une prise.

Non! ne vous donnez pas cette peine.

DUCROC.

Mais laisse donc, animal!

GÉDÉON.

Non, je ne souffrirai pas...

DUCROC.

Va-t'en à tous les diables.

GÉDÉON, s'asseyant.

Puisque vous le voulez absolument...

JOLLIVET, s'approchant de Gédéon.

Jeune homme, veuillez m'écouter attentivement.

GÉDÉON, à part.

Quel est donc ce gros-là?... je ne l'ai pas encore vu ici.

JOLLIVET.

Depuis combien de temps vos yeux se sont-ils fermés à la lumière?

GÉDÉON.

Platt-il, ma bonne dame?

DUCROC.

Eh! mais c'est le docteur Jollivet, si je ne m'abuse.

JOLLIVET.

Lui-même, enchanté de vous voir.

DUCROC.

Est-ce que vous êtes médecin d'aveugle à présent?

JOLLIVET.

Tous mes clients le sont!... c'est ma spécialité.

DUCROC.

Vous devriez bien opérer celui-là.

JOLLIVET.

C'est mon intention.

GÉDÉON, effrayé.

Il veut m'opérer!

JOLLIVET.

Jeune homme, depuis combien de temps...

PÉLAGIE, passant entre eux.

Docteur, ce n'est pas le moment de l'interroger... j'ai à causer avec mon cousin de son mariage... des clauses du contrat.

GÉDÉON, à part, et se levant.

Le contrat! déjà.

JOLLIVET.

Il suffit! nous vous laissons! je vais reconduire l'aveugle.

PÉLAGIE.

Non, non, après déjeuner!...

DUCROC.

Merci, je suis leste.

PÉLAGIE.

Oui, mais Gédéon est peut-être à jeun.

GÉDÉON.

Il est vrai, ma belle protectrice; je n'ai encore rien mis sous ma dent... que ma clarinette.

PÉLAGIE.

Pauvre garçon!

JOLLIVET.

Elle le retient! je vois ce qui me reste à faire.

ENSEMBLE.

AIR : *Allons, entrons, l'appétit nous invite*  
(du Jeune Homme charmant).

Allons! partons sans tarder davantage;

Mais que chez moi ce malheureux

Trouve un asile, et qu'on le dédommage

De la main qui couvre ses yeux!

JOLLIVET.

Retirons-nous sans tarder davantage,

Mais l'espoir sourit à mes vœux,

Car en ce jour par un docte breuvage,

Moi je vais lui rendre les yeux.

DUCROC.

Allons, partons sans tarder davantage,

Trop content de quitter ces lieux,

Auprès de celle à qui l'amour m'engage,

Et loin de cet être odieux.

EUDOXIE, à part.

Il faut partir, et c'est vraiment dommage,

Je voudrais rester en ces lieux.

Ici, du moins, je pourrais sans partage

Prendre soin de ce malheureux!

GÉDÉON.

Allez, partez sans tarder davantage,

Et laissez-moi seul en ces lieux.

Ah! le succès m'anime et m'encourage,

Jusqu'ici tout va pour le mieux!

A part.

Je ne suis pas si malheureux,

Car j'ai sur eux un avantage;

Sans leur donner aucun ombrage,

Je vois tout en fermant les yeux!

REPRISE.

Jollivet sort par le fond, les autres par la seconde porte à droite.

## SCÈNE VI.

GÉDÉON seul. Il dépose sa clarinette, son bâton, et marche avec agitation.

Le contrat!... ils ont parlé de contrat!... Ce muletier m'enlèverait Eudoxie! il posséderait ses épaules! ses divines épaules! Oh! non! tu ne les



auras pas!... Elles sont à moi! c'est le ciel qui les a jetées sur mon passage, en me disant : « Sculpteur! j'ai appris que tu avais besoin d'épaules! tiens, en voilà! et va-t'en au diable! » Je ne sais pas où le ciel avait appris ça, je n'en avais parlé à personne; mais c'était vrai... il me fallait des épaules; pas pour moi, j'en ai suffisamment, mais pour une statue que je fais... pour ma Galathée qui en manque. Aussi j'en cherchais partout... je cherchais un modèle... et les épaules, c'est si rare! On en trouve bien une par-ci par-là... mais la paire! où trouver là paire? Un jour enfin j'errais tristement du côté de Saint-Roch! on sortait de la messe... je regardais la foule de cet air stupide qui est particulier aux grands artistes; tout-à-coup je pousse un cri rauque; c'était mes épaules qui passaient! une jeune fille en simple costume de quêteuse!... Ah! c'était beau! c'était antique!... Je crus avoir devant les yeux Daphné poursuivie par le dieu du jour! Je m'attendais à la voir se changer en arbre, et je la vis monter dans un sapin; elle allait m'échapper, je grimpe derrière ce véhicule, et nous débarquons devant cette demeure! Je m'informe, et j'apprends que ces épaules vivent très-retirées... sous le despotisme d'une tante... encore plus retirée!... Leur asile est impénétrable! aucune société que celle d'un médecin et du père Gloussard! Je vole chez cet aveugle, je lui prends ses yeux, je lui prends son bâton, je lui prends sa clarinette avec la manière de s'en servir... en trois ou quatre leçons j'en savais jouer aussi... mal que lui. L'amour est un si grand maître! Je dis l'amour! Eh bien! oui! je ne m'en défends pas... ce n'est plus seulement les épaules d'Eudoxie, c'est sa main qu'il me faut.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Elle est plus belle que l'antique.  
Marbres divins, soyez jaloux!  
Plus que Diane elle est pudique;  
De Vénus les traits sont moins doux.  
Déesses, qui n'avez pas d'âme,  
Votre beauté peut un instant  
D'un artiste allumer la flamme,  
Mais pour aimer, vive une femme!  
C'est beaucoup mieux, car c'est vivant!  
Vénus n'a pas cet agrément.  
Oui, c'est vivant,  
C'est très-vivant,  
Et je tiens à cet agrément.

Oui! oui! il me la faut! et si j'étais riche. Ah! mon oncle! mon oncle Duclivet! pourquoi m'as-tu déshérité en faveur d'une femme très-vertueuse à ce qu'on m'a dit, mais qui un jour... Enfin, il existe un héritier ou une héritière, un cousin ou une cousine; toujours à ce qu'on m'a dit. Certes, je ne méprise pas les cousines, mais j'aurais préféré l'héritage. Ce n'est pas que j'aime la fortune, au contraire; si j'en avais, je n'y penserais jamais. Mais perdre Eudoxie! ne pas oser lui dire que je l'aime!... il est vrai que ça me serait difficile, son dragon de tante ne la quitte pas! Si je pouvais lui écrire... (*Regardant autour de lui.*)

Ah! ce carton à dessin! un crayon... du papier! (*Il ouvre le carton et en tire un dessin.*) Que vois-je? un Bélisaire! mais non, ce nez, cette clarinette... c'est moi, c'est mon portrait, avec mon bâton; il est très-ressemblant mon bâton, il est frappant. Elle s'occupait de moi!... je suis donc aimé! Oh! je veux que cette image reste sur mon cœur! (*Il veut mettre la feuille sous son gilet.*) Non! c'est trop grand, ça dépasserait, et puis le crayon est si léger!

## SCENE VII.

GÉDÉON, DUCROC, PÉLAGIE, puis EUDOXIE.

DUCROC, voyant Gédéon en contemplation devant le dessin.

Qu'est-ce qu'il fait là? voyez donc!

GÉDÉON.

Si je ne craignais de noircir mes lèvres, je les appliquerais sur ce travail.

DUCROC.

C'est qu'en vérité on dirait qu'il y voit!

PÉLAGIE.

Il y voit! quelle idée!

DUCROC, s'approchant de Gédéon et lui frappant sur l'épaule.

Eh bien, mon cher!

GÉDÉON, à part.

Oh! ils étaient là!

EUDOXIE, entrant, à part.

Ah! mon Dieu! il tient mon dessin... je tremble!

DUCROC.

Hein? comment trouvez-vous ça?

GÉDÉON.

Ça?... quoi ça?

DUCROC.

Ce dessin?

GÉDÉON.

Un dessin!... c'est une gravure!

DUCROC.

Gravure ou dessin, comment trouvez-vous ça?

GÉDÉON, à part.

Rusons! (*Haut.*) Pas mal! autant que mes faibles doigts peuvent en juger!... car ce sont mes yeux à nous autres.

Il passe la main sur le dessin.

DUCROC.

Mais prenez donc garde! vous allez tout effacer.

PÉLAGIE.

Il n'y voit pas, j'en étais sûre!

DUCROC.

Mais ce dessin... voyons, qu'est-ce que c'est?

GÉDÉON.

Parbleu! c'est un bateau à vapeur.

DUCROC.

Un bateau?

GÉDÉON, indiquant avec le doigt.

Voici la cheminée! j'ai bien reconnu la cheminée!



DUROC, *lui prenant le dessin.*  
Ceci ? mais c'est le nez, malheureux !... c'est le nez.

GÉDÉON.

Comment le nez ? le nez du bateau ?

DUROC.

Ah ! quelle taupe ! quelle taupe ! (*Examinant le dessin.*) Ah ! mon Dieu ! (*À part, à Pélagie.*) Voyez donc !

PÉLAGIE.

Quoi ?

DUROC.

Son portrait !

PÉLAGIE.

En effet ! Comment, Eudoxie, vous auriez sans ma permission...

EUDOXIE.

Ma tante, je croyais bien faire... je voulais voir si je pouvais dessiner d'après nature.

DUROC.

Vous appelez ça d'après nature... un aveugle !

PÉLAGIE.

Allons, allons, c'est un enfantillage !... Je vous laisse avec elle, tâchez de lui plaire.

DUROC.

Je ne lui plais donc pas ?

PÉLAGIE.

Si fait ; mais un peu de galanterie...

DUROC.

Emmenez l'aveugle.

PÉLAGIE, à Gédéon.

Gédéon, je vais donner des ordres pour votre déjeuner. Prenez mon bras, vous m'accompagnerez.

GÉDÉON.

Merci, ma belle protectrice, je ne veux pas vous donner cette peine ; je suis très-bien ici.

PÉLAGIE.

Sans doute ; mais c'est que ma nièce et mon cousin...

GÉDÉON.

Oh ! ils ne me gênent pas... ils peuvent rester, ils ne me gênent pas.

DUROC, à Pélagie.

Il ne comprend rien, c'est une brute.

PÉLAGIE.

Je reviens dans l'instant.

ENSEMBLE.

AIR : Partez puisque l'on vous réclame  
(Turlututu).

DUROC.

Allons, je sens que de mon âme  
Vous avez calmé la frayeur ;  
Votre nièce sera ma femme,  
Le danger ne me fait plus peur.

PÉLAGIE.

Allez, et dans le fond de l'âme  
Ne conservez nulle frayeur ;  
Ma nièce sera votre femme,  
Je réponds de votre bonheur !

GÉDÉON, à part.

Il doit trembler au fond de l'âme ;  
Pour moi j'approuve sa frayeur,

Et si jamais elle est sa femme,  
Je peux lui prédire un malheur !  
EUDOXIE.

Hélas ! je tremble au fond de l'âme ;

Comment leur cacher ma douleur !

S'il me faut devenir sa femme,

Je dois renoncer au bonheur.

*Pélagie sort par la gauche. Pendant que Ducroc la reconduit, Gédéon va s'asseoir sur la chaise que Ducroc a mise auprès d'Eudoxie, et sur laquelle il a placé son chapeau.*

## SCÈNE VIII.

GÉDÉON, DUCROC, EUDOXIE.

DUROC.

Maudit aveugle ! il va rester là ; c'est très-génant. (*Le voyant assis près d'Eudoxie, qui brode auprès de la table.*) Le voilà établi à ma place... (*Il va lui frapper sur l'épaule.*) Hé ! dites donc, l'ami !

GÉDÉON.

Qui est là ?

DUROC.

Moi, Ducroc ! vous êtes sur ma chaise !

GÉDÉON, sans se bouger.

Pardon, monsieur ; si j'avais l'usage de mes yeux, j'irais vous en chercher une autre.

DUROC.

Mais il ne m'en faut pas d'autre, c'est celle-là que je veux.

GÉDÉON.

Et pourquoi ? j'aime beaucoup ça... et pourquoi ?

DUROC, avec impatience.

Pourquoi ? (*Avec colère.*) Parce que je désire parler à M<sup>lle</sup> Eudoxie, et que tu occupes ma place auprès d'elle ! Y es-tu maintenant ?

GÉDÉON.

Elle est auprès de moi ? où ça ?

Il étend les mains vers Eudoxie.

DUROC.

A bas les mains ! à bas les mains !

GÉDÉON, prenant la main d'Eudoxie.

Ah ! oui, voilà sa main ; vous aviez raison, je suis auprès d'elle !

DUROC.

Cousine, flanquez-lui donc des coups sur les doigts.

EUDOXIE.

A un aveugle ! je n'en aurais pas le courage.

DUROC.

Ah ça, te lèveras-tu, lourdaud !

EUDOXIE, bas, à Gédéon.

Levez vous, il se fâcherait.

GÉDÉON, à Ducroc.

C'est bon ! on se lève !... ne criez pas... je me lève !

DUROC, le conduisant brusquement à un fauteuil à gauche.

Venez par ici.

GÉDÉON.

Pas si vite, pas si vite ! Ah ! mon caniche !... où est mon caniche ?



DUROC, *le faisant asseoir.*

Mettez-vous là, et tenez-vous tranquille.

GÉDÉON.

C'est vous qui me dérangez toujours.

DUROC, *revenant à Eudoxie.*

Enfin nous pouvons causer... *(Au moment de s'asseoir, il voit son chapeau.)* Qu'est-ce que c'est que ça?... Ah bien! mon chapeau écrasé.

GÉDÉON, *se levant.*

Vous m'appellez?

DUROC.

Mais, scélérat! tu as aplati mon feutre!

GÉDÉON.

Je l'ai aplati... avec quoi?

DUROC.

Comment, avec quoi?... Allons! va-t'en là-bas! mais va donc!

Il le repousse dans le fauteuil.

GÉDÉON.

Oh!

EUDOXIE.

Prenez garde, monsieur Ducroc.

GÉDÉON.

Butor! va!

DUROC, *regardant son chapeau.*

C'est seize francs! j'en achèterai un autre!... c'est seize francs!... Maintenant, ma chère petite cousine, causons d'amitié, tandis que votre tante n'est pas là.

GÉDÉON, *à part.*

J'y suis, moi.

DUROC.

Jusqu'ici je flotte dans une incertitude... Vous connaissez son projet... moi, je le trouve joli... mais peut-être ne l'envisagerez-vous pas... *(Gédéon tire des sons de sa clarinette, Ducroc porte vivement la main à ses oreilles en se retournant.)* Ah! voilà une autre idée! veux-tu bien te taire! hé!...

GÉDÉON.

Pardon, je me croyais seul; je filais des sons.

DUROC.

Eh bien! file! va les filer dans la rue... je te donnerai deux sous; va dans la rue.

GÉDÉON.

Ça suffit!

DUROC.

Oui, délicieuse cousine! votre tante a dit: je veux! mais, vous, je crains que votre petit cœur ne fasse de l'opposition!... ainsi parlez!... Vous plais-je? dites-le-moi sans détours ou avec détours, mais dites-le-moi!... je vous en prie à genoux!

Il se jette à genoux.

EUDOXIE.

Monsieur, vous m'embarrassez beaucoup, mais les volontés de ma tante...

GÉDÉON, *qui s'est levé pour sortir, se heurte après les pieds de Ducroc, chancelle et se retient après son faux toupet, qui lui reste dans la main.*

Ah!

DUROC, *portant la main à sa tête.*

Sacrebleu! je suis à nu!

EUDOXIE, *riant.*

Ha! ha! ha!

GÉDÉON, *chiffonnant le faux toupet.*

Qu'est-ce que je tiens? Est-ce que nous sommes dans le jardin?

DUROC.

Imbécile!

GÉDÉON.

Je suis tombé sur le gazon!

Ducroc lui arrache son toupet.

EUDOXIE.

Ha! ha! ha!

DUROC.

Me voilà ridicule! et c'est ce fléau-là! Ah! je vais lui briser quelque chose!

~~~~~

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, *accourant, et se plaçant entre Ducroc et Gédéon.*

Eh! mais que se passe-t-il donc?

EUDOXIE.

C'est le toupet de M. Ducroc qui s'est envolé.

PÉLAGIE, *le regardant.*

Ah! grands dieux!

EUDOXIE, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!

GÉDÉON, *riant plus fort.*

Ha! ha! ha! ha!

DUROC.

Et lui aussi, il ose rire!

PÉLAGIE.

Ce n'est rien, mon cousin; je vais vous aider à le remettre.

Elle lui arrange son toupet.

DUROC.

Au reste, ne croyez pas que ce soit l'âge; c'est la suite d'une blessure, un coup de...

GÉDÉON.

Pied de mulet.

DUROC.

Hein! quoi?

PÉLAGIE.

Rien.

DUROC.

Dans un combat que j'ai soutenu seul contre ving-trois hadjoutes!

GÉDÉON.

Oh! oh! j'ajoute!

DUROC.

Hein? il a dit... Oui, certainement! et le premier qui en douterait... Dieu merci, j'ai fait mes preuves.

PÉLAGIE.

Personne n'en doute; mais n'oublions pas votre contrat... Courez chez le notaire pendant que je réunirai les papiers que je dois lui remettre, et qui sont là dans mon secrétaire.

DUROC.

Vous avez raison, j'y cours.



PÉLAGIE, à *Ducroc*.

Attendez ; votre toupet n'est pas bien rajusté.

EUDOXIE.

C'est encore plus drôle ! Ha ! ha ! ha !

GÉDÉON, *riant plus fort*.

Ha ! ha ! ha ! ha !

DUCROC.

Mais de quoi ris-tu, hypocrite ! de quoi ris-tu ?

GÉDÉON.

Moi ! je ne sais pas , j'entends rire et je ris !... moi, aveugle.

DUCROC.

Ça rit et ça ne sait pas pourquoi ! ça ne sait pas pourquoi, et ça rit ! Ah ! sortons ! car je lui briserais quelque chose.

ENSEMBLE.

Air : *Vil séducteur* (86 moins un).

DUCROC.

Il faut sortir

Et le fuir,

Car je sens dans mon cœur

Bouillonner la fureur ;

Oui ! partons pour ne pas le punir ;

Non, je ne saurais me contenir !

GÉDÉON, à *part*.

Il va sortir,

Et me fuir.

Quel plaisir

Pour mon cœur

De le voir en fureur !

Il voudrait pouvoir m'anéantir ;

Non ! il ne peut plus se contenir !

PÉLAGIE ET EUDOXIE.

Il faut sortir

Et le fuir.

Contenez la fureur

Qui remplit votre cœur.

Oui, partez ! au lieu de le haïr

Vous feriez mieux de le secourir.

*Ducroc sort par le fond ; Eudoxie par la première porte à droite.*

## SCENE X.

GÉDÉON, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, *allant au secrétaire*.

Bon jeune homme, je suis à vous dans l'instant ; quelques papiers à chercher...

Elle ouvre le secrétaire.

GÉDÉON, à *part*.

La nièce est partie, la vieille reste, et je ne déjeune pas... c'est triste !

Il cherche à voir Eudoxie, en ouvrant doucement sa porte.

PÉLAGIE, *examinant les papiers*.Son acte de naissance, l'acte de donation ! (*Elle soupire.*) Ah !GÉDÉON, *se retournant, à part*.

Elle soupire !

Il va doucement vers elle.

PÉLAGIE.

Et dire qu'il faudra communiquer au notaire... (*Voyant un portrait parmi ses papiers.*) Ah ! son portrait ! quel souvenir !GÉDÉON, à *part*.Un portrait ! décidément, il y a du mystère ! (*Il regarde au-dessus de l'épaule de Pélagie, et voit le portrait.*) Tiens ! cette figure... mais oui... oh !PÉLAGIE, *se retournant*.

Hein ! qu'avez-vous ?

GÉDÉON.

Aïe ! la cheville !... je me suis toqué la cheville.

Il feint de boiter.

PÉLAGIE.

Ce pauvre Gédéon !... Asseyez-vous là, et moi près de vous !

Elle le fait asseoir et se place à sa gauche.

GÉDÉON.

Vous me comblez, mademoiselle, vous me comblez !

PÉLAGIE, *lui prenant la main*.

Ah ! Gédéon, c'est que vous ne savez pas l'intérêt que vous m'inspirez.

GÉDÉON, à *part*.

Elle me serre la main !

PÉLAGIE.

Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur !

GÉDÉON, à *part*.

Est-ce qu'elle va me faire la cour ?

PÉLAGIE.

Que ne m'est-il permis de vous offrir un asile, un refuge contre la destinée !

GÉDÉON, à *part*.

Un asile !... elle veut me prendre en pension !

PÉLAGIE.

Mais mon sexe et mon âge sont des entraves dont je n'oserais m'affranchir.

GÉDÉON.

Je comprends ! quand on est jeune, quand on est jolie...

PÉLAGIE.

Jolie ! je l'ai été... c'est à quoi je pensais tout-à-l'heure en regardant ce portrait !

GÉDÉON.

Un portrait !

PÉLAGIE.

Oui, le mien à dix-huit ans.

GÉDÉON, à *part*.

Le sien ! elle ment comme un journal !

PÉLAGIE.

Mais l'âge est venu, et maintenant que je touche à ma trentième année...

GÉDÉON, *la regardant en dessous*.

Vous y touchez ! Oh ! vous devez en être bien loin !

PÉLAGIE.

Qu'il est ingénu !

GÉDÉON.

D'ailleurs, les femmes de trente ans ne sont-elles pas les plus belles ?

PÉLAGIE.

Ah ! comment le savez-vous ?

GÉDÉON, *embarrassé*.

Heu !... je... je l'ai oui dire par des aveugles de ma connaissance.



## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOLLIVET.

JOLLIVET, *au fond.*

Ils sont ensemble... écoutons!

PÉLAGIE.

J'en conviens, Gédéon, ce reste de jeunesse me fait redouter encore la malignité du monde... Si, du moins, j'étais... votre sœur!

GÉDÉON, *à part.*

Ma sœur aînée!

JOLLIVET.

Oh! oh!

PÉLAGIE.

Mais ces liens de parenté ne sont pas les seuls qui imposent à la médisance, et bientôt peut-être je pourrai tendre la main au pauvre affligé!

GÉDÉON, *à part.*

Sa main! c'est clair!

PÉLAGIE.

Je pourrai lui dire : Gédéon...

JOLLIVET, *élevant la voix.*

Ne vous dérangez pas!

PÉLAGIE.

Le docteur!

Elle se lève et laisse tomber le portrait qu'elle tenait à la main.

JOLLIVET.

Vous laissez tomber quelque chose.

PÉLAGIE, *ramassant le portrait.*

Rien! ce n'est rien!

JOLLIVET.

Mais si... un médaillon...

PÉLAGIE, *à part.*

Que faire?

JOLLIVET.

Un portrait, une miniature!

GÉDÉON.

Oui, qui m'appartient, et que je montrais à mademoiselle.

JOLLIVET, *avec jalousie.*

Ah! peut-on sans indiscrétion...

PÉLAGIE.

Je ne sais si ce jeune homme...

GÉDÉON.

Non, non; s'il s'égarait, je n'en trouverais jamais un aussi bien... saisi.

Il le prend vivement.

PÉLAGIE, *le lui donnant.*

Surtout ne le montrez à personne!

GÉDÉON.

A personne... (*à part*) qu'à moi!

JOLLIVET.

Il paraît que je suis arrivé mal à propos! c'est vrai! je tombe là comme le seizième dans un omnibus!

PÉLAGIE.

Vous vous trompez, docteur, et vos conjectures sont d'une inconvenance...

JOLLIVET.

C'est bien; je sais à quoi m'en tenir.

PÉLAGIE.

Venez, Gédéon; le déjeuner doit être prêt depuis long-temps.

GÉDÉON.

J'y pensais depuis la même époque.

JOLLIVET.

Je vous attends, mademoiselle; il faut que je vous parle!

PÉLAGIE.

Tout à l'heure!... Prenez mon bras, Gédéon...

Elle lui prend le bras.

GÉDÉON.

C'est inutile, je connais les êtres.

PÉLAGIE.

Allons! allons! faites ce que je vous dis.

ENSEMBLE,

AIR : *Monsieur, l'heure s'avance.*

Laissez-moi vous conduire;

C'est un devoir si doux.

Et sans me contredire,

A moi confiez-vous.

GÉDÉON.

Je me laisse conduire;

Est-il rien de plus doux!

Et sans vous contredire

Je me confie à vous,

JOLLIVET.

En vérité j'admire

Des égards aussi doux;

Sa conduite m'inspire

Le plus juste courroux.

GÉDÉON.

Comme un saint dans sa niche,

Il faut vous adorer;

Ce n'est qu'à mon caniche

Qu'on peut vous comparer.

REPRISE.

PÉLAGIE, *reconduisant Gédéon jusqu'à la porte.*

Doucement! doucement! ne vous pressez pas! (*Appelant.*) Marguerite!

GÉDÉON, *en dehors.*

Marguerite!

JOLLIVET, *en colère.*

Ah! la mesure est comblée!

## SCÈNE XII.

JOLLIVET, PÉLAGIE.

PÉLAGIE.

Eh bien! voyons, docteur, de quoi s'agit-il?

JOLLIVET.

Pélagie, je vais éclater.

PÉLAGIE.

Qu'est-ce à dire, monsieur? Est-ce une scène que vous voulez?

JOLLIVET.

Oui, c'en est une, et une terrible!

PÉLAGIE.

Prenez garde, Jollivet; une pareille tyrannie est intolérable!

JOLLIVET.

Après quinze ans! me tromper pour un aveugle!... pour les beaux yeux d'un aveugle!

PÉLAGIE.

Vous me faites pitié.



JOLLIVET.

Abuser ce jeune infirme ! lui faire croire à votre jeunesse, à vos charmes, c'est atroce !

PÉLAGIE.

Quel odieux soupçon ! quand je ne suis guidée que par les motifs les plus purs !

JOLLIVET.

Les plus purs !... nous allons voir. J'ai sur moi cet élixir qui doit lui rendre la vue... (*Tirant de sa poche une demi-bouteille.*) Le voici en bouteille ; laissez-moi le lui administrer.

PÉLAGIE.

Jamais ! allez porter ailleurs vos rêves de charlatan.

JOLLIVET, *exaspéré.*

Charlatan ! je vous ai passé bien des choses, mais charlatan !... N'avez-vous pas de honte ? à votre âge ! à cinquante ans !

PÉLAGIE.

Il est inutile de crier.

JOLLIVET.

Vous avez peur qu'il n'entende... il entendra.

PÉLAGIE, *le retenant.*

Jollivet !

Il s'approche de la porte.

JOLLIVET, *près de la porte.*

Oui, Pélagie de la Roquette, vous avez cinquante ans !

PÉLAGIE, *voulant le retenir.*

Malheureux !

JOLLIVET.

Elle a cinquante ans passés.

PÉLAGIE.

Infâme !

JOLLIVET.

Et avec ça, les prétentions d'une jeune fille !

PÉLAGIE.

Je suffoque.

JOLLIVET.

Elle jouerait à la poupée, si on la laissait faire.

PÉLAGIE.

Je me meurs.

Elle tombe sur la chaise près de la table à droite.

JOLLIVET.

Et de plus, elle est encore... (*La voyant tomber.*) Évanouie !... j'ai été trop loin... Pélagie !... chère amante ! est-ce pour tout de bon ?... Elle se tait... c'est grave. (*Criant.*) Au secours ! de l'eau ! du vinaigre !

GÉDÉON, *en dehors.*

J'y vais... me voilà !

JOLLIVET.

De l'eau ! de l'eau fraîche !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON.

En voilà ! de quel côté êtes-vous ?

JOLLIVET.

Par ici.

GÉDÉON.

Ah ! bien...

Il verse la carafe sur la tête de Jollivet.

JOLLIVET.

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Il repousse le bras de Gédéon, et l'eau tombe sur la robe de Pélagie.

PÉLAGIE.

Grands dieux !... où suis-je ?

JOLLIVET.

Le malheureux a tout versé.

GÉDÉON.

Je vais en chercher d'autre.

JOLLIVET.

Mais non.

PÉLAGIE.

Je suis traversée.

GÉDÉON.

Vous en avez suffisamment ?

PÉLAGIE.

Je ne puis rester comme ça. (*Appelant.*) Marguerite ! Eudoxie ! (*A Jollivet qui veut parler.*) Laissez-moi ; c'est vous qui êtes cause de tout.

GÉDÉON.

C'est lui qui est cause de tout.

PÉLAGIE.

Sortez, vous dis-je !... Ah ! dans quel état je suis !... Allons vite changer de robe ! (*Elle sort en appelant.*) Marguerite !

## SCÈNE XIV.

GÉDÉON, puis JOLLIVET.

GÉDÉON.

Ils sont trempés !... j'étais bien sûr de les mettre en fuite ; profitons-en pour examiner ce portrait... (*On entend sonner au dehors.*) Je n'en ai pas encore eu le temps ! la cuisinière était là qui me regardait manger... ce qui est même cause que j'ai avalé de travers... (*Au moment où il tire le portrait Jollivet entre.*) Hein ! qui est là ?

JOLLIVET.

C'est moi, jeune infortuné.

GÉDÉON, *à part.*

Encore l'oculiste !... j'aurais dû le noyer.

On entend sonner au dehors.

JOLLIVET.

Vous entendez comme elle sonne ! savez-vous pourquoi elle s'est fâchée ?... parce que je n'allais pas vous porter assez vite ce flacon de madère qu'elle vous destinait.

GÉDÉON.

Du madère !... (*A part.*) Décidément elle voulait m'enivrer.

JOLLIVET, *à part.*

Le moyen est subtil !... (*Haut.*) Tenez, je le pose sur le secrétaire, à votre droite... buvez-en... il est fort bon !...

On sonne.

GÉDÉON.

Il est bon ?

JOLLIVET, *à part.*

Il en boira !



EUDOXIE, *entrant.*

Mon Dieu ! qu'est-ce qui sonne comme ça ?

GÉDÉON.

Enfin, la voilà.

JOLLIVET.

C'est votre aimable tante.

GÉDÉON.

Partez, docteur ! partez ; si elle vous trouvait, je n'ai plus de carafe.

JOLLIVET.

Je me sauve ! buvez du madère.

On sonne. Il sort vivement par le fond.

## SCÈNE XV.

GÉDÉON, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Ma tante a sans doute besoin de moi, je cours...

GÉDÉON.

Déjà !... vous me quittez, moi qui ai tant de plaisir à vous voir.

EUDOXIE.

A me voir !...

GÉDÉON, *à part.*Oh ! qu'est-ce que j'ai dit là !... (*Haut.*) Et pourquoi ne vous verrais-je pas... en dedans ?... on est aveugle, mais le cœur ne l'est pas !... Votre image est là. (*Montrant sa tête.*) Elle est là !... (*Montrant son cœur.*) Et je suis bien sûr qu'elle est ressemblante.

EUDOXIE.

Quelle idée ! vous me croyez peut-être tout autre que je ne suis...

GÉDÉON.

Oh ! non ! D'abord, vous êtes fort jolie ! est-ce vrai ?

EUDOXIE.

Je ne sais pas.

GÉDÉON.

Vous pouvez vous en rapporter à moi !... voilà pour l'ensemble !... quant aux détails...

AIR nouveau de Doche.

D'abord une taille élégante,  
 Un regard tendre, un doux maintien,  
 De plus, une grâce attrayante,  
 Voyez si je me trompe en rien ;  
 Une bouche fraîche et jolie,  
 Des épaules !..

EUDOXIE.

Quelle folie !

Non, monsieur ; je ne vous crois pas !  
 Mes épaules...

Elle écarte un peu son fichu, et va à la psyché pour regarder.

GÉDÉON, *essayant de voir.*

Point d'embarras !

Regardez-les, je vous en prie,  
 Ne craignez rien, je n'y vois pas !  
 Oui, regardez-les, je vous prie,  
 Allez toujours, je n'y vois pas !

Il regarde. Eudoxie se retourne, Gédéon ferme les yeux.

EUDOXIE, *refermant son fichu.*

C'est possible.

GÉDÉON, *à part.*Je n'ai pas assez vu. (*Haut.*) Ah ! oui, je suis aveugle, malheureusement.

EUDOXIE.

Malheureusement ! vous vous plaignez ?

GÉDÉON.

Mais oui... depuis que je vous connais !... avant ça, je regardais la vue comme un objet de luxe... mais à présent je donnerais tout au monde pour avoir des yeux !... et j'en aurai !... j'ai ça dans la tête.

EUDOXIE.

Mais gardez-vous-en bien.

GÉDÉON.

Que je m'en garde ! et pourquoi ?

EUDOXIE.

Je ne sais ; mais croyez-moi, restez tel que vous êtes.

GÉDÉON.

Que je reste aveugle ?

EUDOXIE.

Oui.

GÉDÉON.

Toujours... toujours ?

EUDOXIE, *soupirant.*

Oh ! oui.

GÉDÉON.

Par exemple !

EUDOXIE.

Si vous cessiez de l'être, vous ressembleriez à tous les autres.

GÉDÉON.

Je ne crois pas.

EUDOXIE.

A ces hommes dont les regards m'épouvantent et me font rougir.

GÉDÉON.

J'espère que les miens vous plairont ! je les tournerai en conséquence.

EUDOXIE.

D'ailleurs, ce qui m'a touché en vous, c'est votre malheur !... et si vous changiez, vous ne seriez plus le pauvre aveugle, vous n'auriez plus besoin de personne.

GÉDÉON.

Si ! de vous.

EUDOXIE.

Je ne pourrais plus vous plaindre... vous seriez heureux.

GÉDÉON.

De vous voir !... oui.

EUDOXIE.

Enfin il me semble que je ne vous aimerais plus autant.

GÉDÉON.

Vous m'aimez donc, Eudoxie ?

EUDOXIE.

Mais non ! mais non !



GÉDÉON.

Vous en convenez?... oh! maintenant dussiez-vous me haïr?...

Il lui baise la main.

DUCROC, *au fond.*

Que vois-je!

EUDOXIE.

Monsieur Ducroc!...

Elle se sauve dans sa chambre.

## SCÈNE XVI.

DUCROC, GÉDÉON.

GÉDÉON, *à part.*

En voilà un que je voudrais chagriner avec mon bâton.

DUCROC, *qui s'est approché.*

La petite qui se sauve... et l'aveugle qui est rouge... Hé! l'ami, pourquoi êtes-vous rouge comme ça?

GÉDÉON.

Comme quoi?

DUCROC.

Pourquoi lui baisais-tu la main?

GÉDÉON.

A qui?

DUCROC.

A Eudoxie...

GÉDÉON.

C'était elle?

DUCROC.

Va, je ne suis plus ta dupe!... Ah! tu te permets de l'aimer, misérable vagabond!...

GÉDÉON.

Vagabond!... mauvais brocanteur de mules poussives.

DUCROC.

Tu insultes mes mules.

GÉDÉON.

Si je savais où es ta figure je te flanquerais...

Il feint de frapper au hasard, et lui donne un soufflet.

DUCROC.

Un soufflet!... à moi! oh! si tu n'étais pas un être en dehors de ton espèce...

GÉDÉON.

Tu fais le brave, parce que tu es gros!... parce que tu es fort!... parce que tu sais que je n'y vois pas.

DUCROC.

Mais procure-toi donc un œil... un seul œil... que je puisse te fourrer six pouces d'acier dans les côtes...

GÉDÉON.

Un duel!... ça me va!... j'accepte.

DUCROC.

Avec un aveugle! tu sais bien que la partie est trop inégale.

GÉDÉON.

On peut l'égaliser... si je ne jouis plus de ma vue, tu peux te priver de la tienne.

DUCROC, *se récriant.*

Ah!... cette idée... je vais m'arracher les yeux!

GÉDÉON.

Tu recules... tu as peur!

DUCROC.

Moi! j'ai fait mes preuves.

GÉDÉON.

Allons, tiens. (*Tirant un foulard de sa poche.*) Prends ce foulard et bouche-toi la vue.

DUCROC.

Un foulard!

GÉDÉON.

Tu recules encore?

DUCROC.

Eh! bien non!... j'y consens; mes armes sont dans ma chambre.

Il se dirige vers le fond.

GÉDÉON.

Inutile!... je suis l'insulté... j'ai le choix.

DUCROC.

N'importe?... l'épée ou le pistolet?

GÉDÉON.

Allons donc... l'arme de l'aveugle!... la voilà...

Il montre son bâton.

DUCROC.

Le bâton!... soit! pourvu que je te brise quelque chose.

GÉDÉON.

Approche, que je te calefeutre.

DUCROC.

Attends!... ma canne!

Il va chercher sa canne.

GÉDÉON, *à part, en pliant son foulard sur ses genoux.*

Ah! vieux bédouin, je te tiens donc!... si tu te maries, ce ne sera pas aujourd'hui!... (*Haut.*) Où es-tu?

DUCROC.

Me voilà.

GÉDÉON, *lui posant le bandeau.*

Surtout, ne trichons pas!... ta parole?

DUCROC.

Je te la donne.

GÉDÉON.

Voilà ce que c'est!... (*Lui présentant deux doigts.*) Combien de doigts?

DUCROC.

Quatre.

GÉDÉON.

A la bonne heure... Y sommes-nous?

DUCROC.

Oui.

GÉDÉON.

Attends que je retrouse mes manches... Y es-tu?

DUCROC.

J'y suis!... Tiens, scélérat.

Il lance un coup au hasard.



GÉDÉON.

Tiens ! faussaire.

Il lui donne un coup sur les reins.

DUCROC.

Oh ! il m'a touché ! v'lan !

Il lui donne un nouveau coup qui attrape un meuble.

GÉDÉON.

Aïe ! aïe !... j'ai le crâne ouvert... Tu y vois, pour sûr !

DUCROC.

En as-tu assez ?

GÉDÉON.

Tiens ! voilà ma réponse.

Il lui donne un grand coup sur le dos.

DUCROC.

Oh ! voilà deux fois qu'il me touche !... il est bien maladroit pour un aveugle.

GÉDÉON, lui donnant un troisième coup.

V'lan !

DUCROC, lui lançant un coup.

Gueux, va !... pan !

Gédéon se baisse ; la canne de Ducroc échappe de ses mains.

GÉDÉON.

Ah ! j'ai l'épaule cassée... ah ! brigand !

Il feint de frapper à tort et à travers et le roue de coups.

DUCROC.

Arrête... aïe... je suis désarmé... aïe.. oh ! Au secours... à l'assassin... (Il prend une chaise pour se défendre ; Gédéon la saisit de l'autre côté, ils luttent et se donnent des coups de pied.) Au meurtre !

GÉDÉON, frappant toujours.

Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, accourant et se jetant entre eux.

Sainte vierge !... mais c'est un carnage... une boucherie !

GÉDÉON.

Arrêtez-le ! arrêtez-le... il veut me massacrer.

PÉLAGIE.

Ah ! monsieur Ducroc ! c'est indigne !

GÉDÉON.

Abuser de sa force pour égorger un pauvre aveugle !

DUCROC.

Infâme imposteur ! quand c'est lui qui m'a brisé !

PÉLAGIE.

Ah ! mon cousin, vous êtes un barbare. Pauvre Gédéon !

DUCROC.

Mais vous ne savez pas qu'en entrant ici...

GÉDÉON, se tournant vers Pélagie, qu'il feint de prendre pour Ducroc.

Tu mens ! c'est toi qui as commencé !... (A Ducroc.) Voilà, mademoiselle, voilà ce qui est arrivé... (A Pélagie.) Va, tu n'es pas un homme... tu ne mérites pas le titre d'homme !

PÉLAGIE.

Quelle exaspération ! que lui avez-vous donc fait ?

DUCROC.

D'abord vous saurez qu'en entrant ici...

GÉDÉON.

Ce qu'il m'a fait ?... (Montrant Pélagie.) Ce vautour s'est rué sur moi, avec sa canne... il m'a meurtri, il m'a couvert de blessures !... (A Ducroc.) Et sans une chaise qui s'est jetée entre nous, j'expirais sur la place.

PÉLAGIE.

Oh !...

GÉDÉON, à Pélagie.

Oh ! ce n'est pas vrai, peut-être ?... (A Ducroc.) Tenez-moi, mademoiselle, tenez-moi !... il me prend des envies de lui sauter au visage.

PÉLAGIE, se reculant.

Ah ! dieux !...

DUCROC.

Vous voyez... il est enragé !

PÉLAGIE.

Non, Gédéon, non, calmez-vous !

DUCROC.

Je venais vous prendre pour aller chez le notaire !... et qu'est-ce que je vois en entrant ici...

GÉDÉON.

Oh ! il est encore là !...

PÉLAGIE.

Sortez, mon cousin, sortez !... Il nous faut une voiture ; allez-en chercher une ; le temps de nous habiller.

DUCROC.

Mais il est bon que vous sachiez...

PÉLAGIE.

Mais partez donc, homme féroce !

GÉDÉON.

Pars donc, homme féroce !

DUCROC, voulant courir.

Oh ! je suis éreinté !

ENSEMBLE.

AIR : Puisqu'ils quittent le village (les Sabines).

PÉLAGIE.

Oui, faites diligence,  
Partez, éloignez-vous,  
Et bientôt votre absence  
Va calmer son courroux.

GÉDÉON.

Protégez l'innocence  
Qui vous prie à genoux.  
Faut-il donc sans défense  
Expirer sous ses coups !

DUCROC.

Ah ! je fais diligence,  
Bien vite éloignons-nous,  
Et puisse mon absence  
Apaiser son courroux !



GÉDÉON.

O ciel ! à ma requête,  
Prends tes carreaux vengeurs,  
Et fais-lui sur la tête  
Tomber un pot de fleurs.

Reprise.

Oui, faites diligence, etc.

Ducroc sort par le fond, Pélagie par la droite.

## SCÈNE XVIII.

GÉDÉON, seul.

Il sort ! il peut sortir... je n'ai pas tapé assez fort !... Ce combat singulier m'a péniblement altéré, et si je n'avais pas vidé la carafe... Ah ! le madère de l'oculiste... (*il va prendre la bouteille*) c'est plus restaurant, ça me donnera des idées... j'en ai besoin !... Ah ! Dieu ! j'en ai besoin ! (*Il boit à même.*) Ce madère a un drôle de goût !... Pendant que je suis seul, voyons enfin ce portrait que j'ai cru reconnaître ! (*Il tire le portrait.*) Mais oui, c'est lui-même !... Mon oncle ! mon oncle Duclivet !... ici, au fond d'un tiroir !... chez cette vieille vertueuse !... O providence ! je tiens le fil ! c'est elle qui m'a déshérité !... Mais alors, Eudoxie sa nièce... Oh ! sa nièce !... autre fil !... Je ne m'étonne plus si elle voulait épouser un aveugle !... Buons là-dessus !

Il prend la bouteille.

AIR des Amazones.

Plus de soucis, plus de crainte importune,  
Oncle défunt, je bois à tes vertus.  
Tu m'as jadis privé de ta fortune,  
Mais tous ces biens tu me les a rendus.  
Repose en paix ! va, je ne t'en veux plus !  
Cette cousine à qui tu donnas l'être  
Est un trésor qui vaut mieux que l'argent.  
Du haut des cieux, où tu n'es pas peut-être,  
Oncle chéri, reçois mon compliment !  
Du haut des cieux, où tu n'es pas peut-être,  
De ton neveu reçois le compliment.  
C'est très-bien ! je t'en fais compliment.

Il boit.

Décidément, ce madère a un drôle de goût !... Maintenant courons trouver Eudoxie... elle est à sa toilette... Tant pis, je brave tout !... (*Il va pour sortir.*) C'est elle, en jupon court et blanc...

## SCÈNE XIX.

GÉDÉON, EUDOXIE.

EUDOXIE, en corset, avec un châle sur les épaules.  
Marguerite ! Marguerite !... (*Apercevant Gédéon.*) Ah ! quelqu'un !... non, c'est l'aveugle !

GÉDÉON.

Elle est encore plus jolie comme ça qu'en quêtuse !

EUDOXIE, frappant du pied.

Maudit nœud !... impossible d'achever ma toilette !

Elle cherche à dénouer son lacet.

GÉDÉON, bas.

Je pourrais l'aider si elle voulait.

EUDOXIE.

Ah ! peut-être que devant la glace...

Elle se met devant la psyché, ôte son châle qu'elle met sur le dos d'un fauteuil.

GÉDÉON, en extase.

Mes épaules !... (*S'oubliant.*) Oh ! que c'est beau ! oh ! que c'est beau !

EUDOXIE, qui l'aperçoit dans la glace, se retourne vivement, et croisant les mains sur sa poitrine.

Ah !

GÉDÉON.

Reste ! reste comme ça !... laisse-moi te dévorer des yeux !

EUDOXIE.

Quoi ! monsieur, vous voyez ?

GÉDÉON, très-animé.

Si je vois ! si je vois !

EUDOXIE.

Ma tante ! ma tante !

GÉDÉON.

N'appelle pas ! n'appelle pas !

EUDOXIE veut prendre son châle, Gédéon le prend de l'autre côté et le lui dispute.

Rendez-moi mon châle !

GÉDÉON.

Tu ne l'auras pas !

EUDOXIE.

Ma tante ! ma tante !

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, également en déshabillé.

Eh bien ! qu'y a-t-il ? ces cris...

EUDOXIE.

Il y voit, ma tante, il y voit !

PÉLAGIE.

Qui ?

EUDOXIE.

L'aveugle.

PÉLAGIE.

L'aveugle y voit ?

GÉDÉON.

Ne craignez rien, je ne vous regarde pas.

PÉLAGIE.

Ah ! Marguerite !... un châle !... vite un châle !

GÉDÉON, qui tient le châle d'Eudoxie.

Un châle ? voilà !

Il veut le poser sur les épaules de Pélagie.

PÉLAGIE.

Ne m'approchez pas !

GÉDÉON, regardant Eudoxie.

Je regarde d'un autre côté.

EUDOXIE.

Je vais en chercher un.

Elle rentre dans sa chambre.



## SCÈNE XXI.

JOLLIVET, PÉLAGIE, GÉDÉON.

JOLLIVET, *entrant par le fond.*

Que vois-je! Pélagie en négligé!

PÉLAGIE.

Docteur, fermez les yeux!

Elle prend le châle que Gédéon lui présente, et s'en couvre.

JOLLIVET.

C'est ce que je fais!

PÉLAGIE.

Vous me voyez hors de moi!... Ce jeune homme! l'aveugle! qui ne l'est plus... qui a recouvré la vue, je ne sais comment.

JOLLIVET.

Je le devine, moi!

GÉDÉON.

Vous?

PÉLAGIE.

Pas possible!

JOLLIVET, *qui a visité le flacon.*

Il a bu! il a bu!

GÉDÉON.

Oui, du madère!

JOLLIVET.

C'est mon élixir!

GÉDÉON, *lui sautant au collet.*

Assassin!... tu m'as empoisonné!

JOLLIVET.

Lâchez-moi!... il n'y a pas de danger... seulement, vous en avez bu beaucoup... vous devez voir trop clair, à présent!

GÉDÉON.

C'est donc ça que j'y vois double!

JOLLIVET.

Quelle gloire pour moi!... Je vais rédiger une note pour le journal de médecine...

Il s'assied au secrétaire.

## SCÈNE XXII.

JOLLIVET, GÉDÉON, DUCROC, PÉLAGIE, puis EUDOXIE.

DUCROC, *accourant.*

Cousine, la voiture est en bas... dépêchons-nous.

GÉDÉON.

C'est inutile, mon cher; on n'a plus besoin de vous!

DUCROC.

Qu'est-ce qu'il dit l'aveugle?

JOLLIVET.

Aveugle!... il ne l'est plus!... mon élixir a fait son effet!

DUCROC.

Il y voit!

GÉDÉON, *l'examinant.*

Mon Dieu, oui... Vous n'êtes pas beau, vous... vous êtes petit, vous êtes laid... vous étiez mieux quand je n'y voyais pas.

DUCROC.

Il y voit!

GÉDÉON.

Comme vous dites, cousin.

DUCROC.

Cousin!

GÉDÉON.

Puisque j'épouse votre cousine.

DUCROC.

Vous! (*Montrant Pélagie.*) Elle!

JOLLIVET.

Elle!... non, c'est moi!

GÉDÉON.

Elle! non, c'est lui!

DUCROC.

Lui!... Et vous?

GÉDÉON.

Moi, c'est la jeune... Eudoxie.

DUCROC.

Eudoxie!

PÉLAGIE.

Mais c'est d'une effronterie!... Et vous avez pensé que je consentirais...

GÉDÉON.

C'est la volonté de mon oncle, et vous avez toujours été si bonne pour lui!

PÉLAGIE.

Le père Gloussard?

GÉDÉON.

Gloussard est une chimère!... (*Bas.*) Voici le seul et unique...

PÉLAGIE.

Hector!

GÉDÉON.

Duclivet!... qui m'a déshérité pour une personne... (*Eudoxie entre.*) La voilà qui entre!

PÉLAGIE.

Ma nièce!

GÉDÉON.

Non pas votre nièce... votre...

PÉLAGIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence, malheureux!

GÉDÉON.

J'en étais sûr!

DUCROC, *revenant à Gédéon.*

Et tu crois, misérable, que ça va se passer comme ça?

GÉDÉON.

C'est juste!... je te dois une revanche!... Tu vas te crever les yeux, et je mettrai un foulard...

PÉLAGIE.

Mon cousin, ces jeunes gens s'aiment, et des circonstances particulières...

Pendant qu'ils parlent ensemble, Gédéon, qui cherchait son foulard, le voit dans la poche de Ducroc, et le lui enlève.

DUCROC.

Comment, vous aussi, vous approuvez!... Ah! je n'y comprends rien... je n'y vois plus clair!



JOILLIVET, *lui présentant un flacon.*

Voulez-vous de mon elixir?

DUCROC.

Allez au diable! C'est un duel qu'il me faut.  
(A Gédéon.) Monsieur, je vous attends!

GÉDÉON.

Où ça?

DUCROC.

A Alger, où mon devoir me réclame; la France ne doit pas souffrir de mes haines particulières.

GÉDÉON.

C'est juste: la patrie a besoin de mulets; allez la servir.

DUCROC.

Hein!... Ah! farceur! il n'y a pas moyen de se fâcher avec lui... je devrais vous tuer, mais bath! j'ai fait mes preuves.

GÉDÉON.

Oh ça!... j'en suis une.

DUCROC, *à part.*

Je tâcherai d'épouser la tante.

GÉDÉON.

Et vous, Eudoxie, êtes-vous fâchée que ce ne soit pas monsieur qui...

EUDOXIE.

Oh! non, mais vous n'êtes plus aveugle, et c'est dommage.

GÉDÉON.

Soyez tranquille, ça reviendra quand nous serons mariés.

*Chœur final.*

Oublions <sup>mon</sup> <sub>son</sub> infortune,

Non, plus de crainte importune;

Quel bonheur inouï!

Pour toujours <sup>je suis</sup> <sub>il est</sub> guéri.

C'est vraiment un phénomène.

Il voit <sup>après tant de peine,</sup>  
Je vois

Couronner <sup>mon</sup> <sub>son</sub> amour;

Pour <sup>mes</sup> <sub>ses</sub> yeux c'est un beau jour.

GÉDÉON, *au public.*

Air : *Vos yeux disaient tout le contraire.*

Messieurs, à votre humanité

Un aveugle se recommande;

Mais ce n'est pas la charité

Qu'aujourd'hui sa voix vous demande.

De vos gros sous je ne veux rien;

A votre argent bien loin que je m'adresse,

C'est au contraire moi qui viens

Vous prier d'accepter la pièce.

C'est au contraire moi...

*S'interrompant.*

Après ça, messieurs, si toutefois vous le voulez bien, c'est à charge de revanche... Aujourd'hui, nous vous offrons une pièce; demain, en retour, vous nous en apporterez d'autres, de votre poche... c'est un échange... pièce pour pièce; seulement... Ah! puisque nous voilà sur ce chapitre, je vous remercie de m'avoir mis sur la voie; permettez-moi de vous déclarer que nous ne recevons que de bonnes pièces... (*Comme si quelqu'un allait l'interrompre.*) Oh! je sais que vous allez me dire qu'il vous semble cependant... (*Riant.*) Oui, vous avez raison... au théâtre on reçoit quelquefois des pièces qui ne sont pas très-bonnes, c'est vrai... (*avec force*) mais au bureau... jamais!... Enfin, pour aujourd'hui, c'est moi qui commence.

*Chanté.*

C'est moi qui viens

Vous prier d'accepter la pièce.

*Reprise.*

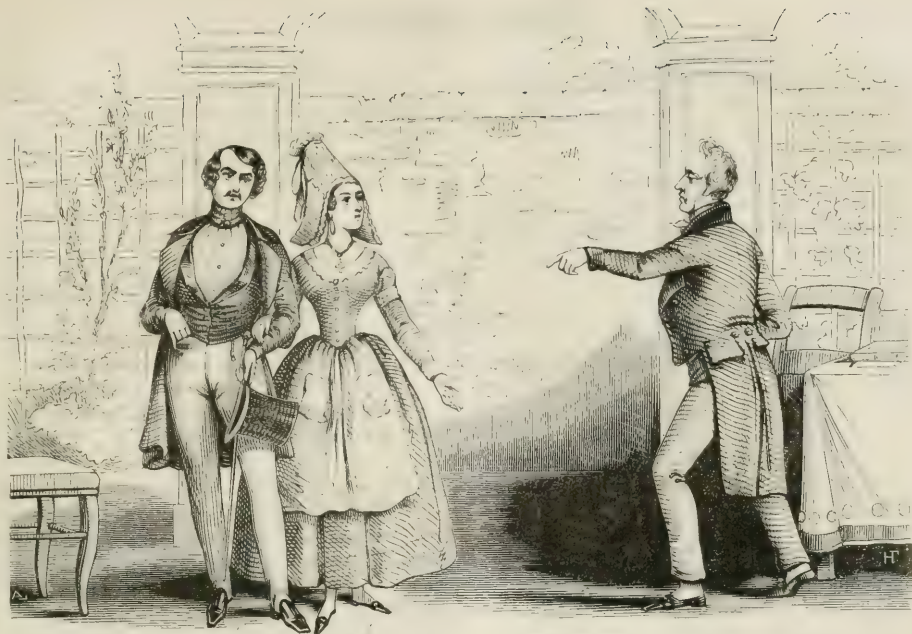
Oublions, etc., etc.

FIN.

S'adresser pour la musique de cet ouvrage et pour la mise en scène,

[A M. R. TAANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.





SCÈNE XXII

# LE DÉRIVATIF,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

par M. Auguste Arnould,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 29 DÉCEMBRE 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TRUCHON. . . . .	M. AMANT.	PIERRE, domestique. . . . .	M.
FAVEL, étudiant en médecine. . .	M. FÉLIX.	VOISINS. . . . .	
ERNEST DE MONGIRON. . . . .	M. PHILIPPE.	MARIANNE, femme de Truchon. .	Mlle L. FONTENAY.

*La scène se passe dans une petite ville de province.*

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène en commençant par la droite de l'acteur. Les changemens de position sont indiqués par des notes au bas des pages.

Un salon donnant sur un jardin dans la maison de Truchon. Portes au fond, portes latérales ouvertes. A droite, ne porte fermée. A gauche, porte d'entrée de la salle de billard. A droite, une table.

## SCÈNE PREMIÈRE.

TRUCHON, MARIANNE.

Ils entrent par la gauche en se disputant.

MARIANNE.

Dieu de Dieu ! que vous êtes ennuyant !

TRUCHON.

Hein ?

MARIANNE.

Eh bien , quoi, hein ? Je dis que vous êtes ennuyant parce que vous êtes ennuyant.

TRUCHON.

C'est justement ça que vous ne devriez pas dire.

MARIANNE.

C'est justement ça que vous ne devriez pas être.

TRUCHON.

Une petite paysanne que j'ai épousée!...

MARIANNE.

Tiens ! croyez-vous pas qu'on aurait voulu de vous autrement ? Et pis, j'sais bien pourquoi vous m'avez épousée.

TRUCHON.

Une fille à qui j'ai donné mon nom!...

MARIANNE.

Un beau cadeau!... il est joli votre nom!.. Truchon...



TRUCHON.

Ah ! je crains bien d'avoir fait une sottise !

MARIANNE.

J' suis ben sûre de ce que j'ai fait, moi... voilà la différence.

TRUCHON, *suppliant*.

Voyons, Marianne, je t'en prie, sois gentille ; ne donne pas de chagrin à ton petit mari. Tu n'es jamais de bonne humeur avec moi.

MARIANNE.

Le moyen d'être gaie ?

TRUCHON.

Tandis que moi je désire te plaire. Que peux-tu me reprocher ?

MARIANNE.

Oh ! rien.

TRUCHON.

Est-ce que je ne suis pas naturellement un mouton pour la douceur ?

MARIANNE.

Ah ! ça, c'est vrai que vous avez un caractère égal... vous grognez toujours.

TRUCHON.

Parce que je suis jaloux.

MARIANNE.

C'est pas ma faute. Quand on me trouve jolie, je fais la révérence, et je dis : Merci. Pardine ! faut-il pas que j'sorte avec un voile comme les Turkesses, ou, pour me faire défigurer, que j'aïlle me mettre la tête dans une ruche à abeilles ?

TRUCHON.

J'en serais désolé .. Mais je trouve que tu fais la révérence et que tu dis merci trop souvent. Tiens, par exemple, monsieur Ernest de Mongiron, le neveu du préfet...

MARIANNE.

Est-ce que c'est pas vous qui m'a recommandé de le bien accueillir ?

TRUCHON.

Oui.

MARIANNE.

De lui témoigner de l'amitié ?

TRUCHON.

J'en conviens ; mais...

MARIANNE.

J' faisais pas seulement attention à lui ; c'est vous qui me l'a vanté, qui m'a dit qu'il était aimable tout plein, et aujourd'hui vous me bougonnez parce que j'ai du plaisir à le voir ! C'est vrai qu'il est gentil, qu'il est bien habillé, et qu'il parle joliment... D'abord, moi, j'aime les gens distingués... qui ont des manières... et vous auriez vu comme j'aurais tenu votre maison à Paris... si vous ne refusiez pas de m'emmener quand vous serez nommé député. J' sais ben qu'il me manque quelque chose ; je m'exprime pas encore comme les belles dames ; mais monsieur Ernest m'a dit qu'il m'apprendrait la grammaire, enfin qu'il me mettrait au courant.

TRUCHON.

Madame Truchon, c'est moi seul qui dois vous mettre au courant.

MARIANNE.

Pisque c'est dans votre intérêt que je prends des leçons .. Monsieur Ernest m'a dit que vous seriez député aujourd'hui même, que ça ne peut pas vous manquer... Il vous a tant recommandé à son oncle le préfet!...

TRUCHON.

Certainement je désire représenter mon pays... j'en suis digne, je paye le cens... mais je ne veux pas que ce soit aux dépens de mes droits de mari... ça n'aurait plus de sens. J'aime à croire, Marianne, que vous ne connaissez pas le danger : je vous le signale, et je vous prie de l'éviter.

MARIANNE.

Eh ben, c'est bon : on lui tournera le dos quand il viendra, monsieur Ernest.

TRUCHON.

Du tout. Il faut lui faire bonne mine, l'appeler notre ami, notre protecteur jusqu'à ce soir, jusqu'à ce que j'aie été nommé. Dans deux heures ont lieu les élections dans la maison à côté, et si vous n'étiez pas aimable avec monsieur Ernest, il a un moyen de me nuire, comme il m'a servi ; car c'est grâce à lui que son oncle le préfet appuie et a promis de faire triompher ma candidature.

MARIANNE.

Eh bien, rassurez-vous, hérisson ; je serai aimable, excessivement aimable avec monsieur Ernest.

TRUCHON.

Mais je ne vous dis pas d'être excessivement aimable.

MARIANNE.

Donnez-moi votre mesure, alors.

TRUCHON.

Mais, mon Dieu, Marianne, ce sont des choses que le tact et le goût indiquent.

MARIANNE.

Voyons un peu. S'il m'offre son bras ?

TRUCHON.

Vous pouvez l'accepter.

MARIANNE.

Bon. S'il presse le mien ?

TRUCHON.

C'est un jeune homme trop bien élevé pour se permettre...

MARIANNE.

C'est qu'il se l'a permis déjà.

TRUCHON.

Vraiment ?

MARIANNE.

Mais s'il y revient encore, je le fiche à la porte.

TRUCHON.

Non. Vous voulez donc me perdre !

MARIANNE.

Bon. On l'y laissera presser à ce jeune homme.

TRUCHON, *à part*.

Quelle position que la mienne, entre deux candidatures !

MARIANNE.

Et s'il veut m'embrasser ?

TRUCHON.

Il n'ira pas jusque-là.



Il n'ira pas ?  
MARIANNE.

Non.  
TRUCHON.

Eh bien, hier, il a voulu y aller... je l'ai repoussé.  
MARIANNE.

Bien.  
TRUCHON.

Il s'est fâché.  
MARIANNE.

Ah ! mon Dieu !  
TRUCHON.

Et il m'a dit que si je le repoussais encore aujourd'hui il se brouillerait avec vous.  
MARIANNE.

Ciel !  
TRUCHON.

Mais ça m'est égal, je le repousserai.  
MARIANNE.

Non. Vous voulez donc me compromettre !  
TRUCHON.

Bon. On le laissera embrasser, ce jeune homme.  
MARIANNE.

Si, par exemple, il s'avisait de vouloir passer ces limites ?  
TRUCHON.

Son compte est clair : je lui flanque une gifle.  
MARIANNE.

Non. Vous fuirez ; vous irez vous enfermer dans votre chambre.  
TRUCHON.

ENSEMBLE.

AIR : *Oui, hâte-toi, je t'en prie (Manche à manche).*

MARIANNE.  
Je vais faire ma toilette,  
Monsieur, et vous promets bien  
D'être prudente et discrète  
Et de fuir tout entretien,  
TRUCHON.

Entre nous la paix est faite,  
Mais vous me promettez bien  
D'être prudente et discrète  
Et de fuir tout entretien.

*Elle sort.*

## SCÈNE II.

TRUCHON, *seul.*

Pourvu encore qu'elle fuie, qu'elle aille s'enfermer... Fatale ambition ! devenir député !... C'est honorable ! c'est un titre, une sinécure, ça me fera une occupation. Il y a à la chambre des gaillards qui parlent bien, d'anciens avocats, ça doit être amusant de les entendre. Et puis les ministres vous donnent la main... Il n'y a pas à dire, ils vous donnent la main. Mais si pour avoir cet honneur ma femme passait les limites ! Une fois député, je ne crains plus rien, je deviens inviolable... il faut une autorisation de la chambre. Mais jusque là... c'est qu'on se moquerait de moi dans le pays, je recevrais des charivaris... Et pour

éviter cet affront, je donnerais mille francs... que dis-je mille francs... je donnerais mille écus.

## SCÈNE III.

FAVEL, TRUCHON.

FAVEL, *qui est entré par le fond, et qui a entendu les derniers mots de Truchon.*

J'accepte. Je venais vous les demander.

TRUCHON.

Tiens ! c'est toi, Favel, mon cousin !

FAVEL.

Votre neveu à la mode de Bretagne. Comment vous portez-vous ?

TRUCHON.

Mal, mon garçon, mal.

FAVEL.

Tant mieux, ça me regarde, moi qui suis médecin, étudiant en médecine ; vous allez grossir la liste de mes clients. (*A part.*) Il sera le premier et le dernier peut-être.

TRUCHON.

Qu'est-ce qui t'amène ?

FAVEL.

Le désir de vous voir, ainsi que votre femme, que je ne connais pas encore.

TRUCHON, *soupirant.*

Ma femme... Ah !

FAVEL.

Vous soupirez !... Est-ce qu'elle est malade aussi ?

TRUCHON.

Elle se porte à merveille.

FAVEL.

Et vous, qu'est-ce que vous avez ?

TRUCHON.

J'ai des inquiétudes...

FAVEL.

Il faut prendre des bains pour vous calmer.

TRUCHON.

Ce n'est pas cela... Des inquiétudes morales.

FAVEL.

Bah !

TRUCHON.

Des tourments... des craintes...

FAVEL.

Sur votre fortune ?

TRUCHON.

Non.

FAVEL.

C'est juste, puisque vous disiez tout à l'heure que vous donneriez mille écus... Pourquoi donneriez-vous mille écus ? si je pouvais, en les acceptant...

TRUCHON.

C'était une manière de parler... il ne dépend pas de toi.

FAVEL.

Dites toujours ; j'ai de la bonne volonté.

TRUCHON.

Regarde-moi. Si au lieu d'être mon neveu tu étais ta tante, crois-tu que tu m'aimerais ?



FAVEL.

D'amour ?

TRUCHON.

Oui.

FAVEL.

Je n'en sais rien. (*A part.*) Il faut être poli. (*Haut.*) Je comprends votre affaire, mon oncle ; vous êtes jaloux. (*Truchon fait signe que oui.*) C'est bien fait.

TRUCHON.

Plait-il ?

FAVEL.

Vous vous mariez à cinquante ans avec une jeune fille, car vous m'avez écrit qu'elle est jeune, au lieu de rester garçon, de vivre dans votre famille, auprès de moi, par exemple, qui suis médecin... je vous aurais soigné gratis... vous m'auriez laissé votre fortune.

TRUCHON.

Que veux-tu ? l'ambition !

FAVEL.

L'ambition ! vous avez épousé la fille d'un meunier.

TRUCHON.

Mais elle était riche sans le savoir.

FAVEL.

Comment ?

TRUCHON.

Le père de Marianne n'avait pas le sou, c'est vrai ; mais j'appris par hasard, et d'une manière certaine, qu'un de ses frères, qui avait quitté le pays dans sa jeunesse, et dont on n'avait plus entendu parler, s'était enrichi en Allemagne, où il venait de mourir subitement, célibataire et sans enfants. Marianne était sa seule héritière, il lui laissait dix mille livres de rente.

FAVEL.

Et vous avez été le premier à lui apprendre cette bonne nouvelle ?

TRUCHON.

Du tout ! je n'ai rien dit. Tu sais que dans une malheureuse spéculation sur les écrevisses en gros, j'avais perdu la plus grande partie de ma fortune. Il y eut cette année-là une épidémie affreuse sur les crustacées...

FAVEL.

Et ça ne vous a pas tué ?

TRUCHON, naïvement.

Non, mais j'ai été bien malade. Il ne me restait que quatre mille livres de rente. Pas moyen d'être député, je n'avais plus le cens. Qu'est-ce que je fis alors pour le ravoir ? j'offris ma main à Marianne. Elle ne savait rien encore de son héritage, j'étais un parti magnifique pour elle... elle devenait une dame. Par vanité elle accepta. Un mois après la noce, elle apprit qu'elle était une riche héritière.

FAVEL.

Et depuis elle a su que vous étiez instruit de tout avant le mariage ?

TRUCHON.

Oui. Quand je l'ai épousée, entre nous, ce n'est

pas elle que j'aimais ; l'amour m'est venu plus tard, à mesure...

FAVEL.

Qu'elle vous détestait ?

TRUCHON.

Précisément.

FAVEL.

C'est toujours ainsi que les choses se passent. Et quel est le galant qui vous menace ?

TRUCHON.

C'est là que l'histoire se complique. J'ai fait la connaissance d'un jeune homme, monsieur Ernest de Mongiron, le neveu de notre préfet ; il vient me voir tous les jours. Moi, naturellement, j'ai dit à ma femme de le bien recevoir, d'être aimable avec lui...

FAVEL.

Et vous trouvez qu'elle a trop bien suivi la recommandation ? Eh bien, il faut le prier de ne plus revenir.

TRUCHON.

Mais c'est de lui que dépend en partie mon élection ; il a parlé de moi à son oncle, il s'est donné un mal pour ma candidature !... Il y a plus, il peut me perdre. J'ai une opinion sincère, je puis le dire, inébranlable, éclairée... Depuis quatre ans je suis abonné au même journal... mais autrefois j'en recevais un qui ne pensait pas de même, et moi je pensais comme lui. J'ai eu la bêtise dans ce temps-là, avant l'affaire des écrevisses, d'écrire une lettre... comme qui dirait une profession de foi... (*à l'oreille*) radicale. Cette lettre est entre les mains d'un journaliste qui me l'avait dictée et qui pourrait la rendre publique. Alors, tu conçois, va te promener ma nomination ; de blanc je deviendrais noir. Heureusement monsieur Ernest est un des amis du journaliste, il l'a prié de ne point faire usage de cette lettre, de la lui envoyer, et il doit la recevoir aujourd'hui même. Tu comprends ?

FAVEL.

Je comprends que si vous expulsez monsieur Ernest, vous n'êtes pas nommé, et si vous ne l'expulsez pas, vous.... C'est clair comme le jour. Vous tenez beaucoup à être député ?

TRUCHON, naïvement.

Je ne pourrais pas vivre sans ça.

FAVEL.

Alors il faut vous résigner.

TRUCHON.

Merci.

FAVEL.

C'est un sacrifice à faire à la patrie.

TRUCHON.

Bien obligé.

FAVEL.

Parlons sérieusement. Vous avez peur, voilà tout.

TRUCHON.

Oui. Il n'y a encore rien de grave.

FAVEL.

Quels indices avez-vous de leur intelligence ?



avez-vous surpris des regards, des lettres, des déclarations?

TRUCHON.

Monsieur Ernest voit ma femme tous les jours; il lui donne le bras, il veut l'embrasser, et ce matin j'ai trouvé dans un album qu'il lui a donné, des vers.

FAVEL.

Des vers!

TRUCHON.

Ce n'est pas que Marianne soit en état de les trouver bons ou mauvais... mais il la compare à la lune; ça flatte une femme.

Il tire l'album de sa poche.

FAVEL.

Voyons. (*Il prend l'album et l'ouvre.*) Un portrait!...

TRUCHON.

C'est celui de Marianne. Monsieur Ernest l'a priée de poser avant-hier; il l'a croquée.

FAVEL, lisant.

« Avant de vous connaître, ô mon aimable brune!  
» Dans la nuit de mon cœur j'errais comme un proscrit;  
» Je vous vois, et soudain de cette sombre nuit  
» Par vos brillants attraits vous devenez la lune. »

Détestable! (*Il pose l'album sur la table à droite.*)

▲ Truchon, en avançant la main.) Mon oncle...

TRUCHON.

Qu'est-ce que tu veux?

FAVEL.

Je guérirai votre femme. C'est une cure qui vous coûtera mille écus dont j'ai besoin pour acheter des livres et passer mes derniers examens.

TRUCHON.

Tu crois que la médecine...

FAVEL.

Une médecine morale.

TRUCHON.

Comment t'y prendras-tu?

FAVEL.

Je n'en sais rien encore; mais laissez-moi faire, je vous promets de chasser d'ici ce monsieur Ernest.

TRUCHON.

Prends garde, mon ami, allons doucement; j'ai le plus grand intérêt à le ménager encore. Les élections ont lieu aujourd'hui dans deux heures, il pourrait d'ici là tourner les électeurs contre moi en leur montrant ma lettre.

FAVEL.

Il ne pourra s'en prendre à vous... c'est moi qui le chasserai.

TRUCHON.

Oui, mais tu es mon parent; il en voudra à toute la famille.

FAVEL.

Eh bien, qu'est-ce que vous force à dire que je suis votre parent? on ne me connaît pas dans le pays. Votre femme ne m'a jamais vu; elle était absente quand je suis venu ici... ne lui dites

\* Truchon, Favel.

pas que vous êtes mon oncle; présentez-moi comme un ami... Je m'appelle... le vicomte de... Bonceil.

TRUCHON.

AIR : *Qu'il est heureux d'épouser celle.*

Mais je crains qu'un air de famille  
Ne révèle la parenté.  
Dans ton œil la flamme pétille,  
Ton visage a du velouté;  
Ton allure a de la prestance,  
L'esprit respire dans tes traits.  
Tu vois d'ici la ressemblance...

FAVEL.

On ne s'en doutera jamais.

TRUCHON.

Comment?

FAVEL.

Vous êtes mieux que moi.

TRUCHON.

Oui, plus distingué.

FAVEL, à part.

Les gens maigres ont la rage de se croire distingués.

TRUCHON.

Enfin, si tu réussis, je te prêterai mille écus.

FAVEL.

Prêter ou donner... ça revient au même.

TRUCHON.

Je cours trouver ta tante; je te l'envoie ici, adroitement, sans la prévenir.

FAVEL.

Allez, et apprêtez votre argent.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! bien long-temps je rirai.* (Langeli.)

FAVEL.

Mon projet réussira,  
J'en ai l'assurance,  
Et mon oncle me paiera  
Cette somme-là.

TRUCHON.

Son projet réussira,  
J'en ai l'assurance,  
Et mon neveu gagnera,  
Cette somme-là.

Truchon sort par la droite, du côté où est sortie Marianne.

#### SCÈNE IV.

FAVEL, seul.

Ma foi! je vais tenter l'aventure; c'est une occasion sur laquelle je ne comptais pas... Je cherchais, en venant ici, le moyen de faire un emprunt à mon oncle; il me l'offre, je le saisis. J'ai absolument besoin de cet argent; ce n'est pas précisément dans l'intérêt de la science... avant de subir les derniers examens, il faut avoir passé les premiers, ce que je n'ai pas encore fait depuis six ans que j'étudie... Le temps marche si vite! Voilà la saison des plaisirs, des concerts, des bals, qui va revenir, et j'ai de si beaux projets pour cet hiver!... J'établis mon budget: tant pour les cigar



res, tant pour trois costumes de caractère, dont on parlera chez Muisard... trois autres déguisements pour Fifi, une grisette adorable, qui fume, qui valse et qui danse... à désarmer la garde municipale... C'est cela, il faut rétablir l'harmonie dans le ménage de mon oncle, écarter un séducteur, et prouver à ma tante qu'elle doit aimer son mari. En thèse générale, la tâche est rude, et dans l'es-pèce, elle exige furieusement d'éloquence... Il n'est pas beau mon oncle... enfin n'importe. Mais comment m'y prendrai-je ? Ah ! bonne idée ! ce quatrain... oui, oui... (*Il tire son portefeuille et copie le quatrain écrit sur l'album.*) On vient... c'est elle sans doute...

Il remet l'album sur la table et referme son portefeuille.

## SCÈNE V.

TRUCHON, FAVEL.

FAVEL.

Est-ce que vous ne l'avez pas rencontrée ?

TRUCHON.

Si fait, elle va venir... jé lui ai dit qu'elle me retrouverait ici... c'est toi qu'elle verra... et alors...

FAVEL.

Comptez sur moi.

TRUCHON.

Je te laisse ; je vais rejoindre là-bas le neveu du préfet... Il est avec quelques électeurs qui viennent chez moi faire une partie de billard.

FAVEL, regardant dans le jardin.

Lequel est M. Ernest ? le grand blond ?

TRUCHON.

Oui.

FAVEL.

Allez le recevoir, retenez-le... parlez-lui politique, élections, ça l'amusera.

TRUCHON.

Voici ma femme ; je me sauve.

Il sort par la droite.

## SCÈNE VI.

FAVEL, MARIANNE.

MARIANNE, chantant.

Pierre disait à Jeanneton :

Je t'aime mieux que mes moutons.....

(*Voyant Favel.*) Ah !

FAVEL.

Oh ! la charmante personne !

MARIANNE, faisant la révérence.

Merci, monsieur.

FAVEL.

C'est madame Truchon que j'ai l'honneur de saluer.

MARIANNE.

Oui, monsieur.

FAVEL.

Je n'avais pas encore eu le plaisir de vous voir, et je vous ai reconnue.

MARIANNE.

Tiens, c'est drôle ce que vous me dites là... ça ressemble à une bêtise.

FAVEL.

Je ne pouvais pas me tromper au portrait qu'on m'a fait de vous.

MARIANNE.

Qui donc ?

FAVEL.

Votre mari.

MARIANNE.

Lui !... vous le connaissez ?

FAVEL.

C'est le plus ancien ami de ma famille... je me suis même habitué à le regarder comme un parent. Vous lui avez peut-être entendu parler de moi, le vicomte de... (*cherchant*) Belœil.

MARIANNE.

Non.

FAVEL.

Dans la lettre qu'il m'a écrite pour m'annoncer son mariage, il m'a fait de vous une description que je croyais exagérée avant de vous avoir vue.

MARIANNE, faisant la révérence.

Vous êtes bien honnête.

FAVEL.

Il me disait : « Ma femme a des yeux charmants, un sourire délicieux, une fraîcheur, une... » Je m'arrête, je ne finirais pas si je rapportais tous les détails de cette lettre.

MARIANNE.

Allez toujours.

FAVEL.

Je craindrais de blesser votre modestie.

MARIANNE.

N'ayez pas peur.

FAVEL.

Je ne vous répète pas les expressions brûlantes de son amour... quatre pages écrites sous la dictée du cœur !

MARIANNE.

Vrai ? Ma fine, mon cher monsieur, au lieu de tant vous en écrire, il aurait mieux fait de m'en dire seulement la moitié.

FAVEL.

Comment ! il ne vous a rien dit ?

MARIANNE.

Rien du tout.

FAVEL, à part.

J'aurai bien de la peine à rendre mon oncle supportable.

MARIANNE.

Monsieur désire sans doute parler à monsieur Truchon ?

FAVEL.

Je ne suis pas pressé. On peut fort bien attendre près d'une femme comme vous.

MARIANNE, à part.

Il s'exprime bien ce monsieur. (*Haut.*) Mon mari est là-bas, dans le jardin...

FAVEL, regardant au fond\*.

Eh ! mais je ne me trompe pas... il est avec M. Ernest de Mongiron, le neveu du préfet de ce département.

\* Favel, Marianne.



MARIANNE.

Oui... vous le connaissez aussi ?

FAVEL.

Je l'ai vu quelquefois, mais je le connais beaucoup de réputation. (*A part.*) Me voilà sur mon terrain... [faisons un beau mensonge... (*Haut.*) Un grand fat !

MARIANNE.

Ah !

FAVEL.

D'une suffisance, dit-on ! il fait la cour à toutes les femmes.

MARIANNE.

Vraiment ?

FAVEL.

Il paraît qu'il a une formule de déclaration... une circulaire qu'il adresse à toutes les femmes... Vous croyez que je plaisante ? c'est la vérité, madame, et je puis vous en donner la preuve... J'ai sur moi, je crois, une copie de cette circulaire en vers, adressée par lui à une madame Coquenard, rue Mouffetard... de qui je la tiens. Voici le quatrain.

*Lisant :*

Avant de vous connaître, ô mon aimable brune !  
Dans la nuit de mon cœur j'errais comme un proscrit ;  
Je vous vois, et soudain de cette sombre nuit  
Par vos brillants attraits vous devenez la lune.

MARIANNE.

Oh ! la lune !

FAVEL.

Le quatrain vous fait plaisir... je vous le laisse : c'est une curiosité. Pardon, madame, je vais rejoindre votre mari ; à l'honneur de vous revoir... (*A part.*) Ça commence bien, j'enfoncé Ernest et je gagnerai mon argent.

Il salue de nouveau et sort.

## SCÈNE VII.

MARIANNE, seule.

Eh bien, j'en apprends de soignées ! Ce M. Ernest... il ferait la cour à toutes les femmes ! c'est humiliant, et je me vengerai ! Qu'il vienne maintenant me demander encore à faire mon portrait sur des... (*cherchant*) des *albans*... comme ils disent.

*Air de la Fête du village voisin.*

Dans ces *albans*, on met tout<sup>1</sup> sort<sup>2</sup> de chose,  
Tout peut entrer dans ces magasins-là ;  
On voit l'*soleil*, la *lun'* et *cœtera*,

Des vers, des portraits, de la prose.

Si ce qu'on m'apprend

N'est pas faux, vraiment

Être là dedans, par ma foi, m'indispose.

Car je puis, plus tard,

M' trouver en regard

De madam' Mouffetard,

Qui log' ru' Coquenard,

Ou madam' Coquenard

Qui log' ru' Mouffetard.

Est-ce Coquenard ?

Est-ce Mouffetard ?

Je m'informerai de tout cela plus tard.

Tiens, à propos d'*albans*, v'là le cahier que M. Ernest m'a donné.

Elle l'ouvre.

## SCÈNE VIII.

MARIANNE, ERNEST, *au fond.*

ERNEST, *à part.*

Elle tient l'album... elle lit mes vers ! ne nous montrons pas d'abord.

MARIANNE, *à elle-même.*

Ah ben, par exemple !

ERNEST.

Elle doit être enchantée !

MARIANNE, *lisant.*

Mot pour mot ! c'est dommage, car c'est joli.

ERNEST, *s'avançant* \*.

Elle est ravie... Je vous dérange, peut-être... Je viens de quitter votre mari... je l'ai laissé avec quelques voisins et un monsieur que je ne connais pas... J'ai fait un crochet pour avoir le plaisir de vous voir quelques instants plus tôt.

MARIANNE.

Il ne fallait pas vous presser.

ERNEST.

Si je suis importun, je me retire... je vous ai interrompue, vous lisiez...

MARIANNE.

Des vers.

ERNEST.

Puis-je vous demander ce que vous en pensez ?

MARIANNE.

Moi ! une paysanne ! je m'y connais pas ; il faut interroger les dames de Paris.

ERNEST.

Les dames de Paris ?

MARIANNE.

Oui, oui, prenez votre petit air sainte nitouche, je vous conseille...

ERNEST.

Mais...

MARIANNE.

Je sais tout.

ERNEST.

Quoi ?

MARIANNE.

Madame Coquenard... ou madame Mouffetard...

ERNEST.

Madame Coquenard ? madame Mouffetard ? expliquez-vous, de grâce !

MARIANNE.

Vous lui avez adressé les mêmes vers.

ERNEST.

Moi ! ce sont les premiers que j'ai faits. (*A part.*) Ils m'ont donné assez de mal... (*Haut.*) A Paris, dites-vous ?

MARIANNE.

Oui.

\* Ernest, Marianne.



ERNEST.

Je n'y ai jamais été.

MARIANNE.

A d'autres !

ERNEST.

Je vous jure!... Et tenez, madame, ce matin même j'ai reçu une lettre d'un de mes amis, qui depuis un an est à Paris... Il me vante les plaisirs de la capitale, que je ne connais pas, me dit-il, et dont aucun récit ne peut me donner une idée; il m'engage à aller le rejoindre, à partager sa vie joyeuse, dissipée... (*Lui montrant une lettre.*) Vous voyez, madame, je n'invente pas.

MARIANNE.

Et vous lui avez répondu...

ERNEST.

Que ces plaisirs bruyants ne me tentaient pas... que je voulais rester ici, auprès de... auprès de mon oncle le préfet. On m'a calomnié... Ah! dites-moi le nom de celui qui s'est permis... (*A part.*) J'espère bien qu'elle ne me le dira pas.

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous feriez ?

ERNEST.

J'irais le trouver et je lui demanderais raison de...

MARIANNE.

Une bataille!... il est plus fort que vous... un homme superbe...

ERNEST.

Les armes à la main, je ne le crains pas... Son nom ?

## SCÈNE IX.

ERNEST, MARIANNE, FAVEL et TRUCHON, au fond.

TRUCHON, à Favel.

J'en étais sûr! ils sont ensemble!

FAVEL, à Truchon.

Ne faites pas attention, je vous dis que ça va très-bien... ils doivent être déjà brouillés.

ERNEST, à part\*.

Le mari!... et ce monsieur que j'ai vu tout à l'heure. Serait-ce lui qui a cherché à me nuire ?

TRUCHON, à Ernest.

Je vous croyais au salon.

ERNEST.

J'ai rencontré madame.

TRUCHON, montrant Favel.

Je vous présente un ami, un véritable ami, le vicomte de... de...

FAVEL, bas, à Truchon.

Belœil.

TRUCHON, bas.

Tu m'avais dit Bonœil. (*Haut.*) Le vicomte de Bonœil. (*A Favel, montrant Ernest.*) Monsieur Ernest de Mongiron, le neveu du préfet... un jeune homme charmant, qui s'intéresse vivement à mon élection. (*Bas, à Favel.*) Comme il regarde ma femme!... (*Haut.*) C'est à lui, à sa recom-

\* Ernest, Truchon, Favel, Marianne.

mandation... aux peines qu'il s'est données... que je devrai ma nomination.

Il prend les mains d'Ernest.

MARIANNE, bas, à Favel.

Vous êtes un drôle de pistolet, vous! Vous avez calomnié le neveu du préfet; il n'a jamais été à Paris, et il n'a jamais fait de vers pour madame Mouffetard; il m'en a donné la preuve.

FAVEL, à part.

Diable! changeons de batterie... (*Bas, à Truchon.*) Emmenez le jeune homme, ça va mal.

TRUCHON, effrayé, bas.

Ça va?...

FAVEL, bas.

Très-mal... Emmenez l'adolescent.

TRUCHON, à Ernest.

Vous me devez une revanche, et je venais vous la demander... Voulez-vous rejoindre nos amis dans la salle de billard ?

ERNEST\*.

Volontiers... madame, entre nous...

FAVEL, bas, à Marianne.

J'ai à vous parler.

MARIANNE, à part.

Quelque nouvelle frime. (*Haut, à Ernest.*) Tout à l'heure, monsieur.

FAVEL.

Tout à l'heure, monsieur.

ERNEST, à part.

Ce monsieur me déplaît : et je saurai...

TRUCHON, à Ernest.

Venez, mon cher protecteur.

ENSEMBLE.

AIR : *Jour contrariant.* (Inconsolable.)

Allez, sans retard,

Allons,

Que dans la salle

On s'installe ;

Le jeu de billard

N'est pas un jeu de hasard.

## SCÈNE X.

MARIANNE, FAVEL.

MARIANNE.

Voyons, qu'est-ce que vous avez encore à me chanter, vous, avec votre figure de troubadour bien portant?... Venez-vous encore calomnier ce jeune homme ?

FAVEL, à part.

Allons!... en avant les grands moyens!... (*Haut, après avoir regardé autour de lui.*) Eh bien, oui, je l'ai calomnié... je savais qu'il n'a jamais été à Paris... Cette dame Coquenard je l'ai inventée!...

MARIANNE, à part.

Il paraît que c'est Coquenard et non Mouffetard...

FAVEL.

Mais je savais aussi qu'il vous aime... que vous

\* Truchon, Ernest, Favel, Marianne.



le recevez avec plaisir... Le dépit... la jalousie m'ont égaré.

MARIANNE.

La jalousie ?

FAVEL.

Oui, madame, je vous adore... arrachez-moi les yeux si vous voulez...

MARIANNE.

Me prenez-vous pour une chatte ?

FAVEL.

Vingt fois votre mari m'a engagé à venir dans cette maison... mais je vous avais vue, et dès le premier moment la passion, une passion irrésistible... s'empara de moi, me domina... bouleversa mon existence... Je refusai pourtant... je désirais et craignais en même temps de me trouver avec vous, de vivre sous le même toit, de contempler tant de charmes... Ma timidité naturelle l'emporta... je fis à votre mari le sacrifice du bonheur qu'il m'offrait... Mais, caché près d'ici, je vous apercevais tous les jours... la nuit, je m'approchais de cette maison... Vous n'auriez jamais connu mon secret... mais depuis quelques mois, je voyais sans cesse monsieur de Mongiron avec vous, et j'ai voulu vous disputer à un rival... Voilà pourquoi je me suis présenté, pourquoi j'ai cherché à le perdre... Cet aveu vous surprend ; j'ose vous dire que je vous aime, moi que vous ne connaissiez pas il y a une heure ! c'est brusque, j'en conviens, c'est explosif, ça n'est pas préparé. Mais la passion ne prépare pas... elle éclate... elle... Vous riez ?

MARIANNE.

Ma fine ! oui, et de bon cœur ! Comme vous désongiez ça sans prendre haleine ! vous devez être essoufflé.

FAVEL.

De la raillerie ! oh ! je sais trop ce qui vous l'inspire... c'est la préférence que vous avez pour mon rival. Mais à présent que j'ai parlé, je vous disputerai à lui par tous les moyens.

Il veut lui prendre la main.

MARIANNE, lui donnant une tape.

Finissez donc !

FAVEL.

Soins, attentions, prévenances, dévouement, fortune, toute ma fortune ! rien ne me coûtera... je suis capable de tout... et s'il ne veut pas se retirer devant moi...

MARIANNE.

Eh bien ?

FAVEL.

Je lui chercherai querelle.

MARIANNE, à part.

Bon ! lui aussi ! ça ne peut pas manquer !

FAVEL.

Je le provoquerai, je...

MARIANNE.

Je ne veux pas.

FAVEL.

Qu'ai-je entendu ? est-il possible ? vous me dé-

fendez d'exposer mes jours ? vous prenez intérêt à moi !... oh ! merci !... merci !...

MARIANNE.

Mais...

FAVEL.

Je vous comprends, pour vous épargner une inquiétude, je ne me battrai pas. Soyez tranquille, ou si je me bats... je le tue.

MARIANNE.

Ah ! bon Dieu !

FAVEL ?.

On vient ! chut ! qu'on ne se doute pas de notre intelligence.

MARIANNE, à part.

Eh bien, il n'est pas gêné ; on dirait que nous sommes d'accord... je ne trouve rien à répondre... Le fait est qu'il est bien aimable... quel bagoût !... il est entraînant !

FAVEL, à part.

Tiens ! une idée qui me vient ! Il serait piquant que pour écarter monsieur de Mongiron je prisse sa place.

Il fait des signes d'intelligence à Marianne.

## SCÈNE XI.

ERNEST, TRUCHON, FAVEL, MARIANNE.

TRUCHON.

Je suis battu honteusement.

FAVEL, à part.

Maladroit !

MARIANNE, à Truchon.

Ça vous arrive souvent.

TRUCHON.

C'est vrai. Monsieur de Mongiron à un jeu charmant.

ERNEST.

Oui, je ne joue pas mal.

TRUCHON.

Une justesse, une exécution !... c'est le plus fort de l'arrondissement...

FAVEL, bas, à Truchon.

Prenez donc garde : vous faites son éloge devant votre femme.

TRUCHON, de même.

Je n'y pensais pas... c'est une bêtise.

FAVEL, de même.

Je vais la réparer... ça va bien... ça va très-bien... (Haut, à Ernest.) Voulez-vous jouer avec moi, jeune homme ?

ERNEST.

Merci, monsieur. (A part.) Décidément cet homme m'est antipathique.

FAVEL.

Ah ! vous avez peur ! je vous rends trois points sur seize.

ERNEST.

Monsieur...

FAVEL.

Quatre,

ERNEST.

Monsieur...

Favel, Marianne.



FAVEL.

Cinq.

ERNEST.

Monsieur...

FAVEL.

Six.

ERNEST.

C'est trop d'amour-propre!... j'accepte... tout de suite, monsieur.

FAVEL.

Tout de suite. (*Bas, à Marianne.*) Il ne doute de rien; tant de fatuité mérite une leçon. (*Haut.*) Venez, venez.

Favel et Ernest entrent dans la salle de billard.

## SCÈNE XII.

MARIANNE, TRUCHON.

Marianne, que vous disait-il tout à l'heure?

MARIANNE.

Lequel?

TRUCHON.

Monsieur de Mongiron... je vous ai trouvés ensemble.

MARIANNE.

C'est ça qui vous inquiète?

TRUCHON.

Sans doute.

On entend applaudir dans la salle de billard et crier :  
*Bravo, bravo.*

FAVEL, à la porte, mettant du bleu à sa queue.

Huit à six, c'est moi qui en ai huit... quatre carambolages pour commencer.

Il rentre.

TRUCHON.

Vous paraissiez troublée quand je suis arrivé... monsieur le vicomte de Belceil l'a remarqué.

MARIANNE.

Vous croyez ce qu'il vous dit?

FAVEL, paraissant à la porte.

Dix à six, c'est moi qui en ai dix.

Il rentre.

MARIANNE.

Ce monsieur est votre ami?

TRUCHON.

Intime.

MARIANNE.

C'est drôle.

TRUCHON.

Pourquoi?

FAVEL, à la porte.

Douze à six, c'est moi qui en ai douze et j'ai gagné sur le coup... Je parie trois louis.

Il rentre.

TRUCHON.

Vous ne m'écoutez pas... Monsieur de Mongiron avait l'air joyeux... il vous a parlé de son amour...

On entend applaudir.

## SCÈNE XIII.

MARIANNE, FAVEL, ERNEST, TRUCHON, LES VOISINS.

CHOEUR.

AIR précédent.

Allons, sans retard,

Que de la salle

On détale !

A Favel.

Je le dis sans fard,

Vous jouez bien au billard.

MARIANNE, à part.

Il est plus fort qu'Ernest !

FAVEL, à Ernest.

Vous avez des dispositions... mais vous tenez mal votre queue et vous ne prenez pas assez la bille en tête. (*Bas, à Marianne.*) Il est furieux !

ERNEST, d'un ton piqué.

Je vous remercie de vos conseils. (*A Truchon.*) Monsieur votre ami est un professeur...

FAVEL.

Premier amateur de Paris, jeune homme, élève d'Eugène et de Paysan... (*Bas, à Truchon.*) Vous voyez comme je le mène... il est enfoncé!... aplati ! bloqué !

TRUCHON, bas, à Favel.

Prends garde de trop l'humilier.

ERNEST, à Favel \*.

Je vous dois trois louis.

Il tire sa bourse.

FAVEL.

Allons donc ! il y aurait conscience.

MARIANNE, à part.

Il est généreux !

ERNEST.

Monsieur...

FAVEL.

Non.

ERNEST.

Je ne veux pas de grâce.

FAVEL.

Gardez votre argent... je double la somme et je vous offre une revanche... Vous avez des armes, Truchon, des pistolets ?

TRUCHON, indiquant la porte à droite.

Oui, là.

Un des Voisins entre à droite et rapporte une boîte.

FAVEL, à Ernest.

Six louis qu'à vingt pas, sur deux balles j'en coupe deux sur la lame d'un couteau. Qui est-ce qui a un couteau à repasser ?

MARIANNE, à part.

S'il fait ça, par exemple !...

FAVEL, à Ernest \*\*.

Tenez-vous le pari ?

ERNEST, à part.

C'est un nouvel affront que je me prépare peut-être... mais refuser devant elle !

\* Marianne, Ernest, Favel, Truchon.

\*\* Marianne, Favel, Ernest, Truchon.



FAVEL.

Eh bien ?

ERNEST.

Eh bien, monsieur, je suis à vous.

FAVEL, *bas*, à *Marianne*.

Après cette épreuve il saura à quoi s'en tenir... et je ne craindrai plus mon rival... Vous êtes charmante!... (*A Truchon.*) Truchon, venez-vous ? (*Bas.*) Je suis sûr de mon affaire.

TRUCHON, *bas*, à *Favel*.

Allez, allez toujours... je ne veux pas être là, pour qu'il soit humilié devant moi.

ENSEMBLE.

AIR du Père Trinquefort.

LE CHOEUR.

Voyons un peu ça.

Oui, pour admirer <sup>mon</sup> adresse, <sup>son</sup>

Vite qu'on s'empresse ;

C'est celui-là

Qui gagnera.

*Ernest, Favel et les Voisins disparaissent.*

MARIANNE, à part.

Ah ! que j'ai peur ! j'ai le cœur plein d'alarmes !

TRUCHON, à part.

Que cet instant est pour moi plein de charmes !

MARIANNE.

Ciel ! tout est prêt, ils ont chargé leurs armes.

TRUCHON.

Le premier coup est pour monsieur Bonceil.

*Coup de pistolet.*

Ah ! peste ! quel coup d'œil !

Il a fort bien rempli sa tâche.

Ernest, enflé d'orgueil,

S'apprête...

*Coup de pistolet.*

MARIANNE.

Il a manqué l'eustache !...

Mais je pense qu'au second coup

Il l'emportera de beaucoup.

TRUCHON.

Attention ! car les voilà,

Qui recommencent ce jeu-là.

Monsieur Bonceil...

*Coup de pistolet.*

C' n'est pas raté.

Monsieur Ernest...

*Coup de pistolet.*

MARIANNE.

Passe à côté !...

*Rentrée de Favel, d'Ernest et des autres\*.*

FAVEL, à Ernest.

Je suis vainqueur, saluez votre maître.

ERNEST, *bas*, lui prenant le bras.

Mais je prendrai ma revanche peut-être.

MARIANNE, à part.

Prévenons tout, ils vont se quereller.

*Bas à Favel, désignant la cantonade.*

Dans un instant je voudrais vous parler.

Lorsque trois heures sonneront.

FAVEL, à part \*\*.

Un rendez-vous. (*Bas à Marianne.*) J'y serai... (*Bas, à Truchon.*) Laissez-moi avec M. Ernest.

\* Marianne, Favel, Ernest, Truchon derrière.

\*\* Marianne, Favel, Truchon, Ernest.

*Reprise du chœur.*

C'est lui  
Voilà le vainqueur,

Je suis  
Et l'autre est tout couvert de honte.

Vive le vicomte !

C'est à lui  
moi que revient l'honneur !

## SCÈNE XIV.

FAVEL, ERNEST.

ERNEST.

Monsieur Bonceil ?

FAVEL.

Mon jeune ami ?

ERNEST.

Je vois que la partie ne serait pas égale au pistolet ; mais il y a des épées... vous me comprenez...

FAVEL, regardant autour de lui.

Est-ce qu'il n'y a pas par là deux badines, deux bâtons, deux échalas, pour vous montrer comment ça se pratique ?

ERNEST.

Monsieur, je n'ai pas besoin...

FAVEL.

Qu'on vous donne des leçons de courage, je n'en doute pas. (*A moitié moqueur.*) Vous êtes Français ! Mais je serais fâché de vous tuer.

ERNEST.

\* Nous verrons.

FAVEL.

O mon Dieu ! dans quelques secondes... une, deux, plus personne !

ERNEST.

Ah ça, vous êtes donc un diable !

FAVEL.

Oui, mais un bon diable, puisque je ne tiens pas à vous envoyer dans l'autre monde. Et ce que je vous dis là... ce n'est pas pour vous humilier.

ERNEST.

Vous ne faites que cela depuis que vous êtes ici. Vous coupez des haïles sur la lame d'un couteau, et vous me gagnez au billard.

FAVEL.

Écoutez donc, mon cher, je ne puis pas, pour vous être agréable, faire fausse queue.

ERNEST.

Et maintenant vous venez me dire que si je tire l'épée avec vous, je suis un homme mort.

FAVEL.

Enterré.

ERNEST.

Et vous trouvez que tout cela n'est pas humiliant pour moi...

FAVEL.

Au contraire.



ERNEST.

Comment au contraire ?

FAVEL.

Assurément. Pour bien jouer au billard, bien tirer le pistolet et manier l'épée comme Saint-Georges, il faut n'être bon qu'à ça... il faut être un mauvais sujet comme moi...

ERNEST, *souriant*.

Tenez, monsieur Bonceil...

FAVEL.

Belœil...

ERNEST.

Belœil... Vous êtes, au fond, un bon garçon, je le vois... consentez donc à ne pas briller à mes dépens. J'ai des raisons pour vous demander ça.

FAVEL.

Et si j'en ai pour ne pas vous l'accorder ?

ERNEST.

Vous n'aimez pas, vous, monsieur Belœil ?

FAVEL.

Bonceil, monsieur...

ERNEST.

Pardon... monsieur Bonceil, vous n'aimez pas ?

FAVEL.

Vous faites tort à ma sensibilité... je suis très-sensible... les habitués de la Chaumière vous en diraient des nouvelles.

ERNEST.

Eh bien, brillez à la Chaumière ; mais ici... entre jeunes gens... car vous êtes encore jeune...

FAVEL.

Je m'en flatte, et le beau sexe aussi.

ERNEST.

Eh bien, entre jeunes gens, on peut se faire des confidences... je suis amoureux...

FAVEL.

Il n'y a pas de mal.

ERNEST.

De madame Truchon.

FAVEL.

Voilà où il y en a.

ERNEST.

N'est-elle pas faite pour plaire ? Jeune, fraîche, vive, pétulante !

FAVEL.

Tout ce que vous voudrez, mais elle est mariée !

ERNEST.

Mais elle n'aime pas son mari... il n'est ni beau ni spirituel.

FAVEL.

Un mari n'est forcé d'être ni l'un ni l'autre ; autrement le mariage serait bientôt aboli, et le mariage, jeune homme, c'est comme une monarchie... et je m'étonne que le neveu d'un préfet ne le respecte pas. Oui, monsieur, en cherchant à

plaire à une femme mariée, vous faites un acte révolutionnaire ; vous voulez renverser la monarchie Truchon. C'est mal, c'est très-mal. Demandez à monsieur votre oncle le préfet.

ERNEST.

Allons, vous plaisantez... Voyons, monsieur Bonceil...

FAVEL.

Belœil...

ERNEST.

Belœil... si une femme vous avait inspiré une passion, seriez-vous capable d'en triompher ?

FAVEL.

Oui, monsieur, je ne fais même que ça : je triomphe d'une passion par une autre... L'hiver dernier, j'ai triomphé de trois passions de l'hiver précédent par trois passions nouvelles, et cet hiver, je me propose de triompher de la même façon... Et c'est à moi que vous venez parler de triomphes... Allons donc ! on m'a surnommé le grand triomphateur.

ERNEST.

Je vois ce que c'est, monsieur ; vous n'avez pas connu le véritable amour.

FAVEL.

Moi ! je les ai connus tous.

ERNEST.

Non.

FAVEL.

Si. (*A part.*) Je te vois venir, toi...

ERNEST.

Le véritable amour est invincible.

FAVEL.

C'est vrai.

ERNEST.

Vous en convenez ?

FAVEL.

Oui.

ERNEST.

Eh bien, c'est de cet amour-là que j'aime madame Truchon.

FAVEL.

Moi aussi.

ERNEST.

Vous aimez madame Truchon ?

FAVEL.

Je l'adore.

ERNEST.

C'est impossible.

FAVEL.

Tiens ! vous l'adorez bien, vous !

ERNEST.

Alors monsieur, c'est un malheur pour vous, et je dois tout vous dire...



FAVEL, *à part.*

Diable! est-ce que déjà... pauvre oncle Truchon!

ERNEST.

Sachez donc, monsieur, que je suis aimé.

FAVEL.

Moi aussi.

ERNEST.

Vous?

FAVEL.

Moi.

ERNEST.

C'est une calomnie.

FAVEL.

Et si je vous en donne la preuve...

ERNEST.

La preuve? madame Truchon vous voit pour la première fois.

FAVEL.

C'est glorieux, n'est-ce pas, de faire tant d'effet à la première vue.

ERNEST.

Enfin, la preuve!

FAVEL, *à part.*

Puisque j'ai tant fait que de commencer à mentir, continuons pour gagner mon argent. (*Haut.*) La preuve, c'est que dans un tête-à-tête, je lui ai fait ma déclaration... qu'elle a rougi, pâli, qu'elle a failli tomber à la renverse... que je l'ai recueillie dans mes bras, que je lui ai dérobé un baiser... je veux bien dire dérobé!

ERNEST.

Si elle s'est évanouie, c'est que votre témérité l'a indignée.

FAVEL.

Monsieur, je me connais en évanouissements... c'est moi qui viens de faire paraître la Physiologie de la femme qui se trouve mal... Je vous en donnerai un exemplaire.

ERNEST.

Allons, allons, vous me faites des contes. Moi, monsieur, je n'invente pas, je n'imagine pas, et puisque vous me forcez à ne vous rien cacher, je vous dirai que j'ai un rendez-vous.

FAVEL.

Moi aussi.

ERNEST.

Vous?

FAVEL.

Moi.

ERNEST.

Où?

FAVEL, *désignant le fond.*

Là.

ERNEST.

Quand?

FAVEL, *tirant sa montre.*

Dans quelques instants, lorsque trois heures sonneront.

ERNEST.

Vous l'avez rêvé.

FAVEL.

J'étais bien éveillé.

ERNEST.

Ce serait atroce!

FAVEL, *moqueur.*

Vous êtes jeune...

ERNEST.

Me trahir ainsi!

FAVEL.

C'est bien nouveau, n'est-ce pas?

ERNEST.

Mais non, c'est impossible.

Trois heures sonnent.

FAVEL.

Voici l'heure du berger... Voyez si je vous trompe...

ENSEMBLE.

AIR : du Chevalier du guet.

ERNEST.

Oui, la voilà,  
C'est bien cela.  
Hélas! pour lui  
Je suis trahi.

FAVEL.

Oui, la voilà,  
C'est bien cela.  
Mon bon ami,  
Je suis chéri.

*Il sort.*

## SCÈNE XV.

ERNEST, *seul.*

Les jambes me manquent! (*Il regarde.*) Le voilà en effet qui aborde madame Truchon; il lui offre son bras... elle l'accepte... ils s'éloignent... Oh! c'est indigne! c'est affreux! c'est impardonnable... ils ont la rage du changement dans ce ménage... la femme est infidèle à ses sentiments comme le mari à ses opinions. Je me vengerai sur Truchon: il ne sera pas nommé député.

PIERRE.

Monsieur de Mongiron, une lettre pour vous de Paris.

ERNEST, *prenant la lettre.*

C'est bien. (*Le domestique sort.*) C'est ce que j'attendais de mon ami le journaliste. (*Il lit.*) « Cher Ernest, voici la lettre de M. Truchon, qu'à ta prière je veux bien t'envoyer et ne pas insérer dans mon journal. C'est dommage; on aurait vu ce que pensait, il y a cinq ans, ce modéré d'aujourd'hui. » (*Parlant.*) Voyons la lettre de M. Truchon. (*Lisant.*) « Paris, le 15 jan-



» vier 1836. Mon cher concitoyen, radical tu m'as  
 » vu, radical tu me vois, radical tu me verras ;  
 » voilà mon caractère. Il est bon que les gens de  
 » cœur donnent l'exemple de la fixité des idées et  
 » de l'indépendance des opinions. Je donnerai cet  
 » exemple : tu sais de quel côté je siégerai à la  
 » Chambre, si jamais je suis député. Amitié et  
 » fraternité. TRUCHON. » Je n'ai qu'à montrer cette  
 lettre, et M. Truchon perdra toutes ses voix. C'est  
 mon devoir, du reste. Les électeurs n'aiment pas  
 à être représentés par des maris trompés... Ils di-  
 sent que ça déconsidère la matière électorale.

## SCÈNE XVI.

TRUCHON, ERNEST.

TRUCHON.

Ah ! vous voilà, cher ami ! le moment approche...  
 les électeurs sont déjà réunis en grand nombre...  
 J'aurai toutes les voix... ça ne pouvait pas man-  
 quer, d'après l'effet produit hier dans l'assemblée  
 préparatoire par la profession de foi que j'ai pro-  
 noncée. (*Déclamant.*) Mes chers amis, modéré  
 vous m'avez vu, modéré vous me voyez, modéré  
 vous me verrez ; voilà mon caractère. Il est bon  
 que les gens de prudence donnent l'exemple de  
 la fixité des idées et de l'indépendance des opi-  
 nions...

ERNEST, *l'interrompant.*

Vous ne serez pas nommé.

TRUCHON.

Pourquoi ?

ERNEST.

Parce qu'on n'est pas digne de veiller sur les  
 affaires de son pays quand on ne sait pas veil-  
 ler sur les affaires de son ménage.

TRUCHON.

Mais je ne vois pas...

ERNEST.

Oui, vous ne voyez pas ce qui se passe chez  
 vous.

TRUCHON.

Qu'y a-t-il, bon Dieu ?

ERNEST.

Il y a que votre ami intime monsieur Bonceil...

TRUCHON.

Belceil.

ERNEST.

Belceil... fait la cour à votre femme.

TRUCHON, *à part.*Lui aussi ? (*Haut.*) C'est impossible !

ERNEST.

Il me l'a dit, et je l'ai vu... Et vous compre-  
 nez que le pays, au lieu d'appuyer, doit combattre  
 la candidature d'un homme qu'on peut montrer  
 au doigt.

TRUCHON.

Mais... je...

ERNEST.

Ce serait encourager le désordre ; la France ne  
 veut pas donner sa confiance à des candidats de  
 cette catégorie... Je vous demande un peu ce  
 qu'ils iraient représenter ?

TRUCHON.

Mais...

ERNEST.

Il n'y en a eu qu'un qui est parvenu à se faire  
 nommer on ne sait pas comment, dans les premiers  
 temps... quand on n'avait pas l'habitude... et  
 toutes les autorités ont été destituées.

TRUCHON.

On a bien fait ; mais...

ERNEST.

Mon devoir m'ordonne de faire connaître votre  
 ancienne profession de foi radicale.

TRUCHON, *effrayé.*

Vous venez de la recevoir ?...

ERNEST.

Oui, monsieur, je l'ai là.

TRUCHON.

Mais vous ne la rendrez pas publique...

ERNEST.

A une condition.

TRUCHON.

Laquelle ?

ERNEST.

C'est que vous renverrez à l'instant même cet  
 indigne monsieur Bonceil.

TRUCHON.

A l'instant même... je ne demande pas mieux...  
 mais comment faire ? la diligence ne part que de-  
 main matin...

ERNEST ; *fausse sortie.*

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

TRUCHON.

Attendez donc, je cherche... Ah ! est-ce que  
 vous ne pourriez pas me procurer une voiture de  
 la préfecture ? je payerai les chevaux.

ERNEST.

Dans quelques minutes, la voiture sera à la  
 grille de votre jardin. Je veux le voir partir moi-  
 même ; c'est à vous de l'y déterminer.

Il sort.

## SCÈNE XVII.

TRUCHON, *seul.*

Soyez tranquille, je vais le chasser... C'est sin-  
 gulier qu'on tienne tant à ce qu'il n'y ait pas à  
 la chambre des... il doit y en avoir eu plus d'un,



depuis le temps, et ce n'est pas là le motif qui préoccupe monsieur Ernest. C'est qu'il est amoureux de ma femme et jaloux de Favel... Je ne suis pas sa dupe... Ah ça, mais s'il est jaloux de mon neveu, c'est donc que mon neveu aime sa tante... et il vient me demander mille écus! c'est peut-être pour acheter des cadeaux et séduire ma femme...

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Il s'engageait pour mon argent  
A m'en faire une vertu rare;  
Et maintenant il me la prend,  
Ce serait un marché bizarre.  
Sans rien payer, être dupé,  
C'est déjà bien désagréable;  
Mais payer pour être... trompé...  
En vérité! c'est impayable!

## SCÈNE XVIII.

FAVEL, TRUCHON.

FAVEL.

Eh bien, Truchon, les mille écus...

TRUCHON.

Viens ici que je te parle... Tu vas me faire le plaisir de partir à l'instant; une voiture arrivera bientôt à la grille du jardin.

FAVEL.

Partir!... je le veux bien, moi... Alors, donnez-moi mon argent!

TRUCHON.

Ton argent!... Je vais peut-être te payer pour ça?

FAVEL.

Je l'espère bien.

TRUCHON.

En voilà un qui est curieux!

FAVEL.

Mon oncle, un honnête homme n'a que sa parole.

TRUCHON.

M'avais-tu promis, par hasard, de faire la cour à ma femme?

FAVEL.

Non, et je vous fais ce cadeau par-dessus le marché.

TRUCHON.

Par-dessus le marché!... N'était-il pas convenu que tu guérirais ma femme de l'amour qu'elle éprouvait pour Ernest?

FAVEL.

Ah! c'est lui qui vous a dit...

TRUCHON.

Oui.

FAVEL.

Eh bien?

TRUCHON.

Eh bien?

FAVEL.

Eh bien?

TRUCHON.

Eh bien?

FAVEL.

Eh bien, vous ne m'admirez pas? vous ne comprenez pas pourquoi j'ai fait la cour à votre femme?... Vous ne concevez pas qu'il n'y avait pas d'autre médicament pour la guérir?

TRUCHON.

Laissez-moi donc tranquille avec ton médicament!

FAVEL.

Truchon, vous n'entendez rien à la médecine; je vais m'expliquer, vous convaincre!

TRUCHON.

Tu l'espères?

FAVEL.

J'en suis sûr.

TRUCHON, *ironiquement.*

Eh bien, pardieu, je t'écoute; je t'écoute, pardieu!

FAVEL.

Suivez-moi bien, Truchon... Savez-vous ce qu'en médecine nous appelons un dérivatif?

TRUCHON.

Non.

FAVEL.

C'est le moyen de détourner une affection d'une partie de l'économie à une autre.

TRUCHON.

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

FAVEL.

Un exemple rendra la chose plus sensible: Vous avez une fièvre cérébrale, je suppose... Qu'est-ce que vous faites?... Vous détournez le sang de la tête en l'attirant aux intestins.

TRUCHON.

Mais alors vous avez une inflammation d'entrailles.

FAVEL.

C'est bien moins dangereux.

TRUCHON.

Ah ça, te moques-tu de moi par hasard?

FAVEL.

Cette manière de procéder en médecine, je l'ai ingénieusement appliquée à la circonstance; je me suis dit: Le cœur de la malade se porte avec violence du côté du jeune Ernest; hâtons-nous, avant qu'une plus grande sympathie s'établisse, de le détourner d'un autre côté. Alors j'ai employé comme dérivatif toute la grâce de ma désinvolture, tout le charme de mon sourire, toute l'irrésistibilité de ma parole, et en moins d'une heure le cœur de votre femme est venu à moi, je le tiens, je ne le lâche pas, soyez tranquille.



TRUCHON.

Comment, tu ne le lâches pas ? Mais si tu ne le lâches pas, tu veux donc le garder ?

FAVEL.

Oui, jusqu'à ce que vous soyez nommé député.

TRUCHON, *furieux*.

Eh !... (*S'arrêtant comme s'il commençait à comprendre.*) Eh !...

FAVEL.

Vous avez la tête un peu dure, mais à force d'y cogner... Une fois que vous êtes nommé, vous n'avez plus à ménager le neveu du préfet, et vous le flanquez à la porte. Moi, alors, je dis la vérité à votre femme, c'est-à-dire que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée, et que c'est tout bonnement une comédie que j'ai jouée pour assurer votre élection, préserver votre honneur, et empocher mille écus pour faire cet hiver noces et festins.

TRUCHON, *enchanté*.

Viens dans mes bras !... Que d'esprit !... Ah ! tu es bien de la famille !

FAVEL.

Eh bien, est-on content ?

TRUCHON.

Content !... Je suis enchanté, émerveillé, enthousiasmé. Vive la charte !

FAVEL.

A la bonne heure !

TRUCHON.

Et tu appelles ça ?

FAVEL.

Un dérivatif.

TRUCHON, *riant*.

Un dérivatif !... Répète-moi ça.

FAVEL.

Un dérivatif.

TRUCHON, *riant*.

Drôle de corps ! ah ! ah ! ah ! mais, mon cher ami ami, tu vas me faire le plaisir de partir.

FAVEL.

Ah ça, vous avez donc encore peur de moi ?

TRUCHON.

Non ; mais voilà ma position : monsieur Ernest vient de recevoir cette maudite profession de foi radicale dont je t'ai parlé, tu sais ; et il me menace, le scélérat ! de la communiquer aux électeurs si je ne te renvoie pas à l'instant. Tiens, la voiture est là qui t'attend à la grille. C'est lui-même qui me l'a procurée... il veut te voir partir.

FAVEL.

O mon Dieu ! je veux bien partir, moi... mais si je pars...

TRUCHON.

Eh bien, je serai nommé.

FAVEL.

Oui, mais vous serez...

TRUCHON.

Tu viens de me dire que ma femme n'aimait plus Ernest. Tu n'as donc pas dérivé ?

FAVEL.

Dérivé, dérivé... sans doute, j'ai dérivé... mais autant qu'on peut dériver dans une heure. Il est donc essentiel que je reste encore ici.

TRUCHON.

Mais si tu restes, je ne serai pas nommé.

FAVEL.

Oui, mais vous ne serez pas... c'est à vous de choisir.

TRUCHON.

C'est bien embarrassant... ma foi, je me décide... l'intérêt du pays l'emporte : tu partiras.

FAVEL.

Vous êtes, mon oncle, un bien grand citoyen !

TRUCHON.

Qu'est-ce que je veux, moi ? gagner du temps, rien qu'une demi-heure pour être nommé. Après quoi je n'ai plus à ménager monsieur Ernest, et comme tu disais je le mets immédiatement à la porte. Que diable ! tu ne penses pas qu'Ernest, dans une demi-heure, puisse reprendre tous ses avantages sur le cœur de ma femme... autrement tu me donnerais une bien triste idée de ton dérivatif.

FAVEL.

Comme vous voudrez, c'est votre affaire. Donnez-moi mes mille écus.

TRUCHON.

Voici un bon sur mon banquier, à deux pas d'ici, dans la rue Verte. Va toucher ton argent, je me rends aux élections. Tu me diras adieu en passant.

FAVEL.

Allons, bonne chance, mon oncle... mais n'oubliez pas de mettre Ernest à la porte immédiatement après votre nomination... Je ne suis pas un charlatan, moi, c'est tout au plus si l'effet de mon dérivatif peut durer encore trois quarts d'heure.

Il sort.

## SCÈNE XIX.

TRUCHON, *puis* MARIANNE.TRUCHON, *se frottant les mains*.

Ah ! je suis content ! tout marche au gré de mes désirs et je n'ai plus aucune inquiétude !

MARIANNE, *dans la coulisse*.

Monsieur Truchon ! monsieur Truchon !

TRUCHON,

Ma femme ?... que veut-elle ?



MARIANNE, *paraissant.*

Qu'est-ce que vous faites donc là ? les électeurs sont réunis ; ils font un tapage d'enfer... ils brailent... on n'attend plus que vous... on vous demande.

TRUCHON.

J'y vais ; mais avant, j'ai deux mots à vous dire.

MARIANNE.

Dépêchez-vous, lambin.

TRUCHON.

Défaites-vous de ces façons de parler. Ma nomination est assurée, et j'ai résolu de vous emmener avec moi à Paris.

MARIANNE.

Tiens ! vous aviez dit dans tout le pays que vous me laisseriez ici.

TRUCHON.

J'ai changé d'idée.

MARIANNE.

Vous ne faites pas autre chose... mais...

TRUCHON.

Il n'y a pas de mais. Vous ferez vos apprêts ; nous partirons demain, je le veux !

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! j'étouffe de colère ! (Manche à manche.)*

MARIANNE.

Monsieur, c'est insupportable !  
Traiter de cet façon-là  
Une femme jeune, aimable...  
On n'a jamais vu cela.

TRUCHON.

Vraiment c'est insupportable  
Que cette conduite-là !  
Forcer un époux aimable  
A parler sur ce ton-là !

TRUCHON.

De mon humeur je m'écarte ;  
Écrivez sur votre album,  
Dès demain il faut qu'on parte,  
C'est là mon ultimatum !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Truchon sort.

## SCÈNE XX.

MARIANNE, puis ERNEST.

MARIANNE.

Son ultimatum !... Eh bien, ne vous gênez pas. Sont-ils despotas, ces hommes, quand ils sont candidats !

ERNEST, *entrant, à part.*

La voilà !... Truchon se rend aux élections... monsieur Boncœur, que j'ai rencontré, m'a dit qu'il allait partir... d'ici je le verrai monter en voiture... il faut que j'aie une explication avec Marianne. (*Haut.*) Madame...

MARIANNE, *se retournant.*

Tiens ! comme vous avez l'air pincé, vous !

ERNEST.

Soyez franche avec moi, madame... monsieur Boncœur vous a fait la cour, je le sais... vous avez consenti à l'entendre... à accepter son bras.

MARIANNE.

Vous êtes donc un mouchard, vous ?

ERNEST.

C'est que je vous aime et que je suis jaloux. Et ce rendez-vous que vous lui avez accordé...

MARIANNE.

C'était pour le calmer... sans ça il vous aurait cherché querelle... et pis, vous êtes toujours à me faire des signes... un vrai télégraphe, quoi !... il s'est douté que vous m'aimiez ; j'ai eu peur qu'il ne fit des cancan, et pour lui prouver que mon cœur était libre, je lui ai laissé croire qu'il pouvait en disposer.

ERNEST.

Il serait vrai !

MARIANNE.

Vrai, comme je m'appelle Marianne Brisemiché, femme Truchon.

ERNEST.

Que je suis heureux !

MARIANNE.

N'ayez pas peur, monsieur Ernest ; je penserai toujours à vous ; je ne suis pas de celles qui oublient pendant l'absence.

ERNEST.

Vous allez vous absenter ?

MARIANNE.

Truchon va être nommé député, il veut que je parte avec lui demain pour Paris.

ERNEST.

Comment ?

MARIANNE.

Il le veut... c'est son ultimatum... bat... ultibat.

ERNEST.

Et vous consentirez ?

MARIANNE.

Dam !... que voulez-vous que je fasse ?... il est mon chef.

ERNEST, *à part.*

Et monsieur Boncœur que je fais partir pour Paris ! (*Appelant.*) Pierre !

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

ERNEST.

Pierre ! (*Pierre entre. Ernest lui remet la profession de foi de Truchon et lui parle à l'oreille.*) Vite... vite.

Pierre sort.



MARIANNE.

Qu'est-ce que vous avez donc? vous êtes tout sens dessus dessous.

ERNEST.

Non, je suis rassuré... nous continuerons à nous voir.

MARIANNE, *à part.*

Est-ce qu'il veut venir à Paris?

ERNEST.

Je pourrai toujours vous dire que je vous aime, vous me l'avez permis.

MARIANNE.

Oui, mais en tout bien tout honneur!... c'est bien convenu... sans ça je vous aurais dit de filer... je veux pas faire de traits à Truchon. Pauvre cher homme, va!

ERNEST.

Oh! vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi... Qu'est-ce que je désire?... vous contempler avec amour... vous prendre quelquefois la main, me promener avec vous, tomber à vos pieds pour vous jurer une fidélité éternelle.

*Air de Marguerite (de la Tirelire).*

ERNEST.

Lorsque marchant sous le feuillage  
Et suivant le cours d'un ruisseau,  
Votre esprit n'est pas sans nuage  
Même par le temps le plus beau,  
Peut-être votre cœur désire  
Un bonheur mal défini...

MARIANNE.

Peut-être non; peut-être oui.

ERNEST.

Et que veut-il? parlez.

MARIANNE.

J' n' puis dire...

ERNEST.

C'est un ami qui vous admire?...

MARIANNE.

Oui, ça s' peut bien; j' pense souvent  
A cet honnête sentiment. (*bis*)

ERNEST.

Livrez-vous y donc franchement.

*Il se met à genoux.*

## SCÈNE XXI.

ERNEST, MARIANNE, TRUCHON, FAVEL.

TRUCHON, *à Favel, qui le soutient.*

C'est une infamie!... envoyer ma profession de foi!...

FAVEL.

C'est un petit malheur... Vous n'êtes pas nommé député, mais au moins votre femme ne vous trompera pas...

TRUCHON, *voyant Ernest et sa femme.*

Mais si... tiens!... regarde!...

*Ernest se lève.*

MARIANNE, *à Truchon.*

Vous voilà! Eh bien, l'êtes-vous?

TRUCHON, *à Ernest.*

Monsieur, vous êtes un drôle!

ERNEST.

Monsieur...

TRUCHON.

Oui, monsieur, un drôle... j'avais toutes les voix pour être nommé, et grâce à votre perfidie, il n'y en a eu qu'une pour me flanquer à la porte... On a hurlé... on m'a hué... on m'a bousculé... et j'allais m'évanouir dans la rue, lorsque monsieur en passant m'a ramassé.

ERNEST.

Mais permettez, monsieur...

TRUCHON.

Ah! je connais maintenant vos opinions et vos principes. Ah! vous ne voulez pas qu'il y ait à la chambre des maris trompés, et vous empêchez l'élection de ceux dont vous courtisez les femmes!

FAVEL.

Ça me paraît assez logique, à moi.

TRUCHON.

Monsieur, je vous prie de ne plus remettre les pieds dans ma maison.

MARIANNE.

C'était un jeu, un badinage... Et vous qui m'aviez tant recommandé les égards pour le neveu d'un préfet...

TRUCHON.

Un préfet! je me fiche pas mal des préfets! je suis indépendant, moi. J'ai hésité un instant, mais je reviens à mes premières idées... ce sont les meilleures. Radical j'ai été, radical je suis, radical je serai. Voilà mon caractère! et je vais faire une belle opposition dans le conseil municipal.

FAVEL.

Mon oncle, calmez-vous, vous me faites mal.

TRUCHON, *bas.*

Que je me calme, quand je ne suis pas nommé! quand je trouve un amant aux pieds de ma femme! quand je t'ai donné mille écus pour ton dérivatif! Ça m'a bien servi ton dérivatif!

FAVEL, *bas.*

Je l'emploierai encore auprès de votre femme, pour lui faire oublier Ernest, et il ne vous en coûtera pas un sou de plus.

TRUCHON, *donnant la main à Favel.*

Merci! (*A Ernest.*) Eh bien, monsieur, vous êtes encore là! je vous ai dit de sortir.

ERNEST.

Je sors, monsieur. (*Bas, à Marianne.*) Vous ne partez pas, nous nous reverrons.

*Il sort.*



## SCÈNE XXII.

TRUCHON, MARIANNE, FAVEL.

TRUCHON, *regardant sortir Ernest.*

Jeune Tartuffe \* !... (*A Marianne.*) Vous espérez peut-être le voir... vous pensez que parce que je ne suis pas nommé député, que je resterai dans le pays... Je vais m'établir à Paris, et nous partons à l'instant même... La voiture est à la grille, les chevaux sont attelés... donnez le bras à monsieur...

MARIANNE.

A monsieur Bonceil... un étranger...

TRUCHON.

Ce n'est pas un étranger... c'est Favel, mon neveu à la mode de Bretagne.

MARIANNE.

La mode de Bretagne ? quelle est cette mode-là ?...

TRUCHON.

Un brave jeune homme... un homme d'esprit, un garçon distingué... un grand médecin.

FAVEL, *bas.*

C'est bien ! Faites mon éloge... dérivez... dérivez toujours...

MARIANNE.

Vous avez dit hier vous-même que c'était un mauvais sujet, un âne, qui ne savait pas un mot de médecine.

TRUCHON.

Il l'a apprise depuis... c'est un savant, vous dis-je... un bon parent... un excellent ami... il s'est dévoué pour moi... il vous a fait la cour... mais il ne vous aime pas.

FAVEL, *à part.*

Ah ça, mais il ne dérive plus, mon oncle \*\*.

\* Marianne, Truchon, Favel.

\*\* Favel, Marianne, Truchon.

TRUCHON.

Non, madame, il ne vous aime pas.

FAVEL, *bas, à Marianne.*

Je vous aime.

TRUCHON.

Il vous trouve sotte.

FAVEL, *bas.*

Spirituelle.

TRUCHON.

Commune.

FAVEL, *bas.*

Distinguée.

TRUCHON.

Et pas jolie.

FAVEL, *bas.*

Charmante !

MARIANNE, *à part.*

Mon neveu est un brigand !

On entend le fouet du postillon.

TRUCHON.

Madame, les chevaux piaffent... nous allons partir... donnez-lui le bras.

MARIANNE.

Vous le voulez ?

TRUCHON.

Je l'ordonne, je veux être obéi... et je le serai.

FAVEL, *prenant le bras de Marianne.*

Vous l'êtes.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Lorsque l'on va* (Jolie fille du faubourg).

Allons, vite à Paris,  
Le plaisir nous convie ;  
C'est le séjour des ris  
Et des heureux maris.  
Pays récréatif  
Où la mélancolie,  
Dans un bonheur très-vif  
Trouve un dérivatif.

S'adresser pour la musique de cet ouvrage et pour la mise en scène,  
à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.







# LES CHEVAU-LÉGERS

## DE LA REINE ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT ,

PAR MM. DUPEUTY ET BERNARD LOPEZ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 31 décembre 1844.

### Personnages.

LE MARQUIS D'OCTONVILLE, colonel des cheveu-légers de la reine.  
LE CHEVALIER DE LUCENAY, enseigne au même corps.....  
ÉGIDIUS BRIGNOLLES, lieutenant-criminel de la sénéchaussée de Pontoise.....  
GABRIEL DÉSORMEAUX, son subdélégué.....  
MATHILDE, } jeunes filles orphelines, nièces et pupilles de Bri-  
ESTELLE, } gnolles.....  
BÉRANGÈRE, femme de chambre de Mathilde.....  
ODETTE, femme de chambre d'Estelle.....  
UN DOMESTIQUE.  
CHEVAU-LÉGERS, ESCOUADE DU GUET A PIED, etc.

### Acteurs.

M. MAILLARD.  
M. CACHARDI.  
M. LEPEINTRE AÎNÉ.  
M. DUMESNIL.  
M<sup>lle</sup> OLIVIER.  
M<sup>lle</sup> CASTELLAN.  
M<sup>lle</sup> CHAVIGNY.  
M<sup>lle</sup> PITRON.

La scène se passe en 1652, dans la ville de Pontoise.

## . ACTE I.

Un salon chez le lieutenant-criminel. — Portes latérales, fenêtres à chaque angle ; sur le devant de la scène, une table couverte d'un tapis.

### SCÈNE I.

MATHILDE, ESTELLE.

(Au lever du rideau, Estelle, appuyée sur la fenêtre, regarde en dehors. Mathilde, assise près de la table, travaille à l'aiguille.)

MATHILDE.

Voyons, Estelle, sois plus raisonnable : Retire-toi de la fenêtre.

ESTELLE.

Tiens, quel mal y a-t-il donc à voir parader, sur l'esplanade, le beau régiment des cheveu-légers de la Reine?

MATHILDE.

Tu es trop hardie pour une jeune fille.

ESTELLE.

Ma foi, honni soit qui mal y pense !.. Quand on à le malheur d'être claquemurées dans une maison à Pontoise, de se trouver, de plus, les deux nièces du grand-lieutenant-criminel de Pontoise,

il est bien permis de regarder en souriant de beaux cavaliers... et qui n'ont pas du tout l'air, au moins, d'en arriver... de Pontoise.

MATHILDE.

Folle que tu es !

ESTELLE, revenant sur le devant de la scène.

Air : Aux braves Lussards du deuxième.

C'est pour nous une bonne anbaïne,  
Tous nos bourgeois sont des frondeurs,  
Ces cavaliers sont pour la Reine,  
Et de la ville ils sont vainqueurs ;  
Malgré les factions contraires,  
Un doux sourire arrête leurs fureurs,  
Et c'est charmant d'avoir des adversaires,  
Pour trouver des adorateurs.

MATHILDE.

Des adversaires ! Mais aussi nous sommes pour la reine... nous et notre oncle le lieutenant-criminel, qui passe pour le plus zélé catholique.



ESTELLE, retournant à la fenêtre.

Eh bien! alors, raison de plus pour regarder sans crainte ces fidèles défenseurs de la bonne cause... d'autant plus que de si loin ils ne peuvent distinguer nos traits...

MATHILDE.

Estelle, je vais me fâcher.

ESTELLE.

Écoute donc, petite sœur Mathilde, je ne suis pas comme toi, un dragon de vertu... Ah! voilà un de ces officiers qui agite son mouchoir... Quel bel uniforme... comme il est chamarré, enrubané... ce doit être au moins le capitaine.

MATHILDE, se lève vivement, et va à la fenêtre.

Le capitaine, dis-tu?... Oui, je le reconnais à son allure noble et fière, c'est lui, c'est bien lui, le marquis d'Octonville.

ESTELLE, étonnée.

Comment, tu le connais!

MATHILDE, à part.

Je me suis trahie.

ESTELLE.

Quelle vivacité pour une dévote! tu as manqué de casser un carreau... (On entend au-dehors une musique militaire dont le bruit s'éloigne peu à peu.) Ah! voilà la revue qui finit... quel dommage!... M. le Marquis me fait, à deux cents pas, les adieux les plus tendres... il m'envoie des baisers.

MATHILDE.

Oh! ce n'est pas à toi...

ESTELLE.

Alors, puisque nous ne sommes que nous deux ici... je conclus naturellement...

MATHILDE, vivement.

Ne me le demande pas.

ESTELLE.

Au contraire, c'est que je te le demande... (Affectant un sérieux comique.) Et, à mon tour, moi dont le cœur est libre, je vais vous faire de la morale... Comment! Mademoiselle, vous vous permettez de penser à ce terrible marquis d'Octonville, quand mon oncle nous l'a dépeint comme le prince des raffinés... ce qui veut dire le roi des mauvais sujets... qui possède, à ce qu'on dit, un anneau magique qui le fait aimer de toutes les femmes... Ah! c'est abominable... (Revenant par une transition brusque à son ton enjoué.) Voyons, Mathilde, apprend-moi comment a pu naître cette sympathie miraculeuse?

MATHILDE.

C'est qu'il me rencontra, un soir, il y a trois semaines, au sortir de vêpres.

ESTELLE.

Où je t'avais laissé aller seule avec Bérangère... Imprudente que je suis!... mais aussi j'étais si occupée au logis! j'achevais le plus délicieux roman de M<sup>lle</sup> Scudéri.

MATHILDE.

Depuis, il a l'audace de m'écrire tous les jours.

ESTELLE.

Et toi, la faiblesse de recevoir ses lettres.

MATHILDE.

Ah! je te jures que je les brûle.

ESTELLE, l'imitant.

Ah! je te jures que tu les lis,

MATHILDE.

Que tu es cruelle!

ESTELLE.

Moi, cruelle? je ne sais pas... je n'ai jamais eu d'amoureux... Mais... (Prêtant l'oreille.) je crois entendre quelque chose... oui, c'est la voix de notre oncle, qui revient du présidial.

MATHILDE.

Sans doute avec son subdélégué, M. Gabriel Désormeaux.

ESTELLE.

Vite, fermons la fenêtre, et ne lui donnons aucun soupçon.

(Elles ferment vivement la fenêtre et vont se mettre à travailler, l'une au rouet, l'autre à l'aiguille, dans l'attitude la plus recueillie.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX.

BRIGNOLLES, à la cantonnade.

Vous entendez, nobles guerriers duguet, partout main-forte aux édits de sa majesté la Reine.

DÉSORMEAUX, de même.

Vivent les Mazarins!

BRIGNOLLES.

Et à bas les frondeurs. (Ils entrent et Brignolles montre à Désormeaux les jeunes filles absorbées dans leur travail.) Voyez... quel tableau touchant... le travail et le recueillement, les fenêtres fermées, et pas d'autres occupations que celles du rouet et de l'aiguille... J'ai des nièces bien innocentes.

MATHILDE.

Ah! c'est vous, mon oncle? Nous ne vous avions pas entendu monter.

DÉSORMEAUX.

Damoiselles, permettez que je m'incline... très bas...

ESTELLE.

Ah! mon Dieu, aussi bas que vous voudrez.

DÉSORMEAUX.

Elle est fort gaie.

BRIGNOLLES.

Embrassez-moi, espiegle.

ESTELLE.

Mon Dieu, non, je ne veux pas; je suis sûre que vous venez encore de faire des méchancetés à votre vilain présidial.

BRIGNOLLAS.

Oh! mon Dieu, non, presque rien... Un dueliste qui sera pendu, demain, pour avoir contrevenu aux lois et ordonnances.

DÉSORMEAUX.

Et un manant que nous envoyons aux galères, pour avoir manqué un lapin.

BRIGNOLLES.

Mais laissons de côté ces détails futiles... et rentrons dans la vie privée... j'ai à vous entretenir, mes chères nièces, d'un sujet fort important.

ESTELLE.

Un secret! nous vous écoutons.

BRIGNOLLES.

Un peu de patience... Avant tout, il faut que



je me concerte avec M. Désormeaux, mon ami et mon subdélégué... Allez, allez, mes petites poulettes, je vous appellerai bientôt.

MATHILDE, à part.

Est-ce que, par hasard, il aurait découvert... Oh ! non, c'est impossibles...

ESTELLE.

Mon oncle, je vous prévins que si c'est trop long... je viens écouter aux portes.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE III.

DÉSORMEAUX, BRIGNOLLES.

BRIGNOLLES.

Voyez-vous, l'impatiente... Je suis sûre qu'elle se doute de quelque chose... et je lis dans vos yeux que c'est celle-là que vous préférez.

DÉSORMEAUX.

Je la préférerai, si vous le désirez, mon cher Brignolles, vous avez tant de goût.

BRIGNOLLES.

Vous savez, Gabriel, que suis votre ami.

DÉSORMEAUX.

Vous me l'avez toujours dit, Egidius.

BRIGNOLLES, bas.

Je n'ai pas oublié qu'un lieu mystérieux nous unit tous les deux depuis le temps où nous avons cru un moment au triomphe des calvinistes.

DÉSORMEAUX.

Plus bas ! plus bas ! Fatal coup de tête qui nous aurait valu le sac et la corde, si nous n'étions parvenus à en dérober la connaissance à tout le monde.

BRIGNOLLES.

Quand on a couru les mêmes dangers, il faut partager aussi la bonne fortune... Gabriel, il vous faut une compagne, jeune, douce, aimable... eh bien ! je vous donne une de mes nièces, au choix, avec une dot de 100,000 livres. Es-tu content, Gabriel ?

DÉSORMEAUX, à part.

Ah ça ! est-ce qu'il serait devenu honnête homme ?

BRIGNOLLES.

Vous ne me remerciez pas, ingrat ?

DÉSORMEAUX.

Mon bienfaiteur ! mon maître !.. (A part.) Il y a quelque chose là-dessous.

BRIGNOLLES.

Écoutez-moi jusqu'au bout... Je ne veux pas faire les choses à demi... Et comme ma nièce ne peut être la femme d'un simple subdélégué, je vous mets en mon lieu et place... et ma charge de lieutenant-criminel.

DÉSORMEAUX, vivement.

Votre charge de lieutenant-criminel ?

BRIGNOLLES.

Je vous la donne, Gabriel.

DÉSORMEAUX.

Comment !.. vous me la donnez ?

BRIGNOLLES.

Je vous la donne pour 60,000 livres.

DÉSORMEAUX, à part.

Voilà le piège à loup.

BRIGNOLLES.

Eh bien ! que dites-vous de cela ?

DÉSORMEAUX, embarrassé.

Je dis... qu'il me semble que vous me disiez, l'an passé, 30,000 livres, au lieu de 60,000.

BRIGNOLLES.

Vous croyez ?.. C'est possible... Mais depuis un an, ça a doublé.

DÉSORMEAUX.

Ah ! vraiment ! je ne savais pas... (A part.) Ayons l'air de le croire.

BRIGNOLLES.

Dans un temps de révolution, de dangers surtout, le dévouement est hors de prix. Et puis, la dot... c'est sur la dot que vous me paierez.

DÉSORMEAUX.

Oui, oui, je comprends, à présent.

BRIGNOLLES.

Allons donc !

DÉSORMEAUX.

Mais vous, mon digne ami, que deviendrez-vous ?

BRIGNOLLES, en confidence.

Moi, j'épouse mon autre nièce... celle que vous n'avez pas choisie... et je deviens, moi-même, mon autre heureux neveu.

DÉSORMEAUX.

Maintenant, il ne manque plus que le consentement de ces demoiselles.

BRIGNOLLES.

Je voudrais bien voir qu'elles ne fussent pas de mon avis... Mais, ne craignez rien ; je vais vous montrer comme l'on m'obéit. (Appelant.) Holà, mes nièces ! Estelle, Mathilde !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ESTELLE, MATHILDE.

ESTELLE et MATHILDE.

Nous voilà ! nous voilà !..

BRIGNOLLES.

Mesdemoiselles, prêtez l'oreille, s'il vous plaît.

ESTELLE.

Inutile : c'est déjà fait !

BRIGNOLLES.

Vous avez écouté...

MATHILDE.

Et moi aussi, mon oncle.

BRIGNOLLES.

Comment ?

ESTELLE.

Je vous avais prévenu...

BRIGNOLLES.

Et vous avez entendu...

ESTELLE.

Mais assez pour savoir que vous nous faites l'honneur de destiner l'une de nous à l'estimable M. Désormeaux.

DÉSORMEAUX.

Oui, Damoiselles ; je me destine à vous.

BRIGNOLLES.

Donc, il ne s'agit plus que de savoir quelle est celle de vous deux qui trouve mon protégé le plus à son goût.



MATHILDE.

Nous le trouvons toutes les deux absolument de même.

BRIGNOLLES.

Ce n'est pas là une réponse... Vous le trouvez toutes deux de même... Mais comment le trouvez-vous ?

ESTELLE.

Charmant !

BRIGNOLLES.

Vraiment ?

MATHILDE.

Plein d'esprit !

DÉSORMEAUX.

Ah ! oui !

ESTELLE.

C'est le plus séduisant des hommes !

MATHILDE.

Ça sera le phénix des maris.

ESTELLE.

Et comme, par malheur, il est le seul de son espèce...

MATHILDE.

Qu'il ne peut nous épouser toutes deux.

ESTELLE.

En bonne sœur, je le cède à Mathilde.

MATHILDE.

Je l'abandonne à Estelle.

BRIGNOLLES.

Alors, c'est au futur à prononcer lui-même.

DÉSORMEAUX.

Je flotte indécis... Je suis suspendu à un fil...

MATHILDE.

Ma sœur est si jolie !

ESTELLE.

Mathilde a tant de perfections !

MATHILDE.

D'abord, moi... je n'accepte pas son sacrifice... et je jure que je ne vous épouserai jamais !..

BRIGNOLLES, à Estelle.

Et toi ?

ESTELLE.

Moi ? je vous épouserais plutôt vous-même.

BRIGNOLLES, souriant.

Je le crois.

DÉSORMEAUX, bas, à Brignolles.

Moi, je crois qu'elles se moquent de vous.

BRIGNOLLES, de même.

Du tout... c'est de vous qu'elles se moquent... Mais, c'est égal, je ne le souffrirai pas. (Haut.) Ah ! Mesdemoiselles, il paraît que nous avons ourdi un petit complot... mais je m'y connais, moi, en complots... Il y a quelque amoureux, quelque mirliflor... Eh bien ! il n'a qu'à se tenir ferme !

BÉRANGÈRE, entrant.

Une lettre de M. le marquis d'Octonville.

(Tous font un mouvement.)

BRIGNOLLES, d'un air soupçonneux.

Du marquis d'Octonville... Donne et sors !

BÉRANGÈRE, à part.

Allons ouvrir la petite porte du jardin et donner le signal.

(Elle sort.)

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Que peut-il vous vouloir, ce truand, ce matador ?

MATHILDE, à Estelle.

Peut-être un de ses billets qui aura été surpris...

BRIGNOLLES, regardant les deux sœurs.

S'il compte se faire recevoir chez moi pour jouer ici son rôle de galantin, il a, ma foi, bien choisi son homme.

MATHILDE.

Je crois qu'il vaudrait mieux ne pas lire sa lettre.

BRIGNOLLES.

Vraiment ?.. Ah bien ! je la lis, moi.

(Il l'ouvre et la parcourt des yeux.)

DÉSORMEAUX.

Voyez s'il n'y aurait pas quelques mots qui pussent le rendre justiciable.

BRIGNOLLES.

Que nous étions injustes, mon cher Désormeaux, que nous étions injustes !.. Ce noble marquis ! il m'invite à un festin splendide.

DÉSORMEAUX.

Il nous invite ?

BRIGNOLLES.

Non, pas vous, mais moi. (Lisant.) « Un rempart impromptu en l'honneur de la victoire » remportée hier par les Cheval-Légers, sur « messieurs les Frondeurs... Je dois y être com- » me magistrat... » Certainement, que je dois y être, et j'y serai... Vous, Désormeaux...

DÉSORMEAUX.

Vous m'emmenez avec vous...

BRIGNOLLES.

Non !.. Vous veillerez à la tranquillité de la ville de Pontoise, et vous viendrez me faire votre rapport au dessert... Seulement, il ne faudra pas venir m'ennuyer de choses sans importance... Par exemple, si l'on battait le guet, si l'on vous battait, il serait inutile de me déranger pour ça.

DÉSORMEAUX, à part.

Vieil égoïste, va !

ESTELLE.

Amusez-vous bien, mon petit oncle.

BRIGNOLLES.

Silence, péronnelle ! et songez à m'obéir... Je vous signifie... Écoutez bien, c'est mon dernier mot... Ou l'une de vous épousera ceci... (Il montre Désormeaux.) ou vous entrerez toutes deux au couvent.

MATHILDE.

Je me recommanderais plutôt à toutes les saintes.

ESTELLE.

Et moi, à sainte Catherine.

ENSEMBLE.

Air de l'Amour.

BRIGNOLLES et DÉSORMEAUX.

C'est montrer par trop d'audace,  
C'est nous contraindre à punir ;  
Mais devant notre menace,  
Vous finirez par fléchir.

ESTELLE et MATHILDE.

Résistons avec audace !  
Résistons avec plaisir !



Quand cet hymen nous menace,  
Le couvent doit nous ravir !

(Brignolles et Désormeaux sortent par le fond.)

SCÈNE V.

MATHILDE, ESTELLE ; puis, BÉRANGÈRE.

MATHILDE.

Ah ! Estelle... si je t'étais bien chère...

ESTELLE.

Ah ! si tu m'étais bien dévouée, Mathilde...

MATHILDE.

Tu épouserais Désormeaux.

ESTELLE.

J'allais te le proposer.

MATHILDE.

Qu'est-ce que cela te fait, à toi, puisque tu n'aimes personne ?

ESTELLE.

J'espère bien aimer quelqu'un, et très incessamment.

BÉRANGÈRE, accourant.

M<sup>lle</sup> Mathilde, M. le marquis est là.

MATHILDE.

Comment, le marquis ?

ESTELLE.

Je vais le voir.

BÉRANGÈRE.

Oui, Mademoiselle... Aussitôt que M. le Marquis a vu sortir Monsieur, il est entré... et il demande si vous voulez qu'il meure ou qu'il monte...

MATHILDE.

Je veux qu'il vive et qu'il s'en aille.

BÉRANGÈRE.

Ah ! si Mademoiselle le voyait... comme il me priaît, me suppliait !.. Je crois même qu'il m'a embrassée !

MATHILDE.

Allons, c'est bon ! on ne vous demande pas cela. Je défends ma porte à M. le Marquis ! Allez le renvoyer ! je le veux, je l'ordonne !

BÉRANGÈRE.

J'y vais, Mademoiselle. (A part.) J'ai eu tort de lui dire qu'il m'avait embrassée.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ESTELLE, MATHILDE ; puis, LE MARQUIS.

ESTELLE.

Ma foi, Mathilde, tu as plus de courage que moi.

MATHILDE.

Mon Dieu ! s'il allait m'en vouloir... ne plus m'aimer !..

ESTELLE.

Veux-tu que j'aie révoquer tes ordres... hein ?..

MATHILDE.

Oh ! non ! non ! Ces grands seigneurs sont op dangereux !.. (En ce moment la fenêtre s'ou-

vre violemment, et le marquis saute dans l'appartement.) Sainte Vierge ! le voici !..

ESTELLE, à part.

Le gentil cavalier !

LE MARQUIS.

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

Mathilde, vous fais-je donc peur ?

MATHILDE.

Quoi, Monsieur, venir de la sorte, Quand mon ordre, au nom de l'honneur, Vous avait interdit ma porte !

LE MARQUIS.

A cet arrêt, plein de rigueur, En partant, j'allai me soumettre, Quand j'ai pensé, dans mon ardeur, Que vous aviez oublié, par bonheur, De me défendre la fenêtre.

MATHILDE, bas, à Estelle.

Ne me quitte pas.

ESTELLE, de même.

C'est bien mon intention. (Allant s'asseoir sur le sofa et se remettant à travailler. A part.) Prenons une leçon.

LE MARQUIS.

Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, d'avoir un moment éloigné votre oncle par cette invitation à notre banquet ?

MATHILDE.

Quoi ! c'était vous ?

LE MARQUIS.

Certainement. Je savais qu'il était gourmand, et, en bon catholique, j'ai voulu le punir par où il avait si souvent péché.

MATHILDE.

Mais c'est affreux, Monsieur, de me compromettre ainsi tous les jours... car, enfin, si mon oncle interceptait vos lettres ?

LE MARQUIS.

J'en écrirais d'autres...

MATHILDE.

S'il surprenait vos bouquets ?

LE MARQUIS.

Je lui dirais... ma foi, je lui dirais que c'est pour votre demoiselle de compagnie... cette jeune beauté que nous écoute là, silencieusement...

ESTELLE, vivement, se levant.

Comment, demoiselle de compagnie ?.. Mais je suis sa sœur, Monsieur.

LE MARQUIS, à part.

Oh ! qu'elle est jolie ! (Haut.) Foi de gentilhomme, Mademoiselle, je suis confus... je suis impardonnable... (A part.) Si je n'avais pas déjà choisi, je crois que je la choisirais.

MATHILDE, à part.

Comme il la regarde !

LE MARQUIS.

Vive Dieu ! M. le lieutenant-criminel est bien criminel lui-même de garder sous clé un trésor si précieux.

MATHILDE, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va lui faire une déclaration ?..

ESTELLE.

Je présume que M. le Marquis parle pour ma sœur...



LE MARQUIS.

Il me semble que je suis le preux chevalier destiné à briser les fers de deux princesses infortunées qui gémissent captives par les sortilèges d'un affreux magicien... Je ne forme qu'un vœu, c'est de pouvoir vous sauver l'une et l'autre, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous épouser toutes deux.

ESTELLE.

Absolument comme M. Désormeaux.

LE MARQUIS.

Désormeaux ? qu'est-ce que c'est que ça ?

ESTELLE.

Un autre magicien.

MATHILDE, à part,

Mais il ne parle plus qu'à ma sœur, à présent.

LE MARQUIS.

Vous prendre pour une simple demoiselle de compagnie !.. Mais attendez donc... Étourdi que je suis, vous êtes M<sup>lle</sup> Estelle...

MATHILDE.

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Beaucoup... de réputation... Un jeune enseigne de ma compagnie, à l'aide de je ne sais qu'elle histoire recueillie sur votre enfance, a juré, sans connaître Mademoiselle, de s'en faire adorer...

ESTELLE.

Comment s'appelle-t-il ?

LE MARQUIS.

Le chevalier de Lucenay.

ESTELLE.

Un simple chevalier... quelle effronterie !

LE MARQUIS.

Il vous déplaît... Eh bien ! soyez tranquille : quoique mon ami, je lui défends dès aujourd'hui...

MATHILDE, à part.

Ah ! c'en est trop. (A sa sœur.) Ma sœur, il est prudent que tu t'en ailles.

ESTELLE.

C'est que tu me disais tout à l'heure qu'il était plus prudent de rester.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous vous parlez tout bas...

MATHILDE.

Je rappelais à ma sœur des détails d'intérieur qui exigent qu'elle s'éloigne... Vous l'excuserez, M. le Marquis...

LE MARQUIS.

Je réclamerai seulement une faveur que tout gentilhomme peut solliciter ; celle de porter à mes lèvres une blanche et noble main.

(Il baise la main à Estelle.)

ESTELLE, à part, en sortant.

Il est charmant, l'amant de ma sœur.

## SCENE VII.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, s'asseyant.

Ah ! M. le Marquis, je suis sûre, maintenant, que vous ne m'aimez pas.

LE MARQUIS.

Je ne vous aime pas, moi ?

MATHILDE.

Adresser vos hommages à ma sœur... et sous mes yeux...

LE MARQUIS, à part.

Diable ! quelle école ! C'est qu'elle est charmante aussi, Mathilde... (Haut.) Eh bien ! oui, j'en conviens, je suis coupable... (Mouvement de Mathilde.) J'ai voulu vous rendre jalouse... pour vous forcer à l'éloigner...

MATHILDE, se levant.

Bien vrai, ce n'est que cela ?

LE MARQUIS.

Devant elle, pouvais-je vous dire combien je vous aime ?.. Vous, vous seule au monde...

MATHILDE.

C'est qu'on dit tant de mal de vous... mon oncle, surtout...

LE MARQUIS.

Eh bien ! vengez-moi... en m'aimant un peu...

MATHILDE.

Si j'étais certaine de votre fidélité...

LE MARQUIS.

Quel gage faut-il vous en donner ?

MATHILDE.

Quel gage ?.. Eh bien... (S'arrêtant.) Oh ! mais, non... vous allez vous moquer de moi...

LE MARQUIS.

Parlez, je vous en supplie.

MATHILDE.

On dit que vous possédez un anneau porté, jadis, par la reine Marguerite de Navarre, et que cet anneau est un talisman irrésistible.

LE MARQUIS.

C'est vrai... Comme les diamans et les rubis en sont magnifiques !.. Irrésistible pour MM. les usuriers... Sur ce dépôt, leur escarcelle s'ouvre à l'instant pour moi, quand je vais guerroyer pour madame la Reine.

MATHILDE.

On attribue à cette bague une vertu plus précieuse, plus magique encore... On prétend que la personne qui la porte a le don d'être toujours aimée.

LE MARQUIS.

Et vous croyez à cette vertu, Mathilde ?

MATHILDE.

Soit faiblesse, soit pressentiment, j'y crois, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Et vous allez me la demander.

MATHILDE.

Oui.

LE MARQUIS, à part.

Ne lui disons pas que je l'ai confiée au chevalier pour qu'il rançonnât le juif Isaac.

MATHILDE.

Vous hésitez ! Si vous me refusez, il me faudra donc penser que vous craignez de toujours m'aimer.

LE MARQUIS, à part.

Si je pouvais par ce moyen obtenir un rendez-vous...

MATHILDE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! Mathilde, si je tiens à cet anneau, c'est que moi-même, aussi, je vous l'avourai, je croi

à sa vertu magique... Je suis trop modeste po u



Croire que j'ai été autant aimé pour moi-même. (B.)

MATHILDE, hésitant.

Et... vous voulez... le garder...

LE MARQUIS.

Je veux vous le donner, ô ma belle Mathilde...

MATHILDE.

O bonheur ! Vous le confierez dès aujourd'hui à ma fidèle Bérangère, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Il ne peut être donné que par celui qui l'a porté.

MATHILDE.

Eh bien !.. demain, en revenant de l'office...

LE MARQUIS.

Nous serons peut-être obligés de partir à la pointe du jour pour le service de la Reine...

MATHILDE.

Ah ! je le vois... c'est un refus... une défaite...

LE MARQUIS.

Non, car il nous reste ce soir... Je cours chercher la bague dans mon écrin, et à neuf heures au couvre-feu, je reviens ici par le chemin que j'ai déjà pris...

MATHILDE.

Y pensez-vous ?.. Un rendez-vous, la nuit !

LE MARQUIS.

Bérangère, votre femme de chambre, sera présente à notre entrevue.

MATHILDE.

Oh ! non, non, je ne veux pas. (Bruit au-dehors.) On frappe à la porte de la rue... C'est sans doute mon oncle qui revient... Fuyez ! fuyez ! je vous en supplie !..

LE MARQUIS.

Reviendrai-je à neuf heures ?

(Il est sur le balcon qu'il enjambe.)

MATHILDE, fermant la fenêtre.

N'oubliez pas l'anneau magique.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, puis ODETTE, puis ESTELLE.

MATHILDE.

Oh ! il m'aime, je n'en puis douter à présent, puisqu'il consent à me faire un si grand sacrifice... Aimée, aimée pour toujours de celui qu'aucune femme n'avait pu fixer jusqu'ici !.. Quel bonheur !

ODETTE, parlant à la cantonnade.

Attendez, gentil cavalier, attendez.

MATHILDE.

A qui parlais-tu donc ?

ODETTE.

C'est un message personnel pour Mademoiselle votre sœur, un message et un charmant messager.

(Elle va frapper à la porte à gauche.)

MATHILDE.

Un message pour elle !

ESTELLE, entrant.

Que me veux-tu, Odette ? (Regardant de tous côtés.) Ah ! le beau marquis est parti.

MATHILDE.

Oui, mais, à ton tour, quelqu'un te demande.

ESTELLE.

Qui donc ?

ODETTE.

Un futur, un cousin et un jeune enseigne de cheval-légers.

ESTELLE.

Tout ce monde-là !..

ODETTE.

Tout cela réuni dans une seule et même personne... Le chevalier de Lucenay.

MATHILDE.

Quoi ! celui dont nous parlait tout à l'heure le Marquis...

ESTELLE.

Apparemment.

ODETTE.

Ce jeune seigneur prétend que vous vous connaissez depuis long-temps, depuis votre enfance.

ESTELLE.

Il y a si longtemps, que je ne m'en souviens plus.

MATHILDE.

Ah ! petite sœur, il paraît que nous avons aussi nos petits secrets.

ESTELLE, riant.

Mais je te jure que c'est un effronté menteur !

MATHILDE.

Je te crois, mais j'aime mieux m'en assurer.

ESTELLE.

Que faut-il faire ?

MATHILDE.

Écoute : Recevons-le ; puis, prête-mon ton nom pour un instant, devant lui, sois Mathilde, et moi Estelle... S'il ne s'y trompe pas, c'est que vous vous connaissez ; alors tu es convaincue d'avoir manqué de confiance, je te pardonne, et je t'embrasse... Si, au contraire, il s'y laisse prendre, nous nous vengeons de son imposture en nous moquant en même temps du futur, du cousin et de l'enseigne.

ESTELLE.

Adopté... Une folie de plus, c'est toujours bon pour finir la journée. (A Odette.) Fais entrer.

(Odette introduit le chevalier et sort.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, ESTELLE, LE CHEVALIER ; d'abord un peu au fond.

LE CHEVALIER, après avoir salué, à part.

Toutes deux ensemble... c'est gênant... Où est Estelle ?.. Ma foi, au petit bonheur. (S'approchant de Mathilde.) M<sup>lle</sup> Estelle.

ESTELLE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !

LE CHEVALIER, interdit, à part.

Vive Dieu ! est-ce que je me serais enferré dès la première botte ?

MATHILDE.

Pardonnez, M. le Chevalier, ma sœur est un peu moqueuse... et votre embarras... (A Estelle.) Allons, Mathilde, un peu d'indulgence.

LE CHEVALIER.

Mathilde... Alors vous êtes bien Estelle... Je ne me suis pas trompé... j'étais bien sûr que je vous reconnaitrais à la première vue.



## LES CHEVAU-LÉGERS DE LA REINE.

MATHILDE.

Me reconnaître!.. Mais nous nous sommes donc vus quelque part... En effet, un souvenir confus...

LE CHEVALIER.

Très confus... n'est-ce pas?..

MATHILDE.

Aidez-moi donc un peu...

LE CHEVALIER.

Que... je vous... aide; mais, vous savez bien, à Gisors, chez votre tante, qui était aussi la mienne...

MATHILDE, comme recueillant un souvenir.

Comment! vous seriez ce jeune Olivier...

LE CHEVALIER.

Olivier, c'est ça.

ESTELLE.

Auquel Estelle fut fiancée dès le berceau.

LE CHEVALIER.

Dès le berceau, justement.

MATHILDE.

Et avec lequel je fus élevée jusqu'à l'âge de quatre ans.

LE CHEVALIER.

C'est moi-même, qui vous revois après une si longue absence, si belle, si séduisante... Et si vous voulez permettre, qu'en qualité de cousin...

(Il va pour l'embrasser.)

MATHILDE.

Un moment... un moment, j'y pense... Tout cela ne se peut pas.

LE CHEVALIER.

Comment?

MATHILDE.

Olivier est mort!

LE CHEVALIER.

Ah! vous croyez qu'Olivier...

ESTELLE.

Nous l'avons perdu dans sa cinquième année...

LE CHEVALIER.

Alors, il est clair que...

MATHILDE.

Que cela ne peut pas être vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien! non... j'en conviens, Mademoiselle, ce n'est pas moi; j'ai employé un mensonge, une ruse coupable pour parvenir jusqu'à vous... Mais ce qui est vrai, chère Estelle, c'est que je vous aime, que je vous aimerai toute ma vie.

MATHILDE, à part.

Il est très aimable, l'adorateur d'Estelle.

ESTELLE, à part.

Est-ce qu'elle va aussi me prendre celui-là?

LE CHEVALIER.

Voulez-vous, pour vous prouver mon amour, que je me batte avec toute la compagnie, que je me fasse tuer... que je brise les grilles, les verroux qui vous entourent; que j'assomme votre futur, que je mette le feu à la ville, que je vous enlève!.. Parlez, Estelle, vous n'aurez qu'un mot à dire, un désir à former!

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! mais c'est un volcan que ce jeune homme!

ESTELLE, qui a été à la porte.

Ma sœur, voici notre oncle qui revient... Vite, loin.

vite, qu'il ne nous trouve pas sur pied à pareille heure.

LE CHEVALIER.

Comment! vous me laissez?

MATHILDE.

Estelle vous témoigne toute sa reconnaissance, ce galant chevalier.

(Elle rentre à droite.)

ESTELLE.

Et Mathilde vous souhaite de vous en tirer aussi bien avec l'oncle qu'avec les nièces.

(Elle rentre à gauche.)

### SCÈNE X.

LE CHEVALIER, seul.

Battu dès ma première campagne amoureuse!.. Comme on va se moquer de moi! surtout le marquis d'Octonville, mon maître en l'art de plaire... (Regardant son doigt.) Tiens, en parlant du Marquis, j'ai oublié, dans mon trouble, de porter chez le juif Isaac l'anneau sur lequel il devait nous prêter mille doublons... Ma foi, ce sera pour demain...

BRIGNOLLES, en dehors.

Je vous dis que je vous chasserai toutes les deux, péronnelles!

LE CHEVALIER.

J'entends l'oncle qui s'approche... Il ne manquait plus que d'être surpris par lui. Le voilà... Cachons-nous, et attendons.

(Il se glisse sous la table.)

### SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX, BÉRANGÈRE et ODETTE, toutes deux une bougie à la main,

BRIGNOLLES, en entrant.

Que faisiez-vous à guetter ainsi sur l'escalier... Et vous, dans le jardin? Répondez...

ODETTE.

J'attendais votre arrivée, Messire.

BÉRANGÈRE.

Et moi, je prenais le frais...

BRIGNOLLES, chancelant et ému.

Oui là, bonnes pièces... Eh bien. que cela vous arrive encore, et nous verrons.

BÉRANGÈRE,

Messire désire-t-il que nous nous retirions auprès de ces demoiselles?

BRIGNOLLES.

Du tont. Ces demoiselles n'ont pas besoin de vous. Tout s'est fort bien passé à ce banquet. (A Désormaux.) Vous dites donc que vous avez découvert...

DÉSORMEAUX.

Qu'un homme, un officier, un cheval-léger a tenté de s'introduire ici...

LE CHEVALIER, sous la table.

Il m'a vu... Heureusement la porte n'est pas



BRIGNOLLES.

S'il y est caché.., je le fais broyer par mes trisapattes. (Élevant la voix.) Trois sentinelles sur l'escalier, et deux sous chaque fenêtre.

LE CHEVALIER, sous la table.

Je suis pris.

DÉSORMEAUX.

Oui, mon maître, au lieu de veiller à la sûreté de la ville de Pontoise, je suis venu ici faire le guet avec le guet.

BRIGNOLLES.

Très bien... D'abord nos affaires, ensuite celles de l'état, à nos momens perdus... Vous avez des dispositious...

DÉSORMEAUX.

Et, en dehors du jardin j'ai vu se glisser un homme que, malgré son manteau couleur de muraille, j'ai reconnu pour ce démon de marquis d'Octonville.

BRIGNOLLES.

C'est donc pour cela qu'il n'était pas au banquet. S'il avait osé pénétrer jusqu'ici, ce répruvé!.. (Haut.) Bérangère, mes nièces sont elles couchées?

BÉRANGÈRE.

Oh! mon Dieu, oui, Messire... sans lumière.

ODETTE.

Avec le jour.

BRIGNOLLES.

Désormeaux, allez rassembler le guet et faire votre ronde... la plus grande surveillance!.. Allez! (Désormeaux sort.) Quant à moi, je vais me coucher... Éclairez-moi, péronnelles.

(Ils sortent, et les deux soubrettes emportent les lumières.

Comment m'échapper. (Montrant la fenêtre.) Ah! le chemin du marquis d'Octonville.

(Il ouvre la fenêtre.)

DÉSORMEAUX, en dehors.

Guerriers du guet!.. attention au commandement!

LE CHEVALIER.

Malédiction!.. ils sont là!

(Il referme la fenêtre.)

MATHILDE, entrant.

J'ai cru entendre la fenêtre s'ouvrir!.. (D'une voix étouffée.) Est-ce vous?

LE CHEVALIER, à part.

C'est Estelle!

MATHILDE.

Répondez... Est-ce vous?

LE CHEVALIER, à demi-voix.

Oui!..

MATHILDE.

L'anneau magique... vous l'avez apporté?

LE CHEVALIER, à part.

Qui lui a dit que j'avais cet anneau?

MATHILDE.

Vous me l'avez promis!..

LE CHEVALIER, à part.

Promis!.. Je n'y comprends rien... Enfin, n'importe. (S'approchant de Mathilde.) Le voici.

(Il lui donne l'anneau et lui baise la main.

DÉSORMEAUX, en dehors.

Placez ici des sentinelles!..

MATHILDE.

Ils reviennent!.. fuyez!..

LE CHEVALIER.

Mais, par où?

MATHILDE.

Toutes les issues sont gardées. (Montrant la porte de sa chambre.) Ah! par là! vite, vite!.. Adieu!

LE CHEVALIER.

A demain!

(Il l'embrasse vivement, puis il entre à droite et Mathilde dans la chambre à gauche.)

DÉSORMEAUX, en dehors.

Ah! je le tiens!

BRIGNOLLES, de même.

Eh! non, imbécille! c'est moi que vous prenez au collet. Veillez bien!.. Je vais me coucher!..

FIN DU PREMIER ACTE.

## SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, puis MATHILDE.

LE CHEVALIER, sortant de dessous la table.

Me voilà bien... Les nièces se moquent de moi, et l'oncle m'enferme. Vrai Dieu!.. voilà un triste dénouement pour ma première aventure... cher!..

## ACTE II.

Un jardin élégant à la Louis XIII; à gauche de l'acteur, un mur d'enceine.

### SCÈNE I.

DÉSORMEAUX, puis BRIGNOLLES.

DÉSORMEAUX, entrant vivement par la porte du fond qu'il referme.

Où est le lieutenant-criminel? Je veux le lieutenant-criminel. (Appelant.) Odette, Bérangère, réveillez votre maître.

BRIGNOLLES, arrivant en se frottant les yeux.

Eh bien! quoi? qu'y a-t-il? J'ai la tête lourde depuis ce maudit banquet... j'éprouve le besoin de prendre du thé.

DÉSORMEAUX.

Tuteur, il faut que je vous parle!

BRIGNOLLES.

De quoi?



DÉSORMEAUX.

Il faut que je vous dénonce une forfaiture, une turpitude.

BRIGNOLLES.

Comme vous criez... Ne dirait-on pas que le diable est dans la maison?

DÉSORMEAUX.

Il y était cette nuit.

BRIGNOLLES, riant.

Vraiment! C'est donc pour cela que j'ai eu le cauchemar?

DÉSORMEAUX.

Le diable, vous dis-je, sous la forme d'un cheveu-léger.

BRIGNOLLES.

Allons donc, vous êtes fou... N'avons-nous pas laissé le marquis se morfondre *extramuros*, à la porte du jardin?.. A moins qu'il ne soit rentré par le trou de la serrure?

DÉSORMEAUX.

Je l'ai vu, de mes yeux vu, s'évader au clair de la lune.

BRIGNOLLES.

C'est impossible.

DÉSORMEAUX.

C'est possible que ce soit impossible, mais ça est... Vous savez que je veillais au-dehors avec les guerriers du guet... pendant que vous dormiez pour cause de Malvoisie.

BRIGNOLLES.

Il était bon!..

DÉSORMEAUX.

Moi-même je m'étais planté, en sentinelle, à l'angle du petit mur... et je regardais avec mes yeux de lynx si quelqu'un ne cherchait pas à monter; mais je ne pensais pas que quelqu'un pouvait descendre... quand je reçois sur le dos...

BRIGNOLLES.

Des coups de canne?

DÉSORMEAUX.

Non... un cheveu-léger qui dégringolait du mur...

BRIGNOLLES.

Et avez-vous vu sa figure?

DÉSORMEAUX.

Impossible... j'étais tombé sur le nez.

Ain du vaudeville du Premier Prix.

Je n'ai pas pu le reconnaître,  
Ce scélérat, ce réprouvé,  
Car il venait de disparaître  
Lorsque je me suis relevé.  
Mais une chose des plus drôles,  
Une chose qui me confond,  
C'est qu'en tombant sur mes épaules,  
Il m'a fait une bosse au front.

BRIGNOLLES.

Ce ne peut être que le marquis d'Octonville...

DÉSORMEAUX.

Et il venait, sans doute, d'un rendez-vous avec une de nos deux futures?

BRIGNOLLES.

Désormeaux!

DÉSORMEAUX.

Ecoutez donc... n'ayant pas choisi encore entre les deux sœurs... je voudrais savoir au juste,

avant de m'enchaîner... je voudrais savoir laquelle est-ce?

BRIGNOLLES.

Diable! et moi aussi.

DÉSORMEAUX.

Si nous faisons une petite enquête?

BRIGNOLLES.

Vous avez raison.

DÉSORMEAUX.

Un petit interrogatoire insidieux?.. Ça se fait.

BRIGNOLLES.

Chut! voilà Estelle... Souvenons-nous que nous sommes magistrats.

DÉSORMEAUX.

Et que nous ne voulons pas être... autre chose d'illégal.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ESTELLE, entrant un arrosoir à la main, et allant arroser ses fleurs.

DÉSORMEAUX.

Elle batifole d'une manière suspecte... (Estelle, en se retournant, l'arrose.) Oh! là, là, vous m'inondez.

ESTELLE, riant.

Ah! ce pauvre M. Désormeaux, je l'ai pris pour un œillet d'Inde.

DÉSORMEAUX.

Je n'admets pas cette excuse.

BRIGNOLLES.

Essayez-vous, et laissez-moi faire.

ESTELLE, les regardant.

Quel air sombre, bon Dieu! Vous avez l'air aussi gracieux que si vous alliez juger.

BRIGNOLLES.

C'est notre intention.

DÉSORMEAUX, présentant un siège à Brignolles.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

(Il va en prendre un pour lui, et s'assied après Brignolles.)

BRIGNOLLES, assis.

Le tribunal est constitué. (A Estelle.) Répondez!

ESTELLE.

Mais, mon oncle.

BRIGNOLLES.

Il n'y a plus d'oncle... il n'y a plus que le lieutenant-criminel... Répondez, que s'est-il passé hier?

ESTELLE.

Ce qui s'est passé?.. Mais vous le savez bien... D'abord, un joyeux banquet, où mon très honoré oncle et tuteur s'était rendu de fort bonne grace.

BRIGNOLLES.

La question n'est pas là.

ESTELLE.

Pour recommander la tempérance, bien entendu.

DÉSORMEAUX, à part.

Elle élude, elle élude.

ESTELLE, continuant.

Mais voilà qu'en surveillant les autres il a oublié de se surveiller lui-même, de sorte qu'en



rentrant au logis, le respectable chef du présidial penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

BRIGNOLLES.

Ma nièce ! ma nièce !

ESTELLE, riant.

Il n'y a plus de nièce, puisqu'il n'y a plus d'oncle... et du moment où le lieutenant-criminel m'ordonne de parler...

BRIGNOLLES.

L'oncle vous ordonne de vous taire.

ESTELLE, se levant.

Alors, je retourne à mes pervenches et à mes lilas.

BRIGNOLLES, la retenant.

Un moment, s'il vous plaît, nous n'avons pas encore entamé le chapitre des amourettes.

ESTELLE.

Comment ! vous savez...

BRIGNOLLES.

Tout.

ESTELLE.

C'est singulier. Comme vous êtes chargé de la police de Pontoise, je croyais que vous ne saviez rien.

BRIGNOLLES.

La question n'est pas là.

ESTELLE.

Comment ! vous vous êtes aperçu qu'on se rit, quand on veut, de vos grilles, de vos verroux, de toutes vos précautions ingénieuses ?

BRIGNOLLES.

Expliquez-vous... Vous avez la parole ; je vous la baille.

ESTELLE.

Je vous avouerai donc que, sans le savoir, j'ai inspiré une passion romanesque à un jeune, aimable et séduisant cavalier.

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Nous y voilà.

BRIGNOLLES, à part.

Est-ce que ce serait-elle ?

ESTELLE.

Inutile de vous dire que je ne parle pas de M. Désormeaux.

DÉSORMEAUX.

La question n'est pas là.

ESTELLE.

J'ajouterai que ce soupissant chevaleresque a eu la galanterie de m'adorer sans me connaître, sans me voir... ce qui démontre l'inutilité parfaite de cacher les jeunes filles.

BRIGNOLLES, se levant.

Mais vous le connaissez à présent, ce jeune godelureau ?

ESTELLE.

Certainement... C'est un charmant officier des cheval-légers de la reine.

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Un cheval-léger... hein ?

BRIGNOLLES, bas, et vivement.

Taisez-vous donc... (Haut, à Estelle.) Et il aurait eu l'audace de pénétrer ici ?

ESTELLE.

Hier au soir, un peu avant le couvre-feu.

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Entendez-vous ? Elle avoue ! elle avoue !

BRIGNOLLES, à part.

C'est singulier, cet air de candeur, de légèreté... (Haut.) Continuez, ma nièce, continuez.

ESTELLE.

Hélas ! je n'ai plus rien à vous dire.

(Elle retourne à ses fleurs.)

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Voilà un hélas ! qui la condamne totalement.

BRIGNOLLES.

Attendons encore, pour la juger... J'aperçois Mathilde. Laissez-moi employer une petite ruse.

DÉSORMEAUX, à part.

C'est égal... je n'épouserai pas cette petite effrontée-là toujours.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, arrivant les yeux fixés sur son livre, comme si elle lisait, mais se parlant à elle-même.

Oh ! j'en suis sûre, il me sera fidèle ; je veux en croire ce gage qu'il m'a laissé comme un souvenir.

(Elle regarde sa bague.)

DÉSORMEAUX, désignant Mathilde.

Quel recueillement ! quel air d'innocence !

BRIGNOLLES.

Approchez, Mathilde...

MATHILDE.

Ah ! vous étiez là, mon oncle !

DÉSORMEAUX.

Et moi aussi, je suis là.

MATHILDE, à part.

Il me semble encore plus laid qu'hier.

DÉSORMEAUX, à part.

Je crois qu'elle m'a regardé avec intérêt.

ESTELLE, descendant la scène.

Mathilde, tu ne sais pas, je viens de subir un interrogatoire...

MATHILDE, inquiète.

Un interrogatoire !

(Brignolles l'observe.)

ESTELLE.

Oh ! tout-à-fait en règle.

MATHILDE.

Mais... pourquoi ?.. à quelle occasion ?

BRIGNOLLES.

Oh ! rien... une alerte donnée, cette nuit, sous les murs du jardin. (Mathilde fait un mouvement. Il continue à l'observer.) Un homme qu'on avait cru voir escalader le mur...

MATHILDE, à part.

Ne nous troublons pas. (Haut.) Comment, mon oncle ?

BRIGNOLLES.

Un malfaiteur qu'on a laissé échapper.

ESTELLE.

Ah ça ! mon oncle, vous laissez donc échapper tout le monde ?.. Vous volez l'argent du gouvernement !

BRIGNOLLES.

Taisez-vous... je ne veux plus qu'on me parle de cela.

MATHILDE, à part.

Je respire.



DÉSORMEAUX, bas, à Brignolles.

Et la petite ruse ?..

BRIGNOLLES, bas, à Désormeaux.

Attendez donc. (Haut.) Mesdemoiselles, Désormeaux me rappelle que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

ESTELLE.

Est-ce que M. Désormeaux renonce à nous ?

BRIGNOLLES.

Ce n'est pas cela... Vous deviez entrer au couvent pour punir votre rébellion... eh bien ! vous resterez ici.

MATHILDE.

Ah ! merci, mon bon oncle.

ESTELLE, à part.

Tiens ! pourquoi donc ça ?

DÉSORMEAUX, à part.

Où veut-il en venir ?

BRIGNOLLES.

Tant que ces muguet de cheveu-légers ont été à redouter pour nous, cette mesure pouvait avoir son avantage... mais à présent...

MATHILDE.

Eh bien !.. qu'y a-t-il de changé ?

BRIGNOLLES.

Comment ! vous ne savez donc pas ?.. ils ont quitté la ville... ils sont partis.

MATHILDE et ESTELLE, avec l'air du doute.  
Partis !

DÉSORMEAUX, bas, à Brignolles.

Je conçois le machiavélisme. Voyons l'effet que ça produira sur Estelle.

(Il la regarde et ne voit pas Mathilde.)

BRIGNOLLES.

Partis, vous dis-je, ce matin, à cinq heures, capitaine en tête.

MATHILDE, à part.

Ah ! j'ai peine à me soutenir...

(Elle s'appuie sur la chaise.)

BRIGNOLLES.

Son trouble... son émotion... C'est elle.

ESTELLE, avec explosion.

Comment ! partis ! et sans faire leurs adieux ! Ah ! quelle conduite déloyale !.. Mais c'est affreux, c'est abominable. (Passant près de Mathilde.) N'est-ce pas, petite sœur ?

DÉSORMEAUX, à Brignolles.

Eh bien !.. cette colère, ce dépit... Doutez-vous encore ?

BRIGNOLLES.

Non.

DÉSORMEAUX.

Ni moi... Aussi, c'est Mathilde que je choisis.

BRIGNOLLES, à part.

Il est profondément bête, mon subdélégué.

MATHILDE, à part.

Parti !..

LE MARQUIS, en dehors.

Je vous dis, ma chère, que M. le lieutenant-criminel me recevra avec plaisir !..

MATHILDE, à elle-même.

Sa voix !.. c'est sa voix !.. Ah ! ma sœur, que je suis heureuse !..

ESTELLE.

C'était un mensonge !

BRIGNOLLES.

Maudit marquis !

Act. de M<sup>me</sup> Favart.

C'est vraiment inimaginable !  
Me relancer dans mon logis !..

DÉSORMEAUX.

Un peu de calme...

BRIGNOLLES.

Allez au diable !

Vous, mes nièces et leur marquis !..

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Suite de l'air.

Un moment... ici je réclame  
Contre un tel don...

DÉSORMEAUX, à part.

Je le conçois.

Je ne sais pas trop, sur mon âme !  
Si le diable voudrait de toi !..

ESTELLE, à part.

Le petit chevalier ne doit pas être loin.

LE MARQUIS.

Vous avez l'air étonné de ma visite, mon cher magistrat ?

BRIGNOLLES.

Mais il me semble que lorsque j'avais ordonné à mes deux caméristes...

LE MARQUIS.

De me laisser à la porte, c'est vrai... Mais il ne faut pas leur en vouloir... les femmes sont si faibles !.. Eh ! mais, vive Dieu ! je m'aperçois que je n'ai pas encore salué ces deux charmantes personnes !.. Ce sont vos filles ?.. non... vos petites-filles, peut-être ?

BRIGNOLLES, piqué.

La question n'est pas là.

LE MARQUIS.

Permettez...

(Il s'avance vers Mathilde.)

DÉSORMEAUX, se plaçant entre Mathilde et le marquis.

C'est inutile... ces demoiselles partagent notre courroux.

LE MARQUIS.

Vous croyez, vieillard précoce ?

ESTELLE.

Mais, du tout... je ne suis pas courroucé, moi.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà une parole d'indulgence pour laquelle je dois au moins un remerciement.

(Il s'avance vers Estelle.)

BRIGNOLLES, se plaçant entre Estelle et le marquis.  
C'est tout-à-fait superflu.

LE MARQUIS.

Ah ! ça, mes maîtres, vous me bloquez-là comme un prisonnier de guerre !..

BRIGNOLLES.

C'est qu'on devine peut-être le motif de votre visite...



LE MARQUIS.

Eh bien! non, ingrat! vous ne le devinez pas... et je vais vous le dire...

MATHILDE, à part.

Je tremble à chaque mot.

LE MARQUIS.

Imaginez-vous, Mesdemoiselles...

BRIGNOLLES.

Veuillez vous adresser à nous?

LE MARQUIS.

Ah! oui... très bien.

ESTELLE.

Nous vous écoutons.

BRIGNOLLES.

Silence!..

LE MARQUIS.

Quand vous connaîtrez le motif qui m'a fait forcer la consigne, vous me remercirez, vous m'embrasserez, peut-être, vous et votre aimable subdélégué...

DÉSORMEAUX, à part.

L'embrasser!.. Je le mordrais, plutôt!

LE MARQUIS.

Imaginez-vous que mon absence, au banquet d'hier, a été fort mal interprétée.

DÉSORMEAUX.

Le fait est que lorsqu'on invite les gens...

LE MARQUIS.

Priez donc ce grand Monsieur de ne pas m'interrompre... Or, mon cher magistrat, comme vous passez pour être fort dévoué au gouvernement de la reine...

BRIGNOLLES, vivement.

C'est faux!.. je suis dévoué à tous les gouvernements...

ESTELLE.

C'est ce que j'allais dire.

BRIGNOLLES.

Silence!..

LE MARQUIS.

On dit, dans tout Pontoise, que j'ai voulu protester, en ne venant pas m'asseoir à vos côtés.

BRIGNOLLES.

Vraiment?..

LE MARQUIS.

Parole d'honneur!

DÉSORMEAUX, à part.

C'est une bourde.

LE MARQUIS.

On a même été jusqu'à parler de dénonciation, de destitution.

BRIGNOLLES.

Pas possible!.. Vous m'effrayez!..

LE MARQUIS.

Rassurez-vous... Je me suis dit : Puisque j'ai fait le mal, il faut le réparer... Pour imposer silence aux calomnieux, allons nous installer chez le lieutenant-criminel... qu'on sache qu'il m'a donné un appartement dans sa maison... que je dine avec lui, avec sa famille... que je ne le quitte pas un instant...

BRIGNOLLES.

Et vous voilà?

LE MARQUIS.

Et me voilà!.. Hein? c'est un beau trait!..

ESTELLE.

Un trait superbe!.. Seulement, M. le capi-

taine, vous auriez dû vous faire accompagner par un officier de votre compagnie... fût-ce même un simple enseigne... cela aurait produit plus d'effet.

LE MARQUIS, échangeant un regard avec Mathilde.

J'ai voulu que personne ne partageât mon bonheur!

BRIGNOLLES.

Comment? M. le Marquis, vous avez fait cela pour moi?

LE MARQUIS.

Croyez que j'y trouve bien ma récompense.

BRIGNOLLES.

Daignez me permettre de presser votre noble main?

LE MARQUIS.

Comment donc... toutes les deux, si vous voulez.

BRIGNOLLES.

Dès ce moment, ma maison devient la vôtre.

DÉSORMEAUX, à part.

Qu'est-ce qu'il fait donc?

MATHILDE, à part.

Quel bonheur!

BRIGNOLLES.

Et moi qui avais la bassesse de vous soupçonner...

LE MARQUIS.

De quoi donc?

BRIGNOLLES.

De chercher à vous introduire ici comme un raffiné, comme un séducteur... enfin, de chercher à m'enlever au moins une de mes nièces.

LE MARQUIS.

Ah! fi donc!.. Brignolles, vous ne connaissez pas mes principes!..

BRIGNOLLES.

Si... je les connais... Mais vous n'avez pas voulu qu'on suspectât mon dévouement à la reine, je ne souffrirai pas qu'on ait seulement un prétexte de mettre en doute votre respect pour les mœurs.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

BRIGNOLLES.

Qu'on ne pourra pas même dire que pendant votre séjour ici, vous avez adressé un seul mot à mes nièces... Je vais, à l'instant même, les claquemurer dans leurs chambres.

ESTELLE et MATHILDE.

Ah! mon Dieu!..

LE MARQUIS.

Je suis deviné!

(Désormeaux rit à part.)

BRIGNOLLES.

Quant à votre appartement, ce sera le mien... le grand balcon... sur la rue; nous nous y montrerons ensemble... nous saluerons le peuple... Ce sera charmant, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, oui... délicieux!.. (A part.) Que le ciel le confonde!..

BRIGNOLLES.

Allons, Mesdemoiselles, deux belles révérences à M. le Marquis, et suivez-nous.

ESTELLE, le saluant, à mi-voix.

Ah! M. le Marquis! vous laissez battre par mon oncle... c'est humiliant!..



LE MARQUIS, à part.

Jusqu'à la petite espiegle qui se moque de moi.

DÉSORMEAUX.

Mademoiselle Mathilde, saluez, à votre tour.

MATHILDE, affectant de parler haut.

Vous voyez, M. le Marquis, qu'il est inutile que vous cherchiez à nous voir... (Bas, et très vite, après avoir salué.) Je m'échapperai...

LE MARQUIS, à part.

Qu'ai-je entendu ?..

BRIGNOLLES.

J'espère que vous êtes content !..

LE MARQUIS.

Oh ! enchanté !..

BRIGNOLLES.

Faites absolument ici comme chez vous.

LE MARQUIS.

Je me souviendrai de la permission.

TOUS, saluant de nouveau.

M. le Marquis...

LE MARQUIS, saluant.

Mesdames... Messieurs...

(Ils sortent tous quatre.)

## SCÈNE V.

LE MARQUIS, seul.

Est-ce un rêve !.. Une jeune prude si timide, si sévère... qui me craignait, me repoussait presque.... hier.... Quel est le mot de cette énigme ?.. Eh ! parbleu ! la rigidité de l'oncle... On lui défend de m'aimer, elle m'adore... c'est dans l'ordre... Cependant, elle devrait m'en vouloir d'avoir manqué mon rendez-vous : les femmes n'ont pas coutume de pardonner une maladresse... La voici... C'est singulier, je suis presque interdit... C'est que, vraiment, cette candeur, cette innocence... Nos grandes dames ne m'ont pas habitué à cela.

## SCÈNE VI.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, à part, entrant.

Personne ne m'a vue sortir de ma chambre... (Apercevant le marquis.) Ah !.. je suis toute tremblante !..

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, Mathilde... c'est peut-être à moi d'avoir peur ; car ce rendez-vous que j'avais sollicité.... Ah ! ma conduite est inexcusable !..

MATHILDE.

Je vous ai pardonné...

LE MARQUIS, à part.

Quel joli caractère !..

MATHILDE.

Mais, de grâce ! répondez !.. oh ! répondez-moi vite... M'aimez-vous toujours ?

LE MARQUIS.

Comment ? si je vous aime ?.. c'est-à-dire

qu'hier je vous aimais... mais aujourd'hui je vous idolâtre !..

MATHILDE.

Vous avez compris que vous êtes venu à moi, crédule et confiante, avec des paroles d'amour qui ont bouleversé ma raison !.. vous avez compris qu'il est noble et généreux de ne pas mentir à la foi qu'on a jurée !..

LE MARQUIS, à part.

Vrai Dieu !.. comme la petite prude s'émancipe !.. Mais c'est un trésor !..

MATHILDE.

Je suis folle, n'est-ce pas ? de vous parler ainsi... Mais, vous ne savez pas ? mon oncle vient de me signifier qu'il fallait épouser M. Désormaux.

LE MARQUIS.

Vraiment !..

MATHILDE.

Seule... je n'aurais peut-être pas la force de résister, mais soutenue par vous, je braverai sans crainte le courroux du lieutenant-criminel !..

LE MARQUIS.

Par vos beaux yeux ! vous pouvez compter sur moi.

MATHILDE.

Eh bien ! hâtez-vous donc d'aller trouver mon oncle, et dites-lui que c'est vous que je dois épouser.

LE MARQUIS, à part.

A merveille !.. elle me demande en mariage, à présent.... Mais c'est l'innocence de l'âge d'or !..

MATHILDE.

Vous ne me répondez pas ?

LE MARQUIS.

Écoutez, Mathilde... Je vous l'avouerai... jamais aucune femme ne m'a fait entendre un pareil langage !.. Ce charme de l'ingénuité unie à tant de grâce !.. cette sensibilité si vive, si aimante... Je ne sais si je suis encore le volage d'Octonville, mais bien certainement vous êtes une fée, car vous venez d'opérer un prodige !.. Je ne voulais être aimé de vous qu'un jour, et maintenant je voudrais l'être toujours !..

MATHILDE.

• Oh ! continuez, continuez !..

LE MARQUIS.

Je cesse de voir à travers un prisme trompeur les folies aventureuses de ma jeunesse... (Plus gaiement.) Après tout, pardieu ! je me fais de mon temps. La fronde est le carnaval de l'histoire de France... Tout le monde se métamorphose : les bourgeois en législateurs, les femmes en guerriers, les ducs en rois des halles... et je puis bien, moi, me métamorphoser en fidèle époux !..

MATHILDE.

Ah ! vous me rendez la plus heureuse des femmes !..

(Elle pleure.)

LE MARQUIS.

Des larmes !.. Ah ! ma foi ! me voilà tout-à-fait subjugué !..

MATHILDE.

Oh ! oui, des larmes ; mais des larmes de



bouheur... je craignais de vous trouver plus fidèle à votre réputation qu'à moi.

LE MARQUIS.

Ma réputation!.. je vais vous prouver que je l'abdique.

(Il va cueillir des fleurs dont il fait un bouquet.)

MATHILDE.

Que faites-vous donc?

LE MARQUIS.

Je veux vous rassurer... et en dépit de tous les étourneaux de la place Royale, d'Octonville déroge à la mode du bel air!.. (Souriant.) Vous voyez... des fleurs... Eh bien! chère Mathilde, avant qu'elles ne soient fanées, je vous jure que vous serez ma femme!

(Il lui donne le bouquet.)

MATHILDE.

M. le Marquis, vous allez demander ma main à mon oncle... (Lui tendant la main.) eh bien! moi, je vous la donne.

LE MARQUIS, lui baisant la main et apercevant la bague.

Elle est adorable... Ciel! qu'ai-je vu?

MATHILDE.

Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS, à part, avec explosion.

Ma bague, que j'avais confiée au chevalier!

MATHILDE, inquiète.

Ce trouble, cette émotion! Est-ce que déjà vous vous repentiriez de votre promesse?

LE MARQUIS.

Moi, du tout, du tout... C'est que je ne sais ce que j'éprouve... je souffre!

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous vous seriez blessé en escaladant le mur?

LE MARQUIS, très surpris.

Le mur! Quel mur?

MATHILDE.

Eh bien! celui du jardin... Vous avez l'air de ne pas comprendre!

LE MARQUIS.

Si, si, au contraire, je comprends très bien. (A part.) Sa tendresse subite... cette escalade... ma bague... il y a méprise ou perfidie!

MATHILDE, avec intérêt.

Ce n'est rien, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Moins que rien, un éblouissement... (A part.) Il faut que je rejoigne le chevalier.

(Il prend son chapeau.)

MATHILDE.

Vous me quittez!

LE MARQUIS.

Je vais trouver votre oncle... je veux, sans retard, savoir à quoi m'en tenir! (A part.) Chevalier, tu me le paieras!

MATHILDE.

Je vous attends!

LE MARQUIS, à part.  
Faites donc des élèves!

MATHILDE.

Adieu, mon fiancé!

LE MARQUIS.

Adieu, mes amours! (A part.) C'est bien ma bague!.. Scélérat de chevalier!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MATHILDE; puis ESTELLE.

MATHILDE, baisant la bague.

Oh! ma chère petite bague! c'est toi qui m'as porté bonheur!..

(Son de M<sup>lle</sup> Parrot.)

Ah! combien je te remercie,

Ma bague chérie!

Oui, je dois croire à ta magie;

Mon talisman,

Si charmant!

Lui, qu'on dit si volage,

Il s'engage,

Et grace à toi,

Sa tendresse,

Sa promesse,

A toi seul je les dois.

Doux souvenir, précieux gage!

Qu'en fuyant l'amour me laissa,

Contre un anneau de mariage,

Bientôt ma main t'échangera.

Ah! combien je te remercie,

Ma bague chérie!

Oui, je dois croire à ta magie,

Mon talisman

Si charmant!

ESTELLE, en dehors.

Non, non, mille fois non...

MATHILDE.

C'est la voix d'Estelle! Qu'a-t-elle donc?

ESTELLE, entrant et parlant toujours à la cantonade.

Vous demandez pourquoi?... C'est que vous êtes vieux, laid et cacochyme!

BRIGNOLLES, en dehors.

La question n'est pas là.

(Estelle entre tout-à-fait.)

MATHILDE.

Allons, chère amie! au lieu de te mettre en colère, partage ma joie, mon ivresse... J'ai un mari.

ESTELLE.

Et moi aussi!

MATHILDE.

C'est le bonheur de ma vie!

ESTELLE.

Ce serait le malheur de la mienne!

MATHILDE.

Le marquis d'Octonville m'épouse.

ESTELLE.

Mon oncle veut m'épouser!

MATHILDE.

Quelle horreur!

ESTELLE.

J'aime cent fois mieux le couvent, et même, s'il le faut, je suis prête à tout faire pour échapper à cette tyrannie... Quand je devrais employer un moyen désespéré.

MATHILDE.

Pauvre petite sœur!.. le ciel te vienne en aide!

(En ce moment, une lettre attachée à une pierre est jetée par-dessus le mur et tombe en scène.)



ESTELLE.

Le ciel!.. On dirait que voilà quelque chose qu'il nous envoie.

MATHILDE, la ramassant.

Une lettre à ton adresse!

ESTELLE.

Voyons donc!

(Elle l'ouvre.)

MATHILDE.

Comment, tu vas l'ouvrir!

ESTELLE.

Non, je l'ai ouverte... (Elle lit.) «Cher ange!»

MATHILDE.

C'est vrai... ça vient du ciel directement!

ESTELLE, lisant.

«Cher ange... Je suis prêt à escalader le mur » pour le bonheur de vous voir... Si le moment » est propice, je vous supplie de m'en avertir en » me jetant votre bouquet. Signé, le chevalier » de Lucenay.»

MATHILDE.

Quoi! cet aimable gentilhomme d'hier soir!

ESTELLE.

Aimable!.. qu'est-ce que cela te fait, puisque tu épouses le marquis?... Il est un peu hardi, le jeune gentilhomme.

MATHILDE.

Oh! oui, vois-tu... il vaut encore mieux épouser notre oncle...

ESTELLE.

Tiens, tu en parles bien à ton aise... Mais, Dieu merci!.. j'ai une tête, et j'ai trouvé mon moyen.

MATHILDE.

Que vas-tu faire?

ESTELLE.

Me compromettre, puisque vous m'y forcez tous.

MATHILDE.

Estelle, y penses-tu?

ESTELLE.

Je ne pense qu'à cela... et puisque le chevalier demande un bouquet pour signal... Tiens! (Elle a pris vivement le bouquet de Mathilde et l'a jeté par dessus le mur.)

MATHILDE.

Quelle étourderie... mon bouquet!

(Elles redescendent la scène, en ce moment Désormaux paraît à droite, au fond.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DÉSORMEAUX, caché; LE CHEVALIER.

DÉSORMEAUX, à part.

Malgré les deux surveillantes, je ne suis pas tranquille. (Apercevant Mathilde et Estelle.) J'avais raison, voilà nos colombes hors de la cage.

MATHILDE, qu'Estelle retient.

Imprudente! laisse-moi m'éloigner.

ESTELLE.

Dutout, j'aurais trop peur!

(En ce moment le chevalier paraît au fond et enjambe le mur.)

DÉSORMEAUX, l'apercevant.

Encore un grimpeur... Ah! ça, c'est donc un régiment de chats sauvages!

LE CHEVALIER, sautant à terre.

Me voilà!

MATHILDE.

Comment, vous avez osé...

LE CHEVALIER.

Ne suis-je pas de l'école du marquis d'Octonville.

DÉSORMEAUX, à part.

Je suis sûr qu'ils sont au moins une centaine là-bas.

LE CHEVALIER, à Mathilde.

Qu'il me tardait de vous voir, chère Estelle!

ESTELLE.

Adressez-vous donc à moi.

LE CHEVALIER.

Du tout, c'est Mademoiselle que j'épouse.

DÉSORMEAUX, à part.

Comment, il l'épouse!

MATHILDE, au chevalier.

Pardon... mais c'est impossible, j'en épouse un autre.

DÉSORMEAUX, à part.

C'est moi.

LE CHEVALIER, étonné.

Vous en épousez un autre!

ESTELLE.

C'est arrangé... et moi, Monsieur, quoique vous me paraissiez un peu léger... plutôt que d'épouser mon oncle, je vous autorise à m'adresser vos hommages.

DÉSORMEAUX, à part.

Pauvres Brignolles!

LE CHEVALIER.

Permettez, permettez, vous vous moquez de moi, n'est-ce pas?

ESTELLE.

On! nous en sommes incapables!

DÉSORMEAUX, à part.

Allons chercher le guet dans l'intérêt du lieutenant-crimmel.

(Il s'esquive.)

MATHILDE.

J'ai entendu du bruit!.. sauvons-nous!

LE CHEVALIER.

Mais, au moins, veuillez m'expliquer...

ESTELLE.

Rien de plus simple... Mathilde épousera le marquis.

MATHILDE.

Et vous épouserez Estelle!

(Elles se sauvent.)

LE CHEVALIER, leur parlant à la cantonnade.

Eh bien! allons, nous sommes d'accord... Elles ne m'entendent plus.

## SCÈNE IX.

LE CHEVALIER; puis LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, redescendant la scène.

Oh! une plaisanterie, elles auront voulu s'amuser un instant à mes dépens... Mais commen-



## ACTE III.

Une salle gothique; porte au fond; porte à droite de l'acteur; à gauche, une cavité cachée par une tapisserie.

### SCÈNE I.

MATHILDE, ESTELLE.

(Elles sont en costume de mariées.)

MATHILDE.

Plains-moi, chère Estelle... me voilà désor-  
mais la plus malheureuse des femmes !

ESTELLE.

Il me semble que je ne suis pas plus heureuse  
que toi.

MATHILDE.

Estelle... ah ! nous aurions mieux fait d'en-  
trer au couvent.

ESTELLE.

Regrettes-tu déjà le sacrifice que nous avons  
fait ?

MATHILDE.

Peux-tu le croire ? quand il s'agissait de la vie  
du chevalier de Lucenay ?

ESTELLE.

J'avoue que je suis émerveillée de ton abné-  
gation, de ton humanité... Faire un tel sacrifice  
pour un homme qui a tué le marquis !

MATHILDE.

Toi, c'est différent ; pour l'arracher à la mort,  
tu as renoncé au bonheur... mais tu savais ce-  
lui que ton cœur aime.

ESTELLE.

Et qui te dit que j'aime le chevalier de Lu-  
cenay ?

MATHILDE, vivement.

Tu ne l'aime pas ? Un cavalier si galant, si ai-  
mable, si accompli...

ESTELLE.

Comme tu en parles avec enthousiasme !

MATHILDE, embarrassée.

Je t'assure que je n'attache aucune importance  
à mes paroles.

ESTELLE.

Et moi, je t'assure que je commence à entre-  
voir un peu d'affectation dans ta mélancolie...  
Écoute, Mathilde, tu n'aurais pas montré tant  
de générosité pour le Chevalier, si tu avais  
éprouvé beaucoup de tendresse pour le Mar-  
quis.

MATHILDE.

Ah ! tais-toi, je t'en supplie !

ESTELLE.

J'ai deviné juste... Sois franche !

MATHILDE.

Eh bien ! oui, ma sœur ! j'ai pris pour de l'a-  
mour ce qui n'était que de l'égarement, du  
prestige, une fascination plutôt qu'une passion  
vraie... Ce n'est pas mon cœur qui a été touché,  
c'est mon imagination qui a été éblouie !

ESTELLE.

Pauvre Mathilde ! pauvre Estelle !.. Nous nous  
sommes trompées toutes les deux !

MATHILDE.

Quoi ! de ton côté, tu aimais le Marquis ?

ESTELLE, étourdiement.

Oh ! le gentil cavalier !

MATHILDE.

Estelle !.. ma sœur !..

ESTELLE.

Puisqu'il est mort, je puis bien lui faire une  
déclaration.

Air : Puisque nous sommes au bal.

Je l'aimais avec ivresse,  
Lui seul a tous mes regrets.

MATHILDE.

Quoi ! ma sœur, tant de hardiesse...

ESTELLE.

S'il vivait, je me tairais.

MATHILDE.

Tais-toi !.. Quel délire extrême !

C'est avoir un trop grand tort,

Dire à son ombre : Je t'aime...

LE MARQUIS, derrière le rideau.

Ah ! quel bonheur d'être mort !

(Paraissant.)

Ah ! quel bonheur d'être mort !

MATHILDE, effrayée.

Grand Dieu ! le marquis !..

### SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

ESTELLE.

Il n'est pas mort !

LE MARQUIS.

Je ne me suis jamais si bien porté.

MATHILDE.

Mais cette blessure ?

ESTELLE.

Ce coup d'épée terrible ?

LE MARQUIS.

Une simple égratignure dont je suis mort  
pour me sauver la vie, à laquelle je tiens plus que  
jamais... Transporté dans cette salle, j'ai pu  
entendre des paroles magiques qui m'auraient  
rappelé du fond de l'enfer.

ESTELLE.

Je vous préviens, Monsieur, que dans tout  
ce que j'ai dit il n'y a pas un mot de vrai.

LE MARQUIS.

Mais si vous mentiez tout à l'heure, dois-je  
vous croire à présent ?

ESTELLE.

C'est un abus de confiance ! on ne revient pas  
comme cela !

LE MARQUIS.

Et vous, Mathilde, je sais donc aussi à qui  
appartient votre cœur ?

MATHILDE.

M. le Marquis... j'ai honte de moi-même...



Hier, je vous disais : Je vous pardonne, et aujourd'hui, c'est moi qui vous dis : Pardonnez-moi !

LE MARQUIS.

Charmantes sœurs ! un doux mystère pèse sur vos destinées... mais rassurez-vous : le sort a été aussi favorable qu'il vous semble cruel... et sur mon honneur, sur ma foi de gentilhomme, Estelle, c'est vous que j'aime... Mathilde, c'est le Chevalier que vous devez aimer.

MATHILDE.

M. le Marquis, quel que soit le mot de cet énigme, ma sœur et moi nous ne devons plus aimer personne.

ESTELLE, soupirant.

Hélas ! non.

LE MARQUIS.

Je ne vous comprends pas... Mais, de grâce, un seul mot sur mon ami, sur le Chevalier... Vous en parliez tout à l'heure.

ESTELLE.

Il est sauvé.

LE MARQUIS.

Par quel miracle ?

MATHILDE.

Vous le saurez assez tôt.

LE MARQUIS, à part.

Qu'est-il donc arrivé ? Cette tristesse... Je m'y perds !

(Bruit au-dehors.)

ESTELLE.

On vient !

(Le chevalier paraît.)

TOUS.

Le chevalier !

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant le fouet à la main et couvert de poussière.

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle, cher Marquis !..

MATHILDE.

Avez-vous votre grâce ?

LE CHEVALIER.

Oui et non.

TOUS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Cela dépend uniquement de vous, charmantes demoiselles.

LE MARQUIS.

Que veut-il dire...

ESTELLE.

Si la grâce dépend de moi, je l'accorde.

MATHILDE.

Mais, écoute donc, Estelle.

LE CHEVALIER.

A peine échappé de cette prison, dont une fée bienfaisante m'avait sans doute fait ouvrir les portes, je vole à Saint-Germain à franc étrier, et je me jette aux pieds de la reine.

LE MARQUIS.

Qui t'a reçu, j'en suis sûr, comme un enfant gâté.

LE CHEVALIER.

Sa Majesté a été parfaite, elle a même daigné me rire au nez... Encouragé par cet accueil plein de grâce, je déploie toute mon éloquence... je raconte nos amours, notre duel innocent et le trépas ingénieux du marquis d'etouville, qui n'attend qu'un mot de la reine pour ressusciter... La reine sourit de nouveau, le cardinal sourit comme la reine, et les courtisans rient comme la reine et le cardinal.

LE MARQUIS.

C'est dans l'ordre.

LE CHEVALIER.

Et notre grâce est signée à une seule condition.

TOUS.

Laquelle ?

LE CHEVALIER.

C'est que, pour nous corriger à jamais, nous nous marierons dans les vingt-quatre heures.

MATHILDE et ESTELLE.

Est-il possible ?

LE CHEVALIER.

C'est la vérité que je vous apporte... quoique je revienne de la cour... Vous voyez bien, mes toutes belles, que notre pardon et notre bonheur ne dépendent plus que de vous.

LE MARQUIS.

Certainement ; quelques mots du Chevalier suffiront pour rassurer la conscience de Mathilde, et nous épousons les deux sœurs.

MATHILDE, à part.

Oh ! mon Dieu ! suis-je assez malheureuse !..

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

ESTELLE, même jeu.

Pour la première fois de ma vie, j'ai envie de pleurer.

LE CHEVALIER.

Mais qu'avez-vous donc ? Notre bonheur produit sur vous un singulier effet... Vous pleurez.

LE MARQUIS.

C'est de joie.

ESTELLE.

Oh ! non.

MATHILDE, se levant.

Ce mariage est impossible.

LE CHEVALIER.

Impossible ! mais vous ne le voulez donc pas ?

ESTELLE, se levant aussi.

Il le faut bien... nous sommes mariés toutes les deux.

LE MARQUIS et LE CHEVALIER.

Mariées ! vous êtes mariées !

MATHILDE.

Depuis ce matin.

LE MARQUIS.

Profiter de mon trépas pour me rendre veuf.

LE MARQUIS.

C'est affreux !

LE CHEVALIER.

C'est abominable ! prenez donc des innocentes.

MATHILDE.

Ils nous accusent ! Mais ne fallait-il pas même, au prix de nos affections, sauver les jours du chevalier ?

LE CHEVALIER et LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?



se fait-il qu'Estelle n'ait pas montré le moindre trouble, la moindre émotion à mon aspect... Pourtant, je l'ai bien remarqué, elle porte à son doigt cette bague que je lui ai laissée comme un souvenir... elle m'a jeté son bouquet en réponse à ma lettre... Je m'y perds!... Est-ce qu'il y aurait là-dessous quelque mystère?

LE MARQUIS, entrant à gauche.

Le chevalier n'est pas au quartier... Ah! le voilà! A nous deux, mon petit séducteur!

LE CHEVALIER.

Le marquis! Mon cher capitaine, que je suis heureux de vous voir... que j'ai de choses à vous dire!... J'espère que vous serez content de votre élève.

LE MARQUIS.

En attendant, Monsieur, je suis très mécontent de l'officier.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

S'absenter du quartier pendant toute une nuit, et ne rentrer qu'à trois heures du matin pour s'absenter encore!... La discipline exige que je vous mette aux arrêts forcés.

LE CHEVALIER.

Oh! je vous en prie, mon cher maître... pas aujourd'hui... il faut que je la voie... Elle m'attend, j'en suis sûr.

LE MARQUIS, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Et qui donc, s'il vous plaît, mauvais sujet?

LE CHEVALIER.

Je devrais vous le cacher.

LE MARQUIS, à part.

Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Mais je n'en ai pas la force... Oh! j'ai bien profité de vos leçons, allez... un remerciez-vous, hier, avec une des nièces du lieutenant-criminel.

LE MARQUIS.

Et vous osez me l'avouer?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas... cela doit vous faire plaisir de me voir marcher sur vos traces.

LE MARQUIS, à part.

Je crois, Dieu me pardonne! qu'il se moque encore de moi...

LE CHEVALIER.

A vous Mathilde, à moi Estelle.

LE MARQUIS, étonné.

Estelle! êtes-vous bien sûr que ce soit Estelle?

LE CHEVALIER.

Bon! vous voilà comme moi tout à l'heure. Je vous jure que c'est Estelle... et la preuve, c'est que voilà son bouquet, signal d'amour qu'elle m'a envoyé par dessus le mur.

LE MARQUIS.

Ce bouquet? mais c'est celui que tout à l'heure j'ai donné à Mathilde.

LE CHEVALIER.

Sur l'honneur, il me vient d'Estelle.

LE MARQUIS, à part.

Très-bien, très-bien... mon élève me prend pour un écolier; mais nous allons voir.

LE CHEVALIER.

Êtes-vous persuadé, à présent?

LE MARQUIS.

Oh! tout-à-fait... aussi, ne parlons plus de cela... Je présume que vous n'avez pas eu le loisir d'aller chez le juif Isaac... remettez-moi mon anneau, que j'y coure moi-même, car j'ai besoin d'argent.

LE CHEVALIER.

Ah! diable! son anneau... Me voilà bien...

LE MARQUIS.

Vous hésitez, Chevalier...

LE CHEVALIER.

Eh bien! non... et dussiez-vous me blâmer, je vous dirai tout. Dans ce rendez-vous nocturne, je ne sais pourquoi ma Lette exigea de moi ce gage de souvenir... et, ma foi, il pare maintenant la main de mon Estelle.

LE MARQUIS.

Vraiment! Comment donc se fait-il alors que je l'ai vu tout à l'heure au doigt de Mathilde?

LE CHEVALIER.

Vous vous êtes trompé.

LE MARQUIS.

C'est vous qui voulez me tromper, mon petit muguet... mais vous avez oublié que je suis le marquis d'Octonville.

LE CHEVALIER.

Marquis, voulez-vous m'offenser... nous sommes tous deux gentilshommes.

LE CHEVALIER.

Ah! vous vous le rappelez!... C'est heureux!...

LE MARQUIS.

Marquis, vous avez été mon maître, et vous savez que je n'ai pas reçu les leçons d'un lâche.

LE MARQUIS.

A la bonne heure... voilà qui est parler... Allons, flamberge au vent, M. Petourneau... nous verrons si vous êtes aussi heureux aux armes qu'en amour.

LE CHEVALIER.

Ma première partie d'honneur, vrai Dieu! je ne la refuserai pas... (Il tire son épée.) Mais un moment: si vous me tuez, avez-vous pensé à votre sûreté?

LE MARQUIS.

J'ai pensé à tout.

LE CHEVALIER.

Vous connaissez la sévérité des édits sur le duel... Ordre à tous officiers publics d'appréhender au corps les duellistes, nonobstant tous privilèges, et de les livrer immédiatement à une commission militaire.

LE MARQUIS.

Un bon cheval attend le vainqueur au bout de l'esplanade... J'espère que vous n'avez plus d'observations à faire.

LE CHEVALIER.

Si, encore une.

LE MARQUIS.

Dépêchez-vous, je m'impatiente.

LE CHEVALIER.

Quand vous me tueriez, je dirai encore: c'est Estelle...

LE MARQUIS.

C'est Mathilde!

LE CHEVALIER.

C'est Estelle!



LE MARQUIS.

Vous en avez menti par la gorge, c'est Mathilde !

LE CHEVALIER.

Pas un mot de plus, et en garde...  
(Ils croisent le fer et échantent quelques bottes.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MATHILDE, ESTELLE; puis  
BRIGNOLLES.

MATHILDE.

Grand Dieu ! un duel !

TOUTES DEUX.

Au secours, au secours.

LE MARQUIS.

Maladroit ! il m'a touché.

(Il laisse tomber son épée.)

MATHILDE.

Il est blessé !..

(Elle tombe dans les bras de sa sœur.)

ESTELLE.

Pauvre marquis !..

(Ils vont pour s'éloigner. En ce moment, Désormeaux entre par la porte du fond avec des soldats. Le guet pénètre également à droite et à gauche.)

LE MARQUIS.

Le guet ! Nous sommes pris !

(Ils redescendent la scène.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, DÉSORMEAUX, BRIGNOLLES,  
LE GUET, UN OFFICIER.

FINAL.

Air nouveau de M. Nargot.

BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX, LE GUET.

Qu'on les prenne, qu'on les saisisse,

Prêtons main-forte à la justice ;

Qu'elle frappe, qu'elle sévisse,

Qu'ici

La loi soit sans merci !

BRIGNOLLES, au chevalier.

Sans résistance, il faut vous rendre.

DÉSORMEAUX.

Votre épée !

LE CHEVALIER.

Eh bien ! viens la prendre !

(Il avance, le guet recule.)

LE MARQUIS, à part.

S'ils me prennent, je suis mort !

Pour échapper à mon sort,

Je n'ai qu'un moyen extrême,

C'est de me tuer moi-même.

(Il se laisse tomber sur une chaise comme s'il s'évanouissait. Le chevalier tient toujours le guet en respect.)

BRIGNOLLES, désignant le marquis.

Je me charge de celui-ci !

LE MARQUIS, comme s'il expirait.

C'est inutile, car ici,

Je meurs de la main d'un ami.

Tous, descendant la scène.

Il est mort !..

MATHILDE.

Ah ! tout est fini !..

LE CHEVALIER, à Mathilde.

Un dernier adieu, chère Estelle !

MATHILDE.

Estelle !.. Ah ! Monsieur, c'est ma sœur !

Je suis Mathilde !

LE MARQUIS, à part.

Je vois l'erreur !

LE CHEVALIER, à Mathilde.

Vous, Mathilde ! ô ma belle !..

Pardonnez-moi !

MATHILDE.

Jamais !

Quand il est mort... Ah ! je vous hais !

LE CHEVALIER, aux soldats.

Voici mon épée !

(A Brignolles, qui lui fait signe de le suivre.)

Seulement quelques mots d'adieu

Avant d'abandonner ces lieux.

(S'approchant du marquis et lui prenant la main.)

Sa main, que je la presse encor.

LE MARQUIS, bas, et très vivement.

Maladroit ! je ne suis pas mort.

ENSEMBLE.

BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX, LE CHŒUR.

Qu'on l'entraîne, qu'on le saisisse,

Prêtons main-forte à la justice ;

Qu'elle frappe, qu'elle sévisse,

Qu'ici

La loi soit sans merci !

MATHILDE, ESTELLE.

Quelle douleur ! ah ! quel supplice !

Qu'on lui pardonne ou qu'il périsse ;

Pour lui, clémence ou bien justice,

Plus de bonheur ! tout est fini !

LE CHEVALIER.

Ah ! maintenant, qu'on me saisisse,

Que l'on me livre à la justice ;

Et contre moi qu'elle sévisse,

Je n'ai pas tué mon ami !

(Tableau. — La toile baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ODETTE et BÉRANGÈRE, appelant.  
Monsieur Désormeaux ! monsieur Brignolles !

LE MARQUIS.  
Bon ! les voilà qui appellent, à présent !  
(Il disparaît derrière la tapisserie.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX.

BRIGNOLLES.  
Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?  
DÉSORMEAUX.  
Est-ce encore un cheval-léger ?  
ODETTE.  
Monsieur, ne soupez pas ici !..  
BRIGNOLLES.  
Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?  
BÉRANGÈRE.  
Il y a des revenans dans la maison.  
(Elles se sauvent.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, caché; BRIGNOLLES, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX.  
Comment, des revenans !  
BRIGNOLLES.  
Elles sont folles ! Est-ce que vous croyez à ces balivernes ?..  
DÉSORMEAUX, inquiet.  
Mais... qui... Et vous ?..  
BRIGNOLLES.  
Moi !.. oh ! par exemple !.. un esprit fort !..  
(Apercevant la table.) Mais pourquoi donc ont-elles apporté notre souper ici ?.. Je suis bien mal servi... je les mettrai à la porte...  
DÉSORMEAUX.  
En attendant, je voudrais bien ne pas souper dans ce local...  
BRIGNOLLES.

Taisez-vous, être pusillanime ! et occupons-nous de choses plus graves... Vous le savez, Désormeaux, les bons comptes font les bons amis...

DÉSORMEAUX.  
C'est ce que j'allais vous dire... car, enfin, je suis marié... l'heure du berger va bientôt sonner, et il n'a encore été question de la dot que sur un des deux actes dont je suis porteur.

BRIGNOLLES.  
Nous allons en parler tout en soupant.  
DÉSORMEAUX.  
(En ce moment, le marquis éternue derrière la tapisserie.)  
Dieu vous bénisse !

BRIGNOLLES.  
Comment !.. mais c'est vous qui avez éternué ?  
DÉSORMEAUX.  
Je n'éternue jamais.  
BRIGNOLLES.  
Pourtant, nous sommes seuls !..  
DÉSORMEAUX.  
Ah ! mon Dieu ! ce que ces bachelettes vien-

nent de nous dire.... si ça parlait de là ?....

(Il montre la tapisserie.)

BRIGNOLLES.  
Désormeaux, vous perdez le peu d'esprit que vous avez... Un mort éternuer !..

DÉSORMEAUX.  
Je ne suis pas tranquille... je ne suis pas tranquille... (Il entrouvre la tapisserie et recule épouvanté.) Oh ! là, là ! qu'est-ce que j'ai vu ?..

BRIGNOLLES.  
Eh bien ! quoi ? qu'avez-vous vu ?.. Il finirait par me faire peur, ce drôle-là !..

DÉSORMEAUX.  
Vous savez bien qu'hier au soir le mort avait la tête tournée de ce côté...

BRIGNOLLES.  
Eh bien !  
DÉSORMEAUX.  
Eh bien ! maintenant, il regarde le mur... Ça n'est pas naturel.

BRIGNOLLES.  
Imbécille !  
LE MARQUIS, sur le sofa.  
Je ne puis trouver une position commode.  
(Il se retourne.)

DÉSORMEAUX, à Brignolles.  
Voyez plutôt vous-même.  
BRIGNOLLES.  
La peur vous aveugle... (Regardant et voyant le marquis, dont le visage est tourné de son côté.) Quand je le disais... (Il va le chercher par la main.)

LE MARQUIS.  
Ah ! comme cela je serai mieux.  
(Il se met sur le dos.)

BRIGNOLLES.  
Tenez... venez voir... homme crédule...  
TOUS DEUX.  
Comment !.. sur le dos, à présent !  
DÉSORMEAUX.  
Je tremble profondément !  
BRIGNOLLES.  
Oh ! nous nous serons trompés tous les deux.  
(S'avançant avec crainte.) Monsieur... le... Marquis... n'est-il pas vrai... Monsieur le Marquis... que... vous êtes mort ?..

DÉSORMEAUX.  
Il ne dit rien !  
BRIGNOLLES.  
Puisqu'il est mort... (Il remue le bras du marquis, qui retombe sans mouvement.) Tenez... tenez... est-il mort ?.. est-il bien mort ?..

DÉSORMEAUX.  
Il est un peu mort !..  
BRIGNOLLES.  
Autre absurdité !.. Il est tout-à-fait mort !..  
(Il ferme le rideau.) Allons... ne perdons pas un temps précieux...

DÉSORMEAUX.  
Soit... Donnez-moi vite ce qui me revient !  
BRIGNOLLES.  
Nous disons... la charge, 60,000 francs... la dot, 100,000 francs...  
DÉSORMEAUX.  
Donc, c'est 40,000 livres que vous allez me

bailler.



LE MARQUIS, à part.  
De quoi parlent-ils donc ?

DÉSORMEAUX.  
Nous disons, 40,000 livres...  
(Il tend la main.)

BRIGNOLLES.  
C'est juste... c'est très juste... (Tirant des papiers.) J'aurais 40,000 livres à vous remettre... mais vous n'ignorez pas, Gabriel, que nous avons servi ensemble dans le Grésivaudan.

LE MARQUIS, à part.  
Qu'entends-je ?

DÉSORMEAUX.  
Fatal souvenir !.. dire que dans l'espoir d'une immense fortune, nous nous étions faits huguenots !..

LE MARQUIS, à part.  
Huguenots ! Quelle découverte !.. je les tiens !..

BRIGNOLLES.  
Or, il y a eu des achats d'armures... et il nous en est resté sur le dos, de ces mêmes armures, pour 90,000 livres... soit, 45,000 livres chacun.

DÉSORMEAUX.  
Que dites-vous ?

BRIGNOLLES.  
Je dis qu'à ce compte vous me seriez redevable de 5,000 liv... Mais, je suis bon prince, je vous en tiens quitte... les bons comptes font les bons amis...

LE MARQUIS, à part.  
Oh ! le voleur !..

BRIGNOLLES.  
Comment... voleur !

DÉSORMEAUX.  
Moi... je ne dis rien... (A part.) je le pensais, par exemple...

BRIGNOLLES, à part.  
Il l'a dit... mais je suis au-dessous de cela. (Haut.) Mettons-nous à table... ça vous remettra...

DÉSORMEAUX.  
A table ! Mais il n'y a plus rien dans le pâté.

BRIGNOLLES.  
Qui est-ce qui peut l'avoir dévoré ? Nous sommes seuls ici.

DÉSORMEAUX, tremblant et désignant du doigt la tapisserie.  
DÉSORMEAUX, tremblant et désignant du doigt la

tapisserie.  
Là... là... Ah ! je vous en prie, éloignons cette table, et ne touchons à rien... ça nous porterait malheur.

BRIGNOLLES, l'aidant à porter la table dans le coin à gauche, et tremblant aussi.  
Voyons donc, voyons donc, Gabriel, vous

tremblez comme un enfant.  
(Minuit sonne.)

DÉSORMEAUX.  
Minuit !

BRIGNOLLES.  
L'heure fortunée. Partons !

(Ils vont vers la porte.)

LE MARQUIS, d'une voix forte.  
Arrêtez !

BRIGNOLLES et DÉORMEAUX, ensemble.  
Le mort a parlé.

(Ils font encore un mouvement pour sortir.)

LE MARQUIS, paraissant.  
Arrêtez, vous dis-je, ce serait un sacrilège... (A Brignolles.) Parlez donc, mon cher ami.

Tout mariage entre huguenot et catholique est nul de plein droit.

BRIGNOLLES.  
Le mort était vivant.

DÉSORMEAUX.  
J'aime mieux ça.

BRIGNOLLES.  
Et moi aussi... M. le Marquis, vous allez me suivre à la geôle.

LE MARQUIS.  
Désolé, mon cher lieutenant-criminel : nous avons notre grace, à la condition, pour nous, de nous marier... Et comme voilà vos femmes sans maris, vous vous voyez tout disposés à faire cesser leur veuvage.

BRIGNOLLES.  
Jamais !

DÉSORMEAUX.  
Mais, maintenant que je n'ai plus de dot, je ne vois pas d'inconvénient...

BRIGNOLLES.  
Jamais !.. On me pendrait plutôt.

LE MARQUIS.  
C'est justement ce que j'allais vous dire... Un huguenot qui cache sa religion pour exercer des fonctions salariées, s'expose à ce désagrément... Vous êtes trop instruit en matière criminelle pour ne pas savoir ça ; et, de ce pas, je m'en vais chez le cardinal pour lui peindre votre position, vraiment critique.

BRIGNOLLES, effrayé.  
Un moment, un moment ! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger l'affaire ?

DÉSORMEAUX.  
C'est que j'en suis aussi, moi.

(Bruit en dehors.)

BRIGNOLLES.  
On vient... Cher Marquis, j'espère que vous n'allez pas dire...

LE MARQUIS.  
Cela dépendra absolument de vous.

BERANGÈRE, accourant.  
Monsieur, monsieur... on bat le guet !..

BRIGNOLLES.  
Je suis envahi de tous côtés !

## SCENE X.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, ESTELLE,  
MATHILDE, ODETTE.

MATHILDE et ESTELLE, entrant.  
Mon Dieu !.. qu'y a-t-il donc ?

LE CHEVALIER.  
Marquis, tous nos amis sont là.

LE MARQUIS.  
Ce sont les cheveu-légers... Mais rassurez-vous tous !.. Ces mauvais sujets venaient pour enlever ces dames... mais je suis là pour m'y opposer, au nom de la discipline et de la morale.

LE CHEVALIER, à part.  
Où veut-il en venir ?

LE MARQUIS.  
M. le lieutenant-criminel, son subdélégué et moi, nous sommes parfaitement d'accord... (A Brignolles.) Parlez donc, mon cher ami.



ESTELLE.

Il allait périr...

MATHILDE

Et l'on nous disait : Les portes de son cachot vont s'ouvrir, il pourra solliciter, peut-être obtenir sa grâce... si pour sa vie vous voulez donner votre bonheur....

LE MARQUISET LE CHEVALIER.

Et alors?..

MATHILDE.

Alors, nous avons répondu : Soyons malheureuses, mais qu'il soit sauvé.

LE CHEVALIER.

Estelle... Mathilde... Ah ! vous êtes deux anges de bonté !

ESTELLE.

C'est vrai, nous sommes trop bonnes... car au moment où vous franchissiez le seuil de la prison, nous sortions du prieuré des Démoniacains... Ma sœur s'appelait M<sup>me</sup> Gabriel Désormeaux, et moi, M<sup>me</sup> Égidius Brignolles.

MATHILDE.

Maintenant, vous le voyez, tout est fini entre nous... D'autres femmes seront heureuses de vous épouser pour vous mériter la grâce de la reine... Oubliez-nous.

LE CHEVALIER.

D'autres femmes ! jamais !.. A vous seules notre amour, à vous seules notre avenir.

ESTELLE.

Mais vous ne pouvez pas nous épouser, puisque nous sommes mariées.

LE MARQUIS.

C'est juste... nous ne pouvons pas vous épouser, mais il y a un moyen.

TOUS.

Lequel ?

LE MARQUIS.

Nous pouvons vous enlever.

LE CHEVALIER.

C'est cela.

MATHILDE.

Ah ! M. le Marquis !

ESTELLE, avec un sentiment de regret.

Ça ne se peut pas, n'est-ce pas, Mathilde ?

LE CHEVALIER.

Mathilde, Estelle... au nom de notre amour!..

LE MARQUIS, gravement.

Silence ! Chevalier... Le sort a prononcé, soumettons-nous à son arrêt, et montrons-nous dignes de l'exemple qui nous est donné.

ENSEMBLE.

Ara d'une valse de Strauss.

LE CHEVALIER, MATHILDE, ESTELLE.

Ah ! pour nous plus d'espoir !

En vain notre cœur aime !

Il faudra perdre même

Le bonheur de vous voir !

LE MARQUIS.

Il nous reste un espoir,

Du moment qu'on nous aime !

Il faudra bien, quand même,

En triompher ce soir.

LE CHEVALIER, à Mathilde.

Écoutez encor ma prière !

MATHILDE.

Non, Chevalier, laissez-moi fuir d'ici !

LE CHEVALIER, à Estelle.

Pour lui, ne voulez-vous rien faire ?

ESTELLE.

Si ! je veux faire enrager mon mari !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Mathilde et Estelle sortent.)

## SCENE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, les regardant s'éloigner.

Vrai Dieu ! charmantes colombes, je vous arracherai de la serre du vautour. (Au chevalier, qui est resté abattu.) Eh bien ! beau suborneur, à quoi penses-tu donc ? Te voilà triste comme un anachorète.

LE CHEVALIER.

Je pense que vous nous avez enlevé notre dernière ressource, en cédant si facilement à leurs scrupules..... si vous m'aviez soutenu, voyez-vous, je n'aurais rien écouté, je les aurais enlevées dans mes bras malgré leurs cris... et, l'épée à la main, je me serais ouvert un passage à travers tout le guet de l'or toise.

LE MARQUIS.

Oh ! je sais que tu te bats très bien... mais le moment n'était pas propice... Tu n'es qu'un enfant... tu ne connais pas les femmes.

LE CHEVALIER, d'un ton avantageux.

Oh !.. je ne connais pas les femmes !

LE MARQUIS.

Mon élève... vous êtes un fat... et malgré ton brillant succès, je le répète, tu ne connais pas les femmes ! Si nous avions résisté à ce premier, mouvement d'enthousiasme, nous aurions doublé leur courage ; en cédant, nous l'avons affaibli.

LE CHEVALIER.

Vous croyez ?

LE MARQUIS.

J'en suis sûr... et je gagerais vingt doubles à la reine qu'en ce moment elles nous trouvent déjà trop vertueux.

LE CHEVALIER.

Trop simples.

LE MARQUIS.

C'est la même chose. Plus l'heure du sacrifice approchera, vois-tu ? plus elles regretteront de nous avoir trouvés si soumis... et, dans quelques minutes, tremblantes, désespérées, elles finiront par se dire que nous avons manqué à tous nos devoirs en ne les enlevant pas malgré elles.

LE CHEVALIER, avec explosion.

Il ne faut pas qu'elles le disent.

LE MARQUIS.

Ah ! tu me comprends donc, à la fin... Alors, plus de paroles inutiles, et agissons.

LE CHEVALIER.

Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

Comme les tristes-à-pattes du lieutenant-criminel pourraient s'opposer à l'enlèvement, nous



réunir nos plus braves cheveu-légiers... Tu trouveras Brissac au lansquenet, Tourville à la taverne, Lauraguais chez les chanoinesses, Malleville à la paume d'Harcourt, chez la présidente... et les autres... enfin, tu sais bien où les trouver.

LE CHEVALIER.

J'y cours.

LE MARQUIS.

Mais, non, attends... Je pense à une chose... ce que je vais te dire est bien prosaïque... J'ai faim... j'ai très faim... c'est-à-dire que je n'ai rien pris depuis ma mort...

LE CHEVALIER.

Eh bien! je me charge des vivres... Soyez tranquille...

LE MARQUIS.

Alors, va vite, reviens plus vite encore, et les deux sœurs sont à nous.

ENSEMBLE.

Ain de Chailot.

Je cours chercher nos compagnons!  
A nos désirs ils vont se rendre,  
Malgré la beauté la plus tendre,  
Malgré le charme des flacons!

LE MARQUIS.

Ils ne seront qu'un contre quatre...  
Mais si leur bras se fatiguait,  
Celui qui se laisserait battre,  
Je le fais entrer dans le guet.

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Je cours chercher nos compagnons, etc.

LE MARQUIS.

Allez chercher nos compagnons!  
A nos désirs ils vont se rendre,  
Malgré la beauté la plus tendre,  
Malgré le charme des flacons.

(Le chevalier sort.)

## SCÈNE V.

LE MARQUIS, - d'abord seul; puis, ODETTE, BÉRANGÈRE.

LE MARQUIS.

Comment la reine prendra-t-elle notre équipée? Ma foi, si sa gracieuse Majesté se fâche, nous en serons quittes pour gagner la frontière. Voyons si j'ai bien organisé mon plan de campagne... mon lieutenant réunit la colonne d'attaque... je forme le corps d'observation... en prudent général, je crois n'avoir rien oublié... Rien oublié!.. (Mettant la main sur sa poitrine.) Excepté les vivres!.. mais le Chevalier y pourvoit... Qu'ai-je vu? un convoi, sans doute destiné à l'ennemi et qu'il a intercepté... (En ce moment, Bérangère et Odette entrent, apportant une table servie.) Mettons-nous en embuscade...

(Il n'a que le temps de se jeter derrière la tapisserie.)

BÉRANGÈRE, apportant une table, avec l'aide d'Odette, sur le devant de la scène.

Conçois-tu ça, Odette? notre avare de patron qui renvoie tous les invités au lieu de les retenir à souper, et qui nous fait dire par le chevalier de le servir ici, lui et son Désormeaux...

ODETTE.

Encore, s'ils soupaient avec leurs femmes.

LE MARQUIS, à lui-même.)

C'est très bien de leur part.

ODETTE.

J'aime autant qu'ils le mangent que moi... surtout ici, si près du défunt.

BÉRANGÈRE.

Tu vas te moquer de moi, Odette... mais, tu ne sais pas? avant qu'on ne l'emportât, je voudrais bien le voir.

(Elle s'approche de la tapisserie.)

ODETTE, retenant Bérangère par sa robe.

Je t'en prie, j'ai peur, moi... Allons-nous-en!

BÉRANGÈRE.

Je n'écoute rien, je veux le voir...

(En ce moment, on entend une sonnette.)

ODETTE.

Monsieur a sonné!

BÉRANGÈRE.

Quelle contrariété! (Nouveau coup de sonnette plus fort.) On y va, on y va... Oh! mais, c'est égal, je reviendrai... (En sortant avec Odette.) Messire Brignolles, vous êtes servi.

## SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul.

Et moi aussi je suis servi. (Il se met à table et mange avec avidité.) Par la sambleu! M. le lieutenant-criminel, vous faites une chère de chanoine... Mais, comme le disait le joyeux Henri, il faut que tout le monde vive, et je vais vivre! (Il puise avec sa fourchette dans le pâté.) Pauvres petites femmes! elles se croient abandonnées, elles se désespèrent... (Mangeant.) Ah! je prends bien part à leur affreuse situation... Mais voyez donc ce chevalier qui n'arrive pas!.. maudits cheveu-légiers!.. où sont-ils? Sans doute au cabaret... les gourmands!.. (Il mange.) à boire... les ivrognes!.. (Il boit.) Je les mettrai tous aux arrêts!.. je suis d'une colère... ça m'ôte l'appétit...

(Il dévore.)

## SCÈNE VII.

LE MARQUIS; puis ODETTE, BÉRANGÈRE.

ODETTE, entrant et apercevant le marquis à table.  
Dieux! le mort qui mange le souper.

BÉRANGÈRE.

Et qui boit le malvoisie.

LE MARQUIS, se levant.

Je suis surpris!.. Oh! les maudites curieuses, elles ont tout gâté!..



BRIGNOLLES.

Je ne peux pas... J'étrangle.

LE MARQUIS.

Vos deux époux, Mesdames, s'empresseraient d'annuler les deux actes qui vous unissent, s'ils ne craignaient de vous affliger.

ESTELLE.

Mais nous ne serons pas affligées du tout.

LE MARQUIS.

Alors, déchirez...

BRIGNOLLES.

Non... non...

LE MARQUIS, bas.

Alors, chez le cardinal.

BRIGNOLLES.

Ouf!... (S'emportant.) Gabriel, il y a une heure que je vous dis d'anéantir ces papiers.

(Désormeaux les déchire.)

DÉSORMEAUX.

Me voilà dé marié.

ESTELLE.

Mon bon oncle, que je vous embrasse.

BRIGNOLLES.

Voilà un baiser qui me coûte deux cent mille livres... mais je sauve ma tête.

DÉSORMEAUX.

C'est cher!..

BRIGNOLLES.

La question n'est pas là... Qu'on ne me parle plus de rien!.. (Au marquis et au chevalier.) Puisque le lieutenant-criminel ne peut pas vous faire pendre, l'oncle veut faire votre bonheur. Messieurs, je dois à mes nièces cent mille livres de dot.

DÉSORMEAUX.

Chacune?

BRIGNOLLES, bas, à Désormeaux.

Taisez-vous donc! (Haut, répétant.) Cent mille livres!.. ça vous fait, à chacun, cinquante mille livres. Les bons comptes font les bons amis. Que Mathilde épouse le marquis. Et vous, Chevalier, épousez ma femme.

LE MARQUIS.

Du tout, du tout... j'épouse Estelle.

LE CHEVALIER.

Et moi, Mathilde.

(Étonnement général.)

LE MARQUIS.

Oh! je devine; mais quelques mots d'explication, et j'espère que nous nous entendrons.

Air du Domino noir.

Oui, l'amour, dans la nuit obscure,

Peut se tromper parfois.

Voilà, je crois,

Le plus clair de notre aventure:

Vainqueur,

Par erreur,

Ce séducteur

(Il montre le chevalier.)

Usurpa le bonheur

Qu'avait rêvé mon cœur.

Au rendez-vous à moi promis,

Il fut admis,

(A Mathilde.)

Et vous laissa ce beau rubis,

Qu'à lui-même j'avais remis.

Mais pour tous c'est charmant.

Voici comment

De Mathilde le cœur soupire

Pour mon galant ami,

Et, pour mari,

C'est moi seul qu'Estelle désire.

Ah! cette nuit d'amour

Vaut bien le jour;

Mais,

Je me tais...

Ces yeux baissés,

Semblent me dire: C'est assez.

(Prenant la main de Mathilde.)

Au chevalier, ma sœur, donnez la main.

A son destin

Qu'un doux hymen

Pour toujours l'unisse demain.

Et, quant à moi,

Estelle, à toi,

Ma foi.

Vous le voyez, grâce au jeu du sort,

A la nuit, à ma mort,

(Montrant Désormeaux.)

Grace au tuteur, grace à Monsieur, qui certes n'est pas  
(sort,

Nous voilà, sans effort,

Enfin d'accord.

FIN.











**UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY**  
**Los Angeles**

**This book is DUE on the last date stamped below.**

Form L9-10m-6,'52(A1855)444

**THE LIBRARY**  
**UNIVERSITY OF CALIFORNIA**  
**LOS ANGELES**





D 000 620 513 2

\*PQ Vaudevilles.  
1222  
V46  
v.1

\*PQ  
1222  
V46  
v.1



